Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/cartoucheroidesb00beau

CARTOUCHE

ROI DES BANDITS

SCEAUX. — IMP. CHARAIRE ET Cie

CARTOUCHE

Roi des Bandits

GRAND RÉCIT HISTORIQUE

PAR JULES DE GRANDPRÉ

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE NOMBREUSES GRAVURES

PARIS

FAYARD FRÈRES, ÉDITEURS

78, BOULEVARD SAINT-MICHEL, 78

— Montrez-nous-là! demandaient les bons pères.

Vous répondrez : — Non, s'il plaît à Dieu. Et si c'est vrai, en vous-même vous ajouterez :

« S'il plaît à Dieu que je parle ainsi. »

Le bon père Couturier enseigna aussi à sa pénitente l'art de dérober la vérité à son prochain, sans se rendre coupable de mensonge.

— Si l'on vous demande ceci, vous pouvez répondre cela, en ajoutant mentalement : « Si Dieu le permet » ou d'autres formules conditionnelles ou restrictives.

Exemple : Vous avez vu Cartouche, pendant votre séjour rue Mazarine? Mais quand l'avez-vous vu? Le soir.

On vous demande :

— Étant au service de M. Ventadour, n'avez-vous pas eu des entrevues secrètes avec Dominique Cartouche?

Vous répondez :

— Non, monsieur.

Et vous ajoutez mentalement :

« Du moins pendant le jour. »

Votre réponse ainsi complétée n'est pas un mensonge. Pour le juge terrestre, c'est la moitié de la vérité; pour le souverain juge d'en haut, qui lit dans votre pensée, c'est la vérité complète.

Autre exemple : on vous demande :

— Lorsque vous êtes sortie pour aller chercher un crocheteur qui emportât votre coffre, n'avez-vous pas reconnu Cartouche dans le soi-disant Savoyard à qui vous vous adressiez?

— Non, monsieur, répondez-vous.

Cependant si par hasard vous l'avez reconnu, pour la satisfaction de votre conscience, vous ajoutez mentalement :

« Si mon souvenir ne me trompe. »

« La franchise ne consiste pas à dire tout ce que l'on sait, mais bien ce qu'il est nécessaire de dire, et il ne vous est pas nécessaire de dire des choses qui vous enverraient à l'échafaud.

— Tian! faisait la Grande-Jeanneton, à la bonne heure! C'que c'est de bian savoir sa religion!...

Le père Couturier poursuivit :

— Et si l'on vous demande :

« Dans quelle intention pensez-vous que les pères Hermann et Corbelli se soient introduits chez M. Ventadour ?

« Que répondrez-vous?

— Je répondrai que c'était pour le secourir.

— Très bien. Et si le juge ajoute : Ne pensez-vous pas, ou n'avez-vous pas entendu dire qu'ils aient eu ensuite le désir de s'approprier ses tableaux?

Jeanneton hésita à repondre. Le père Couturier lui dicta la réplique :

— Oui, direz-vous, parce qu'ils avaient peur qu'on ne les lui volât, et auraient voulu prévenir un si grand malheur.

En effet, ajouta le révérend père, ce que nous redoutions est arrivé, et Cartouche a enlevé la plus belle des toiles. Les pères Hermann et Corbelli n'ont jamais parlé dans un autre sens à M. Ventadour. Leur intention était pure et n'oubliez jamais ceci : Un acte est coupable ou innocent selon l'intention qui nous porte à le commettre.

Pécher par ignorance, n'est pas pécher; pécher dans l'intention de bien faire est un acte méritoire.

L'enfant à qui sa mère apprend à voler n'est pas coupable.

Le fou est innocent. Le meurtrier en état d'ivresse, n'est coupable que d'ivrognerie. La fille qui se livre pour avoir du pain et éviter la mort, n'est pas coupable.

Celle qui se donne dans la pensée qu'elle sera épousée, si elle est sincère, fait un acte méritoire, puisque son but est louable.

La fin que l'on se propose peut justifier le moyen que l'on emploie.

Ainsi écoutez-moi bien, Jeanne :

« Quel est votre premier devoir?

« Aimer Dieu et le servir, n'est-ce pas?

— Oui, m'sieur l'curé, répondit la Jeanneton attentive.

— On vous adresse une question ; avant de répondre, vous devez vous demander si votre réponse selon la vérité peut être contraire à la religion, c'est-à-dire à Dieu : s'il en est ainsi, il faut, pour servir Dieu, ou garder le silence, ou répondre de façon à ne pas nuire à la religion.

« Rappelez-vous bien, Jeanne, qu'en nuisant aux pères jésuites, vous offensez Dieu, puisque vous l'offensez dans ses serviteurs. Rappelez-vous cela, Jeanne. »

La Grande-Jeanneton avait parfaitement compris, mais la finesse native de la paysanne ne s'était chez elle qu'aiguisée à ces subtilités cléricales.

— J'sommes prête à servir le bon Dieu en servant les bons pères jésuites, soyez-en bian sûr et certain ; mais dites-moi un peu, m'sieu l'curé..

— Q'est-ce, ma fille?

— Le bon Dieu récompense ses serviteurs, n'est-ce pas?

— Certainement, ma fille.

— Et les serviteurs de ses serviteurs?

— Oui, Jeanne, je vous l'ai dit.

— Et les serviteurs de Dieu récompensent-ils ceux qui les servent?

A cette question le père Couturier, mis sur ses gardes, hésita un moment à répondre.

— Qu'entendez-vous par là, Jeanne ? demanda-t-il.

— Si vous me récompenserez des services que je vous aurai rendus?

— Vous voulez donc une récompense?

— Sans doute, fit la Grande-Jeanneton. Et pourquoi n'en voudrais-je pas?

— Je croyais que vous n'agissiez pas dans votre intérêt, mais dans celui de la religion.

— J'mettons not'intérêt dans celui de la religion, comme vous en servant le bon Dieu pour avoir sa récompense.

— Prenez garde, ma fille, de ne penser qu'à vous en ne croyant que penser à lui.

— J'pensons à lui et à nous tout ensemble.

— Vous etes une fille d'un esprit plus délié qu'on ne le croirait de prime abord, reprit le révérend père jésuite.

— J'nétons que la moitié d'une bête, répondit modestement Jeannette.

— Et quelle récompense voulez-vous, ou espérez-vous de moi? fit le père.

— J'vous l'dirons tout drêt : — Me faire sauver de la prison et me cacher queuque part.

— Hum !.. j'y ai souvent pensé, ma fille, répondit le jésuite. Mais avant le procès ce serait impossible, puisqu'il faut que vous témoigniez.

— Oui, j'savons bian.

— Et le procès terminé...

— V'n'aurez plus besoin d'la pauv' Jeanneton, pas vrai ?

— Oh ! Jeanne, fit le père d'un air solennel, ne portez jamais de jugement téméraire...

— J'étons franche et j'vous parlons comme au bon Dieu, reprit la condamnée avec animation. Eh bian, m'sieu le curé, si vous m'abandonniez à Sanson, j'réclamerais à l'Hôtel de ville...

— Oh ! oh !

— N'vous fâchez pas !

— Je ne me fâche jamais, Jeanne, mais ma surprise est grande. Je vous croyais toute dévouée à Dieu. On ne marchande pas les grâces du Seigneur.

— Mais c'est à vous que je marchande, et il est bian permis de marchander sa vie.

— Je vous ai dit, Jeanne, que j'avais déjà pensé souvent à vous tirer de prison, mais je vous avoue que je n'en ai pas encore trouvé le moyen.

— Eh bian, cherchez-le.

— Je vous le promets, Jeanne.

— Oui, mais...

— Qu'est-ce encore ? fit le jésuite avec impatience.

— Je ne suis pas comme le bon Dieu, moi.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous me direz : « j'vous l'promets, » mais je n'pouvons pas lire en vous-même si vous n'y ajoutez pas quéque condition, comme par exemple : « Si Dieu le permet : » ou : « Si j'en avons l'temps. »

A cette observation, le bon père demeura un moment interdit de surprise.

Quels progrès dans la doctrine des disciples de Loyola !.. Elle retournait déjà contre lui ses propres armes.

Allait-elle lui échapper ?...

— Vous doutez ! murmura-t-il, vous doutez encore de la religion.

— Je n'doutons pas de la religion, m'sieur l'curé, mais j'doutons de votre parole. J'avons besoin de quéque assurance.

— Qu'entendez-vous par là ?

— J'n'avons pas les mots pour dire les choses. J'voudrions que vous trouviez un moyen et que vous disiez : Le voilà. C'est comme ça que vous serez tirée d'affaire. Alors j'verrions si votre intention est sérieuse et si j'pouvons compter dessus.

— Jeanne, fit le révérend père en s'enveloppant de dignité, ne sachant que répondre, vous m'en demandez trop.

Il se leva majestueusement et se retira.

— Marci toujours, m'sieur l'curé, lui dit Jeannette.

XLV

Le père Couturier en référa à son supérieur. Il lui rapporta tout ce que l'on vient de lire, et il demeura évident que la Grande-Jeanneton n'était pas l'instrument fidèle sur lequel on pouvait compter.

Après avoir donné les plus belles espérances, elle se dérobait et redevenait plus dangereuse que jamais.

Par son tempérament robuste et par son énergie morale, elle échappait à toutes les séductions.

On délibéra en conseil intime.

Le père Couturier fut blâmé, comme ayant manqué de clairvoyance. Il avait mal jugé sa pénitente. Il n'avait pas su découvrir son côté faible et lui inoculer la foi.

S'il l'avait réellement convertie comme il l'avait cru, on aurait tout obtenu d'elle... jusqu'au martyre s'il eût été nécessaire.

A cela le père répondait que le temps lui avait manqué — Il se trompait.

La vérité était que la Grande-Jeanneton avait d'abord été gagnée à la religion et aux jésuites, mais que l'art de mentir avait froissé sa droiture naturelle et que la doctrine des restrictions mentales avait éveillé sa méfiance et paralysé son élan religieux.

Ceci, les jésuites ne pouvaient se l'avouer.

Il était trop tard pour remplacer le père Couturier; il fut maintenu. On se borna à l'engager à user des plus grands ménagements vis-à-vis de la condamnée jusqu'à ce qu'on eût trouvé une solution à un problème en apparence insoluble.

La persévérance est une des plus grandes vertus des jésuites et la susdite solution ne fut pas abandonnée.

Le père Couturier redoubla de souplesse et d'éloquence.

Mais la Grande-Jeanneton demeura inébranlable : « Tout ou rien, » telle était désormais sa devise.

Montrez-moi clairement comment je sortirai d'ici, ou je reprends ma première résolution. Vous voulez vous servir de moi; moi je veux me servir de vous. Vous êtes libres, intelligents, influents et riches, vous pouvez acheter des complices. Achetez... Rien pour rien... A vous de travailler pour la gloire de Dieu. Ainsi que beaucoup de gens dont l'imagination est peu féconde, la Jeanneton, lorsqu'elle croyait trouver une idée juste, en faisait une idée fixe et n'en démordait plus.

Pendant deux jours encore le père Couturier lui répondit : — Nous verrons !... Espérez !...

Viande creuse pour elle.

Elle prenait patience, mais sans caresser un espoir qui pouvait aboutir à une déception. Elle n'avait plus aucune confiance.

Tandis qu'on s'efforçait de la convertir, on ne négligeait pas le bonhomme Ventadour.

Sous le prétexte de se montrer reconnaissants des ménagements dont il avait usé au procès de Cartouche, les pères Jésuites envahissaient son salon, et ne le quittaient plus. Il en gémissait avec la faiblesse des vieillards qui, sans être dupes, deviennent fatalement les victimes de ceux qui entreprennent de les dominer.

Il savait à quoi s'en tenir sur la loyauté des disciples de Loyola ; il les redoutait, mais il n'avait pas la force de les repousser. Il était comme la grenouille fascinée par la couleuvre. Elle venait devant elle la gueule ouverte prête à l'engloutir, et non seulement elle n'a plus la force de fuir, de faire un saut de côté qui suffirait à la sauver, mais l'infortunée, obéissant à cette puissance, constatée mais encore inconnue, que l'on appelle la fascination, se traîne lentement vers la gueule du reptile.

Celui-ci, confiant dans la loi physique dont nous venons de parler, attend sa proie, sans faire un mouvement pour abréger l'attente et saisir la victime.

De même, M. Ventadour voyait devant lui, lui ou sa collection, la gueule de la société de Jésus ouverte toute grande, et non seulement il ne cherchait plus à échapper à la fatalité, mais il lui cédait et, malgré des aversions qu'autrefois il aurait crues invincibles, il s'apprêtait à se faire avaler.

Oh ! la lassitude de l'âge !...

La Grande-Jeanneton demanda à le voir. Le père Couturier s'empressa de transmettre au vieillard un désir qui semblait devoir favoriser ses projets.

— Où est-elle donc cette pauvre fille ? demanda ce dernier.

— Au cachot, cher monsieur.

Il fit la moue, et eut l'air fort contristé.

— Comment est ce cachot ?

On le lui dépeignit, noir comme l'enfer, froid comme le pôle; pour meubles, un banc de pierre.

Il frissonna :

—Non, dit-il, cela me ferait trop de peine. Si vous saviez, mes pères, quelle admirable créature est cette Jeanneton ! je n'ai rien ici de plus beau. Quelles proportions harmonieuses !... Quelle chair ! quel galbe !... Dieu a fourni la matière, Raphaël le dessin et Corrège la couleur... Et la revoir dans un pareil état !

Les bons pères l'écoutaient, l'œil brillant, la lèvre humide.

— Heureusement, continuait Ventadour, j'en ai pris et conservé la première image.

— Montrez-nous-la, nous vous en prions, demandaient les bons pères.

Alors, le bonhomme ouvrait un carton et en tirait les études d'après nature, de face, de trois quarts, de profil, de dos, debout, couchée, accouvée, assise, et à chaque dessin s'élevaient des cris d'admiration.

« Oh ! que c'est beau !

« Est-ce possible !

« Ces épaules, ce sein, ces bras, ces hanches, ces contours, ces jambes !...

— Et ceci, et cela, reprenait M. Ventadour, qui, n'ayant rien négligé, tenait à ce que tout fût admiré et mettait, comme l'on dit, les points sur les *i*.

— N'est-ce pas affreux, de penser que la justice, dans sa barbarie, va gâter ce chef-d'œuvre? qu'un bourreau va le souiller de son contact et le détruire? C'est du vandalisme!...

— En vérité, répondaient les bons pères, profondément émus, c'est comme vous le dites, du vandalisme. — Et quel âge a-t-elle?

— Vingt-quatre ans!

— C'est bien tôt pour mourir.

— Vous comprenez qu'après l'avoir contemplée ainsi, je ne me sens pas le courage d'aller la voir, vêtue d'un haillon, chargée de chaînes, dans un lieu noir et hideux..!

— Mais il est étonnant, dit un père, que, dans une existence de désordre, elle ait gardé cette fermeté dans des parties si disposées à s'amollir et à se détendre et n'ait pas perdu la correction des formes. La paresse, les excès de table, perdent ces beautés par un embonpoint précoce. Rien de ce beau corps ne se détend, ne se relâche, tout est correct.

— Tenez, voyez cette aquarelle (ce n'est qu'une étude), reprenait M. Ventadour; admirez ces tissus du cou, de la poitrine, cette fraîcheur printanière!

Nouveaux ravissements des bons pères.

Enfin, remettant lentement dessins et aquarelles dans son carton, le vieillard disait tristement :

— Ce malheur est-il sans remède? Et ne peut-on rien pour sauver cette belle Jeanneton-Vénus? S'il ne fallait que de l'argent, j'en donnerais pour l'amour de l'art; et vous, mes révérends pères, ne feriez-vous rien pour l'amour de Jésus-Christ?..

— L'initiative ne nous appartient pas, répondait un religieux, elle est au père directeur. Qu'il se prononce, et nous lui obéirons.

— Mais vous pouvez lui proposer une bonne action, insistait Ventadour.

— Elle s'est déclarée notre ennemie et nous ne pouvons arguer en sa faveur de ses perfections plastiques.

— C'est vrai, faisait piteusement Ventadour. Vous ne pouvez parler que de son âme, et l'âme de la Grande-Jeanneton, qu'est-ce que ça peut bien être?...

XLVI

DERNIÈRES NÉGOCIATIONS.

Enfin Hermann et Corbelli étaient arrivés, le procès allait s'ouvrir et la Grande-Jeanneton n'avait rien modifié dans sa manière de voir et n'avait fait aucune concession à son confesseur.

Mais de la nécessité jaillit souvent l'inspiration.

Le jour même où les deux accusés venaient se mettre à la disposition de la justice, le père Couturier entrait dans le cachot de Jeannette, l'air animé et hors de sa tranquillité habituelle.

— Jeanne, dit-il, je vous apporte de grandes nouvelles.

— C'est-y l'Régent qui m'a fait grâce? demanda la condamnée avec un rire forcé, ou c'est-y vot'procès qui s'rait tombé dans l'eau?

— Cessez de plaisanter, Jeanne, c'est très sérieux. — Le procès va s'ouvrir.

— Ah! Eh bian, ça me fera prendre l'air.

— Les pères Hermann et Corbelli sont arrivés à Paris, et...

— Ils vont toujours bian? interrompit Jeanneton, avec un sourire.

Couturier eut un geste d'impatience et poursuivit :

— Et voici ce qui a été décidé sur le rapport que j'ai fait de vos dispositions.

Si vous consentez, ainsi que je vous l'ai demandé depuis longtemps, à servir Dieu en servant la société de Jésus, nous vous arracherons à la prison et à la mort.

— Mais... fit Jeanneton.

— Je sais ce que vous voulez dire : vous craignez que je mette à ma promesse une restriction mentale, n'est-ce pas?

— C'est cela.

— Les faits témoigneront de la sincérité de mes promesses. Pour commencer, je vais vous débarrasser de vos fers.

— A c't heure?

— Non, mais aujourd'hui soir, ou demain matin au plus tard. Pour arriver à ce but, voici ce que nous allons faire; écoutez-moi bien, ne m'obligez pas à élever la voix.

Le père se rapprocha de la condamnée et lui chuchota à l'oreille :

— A partir de ce moment, vous êtes malade, vous souffrez de douleurs violentes au ventre, à l'estomac et aux reins, vous ne pouvez vous soutenir sur votre banc. Vous vous tordez... et naturellement vous refusez toute nourriture. Est-ce entendu?

— Oui, dit Jeanneton; après?...

— Je vais chercher le médecin. Le médecin est de nos amis et il ne manquera pas de croire ce que je lui aurai dit de votre état de santé et de réclamer que l'on vous débarrasse du poids inutile de vos fers... dans l'intérêt de la justice qui a besoin de vous entendre cette semaine. Est-ce encore compris?

— Oui, très bian.

— Est-ce là un témoignage suffisant de ma sincérité?

— C'en est un, fit Jeannette séduite et encore méfiante. C'en est un. Mais après?...

— Quoi! il ne vous suffit pas?... Mais si nous vous trompons, ne reste-t-il pas l'Hôtel de ville pour rétracter ce que vous aurez dit devant vos juges et nous dénoncer de nouveau, moi tout le premier? Vous voulez que nous vous livrions le secret de tous nos desseins; c'est trop d'exigence. Bornez-vous à savoir que l'on vous fera sortir d'ici, du Châtelet.

— Pour me loger à la Conciergerie?...

— Non, pour vous conduire dans un couvent où, sous un faux nom, vous aurez l'existence assurée et la sécurité. Cela vous conviendrait-il?...

— Et maintenant, Jeanne, voulez-vous vous confesser ?

— Oui, répondit Jeanneton.

— La police perdra vos traces et, si vous voulez racheter vos fautes par une vie paisible et vertueuse, vous le pourrez. Je suis chargé de vous en faire la proposition.

Après un silence, la condamnée reprit :

— Et pour ça, qu'est-ce qu'il faudra que j'disions aux juges ?

— Rien que ceci, qui est très simple et très court : — Messieurs, je vous prie de me pardonner si je vous ai dit un gros mensonge. Je vous ai dit que j'avais à vous révéler des faits graves à la charge des révérends pères jésuites; à la vérité, je n'ai

aucune accusation à porter contre eux. Ce que j'en ai fait était pour obtenir un sursis et prolonger de quelques jours ma malheureuse existence. »

« Et c'est tout.

« Sur cette déclaration la procédure sera mise à néant. Le tribunal prononcera contre vous, — mais votre délivrance sera assurée. Voyons, Jeanne, que dites-vous de ma proposition?

— S'il n'y pas de sous-entendu?

— Non, répondit le jésuite avec énergie.

— Eh bian! essayons, dit la condamnée. Qui ne hasarde rien n'a rien.

Le père Couturier parut satisfait.

— Et maintenant, Jeanne, dit-il, voulez-vous vous confesser et vous approcher de la sainte table? Je suis prêt à vous entendre.

— Rien ne presse, répondit la condamnée; mais autre chose, m'sieur l'curé.

— Qu'est-ce?

— Dites au médecin de ne pas m'ordonner de drogues, je n'en prendrais pas.

— Et pourquoi donc?

— J'aurais peur d'être empoisonnée.

— C'est trop fort! s'écria le père jésuite.

— Et si l'intérêt de votre société l'exigeait, repartit Jeannette avec beaucoup de logique, ne le feriez-vous pas?

Le père se contenta de hausser les épaules et ne répondit point; moyen commode de se tirer d'embarras. En somme il avait obtenu tout ce qu'il désirait.

La farce étant ainsi préparée, le théâtre pouvait ouvrir. On s'attendait généralement à des débats fort curieux et la curiosité était vivement surexcitée. En secret, les catholiques les plus zélés faisaient des vœux pour la confusion des jésuites dont la cupidité et l'ambition étaient justement détestées.

Le magistrat remplissant les fonctions équivalentes à celles de notre procureur de la République, ayant donné lecture des accusations portées par Jeanne contre les révérends pères Hermann et Corbelli, le président demanda à cette dernière si elle persévérait dans son accusation.

Jeanneton se leva et sans émotion, de l'air le plus tranquille, répéta la déclaration que lui avait apprise le père Couturier.

Nous laissons à penser la stupéfaction du tribunal, et la déception des curieux. Quelques personnes cependant devinèrent de suite d'où partait le coup. Mais enfin le tribunal dut rendre une ordonnance de non-lieu.

Les poursuites contre la fille Jeanne furent abandonnées; on ne pouvait rien ajouter à sa condamnation à mort. La Grande-Jeanneton fut réintégrée dans son cachot et des ordres furent donnés pour procéder à son exécution qui fut fixée au lendemain à quatre heures après midi sur la place des Halles.

La Jeanneton, on se le rappelle, avait été quelque temps dans ce quartier et y avait débuté comme anguilleuse; puis les Halles étaient pour les exécutions une succursale de la place de Grève.

Le lendemain, à l'heure dite, les équipages de monsieur de Paris composés de deux

charrettes et de quatre valets sortirent du Grand-Châtelet pour se rendre au lieu où pendant la nuit on avait élevé la potence.

Dans la première charrette, à côté du père Couturier et sur la même botte de paille, était assise la condamnée.

Cette fille, jeune et forte, d'un visage correctement dessiné, arrachait à la foule des exclamations de pitié.

Elle était pâle et fort abattue, baissait la tête de honte, et de grosses larmes roulaient le long de ses joues.

De temps en temps son confesseur lui mettait sous les yeux l'image du Christ et lui disait quelques paroles de consolation et d'encouragement qui ne pouvaient lui parvenir à travers la terreur et le désespoir qui s'étaient emparés d'elle.

A l'annonce de son arrivée, les femmes de la Halle avaient quitté leurs étaux et leurs éventaires pour se ranger sur le passage du cortège.

Beaucoup se montraient vexées que l'on dît que la Grande-Jeanneton était une ancienne fille des Halles, et aucune d'elles ne se souvint de l'avoir vue.

Et même parmi les malvivants et des filles qui prétendaient avoir connu la célèbre maîtresse de Cartouche, on se récriait : — Est-elle changée!...

— Mais ce n'est pas elle!

D'autres affirmaient que c'était bien la Jeanneton, mais que la peur altérait sa physionomie.

Lorsqu'elle apparut sur la place, la multitude battit des mains.

Sanson l'aida à descendre de la charrette et le sieur Barthélemy-Robert Drouet, greffier de la cour criminelle et député d'icelle, lui demanda si elle n'avait rien à déclarer et l'exhorta à nommer tous ses complices.

La condamnée répondit d'une voix étouffée qu'elle n'avait plus rien à dire. Puis elle s'affaissa tout à coup et il fallut que Sanson la soutînt pour l'aider à gravir les marches de l'échafaud.

Lorsqu'il lui passa au cou le nœud fatal, elle était déjà à demi morte.

Cependant, adossés à un pilier, deux hommes avaient suivi attentivement les scènes de ce drame judiciaire, de l'air froid et blasé des connaisseurs; ces deux spectateurs étaient Postel et Gruthus Dubourguet.

Ils la connaissaient bien, eux, la Grande-Jeanneton !...

Et le premier dit tout bas au second :

— Qu'est-ce que signifie cette mauvaise comédie ?

— Nous le saurons plus tard, répondit Gruthus; c'est un tour des jésuites, n'en doutez pas. Quant à moi, je me garderai bien de démentir ce que l'on veut faire croire au public.

— Et vous aurez raison, dit Postel. Il est évident que la Jeanneton n'est plus au Châtelet. Où est-elle ? Et que veut-on en faire ? Nous devons l'ignorer.

— Quelque personnage en aura eu la fantaisie.

— C'est probable.

— Le père Ventadour peut-être ? reprit Gruthus. Les jésuites la lui auront livrée pour acheter son silence. C'est bien elle qui a comparu hier devant la cour. Sa déclaration lui a été payée, elle a dégagé les jésuites pour se délivrer elle-même.

— Je le crois comme vous, Gruthus. Enfin il ne reste plus personne de la bande du *Pistolet*.

— Ah ! que dites-vous là ! fit Dubourguet.

— Qui donc? demanda son collègue.

— Oubliez-vous celui que nous sommes chargés d'arrêter ?

— Ah ! oui, le petit-Louison, le dernier des frères de Cartouche.

— Et le docteur Ratiboule ?

— Celui-là, dit l'exempt, sera épargné comme la Grande-Jeanneton. Son arrestation ne serait pas agréable, je le sais.

— Ne songeons donc qu'à Louison, répondit Gruthus.

XLVII

LOUISON.

Louison !..

On dirait un nom de femm

Il s'appelait Louis, mais sa physionomie et son caractère féminin avaient fait changer de genre son nom. Jeune, — il n'avait pas seize ans, — il avait d'une jeune fille la douceur, les élans généreux, l'irritabilité, la nature nerveuse et délicate.

Louison était un cœur d'or : de ces enfants qui rêvent la massue d'Hercule pour protéger les faibles, faire rendre justice aux innocents.

Rarement il avait vu son frère ; il l'avait à peine entrevu ; il l'avait blâmé et plaint de ses « égarements ».

C'était son mot, il n'osait en employer de plus sévère.

Il était resté, comme la blonde Cendrillon, au foyer de famille ; honnête, travailleur, modeste et quelque peu affligé à un âge où le rire est si naturel.

Il n'eût pas dérobé une bille.

C'était son frère François, qui par moquerie et par dédain l'avait appelé Louison, et c'était par amitié que le père et la mère Bourguignon, qui l'aimaient tendrement, lui avaient conservé ce surnom.

En apprenant l'arrestation de son frère aîné, Louison devint comme fou de chagrin. Il ne s'occupa plus que de lui, il oublia tout, principes de morale, intérêt, famille, et prit parti pour Cartouche dont il avait jusque-là déploré les vices et les crimes.

Pourquoi ?..

Il lui semblait qu'un lambeau de lui-même lui était arraché.

Et ce qui ne faisait qu'accroître ce sentiment, c'étaient les malédictions paternelles.

— Basth ! disait le père Bourguignon, c'est bien fait. Il n'a que ce qu'il mérite ! Pour moi je le renie. Que n'est-il mort en venant au monde !

Et autres aménités.

— C'est mon frère ! disait hautement et généreusement Louison.

Il ne s'occupait plus que des chances de salut qu'il pouvait avoir et se faisait

raconter ses prouesses. Il apprit ainsi les noms de ses derniers amis et de ses ennemis, de Balagny, de Labranche et de Gruthus.

L'histoire de la Grande-Jeanneton ne pouvait lui rester étrangère.

Il s'intéressa à cette fille.

Enfin pendant une longue année les exécutions se succédèrent et l'insatiable Grève but tout le sang des Cartouchiens. L'exaltation du pauvre garçon, loin de se calmer, devint du délire.. Cet enfant jura de venger son frère et ses amis.

Qu'entendait-il par là ?

Il ne le savait pas bien. Il n'avait pas la prétention d'exterminer les juges et les agents du Châtelet, non plus que de tuer d'innocents bourgeois. Mais cette idée de vengeance lui fut funeste en le portant à se rapprocher des coquins qui avaient survécu à la clique de Saint-Laurent. Il fit ainsi de mauvaises connaissances et quitta la voie droite pour les mauvais chemins. Il aurait volé s'il avait su s'y prendre afin d'avoir un titre de plus à la qualité de frère du daron Cartouche.

Il se forma ainsi un petit noyau de gredins et de drôlesses qui se mirent à sa disposition pour tous les mauvais coups possibles, par cette raison qu'il était le frère de Cartouche.

Louison Cartouche transféra son état-major sur la rive gauche entre la rue Saint-Jacques et la rue Mouffetard et à l'extrémité de ces deux rues. Là s'ouvrent les catacombes et d'anciennes carrières bien connues. C'est un labyrinthe de souterrains immense, où sans un guide on se perd infailliblement.

S'ils s'étaient contentés de ces carrières, qui, à cette époque, étaient abandonnées de la Ville de Paris, ouvertes à tout venant et en partie inconnues, ils auraient pu y vivre en toute sécurité. On ne se fût pas hasardé à les y poursuivre.

Mais il n'en était pas ainsi, et ils étaient plus souvent au cabaret que dans les carrières. Celles-ci ne servaient guère que de refuge, en cas d'alarme, ou de magasins.

Comme on le pense, Louison et les siens ne manquèrent pas au spectacle de la pendaison des Halles. Ils avaient même agité la question de savoir s'ils ne délivreraient pas la condamnée.

Pour eux, celle-ci était, sans conteste, la Grande-Jeanneton. Aucun d'eux n'avait vu la maîtresse de Cartouche. Ils ne connaissaient d'elle que la légende qui commençait à se former.

Ils quittèrent la place des Halles sans avoir rien osé entreprendre.

Louison était fort exalté.

Le hasard voulut qu'il passât près des deux agents du Châtelet.

Gruthus, le premier, l'aperçut et le signala à son compagnon.

— Je puis l'arrêter, dit-il.

— N'en faites rien, repartit l'autre. Au milieu de cette foule animée nous ne serions pas les plus forts. Il y a mieux à faire. — Suivons-les. Ce sont des jeunes gens, des débutants, ils ne nous connaissent pas, nous pouvons les filer tranquillement. Au lieu d'un, nous en prendrons une douzaine du même coup de filet.

Ils emboîterent le pas des jeunes bandits.

Ceux-ci causaient en marchant, et Gruthus put saisir quelques paroles de leur

entretien. Bandits et agents passèrent les ponts, montèrent la rue Mouffetard ; mais, dans ce quartier moins populeux, il était à craindre pour les deux mouches d'être remarqués par les Cartouchiens. Pour cette raison ils quittèrent ces derniers lorsqu'ils les virent entrer au cabaret du *Bon-Coing*.

Ce nouveau repaire était digne de ceux de la rive droite. Les caves communiquaient avec les catacombes. Le piollier et sa femme étaient affiliés à la bande. — Tout chez eux était permis, même le crime.

Comme l'établissement était neuf et isolé, on n'avait pas encore eu à y redouter la présence des mouchards et l'on y causait librement.

Dès qu'ils eurent repris autour des tables leurs places habituelles :

— Fanandels, dit Louison, allons-nous laisser aux corbeaux de Montfaucon les restes de cette pauvre Jeanneton-Vénus? Par alliance, elle est un peu ma parente. En souvenir du grand Cartouche, je veux lui épargner la honte de pourrir en plein air et lui donner la terre sainte (autrement dit, la sépulture chrétienne, le cimetière).

— Enlevons-la !... j'en suis ! dit un fanandel. Cela vexera la *pousse*.

— Aux Halles, cette nuit, dit Louison, c'est impossible. Non seulement il y a des gardes au pied du gibet, mais aux Innocents on ne dort jamais et, au premier cri de la sentinelle, le poste prendrait les armes. — Non, laissons-la enlever demain matin des Halles et allons l'attendre à Montfaucon.

Là-haut nous n'aurons rien à craindre. Est-ce votre avis ?

— Tout ce que tu voudras, daron. Mais après, que ferons-nous du corps ?

— Nous le descendrons au cimetière Saint-Laurent, qui n'est pas très loin de là : c'est sa paroisse.

— Mais au cimetière, objecta un bandit; il y a un gardien.

— Justement, fit Louison.

— Et un fossoyeur ?

— Heureusement. Ces messieurs ont toujours des fosses creusées d'avance, nous les prierons de nous en céder une et, sur la vie, de ne pas nous dénoncer !... Puis nous leur donnerons la pièce. Un louis de vingt-quatre livres... Voilà plus qu'il n'en faut pour séduire ces pauvres diables.

Cet enlèvement de cadavre sentait la farce, la gaminerie, et devait plaire à de jeunes vauriens.

Le projet de Louison, ou du beau-frère de Jeanneton, comme l'on disait, fut accepté volontiers. Il semblait une partie de plaisir.

Ainsi que Louison l'avait pressenti, pendant toute la nuit qui suivit, il y eut foule aux Halles, les cabarets ne se désemplirent pas et les soupeurs et les soupeuses, la lèvre à peine essuyée, allaient voir au clair de la lune la pendue que le vent de la nuit balançait doucement au gibet.

Elle devait rester là jusqu'à quatre heures du matin.

Alors Sanson ou ses aides venaient avec une charrette et une échelle, décrochaient le cadavre et l'emportaient pour les fourches patibulaires de Montfaucon.

Cette cérémonie attirait encore un certain nombre de curieux. De mauvais plaisants en profitaient pour échanger à grands cris des exclamations ou des plaisanteries grossières.

XLVIII

MONTFAUCON.

Les gibets légendaires de Montfaucon n'ont été démolis qu'en 1761.

C'était l'édifice le plus barbare et le plus épouvantable que l'on pût imaginer. Rappelons en quelques mots ce qu'était ce gibet fameux.

Que l'on se figure un monticule, qui a entièrement disparu et qui s'élevait entre la rue, la butte Chaumont et la rue des Morts, à l'ouest de l'ancienne route de Pantin. Cet endroit est de nos jours complètement transformé et, comme point de repère, il ne reste plus que la butte Chaumont.

Ce monticule était beaucoup moins élevé que la butte Montmartre, comme nous le voyons dans un historien de Henri IV qui dit : « Le roi fit mettre deux pièces d'artillerie sur le *mont* de Montmartre et quatre sur la *butte* de Montfaucon. »

Tout au sommet de cette butte se dressait un monument étrange et horrible dont voici les dispositions principales :

D'abord un bloc de roche de dix-huit pieds de haut ; sur ce bloc, douze assises d'énormes pierres brutes, fortement liées ensemble et formant un carré long de quarante pieds sur vingt-cinq de large.

La partie supérieure de ces assises formait une plate-bande, à laquelle on montait par un escalier de pierre assez grossier dont l'entrée était fermée par une porte de fer.

De cette plate-forme s'élançaient seize piliers carrés, hauts de trente-deux pieds.

Ces piliers étaient reliés les uns aux autres par des poutres de chêne énormes qui supportaient des chaînes de trois pieds et demi de long destinées à la pendaison.

Au-dessous, à moitié de la hauteur des piliers, mêmes poutres, mêmes chaînes, mêmes places destinées aux pendus.

Cela fait un total de trente-deux chaînes ou trente-deux places pour les suppliciés.

Au-dessous encore et plus bas que la plate-forme qui courait autour des piliers, au centre de l'édifice, la gueule béante d'une cave immense qui servait de charnier. Les corps ou lambeaux de corps tombaient là dedans, quand il y avait excès de pourriture, ou quand les cadavres devaient faire place à d'autres.

Il semble difficile d'imaginer plus affreux que cela, et ce n'est pas tout.

En avant de la masse de pierres, il y avait un terrain spécial pour recevoir les personnes condamnées à être enterrées vivantes !...

Les comptes de la Prévôté de Paris, en 1440 et en 1457, font mention des frais pour avoir enterré *deux femmes vives* sous le gibet de Montfaucon.

Et pour quel crime monstrueux avaient-elles été condamnées ?.. Le parricide ? l'inceste? l'anthropophagie ?... Non, mais simplement pour *leurs démérites*, dit l'arrêt.

Un peu plus tard, en 1460, une voleuse fut condamnée par le prévôt de Paris, Robert d'Estourville, à « souffrir mort et à être enfouie toute vive devant le gibet de Montfaucon ».

Cette infortunée en appela au Parlement qui confirma l'arrêt. Ces jugements n'étaient point trouvés excessifs, au contraire.

Enfin il y avait autre chose encore sur ce calvaire de criminels, c'était une croix de pierre élevée sous Charles IV en 1391 en action de grâces de ce que ce roi avait autorisé les condamnés à se confesser avant de mourir. La confession suprême se faisait au pied de cette croix.

Ce monument de barbarie datait du treizième siècle.

On y envoya d'abord directement les condamnés, puis les exécutions se firent au marché neuf à la Grève, au marché aux pourceaux aux Halles, à l'Arbre-Sec, un peu partout, et l'on se contenta d'y envoyer pourrir les cadavres des suppliciés. On a lieu de s'étonner combien la pendaison était appréciée de nos ancêtres. Pour un délit puni aujourd'hui de quelques jours de prison, on envoyait les gens au gibet, et ces supplices faisaient la joie des badauds, le pendu effrayait moins qu'il ne faisait rire.

Cependant, lorsque les trente-deux chaînes de Montfaucon étaient garnies, le spectacle devait en être assez sinistre.

La butte était inhabitée.

Non seulement l'horreur du lieu, mais son infection en éloignait les plus misérables. Le gibet s'élevait dans un désert. On n'y entendait que les croassements funèbres des corbeaux. . . . . .

. . . . . .

Ce fut donc à cet endroit que les valets de Monsieur de Paris transportèrent les restes de l'inconnue qui, sans le savoir, avait représenté pour le public la Grande-Jeanneton.

Afin de ne pas être obligés de charrier avec eux, chaque fois qu'ils s'y rendaient, une échelle, ou des cordes qui remplaçaient les chaînes rompues, ces gens avaient fait construire près du gibet, à cinquante pas de distance, une modeste cabane en planches à peine close.

Les valets de bourreau, — ils étaient trois — laissèrent au pied du gibet la charrette où ils traînaient le corps de la suppliciée et allèrent pour prendre une échelle dans la baraque.

Mais, en ouvrant la porte, ils reculèrent épouvantés. Ils se trouvaient en présence d'une douzaine d'hommes armés.

— Amis ! se hâta de crier un de ces hommes. Ne craignez rien. Entrez ; prenez ce qu'il vous faut.

Les valets de Sanson se rassurèrent.

— Mais comment se fait-il que vous êtes là ? demanda l'un d'eux. A qui en voulez-vous ?

— Je suis exempt du Châtelet, répondit Postel, et je suis prévenu que des Cartouchiens ont formé le projet d'enlever le corps de la Grande-Jeanneton. Faites votre besogne ; s'ils viennent, nous les accueillerons bien.

— Nous n'avons besoin que d'une échelle, dit un des valets.

Il tira du fond du hangar l'objet qui lui était nécessaire et se retira.

Plusieurs cadavres pourrissaient au bout des chaînes du gibet ; il restait un grand

Les culottes sont trop petites par derrière.

nombre de places inoccupées. En moins de cinq minutes ils firent leur besogne et allèrent reporter l'échelle dans la cabane.

— Bonne chance, messieurs, dirent-ils aux agents. Et ils partirent.

L'œil braqué à un trou de la cloison de planches, Gruthus les regardait s'éloigner; il s'écria tout à coup :

— Ah! voilà nos hommes! Ils ne se sont pas fait attendre longtemps.

— Sont-ils nombreux? demanda l'exempt.

— Jusqu'à présent je n'en vois que cinq. Mais il y en a peut-être d'autres encore cachés derrière le grand mur là-bas. Ils s'avancent résolument.

— Louison en est-il ?

— En tête, répondit Gruthus. Ils viennent à nous, sans doute pour chercher l'échelle.

— Quel dommage que l'on ne puisse se cacher dans cette cabane ! fit l'exempt.

— Décidément ils ne sont que cinq ; il faudrait sortir dès qu'ils seront à portée et les envelopper. Attention ! Je me charge du petit Cartouche.

La victoire des agents était facile.

Ils pouvaient cerner Louison et ses amis et les forcer à se rendre ; en un mot, vaincre à la prussienne par trois contre un.

Le succès était si peu douteux qu'ils n'hésitèrent pas et se précipitèrent. A la vue de la force armée, les Cartouchiens, et Louison tout le premier, comprirent que la résistance était inutile et, après avoir tiré quelques coups de pistolet, s'enfuirent à toutes jambes.

Cela ne faisait pas le compte de Gruthus ; il voulait capturer le louveteau, comme il appelait le jeune frère de Cartouche.

Il le désigna aux plus agiles de ses archers et, faisant effort lui-même, courut essoufflé, clopin-clopant, dans sa direction.

« C'est le petit Cartouche ! Il me le faut ! »

Cependant Louison, gagnant du terrain, se retourna et apercevant Gruthus, ce colosse, qui se démenait si fort et excitait si bien ses limiers contre lui :

— Quel est donc cet animal-là ? fit-il.

— Celui-là ? lui répondit un fanandel, qui courait à ses côtés, c'est Gruthus Dubourguet.

— Gruthus ! s'écria Louison en s'arrêtant soudain. Celui qui a arrêté mon frère ! Gruthus... Oh ! il me faut sa vie, dussé-je périr après lui.

— Y songes-tu, daron ? dit le camarade, ta perte est certaine. Fuyons ; attends une occasion meilleure.

Mais Louison, en proie à une exaltation extrême, ne voulait rien entendre.

— Laisse-moi, dit-il à son compagnon, sauve-toi. Je veux tuer ce monstre, et nous venger tous !

Au lieu de fuir, il se dirigea, le pistolet au poing, vers les hommes qui le poursuivaient.

Il leur fit signe de s'arrêter et de l'entendre.

— Je me rends, dit-il ; mais pas à vous, à votre chef, à Gruthus Dubourguet.

Les archers se retournèrent vers Gruthus, et celui-ci, bien que fort surpris, mais cependant sans méfiance, leur répondit de laisser le jeune garçon venir à lui.

Gruthus et Louison s'avancèrent à la rencontre l'un de l'autre.

Le petit Cartouche regardait le hideux Judas en souriant et l'occupait de sa physionomie.

— Je me rends à toi, disait-il.

Dubourguet lui dit :

— N'es-tu pas le plus jeune des frères de Cartouche, mon petit ?

— Oui, Monsieur Dubourguet, pour vous servir.

Gruthus étendit la main pour empoigner le jeune drôle au collet, satisfait de saisir une proie si facile et qui devait lui faire honneur.

Et Louison, impassible, déchargea sur lui son arme à bout portant.

Le coup fut mortel.

Gruthus tomba inanimé aux pieds du frère de Cartouche. — Le daron du *Pistolet* était vengé!..,

XLIX

TRISTE FIN DU PETIT LOUISON.

Il fallut que l'exempt intervînt pour que Louison ne fût pas assommé sur place par les archers furieux. Et tandis que quelques-uns de ces derniers penchés sur le mort examinaient sa blessure, le jeune garçon, ne pouvant contenir sa joie, s'écriait :

— Cette fois il est mort et bien mort! Quel dommage qu'on ne puisse le pendre à Montfaucon !

On se procura dans la baraque du bourreau des planches, dont on fit un brancard pour le mort et des cordes dont on garrotta le meurtrier, puis on rentra en ville.

Le cortège parvint au Châtelet sans avoir rencontré sur son passage que beaucoup de curiosité et un peu de compassion pour le jeune prisonnier.

Au Châtelet la fin de Gruthus Dubourguet n'excita aucune pitié. « Il avait mérité pis que cela. » Quant à la capture du petit Louison, elle n'eut aucun succès; on était las et M. d'Argenson s'écria :

— On n'en finira donc pas avec ces Cartouche!

Qu'allait-on faire de ce gamin?

L'envoyer à la correction de Bicêtre? Il était trop jeune pour Sanson. C'était l'opinion générale; mais celle-ci était bien plus humaine que la justice, qui semblait insatiable de procès et de supplices barbares. Le public était rassasié d'exécutions. On remarquait d'ailleurs que depuis un an que l'on pendait et écartelait les complices de Cartouche, rien n'était changé à Paris : il n'y avait que quelques bandits de moins et encore; Barbier écrit dans son journal : « malgré les exécutions de la Grève, il y a plus de voleurs que jamais. »

La société était atteinte d'une sorte de maladie vermineuse et les voleurs devaient éclore spontanément de la désorganisation sociale.

Cela donnait de l'occupation aux juges et ceux-ci ne dédaignèrent pas le moucheron pris dans les filets de la police.

On instruisit donc sans retard le procès du petit meurtrier. Huit jours après la pendaison faite aux Halles la place de Grève retentissait de nouveau du nom de Cartouche. Le jeune Louison venait y payer sa dette.

Ce malheureux garçon n'était pas condamné à mort, et cependant il rendit l'âme à quelques pas de l'endroit où avait expiré son frère. L'avocat Barbier rapporte ainsi ce drame qui fait peu d'honneur à la justice de son temps :

« On fit hier une exécution extraordinaire, on pendait le frère de Cartouche, âgé de quinze ou seize ans, sous les aisselles. L'arrêt portait « pendant deux heures et ensuite condamné aux galères à perpétuité. »

Au commencement il criait beaucoup et demandait qu'on le fît mourir, parce que la pesanteur du corps fait descendre tout le sang à la plante des pieds, *ce qui est la souffrance* des pendus.

« Ensuite la langue lui sortit.

« Il ne pouvait plus parler.

« Sans attendre les deux heures, on le conduisit à l'Hôtel de ville; mais il était trop tard et il y mourut sans pouvoir se confesser, en sorte qu'en voulant lui sauver la vie, on le fit souffrir beaucoup plus qu'un autre.

« Il était fort méchant pour son âge et il avait été complice de son frère de très bonne heure. »

C'est une erreur, et Barbier confond ici Louison avec François. Cartouche d'ailleurs écartait de lui ses frères.

Nous n'aurons plus à revenir sur la famille Cartouche, occupons-nous uniquement à cette heure de la veuve du daron. On sait que la Grande-Jeanneton n'était pas morte.

Elle avait consenti à faire le nécessaire pour être débarrassée de ses fers, sans pour cela ajouter une foi absolue à la promesse du père jésuite.

Elle avait refusé sa nourriture ; elle avait pleuré, gémi tant et si bien que le docteur, — jésuite de robe courte, — s'était cru autorisé à demander qu'on la débarrassât du poids dangereux et barbare de ses chaînes.

L'autorisation avait été accordée.

Un premier pas était fait vers la liberté. Et de là sa déclaration au tribunal qui mettait fin au procès contre les jésuites.

Ce beau résultat obtenu, elle se dit : « Demain je serai pendue ou je serai libre. »

C'était logique, n'est-ce pas?

C'était logique et ce n'était pourtant pas absolument vrai; car le lendemain elle n'était pas pendue, mais elle ne jouissait que d'une liberté relative.

Voici comment les choses se passèrent, lorsque la condamnée fut reconduite du palais de justice dans son cachot.

L

L'ÉVASION

— Eh bien, Jeanne, dit le guichetier en apportant à la détenue la soupe du soir, ce ne sera pas encore pour aujourd'hui, mais c'est bien dommage que vous ne soyez pas en meilleure santé.

— Pourquoi donc est-ce dommage? fit la Jeanneton.

— Parce que maintenant, même sans argent, vous pourrez demander à la cantine tout ce que vous voudrez, de la viande, du vin, et même du poulet... c'est l'usage. On n'a plus rien à vous refuser.

— Eh bien, répondit la condamnée, apportez-moi un bon dîner, du vin, du poulet et du pain blanc.

J'aimons autant mourir d'indigestion que du mal de gorge.

— Oui, mamz'elle Jeanne, il vaut mieux manger, prendre des forces, c'est dans votre intérêt comme dans celui de l'administration. Nous n'aimons pas au Châtelet que nos condamnés tombent de faiblesse à la Grève; le public non plus, ça le dégoûte. Il faut se montrer au peuple avec tout son courage. C'est plus beau, et l'on est sûre d'être applaudie.

Jeanneton, de son côté, pensait qu'en toute occurrence il valait mieux qu'elle prît des forces.

Le guichetier alla lui chercher un dîner copieux et réconfortant, qu'il éclaira, à ses frais, d'une bougie.

Après le dîner, il but la goutte avec la prisonnière et lui souhaita honnêtement la bonne nuit. — Il était près de dix heures.

Mais à peine s'était-il retiré, qu'il dut revenir sur ses pas pour introduire le directeur de la conscience de Jeannette.

Celui-ci tenait à la main un bougeoir qu'il posa sur une saillie de la muraille sans mot dire. Jeanne suivait ses mouvements avec une curiosité intense.

Qu'allait-il dire? Il allait prononcer sur son sort. Elle attendait.

Le père Couturier se retourna vers elle et lui dit :

— Jeanne, vous avez tenu votre parole, nous tenons la nôtre. Êtes-vous prête?

— A sortir?

— Oui.

Pour toute réponse, elle se leva, pâle de saisissement, l'œil dilaté de joie.

Le jésuite reprit en baissant la voix :

— Écoutez, voici ce que nous allons faire.

Il faut agir promptement et sans bruit.

Nous allons échanger nos vêtements ; nous sommes à peu près de la même taille. J'ai mis deux paires de culottes et deux gilets; par là-dessus, je mettrai votre robe, tandis que je vous donnerai un costume noir complet, y compris des bas, que voici... (Il tira une paire de bas de soie noirs de sa poche) et mes souliers à boucles. Quand vous serez déguisée, vous sortirez, un mouchoir à la main, en ayant l'air de vous essuyer les yeux. Ne répondez à rien de ce qu'on pourra vous dire, ni oui ni non ; votre accent vous trahirait; marchez vite comme un homme que la peine étouffe, et à qui il tarde de se trouver seul en plein air. Vous connaissez le Châtelet?

— Un peu, répondit Jeanneton.

— D'ailleurs, il est rare que l'on m'adresse la parole, ajouta le bon père; et, à cette heure, le Châtelet est un désert et le geôlier en chef est couché. Enfin, changeons de vêtements, et, pour le reste, tout dependra de votre prudence.

Le révérend père Couturier joignit aussitôt l'exemple à la recommandation.

Tournant le dos à la prévenue, il déboutonna sa soutane, l'ôta et la tendit à Jeanneton par-dessus son épaule, puis continua à se déshabiller avec la même discrétion pudique.

La Jeanneton se débarrassa vivement de sa robe et de son jupon ; cependant, elle ne put retenir un léger cri de désappointement en entrant dans les culottes du révérend père : — elles étaient trop étroites.

— Qu'est-ce donc? fit le jésuite, sans se retourner.

— Ça les culottes qu'étont trop p'tites par derriare, dit Jeannette. Je n'savons comment nous emballer dedans.

— Cherchez la boucle, répondit le révérend père.

— J'lavons lâchée, m'sieur l'curé, mais c'n'est pas d'la ceinture, ça du fond qu'alles sont trop petiotes. Venez voir. N'y a pas d'mal ; j'avons not'chemise.

— Arrangez-vous, ma chère ; je n'y puis rien ; je ne suis point tailleur

— M'sieur l'curé?

— Eh bien?

— Pour qu'tout tianne dedans, faudrait fare une déchirure.

— Faites la déchirure ; ce sont de vieilles culottes dont j'ai fait le sacrifice.

L'étoffe craqua et la Jeanne reprit avec satisfaction :

— Ah! comme ça, ça tiant.

Elle passa ensuite le gilet et la soutane, enfin mit les bas et les souliers. Il ne lui manquait plus que la cravatte et le chapeau ; le père Couturier put se retourner et examiner sa toilette.

Il parut satisfait.

— C'est bien, dit-il. Maintenant, un peu de maintien ; baissez un peu la tête.

Le mouchoir?... Tenez le mouchoir comme ceci ; l'autre bras comme cela.

Bien. Marchez un peu. Allons, cela peut aller.

— Et mon bréviaire? fit tout à coup la Jeanneton.

— Ah! c'est vrai ; le voici.

Et il le tira d'une poche de la soutane.

— A cette heure, à mon tour. Il passa le jupon et la robe de la détenue, puis mit, sans montrer de répugnance, le bonnet de toile d'une propreté douteuse, qu'elle ne quittait de jour ni de nuit. Le plus pénible pour lui fut de se séparer de ses souliers pour prendre les grossiers sabots de la prison.

Cela fait, et après différentes recommandations, le père Couturier ajouta :

— Vous allez sortir ; à la porte du Châtelet stationne une voiture où un de nos pères vous attend. Allez, ma fille, et que Dieu vous ait en sa sainte garde.

La Jeanneton s'inclina pour recevoir sa bénédiction ; un second craquement se fit entendre ; mais elle était trop émue de reconnaissance et de joie pour y faire attention.

Elle frappa doucement à la porte de son cachot ; le guichetier ouvrit, referma et précéda la robe noire avec sa lanterne sans se permettre une parole. La cour du Châtelet était déserte et à peine éclairée à ses extrémités. A la grande porte, ce fut encore le guichetier qui ouvrit, et la Grande-Jeanneton, jugée, condamnée et prête à être exécutée, remit le pied sur le pavé de Paris.

Une voiture de place stationnait en effet à quelques pas de là, et s'ouvrit à son approche.

L'obscurité était profonde ; le père, assis sur les coussins, dit aussitôt :

— C'est vous, père Couturier?

— Non, m'sieur l'abbé, faites excuse ; c'est la Jeanneton pour vous servir.

— Ah! bien.

Et le fiacre partit au grand trot.

En même temps, le père jésuite abaissa les stores des portières.

Jeanneton ne remarqua point tout d'abord cette précaution, prise évidemment contre elle. Son esprit, agité de pensées tumultueuses, ne pouvait se fixer à rien. Ce qui lui arrivait était tellement extraordinaire, et le sentiment de la délivrance la bouleversait à tel point qu'elle était hors d'elle-même et croyait rêver.

Elle ne se demandait même point où on la conduisait. La voiture roulait depuis longtemps déjà; ce n'était pas à la maison des jésuites, alors rue Saint-Jacques, elle eût été arrivée en moins d'un quart d'heure.

Cependant, le cheval ayant été mis au pas, ce changement d'allure éveilla son attention.

— Où sommes nous? fit elle; comme sortant d'un songe.

Le bon père ne lui répondit pas.

Elle ne renouvela point sa question. Elle n'éprouvait d'ailleurs aucune méfiance. Elle devina que l'on montait une pente très raide, et en demeura là dans ses observations; comme anéantie dans le bonheur d'être loin du Châtelet.

Vingt minutes environ se passèrent ainsi, avant qu'elle se rappelât que le père Couturier lui avait dit qu'on la cacherait dans un couvent. Alors, son imagination se dégourdit. Cette perspective, étrange pour elle, d'entrer dans une maison religieuse, au lieu de l'effrayer, l'amusa.

— Dites-donc, m'sieu l'curé, fit-elle, est-ce que vous me menez dans un couvent?

— Oui, ma fille.

— Lequel donc? demanda-t-elle.

— Vous le saurez plus tard; pour le moment, c'est un secret qui doit rester entre la supérieure et nous.

— Est-ce que j'allons être nonne?

— Vous serez d'abord pensionnaire. Prenez patience, nous ne tarderons pas à arriver.

Le silence régna de nouveau, et laissa Jeanneton à ses rêveries, qui ne furent plus interrompues que par ces paroles.

— Nous sommes au couvent.

La voiture s'arrêta, le père jésuite descendit pour sonner ; une petite porte ne tarda point à s'ouvrir, et le religieux dit à sa compagne : « Venez. »

Et il l'entraîna à l'intérieur, avant qu'elle eût pu se reconnaître.

LI

A la longueur de la montée et au froid qu'elle ressentit, Jeanneton aurait pu se douter qu'elle était à l'abbaye de Montmartre.

En effet, ce monastère était situé tout à fait au sommet de la montagne, et le froid y était très vif. L'église Saint-Pierre, qui existe encore aujourd'hui, appartenait à l'abbaye. C'était l'endroit le plus froid des environs de Paris. Il en avait si bien la

renommée, que, du temps de saint Louis, les abbesses recevaient par une indulgence particulière le droit de porter des bottes fourrées. Dans la suite, on devait payer à chacune, à la Toussaint, la somme de trois sous pour s'en pourvoir.

L'abbaye de Montmartre n'avait rien de somptueux, ni même de remarquable comme œuvre d'art, mais elle remontait à la plus haute antiquité : elle avait subi les vicissitudes les plus diverses et la renommée de ses religieuses avait souvent varié également.

Ses premières bénédictines furent d'abord des modèles de piété, puis le temps ralentit cette ferveur, et les pieuses célibataires se lassèrent d'immoler la nature à des devoirs sacrés. On y mit des nonnes vertueuses de Fontevrault, et cette importation ne réussit point. La clôture des vierges du Seigneur n'était pas toujours respectée en temps de guerre; les guerriers, témoin le comte Ory et Henri IV pour en citer deux d'époques bien différentes, avaient pour les gentilles nonnains un goût très vif et très exigeant.

Pendant les guerres de la Ligue, la plupart des religieuses de Montmartre se refugièrent à Paris pour éviter les galanteries de l'armée royale; mais elles tombèrent d'un écueil dans un autre. « Le changement de lieu leur fit changer de vie, dit Sauval, et à l'abbesse toute première aussi bien qu'aux chapelains. » Les religieuses restées à Montmartre étaient les plus jeunes; les officiers de l'armée de Henri IV s'occupaient à en faire la conquête en attendant qu'ils fissent celle de la ville de Paris. Parmi les vierges consacrées au Seigneur se trouvait Marie de Beauvilliers, à peine âgée de dix-sept ans et dont la figure était aussi belle que son âge était tendre. Henri IV la vit et ils s'aimèrent.

« Princes et rois vont fort vite en amour. » Et la vertu de la jeune Marie ne tenait qu'à un fil... le fil de la Vierge. Elle suivit son vainqueur jusqu'au jour où l'inconstant la quitta pour sa cousine germaine Gabrielle d'Estrées ; alors Marie de Beauvilliers rentra au couvent de Montmartre, dont huit ans plus tard elle devint abbesse.

Comme il arrive souvent, la pécheresse était devenue fort dévote. Elle entreprit de réprimer les désordres des religieuses. Elle faillit perdre la vie dans cette tentative.

Les religieuses, furieuses contre elles, se portèrent aux extrémités les plus violentes et allèrent jusqu'à employer le poison pour se défaire de cette réformatrice. Des antidotes pris à propos sauvèrent la vie de l'abbesse, mais elle en garda une grande difficulté de parler et de respirer qui la tourmenta jusqu'à la mort.

Ces faits étaient bons à rappeler afin de donner pour ainsi dire la note juste au récit que nous continuons ; avant d'introduire la Grande-Jeanneton au couvent de Montmartre, il était bon de dire ce qu'était ce monastère et ce qu'avaient été ses religieuses.

Ajoutons encore un détail intéressant. C'était dans la chapelle des Saints-Martyrs, édifice qui s'élevait au sud du couvent, qu'en 1554 Ignace de Loyola et neuf de ses compagnons avaient prononcé leurs premiers vœux. Depuis, les jésuites avaient toujours conservé d'excellentes relations avec la communauté de Montmartre. Ils se rendaient des services réciproques; car les murs des couvents, *la clôture*, ne sont si élevés, que pour les voleurs ou les indiscrets, ils ne suppriment nullement les

Le vieux toisa l'élève d'un air de connaissance.

relations avec le monde. Le couvent conserve une action au dehors, tout en se défendant de la réaction du dehors dans son intérieur.

Il reste indépendant, sans cependant renoncer à se servir d'autrui, ou, comme il dit avec quelque dédain, *du monde*. Enfin, les divers ordres ont entre eux des sympathies ou des sentiments d'exclusion et d'hostilité.

Au moment de la réforme, on l'a vu, tel ordre peut être l'ennemi de tel autre, ou son ami. Les jésuites étaient les amis des bénédictines de Montmartre.

Il y avait entre les deux communautés échange de bons offices; c'était chez les

jésuites que les bénédictines choisissaient leurs directeurs et chez elles que les fils de Loyola choisissaient... leurs pénitentes.

Les pères avaient sur les nonnes un avantage considérable : ils n'étaient pas cloîtrés. Ils pouvaient voyager, aller dans le monde, explorer toutes les régions sociales, dénicher des intrigues, en ourdir, tandis que les pauvres bénédictines étaient séquestrées sur leur montagne.

Les murs du couvent tronquaient leurs destinées; et la seconde partie de leur vie s'en allait et s'éteignait sans l'explication ou le complément de la première.

Toute communication était interrompue, toute explication l'était également. Beaucoup ne savaient pas comment elles avaient abouti à cette sorte d'impasse; et beaucoup cherchaient en vain comment elles en pourraient sortir. D'autres enfin se demandaient ce qui de leur vie mondaine, de leurs affections, de leurs passions, de leur fortune subsistait et vivait encore.

Les pères jésuites renouaient pour elles les fils des communications interrompues. Religieux et mondains, ils étaient pour elles de précieux intermédiaires.

Ils avaient accès partout; ils savaient tout. C'étaient des débrouilleurs de mystères, des agents diplomatiques d'une habileté consommée, des reporters toujours intéressants.

Grâce à eux l'isolement cessait; la clôture n'était plus qu'une fiction. C'est beaucoup dire sous la Régence, époque à laquelle le relâchement des mœurs était général.

L'abbesse de Montmartre était alors une jeune fille, moins légère et moins folle surtout que mademoiselle d'Orléans, l'abbesse de Chelles, mais fort légère. Elle était de grande maison; mais, avant d'avoir pu connaître le monde, en était sortie pour être revêtue d'une robe dont elle ignorait le caractère, et d'une dignité dont elle ne pouvait remplir les devoirs; elle n'avait pas vingt ans.

On la nommait Marie-Élisabeth d'Avray.

Comme elle régnait et ne gouvernait pas, elle était fort aimée de ses nonnes. Elle avait tout pour plaire d'ailleurs, beauté, grâce, caractère bienveillant, esprit aimable. Elle ne méditait aucune réforme, laissait les religieuses vivre à leur guise et croyait qu'il lui était permis de profiter de la même liberté qu'elle laissait aux autres.

Telle était la charmante abbesse de Montmartre à qui la Grande-Janneton fut présentée.

Mais, avant d'être mise en présence de l'abbesse, la misérable prisonnière dut, comme on le suppose, changer de toilette. Hélas! la belle robe de laine brune de M. Ventadour, traînée sur la pierre des cachots, n'était plus qu'une loque sordide. Vénus ressemblait à un souillon... à pis que cela encore, et le jésuite qui l'avait accompagnée en était effrayé. Elle lui rappelait ces prostituées errantes, sans asile, que les Romains appelaient de louves, *lupa* (dont on a fait le mot lupanar).

La pauvre Jeanneton, en se revoyant en pleine lumière, était effrayée d'elle-même; aussi accepta-t-elle avec empressement et reconnaissance la proposition qui lui fut faite de se rechanger.

Lorsqu'elle se fut débarbouillée et peignée, elle revêtit un costume de sœur converse, un peu court pour elle, mais qui n'avait rien de ridicule et lui fit grand plaisirs.

Un léger et pur parfum de lavande dont le linge et les étoffes étaient imprégnés lui ranimèrent le cœur.

Le père jésuite lui dit :

— Ma fille, en entrant dans cette maison de paix et de prière, que vos lèvres, sinon votre mémoire, oublient le lieu d'où vous sortez et le sort ignominieux qui vous attendait. Ici vous n'êtes plus la Grande-Jeanneton. Il convient d'oublier jusqu'au nom de cette malheureuse et de cette drôlesse ; vous empruntez au lieu où vous entrez la décence et l'honnêteté qui vous ont manqué jusqu'alors et vous vous appelez Jeanne simplement.

« Vous m'avez compris ?

— Oui, mon père.

Le jésuite poursuivit :

— Madame l'abbesse ignore votre vie, votre passé. Elle sait que le malheur vous donne droit à sa compassion et espère que votre conduite vous rendra digne de ses bontés.

Après ce préambule, le père invita Jeannette à le suivre.

Ils parcoururent ainsi les galeries gothiques qui entouraient la cour centrale et sous lesquelles s'ouvrait le bâtiment réservé aux dames pensionnaires, le cloître et les appartements de l'abbesse et l'église. L'ombre et le silence, ces deux éléments souverains du prestige religieux, régnaient partout. Comme ils cheminaient sous la longue et froide galerie, tout à coup la cloche sonna.

Le religieux s'arrêta et dit à Jeanne :

— Il est une heure ; on sonne les matines ; nous ne pourrons voir madame l'abbesse qu'après la cérémonie.

Presque aussitôt un large rayon de lumière se projeta au milieu de la cour ; puis un autre encore. Deux portes venaient de s'ouvrir, celle du cloître et celle de l'église.

A la première apparurent bientôt, comme de légers feux follets, les flammes tremblotantes des vierges et une longue file de religieuses se dirigea lentement vers l'église.

Jeanneton, pour qui ce spectacle était complètement nouveau, suivit d'un œil étonné cette procession nocturne jusqu'au moment où elle eut disparu sous le petit portail de Saint-Pierre.

Alors le jésuite lui dit :

— Allons prier avec elles.

Ils entrèrent dans l'église. Le chœur réservé à la communauté en était seul éclairé ; Jeannette et le père demeurèrent dans l'ombre.

Au milieu du chœur était placé un prie-Dieu de chêne ; la jeune abbesse s'y voyait agenouillée. Des voix jeunes, pures, harmonieuses s'élevèrent sous les voûtes, et Jeanneton, la profane, la païenne, ne put se défendre d'une vive émotion. Elle éprouva une sorte d'attendrissement et se rappela que quelques heures auparavant elle était enfermée dans le cachot d'une condamnée à mort.

Ces femmes lui semblaient des saintes et ce temple un vestibule du paradis. Oh ! qu'elle serait heureuse de pouvoir venir là la nuit prier et pleurer ! La voix de la

Grande-Jeanneton, cette quatorzième femme de Cartouche, ce gibier de potence, allait donc se mêler à ces voix angéliques!...

Et avec la mobilité d'impressions propres à son sexe, la pauvre fille se sentait déjà attirée vers la vie religieuse.

La cérémonie des matines est assez courte, elle ne consiste que dans le chant et la récitation de quelques prières; bientôt les religieuses sortirent du chœur et processionnellement se retirèrent dans le cloître. L'abbesse fermait la marche. Le père jésuite s'était placé près de la porte pour la saluer au passage.

Dès qu'elle parut, il s'inclina profondément devant elle, et lui demanda la permission de lui présenter Jeanne; ce qui lui fut accordé.

Jeanne et le père la suivirent.

Ils traversèrent ainsi différentes pièces d'un appartement somptueux, d'un caractère étrange, demi-mondain et demi-religieux, ornés de meubles antiques et d'objets à la mode, et le long duquel se tenaient échelonnées des sœurs converses, la tête inclinée et un candélabre chargé de bougies à la main.

Ce luxe, cette servilité dont la jeune dame était entourée, devaient être aussi pour Jeanneton un sujet d'étonnement, mais non d'édification.

La dame s'arrêta enfin dans une petite pièce de style moderne, mais où se trouvait néanmoins la chaire abbatiale gothique aux armoiries sculptées et enluminées d'or, d'azur, de vermillon et d'argent. Lorsqu'elle y eut pris place, l'abbesse invita le révérend père et l'étrangère à s'asseoir.

— Mon père, dit-elle, vous amenez dans cette maison la jeune femme dont vous m'avez parlé hier. Elle se nomme Jeanne?

— Oui, madame l'abbesse.

La dame tourna vers Jeanneton son gracieux et doux visage, et lui dit avec un sourire bienveillant :

— Ma fille, vous désirez entrer dans la vie religieuse selon la règle de Saint-Benoît, bienheureux fondateur de notre ordre?

— Oui, madame, répondit Jeannette, sans se douter de l'engagement qu'elle prenait, n'ayant l'honneur de connaître saint Benoît que de nom.

— Vous êtes orpheline?

— Oui, madame, répondit Jeanneton.

— Vous n'êtes pas mariée?

— Non, madame.

— Vous êtes sans fortune et sans protecteur?

— Oui, madame.

— Et le révérend père m'a dit que vous aviez beaucoup souffert dans le monde.

— Oh! oui, madame!..

— Jésus appelle à lui ceux qui pleurent, les pauvres et les affligés. Sur la recommandation du religieux qui vous accompagne, nous vous recevrons dans ce monastère parmi nos sœurs converses. Vous avez autrefois habité la campagne, vous en connaissez sans doute les travaux. Ici, vous trouverez une occupation, soit au jardin, soit à la basse-cour. Nous chargerons une de nos sœurs de votre instruction religieuse, principalement en ce qui concerne la règle de notre ordre. Allez, ma fille.

La jeune dame tendit sa main blanche et mignonne à Jeanne. qui la baisa avec un mélange de sympathie et de respect.

Elle toucha un timbre.

Une sœur parut, et d'un geste la converse lui fut confiée, pour être conduite à sa cellule et recevoir quelques enseignements préliminaires, et d'une application immédiate.

LII

LES PREMIERS ÉLÉMENTS D'UN MYSTÈRE.

Lorsque la porte du petit salon de madame d'Avray se fut refermée sur la nouvelle converse, l'abesse et le père jésuite eurent le court entretien qui suit.

— Cette fille, dit la dame, a l'air simple d'une paysanne.

— D'une paysanne pervertie, répondit le jésuite. Elle est moins simple qu'elle ne paraît, si j'en crois surtout le père Couturier, chargé de sa conversion.

— Était-elle donc athée?

— A peu près.

— Oh! c'est horrible.

— Nous l'avons retirée de l'abîme, dit modestement le père jésuite. Le père Couturier a non seulement débarbouillé cette âme de son ignorance et de son impiété, mais il a fait plus : il lui a enseigné la véritable morale et lui a appris à aimer les jésuites. Désormais, elle n'écoutera qu'eux. C'est peut-être le point le plus important.

— En effet, fit la jeune dame d'un air rêveur. Mais, si grande que soit sa confiance en vous, oseriez-vous lui confier notre secret?

— Non, madame, je m'en garderai bien. D'abord, ce secret n'appartient pas aux jésuites seuls, puis il est inutile que cette fille sache rien, pour jouer le rôle que nous lui avons destiné. L'ignorance même lui prêtera l'accent de la vérité.

— Et après? fit l'abbesse.

— Après, nous lui donnerons l'explication qui nous conviendra; je m'en charge.

— Enfin, elle nous arrive à propos, car, aujourd'hui encore, la visite de Monseigneur m'a été annoncée.

« Maintenant, mon révérend père, dit l'abesse en se levant pour prendre congé, il ne me reste plus qu'à vous remercier, vous, le père Couturier et votre supérieur.

Le père salua profondément la jeune dame et se retira.

Quelle mission venait-il d'accomplir? Cette malheureuse Jeanneton, après avoir été utilisée « à la plus grande gloire de Dieu », selon les fils de Loyola, allait encore être utilisée par les bénédictines de Montmartre.

C'est grand dommage, il faut l'avouer, qu'elle n'eût servi qu'au bourreau.

Dans sa petite chambre blanche où elle s'endormait, elle n'aurait pu, qu'au prix

du plus cruel cauchemard, s'imaginer les nouvelles épreuves qui lui étaient réservées. Au contraire, si elle rêva, elle dut se revoir en jeune paysanne au milieu des champs ou des vergers. Le lendemain en effet fut comme la réalisation d'un pareil rêve.

Sœur Sainte-Alice conduisit Jeanne chez le vieux jardinier; le seul homme qui habitât au milieu de la communauté des vierges du Seigneur.

— Je vous amène une nouvelle élève, père Olivier, dit la sœur; sœur Jeanne a été élevée à la campagne.

Le vieux toisa l'élève d'un regard de connaisseur, et un certain mouvement des lèvres exprima son admiration pour une aide-jardinière aussi bien découplée.

L'âge chez lui n'avait affaibli ni la vue ni le goût, et il se réjouit d'avoir la compagnie d'une aide aussi agréable à voir.

— Je suis très reconnaissant à madame l'abbesse de l'aide qu'elle me donne, et si sœur Jeanne veut m'accompagner au jardin, je vais l'initier à nos travaux et apprendre d'elle quel est l'emploi qui lui conviendrait le mieux.

— Volontiers, m'sieu, répondit la converse, j'vous dirons qu'il y a beau jeu que j'n'avons manié la sarclette ou la bèche, mais j'frons c'que j'pourrons pour être agréable aux bonnes sœurs.

Elle suivit donc le père Olivier, déjà charmé de l'entendre parler patois, ce qui, chez une jardinière, lui paraissait un mérite.

Jeanne ne connaissait rien au jardinage, elle fut émerveillée de l'étendue et de la tenue savante des jardins. Elle admira les treilles, les espaliers, les quenouilles et enfin demeura stupéfaite à l'aspect des serres dont elle ignorait tout à fait l'aménagement et l'utilité. Tous ces petits pots rangés dans un bâtiment de verre l'étonnaient par l'insignifiance, ou la mine chétive des plantes qu'ils contenaient. Il lui semblait voir un hôpital de végétaux. La tiédeur fade de l'air que l'on respirait dans la maison de verre complétait l'analogie ou la ressemblance.

Cependant, dans les serres et dans le potager, quelques parties exclusivement réservées à la table et à l'appartement de l'abbesse présentaient de merveilleux produits d'art et de patience, que Versailles eût enviés. Mais il fallait savoir ce que ces caprices de fleurs, de légumes et de fruits avaient coûté de peine.

Le jardinier expliqua à sœur Jeanne à quel travail de jour et de nuit étaient dues ces merveilles et termina en ajoutant :

— Vous plairait-il, sœur Jeanne, d'être attachée au travail des serres?

— J'n'y tenons pas, répondit-elle, et sauf vot' respect j'aimerions mieux garder les vaches.

Mais le troupeau avait ses gardiennes et sœur Jeanne fut attachée au service de l'ésherbage et de la sarclette, en attendant qu'elle eût étudié et appris à fond la taille des arbres fruitiers.

La pauvre Jeanneton se résigna à sa destinée; malgré le labeur qui contrariait ses habitudes fainéantes, elle s'estimait toujours heureuse d'avoir échappé au cachot et au bourreau.

Puis, chose qui s'explique par la rareté des spectacles et des distractions, elle avait pris goût aux cérémonies religieuses, et même à certains exercices de dévo-

tion. Elle était en bon chemin pour devenir une nonne parfaite et faisait la joie de sœur Sainte-Alice, lorsqu'un jour elle fut mandée à comparaître devant la dame abbesse qui, s'efforçant de prendre un visage sévère, lui dit :

— Sœur Jeanne, deux de nos sœurs vous ont entendue proférer les plus horribles blasphèmes.

— Moi, madame!

— *Deux* de nos sœurs, répéta l'abbesse. Allez, sœur Jeanne, et puissent les larmes d'un repentir sincère laver la souillure de vos péchés.

— Mais, madame, c'est faux! s'écria Jeanne indignée et alarmée tout à la fois.

Mais l'abbesse ne daigna point entendre sa défense et sonna deux sœurs qui d'habitude étaient les exécutrices des arrêts prononcés par leur supérieure. Ces deux nonnes entraînèrent la converse et, sans la moindre résistance de sa part, la firent descendre dans un de ces cachots souterrains que l'on appelle par une odieuse ironie des *in-pace* (en paix).

Ce lieu affreux était le fond d'une citerne fermée en haut par une lourde grille, presque sans air et complètement privé de lumière.

L'infortunée était donc vouée par le destin à finir sa vie dans un cachot.

Cela était d'autant plus cruel que depuis quelques jours elle se croyait transportée dans un monde nouveau à l'abri des exempts de police et des geôliers.

L'existence du Châtelet allait donc se continuer à Montmartre?...

Il y avait de quoi la rendre folle.

Et par moment, en effet, la malheureuse converse au fond de son puits, se prenant la tête à deux mains, se demandait si elle devenait folle et si ce qu'elle souffrait n'était pas un délire de son imagination.

Un jour ?... une nuit?... Mais, en tout cas, peu de temps après son incarcération, elle entendit comme un bourdonnement de voix au-dessus d'elle, puis vit des lumières, dont les rayons ne descendaient point jusqu'au fond de son oubliette et qui brillaient en haut comme les étoiles d'un ciel noir.

Qu'allait-il se passer ?...

Tout à coup elle perçut distinctement une voix qui l'appelait par son nom :

— Sœur Jeanne! sœur Jeanne!... Êtes-vous là?

— Me voici ! cria Jeanne, croyant à la venue d'un libérateur.

— Croyez et espérez, ma sœur! reprit la voix d'en haut.

Puis les lumières s'éteignirent ou disparurent, le bourdonnement des voix s'éloigna et se perdit. Le silence de la tombe régna de nouveau.

« Croyez et espérez!.., » rien de plus que ces paroles banales, tombées de lèvres inconnues. Le désespoir rentra au cœur de la prisonnière. Le couvent de Montmartre était pire que le cachot du Châtelet.

Mais à ces tristes réflexions se bornait tout ce que pouvait penser cette infortunée.

Le secret de la sinistre comédie dont elle était victime était plus haut et nous allons le donner.

LIII

LE SECRET DE L'IN-PACE

La voix qui s'était fait entendre à Jeanne était celle de monseigneur l'archevêque de Paris.

Ce prélat venait chaque année faire une visite pastorale au couvent de Montmartre. Il venait compter les brebis du Seigneur, s'informer de leur état, de l'observance de la règle, de l'esprit religieux du couvent, de ses besoins et de son administration.

Il va sans dire que le prélat en prenait à son aise, comme tous les inspecteurs qui se présentent à époque fixe et à qui l'on prépare la façade générale de la situation.

Cependant, s'il manquait une brebis au bercail, le pasteur en demandait compte. Il fallait lui expliquer ce qu'elle était devenue, et, si elle était en punition, la dame abbesse devait également donner les raisons pour lesquelles la nonne était punie, Plus d'une religieuse victime d'une injustice ou de la haine de sa supérieure avait dû son salut à cette intervention épiscopale.

En commençant son inspection, un des premiers mots de monseigneur avait été :

— Sœur Jeanne vit-elle encore ?

— Oui, Monseigneur ?

— Toujours dans le même état ?

— Oui, Monseigneur; ni son cœur ni son esprit ne sont changés. Toujours la même révolte impie ; la même soif de scandale. C'est une tête de fer dont rien ne saurait abattre l'énergie démoniaque. Il ne tiendrait qu'à elle de sortir du cachot où l'on a dû l'enfermer ; son directeur le père Couturier n'attend d'elle qu'une bonne parole.

— Étrange ! fit l'archevêque d'un air pensif et triste. — Son directeur ne songerait-il point à recourir à l'exorcisme ?

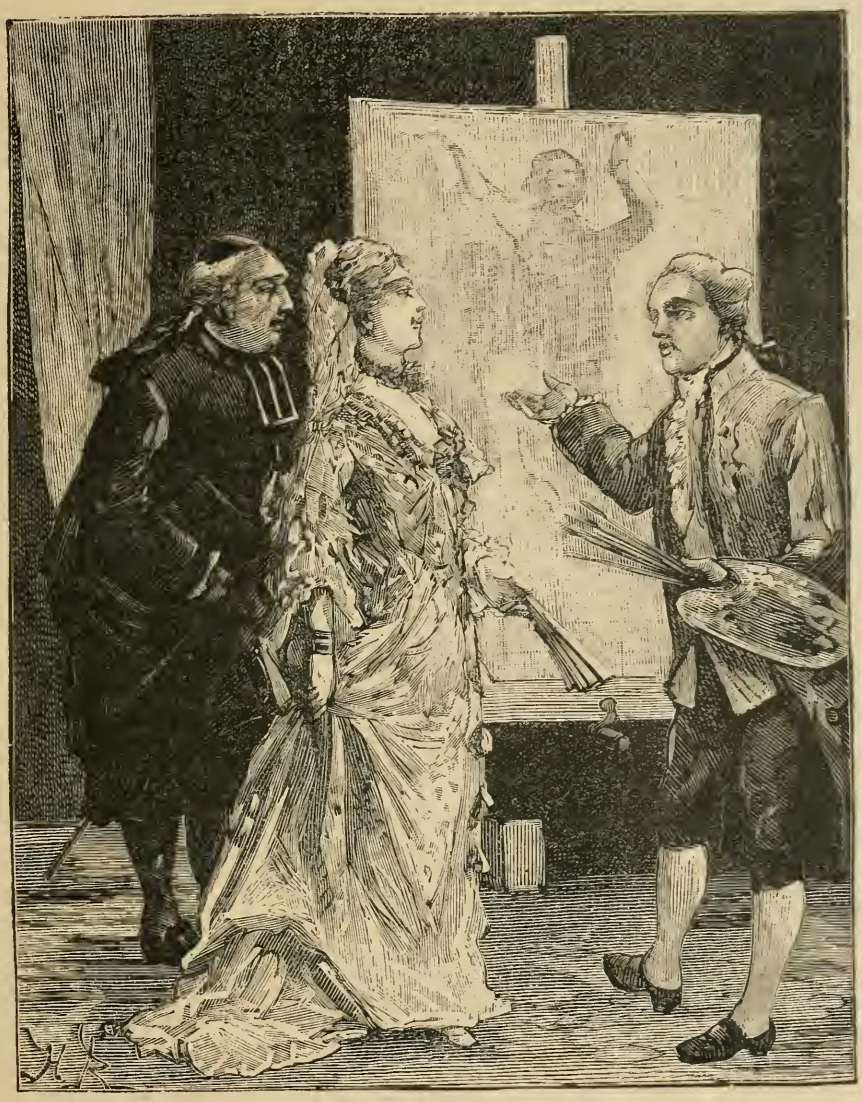
— Je l'ignore, Monseigneur. Cependant il n'est pas éloigné de la considérer comme une possédée.

— Infortunée !.. Ah ! que jamais le mystère de cette existence affreuse ne sorte de ce monastère ! fit le prélat d'un air pénétré !

Suffisamment édifié sur l'état de sœur Jeanne, monseigneur se contenta, comme les années précédentes, de l'interpeller du bord de l'*in-pace*.

Il remarqua la force de la voix de la recluse et en tira la conséquence de l'excellent état de sa santé physique. Et là-dessus il se retira satisfait de l'accomplissement d'un pénible devoir.

— J'en écrirai ce soir à monseigneur de X..., dit-il. S'il se produisait quelque changement soit en bien, soit en mal, dans l'état de sœur Jeanne, veuillez, madame



Un peintre célèbre pria Mlle X... de poser.

l'abbesse uons avertir aussitôt, afin que j'en donne connaissance à son malheureux frère.

— Oui, Monseigneur, répondit l'abbesse.

La dame se sentait soulagé d'un poids, d'une crainte énorme. Elle redoutait en effet que l'archevêque n'eût la fantaisie de faire comparaître devant lui la recluse ou ne poussât le zèle jusqu'à descendre dans le cachot, mais elle avait compté sur la délicatesse nerveuse du prélat qui redoutait les impressions trop vives et trop tristes.

Pour cette raison et pour une autre encore, Monseigneur avait renoncé à s'entre-

tenir avec Jeanne. Il avait pensé que cette *virago*, comme il l'appelait, pourrait l'interroger au sujet de l'évêque de X... et se permettre contre celui-ci quelque tirade scandaleuse. Elle y avait sujet ainsi que l'on va en juger.

Jeanne la récluse, pour laquelle Jeanneton avait fait acte de présence, était la sœur de l'évêque de X... (Nous ne donnons pas le nom parce que ce nom est historique et qu'une famille honorable le porte encore.)

Ansi qu'un grand nombre d'ecclésiastiques, curés, ou chanoines, lorsque monseigneur X.. n'était encore qu'abbé à Rhodez, il avait appelé près de lui sa sœur Jeanne. Sa santé chancelante exigeait les soins attentifs dont une affection sincère pouvait seule l'entourer.

L'abbé était un être chétif et nerveux, dont l'âme ardente semblait consumer le corps. Maigre, pâle, personne ne lui supposait de longues années à vivre. Cet état maladif avait pour conséquence un esprit chagrin, qui l'éloignait du monde, éloignait le monde de lui et lui rendait nécessaire la compagnie de sa sœur Jeanne.

Celle-ci était née pour le comprendre et vivre avec lui.

On ne trouverait peut-être rien de comparable à l'amitié qui unissait Armand et Jeanne de X..., que celle de Chateaubriand avec sa sœur Lucile au château de Combourg. « Notre amitié, disait l'auteur de *René*, était toute notre vie. » Comme chez ce dernier sa jeunesse mélancolique s'était écoulée dans une solitude sauvage, à côté de celle de sa sœur, — créature née pour sympathiser avec lui par tempérament, par esprit et par éducation.

« Sa démarche, sa voix, son sourire, sa physionomie avaient quelque chose de rêveur et de souffrant. » Elle voyait en lui son protecteur; il voyait en elle son amie.

« La vie que nous menions ma sœur et moi, dit René, augmentait l'exaltation de notre âge et de notre caractère. »

Ensemble, tout le jour, ils erraient, rêvaient tout haut, priaient, par les bois, les landes et les grèves, avec un seul esprit et un seul cœur, éprouvaient les mêmes impressions, les mêmes joies innocentes, les mêmes tristesses sans cause apparente.

Lorsque le jeune Armand dut se séparer de sa sœur pour entrer au grand séminaire, son âme éprouva comme une sorte d'arrachement, et Jeanne elle-même crut perdre la moitié de sa vie...

Pendant les années de séparation qui s'écoulèrent elle souffrit beaucoup moralement, mais prit soudain un développement physique étonnant et devint d'une adolescente malingre une fille d'une admirable beauté, tandis qu'Armand au contraire restait maigre, pâle et souffreteux.

Jeanne ayant témoigné le désir d'entrer dans un couvent de bénédictines (comme Lucile de Chateaubriand), son frère combattit vivement son intention. Derniers enfants d'une famille noble, mais peu fortunée, sans doute ils n'avaient tous deux d'autres refuges que ceux de la vie religieuse. Ils pouvaient se considérer comme orphelins. Leur mère était morte, leur père était d'un âge très avancé, leurs aînés mariés et à Paris les oubliaient.

Armand fit valoir auprès de sa sœur ces considérations et enfin, un jour qu'il était malade, il lui écrivait pour la prier de venir près de lui.

Jeanne se rendit chez son frère dans la petite ville, peu agréable alors, dont on a fait la capitale de l'Aveyron. Là elle se renferma dans le cercle étroit des habitudes d'Armand, plus cloîtrée qu'au couvent, mais plus heureuse, parce qu'elle était près de son frère bien-aimé.

Son arrivée fut pour ce dernier un sujet de joie sincère et profonde, auquel cependant se mêla un vague et indéfinissable sentiment d'inquiétude.

Le changement survenu chez sa sœur lui causait sans doute quelque surprise. Il l'avait aimée pâle et maigre comme lui ; cette exubérante beauté, cet épanouissement d'une vigoureuse jeunesse lui faisaient un effet dont il avait du mal à se rendre compte.

Chose étrange et d'une analyse assez délicate, ce jeune homme qui marchait courbé comme un vieillard, une main appuyée à l'estomac, siège de son mal, avec ses grands yeux noirs où semblait se concentrer toute sa vie, avait une sorte de dégoût pour la fraîcheur du teint et tous les charmes de la santé, — n'importe chez qui il les rencontrât. Aux roses des joues, au vif carmin des lèvres, il préférait les visages de cire et les lèvres pâlies ; comme un homme, dont la vue s'est affaiblie, ne supporte qu'avec peine l'éclat brûlant d'un jour d'été.

Cependant sa sœur oubliait volontairement sa naissance, par simplicité dévote, gardait dans sa toilette la modestie ; nous dirions presque l'humilité, de la sœur d'un clerc. Bien peu la distinguait de la servante.

Il semblait qu'elle craignît de paraître belle et peut-être aussi en secret cherchait-elle par des privations à réagir contre cette luxuriante beauté, contraire à la paix de son âme, au goût de son frère et à l'emploi qu'elle occupait près de lui.

Bien des regards, surpris et ravis tout à la fois, l'avaient accueillie à l'église et dans les rues de Rhodez.

— Quelle est donc cette jolie femme ? se demandait-on.

— La gouvernante de M. l'abbé de X...

— Oh ! oh !

— Sa sœur, reprenait-on.

— Vous avez beau dire, un objet si charmant n'est pas fait pour habiter la maison d'un prêtre. Puis est-ce bien sûr que c'est sa sœur ?

— Assurez-vous-en.

— Ne m'en défiez pas trop. Mais bien d'autres que moi, j'en suis sûre, voudront s'en assurer près d'elle.

Tels étaient les menus propos ruthenois.

Elle sortait le moins possible et n'en faisait que plus sensation. On ne parlait que d'elle. Tous ceux qui ne l'avaient pas vue la guettaient pour la voir, et beaucoup de ceux qui l'avaient déjà admirée, ne rêvaient plus que le bonheur de se trouver sur son passage.

D'autre part dans le camp des dévotes il y eut une sourde et menaçante agitation.

— Cette demoiselle vient-elle se fixer près de M. l'abbé ? demandait l'une.

— Son frère est malade, répliquait une autre.

— Il a des maux d'estomac, mais il en a toujours souffert et peut les garder

pendant des années. Ses soins ne sauraient le rétablir et d'ailleurs n'étions-nous pas là?

— Sans doute, mais une sœur...

— L'Église ne tolère pas chez les prêtres des sœurs aussi jeunes... et en même temps aussi belles...

— Oui, sa beauté pourrait être un sujet de scandale.

— C'en est un!...

— Cependant, reprenait la plus venimeuse de ces bonnes femmes, à l'église son attitude est fort décente de l'avis de tout le monde.

— Cela n'empêche pas, se récriait une autre provoquée par cette feinte indulgence, que tous les hommes ont des distractions et que tous les regards sont tournés vers elle. Que de péchés commis en pensée pendant le saint sacrifice de la messe!... Et le mal ne saurait s'arrêter là... Tenez pour certain, mesdames, que les intrigues galantes ne tarderont point à se former. Vous connaissez Rhodez... mesdames.

Ce n'était point tout.

Dans cette société de vieux garçons qui constitue le clergé, où l'on bavarde et patine aussi volontiers que dans un salon de vieilles filles, on ne faisait pas moins de cancans au sujet de Jeanne. Les opinions variaient selon les degrés de la hiérarchie cléricale. Les moines approuvaient l'abbé Armand, le bas clergé de même ; chanoines dodelinaient de la tête, ni oui ni non ; la petite cour épiscopale blâmait sévèrement.

L'évêque, un jeune homme, qui résidait depuis peu, et était fort mondain, riait par goût et blâmait par convenance.

— C'est une gouvernante d'évêque, disait-il, elle est trop belle pour un simple abbé.

Il l'avait fort remarquée.

Et qui sait?...

Il était peut-être jaloux de l'abbé de X...

Parmi les gens de son intimité, il avait un capucin, homme habile, véritable diplomate, chargé par son supérieur de maintenir la bonne harmonie entre le couvent et l'évêché ; on l'appelait le père François. Le jeune prélat prenait volontiers son avis et le chargeait de ses petites affaires personnelles.

Le père François avait découvert dans Armand de X... un orateur sacré d'un certain talent. Il lui fit prêcher un carême, où il obtint un grand succès. Les hommes lui trouvèrent beaucoup d'élévation, en même temps que les dames furent charmées de ses idées mystiques, assez semblables à celles qui sous Louis XIV avaient été si sévèrement condamnées chez madame Guyon et l'archevêque de Cambrai.

La façon dont l'orateur parla de l'amour de Jésus et de la Vierge Marie fit dire à l'archevêque de Rhodez :

— L'amour terrestre doit être bien peu de chose pour l'abbé Armand de X... L'âme chez lui a consumé le corps.

— J'ai bien peur, avait répliqué le père François, que ce soit le corps qui, chez lui, consume l'âme. Toute cette belle phraséologie de Sacré-Cœur ne sert qu'à l'ébranle-

ment des sens par l'imagination. Cette déviation des appétits sensuels et des facultés affectives vers la Divinité est malsaine et suspecte.

Malgré la désapprobation du capucin, le jeune évêque, pour des raisons inconnues, se montrait très occupé de l'abbé de X... et de sa sœur. Il continuait à admirer ses sermons, sa piété, ses lumières, et quelques mois s'étaient à peine écoulés lorsqu'il dit à son capucin :

— Père François, l'abbé Z.., mon grand vicaire, est bien vieux, et l'âge ne lui a point épargné les infirmités. Comme il est sans naissance et complètement usé, on ne saurait demander pour lui un évêché ; et, d'autre part, mon diocese souffre de son incapacité au travail. Il me faudra le remplacer.

— Faites-le chanoine, Monseigneur.

— J'y ai songé. Mais qui mettrai-je à sa place ? Voyons, qui me proposez-vous ? Il me faut un prêtre capable de diriger mes mandements, de préparer ou même écrire mes sermons, qui représente et me fasse honneur dans mes tournées pastorales et enfin d'une docilité, d'une obéissance absolue.

Le père François proposa un prêtre, puis un second, puis un troisième, qui successivement furent écartés par les critiques plus ou moins méritées du prélat.

Enfin celui-ci finit par dire :

— Et que diriez-vous de l'abbé Armand ?

— Ce que j'en ai déjà dit à Votre Grandeur, répondit brusquement le moine.

— Oui, il a ses défauts, mais s'il est docile, comme je le crois, il nous sera facile de le corriger, car je compte sur vous, père François, pour rappeler cette âme des nuages mystiques ou elle se plaît à s'égarer.

— Allons, je vois que le choix de Monseigneur est fixé, dit le capucin en souriant dans sa barbe. Mais l'appartement du grand vicaire suffira-t-il à M. Armand de X... et à mademoiselle sa sœur ?

— Mademoiselle Jeanne, répondit l'évêque, ne devra point habiter au palais épiscopal.

— Votre Grandeur aurait-elle à ce sujet pressenti les intentions de M. l'abbé de X... ?

— Nullement, mais j'en fais une condition de l'élèvement de M. de X... au vicariat, et c'est vous, mon père, que je charge d'instruire l'abbé de mes intentions, et au besoin de le déterminer à s'y soumettre.

Le père capucin s'inclina.

— Monseigneur, répondit-il, je suis prêt à remplir la mission que me confie Votre Grandeur.

LIV

SUITE DU PRÉCÉDENT.

Le capucin se rendit le jour même chez l'abbé, qui demeurait dans le quartier de Rhodez appelé la Cité. Il trouva l'abbé, comme d'ordinaire, très souffrant, et très vivant néanmoins, c'est-à-dire très actif, et jouissant d'une grande vivacité d'esprit. Il demanda à l'entretenir en particulier.

Il aborda la question sans ambages.

— Monsieur l'abbé, lui dit-il, je sors de l'évêché, Monseigneur avec une modestie digne des âges antiques, après avoir déploré que sa jeunesse et son inexpérience ne lui permissent pas d'être à la hauteur de l'importance de sa mission, m'a dit qu'il voyait avec une certaine inquiétude l'affaiblissement progressif des facultés de son premier vicaire, M. l'abbé Bérard. Monseigneur a ajouté qu'il avait songé à vous pour remplacer ce dernier.

M. Armand de X... rougit de surprise et de plaisir tout à la fois. — Le père capucin poursuivit :

— Monseigneur espère que vous agréerez ses offres; cependant, avant de vous appeler au vicariat, il a cru devoir vous prévenir. L'état de votre santé ne mettrait-il pas obstacle aux vœux de Sa Grandeur?

— Aucunement, mon père; sans doute la charge que j'aurai à remplir pèsera d'un poids fort lourd sur mes épaules, mais Dieu ne m'a jamais refusé la force nécessaire à son service. C'est en Dieu, c'est dans le mérite de Jésus, portant sa croix, que nous puisons l'énergie nécessaire à l'accomplissement du devoir. Celui qui fait le bien peut dire comme saint Paul : « Je n'y ai aucun mérite! » Rien de bien n'arrive sans la permission ou l'aide de Dieu, mais avec Dieu le plus humble peut s'élever aux plus hautes fonctions.

Le père François reprit :

— Votre gastrite, Monsieur l'abbé, n'exige-t-elle point des soins particuliers et de chaque jour?

Armand de X.., habitué aux sous-entendus du langage clérical, ouvrit l'oreille et devina où le capucin voulait en venir.

— Vous voulez parler des soins que me donne ma sœur Jeanne ? demanda-t-il.

— Oui, Monsieur l'abbé.

— Ils me sont nécessaires en effet, mon père.

— Vous sont-ils indispensables ?

— Dieu le sait !...

— Avant d'accepter la démission de M. l'abbé Bérard, et de le prier de vous céder l'appartement qu'il occupe au palais, Monseigneur désire savoir si vous consentez à vous séparer de votre sœur.

— Pourquoi cela? fit Armand avec vivacité.

— Parce qué Monseigneur ne juge pas convenable que votre sœur, malgré sa piété bien connue, habite à l'évêché.

Le visage de l'abbé s'assombrit visiblement et il y eut un silence laissé à la réflexion.

« Pourquoi l'évêque écarte-t-il ma sœur? Obéit-il à un sentiment personnel ou à la pression de ses conseillers intimes, ou encore aux cancans du public?

« J'ai des envieux, ma sœur a des jaloux peut-être... L'éclat de sa beauté nuit sans doute à sa réputation de piété et l'affection qui nous unit prête à des interprétations fâcheuses...

« Mais si je refuse?

« C'est rebellion... et pour des raisons suspectes. Tombé en disgrâce, Rhodez ne m'est plus habitable.

« Et si j'accepte?...

« Vais-je renvoyer ma sœur à la maison paternelle? Que lui dire? Comment demander à sa tendresse ce nouveau sacrifice?

Ainsi pensait Armand de X... son front pâle dans la main, les yeux baissés. Le père François, en le regardant à la dérobée, attendait sa réponse. L'abbé lui dit enfin :

— Je suis prêt à obéir à la volonté de Monseigneur. Un refus de ma part serait une action coupable.

— Ce n'est pas un ordre, c'est une offre qui vous est adressée, fit observer le moine.

— Les désirs de Monseigneur doivent être des ordres pour moi. Je vous autorise donc, mon père, à porter à Sa Grandeur l'expression de ma reconnaissance et de mon empressement à la servir.

A ces paroles prononcées d'un ton sec le capucin ne crut avoir rien à répondre; il se leva pour se retirer. L'abbé le retint.

— Pardon, lui dit-il, permettez-moi une question.

— Je vous écoute, Monsieur l'abbé.

— Entre-t-il dans l'intention de Monseigneur que ma sœur quitte Rhodez?

— Mais non, mais non, fit le capucin avec vivacité. Mademoiselle de X... peut prendre un appartement sur le Terral.

Le Terral est une grande rue qui conduit à l'évêché.

— Monseigneur, reprit le moine, serait au contraire très heureux de voir une personne du mérite de mademoiselle Jeanne de X... fixer sa résidence à Rhodez.

L'abbé Armand se rasséréna et parut convaincu de la sincérité du moine.

— Très bien, répondit-il; je suis ainsi, mon père, très heureux d'apprendre tout ce que vous aviez à me communiquer.

A la suite de cet entretien, l'abbé fut élevé à la dignité de grand vicaire, quitta son modeste séjour pour celui du palais épiscopal et loua sur le Terral une maison pour sa sœur.

Jeanne ne laissa rien paraître de la peine que lui causait cette demi-séparation et ne parut que se réjouir de l'élévation de son frère. Celui-ci allait la voir très souvent et elle-même venait aussi au palais. Malheureusement ces visites n'auraient pu sans imprudence être très fréquentes.

— Que son frère aille chez elle, disaient les dévotes, rien de plus naturel ; mais qu'elle aille souvent au palais, rien de moins convenable.

« Malgré sa haute piété, Monseigneur est trop jeune pour ne pas prêter le flanc à la calomnie.

— Il paraît, disait une autre, que Monseigneur par ses bontés encourage mademoiselle de X... à venir à l'évêché. Il veut, dit-il, lui rendre moins sensible la séparation qu'il a exigée. Il n'est sorte d'attention aimable qu'il n'ait pour elle. Il a donné des ordres à son jardinier pour lui envoyer des primeurs de son jardin et des raretés de ses serres, et cependant à la maison de mademoiselle de X... attient un des plus beaux jardins de Rhodez.

— Mais c'est lui, reprenait une troisième, qui lui a choisi la maison qu'elle occupe. Il l'a visitée et la connaît de la cave au grenier. Comment une jeune fille de vingt ans peut-elle sans crainte demeurer seule dans une grande maison ? Ne vous semble-t-il pas qu'il eût été préférable qu'elle prît pension chez quelque bourgeois honorable ? Cela, vous le pensez bien, prête aux mauvaises langues, et vous savez sans doute, mesdames, ce que l'on dit déjà ?

— Non, non ; que dit-on, je vous prie ?

— Qu'il a désiré l'avoir près de lui, et que l'abbé a acheté sa place de grand vicaire par cette complaisance.

— *Complaisance* est charmant !... C'est une singulière complaisance. Mais mademoiselle Jeanne est donc complaisante aussi, elle ?

Et chacun de rire.

Bientôt dans les conversations rhutenoises les noms de l'évêque et de la jeune demoiselle se rencontrèrent souvent. On prenait un malin plaisir à ce rapprochement, on ne parlait plus de l'un sans dire un mot de l'autre.

Armand de X... l'ignorait-il ?... Ce qui est certain, c'est que Jeanne ne s'en doutait point.

Un incident se produisit qui donna un nouvel essor aux calomnies.

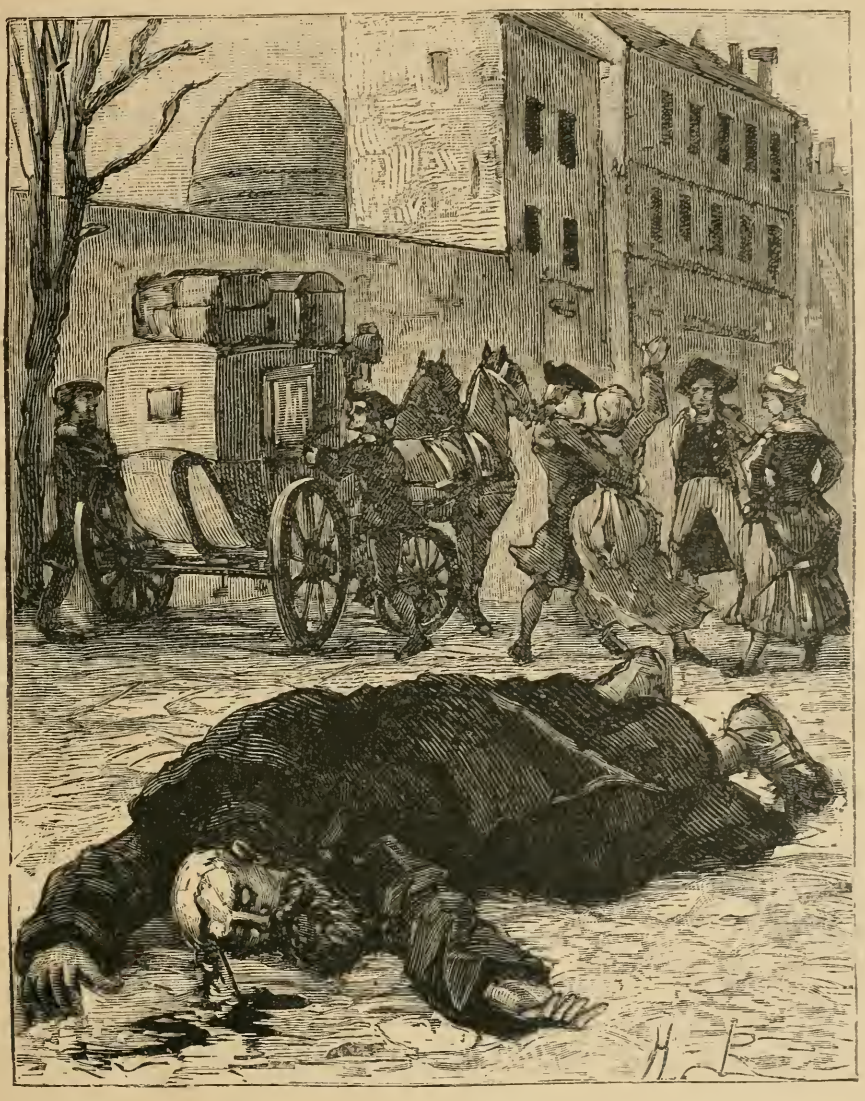
Un peintre célèbre ayant été appelé à l'évêché pour le portrait du prélat fut frappé de la beauté de Jeanne et, ayant à composer un tableau pour une chapelle de la cathédrale, il pria mademoiselle de X... de poser pour une des saintes qu'il avait à représenter. Le portrait de Jeanne exposé à la dévotion des fidèles souleva de nombreux murmures, et l'on vit les dévotes déserter la chapelle. L'évêque le sut et en marqua son mécontentement et maintint le tableau à sa place ; mais, les fidèles continuant à s'abstenir de prier devant le portrait de Jeanne, l'évêque le fit enlever et transporter dans son appartement.

Ce fut bien pis et le gros mot fut lâché : « Il a voulu avoir pour lui seul le portrait de *sa maîtresse.* »

Six mois ne s'étaient pas écoulés, et c'était l'opinion générale, que l'évêque de Rhodez avait pour maîtresse la sœur de son grand vicaire.

Il ne s'agissait plus dans le camp des dévotes que de trouver une personne assez hardie, assez dévouée, disait-on, pour rapporter à Jeanne ce que l'on disait d'elle.

Du côté des hommes cette jeune fille comptait aussi de nombreux ennemis. Tous ceux qui avaient conçu l'espoir de lui faire la cour et avaient dû l'abandonner



Le moine assommé gisait sur le chemin.

étaient au premier rang. La rancune d'un amoureux éconduit ne pardonne pas.

Alors s'organisa le fameux système d'espionnage que l'on connaît. L'évêque, son grand vicaire et Jeanne de X... furent mis en surveillance par plusieurs espions volontaires de l'un et l'autre sexe. Ces reptiles se glissèrent jusque chez la demoiselle, pour y corrompre la servante et le jardinier. Ne pouvant rien arracher à ces domestiques qui paraissaient fort étonnés de leurs questions, ils ne s'en remirent plus qu'à leurs yeux et à leurs oreilles.

Jeanne fut suivie dans les courses et les rares promenades qu'elle se permettait, et,

le soir, la nuit même on monta la garde pour voir si quelqu'un après l'heure du couvre-feu s'introduisait chez elle ou si elle sortait en cachette, la nuit, pour se rendre à l'évêché.

Ni la pluie ni le froid ne découragèrent ces intrépides curieux et curieuses.

Enfin tant de peines parut être couronnée de succès.

Une nuit on put voir Jeanne sortir de chez elle et se rendre au palais épiscopal, où elle pénétra non par la grande porte, mais par une porte de service, qui n'avait point de concierge, et qui était ménagée dans une des ailes de l'édifice.

Premier succès!

On en obtint encore d'autres non moins concluants.

— Savez-vous, mon voisin, ce que j'ai vu cette semaine passée?

— Je ne m'en doute pas.

— Quelque chose d'inouï, d'incroyable, un vrai mystère qui mettrait tout Rhodez en révolution s'il était connu.

— Qu'est-ce donc?

— Je veux vous le confier, mon cher voisin, mais sous le sceau du secret absolu.

— Pour les secrets, vous le savez, mon ami, je suis une tombe, et vous pouvez parler.

— Depuis longtemps je me doutais de quelque chose d'anormal et d'immoral, et je guettais. J'eus de la peine, je l'avoue, j'y usai toute ma patience, et risquai de compromettre à la fois ma santé et la paix de mon ménage, car je fus obligé de déserter la nuit, et pendant une semaine, le lit conjugal.

— Enfin qu'avez-vous découvert?

— Posté à l'angle de la rue du Terral et de l'évêché, j'ai vu une ombre.

— Un fantôme?

— Je ne crois pas aux fantômes. J'ai vu un homme se glisser comme une ombre noire dans la maison de mademoiselle Jeanne de X... Vous m'entendez?

— Ah! ah! j'y suis, et je crois bien que vous n'êtes pas le seul qui l'ayez vu.

— C'était toujours entre onze heures et minuit. Mais j'ai voulu m'assurer si cet inconnu mystérieux demeurait dans la maison de mademoiselle de X.., et je demeurai toutes les nuits en faction. Convenez, mon voisin, que j'ai du courage.

— Un courage étonnant, cher ami, héroïque; et qu'avez-vous appris?

— Je ne regrette pas la peine que j'ai prise. Mes efforts ont été couronnés d'un plein succès. Entre trois et quatre heures du matin, j'ai vu sortir mon inconnu. J'en fus tellement saisi d'abord que je ne pensai pas à le suivre. Plus tard le temps devint trop clair, je craignais de me découvrir.

— Mais quelle direction prenait-il?

— Attendez donc! Il retournait sur ses pas, et se dirigeait vers le palais épiscopal.

— Ah!

— Et, finalement, j'ai découvert que l'homme en manteau noir qui visitait la demoiselle...

— Était son frère?

— Je ne sais pas.

— Mais cependant?

— Je ne sais pas ; tout ce que je puis dire, c'est que c'est une personne de l'évêché.

— Mais si ce n'est pas l'abbé Armand ?

— Écartons cette idée, cher voisin ; un frère !... songez donc, à pareille heure... ce serait un inceste !...

— Un inceste !... à Rhodez !... qui l'eût cru ?

Mais pourquoi s'arrêter à semblable horreur ? Il se peut que ce soit une autre personne. L'abbé Armand, ne l'oublions pas, est un valétudinaire et sa santé s'oppose à ces courses nocturnes.

D'ailleurs il peut se rendre chez sa sœur le jour quand il lui plaît.

— Alors qui soupçonnez-vous ?

— Je ne soupçonne personne.

— Vous le dites.

— A l'évêché, je ne vois que des vieillards.

— Justement.

— Comment l'entendez-vous ?

— Que les vieillards ne sont point si entreprenants, et ne courent point le guilledou la nuit.

— Il n'y a qu'un jeune homme à l'évêché.

— Je le sais, et mes soupçons ne sauraient s'égarer sur lui. Monseigneur, pour tous les fidèles, est et doit être un saint.

— Je suis de votre avis, mon voisin.

— Et les deux interlocuteurs se retirèrent convaincus que l'homme mystérieux était l'évêque. Le bruit s'en répandit et ne tarda point à arriver aux oreilles du père François. Le moine en fut indigné tout d'abord et le repoussa, mais sa consistance l'obligea à le prendre en considération. Il se hasarda à en parler aux intéressés. Certain d'être mal accueilli de Monseigneur, il s'adressa d'abord à mademoiselle Jeanne.

Aux premiers mots d'ouverture, celle-ci se révolta et protesta énergiquement. Personne, même son frère, ne venait chez elle pendant la nuit.

Sans se décourager, le capucin se rendit chez l'abbé Armand, et avec des précautions diplomatiques parvint à lui répéter ce qui était déjà un bruit public.

L'abbé en parut très affecté, mais répondit que sa santé ne lui permettait point de sortir le soir, encore moins la nuit.

Enfin le père François insinua à l'évêque que la présence de mademoiselle de X... dans le voisinage de l'évêché prêtait à des suppositions calomnieuses. Monseigneur comprit très bien, mais fit la sourde oreille.

Il se contenta de répondre que son clergé était au-dessus de la calomnie et qu'il serait indigne de lui de prêter l'oreille au mal que les impies ont toujours dit des prêtres.

Malgré cette apparente indifférence, l'évêque fut vivement impressionné de ce que lui révélait son conseiller intime, et l'on verra bientôt que ce n'était point sans raison.

LV

TOUT S'EXPLIQUE.

Un soir de novembre, vers dix heures, le bourgeois indiscret qui s'était donné la mission de surveiller la maison de Jeanne de X... eût pu voir y entrer, par une petite porte percée dans le mur du jardin, deux hommes aux allures inquiètes. Le premier venait de l'évêché ; le second, de l'intérieur de la cité.

Tous deux pénétrèrent dans la maison comme chez eux, avec une clef qu'ils avaient en poche, et presque en même temps se trouvèrent réunis dans une petite chambre close et discrète comme un cabinet d'affaires. Un grand feu brûlait dans la cheminée aux coins de laquelle ces deux personnages étaient assis.

Le premier, vêtu de noir de la tête aux pieds, était un homme d'une quarantaine d'années. Son visage blême et ravagé par la variole, son nez en bec de perroquet chargé de lunettes bleues, lui donnaient un air peu avenant.

Le second au contraire, jeune homme d'une vingtaine d'années, était mis avec recherche et était d'une physionomie à la fois séduisante et distinguée.

Après s'être réchauffé à la flamme claire de larges bûches de hêtre, le premier levant les yeux vers la pendule, murmura :

— Dix heures ! Il est temps.

— Il se leva et prit un petit sac d'étoffe noire, qui rendit un bruit métallique.

Il est étonnant, dit le jeune homme, qu'il ne soit pas encore ici. Je vais l'attendre qu'il soit là ou non. Mais veuillez me prévenir dès que le moment sera venu.

— Oui, Monseigneur.

— Combien de temps pensez-vous que je doive patienter ?

— Je l'ignore.

— Le travail est commencé.

— Oui, mais il peut se prolonger plusieurs heures.

— Il faut cependant que tout soit fini avant le jour, fit l'évêque avec un mouvement d'impatience.

Le docteur s'éloigna et entra dans la chambre de Jeanne.

A la lueur d'une veilleuse, posée sur une table de nuit, il entrevit la malheureuse fille, pâle et mordant ses draps pour étouffer les cris que lui eût arrachés la douleur.

— Eh bien ? fit-il.

— Je souffre, gémit Jeanne.

— Voulez-vous vous lever ? Cela vous soulagera, reprit le médecin.

— Non, non, répondit mademoiselle de X... Je ne veux pas dans l'état où je suis..

Après un silence :

— Mon frère ? demanda-t-elle.

— Il n'est pas encore arrivé.

— Et *lui ?*

— Il est là.

— Grand Dieu ! que va-t-il se passer ici et que ne suis-je morte !

— Calmez-vous ; votre délivrance est prochaine, mais passez un peignoir et restez debout, cela vaudra mieux pour votre état, et vous souffrirez moins. Y consentez-vous ? Je vais m'éloigner un instant.

— Essayons, répondit Jeanne.

Le docteur rejoignit l'évêque, qui, soucieux, se promenait à grands pas dans la chambre et qui, à sa venue, tressaillit de nouveau.

— Déjà ? fit-il.

Non, Monseigneur, pas encore, répondit le docteur.

Et il expliqua pour quelle raison il était revenu sur ses pas.

Cependant l'abbé Armand pénétrait chez sa sœur

— Eh bien ! fit-il, où en sommes-nous ?

— Je souffre.

— Est-ce pour cette nuit ?

— Oh ! certainement, et le moment de l'expiation est arrivé... du moins pour moi.

— Et moi ? fit l'abbé avec vivacité. Crois-tu que je ne souffre point ?

— Armand ! comment la pensée du crime est-elle entrée chez nous ? Nous étions si heureux autrefois, frère et sœurs innocents.

— Tais-toi, malheureuse, répliqua l'abbé d'une voix irritée, le crime ne vient pas de moi. La vertu n'engendre pas le péché, le péché vient du démon.

« Pourquoi m'as-tu tenté par l'éclat impur de tes yeux? Pourquoi as-tu jeté le trouble dans mon cœur et fait courir du feu dans mes veines ? Pourquoi ta beauté est-elle semblable à ces belles fleurs qui ne sont que des poisons ?

« Ces charmes, dont tu étais fière, à qui les devais-tu si ce n'est à l'auteur du mal ?

— Et vous, Armand, pourquoi avoir écouté l'esprit du mal? Comment des familiarités innocentes se sont-elles changées en de coupables privautés ? Vos souffrances ont été pour moi une amorce trompeuse ; vous avez tendu un piège à ma pitié. Oh ! ne dites pas que le démon parlait en moi quand la compassion faisait battre mon cœur ! Mon Dieu ! que je souffre ! Et pas un mot de consolation ne tombe de tes lèvres, Armand. Que vais-je devenir ainsi abandonnée ?

— N'as tu pas d'appui plus solide que le mien ? Ne *va-t-il* pas venir pour essuyer tes larmes ?... Tais-toi, malheureuse, cesse de te plaindre. Si je n'étais prêtre, je t'aurais tuée. Tu as allumé en moi un enfer de jalousie... car je t'aimais, comme jamais femme ne fut aimée.

— Oh ! grâce ! cria Jeanne tordue par la douleur.

« Le médecin ! implora-t-elle ensuite à voix basse... Appelle le médecin.

— Il est ici.

— Oui, là... fit Jeanne en indiquant la chambre, où le docteur venait de se retirer.

L'abbé Armand alla frapper à la porte de la petite chambre.

Le médecin parut aussitôt.

— Jeanne vous demande.

— J'y vais, monsieur; laissez-nous, je vous prie, et attendez-moi. Je vous avertirai dès que vous pourrez reparaître.

— Monsieur, dit Jeanne au docteur, je crois avoir besoin de vous.

. . . . . .

. . . . . .

— Ah ! vous voilà enfin, fit l'évêque d'un ton aigre.

— J'ai appris à vous céder le pas en toute chose, Monseigneur, répliqua l'abbé.

— Point d'allusion au passé, je vous prie.

— Le présent parle assez haut en effet.

— Un si grand coupable doit apprendre à se taire, monsieur de X... Il n'a pour cela qu'à mesurer l'étendue de ses crimes.

— Monseigneur m'avait accoutumé à quelque indulgence. Mon crime lui parut moins énorme tant qu'il servit d'écran à ses fautes.

— Pas d'insolence, abbé !...

— Un peu d'indulgence, Monseigneur. Pour pénétrer ici, il vous a plu de marcher dans mon ombre, vous m'avez accompagné d'abord.

— Je vous surveillais, Monsieur. Je doutais que ce fût vous... à une pareille heure. Je vis passer une ombre, je la suivis pour savoir ce qu'elle était.

— Mais, lorsque je sortis d'ici, vous auriez pu me suivre encore.

— Je vous avais pris pour un laïc et ce fut votre sœur qui me détrompa :

« Quoi ! Armand, c'est encore toi ! fit-elle.

— Mais vous, Monseigneur, vous ne l'avez pas détrompée, et lorsque votre fourbe fut découverte par elle, vous avez eu recours à l'intimidation.

— Ne fallait-il point éviter le scandale, comme à cette heure ?

— Maintenant ce sera difficile, Monseigneur. J'ai été averti trop tard. Il y a six mois, tout était réparable encore. Mais depuis longtemps je ne voyais plus Jeanne et je ne fus instruit du danger que lorsqu'il était imminent et presque irrémédiable.

— A cette heure le secret nous appartient encore, mais le soupçon s'est glissé jusqu'à nous, et de tous côtés les regards se tournent vers l'évêché. Avec quelle avidité l'esprit d'impiété s'emparerait d'un tel malheur pour calomnier la sainte Église. A tout prix il faut garder ce secret.

— Je le sais, dit l'abbé baissant la tête et fronçant le sourcil, d'un air résigné, et sombre tout à la fois.

— Vous avez bien réfléchi, l'abbé, à cette éventualité ?

— Oui, Monseigneur.

— Nous pourrons être obligés de prendre des mesures cruelles... plus cruelles encore pour moi, ou pour vous que pour Jeanne.

— C'est la fatalité !...

— Ne prononcez pas ce mot impie.

— Par quelle expression puis-je le remplacer ? Dirai-je, c'est la Providence qui le veut ?

— Rien n'arrive sans la permission de Dieu, monsieur l'abbé, dit le jeune évêque, Dieu a permis au démon de nous tenter, nous avons succombé, demandons-lui pardon, éprouvons de nos fautes un repentir sincère et notre âme recouvrera sa candeur.

— Attendons pour cela, Monseigneur, dit l'abbé, que nous ayons achevé notre triste besogne.

— Écoutez!... Écoutez!..

— Des cris...

— Oui. La douleur l'a vaincue. Pourvu que nul autre que nous n'ait entendu ces cris!

L'évêque était devenu pâle de saisissement.

Malgré sa sécheresse de cœur affectée, il aimait toujours Jeanne, et ces plaintes avaient chez lui un douloureux retentissement. Mais il était jeune, et la vanité de la jeunesse le contraignait à se montrer plus dur qu'il ne l'était. Envers les femmes rien de plus dur qu'un jeune homme; la peur de paraître faible, le désir de se montrer esprit fort, étouffent en lui toute pitié, le rendent féroce.

L'amant de Jeanne n'était pas plus mauvais qu'un autre.

Pour arracher celle-ci aux flammes d'un incendie, ou aux flots d'un torrent, il eût volontiers risqué sa vie; il eût donné son sang pour prolonger son existence, mais il l'eût étouffée sous ses pieds plutôt que de supporter pour elle une humiliation.

Ces cris le poignaient et lui faisaient peur.

La conversation en demeura interrompue; immobiles, muets, tous deux attendaient l'événement.

Au bout d'un temps que nous ne saurions préciser, mais qui leur parut un siècle, le docteur entr'ouvrit la porte et dit :

— La mère est délivrée heureusement, et l'enfant est né viable.

Pas de réponse.

Il repoussa la porte et retourna près de l'accouchée, considérant la première partie de sa mission comme terminée et prêt à exécuter la seconde.

LVI

LA RÉSOLUTION SUPRÊME DE L'ABBÉ ARMAND.

Après un long silence :

— Nous rendons-nous auprès d'elle, monsieur de X...? demanda l'évêque.

— Ensemble! se récria l'abbé.

— Eh bien, séparément et l'un après l'autre.

— Non plus, Monseigneur. Moi du moins je m'abstiendrai.

— Quoi! la laisserons-nous à cette heure sans une parole de consolation?

— Si j'en pouvais trouver une, fit l'abbé avec vivacité, je m'empresserais de la lui porter... mais, hélas! quel baume verser sur une pareille blessure?...

« Jeanne! Jeanne!...

L'abbé tomba à genoux et, les mains sur le visage, se prit à sangloter. Pardonne-moi! Va, je le sens, je ne survivrai pas longtemps à notre infortune, et le coup dont

tu vas mourir m'a atteint mortellement. Ah ! j'ai été lâche et traître, puis pendant un temps je fus impitoyable, mais je n'ai pu changer mon cœur en marbre et je ploie sous le faix du crime et du malheur !

Monseigneur, il y a dans la vie des minutes qui transforment notre nature. Je ne sortirai plus d'ici le même homme que j'y suis entré.

Oh ! j'ai été bien dur pour ma pauvre Jeanne ; maintenant, si j'allais près d'elle, ce serait pour lui demander pardon, et mourir à ses pieds.

— Allons, monsieur l'abbé, allons, il faut montrer plus de courage. Vous ne parlez que de mort. Votre trépas ne changerait rien à la situation. Votre faiblesse et votre délire m'effrayent. Vous feront-ils oublier tous vos devoirs ? Il faut vous souvenir que vous êtes un dignitaire de l'Église et ne pas vous compromettre. Remettez-vous. Si Jeanne ne vous pardonne pas en ce monde, vous avez l'éternité pour vous réconcilier avec elle et Dieu vous pardonnera.

— Ah ! vous avez beau dire !.. faisait Armand de X*** en étouffant ses sanglots dans son mouchoir.

L'évêque le regardait avec un mélange de pitié et d'impatience. Quelle résolution tirer d'un homme dans un pareil état ?..

— Reprenez vos sens, monsieur; disait-il. Nous avons besoin de tout notre sang-froid. Le jour va venir. Et nous allons regagner le palais. Allez-vous sortir avec cet air décomposé, et ces yeux rougis ?..

Mais Armand n'entendait rien. Le remords et le chagrin l'avaient terrassé. Il demeurait les genoux et le front sur le parquet. Trop longtemps il s'était raidi. Le dernier ressort de son énergie morale venait de se briser aux cris d'angoisses de Jeanne.

L'évêque avait beau se dépiter, Armand ne l'entendait point.

Le jeune seigneur perdit patience.

Il saisit son complice au collet et le secouant vivement :

— Armand ! cria-t-il. Relevez-vous. Voulez-vous dire adieu à votre sœur ?

— Lui dire adieu ? répéta M. de X*** troublé et comme éperdu.

— Oui. Vous n'en avez plus que le temps.

— Mais, fit le misérable en se levant, que voulez-vous dire ?..

— L'avez-vous oublié ? Cela n'a-t-il pas été décidé entre nous ?.. Demain Jeanne aura quitté Rhodez.

— Mon Dieu ! La voir en ce moment...

— Voyons, décidez-vous, fit durement le jeune prélat. Le temps presse.

— Mais que lui dire ?...

— Tout ce que vous voudrez.

— Oh ! se récria Armand, cela vous est bien égal que je la tue ? Mais chargez-vous de ce dernier crime, ce n'est pas moi qui en un pareil moment, alors que chez elle toute la nature est ébranlée, irai lui dire que demain elle sera mise en voiture et transportée, exilée, loin d'ici.

— Eh bien, ne lui dites rien. Au fait cela n'est pas nécessaire, répondit l'évêque; et, puisqu'elle a besoin de repos maintenant, laissez-la tranquille.

L'abbé se dirigeait lentement vers la porte.

Jeanne de X''' était morte.

— Où allez-vous? reprit le jeune seigneur. Vous avez un air effrayant à voir Tenez, réflexion faite, au lieu d'aller lui faire une scène, vous feriez mieux de vous en retourner avec moi. — Venez-vous?

Armand, hébété de douleur, s'arrêta indécis.

Puis tout à coup, prenant une résolution, il se dirigea vers la chambre de Jeanne.

Le médecin était parti et la chambre n'était plus éclairée que par une veilleuse.

Armand s'avança lentement jusqu'à peu de distance du lit; il se mit à genoux et dit avec l'accent d'une affliction sincère :

— Jeanne, je viens te dire à genoux que je me reconnais seul coupable et que j'éprouve de mon crime un profond repentir. Adieu, Jeanne, ma sœur bien-aimée, adieu !...

Jeanne voulut répondre et fit un effort pour se tourner vers Armand, mais déjà celui-ci s'était relevé et avait gagné la porte.

L'évêque le prit alors par le bras et l'entraîna dehors, en le soutenant, car ses jambes le portaient à peine.

Ils sortirent de l'habitation par une porte du jardin. Ils étaient vêtus en laïques et couverts chacun d'un long manteau, dont ils ramenaient le collet sur leur visage. Ils savaient qu'ils étaient espionnés et prenaient leurs précautions en conséquence; mais quand ils arrivèrent en face de la petite porte par laquelle ils rentraient d'habitude, ils virent un inconnu qui s'en éloignait en les regardant . . . . . .

. . . . . .

Le jour suivant, l'abbé Armand fut retenu au lit par une forte fièvre ; il ne put se lever que dans la soirée. Il se rendit alors chez l'évêque et lui dit d'un ton ferme :

— Monseigneur, je viens implorer de Votre Grandeur une dernière faveur.

— Laquelle ? demanda le prélat.

— D'accepter ma démission de grand vicaire.

— Êtes-vous fou, monsieur ? Un de ces jours vous serez proposé pour être évêque.

— Monseigneur, reprit l'abbé, je vous prie de me pardonner, mais ma résolution est irrévocable. Je vais entrer au couvent de la Trappe, pour y faire pénitence.

Le jeune évêque réfléchit un instant.

— C'est bien, monsieur l'abbé, je ne puis contrarier votre vocation. Votre démission est acceptée, mais elle ne sera rendue publique que dans quelques jours. Il ne convient pas que votre départ de Rhodez coïncide avec celui de votre sœur de façon à frapper les esprits, et inquiéter les malveillants. Nous dirons donc que votre santé toujours chancelante ne vous permet pas de porter plus longtemps le poids des affaires. Le père François lui-même n'en saura pas davantage.

Quinze jours plus tard la détermination d'Armand de X*** était rendue publique. L'abbé avait tenu parole et était allé frapper à la porte d'un monastère de l'ordre des Trappistes.

LVII

CE QUE DEVINT JEANNE DE X***.

Pendant la quinzaine qui s'écoula, du fatal événement, que nous venons de rapporter jusqu'au départ de l'abbé pour la Trappe, Jeanne de X*** eut beaucoup à souffrir.

Elle se sentait à la merci du pouvoir de l'évêque. Elle savait qu'elle était un des

objets de scandale que l'on doit faire disparaître, au nom d'intérêts supérieurs. Qu'allait-on faire d'elle ?

L'idée de la révolte contre cet arbitraire ne germait pas encore dans son cerveau. Elle s'était habituée à se considérer comme peu de chose et se résignait à ce qui plairait à Dieu. Elle ne s'appartenait plus.

Mais de tels sentiments, en abattant tout courage, en nous privant de la moindre initiative, nous font, selon l'énergique expression des jésuites, pareils à des cadavres, et nous frappent d'une mort anticipée. Ils ne sont pas sans amertume. En secret la nature proteste contre cet abandon de la volonté qui est une sorte de suicide, et vient un jour où elle crie : — Je ne veux pas mourir encore !

Ce jour, malheureusement pour Jeanne, ne devait venir que trop tard.

Son frère partit de Rhodez, sans lui dire adieu ; devenu trappiste avant d'être entré au couvent, il avait rompu tout lien terrestre et allait creuser sa tombe dans quelque solitude en laissant à l'évêque le soin de creuser celle de sa sœur.

Son départ ne put être tenu secret et causa dans le monde des dévots une sensation que l'on devine.

C'était une proie qui échappait à la médisance. Sa sœur, sans doute, le suivrait dans sa retraite et l'on n'aurait plus de quoi s'entretenir de longtemps.

Depuis quinze jours, les domestiques de Jeanne avaient disparu et étaient remplacés par des inconnus. Les amateurs de scandale étaient découragés, et en étaient pour leurs nuits blanches. Ils n'avaient d'autre consolation que de montrer le départ du vicaire général, comme l'indice d'un mystère qu'ils avaient soupçonné Enfin l'inconnu qui se glissait la nuit chez Jeanne de X*** n'avait plus reparu.

La santé physique de Jeanne commençait à se rétablir, lorsqu'un jour elle reçut la visite du capucin François.

Elle ne connaissait point ce moine et pensa qu'il était chargé de quelque nouvelle ou d'un message important.

C'était à cette dernière supposition qu'elle eût dû s'arrêter.

Le saint homme salua d'une humble inclinaison et les mains jointes sous les longues manches de son froc, la tête baissée, demeura debout près du siège que Jeanne lui avait avancé et à une distance calculée de celle-ci.

— Je me présente, mademoiselle, dit-il, de la part de monseigneur l'évêque.

— Soyez le bienvenu, mon père, répondit la jeune femme.

— Monseigneur m'a chargé d'une mission assez pénible à remplir.

— Parlez, mon père, je suis préparée à tout entendre, et d'avance je me soumets à ce que peut exiger de moi Monseigneur.

— Très bien, mademoiselle, repartit le capucin, d'un ton mielleux. Monseigneur, qui a gardé de monsieur votre frère un souvenir affectueux, voit avec peine l'abandon dans lequel vous vous trouvez.

A ces mots, qui ressemblaient à la plus cruelle ironie, Jeanne frémit, et une vive rougeur colora son front.

— Seule dans une grande ville, sans parents qui la puissent protéger, une personne de votre âge est en butte à trop de dangers et, malgré sa piété, fournit tôt ou tard

des armes à la calomnie. Sa Grandeur a donc songé pour vous à l'asile d'une maison religieuse.

— Je remercie Monseigneur, répondit Jeanne, de sa touchante sollicitude.

Mais à quel couvent dois-je aller frapper ?

Est-ce aux Ursulines, ou aux Visitandines ?

— Monseigneur, dans son choix, ne s'est pas arrêté à Rhodez. Sa Grandeur désire que vous quittiez cette ville.

— Comme mon frère...

— L'abbé Armand, fit avec vivacité le capucin, n'a pris conseil que de sa conscience.

— Enfin, mon père, où dois-je me rendre ?

— Je n'en sais rien encore. Mais vous n'avez point à vous soucier des moyens et des frais de votre voyage. Demain matin une voiture sera mise à ma disposition. Car je suis chargé de vous accompagner, et monseigneur me dira à quelle distance je devrai vous conduire.

— Jeanne s'inclina et répondit :

— Je suis résignée.

— Que dirai-je à Monseigneur ?

— Que j'attends ses ordres.

Pas un remerciement pour cette pastorale sollicitude... Le père capucin en fut presque scandalisé.

Ainsi on ne daignait même pas dire à Jeanne le nom de l'endroit où l'on se proposait de la reléguer.

Malgré son attitude résignée, lorsque le moine fut parti, elle sentit quelque chose qui se révoltait en elle contre ce pouvoir arbitraire qui disposait d'elle sans son aveu. Il y avait trop de mépris dans cette tyrannie. On la traitait trop ostensiblement en esclave. Elle eut honte. Pour son frère, pour l'évêque elle n'était pas une pénitente, mais une victime. Quelques lueurs de fierté ranimèrent son esprit affaissé et elle commença à raisonner son malheur.

Elle fit la part de ses fautes et celle des autres.

Elle s'était condamnée sans oser les juger. Elle les jugea cette fois et les condamna. La dernière injure avait épuisé sa patience.

Enfin elle mit en question son départ, et se demanda si elle ne devait point reprendre sa parole et résister à l'évêque et à son capucin.

Mais l'infortunée était sans argent et sans ressources. N'était-elle pas obligée d'accepter l'asile qui lui était offert ? Elle était, comme toute fille noble, sans moyens de gagner sa vie avec le travail de ses mains. Où trouver un abri et un morceau de pain ?...

Si elle avait été riche, on n'eût pas osé la traiter avec ce sans-façon dédaigneux ; c'était à sa pauvreté que l'on insultait.

Son frère l'avait abandonnée...

A cette dernière pensée, sa poitrine se gonflait de douleur, elle pleurait.

Ce fut dans ces dispositions qu'elle attendit le père François.

Dans les premières heures de la matinée elle entendit le bruit d'une voiture (il n'en

passait pas souvent, rue du Terral); sans rien dire à ses domestiques, un petit paquet à la main, elle descendit.

Elle ne s'était pas trompée.

Un carrosse de voyage à deux chevaux de poste s'était arrêté devant la maison. Le père François ouvrit la portière et l'invita à prendre place vis-à-vis de lui.

Elle s'assit sur la banquette capitonnée avec son paquet à côté d'elle, et comme le cocher fouettait ses chevaux :

— Eh bien, mon père, demanda-t-elle, où allons-nous? Puis-je le savoir à cette heure?

A Paris, ma fille, répondit le moine.

LVIII

PARIS.

Quatre jours plus tard ils entraient à Paris par la barrière d'Orléans.

Cet endroit était alors clairsemé de maisons. On n'y rencontrait que des cabarets borgnes et des guinguettes. L'aspect en était misérable, et le soir avait un air presqu sinistre. Jeanne, — qui n'avait de la grande ville qu'une idée fort vague, — en fu frappée et demanda au moine, lorsque les employés de l'octroi se furent retirés :

— Où sommes-nous donc?

— Rue d'Enfer, répondit le capucin.

— Oh! Dieu! s'écria Jeanne saisie d'effroi.

Elle n'était pas encore remise de sa frayeur lorsqu'une voix vibrante retentit près du carrosse :

— Arrête! ou tu es mort.

Le cocher obéit.

— Que signifie? grommela le moine.

Cela signifiait qu'il était entre l'Observatoire et les Chartreux, terrain mal hanté bien que le diable Vauvert n'y fît plus des siennes.

La portière s'ouvrit brusquement. Un petit homme coiffé d'un feutre et tenant à la main un pistolet, dont il avait déjà menacé le cocher, apparut soudain.

Derrière lui se tenait un groupe d'individus à la mine peu rassurante.

— Descendez! ordonna le premier.

Le capucin n'opposa aucune résistance et Jeanne l'imita.

— Votre argent et vos bijoux!

— Un pauvre capucin, répondit le moine, ne possède rien de ce que vou demandez.

— Et cette dame?

— Est encore plus pauvre s il est possible. C'est une novice que je conduis au couvent de Montmartre.

— Allons donc! Il faut faire de ces comptes à d'autres qu'à moi. On ne voyage pas

en carrosse sans argent. Moine, vide tes poches ou ta valise si tu ne veux être dépouillé à l'instant et mis à mort. Et vous, la belle enfant, si vous êtes novice, vous ne pouvez trouver mieux qu'avec nous l'occasion de vous instruire. Je vous garde, pour ma part de butin.

— Ah! bian! s'écria une grande fille, qui à ces mots sortit du groupe resté dans l'ombre. Tu veux donc que j'l'y arrachions les yeux, Dominique?

— Laisse-moi tranquille, toi; cette *largue* a l'air *gironde* et de plus elle est novice, ce que tu n'es plus depuis longtemps.

La clique se mit à rire de cette saillie et Dominique Cartouche, sans plus se soucier de la jalousie de Jeanneton-Vénus, se mit à secouer le moine en lui criant :

— Allons, mon père, exécutons-nous de bonne grâce, ou nous souperons en paradis, ce soir.

Le père François tira alors une bourse aplatie par quatre jours de voyage et la remit au bandit :

— Voilà, lui dit-il, le prix de notre souper de ce soir, c'est tout ce que nous possédons, car ce carrosse n'est pas à nous et ce n'est pas nous qui avons payé la poste.

Cartouche soupesa la bourse et, furieux de la trouver si légère, en soufleta le moine.

— Tu mens! lui dit-il.

Puis se tournant vers ses hommes :

— Fanandels, dit-il, fouillez-moi ce frocard et faites-en un élu au plus vite.

Un grand gaillard, qui devait être Balagny, et d'Entragues se jetèrent sur le malheureux père François, dont les cris désespérés durent être entendus de la Chartreuse. Cartouche pendant ce temps visitait la voiture. Il ne trouva rien que le petit paquet de Jeanne, qu'il rendit galamment à la jeune femme. Le moine assommé gisait sur le chemin.

Malgré les invectives et les réclamations de Jeanneton le daron passa le bras de la belle étrangère sur le sien et l'entraîna en lui disant :

— Il faut venir avec nous, mignonne; ne craignez rien, nous sommes de bons vivants et nous ne vous ferons point de mal.

Jeanne, se voilant le visage de la main restée libre, pour toute réponse se prit à pleurer.

Puis la bande descendit en ville, tandis que le cocher relevait le père François, le replaçait dans la voiture et allait sonner à la porte des Chartreux.

La bande joyeuse se rendit en sautant, chantant, criant; dans un cabaret de la cité. La pauvre Jeanne ahurie y fit son entrée au bras du daron au milieu d'un nuage produit par la fumée du tabac et des chandelles. On la plaça comme en triomphe au haut bout d'une table de chêne autour de laquelle chacun prit place.

Le piollier apporta des brocs et des gobelets d'étain et la clique porta la santé du daron et de ses dames, Jeanne et Jeanneton. Entre deux rasades on ne tarissait point en éloges indécents de la beauté de Jeanne la novice et en railleries sur ses airs farouches. — Cartouche la forçait à boire et bientôt l'infortunée succomba à l'ivresse, ce qui mit le comble à la gaieté générale.

— Comme çà, dit Jeanneton satisfaite, j'avons retrouvé not'sœur grise.

Elle fut jalouse et dure, méchante même, pour cette rivale, que lui donnait le hasard. Elle, si bonne enfant, d'ordinaire, lui prodigua les noirceurs et les petites perfidies dont son sexe a l'inépuisable invention. Elle était alors dans toute l'ardeur du culte pour son Dominique. Après avoir essayé de la rendre ridicule, elle voulut la dégrader, l'avilir. Enfin un jour elle la vit pleurer et elle désarma.

Cartouche d'ailleurs commençait à se lasser de ses plaintes et de ses attitudes de saule pleureur. Il l'oublia dans un coin du *Pistolet*, à la merci de ses fanandels.

— Mais qu'est-ce que vous avez donc? lui demanda Jeanneton-Vénus. Vous êtes une belle fille, mais vous n'avez pas de sang dans les veines. Jarnidieu! si vous vous embêtez avec nous, faut ficher le camp.

— Et où irais-je, répliqua Jeanne, avec ma robe souillée de taches de graisse et de vin?

— Eh bian, quand on n'a plus de robe, on en bouline.

— Que voulez-vous dire? demanda Jeanne.

— Ah! si vous n'savez pas l'français de Paris... fit Jeanneton-Vénus.

— Vous voulez dire qu'on en achète ; mais je n'ai pas d'argent.

— On en greffi, mais vous n'avez pas d'état, vous n'savez rian fare.

— Je sais coudre et broder.

— C'n'est pas avec ça qu'on s'nippe et s'garnit les profondes. Si Mignot vous refusait à manger.

— Je ne mangerais pas.

Jeanneton-Vénus la regarda avec la pitié qu'inspire une idiote.

— Eh bian, reprit-elle, est-ce que les hommes n'avont pas été faits pour donner à manger aux femmes? Vous n'avez qu'à le demander au premier qui vous plaira, vous êtes assez belle fille pour ne pas être refusée.

— Oh! mon Dieu! fit la pauvre fille, où suis-je donc ici? Ne vaudrait-il pas mieux être morte?.. Dois-je pourrir dans cette fange?..

— Bon! la voilà repartie à geindre! s'écria Jeanneton-Vénus découragée. Ça bian la peine de lui donner des bons conseils. Dites-moi donc, mamzelle la sainte nitouche, qu'est-ce que vous fasiez donc avec ce frocard dans un carrosse? Est-ce que vous n'êtes pas une béguine qu'il a enlevée à son couvent? Avec sa grande barbe et ses pieds nus, un frocard n est pas un homme si rupin!... Vous avez gagné à me prendre Dominique.

— Oh! mademoiselle Jeanneton, que pensez-vous de moi! Je ne suis pas une religieuse... Sans doute je ne suis pas sans péché... Oh! non... non! (répéta-t-elle en sanglotant), j'ai commis un crime... mais je suis encore plus malheureuse que coupable. Quant à ce moine, c'est un saint homme, qui avait reçu mission de me conduire à Paris, et qui n'est pas comme ces messieurs les fanandels. Il n'est pas de Paris celui-là!

— Est-ce qu'il ne vous menait pas à l'abbaye de Montmartre? demanda Jeanneton-Vénus.

— Montmartre!... c'est en effet le nom qu'il a donné à monsieur Dominique quand celui-ci l'interrogea. Jusque-là il n'avait pas dit à quel couvent il me conduisait.

— Eh bian, nous n'en sommes pas loin ici, fit Jeanneton.

— Ah ! où est-ce donc ?

— Sur la montagne en face. On voit l'abbaye de la porte du *Pistolet*.

— Quoi ! c'est là ?

— Mais oui.

Jeanne de nouveau se prit à réfléchir.

— Si j'y allais ! fit-elle.

— Mais pourquoi pas ?

— Ah ! pourquoi ?.. soupira mademoiselle de X***. Dans l'état où je suis... Et que dirai-je ?

— Ce que vous m'avez dit, répliqua Jeanneton.

— Me recevrait-on ?... Trouvera-t-on cette déclaration suffisante ? On me prendra pour une vagabonde, une aventurière et l'on me refermera la porte au nez.

— Ça vous prouve, fit Jeanneton, que la *Pie* et le *Pistolet* dans son genre, ça vaut mieux que l'couvent de Montmartre.

— A l'abbaye on est avec Dieu, répliqua l'infortunée ; et ici...

Elle n'osa achever et laissa à Jeanneton le soin de compléter sa pensée.

LIX

COMMENT JEANNE DEVINT IMPIE.

Ainsi fatalement, sans la moindre participation de sa volonté, malgré elle, mademoiselle de X*** était tombée dans la dernière abjection. Elle ne vivait que du pain des voleurs et des prostituées.

Habituée dès l'enfance à faire abnégation d'elle-même, à obéir, à se soumettre, elle avait laissé toute énergie morale s'atrophier, au point qu'elle était incapable de volonté. Elle subissait la destinée, qu'elle appelait la volonté de la Providence, et se sentait rouler à l'abîme sans avoir la force de se retenir.

Incapable de bien ou de mal.

Et, ce qu'il y avait d'affreux, c'est qu'à ses yeux le monde prenait un aspect d'uniformité ou d'égalité dans le mal. Ainsi les criminels qui l'entouraient ne lui semblaient pas plus coupables que ceux qu'elle venait de quitter.

De quelque côté que se tournât sa pensée, elle ne voyait que le mal et elle était trop ignorante pour voir au delà.

Comme Cartouche l'oubliait et que Jeanneton ne la tourmentait plus, elle finit par être indulgente pour leurs vices. Elle s'accoutuma à la vie du *Pistolet*. Ses regards ne furent plus blessés de certains spectacles, ses oreilles ne furent plus offensées de certains propos. Elle finit par rire, avec la canaille, du clergé et de l'aristocratie et, sans la révolter, on put baffouer devant elle tout ce qui autrefois lui était sacré, le juge, le noble, le prêtre, le moine, la religieuse.

La religieuse, puis la religion

Chaque jour elle entendait raconter quelque anecdote scandaleuse.

L'impiété ne l'effrayait plus; elle lui donnait à réfléchir et fatalement, par le crime commis à Rodez, elle lui donnait raison.

Ceux qu'elle avait cru des saints étaient des criminels. En qui pourrait-elle croire?

Ce n'était pas tout.

Chaque jour elle entendait raconter quelque anecdote scandaleuse, vraie ou fausse, sur le compte des religieuses de Montmartre, ce qui détruisait le prestige poétique dont son imagination s'était plu à les entourer.

Avant de les avoir vues, celles-ci n'étaient plus pour elle que des hypocrites et des

farceuses. Déplorable disposition d'esprit, quand on songe que le couvent était son seul refuge éventuel et probable.

Plus s'avançait pour elle le moment d'entrer dans la communauté religieuse, moins elle en était digne.

L'impiété et l'immoralité du repaire de Cartouche rongeait sa religion jusque dans ses principes essentiels.

Et, chose bizarre en apparence, mais en réalité parfaitement logique :

Lorsque cette évolution morale se fut fatalement accomplie, lorsqu'il ne resta plus rien de l'ancienne Jeanne que nous avons connue, et qu'elle ne crut plus à rien, elle se sentit assez forte pour aller réclamer au nom de son frère et de l'évêque l'hospitalité de l'abbaye.

— Si *elles* me refusent, se dit-elle, je dénoncerai tout, sans ménagements pour personne. Pourquoi tremblerais-je devant *ces femmes ?* Je les vaux bien ! Aucune d'elles ne vaut mieux que moi. Ce n'est pas à moi de prendre une attitude humble et de baisser la tête et je ne suis plus ce que j'étais lorsque je quittai Rhodez.

Il va sans dire que Jeanneton la félicitait de ce changement et l'encourageait.

Le résultat de cette transformation morale ne se fit point attendre longtemps, et un matin l'on ne vit plus Jeanne la novice au *Pistolet*.

Elle s'était rendue au couvent.

Madame d'Avaray en était déjà l'abbesse.

On lui dit qu'une femme, dont la toilette et les manières étaient du plus mauvais ton, mais qui se prétendait de haute naissance, faisait du bruit à la porte en demandant à la voir; elle s'écria :

— C'est peut-être *elle*.

Et ordonna qu'on l'introduisît dans son cabinet.

Depuis plusieurs mois les jésuites l'avaient mise au courant de l'aventure de Rhodez, et l'avaient prévenue de l'arrivée possible de Jeanne de X***. Le père François avait survécu à ses blessures, et des Chartreux était allé aux jésuites. C'était d'ailleurs par l'entremise de ceux-ci que l'évêque avait obtenu la promesse d'un asile ou d'une prison pour Jeanne à l'abbaye de Montmartre. Pendant quelque temps on avait cherché les traces de mademoiselle de X***, puis l'on avait pensé que les bandits l'avaient assassinée.

« C'est peut-être *elle*, » se dit l'abbesse chez qui cette supposition éveilla la plus vive curiosité.

Jeanne de X... parut.

Madame d'Avaray l'enveloppa d'un regard étonné.

La beauté de la Languedocienne portait sans doute les traces des déplorables aventures dont elle avait été victime. Non seulement son regard, son sourire, n'étaient plus ceux d'une vierge, mais ils avaient perdu la délicate expression de la pudeur. Devant l'abbesse on ne se présentait que les yeux baissés. Une attitude humble et timide convenait à une suppliante.

Jeanne de X... se présenta le front haut, coiffée au fer et à la poudre, à une mode d'un goût douteux, comme le reste de sa toilette et arrêta sur madame d'Avaray un regard froid et hardi.

— Madame, dit-elle, je me présente de la part de Monseigneur de X... et de M. l'abbé Armand de X... mon frère.

— Vous avez sans doute, mademoiselle, répondit avec douceur la jeune abbesse, une lettre de Monseigneur de X... à nous remettre ?

— Non, madame. Je suis venue à Paris avec un père capucin chargé de me conduire près de vous. Notre voiture a été arrêtée par Cartouche entre la barrière d'Orléans et les Chartreux. Le père François qui m'accompagnait a été tué et mo j'ai été emmenée prisonnière par les bandits. Sans doute le père François avait sur lui une lettre de Monseigneur de X...

— Permettez, mademoiselle ; qui peut me prouver que vous êtes bien la personne que vous dites?

— Je m'échappe à l'instant, madame, d'un repaire de Cartouche, et jusqu'à cette heure depuis mon arrivée à Paris je n'ai vu que des voleurs et des femmes de mauvaise vie. Je doute que Cartouche consente à venir à l'abbaye pour m'appuyer de son témoignage, et que de votre côté vous vous contentiez de sa parole ; mais vous pouvez écrire à Rhodez et avant huit jours vous aurez la réponse.

L'abbesse réfléchit un moment et reprit :

— Vous êtes prisonnière des brigands ?

— Oui, madame.

— Et vous n'avez pu leur échapper qu'aujourd'hui ?

— Oui, madame.

— Vous étiez sans ressources?

— Naturellement, madame.

— Nous remplirons envers vous les devoirs de l'hospitalité monastique et nous verrons à régulariser votre position dès que votre identité nous sera prouvée. Sachez d'abord, mademoiselle, que le père François recueilli par les pères Chartreux a survécu à ses blessures.

— Ah ! fit Jeanne d'un air joyeux.

— Il est encore à Paris, poursuivit l'abbesse.

Nous le ferons venir demain, et vous aurez avec lui une entrevue. Si vous êtes réellement mademoiselle Jeanne de X... vous pouvez compter sur toute notre bienveillance.

« Allez, mademoiselle, et que Dieu vous accorde sa bénédiction.

Jeanne salua l'abbesse. Elle fut conduite au réfectoire destiné aux étrangers où elle soupa, et de là dans une chambrette particulière, dont le lit étroit, blanc et honnête lui assura la meilleure nuit quelle eût passée depuis longtemps.

Le lendemain, dans l'après-midi, elle fut appelée chez l'abbesse et s'y trouva en présence du père François. Leur reconnaissance fut presque touchante. Le capucin éprouvait la joie d'un voyageur qui retrouve un objet précieux qu'il a perdu sur la voie publique et dont il doit compte à sa famille ou à un ami. D'autre part, Jeanne triomphait des doutes dédaigneux de l'abbesse et la vit avec satisfaction prendre connaissance de la lettre épiscopale qu'elle avait réclamée.

— Ma fille, dit l'abbesse, sur votre demande et sur la recommandation de monseigneur de Rhodez nous vous recevons comme novice. Vous recouvrerez ici dans

la prière et les exercices de la pénitence la paix de l'âme que vous avez perdue.

Jeanne regarda l'abbesse avec étonnement.

— Monseigneur vous dit-il donc que j'ai perdu la paix de l'âme? fit-elle.

— Ce sont ses propres termes, ma fille.

— Il ne vous a pas dit comment et pourquoi?

— Vous m'adressez trop de questions, répliqua l'abbesse. Allez à l'église remercier Jésus, la sainte Vierge et saint Benoît, de votre admission au nombre des novices bénédictines de Montmartre. Allez...

Dès qu'elle fut sortie :

— Quelle étrange fille, mon père! dit-elle au capucin; ne le trouvez-vous pas comme moi?

— Madame, répondit le moine, je partage votre étonnement, car elle est bien changée depuis que je ne l'ai pas vue. Son séjour forcé parmi les bandits semble avoir achevé sa perte.

— C'est une brebis gâtée; n'ai-je pas à craindre qu'elle ne corrompe mon jeune troupeau?

— Je ne le pense point, madame; le fond n'est pas gâté chez Jeanne et je crois que la paix de cette maison lui rendra son honnêteté naturelle.

— Monseigneur me mande que Jeanne est une grande coupable et qu'il importe qu'elle garde le secret de vos fautes afin d'éviter le scandale, mais Monseigneur ne me dit point quelles fautes elle a commises et peut-être vous a réservé le soin délicat de m'instruire à cet égard?

— En effet, madame, répondit le confident de l'évêque, et je suis prêt à satisfaire votre légitime curiosité en évitant toutefois de descendre dans des détails trop circonstanciés.

— Parlez, mon père, je vous en prie.

— Il s'agit, madame, d'un gros péché, d'un péché qui n'est pas rare (1) et qui cependant est tellement monstrueux que j'hésite à prononcer son nom devant vous. Il réunit tout ce qui pouvait contribuer à en accroître la gravité. Ainsi le complice de Jeanne de X... ne fut pas un laïque, mais un prêtre, élevé à la dignité de grand-vicaire, l'abbé Armand de X...

— Oh! exclama la jeune abbesse en se voilant le visage de ses mains :

Le père François poursuivit :

— L'abbé de X... a quitté le diocèse et est retiré dans un couvent de trappistes, mais il est possible qu'il se contente d'y faire pénitence pendant quelques mois, qu'il ne prononce pas de vœux et que plus tard il soit appelé à un siège épiscopal. Vous concevez, madame, combien il importe que l'horrible péché commis à Rhodez soit tenu secret, non seulement pour le bien de la religion, mais pour l'honneur du clergé, non seulement pour le présent, mais pour l'avenir.

— Oui, mon père, répondit l'abbesse d'un ton grave, je le comprends.

— Il n'en doit rester aucune trace, reprit le moine. L'enfant né du crime a disparu. Les coupables sont séparés l'un de l'autre et isolés du monde par la clôture

(1) Voir l'*Histoire de France* de Michelet.

monastique, mais il vaudrait mieux que les coupables périssent que de laisser échapper leur secret. Du côté de l'abbé Armand, nous sommes tranquilles ; il n'en est pas de même du côté de Jeanne. Il est fort regrettable qu'en débarquant à Paris, elle soit tombée dans un foyer de vices et d'impiété. L'effronterie de sa physionomie m'inquiète. Elle doit être imtempérante et par conséquent indiscrète. Nous la confions à votre garde, madame, nous vous la recommandons particulièrement. Il ne lui faut ici ni amie ni confidente.

— Comptez sur notre surveillance, mon père, dit l'abbesse.

Permettez-moi encore un mot, madame. Jeanne de X... est d'une nature ardente, passionnée, et je crois que cette fougue trouverait un dérivatif puissant dans le culte du Sacré-Cœur. Qu'elle s'absorbe dans la dévotion, et nous serons tranquilles.

L'abbesse fit un signe d'approbation.

LX

Il résulta, de cet entretien, que non seulement Jeanne fut admise comme novice, mais qu'elle fut, sans qu'elle s'en doutât, destinée à la clôture, comme elle eût été condamnée à la prison perpétuelle.

L'abbesse la fit garder à vue.

Tout alla bien pendant un certain temps; mais, curieuse comme toutes les filles d'Ève, elle voulut l'interroger sur son passé; désir malsain dont elle eut à se repentir plus tard.

— Regrettez-vous le monde? demanda-t-elle à Jeanne.

— Je ne l'ai jamais connu, madame.

— Se peut-il? A Rhodez!

— Je ne voyais personne. Je quittai ma mère aussi simple qu'une enfant de la campagne et je fus m'enfermer chez mon frère, lorsque sa santé réclama des soins dévoués.

— Vous aimiez beaucoup votre frère?

— Beaucoup; oui, madame.

— Vous pensez souvent à lui?

— Mon directeur m'a déjà posé cette question, madame; en confession je n'ai rien à lui dissimuler.

— Il est vrai, fit l'abbesse un peu confuse, qui s'éloigna aussitôt du terrain brûlant où elle s'était aventurée.

— J'ai appris avec satisfaction, reprit-elle, que vous étiez complètement détachée d'une vie luxueuse et délicate telle que celle dont vous jouissiez au palais épiscopal.

— Je n'ai jamais habité au palais épiscopal, madame. Mon frère m'avait loué une maison dans une rue voisine.

— Je sais, reprit inconsidérément l'abbesse, que monseigneur de Rhodez a beaucoup d'affection pour vous.

Jeanne se méprit à ces paroles, y vit une raillerie et répondit avec vivacité :

— Ah ! vous savez cela, madame !... Il n'y a, je m'en aperçois, rien de caché pour vous, et le moine vous a tout dit ; mais, confident de l'évêque, au moins, il aurait dû épargner son ami. Oui, l'évêque a eu pour moi une bien vive affection, qui s'est changée ensuite en une implacable et froide cruauté !.. Madame, que Dieu lui pardonne ! mais cet homme est plus coupable que mon frère... et au moins mon frère s'est repenti, lui.

— Que dites-vous, Jeanne ! mais à vous entendre...

— Vous savez tout, madame, reprit Jeanne ; mais ce que vous ne savez pas, c'est la cruauté de ce jeune homme : je suis sa victime, madame, et je comprends fort bien, qu'en m'envoyant à Montmartre, il a voulu m'enterrer vivante pour dérober au monde le secret de son crime, le sien, bien plutôt que celui de l'abbé Armand !

« Croyez-vous, madame, que cela me porte à vénérer la sainte Église, à respecter les prêtres ? Je vous parle en toute sincérité, bien plus en femme qu'en nonne, et je m'adresse à madame d'Avaray plutôt qu'à notre sainte mère abbesse.

« Ah ! je dois m'estimer heureuse que le prêtre n'ait pas réussi à tuer Dieu dans mon cœur.

L'abbesse l'écoutait stupéfaite et effrayée, car, on le sait, le père François, en lui parlant de Jeanne, ne lui avait révélé que la moitié de la triste vérité.

Cependant elle dissimula sa surprise.

— Jeanne, répliqua-t-elle, je crois que vous avez beaucoup souffert et vous devez souffrir encore.

— Plus que jamais, madame ; car je fus quelque temps à comprendre toute l'horreur de mon sort, et aujourd'hui je n'en ignore rien.

— Et vous devez aussi sentir le poids d'un secret aussi lourd !..

— Sa divulgation pourrait être ma vengeance, mais je ne suis pas vindicative, madame.

— Il faut chercher en Dieu, dans l'amour de Jésus, la consolation de votre infortune.

— Ah ! madame ! soupira Jeanne, sans oser exprimer sa pensée.

« Le seul mot d'amour m'est déjà pénible à entendre, il m'est impossible à prononcer. Pour moi, il représente trop de souffrances et trop d'infamies. Rouvrir mon cœur ?.. même pour Jésus je ne le pourrais ; il est fermé, je voudrais qu'il fût de marbre.

Madame d'Avaray comprit qu'elle ne devait mettre que peu d'espoir dans l'influence de la dévotion, ou du culte du Sacré-Cœur. Elle demeura consternée de l'abîme de misères que Jeanne lui avait fait entrevoir.

Dans le courant de l'année, l'archevêque de Paris, étant venu faire sa visite pastorale, s'informa de mademoiselle de X..., et demanda à la voir. Il ne s'entretint pas longtemps avec elle, mais le peu de paroles qu'il échangea, suffit à lui faire pressentir le danger que le ressentiment de Jeanne ferait courir à la religion. Dans son esprit il la comparait à une poudrière exposée à une explosion.

Il recommanda à l'abbesse de redoubler de vigilance.

L'abbesse entoura Jeanne d'espionnes maladroites et d'imbéciles, qui ne firent que l'irriter et lui rendirent la vie insupportable. C'était au contraire par la douceur et la bienveillance que l'on aurait dû agir sur elle.

Il en résulta qu'elle ne songea plus qu'à quitter le couvent.

Elle était majeure, elle n'avait point prononcé de vœux, elle se croyait libre.

« J'aimerais mieux être servante à Paris, se disait-elle, que religieuse à Montmartre.

Dans ces dispositions d'esprit elle demanda à parler à l'abbesse.

— Madame, lui dit-elle, je ne me sens aucune vocation pour la vie religieuse et je renonce à obtenir un jour le voile de bénédictine.

— Il faut quelquefois attendre la vocation, ma fille, répondit l'abbesse, car c'est une grâce de Dieu. Avez-vous oublié déjà que vous avez imploré, chez nous, du pain et un asile ?..

— Votre maison, madame, était la seule à qui l'on m'eût recommandée et dont je connusse l'adresse. Abandonnée, sans ressources et même sans bagages sur le pavé d'une grande ville inconnue, je trouvai naturel de m'adresser à vous. J'espérais dans le calme du cloître; mais l'ennui me consume et je ne recouvre point la paix de l'âme que j'ai perdue, je suis donc résolue à rentrer dans le monde.

— Avez-vous communiqué votre résolution à votre directeur ? demanda l'abbesse.

— Non, madame, répondit Jeanne.

— Il faut lui en parler, ma fille.

— Ses meilleurs arguments ne serviront de rien.

— Qu'en savez-vous? Vous êtes présomptueuse, ma fille, et vous vous fiez trop à vos propres lumières. Parlez à votre directeur, et après nous verrons.

Jeanne dut se conformer à la volonté de sa supérieure. Son directeur accueillit fort mal son projet de rentrer dans le monde.

— Vous n'êtes pas ici, lui dit-il, pour la satisfaction de vos goûts et de votre humeur, mais pour faire pénitence et mériter le pardon de Dieu. Loin de vous encourager dans votre dessein, je vous engage à y renoncer.

— Je ne le puis, mon père.

— Vous le pourrez en vous abstenant de penser au monde et, dans ce but, en vous absorbant dans la prière.

Quelques jours plus tard, la novice étant revenue à la charge, le jésuite lui répliqua sèchement :

— C'est impossible.

— Et pourquoi donc ? fit Jeanne avec vivacité. Ne suis-je pas libre ?

— Non, ma fille, vous ne l'êtes point. Vous avez été envoyée ici par Monseigneur de Rhodez, vous ne pouvez en sortir sans sa permission.

— Monseigneur de Rhodez n'a aucun pouvoir sur moi, répliqua Jeanne avec fermeté. Je ne suis pas tenue de lui obéir s'il prétend me séquestrer ici, vous savez pourquoi, vous mon confesseur.

— Jeanne, vous êtes animée d'un esprit de révolte qui tournera à votre confusion. Encore une fois, renoncez à vos desseins, à vos idées mondaines et demandez à

Dieu de vous accorder la vocation religieuse. Là seulement est votre repos et votre salut !...

— Ma résolution est prise, répondit Jeanne; je vais demander à madame l'abbesse de me faire ouvrir la porte.

— Allez, ma fille, répondit le jésuite.

Cette fois la novice réclama sa liberté. Madame d'Avaray lui dit qu'elle allait en référer à Monseigneur de Rhodez et Jeanne répliqua qu'elle allait s'adresser à l'archevêque de Paris.

« Et s'il refuse de me rendre justice, eut-elle l'imprudence d'ajouter — je m'adresserai à ses fidèles et je dirai pourquoi l'on m'a séquestrée.

— Jeanne, fit l'abbesse, vous oubliez que vous vous êtes placée ici sous notre autorité.

— Je n'ai point prononcé de vœux, et je demande à rentrer dans le monde; en me retenant ici contre ma volonté et mon droit, vous abusez de votre autorité.

— Ces paroles, reprit l'abbesse, ne sauraient rester impunies et je ne puis tolérer que par votre exemple vous semiez l'esprit d'insubordination. Jeanne, vous allez trouver sœur Saint-Calixte de ma part et vous lui demanderez une cellule de pénitence.

— Non, madame, répondit Jeanne.

L'abbesse toucha un timbre, elle dit quelques mots à voix basse à une converse, puis, se levant, elle se retira et laissa la novice seule dans le cabinet. Bientôt plusieurs nonnes de taille robuste accoururent et, avant que Jeanne eût pu leur opposer une résistance sérieuse, l'entraînèrent ou plutôt l'emportèrent dans l'affreux souterrain sans air et sans lumière, où plus tard devait la remplacer Jeanneton.

A la suite d'une crise nerveuse terrible elle tomba malade, la fièvre s'alluma, accompagnée du délire. On l'entendit pleurer d'abord, puis crier, et pousser de lamentables hurlements.

Le jésuite qui essaya de descendre près d'elle pour la calmer eut peur et déclara à l'abbesse qu'elle était possédée ou folle furieuse. Les converses n'osèrent plus lui porter le pain et l'eau. On se contenta de lui jeter son pain à travers la grille, de prier pour elle et de l'asperger d'eau bénite.

Les nonnes qui lui jetaient sa nourriture, étaient scandalisées des propos qu'elle entendaient.

Madame d'Avaray en écrivit à Rhodez, l'évêque lui répondit qu'il dirait lui-même une messe à son intention, mais qu'il serait imprudent de la laisser sortir dans l'état de fureur diabolique où elle était tombée. Il terminait en déclarant qu'il ne conservait aucune autorité sur mademoiselle de X... attendu que M. Armand de X... son frère était sorti du couvent de la Trappe et venait d'être appelé au siège épiscopal de Z....

Le nouveau prélat, interpellé à son tour, se montra encore plus sec et plus dur que l'autre. Il approuva la cellule de pénitence.

Madame d'Avaray obtint d'être entendue de l'infortunée captive. Celle-ci d'ailleurs avait cessé d'être dangereuse. Les privations l'avaient tellement affaiblie qu'elle ne pouvait plus quitter sa paillasse. Elle communiqua à l'infortunée les réponses des

Le pays ne tarda pas à retentir des exploits des brigands.

deux prélats et pour en adoucir l'amertume elle lui dit que, si elle lui promettait de ne pas faire de scandale, elle allait lui donner une chambre où elle recevrait tous les soins que réclamait sa santé.

— Madame, répondit Jeanne, ce n'est plus la peine. Je vous remercie de bien vouloir améliorer ma prison, mais je touche à la fin de mes peines et la mort bientôt me dérobera à mes persécuteurs.

— Je ne vous demande qu'une simple promesse, ma fille, insista la dame.

— Je vous la refuse, répondit la désespérée.

L'abbesse se retira le cœur serré et fort inquiète.

Quelques jours s'écoulèrent sans qu'elle eût de nouvelles de la recluse. Les converses qui lui jetaient son pain prêtaient en vain l'oreille à la grille de l'*in-pace*, elles n'entendaient plus la pénitente gémir.

L'abbesse eut peur.

Elle pria le confesseur de descendre avec elle dans le cachot souterrain.

Jeanne de X... était morte.

Son décès remontait à plusieurs jours. Les rats avaient attaqué son cadavre et dévoré son visage et ses mains. Que faire ?

Ces restes mutilés les accusaient. Les funérailles de la novice ne pouvaient se faire selon les usages établis, et que dire à l'archevêque qui, dans quelques jours, devait renouveler sa visite pastorale ?

Le père confesseur en référa à la maison des jésuites ; et justement il s'agissait de se débarrasser de la Grande-Jeanneton. L'idée de remplacer la séquestrée de Montmartre par la prisonnière du Grand-Châtelet jaillit naturellement de la discussion.

Jeanne de X... fut ensevelie nuitamment et, le moment venu, la Grande Jeanneton fut descendue à sa place dans l'*in-pace*. On sait ce qui suivit, la visite de l'archevêque et la satisfaction de l'abbesse.

LXI

COMMENT FUT PRIS PÉLISSIER

Depuis que nous l'avons quitté rue Neuve-Saint-Paul, Pélissier n'était pas demeuré inactif, mais, prudemment, s'était tenu hors barrières. La campagne, d'ailleurs, avait toujours répondu à ses goûts.

Dans les bourgs de Paris il étouffait.

Il avait besoin d'air et d'espace.

Puis, s'il avait souvent le désagrément de coucher à la belle étoile, dont les lits sont rembourrés de rhumatismes et le plafond prodigue de rhumes de cerveau, il avait aussi le plaisir de passer des jours et des nuits dans des châteaux, des villas, où tout était préparé pour recevoir des gens de dix à cent mille francs de rente, ou encore dans de bonnes grosses fermes dont ils réquisitionnait les bonnes grosses provisions, et ce que je regrette d'ajouter, les bonnes grosses paysannes.

L'existence du bandit, — du chasseur d'hommes, — est un retour à la vie primitive, à la vie sauvage, voilà ce qui explique l'attrait qu'elle exerce sur les natures brutales. On descend plus vite qu'on ne monte ; si la tête n'est lestée par une certaine culture intellectuelle, la partie animale chez nous reprend vite son empire, et nous descendons rapidement de la civilisation au degré des derniers anthropophages de l'Océanie.

Voyez le matelot anglais Selkirk, jeté à vingt ans, par un naufrage, sur l'île déserte de Juan Fernandez, et retrouvé dans sa vieillesse, à peu près tel qu'il eût été s'il était né dans l'île. Il n'avait conservé ni les goûts, ni les besoins de l'homme civilisé, ni ses idées ; il avait oublié sa langue. Aussi en peu d'années, s'étaient oblitérées chez lui les qualités héréditaires d'un grand nombre de générations. La lente et laborieuse acquisition des facultés et des aptitudes qui distinguent l'homme civilisé se seraient complètement effacées.

Les brigands de Pélissier, recrutés parmi les vagabonds et les braconniers, ne tenaient plus à la civilisation que par leurs vices.

Ils aimaient l'orgie, le sang répandu, le viol et l'eau-de-vie, et les fanardels de Cartouche étaient des femmelettes à côté d'eux.

D'origines diverses, ils parlaient différents patois et ne connaissaient de la langue française, — qu'ils appelaient le *parisien*, — que juste ce qu'il était indispensable, pour s'entendre sur les choses les plus usuelles.

Pélissier leur avait distribué des noms : le Loup-Rouge, le Breton, le Limousin, le Putois, le Furet, la Gueule-de-Brochet, la Demoiselle, le Marquis, etc. Il n'avait conservé de son ancienne bande que ses lieutenants, capables de le défendre au besoin contre ces brutes qui, dans une heure d'ivresse, auraient pu lui faire un mauvais parti.

C'est le côté dangereux des chiens méchants, qui parfois se retournent contre leurs maîtres.

Avec ces sacripants, Pélissier se flattait d'être roi des chemins et de ne rien craindre.

Depuis que la Cour n'habitait plus Versailles, cette seconde capitale et ses environs étaient moins vivants et moins protégés qu'autrefois et l'on sait combien une telle contrée où d'une grande forêt on passe dans une autre, est favorable à l'industrie d'un Pélissier.

Le pays ne tarda point à retentir de ses exploits, de Sénart à Satory et de Satory à Rambouillet.

Tantôt c'était un marchand de grains assassiné sur la route de Corbeil à son retour de Paris ; tantôt un garde-chasse d'une réserve royale ; tantôt un curé dont on avait vidé la cave et outragé la servante, ou un marchand de chapons de Dourdan...

Les femmes, le soir après dîner, en disant la prière, n'oubliaient pas d'ajouter : « Et préservez-nous des brigands. Ainsi soit-il. »

Ces braves gens ne pouvaient guère compter que sur la Providence, sur eux-mêmes et leurs chiens.

Le danger des brigands s'annonçait pour eux par l'apparition d'un mendiant qui, sous ses guenilles, dissimulait mal un air de prospérité et qui demandait l'aumône comme on réclame une dette sacrée, ou bien par l'arrivée d'un rétameur qui pénétrait de force dans la cuisine, ou encore d'un coquetier, d'un marchand de peaux de lapins. Ces commerçants servaient d'éclaireurs à Pélissier, et les écarter était difficile.

Grâce aux lois sur la chasse, d'une excessive sévérité, le fermier possédait rarement un fusil et plus rarement encore de la poudre.

Il était mal armé et isolé, ne jouissait d'aucune protection.

Mais dans certaines circonstances, comme dans le fait que je vais raconter, il se trouvait livré et devenait une proie assurée.

Aux environs de Corbeil se trouvait une grande ferme tenue par un nommé Prosper Brothier, sa femme Catherine, sa fille et trois domestiques. Je ne compte pas les enfants.

Le ménage était jeune, l'aînée des enfants était une fille d'une douzaine d'années.

Brothier était un bon travailleur et Catherine une honnête femme. L'ardeur du soleil et le plein air qui fanent vite les paysannes, n'avaient pas eu de prise sur sa robuste beauté. Un poète de son temps l'eût comparée à Cérès, déesse des moissons.

Elle en avait la physionomie placide et douce, les grands yeux pleins de lumière chaude, la bouche saine et fraîche, les épaules larges, le corsage opulent, les hanches fortes et les extrémités proportionnées à sa taille.

A la ville on l'eût trouvée épaisse ; mais à la ville on ne s'habille pas d'un corset et d'une jupe courte, et comme les fleurs, les femmes ordinairement ne sont à leur avantage que dans le milieu pour lequel elles sont nées.

Mais ce qui la peindra mieux que tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'à dix lieues à la ronde il n'était pas de fermière plus belle que Catherine Brothier, et pendant que nous sommes en train de faire son éloge, ajoutons qu'il n'en était point de plus accorte et de plus aimable.

Elle avait toujours le sourire aux lèvres, et son unique défaut était sa facile indulgence et sa trop confiante bonté.

Brothier l'avait épousée par inclination, mais, après en avoir eu trois enfants, cherchait surtout dans un labeur incessant des preuves solides et nouvelles à son affection. Travailler, pour lui, était aimer. Le fermage était lourd et les écus qu'il mettait de côté avaient du mal à rester en place. Il voulait des enfants bien pourvus et une vieillesse paisible et il pouvait l'espérer ; il était encore jeune, il n'avait pas trente-cinq ans. Tout jusqu'alors l'avait favorisé. On n'avait jamais vu le médecin à la ferme et à peine le vétérinaire.

Aussi avec la prudence d'un paysan et d'un philosophe se plaignait-il toujours un peu du temps, des récoltes et des marchés, de peur d'éveiller la jalousie.

La ferme, éloignée du chemin, et dissimulée au fond d'une vallée étroite, se laissait oublier.

Les femmes ne portaient point de bijoux et n'allaient point aux fêtes.

Malgré toute leur sagesse cependant, le bonheur des femmes portait au cœur, comme un fruit mûrissant la piqûre d'un ver.

LXII

LA FERME DES BROTHIER

Un jour de septembre, Brothier dit à Jacquemin, son premier domestique, de conduire à Corbeil un char de grains. Il devait partir de grand matin et être de retour pour le repas de midi. La voiture, chargée la veille, avait quatre chevaux de bonne mine. L'équipage faisait honneur à Jacquemin et ce garçon en était flatté. C'était un courtaud de vingt-cinq ans, à la mine rougeaude, très vaniteux, qui n'allait pas à la ville sans souliers et portant des boucles d'oreilles. Ce faraud passait pour fier et pour ambitieux et, bien qu'il fût très sanguin et d'âge à se marier, il avait refusé des filles qui, à tout prendre, valaient mieux que lui.

Il avait pour habitude de s'arrêter à moitié chemin, à l'auberge du *Soleil levant*, pour laisser souffler ses chevaux et boire un verre de vin.

Ce jour-là, en entrant dans la salle de l'auberge, il y remarqua deux étrangers de mauvaise mine et en fut très remarqué. C'était un espèce de maquignon et un marchand de peaux de lapins.

Il vida sa chopine, tout en dégustant les compliments de l'aubergiste et de sa femme qui lui dit :

— Eh mais, Jacquemin, vous ne vous mariez toujours pas? Vous n'aimez donc pas les femmes?

— J'ai le temps.

— A votre âge? C'est pour sûr que vous avez une bonne amie

— C'est possible... Le Régent en a bien.

— Et il est marié ! fit l'aubergiste en riant.

— Oh ! mais, reprit la femme, chez les grands seigneurs les lois du mariage sont moins sévères que chez nous.

— Eh ! le pauvre garçon, dit l'aubergiste à son épouse, on voit bien que tu ne connais pas sa ferme, c'est un trou où il ne passe pas dix femmes ou filles par an, une fois la moisson faite; mais le gars est un travailleur, n'est-ce pas, Jacquemin? il n'a pas le temps de coqueter.

— Pour ça oui, dit le domestique, et je suis pressé, car je dois être de retour avant midi.

Là dessus, il dit bonjour à la compagnie, et regagna son attelage.

A son retour, il s'arrêta de nouveau et retrouva les deux voyageurs à la table où il les avait laissés.

Le plus grand, le maquignon, lui dit :

— Eh bien ! fermier, avez-vous bien vendu votre grain?

— C'est mon affaire, mon ami, répondit dédaigneusement Jacquemin.

— Ne vous formalisez pas, fermier, ce que j'en disais était par politesse. J'avais un petit service à vous demander.

Le domestique, sans paraître l'entendre, vida son verre, jeta la monnaie sur la table, et se dirigea vers la porte.

L'étranger, en s'appuyant sur une canne, le rejoignit.

— Que voulez-vous? fit Jacquemin prêt à monter en voiture.

— J'ai un pied blessé, répondit le voyageur et je voulais vous prier de me prendre avec vous pour un bout de chemin.

— Je ne prends jamais d'étrangers dans ma voiture.

— Vous avez peur pour votre argent.

— Qui vous a dit que j'avais de l'argent? fit Jacquemin avec vivacité. Je n'en ai pas, je n'avais rien à toucher à Corbeil.

— Alors qu'avez-vous à craindre?

— Je n'ai pas le temps de causer; au revoir!

Et il monta sur son siège.

— Vous avez tort, insista l'étranger, car j'ai des choses à vous dire qui vous auraient intéressé.

— Oh! fit le charretier hésitant. Eh bien! soit, montez. Mais votre ami?...

— Oh! il a de bonnes jambes, lui, il n'est pas en peine.

Il monta près de Jacquemin qui fouetta ses chevaux. Au bout de quelques minutes :

— Eh bien! fit ce dernier, qu'avez-vous à me raconter?

— Vous êtes bien connu au *Soleil levant?*

— Mais, oui, depuis le temps que je fais la route.

— Quand vous êtes parti pour la ville, les aubergistes ont causé de vous et en ont dit grand bien, puis ils ont parlé de votre patron, le père Brothier, un bonhomme avare qui ne laisse pas sortir sa femme de peur de lui acheter une jupe.

« — Si ce n'était Catherine, dit l'aubergiste, bien sûr qu'un garçon comme Jacquemin ne resterait pas dans cette ferme-là. Elle en fait ce qu'elle veut.

« — C'est peut-être à cause d'elle qu'il ne se marie pas, ajouta la femme de l'auberge.

« Son mari la regarda de travers, à cause de moi et de mon compagnon.

— Ah! fit Jacquemin, quelles méchantes langues! Et où vont-ils chercher tout cela?

De rouge qu'il était il devint cramoisi et allongea un grand coup de fouet à ses chevaux.

Ceux-ci partirent au grand trot et l'entretien fut interrompu, mais Jacquemin voulait en savoir davantage et entre ses dents il grommelait :

— Qui peut avoir inventé de pareilles histoires?

— Baste! repartit l'étranger, tout se sait; je ne me souviens plus à propos de quoi vous êtes revenu sur le tapis de la conversation et j'ai appris que ces bavardages venaient d'une servante qui est jalouse de vous.

— Jalouse!...

— Oui, de vous et de la dame Catherine.

— Canaille!

Nouveau coup de fouet aux chevaux.

— Allons, allons! ne vous emportez pas, quel mal y a-t-il? Il paraît qu'elle est très jolie, cette fermière, et si le fermier vous cédait sa place, à vous qui êtes jeune et amoureux, tout n'en serait que mieux.

— Mais je vous jure, répondit Jacquemin, que jamais il n'y a rien eu entre nous.

— Oui, c'est possible; mais la jalousie a deviné le feu caché sous la cendre.

— L'épouser! Comment y penserais-je? Elle n'est pas veuve.

— Elle peut le devenir. Et vous ne demanderiez pas mieux, dit l'étranger fixant le valet de ferme dans les yeux.

Et, avant que ce dernier pût dominer le trouble profond où l'avaient jeté ces paroles et ce regard, il ajouta en lui posant la main sur l'épaule, d'un air protecteur :

— Eh bien ! si vous le voulez, jeune homme, je me charge de faciliter votre mariage, moi, et de vous donner la ferme et la fermière.

— Que voulez-vous dire? demanda Jacquemin ahuri.

— J'ai lu dans votre cœur, répondit l'étranger. Et je vous le répète, si vous le voulez, vous n'avez qu'un mot à dire : Le fermier ira rejoindre ses pères, et la belle Catherine qui vous aime, sans se l'avouer peut-être, vous épousera.

« Mais voici le chemin de la ferme; je vais descendre. Vous voyez ces garennes? Il y a là dedans plus de lapins qu'il n'en faut pour dévorer vos récoltes; venez donc demain soir en tuer un ou deux... et vous me direz ce que vous avez décidé.

Il sauta sur la route et, en s'éloignant :

— N'oubliez pas! Il faut en tous cas que nous nous revoyions.

Jacquemin tourna son attelage dans le chemin du domaine, sans avoir répondu.

La passion qu'il cherchait à étouffer le dominait. Déjà il était impuissant à la dissimuler. Catherine n'y voyait qu'une vive amitié ; son mari était aveugle, mais les domestiques et surtout la servante qui, pendant quelque temps, avait espéré l'épouser, étaient plus clairvoyants.

Seule Catherine restait au-dessus de leurs soupçons.

Il est rare, à moins d'être endurci dans le crime, que l'on s'avoue les pensées criminelles qui traversent l'esprit et on les fuit, on les rejette. Plus d'une fois le valet avait pensé à la mort possible de son maître. Plus d'une fois en le voyant partir pour une foire éloignée, il s'était dit : « S'il ne revenait plus!... » Enfin si l'on parlait d'une ferme pillée par des bandits, souvent encore il s'était dit : « S'ils tuaient not' maître! » Mais la crainte des dangers qu'aurait courus Catherine l'empêchait de caresser cette supposition.

Qu'était-ce donc que cet individu, qui disait aller à Paris et s'arrêtait au domaine de Brothier, qui allait coucher dans les environs de la ferme et lui faisait de pareilles propositions? Un bandit évidemment.

Les malfaiteurs ne se montraient jamais par troupes nombreuses avant de faire un coup. Ceux qu'il avait rencontrés étaient dans le pays pour préparer un crime.

Une de ces nuits, les Brothier allaient être réveillés par une bande de scélérats, la maison serait pillée, le maître tué, les femmes violées, les granges en feu !...

Il fallait détourner tant de malheurs, et pour cela il devait revoir cet homme, le supplier, le menacer au besoin...

Au moins que Catherine et ses enfants fussent épargnés; que les granges, les étables, les écuries ne fussent pas incendiées!...

Telle fut la marche que suivirent ses réflexions.

Elles ne portaient point sur le sort destiné au fermier; elles n'écartaient point le meurtre.

La tentation avait eu son plein effet.

LXIII

LA TENTATION

Le lendemain, à l'heure indiquée, Jacquemin fut au rendez-vous et à peine entrait-il dans la garenne, qu'il vit l'étranger sortir du taillis, et s'avancer au-devant de lui.

Cet individu, on l'a deviné sans doute, n'était autre que Pélissier.

— Vous voilà donc, jeune homme? fit ce dernier. J'ai voulu vous laisser le temps de la réflexion, mais je vous attendais.

— Monsieur, répondit Jacquemin d'une voix émue, je ne vous connais pas, je puis me tromper, mais, d'après vos propos, j'ai lieu de craindre que vous méditiez quelque mauvais dessein contre notre ferme.

— Vraiment! fit Pélissier avec ironie.

— Et je suis venu pour vous prier d'y renoncer.

— L'idée est bonne! je suis incapable de mauvais dessein, jeune homme; tranquillisez-vous. Mais que vous ai-je donc dit pour vous causer une pareille erreur?

— Mais vous m'avez dit que si je le voulais vous enverriez le fermier rejoindre ses pères et que je pourrais épouser sa veuve.

— Eh bien? cette proposition a paru vous émouvoir, mais non vous déplaire.

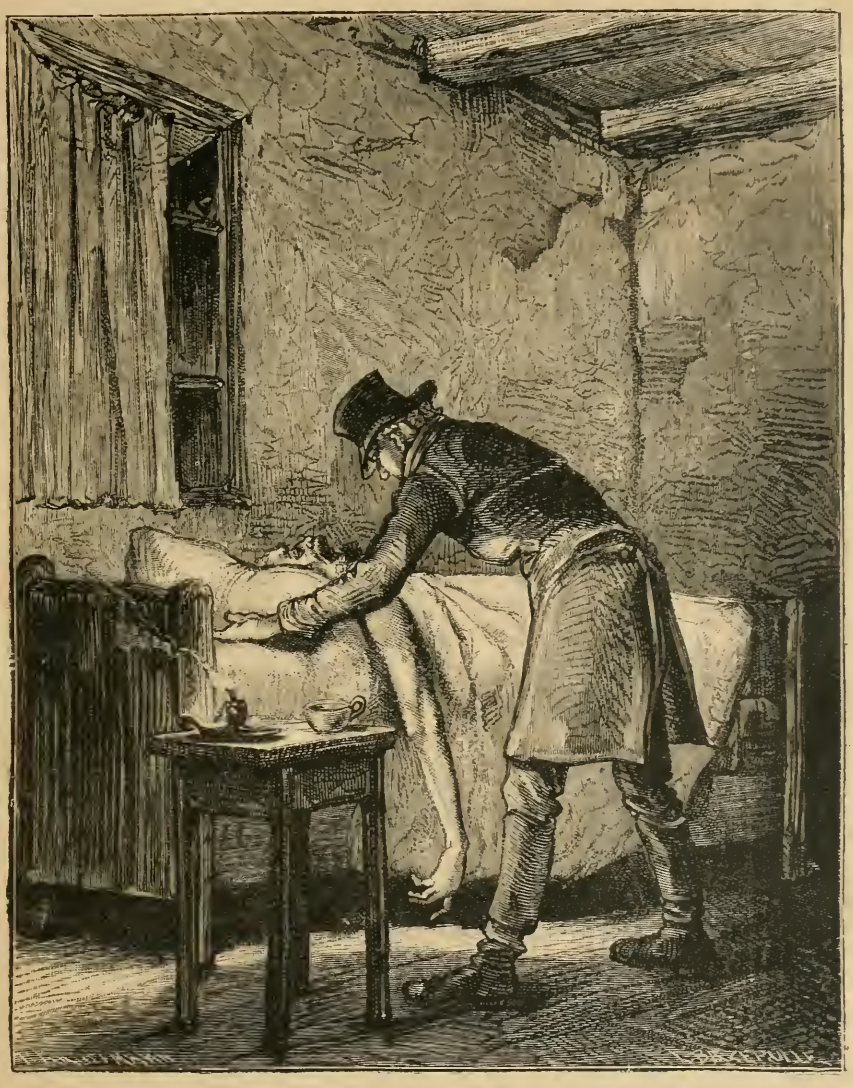
— Oh! mais j'ai réfléchi, je me suis représenté tous les malheurs que des étrangers pourraient faire : les granges brûlées, les femmes violées, les petits enfants maltraités...

— Mais quelle imagination! se récria Pélissier. Je ne vous ai pas dit un mot de cela. Les enfants seront respectés; le feu ne sera mis nulle part; les femmes seront attachées ou enfermées et je ne resterai à la ferme, moi et les miens, que le temps indispensable pour supprimer le bonhomme et enlever sa cassette. Nous ne ferons qu'entrer et sortir, et la belle Catherine aura à peine le temps de s'apercevoir qu'elle est veuve. C'est par pure bonté pour elle et pour vous que j'en agis ainsi, car ce soir, si je le voulais, tout ce qui existe à la ferme aurait cessé de vivre.

— Mais d'où vous vient *tant de bonté?*

— Elle vous paraît suspecte?

— Je l'avoue, n'en voyant pas la raison.



Le corps fut mis sur le lit.

— Vous êtes un finaud, jeune homme. Voici une raison; d'abord je répugne à causer des dégâts inutiles, à verser le sang, allumer l'incendie sans nécessité; ensuite je mets à ma modération une condition, que vous allez trouver fort juste, c'est que vous me faciliterez ma tâche en m'ouvrant les portes et en me donnant toutes les indications nécessaires. Ne comptez pas sur l'héritage de votre maître; ce serait par trop naïf; il me revient de droit, je sais qu'il a amassé une petite fortune, dont il ne se sépare pas, mais j'ignore où il la cache. Pour le savoir je n'aurais qu'à lui chauffer les pieds, mais il est préférable que vous me le disiez.

L'émotion de Jacquemin était à son comble. La sueur inondait son visage et il tremblait de tous ses membres.

S'il ne répondait point, il ne devait pas espérer retourner à la ferme; le bandit ne le laisserait pas emporter son secret avant de s'être assuré de sa complicité.

S'il essayait de le tromper, en avertissant son maître de l'attirer dans un guet-apens, réussirait-il? Et s'il réussissait, n'aurait-il pas à redouter la vengeance du brigand ou de sa bande?

Il fallait donc aller jusqu'au crime... Il n'aimait pas son maître. Il avait désiré sa mort... mais il fallait tremper sa main dans son sang... cette même main qui devait ensuite presser celle de Catherine... Il le fallait!...

— Voyons, reprit Pélissier, qui s'amusait de l'état où il l'avait mis. Voyons j'ai assez causé; à votre tour maintenant. Dois-je aller voir votre maison?

— Non, non, c'est inutile.

— Comment y entrer sans éveiller ni maîtres, ni valets, ni chiens?

— La nuit, dit Jacquemin les deux chiens sont lâchés dans la cour.

— Sans doute.

— Il y a une porte entre la maison et le mur de clôture qui donne sur le jardin; on la laisse ouverte le soir pour que les chiens puissent faire le tour de la maison.

— Très bien.

— Je la fermerai. Et vous pourrez entrer par le jardin. Un mur de clôture ne vous embarrasse pas, vous autres.

— Et quand nous serons dans le jardin?

— Il y une porte qui donne dans la salle, mais là couchent les enfants. Vous ne pouvez la prendre... Laissez-moi chercher...

Il réfléchit un instant et reprit :

— Alors au bas du mur de la maison, vous trouverez une échelle, et vous l'appliquerez à la première fenêtre que vous verrez ouverte... Vous serez sur un palier, qui sépare deux chambres : la mienne au-dessus des maîtres, l'autre, celle des autres domestiques.

— Après?

— Vous descendrez au rez-de-chaussée...

Il s'interrompit.

— Mais la cuisine, où couchent mes maîtres, est fermée au verrou... Comment faire?...

— C'est tout simple, répondit Pélissier. Tu nous verras arriver. Tu descendras à moitié déshabillé, très effrayé, avertis ton maître que tu as vu des hommes dans le jardin, se dirigeant vers la maison et quand tu seras entré chez ton maître tu négligeras de tirer le verrou, nous arriverons sur tes pas. Tu vois, mon garçon, comme c'est simple.

Et le bandit s'amusa à lui dépeindre les scènes qui, logiquement, devaient se succéder, sans négliger de lui tailler un petit bout de rôle, dont il eut lieu de se féliciter. Le tout assaisonné de plaisanteries de haut goût, dont il riait d'un mauvais rire.

Quand Jacquemin lui eut indiqué l'endroit où son maître déposait son épargne, il n'eut plus qu'à le féliciter du parti qu'il venait de prendre... L'heureux garçon allait avoir la plus jolie femme et la meilleure ferme de Corbeil à Paris. Il le félicita, jurant que le bonheur paisible qui l'attendait lui faisait envie. Enfin il lui renouvela sa promesse de respecter femmes et enfants.

Le traître allait le quitter. En échangeant une poignée de mains Pélissier lui dit encore :

— Si vous recevez dans la bagarre quelques horions, n'en soyez pas étonné et prenez-les de bonne amitié. D'ailleurs vous ménager par trop serait vous dénoncer. — A demain !...

Jacquemin sortit de la garenne et rentra sans avoir rencontré personne. Il ne se pressa pas; il craignait avec raison qu'on ne remarquât sur son visage les impressions sinistres du pacte qu'il venait de conclure.

Le couvert était mis et l'on allait dîner.

Les repas à la ferme avaient un caractère patriarcal. Il y prenait place comme le fils de la maison. Ce misérable qui n'avait jamais eu de famille devenait un parricide. En voyant les petits enfants qui allaient embrasser leur père, ne sentait-il rien au fond de son cœur ?

Chez ces gens de bon appétit, la première partie du repas ne laissait aucun loisir à la conversation, mais quelquefois, entre la poire et le fromage, on causait.

— Dis-moi, Jacquemin, fit le père Brothier, tu as donc pris quelqu'un hier dans ta voiture?

— Qui vous a dit cela ?

— N'importe, on t'a vu. Quel homme était-ce?

— C'était un pauvre diable qui avait le pied blessé, répondit le valet en baissant les yeux.

— Tu le connais?

— Non.

— C'était sans doute un de ces vagabonds comme il en rôde depuis huit jours dans la contrée.

— Il allait à Paris...

— Oui-da !... Et c'est pour cela qu'en te quittant il est remonté dans les champs et est entré dans la garenne ?

— Vous étiez là?

— Non, mais quelqu'un qui vous a vus. C'était un grand gaillard qui ressemblait à un marchand de chevaux.

Le regard de Jacquemin se porta vers la servante, qui ne sourcilla point et même le brava d'un air railleur.

Il frémit. Elle avait vu l'homme ; elle le reconnaîtrait sans doute...

— C'est une imprudence, reprit le fermier. Que t'a dit cet individu?

— Mais rien. On a parlé de la pluie et du beau temps. Il était à l'auberge du *Soleil levant*. Je ne voulais pas le prendre. Mais il m'a dit qu'il avait un pied blessé ! j'ai eu tort tout de même.

— Certes tu as eu tort, dit Brothier. Que cela ne t'arrive plus.

— Et ce soir qu'allais-tu faire à la garenne?

— Mais not'maître, j'allais tendre des collets aux lapins.

— C'est encore une sottise. Je réponds de toi et avec tes collets je risque la prison. Laisse les lapins tranquilles.

— Oui, not' maître, je vous le promets.

— C'est bien. Voici la nuit qui tombe. Tends ton verre et achevons la cruche de cidre, puis nous dirons la prière. A qui à la dire, ce soir?

— C'est à Marianne.

Les deux hommes trinquèrent, puis un instant après Marianne, la fille aînée, se leva pour réciter le *Pater*.

Chacun l'écouta debout et recueillis, et elle ajouta à la prière de l'Église :

« Conservez les jours de mon père, de ma mère, de mon frère, de ma sœur, de nos amis et de nos serviteurs fidèles. Préservez-nous des brigands. Ainsi soit-il ! »

Chacun fit le signe de la croix et alla se coucher.

LXIV

LES BANDITS

La nuit était mauvaise; Jacquemin excepté, tout le monde dormait.

Le traître eût bien voulu pouvoir reprendre sa parole donnée à Pélissier et regrettait amèrement d'avoir demandé au bandit d'épargner les servantes.

Tout à coup les chiens enfermés dans la cour aboyèrent avec fureur, et Jacquemin frappa à la porte de son maître.

Celui-ci sauta du lit et accourut.

— Qu'est-ce? Qu'y a-t-il?

Et il ouvrit.

— J'ai vu, dit Jacquemin d'une voix tremblante, des hommes dans le jardin.

— Ah! mon Dieu! exclama Catherine du fond de l'alcôve.

Et elle s'habilla à la hâte, tandis que son mari, non moins effrayé qu'elle, présentait une allumette soufrée à la braise assoupie du foyer.

Ainsi que l'avait prévu Pélissier l'idée ne lui vint pas de refermer au verrou la porte de sa chambre et à peine eut-il allumé une chandelle que cinq ou six bandits s'élancèrent sur lui.

Il se baissa pour se faire une arme du tube de fer qui lui servait de soufflet, mais il n'eut que le temps de le saisir; il tomba percé de coups de couteau, près de l'âtre.

En même temps, Catherine s'était précipitée dans la chambre et à ses cris d'horreur. Jacquemin s'était jeté devant elle, un bâton à la main.

— N'approchez pas, criait-il, où je vous tue!

Le Loup-Rouge et le Putois (l'ex-marchand de peaux de lapins) se prirent à rire et répondirent à son défi en se jetant sur lui. Eux aussi possédaient de solides gourdins et savaient s'en servir. Ils le désarmèrent et le jetèrent aux pieds de Catherine affolée.

Cependant Pélissier, sans perdre une minute, avait enlevé du cou de Brothier la clef qu'il y tenait suspendue et sans hésiter, sans chercher un instant, s'était dirigé dans l'alcôve au pied du lit où se trouvait le coffre de sûreté. En même temps, réveillés par le bruit, les enfants et les domestiques étaient sur le seuil, jetant des cris de désespoir.

— Allez-vous vous taire, tas de garces! dit un brigand aux servantes en les menaçant de son bâton.

Jacquemin se relevait et retenait Catherine qui voulait secourir ou relever son mari.

Quelques brigands enlevaient les sacs de monnaie que leur passait Pélissier, les autres riaient repoussant du pied les enfants dans le couloir et de la main menaçant les servantes.

Au dehors, enfin, les chiens soufflaient sous la porte qu'ils ébranlaient de leurs bonds furieux. Si on leur eût ouvert qui sait ce qui serait arrivé. Plus d'un bandit eût été égorgé, mais la ferme n'eût-elle pas été brûlée?...

Mais Pélissier ne s'attarda point au pillage. Il avait ce qu'il préférait à tout, l'argent et deux chevaux l'attendaient, lui et son lieutenant, à la porte du jardin. Il donna un coup de sifflet, et en un clin d'œil toute la bande reprit le chemin qu'elle avait suivi.

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées.

La pauvre Catherine assise à terre, tenait sur son sein la tête inanimée de son mari.

Elle avait entrevu le pillage, mais elle oubliait la ruine et ne pensait qu'au mort.

Jacquemin debout près d'elle, les mains et sa chemise tachées de sang la regardait d'un air égaré.

Les enfants accouraient pleurant...

Les malheureuses, éperdues, n'avaient pas une parole.

Enfin la fermière parvint à dominer sa douleur; et tenant toujours soulevée la tête du mort, se mit à genoux puis se releva tout à fait.

— Aidez-moi, dit-elle, à le porter sur le lit.

Jacquemin s'offrit, mais la servante dont nous avons parlé, l'écarta d'un geste brusque, en lui disant :

— Ne touchez pas à not' maître.

— Tiens!... Et pourquoi ?

— Vous avez du sang aux mains.

Et elle aida sa maîtresse.

Quand le corps fut sur le lit, Marianne qui s'était évanouie revint à elle et vint

se mettre auprès à genoux, étouffant ses sanglots dans son mouchoir. Cette scène de désolation se prolongea jusqu'au jour.

Alors le petit domestique qui couchait dans l'écurie, monta à cheval et fut chargé d'aller prévenir la maréchaussée.

Jacquemin monta à sa chambre pour se changer. Sur le palier il voulut fermer la fenêtre, mais une main se posa sur son bras.

— Laissez la fenêtre ouverte, comme elle était, Jacquemin, dit la servante, en attendant les gendarmes.

Il s'arrêta interdit.

— Voyez, ajouta la terrible fille, l'échelle y est encore. Il faut aussi la laisser.

De pâle qu'il était, il redevint pourpre.

La colère lui monta à la tête.

— Coquine ! dit-il d'une voix assourdie. C'est toi qui as dit que j'avais pris un homme dans la voiture ?

— Oui, je l'ai dit, et cet homme je l'ai reconnu, c'est celui qui a pris l'argent. ~~Je sais~~ tout.

— Tais-toi, ou je t'étrangle !

Elle se recula dans l'escalier et il entra dans sa chambre où il s'habilla.

Près d'une demi-heure s'écoula avant qu'il redescendit dans la salle commune ; Catherine y était assise, abîmée dans ses pensées.

— Maîtresse, lui dit-il, écoutez-moi. Vous savez si j'ai toujours été un serviteur fidèle et de bonne conduite, si je suis honnête homme. Je vous ai toujours été dévouée. Je vous ai toujours aimée... ajouta-t-il d'une voix tremblante. Oh ! oui bien aimée... comme une sainte femme... Eh bien ! il faut que je vous quitte.

— Me quitter ?... Et pourquoi ?

— Parce que ma place près de vous n'est plus tenable ; parce qu'il y a une poison ici, la Françoise, qui m'a dénoncée hier à notre pauvre défunt, et qui ose me dire que j'ai introduit les brigands...

— Que dites-vous ?

— La croirez-vous, maîtresse ?

— Mais non, Jacquemin, je ne la croirai pas.

— Vous savez que j'ai refusé de l'épouser l'an dernier. Elle me hait à mort. Eh bien ! chassez-la. Chassez-la de suite, sur l'heure, ou moi je m'en irai.

— Remettez-vous ; je la renverrai.

— Mais de suite...

— Je vais lui dire de chercher une autre place.

— Non, qu'elle s'en aille.

— Je ne puis.

— Je le lui dirai, moi.

— Cette fille n'a besoin que d'une remontrance, elle n'a point de tort vis-à-vis de moi.

— Ah ! vous croyez ! fit Jacquemin. Si vous saviez !...

— Qu'est-ce encore ?

— Elle me hait... mais elle vous hait aussi et pour me perdre plus sûrement et pour m'arracher l'âme elle veut vous perdre avec moi.

— Oh! que dites-vous?... Pourquoi Françoise me haïrait-elle?

— Parce qu'elle me hait et qu'elle sait que je vous *aime*...

Le mot passa par-dessus la tête de l'honnête fermière sans qu'elle en comprit le sens véritable, mais il ajouta :

— Déjà dans le pays elle a dit à qui voulait l'entendre que si je ne me mariais pas c'est que je vous aimais.

— Oh! exclama Catherine cachant dans ses mains les rougeurs de son front.

Il acheva :

— Et maintenant que ne va-t-elle pas dire? Pire encore, bien sûr; elle ira jusqu'au bout. Et quand on saura que les brigands vous ont épargnée, — vous surtout qui êtes si belle, — que ne dira-t-on pas?

— Grand dieu! s'écria Catherine mais c'est affreux!... Dieu...

— Vous voyez bien, maîtresse qu'il est temps qu'elle s'en aille, reprit Jacquemin. Vous êtes bien à plaindre, mais moi aussi. Le même danger nous menace, et si vous ne me soutenez pas, eh bien! vous vous perdez. Oui, on dira que vous étiez ma maîtresse et que nous nous sommes entendus pour faire assassiner Brothier.

— Vous êtes fou, Jacquemin.

— Voilà pourquoi je veux vous quitter.

— Mais on ne peut prouver de telles infamies?

— On prouve tout ce qu'on veut, je serai puni de vous avoir aimé et de n'avoir pas écouté vos conseils.

— Ne parlez pas d'amour, malheureux insensé! ce mot dans votre bouche est un crime.

— Mais d'autres le diraient pour moi.

— Et vous le nierez, j'espère.

Il ne répondit pas.

Elle l'enveloppa d'un regard mêlé d'étonnement et d'effroi. Un premier soupçon s'éveilla dans son esprit. « Cet homme n'était peut-être pas étranger au crime?... Françoise, sur son compte avait peut-être dit vrai? » Elle détailla rapidement sa physionomie. Elle le vit comme jamais elle ne l'avait vu à travers sa bienveillance ordinaire. Quelques souvenirs encore confus, mais déjà significatifs assiégèrent sa mémoire, comme des témoins éloignés qui accourent pour éclairer la justice.

Un frisson lui parcourut les reins.

— Mais oui... l'homme de la voiture, c'était un des brigands. Il avait de suite pris la clef et été tout droit au coffre... Il savait donc où prendre?... Puis cette entrée subite...

En moins d'une minute toutes ces idées l'éclairèrent. Enfin son silence?... Elle répéta :

— Vous nierez?

Il se tut et elle poursuivit avec chaleur :

— Mais Françoise, elle, ne m'accusera pas de votre crime. Elle me sait honnête femme.

— Vous la soutenez? fit Jacquemin. Vous avez tort, qu'elle le veuille ou non en me perdant elle vous perd...

Catherine devina une menace.

— Oh! c'est infâme! s'écria-t-elle.

— Au contraire, défendez-moi, chassez-la et pas plus que moi vous n'aurez rien à craindre. Le voulez-vous? fit-il en lui tendant la main.

Elle se détourna avec méprise.

— Ah! que vous avez tort, fit Jacquemin. Quoi! vous m'abandonnez?

Pas de réponse.

— Eh bien! moi je vous quitte.

— Un instant, dit Catherine, je vais entendre Françoise et je ne veux pas que vous partiez avant l'arrivée de la gendarmerie. Alors on s'expliquera.

— Vous voulez pousser tout à l'extrême.

— Il le faut.

— C'est une erreur qui vous coûtera cher.

— Ah! vous me menacez!

— Non, mais je sais ce que Françoise dira et ce que j'aurai à répondre. Ah! voilà donc la récompense de tant d'années de travail et de dévouement, car je ne vous ai pas seulement servie de mes bras et pour mes gages, mais de mon cœur. Ah! vous ne m'avez jamais aimé! j'étais plus à vos intérêts que vous-même. Pour vous plaire je me tuais au travail... Pour vous plaire que n'aurais-je fait!... Et voilà la récompense!...

— Ne parlez pas ainsi dans la chambre du mort, dit Catherine.

Jacquemin trouvait dure celle qu'il avait tant aimée et qu'il ne pouvait regarder, même en ce moment, sans éprouver un mouvement d'attraction et d'attachement, il se détourna d'elle de quelques pas, irrité et toujours épris, capable de mourir pour elle et de l'entraîner dans sa chute; maudissant aussi la fatalité qui l'avait réduit à ne parler de son amour que dans un moment pareil. En somme, incertain de ce qu'il devait dire et pouvait faire et dans une perplexité extrême.

A la fin de son monologue il en arriva à se plaindre, à s'apitoyer sur son sort.

— Ah! cette femme si belle, fallait-il la perdre après avoir pour elle descendu jusqu'au crime?

Voyons, s'il se jetait à ses genoux, la suppliait, lui disait tout son amour si long temps patiemment résigné, et les souffrances de sa passion? s'il tentait un dernier effort? Il n'avait plus de ménagements à garder. Il avait dit le grand mot amour et elle avait entrevu son crime. Un crime commis par amour, se pardonne. Que risquait-il!

Il se retourna vers elle.

Mais au même instant, Françoise parut.

Elle venait de la cour, de plus loin peut-être. Ses yeux brillaient de satisfaction.

— Maîtresse, dit-elle, j'entends un trot de cavaliers sur la route de Corbeil, c'est la maréchaussée.

Jean-Baptiste Clairon était un misanthrope.

Jacquemin, à cette nouvelle, blêmit de terreur.

Il n'eut plus qu'une pensée : Fuir.

Mais son ennemie lui barrait la porte.

Le crime alors eût pu se lire dans sa physionomie qu'il n'était plus maître de composer. Catherine n'eut qu'à le regarder pour le juger coupable.

Elle dut souffrir en pensant que c'était sa passion pour elle qui l'avait conduit là.

Quelques minutes lentes comme des siècles s'écoulèrent et le trot des gendarmes se fit entendre distinctement.

— Les voilà ! dit encore Francoise.

Les soldats de la loi firent leur entrée dans la cour et le brigadier se présenta pour procéder à une première information.

Il demanda d'abord à voir le corps de la victime, puis constatation faite des blessures mortelles, il interrogea Catherine en la priant de se borner d'abord au récit des faits qui s'étaient passés sous ses yeux.

Elle dit donc comment elle et son mari avaient été réveillés par Jacquemin qui, au milieu de la nuit, avait frappé à leur porte. Brothier s'était levé, et avant même de s'habiller avait allumé une chandelle. Jacquemin disait qu'il venait de voir des hommes dans le jardin qui se dirigeaient vers la maison, et justement nous craignions d'être attaqués par les brigands et Jacquemin avait été la veille grondé par son maître pour avoir pris dans sa voiture en revenant de Corbeil un voyageur inconnu.

— Où est ce Jacquemin ? demanda le brigadier.

— Le voici, répondit Catherine en indiquant son domestique.

— Et après ? reprit le sous-officier.

— A peine Brothier avait-il de la lumière, que cinq ou six brigands se précipitèrent dans la chambre et s'élancèrent sur lui. L'un d'eux lui plongea son couteau dans la poitrine, mon pauvre mari tomba la tête près du foyer. Le brigand coupa un cordon auquel mon mari suspendait à son cou une petite clef, celle de son coffre-fort et sans perdre une minute, sans hésiter, il alla au pied du lit ouvrir le coffre.

Moi je m'étais levée, à demi nue, je courus à mon mari, des brigands me menacèrent, Jacquemin voulut me protéger et reçut des coups de bâton. La servante et les enfants accoururent en criant. Les brigands nous menacèrent de tout brûler et massacrer si nous résistions, mais leur coup était fait ; les sacs d'argent du coffre étaient déjà emportés et ils se retirèrent comme ils étaient venus.

— Et comment étaient-il venus ? demanda le brigadier.

— Ils avaient escaladé le mur du jardin et à l'aide d'une échelle qu'ils y avaient trouvée, étaient entrés par une fenêtre qui éclaire l'escalier.

Le brigadier voulut voir la fenêtre et remarqua qu'il ne manquait pas une vitre.

— Elle était donc ouverte ?

— Oui, par malheur.

— Vous l'aviez oubliée ?

— C'était Jacquemin qui en était chargé.

— Vraiment, ils n'ont pas beaucoup de peine, fit le brigadier. Puis s'adressant au valet :

— Comment avez-vous laissé la fenêtre ouverte, Jacquemin ?

— Je m'en suis souvenu en m'éveillant la nuit. Je passai mes culottes et je fus pour la fermer ; alors j'aperçus les brigands, j'eus peur et je descendis avertir.

— Sans avoir fermé la fenêtre ?

— La peur me l'a fait oublier.

Le gendarme haussa les épaules de pitié.

— Et comment n'avez-vous pas défendu votre maître ?

— Je n'ai pas eu le temps, mais j'ai défendu notre maîtresse.

A Françoise :

— Et vous, jeune fille, comment vous appelez-vous ? Qu'avez-vous vu et remarqué ?

Elle dit son nom et continua :

— Je couche avec les enfants dans la chambre en face de celle-ci, j'ai été reveillée par le bruit des pas dans l'escalier et j'ai entendu presque aussitôt les cris de madame; j'ai passé ma jupe, et je suis accourue, je me doutais que c'étaient les brigands.

— Ah ! comment cela ?

— On en parlait depuis quelque temps, puis j'avais vu l'homme que Jacquemin avait pris dans sa voiture, j'en avais prévenu not' maître et le premier brigand que j'ai vu, juste comme il venait de tuer M. Brothier et allait à son coffre, c'était lui !

J'ai voulu secourir notre dame. Elle était debout entre le lit et la cheminée et devant elle un brigand administrait quelques coups de bâton à Jacquemin.

D'autres brigands m'ont aperçue et m'ont repoussée dans l'allée avec les enfants qui pleuraient.

— C'est tout ce que vous avez remarqué ? demanda le brigadier.

— Oh ! non ; j'ai remarqué bien des choses !...

— Parlez ; c'est votre devoir.

— D'abord j'ai remarqué la fenêtre ouverte, puis l'échelle, qui servait aux granges et qui la veille avait été portée dans le jardin, puis les chiens...

— Ah ! oui, vous avez des chiens.

— Deux bons chiens de garde allez, fit Françoise, qui ne craignent pas leur homme On les lâche la nuit dans la cour et on laisse ouverte la porte de la cour qui donne sur le jardin pour qu'ils puissent tourner tout autour de la maison Or cette nuit il fallait les entendre hurler et bondir contre la porte de leur maître... mais ils ne pouvaient rien contre les brigands, la porte du jardin leur était fermée...

— Ah ! fit le brigadier. Qui l'avait fermée ?

— Jacquemin, répondit Françoise.

— Voilà du sérieux. Est-ce vrai, madame ?

— Oui, brigadier.

— Est-ce vrai Jacquemin ?

— J'avais oublié de l'ouvrir.

— C'est malheureux pour vous, jeune homme.

— Je le sais bien ; ce sera malheureux pour d'autres aussi

— Est-ce tout, jeune fille ?

— Mon brigadier, il y a encore une chose qui m'a frappée. Not' maître avait la clef de son coffre suspendue à son cou ; le brigand, le même que j'avais vu dans la voiture, a tout de suite enlevé la clef et sans chercher est allé tout droit au coffre caché au fond de l'alcôve au pied du lit.

— Oh ! oh ! ceci est encore très grave, et vous concerne aussi, Jacquemin.

— Comment ? fit celui-ci avec une colère sourde. Je ne vois pas en quoi cela me regarde.

— Tout paraît arrangé par vous pour introduire les brigands. Vous avez conduit leur chef en voiture ; vous leur avez fourni l'échelle, ouvert la fenêtre, vous avez enfermé les chiens, c'est vous qui avez dit à l'assassin où le fermier mettait son argent. Allez, tout est prouvé, vous pouvez avouer ce dernier fait sans que cela raccourcisse ou allonge la cravate de chanvre qui vous attend. Avouez, c'est toujours le mieux.

— Je n'ai rien à dire.

Il se tenait la tête baissée, le regard en dessous, comme une bête prise au piège.

— Vous ne pouvez nier que vous êtes coupable?

— Le hasard a tout fait contre moi, j'ai toujours été honnête... Demandez à notre maîtresse?...

— Oh! Jacquemin, répondit Catherine, malheureux que vous êtes! Oui jusqu'à ce jour vous avez été honnête et nous avons toujours été de bon maîtres pour vous! Comment avez-vous ourdi un pareil crime !...

— Vous aussi vous m'accusez? fit le valet dont les yeux s'enflammèrent.

— Mais c'est trop visible, malheureux!

— Je suis coupable?

— Oui, bien coupable, Jacquemin.

— C'est vous pourtant qui en êtes la cause.

— Malheureux! Taisez-vous!

— Que je me taise?... Et pourquoi? Si vous n'avez pas pitié de moi, pourquoi aurais-je pitié de vous? Parlez à votre tour. Dites que j'étais amoureux de vous...

— Oh! le misérable! s'écria Catherine honteuse et révoltée à la fois.

— Est-ce vrai, Françoise? demanda Jacquemin. N'est-il pas vrai que j'étais amoureux de M^me^ Brothier et que tu en étais jalouse. Tu voulais te marier avec moi, je t'ai refusée et depuis tu as voulu savoir pourquoi et tu l'as dit partout, on me l'a répété à l'auberge du *Soleil levant*.

— C'est-à-dire que j'ai cru que vous me courtisiez et que je me suis aperçue que vous n'aviez des yeux que pour une autre.

Le gendarme prêtait une attention extrême à ce demêlé et observait l'attitude et la physionomie des deux femmes.

— Ah! fit triomphalement le valet. Vous l'entendez, brigadier, et vous en entendrez d'autres, c'était chose connue que j'étais amoureux de la fermière, j'ai tout fait pour l'attendrir et elle ne m'a pas découragé, au contraire.

— Oh! l'infâme! Il m'accuse!

— Oui, j'ai commis le crime, mais ce n'était pas pour de l'argent, c'était pour elle, pour l'épouser, je le lui ai dit.

Et il ajouta avec fureur :

— Et tout ce que j'ai fait, c'était pour elle et d'accord avec elle!...

Catherine était plus blanche qu'une morte et se sentait défaillir sous le regard du gendarme qui ne la quittait plus.

— Femme Brothier, qu'avez-vous à dire? interrogea ce dernier.

— Que cet homme est un infâme menteur.

Oses-tu, misérable, dire que j'ai été ta maîtresse?

— Vous oserez bien dire que non, vous! ricana Jacquemin. Pourquoi aurais-je fait tuer votre mari si ce n'était pour vous? Pourquoi les brigands qui violent les femmes ne vous ont-ils pas touchée? Pourquoi n'ont-ils pas mis le feu? C'était convenu entre eux et nous, vous le savez bien.

Avez-vous toujours vos bijoux, Catherine?

— Le scélérat!... Le scélérat!... exclamait la malheureuse femme.

— Si vous m'aviez défendu, je vous aurais épargnée, mais vous m'avez accusé, je vous accuse !...

— Il ne suffit pas d'accuser, dit le brigadier, il faut produire des preuves.

— Des preuves ? se récria le valet, mais elle vous sautent aux yeux : Madame a ses bijoux, elle n'a pas été maltraitée, elle ne s'est pas défendue, on ne s'est pas battu, on n'a pas ouvert aux chiens qui auraient, pour leur part, étranglé deux ou trois bandits.

Le gendarme écoutait ces raisons et les pesait en tordant gravement ses moustaches.

La calomnie prenait du poids et faisait son chemin.

— Est-ce ainsi que se conduit une épouse fidèle qui voit poignarder son époux sous ses yeux ? insista Jacquemin. Est-ce naturel ? Est-ce humain ?

— Madame, dit le brigadier, cet homme est un grand criminel, il est possible qu'il vous calomnie, mais ses raisons ne sont pas toutes mauvaises et je crois qu'il est nécessaire que vous soyez entendus tout deux par le juge qui saura mieux que moi débrouiller la vérité.

— Quoi, brigadier ? que voulez-vous dire ? demanda Catherine inquiète et étonnée.

— Qu'il vous faudra me suivre à Corbeil.

— Moi !

— Oui, madame.

— Mais mes enfants, ma maison ?...

— La jeune fille ici présente en prendra soin, elle ou tout autre que choisirez. D'ailleurs vous ne serez peut-être pas longtemps retenue. L'affaire s'éclaircira et je le crois à votre avantage.

— Mais je suis innocente.

— C'est ce que je vous dis, madame ; seulement les accusations portées contre vous sont très graves et c'est à vous de les réfuter. Mais je ne suis pas un Turc, un barbare et pendant que je vais rédiger mon procès-verbal, vous aurez le temps de mettre en ordre vos affaires, de vous habiller et même de manger un morceau.

Pour toute réponse, Catherine se mit à fondre en larmes et Françoise dit à Jacquemin :

— Vous êtes un rude coquin !... j'irai vous voir pendre.

Quelques heures plus tard, la belle fermière était enfermée ainsi que son valet, à la prison de Corbeil.

LXV

Pendant ce temps, Pelissier, fort insoucieux des suites de son crime, pillait une autre ferme du côté de Rambouillet et il enlevait trois paires d'excellents chevaux qu'il allait vendre à une barrière de Paris.

Un autre jour, il enleva tout un troupeau de moutons dont il avait tué le berger.

Il finissait par être connu comme marchand de bestiaux, mais il portait le désarroi, la ruine et la terreur dans cette branche de commerce.

Ses connaissances spéciales et son aplomb étonnant assuraient ses succès ainsi que l'habileté avec laquelle il disséminait ses hommes dans un canton et les rassemblait soudain pour frapper un grand coup.

Au contraire de ces malfaiteurs qui signalent leur présence et signent leurs crimes par la répétition de certains procédés toujours les mêmes, Pelissier variait ses attentats, mais malheureusement, ainsi que nous l'avons dit, ayant enregimenté des brutes, des sauvages, lorsqu'il mettait à sac, lorsqu'il détroussait une villa ou une ferme, il y procédait avec une férocité inouie. L'affaire de la ferme de Brothier était d'une modération exceptionnelle.

Quelquefois il rencontrait une vigoureuse résistance. Les chiens avaient un rôle. Les fourches, les haches donnaient la réplique aux sabres et aux pistolets et des bandits restaient sur le carreau et le lendemain étaient relevés des ruines avec les victimes et pendus après avoir satisfait aux formalités judiciaires.

Pelissier avait non seulement dans les foires et marchés des renseignements sur les vols à commettre mais encore dans les usages, les coutumes qui ont fait adopter telle ou telle époque de l'année — la Saint-Jean, la Saint-Martin, etc. — pour les paiements. Ayant appris ainsi qu'un marchand de bois de Morfontaine avait de grosses sommes à toucher, il attaqua son établissement. Mais le marchand avait chez lui des ouvriers aussi courageux que robustes, il eut à livrer une véritable bataille et la victoire fut si chaudement disputée qu'il dut abandonner plusieurs blessés qui après s'être traînés misérablement dans les chantiers pour s'y cacher et regagner la forêt, furent pris et jetés en prison.

Un d'eux, le Putois, trop fortement compromis pour avoir à craindre d'aggraver sa situation, fit des aveux complets. Il avait pris part à l'affaire des environs de Corbeil et la connaissait à fond, il la raconta. Justement on venait d'en terminer l'instruction ; infortunée Catherine allait être condamnée comme complice de Jacquemin; les révélations du Putois la sauvèrent. Elles provoquèrent un supplément d'instruction qui fut suivie d'un arrêté de non-lieu.

Le valet fut condamné à être pendu et Françoise assista à son exécution.

Venons maintenant à l'affaire capitale ou Pelissier lui-même succomba. Elle remontait à une époque antérieure. Pelissier l'avait déjà oubliée lorsqu'il en ressentit, si je puis dire, le contre-coup.

Dans les environs de Versailles, au bout d'un village dont le nom nous échappe, un excentrique s'était fait bâtir ce qu'il appelait son ermitage. C'était une maison construite avec des rocailles, de forme carrée, qu'à certaine distance on eût pu prendre pour un bloc de rocher. La porte figurait l'entrée d'une caverne. Les fenêtres, garnies de pariétaires, étaient étroites et en partie dissimulées par les fleurettes et les herbes.

Le propriétaire de cette construction singulière étant mort, on croyait qu'elle n'aurait ni acquéreur ni locataire, lorsque contre toute attente, une voiture de louage suivie d'un charriot chargé de meubles s'arrêtèrent devant le petit jardin qui entourait l'ermitage. Un homme descendit de la première voiture, ouvrit la porte de l'enclos et pénétra dans l'étrange demeure.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années, grand, mince, un peu courbé, mis comme un riche bourgeois, un rentier. Si rien de son costume n'indiquait sa profession, sa physionomie, mélange d'égoïsme et de faiblesse, de vanité et de méfiance maladives trahissait son caractère.

Comme son prédécesseur, Jean-Baptiste Clairon était un misanthrope.

Les déménageurs transportèrent les meubles qu'ils eurent beaucoup de mal à introduire et à ranger.

La maison était petite et n'avait qu'un étage ; elle ne convenait qu'à un cénobite. Le logement ne se composait que de trois pièces, deux en bas et une en haut.

La porte d'entrée, qui figurait l'ouverture d'une grotte donnait accès à un escalier dont quatre ou cinq marches obliques, en roche brute, — bien entendu, — aboutissaient à un étroit couloir.

Dans ce couloir donnaient deux portes, celle de la salle à manger et celle de la cuisine ; un escalier dans le fond, conduisait à la salle du haut et à la terrasse qui servait de toit à la mode orientale.

Notre misanthrope ne voulait ni valet, ni servante; mais dans ce pays inconnu il ne pouvait rester cependant sans communications avec les vivants; il remarqua la douce et intelligente figure de Claude Bornier, un paysan que les déménageurs avaient pris pour les aider.

— Êtes-vous marié, mon ami? lui demanda-t-il.

— Non, monsieur.

— Vous vivez à l'auberge?

— Non, je vis chez mes parents. Notre village n'a pas d'auberge.

— Que font vos parents?

— Ils sont cultivateurs.

— Votre mère pourrait-elle se charger de me préparer mes repas?

— Cela dépend.

— Je ne suis pas difficile. Je vivrai comme vous. Vous n'avez pas l'air de mourir de faim.

— C'est *la bonne air* qui nous nourrit.

— La bonne air avec des choux, du lard?

— Oui p't'être bien et des omelettes et du p'tit veau, ou de la vache quand on en tue, ce qui n'arrive pas toutes les semaines.

— Enfin votre mère peut me faire à dîner?

— Oui, monsieur.

— Et qui me l'apportera?

— Moi, si vous voulez.

— C'est entendu.

Le soir même, Claude Bornier fit part à ses parents des intentions du nouveau propriétaire ; elles furent favorablement accueillies.

Les Bornier étaient de très braves gens dont l'aisance plus que modeste ne se soutenait qu'à force de travail, mais ils n'étaient pas malheureux, faisant honneur à leurs petites affaires, parce qu'ils mettaient leurs efforts en commun. On parlait de l'union, du bon accord qui régnait entre eux.

A l'époque où s'ouvre ce récit, il n'y avait qu'un souci qui troublât leur bonheur : Noël, l'aîné, allait épouser Geneviève Loze et l'on ne savait encore si Noël irait habiter chez son beau-père ou amènerait sa femme sous le toit paternel. C'était un sujet d'inquiétude pour la mère Bornier.

Noël et Claude étaient tellement liés ensemble que Claude dépérirait s'il était séparé de son aîné.

L'un avait dix-neuf ans l'autre vingt et un. Ils s'aimaient de l'amitié étroite de deux jumeaux.

Claude approuvait le mariage de son frère et loin d'être jaloux de Geneviève, reportait sur elle une part de son amitié fraternelle. Il espérait que la maison étant assez grande pour deux familles, le nouveau ménage s'y établirait.

Le futur était un bon travailleur, un cœur excellent et un beau garçon ; Geneviève n'avait pas moins de qualités. L'un était grand et fort ; l'autre, sous les apparences d'une beauté délicate, cachait les ressources d'une santé robuste.

Il était difficile de dire qui des yeux bruns ou des yeux bleus avaient le plus de flamme.

Les filles du pays jalousaient Geneviève et le garçon Noël et chez les vieilles superstitieuses les rencontrer ensemble, quand ils se promenaient après les vêpres, passait pour porter bonheur.

Le seul bruit défavorable à leur mariage c'est que le père Loze estimait sa fille digne d'un plus riche parti que le fils Bornier.

Claude, de retour de la maison de rocher, dit à sa mère :

— Sais-tu, mère, qu'il y aura peut-être gros à gagner avec cet artiste qui vient habiter la maison des rochers ? Eh bien, tout ce que l'on gagnera sera pour ajouter à la corbeille de noces de la mariée.

La mère Bornier se rendit à cette observation de Claude.

Donc, celui-ci, vers le midi, chaque jour alla porter au solitaire la soupe et le jambon de la ferme.

Clairon se montrait satisfait.

Et bien qu'il eût renoncé à tout commerce avec ses semblables, il se laissa aller à causer avec le jeune paysan et daigna lui apprendre qu'à Paris il avait été un personnage et avait gagné à la banque des sommes considérables.

Claude rapporta ses propos à sa mère et celle-ci n'avait pas sa langue dans sa poche, de sorte que tout le village sut bientôt que l'étranger était fort riche.

Plusieurs pièces d'or mises en circulation confirmèrent les propos de la fermière et on ne manqua point de dire :

— Quelle pitié de voir un millionnaire s'enterrer vivant dans un rocher !

— S'il voulait, il ferait rebâtir notre église !

— Ou réparer le lavoir.

— Ce doit être un avare.

En réalité, cet original était pauvre et s'il avait gagné à la banque, il avait sans doute reperdu.

En vain on lui offrit des lièvres et des truites ; il refusa gibier et poisson et déclara d'un ton bourru qu'il n'ouvrirait sa porte qu'à Claude Bornier. Les braconniers lui

Noël se désolait en prison.

faisaient peur; ils lui rappelaient que les solitudes sont fréquentées par les bandits et qu'il était seul.

A plusieurs reprises, il interrogea à ce sujet Claude Bornier.

— Ce pays est bien tranquille?

— Oh! oui, monsieur.

— Comment est mort le propriétaire de cette maison?

— De sa belle mort, monsieur.

— Il a eu de la chance.

— Pourquoi? monsieur.

Liv. 149. — Faya d Frères, éditeurs.

— L'endroit est si désert, on aurait pu l'assassiner.

— Vous croyez?

— On ne voit donc pas de malfaiteurs dans ce pays?

— Jamais, monsieur.

— Vrai?

— Je vous le jure.

— Jamais un vol?

— On se vole bien quelques petites choses entre soi, mais c'est tout. Est-ce que vous avez peur, monsieur?

— Moi, avoir peur? Regarde-moi bien; ai-je la mine d'un poltron?

— Pour çà non, répondit Claude, qui ne s'y connaissait pas.

— D'ailleurs, ajouta Clairon en indiquant une panoplie qui ornait la muraille de sa salle à manger, j'ai des armes.

Il avait en effet une vieille arquebuse, une épée romaine rongée par la rouille, un casque et un bouclier : des objets de curiosité.

Plusieurs semaines s'écoulèrent, l'automne jaunissait les bois et rendait la grotte de Clairon chauve de fleurs et de verdure. Des bandes de corbeaux s'abattaient parfois sur la terrasse et discutaient là de leurs affaires dans leur langue âpre et sonore. On était au milieu de décembre...

Une nuit, Jean-Baptiste Clairon fut réveillé en sursaut par un grand bruit qui l'effraya, sans qu'il pût se rendre compte de ce qui en était cause.

C'était la porte de la maison qu'on venait d'enfoncer.

Avant qu'il eût rallumé sa lampe, des piétinement nombreux l'avertissaient que sa chambre était envahie et presque aussitôt il était assailli de coups.

Crier au secours était inutile.

— Grâce! dit-il, ne me tuez pas!

On lui banda les yeux et on lui lia les pieds et les mains, tout en lui demandant son argent.

— Je n'ai pas d'argent, répondit-il.

— Ah! tu ne veux pas répondre, répliqua un des bandits.

Et lui mettant le poignard sur la gorge :

— Sens-tu cette lame?

— J'ai quelques pièces d'or dans une bourse sur la cheminée, dit-il.

Les voleurs firent main basse sur la bourse et revinrent à la charge.

— C'est tout ce que je possède; mes économies de cette année sur une petite pension dont je vis.

— Tu mens. Nous allons te découper par morceaux jusqu'à ce que tu avoues. D'abord les oreilles, puis le nez, les doigts et la langue... Allons!...

Déjà un bandit lui saisissait l'oreille quand il s'écria :

— Attendez!... Prenez dans mon gilet la clef de mon coffre-fort.

La clef fut vite trouvée.

— Et où se trouve ce coffre-fort?

— Sur ma terrasse, dans un creux du rocher du côté qui regarde Versailles.

Plusieurs bandits s'éloignèrent munis d'une lanterne. Un seul d'entre eux resta près du prisonnier.

Entendant son gardien fouiller dans un tiroir, celui-ci en profita pour soulever légèrement son bandeau. Il aperçut ainsi l'individu qui le dévalisait. Il était vêtu d'une blouse bleue et de culottes de toile grise et pouvait être pris aussi bien pour un ouvrier que pour un paysan. Il s'était noirci le visage.

Les autres revinrent de la terrasse pestant de n'avoir rien trouvé. Clairon tremblant les entrevit à peine; il ne put distinguer leurs traits et ne remarqua rien dans leurs costumes. Toutefois il crut reconnaître deux d'entre eux à leur accent.

— Il faut venir sur la terrasse, lui dit un de ces hommes. Et ne cherche pas à nous tromper!

Clairon fut détaché de son lit et servit de guide aux voleurs.

Il ouvrit sa cassette de fer et leur livra sa modeste épargne, presque tout ce qu'il possédait, cinq ou six mille livres.

Cependant les bandits semblaient déçus dans leurs espérances. Ils le croyaient riche.

Pour se consoler, ils mirent au pillage la cuisine et la cave, et enlevèrent des couteaux de table à manche de métal qu'ils prirent pour de l'argent.

Enfin ils attachèrent de nouveau leur victime sur son lit et sortirent, lui laissant de la lumière sur sa table de nuit.

A demi nu, mourant de froid, souffrant des coups qu'il avait reçus et des liens qui le retenaient, il s'abandonna aux plus amères réflexions.

Il en fit malheureusement de bien cruelles pour ses voisins.

LXVI

Cependant depuis quelques on avait publié les bans du mariage de Geneviève Loze avec Noël Bornier, et le soir même de l'événement, les Bornier et les Loze avaient dîné ensemble. Geneviève avait aidé sa future belle-mère à faire des crêpes et Claude en avait mis de côté pour les offrir le lendemain à son pensionnaire.

Vers les huit heures, les deux frères avaient été reconduire à moitié chemin Geneviève et son père et étaient rentrés chez eux le cœur gros de joie, car il avait été décidé que Noël et sa femme habiteraient chez les Bornier.

Le lendemain vers midi, Claude, comme d'habitude muni d'une gamelle de fer-blanc et d'un pain frais, se rendit à la maison de rocher. Sa surprise fut grande en voyant le jardin ouvert et se changea en effroi à la vue de la porte enfoncée.

Il courut à la chambre de Clairon.

— Claude! Est-ce-toi? criait celui-ci.

— Oui, monsieur.

— Ah! je t'en prie, dépêche-toi, délie-moi.

Claude s'empressa de couper les cordes du malheureux qui rentra sous ses couvertures.

— Allume du feu, de grâce! implora-t-il. Tu vois ce qui m'est arrivé.

— Ah ! monsieur, en voyant la porte enfoncée j'ai tremblé de vous trouver assassiné.

— Il s'en est fallu de peu. Ils m'ont laissé la vie, mais c'est tout ce qu'ils m'ont laissé, je suis à peu près ruiné.

— Et vous n'avez pas pu vous défendre ?

— Je n'en ai pas eu le temps.

Et Clairon raconta les faits tels qu'ils s'étaient passés, s'interrompant souvent pour gémir car ses bras et ses jambes étaient enflés et meurtris, il ne pouvait faire un mouvement sans souffrir.

Claude le plaignait et lui prodiguait des soins avec la bonté la plus touchante.

— Faut-il vous envoyer un médecin ? demandait-il. J'irai à Versailles vous en chercher un.

— Non, c'est inutile, répondait Clairon, mais il est nécessaire d'avertir la justice.

— Je n'y manquerai pas, répondit Claude.

— Ah ! mon pauvre ami, repartit Clairon, quelles tristes révélations j'ai à lui faire. Et toi-même...

— Moi, monsieur ?

— Oui, toi, n'as-tu rien à lui déclarer ?

— Mais j'ai à lui dire dans quel état je vous ai trouvé.

— Sans doute, mais ne sais-tu rien autre ?

— Ma foi... non.

Clairon lui lança un regard défiant.

— Quoi ! tu n'as aucun soupçon ?

— Aucun. Les gens du pays sont tous honnêtes. Ceux qui ont fait le coup sont probablement des rôdeurs de Versailles ou de Paris. Mais vous n'avez pu les voir, s'ils s'étaient noirci le visage.

— Je crois avoir reconnu la voix de plusieurs d'entre eux.

— Qui donc soupçonnez-vous ?

Clairon prit un air mystérieux :

— Je le dirai, répondit-il, au brigadier de la maréchaussée.

— Prenez garde de vous tromper, mon bon monsieur. N'avez-vous pas d'autres raisons que la ressemblance des voix ?

— Si, j'en ai encore une.

— Laquelle donc, sans vous commander ?

— Tu l'apprendras plus tard, mon pauvre Claude. Ah ! tu es un digne et honnête garçon toi et je vois ce que tu vas souffrir bientôt.

— Mais que voulez-vous donc dire, monsieur ? Expliquez-vous ; je vous en prie.

Soupçonnez-vous une personne de ma connaissance, par hasard ?

— Oui, Claude.

— Qui donc ? Nommez les personnes ? s'écria le jeune Bornier irrité et blessé de ces propos énigmatiques.

— Tu le sauras bientôt.

— Savez-vous que vous me fâchez, monsieur ?

— C'est possible ; mais c'est un petit mal pour un grand bien. Je te prépare ainsi à

à la triste nouvelle que tu dois apprendre. En attendant, va prévenir l'autorité sans t'arrêter à causer avec personne.

— J'y vais ; dit Claude, car je suis curieux de savoir ce que vous me cachez.

Le jeune Bornier s'éloigna à grands pas, il rencontra les gendarmes, comme ils revenaient de leur tournée habituelle. Et quelques heures plus tard le brigadier, accompagné du maire et de Claude se rendit sur les lieux du crime.

Le maire interrogea Clairon, il lui demanda s'il soupçonnait quelqu'un du pays.

— Oui, répondit Clairon d'une voix ferme ; j'ai remarqué deux hommes dont j'ai reconnu la voix. L'un était un individu de petite taille, large des épaules, qui a une voix de fausset. C'est, je crois, un braconnier qui cet été est venu deux fois m'offrir du gibier : même taille, même aspect et même voix que le braconnier Jaru.

— Et le second?

— Ah ! pour le second, cela me fait vraiment de la peine de le dénoncer, à cause de sa famille que je crois honnête.

Claude pressentit qu'il s'agissait de lui ou de quelqu'un des siens ; il pâlit.

— Parlez, dit le magistrat.

— Le second, reprit le plaignant avec effort, est un jeune homme d'une vingtaine d'années, de haute taille, sa voix a éveillé tout d'abord mon attention et mes souvenirs. C'est lui qui parlait le plus souvent qui me demandait où était mon argent et qui semblait diriger le pillage de la maison.

Il portait une petite moustache et des anneaux d'or aux oreilles. C'est lui qui m'a bandé les yeux, je crois ; en tout cas, voici le mouchoir dont il s'est servi, et qui porte ses initiales.

Clairon tendit un nomchoir de toile bordé de raies rouges, aux initiales N. B.

— Mon mouchoir ! s'écria Claude.

— Votre mouchoir ? demanda le maire. N'êtes-vous pas Claude Bornier?

— Oui, monsieur.

— Ce ne sont pas là vos initiales.

— Mais ce sont celles de mon frère qui s'appelle Noël, j'avais pris hier ce mouchoir pour venir ici et je l'ai oublié dans cette chambre.

— Mais tu n'es pas entré hier dans ma chambre, mon ami, dit Clairon.

— Si monsieur ; rappelez-vous ; vous m'avez dit d'aller y prendre un verre.

— Je ne m'en souviens pas.

— Quoi ! vous accuseriez...

— Laissez-nous la parole, jeune homme, dit le magistrat. Quel est le second coupable que vous désignez monsieur?

— Noël Bornier, M. le maire.

— Mais vous ne connaissez pas mon frère ! s'écria Claude avec indignation.

— Il est venu plusieurs fois ici.

— Ah ! c'est abominable.

— Brigadier, dit le maire, écartez le témoin.

— Mais monsieur, s'écria Claude, cet homme est fou ; laissez-moi donc défendre mon frère !

— Vous le défendrez devant le juge examinateur, qui viendra bientôt.

Dire l'exaspération de Claude est impossible. Accuser Noël !... Il eût été moins blessé d'être accusé lui-même.

— Cet homme est fou, répétait-il sans cesse. Comment peut-on l'écouter? c'est se montrer aussi fou que lui.

Quand à Jean-Baptiste Clairon, il demeurait convaincu et impassible.

Vers la fin de la journé eune instruction plus minutieuse fut faite par le juge examinateur de Versailles, qui, du domicile de Clairon, se transporta chez les Bornier ; bref un mandat d'amener fut décerné contre Noël, qui, la nuit même, fut écroué à la maison d'arrêt de Versailles.

Claude avait suivi son frère emmené entre deux gendarmes et l'avait embrassé tendrement au moment où il franchissait le seuil de la prison; puis il était rentré chez lui dans un morne désespoir.

Le lendemain, J.-B. Clairon se passa de dîner. Il ne lui restait rien dans son garde-manger et il n'osa aller crier famine chez ses voisins du village.

Pas un paysan ne lui aurait, à prix d'or, vendu un morceau de pain. Il se décida à prendre le chemin de la ville. Là, convaincu de ne pouvoir habiter de nouveau sa maison de rocher, il en fit enlever les meubles et l'étrange demeure fut rendue à sa solitude absolue.

Revenons à la famille Bornier.

Est-il nécessaire de dire que Clairon s'était complètement mépris ?

Noël et le braconnier étaient innocents.

Et tandis que ces derniers se désolaient en prison, les vrais coupable, Pelissier et sa bande faisaient bombance et se préparaient à de nouveaux exploits.

A quelque temps de là, ils pillèrent une maison de campagne des environs.

Les maîtres étaient absents, la concierge était allé s'amuser en ville, une jeune servante gardait seule la maison. La pauvre fille fut liée et sommée de servir de guide à Pelissier.

Elle-même ne fut pas épargnée. On lui vola ses boucles d'oreilles, une broche et un anneau d'or. Et Pelissier, qui avait appris la funeste méprise de la justice, traça à la craie sur une porte l'avis suivant :

« Que l'on n'accuse aucun paysan des environs ! »

Cependant, la famille Bornier était réservée à une nouvelle et plus cruelle épreuve.

Claude, miné par le chagrin, dépérissait à vue d'œil.

Ni le travail, ni les consolations de ses parents ne pouvaient l'arracher à la tristesse qui le dévorait. On craignait, si Noël était condamné, qu'il ne se suicidât.

Et si Geneviève essayait de relever son courage:

— Vous ne l'aimez donc pas? lui disait-il.

Il s'emportait, puis craignant de l'avoir blessée, lui demandait pardon:

— Geneviève, vous êtes ma sœur : le chagrin me tourne la tête; au fond du cœur je vous aime comme notre pauvre Noël; si vous étiez à sa place je ne serais pas moins désolé. Vous le pleurez; je le sais. Eh bien ! ne me cachez pas vos larmes, pleurons-le ensemble.

— Il nous faudrait un peu de distractions, dit Geneviève.

— Eh bien, c'est dimanche la fête à Saint-Cloud, voulez-vous y venir avec ma mère?

— Volontiers, Claude.

Le dimanche suivant, ils furent à Saint Cloud.

Là, tandis que Geneviève et sa mère s'étaient arrêtées chez une marchande de modes, il alla sur la place avec l'intention d'acheter quelque chose à la fiancée de Noël.

Il rencontra un juif qui vendait des bijoux faux et lui acheta pour une dizaine de francs, une broche et des boucles d'oreilles.

Puis il retourna souriant, porter son cadeau à la jeune fille.

— C'est de la part de Noël, lui dit-il.

Geneviève aussitôt se para des bijoux.

Tous trois furent ensuite dans un cabaret manger des gâteaux et boire de la bière.

Tandis qu'ils causaient, un individu, assis à une table voisine les examinait avec une attention trop soutenue pour ne pas être indiscrète.

Geneviève à la fin en devenait toute rouge de honte. Claude s'en aperçut et perdit patience.

— Monsieur, dit-il, qu'avons-nous donc de si curieux pour être regardés ainsi ?

L'inconnu sourit, se leva et s'approchant du jeune Bornier :

— Vous me demandez ce qui excite ma curiosité ? dit-il.

— Oui, monsieur.

— Eh bien ! ce sont les bijoux de mademoiselle.

— Ah ! fit Claude, qui crut à une impertinence, vous faites le malin avec moi parce que je suis un paysan, mais prenez-y garde... Je ne vous dis que ça. Je ne suis pas disposé à supporter votre insolence.

— Ne vous fâchez pas et parlez moins haut, je vous prie. J'ai à vous parler sérieusement.

— Je ne vous connais pas, repartit Claude avec aigreur.

— Nous avons le temps de faire connaissance. Mais un mot seulement, je vous prie. Si vous ne voulez pas me répondre, c'est à mademoiselle que je m'adresserai.

— Eh bien ! que voulez-vous ?

— De qui mademoiselle tient- elle ses boucles d'oreilles et sa broche ?

Claude, à cette question étrange, ouvrit de grands yeux.

— De moi, répondit-il.

— Et où les avez-vous achetées ?

— Sur la place.

— A qui ?

— A un marchand ambulant.

— Dans une baraque ?

— Non, ce marchand circulait dans la foule avec une boîte entr'ouverte.

— Et vous retrouveriez ce marchand ?

— C'est bien possible. Mais pourquoi ces questions ? Voudriez-vous acheter des bijoux semblables ?

— Non, écoutez-moi bien.

L'inconnu se pencha vers Claude et lui dit à voix basse :

— Ces bijoux ont été volés.

Claude fit un saut en arrière.

— Vous dites ?

Puis arrêtant sur l'inconnu un regard menaçant et plein de colère contenue :

— Malheureux !

— Je ne vous accuse point, mais ils ont été volés.

— Qu'en savez-vous ?

— Je suis agent de police et j'ai sur moi le signalement des bijoux en question.

Depuis le malheur de son frère, Claude était devenu extrêmement ombrageux. Le seul mot de vol le troublait. Il perdit contenance et pâlit.

— Qu'avez-vous donc, Claude ? lui demanda Geneviève.

— Rien, répondit-il.

— Que lui dites-vous donc, monsieur ?

L'agent eut un sourire mystérieux.

Geneviève avait l'air candide; ses regards avaient la pureté limpide des yeux d'un enfant, mais lui par caractère et par métier ne croyait plus à la candeur des jeunes filles.

— Voyons, reprit-il, remettez-vous. Vous n'êtes en cause qu'indirectement. Je ne vous accuse pas, mais enfin ce marchand ?...

— Je le retrouverai, répondit Claude avec exaltation.

Venez, ajouta-t-il en s'adressant à sa mère et à Geneviève. Nous allons chercher sur la place le marchand qui tantôt m'a vendu les boucles d'oreilles.

— Mais pourquoi ?

— Vous le saurez plus tard. Venez, nous n'avons pas une minute à perdre.

Les deux femmes se levèrent inquiètes.

Claude les avait quittées et marchait seul en avant comme un fou.

L'agent le suivait de près.

Arrivé sur la place, Claude chercha le juif de groupe en groupe, mais en vain.

L'agent lui demanda le signalement de cet homme, il le lui donna exactement et pendant plus d'une heure ils continuèrent leurs recherches.

Le juif avait probablement écoulé sa marchandise et quitté la ville.

Enfin l'agent se lassa.

— Je pense, dit-il à Claude, que j'y ai mis de la patience.

— Et moi ! fit ingénument ce dernier.

— Vous allez me suivre avec ces dames chez M. le commissaire.

— Encore !

— Il le faut ; mais ne craignez rien.

Puis s'adressant aux deux femmes :

— Venez, leur dit-il.

— Oui, mais qu'y a-t-il donc ?

— On va vous le dire. Ne vous alarmez pas.

Le bureau n'était pas loin. L'aspect singulier du lieu, les visages peu avenants des amiliers les impressionnèrent tout d'abord.

L'agent fit son rapport, puis le commissaire interrogea Claude.

— Comment vous nommez-vous ? D'où êtes-vous ?

— Claude Bornier, de X..., près Versailles.

Les deux hommes de police eurent un mouvement de surprise.

Cependant Claude et Geneviève s'étaient revus et s'étaient juré de travailler à la découverte des coupables.

— Seriez-vous parent de Noël Bornier, actuellement détenu à Versailles?

— Je suis son frère.

Nouvelle sensation.

— Approchez, madame; qui êtes-vous?

— Je suis sa mère.

— Et cette jeune fille?

— Geneviève Loze qui doit se marier avec mon pauvre Noël.

— Dites-moi, mademoiselle, de qui tenez-vous les boucles et la broche que vous portez?

— De Claude qui me les acheta tout à l'heure à la foire, pendant que sa mère et moi nous étions chez un mercier près de la place.

— Vous savez que ces bijoux ont été volés.

— Volés !

— Veuillez me les remettre.

La mère Bornier détacha la broche et les boucles tandis que la jeune fille sanglotait dans son mouchoir.

— Ces objets, reprit le commissaire ont été volés dans une villa des environs *par les mêmes individus qui ont dévalisé la maison de Rochers*. Nous en avons la description.

L'agent donna lecture de ce signalement, il était parfaitement exact.

— Vous prétendez toujours avoir acheté ces objets ? reprit le commissaire.

— Oui. monsieur.

— C'est une étrange fatalité. Si vous êtes coupables, vous avez des figures bien trompeuses, mais je ne peu m'arrêter à cette considération ; l'antécédent de l'affaire Clairon m'oblige à la prudence. Une dernière question :

— Vous connaissez un nommé Pelissier ?

— Non, monsieur.

— L'affaire est entendue, dit le magistrat d'une voix sévère. Femme Bornier et vous, jeune fille, vous êtes libres jusqu'à nouvel ordre. Quant à vous, Claude Bornier, qui reconnaissez avoir donné à la fille Loze des bijoux volés, je vous garde.

Il y eut une indicible explosion de douleur, mais sur un signe du commissaire, Claude fut arraché des bras de sa mère et emmené au violon, tandis que les deux femmes étaient poussées dehors.

Nous renonçons à dire leur retour à la maison.

— Vous nous avez porté malheur, dit le père Loze : je ne veux plus que ma fille vous fréquente.

LXVII

DÉVOUEMENT FRATERNEL

L'opinion qui jusqu'alors avait été favorable aux Bornier, commença à se tourner contre eux.

L'arrestation de Claude fut maintenu et Geneviève fut surveillée.

Enfin Noël fut condamné à dix ans de prison et le braconnier acquitté, faute de preuves suffisantes.

Quinze jours plus tard, ce fut le tour de Claude. Il fut acquitté, mais en rentrant chez lui une nouvelle douleur l'attendait : son père était mourant ; le chagrin l'avait tué.

Cependant Claude et Geneviève s'étaient revus et s'étaient juré de travailler à la découverte des coupables. Jugeant bien que, s'il restait au village, ses bonnes intentions resteraient infructueuses, il repartit pour Saint-Cloud et se rendit chez le commissaire de police.

— Monsieur, lui dit-il, je suis convaincu de l'innocence de mon frère Noël Bornier condamné à dix ans de prison. Vous en souvenez-vous ?

— Parfaitement. Nous n'oublions jamais ceux que nous faisons arrêter. Que voulez-vous ?

— Je veux trouver les coupables afin de délivrer Noël.

— Très bien. Et que comptez-vous faire pour arriver à ce résultat ?

— M'enrôler dans la police.

Le commissaire sourit.

— Faites une demande à M. le lieutenant général de police au Grand-Châtelet, je l'apostillerai et je la ferai parvenir.

La demande fut faite le jour même et peu de temps après Claude faisait partie de la police de sûreté. On lui laissa une liberté particulière ; on le considéra comme un volontaire en respectant les motifs qui avaient dicté sa résolution.

Après avoir fait à Paris, sous la direction de Postel, une sorte d'apprentissage, on l'envoya à Versailles, où on le laissa à ses propres inspirations.

Le malheur avait retrempé ce jeune homme et l'amour fraternel exalté avait fait d'un naïf et timide paysan un homme plein d'habileté et de courage.

Nous allons le suivre dans sa chasse aux bandits.

Il parcourut d'abord les foires et les fêtes des villages voisins dans l'espoir d'y retrouver son marchand de bijoux. C'était un juif allemand dont le type et l'accent étaient faciles à reconnaître.

Son espoir ne fut pas trompé ; il l'aperçut un jour en train de vendre des foulards; il le suivit jusque fort avant dans la soirée. Le juif dîna d'un morceau de pain et d'un verre d'eau et lui se passa de manger. Le colporteur ne s'arrêta point au cabaret et rentra directement chez lui. Il possédait logement et boutique dans une rue étroite et si déserte que Claude dut renoncer à monter la garde devant la maison. Il était cependant bien décidé à ne pas le quitter, convaincu qu'il le verrait bientôt avec ses pourvoyeurs ordinaires.

Enfin, vers trois heures du matin, il se retira et alla achever sa nuit dans un poste.

Après s'être accordé quelques heures de repos, il se remit en quête. Il devança le lever du juif.

Ce fut la femme de celui-ci qui enleva les volets.

« Il dort pensa Claude, l'instant est propice pour jeter un coup d'œil dans sa boutique

Il y fut aussitôt. Il entra et se trouva au milieu d'un bric-à-brac sans valeur.

Il acheta quelques monnaies de cuivre dont il n'aurait pu lire les lettres à demi effacées.

— Vous ne vendez pas de bijoux ?

— Non, pas pour le moment.

— Vous n'avez pas que ce magasin ?

— Rien que ce que vous voyez.

— Il me semble vous avoir vu hier à la fête de X...

— Moi ? Ah ! qu'y serais-je allé faire ?

Il se retira en se disant: « Si ce juif n'est pas un petit receleur, c'est le colporteur d'un marchand qui pratique le recel en grand.

Il se retira et se tint en observation à une distance convenable; jamais chat guettant une souri n'eut plus de patience.

Tout le jour se passa dans une vaine attente... tout le jour et une partie de la nuit. Enfin Ephraïm (c'était le nom du juif) sortit. Claude le vit se diriger vers une rue commerçante et entrer chez un sieur Lecamu, banquier — et nous pouvons le dire de suite, — entrepositaire de la bande Pelissier.

Lecamu, bijoutier-horloger, avait un magasin d'assez bonne apparence.

En face était un cabaret. Claude s'empressa de s'y établir. Mais les vitres poussiéreuses et garnies de pendules et de paquets de galons lui dérobaient la vue des receleurs. Il questionna le maître du cabaret.

— Il y a longtemps que vous êtes établi ici, monsieur?

— Huit ans.

— Je ne connais pas la ville, je vois là un magasin d'horlogerie d'occasion et ça me donne l'idée d'acheter une montre. Connaissez-vous cet horloger.

— Je le connais et je ne le connais pas. Je vois beaucoup de gens qui achètent chez lui. Je pense que ces montres en valent d'autres.

— Oh! sans doute, mais les objets d'occasion sont toujours d'un prix surfait; quand on n'est pas connaisseur, il est bon de s'adresser à un marchand consciencieux.

Le cabaretier, à ce dernier mot si prodigué dans le commerce mais si étrange lorsqu'il est prononcé avec un accent sincère, ne put réprimer un sourire.

— Pour consciencieux, dit-il, je ne le garantis pas, mais il est riche et si vous êtes à marier je vous conseille de demander la main de sa fille.

— Ah! il a une fille.

— Et une jolie encore!

— Vrai?

— Une personne charmante, qu'il adore. Il est fou de sa fille, cet homme-là.

— Eh! mais, fit Claude, rien que pour voir la demoiselle, j'irai peut-être bien acheter une montre.

— Vous la verrez. Elle tient les livres.

— Elle s'appelle?

— Eugénie.

— Elle est blonde?

— Comme de l'or... Vous qui êtes brun...

— Ah! ne riez pas, bien que je n'en aie pas l'air, j'ai du bien et sans savoir sa dot je n'en suis pas effrayé.

— Tenez, dit le cabaretier, justement elle ouvre sa fenêtre.

Claude leva les yeux et Mlle Lecamu, un moment penchée au balcon, se retira aussitôt

Elle était en effet très jolie.

Claude en eut le frisson.

Car déjà dans sa pensée, toute la maison Lecamu devait être arrêtée.

— Elle est fille unique? reprit-il.

— Oui, monsieur.

— Et son père l'adore...

— Il en est fou... surtout depuis la mort de sa femme.

Comme il disait, la porte du magasin s'ouvrit et livra passage à Ephraïm ; il portait sous son bras un paquet volumineux.

Claude, qui avait payé d'avance en prévision de cette réapparition, se leva.

— Bien le bonjour, monsieur, dit-il, je vais réfléchir.

Et il suivit le juif.

Dans la rue, se trouvait un bureau de police. Claude le savait. Au moment où le juif atteignit le bureau, il le rejoignit et lui prenant familièrement le bras

— Où allez-vous ? lui demanda-t-il.

Ephraïm fit un bond de côté et l'enveloppa d'un regard ahuri.

— Vous ne me remettez pas ? fit Claude.

— Non... non, monsieur.

— Eh bien, nous allons renouveler connaissance.

— Où cela ?

— Ici, répondit Claude, en indiquant le bureau de police.

Ephraïm tenta de s'échapper, mais Claude avait la main solide.

— Pas de résistance inutile, lui dit-il.

Il fit signe à un sergent et un instant après l'israélite était en présence du commissaire.

— Monsieur, dit tout d'abord Bornier, je vous amène un receleur.

Il raconta ensuite toutes les péripéties de sa patiente surveillance.

Le paquet que portait le juif contenait des dentelles, des montres, des bijoux de tout prix. Il ne put en nier la provenance, mais en protestant de son honnêteté.

— Je suis colporteur, dit-il, et bien connu dans les environs de la ville.

— Vous m'avez vendu, dit Claude, à la fête de Saint-Cloud, des bijoux volés à la servante d'une maison de campagne pillée par une bande célèbre ; vous ne voulez pas me reconnaître ?

— Je vous vois pour la première fois.

— Moi, je vous reconnais, répliqua Claude.

Puis il rapporta sa conversation avec la femme d'Ephraïm qui rejetait bien loin l'idée d'aller vendre dans les foires.

Le juif se sentit serré de près et se renferma dans un silence systématique.

Il nia tout.

Il n'en fut pas moins retenu au poste.

Grâce à la rareté des passants, cette arrestation passa inaperçue et fut ignorée de Lecamu. Toutes les mesures purent être prises pour seconder Claude Bornier.

Celui-ci se fit renseigner sur l'habitation du receleur.

Cette maison n'avait d'issue que sur la rue. Claude fit surveiller l'entrée et envoya des agents au cabaret qu'il venait de quitter.

Il se chargea du reste.

Son plan était fait.

Et quelques instants plus tard il se présenta chez le bijoutier-horloger.

Au bruit de la sonnette, Lecamu accourut.

C'était un homme tout rond, à la face réjouie, en bon vivant.

— Monsieur Lecamu ?

— C'est moi, monsieur.

— Monsieur, je désire vous parler en particulier.

— Très bien, monsieur, répondit le marchand en avançant une chaise.

— Pardon, ici on peut nous déranger.

— C'est d'affaire de commerce qu'il s'agit ?

— C'est pour affaire...

Lecamu l'examina à la dérobée.

Il se demandait si c'était au receleur ou au marchand autorisé qu'il désirait parler.

— Eh bien, monsieur, je vais dire à ma fille de descendre et nous passerons dans mon cabinet.

Il appela, Eugénie s'empressa de descendre et le marchand l'introduisit dans son cabinet.

En passant, il aperçut dans la salle à manger, une cage pleine d'oiseaux, des vases débordant de fleurs, les détails d'un intérieur paisible et honnête.

Il dut réagir sur les impressions qu'il subissait pour exposer l'objet de sa visite.

— Monsieur, dit-il enfin, je me nomme Claude Bornier, je suis le frère de ce malheureux condamné à dix ans de prison pour un vol commis dans une maison de campagne, — la maison de Rochers. Vous en rappelez-vous ?

— Parfaitement.

— Mon frère Noël est innocent de ce vol, vous le savez ?

Lecamu s'inclina comme par politesse.

Cette hypocrisie ramena le courage de Claude.

— Moi-même, reprit-il, à la dernière fête de Saint-Cloud, ayant acheté des bijoux communs à un juif, je fus arrêté porteur de ces bijoux et c'est par miracle que je ne fus pas condamné.

Le visage de Lecamu se rembrunit singulièrement.

— Cependant, reprit Claude, la bande qui avait dévalisé la maison des Rochers et tant d'autres continuait ses brigandages. J'avais à cœur de réhabiliter mon père et je pris une résolution assez extraordinaire : je me fis agent de police. J'obtins du Châtelet la plus grande liberté d'action et je me mis à la recherche des voleurs et des receleurs.

— C'est très beau, monsieur, c'est très beau. J'ai plaisir à apprendre de vous ce trait d'amitié fraternelle, mais j'attends les motifs de votre visite.

— J'y viens, monsieur, et ce que je vous ai raconté n'y est pas étranger.

— Je vous écoute, fit Lecamu qui en avait deviné plus long qu'il ne voulait le laisser paraître.

Claude raconta sa rencontre avec le juif Ephraïm, ses observations et leurs conséquences, mais sans accuser encore l'honnête bijoutier.

— Fatalité ! s'écria celui-ci. Ah ! monsieur, à combien de dangers nous expose notre commerce. Cependant depuis que je suis établi, voilà la première mésaventure de ce genre. Heureusement qu'un passé honorable, des livres en règle, une comptabilité parfaitement tenue me mettent au-dessus de tout soupçon.

— Détrompez-vous, monsieur, fit l'agent.

— Comment ! vous penseriez ?...

— Ne vous méprenez pas au calme de mon langage. Les charges les plus graves s'élèvent contre vous. En ce moment votre maison est gardée à vue. Vous êtes sous le coup d'une arrestation.

Lecamu se leva brusquement et sa physionomie s'éclaira d'une expression ironique ; son masque de bonhomie tomba.

— Permettez, monsieur, fit-il, vous faites erreur ; pour m'arrêter il faut, ou le flagrant délit, ou une perquisition à la suite de laquelle les magistrats constatent les preuves du délit dont vous m'accusez.

— A votre tour, monsieur, prenez-le moins haut. Le juif Ephraïm est un de vos colporteurs, il est vu entrant chez vous les mains vides et sortant ensuite chargé de marchandises volées. Il est coutumier du fait ; il m'a vendu des bijoux volés et dernièrement il vendait des foulards volés provenant de chez vous. Voilà des preuves.

— C'est ce misérable qui a dit cela ?

— Sans doute.

— C'est une calomnie.

— Nous verrons bien !... Enfin aujourd'hui, vous lui donnez à vendre des dentelles et des foulards provenant d'un magasin d'horlogerie.

— Je nie !.. je le nie formellement.

— Niez ; on commence toujours par là. Ephraïm a d'abord nié et vous a défendu... puis il a dit quelques mots... Ce soir, demain, il nous révélera tout ce que nous voulons savoir, mais dès maintenant ma conviction est formée.

« Depuis de longues années, monsieur Lecamu, vous êtes l'aîné d'une bande organisée qui a dévalisé la maison de Rochers, la villa de Bergemont, la ferme des Brathier, et d'autres, vous êtes le receleur de cette bande qui s'appelle aujourd'hui la clique de Pelissier, et demain se nommera la clique Lecamu. Niez, ne niez pas, nous vous tenons.

— Monsieur, répondit Lecamu d'un ton sec, êtes-vous porteur d'un mandat d'amener ?

— Non, monsieur.

— Cessez-donc de vous mettre en frais d'éloquence, j'attendrai l'interrogatoire de M. le juge examinateur de Versailles.

— Vous ne l'attendrez pas.

— Que voulez-vous dire ?

— Ce n'est point que l'attente serait longue, je n'ai qu'un signal à donner, et vous comparaîtrez devant les magistrats. Mais ne remarquez-vous pas que j'ai procédé avec vous contrairement à tous les usages. Est-ce qu'en pareil cas, on agit ainsi que je l'ai fait ? Réfléchissez.

Lecamu réfléchit et se dit : Allons, ce n'est que du chantage.

— Si je vous comprends bien, dit-il, vous seriez disposé à m'éviter les désagréments d'une visite domiciliaire ?

— Je suis disposé à vous donner un bon conseil et même à vous rendre service.

— Voyons quel est ce conseil ?

— Si je me suis fait agent de police, c'est dans le but unique de sauver mon frère.

— Oui, je sais... fit le receleur. Eh bien ?

Livrez-moi Pelissier et sa clique, donnez-moi des preuves que ce sont eux qui ont volé chez Jean-Baptiste Clairon.

— Etes-vous fou? s'écria Lecamu.

— Ne niez plus!

— Est-ce que je connais les individus dont vous me parlez ? Et voilà ce que vous appelez un bon conseil ?

— Oui, cher monsieur. Vous pensiez peut-être que j'allais vous demander de l'argent pour prix de mon silence, ou vous aider à mettre tout en ordre chez vous.

— Tout est en ordre.

— Ou vous aider à fuir?

— Mais enfin ! fit Lecamu qui n'y voyait plus clair.

— Non, vous serez arrêté, vous serez ruiné peut-être, mais si vous me livrez les bandits et les preuves que je réclame, je m'engage à sauver un bien qui vous est plus cher que la vie.

— Qu'est-ce ? fit Lecamu.

— Votre fille.

Ces mots produisirent l'effet que Claude en attendait.

— Ma fille ! s'écria Lecamu.

Et cet homme bondit comme un père qui, surpris par l'incendie, s'est élancé hors de sa maison et tout à coup se rappelle un enfant menacé par les flammes.

Lecamu dans la catastrophe qui le menaçait avait oublié sa fille et soudain, rappelé à la réalité, s'oublia lui-même pour ne plus penser qu'à son enfant.

Au fond il savait que sa maison regorgeait de preuves de sa complicité avec les bandits et qu'une arrestation serait suivie d'une condamnation, et il allait oublier que sa fille partagerait son sort :

Il renonça à une vraie comédie.

— Vous sauverez ma fille, dites-vous?

— Oui.

— Vous me le jurez ?

— Je vous le jure.

Il hésita encore, ayant peu de foi aux serments.

— Il me faudrait un gage, dit-il.

— Je n'en ai pas d'autre que ma parole, répondit Claude. Mais dépêchez-vous, mes collègues sont en face de votre maison et s'impatientent. On peut suspecter mes lenteurs et alors tout serait perdu.

— Et comment sauverez-vous ma fille ? Ils la verront sortir... ils la suivront, ils...

La terreur étouffa ses dernières paroles.

Voici ce qu'il faut faire, dit Claude. Vous avez de l'argent en caisse ?

— Oui.

Vous garnirez la bourse de votre fille ; ce soir elle partira pour Paris, s'y cachera et de là gagnera la frontière.

— Mais comment?

— Procédons avec ordre et évitons les cris et les explications; le temps presse. Placez-vous à cette table.

Le vol avait été précédé d'un massacre de valets et de servantes.

Lecamu obéit.

— Vous allez sous pli cacheté qu'elle n'ouvrira qu'à Paris donner l'ordre à votre fille de quitter la France, sans s'arrêter, sans se retourner pour regarder derrière elle. Ecrivez.

Lecamu écrivit quatre lignes et les cacheta.

— Après ? demanda-t-il.

— Vous allez lui dire ceci : « Eugénie, j'ai à te confier une mission pressée et mystérieuse qui exige une obéissance aveugle. Tu vas monter dans ta chambre. Pendant ce temps viendront ici des hommes ; quand ils seront dans mon cabinet, tu descendras

et tu sortiras de la maison sans bruit. Dehors tu prendras une voiture pour Paris et quand tu seras arrivée tu prendras connaissance du pli cacheté que voici. » Vous lui remettrez votre argent. Elle sera sauvée et vous serez arrêté et condamné à cinq ans. Etes vous convaincu?

— Oui, répondit Lecamu.

— Maintenant, dit Claude, service pour service, donnez-moi le moyen d'arrêter les bandits.

Lecamu se leva, ouvrit son secrétaire et d'une cachette pratiquée dans le meuble tira une plaque de cuivre sur laquelle étaient gravées diverses figures bizarres.

— Prenez ceci, dit-il, et rendez-vous ce soir au cabaret de Boutelin, du *Merle blanc*, rue XX. — Vous direz au maitre de la maison : — « J'ai à parler d'affaire avec les membres de la société, sont-ils là depuis dimanche? »

N'oubliez pas cette formule. Boutin vous répondra :

— « Vous avez peut-être quelque chose à leur remettre ? »

— « J'ai, lui répondrez-vous, une gravure sur cuivre à lui communiquer.

« Vous serez introduit dans la chambre où mes voleurs se réunissent.

« Ils sont quatre ou cinq ordinairement. Ils n'aiment pas les réunions nombreuses. Mais le chef s'y trouvera, je vais vous donner leurs noms de guerre :

Et Lecamu écrivit la liste suivante :

« Pelissier, le daron, le Loup-rouge, le Putois, le Furet, le Marquis, la Demoiselle.

— Très bien, dit Claude ; si ce soir les bandits ne sont point en mon pouvoir, votre fille sera poursuivie activement.

Lecamu protesta de sa sincérité.

— Maintenant, agissez, reprit l'agent.

Tous deux entrèrent dans le magasin.

Lecamu ouvrit la caisse, en tira des rouleaux d'or et plusieurs traites et appela sa fille. Il lui parla un instant à voix basse, l'embrassa avec effusion, ce dont la jeune fille parut aussi étonnée que confuse.

Lorsqu'elle fut dans sa chambre,Claude fit signe à ses collègues.Ceux-ci accoururent

— Suivez-moi, leur dit-il.

Et tenant par le bras le receleur, il quitta la boutique pour le cabinet de travail.

— Mettez les menottes à cet homme, dit il.

Lecamu tendit les mains avec résignation.

Et tandis que Claude occupait ainsi ses collègues, Eugénie s'éloignait d'un pas rapide.

— Maintenant, messieurs, dit Claude, que l'un de vous aille chercher monsieur le commissaire. Lecamu m'a avoué sa culpabilité et je l'ai décidé à faciliter les recherches de la justice.

Une heure plus tard, le juge examinateur entrait chez Lecamu.

Celui-ci tremblait qu'on ne lui parlât de sa fille, aussi s'empressa-t-il d'aller au-devant du magistrat, afin d'occuper son esprit et de donner à Eugénie le temps de fuir.

Il lui eût été parfaitement impossible de dissimuler son coupable commerce.

Ses caves regorgeaient de marchandises volées de toutes espèces et de toutes provenances. Il fallait pour les enlever deux voitures de déménagement

Il avait donc obtenu à bon compte le salut de sa fille, et quand le juge la demanda, il feignit la surprise.

— Elle venait de sortir quand monsieur l'exempt est entré, dit-il. Je m'étonne qu'elle ne soit pas encore de retour.

— Oui, affirma Claude, avant d'arrêter le juif, j'étais au cabaret en face, je me rappelle avoir vu une jeune fille à une fenêtre du premier étage. J'avoue l'avoir oubliée depuis.

— Elle ne peut tarder à rentrer, la pauvre enfant, reprit Lecamu. On la retient chez quelqu'une de ses amies, sans doute.

— Donnez-nous les adresses des personnes qu'elle voit d'habitude.

Lecamu dicta une longue liste d'adresses et ce fut encore pour Eugénie autant de temps de gagné.

Claude fut réprimandé pour son oubli ; alors il dit qu'il espérait faire pardonner son étourderieen arrêtant le soir même les bandits avec lesquels Lecamu était en relations.

— Toutefois, ajouta-t-il, je tiens à ce que l'affaire ne soit pas ébruitée avant quelques jours, autrement elle n'aura point tous ses résultats.

On se rendit à son observation.

Il fut décidé, par mesure de précaution,que Lecamu resterait chez lui jusqu'aux lendemain et gardé à vue, et Claude reprit toute la liberté d'action dont il avait besoin.

Sans perdre une minute, il se rendit dans un petit logement qu'il avait loué, changea de costume, se travestit, ainsi que l'exigeaient les circonstances, et, suivi à distance par une escouade d'agents à qui il avait donné ses instructions,se dirigea vers le cabaret du *Merle Blanc*.

Il ne doutait point de la sincérité de Lecamu ; il est des circonstances où le plus fourbe dit la vérité et le receleur aimait trop sa fille pour la sacrifier à sa camaraderie. Peu lui importait le sort réservé à Pelissier et compagnie.

Mais la clique serait-elle ce soir-là réunie à sa piolle? C'est ce que Claude se demandait avec anxiété.

XLVIII

PELISSIER ET SA CLIQUE.

Conduites avec ordre les affaires de Pelissier étaient en pleine prospérité et ce daron se félicitait chaque jour de s'être séparé des cartouchiens.

— Je partage l'avis des médecins, disait-il, la vie à la campagne est beaucoup plus saine qu'à la ville. On n'y respire pas le souffle impur de la pousse ; on n'y est pas autant sujet aux maux de gorge.

Il venait de temps en temps se reposer à Versailles,mais il respectait cette ville qui, ainsi que nous l'avons dit, depuis la mort de Louis XIV était devenue une petite ville morte et presque déserte. Son entente avec Lecamu en faisait sa capitale.Le receleur lui faisait des conditions très dures, mais dans une certaine mesure il pouvait avoir confiance en lui et il lui offrait en tout temps des débouchés certains.

Probablement, outre les colporteurs, Lecamu avait d'autres receleurs lui-même, à Paris ou dans des villes plus éloignées.

On a bien vu, de notre temps, la bande Graft., qui opérait dans le nord, avoir pour receleur un bijoutier de Chaumont-sur-Marne.

Pelissier tirait des villas beaucoup d'objets encombrants,des tapisseries, des œuvres d'art, dont il n'aurait su que faire sans les caves de Lecamu. Il y avait un prix fixé d'avance pour tous ces objets : les tapis se vendaient à l'aune. Pour l'or et l'argent on lui faisait cinq pour cent de plus que chez les receleurs de Paris.

Lecamu achetait des propriétés aux environs et Pelissier voyait avec joie le temps prochain où il pourrait se retirer des affaires, devenir planteur de choux... le rêve de tous les individus qui ont mené une existence *agitée*. Il regrettait d'être trop vieux ; il aurait demandé la main de Mlle Lecamu.

Les hommes mangeaient et buvaient le plus possible sans autre ambition que d'entretenir une ceinture bien garnie. Ils s'habituaient à compter sur l'impunité et se croyaient exemptés de la corde parce qu'ils étaient loin du Châtelet.

Les richesses qu'ils rencontraient ne leur faisaient point envie. Le pillage du château de Bargemont les avait beaucoup divertis, mais tout ce que renfermait ce riche séjour, meubles somptueux, goût artistique, luxe raffiné, rien n'avait parlé à leur imagination. Tout ce qu'ils en comprenaient c'était le poids de l'argenterie et le vin... Ah ! il ne fallait pas les abandonner dans les caves, ils n'en seraient sortis qu'ivres-morts, traînés par la force armée.

Le château avait été pris en un tour de main.

Malheureusement l'intendant ayant des domestiques et des armes avait voulu résister et le vol avait été précédé d'un massacre de valets et de servantes.

L'intendant, les pieds au feu, avait subi un long interrogatoire et l'infortuné, vaincu par d'intolérables souffrances, avait dû livrer l'argent qu'il avait récemment touché de ses fermiers.

Là encore Pelissier avait démontré une fois de plus à sa clique, — que tourmentait parfois la nostalgie des mauvais lieux de Paris, la supériorité des opérations à la campagne. On était toujours renseigné sur la caisse où l'on allait frapper pour la régularité des paiements.

A l'époque où nous sommes arrivé, il étudiait les moyens de saisir les recettes des impôts et dans ses projets devançait Mandrin, l'ennemi de la gabelle.

Mais pour cette guerre aux gabelous il fallait les montagnes des Cévennes et de l'Auvergne et une nombreuse cavalerie. La proximité de la frontière aussi n'était pas à dédaigner en cas de revers.

Dans l'Ile-de-France l'entreprise eût été impossible.

Enfin on ne pouvait tout faire et l'on devait laisser à la postérité quelque grande œuvre à accomplir.

Le soir où Claude Bornier se trouva sur la piste, le daron dînait en famille au *Merle blanc*. Comme l'avait dit Lecamu ils n'étaient là que quatre ou cinq.

Pelissier écoutait le rapport du Putois qui avait découvert une bien jolie ferme du côté de Saint-Germain et tous les yeux brillaient de convoitise à la peinture qu'il en faisait.

Un fermier cossu, une fermière dodue; deux époux qui le dimanche exposaient sur les habits neufs un assortiment de solide bijouterie. Un bétail nombreux, ce qui supposait de bons revenus. Quant aux abords de la ferme ils n'avaient rien de redoutable, et si les chiens voulaient accepter quelque chose, on pourrait entrer sans difficulté.

— Eh bien, dit Pelissier, pourquoi pas? C'est dans les conditions ordinaires, nous ne trouverons guère mieux. Préparez quelques friandises pour les chiens et nous irons dire bonsoir à leur maître.

L'aimable compagnie riait encore de cette décision lorsque Claude entra au cabaret.

Dans la salle, Boutelin veillait à la lumière enfumée d'une chandelle. Claude fut à lui et lui tint le langage qui lui avait été dicté.

— J'ai à parler aux membres de la société, dit-il, sont-ils là depuis dimanche?

Boutelin, espèce d'ivrogne lucide, le considéra de la tête aux pieds et répondit:

— Vous avez peut-être quelque chose à leur remettre?

— J'ai une gravure sur cuivre à leur communiquer.

— Montrez.

Claude montra la plaque de Lecamu.

Boutelin lui indiqua une porte:

— Ils sont là, dit-il.

Claude entra dans l'arrière-boutique où les bandits se délassaient des fatigues de la journée.

Pelissier s'était levé et se promenait de long en large.

Claude le remarqua tout d'abord et devina le daron.

Tous à l'entrée de l'étranger se retournèrent avec surprise.

— Qui vient là? fit le Loup-rouge. Ah ça, Boutelin, ce vieil ivrogne, est donc sous son comptoir?

— Je viens de parler à Boutelin, dit Claude, je lui ai donné le mot de passe et montré la plaque de cuivre que vous savez.

— Sois le bienvenu, jeune homme, dit Pelissier en tendant la main à Claude et en le fixant dans les yeux.

Celui-ci répondit à cette politesse sans émotion apparente.

— Prends un siège si tu en trouves un, et dis-nous à quoi nous devons ta visite.

— Daron, répondit Claude, je viens vous apporter de mauvaises nouvelles. La *pousse* est en mouvement. Il n'est question que de vous. Vous savez ce que je risque en vous rendant ce service, mais j'ai mangé de votre pain, je suis un de vos colporteurs et je n'ai pas hésité.

— Ah! fit Pelissier impressionné par ce clair et ferme langage. Que se passe-t-il donc?

— Le juif Ephraïm est arrêté. Vous le connaissez?

— Oui.

— Il était nanti de toute une pacotille.

— Et il a parlé?

— Justement. Il sortait de chez Lecamu que l'on vient d'arrêter à son tour après avoir fait perquisition chez lui.

— Diable !... et d'où sors-tu, toi?

— Je quitte Lecamu à l'instant.

— Et comment as-tu notre plaque et notre mot de passe?

— Lecamu venait de me remettre la plaque afin que je pusse m'aboucher avec vous pour un coup important que j'ai préparé, quand je fus rejoint par sa fille Eugénie qui s'était sauvée à temps et qui m'apprit que la maison était pleine de sergents. Au lieu de rentrer chez moi je suis accouru ici.

Un grand silence se fit pendant lequel les bandits s'interrogèrent du regard.

Ils se méfiaient de ce messager de malheur.

Il manquait au déguisement de l'agent le cachet du vice.

— C'est tout ? demanda Pelissier.

— C'est tout, répondit Claude, mais il me semble que c'est quelque chose. Et vous me faites un singulier accueil pour la peine que j'ai prise.

— C'est que tu nous faits l'effet d'un drôle d'individu, dit Pelissier qui ne l'avait pas un instant quitté du regard.

— Merci du compliment, répliqua Claude.

— Prends ce verre, dit le Marquis, et que le vin te serve de poison si tu nous f.. dedans !

— Trinquons, repartit l'agent, mais ne restez pas ici plus longtemps, si vous m'en croyez Vous n'y êtes plus en sûreté. Ephraïm ne peut manquer de vous vendre. — Quant à moi, je ne veux m'attarder ici. Ma tâche est remplie, je m'en vais.

Déjà Claude gagnait la porte.

Pelissier s'adressa à ses fanandels :

— Mon avis est de partir, leur dit-il en argot.

— Partons, répondirent les bandits.

Chacun s'assura de ses armes, avec tranquillité, puis, sans mot dire, défila, Pelissier en tête.

Claude fermait la marche.

A la satisfaction générale, on ne vit pas l'ombre d'un gendarme et à quelques pas du *Merle blanc* on se réunit comme d'habitude.

Claude s'éloigna.

Mais aussitôt les agents, restés jusqu'alors invisibles, surgirent de tous côtés, l'épée à la main.

Ils avaient la supériorité du nombre deux contre un.

— Rendez-vous! crièrent-ils.

Pour toute réponse, le Putois se lança à droite, le Furet à gauche cherchant une issue. Une lutte acharnée s'engagea. Pelissier que sa taille élevée désignait aux agents. reçut plusieurs coups d'épée. Plusieurs agents furent tués, et Claude, objet de la fureur des bandits, fut un des plus maltraités et tomba criblé de blessures. Il avait désigné le daron en criant : — C'est le chef, ne le tuez pas !

On le mit hors de combat et on le prit vivant, ainsi que deux ou trois autres.

Claude fut porté à l'hôpital par des bourgeois que le bruit de la bataille avait attirés dans la rue.

Enfin Lecamu fut conduit en prison.

Il s'en consolait en songeant que sa fille était sauvée et avait emporté une somme assez forte pour être au-dessus du besoin jusqu'au jour où il pourrait la reprendre.

Il ne tarda pas ainsi qu'Ephraïm à paraître devant la justice.

En même temps que Claude revenait à la santé, l'affaire Lecamu s'instruisait.

Le juif Ephraïm, après s'être longtemps obstiné à garder le silence, avait déclaré qu'il ne croyait nullement avoir affaire à un receleur en la personne de l'honorable M. Lecamu, que si depuis son arrestation son opinion s'était modifiée, cependant il était dans l'erreur lorsqu'il avait acheté chez lui des marchandises de toute espèce

Il reconnaissait avoir vendu à Claude les bijoux dont celui-ci avait fait cadeau à Geneviève Loze ; mais il en ignorait la provenance.

C'était lui également qui avait vendu à un cabaretier les couteaux à manche de métal ; ils lui avaient été remis par Lecamu. Il était loin de se douter qu'ils avaient appartenu au sieur Clairon.

Cette déposition était très importante pour les Bornier.

Elle fut confirmée par Lecamu.

Le « digne homme » ne visait plus qu'à se concilier l'indulgence du tribunal. Aussi dénonça-t-il quelques colporteurs et soutint-il que les voleurs exerçaient sur lui une pression irrésistible. « J'aurais voulu les refuser, je ne l'aurais pu sans être considéré par eux comme traître et exposer ma vie, disait-il.

« Plusieurs fois j'ai tentai de rompre. mais devant l'atrocité de leurs menaces j'ai reculé.

« Je n'ai jamais commis qu'une faute, c'est d'avoir écouté le premier qui s'est présenté chez moi.

— Mais vous êtes leur chef ? dit le président.

— Moi !... ah ! grand Dieu !

— Ils le disent.

— Ils me calomnient.

— Tout le prouve.

— Quelles preuves en avez-vous

— Vos livres.

— J'étais leur gérant, leur intendant, moins encore, leur esclave. Ils me dominaient.

— Votre fille tenait les livres ; vous dirigiez les opérations criminelles des bandits et d'après les rapports de vos colporteurs vous leur indiquiez les coups.

— Ma fille écrivait sous ma dictée, sans savoir ce qu'elle faisait ; elle ignorait mes tristes relations. Moi, j'achetais et revendais. Il le fallait bien ! Je n'avais qu'un désir, me retirer bientôt des affaires, afin d'établir ma fille... je ne l'ai pu. Enfin je suis à Versailles depuis huit ans. On a dû faire une enquête dans mon quartier, mes antécédents prouvent en ma faveur.

— Vous avez déjà été en rapport avec d'autres voleurs que les quatre prévenus ?

— Non.

— Pourquoi niez-vous avoir connu Noël Bonnet ?

Avec un sourire ironique :

— Parce que sans doute je dois à son frère d'être.

— Vous deviez ignorer que Claude Bornier fût le frère de Noël.

— Je le savais.

— En tout cas vous saviez que Noël Bornier faisait partie de la bande Pelissier ?

— Non, monsieur.

— Vous craignez que votre déposition ne soit connue de Claude Bornier. Songez avant tout à atténuer par vos aveux la gravité des charges qui pèsent contre vous.

— Je ne puis, monsieur, que vous répéter ce que je vous ai dit : — Noël Bornier n'a jamais été en rapport ni avec moi ni avec les voleurs que je connais. Interrogez ces derniers. Dans ma conviction Noël Bornier n'était pas coupable. La justice n'est pas infaillible.

Telle fut la déposition de Lecamu.

Quant aux bandits, ignorant le nom de l'agent de police qui les avait fait arrêter, ils nièrent énergiquement avoir connu Noël Bornier et de même que le receleur ils furent heureux de dire :

« La justice n'est pas infaillible. »

L'innocence de Noël devint évidente et l'on ne doutait plus qu'elle ne fût prochainement reconnue.

Cependant il fallait encore attendre le verdict de Paris.

On sait que si la justice n'est pas infaillible elle est très lente à reconnaître ses erreurs. Il lui coûte, — chose bizarre, — de relâcher les prévenus qui d'avance lui semblent des proies, et d'autre part il lui coûte bien davantage de revenir sur ses jugements. Elle craint sans doute de diminuer un prestige dont les rayons pâlissent de plus en plus.

Mais revenons à Pelissier.

Le Grand-Châtelet réclama Pelissier, comme ancien lieutenant de Cartouche, dont le procès n'était pas encore terminé.

LXIX

LA FIN DE PELISSIER

Pelissier eut un compte assez long à rendre à la justice.

Comme tous les grands criminels qui ne peuvent espérer sauver leur tête, il s'attacha à gagner du temps, à traîner le procès en longueur, par des révélations qui exigeaient chaque jour de nouvelles recherches. Il se plaisait à étonner les juges par le récit de crimes qui dépassaient tout ce que l'on pouvait imaginer et qui dans son esprit l'élevaient au-dessus de Cartouche. C'était un beau parleur qui ne manquait pas d'esprit.

Il raconta exactement le pillage de la maison des Rochers, nomma ses complices et nia avoir jamais eu avec lui le nommé Noël Bornier que l'on avait condamné injustement à dix ans de prison.

En conséquence une demande en revision du jugement fut adressée au Parlement.

Après les lenteurs ordinaires de pareilles procédures, il fut permis d'espérer que Noël serait réhabilité et remis en liberté. La nouvelle en fut transmise à son frère.

— Je me suis fait agent de police. J'ai traqué les voleurs.

Claude sortait de l'hôpital : il se traîna jusque chez Geneviève, pour le lui apprendre.

Le père Loze, revenu de ses préventions, lui fit le meilleur accueil.

Tous trois se promirent d'aller voir bientôt leur cher prisonnier.

Enfin l'heure de l'expiation sonna pour Pelissier et trois ou quatre individus de sa clique.

Il fut roué vif en place de Grève et ses complices furent pendus.

Là pourrait se borner la tâche du conteur, mais on voudra peut-être savoir ce que devinrent les frères Bornier?

Nous allons le raconter aussi brièvement que possible. Parlons d'abord de Claude.

Depuis qu'il avait quitté le village un grand changement s'était opéré en lui. Son esprit s'était développé, son caractère s'était trempé et cette virilité morale accentuait sa physionomie au point que Geneviève en fut frappée tout d'abord.

Ce n'était plus un gros garçon à l'air bonasse, mais un homme au front pâle, aux yeux agrandis par la souffrance et animés par les plus généreuses et les plus sérieuses pensées.

Geneviève en devint timide, tout en pressant la main de Claude avec l'abandon familier d'autrefois.

Il fut décidé entre eux qu'ils écriraient à Noël pour l'informer des bonnes nouvelles, et le lendemain Geneviève emprunta un encrier et acheta du papier et une plume.

Elle écrivit une de ces grandes et laborieuses lettres remplies de formules banales et qui eût été à peu près insignifiante si une bonne grosse larme n'y fût tombée et n'eût gonflé le papier.

Elle fut bien contrariée de cette larme, l'innocente ! Elle ne se doutait guère qu'à Paris on en emprunte aux carafes.

Des jours, puis des semaines s'écoulèrent sans réponse. Ils étaient fort inquiets lorsque Claude s'étant rendu à Versailles rencontra un gardien de la maison d'arrêt qui lui dit :

— Vous arrivez à propos ; j'allais vous écrire.

— Ah ! pourquoi donc ?

— Ma foi, mon cher, pour vous apprendre une bien triste nouvelle. Vous n'avez pas de chance et chez vous les malheurs se succèdent sans répit.

— Il s'agit de mon frère, dit Claude. Il est malade ?

— Non.

— Mais enfin ?

Et tout en pâlissant, il ajouta : Parlez, j'aurai du courage, dites-moi tout.

— Eh bien, votre frère a eu un tort ; c'est de ne pas attendre le résultat de vos efforts et la dernière décision de la justice. Il s'est évadé.

— Evadé !..

— Oui, avec deux coquins fieffés dont un a été repris hier à la lisière d'un bois et a déclaré qu'à l'heure où il parlait, ses camarades blessés et sans pain devaient être morts. On a donné l'ordre de les rechercher, mais de toute façon, votre frère est perdu pour vous: s'il est retrouvé vivant, il sera condamné pour évasion et probablement envoyé aux galères.

Ce coup était foudroyant.

L'espérance de Claude, son dévouement sublime, tout était frappé de stérilité.

Qu'allait-il dire à Geneviève ?

Il ne savait plus qu'imaginer et devenir.

Il passait tour à tour de la torpeur et de l'hébétement, à des accès de rage qui faisaient craindre qu'il n'attentât à ses jours.

Il donna sa démission au Châtelet et, atteint de ce qu'on appelle vulgairement une maladie noire, il dépérit et devint un objet de pitié. Il ne marchait plus, il se traînait en attendant que la mort vînt le délivrer.

Cependant sa robuste constitution résista longtemps au chagrin. Plusieurs années s'écoulèrent et pour tout le monde, Claude et Geneviève excepté, ces tristes événements tombèrent en oubli.

Geneviève perdit son père.

Le jour de l'enterrement Claude se rapprocha de l'orpheline. Ils mêlèrent leurs larmes, puis peu à peu la communauté des peines, des regrets, des affections cimenta l'affection qui les liait de jeunesse.

Un jour quelqu'un dit à Claude:

— Pourquoi n'épouses-tu pas Geneviève?

— C'est impossible.

— Tu l'aimes cependant.

— Sans doute, mais...

— Quoi donc?

— Elle ne peut m'aimer. On n'aime qu'une fois et elle aimait Noël.

— Alors cesse donc de la fréquenter, car tout le monde croit que vous voulez vous marier et les jeunes gens s'éloignent d'elle.

— C'est elle qui t'a chargé de me dire cela? demanda Claude.

— Non. Mais comme tu en paraîs ému, es-tu bien sur de pouvoir te passer de la voir?

— Il est vrai, répondit Claude, cela me fait quelque chose.

— Ah! ah! fit en riant le camarade, tu reconnais que tu l'aimes un peu plus qu'une amie. Crois-moi, Claude, un bon mariage chasserait ton humeur noire, te rendrait la santé et le goût du travail. Tu es dans un état qui fait pitié à tout le monde.

Et le brave conseiller ajouta en riant:

— Vois un peu où tu en es: tu aimes Geneviève et tu ne t'en doutes seulement pas!

— C'est vrai, dit Claude.

— Mais de quoi causez-vous donc ensemble?

— Des absents.

— Des efforts, veux-tu dire.

— Oui. De Noël surtout. Je dis à Geneviève combien il l'aimait et elle me dit combien elle aimait mon frère.

— C'est toujours d'amour que vous parlez.

— Mais pourtant je ne crois pas qu'elle m'aime.

— Demande-le-lui.

— Je mourrais plus tôt.

— Est-ce possible?... Eh bien, écoute; je le lui ferai demander par ma femme.

— Oh! n'en fais rien, je t'en conjure...

— Je ne veux pas t'écouter et je veux manger du fricot à tes noces.

Claude n'insista plus.

Son ami envoya sa femme chez Geneviève.

— Eh bien! lui dit-elle, sournoise que vous êtes, suis-je pour vous une étrangère que vous ne me dites rien?

— Eh! que puis-je vous apprendre? fit Geneviève avec surprise.

— Oui-da, si c'est vrai, l'étonnement est bien joué. Et pourtant il n'y a pas de fumée sans feu. Tout le monde en parle.

— De quoi donc ?

— Mais de votre prochain mariage,

Geneviève fut toute saisie.

— Et avec qui ?

— Pardine ! Avec qui peut-on supposer que vous vous marierez ?

— Avec Claude Bornier peut-être. Ah ! que le monde est méchant, et pourvu que Claude ne le sache pas !

— Eh! pourquoi?

— Le pauvre garçon ne voudrait plus me voir.

— Allons donc ! n'est-il pas amoureux de vous ?

— Ah ! ma chère amie, vous ne le connaissez guère.

— Mais il vous courtise, et si l'on ne croyait pas que c'est pour le bon motif... Ah ! Geneviève, que penserait-on de vous ?

— Eh bien, tenez pour certain qu'il ne m'aime pas.

— Et il vous cause chaque dimanche pendant des heures entières ? Vous l'a-t-il dit ?

— Oh ! non, nous sommes bons amis, mais c'est tout.

— Et vous, Geneviève ? Il n'est pourtant pas laid garçon.

Non, sans doute.

S'il chassait ses papillons noirs, il serait le meilleur ouvrier du village.

— Je le crois comme vous.

— Il n'est point sot et il a bon cœur.

— Oh ! quant à cela, nul n'a meilleur cœur que Claude et personne ne le sait mieux que moi. Il est simple comme un enfant, tendre comme une femme et courageux comme un lion.

— Alors pourquoi ne pas l'épouser ? Est-ce parce qu'il est souffrant ? Une femme comme vous chasserait bien sa tristesse.

— Pauvre Claude !

— Vous pleurez ?

— Je pense à ce qu'il a souffert.

— Et vous dites que vous ne l'aimez pas !

— Mais il ne m'aime pas d'amour, lui.

— S'il voulait vous épouser, le refuseriez-vous?

— Oh non ! sans doute.

— Et bien ! c'est chose faite et je compte être de la noce, madame Bornier.

— Ne plaisantez pas, ma chère : depuis longtemps, je ne sais plus rire.

— Je ne plaisante pas,et puisqu'il faut parler net, je vous dirai qu'il vous désire pour femme.

— Qui vous l'a dit ?

— Mon mari qui le quitte à l'instant ; mais comme vous il craignait un refus. Ah ! les drôles d'amoureux que vous faites.

— Ne riez pas, implora Geneviève. Tenez, vous me faites mal...

— Je vous quitte, et dès ce soir il saura tout ce que nous venons de dire.

Trois semaines plus tard, Geneviève Loze devint la femme de Claude Bornier.

Peut-être, croyez-vous, lecteurs, que là se termine cette triste histoire ? Mais non, il me reste à vous en dire la partie la plus douloureuse.

LXX

Ainsi qu'on le lui avait prédit le mariage avait guéri Claude de sa maladie noire. Il avait retrouvé sa bonne humeur d'autrefois et travaillait avec ardeur pour élever sa petite famille ; car il avait des enfants, un gros garçon qui ressemblait à Geneviève et une petite fille mignonne et rose comme une fleur d'églantine.

Quand il y avait un malheureux dans le village on lui disait :

— Voyez les Bornier, ils ont été plus éprouvés que vous et le sort s'est lassé de les poursuivre : voyez comme ils sont heureux aujourd'hui ! Il ne faut jamais perdre courage. Le malheur n'a qu'un temps.

Geneviève, de son côté, remerciait le ciel d'avoir le meilleur des maris et les plus beaux enfants du pays. Elle ne vieillissait point et retrouvait une seconde jeunesse.

Et les étrangers qui la rencontraient traînant Sylvain d'une main et Noëlie d'une autre s'écriaient tout surpris :

— Quoi ! ces grands enfants sont à vous ?

Enfin avec l'ordre et le travail une grande aisance était revenue.

Claude ne cultivait plus que ses terres, ne fauchait plus que ses prés, et prenait rang parmi les notables du pays.

Un jour de décembre, le ciel était d'un bleu d'ardoise, il neigeait, et bien qu'il ne fût encore que trois heures de l'après-midi, il faisait déjà presque nuit, Geneviève était seule au logis avec la petite Noëlie.. Par moments elle quittait son travail et regardait par la fenêtre avec inquiétude.

Claude était allé à la ville, il aurait dû déjà être de retour et le petit Sylvain était à l'école du village voisin.

Si son père eût été là elle l'eût envoyé au-devant de lui. Les chemins étaient si mauvais, le temps si froid...

Elle regrettait de l'avoir laissé partir le matin.

Le bambin de six ans était brave et se croyait un petit homme, il n'avait peur de rien, même des loups ; mais sa mère en avait peur pour lui, car il devait faire un bout de chemin dans les bois alors infestés de ces fauves, puis il devait passer devant la maison de rochers, dont le renom était toujours mauvais.

Quatre heures sonnèrent... pas de Sylvain.

L'inquiétude de la mère était au comble.

Le jour tombait ; déjà on ne voyait plus que la neige et à l'intérieur on aurait pu allumer la chandelle.

Que faisait-il si tard ce mauvais sujet ? Nous allons le dire.

La neige qui faisait peur à sa mère faisait sa joie ainsi qu'à deux ou trois autres enfants, et ce qui l'avait retardé, c'est que depuis l'école il avait poussé une boule de neige qui, semblable à la dette publique, très amusante d'abord à arrondir, s'était accrue si bien à chaque pas qu'elle devenait tout un monde à faire mouvoir.

Acharnés à l'œuvre entreprise, ils étaient arrivés ainsi jusqu'à la maison de rochers qui, on le sait, n'était elle-même qu'à cinq minutes du village.

Mais là la sphère de neige était devenue trop lourde et les enfants, furieux de l'insuccès de leurs efforts, s'en vengeaient sur les corbeaux venus pour se coucher sur la terrasse de la maison funeste.

Ils leur envoyèrent des boules de neige sans s'inquiéter du jour qui baissait ni d'un étranger qui, appuyé sur son bâton, s'était arrêté à les considérer.

Cet étranger n'avait rien de rassurant, son visage maigre, sa pâleur, son regard profond lui composaient une physionomie sombre et presque farouche.

Sylvain par hasard s'étant trouvé près de lui, il lui posa doucement la main sur l'épaule.

L'enfant tressaillit..

— Ne crains rien, lui dit l'étranger, mais dis-moi, cette maison est-elle habitée ?

— Non, monsieur.

— Il y a longtemps qu'elle ne l'est plus ?

— Je ne sais pas.

— Tu es du village tout près d'ici ?

— Oui.

Il parut hésiter et faire effort :

— Connais-tu Claude Bornier ?

— Moi, fit l'enfant en riant. Pardine !

Et tous les enfants s'écrièrent.

— C'est son père.

— Son père ? fit l'étranger avec une vive émotion.

Et son petit reprit :

— Pas vrai, Sylvain, que M. Claude est ton père.

— Mais oui, monsieur, fit celui-ci qui commençait à s'impatienter.

L'étranger l'attira doucement à lui. Ses grands yeux creusés par la fièvre l'enveloppaient d'un regard étrange.

— L'enfant de Claude ? murmurait-il, oh ! mais c'est singulier, ces yeux, ces traits... Grand Dieu !

Mais il n'osa questionner l'enfant davantage. Une inexprimable émotion s'était emparée de lui et Sylvain tout brave qu'il était commençait à avoir peur.

— Laissez-moi, monsieur, disait-il, laissez-moi. Il est tard. Et je ne vous ai rien fait.

— Ne crains rien, cher enfant, reprit l'étranger d'une voix attendrie, nous allons ensemble au village et tu me conduiras chez ton père.

Cela ne semblait guère du goût de Sylvain. Il allait s'échapper, l'étranger lui prit la main et il dut l'accompagner.

Quant aux camarades, comme de petits *lâcheurs* qu'ils étaient, ils s'enfuirent vers le village, pareils à une bande d'oiseaux qui prend son vol en criant.

— Quel âge as-tu ? demanda l'étranger.

— Six ans.

— As-tu ton grand-père et ta grand'mère ?

— Je n'en ai pas.

L'étranger garda le silence.

Lorsqu'ils entrèrent au village, il faisait nuit ; la grande rue était déserte.

Mais tout à coup à cent pas environ une voie retentit :

— Est-ce toi, Sylvain ?

— Oui, mère, répondit celui-ci.

Et s'échappant de la main de l'étranger, il courut vers une femme qui se tenait devant sa porte entr'ouverte.

L'étranger à cette vue s'arrêta. Il défaillait.

Sa mère ! murmura-t-il.

La porte se referma ; la vision disparut.

Plusieurs minutes s'écoulèrent sans qu'il eût la force de faire un pas de plus.

Cependant l'enfant avait raconté à ses parents sa rencontre avec l'étranger, les propos que lui avait tenus ce dernier et son désir de voir Claude Bornier.

— Il va venir.

Son père, qui, de retour depuis quelques instants, séchait ses guêtres devant le feu, se leva tout intrigué.

— C'est étonnant ! quel est cet homme ? que me veut-il ? Et pourquoi tarde-t-il à entrer ?

— Prends garde, Claude ! fit Geneviève.

— Oui, ajouta l'enfant, le monsieur a l'air méchant.

Mais Claude s'éloigna sans les écouter.

Soudain la porte s'ouvrit.

L'étranger apparut.

Sylvain se réfugia derrière sa mère et celle-ci stupéfaite eût peut-être bien voulu savoir où se réfugier.

Claude de même, les yeux hors de la tête, la bouche béante, semblait à la fois stupéfait et épouvanté.

Cependant le regard de flamme de l'étranger se fixait alternativement sur Claude et sur sa femme.

— Claude, dit-il enfin, Geneviève, ne me reconnaissez-vous pas ?

— Oh ! Dieu ! s'écria Claude, encore retenu par le doute, seriez-vous ?... Mais non, c'est impossible ! Noël est mort. Oh ! tirez-moi de ce doute cruel !

— Non, Noël n'est pas mort, répondit l'étranger d'une voix vibrante ; mais il a eu tort de revenir ici puisque pour son frère et pour sa fiancée il n'existait déjà plus.

— Oh ! frère, s'écria Claude, tu n'as pas cessé de vivre dans nos cœurs, et quand tu sauras ce que sait tout le monde dans le pays, tu me pardonneras de t'avoir cru mort et tu pardonneras à Geneviève restée orpheline et sans appui, d'avoir accepté pour mari le seul ami que tu lui as laissé. Frère, ta main !

Claude tendit la main à Noël.

Mais celui-ci ne parut point la voir.

Ses traits s'étaient étirés et son regard était devenu plus sombre encore.

La condition du revenant est triste, alors qu'il est témoin d'un bonheur auquel il se croyait nécessaire.

Noël était ce revenant.

Dans Claude, dans Geneviève, il ne retrouvait plus la fiancée, le frère dont les regards désolés l'avaient longtemps suivi au moment de la séparation. Non, ce n'était plus eux. C'étaient des gens heureux, insouciants, dont il venait troubler la quiétude.

— Un chien, murmura-t-il, un chien ne m'aurait pas oublié.

— Mais, Noël, la douleur te rend injuste, répondit Claude. Nous t'avons écrit et nos lettres sont restées sans réponse. Pour obtenir ta liberté et ta réhabilitation j'ai fait tout au monde. Je me suis fait agent de police. J'ai traqué nuit et jour les voleurs de Jean-Baptiste Clairon, je suis parvenu à les arrêter au péril de ma vie. J'allais obtenir la revision de ton procès, ta mise en liberté, quand on m'a appris ton évasion et ta mort. Parle de cela au premier venu et tu sauras si je t'ai oublié. Il y a bientôt huit ans de cela, Noël.

— Et vous vous êtes mariés.

— Mes parents étaient morts de chagrin. Le père Loze était mort également. Moi depuis la fatale nouvelle j'étais frappé d'une maladie noire, sans force et sans courage... Des amis sont venus nous trouver elle et moi et nous ont dit avec leur raison et leur bon cœur : Il faut vous marier !

« Oh ! je comprends ce que tu souffres. Oh ! c'est cruel, c'est affreux ! Mais prends-t'en au ciel, à la destinée et ne nous accuse point. Sois juste et que ton retour qui doit être un jour de joie ne se change point en un jour de deuil et d'amertume.

Et comme Noël demeurait impassible :

— Mon Dieu ! reprit Claude, je voudrais trouver un mot qui nous justifie, une parole qui te touche. Je voudrais pouvoir te montrer tout ce que nous avons fait pour te sauver. Je ne puis même t'exprimer notre désespoir lorsque l'on prononça ta condamnation.

Doutes-tu d'avoir été aimé ?

— L'amour qui ne dure point n'est pas véritable.

— Ce n'est pas notre amour qui est mort, c'est toi dont la mort nous a été annoncée. Mais enfin, autrefois, Noël, tu lisais dans mon cœur comme dans le tien, aujourd'hui ne peux-tu me comprendre ?... Noël que j'ai tant aimé et que j'aime si fort, mon frère... ta main !...

Et pour la seconde fois, Claude tendit la main à Noël.

Celui-ci hésitait encore. Allait-il repousser son frère ?

Il mit lentement sa main amaigrie et glacée dans la main de son frère.

— Claude, dit-il, la main qui t'est donnée est celle d'un homme qui t'estime et qui t'aime, mais celle d'un homme nouveau.

— Que dis-tu ?

— J'ai vécu deux fois Claude. J'ai vécu là-bas en prison avec ton souvenir et celui de cette belle Geneviève, et cette vie n'a été qu'un long rêve entrecoupé d'alternatives d'extases, d'espérances et de désespoir. Avec les illusions de la distance et de la douleur je vous voyais toujours tels que je vous avais laissés.

« Insensé !...

A cette heure, une seconde existence a commencé pour moi, celle des déceptions

Commis dévoué d'un riche marchand qui me laissa la plus grande partie de ses biens.

cruelles. Le frère que je retrouve m'a pleuré et s'est consolé de ma perte, celle qui me parlait d'amour ne voit plus en moi qu'un ancien ami. Je ressemble à ces portraits que l'on garde pieusement bien qu'ils soient effacés par le temps. Quand on est mort, il faut rester dans sa tombe. Les revenants font toujours une impression fâcheuse.

« Je te remercie, mon frère, de ce que tu as fait pour moi, c'est d'un cœur généreux et j'en suis touché plus que je ne puis te le dire. C'est un trait d'amitié fraternelle digne d'être cité en exemple. Tu dois avoir beaucoup souffert à un métier qui n'était pas fait pour toi. Tu as exposé ta vie et c'est dans ton amitié que tu as trouvé l'énergie nécessaire.

« Je n'étais pas moins timide et pacifique que toi, et c'est aussi dans mon amour que j'ai trouvé la force de braver mille dangers, de supporter des souffrances sans nom.

« Je me suis évadé avec deux de mes codétenus, dont un seul a survécu à son entreprise et m'a laissé pour mort. Sans l'espoir de revoir Geneviève, jamais je n'aurais pu lutter contre la faim, la soif, épuisé par mes blessures, découragé par le manque absolu de ressources, je me serais couché pour ne plus me relever et n'aurais désiré que la mort.

« Je vous dirai plus tard comment je me suis guéri, comment j'ai vécu dans les forêts. Je suis parvenu à gagner la frontière des Pays-Bas. Là j'ai commencé à vivre en plein air. De mendiant je devins homme de peine, portefaix, puis petit marchand. En peu de temps, j'essayai de trente-six métiers. Enfin la fortune me sourit. Un riche marchand dont j'avais été le commis dévoué, n'ayant pas d'enfant, me laissa la plus grande partie de ses biens. Aussitôt je résolus de franchir la frontière à tous risques et périls, d'accourir près de vous et de vous dire : — Nous sommes riches.

« Suivez-moi : Fuyons ensemble. Toi, Claude, tu n'auras plus besoin de t'inquiéter du lendemain ; toi, Geneviève, dès que nous serons à l'étranger, tu deviens ma femme, nous réalisons le rêve d'il y a huit ans. Nous sommes encore jeunes; tu es encore belle, nous allons être heureux.

« Mais non! De ces travaux, de ces luttes acharnées, je n'aurai recueilli que l'espérance du moment et de cette fortune, de ce voyage...

Sa voix fut étouffée par la douleur.

Il reprit avec amertume :

— Geneviève, je n'ai que faire ici à cette heure. Mais de nous deux qui aima le mieux? Là-bas j'aurais pu trouver des femmes jeunes et riches. Les offres les plus brillantes m'ont été faites.

« Vous croyez avoir aimé, Geneviève, vous encore jeune et belle. Vous croyez avoir aimé? Mais regardez-moi donc !

Et Noël, la tête découverte, relevant des cheveux gris, avança vers elle son visage maigre et flétri.

Geneviève, l'âme brisée, gardait le silence.

Noël reprit d'un ton sardonique :

— Allons! revenant que je suis, rentrons dans notre tombe. Le chant du coq se fait entendre, retirons-nous.

— Comment? se récria Claude avec vivacité, tu songes à nous quitter, frère?

Noël tressaillit à ce reproche, à cet appel suprême.

— Ah! tu n'es plus notre Noël.

Ce dernier faisait effort pour dominer l'émotion qui s'était emparée de lui.

Il ne pouvait pleurer, mais ses paupières, éraillées par les veilles, s'injectaient de sang ; mais sa poitrine se gonflait.

Tout son être frémissait à cet appel.

Son cœur lui disait : Reste; et sa raison lui disait : Va-t'en !

Il se débattait, pantelant, incertain.

— Oh! je t'empêcherai bien de partir, répétait Claude. Tu ne m'échapperas pas. J'ai trop fait pour t'avoir. Tu as douté de moi, je mourrais sous le poids de ce doute et je ne veux pas mourir. Je ne veux pas retomber dans ma maladie noire.

Il se jeta à son cou.

Geneviève pleurait silencieusement.

Noël enfin se laissa vaincre. Il s'attendrit. Il ne repoussa point l'étreinte fraternelle.

Ils s'embrassèrent.

La réconciliation fut complète et sincère entre les deux frères et bientôt après entre Noël et Geneviève. La table fut dressée et le dîner fut presque gai.

LXXI

Au dessert, la conversation reprit avec une animation nouvelle : ils avaient beaucoup à se dire.

Claude raconta dans tous ses détails son entrée à la police du Grand-Châtelet et les investigations qui aboutirent à l'arrestation du juif Ephraïm, de Lecamu et de la bande de Pelissier. Noël comprit enfin son dévouement et lui demanda pardon de l'avoir méconnu tout d'abord.

— Et moi, fit-il, ne recevant plus de vos nouvelles, entraîné dans une prison où je me trouvais en contact de jour et de nuit avec ce qu'il y a de plus infâme ; soumis à toutes les souffrances, la faim, la soif, la privation d'air et de sommeil, tous les dégoûts, je pris les hommes en horreur. Le souvenir des juges qui m'avaient condamné hantait mon sommeil et dès que je fermais les yeux je les voyais, je les entendais m'accusant de nouveaux crimes et me condamnent aux galères ou à l'échafaud.

Dans ce monde infernal le cœur se durcit, la douleur imméritée et poussée à l'excès rend cruel ; l'imagination se révolte et s'égare.

Lorsque je pouvais penser, je me demandais si j'allais passer là les plus belles années de ma vie et renoncer à vous. Longtemps je cherchai sur le visage de mes codétenus une lueur d'intelligence, la physionomie d'un homme à qui je pus me confier.

Je n'ai pas de crime à expier, me disais-je, je ne puis éprouver que des sentiments de haine et de révolte contre mes juges et mes geôliers. J'ai le droit de combattre mes gardiens s'il le faut, pour recouvrer ma liberté.

Et je me sentais prêt à tout braver, même la mort ou les galères pour m'échapper de ma prison, mais je ne pouvais rien tenter sans aucun compagnon courageux et intelligent et autour de moi je n'avais que des brutes.

Je m'adressai au guichetier en chef, je lui dis que je savais lire, écrire et compter, et serais heureux d'être employé dans les bureaux. Je le priai et suppliai de faire parvenir ma demande au directeur ou au moins au chef de bureau. Le hasard me favorisa : un détenu employé venant d'être élargi et je fus admis à le remplacer.

Là je respirai, et ce qui était d'une importance capitale; je rencontrai des jeunes gens capables de me comprendre.

C'étaient des criminels, mais supérieurs à ceux que je venais de quitter.

L'un d'eux dont je sondai les dispositions me répondit avec une brutale franchise :

— Je sais ce que vous voulez et je partage vos vues; mais avez-vous quelque chose de prêt?

— Quoi donc? demandai-je.

— Mais on ne sort pas d'ici les mains dans les poches. Il y a des serrures à forcer, des murs à franchir, des gardiens à assommer.

— Du moment, répondis-je, où je puis compter sur un ami, je saurai me procurer un crochet, une corde et une arme.

J'échauffai l'esprit de mon compagnon et il promit de m'aider.

Tout marcha de front : la fabrication du crochet et de la corde.

Noël entra ensuite dans des détails très longs pour expliquer l'origine et la réalisation de sa fortune. Les commencements avaient été des plus modestes et des plus difficiles. « Mais, disait-il, du moment que l'on est dans la bonne voie, ce n'est plus qu'une question de temps et de persévérante énergie pour atteindre le but. »

Bien souvent l'idée lui était venue d'écrire à son frère, mais il croyait arriver à la fortune plus rapidement et il craignait aussi d'être inquiété par la police. Il jugea plus sage de se laisser oublier par elle.

Dans les Pays-Bas surtout, la police française était fort active et n'hésitait pas devant un coup de main pour enlever un malfaiteur.

Pendant longtemps il ne confia sa situation qu'à deux ou trois personnes et vécut sous un faux nom. Il avait été voyageur de commerce, puis commissionnaire en marchandises. La fortune lui avait souri. Il aurait trouvé facilement à se marier, mais il avait compté sur Geneviève et il espérait que son frère le suivrait à l'étranger.

— Mais désormais, dit Claude, tu ne nous quitteras plus.

Noël sourit avec tristesse.

— Oublies-tu, lui dit-il, que je me suis évadé de prison?

— Mais tu peux obtenir la revision de ton procès. Ta réhabilitation est certaine.

— Avant qu'elle soit prononcée, dit Noël, combien de mois, d'années de prison ne devrai-je pas faire ?... Puis avec la justice on n'est certain de rien, je suis payé pour le savoir.

— Il est vrai, fit Claude consterné.

— Non, je ne puis demeurer ici et demain soir je retournerai à Paris où je repren-

drai la route de l'exil. Mais vous, consentirez-vous à me rejoindre à l'étranger où vous partagerez ma fortune?

— Mais sans doute, répondit Claude en interrogeant sa femme du regard.

— Volontiers, appuya Geneviève.

— Autrement, en venant vous voir ici je risquerais les galères.

— C'est effrayant, c'est épouvantable, fit Claude, et comment as-tu osé venir?

— Il fallait payer d'audace, répondit Noël. Je suis venu en poste jusqu'à Paris, puis sans m'arrêter je me suis fait conduire jusqu'à l'entrée du village; je m'en retournerai comme je suis venu. Là-bas, comptant sur votre promesse, j'achèterai une grande propriété où nous vivrons en famille. J'ai quarante mille livres de rente à partager avec vous. Vos enfants auront des maîtres à la maison, recevront une bonne éducation et nous assurerons leur avenir.

Une partie de la nuit se passa ainsi à bâtir des châteaux... en Autriche.

Enfin le frisson de la fatigue fit grelotter les trois amis, et Claude rappela à son frère qu'après un si long voyage il devait avoir besoin de repos.

Mais Noël réfléchissait.

— A quoi penses-tu, lui demanda Claude?

— Il me vient une idée un peu tardive.

— Laquelle?

— C'est que je ferais sagement peut-être de ne pas attendre ici le jour et de gagner, sinon Paris, du moins Versailles. En ville, je n'ai pas à craindre d'être reconnu et dénoncé, et il n'en est pas de même ici. Je n'oserais traverser le village en plein jour.

— Tu t'exagères le danger, dit Claude.

— On n'est jamais si près de succomber qu'en approchant du but.

— Eh bien! tu partiras demain soir, et je t'accompagnerai jusqu'à Paris. Tu resteras caché chez nous toute la journée. Voici d'ailleurs le jour qui se lève; on est matinal à la campagne, il est déjà trop tard pour te remettre en voyage. Tu seras en sûreté chez nous; nous sommes seuls. Notre domestique est parti pour aller aux noces de sa sœur. Il ne doit rentrer qu'après-demain, et dans la journée nous ne voyons personne.

Tu resteras dans la chambre où tu vas coucher. Geneviève te portera à manger et tant que je le pourrai, je te tiendrai compagnie.

— Soit, dit Noël.

Et chacun alla se coucher.

Geneviève et son mari ne prirent que peu de repos; celle-ci surtout dut comme d'habitude se lever la première pour préparer le déjeuner et habiller Sylvain qui, à huit heures, devait aller à l'école.

Tout en vaquant à ses occupations, elle songeait aux événements de la veille qui devaient changer toute son existence.

Elle se plaignait d'être trop aimée. En effet, sa situation vis-à-vis des deux frères devenait assez délicate. On connaît l'humeur ombrageuse de Noël et la bonté de Claude toujours prêt à se sacrifier. Il est des circonstances où la simple honnêteté ne suffit point, où beaucoup de finesse et d'habileté doivent lui venir en aide. Geneviève ne se

connaissait pas ces qualités-là. Elle craignait d'être inférieure à sa tâche et redoutait des froissements qu'elle n'aurait pu prévenir. Elle se réservait donc après le départ de Noël de dissuader Claude de ses projets de vie commune à l'étranger.

Elle seule dans la conversation n'avait pas apporté sa pierre à la bâtisse des châteaux d'espérance.

Non seulement elle redoutait la vie commune, mais elle n'était pas éblouie par la fortune qui lui était offerte et préférait à toute autre sa vie simple et laborieuse.

Elle aimait son ménage, sa petite maison, son pays natal, craignait les changements trop brusques et se méfiait de la richesse « tombée du ciel. »

Enfin pour ses enfants ce changement de condition ne la séduisait pas.

Femme de bon sens, elle se disait :

— Sylvain sera-t-il plus heureux quand on aura fait de lui un savant, un docteur ou un riche désœuvré, au lieu d'être un bon laboureur comme son père avec quelques terres et une maison à lui?

Puis il ne sera plus Français!

Noëlie trouvera-t-elle parmi les riches étrangers un meilleur mari que parmi nos paysans?

« Claude, se disait-elle, raisonnerait comme moi s'il n'était aveuglé par son amitié pour son frère; mais il réfléchira. »

Tout en songeant ainsi, elle acheva de bourrer de provisions le petit panier de Sylvain, donna à l'enfant un baiser et l'envoya à l'école en lui recommandant d'être bien sage et de rentrer de bonne heure.

L'enfant, si probablement il n'aimait pas être à l'école, avait grand plaisir à y aller et plaisir plus grand encore à en revenir, car il s'amusait toujours en route, si mauvais temps qu'il fît.

A la sortie du village il rejoignit donc deux ou trois camarades de la veille et lorsqu'on eut échangé quelques bourrades et que l'on se fut montré ce que l'on avait dans son panier, on causa.

Sylvain fut tout d'abord accablé de questions.

— Le monsieur qui était hier soir avec toi, qu'est-ce que c'était donc, ce monsieur dis, Sylvain?

Tiens! tu es bien curieux!

— Est-ce qu'il t'a fait du mal?

— Non, répondit Sylvain avec humeur.

— Il était gentil?

— Oui.

— Est-ce qu'il est allé chez ton père?

— Oui.

— T'a-t-il donné quelque chose?

— Tu m'en donneras à moi, n'est-ce pas, mon petit Sylvain?

— Et à moi !

— Il ne m'a rien donné, répondit celui-ci avec un air boudeur.

Ses camarades se refroidirent un peu naturellement.

Aussi Sylvain repartit :

— Mais il est riche, il est très riche le monsieur. Il me donnera quelque chose plus tard.

— Il l'a dit ?

— Il a dit à papa qu'il était riche et puis il a grondé papa.

— Ah ! pourquoi ?

— Parce que papa le croyait mort.

— Ah ! ah ! ton père le croyait mort ! Et le monsieur la grondé ? Qu'est-ce qu'il lui a dit ?

— Je ne sais plus, mais après, il a pleuré, lui, parce qu'il avait fait de la peine à papa, et il l'a embrassé.

— C'est un ami à ton papa. ?

— Mais non, ce n'est pas un ami, c'est son frère.

— Son frère ?... Le monsieur ?...

— Oui.

— Alors, dit le plus grand, il est ton oncle ?

— Il ne l'a pas dit.

— Et où est-il maintenant ?

— Il est chez nous-

— Eh bien, en rentrant tu n'as qu'à lui dire : bonsoir, mon oncle.

— Mais ce n'est pas mon oncle, s'entêta Sylvain.

— Si ! si ! Tu demanderas à monsieur le maître et nous verrons.

Le sujet étant épuisé, la conversation prit un autre cours ; mais le *grand* avec la vanité que lui donnait la supériorité de l'âge et du savoir, dès qu'il en trouva l'occasion, ne manqua pas de poser la question au maître d'école.

— N'est-ce pas, monsieur le maître, que le frère de M. Claude Bornier, c'est l'oncle du petit Sylvain ?

— Sans doute, mais pourquoi cette question ? fit le maître d'école avec surprise, car il n'ignorait rien de l'histoire des frères Bornier.

— C'est parce que Sylvain dit que le frère de son père, qui est arrivé, n'est pas son oncle.

— Approchez, Sylvain : que dit donc votre camarade ? Est-ce que votre oncle est arrivé ?

— Ce n'est pas mon oncle, c'est le frère de papa.

— Mais votre papa n'avait qu'un frère et ce frère est mort.

— Ah ! mais il s'est fâché aussi parce que papa croyait qu'il était mort.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Noël.

— Noël ! répéta le maître d'école avec un étonnement facile à concevoir. Oh ! un tel bonheur serait-il possible !

Il supposait que Noël Bornier avait été gracié et, comme tout le monde, il avait assez plaint Claude pour se réjouir du retour inespéré de Noël.

Il questionna encore l'enfant.

Celui-ci, tout fier de l'intérêt qu'il excitait, donna tous les éclaircissements désirables.

Il n'était plus permis d'en douter. Noël Bornier était de retour au village. Et la joyeuse nouvelle se propagea aussi vite que celle d'une catastrophe.

Après la classe du soir, Sylvain n'accepta aucune partie de billes ou de toupie et regagna le village plus vite que de coutume, tout aise d'avoir un oncle et se réjouissant de le revoir.

Il faisait encore jour quand il atteignit les premières maisons.

Son père demeurait près de la place et sa maison n'est pas loin de celle du bailli.

Devant la porte le garde champêtre causait avec ce dernier.

Ils aperçurent l'enfant et l'appelèrent.

Celui-ci accourut en sautillant.

— Est-ce que c'est vrai, Sylvain, demanda le garde champêtre, que ton oncle Noël n'est pas mort et qu'il est arrivé ?

— Oui, c'est vrai.

— Depuis quand ?

— Depuis hier soir.

— Et où est-il ?

— Il est chez nous.

Les deux hommes s'entre-regardèrent d'un air vivement impressionné.

L'enfant poursuivit son chemin et rentra à la maison.

Son retour si bien accueilli d'habitude fut à peine remarqué.

Sa mère allait et venait d'un air préoccupé, son père mettait ses guêtres de voyage.

— Où est mon oncle ? demanda l'enfant.

On ne lui répondit pas.

Le jour était tout à fait tombé. Geneviève alluma une chandelle.

Alors Sylvain aperçut son oncle qui, toujours sombre, se tenait à l'écart. Il le regarda longtemps, sans oser s'en approcher et lui adresser la parole. Il lui trouvait sans doute un air étrange, et pas rassurant. Il n'avait rien à attendre de bon de cet oncle-là,

Claude alors se tourna vers son frère :

— Allons, mon ami, lui dit-il, embrasse Geneviève, nous pouvons partir.

Noël s'avança vers sa belle-sœur. Celle-ci, les larmes dans les yeux, lui prit les mains, l'embrassa et fut embrassée à son tour.

— Je ne vous dis pas adieu, Geneviève, mais à bientôt.

— Partons, partons, dit Claude, pour couper court aux scènes d'attendrissement.

Au même instant des pas lourds et précipités se firent entendre à l'entrée de la maison et tous les regards se tournèrent avec inquiétude dans cette direction.

Elle se doutait que sa petite fille avait un amant.

La porte s'ouvrit et livra passage à deux personnes qui, au village, représentaient la police : le garde champêtre et un brigadier de la maréchaussée.

Derrière eux dans l'entre-bâillement de la porte se voyaient des gendarmes.

— Noël Bornier ? demanda le brigadier.

Un silence profond régna.

Ni Claude, ni sa femme, ni son frère ne firent un mouvement.

Le brigadier s'adressant au garde champêtre :

— Reconnaissez-vous le nommé Noël Bornier ?

Le garde champêtre fixait Noël sans pouvoir répondre. L'émotion sans doute lui

coupait la voix ; — il sentait tout le poids de sa réponse ; enfin faisant effort et désignant du doigt le repris de justice :

— Le voici, dit-il. C'est bien lui, je le reconnais.

— Vous êtes Noël Bornier ? demanda le brigadier.

— Oui, répondit Noël.

— J'ai un mandat d'arrestation contre vous daté du jour de votre évasion, reprit le brigadier ; je suis obligé de l'exécuter.

Et se tournant vers ses hommes :

— Avancez, dit-il.

— Ah ! je suis perdu, murmura Noël d'une voix sourde. — Eh bien ! j'en ai assez.

Et tirant du jonc qu'il tenait à la main une lame effilée, il se frappa au cœur. Le coup était mortel, il tomba. Claude, s'élançant vers lui, eut à peine le temps de le soutenir dans ses bras. Les gendarmes s'arrêtèrent stupéfaits. Le brigadier ramassa l'arme tombée à terre ; le garde champêtre s'approcha des deux frères pour leur venir en aide.

Noël respirait.

— C'est fini !... soupira Claude.

Il chancelait et ce fut le garde champêtre qui transporta le blessé sur le lit.

— Il faut cependant, dit le brigadier consterné de ce brusque dénouement, que je dresse procès-verbal.

— Il vous échappe, reprit Claude. Enfin il est libre !

. . . . . .

. . . . . .

La mort de Noel enrichit Claude mais ne le consola pas. Les deux frères s'aimaient comme deux jumeaux, et la mort de l'un entraîna peu après celle de l'autre.

L'HÉRITAGE DU CRIME

I

LES DAMES DE CHÈNNEVIÈRES

— Jeanne!

— Bonne maman?

— Qui donc vient d'entrer et avec qui causez-vous?

— Bonne maman, c'est avec Perot, le petit berger, qui m'apporte une paire de bas de laine qu'il a tricotée pour vous.

— Mon Dieu! que de bas de laine depuis quelque temps!... Il serait de raison de s'arrêter, ma fille; à l'âge de soixante-dix-neuf ans je ne puis espérer user tant de douzaines de bas de laine. Enfin! donnez seize sous à Perot.

Et la bonne dame qui, un moment, s'était agitée dans son fauteuil et pour appuyer du geste sa parole avait disjoint ses mains unies sur son ventre, rentra dans l'immobilité et le silence.

Elle ne se mouvait plus guère depuis quelques années; elle était trop grosse et n'y voyait plus, comme on dit si justement, que du bleu; c'est-à-dire qu'à dix ou quinze pas tout se fondait, s'effaçait pour elle dans une lumière bleue, comme celle que l'on voit en revenant au jour, du fond d'une grotte profonde.

Cependant elle avait gardé toute la finesse de ses oreilles et elle entendit chuchoter et rire, ce qui amena une expression de dépit sur son placide visage.

Ce n'était pas Perot le petit berger qui se trouvait là, c'était un grand garçon de vingt à vingt-cinq ans, bien fait, de mine aimable et surtout amoureuse; son costume était celui d'un homme de qualité. Il agitait en riant un immense bas de laine qu'il avait fait tricoter par un domestique et réclamait ses seize sous ou un baiser.

Jeanne, jolie... plus que jolie... minaudait et prolongeait le badinage d'un dénouement prévu.

Elle s'éloignait de la vieille dame, entraînait Norbert dans *le bleu*, y disparaissait à vingt pas et mettait une sourdine au rire, à la réprimande, au baiser.

Ce jeu se renouvelait souvent depuis plusieurs mois déjà et le galant congédié sous le nom de Perot, par exemple, se représentait quelques heures plus tard sous un autre nom :

— Jeanne?

— Bonne maman?

— Qui donc est là ?

— C'est Bernard le jardinier qui m'apporte des fleurs de la serre

— Ah ! c'est vous, Bernard, approchez donc que je vous voie, mon ami.

— Mais, bonne maman, il est parti.

— C'est étonnant, murmurait la grand'mère, il y a toujours quelqu'un ici que j'entends et ne peux voir.

Norbert se montra plusieurs fois, mais en qualité d'horloger qui avait une montre à raccommoder et une pendule en traitement, pour une maladie de langueur.

Des soupçons s'éveillèrent chez la vieille dame, elle se douta que sa petite fille avait un amoureux.

C'était plus qu'une faute, presque une trahison, car seule dans son petit domaine de Chennevières, la septuagénaire se reposait de tout sur sa petite-fille. Elle n'avait qu'elle au monde et après l'avoir élevée, comptait naturellement appuyer sur elle sa vieillesse.

— Jeanne, lui avait-elle dit, épargne-moi les soins mercenaires et douteux des étrangers. Tu as vingt ans, j'en ai soixante dix-huit ; dans peu d'années tu auras mon bien et pourras te marier.

— Oh ! grand'mère, avait répondu la jeune fille, je ne songe guère au mariage, et qui pourrait penser à moi ?

Il est vrai qu'elle ne voyait personne que les paysans que leurs intérêts amenaient à la maison et qu'elle avait peu de goût pour les jeunes gens du terroir.

Orpheline de bonne heure, elle avait été gâtée par sa mère grand' et, bien que forte fille et élevée à la campagne, avait des délicatesses de demoiselle de la ville. C'était d'instinct chez elle, la force sans la grâce ne pouvait lui plaire. Un jeune cavalier à la démarche dégagée, au front hautain, au regard chaud, et à la main blanche... voilà l'homme qui pouvait lui plaire, sans qu'elle y pensât.

Il fut longtemps sans se présenter, mais du jour où il se trouva sur son chemin, il fut aimé.

Norbert de Hautvilly était le fils du seigneur de la petite vallée normande où se passe l'histoire que nous racontons. Chennevières le patrimoine de Jeanne n'avait cessé de faire partie du domaine de Hautvilly que depuis une quinzaine d'années. Aucun titre de noblesse n'appartenait à Chennevières et sa nouvelle propriétaire s'appelait simplement M^me^ Macé. M. de Hautvilly très vexé d'avoir été obligé par un pressant besoin d'argent de vendre une partie de ses terres, voyait la dame Macé d'un mauvais œil et avait sévèrement défendu à son fils Norbert, de jamais, sous aucun prétexte, chasse, pêche ou promenade, mettre les pieds à Chennevières.

Pendant plusieurs années le jeune homme observa cette défense ; mais ce fut pendant tout le temps qu'il fallait à Jeanne pour devenir grande et belle, et lorsqu'elle fut à point et que lui-même eut atteint sa vingtième année, fatalement il la rencontra.

La destinée le voulait aussi.

Il était brun, elle était blonde, ils n'eurent pas grand chose à se dire pour se comprendre et de part et d'autre défense et promesse furent oubliées.

Norbert très sincèrement déclara à Jeanne qu'il n'aurait pas d'autre femme qu'elle. Jeanne, non moins éprise, lui dit la promesse faite à sa grand-mère, et le pria d'atten-

dre que celle-ci fût décédée ; puis elle consentit à recevoir de temps en temps son promis dans le *bleu* de l'appartement maternel. Enfin les soupçons de la vieille dame s'étant changés en certitude, un beau jour elle attira Jeanne tout près d'elle et lui dit avec l'accent de la bonté :

— Il faut, mon enfant, me dire la vérité. Vous me trompez depuis quelque temps et, profitant de mes infirmités, vous recevez ici sous différents noms un jeune homme que vous aimez.

Jeanne avoua et demanda pardon.

— Quel est ce jeune homme ?

— C'est M. Norbert d'Hautvilly.

La dame Macé demeura un instant sans rien dire, mais sa physionomie parlait pour elle ; elle parut affligée.

Jeanne qui lisait sur son visage se hâta d'ajouter :

— C'est un gentilhomme très distingué, bonne maman, plein de respect pour moi et de vénération pour vous. Si je ne lui avais déclaré votre volonté de me garder fille, il vous aurait déjà demandé ma main.

— Lui, c'est possible, mais son père? Le connaissez-vous ?

— Non, répondit Jeanne, je ne l'ai jamais vu et nous ne parlons jamais de lui.

Il faut, ma chère fille, vous défaire de cette idée qu'il puisse jamais consentir à une mésalliance. C'est un orgueilleux.

— Cependant...

— Il n'y a point de cependant. Que son fils en soit au désespoir et que vous en soyiez compromise et malheureuse, cela ne peut ébranler les préjugés de caste d'un Hautvilly. Alors que deviendrez-vous si ce seigneur s'oppose à votre mariage? Vous avez, je crois, le cœur trop bien placé, ma fille, pour consentir à n'être que la maîtresse de Norbert ?

— Norbert doit savoir tout ce que vous me dites, grand'maman, et il m'a juré qu'il n'aurait point d'autre femme que moi. Moi, j'ai en sa parole une confiance absolue et je pense que s'il m'a promis c'est qu'il sait pouvoir tenir.

— Asseyez-vous sur la chaise basse, et contre mes genoux, chère enfant, mettez vos mains dans les miennes, je voudrais parvenir à lire encore sur votre visage. N'avez-vous rien accordé à Norbert au delà de ce qui est permis à une fiancée ?

— Non grand'maman.

— Eh bien, ma fille, si vous le voulez, rien n'est encore perdu, votre grand'mère elle le reconnaît aujourd'hui) a été imprudente en ajournant votre mariage à une époque trop éloignée. Elle vous provoquait aussi à le tromper et vous exposait aux plus grands dangers. Vous avez été plus sage que peut-être jadis elle ne l'eût été à votre place. Mais il est temps qu'elle intervienne, il lui serait trop cruel, si elle venait à quitter ce monde, de vous y laisser ainsi exposée. Lorsque votre prétendant viendra, dites-lui que vous n'avez plus de secret pour moi et que je désire lui parler.

— Oui, grand'mère.

LES FIANÇAILLES

Quelques jours plus tard...

— Jeanne !

— Bonne maman ?

— Qui donc vient d'entrer et avec qui vous entretenez-vous ?

— Bonne maman, c'est avec M. Norbert de Hautvilly, qui demande à vous parler.

Celui-ci ne s'attendait pas à cette brusque rupture de son incognito, mais il en fut plus surpris que blessé et, acceptant le fait accompli, s'avança vers la vieille dame qui l'invitait à s'approcher d'elle.

— M. de Hautvilly, dit-elle, croyez que je me sens très honorée de votre visite. Comment se porte monsieur votre père ?

— Très bien, madame.

— Et ayez la bonté de me dire l'objet de votre visite.

Norbert devina ce que l'on attendait de lui.

— Madame, répondit-il, j'étais venu jusqu'à l'âge de vingt-deux ans, sans avoir aimé. Un jour de cette année, comme je chassais aux environs de votre terre, sans oser y entrer, Dieu a permis que j'aie rencontré une jeune fille qui est un miracle de grâce et de beauté et je devins amoureux de Mlle Jeanne. Ma première pensée fut de la revoir et de lui parler et je n'eus pas causé deux fois avec elle que je compris que mon amour pour elle n'était pas ordinaire et me liait pour la vie. Avant même qu'elle m'eût laissé voir quelque sympathie et m'eût encouragé à parler, je lui dis qu'elle serait ma femme et que je n'en aurais jamais d'autre qu'elle.

— Je sais combien un tel langage et une semblable conduite s'éloignent des usages et des convenances, mais rien au monde, ni personne n'aurait pu m'empêcher de parler ainsi.

« Je n'obéissais pas aux illusions d'un jeune homme étranger à la galanterie j'avais été ce qu'on appelle un mauvais sujet et je puis faire la différence entre ce que j'appelais autrefois de l'amour et les sentiments que m'inspiraient Mlle Jeanne.

Votre fille devina ma sincérité et en fut touchée. Nous continuâmes à nous voir à la dérobée, dans les champs, les jardins et de votre fenêtre même, tant que le saison le permit. Mais l'hiver nous créa des obstacles et c'est alors que je m'introduisis dans votre propre appartement tantôt sous un déguisement et tantôt sous un autre.

Près de vous ainsi, nous avons bâti le château de notre amour. Une amitié jalouse retenait votre fille à vos côtés; vous ne vouliez pas entendre parler de mariage, mais permettez-moi de vous dire que si vous n'y prenez garde, la grande amitié que vous avez pour Jeanne se changera en un dur égoïsme, car vous ne l'aimerez plus que pour le plaisir de sa conpagnie. Je viens donc vous prier, madame, d'écouter son cœur et le mien, de vous souvenir du jour où vous vous êtes mariée et de nous permettre d'en faire autant.

— Monsieur, répondit la dame Macé, vous nous faites beaucoup d'honneur à ma

fille et à moi, et, dès à présent je puis vous dire que je consens de grand cœur à vous donner la main de ma fille, mais il est d'usage qu'une demande en mariage soit faite par les parents du prétendant. N'avez-vous point parlé de votre intention à monsieur votre père?

— Non, je l'avoue; mais dès aujourd'hui je veux le faire.

— J'ai bien peur que ce soit sans succès.

— Je ne partage point vos craintes.

— Entre nous et lui il existe une trop grande distance.

— Sous le rapport de la fortune, nous sommes égaux, je crois.

Ma fille aura cent cinquante mille livres de dot, et le reste de mon bien lui reviendra après moi. Mais elle est sans naissance.

— Sa roture disparaît par le mariage qui l'anoblit, ce qui est bien différend de l'union d'une fille noble avec un roturier. Si quelque objection s'élevait de la part de mon père, ce ne serait point celle de la naissance.

— Vous en prévoyez d'autres?

— Il faudra, répondit le jeune homme, faire la part de la surprise que lui causera ma demande... mais le premier mouvement passé, je me fais fort d'obtenir son consentement. Alors il viendra lui-même vous demander la main de M^lle^ Jeanne.

Sur cette promesse Norbert de Hautvilly prit congé des dames de Chennevières, les laissant pleines d'espérance.

Plusieurs jours s'écoulèrent sans qu'il reparût et la cause en était facile à comprendre. Au premier mot de Norbert le père s'était emporté. Il était révolté, indigné... et défendait à son fils de revenir jamais sur un pareil sujet.

— Ne dirait-on pas, se récriait-il, que j'ai combiné ce mariage pour rentrer dans la propriété de Chennevières!... Et cette femme Macé, d'où vient-elle? Qui est-elle? Je ne m'en suis jamais informé, mais personne du pays ne pourrait le dire et on n'a jamais vu parent ou ami se montrer à Chennevières. Et voilà la famille à laquelle je m'allierais? Allons donc! Pas si fou.

A cela que pouvait répondre Norbert, bien décidé à épouser Jeanne?

— Mon père, vous n'avez qu'un fils. Si vous tenez à perpétuer votre race et votre nom, ne vous brouillez pas avec moi, car je n'épouserai point d'autre femme que Jeanne.

Les parents disent toujours en pareille circonstance : avec le temps cela passera. Mais la passion du jeune de Hautvilly sortait tout à fait de l'ordinaire ; loin de diminuer avec le temps elle ne faisait que croître, aiguillonnée par l'impatience et l'inquiétude qu'il devinait à Chennevières. On le vit tout à coup changer de caractère, d'habitudes et de visage. De doux et bienveillant qu'il était il devint colère, impérieux, brutal, rudoyant bêtes et gens sans raison, faisant de la maison un enfer. A plusieurs reprises il courut à la ville voisine, y réunit tous les libertins et y fit scandale, au point que la police l'eût arrêté cent fois s'il n'avait été gentilhomme. Une sorte de fièvre le dévorait, cerclait ses paupières, étirait ses traits, lui donnant un air furieux. Son père, ému de ce changement et de ces désordres, lui en demanda la cause :

Comment pouvez-vous me la demander, dit-il, elle n'est que dans votre refus. Qu'attendiez-vous de moi? L'oubli. Eh bien, je le cherche dans des folies où si je ne

l'obtiens, du moins je trouverai la mort. Vous serez satisfait et votre race sera à l'abri de toute mésalliance. Mais il me faut un résultat à brève échéance, car je souffre.

— Il y a un remède à votre maladie imaginaire, mon ami, repartit le père. Achetez un brevet d'officier et partez pour l'armée.

— Ah ! fit Norbert avec amertume, il vous est préférable que je souffre et meure loin de vous; mais non, je n'y consens pas, si je dois périr de chagrin ce sera sous vos yeux; je veux que vous ayez ainsi la récompense de votre entêtement.

Le père haussa les épaules et s'éloigna.

— Dites-moi donc au moins, reprit Norbert, les raisons de votre refus ?

— Elles sont, répondit le père, dans la noblesse de notre maison qui te permet d'épouser la plus riche et la plus noble héritière de la province. Enfin la fille dont tu t'es amouraché pourrait être ta maîtresse, mais ne peut être ta femme.

— Mais Jeanne est honnête !

— Que signifie? Quel enfantillage! Si j'avais dix ans de moins seulement, je te l'enlèverais.

— Pouvez-vous parler ainsi, mon père? Vous ne l'avez jamais vue.

— Si je ne la connais personnellement, j'en ai connu d'autres de même espèce, fit l'orgueilleux gentilhomme. — De tout temps les gens de même condition se ressemblent et se valent, mais la passion est aveugle et je perdrai mon temps à te démontrer des choses de bon sens, dont l'évidence se passe d'explication. J'étais bien inspiré en te défendant de mettre les pieds à Chennevières. On eût dit que j'y pressentais quelque piège ou quelque malheur.

— Je ne nie pas, mon père, que je ne puisse prétendre à une noble et riche héritière; mais quant à la fortune, Jeanne Macé aura en dot cent cinquante mille livres et le domaine après la mort de sa grand'mère : nos fortunes sont à peu près égales. Je ne tiens pas aux parents par alliance, l'espoir d'avoir une belle-mère, un beau-père, ne m'a jamais séduit. J'ai une grande indépendance de caractère qui se plierait mal probablement aux exigences d'une seconde famille. Une orpheline me convient mieux que la fille la mieux apparentée. Vous dites, on ne fait pas sa femme d'une fille dont on peut faire sa maîtresse. Oui, mais on ne fait pas sa maîtresse d'une fille honnête, sans la prendre par trahison, et lorsqu'elle s'aperçoit qu'elle a été trompée, son amour se change en haine et l'on a tout à redouter de son désespoir. Encore une fois si vous connaissiez Jeanne, vous ne parleriez pas ainsi et les sentiments qu'elle vous inspirerait, vous prouveraient qu'il y a des filles estimables dans toutes les conditions.

Enfin il y a une autre considération qui l'emporte sur toute autre, parce qu'elle s'impose, qu'elle est fatale et inévitable, c'est l'amour. — Depuis un an il s'est si bien emparé de moi qu'on ne saurait me l'ôter qu'avec la vie, ou que plutôt m'ôter la vie ou l'amour c'est tout un.

Le père regarda son fils avec une certaine émotion.

Le calme de sa parole, la fermeté de son accent faisaient un frappant contraste avec sa physionomie ravagée par la passion...

Il se dit :

« J'ai raison; mais que peuvent les meilleures raisons contre cette espèce de ma-

Norbert avait été vu en partie de plaisir.

ladie? Et à défaut de contre poison faut-il le laisser périr? Je serai bien avancé. — Que faire?... Gagner du temps?... Aller voir ces femmes?... Quel ennui! et en serai-je bien avancé? En attendant, il faut une détente à cette situation.

— Eh bien, Norbert, nous verrons, mon ami. Accordez-moi quelques jours; le temps de m'informer...

— Oh! merci! s'écria le jeune homme avec l'élan de la plus ardente reconnaissance. Vous me rendez la vie.

III

Cependant les dames de Chennevières, et Jeanne surtout, trouvaient bien long le silence de Norbert.

S'il ne pouvait venir les voir, que ne leur écrivait-il un mot pour les tranquilliser. Le découragement s'emparait de Jeanne, elle se disait que le refus de M. de Hautvilly avait brisé les résolutions de son fils. La honte de manquer à ses promesses retenait Norbert loin d'elle. Mais combien une franche explication eût été préférable !...

Sa grand'mère essayait de la consoler en lui disant qu'il était bien rare qu'une femme eût en mariage le premier homme qu'elle avait remarqué ou même aimé. Tu feras, comme les autres, tu oublieras le premier pour épouser le second. Il est certain en tout cas que tu ne coifferas pas Sainte-Catherine... Oh! non, tu es trop jolie et trop bien dotée pour cela. J'avais d'ailleurs pressenti des difficultés. Le caractère hautain de M. Hautvilly ne m'était pas inconnu...

Jeanne, d'autre part, avait appris par les domestiques que Norbert avait été vu à la ville en partie de plaisir, avec de mauvais sujets qui avait mis tant en émoi les bourgeois et fait venir la garde. On l'avait rencontré également à la chasse dans les environs de Chennevières.

Toute illusion devenait impossible, Norbert avait renoncé à elle, mais par un procédé inexplicable n'avait pas songé à l'en informer.

Des larmes gonflaient ses paupières, quand tout à coup le bruit d'un cheval retentit sur le pavé de la cour, elle courut à la fenêtre et quelle ne fut pas sa surprise en voyant M. de Hautvilly ! Elle courut en avertir sa grand'mère, et à peine avait-elle échangé quelques paroles avec elle, M. de Hautvilly se faisait annoncer.

Après les saluts d'usage, Jeanne allait se retirer, quand le baron lui dit de son air le plus aimable :

— N'êtes-vous pas Mlle Jeanne Macé ?... Restez, je vous prie, mademoiselle, vous ne sauriez être étrangère à l'entretien que je viens demander à votre grand'mère.

Lorsqu'il se fut assis et que la vieille dame lui eut demandé à quoi elle devait l'honneur de sa visite, M. de Hautvilly lui répondit :

— Madame, il est probable que vous vous en doutez un peu ?...

— Si je devine bien, monsieur, il s'agit de monsieur votre fils.

— Oui, madame, et de mademoiselle votre fille. Nous avons bien de la peine, madame, à surveiller nos enfants, et Mlle Jeanne, à côté des plus brillantes qualités que j'aime à lui supposer, ne joint pas, je crois, celle de l'obéissance.

— Ah! monsieur, vous m'en voyez confuse et je ne sais que depuis quelques jours combien Jeanne a été désobéissante et imprudente à la fois.

— J'avais défendu à mon fils de chasser sur la terre de Chennevières afin de lui ôter toute occasion de vous importuner, il ne m'a pas écouté et cette première faute en a entraîné d'autres plus graves auxquelles, de toutes façons, il est temps de couper court. Il vous a tout avoué ?...

— Oui, monsieur.

— Il m'a dit comment le hasard lui avait fait rencontrer mademoiselle votre fille et avait désiré la revoir. Je comprends aujourd'hui l'impression qu'elle a dû faire sur lui, mais je regrette de ne pas en avoir été averti plus tôt, car mon fils est très jeune et n'a pas de situation. Il n'est jamais sorti de chez son père, il ignore tout de la vie, il n'est pas homme fait et je dois craindre que le mariage qu'il désire ne soit un malheur pour lui comme pour votre enfant.

« Bien d'autres considérations encore s'opposent à l'union de ces deux jeunes gens. Mlle Jeanne est sans naissance et je crois sans famille; il y a entre nous une disproportion de rang trop considérable, que la beauté et la fortune ne sauraient compenser. Vous le savez comme moi, les mariages ainsi formés sont voués au malheur; ils ne sont qu'une chaîne insupportable lorsque la passion qui les a provoqués vient à s'éteindre. Ne reconnaissez-vous pas, madame, la justesse de mes raisons?

— Parfaitement, monsieur, répondit la vieille dame, je ne saurais y contredire. Comme vous, j'ai profondément regretté que Jeanne, d'habitude si réservée et si obéissante, n'eût pas fui votre fils dès qu'elle s'aperçut qu'il la recherchait. J'ai déploré et je déplore l'inclination qu'elle a subie et j'ai pressenti vos sentiments. Je l'ai dit à ma fille, je l'ai répété à votre fils, mais sans être écouté.

— Je ne pense pas cependant, madame, que vous vous opposiez à ce mariage?

— Je n'ai pas dit cela, monsieur, ma fille et moi naturellement en serions trop honorées; l'opposition ne saurait venir que de vous.

— Je vous ai exposé mes raisons, mais malheureusement mon fils ne veut pas les comprendre et si je lui oppose un refus absolu, j'ai tout à redouter de la violence de son caractère et de l'emportement de sa passion. C'est mon fils unique et j'ai pour lui, je l'avoue, une secrète faiblesse, je l'ai engagé à réfléchir... Je ne viens donc pas vous demander positivement pour mon fils Norbert la main de Mlle Jeanne votre fille, mais vous dépeindre la situation qui leur est faite en m'adressant à votre prudence maternelle. Attendons, vous dirai-je, encore quelque temps, et si l'absence, la réflexion ne vont rien sur les cœurs de nos enfants, eh bien! nous céderons à leurs prières.

A ces mots, Jeanne glissa de sa chaise, pâle et défaillante et tomba à genoux.

— Malheureuse enfant! s'écria la grand'mère. Et regardant M. de Hautvilly, elle sembla lui dire: — Voyez! Peut-on lui résister?

IV

UN FACHEUX

Le bonheur régnait à Chennevières et d'autant plus grand qu'il avait été inespéré.

La démarche de M. de Hautvilly était l'ouverture des fiançailles. Le lendemain de ce jour trois fois heureux, la dame Macé et sa petite fille étaient en train de faire l'éloge du baron et de son fils quand de nouveau un cavalier entra dans la cour.

Les visites, nous l'avons dit, étaient rares à Chennevières et faisaient événement.

— C'est Norbert, dit Jeanne.

— Non, repartit sa grand'mère. Ce n'est pas possible.

Avant qu'elles eussent eu le temps de jeter un coup d'œil au dehors, les bottes éperonnées du visiteur retentissaient dans le vestibule et un domestique introduisait le nouveau venu.

C'était un personnage comme on en voyait encore en province à cette époque, dont le costume à demi militaire, sans porter les insignes d'aucune arme, avait un faux air d'officier de fortune. Il était coiffé d'un feutre gris à galons d'or, et vêtu de drap fin, — habit rouge galonné et culotte chamois; ses bottes étaient fines et collantes, ses éperons d'argent, il portait l'épée.

Son visage basané, ses cheveux noirs dénués de poudre, étaient d'un homme de quarante-cinq à cinquante ans.

Jeanne le considéra avec crainte ; sa grand'mère avec un étonnement pénible.

Il fit quelques pas vers cette dernière et s'arrêta en souriant.

— Eh bien ! Fanchette, dit-il, vous ne me remettez pas?

La dame Macé, qui depuis très longtemps sans doute ne s'était entendue appeler Fanchette, tressaillit à cette voix et murmura d'un air effaré :

— Pitard !

— Non, ma bonne amie, répondit l'étranger, Pitard est mort et enterré pour faire place à son successeur direct et légitime don Ramirez — seigneur espagnol — ou, en français, don Ramire.

Il prit une chaise et s'y laissa choir en homme fatigué :

— Je suis vraiment content de vous revoir en bonne santé, dit-il.

Puis désignant Jeanne :

— Et cette demoiselle ?

— C'est ma petite-fille, répondit la vieille dame.

— Ah !... Jeannette... Cré Dieu ! la belle enfant !... je tombe de surprise en admiration. D'abord je vous ai cru morte et je vous retrouve bien vivante, puis je vois cette merveille que j'avais vue toute petite et que quinze ans de vie paisible a fait grandir et fleurir à vos côtés !... Si sa mère la voyait, hein ? Et son père ? Il ne pourrait pas s'empêcher de la reconnaître pour sa fille, car elle en a bien les traits.

« Approchez donc, mademoiselle, et donnez-moi, je vous prie, votre main blanche à baiser.

Jeanne, troublée, interrogea des yeux sa grand'mère, puis s'avança rougissante, livrant sa main à ce singulier personnage.

La dame Macé intervint :

— Vous venez de faire un voyage... monsieur ? Vous auriez besoin de quelque rafraîchissement. Jeanne, allez à l'office et préparez une collation.

Jeanne s'empressa d'obéir et comprit l'intention de sa grand'mère.

— Savez-vous, ma chère, reprit don Ramire, que vous vous êtes transformée d'une façon étonnante, et qu'il faut que j'aie si longtemps vécu avec vous pour vous reconnaître aujourd'hui.

— Mais vous, Pitard, vous vous êtes également transformé.

— Pas aussi avantageusement que vous, ma mie.

— Oublions donc tous deux nos anciens noms, qu'ils restent ensevelis dans le passé avec notre ancienne et misérable condition.

« Fanchette n'est plus; elle n'a même jamais existé pour Jeanne, et moi je vous appellerai don Ramire.

— Oui, très bien, j'entends les convenances. Mais votre fille peut-elle ignorer les aventures compliquées auxquelles elle doit le jour, le nom et la profession de son père, les nuits des bois de Verrières et de la forêt de Sénart.

— Elle ignore tout, don Ramire, et l'on gâterait sa vie en le lui apprenant.

— Et l'histoire de Bagneux ?

— Je ne m'en souviens plus moi-même.

Don Ramire se prit à rire.

Mais la dame Macé, très ferme de volonté bien que fort émue :

— Il vient un âge, voyez-vous, dit-elle, où si l'on veut se reposer, il faut oublier les misères passées. Laissons Verrières, laissons Sénart et surtout Bagneux. Est-ce qu'il existe encore beaucoup de gens de ce temps-là ?

— Non, je ne crois pas, la corde, les galères et la misère surtout ont décimé la compagnie. Vous voudriez bien qu'il n'en existât plus ?

— Oui, mais sans vous compter, mon cher ami.

— Sans me compter tout haut.

— En vérité, je ne vous confonds pas avec le reste de la clique et vous vous distinguiez de tous par votre éducation et votre caractère. On sentait que vous n'étiez pas né pour le métier. Puis je vous fus toujours reconnaissante d'avoir en mainte circonstance pris la défense de ma pauvre fille, vous et l'Anglais qu'on appelait *l'amiral*.

— Ah ! très bien.

— Je ne suis pas ingrate.

— A la bonne heure. Je me suis battu plus d'une fois pour elle... je puis dire que sans moi et l'amiral... mais lui a été récompensé... Jeanne en est le témoignage vivant... je puis dire que sans lui et moi votre pauvre fille serait morte au bout de huit jours piétinée par les passions brutales de nos fanandels.

— Je le sais, mon ami. Vous avez montré de l'humanité et l'énergie d'un capitaine.

— Et j'ai été juste.

— Oui.

— J'ai dit : ces femmes sont avec nous; l'une d'elles a servi le grand Cartouche et rien qu'à ce titre mérite des égards. Je ne souffrirai pas qu'elles soient maltraitées. Tout est permis entre nous, excepté le vol et le meurtre. Nul n'usera de violence envers ces deux femmes.

« Et c'est ainsi, ma chère, que si je n'ai pu empêcher votre fille de s'user le tempérament, du moins je vous ai permis de vider les ceintures des plus aimables.

— Chut ! fit la vieille dame.

— Les portes ont-elles des oreilles ? demanda don Ramire.

— On doit toujours le supposer, répond la dame

Et après un court silence causé par l'émotion :

— Grand Dieu ! fit-elle, épargnez à Jeanne de connaître de pareilles histoires !...

— Soyez tranquille, dit don Ramire.

— Et maintenant, dites-moi d'où vous venez, comment vous avez découvert ma retraite et ce que vous êtes devenu.

— Je vais vous conter cela en peu de mots.

Après la mort de votre fille et la pendaison de l'amiral, après nos désastres de Sénart, nous nous sommes dispersés comme les juifs après la prise de Jérusalem. Vous et moi, nous nous sommes cachés dans deux villages voisins. En habile femme que vous êtes, vous êtes parvenue à épouser un vieux paysan qui vous donna son nom, Macé. Comme j'allais vous voir pour vous en féliciter, une alerte m'obligea à décamper. J'empruntai à mon hôte tout ce que je puis trouver dans ses tiroirs et je partis pour le midi. Inutile je crois de vous instruire de l'emploi de mon temps. J'eus l'existence la plus accidentée. Je fus pris, jugé, condamné ; je m'évadai pour être repincé et pour m'évader encore. Je fus riche et pauvre, marié et veuf ; j'eus des enfants, c'est probable et j'arrivai au fond du Languedoc au pied des Pyrénées, léger d'argent mais confiant dans l'avenir. Je fis alors la rencontre d'un gentilhomme espagnol qui rentrait dans son pays. Il voyageait à cheval accompagné d'un domestique. La beauté de ses chevaux et de ses armes lui mérita ma considération et, après m'être enfermé dans une petite auberge de montagne du chemin qu'il devait suivre, je le devançai et l'attendis à la brune dans l'endroit le plus charmant pour une rencontre : des rochers, un ravin ou *gave*, une cascade dont le bruit assourdissant devait couvrir les cris et les appels du gentilhomme.

Il parut et l'affaire fut terminée en deux coups de feu ; un coup de fusil pour le maître, un coup de pistolet pour le domestique.

« Les chevaux restèrent intacts ! »

« Au comble de mes désirs, je jetai le valet dans le torrent et je dépouillai avec soin le gentilhomme. Outre sa bourse que j'ai toujours, son épée que voilà, je trouvai sur lui un portefeuille bourré de papiers et de parchemins. Je lis assez mal le français, et plus mal encore l'espagnol, mais j'avais l'idée que ces papiers avaient de l'importance et je les conservai précieusement. Quelques jours plus tard, un moine que je rencontrai dans la campagne consentit à me les lire. C'étaient les titres de naissance et de noblesse de don Ramirez, des papiers d'affaires très intéressants et j'appris aussi que je possédais un château en Vieille-Castille et des domaines à n'en plus finir. Je suis riche, en tant qu'espagnol. J'ai des traites, des bons au porteur, sur Madrid et d'autres villes. Malheureusement je ne sais pas l'espagnol et j'ignore la manière de réaliser mes richesses ; j'ai pensé à Paris où l'on trouve des procureurs sans charge qui donnent des consultations, des coquins instruits qui pourraient m'aider de leurs conseils et j'ai repris le chemin du Nord, à petites journées.

« Mais que les voyages sont coûteux quand on paye les aubergistes !... De la bourse de don Ramirez il ne me resta plus bientôt que le filet de soie et d'argent. Ajoutez à ce premier malheur que, chemin faisant, je m'étais habitué à vivre en don Ramire, c'est-à-dire honnêtement. Je trouvai la vertu commode ; elle ressemble à la paresse. Il m'était bien plus agréable de solder mes dépenses et de respecter la bourse d'autrui, que de grincher. Engourdi dans la mollesse, je me disais : Quand je n'aurai plus rien, je serai bien forcé de travailler. Un bon coup suffira peut-être à me remettre à flot pour quelque temps.

« J'approchai ainsi de notre pays ; je me souvins de vous. Je me dis : elle s'est mariée ; si elle vit encore, elle doit avoir des sous.

— Je m'informai d'une dame Macé et l'on me dit : c'est peut-être de la dame de Chennevières que vous voulez parler. Je fis causer le paysan, il me montra le chemin, et me voici

— Ainsi, don Ramire, dit la vieille dame, vous n'avez pas fait fortune.

— Mais si, mais si ! fit Ramire avec vivacité. Je possède un château, des fermes, des moulins... que sais-je ?...

— Oui, mais un château en Espagne.

— Je le ferai vendre ! Et en attendant j'emprunterai dessus.

— Vous ne savez même pas parler espagnol.

— Je sais baragouiner passablement le languedocien : pour les Parisiens c'est tout ce qu'il faut, je dirai que ce langage est le patois de la Vieille-Castille. Quant aux écritures à Paris, les savants sont à bon marché et je compte aller à Paris.

— Oui, là est le salut pour vous. Oui, là vous trouverez des hommes capables qui vous serviront de guides. Et quand vous aurez réalisé votre fortune, ne la dissipez pas, faites comme moi ; achetez un petit domaine et retirez-vous.

Ramire promenant son regard autour de lui :

— Vous êtes joliment bien ici !

— Très bien.

— La terre est à vous ?

— Oui.

— Payée ?

— Payée comptant. Défunt Macé avait le sac et avec ce que je possédais déjà.

— Oui, la ceinture du daron.

— Chut !... Il l'avait confiée à ma fille. Puis, ma fille elle-même avait mis de l'argent de côté. J'ai donc consacré tout cela à l'achat de cette propriété. M. de Hautvilly avait besoin d'argent comptant et me fit de bonnes conditions. Enfin, deux femmes à la campagne dépensent peu pour vivre. Mon poulailler et mon jardin nous permettent de vivre ; le reste des revenus est pour Jeanne qui est en âge de se marier.

— Sacredieu ! C'est fort bien entendre la vie ! fit don Ramire. Et s'il était possible, j'échangerais sur l'heure mon château de Vieille-Castille pour votre maison. Que l'on est bien dans ce fauteuil, et quelle jolie campagne on voit de cette fenêtre !...

Deux coups discrets furent frappés à la porte.

La vieille mit un doigt sur sa bouche pour recommander à don Ramire la discrétion devant sa fille.

— Entrez, dit-elle.

Un domestique annonça que les rafraîchissements étaient servis dans la salle à manger.

— C'est *rupin !* fit don Ramire.

— Venez, mon ami, dit la vieille.

Et tout bas : — Je vous en conjure, pas un mot de la mère ni du père de mon enfant !...

— Soyez donc tranquille !...

V

LE DÉJEUNER ET LA SATISFACTION DE DON RAMIRE

Don Ramire, donnant la main à sa vieille connaissance, passa d'un air majestueux dans la salle à manger où l'attendait une table garnie de viandes froides, de pâtisseries appétissantes et de plusieurs sortes de vins.

Il promenait autour de lui des regards émerveillés pour les ramener et les fixer sur le service, dont le confortable bourgeois dépassait probablement tout le luxe des hôtelleries.

— Don Ramire, dit la dame Macé, veuillez prendre quelque chose en attendant le dîner; nous ne dînerons pas avant deux heures.

— Mais, dit-il, je ne vois qu'un seul couvert; ne me tenez-vous pas compagnie, mesdames?

— Nous vous prions de nous excuser; nous n'avons pas l'habitude de manger à cette heure. Nous resterons ici pour vous servir.

Don Ramire se mit à table sans se faire prier davantage et expédia les morceaux avec un appétit de voyageur. Pendant quelque temps la dame Macé demeura absorbée dans ses réflexions.

L'arrivée de cet intrus était pour elle le sujet des préoccupations les plus pénibles. Elle avait cru son passé mort et enterré et ne craignait plus les revenants. La présence du bandit Pitard lui était une déception cruelle.

Ce passé non seulement se réveillait tout entier dans sa mémoire, mais la poursuivait incarné dans un de ses survivants les plus redoutables.

La dame Macé n'était autre que l'anguilleuse dont Cartouche avait eu pitié dans sa petite maison des carrières et qui l'avait recueilli blessé dans la maison de sa mère à Bagneux. On se souvient peut-être de cette misérable qui s'était montrée reconnaissante envers le daron? On se rappelle que sa mère, s'étant aperçue que Cartouche avait sur lui une ceinture chargée d'or et de diamants, le trésor qu'il avait sauvé des carrières, — avait fait prendre au bandit un « bouillon d'onze heures », s'était emparé de la ceinture, l'avait cachée sous son toit et était allée ensuite avertir la police. La fille s'était d'abord indignée de cette mauvaise action, mais la perspective d'une fortune l'avait calmée.

Plus tard les deux paysannes avaient quitté Bagneux, cachant l'or sous leurs guenilles, mendiant le long des chemins pour déguiser leur richesse. C'était la vieille, la grand'mère de Jeanne, qui portait le trésor en grande partie, disant à sa fille : — Je suis assez vieille pour être respectée.

Elle avait alors quarante ans environ, mais la vie des champs et la misère l'avaient tannée de sorte qu'elle paraissait plus vieille que vingt ans plus tard à Chennevières. Ses cheveux gris en désordre embroussaillés étaient devenus de beaux cheveux blancs; sa peau, avec le repos et une bonne table, avait recouvré sa vie et son coloris. Un léger embonpoint avait achevé la transformation tout à son avantage.

Évitez autant que possible le tête-à-tête avec lui.

Un bonheur de vingt ans vaut pour cela la baguette magique d'une fee. Elle et sa fille Catherine avaient pendant quelques semaines erré dans les environs de Sceaux, de Bourg-la-Reine, d'Antony et même de Limours. N'osant changer leur argent, elles ne vivaient que de ce qu'elles volaient dans les champs ou des aumônes. Nuit et jour elles discutaient les moyens à employer pour jouir de leur fortune. Elles redoutaient les bandits et les gendarmes également. Les ordonnances de police contre les mendiants, les vagabonds, les exposaient à être arrêtées et jetées en prison. Là on les eût fouillées.

La mère rêvait de se faire marchande ambulante ; mais pour cela il fallait, selon elle, rencontrer une marchande et lui acheter, pour une forte somme, l'âne et ses paniers

et... les papiers!.. Probablement une pauvre marchande, pour cinquante livres, n'eût pas hésité à vendre son fonds et même son autorisation. Alors elles auraient pu s'éloigner, circuler, s'aventurer dans de nouveaux pays. Mais l'occasion ne se montrait pas.

Inquiètes à en perdre le sommeil, elles résolurent d'enterrer leplus gros deleurbutin.

C'était du côté de Chevreuse, sur les bords de l'Yvette, dans une friche où l'on ne voyait que des ajoncs et des roches.

Un soir qu'elles s'étaient arrêtées dans ce désert elles creusèrent sous une roche, firent le signe de la croix, — car on peut être voleuse sans être impie, — et enfouirent les deux tiers de leur trésor : tous les bijoux et de gros rouleaux d'or.

Avant de quitter l'endroit, elles firent plusieurs remarques capables d'être respectées par le temps. Ainsi elles comptèrent les pas de la rivière à la roche, de celle-ci à un sentier de la lande et gravèrent dans leur mémoire l'aspect des lieux.

Ces précautions prises, elles passèrent une bonne nuit et, après avoir fait leur toilette au bord de la jolie rivière, se remirent en route à l'heure où, d'un élan de joie, l'alouette s'élance vers le ciel au-devant de l'aurore.

Ce qui leur arriva ce jour-là prouva la sagesse de leurs précautions.

Comme elles s'éloignaient vers Limours elles firent la rencontre de trois mauvais garçons qui leur barrèrent le chemin et les assaillirent de propos galants dans le langage de Pantin ou de Pautruche. Les deux plus enragés accaparèrent Catherine, l'un la tenant par un bras et l'autre par la taille ; le troisième obligea la vieille à le porter sur son dos. Les deux créatures furent ainsi acheminées vers un taillis voisin, sans qu'on eût pu dire laquelle était la plus à plaindre.

Catherine à demi étouffée par l'un et disloquée par l'autre allait devant n'opposant aucune résistance et se félicitant de n'avoir plus un sol sur elle ; sa mère avait gardé la ceinture et son reliquat.

La vieille buttait à chaque pas sous son fardeau et recevait des coups de talon dans les reins ou plus bas.

L'entrée dans le taillis fut accompagnée de rires et d'exclamations diverses parties d'un fourré où se tenaient d'autres bandits.

Justement ils avaient besoin d'une vieille femme pour faire leur cuisine et d'une jeune pour les divertir.

D'autre part, la Catherine eut la chance d'être reconnue pour un ancien *aminche* des carrières de Montrouge et qui la réclama pour sa *largue*.

Ses prétentions soulevèrent une opposition presque générale. Une femme enlevée était considérée comme un butin et par conséquent soumise à la loi du partage, mais cependant Catherine y gagna quelques égards.

La drôlesse, on le sait, était habituée aux assauts. Elle faisait partie du dernier banquet des carrières. Enfin elle n'était pas seule, deux ou trois autres gourgandines composaient déjà à la bande une sorte de sérail. La nuit ne fut dans ce bois qu'une longue et brutale orgie. Les vivres de toutes espèces et le vin ne manquaient pas.

L'anguilleuse par sa gaieté et la facilité avec laquelle elle *jaspinait le jars* (parlait argot) se fit un succès.

Elle fut distinguée par les plus rupins de la clique et le daron, l'illustre Pitard daigna lui-même la prendre sous sa protection.

La bande avait fait de bonnes affaires dans le Maine et remontait vers Paris.

Le terrain de ce côté était moins sûr, les bois à cause des chasses royales et princières étaient plus surveillés; la circulation était plus nombreuse; mais Paris possède un attrait irrésistible auquel Pitard, sentant sa bourse pleine, ne pouvait résister et il s'avança jusqu'aux bords de la Bièvre.

Chaque étape était naturellement marquée par des vols, des meurtres, des dévastations. Les femmes ne prenaient aux crimes qu'une part indirecte, la délicatesse du sexe ne leur permettant point certaines violences, mais elles étaient de toutes les fêtes et les ripailles n'étaient pas rares.

Il y avait à cela diverses raisons dont la principale était, je crois, la privation de pialles ou de bouges.

On vivait en commun; le grand air, les longues marches excitent l'appétit, activent la circulation du sang : de là les banquets autour de grands feux dans les forêts ou les landes.

Ils étaient nombreux; les paysans ou les gardes qui surprenaient leurs réunions nocturnes leur jetaient un regard de curiosité mêlé d'effroi et s'éloignaient.

Ils n'attaquaient pas les châteaux, mais les fermes ou les voyageurs, les marchands de bestiaux qui revenaient de Paris. Il y en avait qui leur payaient tribut étant certains de ne pouvoir passer autrement.

Cela faisait double emploi avec l'impôt qu'ils payaient au roi pour la protection de sa police.

Dans tous les pays où la police est impuissante ou incapable, on s'arrange ainsi avec les bandits. — Ainsi à Naples autrefois, et en Grèce.

Six mois se passèrent pendant lesquels la vieille bagueulaise ne songea plus qu'à se dérober, mais elle était retenue par la crainte d'être rattrapée et par sa fille qui n'avait pas l'air de s'ennuyer. Catherine était noceuse.

D'abord elle s'était multipliée pour plaire, puis elle avait eu *son béguin*. Elle s'était coiffée d'un mâle superbe nouvellement affilié à la bande.

C'était un Anglais, un matelot qui, on ne sait comment, s'étant échoué sur les bords de la Seine, était parvenu jusqu'aux tribus nomades des bords de la Bièvre. En chemin, il avait appris les mots français devenus indispensables à sa vie et possédait ainsi un idiome singulier composé de mots patois de la Seine-Inférieure, de mots français et d'argot; tout cela assaisonné d'anglais faisait un ragoût délicieux.

Il n'était pas blessé que l'on rît de son langage; le rire, selon lui, était une infirmité particulière aux Français, mais il était vexé de n'être pas compris et alors il tapait.

Taper semblait être chez lui un droit naturel. Le ciel le lui avait octroyé dès sa naissance. Il était blond comme Apollon et musclé comme Hercule, et sa physionomie était aussi noble que son caractère était crapuleux. Tout le contraire du Quasimodo de Victor Hugo : Noble lame, vil fourreau...

Il avait de très beaux yeux gris bleu, tant que son âme (il avait une âme) ne se mettait pas à la fenêtre.

En ce dernier cas, — ordinairement provoqué par l'eau-de-vie, — son front ample, ses traits d'un dessin pur, la construction solide et régulière de son visage, faisaient l'effet d'un riche hôtel où l'on aperçoit des filles de mauvaises vie.

Catherine, rappelons-le, s'était éprise de ce bel homme et l'Amiral, — c'était le nom qu'on lui donnait — avait daigné l'élever au rang de sultane favorite.

Hélas! ce fut pour elle la dernière saison du bonheur!

Elle devint mère.

L'Amiral qui était très brave fut, dans une rencontre dans les bois de Verrières, criblé de blessures, fait prisonnier et pendu.

La clique se replia vers Chevreuse, et là non loin du trésor caché aux bords de l'Yvette, Catherine fut casée chez des paysans par le daron Pitard qui lui rendit sa mère.

Pendant quelques temps les bandits séjournèrent dans les environs.

Catherine, usée par les excès de tous genres, mourut et enfin un beau jour la vieille emportant le trésor et la petite Jeanne quitta la contrée pour n'y plus revenir.

Elle habita successivement plusieurs villages jusqu'au jour où elle rencontra le bonhomme Macé et se maria.

Elle s'était attachée à la petite fille et s'était bien promise après avoir souffert des désordres de Catherine et l'avoir vue mourir de faire de l'enfant une honnête fille. Son mari était un brave homme et Jeanne reçut l'éducation et l'instruction d'une riche paysanne.

L'histoire de son père et de sa mère lui fut épargnée et sa bonne maman inventa un petit roman pour le remplacer.

Tout alla très bien ainsi pendant vingt ans.

La vieille Macé, s'oubliant pour sa petite fille, et ne s'étant jamais fait du vol et du meurtre les mêmes idées que nous, vivait sans remords et ne voyait rien d'affreux dans sa conscience.

Il est possible même qu'elle considérât ainsi sa conduite passée:

« J'ai volé Cartouche ; voler un voleur ce n'est pas voler.

« Je l'ai livré à la police: j'ai rendu service à la société.

« J'ai soigné ma fille pendant la dernière année de son existence; j'ai élevé son enfant; je me suis mariée et je suis restée fidèle à mon mari; donc je n'ai rien à me reprocher, je suis une honnête femme. »

Ce raisonnement devait être le sien. Ajoutons que son acquisition de Chennevières le confort dont elle jouissait, la considération des indigènes, la paix, la prospérité de son domaine flattaient énormément son amour-propre et lui donnaient la satisfaction d'elle-même.

Cependant l'arrivée de Pitard la bouleversa.

C'est que cette paix, cette satisfaction, cette considération, rien de tout cela n'était solide; tout péchait par la base. Ce n'était que mensonges et illusions. Pitard n'avait qu'à évoquer la réalité pour que tout l'édifice s'écroulât, et pour évoquer la réalité il n'avait qu'un mot à dire.

VI

SUITE DE LA SATISFACTION DE DON RAMIRE

Don Ramire expédiait les morceaux avec l'appétit d'un voyageur et vidait les bouteilles avec une facilité qui faisait la stupéfaction de Jeanne et l'effroi de la dame Macé. Pendant une demi-heure il ne dit pas un mot, mais gare au dessert! se disait la vieille.

— Vrai Dieu! s'écria-t-il enfin, voilà du vin délicieux. On voit qu'il n'y a ici que deux femmes et on lui a laissé le temps de vieillir.

— Ce vin n'a que cinq ans, don Ramire.

— Tudieu! Comment peut-on dormir sous le même toit que lui pendant cinq années?...

— Jean n'en boit pas et moi j'en bois peu.

— Don Ramire, qui allait de surprise en surprise, la regarda de travers, se demandant : « Est-ce qu'elle se fiche de moi? »

— Mais, dit-il, un verre de vin ne vous faisait pas peur autrefois?

— Dans ma jeunesse... parce qu'alors j'en étais privée... aujourd'hui...

— Oui, l'abondance règne ici. Ce petit poulet de grain valait une poularde. Les confitures sont exquises...

— Le grand air vous avait ouvert l'appétit.

— Et je prendrai soin de l'entretenir! Tout ici me charme et me ravit. On remarque dans le meuble, dans le service, dans les moindres détails une parfaite intelligence de la vie, qui vous fait le plus grand honneur. Je le répète, je n'aurais jamais supposé en apprenant votre retraite qu'elle était aussi délicieuse. C'est un petit Paradis, auquel la blonde Eva elle-même ne manque pas.

Vous recevez peu de monde?

— Personne.

— Vous avez bien raison. Et vous ne vous ennuyez jamais, je suis sûr?

— Jamais.

— Je me ferais très bien à votre existence.

— Il faut donc faire comme moi, don Ramire, et vous retirer aussi à la campagne.

— Hum! acheter... Plus tard sans doute cela me sera facile si j'arrange mes affaires, réalise ma fortune... qui ainsi que je vous l'ai dit, est en Espagne, dans la Vieille-Castille... Oui... alors je ne dis pas, je suivrai votre exemple : c'est celui de la sagesse, mais en attendant je m'accommoderais très bien de votre ordinaire... je n'aime plus le monde, je partage vos goûts et la compagnie d'une aussi jolie personne que Mlle Jeanne suffirait d'ailleurs à me faire aimer la solitude.

Jeanne rougit à ce propos; sa grand'mère en eut le frisson.

Que voulait-il dire? Que prétendait-il?...

Il se douta bien de l'impression qu'il causait, mais ne parut pas s'en apercevoir; il poursuivit d'un air indifférent :

Il y a dans cette seigneurie de petits chemins assez bien entretenus, favorables à mon habitude de faire chaque matin une promenade à cheval. Et vous avez du gibier, je pense ?

La dame Macé garda le silence.

— J'en approvisionnerai votre garde-manger. Après l'exercice du cheval, qui est nécessaire à ma santé, ce qui me plaît le plus c'est la chasse au chien d'arrêt. Vous vous souvenez peut-être que je suis un adroit tireur ?... Vous avez un garde ?

— Oui.

— Il a des chiens ?

— Sans doute.

— Je m'entendrai avec lui ?

— Vous comptez donc, don Ramire, pouvoir nous accorder quelques jours ?

— Comment, chère dame, quelques jours ?... se récria le bandit, mais pouvez-vous douter du plaisir que j'ai à vous revoir au bout de tant d'années ? De faire la connaissance de cette belle enfant, dont j'ai connu la mère ?... Et Chennevières où tout me séduit et m'enchante... Mais ce n'est pas quelques jours que je vous consacrerai, ni des semaines ou même des mois, mais des années !...

— Ah !... exclama la vieille Macé.

Don Ramire lui prit la main, d'un mouvement affectueux.

— Oui, chère amie, des années, dit-il. A moins que je ne trouve à vendre de suite mes propriétés de Vieille-Castille.

La vieille parvint cependant à se remettre.

— Je suis vraiment touchée, don Ramire, de vos généreuses intentions... nous en reparlerons.

Jeanne paraissait vivement contrariée du sans-gêne de cet étranger, et du regard interrogeait sa grand'mère.

Celle-ci, pour faire diversion au trouble qui s'était emparé d'elle et couper court à une conversation qu'elle ne pouvait soutenir, proposa à son hôte de visiter la maison et le jardin. Mais elle s'aperçut bientôt qu'elle n'avait fait que jeter de l'huile sur le feu. L'admiration de don Ramire croissait à chaque pas et devenait de l'enthousiasme. Il devenait évident qu'il ne pourrait jamais s'arracher à Chennevières, « ce séjour enchanteur ». Pendant qu'il était allé voir le garde et son chenil, la vieille, rentrée chez elle, anéantie, se disait : « Que faire, grand Dieu, que faire pour me débarrasser de cet homme ?... »

Elle ne pouvait tolérer que ce Pitard vînt s'établir chez elle, boire son vin, vivre de ses revenus... et quoi encore ? D'un pareil homme elle pouvait s'attendre à tout. Pourrait-elle dormir tranquille ? Et sa petite fille ? à quels dangers n'était-elle pas exposée ? Une belle nuit cet homme, — dont les compagnons peut-être n'étaient pas loin, — pouvait les égorger et piller. Elle n'osait le dénoncer à la police ; le contre-coup d'un acte semblable ne se serait pas fait attendre et lui eût été funeste. Elle était incapable de l'intimider. La seule ressource qu'elle eût, était de lui offrir une somme. Ce serait dur, car il se montrerait exigeant. Elle y songeait, lorsque Jeanne qui ne la quittait guère, survint :

— Mais grand'maman, fit-elle très animé, il est singulier votre ami. Il n'y a pas

quatre heures qu'il est arrivé et déjà il commande à tout notre monde!.. Serait-il vrai qu'il doit rester avec vous plusieurs années, comme il le dit?

— Tranquillisez-vous, mon enfant, dit la grand'mère, il est un peu gascon et il faut faire la part de l'exagération dans tout ce qu'il dit. Le premier mouvement chez les personnes de ce caractère est toujours emporté et excessif. Vingt-quatre heures peut-être suffiront à rabattre son enthousiasme. Il est tout feu et tout flamme en ce moment, mais cela passera comme c'est venu et dès demain vous vous apercevrez du changement.

— Ah! tant mieux!... Car, vous l'avouerez, ce n'est pas une personne dont nous puissions faire notre société intime.

Il a connu ma mère?..

— Oui, puisqu'il m'a connu. N'a-t-il pas dit aussi quelle était son amie? Il se souvient de toi; je ne sais pas si tu étais née. Il ne faut croire qu'une faible partie de ce qu'il dit, mais sans trop le contredire cependant, parce que, comme bien des menteurs, il est de bonne foi.

Jeanne sourit; elle commençait à se rassurer. Elle attribua ses étonnements et ses craintes à son ignorance du monde. Elle se dit: « C'est sans doute ce que l'on appelle un original. »

— Lui parlerez-vous, demanda-t-elle, de nos relations avec ces messieurs de Hautvilly et de nos idées de mariage?

— Non, non, répondit la grand'mère avec vivacité. Pas un mot. Il est inutile de mettre ce bavard dans nos confidences. On ne peut lui confier que ce que l'on veut perdre.

— Et si M. Norbert venait, que lui dirais-je?

— Que don Ramire est un de nos anciens amis, que vous ne connaissez pas au juste le lieu de sa naissance, mais que d'après son caractère vous le pensez originaire d'une province d'Espagne qui confine à la Gascogne. Vous ajouterez qu'il est entré chez nous en passant et qu'il ne doit rester que quelques jours.

— Et de M. Norbert que direz-vous à don Ramire?

— La vérité: M. Norbert est le fils unique de M. de Hautvilly, seigneur de cette vallée, qui nous a vendu Chennevières; mais je crois lui avoir déjà dit cela.

— Espérons qu'il s'en ira bientôt! soupira la jeune fille.

— Espérons! fit la vieille Macé. En tout cas, Jeanne, en attendant ce beau jour, que je désire plus que vous peut-être, ne lui faisons pas mauvaise mine. Je veux me montrer hospitalière, mais vous, sans cesser d'être aimable, tenez-vous vis-à-vis de lui sur une grande réserve. Il est de ces fâcheux qui se rendent vite familiers. Qu'il use de son sans-gêne avec nos gens, mais reste poli, convenable à votre égard. Gardez-vous de rire à de méchants propos, ou d'encourager son audace en supportant le moindre badinage!

— Oui, grand'mère.

— N'abandonnez jamais votre main dans la sienne...

— Oh! bonne maman!

— S'il osait la prendre, ne souffrez pas qu'il se penche vers vous pour vous parler.

— Par exemple!

— Et si vous êtes à la fenêtre et qu'il vienne se placer auprès de vous, sachez vous retirer sans affectation.

— Bien sûr.

— Et en montant les escaliers, vous devez lui céder le pas, et s'il insiste pour vous faire honneur, n'acceptez jamais.

— Sans doute.

— En somme, évitez autant que possible le tête-à-tête avec lui et même laissez-moi seule avec lui, quand je ne vous retiendrai pas. S'il vous offre des fleurs, mettez-les dans un vase de ma cheminée.

— Soyez tranquille, bonne maman, je vois à qui nous avons affaire et je saurai me conduire. Tenez, écoutez-le, le voilà qui rit avec la grosse Fanchon.

— C'est assez sa manière.

— On dit les seigneurs espagnols si hautains !

— Oh ! celui-là a beaucoup habité la France et fréquenté les hôtelleries dont les servantes ne sont point farouches. Pour tout vous dire, Jeanne, il paraît moins noble qu'il ne prétend l'être et s'est souvent encanaillé. Mais je crois qu'il revient vers nous...

— Je vais donner des ordres pour le dîner, dit Jeanne.

Et souriant d'un air d'entente elle sortit.

VII

IL EST TOUJOURS A TABLE LE ROI !]

— Quoi ! vous êtes seule ? dit don Ramire avec désappointement.

— Jeanne s'occupe du dîner.

— Charmante jeune fille ! Vous vous reposez sur elle du soin du ménage. Ah ! vous la coulez douce et le temps est loin où vous tourniez pour nous la broche dans les clairières des bois de Sceaux et de Limours.

— Et le temps où vous aviez de bottes crevées, où vous arrêtiez un enfant qui allait à l'école pour lui voler son pain ? Où vous aidiez vos hommes à dépecer une vieille vache dont vous dévoriez les chairs à peine grillées !... Voyons, voyons, don Ramire, le daron Pitard est mort et enterré, n'est-ce pas ? N'en parlons plus. Ne parlons plus du passé. Il n'avait rien de si plaisant. Continuez noblement ce gentilhomme espagnol resté dans un gave des Pyrénées, qu'il revive en vous et quant à moi, je ne suis plus celle qui tournait la broche, je suis la dame de Chennevières.

— Et je m'en aperçois.

— Tant mieux.

— Dites donc, — changement de conversation, — vous avez trois servantes ?

— Oui.

— Sur trois il n'y en a qu'une de passable ; les deux autres sont d'affreuses laiderons.

— Mais, mon cher, pour ce que je leur demande : traire les vaches, mener paître les dindons, je n'ai pas besoin de beautés.

— Eh ! eh ! La Fanchon est assez accorte ? N'est-ce pas, c'est Fanchon qu'on l'appelle ?

— Je vous embête, hein?

Je viens de lui pincer la cuisse, elle m'a envoyé une tape dont j'ai encore la main gourde.

— Ne serez-vous jamais raisonnable, dom Ramire?

— J'espère bien que non! On peut être aussi noble que le roi sans être plus raisonnable que le régent. On est raisonnable quand on est f...ichu; et Dieu et bien d'autres m'en sont témoins, je me tiens avec les dames encore assez gaillardement. Voyez-vous, l'âge n'y fait rien, c'est une plaisanterie. On est jeune ou vieux à tout âge. J'en ai connu qui à trente ans étaient *frrruitt!* aussi incapables de plaire que moi de faire une bonne action, et au contraire, j'en ai vu qui avaient dix ans de plus que moi et qui n'avaient rien changé à leurs habitudes.

— Voyons, voyons, don Ramire!...

— Ah! vous allez me faire de la morale tout à l'heure, vous.

— Non, je n'ai pas à vous en faire

— Pourtant, vous, vous n'êtes pas si démolie, hein! Mais vous avez engraissé, — comme une vieille poule. Voilà ce que c'est que de faire trop bonne chère. Combien faites-vous de repas?

— Quatre.

— C'est le régime que je vais subir, hélas!... Mais j'aurai la chasse et le cheval pour m'empêcher de bedonner.

— Vous ne détestez pas la table.

— Parbleu!... Mais on peut en combattre les conséquences. J'ai ma médecine à moi et je m'en trouve bien.

— Ah! laquelle? La saignée? Les purgations?

— Peuh!... C'est un régime que je me suis imposé et qui est excellent.

— Parlez.

— Excellent et agréable surtout.

— Oui-da!

— C'est de combattre un excès par uu autre excès, un plaisir par un autre plaisir, user largement de tous afin d'échapper à la domination d'un seul et de n'appartenir à aucun. Vous verrez cela... Pas une minute à l'ennui!... Et le moins possible au repos.

« Du mouvement!... je suis très philosophe, moi, on n'a pas besoin pour l'être de prendre le bonnet de docteur... Tenez, si mon cheval n'avait pas dix lieues dans les jambes, j'irais faire un train de galop là-bas dans cette prairie en attendant le dîner, pour m'ouvrir l'appétit.

— Permettez, je dois vous en prévenir, cette prairie ne m'appartient pas; elle est à M. le baron de Hautvilly.

— Eh bien! qu'importe? Entre voisins...

— Il nous faudrait au moins sa permission.

— N'est-ce que cela? j'irai la lui demander.

— Non, franchement, je préfère ne pas avoir d'obligation à M. de Hautvilly.

— Mais je le ferai sans votre aveu

— Vous me désobligeriez.

— Vous êtes donc mal avec lui.

— Non pas...

— Alors...

— C'est pour ne pas être mal.

— Quel homme est-ce?

— Un parfait gentilhomme.

— Un vieux *pante*. J'espère bien faire sa connaissance... Entre gentilshommes! je n'entends pas non plus être toujours sur votre dos et vous fatiguer de ma personne.

— Ah! don Ramire! soupira la vieille dame.

— Je vous embête bien? Je vois ça. Cependant quoi de naturel?

— Pourquoi m'imposer des relations que je ne cherche pas.

— Vous faites bien la mijaurée.

— Moi

— La bégueule.

— Ah! déjà...

— Quoi déjà?

— Des gros mots...

— Il faut bien que je vous en dise pour vous secouer un petit peut, vieille marmote. Est-ce avec moi qu'il faut prendre de ces airs sucrés, voyons. « Je veux vous imposer des relations. »

Je ne veux pas cela du tout, mais vous avez l'air de prendre ces gens-là au sérieux, les seigneurs! Vous savez bien que je me fiche des seigneurs comme de Colin-Tampon. De vieille sorcière que vous étiez vous êtes devenue bonne femme. Quelle chute dans les confitures.

Un valet ouvrit la porte :

— Madame est servie.

— Voilà qui arrive à point, dit don Ramire, vous n'allez pas me faire la mine, j'espère.

La blancheur éclatante de la nappe, le rayonnement des cristaux et des plats d'étain brillants comme de l'argent, une odeur appétissante et légère partout répandue réjouirent don Ramire qui se mit gaiement à table, comme un païen, sans s'apercevoir que Jeanne debout disait le bénédicité.

Le repas était aussi délicat que confortable et le noble Castillan y fit honneur. Il mangea et but comme quatre ; saluant chaque met d'une remarque judicieuse, ou d'un éloge mérité, qui faisaient à la fois honneur à son goût et à l'habileté de la cuisinière.

Jusque-là les dames de Chennevières n'eurent qu'à se louer de lui ; mais vint le dessert, que l'on prolongeait volontiers, en ce temps-là en province, — délicieux épilogue d'un poème où l'on ne mange plus que pour faciliter et entretenir les laborieux commencements de la digestion, où l'imagination et les sentiments généreux stimulés par le bien-être, alimentent la conversation. Don Ramire alors s'émancipa et abusa parfois des libertés du dessert.

Sa parole devint plus hardie, son regard plus vif et plus chaud s'arrêta parfois sur Jeanne qui s'en trouva incommodée.

Les compliments suivaient, mais vifs et indiscrets comme des mousquetaires, chiffonnant les convenances, compromettant par le rire, qu'ils provoquent et qui les absout, touchant à tout malgré les réprimandes, plus hardis que les lèvres ou les mains et non moins dangereux qu'elles.

Plus d'une fois la grand'mère intervint, mais sans autorité.

Il allait... il allait, comme en un souper galant des Porcherons.

La jeune fille changeait de couleur à chaque minute et la vieille se disait en tremblant : Pourvu qu'il ne se mette pas à en raconter « des bonnes ». Malheureusement, il n'était ni sot ni ennuyeux.

Elle se promit de le gronder sérieusement le lendemain, et lorsqu'enfin sonna l'heure de la retraite et qu'un domestique, le bougeoir à la main, vint avertir don Ramire que sa chambre était prête, elle tira sa petite-fille à part et lui dit tout bas :

— Vous coucherez cette nuit dans ma chambre.

Jeanne comprit ses craintes et remercia sa mère grand.

VIII

NOUVELLES PRÉTENTIONS DE DON RAMIRE.

Les deux femmes ne dormirent point de la nuit

— Si ce monsieur n'est pas plus convenable, dit Jeanne, il ne me restera qu'à me cloîtrer dans ma chambre et à dire que je suis malade.

— C'était en effet le seul parti à prendre.

Le lendemain matin, à sa première entrevue avec son « ancien ami », la vieille Macé lui dit sans aigreur apparente :

— Vous étiez un peu échauffé par le vin hier soir, don Ramire, et ma petite Jeanne était tout effarouchée et mal à l'aise de la liberté de vos propos. Ayez la bonté de considérer que Jeanne est une honnête fille.

— Je le sais, pardieu, fit don Ramire, et une femme commence toujours par être une honnête fille, mais vous ne savez pas vous, qui êtes habituée à voir Jeanne, combien elle est jolie.

— Mais si, je ne suis pas aveugle.

— Une peau fine comme un pétale de rose, des yeux, une bouche à damner un saint. Et quels beaux bras ! Une peau d'une finesse !... Comment voulez-vous que je reste insensible et que la tête ne me tourne pas ? Tudieu ! si vous saviez ce que je ressentis en tête à tête avec cette jeunesse, plus blanche et plus pure qu'un lys, vous me féliciteriez de l'empire que j'ai gardé sur moi-même. Ne vous en ai-je pas prévenu, ma chère ? Je ne suis pas fini, je ne suis pas un volcan d'Auvergne et si vous en avez vu hier soir quelque fumée, c'est que tout n'est pas éteint ici. Il n'y a pas de fumée sans feu.

— Mais, don Ramire, fit la vieille courroucée, gardez ce beau feu pour d'autres, je vous prie.

— Et pourquoi ça ?

— Comment ? Vous me le demandez ?

— Oui.

— Parce que je vous défends de faire la cour à ma fille.

— Tiens !... et s'il me plaît de lui faire la cour ?

— C'est que vous voudrez vous brouiller avec moi.

— Nous nous passerons bien de vous, belle dame. Vous êtes en Espagne ce qu'on appelle une duègne.

— Écoutez, *seigneur* don Ramire, fit la dame Macé, pâle de colère, mais décidée à mettre, comme l'on dit, les pieds dans le plat. Le hasard vous à fait découvrir ma retraite, elle est assez agréable, et vous vous êtes dit : je vais m'y établir.

— Oui.

— Dès à présent vous vous en croyez le maître. La crainte de vos révélations doit, selon vous, me rendre votre esclave.

— Oui.

— Vous vous trompez.

— Ah ! comment cela ?

— Je n'ai pas à vous l'expliquer : je vous le certifie. Cependant pour couper court à tout tracas et surtout ménager la sensibilité de ma chère enfant, je suis prête à faire quelque sacrifice. Vous êtes sans le sou ; si une petite somme et de bons souhaits peuvent vous suffire et vous engager à suivre votre voyage, je suis prête à vous les donner.

— Oui-da ! fit don Ramire. Une petite somme et de bons souhaits, vous riez, ma bonne commère. Je quitterais la proie pour l'ombre. Vous me prenez pour un sot. — Pas si sot que vous le croyez. Je suis bien ici, j'y reste. Comme dit le Lorrain : « Tant qu'il y aura de la chair dans l'pot, je n'm'en irai encor' d'si tôt. » — Faites ce que vous voudrez, vous ne tarderez pas à reconnaître votre maître. Dénoncez-moi et vous en ressentirez les effets.

« J'entends vivre et m'amuser ici et si vous comprenez vos intérêts, vous vous mettrez de la partie, comme le chien de la fable qui, portant dans un panier le dîner de son maître et se voyant attaqué par des mâtins plus forts que lui, se met à le manger avec eux, plutôt que de tout perdre.

« Quant à la petite... Ah ! que vous dire ? Comment vous faire concevoir ce que j'éprouve près d'elle !... Mais je dois vous rassurer sur un point. Jeanne n'est pas pour moi ce que furent tant d'autres. Je fais la différence entre cette jeune fille innocente et bien élevée et une gourgandine telle qu'était sa mère. Je la courtiserai ; c'est plus fort que moi, — mais je la respecterai. Tenez, pour elle, je mettrai de l'eau dans mon vin et de la réserve dans mes propos. Pouvez-vous demander davantage ! Je reconnais que je me suis trop émancipé hier, mais je n'avais pas encore fait sa connaissance ; à l'avenir je prendrai mes airs d'hidalgo de Vieille-Castille. Vous vous méfiez trop de moi. Vous l'avez fait coucher cette nuit dans votre chambre et vous avez eu tort. Je suis incapable de ce que vous avez supposé. Moi aussi, depuis que nous nous sommes quittés, j'ai appris les usages du monde et je me suis perfectionné. Avant de me mettre à la porte en me tendant un petit écu, apprenez donc, ma chère, à me connaître.

« Mais je vous laisse à vos réflexions. En attendant le déjeuner, je vais faire un peu de promenade et donner l'ordre de seller *Postel*. — C'est le nom de mon cheval. — A bientôt, ma vieille, et sans rancune.

La dame Macé, suffoquée de colère, ne répondit pas.

Elle se laissa tomber sur son fauteuil accablée, mais non désespérée encore.

Elle ne pouvait ni le livrer comme elle avait fait pour Cartouche, ni l'assassiner, mais elle pouvait espérer que cet homme se perdrait lui-même. Il avait trop de vices pour ne pas commettre des fautes.

« Il faut, se dit-elle, que je redevienne la femme d'autrefois, prête à tout, capable de tout.

Seule, elle eût facilement triomphé ; mais Jeanne la paralysait.

IX

TOILETTE DE DON RAMIRE

Cependant don Ramire était dans sa chambre occupé à passer en revue son linge et ses vêtements.

Ce qu'il y avait de meilleur provenait de l'Espagnol. Les personnes obligées de voyager à cheval ont peu de bagage et se résignent au strict nécessaire. Les quatre chemises du véritable Ramire étaient usées, ses cols s'en allaient en lambeaux ; aucune paire de bas n'était exempte de trous et de douze il n'en restait que cinq de mettables.

Quant aux vêtements, ce n'était pas plus riche : deux habits, deux vestes, deux culottes qui s'étaient plus ou moins enrichies de taches et appauvries de boutons, composaient avec un manteau, deux paires de bottes et un chapeau galonné toute sa garde-robe.

« Puisque, se dit-il, je suis décidé à habiter Chennevières, je dois songer à remédier à l'insuffisance de mes effets. Un de ces jours, je puis me trouver sans chemise ou sans vêtement. Une tenue négligée qui se pardonne en voyage, dans les auberges, serait ici indispensable. Il manque de tout, même de valets ; je vais emprunter le plus pressé. »

Il ouvrit une de ses fenêtres qui donnait sur la cour. Il aperçut un grand garçon maigre et vigoureux occupé à ranger du bois dans un hangard. Il cria :

— Gringallet !

Le domestique se tourna vers lui.

Il paraît que ce nom de Gringallet lui convient, pensa-t-il, puisqu'il y répond.

— Viens ici, mon garçon, lui dit-il.

Celui-ci monta dans sa chambre. Après l'avoir toisé du regard :

— Quelles sont tes occupations ou quel est ton service à Chennevières ?

— Monsieur...

— Dit Monseigneur.

— Monseigneur, je fais un peu de tout. J'aide le jardinier, je remets le bois et le scie, je fais les commissions à la ville, je donne des coups de main.

— Très bien. Et tu reçois pour cela ?

— Quatre écus par an, quatre paires de sabots, l'habillement, puis quelques cadeaux ; la place est bonne.

— Tu me plais. Tu es intelligent ?

— Oh ! oui, monseigneur.

— Fidèle et dévoué ?

— Oui, monseigneur.

— Je te prends à mon service personnel. Tu recevras six écus par an et le reste.

— Mais, madame ?...

— C'est entendu avec elle.

— Ah !...

— Tu pourras de temps en temps lui donner un coup de main, mais quand je n'aurai pas besoin de toi. Ainsi aujourd'hui, tu vas me faire quelque commission. Tu es intelligent; tu dois connaître à fond la petite ville de Pont-Servan ?

— Oui, monseigneur.

— Tu y es bien connu ?

— Oh ! oui, depuis cinq ans que je suis à Chennevières.

— J'ai besoin d'une pièce de toile fine, tout ce qu'il y a de plus fin et de plus beau. Pourras-tu la trouver à Pont-Servan ?

— Oui, monseigneur, chez les demoiselles Lepelletier où se fournissent nos dames.

— Tu me rapporteras une pièce de toile de Hollande, si c'est possible, puis tu iras chez le meilleur tailleur et tu le prieras de passer ici demain avec des échantillons pour vêtements complets.

— Oui, monseigneur.

— De là tu iras enfin au cabaret tu boiras cette pièce de vingt-quatre sols à ma santé. C'est compris, Gringallet ?

— Mais, monseigneur, je m'appelle Blaise ?

— Tu avais déjà un nom ? Eh bien, ça t'en feras deux; on n'a jamais trop de noms.

« En t'en allant, dis à Fanchon de monter chez moi.

— Oui, monseigneur.

Cinq minutes plus tard, Fanchon, une bonne grosse paysanne, se présenta chez le nouveau seigneur.

— Approche-toi, ma belle enfant, ne crains rien... tu rougis... tu es timide comme la vertu. Je suis sûr que tu n'as jamais eu d'enfant

— Oh ! bien sûr que non, monsieur.

— Cela se lit sur ton front. Ecoute-moi, Fanchon, tu es jolie, tu es intelligente, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui, monsieur.

— Appelle-moi, monseigneur. Que fais-tu ici ?

— Je fais les chambres et je prends soin des bêtes.

— Tu es seule pour tout ce travail ?

— J'ai Martine pour m'aider.

— Et combien gagnes-tu par an.

— Trois écus puis les cadeaux.

— Tu me plais sous plusieurs rapports. Je te prends à mon service et je te donne six écus.

— Six écus.

— Oui, et je t'en promets davantage si tu es aussi intelligente que tu le parais.

— Mais, monseigneur, je suis au service de Mme Macé...

— C'est entendu avec elle. Je ne te défends pas de l'aider, mais tu recevras, pour ce qui me concerne, directement mes ordres. Tu feras ma chambre, et tu entretiendras mon linge et mes effets. Tu sais coudre et repriser ?

— Oui, monseigneur.

— Pour commencer voici quatre paires de bas que je te confie. Voici des chemises à

raccommoder également. Demain matin, rapporte-moi une paire de bas et une chemise avant que je sois levé. Tu m'aideras ensuite à m'habiller.

— Mais je ne sais pas habiller les hommes.

— Tu apprendras.

— Mais, que dira madame ?

— Que tu dois m'obéir.

— Elle ne permettra pas cela pour sûr.

— Eh pourquoi ?

— Parce que ce n'est pas bien.

— Comment cela ?

— Ce n'est pas honnête.

— Mais cela se fait partout à la ville.

— A Pont-Servan ?

— Pont-Servan n'est qu'une bicoque, mais à Paris.

— Oh ! mais Paris c'est loin de Chennevières.

— D'ailleurs tu n'as pas besoin d'en parler à Mme Macé, tu es à mon service et tu fais ce que je t'ordonne de faire.

— Vous ne pouvez donc pas vous habiller tout seul ?

— Comment ? Tu raisonnes, je crois ?...

— Oh ! mais je crois que vous voulez vous gausser de moi, mais je ne suis point sotte.

— Tu le serais en effet si tu refusais mes six écus et les cadeaux que tu gagneras en te montrant obéissante. Va, ma fille, et occupe-toi de l'ouvrage que je viens de te donner.

Lorsque Fanchon se fut retirée, don Ramire retourna à la valise de l'Espagnol et en tira une bourse faite de peau de chamois brodée de soie et d'or et fermée par une cordelette de soie. Il la soupesa.

« Heu ! se dit-il, elle est bien légère, j'ose à peine y regarder.

Enfin il se décida.

En diverses monnaies espagnoles et françaises elle ne contenait point vingt-quatre livres.

Il songea que cette somme était insuffisante s'il voulait se promener aux environs acheter de la poudre de chasse, et divers menus objets.

« Sans plus tarder, se dit-il, je vais prier ma vieille connaissance de remplir ce petit sac; à titre de prêt bien entendu ».

X

CHANTEZ ! CHANTEZ MA VIEILLE !

La vieille Macé était seule et s'arrachant aux plus tristes réflexions, lui fit un asez froid accueil.

Il ne daigna point le remarquer; il prit un siège et dit :

Je crois que vous voulez vous gausser de moi.

— Je suis tout à fait décidé à demeurer à Chennevières, tous m'y plaît et m'y retient ; je viens donc de prendre les mesures et donner les ordres nécessaires à ce dessein.

— Quelles mesures? Quels ordres?

— J'ai pris Blaise à mon service.

— Mais tous mes gens sont à votre service.

— Oui, sans doute au vôtre et au mien, mais j'ai besoin d'un valet qui reçoive directement mes ordres. De temps en temps et selon les circonstances, il pourra vous donner un coup de main, mais pour ce qui m'est personnel, mes commissions, par exemple, c'est à moi qu'il obéira.

— En vérité !...

Mais elle n'eut pas le courage d'achever tout haut sa pensée.

— Je viens de l'envoyer en ville chercher le tailleur... je manque de tout même de linge et il doit me rapporter une pièce de toile pour me faire des chemises. Vous me procurerez des ouvrières pour les couper et les coudre ?

— Volontiers.

— J'ai pris également Fanchon à mon service.

— Mais encore une fois, fit la dame Macé avec humeur, il me semble qu'elle y était, ne fait-elle pas votre chambre ?

— Elle s'en est fort défendue, craignant de vous mécontenter, mais je tiens aussi à l'avoir directement sous mes ordres... Elle vous sera toujours obligeante, mais vous économiserez trois écus qu'elle vous coûte. Je ne puis non plus rester entièrement à votre charge... Enfin j'avais besoin de quelqu'un pour me raccommoder mes bas, mon linge, fort usé !...

— Vous n'aviez qu'à me le dire.

— Je veux vous épargner ces petits tracas.

— Ma maison n'est pas une auberge et, d'autre part, j'aime aussi avoir mes domestiques à moi.

— Allons, allons, ne vous fâchez pas.

— Je ne me fâche point.

— Mais si, je le sens au ton de vos paroles.

— Je vous assure.

— Eh bien ! tenez, vous allez me prouver de suite que vous ne m'en voulez point de mes fantaisies, — peu coûteuses pour vous d'ailleurs.

Il tira de sa poche la bourse de dom Ramirez.

— Voyez ce petit sac, dit-il.

Elle le prit, l'examina.

— Les broderies en sont fort jolies, fit-elle.

— C'est tout le mérite qui lui reste ; dom Ramire l'avait rempli de pièces d'or et la voilà à peu près vide, ayez donc l'obligeance de me le remplir.

— Le remplir d'or ?

— Oui.

Mais, fit la Macé en changeant de visage, ce sac est grand et il en contiendrait plus que je n'en ai.

— Vous croyez ?..

— Combien il y avait-il dedans ?

— Je n'en sais rien ; je ne l'ai pas compté, je n'amasse pas, moi ; je me contente du pain quotidien, mais vous n'êtes pas de même et vous ne me ferez pas croire que vous n'avez pas des sacs d'or et d'argent cachés ici :

— Moi ? mais où les aurais-je pris. Après avoir payé ce petit domaine je n'avais plus pour vivre que les produits de la terre.

— Allons donc ! je n'ai pas à compter avec vous ; nous autres gentilshommes de grands chemins nous avons par expérience le flair de l'argent caché. L'avez-vous oublié ?

En entrant quelque part, nous nous disons il y a *tant* et nous ne nous trompons

— Je vous jure dom Ramire...

— Jurez tant que vous voudrez, vous avez plus d'or chez vous que n'en contiendra ce petit sac. Est-ce à moi, une vieille connaissance, que vous osez soutenir pareil mensonge! Vous croyez donc que je me suis rouillé comme vous? Mais, ma chère, en vous retrouvant ici, j'ai flairé des centaines de mille livres.

— Oh! oh!

— Récriez-vous ; c'est ainsi. Autrement aurais-je formé le projet de m'arrêter chez vous? Pas si bête. Un bon dîner, quelques légers emprunts et j'aurais continué ma route.

— Ainsi vous croyez que j'ai plusieurs centaines de mille livres?

— Certainement.

— Et vous songez peut-être à vous les approprier?

— Dame! si je le pouvais... mais il y a de l'exagération et je me contenterais de vivre, en ami, en frère avec vous, en vous priant de temps en temps de remplir ma bourse. Après... nous verrons... Que je trouve, par exemple, une autre provende, je vous ferai mes adieux.

C'est parler honnêtement, c'est-à-dire franchement. Là-dessus montrez-vous raisonnable.

— Je vais, dom Ramire, vous donner ce que j'ai.

— Très bien.

— Après, s'il le faut, le pistolet sur la gorge, — je tâcherai de me procurer d'autre argent, mais je n'en réponds pas.

— Vous pouvez en trouver avec votre signature.

— J'aimerais mieux savoir de suite ce que vous exigez pour *ma rançon* ; fixez une somme et laissez-moi tranquille.

— Oui ; j'y ai déjà pensé ; mais réflexions faites, j'aime mieux vous garder, comme mon banquier et ne prendre chez vous qu'au fur et mesure. C'est plus sage et à la vérité, je me plais à Chemevières. La vie que je vais mener ici a l'attrait de la nouveauté. Je pressens que je vais y renouveler mes forces.

— Je vais vous chercher votre argent.

La vieille Macé se leva, passa dans une pièce et un instant après revient avec deux rouleaux d'or et une pile d'écus.

— Voilà, dit-elle, tout ce que je puis faire. Mais réfléchissez à ce que je vous ai offert car cette perpétuelle menace serait pour moi pire que la mort.

Dom Ramire empocha la somme et le sourire de la satisfaction brilla sous ses paupières mi-closes. La vieille ne s'était pas fait prier. Elle lui avait épargné les récriminations et les jérémiades. Il en éprouva un bon mouvement et il lui dit en la quittant :

— Je sais bien que si vous le pouviez vous me flanqueriez à la porte; mais c'est égal, votre manière d'agir m'est si agréable que si je puis faire quelque chose pour vous en retour je n'y manquerai pas. Je ne conseillerai pas, par exemple, à un brigand de s'introduire chez vous. Il trouverait à qui parler, je vous en réponds et le meilleur chien de garde ne vous sera point plus dévoué que votre serviteur. Merci et à bientôt, ma bonne amie ; je vais fumer une pipe au jardin.

Jeanne trouva sa grand'mère bien affligée.

— Vous avez l'air souffrant, bonne maman, lui dit-elle si cela continue vous tomberez malade. Quand donc ...ns-nous débarrassée, de votre ancien ami ?

— J'ai bien peur que ce ne soit pas de si tôt, mon enfant.

— Vous lui avez fait trop bon accueil, bonne maman. Il faudrait essayer de lui montrer quelque froideur.

— C'est délicat.

— Sans doute, mais avec les indiscrets...

— Il est très susceptible.

— On dirait que vous en avez peur.

— Un peu... je ne suis qu'une femme.

— Il n'en serait pas ainsi si j'étais mariée. Nous avons besoin d'un homme ici ; vous devez le comprendre aujourd'hui.

La grand'mère ne répondit rien et se borna à recommander la prudence et la patience.

La journée et le jour suivant se passèrent sans incidents fâcheux.

Le tailleur vint et reçut une commande assez importante en promettent de servir Sa Seigneurie promptement.

M^me^ Macé fit venir des rouviers et leur commanda des chemises.

Et Fanchon ?

Elle servit à dom Ramire de valet de chambre. Honni soit qui mal y pense ! Mais elle n'en parla point à sa maîtresse et se multiplia pour que l'ouvrage de celle-ci ne souffrît pas de son nouvel emploi.

Norbert.

Cependant au château de Hautvilly on commençait à jaser à l'arrivée à Chennevières d'un noble étranger et de la prolongation de son séjour.

Norbert en avait été instruit par ses domestiques et lui-même ayant été faire un tour du côté de Chennevières avait aperçu un bout du tricorne galonné de dom Ramire.

Il n'avait pas vu le si, mais ce bout de tricorne avait suffi à lui monter l'imagination et exciter sa jalousie.

Il prit aussi discrètement qu'il le put et sans avoir l'air d'y attacher trop d'intérêt, tous les renseignements sur ce gentilhomme et il apprit que c'était un seigneur de la Vieille-Castille, de grand air, beau cavalier, généreux aimable et immensément riche.

Ces renseignements ne contribuèrent pas à le calmer.

Il chercha plusieurs fois l'occasion de le voir. On lui avait rapporté que dom Ramire avait l'habitude de faire de longues promenades à cheval. La politesse l'obligeait à attendre quelques jours avant de se présenter à Chennevières, le délai qu'il se fixa lui parut long.

Norbert n'avait aucune expérience du monde, il n'en connaissait que ce qu'il en avait

entendu dire à son père. Ce n'était point sans appréhension, sans une ceraine méfiance de lui-même qu'il allait affronter la comparaison que Jeanne pourrait faire entre lui et le noble Castillan.

Enfin il se risqua. Il monta à cheval et se rendit à Chennevières.

En descendant dans la cour, il aperçut dans le jardin un monsieur qui se promenait à grands pas tirant d'énormes bouffées de tabac d'une pipe commune.

« Serais-ce là le señor Ramire? se dit-il.

Jeanne était déjà descendue au-devant de lui. Elle l'attendait à l'entrée du logis, l'air ému, presque troublée de son arrivée :

— Bonjour, ma chère Jeanne, lui dit-il, en lui baisant la main qu'elle lui tendait. Voilà bien longtemps que je n'ai eu le bonheur de vous voir.

Puis en entrant, baissant la voix :

— Ce monsieur qui est au jardin, serait-ce l'ami de votre grand'mère.

— Oui.

— Il fume.

— C'est une habitude militair , répondit Jeanne en souriant. Mais venez voir grand'mère ; maintenant vous ne resterez plus « dans le bleu ». Elle a entendu le pas votre cheval et m'a dit : Cours vite, Jeanne. Mais pourquoi donc n'êtes vous pas venu plus tôt.

Ces bonnes paroles remirent d'aplomb le fiancé.

Et la main dans la main ils traversrent l'appartement en courant.

Norbert eut voulu la retenir un instant à l'écart pour la questionner au sujet de l'Espagnol, mais il céda à son entraînement. Elle était si contente de ne plus le recevoir en cachette, de le voir agréé comme prétendu, et c'était la première fois qu'il venait depuis la demande faite par son père. Tous ceux qui avaient formé des vœux pour elle se réjouissaient déjà de leur prochain mariage.

— Ça fera un beau couple, disait-on.

— Et il y aura de belles noces !

La vieille Macé fit l'accueil le plus gracieux au jeune de Hautvilly qui dans la situation où elle se savait lui semblait tombé du ciel. Elle le remercia pour Jeanne et pour elle d'être venu. Elles avaient bien souvent causé de lui. Il ne pouvait s'imaginer le plaisir que causait sa visite.

— Quel dommage, dit naïvement Jeanne, que ce monsieur soit ici, nous aurions prié M. Norbert de rester à déjeuner.

— Ce serait un grand honneur et un grand plaisir pour nous, dit la grand'mère, mais je doute que M. de Hautvilly puisse se plaire en la société de dom Ramire.

Ces propos surprirent vivement Norbert. Il allait en provoquer l'explication, lorsque dom Ramire se fit annoncer.

Les paroles se glacèrent soudain sur les lèvres et une expression de déconvenue se peignit sur les visages.

La dame Macé, sans quitter son fauteuil, présenta l'un à l'autre les deux gentilshommes et le valet leur avança des sièges.

— Je suis heureux, mosieure de Hautvilly, dit dom Ramire, de faire la connaissance du fils du seigneur de ce canton...

Norbert s'inclina silencieusement.

— Et j'espère, poursuivit le noble Castillan, avoir le plaisir de la cultiver... Cédant aux instances de madame Macé et de sa charmante fille, je me suis engagé à passer quelques semaines à Chennevières.

Vous, monsieur de Hautvilly, vous êtes, je le sais, un ami de la maison. Nous sommes donc appelés à nous rencontrer quelquefois.

Norbert s'inclina de nouveau en silence, ce qui amena sur les lèvres de dom Ramire ce sourire aigre du dépit.

La conversation tomba.

Les deux femmes se creusèrent l'esprit pour la ranimer, mais sans trouver une parole.

Jeanne confuse dit enfin en s'adressant à Norbert :

— Il fait un bien beau temps aujourd'hui.

— Un temps superbe, mademoiselle.

— La campagne doit être agréable à parcourir, reprit la jeune fille. Dom Ramire ne la connaît pas encore.

Je la parcourerai bientôt, mademoiselle, répondit ce dernier, dès que mon cheval sera reposé de son excès de fatigue. Nous autres, Castillans, nous sommes habitués aux exercices violents, il nous faut le grand air des montagnes, des courses à travers les périls des contrées sauvages. Une existence casanière n'est point dans nos mœurs. La chasse est un de nos plaisirs favoris. En Espagne, je chassai quelquefois le lièvre, mais plus volontiers le sanglier, l'ours et l'izard ; tantôt avec l'infant dom Diego, tantôt avec son cousin le prince d'Estramadure. Mais ici je n'ai point d'équipage de vénerie, je serai réduit à des chasses plus modestes, le lièvre, le perdreau... (*S'adressant à Norbert*) Vous avez cependant du chevreuil ?

— Oui, monsieur.

— Mais point sur Chennevières, dit Jeanne.

Norbert n'ajouta rien.

Un éclair de colère brilla dans les yeux de dom Ramire.

Je vois que monsieur n'aime pas la chasse, dit-il, et lui préfère sans doute les plaisirs de la ville de Pont-Servan.

— Vous faites erreur, monsieur.

— Cependant.

— Nous chassons mon père et moi, mais comme nous n'avons pas l'honneur de partager ce plaisir avec des princes, nous ne chassons pas à courre et nous nous contentons d'une meute des plus modestes. Nous avons des chiens pour le loup et le sanglier ; c'est notre devoir de purger le pays de ces bêtes nuisibles, mais nous n'avons pas besoin de chevaux pour cela. Quant à l'autre gibier, celui de cette saison, il appartient au baron de Hautvilly, et il s'en montre très jaloux. Ses droits s'étendent sur Chennevières, mais je ne doute qu'il ne vous accorde de chasser sur cette terre si vous lui en demandez la faveur.

Ces paroles tombaient comme de la glace et Norbert acheva son adversaire en ajoutant :

— En attendant les grandes chasses d'automne auxquelles mon père pourra vous

inviter, vous trouverez peut-être une ressource, un passe-temps dans les cabarets et les bals de Pont-Servan.

Jeanne frémissait de joie et de peur tout à la fois.

Don Ramire, profondément vexé, se promettait vengeance.

La vieille Macé épouvantée tâcha d'arrêter les progrès de la querelle qui s'élevait.

— Je suis certaine que si le baron était instruit du séjour de mon vieil ami dom Ramire à Chennevières et de son idée de chasser sur mon domaine il préviendrait son intention.

— Je l'en informerai, madame, répondit Norbert qui sentit qu'il avait été trop loin.

— Je désire qu'il n'en soit plus question, dit dom Ramire, je me suis trop avancé dans mes projets ; je prie monsieur d'excuser mon ignorance des usages particuliers à ce pays. En Espagne et dans diverses provinces françaises, entre gentilshommes, on rencontre plus de courtoisie.

A ce mot, Norbert pâlissant se leva.

— Monsieur, dit-il, à Hautvilly on n'a jamais manqué de courtoisie.

— Je n'ai pas dit, monsieur, répliqua dom Ramire, que l'on en manquât, mais qu'en Espagne et dans les provinces françaises qui me sont connues, on en possède davantage.

— Cette assertion est inconvenante, monsieur, et je vous engage à la retirer.

— Dom Ramire ! implora la vieille dame.

— Norbert ! fit Jeanne.

— Si la vérité vous choque, je vous prie, monsieur, de croire à tous mes regrets.

— Messieurs, je vous en prie, par égard pour Jeanne et pour moi.

— M. de Hautvilly ! dit Jeanne en pressant les mains du jeune homme.

Dom Ramire prit alors un air majestueux.

— Mesdames, dit-il, recevez mes excuses...

Puis s'adressant à Norbert :

— Je suis le plus âgé, monsieur, je dois être le plus raisonnable. Je retire les propos et les expressions qui ont pu vous déplaire et je reste votre très humble serviteur.

Sur ses paroles, — après les saluts d'usage, — dom Ramire se retira.

La querelle était éteinte ; mais l'inimitié lui survivait.

Après un silence :

— Vous ne sauriez croire, monsieur de Hautvilly, dit la vieille Macé, combien je regrette à votre égard ce qui vient de se passer. Ces Espagnols sont d'une arrogance et d'une susceptibilité ridicules. Depuis le peu de jours que cet hidalgo est ici, ma pauvre Jeanne et moi nous avons déjà eu à en souffrir plus d'une fois. Ses exigences passent les bornes. Il met tout en révolution et nous ne sommes plus chez nous. Mais ma patience a des limites, et je le lui ferai comprendre : je lui avais déjà fait entendre, monsieur Norbert, que M. de Hautvilly s'était réservé le droit de chasse sur Chennevières ; mais il est de ces gens qui ne doutent de rien.

— Ses prétentions, répondit le jeune homme, ne m'en imposent pas et s'il n'eût retiré ses insolences je lui aurais donné une leçon, on apprend à tout âge.

— Vous vous seriez battus ! fit Jeanne. Et s'il vous avait blessé !... Oh ! n'est-ce pas que si je vous avais supplié de ne pas vous battre...

— Votre amour m'est plus cher que la vie, mademoiselle; mais l'honneur m'est plus cher que l'amour. Pourriez-vous m'aimer sans honneur ?

Je regrette vivement cette querelle. Ce monsieur a sans doute de grands mérites que j'ignore, mais, vous l'avouerai-je ? de prime abord il me fut antipathique, sans que je puisse dire pourquoi, et il est probable que je produisis sur lui le même effet.

— Désormais lorsque vous viendrez, dit Jeanne, vous ne vous rencontrerez plus. J'espère que vous ne nous priverez point de nous voir pendant la durée de son séjour?

— Non certes, ma chère amie.

— Croyez-vous nécessaire, monsieur Norbert, de faire part de cet incident à monsieur le baron?

— Je ne le pense pas.

La conversation continua entre ces trois personnes sur ce ton amical, puis les deux jeunes gens se retirèrent peu à peu vers le fond de la chambre dans la *région bleue* où ils s'effaçaient aux yeux de la grand'mère et pouvaient chuchoter sans être entendus les délicieuses niaiseries des amoureux, jusqu'au moment où Norbert dut reprendre le chemin du château.

XII

Au repas qui suivit, dom Ramire fut d'une politesse et d'une affabilité marquées sur tout pour la jeune Macé. En évitant toute allusion à ce qui s'était passé, il chercha à se faire pardonner ; mais Jeanne lui tint rigueur et si elle l'eût osé, elle eût été plus que sévère.

« Comment ce gueux débarqué chez elle sans chemises et sans bas, qui imposait sa présence et vivait à ses crochets, après avoir accaparé les gens de service, commis mille impertinences, éloignerait son fiancé et le menacerait de son épée d'aventurier !... C'était trop d'audace et d'insolence. Son silence et sa froideur le lui prouveraient et bientôt l'ennui le forcerait à continuer sa route. »

Elle le prenait pour un simple parasite.

Dans l'après-midi il cueillit au jardin un bouquet énorme et chargea le jardinier d'aller le porter à M^lle^ Jeanne.

— Nous n'aimons pas les fleurs, répondit-elle au jardinier qui savait le contraire, elles me donnent la migraine. Gardez ce bouquet pour votre femme.

Et pas un mot de remercîment. Deux ou trois jours s'écoulèrent, sans que la température morale de Chennevières variât.

Cependant dom Ramire s'était remplumé. Le tailleur avait rapporté deux costumes complets, dont la note avait été remis à la dame Macé.

Dom Ramire se faisait beau et rassuré par son miroir sur des avantages qu'il croyait évanouis, se montrait galant.

Il allait à cheval à Pont-Servan et y achetait de petits bijoux, des bagatelles qu'il of-

Norbert s'inclina silencieusement

frait à Jeanne à son retour; mais Jeanne malgré sa grand'mère refusait les moindres cadeaux.

— Gardez cela pour quand vous rentrerez en Espagne, lui répondait-elle.

— Jeanne, lui dit-il d'un ton pathétique, ne réussirai-je donc point à vous plaire ?

— Vous me plairez, répondit-elle, en n'y songeant pas.

— Que je suis malheureux !

— Vous voulez rire.

— Vous ne m'aimerez jamais ?

— Comment l'entendez-vous, monsieur ?

— Déjà à ce cri du cœur, vous prenez un ton sévère et vous feignez d'ignorer le sentiment que j'ai pour vous.

— Oh ! par exemple ! fit la jeune fille devenue pourpre, allez, monsieur, conter vos peines à ma grand'mère et avant qu'elle ne m'ait permis de vous entendre, je vous défends de m'en parler. Elle s'éloigna.

Dom Ramire la suivit des yeux en ricanant.

« Pauvre petite ! murmura-t-il, il faudra bien que tu changes de langage. »

Un peu plus tard il rencontra la vieille dame et l'interpella.

— Vous ne m'aviez pas dit, ma bonne, que Jeannette s'était amourachée d'un jeune hobereau votre voisin.

— Je n'avais pas à vous en entretenir, fit la vieille avec étonnement.

— Mais si, mais si, entre vieux amis.

— Ces deux jeunes gens sont fiancés.

— Quelle plaisanterie !

— Mais rien n'est plus sérieux, je crois, répliqua la dame avec humeur.

— Jamais Jeannette n'épousera le fils du baron.

— Pourquoi cela ?

— Ni celui-là, ni d'autre. Le baron se moque de vous et laisse son fils s'amuser aux dépens de votre fille et lorsque celle-ci qui est de bonne foi, j'imagine, parlera de mariage, on lui rira au nez. Comment une femme de votre âge peut-elle se faire de semblables illusions ?

— Mais encore une fois pourquoi ?

— Parce qu'elle n'a point de naissance.

— Le baron le sait et passe là-dessus.

— Mais je veux dire parce qu'elle n'a point d'acte de naissance.

— Pardon.

— Oh ! oh ! A moi, me conter cette histoire à moi !... L'Amiral ne l'a point reconnue je pense. Je ne sais même pas le nom de cet amiral-là.

— Aussi n'est-ce pas lui qui l'a reconnue mais son père légitime.

— Encore un conte !

— Ma fille était mariée. Son mari l'avait quittée quelques jours après son mariage mais nous savions où il était. Pour quelques pièces de vingt-quatre livres cet ivrogne a reconnu l'enfant. J'ai voulu cela, moi, parce que je savais qu'un jour l'enfant serait riche. Depuis l'ivrogne est allé rejoindre l'Amiral, je m'en suis assurée aussi.

— Vous êtes une femme de tête, ma vieille.

— N'est-ce pas ?

— Mais je maintiens mon dire, je vois ce que vous ne voyez pas. Ce mariage est trop disproportionné. Il n'est pas possible, il ne se fera pas.

La vieille Macé fut frappée de l'animation avec laquelle il se prononçait.

— On dirait vraiment, dom Ramire, que cette union vous déplairait.

— Mais certainement.

— Tiens !... Elle vous contrarie.

— Beaucoup.

— C'est fâcheux et singulier, car je ne vois pas ce que ce mariage peut vous faire. Vous gardez toujours rancune à ce jeune gentilhomme ; mais cependant il n'avait pas tous les torts... et enfin il est jeune.

— Il me déplaît, c'est déjà une raison.

— Si ces jeunes gens ne pouvaient s'épouser ce serait un grand malheur, car ils s'aiment à la folie. Jeanne en perdrait la tête.

— Allons donc!

— Comme je vous le dis.

— La fille de l'Amiral et de Catherine! fit le brigand avec méchanceté.

— C'est une honnête fille.

— Je n'en doute pas, mais savez-vous ce qui se passe entre elle et ce hobereau?

— Ils sont honnêtes.

— Attendez l'heure des passions; attendez que chez Jeannette le sang de Catherine parle et s'allume!...

— Si ma fille avait été bien élevée au lieu de devenir une anguilleuse de Cartouche elle ne serait pas descendue si bas. La misère l'a mal conseillée, les jours sans pain ont été suivis de nuits de débauche. Vous savez bien cela!... Vous savez comme on descend vite sur les pentes mauvaises et que le poison du vice qui vous mord ne pardonne pas. Ne ne me parlez donc pas de la malheureuse Catherine quand il s'agit de Jeanne aussi bien élevée que n'importe quelle fille de riches bourgeois. Mai le baron est venu ici, il a vu ma petite-fille et il est resté sous le charme. Je ne me fais donc point d'illusion. Vous détestez Norbert...

— Oui, mais à vous dire toute la vérité, je ne le hais pas autant que j'aime votre Jeannette.

La vieille crut mal entendre.

— Hein? Que dites-vous? fit-elle.

Il répéta sa phrase.

— Que vous aimez Jeannette? reprit la vieille. Comment cela?

— Mais d'amour.

La foudre fut tombée à ses pieds que la grand'mère n'eût pas été plus bouleversée.

— Oh! mon Dieu! soupira-t-elle suffoquée.

L'autre sans pitié continua d'un ton gouailleur:

— J'ai toujours raffolé de blondes de l'âge de celle-ci et avec le temps ce goût n'a fait que se prononcer davantage. Jeanne a de plus je ne sais quoi qui m'ensorcelle, puis je lui fais la cour; elle me repousse et naturellement je me pique au jeu. Enfin depuis longtemps je suis, comme jadis, vivant au hasard du fruit du buisson, qui se trouve sur mon chemin, — nourriture détestable... Cette belle fille honnête me tente comme une pêche encore à l'espalier. Est-ce ma faute à moi si Dieu a voulu que les bruns aiment les blondes? j'accepte les décrets de la Providence. Vous me direz: Mais vous m'avez pris Fanchon? Un peu c'est vrai; mais pouvez-vous comparer l'une à l'autre?.. Est-il digne de moi et est-il possible que je me contente éternellement de cette épaisse bergère? Vous ne pensez pas. Fanchon continuera à raccommoder mes bas, mais voilà tout. Elle n'a rien de définitif, je ne puis épouser Fanchon, tandis que Jeanne... c'est autre chose.

— Oh!... gémit la vieille Macé.

Il poursuivit:

— Je puis épouser Jeanne et c'est même la meilleure transaction qui puisse se faire

entre nous. S'il est vrai que les contraires s'attirent et que les semblables se repoussent, nous sommes faits l'un pour l'autre. Elle est jeune; j'ai l'expérience qui lui manque. Je suis pauvre ; elle a de la fortune. Elle est sans naissance et je suis noble. Je suis fort capable de protéger une femme ; elle est faible et timide. En tout nous nous convenons. Elle ne peut me reprocher mon passé ; je ne puis lui faire un crime des vices de sa mère et de sa respectable grand'mère et puis enfin, enfin le pain que mange cette vierge innocente et que je demande à partager avec elle c'est le pain dont j'ai vécu toute ma vie comme elle, comme sa mère et son père, comme vous, — du PAIN ROUGE.

Je ne sais si la vieille Bagneulaise l'entendit, si elle sentit cette dernière flèche pénétrer dans ses chairs; plus blême qu'une morte elle se tenait immobile la tête penchée sur l'épaule, les yeux fermés.

Un léger frisson cependant parcourut ses membres.

S'était-elle évanouie? Il est possible ; en tout cas elle n'était pas morte. Mais combien elle avait dû souffrir !

Don Ramire la regarda un instant avec un mauvais sourire ; puis il sonna la servante Martine.

— Votre maîtresse est indisposée, lui dit-il, elle a éprouvé une faiblesse, mettez-la au lit et faites-lui prendre du tilleul.

Cela dit, il remonta dans sa chambre où il alluma la pipe des méditation s en attendant l'heure du dernier repas.

Il était content de lui.

Sa conduite en ce moment semblera peut-être invraisemblable de la part d'un bandit. Que voulait-il ? L'argent. Il lui eut été facile de s'en emparer en envoyant la vieille Macé en l'autre monde, et pour cela, il n'avait qu'à lui mettre la main sur la bouche. A son âge, si affaiblie et en syncope elle était à demi morte.

Mais il n'y songea point. Sa pensée était ailleurs. Le plan qu'il avait formé était tout opposé à ce crime. Il fallait pour qu'il le réalisât qu'elle vécût.

Il lui fit donc donner les soins que son état réclamait et pendant quelques heures s'informa du rétablissement de sa santé avec un intérêt véritable.

En attendant qu'elle revint à elle et se remit de l'excès d'émotion qui l'avait bouleversée, il arpentait l'appartement se mirant au passage dans les glaces.

Nous avons oublié de le dire ; ayant besoin de paraître avec tous ses avantages, il avait revêtu un de ses nouveaux costumes. Il s'était fait beau.

Il portait un habit de velours cramoisi galonné d'or à boutons dorés, une veste ou gilet, de satin cerise, culotte d'un gris foncé, des bas cramoisi. Bien coiffé, rasé de frais, il se trouvait rajeuni de dix ans.

Cependant Jeanne très inquiète de la santé de sa grand'mère ne quittait pas son chevet.

Elle n'osait la questionner, mais elle se doutait que cette indisposition subite avait pour cause quelque querelle avec l'insupportable dom Ramire.

Cet homme devait leur être funeste.

Lorsqu'enfin l'état de la malade parut amélioré, elle put se convaincre, au peu de mots qu'elle obtint d'elle, qu'elle ne s'était point trompée et dom Ramire étant entré

dans la chambre à coucher elle le reçut avec humeur, lui répondit par monosyllabes et l'invita à se retirer en ajoutant :

— L'heure du repas va sonner ; je vous prie de m'excuser si je ne vous tiens pas compagnie, mais je n'ai pas le temps et mon devoir me retient près de ma grand'mère.

Lorsqu'il se fut retiré ; ce qu'il fit sans répliquer :

— Que faudra-t-il dire à cet homme, pensa Jeanne pour qu'il consente à quitter la maison ?

Elle était donc bien loin de se douter des desseins de dom Ramire.

Elle voyait en lui un parasite effronté et avide et aussi elle s'étonnait et s'inquiétait de la longanimité de sa grand'mère à supporter ses exigences. En y songeant bien cela ne lui semblait pas naturel et avait une raison secrète. « Peut-être elle ou sa fille avaient-elles eu certaines obligations à cet individu ? » L'assurance imperturbable avec laquelle ce dom Ramire s'imposait ne pouvait s'expliquer autrement.

Mais si elle ne lui résistait, jusqu'où cela pourrait-il aller ?

L'ami de la maison ne prétendait-il point en devenir le régisseur et bientôt le maître et, avec l'âge, si la veille femme perdait de son énergie, tombait tout à fait sous la domination de ce personnage, quelle existence était réservée à sa petite-fille ?

Ainsi pensait Jeanne lorsqu'on lui annonça Norbert de Hautvilly.

Il avait voulu mettre peu d'intervalle entre ses deux visites afin de montrer à l'Espagnol qu'il ne le craignait point.

Il ne pouvait arriver plus à propos et fut de suite introduit près de la malade.

Celle-ci lui expliqua qu'à la suite des émotions qu'elle avait éprouvées, elle avait été prise de défaillance.

— Je suis heureuse de vous revoir, ajouta-t-elle d'un air attendri. Quand une personne de mon âge est obligée de s'aliter, elle est naturellement portée à réfléchir sur le peu de temps que le ciel lui accorde encore.

La bonne santé dont j'ai toujours joui avait écarté de moi ces pensées. Il y a quelques mois à peine je me sentais si bien, si vaillante que par un égoïsme coupable — je le reconnais aujourd'hui — je ne songeais pas à assurer à ma chère petite-fille un protecteur naturel. Il n'en est plus de même. Enfin, cher monsieur Norbert, Dieu a permis que vous aimiez mon enfant, vos cœurs se sont compris et je dois bientôt quitter le monde. je serai plus tranquille. Unis par le cœur et les serments, vous le serez bientôt par le mariage.

— Mais grand'mère vous serez à nos noces, dit Jeanne.

— Mais oui, madame, vous y serez, j'y compte bien. Vous voyez trop en noir à cette heure.

— Vous vous trompez, mon ami, je vois peut-être trop en rose en vous voyant unis. Le monde est plein d'embûches secrètes et je n'ai pu en préserver Jeanne qu'en la gardant près de moi dans la retraite. Mais j'ai comme une voix mystérieuse qui me dit que tout danger n'est pas évité pour elle. C'est souvent au moment où l'on se croit le plus assuré dans son bonheur, que l'on est le plus menacé.

— Voulez-vous que je vous dise, grand'mère, la cause de ces papillons noirs qui vous obsèdent? C'est le séjour prolongé de ce fâcheux qui nous est tombé de la lune. Voyons, n'est-il pas vrai?

Un nuage passa sur le front de la vieille femme.

— Il n'est pas étranger à mes soucis, répondit-elle évasivement. Ce n'est pas un ami véritable.

— C'est un parasite, dit Jeanne. Et tenez, si vous m'y autorisiez, je saurais bien, moi, lui montrer que nous sommes lasses de sa compagnie et l'obliger à partir.

— Oh! Jeanne !.. Jeanne !.. fit la grand'mère effrayée. Sois froide avec lui, mais prudente : Il est très susceptible et très vindicatif.

— Je ne le crains pas.

— Moi, je le crains. Oui, et je vous en préviens, M. Norbert, ne lui accordez point votre confiance.

— Vous voulez dire sans doute, madame, que je me méfie de lui?

La vieille Macé garda le silence ; elle ne dit point non.

— Il est préférable, ajouta-t-elle, s'il faut l'inviter à continuer ses voyages que ce soit moi qui lui en parle.

« Mais approchez-vous davantage de mon lit, mes chers enfants ; ma vue est fatiguée et je vous vois à peine. Donnez-vous la main, comme deux fiancés... Ah! puissiez vous être heureux autant que vous en êtes dignes !.. Aimez-vous !.. Norbert, quand je ne serai plus, veillez sur elle, défendez-la ! Elle est innocente, elle est pure, elle vous aime.

— Je vous le jure, dit Norbert en levant la main.

— Jeanne, reprit la vieille d'une voix plus ferme, appelle Martine; je vais me lever pour quelques heures.

Les deux jeunes gens la quittèrent.

— Grand'mère a raison, dit Jeanne en se pendant au bras de Norbert, ce dom Ramire est un vilain homme et, quant à moi, il me fait peur.

XIII

LE DERNIER MOT DE DOM RAMIRE.

Pendant ce temps dom Ramire ne se faisait pas de bile. Il était à la cave avec le tonnelier, occupé à passer la revue des fûts et des bouteilles.

Il y avait du vin ordinaire en abondance ; les domestiques buvaient le même que les maîtres ; mais peu de vin fin, de modestes petits tas de bouteilles couvertes d'une poussière de dix ans et davantage.

Cette provision largement entamée par dom Ramire devait s'épuiser bientôt s'il prolongeait son séjour ; il en fit le calcul et dit judicieusement :

— Voici de l'excellent vin, mais qui vieillit et va se perdre.

— Ces dames n'en boivent pas, dit le tonnelier.

— Je vais m'en occuper, moi, dit dom Ramire, de laisser ce vin se passer. Puis je vais remonter la cave. Il manque ici trois sortes de vins ; mais avez-vous quelqu'un à qui vous adresser pour combler ces lacunes ; avez-vous aux environs un marchand en gros, de confiance.

— Oui, monsieur, à Pont-Servan.

— Je devais m'y attendre.

— Pourquoi, monsieur ?

— Je vous assure, monsieur, que ce marchand est très bon et que personne ne s'en est plaint depuis quarante ans qu'il fournit les personnes notables du pays.

— Nous nous adresserons donc à lui, dit dom Ramire et dès aujourd'hui... Je vais vous écrire la commande et vous irez la porter.

— Mais, monsieur ferait peut-être bien de demander d'abord au marchand la liste de ses vins avec leur prix ?

— Vous m'assurez que c'est un homme de confiance ?

— Oui, monsieur.

— Et je me fie à lui pour prix. Il nous faut des vins vieux ; parce que nous sommes pris de court. Mais aura-t-il bien tout ce que je puis désirer ? C'est là ma seule crainte.

— Vous connaissez les vins

— Un peu, pour en avoir mis en bouteilles.

— Farceur !

— Eh bien, avez-vous mis en bouteille du Médoc ?

— Oui, monsieur.

— Il est très à la mode. Et du Chambertin, du Pomar ?

— Oui, monsieur.

— Voilà d'abord trois vins qu'il me faut, par demi-pièces ; puis cent bouteilles de Champagne de la côte d'Aï.

— Oui, monsieur.

— Enfin un panier de vins du Midi assortis : Lunel, Muscat, Frontignan. Quant au vin ordinaire, il est léger et fin, il me convient, je ne le changerai pas. Comment se nomme votre marchand ?

— Ventac, monsieur.

— Très bien ; remontez pour ce soir deux bouteilles du troisième tas à gauche, c'est du Beaune, je crois. J'ai toujours eu un faible pour le Bourgogne.

— On voit que monsieur est connaisseur.

— Mais je m'en flatte, mon brave homme.

Une demi-heure plus tard, le tonnelier partait avec la commande.

On voit par là la ferme assurance de ce coquin dans la réussite de ses projets. Il s'attendait à une certaine résistance, des pleurs, des cris, peut-être même des injures ; il disait en s'en consolant d'avance. « Tout cela passera et après la pluie le beau temps. »

Déjà tout lui souriait ; il était le maître de la maison, dont il avait pris les gens à son service ; rien ne se faisait plus sans son ordre. Les fournisseurs de la petite ville voisine se demandaient s'il n'était pas le prétendu de M^lle^ Jeanne. Le seul rival qu'il eût, Norbert, s'était un moment trouvé au bout de son épée ; il eût pu l'embrocher... mais il avait résisté à la tentation, il était devenu politique. Il devait se contenter de l'éloigner et n'ayant rien de Bortholo, peu disposé à se laisser jouer par des

ruses de pupille à tuteur jaloux, il avait décidé à lui couper vivement l'herbe sous le pied.

Il prit donc mal la nouvelle visite de Norbert.

« Ce jeune homme, se dit-il, a encore besoin d'une leçon. Il revient trop vite à la charge, et les deux femmes paraissent d'entente avec lui pour se moquer de moi. De la part de Jeanne, passe encore, mais de l'autre, de cette vieille marmite mal rétamée, c'est impardonnable.

« Elle se donne le genre maintenant de tomber en syncope, comme une vieille comtesse. Ce n'est pas avec moi, son ancien daron, qu'il faut jouer ce jeu-là. »

Le soir, il se trouva seul à table.

Nouveau sujet d'irritation, dont il s'épancha avec son verre fréquemment rempli de vin de Beaune.

Au dessert, il demanda des nouvelles de la malade et il apprit qu'elle était levée.

Il avait la tête montée, il ne savait aussi comment tuer le temps, il se fit annoncer.

— Madame ne peut vous recevoir, vint lui dire Martine.

— Pourquoi cela ?

— Elle est souffrante et en déshabillé de nuit.

— Que m'importe son déshabillé ? Entre vieux amis !...

— Elle a besoin de repos.

— Eh bien, je n'ai pas l'intention de la fatiguer.

Et tout en parlant, il se rendit chez la vieille dame.

Jeanne avait laissé sa grand'mère somnolente dans son fauteuil et s'était retirée sur le bout du pied. Elle était allée prendre un potage dans la cuisine ; il se trouva donc en tête à tête avec la grand'mère.

Il s'approcha d'elle, lui prit la main et lui dit d'un ton dégagé :

— Eh bien ? Ça va mieux ?

— Oui.

— Ce n'était qu'une défaillance. J'ai dit que l'on vous fasse du bouillon de poulet, votre nourriture n'est pas assez solide. Vous refusiez de me recevoir.

— J'ai besoin de repos.

— Moi aussi, parbleu, tout le monde. Depuis que vous avez le sac vous vous écoutez trop. Que deviendriez-vous s'il nous fallait rentrer en campagne, coucher à la belle étoile après avoir soupé au bivouac ?

— Cette fatigue me ferait moins de mal que certaines émotions.

— Basth ! ce que je vous disais était donc bien terrible !

— Sans doute.

— Il faut pourtant en prendre votre parti.

— C'est difficile.

— Erreur !... Dans la vie, la plupart des événements ne sont bons ou mauvais que selon la manière dont nous les comprenons. Rangez-vous à mes idées et tout sera pour le mieux. Que vous ai-je donc dit de si terrible ? J'ai essayé de vous arracher des illusions funestes. Le temps et les circonstances s'en seraient chargés à ma place et vous en auriez souffert davantage. Cette union projetée entre une fille de bandits et un gentilhomme est irréalisable et si elle s'accomplissait ce serait le malheur de deux

Elle mit à découvert qui vous savez.

jeunes gens ; car tôt ou tard le passé de Catherine et de sa mère serait connu. Jeanne s'est éprise de ce jeune homme, c'est tout simple; il est le seul de la contrée qu'elle ai vu et qui soit digne de lui plaire. Il est assez beau garçon, puis par-dessus tout c'est le fils du baron, l'héritier de la baronnie. Vous avez été bien imprudente d'encourager ces imaginations-là !... Heureusement que je suis arrivé à temps pour vous dessiller les yeux et vous rappeler au bon sens ; c'est un service d'ami que je vous ai rendu. Et voilà qu'en m'écoutant vous vous évanouissez comme une pauvre petite duchesse. Ma commère, je ne vous reconnais plus. Parbleu ! pour la Catherine vous n'étiez pas si susceptible, hein ?... Et vous trinquiez avec ses amourenx ! Pauvre Catherine ! moi aussi je l'ai bien aimée et à quoi a-t-il tenu que je l'emporte sur l'Amiral ?... Voyez le jeu du hasard : Jeanne serait ma fille !...

« Aujourd'hui, Dieu merci, nous nous sommes débarbouillés, nous sommes devenus des bourgeois, nous parlons et agissons en bourgeois, mais il ne faut pas publier tout à fait ce que nous avons été.

La vieille Macé l'interrompit :

— Donnez-moi donc à boire, dom Ramire.

— Qu'avez-vous pris ce soir ? demanda celui-ci.

— Du tilleul et un bouillon.

— Et que voulez-vous ?

— Du tilleul.

— Laissez donc ça ; après votre bouillon prenez donc un bon verre de Bordeaux. Vous avez besoin de forces.

— Donnez donc.

— Laissez-moi vous soigner, vous vous en trouverez bien.

Il lui versa un grand verre de Bordeaux. Elle avait soif ; elle le vida presque d'un seul trait.

— Laissez-moi un peu dormir à présent.

— Il n'est que huit heures. Mais je crois que votre nuit sera meilleure quand nous nous serons raccommodés ensemble, car nous nous sommes presque brouillés cet après-midi. Moi je ne veux pas vous quitter avant d'avoir échangé avec vous une poignée de main de bonne amitié.

— Eh bien, que direz-vous encore ?

— Quelque chose de fort simple.

— Je vous écoute.

— Et surtout ne vous emportez pas, comme ce matin, je serai bref.

— Je n'en aurais plus la force.

— Je n'ai d'autre désir que votre bonheur et celui de Jeanne. Quand on se retrouve au bout de vingt ans, après tant d'aventures, ce n'est pas pour se quereller. Dès que je vous ai vues installées ici, je me suis dit voilà le bonheur de ces pauvres femmes et le mien, si elles savent se comprendre. Il leur manquait un homme, un ami, j'arrive à propos. Mais je ne puis être ni leur intendant, ni leur parasite et d'autre part, — sans vous blesser, ma chère, n'est-ce pas, — ma petite mère Macé est un peu mûre pour moi, je ne pourrais l'épouser. C'est dommage, sous tous les rapports, autrement nous aurions fait des époux assortis.

« Mais Jeanne ?

« Cette jeune fille est plus difficile à bien marier que vous ; car il lui faut quelqu'un de sa condition et qui n'épluche pas le passé. J'y réfléchissais et je me disais encore : Si, comme je l'entends dire, elle doit se marier bientôt, j'en serai la première victime ; car j'ai pris goût à la vie de Chennevières et il faudra y renoncer. On me flanquera à la porte.

Le jeune Norbert se montra ; le danger me parut imminent. Je réfléchis encore. Et soudain faisant un retour vers moi-même, je m'écriai : j'ai trouvé !

« J'ai la solution du problème ! j'ai la clef de la situation. Plus de mariage inégal et dangereux pour cette chère enfant ; et pour sa mère et moi plus de soucis ! Je resterai à Chennevières et je serai l'époux de Jeanne !

La vieille, suffoquée par cette proposition, demeurait la bouche entr'ouverte, sans parole.

Lui riait, gesticulait, semblait au comble de la joie, comme s'il eut découvert mer veille. Il répéta sa question, sans obtenir de réponse. Il poursuivit :

— Mon mariage avec Jeanne coupe court à toute difficulté dans le présent et dans l'avenir. Ce n'est pas moi qui lui reprocherai le pain qu'elle mange ! Et comme elle est gentille et qu'en définitive elle assurera mon existence, je lui rendrai le mariage aussi agréable que possible et enfin vous aurez en moi un protecteur. Cela ne vaut-il pas cent fois mieux que d'être en guerre, à couteaux tirés ?...

Il appuya sur cette dernière question.

— Mais vous ne me regardez pas ?

— Que voulez-vous que je vous dise, fit la vieille avec effort; cela dépend de ma petite-fille.

— Dans une certaine mesure et vous pouvez la préparer.

— Vous l'exigez ?

— Si vous ne le faites qui le fera ? Préparez-la dès demain. C'est son bonheur et le vôtre que vous assurerez. Au revoir, ma bonne, la nuit porte conseil.

Elle ne répondit point, et il s'en alla fumer une dernière pipe et se coucher.

Du coup qu'elle venait de recevoir la vieille fut tout étourdie. Elle voulut regagner son lit et se jeter dessus. Elle se leva mais chancela, vit la chambre tourner autour d'elle, jeta un cri de frayeur et tomba sur le parquet.

Sa tête porta, dans la chute, contre le pied d'une table ronde qui occupait le milieu de la chambre. Le sang coula en abondance.

Jeanne la trouva dans cet état quelques minutes plus tard.

XIV

LE TABELLION.

Nous renonçons à dépeindre le désespoir de Jeanne à la vue de sa grand'mère, dans l'état où nous l'avons laissée.

Les domestiques accourus à ses cris l'aidèrent à relever la blessée et à la mettre au lit.

Tout d'abord elle la crut morte, mais ses gens la rassurèrent et bien que la contusion eût été violente et eût causé une perte de sang effrayante, elle n'était point dangereuse.

Dom Ramire entendant du bruit sonna Gringalet et Fanchon et, n'obtenant pas de réponse, descendit pour s'enquérir lui-même.

Il rencontra tout d'abord son valet qui lui raconta ce qu'il pouvait savoir de l'événement ; il continua son chemin, mais comme il ouvrait la porte de la malade Jeanne l'aperçut et courut à lui l'œil étincelant et le visage blême de colère.

— Comment ? s'écria-t-elle, vous ici ? Vous osez ?

Elle n'est pas encore morte ; venez-vous pour l'achever ? Retirez-vous ! Je vous interdis l'entrée de cette chambre.

— Mais cependant... balbutia dom Ramire.

— Allez-vous-en !.. Allez-vous-en !...

L'exaspération de la jeune fille était telle qu'il n'insista point et se retira, remettant sa visite à un autre moment.

— Les femmes sont étonnantes, murmura-t-il en s'en allant.

La soirée menaçait d'être assez triste pour lui. Adieu le beau dîner dans la salle à manger.

Avec trois écus, il décida Fanchon à lui servir à dîner dans sa chambre et même à lui tenir compagnie.

Très philosophe à sa manière, avec un bon rôti, du dessert, du bourgogne et Fanchon il passa la soirée sans ennui. En renvoyant sa chambrière il lui dit de demander des nouvelles de la dame Macé et Fanchon lui revint pour lui apprendre qu'on avait envoyé chercher le médecin, que celui-ci avait trouvé à la blessée une forte fièvre, mais avait assuré à Mlle Jeanne qu'elle n'était pas en danger.

— Que c'est embêtant ! pensa tout haut dom Ramire, avec cette vieille démolie il n'y a pas moyen de causer.

Tout cela ne l'empêcha point de dormir tandis que Jeanne passa la nuit au chevet de sa grand'mère... et quelle nuit !...

Vers minuit, celle-ci eut le délire et se mit à parler, à divaguer, comme une personne ivre ou folle. Jeanne crut d'abord qu'elle lui parlait, mais elle s'aperçut bientôt qu'elle s'adressait à des personnes imaginaires et prononçait des noms qui lui étaient inconnus. « Pitard, Lamiral, Malpendu, le Désossé... auxquels elle mêlait d'une façon bizarre le nom de sa fille Catherine. Quelquefois aussi elle employait des mots étranges et dont le sens lui échappait.

« Voici la *sorgue Fanandels*, rentre à la *piaule* (maison) le *daron* est sur le *pieu* (le lit), le *gâteau* (l'argent) y est. Il est temps de *s'esbigner*...

« Les mots *dab*, *pousse*, *pivois*, *carruche* revenaient souvent sur ses lèvres.

Jeanne ne soupçonnait pas l'existence de l'argot ; mais ces paroles bizarres lui causaient cependant une impression pénible.

Elle comprit que dans les affreux cauchemards qui l'oppressaient il s'agissait de voleurs, des bois de Verrières, des bords de l'Yvette ; et toujours de sa fille « Ma Cathin est *ponice* ; *reluques-la Fanandel.* »

Et Jeanne rougissait sans savoir pourquoi, si ce n'est que ce petit nom de Cathin pour Catherine la blessait.

Il lui arriva enfin de se débattre contre ennemi, qui lui mettait le poignard sur la gorge et elle prononça les noms de Pitard et de dom Ramire.

Encore une fois Jeanne pensa qu'il y avait un secret entre cet homme et sa grand'mère.

Le lendemain matin la vieille Macé ayant reposé une heure ou deux s'éveilla affaiblie, mais calme et lucide ; la fièvre s'était dissipée.

La jeune fille comprenait qu'elle avait besoin de repos ; elle fit le silence autour d'elle et la pria de ne point parler.

Le berger, — qui, après le docteur de la ville, était l'homme qui possédait le plus de connaissances médicales, pansa la blessure et ordonna quelques tisanes dont la malade se trouva bien.

Dom Ramire ayant fait demander des nouvelles de la malade, Jeanne lui fit répondre qu'elle n'allait pas plus mal, mais avait besoin de repos.

La grand'mère ayant entendu la réponse de sa petite-fille dit à celle-ci:

— Méfie-toi de cet homme; ménage-le, il est méchant et dangereux; plus tard je t'en dirai davantage.

Dans l'après-midi, elle parut se ranimer et dit:

— Je voudrais voir mon tabellion.

— Je vais, répondit Jeanne, le faire prévenir. Et sur-le-champ elle envoya un domestique à Pont-Servan.

Ce tabellion, M. Gosset, avait acheté son étude quelques mois avant l'arrivée de la dame Macé dans la seigneurie de Hautvilly. La vente de Chennevières avait été son premier acte, ce qui lui avait fait prendre la dame Macé en amitié. Depuis, il s'était occupé souvent de ses affaires et était devenu son conseiller et presque son ami. Comme il s'intéressait cordialement à Jeanne qu'il avait vu grandir, Mme Macé l'avait informé du projet d'union formé entre sa petite fille et Norbert de Hautvilly.

Après quelques objections, il avait fini par approuver ce mariage dont il devait bientôt dresser le contrat.

En apprenant que sa cliente était malade, M. Gosset s'empressa de faire seller son cheval et se rendit à Chennevières.

Chemin faisant il causa avec le valet, qui n'était autre que Blaise, surnommé Gringalet, et le questionna adroitement sur le seigneur espagnol dont tout le monde vantait la munificence. Blaise, qui était sans malice, lui dit tout ce qu'il en savait: « Il aimait beaucoup la table et le bon vin dont il venait de faire une forte commande, qu'il faisait de grosses dépenses et était disposé à prolonger son séjour le plus possible. »

— Et que dit de cela Mlle Jeanne? demanda Gosset.

— Rien, mais elle ne paraît pas très satisfaite. Ce seigneur ne lui plaît pas; on dirait même qu'elle en a peur.

— Quelle idée!

— Vraiment elle évite sa présence et détourne de lui ses regards. Hier, comme il demandait à voir la malade elle lui a interdit la porte.

— Alors c'est une brouille?

— Non, monsieur, je ne le crois pas.

Ces propos donnèrent à réfléchir au notaire et le préparèrent aux explications qu'il allait recevoir de la dame Macé.

Lorsqu'il fut introduit près d'elle et qu'ils eurent échangé les politesses d'usage:

— Cher monsieur, dit la dame, je ne me sens pas bien et je crois que je ne tarderai pas à quitter ce monde. Me voyant donc sur le point de laisser seule ma chère petite fille, sans parents et sans amis de famille, j'ai songé à vous pour recevoir mes dernières volontés, mes instructions et, connaissant votre bon cœur, pour vous supplier de veiller sur mon enfant.

— Merci, ma chère, dit le notaire, de votre confiance, elle ne sera point trompée.

— Vous savez que M. de Hautvilly ne s'oppose plus à ce que son fils épouse Jeanne. J'espérais un de ces jours célébrer les fiançailles, quand un homme qui se prétend de mes amis et que je n'avais pas vu depuis plus de vingt ans est venu tout à coup contrecarrer mes projets. Ce monsieur, nommé dom Ramire, fréquentait jadis les châteaux et les riches villas des environs de Paris, où j'habitais avec ma fille. Il avait ainsi connu mon gendre. Je vous ai dit déjà que ma fille n'avait pas été heureuse en ménage. Elle avait été longtemps sans avoir d'enfant, de là elle avait perdu l'affection de son mari qui finit par la maltraiter. Toutes ces misères ont malheureusement été connues de dom Ramire. Celui-ci, d'autre part, perdu de débauches, a dissipé toute sa fortune, bien qu'il parle beaucoup des châteaux qu'il possède en Espagne.

En me dénichant ici par le plus grand des hasards, dom Ramire s'est mis en tête de me succéder à Chennevières et m'a déclaré qu'il aimait Jeanne, et que si je voulais la rendre heureuse je devais appuyer sa demande de toute mon autorité.

Je refusai.

« M. Norbert de Hautvilly vint nous voir, notre homme lui chercha querelle, dans l'espoir évident de se débarrasser d'un rival par un duel.

Je parvins à éteindre la querelle; mais dom Ramire revint à la charge, prétendant que Norbert ne pouvait épouser une fille sans naissance et d'une fortune inférieure à la sienne.

Je lui fis part du consentement de M. le baron. Alors pourriez-vous imaginer ce que cet impudent me dit? « Qu'il était heureux que M. le baron ne prît aucune information, mais qu'on pourrait bien lui apprendre dans quelle famille son fils allait entrer. »

Et il me rappela les misères de la mère de Jeanne, l'inconduite de son père.

« Un jour, ajouta-t-il, tout se saura et Jeanne sera aussi malheureuse que le fut sa mère. »

« Je sentis la menace sous-entendue dans ces paroles.

— Mais c'est un coquin! fit le tabellion.

— C'est un coquin. Non seulement pour arriver à ses fins, pour s'emparer de Chennevières il est prêt à toutes les médisances, mais il prépare toutes les calomnies. Que ne dira-t-il point lorsqu'il verra ses projets renversés?

Déjà il me met le pistolet sur la gorge. Il a corrompu nos gens. Nous sommes sans défense : en songeant à son audace et à sa cupidité, je le vois capable de se porter aux derniers excès, je tremble pour Jeanne.

— Je vous plains, ma chère dame, je vous plains, dit le notaire. Votre situation est vraiment pénible.

— Et si je venais à mourir, reprit la Macé, Jeanne se trouverait sans défense, livrée aux entreprises d'un homme heureux de la compromettre pour avoir sa fortune. Je ne puis le mettre à la porte...

— Je le comprends.

— Je crains sa vengeance.

— Sans doute ; mais bannissez vos craintes, je suis averti et si je ne puis confondre le coquin, du moins je mettrai Jeanne à l'abri de ses entreprises. M. le baron de Hautvilly, seigneur d'un rare bon sens, ne sera pas la dupe de cet aventurier, je conçois vos terreurs, j'approuve votre prudence ; je ne crois pas que votre santé soit aussi

compromise que vous le pensez, mais enfin pour répondre à vos inquiétudes, si vous veniez à mourir, je fermerais la maison et j'emmènerais Jeanne chez moi.

— Oh! merci, soupira la grand'mère en tendant la main à M. Gosset. Votre bonté me fait un bien inexprimable, elle me rendrait la vie si c'était possible.

Après être demeurée un instant silencieuse, l'esprit perdu dans le rêve de l'avenir de sa petite-fille, la vieille dit encore :

— Ainsi, cher ami, le jour où je serai enterrée Jeanne ne rentrera dans cette maison que pour congédier les domestiques, enlever ce qu'elle a de plus précieux et vous suivra ensuite à Pont-Servan?

— Oui, c'est entendu ; je me charge encore de lui éviter tous les tracas d'un pareil jour, de parler à votre dom Ramire et de fermer tout. Veuillez le dire à Jeanne.

La grand'mère le remercia de nouveau et il se disposa à partir.

Jeanne vint le saluer, il l'embrassa et en s'éloignant avec elle lui recommanda de lui envoyer un messager si sa grand'mère allait plus mal.

XV

GUET-APENS

Dom Ramire ayant appris la visite du notaire, pensa que la vieille venait de faire son testament, ce qui le fit sourire.

« Il n'est pas en ma faveur, se dit-il, mais il en sera tout comme... qui aura la fille aura tout et dès ce soir si je le veux... qui m'en empêcherait?... Mon pauvre Norbert, ce petit événement renverserait toutes vos prétentions. »

A cette perspective, un rayon de joie traversa son esprit.

Il s'était déjà fait donner par Blaise et le jardinier la liste des bois, prés et champs qui composaient le domaine de Chennevières, avec la valeur approximative de chaque morceau de terre.

Il alluma sa pipe, s'étendit dans son fauteuil, tira la liste de son portefeuille, la relut, la récita à mi-voix comme pour mieux s'en pénétrer, appuyant sur les prix, puis faisant l'addition et se grisant du total.

Puis, cette première jouissance épuisée, il reprenait :

« Et maintenant, l'argent, les valeurs, les bijoux!... Tout ce qui est déposé chez le tabellion! Tout ce que je ne sais pas!

« O Jeanne! Jeanne! que je t'aime!

« Désormais plus d'aventures, plus de soucis. Je vais vivre en honnête père de famille et au lieu de périr en grève, je mourrai dans mon lit, entouré de mes enfants en pleurs.

« Pour vivre et finir dignement que faut-il? Posséder ce domaine.

« Et pour posséder ce domaine?

« Posséder Jeanne...

« J'ai pris dans ma vie des villas, des fermes des châteaux forts autrement difficiles. J'ai bravé de réels dangers, fait des tours à me rompre dix fois le corps pour enlever des femmes ou des filles moins belles.

« Pour posséder Jeanne je n'ai qu'à descendre quelques marches, tourner à droite suivre le couloir, ouvrir la deuxième porte : elle n'est fermée que lorsque la jeune fille se couche... Oui, tout à l'heure, je descendrai, j'irai chez elle, je me blottirai dans son cabinet de toilette. Elle viendra, mettra le verrou, se couchera... alors pour elle, comme pour les autres, je sais ce qui me reste à faire...

« Demain elle me boudera et rougira en me voyant et après-demain me demandera comment j'ai passé la nuit. »

Et le bandit riait...

Il poursuivait ensuite sa rêverie:

« Je serai autorisé à congédier le jeune Norbert. Ce sera amusant.

« Bonne-maman pleurnichera un peu, pauvre vieille! Pourvu qu'elle n'aille pas claquer avant que Jeanne et moi nous ayons échangé les anneaux!...

« Allons, achevons cette bouteille!

« Un verre à la santé de grand'mère!

« Un verre à nos amours!... »

La bouteille achevée, il se rinça la bouche afin de ne pas puer le vin et descendit.

Il était près de dix heures. C'était le moment où d'habitude Jeanne regagnait sa chambre. Il aurait pu la rencontrer en chemin. Comme il l'avait prévu, la chambre n'était pas fermée et il se cacha dans le cabinet de toilette, derrière un porte-manteau chargé de vêtements.

Peu de temps après Jeanne entra chez elle accompagnée de sa servante Martine.

— Bonne-maman a toujours de mauvaises nuits, disait-elle. C'est surtout la nuit qu'elle a besoin de soins. Le jour elle paraît mieux portante qu'elle ne l'est en réalité.

— J'aurais pu coucher dans sa chambre, dit Martine.

— Mais je te connais, ma chère enfant, tu as un sommeil de plomb.

— Mademoiselle a déjà passé deux nuits blanches et paraît très fatiguée.

— Tant pis pour mademoiselle, fit Jeanne en riant. — Je vais faire ma toilette de nuit.

Elle plaça son flambeau devant une glace et arrangea sa coiffure sous un bonnet de linge.

— Mes pantoufles sont restées en bas, dit-elle. Les nuits sont froides ; ce qu'il me faut c'est une grande robe d'hiver... car je m'étendrai sur un matelas tout habillée, avec un édredon sur mes pieds. Prends donc ce flambeau, Martine, et éclaire-moi.

Elle pénétra dans le cabinet de toilette, suivie de Martine.

Dom Ramire ne dut pas être à son aise.

Elle chercha, parmi les robes suspendues dans le cabinet et tout à coup :

— Ah ! la voilà !

Et enlevant la robe désirée mit à découvert qui vous savez.

Il se tenait accroupi contre la muraille.

Tout d'abord, elle ne vit qu'une masse informe, et appela :

— Martine!

Celle-ci approcha le flambeau et toutes deux n'eurent qu'un cri à la vue du personnage.

Moi, dit un inconnu.

Il n'y avait pas à se demander ce qu'il faisait là. — La surprise fut si grande qu'elle leur coupa la parole et lui-même demeura déconcerté et tout penaud.

— Oh ! monsieur ! fit-elle.

Il tomba à genoux :

— Il faut me pardonner, Jeanne, car je vous aime, dit-il.

Elle se recula lentement, en silence, sans le quitter des yeux.

— Allons-nous-en, Martine, dit-elle d'une voix étouffée, cet homme me fait peur.

Elles se retirèrent à pas lents d'abord, puis précipitamment, laissant le coquin « honteux comme un renard qu'une poule aurait pris ».

— Pas de chance ! se dit-il, c'est un coup manqué, et à refaire.

Jeanne recommanda le silence à Martine.

Elle ne voulait point alarmer sa grand'mère outre mesure et inutilement. Elle tremblait cependant en songeant à quel danger elle venait d'échapper.

Plusieurs jours se passèrent sans nouvel incident. La malade, sans souffrir, déclinait vers la mort.

A un certain âge les forces ont besoin d'être menagées, une grande commotion suffit à les épuiser.

La grand'mère cependant avant de mourir eut encore la présence d'esprit nécessaire pour donner à fille un suprême avertissement à l'égard de don Ramire.

— Cet homme, lui dit-elle, est capable de tout pour s'emparer de ta fortune. il tentera peut-être de te perdre près du baron et de son fils. Je vais te donner une arme contre lui, mais il ne faudra t'en servir qu'à la dernière extrémité et pour le livrer à la justice.

Cet homme ne s'appelle pas don Ramire ; ce nom appartenait à un malheureux gentilhomme espagnol qu'il a dépouillé. Son vrai nom est celui d'un brigand : il s'appelle Pitard.

Et elle ajouta à cette révélation la petite histoire qu'elle avait contée au notaire Gosset et à laquelle Jeanne devait accorder une foi entière.

Ainsi s'expliquait pour elle les terreurs de sa grand'mère et les propos étranges qu'elle avait proférés dans son délire.

« Don Ramire était un nommé Petard que sa grand'mère et sa mère avaient connu alors qu'elles habitaient près de Paris, sur les terres de la duchesse du Maine. Ce Pitard avait de la fortune et l'avait dépensée follement en jouant le rôle d'homme de qualité et en fréquentant les seigneurs des environs. Enfin, après une vie de désordre, il s'était fait brigand, ce qui était arrivé jadis à plus d'un grand seigneur ruiné, et il avait dépouillé de son argent, de son nom et de son titre un gentilhomme espagnol nommé don Ramire.

« Grand'mère m'a-t-elle révélé tout ? se demanda Jeanne après avoir mentalement reconstruit la biographie du coquin abrité sous son toit. Le voleur n'a-t-il pas été meurtrier ? Et s'il la faisait trembler, n'est-ce pas qu'il la menaçait de la tuer si elle ne lui donnait pas de l'argent ?... C'était probable, car elle avait déjà payé pour lui de fortes notes à Pont-Servan.

« Mais pourquoi ne l'avait-elle point dénoncé et livré à la justice ?

« La crainte du scandale l'avait retenue sans doute.

« Il est toujours pénible, surtout pour une femme âgée, d'en venir à cette extrémité.

« Et comment les Hautvilly auraient-ils interprété une semblable aventure ?

« On rougit d'avoir fait de mauvaises connaissances et leur infamie projette toujours sur vous un reflet fâcheux.

« Elle garderait donc autant que possible le secret de sa grand'mère et ne ferait usage de l'*arme* qu'elle lui avait donnée que si elle y était absolument forcée. »

Telles étaient les réflexions de Jeanne pendant les longues nuits d'insomnie qu'elle passa près de sa grand'mère.

Elle fut une garde-malade attentive et zélée.

Lorsqu'elle reconnut qu'il n'y avait plus d'espoir de la sauver, elle envoya prévenir

le curé. La vieille ne le demandait pas, mais quel affreux scandale si elle était morte sans être munie des sacrements de l'Eglise. On ne plaisantait point sur cet article autrefois!

Pas de sacrements : pas de messe à l'église, pas de cérémonie, pas de place dans la terre sainte, dont le curé seul avait la clef!...

Chacun se confessait autant qu'il le pouvait afin d'avoir double passeport pour l'âme et pour le corps ; autrement au diable l'âme et le pauvre corps sans âme, devenu bien inoffensif, était exclu de l'enclos ou de la communion des corps fidèles.

La vieille en avait gros à dire si elle voulait parler!...

On n'a jamais su ce qu'elle avait jaspiné au ratichon. Peut-être rien, peut-être des choses que nous ne pourrions raconter, mais l'important c'est qu'elle se mit en règle et sa fin fut édifiante.

Pendant une nuit encore, Jeanne veilla près d'elle. De temps en temps elle se soulevait de son coucher pour voir si elle n'avait besoin de rien.

Mais sans qu'elle la vît, la Mort était déjà entrée et déjà les membres de la vieille Macé se glaçaient à l'ombre de ses ailes.

Jeanne s'était assoupie, des soupirs rauques l'arrachèrent au sommeil ; elle écouta frémissante.

Sa grand'mère n'était plus.

XVI

L'ENTERREMENT ET CE QUI SUIVIT.

Pendant cette longue agonie don Ramire n'avait pas reparu devant les dames de Chennevières. L'aimable Fanchon et le vin de Bourgogne lui avaient tenu compagnie et l'avaient presque consolé de sa mésaventure.

La mort de « sa vieille amie » ne lui coûta point de larmes. Il se considérait comme son héritier. — « C'est un pas de plus vers le dénouement, » se disait-il.

Il avait déjà songé qu'il serait contraire aux convenances qu'il demeurât à Chennevières après la mort de la dame Macé, et il s'était demandé aussi quel serait le moment le plus propice au crime qu'il méditait ou la nuit des funérailles, ou plus tard lorsqu'après une absence de quelques jours il reviendrait présenter ses hommages à l'orpheline.

Tout en roulant ces pensées dans son esprit, il alla offrir à Jeanne ses compliments de condoléance ; celle-ci lui fit un accueil glacial, mais il fut indulgent et mit cette froideur sur le compte de son chagrin. Dénué de sens moral, il ne croyait pas qu'elle pût lui garder rancune de ce qu'il considérait comme une bagatelle.

Après l'avoir assuré de la part qu'il prenait à sa douleur, il ajouta :

— Je vais donc être obligé de me séparer de vous?...

Et attendit une réponse.

Mais Jeanne s'éloigna sans paraître faire attention à ce qu'il disait.

Il ne la revit plus jusqu'à l'enterrement. Ils évitaient l'un et l'autre de se rencontrer.

L'enterrement fut *très beau*, selon l'expression consacrée. Il y eut beaucoup de monde et dans le cortège on remarqua le baron de Hautvilly et son fils, le tabellion Gosset et plusieurs bourgeois notables de Pont-Servan .Don Ramire y fut très remarqué, presque autant que Jeanne, d'une beauté touchante dans sa toilette de deuil.

A la fin de la cérémonie, son énergie l'abandonna ; elle chancelait. Norbert s'en aperçut et en devint presque aussi pâle qu'elle. Mais le notaire lui offrit le bras et la réconforta de quelque bonne parole.

A partir de ce moment, il ne la quitta plus.

Ils rentrèrent ensemble à Chennevières où un repas était préparé pour tous ceux qui se trouvaient éloignés de chez eux: Jeanne s'excusa de n'en point faire les honneurs.

M. Gosset, qui était le notaire du baron, avait déjà informé celui-ci de son intention — conforme au vœu de la défunte — de fermer la maison et d'emmener Jeanne chez lui. Norbert l'avait chaleureusement remercié et le baron l'avait approuvé. Cette retraite s'imposait, à moins qu'elle ne se retirât dans un couvent.

Pendant le dîner qui se prolongea assez tard comme tous les banquets à la campagne, Jeanne fit faire ses malles et les fit descendre dans la cour.

Elle paya ensuite ses domestiques, leur distribua les gratifications plus ou moins attendues et les congédia.

Enfin le repas terminé, elle descendit elle-même dans la salle à manger où ne restaient plus que M. Gosset et don Ramire.

— Don Ramire, lui dit-elle, je ne puis demeurer plus longtemps à Chennevières; je vais habiter chez M. Gosset, j'ai donc le regret de vous quitter.

— Vous partez aujourd'hui ? fit dom Ramire avec surprise.

— A l'instant... c'est-à-dire, fit-elle en se reprenant, dès que vous aurez fait vous-même vos préparatifs de départ.

— Je vais les hâter, mademoiselle, répondit don Ramire, plus vexé qu'il n'eût voulu le paraître. Recevez mes adieux. J'espère qu'ils ne seront pas éternels et que nous aurons encore l'occasion de nous revoir.

Il tourna court au compliment, qui ressemblait à une menace, et s'éloigna pour appeler « ses domestiques ».

M. Gosset pendant ce temps, prit les clefs de différents meubles qui renfermaient du linge et des objets de prix, ferma l'appartement de la défunte, fit atteler sa carriole et charger les malles de l'orpheline.

Lorsque don Ramire fut descendu avec ses bagages, ceux-ci excédant la force d'un cheval, une partie en fut déposée provisoirement dans la remise, les derniers adieux s'échangèrent et M. Gosset reprit le chemin de la ville.

Don Ramire remarqua que ce dernier ne s'était point informé de l'endroit où il se rendrait et ne l'avait pas invité à le venir voir.

« Je suis joué » se dit-il.

Il se rendit à Port-Servan parce que cette petite ville était la plus proche, mais avec tention de ne pas y prolonger son séjour. Il ne pouvait y résider sans être admis

chez le protecteur de Jeanne et cette faveur lui était refusée. Il désirait d'ailleurs rester en observation pendant un certain temps afin de dresser de nouvelles batteries et attendre une occasion favorable pour retomber sur la proie qui lui échappait.

Il ne renonçait pas à la succession de sa vieille amie, non plus qu'à la jolie fille de la Catherine et de l'Amiral.

« Tout cela me revient de droit, pensait-il, et tout cela me reviendra fatalement. Un moment viendra où le fruit mûr se détachera de la branche, où l'oiseau fasciné tombera dans la gueule du serpent.

Il ne passa donc qu'un jour ou deux à Pont-Servan et disparut.

Le notaire n'en entendit plus parler. Jeanne accueillie par la femme de celui-ci comme une grande fille sortie de pension et par les enfants comme une sœur, se consola et se rassura complètement.

D'accord avec le baron, quelques entrevues furent ménagées entre elle et Norbert. Elle avait achevé la conquête du baron. Elle était irrésistible. On ne pouvait la voir sans l'aimer.

Gosset qui remplissait les devoirs d'un tuteur reparla mariage et le baron l'écouta volontiers. Jeanne alla même passer plusieurs après-midi à Hautvilly et Norbert alla dîner souvent chez le notaire. Toute la contrée en causait et l'on était toujours sans nouvelles de don Ramire, qui doucement tombait en oubli.

Chez les bons bourgeois de la petite ville on se réjouissait de cette union où les préjugés nobiliaires s'effaçaient une fois de plus devant la beauté et le mérite. Chez les deux jeunes gens l'amour était devenu une passion ardente, dont on ne peut sans imprudence ou cruauté retarder la satisfaction légitime et un beau dimanche dans les églises de la seigneurie de Hautvilly les curés publièrent les bans.

On en connaît la formule :

« Si quelque fidèle connaît un empêchement à ce mariage il est prié de vouloir bien nous en informer incessamment. »

Comme le curé du petit village de Hautvilly venait de prononcer ces paroles, une voix s'éleva soudain parmi les fidèles restés debout, faute de places, à l'entrée de l'église.

— Moi! cria un inconnu.

Le curé stupéfait se tourna du côté d'où partait cette réponse étrange et il distingua un personnage de haute taille mis avec élégance qui répéta:

— Moi !

— La personne qui vient de me répondre d'une façon aussi insolite, dit le curé, voudra bien venir me trouver à la sacristie après la messe.

Et il descendit de la chaire au milieu d'une émotion générale et indescriptible.

Un seul domestique du château assistait à la cérémonie.

La messe s'acheva sans autre incident, mais la curiosité des paysans était excitée au plus haut degré et tous surent bientôt que l'étranger se nommait don Ramire et était un ancien ami de défunte dame Macé. Généralement on pensa qu'il avait à faire valoir une ancienne promesse de mariage.

XVII

RÉVÉLATIONS.

Don Ramire se rendit à la sacristie. Il était décidé à casser les vitres, comme l'on dit, à ne garder aucun ménagement. Il allait, prétendait-il, faire descendre Jeanne, la fille d'une prostituée et d'un bandit, dans la boue qui selon lui était son premier héritage, l'y rouler et la dégrader assez pour que personne n'osât la lui disputer. Il y avait dans cette action des risques personnels à courir; il était prêt à les affronter. Il jetterait le masque, il révèlerait son passé, s'il le fallait, pour donner plus de poids à ses accusations.

Le prêtre, mal disposé à son égard, car il estimait les fiancés, lui dit tout d'abord d'un ton dur :

— N'êtes-vous pas, monsieur, un ancien ami de M^me^ Macé, il me semble vous avoir vu à son enterrement ?

— Oui, monsieur.

— Vous avez habité plusieurs semaines à Chennevières?

— Oui.

— Avez-vous eu à vous plaindre de la défunte ?

— Du tout.

— Vous connaissez un empêchement au mariage de M^lle^ Jeanne ?

— Oui, monsieur.

— Je vous écoute.

— J'ai vécu il y vingt ans dans la société de la dame Macé et de sa fille Catherine, la mère de Jeanne. Cette société était peu édifiante ; on ne saurait même imaginer rien de plus criminel. Vous avez sans doute entendu parler du célèbre Cartouche?

— Oui.

— Vous savez que ce bandit fut pris pour la dernière fois à Bagneux, près de Paris. Entre ce village et la ville se trouvent des carrières. Cartouche y fut traqué et blessé dans sa fuite. Il se réfugia à Bagneux chez une voleuse de sa clique ; cette fille est la mère de Jeanne. Elle vivait avec sa mère dans une cabane située à l'entrée du village et par conséquent isolée.

Cartouche avait dans sa ceinture et sa bourse de l'or et des diamants pour une somme considérable. La mère de l'*anguilleuse* ou voleuse, le devina, elle prépara au bandit blessé un bouillon d'onze heures, le dépouilla pendant son sommeil et courut à Paris le dénoncer à la police. Cartouche fut arrêté.

Un peu plus tard les deux femmes, dont la plus jeune avait vingt ans, quittèrent Bagneux et se trouvant riches, cherchèrent où jouir du fruit de leur infamie. Mais survint un troisième larron...

Des coupeurs de routes, voyant deux pauvresses qui ressemblaient fort à deux coquines et ayant besoin de femmes les emmenèrent dans leur repaire.

Elles cachèrent leur trésor, mais restèrent à la merci des brigands qui trouvèrent d'ailleurs chez elles la plus parfaite complaisance. Le butin des femmes s'augmenta des largesses des bandits et elles partagèrent le pain rouge de ceux-ci pendant plusieurs années.

Cette vie d'excès amena la mort de Catherine, mais auparavant elle avait donné le jour à une pauvre petite fille dont le père, un Anglais surnommé l'Amiral, venait d'être perdu.

La grand'mère après avoir déterré son trésor s'enfuit un jour avec l'enfant. Elle lui trouva un père, et un peu plus tard se procura pour elle-même un mari, brave paysan nommé Macé.

Enfin celui-ci étant mort, la mère Macé nettoyée, blanchie à fond, méconnaissable, acheta le domaine de Chennevières avec le produit de la prostitution, du vol, de la trahison et du meurtre. Voilà M. le curé ce que j'avais à vous raconter. J'ai compris que la famille de Hautvilly ne pouvait contracter alliance avec une famille de bandits et de prostituées et qu'il répugnerait à M. Norbert de Hautvilly de manger du *pain rouge*, — en d'autres termes, la dot ou le pain du sang.

Le curé était bouleversé par ce qu'il venait d'entendre. Il en éprouvait un sentiment d'horreur mêlé de crainte, car il se sentait en présence d'un coquin.

— Et sur quoi, lui demanda-t-il, appuyez-vous vos dires?

— Sur la connaissance que j'en ai personnellement ayant vécu avec la mère et la grand'mère de Jeanne.

— Mais alors vous seriez vous-même?...

— Tout ce que vous voudrez, M. le curé; mais je ne veux pas reculer devant la vérité qui peut empêcher un grand malheur, et dussé-je y sacrifier la considération dont je jouis et qui m'est chère, je dis et je dirai ce que je sais. Si mon témoignage paraît insuffisant on pourra rechercher à Bagneux et à Paris, au Grand-Châtelet, les traces de la bande de Pitard, des individus mâles et femelles qui la composaient, on retrouvera ainsi la mère et la grand'mère de Jeanne et l'arrêt qui a frappé son père l'ex-matelot anglais surnommé l'Amiral et cent autres preuves. Il sera impossible de remonter à l'origine de la fortune de la femme Macé sans arriver à ses véritables

— Mademoiselle Jeanne ignore-t-elle ce que vous me dites de ses parents?

— Assurément.

— Vous n'avez rien à dire contre elle?

— Non. La vieille avait été seconde femme de chambre d'une grande dame et en avait acquis certains principes de bonne éducation.

— Pourquoi avait-elle quitté cette place?

— On l'avait chassée pour vol.

— Aucun autre sentiment que celui d'être utile ne vous guide dans votre déclaration?

— Non, monsieur.

— Vous ne seriez pas jaloux de M. Norbert?

— Non assurément.

— Je vais répéter à MM. de Hautvilly ce que vous venez de me dire. Il est probable que M. le baron voudra vous entendre vous-même; vous vous tiendrez donc aujourd'hui au village à sa disposition, j'irai au château après les vêpres.

— Je resterai au village, répondit don Ramire jusqu'à demain matin.

— C'est bien, monsieur.

Le prêtre le salua de la main et don Ramire sortit de la sacristie.

Ce jour-là était jour de fête au château. Jeanne et le notaire Gosset y étaient invités à dîner, après la messe dite à la chapelle.

L'après-midi on attela le carrosse où l'on pouvait tenir huit personnes et on alla se promener. On traversa le village à l'aller et au retour. En revenant, Jeanne, assise près d'une portière tressaillit tout à coup et pâlit.

Rien n'échappait à Norbet.

— Qu'avez-vous, lui demanda-t-il.

— Il m'a semblé, répondit-elle, apercevoir don Ramire.

— Ah !... Ce n'est pas possible. Depuis longtemps on ne sait ce qu'il est devenu.

Lorsqu'ils rentrèrent au château le curé de Hauteville les attendait. On remarqua de suite son air extraordinaire.

Il demanda à MM. de Hautville un entretien particulier.

Jeanne pressentit un malheur.

Ces trois hommes restèrent près d'une heure ensemble. Norbert dans un état indescriptible se sauva dans sa chambre pour s'y livrer à sa douleur et ne reparut qu'à la fin de la journée, le visage défait, les paupières gonflées et rougies. Son père, profondément impressionné mais plus maître de lui-même, avait reparu au salon en donnant au trouble qu'il ne pouvait tout à fait dissimuler une raison imaginée.

Il avait prié le curé la lui envoyer le « coquin » ainsi qu'il le qualifiait déjà.

Il l'attendait.

Le notaire inquiet faisait son possible pour obtenir quelque éclaircissement. C'était pitié de songer qu'il faudrait aussi crever le cœur à ce brave homme.

Jeanne pensait à don Ramire.

Enfin le bandit arriva. Et de nouveau la jeune fille se trouva seule avec Gosset, — le baron s'esquiva.

Nous ferions bien de nous retirer, dit le notaire à Jeanne; je crains que nous les gênions.

— Moi, répondit cette dernière, je crains un malheur. En rentrant au château j'ai aperçu sur le chemin don Ramire.

— Mais que se passe-t-il donc? le baron crie et l'on dirait que l'on se dispute ou que l'on se bat...

Des pas retentirent sur les dalles de la cour; Jeanne courut à la fenêtre, jeta un cri et tomba évanouie.

Le notaire accouru ne vit rien.

Il donna ses soins à la jeune fille.

— Voici ce qui s'était passé.

— Emmenez cet homme à la tour.

XVII

Le baron avait questionné rapidement don Ramire sur les points principaux de son accusation.

Tout en ajoutant foi à une histoire qui ne lui paraissait pas invraisemblable, il ne perdait pas de vue qu'il avait affaire à un coquin de la pire espèce. Quand il en eut terminé avec ce qui concernait la mère et la grand'mère de Jeanne, il se tourna brusquement.

— Ainsi, lui dit-il, vous convenez que vous avez vécu en la compagnie de femmes qui appartenaient à des bandits.

— Oui.

— Vous convenez donc que vous avez été bandit vous-même ?

— Je n'ai pas dit cela.

— Le nom que vous portez n'est pas le vôtre ?

— Qui prétend cela?

— Moi. — Vous n'êtes pas Espagnol, vous n'en avez ni le type, ni l'accent. Don Ramire est un nom d'emprunt.

— J'ai mes titres.

— Sur vous ?

— Chez moi ; du moins à l'auberge où je suis descendu.

— Nous les examinerons.

— Vous? Pourquoi cela et de quel droit?

— Du droit de haute et basse justice que tout seigneur possède sur sa terre. Vous êtes un bandit déguisé.

— Ah ! la reconnaissance est prompte chez vous et déjà la voilà qui parle pour le service que j'ai voulu vous rendre.

Le baron sonna son valet et lui dit quelques mots à l'oreille.

— Puisqu'il en est ainsi, M. le baron, n'espérez plus que je m'emploie jamais dans votre intérêt. Palsembleu ! Il faut être bon, mais ne pas être dupe.

Il se dirigea vers la porte.

— Un instant, fit le baron, en lui barrant le chemin, nous ne nous quitterons pas ainsi. Nous aurons bientôt à reprendre l'entretien que nous venons d'avoir. En attendant je vous garde.

— Que prétendez-vous ? fit don Ramire.

Deux hommes, solides gaillards armés chacun d'une longue trique, apparurent derrière la baron.

— Emmenez cet homme à la tour, dit le baron.

— Qu'est-ce ? fit celui-ci, tirant son épée en se reculant de trois pas. Celui qui me touche, je le tue !

— Pas de folie ! répliqua le baron. Si vous blessez quelqu'un, je vous envoie de suite à la potence, sans autre forme de procès.

Le bras de don Ramire s'abaissa et se laissa désarmer.

— Ah ! je comprends, fit-il, vous m'enfermez pour étouffer l'affaire ; mais je ne vous crois pas encore capable de m'assassiner, je sortirai un jour de votre prison. La vérité un jour éclatera et je serai vengé.

En attendant les hommes du baron emmenèrent le gentilhomme de grand chemin et l'enfermèrent dans un cachot pratiqué dans le sous-sol de l'une des tours du château.

Cette prison où l'air et la lumière ne pénétraient que par un créneau traversé d'énormes barres de fer ne contenait ni table ni siège, et le lit y était remplacé par une botte de paille.

Le changement était brusque et cruel pour don Ramire qui, depuis longtemps était habitué à l'existence la plus confortable. Son étonnement de se voir sous les verroux

était profond. On le lui eût prédit, il ne l'eût pas cru. Il se fut attendu plutôt à des remerciments. Mais ces dernières paroles à M. de Hautvilly étaient d'un homme convaincu : « Je ne vous crois pas capable de m'assassiner, donc je sortirai un jour de votre prison. La vérité un jour éclatera et je serai vengé. »

« Il avait échappé à de plus grands dangers qu'à la justice d'un hobereau. »

Revenons au baron.

Après avoir coffré le bandit il avait pris à part le notaire pour lui dire que le nommé Ramire qui n'était qu'un aventurier avait fait scandale à la publication des bans et que pour cela il l'avait mis en prison ; mais que ce coquin qui avait connu la dame Macé de longue date lui avait révélé sur elle et la mère de Jeanne des faits de la plus haute gravité et qu'il devait ajourner le mariage de Norbert en attendant qu'il eût pu contrôler les accusations portées par Ramire. « N'en dites rien à Jeanne, ajouta le baron ; la pauvre enfant est innocente et si nous devons renoncer à elle, vous userez de tous les ménagements pour la préparer à ce malheur.

Le notaire lui répondit :

— Je m'attendais depuis longtemps à ce qui vient d'arriver. Avant de mourir la mère de Jeanne m'avait fait appeler pour m'avertir que l'individu qu'elle avait reçu malgré elle se proposait d'user de chantage pour épouser Jeanne et s'emparer de sa fortune. Il l'en avait menacée. Elle avait connu cet individu lorsqu'elle habitait près de Paris avec sa fille. Celle-ci n'ayant pas d'enfant avait un mauvais ménage, son mari se livrait au libertinage et avait fait ainsi la connaissance de don Ramire également ruiné et perdu de débauches.

En retrouvant la dame Macé, sa première idée avait été de lui soutirer de l'argent, de l'intimider en la menaçant de l'attaquer dans son honneur et d'empêcher le mariage de sa fille. « La vieille dame termina en implorant ma protection pour Jeanne. »

La crédulité avec laquelle le baron avait accueilli les accusations de don Ramire fut quelque peu ébranlée par l'explication du notaire.

— S'il en est ainsi que vous le dites, tabellion, répondit-il, tout serait sauf même l'honneur, cependant l'honneur est chose si délicate que l'ombre d'un soupçon ne peut même y être tolérée. Je vais faire une enquête sur le passé de la défunte et nous verrons.

Ces deux hommes se rencontraient dans les mêmes sentiments d'amitié et d'estime pour Jeanne et de plus le baron souffrait du désespoir de son fils.

Il ne crut pouvoir mieux faire pour faire diversion à sa douleur, l'éloigner momentanément de sa fiancée et l'édifier sur les propos de don Ramire que de le charger lui-même de l'enquête en lui adjoignant son intendant, le sieur Estibal.

Dès le lendemain il leur donna donc mission de se rendre à Bagneux, à Sceaux et à Paris pour s'informer de la fortune et de la moralité des deux femmes chez lesquelles Cartouche avait été arrêté ; — de ce que ces femmes étaient devenues ; — s'il était vrai qu'elles avaient eu des relations avec la clique qui, après la mort de Cartouche, avait infesté les environs de Sceaux et le domaine de Chevreuse ; — enfin retrouver les traces des deux femmes dont la plus jeune, Catherine, fut la mère de Jeanne et aurait eu pour amant un matelot anglais surnommé l'Amiral, mort en grève. Les deux femmes avaient dû être connues des fermiers ou fermières pillés ou mis à contribu

tion par les bandits. Le signalement de don Ramire ne fut point non plus oublié. Bien que cette tâche répugnât vivement à Norbert, cependant il l'accepta dans l'espoir de rapporter de bons renseignements et de déjouer la calomnie.

Il partit le lundi avec son intendant, jeune homme intelligent qui avait longtemps travaillé dans l'étude d'un procureur à Paris et était familiarisé avec les procédés judiciaires.

Ils voyageaient à cheval, accompagnés chacun d'un valet et tous quatre bien armés.

Leur absence ne devait point durer plus de quinze jours. Estibal fut d'avis de commencer ses recherches à Sceaux, la capitale du Maine auquel Bagneux appartenait.

Mais nous ne les accompagnerons point, de crainte de partager leurs fatigues.

Il y avait encore à Sceaux d'anciens agents de police et des vétérans de la maréchaussée qui s'étaient souvent battus avec la bande Pitard. Le nom de Ramire leur était inconnu, mais ils se souvenaient de l'Amiral qu'ils avaient blessé et fait prisonnier et aussi des deux femmes dont la plus jeune se nommait Cathin. Les traces de celle-ci avaient été perdues après la dispersion de la bande, mais leurs antécédents étaient connus de tout Bagneux, depuis l'arrestation de Cartouche qui avait fait grand bruit.

A Bagneux ils visitèrent la cabane de la vieille Macé, et d'autres renseignements corroborèrent ceux qu'ils avaient recueillis à Sceaux.

Au profond chagrin de Norbert les révélations de don Ramire se justifiaient.

La vénérable bonne femme de Chennevières était une ancienne rouleuse de grands chemins, sa fille avait appartenu comme elle à la bande Pitard, elle était morte peu de temps après la naissance de son enfant.

De même qu'à Paris, dans toutes les fermes et les villas pillées ou rançonnées, on leur avait fait le même portrait des deux coquines de Bagneux, dont la jeune avait été anguilleuse dans la bande des Masques noirs.

Confus et navré Norbert regagna Hautvilly.

Il devait considérer son mariage comme rompu et il ne se sentait même plus l'énergie de supplier son père de lui laisser épouser Jeanne qu'il aimait toujours autant qu'autrefois et davantage peut-être.

A son retour, l'abattement de son visage parla tout d'abord pour lui.

— Je vois sur ton front, mon cher fils, dit le baron, que les renseignements ont été mauvais.

— Estibal vous en rendra compte, mon père, je n'en ai pas le courage.

Et, accablé, il fut se mettre au lit.

Son père, après avoir entendu son intendant, écrivit au notaire.

« J'ai la douleur de vous apprendre, écrit-il, que les révélations de don Ramire se sont justifiées de tous points. Jeanne seule n'est coupable que du péché originel, mais rien ne saurait la laver de cette tache. Norbert est malade, je suis désolé. Faites votre possible pour amortir le coup qui frappe inévitablement la malheureuse Jeanne.

Quant à don Ramire, je le remettrai prochainement aux mains de la maréchaussée; c'est un ancien chef de brigands. »

XVIII

JEANNE ABANDONNÉE

Depuis le jour où elle avait entrevu don Ramire, Jeanne avait perdu sa confiance en l'avenir. Son esprit s'était assombri par degrés. Une invincible mélancolie s'était emparée d'elle et le tabellion, incertain lui-même, n'osait rappeler à elle l'espérance.

La lettre du baron lui imposa la mission la plus délicate et la plus cruelle : Préparer Jeanne à l'abandon de Norbert!..

Une occasion s'offrit.

La seconde publication des bans ne se fit pas.

Jeanne naturellement en fut étonnée.

— Comment M. le curé a-t-il pu m'oublier? demanda-t-elle.

— Je ne crois pas à un oubli, répondit Gosset; il y a une autre raison.

— Que dites-vous?

— Vous savez que Ramire est en prison au château?

— Oui.

— Vous savez que cet homme se venge en vous calomniant? Que peut-il dire? Pour moi, chère enfant, vous êtes au-dessus de toute calomnie, mais il n'en est pas de même du baron et de son fils. Je crois à de nouvelles hésitations du baron, résultat de quelque perfidie de don Ramire.

— Cet homme, dit Jeanne, est capable de tous les crimes. Il faisait peur à ma grand'mère et je dois vous dire aujourd'hui, ce qu'elle m'a dit de lui, avant de mourir :

— Cet homme, m'a-t-elle dit, veut t'épouser pour s'emparer de notre bien. Il se nomme Pitard. Le nom de don Ramire est celui d'un gentilhomme espagnol qu'il a volé et peut-être tué. S'il cherche à se venger de toi, fais-toi une arme de ce que je viens de t'apprendre. » Eh bien, je demanderai à Norbert, quelle foi il peut ajouter aux propos d'un pareil misérable. Et puisque c'est un voleur, qu'on le livre à la gendarmerie et tout sera fini.

Le notaire aurait pu lui répliquer par les résultats de l'enquête, mais ne le voulut pas; la vérité était trop cruelle. Il approuva l'opinion de Jeanne et alla voir le baron.

Il lui rapporta ce que nous venons de dire.

— Ah ! fit Norbert, qui assistait à l'entretien, don Ramire c'est le fameux Pitard. Le nom n'a que trop de célébrité et pendant huit jours de la Bièvre à l'Yvette je n'ai entendu que ce nom-là. Pauvre Jeanne ! Est-il juste que le crime des parents retombe sur la tête des enfants?..

— Il faut que cela soit juste, dit le baron, puisque dans le commencement du monde il en est ainsi.

— L'âge d'une erreur ne saurait la rendre respectable. C'est un antique et barbare préjugé, voilà tout.

— Monsieur le philosophe, fit le baron avec ironie, je me dispense de discuter avec

vous. En consentant à votre mariage avec cette jeune fille, je vous avais déjà fait le sacrifice de plus d'une de ces idées anciennes que vous traitez de préjugés; ma faiblesse pour vous ne peut aller jusqu'à vous donner pour femme la fille d'un bandit pendu en Grêve et d'une fille qui avait été de la bande de Cartouche avant d'être de celle Pitard. C'est impossible! Consentiriez-vous à manger le pain du vol et de l'infamie?.. C'est pourtant le seul que puisse vous offrir en partage cette malheureuse orpheline.

Norbert baissa la tête.

Que pouvait-il répondre?

Et le notaire n'osa insister ne trouvant à plaider aucune circonstance atténuante.

Jeanne était décidément abandonnée et lui seul lui gardait une amitié fidèle.

De retour chez lui, obligé de lui rendre réponse :

— Jeanne, lui dit-il, je fais appel à tout votre courage, mais il faut vous résigner à renoncer à Norbert. Vous n'avez pas cessé d'être aimée et estimée des Hautville, mais d'après les renseignements pris sur votre famille, celle-ci ne présente point au baron de Hautville des conditions d'honorabilité suffisantes. Renoncez; n'insistez pas, conservez votre dignité.

Jeanne paraissait très abattue.

— Je n'insisterai plus, dit-elle, mais quelle triste vie va remplacer celle que j'avais rêvée.

— Vous prendrez un autre mari.

Elle secoua le tête.

— Je vais rentrer à Chennevières, dit-elle, mais que de mal j'aurai à étouffer mes souvenirs! Je le sens, ma vie est gâtée. L'abandon de Norbert me condamne devant l'opinion publique et je serai trop heureuse si l'on n'imagine point cent fois pis que les méchants propos de Ramire. Si je trouve un autre mari, je lui serai suspecte et bientôt il rougira d'avoir pris une jeune fille que le fils du seigneur a publiquement rejetée. Et enfin peut-on aimer deux fois?..

Le lendemain elle fit ses malles et malgré les instances du notaire et de sa famille elle retourna à Chennevières. Elle n'y retrouva que le jardinier et sa femme et elle pria cette dernière de lui procurer une servante.

Ce ne fut pas sans larmes qu'elle pénétra dans l'appartement de sa grand'mère et reprit possession de sa chambre.

Il lui semblait que tout ce qui l'entourait se réveillait avec étonnement et tristesse et partout des objets insignifiants en apparence l'arrêtaient au passage pour lui briser le cœur sous les débris du passé.

A ces souffrances s'ajoutèrent les ennuyeuses préoccupations de sa sûreté. Si M. de Hautville ne livrait point don Ramire à la justice elle devait s'attendre à un retour offensif de ce bandit. Il lui fallut se barricader chez elle.

Le notaire revint la voir.

Il fut frappé de son dépérissement.

— J'ai beau faire, lui dit-elle, je suis au milieu de souvenirs qui me tuent. Chennevières n'a plus rien qui me plaise et si je veux me remettre je dois le quitter, au moins moins pour quelques années.

— Ou désirez-vous habiter? Chez nous ou près de nous, à la ville

— Non, mon ami, aux grands maux les grands remèdes : je me retirerai pour quelques années au couvent.

— Aux Ursulines ?

— Oui.

— Comme demoiselle pensionnaire.

— Certainement.

— Essayez. Vous n'en périrez pas et vous nous reviendrez quand le calme sera rendu à votre âme.

Norbert également était inconsolable mais il cédait aux révoltes de sa passion et ne songeait pas à se faire capucin. Jeanne était constamment présente à sa pensée. Son image l'obsédait comme une idée fixe. Il n'espérait plus l'avoir pour femme ; son père ne pouvait y consentir.

Alors que faire ?

Il avait appris qu'elle avait quitté Pont-Servan. Comme autrefois sous prétexte de chasses il alla rôder autour de la maison. Mais les fenêtres, sauf une, en étaient fermées. Les domestiques n'étaient plus nombreux, il ne rencontra personne.

Il retourna plusieurs fois à Chennevières pour y guetter l'apparition de Jeanne à sa fenêtre, sans autre but que le plaisir de la voir. Ce plaisir ne lui fut pas donné, mais un jour il fut aperçu par le jardinier, qu'il n'hésita point à aborder pour lui demander des nouvelles de Jeanne.

— Elle n'est plus ici, répondit le jardinier ; elle est partie, la maison est de nouveau fermée, j'en suis le gardien.

— Et où est-elle ?

— Il m'est défendu de le dire.

— Même à moi.

— A personne.

— Mais tu n'es pas le seul qui le sache.

— Il y a aussi M. Gosset.

— Il me le dira, lui.

— N'y comptez point, monsieur, sauf votre respect.

— Il faut que je le sache ; je suis trop inquiet, car je ne l'ai pas oubliée.

— Je vous croyais brouillés.

— Nous sommes séparés par des raisons politiques. Tu comprends ?

— Oui, monsieur.

— Des raisons politiques... Mais nous nous aimons toujours. Allons, dis-moi où elle est ?

— Je ne le puis, monsieur Norbert.

— Je le demanderai à ta femme.

— Oh ! si ma femme le savait tout le monde le saurait ?

— Cette pauvre Jeanne !

— Monsieur ça ne pouvait durer comme ça, Mlle Jeanne dépérissait, pâlissait, venait à rien. Comme elle disait : « Ici rien ne peut me distraire de mes chagrins, au contraire tout me les rappelle. » Puis une demoiselle ne peut demeurer seule dans une grande maison; ce n'est pas convenable.

— Alors elle n'est pas seule? fit Norbert.

Le jardinier sourit silencieusement.

Il en avait déjà dit trop.

— C'est toi, reprit-il, qui l'a conduite à sa nouvelle demeure?

— Oui, monsieur, avec M. Gosset.

— Eh bien ! mon ami, j'approuve ta discrétion, mais elle devient inutile, je saurai avant ce soir où est M^lle^ Macé.

— Ne le dites pas à don Ramire, toujours, — sans vous commander.

— Ne crains rien, mon brave homme ; au revoir.

Norbert, en interrogeant quelques paysans, qui, avec leurs troupeaux, stationnèrent le long des chemins, finit par savoir la direction prise par Jeanne et devina qu'elle était réfugiée au couvent des Ursulines, à sept ou huit lieues de Hautvilly.

XIX

CONSOLATRICE

— Sur ces entrefaites et tandis que Norbert était à Chennevières, étaient arrivés à Hautvilly monsieur et madame de Beauval, seigneurs du voisinage.

On était au mois de septembre, à l'ouverture des grandes chasses. Chaque année, M. de Beauval venait se joindre aux chasseurs de Hautvilly ; cette fois il était accompagné de sa femme que la curiosité probablement avait attirée.

Norbert était avec de Beauval dans les termes d'une bonne camaraderie, il n'avait jamais été chez lui, et n'avait jamais vu M^me^ de Beauval.

Celle-ci produisit sur lui dès le premier jour une certaine impression. C'était une femme de trente ans, de tournure élégante, une brune de physionomie et de manières très séduisante. Ayant charge d'un mari lourdaud, ennuyeux, elle semblait attendre un amant. Le château de Hautvilly ne lui promettait point grandes distractions. Elle n'avait que peu de goût pour la vénerie, ne pouvait voir sans souffrir mettre bas un cerf ou un chevreuil, et préférait les chiens d'appartement aux chiens de meute. Du reste, montait bien à cheval et franchissait avec autant de grâce que de courage haies et fossés.

Tout d'abord elle s'intéressa à Norbert. Un amoureux souffrant, il faudrait qu'il fût bien laid et bien sot pour ne pas occuper l'imagination d'une femme témoin de sa peine. Le premier mouvement de madame de Beauval en faveur de Norbert fût mêlé d'un peu de pitié et lui inspira le rôle délicat de consolatrice. A la première occasion elle se hasarda.

C'était en forêt, on chassait un cerf qui depuis plus de deux heures tenait meute et veneurs en haleine, Norbert et M^me^ Octavie de Beauval s'étaient laissé distancer de plus d'une lieue et d'un commun accord avaient mis leurs chevaux au pas. Ce drame cynégétique, toujours le même,commençait à les lasser. Encore une demi-heure pourtant et les fanfares, des cors annonceraient le dénouement prévu, un malheureux cerf

— La pluie avait cessé, ils montèrent à cheval.

aurait succombé sous les ruses et les efforts d'une vingtaine de chiens et d'une demi-douzaine d'hommes et de chevaux.

Octavie de Beauval rompit le silence, — sa supériorité de l'âge et sa qualité de femme mariée l'y autorisaient.

— Vous n'aimez pas beaucoup la chasse, monsieur Norbert? dit-elle.

— Non, madame, ce n'est pour moi qu'un prétexte à promenade; — et vous, madame?

— J'aime la suivre de loin, au départ, j'aime un temps de galop, puis je me repose de ma course. L'air matinal qui nous fouette le visage et gonfle notre poitrine, la rapidité du cheval nous prêtent une animation délicieuse qui demande à être goûtée au pas, le long d'une de ces grandes allées, comme celle que nous suivons à cette heure.

— Vous aimez la campagne, madame.

— Je ne connais guère autre chose.

— La ville offre plus de distractions.

— Vous y plairiez-vous davantage ?

— Il me semble.

— Le bonheur tient rarement à l'endroit que l'on habite. Les dispositions de notre âme font tout le mérite de ce qui nous entoure. Selon que nous sommes affligés ou joyeux, un pays nous apparaît ennuyeux ou agréable.

— Ce que vous dites, madame, est bien vrai. Il y a quelque temps, rien ne me semblait plus heureux que de vivre ici et maintenant...

— Je sais. Vous souffrez d'un mariage rompu... Mais moi qui suis mariée depuis dix ans, que dirais-je donc ? Ce que vous regrettez eût peut-être été le malheur de votre vie.

— Oh ! madame !... On vous a parlé d'Elle ?

— Non, si ce n'est que l'on m'a dit qu'elle a vingt ans et qu'elle est charmante.

— C'est la vérité, madame. Dans toute la baronnie et au delà jamais on n'a vu une fille plus belle et plus sage.

— Elle est orpheline ?

— Oui.

— Elle vit seule.

— Sans doute.

— Tout près d'ici, je crois.

— Je ne sais pas.

— Comment ?

— Elle est partie.

— Ah !

— Depuis quelques jours.

— Vous savez où elle est.

— Je m'en doute, sans en être sûr.

— Mais puisque vous avez renoncé à elle.

Il garda le silence.

Elle reprit :

— Je vous plains. Vous êtes jeune ; vous avez tout ce qu'une femme peut demander chez son époux, vous méritiez d'être heureuse. Espérez. La vie est changeante. Croyez-moi, acceptez la destinée, c'est le seul moyen de la dominer. Ne vous laissez pas aller à des souvenirs et des regrets énervants. Cette union est brisée : N'essayez pas d'en rajuster les débris, si vous y réussissiez rien ne serait plus déplorable. Je vous parle avec l'expérience et la sympathie d'une femme qui a souffert.

— Vos paroles me font du bien, et je sens cependant que je ne puis être consolée.

— Nous verrons cela.

En cet instant les cors sonnèrent le cerf aux abois, le cinquième acte du drame.

— Rapprochons-nous, dit M^me^ de Beauval en mettant sa monture au petit galop.

Que de choses dites en peu de temps et de paroles. Ils étaient partis du château inconnus l'un de l'autre, étrangers, ils y rentraient sur le pied d'une amitié ébauchée

Au retour Norbert cherchait déjà à être aimable, par sentiment de réciprocité. Sa parole était plus animée, son regard plus vif et même parfois souriant. Mme Octavie observait ce changement, non sans plaisir.

« Il se croit inconsolable », pensait-elle. La vie du château a des loisirs qui jadis étaient plus longs encore que de nos jours. Les seuls divertissements étaient la chasse, le jeu, les repas ; aujourd'hui on a en plus la musique, la comédie, les soirées auxquelles les moyens de communication modernes permettent de réunir des amis à vingt lieues à la ronde. On a le billard qui manquait à la plupart des petits châteaux A Hautvilly on n'avait point les ressources du château de Sceaux, par exemple et il fallait remplir les heures. Mme de Beauval et le baron, lorsque le temps contrariait la chasse, avaient les cartes. Norbert n'aimait pas le jeu, ne tenait pas en place et devait s'occuper de Mme Octavie.

Celle-ci — au bout de quelques jours — se dérobait aussi volontiers à la longueur interminable des festins.

Il arriva alors à M. de Beauval de s'apercevoir de l'absence de son épouse.

— Mais où est donc ma femme ?

— Basth ! elle est par là qui cause chiffons avec mon fils : Norbert a des goûts de femme.

— Mais elle manque aux convenances.

— Qu'importe entre vieux amis ? reprenait le baron, qui n'eût pas été faché qu'Octavie opérât une diversion au chagrin de son fils. — Les femmes ne savent ni manger ni boire. Retournons, croyez-moi, à ce perdreau devenu truffe, et à ce vieux chambertin et *laissons les femmes* causer ensemble.

— Vous avez reposé, cette nuit, disait Octavie à Norbert. Vos yeux ne sont plus cernés, vos joues reprennent leurs couleurs.

— Oui, jai dormi, répondait le jeune homme.. Et vous ?

— Oh ! moi ! je passe la moitié de la nuit les yeux ouverts.

— Comment cela ?

— Mon mari ne veut pas faire lit à part et cependant au bout d'un certain temps de mariage c'est plus commode et plus convenable. Nous n'avons plus grand'chose à nous dire la nuit. M. de Beauval dort huit heures de suite sans se réveiller, mais il ronfle et pendant une partie de la nuit me tient éveillée avec son insupportable musique.

— Vous pourriez lui en faire l'observation.

— Je l'ai fait, mais il prétend que c'est de l'enfantillage. Du reste à chaque ennui que j'éprouve, ou à chaque désir qui ne cadre pas avec ses goûts, c'est son mot:

— Quel enfantillage !...

« Voyons, monsieur Norbert, j'en appelle à votre jugement :

Est-ce un enfantillage d'aimer un peu la toilette, quand on est jeune surtout ?

— Non, assurément, madame ; une femme qui n'aime pas la toilette est une femme sans goût et même paresseuse.

— Est-ce un enfantillage de chercher à plaire ?

— C'est un devoir, sans lequel la société deviendrait insupportable.

— Est-ce un enfantillage de chanter, de plaisanter pour se distraire ? D'appeler les

musiciens ou les bateleurs quand il en passe? De danser quand on se trouve quatre?

— Mais j'adore le chant et vous devez avoir une très jolie voix. Vous seriez bien aimable de me chanter quelque romance.

— Pas maintenant.

— Quand vous le voudrez bien.

— Ce soir.

Eh bien, ce soir; je tiens votre promesse.

— Enfin, est-ce un enfantillage quand on se meurt d'ennui de regretter de n'avoir aucun plaisir? C'est pourtant l'avis de mon mari.

— Il n'a pas été toujours ainsi.

— Toujours. Mon mari se lève avec l'aube, va voir ses terres, ou va à la chasse, et ne reparait qu'à midi. Après son dîner il fait sa sieste jusqu'à quatre heures. Alors il tire à l'arquebuse, ou fait une partie de boule ou de paume avec notre intendant ou revoit ses comptes jusqu'à sept heures.

Il dîne et commence sa digestion; il sommeille, se couche et ronfle. — Pas de conversation. — Le roi mourrait, il ne m'en dirait rien.

— Vous n'avez pas d'enfant?

— J'en ai eu un, neuf mois après mon mariage... Il est mort... Les enfants ne sont pas comme la fortune, qui, dit-on, vient en dormant. — (Soupirant.)Et il y a des gens qui envient mon bonheur! Qui me trouvent trop heureuse!...

— Moi je vous plains.

— N'est-ce pas?

Norbert lui prit la main et la serra.

— Mais cependant... Quel est le plus cruel ou d'être amoureux sans espoir, ou d'être sans amour?

— Etre sans amour, c'est ne pas vivre, répondit Octavie. Qui n'a point connu l'amour n'a point vécu. — J'espère que vous ne traiterez pas ce propos d'enfantillage, ajouta-t-elle avec un sourire.

— Non, fit Norbert, mais aussi, si vous saviez...

— Je n'en ai pas l'expérience, mais je le comprends. La douleur est aussi grande qu'aurait été le bonheur d'un amour favorisé. L'amour partagé voilà la fidélité suprême!... c'est un terrible lien que le mariage!...

Elle soupira et ses yeux se mouillèrent. Norbert le remarqua.

— Voilà votre gaieté partie et ma tristesse l'a glacée de son ombre.

— Me causer ainsi à cœur ouvert me fait du bien! Chez moi, je n'ai personne pour me comprendre.

— Comme moi. vous êtes la première personne à qui je puisse parler d'*Elle*. Et le poids que j'avais sur le cœur s'est allégé depuis que vous êtes ici. Mais vous...

— Oh! moi, ce que j'ai là (elle porta la main à son cœur) m'étouffera un jour!

Elle tira son mouchoir pour essuyer ses yeux et le laissa tomber.

Il s'empressa de le ramasser et elle fit le même mouvement. Leurs joues s'effleurèrent au passage. Il en éprouva un rapide vertige, mais le surmonta. Seulement, tenant le mouchoir, la fantaisie le prit de lui en caresser les yeux et de le porter à ses lèvres avant de le lui rendre.

Comment auraient fini ces petits jeux !... Mais tout à coup à travers la pièce voisine le baron et son ami arrivèrent à grands bruits.

— Eh bien ! Monsieur Norbert, dit ce dernier, j'ai battu votre père en trois parties... Mais ma femme doit vous ennuyer avec ces enfantillages !

XX

L'ÉQUILIBRE ROMPU

Octavie prenait goût à son rôle de consolatrice. Depuis dix ans, la pauvre femme sevrée de caresses, de tendres paroles, n'avait été à pareil régal. Norbert trouvait doux d'être consolé. Ils ne se quittaient plus et trouvaient les journées trop rapides.

L'existence qu'ils menaient favorisait aussi le penchant qui les portait l'un vers l'autre : les courses à travers bois, les repas de volailles, de venaison, arrosés de vins capiteux, échauffaient leur imagination, augmentaient la vivacité de leurs émotions, le feu de leur regard, la contagion de leurs désirs.

Le hasard mettait leur vertu à des épreuves fréquentes.

C'était lui qui lui tenait l'étrier, et qui la recevait lorsqu'elle descendait de cheval, mille incidents de promenades ou de petits services d'écuyer à amazone multipliaient les plus dangereux contacts.

Parfois dans l'ombre lorsqu'ils s'entretenaient à l'écart, leur voix s'amollissait, faiblissait sous une émotion secrète et l'expression mourait sur leurs lèvres. Ils n'auraient pas osé se dire qu'ils s'aimaient, comme si d'une parole dépendait leur destinée, mais leur trouble les avait trahis cent fois dans les circonstances les plus naturelles et les plus ordinaires.

Un jour, en forêt, ils s'étaient égarés loin de la chasse ; la pluie, un temps affreux les surprit. Norbert se souvint alors des ruines d'un antique ermitage des environs qui pouvaient leur servir d'abri.

Ils étaient à plus d'une heure du château, ils s'y réfugièrent.

Norbert attacha les chevaux à l'entrée des ruines et malgré l'obscurité causée par les nuages, malgré les ronces et les pierres écroulées, parvint à frayer à sa compagne un chemin jusqu'à un reste de toiture suffisant à les protéger de l'averse.

L'endroit n'était pas gai. Les rumeurs plaintives des ramures tourmentées par le vent, le clapottement monotone de l'eau qui dégouttait des ruines sur les dalles composaient une lamentable symphonie. Le refuge n'avait pas deux mètres d'étendue. Norbert plaça deux grosses pierres l'une à côté de l'autre, mais sans l'avoir calculé, ces deux sièges se trouvèrent si rapprochés qu'ils n'en formèrent qu'un. A peine assis près d'Octavie il dut la soutenir en l'attirant à lui.

Elle frissonna, de froid peut-être ; elle le dit du moins. Norbert, lui, ne tremblait pas, il brûlait ; il n'avait d'ailleurs d'un saint que la niche. Il oubliait qu'elle se nommait madame de Beauval et l'appelait Octavie.

Dans le trouble qui s'était emparé d'eux, il était impossible que les lois de l'équilibre fussent maintenues sur un siège aussi étroit que celui qu'ils occupaient.

L'équilibre se rompit et la morale le suivit dans sa chute. Le fait malheureusement n'est pas sans exemple. Nous le constatons, sans l'apprécier, ne voulant ni offenser la morale, ni jeter sur nos héros un mépris, ou un blâme trop sévère.

Ce que nous pouvons dire en faveur d'Octavie, c'est qu'en sortant des ruines de l'ermitage des larmes mouillèrent ses yeux.

— C'est de votre faute, Norbert, dit-elle avec une douceur triste.

— Je l'avoue, répondit celui-ci, et je prends tout sur moi. Je ne regrette qu'une chose, c'est d'avoir été si longtemps à vous prouver mon amour. Que de belles soirées qui auraient pu être plus heureuses! Mais maintenant vous ne pouvez plus me dissimuler que vous m'aimez.

La pluie avait cessé, ils remontèrent à cheval et en mettant au galop leurs montures furent de retour au château au moment de la curée. M. de Beauval avait mis bas un superbe dix-cors. Le piqueur coupa le pied droit de la bête et en fit hommage à la dame.

— Comme cela, pensa Norbert, rien de changé sur notre domaine, il n'y a pas un cerf de plus.

Quant au bois de l'animal, ce trophée appartenait de droit à M. de Beauval, moyennant un louis de pourboire.

Le repas qui suivit fut très gai: il eût été difficile de dire qui, de tous les convives, était le plus joyeux. Le baron de Hautvilly était enchanté de voir son fils reprendre goût à la vie et sa reconnaissance se faisait voir dans mille attentions aimables pour Octavie.

Le départ des deux époux avait été fixé à deux jours de là, il fut décidé qu'il serait retardé d'une semaine. Pour les deux coupables, cette prolongation de séjour était une faveur inespérée, cependant Norbert murmura tristement:

— Mes jours sont comptés!...

Et tandis que les plats du dessert se succédaient, il calcula avec son amie la distance de Beauval à Hautvilly et les occasions qui leur permettraient de se revoir.

Décidément, ils étaient l'un à l'autre avec une passion qui allait croître d'heure en heure et Jeanne était oubliée.

XXI

UN QUE L'ON OUBLIAIT.

Pendant ce temps, que devenait don Ramire oublié dans sa prison

Elevait-il une araignée?

Apprivoisait-il des rats?

Aiguisait-il la pointe d'un clou pour percer une muraille de dix pieds d'épaisseur? Ou méditait-il d'étrangler le domestique qui chaque jour venait lui apporter sa pitance de prisonnier? Enfin se résignait-il?

Rien de tout cela; il prenait son mal en patience, mais en cherchant le moyen de se venger. Il n'avait rien perdu de son courage et ne croyait point que le baron voulût le

faire accrocher à ses fourches patibulaires comme il l'en avait menacé. Il ne le croyait point non plus capable de l'empoisonner, de le faire périr secrètement. Le baron, selon lui, craignait le scandale.

Je pourrais, se disait don Ramire, lui vendre mon silence, mais je préfère, tout gueux que je suis, la satisfaction de la vengeance. »

Au lieu d'essayer d'étrangler son geôlier, — ce qui d'ailleurs n'eût pas été facile, car il avait des chaînes, — il le flattait, tâchait de le convaincre qu'il était honnête homme et victime d'une méprise parlant de ses châteaux, de sa fortune et arrivant à promettre sa protection au valet ignorant et borné qui l'écoutait bouche béante.

Puis, ayant jusqu'à un certain point capté la confiance de cet homme, il lui demandait des nouvelles du château. Que faisait M. Norbert? Était-il toujours obéissant à son père? Ces messieurs parlaient-ils quelquefois de la demoiselle de Chennevières? Et celle-ci, que devenait-elle?

Des résolutions du baron et de son fils, il ne pouvait apprendre grand'chose, ces messieurs n'ayant pas l'habitude des seigneurs de l'ancien théâtre de prendre leurs valets pour confidents. Mais il apprit que Jeanne avait quitté la seigneurie de Hautvilly et Pont-Servan, puis il fut instruit de l'arrivée de M. de Beauval et de sa femme pour prendre part aux grandes chasses d'automne. Il se fit décrire les deux personnages et renseigner sur leur caractère, leurs goûts, la façon dont ils passaient le temps. Sans y entendre malice, le valet lui disait que le seigneur était un bon convive et après la table n'aimait que la chasse et le jeu. Sa dame ne partageait point ses goûts et M. Norbert, qui détestait les cartes, lui tenait compagnie.

Don Ramire savait deviner à demi-mot et buvait ses commérages comme du petit-lait.

Un jour, ce brave homme (il se nommait Nicloux) descendit dans son cachot, l'air bouleversé et les yeux rougis d'avoir pleuré.

— Tiens! fit don Ramire d'un ton d'intérêt, qu'as-tu donc, mon brave? Il t'est arrivé quelque malheur?

— Ah! monsieur, vous l'avez deviné.

— Ça se voit sur ta figure.

— Approchez vous, monsieur, voilà votre soupe, votre pain et votre cidre; c'est peut-être pour la dernière fois que je vous apporte à dîner.

— Que dis-tu? fit avec vivacité don Ramire devenu subitement inquiet.

— Pour sûr, notre seigneur va me prier de faire mes paquets. J'ai vu cela dans le regard qu'il m'a lancé.

— Mais enfin, mon brave...

— Figurez-vous, monsieur don Ramire, dit Nicloux en se frottant les yeux, que tout à l'heure j'étais en train de servir à table; le maître d'hôtel m'avait chargé de porter un grand plat de ragoût de rognons de cerf dans sa sauce et garni de morilles; c'était un grand plat creux et long, je le tenais à deux mains sous une serviette de peur de me brûler les doigts. Pour le placer, je devais passer derrière M. de Beauval; je m'avançai quand tout à coup je vis — comme je vous vois, monsieur don Ramire — je vis... mais je le vois encore!... M. Norbert qui donnait un baiser dans l'oreille à M^me^ de Beauval. En plein dans l'oreille!... Ah!... Interloqué, je m'arrêtai, fis un faux mouvement et versai la sauce brûlante du ragoût de cerf dans le cou de M. de Beauval... Au cri qu'il poussa

je m'en aperçus, mais il était trop tard... Je faillis lâcher tout. — Animal! brute sauvage! s'écria notre seigneur.

Je m'enfuis vers le maître d'hôtel en emportant le plat, tandis que Mme de Beauval, la serviette à la main, accourait au secours de son époux, devenu aussi rouge que j'étais blanc...

Notre seigneur se leva aussi, mais à mon intention. Je savais où était sa cravache, je n'attendis pas qu'il me la demandât et je descendis me réfugier à l'office. Oh! monsieur, quel coup!... Le pauvre seigneur a le dos brûlé... Pourvu qu'on ne me mette pas dans le petit cachot noir à côté du vôtre.

Don Ramire ne pouvait s'empêcher de rire et il s'y fût abandonné de grand cœur s'il n'avait été frappé de cette révélation grave: un baiser donné, en plein repas! Il était à parier que la belle Octavie écoutait Norbert et ne se bornait pas à lui prêter l'oreille.

— Console-toi, mon cher Nicloux, dit don Ramire, cache-toi seulement jusqu'à demain soir et tout s'arrangera pour le mieux. Tu es un chançard.

— Moi, monsieur?

— Et si tu es adroit et veux suivre mon conseil, ta fortune est faite.

— Oh! par exemple, je crois que vous vous gaussez du pauvre Nicloux.

— Je ne me gausse point.

— Je serai bâtonné et chassé pour le moins.

— Tu seras pardonné, et récompensé, Nicloux, mais c'est à moi que tu le devras.

— A vous, monsieur? Ce serait encore extraordinaire.

— Mais si j'obtiens pour toi grâce et récompense, que feras-tu pour moi?

— Ma foi, monsieur, tout ce que vous voudrez.

— Es-tu bon chrétien, Nicloux?

— Oui, monsieur, je m'en flatte.

Don Ramire tira de sa poche une petite croix d'argent qui avait appartenu au gentilhomme espagnol, et la présentant gravement au valet il lui dit:

— Jure, sur la croix et le salut de ton âme, que si tu obtiens ta grâce demain soir par le moyen que je t'indiquerai, tu selleras mon cheval dans la nuit qui suivras, tu le conduiras hors de la grille du château et tu me feras sortir de ma prison.

Nicloux à cette proposition ouvrit de grands yeux effarés.

— Oh! Oh! fit-il, ce que vous demandez là, monsieur don Ramire...

— C'est le paiement de ta grâce, répondit le prisonnier; la trouves-tu trop cher? Aimes-tu mieux la bastonnade?

— Mais je pourrais bien l'avoir pour cela.

— Entre deux bastonnades, l'une certaine, l'autre peu probable, je dirai même impossible, — choisis.

Il hésitait toujours.

— Alors tu ne ferais donc rien pour moi si je te sauvais? Tu n'es pas reconnaissant

— Mais si.

— Alors jure!

— Mais que ferez-vous pour me faire obtenir ma grâce?

— Je te le dirai après ton serment sur la croix et le salut de ton âme.

— Tu es un sot.

— C'est que une fois juré.

— Il faudra tenir... ou ce sera le diable qui se chargera de toi Allons, tu sais ce que j'exige?

— Oui.

Lui présentant le crucifix :

— Jure!

— Votre cheval hors la grille... Mais c'est qu'elle est difficile à ouvrir la grille.

— Arrange-toi.

Il avança la main, la retira, l'avança de nouveau. Il tremblait. Enfin prenant sa résolution :

— Je le jure, fit-il, sur le salut de mon âme!

— Très bien, repartit don Ramire. Sois damné si tu manques à ton serment, moi je tiens ma promesse. Ecoute-moi d'abord et réponds en toute sincérité à mes questions :

— Avant de surprendre ce baiser de ton jeune maître, tu te doutais bien de quelque chose?

— Oui, les gens de la maison en jasaient.. mais personne ne savait rien de certain. Quand on était derrière M. de Beauval on lui faisait des cornes.

— Pourrais-tu découvrir où les deux amants ont leurs rendez-vous?

— Partout.

— Oui, mais les plus privés, les plus intimes?

— Je ne sais rien de nuit, mais de jour et dans la soirée ils se visitent et passent de la chambre de l'un dans celle de l'autre.

— Te chargerais-tu de pénétrer leurs secrets.

— Non, cela ne doit pas se faire.

— Mais si cela devait se faire, t'en chargerais-tu?

— Je ne sais pas.

— Pour une récompense?

— Cela dépend.

— Sans doute ; cela dépend de la récompense, mais je parle de quelques jolies pièces de vingt-quatre livres en or?

— Dame! vous m'en direz tant.

— Nous y sommes donc, fit don Ramire. Eh bien, mon cher Nicloux, tu vas donc te cacher d'abord pour laisser passer le plus fort de l'orage ; puis tu te glisseras près de M. de Beauval, tu lui diras : Monsieur, jai à vous faire une communication qui intéresse votre honneur et votre fortune, ayez la bonté de m'entendre en particulier.

Il te répondra : Viens dans ma chambre, ou à tel endroit, à telle heure.

Tu iras.

Tu lui diras : je suis prêt à vous faire des révélations graves, mais assurez-moi d'abord qu'en vous rendant service je ne serai pas compromis et livré par vous à M. le baron, donnez-moi votre parole de gentilhomme que vous obtiendrez ma grâce de mon maître et que vous me récompenserez.

— Oh ! monsieur ! fit Nicloux effrayé.

— Ne crains rien ; sois hardi ; le secret que tu possèdes vaut de l'or, tires-en profit ou tu es un sot. Le bon seigneur te donnera sa parole et alors tu lui raconteras ce que tu m'as dit, ce que tu as vu et ce que tu soupçonnes. Il ne manquera pas de te demander le moyen de surprendre les coupables et tu t'empresseras de les lui procurer. La mine ainsi préparée tu reparaîtras au château. Tu te jetteras aux pieds du baron et M. de Beauval lui demandera ta grâce.

Libre enfin, tu songeras à moi ; tu selleras non point mon cheval qui ne vaut pas grand'chose, mais le meilleur de l'écurie et tu sais le reste.

— Mais quand la mine, comme vous dites, éclatera? demanda Nicloux.

— Si tu n'es pas soupçonné par tes maîtres, tu resteras à leur service ; et dans le cas contraire, Beauval te prendra chez lui pour s'assurer de ton silence.

— Oui, répondit Nicloux. Ma foi, monsieur, je crois que vous avez raison, il vaut mieux tuer le loup que d'être mangé par lui.

— Mon ami, dit le bandit, c'est aussi ma manière de voir.

XXII

NICLOUX

Nicloux donc, au lieu de rentrer au château, alla se cacher dans une grange en attendant que la colère du baron se fût un peu calmée.

Pendant ce temps on donna à M. de Beauval les soins que réclamait son état.

L'infortuné avait de fortes brûlures et dut prendre le lit, ce qui porta Norbert à croire qu'il y avait un Dieu pour les amoureux.

Octavie entoura le cou et les épaules de son mari de compresses et de bandelettes avec un zèle conjugal fort édifiant. Le baron vint les rejoindre et s'assit au chevet du blessé. On se raconta les maladresses les plus célèbres commises par les valets, en ce temps-là on n'avait ni la ressource des journaux ni celle du piano. Le baron promit de faire fustiger Nicloux d'importance. Il ne s'expliquait point sa sottise.

— Si je n'avais crié, disait de Beauval, tout le plat y eût passé, sauce et rognons. Le drôle l'eût fait exprès il n'eût pas si bien réussi.

— Je voulais l'interroger, reprit le baron, mais il se cache.

— Je vous soignerai, M. de Beauval, dit Octavie. M. le baron aura la bonté de me faire disposer quelques matelas dans votre chambre, car je pourrai d'ici à quelques jours partager votre lit.

— C'est inutile, dit le blessé, vous ne me gênerez pas, Octavie. Vous savez bien que la nuit je dors tout d'une pièce sans me retourner.

— Oui, mais je n'ai pas un sommeil aussi profond que le vôtre ; je m'agite beaucoup la nuit et je pourrais vous réveiller quand le repos vous est si précieux.

— Rien de plus simple, dit le baron, que de dresser un second lit.

— Ou, fit observer Norbert, que madame couche dans la pièce voisine. En laissant la porte de communication ouverte les deux chambres n'en feront qu'une.

— C'est de l'enfantillage, reprenait le blessé.

La question de la chambre à deux lits et celle de la réunion des deux pièces furent discutées avec chaleur et la proposition de Norbert fut adoptée.

La journée et la nuit se passèrent sans incidents nouveaux.

Le lendemain Nicloux voulut sortir de sa cachette, mais un camarade lui fit une telle peinture de la colère du baron qu'il n'osa s'aventurer dehors, mais il avait seul les clefs de la tour où se trouvait la prison, et il oublia de les rendre !

Don Ramire commença à ressentir les effets de la famine et au bout de vingt-quatre heures de jeûne se dit que Nicloux avait peut-être quitté le château avec les chefs, et qu'il risquait de mourir de faim Il plaça son escabeau sous le créneau qui donnait sur la cour et se prit à crier. Un domestique vint et écouta ses réclamations, il lui répondit que son camarade était absent, mais qu'en attendant son retour il allait lui jeter du pain par le trou.

Il tint sa promesse et fit mieux encore, il alla visiter Nicloux pour lui demander les clefs.

— Je voudrais, lui dit ce dernier, pouvoir parler en particulier à M. de Beauval, je le prierais de me pardonner et d'obtenir ma grâce de notre seigneur. Mais il faut que je ne sois vu de personne, pas même de sa femme.

— Tu le peux, répondit le camarade, M. de Beauval garde le lit, au moment du dîner, il est seul. Dès que la cloche sonnera, entre hardiment, personne ne te dénoncera.

— Alors je puis garder la clef de la tour, dit Nicloux, parce qu'après cela je passerai à l'office et j'y prendrai quelque bon morceau pour mon pauvre prisonnier.

— Mais j'irai à ta place.

— Je veux lui faire mes excuses.

— Soit; puisque c'est ton idée.

Nicloux garda donc les clefs et à la cloche du repas du soir rentra au château et se glissa comme un fantôme jusque dans la chambre de M. de Beauval.

Du premier coup d'œil il s'assura que le blessé était seul.

— Qui est là? fit celui-ci.

— Nicloux pour vous servir, seigneur.

— Comment! c'est toi, coquin?

Le valet tomba à genoux.

— Ne vous mettez pas en colère, mon bon seigneur, lui dit-il, je vous demande pardon à genoux et pour racheter ma faute je suis prêt à vous faire le sacrifice de ma vie.

— Et que veux-tu que je fasse de ta vie, animal?

— Eh bien, je puis vous offrir encore davantage, mais promettez-moi seulement d'obtenir ma grâce de M. le baron.

— Que signifie?

— Mon bon seigneur, vous êtes en ce moment menacé dans votre bonheur et votre honneur; seul j'en possède le secret, mais pour vous sauver il faut que vous me sauviez moi-même et que vous m'obteniez ma grâce de M. le baron.

— Que me chantes-tu là? mon honneur?... Un secret?... explique-toi, pendard, ou je te fais rouer de coups.

— C'est tout ce que vous me promettez pour le service que je vous offre, mon seigneur? J'en suis fâché, mais je ne serai pas roué de coups, je puis encore me sauver et je vous laisse. Adieu, seigneur.

Nicloux se releva de sa posture humiliée et gagna la porte.

— Eh! eh! où vas-tu?

— A la grâce de Dieu, seigneur; si maigre qu'elle soit, elle vaudra mieux que la vôtre.

— Ecoute; je te promets le pardon de ton maître, mais, dis-moi, en quoi mon honneur est-il menacé?

— Votre honneur est compromis, j'offre de vous le prouver. Mais au pardon de mon maître n'ajouterez-vous pas une récompense.

— Mais j'ai toujours l'habitude de payer largement les services que l'on me rend. Parle.

— Je risque ma vie, mon bon seigneur. Il faut vous armer de courage pour m'entendre et ne pas céder à la fureur qui va s'emparer de vous, je le prévois.

— Oh! animal, que tu me fais languir!

— Votre impatience m'effraie, je redoute votre emportement qui me perdra sans vous sauver; puis le temps presse, on va sortir de table.

— Mais parle, donc!

— Eh bien, seigneur, sachez que votre femme vous trompe.

— Ma femme?...

— Oui.

— Et comment le sais-tu?

— Hier matin, quand je servais à table, si je renversai le plat de ragoût, c'est par un effet de la surprise que me causa M. Norbert en embrassant votre femme.

— Tu l'as vu?

— Comme je vous vois.

— Et à qui l'as-tu dit?

— A personne.

— Tu t'es trompé sans doute.

— S'il vous le plaît à croire, mon seigneur.

— C'était un jeu, quelque enfantillage.

— M. Norbert lui donna un baiser dans l'oreille.

— Dans l'oreille?... Un baiser dans l'oreille... c'est pour rire. C'est une plaisanterie cela. Est-ce qu'on donne des baisers à cet endroit-là? Voyons, marouſle que tu es, as-tu jamais embrassé une femme dans l'oreille

— Non, mon seigneur, mais cependant...

— Cependant, quoi?... Il est permis de badiner surtout à table. Ma femme est jeune et Norbert un peu fou. C'était bien la peine de me brûler pour cela!... Et tu n'a jamais vu rien de plus grave entre eux?

— Non, mon seigneur.

— Tu es un sot...

— Mon seigneur.

— Un drôle.

— Grand merci!

— Tu voulais sans doute m'extorquer quelques écus et te sauver du bâton. Ne t'avise point de jamais souffler mot de pareilles sornettes!

— Je prie mon seigneur d'excuser mon ignorance. Erreur n'est pas crime. Mais je vois que je n'aurai pas ma grâce et qu'il ne me reste qu'à chercher mon salut dans la fuite

— C'est, je crois, ce que tu as de mieux à faire, répondit de Beauval avec humeur, et laisse-moi tranquille.

Nicloux s'inclina profondément et gagna la porte.

« Rien de si entêté que les cocus, pensait-il. Il ne faut pas les contrarier. Il l'est, il veut l'être ; qu'il le soit. M. don Ramire, qui est si malin, ne connaît pas encore cette espèce de gens. Celui-ci a tout du cerf, même la sauce qui lui a servi de baptême et il se trouve très bien comme cela. Il y a des grâces d'état. Maintenant ne songeons plus qu'à notre sûreté. »

XXIII

ON NE S'EMBARQUE PAS SANS BISCUIT

Nicloux n'avait plus qu'à quitter le château. Il gagna sans bruit le réduit où il couchait d'habitude, fit un petit paquet de ce qu'il avait de plus précieux et descendit dans la cour, sans avoir rencontré personne.

« Je n'oublierai pas mon prisonnier », se dit-il.

Et pénétrant dans l'écurie, il sella les deux meilleurs chevaux : ceux de M. de Beauval, en se disant : — On ne doit pas voler son maître...

Avec les précautions d'usage en pareil cas, il les conduisit hors du château et les attacha à la grille.

Ayant ainsi tenu ses promesses à don Ramire, il se rendit auprès de lui. Le prisonnier l'attendait.

— C'est toi, Nicloux ? que se passe-t-il ? As-tu mis le feu aux poudres ?

— Impossible, monsieur.

— Comment, impossible ?

— J'ai fait tout ce que vous m'avez dit, mais les poudres n'ont pas pris feu pour cela

— Tu as dit à M. de Beauval que Norbert embrassait sa femme ?

— Oui, et il m'a répondu que j'étais un sot qui voyait du mal à un simple enfantillage.

— Je n'avais pas prévu le cas où nous aurions affaire à un cocu de cette espèce. Il y a deux grandes espèces de cocus, celle des cocus par accident et celle des cocus par vocation. De Beauval appartient à cette dernière, je le vois.

— Oh ! certes, monsieur, il l'est et veut l'être et vous lui en montreriez le comment et le pourquoi qu'il en rierait et le prendrait pour une plaisanterie.

— C'est un chasseur qui se plaît à l'ombre des bois.

— Oui, monsieur, j'ai donc été mal reçu quand je lui ai parlé d'obtenir ma grâce et il ne m'a pas pardonné sa brûlure. Alors j'ai sellé ses deux chevaux, les meilleurs de l'écurie et nous pouvons partir.

— Mais avons-nous des provisions de route ?

— Qu'entend par là, monsieur ?

— De l'argent.

— Un grand seigneur comme monsieur doit avoir une bourse bien garnie.

— Ma fortune est en Espagne et nous sommes ici loin des Pyrénées. Mais il y a remède à cela. Toujours la Providence a placé le remède à côté du mal. Tout le monde dort au château ?

— Tout le monde est au lit, répondit sagement Nicloux.

— Je ne connais pas les êtres. Où se trouve ce qu'on appelle le trésor ?

— Dans cette tour au-dessus de vous.

— Elle communique directement avec la chambre à coucher de M. de Hautvilly ?

— Oui, monsieur.

— Quand on m'a introduit près de ton maître, j'ai remarqué que le premier étage était divisé en deux grands appartements, séparés par un large corridor ?

— Oui, monsieur. D'un côté, du vôtre, habite M. le baron et de l'autre son fils et maintenant M. et M^me^ de Beauval.

— Pour entrer chez ton maître ? demanda hardiment don Ramire?

— On traverse le salon qui communique également avec la salle à manger et la chambre à coucher.

— Et son valet ?

— Il couche au second et descend par un petit escalier.

— Alors le baron est seul de son côté ?

— Oui, monsieur.

— Magnifique !

— Comment, monsieur ?

— Superbe !... Nicloux, le baron ne te doit-il rien sur tes gages ?

— Si, monsieur, au moins douze écus. Mais j'aime mieux ne pas lui en parler.

— Eh bien, si tu as du cœur, comme je le suppose, tu vas te payer de tes mains.

— Oh ! Oh ! fit Nicloux, monsieur a, je crois, des idées un peu... Comment dirai-je?

— Mes idées sont excellentes. Nous avons le droit de nous venger du baron qui m'a emprisonné et veut te bâtonner. Nous allons nous en venger habilement, c'est-à-dire sans tuer personne et en nous emparant de l'argent. As-tu une échelle?

— Oui, monsieur.

— Tu l'appliqueras à la fenêtre du baron.

— Oui, monsieur.

— As-tu des armes ?

— Il y en a au salon sur les murs.

— Bien. Il me faudrait aussi une corde souple et longue de deux ou trois pieds environ.

— J'en ai à l'écurie.

— Tu t'armeras pour notre défense commune et tu t'engages à m'obéir, sans hésitation?

— Oui monsieur; mais encore voudrais-je savoir.

— Tu sauras l'événement quand nous serons à cheval. Allons, sortons de ce trou infect.

Peu après ce colloque, don Ramire et Nicloux, se munirent de la corde nécessaire et appliquèrent l'échelle.

Don Ramire monta le premier.

Il avait encore au doigt un diamant. Il s'en servit avec l'habileté d'un vitrier, puis, avec celle d'un voleur de profession, ouvrit la fenêtre.

Sans produire le moindre bruit, il pénétra dans la chambre du baron.

Nicloux le suivait de près. Il cachait sa lanterne.

« Cette obscure clarté qui tombe des étoiles » leur permettait seule de distinguer le lit à baldaquin du baron.

Don Ramire donna tout bas ses instructions à Nicloux.

Celui-ci passa dans le salon et en revint bientôt avec des armes terribles, deux de ces dagues courtes qui servent à mettre bas un cerf ou un sanglier. Il démasqua alors sa lanterne, la posa sur un meuble en face du lit et remit une de ses dagues à don Ramire.

Le baron dormait d'un sommeil profond. Il était couché sur le dos, les bras hors des couvertures. Le bandit eût pu le tuer facilement. Autrefois il n'y eût pas manqué, mais le baron Pitard avait dégénéré en don Ramire.

Ce gentilhomme de grand chemin, pointant sa lame sous le sein gauche du baron l'appela doucement:

— Monsieur de Hautvilly, réveillez-vous, je vous prie.

— Hein?... Qu'est-ce ? fit le baron entr'ouvrant les yeux et déjà inquiet.

— C'est moi, don Ramire, mon cher baron.

Ce dernier se réveilla tout à fait. Il voulut se dresser sur son séant, mais la dague l'en empêcha.

— Misérable, s'écria-t-il, tu veux m'assassiner.

— Non; si vous criez, si vous résistez, vous êtes un homme mort, mais si vous êtes raisonnable je ne vous ferai aucun mal, Je ne suis pas vindicatif.

— Alors que voulez-vous?

— Vous ne le devinez pas? Je veux votre argent, parbleu! Nous sommes ennemis, je l'exige comme indemnité de guerre.

— Eh bien, prenez ma bourse dans la poche droite de ma veste.

— Je veux laisser votre bourse, mais donnez-moi la clef de votre coffre qui est dans la tour.

Cette demande parut bouleverser le baron.

— Ah! traître! fit-il, tu en demandes trop.

Et s'entourant la main du drap de lit, il saisit la lame.. mais aussitôt il sentit dans les chairs le froid de l'acier et s'arrêta.

— A moi ! cria-t-il.

— Nicloux ! appela don Ramire.

— Nicloux lui passa une serviette roulée.

Il retira son arme et malgré la résistance désespérée du baron qui de nouveau cria: A moi!.. Au secours! il le bâillonna, puis aidé de Nicloux, lui lia les poignets.

— Cet imbécile-là,grommelait le bandit, il veut que je le tue.

Et comme il fallait, après les bras, lier les pieds, et que la victime se débattait énergiquement, plus d'une fois don Ramire, à bout de patience, fut sur le point d'en finir d'un coup de dague.

Dans la lutte, il s'était jeté sur le lit et pesait de tout son poids sur le baron récalcitrant. Il s'aperçut alors qu'il l'avait fortement entamé de sa lame, et ouvrit la chemise déjà trempée de sang pour voir la blessure.

Heureuse inspiration !

Car il trouva ainsi une petite clef que M. de Hautvilly portait suspendue à son cou. il ne douta point que ce fût celle du coffre-fort.

— J'ai mon affaire, dit-il à Nicloux en coupant le cordon qui retenait la clef. Veille sur lui, tu m'en réponds sur la vie.

Don Ramire pose la pointe d'une dague sur la poitrine de M. de Hautvilly.

Il alluma une chandelle à la lanterne et pénétra dans la petite pièce de la tour où l'argent était déposé.

Le coffre, facile à reconnaître à sa forme massive et à son armature de cercles et de clous de cuivre, n'avait qu'une serrure. Don Ramire l'ouvrit facilement, mais ses efforts pour lever le couvercle demeurèrent inutiles. Outre la serrure il y avait un secret.

Dépité, furieux, n'ayant aucun outil pour forcer le coffre, craignant que Norbert n'eût été réveillé par les cris de son père, il retourna près du baron et dit à Nicloux :

— Enlevons-le et portons-le dans la tour, il y a un secret pour ouvrir le coffre, il faut qu'il me le donne ou je me fâche tout à fait.

Lorsqu'ils furent dans la tour, il dit à M. de Hautvilly :

— Baron, j'ai deux chevaux sellés dans la cour, je vais couper les jarrets aux autres

et mettre le feu aux granges, aux écuries et aux quatre coins de votre appartement, ou vous allez m'ouvrir ce coffre. Je vous laisse la vie : vous devriez être touché d'un procédé si délicat. M'avez-vous compris ?

Le baron répondit par un signe affirmatif.

— Voulez-vous m'ouvrir ce coffre ?

Même réponse du patient qui tendit ses mains liées.

Don Ramire lui rendit la liberté de ses mains ; M. de Hautvilly toucha une tête de clou qui fit jouer un ressort et leva le couvercle.

Une rangée de petits sacs rondelets apparut au fond du coffre, Don Ramire s'empressa d'en saisir deux et Nicloux se pencha pour suivre un si bel exemple ; mais soudain, le baron se releva, malgré ses entraves, se débarrassa de son baillon et se heurtant à la porte entr'ouverte, se reprit à crier...

Ce fut l'affaire d'une minute.

De ce coup, don Ramire fut exaspéré.

— Ah ! l'animal !... que je le tue.

Il empocha deux sacs, reprit sa dague, et en frappa le baron qui tomba le visage sur le parquet et bientôt baigné dans son sang, Nicloux les poches bourrées s'élança hors de la tour.

XXIV

L'ALARME

Les derniers cris poussés par M. de Hautvilly d'un éclat et d'une force désespérés avaient réveillé tout le château.

Son valet passa ses vêtements à la hâte et descendit.

M. de Beauval, qui ne dormait pas, se leva effrayé, se doutant d'un malheur.

Il mit ses culottes comme il put et sans prendre le temps de battre le briquet pour allumer une chandelle, il se dirigea vers la chambre de Norbert. Il traversa en partie cette pièce en se heurtant dans l'ombre à des chaises, à une table, en répétant d'une voix émue :

— Norbert ! Norbert ! Votre père, le baron, l'avez-vous entendu ? Levez-vous, corbœuf ! l crie, il appelle !

Tout à coup ses bras tendus en avant saisissent une personne égarée comme lui, dans les ténèbres.

— Ah ! vous voilà, mon ami ; très bien ; votre père...

Mais il s'interrompt.

Il s'aperçoit qu'il s'est trompé.

— Ah ! fait-il, que je suis bête ! mais ce n'est pas Norbert... C'est vous, Octavie ?

— Sans doute, c'est moi,

— Que faites-vous ici ?

— Parbleu ! Qu'y faites-vous vous-même ? j'ai entendu des cris affreux et je suis accourue comme une folle, sans seulement prendre le temps de m'habiller.

— Heureusement que nous sommes sans lumière ! Mais Norbert où est-il ?

— Il est sorti sans doute.

— Vous allez attrapper du mal, rentrez chez vous et mettez un jupon. —Voilà encore de vos enfantillages !...

Norbert, pendant ce temps, avait gagné la porte de son appartement et était allé frapper chez son père. Tout était fermé au verrou, il lui fallut attendre que le valet vînt lui ouvrir.

Ces allées et venues prirent peu de temps, mais assez cependant pour permettre à don Ramire et à son complice de descendre par la fenêtre, et de monter à cheval.

Ils n'avaient pu vider le coffre, mais ils avaient enlevé des sommes considérables.

Nous laissons à juger de la douleur de Norbert en relevant le baron évanoui par la perte du sang qui s'échappait de deux blessures.

Il le débarrassa de ses liens, puis, aidé du valet de chambre, le porta dans son lit.

M. de Beauval, pendant ce temps, était parvenu à s'orienter et à sortir de son appartement, après s'être perdu entre un jupon de sa femme et un habit de Norbert.

M. de Beauval, vieux chasseur, homme d'expérience, avait quelques connaissances médicales. Il eût été incapable de sonder une blessure, d'extraire une balle, mais il savait arrêter une hémorragie et opérer un premier pansement, donner enfin les soins qui permettent d'attendre l'arrivée d'un chirurgien.

Tandis qu'un domestique montait à cheval pour aller quérir celui-ci, M. de Beauval prodigua ses soins à son ami et tout d'abord le tira de sa syncope.

Le baron put dénoncer les coupables et raconter leur attentat et leur vol.

L'indignation des assistants ne saurait se dépeindre. La complicité de Nicloux parut monstrueuse, surtout chez les gens de service qui n'avaient jamais douté de sa fidélité. Sans lui cependant, don Ramire fût resté en prison ; il était le principal artisan des crimes de Hautvilly.

M. de Beauval eût pu à ce sujet fournir quelques explications, mais une fausse honte le retint.

Il apprit avec douleur que ses deux chevaux avaient été enlevés par les scélérats. Il devait les considérer comme perdus, ce qui lui causait plus de peine qu'il n'en laissait paraître. Il regrettait amèrement d'avoir prolongé son séjour que la maladie du baron allait rendre indispensable.

Il n'entrevoyait point sans une profonde mélancolie les jours où il allait être retenu du matin au soir au chevet du baron. Il conseilla à sa femme de rentrer sans lui au château de Beauval.

A cette proposition Octavie se récria avec l'émotion la plus tendre : Me séparer de vous, est-ce possible ? mais j'en perdrais l'appétit et le sommeil. Je respire où vous vivez et votre intérieur, si charmant quand vous y êtes, sans vous ne serait pour moi qu'une affreuse prison. Et vous ? vous, mon ami, qui êtes souffrant ? Aurais-je l'horrible courage de vous abandonner ?

Elle demeura et le soir de ce jour elle appliqua un vaste cataplasme sur les épaules de son mari et lui fit boire une tisane de pavots.

Cette infusion n'était peut-être pas inutile, car l'insomnie nous dispose ordinairement à des imaginations tristes et le brave seigneur aurait pu s'inquiéter des propos

que lui avait tenus Nicloux et de la rencontre de sa femme en chemise dans la chambre de Norbert, déplacement bizarre que l'émoi général pouvait seul expliquer.

Cependant le jeune de Hautvilly était furieux des exploits de don Ramire. La haine qu'il portait déjà à cet aventurier s'en était accrue et il était décidé à en purger le pays.

Dès qu'il fut rassuré sur la santé de son père, dont les blessures étaient plus effrayantes que graves, il se mit en campagne. La douce chaîne des bras d'Octavie ne put le retenir au château. Il se rendit à Chennevières, à Pont-Servan pour y recueillir des indices, dénoncer l'attentat et réclamer l'arrestation des coupables.

La maréchaussée de Pont-Servan protesta de son zèle et avertit les postes de toute la province.

Des paysans à quelques lieues de Hautvilly avaient rencontré les deux coupables dans une auberge où ils faisaient chère-lie et avaient leurs chevaux dans la litière jusqu'au ventre.

Norbert était brave ; n'écoutant que sa colère et son indignation, il se mit à la poursuite des fugitifs sans prévenir personne de son dessein, se contentant de dire qu'il allait à Pont-Servan et ne serait peut-être de retour que le surlendemain.

Il fallait pour mieux suivre la direction qui lui avait été indiquée qu'il passât par Chennevières : malgré sa liaison nouvelle, il ne pouvait revoir sans émotion ce nid de ses premières amours. La passion qu'avait éveillée chez lui Octavie était toute sensuelle et n'avait pas eu le temps de jeter de profondes racines. L'aspect de ce modeste domaine, où il avait cru trouver la compagne de sa vie, évoquait pour lui l'image de Jeanne, et les souvenirs abondaient en foule à chaque pas qu'il faisait vers la maison.

Il mit donc son cheval au pas et s'avança vers la cour, dont à sa grande surprise la porte était ouverte.

Il entra et se vit au milieu de groupes de paysans et de citadins qui s'entretenaient d'un air affairé.

Plusieurs fenêtres étaient ouvertes.

Son cœur se serra; qu'était-il arrivé?...

Il allait s'informer quand il vit des hommes qui sortaient des meubles et les disposaient devant la maison; il comprit qu'il s'agissait d'une vente. Il reconnut même plusieurs objets qui avaient appartenu à Jeanne...

Ces objets qui avaient pris part à sa vie, qu'elle avait maniés cent fois, qu'elle aimait... ses objets sacrés... allaient être dispersés aux quatre coins du village, appartenir à des mains grossières... Il sentit des larmes mouiller ses yeux.

Sur ces entrefaites Mme Gosset, le notaire parut et vint à lui.

— Eh bien? fit-il au notaire.

— Nous vendons, répondit celui-ci.

— Ah ! que c'est cruel !

— On vous a averti de la vente, monsieur de Hautvilly ?

— Non, monsieur, je passais de ce côté et ne m'attendais point à ce que je vois.

— Je vous ai cependant envoyé une affiche.

— Je ne l'ai pas vue et personne au château n'a pensé à la regarder.

— M. le baron ?

— Il va aussi bien que possible, mais il l'a échappé belle.

— Quel gredin funeste que ce prétendu seigneur espagnol ! fit le notaire.

— Il est la cause de tous nos malheurs, dit Norbert. Mais je me charge de l'en punir !

Le notaire secoua la tête.

— Les routes sont mal gardées, dit-il, les bois sont grands, la police est myope. Ce Ramire est, paraît-il, un bandit de profession. Par quelle fatalité est-il venu ici ! Ainsi, monsieur Norbert, vous n'êtes pas venu pour la vente ?

— Non, monsieur, je l'ignorais, mais pourquoi vendre ces meubles ?

— Nous vendons tout.

— Que dites-vous ? Quoi ! La maison ? le domaine ?

— Oui, monsieur.

— Mais pourquoi donc ?

— Ah ! pourquoi ! fit le notaire avec une expression de gravité douloureuse. Vous n'ignorez pas, monsieur Norbert, ce que l'on a dit de l'origine de la fortune de la défunte, M^me^ Macé ? Vous en savez peut-être encore plus long que moi, puisque vous avez fait une enquête.

Norbert baissa les yeux.

— Jeanne n'a pas su tout, poursuivit le notaire, mais elle en a assez appris pour douter de la légitimité, de la pureté d'origine de cette fortune et elle y renonce... Elle fait vendre au profit des pauvres des deux villages Hautvilly et Chennevières et ne se réserve que la somme nécessaire pour entrer au couvent.

— Grand Dieu ! fit Norbert, voudrait-elle prendre le voile ?

— C'est sa résolution.

— Quoi ! si jeune, si belle, elle s'enterrerait vivante, je ne la reverrais plus ?...

— Son testament est fait, répondit le notaire avec tristesse et j'en suis l'exécuteur. J'ai essayé de combattre son dessein, je lui offris même de vivre chez moi avec la faible dot qu'elle apporte au couvent, nous l'aimons beaucoup... Elle a refusé, disant que désormais la lumière du jour lui était insupportable, qu'elle était morte au monde, que Dieu seul pouvait la consoler. Elle n'était point dévote et elle n'accomplit qu'un acte de désespoir.

Norbert demanda en tremblant :

— Elle ne vous a rien dit de moi ?

— Votre nom n'a pas été prononcé.

— Comment l'avez-vous vue ?

— Je l'ai fait demander à l'abbesse et une sœur l'a conduite au parloir. Lorsque je fus pour la quitter, la grille s'est un moment entr'ouverte et elle m'a remis ses pouvoirs.

— Croyez-vous qu'elle consentirait à me revoir ?

— Y songez-vous, fit le notaire avec reproche ; pourquoi renouveler inutilement sa douleur ? Elle a besoin de tout son courage et il ne lui est pas facile de vous oublier. Que pensez-vous lui dire ? Tout est fini entre vous.

— Non, tout n'est pas fini. Elle n'a encore pris aucun engagement.

— Mais le passé reste immuable ! fit le notaire. Avez-vous la mémoire si courte,

monsieur ? Votre fiancée n'a-t-elle pas été répudiée par votre père et seigneur et par vous-même ! laissez en paix, je vous en conjure, cette pauvre jeune fille ! La religion est pour les infortunés le plus sacré des refuges, — c'est le dernier !... Pourquoi rouvrir une blessure que vous ne pouvez fermer? Je comprends, monsieur Norbert, que votre cœur parle encore pour elle, que vous désiriez la revoir, puisque moi j'ai pleuré en la quittant comme si je sortais du cimetière, mais je vous en conjure, pour elle, pour vous aussi, ne la revoyez pas et surtout n'essayez pas de rallumer une espérance impossible !

Norbert gardait le silence.

— Vous n'étiez pas sorti du château dans ce dessein ? interrogea le notaire.

— Non, répondit Norbert, j'allais à la recherche des coquins qui ont manqué d'assassiner mon père.

— Vous vous êtes donné là une noble tâche M. de Hautvilly, et je fais les vœux les plus ardents pour son succès. Seulement pardonnez-moi d'être prodigue de conseils, c'est assez la manie des gens âgés, n'oubliez pas que vous avez affaire au bandit le plus dangereux et, en songeant à votre père, n'exposez pas vos jours!

Norbert tendit la main au notaire et tourna bride.

XXV

JEANNE AU COUVENT

L'ex-fiancé de Jeanne éprouva bien un moment d'indécision sur la direction qu'il devait suivre et nous ne saurions s'il conduisait son cheval ou se laissait conduire. Il pensait à Jeanne. Il se disait : Si je ne l'avais aimée, si je ne lui avais promis mariage et ne m'étais fiancé à elle, elle ne serait point si malheureuse. La diffamation de don Ramire n'aurait point trouvé à mordre. Elle aurait chassé cet homme de chez elle; elle n'aurait point tremblé devant lui de la crainte de me perdre, elle n'aurait pas eu à rougir devant mon père et, ce qui est plus cruel encore — devant moi. J'ai été sans le vouloir un des instruments de son infortune.

Elle n'a point parlé de moi au notaire; elle veut m'oublier, mais je le sens par moi-même, son être tout entier doit se révolter sous la violence qui lui est faite. Elle se sent descendre toute jeune dans la tombe. Combien elle doit souffrir!

Jeanne en effet ne s'était point résignée sans combats à se faire religieuse.

Le spectacle des victimes cloîtrées qui l'entouraient l'y avait décidée.

Beaucoup de celles-ci n'étaient que des amoureuses désespérées. Elle les voyait aller et venir silencieuses sous les sombres arceaux du cloître, selon l'heure fixée par une règle immuable, ne vivant plus par elles-mêmes, ni pour elles-mêmes, blanches et froides comme le marbre et comparables aux pièces mécaniques d'une horloge d'église. Elles aussi avaient rougi, tremblé, brûlé, aux accents d'une voix passionnée ; elles aussi avaient aimé et tout ce qui vibrait en elles s'était calmé, tout ce qui brûlait s'était éteint. Elles vivaient, mais l'amour s'était évaporé d'elles comme le parfum d'un flacon brisé. Leur nom même, celui dont les appelait leur mère, s'était effacé, et

avait été remplacé par un autre qui ne leur servirait qu'à se réclamer et se faire connaître d'une vierge inconnue, après leur mort, au ciel. Elles n'étaient même pas les fantômes des belles qu'elles avaient été. Etaient-elles blondes, brunes, châtaines ou rousses ? On ne le savait plus. Et toutes ses beautés, dont on s'enivre, devaient dépérir invisibles sous la robe conventuelle, comme sous un premier suaire.

Nulle plainte cependant ne s'élevait de cet intéressant troupeau et l'on eût dit que ces filles saintes avaient perdu le don des larmes, et si elles souffraient on ne le devinait que dans leur sourire.

Eh bien, Jeanne, en voyant vivre ces mortes, si je puis dire, avait envié leur sort. Elle encore échauffée du soleil des vivants, toute émue et palpitante, elle s'était invitée à leur tombe, elle s'était volontairement astreinte à leurs pratiques journalières, à leurs prières, à leurs méditations religieuses, à leurs privations de nourriture et de sommeil, afin de tuer la blonde et joyeuse Jeanne de Chennevières. Elle s'était abreuvée de tous les pavots et nénufars mystiques qui faisaient les nones si pâles et si froides.

Mais sa nature généreuse regimbait !

Souvent elle gémissait et les larmes... ces larmes que le couvent ne doit pas connaître, jaillissaient de ses yeux. Son cœur de vingt ans ne voulait pas mourir.

Bien mieux, les privations, le jeûne activaient chez elle l'imagination en augmentant la puissance de relief et de coloris.

L'influence de la vie ascétique, qui aux yeux clos des saints ent'rouvre les perspectives du ciel, cette même règle chez la pauvre fille encore mondaine produisait un effet tout opposé et ouvrait à son esprit les perspectives de mille jouissances que jusque-là elle avait à peine devinées.

Oui, elle pressentait, elle voyait, tous les plaisirs que la jeunesse et l'amour lui avaient réservés.

A quoi lui servait pour son avancement d'user ses genoux sur les dalles, de ne boire que de l'eau, de ne manger que du pain et du sel ?

Si, dans ses longues insomnies, elle se défendait de prononcer le nom de Norbert, son image était sans cesse sous ses yeux et cette image empruntait, comme par reflet, les dispositions de son âme, elle semblait affligée de son affection, éclairée des mêmes désirs, ombrée des mêmes regrets.

Que faire pour le fuir ?

Cent fois, avant de franchir la dernière marche, elle avait posé le pied sur l'étroit escalier qui conduisait à la cellule de l'abbesse et lorsqu'enfin elle se crut un jour assez forte et assez apaisée, pour aller s'agenouiller près de la supérieure et lui demander à être admise en qualité de novice, elle demeura quelque temps sans trouver de parole.

L'abbesse l'encouragea avec douceur.

Elle lui dit enfin que le monde l'avait rejetée, que le monde avait été dur et injuste pour elle et qu'elle avait renoncé à lui.

— En quoi, mon enfant ?

— En accusant ma mère, répondit Jeanne, que je n'ai pas connue et que je ne puis accuser, moi.

L'abbesse devina et ne demanda pas à Jeanne quelles fautes on reprochait à sa mère.

— Si votre mère a commis des fautes, reprit-elle, elle s'en est repentie sans doute

et Dieu aura pardonné. Vous, mon enfant, il faut pardonner au monde coupable d'injustice envers vous, et rentrer au milieu de lui pour y faire votre devoir.

— Ma mère, répondit Jeanne, j'ai prié, j'ai médité, j'ai suivi la règle de vos filles et je suis résolue à faire ici mon salut.

— Avant d'entrer au couvent, mon enfant, il faut être sûre de ne pouvoir faire son salut dans le monde.

— Oh! j'en suis bien sûre, ma mère.

L'abbesse eut un pâle sourire.

— Pourquoi? demanda-t-elle.

— Parce que dans le monde je ne pourrai jamais oublier celui qui m'a reniée.

Et elle se prit à fondre en larmes.

— Pauvre enfant! Vous apportez à Dieu un cœur encore plein d'un amour mondain.

— Faut-il être guérie pour appeler le médecin? dit Jeanne. Où donc trouverai-je la guérison si ce n'est parmi vous?... Pour *le* fuir, je dois fuir tout ce qui peut me le rappeler; tout : la maison où j'ai été élevée, la campagne que j'aimais, les hommes, ses semblables et juqu'à la vue du ciel, où nos regards montaient ensemble. Nous allions nous unir, les bans étaient publiés quand un scélérat est venu m'empoisonner de son venin. « La fortune de ma mère, dit-il, le pain dont j'avais été nourrie étaient le fruit du crime... »

Alors le gentilhomme qui m'avait demandée en mariage, bien que je sois sans naissance, se retira de moi. La famille qui m'avait accueillie me repoussa, je m'éloignai la mort dans le cœur, le rouge au front. Je rentrai me cacher chez moi; mais le toit qui m'abritait, le lit qui me recevait, étaient du bien mal acquis! Jusqu'aux souvenirs de ma grand'mère si bonne et que j'aimais tant me devenaient douteux et pénibles... Et je ne pouvais plus penser à ma mère dont on m'avait appris à respecter la mémoire; que devenir?...

— Je pensais à vous.

« Mon notaire y avait songé, comme moi, tant c'était chose naturelle.

« Sainte mère, me voici réfugiée à vos pieds, je n'ai plus de parents ni d'amis; je n'ai plus de pain, car je suis résolue à donner aux pauvres le bien que l'on me reproche. Près de vous, je n'aurai plus à rougir sous des affronts immérités et Dieu à qui je me donnerai ne me repoussera pas.

L'abbesse répondit :

— Vous êtes jeune, mon enfant, trop d'ardeur bouillonne encore dans vos veines Restez près de nous quelque temps; attendez que votre douleur se calme. Ne précipitez point vos résolutions. Je réfléchirai et je prierez pour vous. — Allez.

Jeanne se retira, sinon entièrement satisfaite, du moins soulagée.

Plusieurs jours s'écoulèrent et sa résolution s'affermit.

Elle manda près d'elle M. Gosset, lui raconta ce que nous venons de rapporter et le pria de vendre son domaine en lui disant l'emploi qu'elle voulait faire du produit de la vente.

Elle ne voulait rien garder pour elle. Le notaire lui fit observer qu'elle avait besoin d'une petite dot pour entrer dans la communauté et s'efforça de combattre l'exagération de ses scrupules, sans la détourner du couvent. Il essaya aussi de sauver une

— Nous vendons, répondit le notaire.

part de l'héritage dans le cas à prévoir où elle ne pourrait persévérer dans sa vocation religieuse; mais sur ce point elle demeura inflexible, et il n'insista pas.

Ainsi qu'il l'avait dit au jeune de Hautvilly, le nom de Norbert ne fut pas prononcé.

L'abbesse, prévenue de la visite du notaire, voulut le voir et elle s'entretint longtemps avec lui. Elle déplora comme lui le malheur d'une fille d'un caractère si noble et d'un si bon cœur.

Jeanne se sentit encore plus forte après ses sacrifices : « Enfin!... » soupira-t-elle.

Elle pensa que Norbert en serait instruit et que le même curé qui avait entendu les accusations de don Ramire aurait à en parler en chaire.

« Et je serai bénie des pauvres, se dit-elle, après avoir été méprisée des seigneurs et l'on ne me reprochera plus le pain que je mange. »

Elle se trouva aussi moralement plus libre pour penser à sa grand'mère et même à sa mère. — « Elles seront contente de moi », se disait-elle encore.

Elle ne doutait plus d'être admise au couvent, lorsque l'abbesse aurait connaissance des ordres donnés au notaire et s'attendait d'un moment à l'autre à être appelée par elle. Elle considérait la maison religieuse comme son séjour définitif. La vente de Chennevières et l'effet produit étaient sa dernière et unique préoccupation. C'était sa revanche et son triomphe. De ce côté, elle voyait juste, nous le savons déjà par l'impression que cette mise aux enchères avait produite sur Norbert.

« Après cet acte de suprême désintéressement que peut-on lui reprocher? se disait celui-ci. Les fautes de sa mère, les crimes mêmes sont rachetés, effacés. Elle est sans tache.

« Quel parti dois-je prendre?

« Rompre avec Octavie; — c'est fait. M'adresser à mon père et lui exposer ce qui se passe, puis armé de nouveau de son consentement, me rendre à l'abbaye?

« Ce serait le plus sage. »

Il changea donc la direction de son cheval, mais à mesure qu'il se rapprochait de Hautvilly, il sentait en lui comme la protestation du sentiment d'un danger inconnu.

A mesure qu'il se rapprochait, Octavie reprenait son empire. Il craignait de la revoir et de subir l'attendrissement des adieux. Elle tenterait de le retenir et un temps précieux serait perdu.

Il s'arrêta et revint, non à sa première mais à sa seconde idée : celle de se rendre au couvent.

La journée était avancée et il ne pouvait compter y arriver que le lendemain. Il soupa et coucha à l'auberge. Là il apprit que don Ramire et Nicloux, — selon le signalement qu'on lui en donna, — avaient également séjourné, mais il ne put savoir la direction qu'ils avaient prise. Les noms de Hautvilly et de Beauval avaient souvent été prononcés par eux. Ils avaient festiné joyeusement, et maître et valet, — ce qui avait été trouvé étrange, — étaient presque sur le pied de l'égalité

Norbert songea à ce qui serait arrivé s'il les avait rencontrés dans cette auberge. Certes il n'eût pas daigné croiser l'épée avec le bandit et il se fût borné à lui casser un membre afin de pouvoir le livrer à la maréchaussée, ainsi que le valet. Comme ces messieurs aimaient la bouteille et passaient de longues heures à table, comme aussi don Ramire, à cause du Grand-Châtelet, — n'avait jamais aimé Paris, il était possible que Norbert les rencontrât sur son chemin.

Le lendemain il se remit en route pour l'abbaye.

Avec quelle émotion il agita la clochette placée à l'entrée de la maison.

Le visage d'une femme âgée se montra au grillage d'un judas pratiqué dans la grande porte; c'était la sœur tourière qui lui demanda qui il était et ce qu'il désirait.

— Je suis, répondit-il, monsieur Norbert de Hautvilly, fils du baron votre voisin. Je viens demander à parler à mademoiselle Jeanne Macé qui habitait naguère la seigneurie de mon père. Veuillez transmettre ma demande à madame l'abbesse.

La sœur tourière le pria de prendre patience un instant et disparut.

La réponse se fit attendre assez longtemps. L'abbesse, avant de se prononcer, avait

voulu consulter Jeanne et surtout la préparer à cette entrevue où Norbert probablement se proposait de la faire revenir sur ses dernières résolutions.

Elle désirait rester neutre entre le fils du baron et Jeanne.

Le premier mouvement de celle-ci fut celui d'un refus.

— Je n'ai pas pris ma résolution à la légère, disait-elle. Ce que je juge bon à cette heure, ne saurait être mauvais demain. Je ne me suis pas séparée du monde sans peine; en écoutant M. de Hautvilly, je retourne sur mes pas, je remets en discussion ce qui est décidé et je me prépare de nouvelles douleurs. Qu'on lui réponde que je renonce à le voir et que je n'appartiens plus au monde.

L'abbesse lui répondit :

— Il est sage, ma fille, de se méfier de sa faiblesse ; mais avant de prononcer des vœux éternels il est prudent aussi de sonder ses forces, d'éprouver son courage. Si votre résolution de prendre le voile est si forte, d'où vient que vous n'osez la signifier vous-même à ce gentilhomme?

Jeanne s'inclina.

— Je suis prête, ma mère, dit-elle, à me rendre au parloir.

La tourière introduisit Norbert dans une pièce froide et sombre, dont le seul meuble était un banc de chêne fixé à l'une des quatre murailles.

En face de ce banc la muraille opposée était percée de plusieurs petites fenêtres fermées par un grillage étroit, comme les mailles d'un filet.

Bientôt à l'une de ces fenêtres apparut la tache blanche d'un visage dont les traits demeuraient invisibles, et une voix douce lui dit :

— Vous avez demandé Jeanne Macé ; la voici.

Il va sans dire que Norbert avait composé et recompensé cent fois le discours qu'il devait tenir à Jeanne et imaginé le touchant dialogue qui devait s'établir entre elle et lui; il demeura tremblant, sans parole, sans idée, les yeux fixés sur la grille qui lui dérobait ses traits et ne lui laissait que l'ombre d'elle-même.

Elle attendait non moins émue sans doute.

— Je voulais vous revoir, Jeanne, dit-il, mais pourquoi cette grille? Vous n'êtes pas cloîtrée?

— J'ai accepté dans toute sa rigueur la règle du couvent.

— Vous êtes libre.

— Personne ne me retient ici, mais j'ai renoncé au monde.

— Vous n'êtes pas seule.

— Une religieuse m'accompagne.

— Combien il m'est pénible de vous revoir ainsi, alors que je reviens à vous.

— Je sens comme vous, M. de Hautvilly ce que cette entrevue a de cruel, mais je l'accepte comme une épreuve de ma vocation nouvelle. On ne peut triompher de soi-même et du monde sans combats. J'ai beaucoup pleuré et j'ai cessé de souffrir.

— Auriez-vous donc cessé d'aimer?

— Jeanne garda le silence. Il reprit :

— Vous ne sauriez le dire sans mensonge, Jeanne, et par ce que j'éprouve je sais ce qui se passe dans votre cœur.

— Mon cœur m'a trop trompée, monsieur de Hautvilly, pour que je l'écoute encore. Ma

raison m'a démontré que notre union était impossible et que vous aviez agi sagement en y renonçant.

— Mais l'obstacle qui s'élevait entre nous n'existe plus.

— Que voulez-vous dire?

— Je viens de Chennevières — j'y ai vu M. Gosset, qui procédait à la vente des biens provenant de votre grand'mère et il m'a appris que vous renonciez à une fortune dont vous aviez le droit de jouir, mais dont l'origine avait paru suspecte. Selon votre désir elle doit être partagée entre les pauvres des villages de Hautvilly et de Chennevières. C'est un acte de désintéressement admirable qui doit vous placer haut dans l'estime des plus honnêtes gens, et vous rend irréprochable. Par votre beauté, votre grâce, vous étiez digne d'être baronne, mais par votre désintéressement vous vous êtes anoblie et je serai honoré d'être votre époux. Croyez-moi, Jeanne, revenez à moi comme je reviens à vous et notre bonheur fera envie. Pourquoi étouffer votre jeunesse, votre beauté, sous les murs de cette abbaye plus froids que des pierres tombales. Pourquoi renoncer à la vie qui s'ouvre à vous si belle?... N'allez-vous pas, en vous cloîtrant, contre les desseins de Dieu? Vous a-t-il faite charmante et bonne pour l'ombre stérile d'un cloître?... Si vous saviez, Jeanne, comme vous serez aimée ? Par moi, par tous! Oh! ce que nous avions rêvé et comploté l'an dernier à Chennevières à côté de votre grand'maman, dans des chuchotements délicieux et sans fin, dans le *bleu*, vous savez le *bleu* où s'éteignait la vue de la grand'mère... Tout ce que nous avions imaginé, espéré pour remplir de bonheur un long avenir... tout cela, voyez-vous, Jeanne, ne sera rien, non rien auprès de ce que j'entrevois à votre retour à Hautvilly. Ecoutez-moi, laissez-vous fléchir, ne me laissez pas croire qu'en renonçant à moi vous voulez me punir. Sommes-nous depuis si longtemps séparés que nous ayons changé et ne nous retrouvons plus les mêmes?

« Sans cette grille maudite, j'en suis certain, Jeanne, je verrais des larmes dans vos yeux.

— Je pleure, répondit Jeanne, oui, Norbert, mais ma résolution reste inébranlable; je pleure mon erreur d'il y a quelques mois, l'erreur encore chère de vous avoir aimé. Mais je vous le répète, Norbert, j'ai été profondément atteinte par le mépris subit que l'on a fait de moi. J'ai arraché la flèche, mais sa pointe est restée dans la plaie. Dieu seul pourra retirer ce reste de mondanité qui me rattache à vous. Mais ne croyez pas que je puisse retrouver l'illusion d'autrefois? Oh! non. Alors que je me croyais sans tache originelle et sans reproche et que je ne pensais pas que vous pouviez me reprocher ma mère... et le pain que j'ai mangé et que je me voyais aller toute blanche au prie-Dieu de l'église où l'on publiait nos bans?... C'est fini.

— Mais puisque les fautes de votre mère sont rachetées ? dit Norbert.

— Elles le sont, M. de Hautvilly, mais qui sait?...

— Que voulez-vous dire ?

— On pourra plus tard me les reprocher encore.

— Qui donc?

— Ah! que vous êtes cruel de m'obliger à le dire!... Vous, monsieur.

— Moi!

— Ne peut-il arriver que l'affection de mon mari se refroidisse, ou que même sans cela un dissentiment s'élevant entre lui et moi, il ne me rappelle ma naissance, ma

mère coupable et jusqu'à cette grand'mère revenue au bien, qu'il avait appris à estimer et dont jamais on n'arrachera de ma mémoire l'image vénérée.

— Est-ce donc sur des querelles imaginaires que vous appuyez vos refus?

— Eh bien! j'admets que ces querelles ne soient qu'imaginaires, M. de Hautvilly, mais la crainte naturelle que j'en ai ne suffira-t-elle point à empoisonner ma vie? Lorsque je me croyais de famille honorable, j'étais déjà de trop basse condition pour vous; aujourd'hui, c'est pis encore.

— Je le reconnais maintenant, Jeanne, dit Norbert d'un ton de découragement, vous ne m'avez jamais aimé comme je vous aimais: autrement vous ne raisonneriez pas aussi froidement.

— Il était de bonne foi en parlant ainsi; il oubliait dans le moment ses relations avec Octavie. Il semblait qu'elle n'eût jamais existé pour lui.

— Moi, continua-t-il, je vous aime avec passion, Jeanne. Ni vos raisons, ni vos refus n'y ferait rien. Du premier jour où je vous vis jusqu'à cette heure, vous avez été ma femme; et rien ne peut rompre le lien qui m'unit à vous, rien ne peut nous séparer. Je vous aime et je vous veux. Vous sortirez d'ici pour rentrer à Hautvilly.

— Quoi, monsieur, malgré moi?

— Malgré Dieu!...

— Il y eut comme un frémissement de terreur derrière la grille du parloir.

Jeanne, dont les yeux s'étaient mouillés et qui durant cet entretien avait fait appel à tant de courage, fut blessée de cette violence.

— Adieu, M. Norbert, dit-elle ; encore une fois, je vous en supplie, oubliez-moi. Adieu.

Le blanc fantôme qui remplissait le cadre de la fenêtre grillée s'éloigna et disparut; le volet intérieur se ferma devant Norbert tremblant et désolé.

Un instant après une nonne entra dans la salle pour reconduire le visiteur à la porte du couvent.

Norbert eut un instant la folle pensée de se jeter aux pieds de cette nonne, de la supplier d'intercéder pour lui, mais la physionomie rigide de la religieuse le déconcerta. Autant valait s'adresser à un marbre. Il ne devait plus compter que sur lui-même.

Il suivit la nonne en silence et sortit de l'abbaye, vaincu mais non découragé.

XXVI

CE QUI SE PASSAIT A HAUTVILLY

Norbert n'avait osé lui apprendre les hauts faits de don Ramire, il avait craint qu'elle n'y vît pour elle un nouveau sujet d'humiliation. Le nom seul de ce misérable pouvait amener la rougeur à son front. Il avait également évité de lui parler de son père et le hasard qui a souvent sa part dans les entretiens les plus sérieux n'avait pas offert à Jeanne l'à-propos de cette question si naturelle :

— La démarche que vous faites a-t-elle l'assentiment de M. de Hautvilly?...

Il lui était facile de sortir du couvent, mais quel accueil l'attendait au château?

Il n'en avait pas été question.

En revenant du parloir Jeanne désira parler à l'abbesse et ce fut la première chose que celle-ci lui demanda. Elle n'y avait pas songé et s'étonna à son tour du silence de Norbert à ce sujet.

— Attendez le père, dit l'abbesse.

— Je n'attendrai plus personne, répondit Jeanne.

Norbert descendit la colline de l'abbaye au petit pas de son cheval, songeant à ce qui lui restait à faire. Un petit village était au bas du monticule et comme les religieuses ne donnent l'hospitalité qu'aux personnes de leur sexe, il y avait une auberge. Norbert y mit son cheval et y demanda à dîner.

Sa pensée se disputait à deux courants contraires.

L'un l'emportait vers les moyens violents, l'autre vers les procédés pacifiques.

Le premier, le plus hasardeux, tenant peu de compte de l'opinion et de l'autorité paternelle ; le second tout au contraire.

Allait-il agir de ruse, surprendre Jeanne par quelque stratagème, l'enlever et après avoir fait à son père des sommations respectueuses, s'il ne réunissait qu'à l'irriter, se retirer à la ville et y vivre d'emprunts avec sa maîtresse jusqu'à ce que son père consentît à recevoir la nouvelle baronne de Hautvilly ?...

Dans l'intervalle un moine, un ermite même pouvait les marier. Il était fils unique, le baron l'aimait et ne détestait point Jeanne. Las d'être seul, il les appellerait à lui.

Quant à Jeanne, il ne doutait point de réveiller en elle l'amour d'autrefois, il était prêt à tout sacrifier pour elle et la violence de sa passion achèverait de vaincre sa résistance.

Tel était son premier dessein.

Le second était de rentrer immédiatement à Hautvilly, de rompre avec Octavie et de raconter tout au baron.

Il attendrait avec une soumission respectueuse la réponse de son père et seigneur.

Si elle n'était point favorable, il lui demanderait la permission de lui soumettre quelques objections.

Celles-ci ne produisant point d'effet, il prierait, supplierait, plaiderait et enfin si le baron demeurait inébranlable il prendrait à loisir ses mesures pour faire un coup de tête.

Il ne pensait point que son père en voulût à Jeanne d'avoir été la cause involontaire de sa funeste rencontre avec don Ramire. Tout le monde peut avoir de mauvaises connaissances ; elle ne lui avait pas recommandé ce bandit : — Nicloux était le plus coupable.

Tandis que l'esprit de Norbert flotte entre ces deux résolutions, voyons ce qui se passait au château de Hautvilly. La tristesse la plus noire, la plus âcre, comparable à la fumée d'une usine, avait succédé aux chasses et aux festins. Plus de fanfares, plus de chants, plus de rires entrecoupés des joyeux tintements du cristal.

M. de Beauval était en pleine guérison, mais le baron gardait toujours le lit. Octavie, après avoir fait beaucoup de bandes de toile et de charpie, demeurait désœuvrée songeant à Norbert avec un étonnement mêlé d'amertume.

Cette ardeur emportée à tout quitter pour poursuivre deux coquins lui semblait

bizarre. C'était à la fois une sottise, car un gentilhomme doit laisser pareille besogne à la maréchaussée, et un manque de courtoisie à son égard.

« Je ne lui avais pas demandé leur peau, se disait-elle; comment! au moment le plus intime, il me quitte brusquement et sans compter les jours et les nuits se met à chevaucher par val et par monts? « A quoi attribuer cette folie soudaine? A-t-il voulu « me fuir et rompre avec moi? Mes derniers souvenirs rendent cette supposition « invraisemblable. »

M. de Beauval trouvait les repas trop courts et les heures intermédiaires trop longues. De temps en temps il prenait l'air, faisait de l'appétit, mais le cheval du baron ne lui convenait pas, il regrettait le sien dont ce gueux de Nicloux avait su apprécier le mérite.

Sa femme ne connaissait aucun jeu de cartes. La lecture lui faisait mal à la tête, lui causait des éblouissements; il ne lisait jamais. Il rôdait dans le château, venait causer avec le baron ; mais le blessé ne pouvait parler sans fatigue et lui, sauf deux ou trois histoires de chasse qu'il racontait tous les ans, ne savait que dire. Il attendait avec une vive impatience le retour de Norbert afin de pouvoir prendre congé, et pas plus que sa femme ne s'expliquait son absence.

Lorsqu'il se rappelait les calomnies de Nicloux il haussait les épaules.

« Hein, quel amoureux qui laissait là sa belle pour courir après les voleurs ?.... » Heureusement, se disait-il, je ne suis pas jaloux, de pareils soupçons seraient de l'enfantillage. »

Enfin le baron aux souffrances de ses blessures ajoutait celle de la plus vive impatience. L'absence de son fils l'inquiétait.

Il le savait brave, mais hasardeux et don Ramire était un ennemi redoutable. Il déplorait comme ses amis qu'il se fût fait l'auxiliaire de la maréchaussée; cette besogne était indigne de lui, mais surtout, sans en rien dire, il tremblait pour sa vie. Il était bien loin de supposer que Norbert était allé frapper au couvent!..

Il le croyait guéri et s'en félicitait.

Cependant, malade et sans famille il entrevoyait des jours tristes pour sa vieillesse.

Il eût bien voulu voir son fils marié.

Une jeune femme, plus tard de petits enfants auraient apporté une animation chaude, dans son intérieur vide et parfois glacé.

Quant au bandit et au valet son complice, il s'en souciait peu. Il n'espérait rattraper ni son argent ni les chevaux de M. de Beauval.

— Mon cher ami, disait-il à ce dernier, si Norbert, par impossible, parvient à rejoindre nos voleurs, il vous ramènera vos chevaux, mais n'attendez pas son retour à Hautvilly, vous devez périr d'ennui chez moi, retournez à Beauval, je vous en prie.

Beauval eût volontiers profité de cette invitation, mais sa femme le retenait.

— J'attendrai encore quelques jours, répondait-il, je veux vous voir sur pied.

Sur ces entrefaites arriva le notaire très tourmenté au sujet de Jeanne.

Il avait appris par Norbert l'attentat de don Ramire et venait s'informer de la santé du baron.

— Vous avez donc vu mon fils? Où cela? Où est-il?

— J'ai rencontré M. Norbert à Chennevières mis en vente, meubles et immeuble.

— Comment cela?

Le notaire exposa alors la résolution de la demoiselle Macé. Le domaine était vendu. Le produit de la vente, défalcation faite des frais et d'une petite somme nécessaire à Jeanne pour entrer comme religieuse à l'abbaye, devait être partagé entre les pauvres des deux villages, Chennevières et Hautvilly.

Le baron fut fort étonné et paya son tribut d'admiration à la générosité et à la délicatesse de Jeanne.

— Jésus-Christ, son nouvel époux, se montrera satisfait de son sacrifice et elle marcherait à l'autel comme l'agneau sans tache.

Le baron ne put s'empêcher de faire l'éloge de la jeune fille, ce qui réjouit le bon notaire. — Voilà sa pupille réhabilitée; maintenant advienne que pourra. Mais il attendit en vain que le baron exprimât le regret d'avoir retiré son consentement au mariage. L'honnête seigneur professait le respect des faits accomplis.

Tout ce qu'il regretta ce fut d'avoir été saigné à blanc par don Ramire, ce qui ne lui permettait point de racheter Chennevières, une des perles de sa baronnie.

Bien qu'il fût très découragé, le notaire tâcha de reparler de sa jeune amie, sans avoir l'air de plaider sa cause.

— M. Norbert, dit-il, a partagé, monsieur le baron, votre étonnement et votre admiration pour le désintéressement de cette malheureuse jeune fille. Il était douloureusement saisi à la vue des meubles descendus dans la cour pour être dispersés aux enchères. Il ne pouvait en être autrement. Chaque objet lui rappelait sans doute des souvenirs qui lui sont restés chers.

— Norbert est jeune, fit le baron; la jeunesse est oublieuse et insouciante. Les belles flammes de notre jeunesse ne sont que feu de paille.

— Cependant...

— Je vous assure que Norbert a déjà oublié Jeanne et que j'en suis certain.

— Aurai-je l'honneur de le voir avant de retourner à Pont Servan?

— Mais il n'est pas ici!

— Ah!... fit le notaire, qui le savait fort bien.

— Ne vous a-t-il pas dit où il allait?

— Je le lui ai demandé, monsieur, mais il avait l'air indécis et m'a répondu: je cours depuis quelques temps après nos voleurs et j'avais envie de continuer aujourd'hui mes recherches, mais à cette heure j'hésite et je ne sais pas où me diriger. Peut-être vais-je rentrer au château et parler à mon père de ce que vous venez de m'apprendre.

Le baron fronça le sourcil.

— Singulier garçon! fit-il. En voilà bien d'une autre!.. Il est encore absent. Ces absences prolongées ne sont pas dans ses habitudes. Tout concourt à le retenir au château; je suis alité, nous avons des amis à qui il devrait tenir compagnie. Je ne le comprends plus et je commence à m'inquiéter.

— S'il était allé au couvent? hasarda le notaire, non sans trembler.

— Oh! quant à cela, exclama le baron, c'est la dernière des suppositions à faire. Je vous ai dit que j'étais sûr qu'il avait oublié cette jeune fille, et c'est heureux, parce que de toutes façons il doit l'oublier. Les Hautvilly n'ont pas deux paroles. Sachez cela.

— Vous avez demandé Jeanne Macé, la voici.

Le notaire se le tint pour dit et n'insista point davantage.
Il prit congé du baron et se retira.
« La vanité est le moindre défaut des nobles, » se dit-il ; aucun n'en est exempt.

XXVII

OU JEANNE REÇOIT UNE VISITE INATTENDUE

Cependant Norbert, rentré à son auberge, avait perdu l'air d'assurance qu'il avait pris au parloir lorsqu'il menaçait Jeanne de l'arracher à sa retraite.

Assis devant une petite table, où on allait lui servir à dîner il se livrait aux réflexions les plus pénibles, et le front dans les mains, les coudes sur la table, il se répétait : Comment faire pour l'enlever de cette forteresse ?

Tous les moyens usités pour semblable entreprise lui faisaient défaut.

Si elle eut consenti, c'eût été facile ;

Mais autrement il lui fallait des hommes pour le seconder et de l'argent pour les payer et tenter de corrompre la tourière.

Il n'avait ni hommes, ni argent.

C'était folie de persévérer dans un pareil dessein. — Et cependant...

Jeanne ne lui avait jamais paru plus séduisante qu'à cette heure. Sa voix résonnait encore dans son cerveau ; il voyait encore son blanc fantôme derrière la grille maudite. L'idée des obstacles ne faisait qu'accroître ses désirs. Enfin il se disait que rien n'était impossible à un homme d'intelligence et de volonté.

A défaut de la force, il devrait employer la ruse, agir par surprise. Pour cela il devait s'informer de la règle du couvent, des habitudes des religieuses et surtout des pensionnaires, des dispositions intérieures de l'abbaye.

Les paysans de l'endroit, l'aubergiste, pouvaient lui donner les renseignements nécessaires.

Il reprit courage.

On lui servit à dîner. Au dessert, il demanda une bouteille de vin et invita l'hôtelier.

Dès les premiers mots échangés entre eux il entrevit le succès.

— Vous connaissez, lui dit-il, l'abbaye et ses religieuses?

— Je crois bien, répondit le paysan, j'y ai été jardinier pendant plusieurs années.

Et en effet il avait parcouru en tout sens la maison religieuse, qui était très vaste et il pouvait dire heure par heure ce qui s'y passait.

Norbert commença un interrogatoire en règle, s'attachant surtout à ce qui concernait les dames pensionnaires. Il fut pleinement satisfait et au bout d'une heure connut le fort et le faible de la place. Elle n'était pas imprenable. Les vassaux ne s'armaient point pour sa garde, comme au temps des invasions normandes. Trois jardiniers, un sacristain et deux chiens composaient la garnison.

Nous ne comptons pas l'aumônier.

L'imagination de Norbert se familiarisa vite avec les dispositions locales, dont il prit note le soir même ; mais en dernier calcul il reconnut cependant qu'il lui fallait plusieurs jours et qu'il ne pouvait se passer d'un aide dévoué.

« Demain, se dit-il, j'irai reconnaître les approches de la place et je demanderai à l'aubergiste s'il ne peut me procurer un valet. »

Deux ou trois jours, — mettons trois, se passèrent ainsi en machinations et Norbert trouva le temps long en pensant à l'inquiétude qu'il devait causer à son père.

Le valet dévoué avait été trouvé. Il savait où prendre une échelle, où se procurer des cordes. Le point de pénétration était choisi...

Pendant ce temps, un second larron l'épiait et faisait son chemin.

C'était don Ramire.

Il était resté dans les environs et avait eu des nouvelles du passage de Norbert.

Tout d'abord il s'était cru poursuivi et s'était promis de lui servir un maître coup d'épée. Au lieu de le fuir, il l'avait suivi ; puis il s'était posté à peu de distance.

Il l'avait vu se rendre au couvent et en sortir la mine longue. Avec un peu d'imagination, il lui avait été facile de reconstruire ce qui s'était passé entre les deux fiancés de Hautvilly.

L'envie lui était bien venue de tomber à l'improviste sur le fils du baron, mais il s'était contenu en se disant : Attendons ! Il y a peut-être mieux à faire.

Et flanqué de Nicloux, qui le suivait comme son ombre, il était allé demander au vin d'un cabaret voisin l'inspiration d'une nouvelle coquinerie.

En payant son écot, une heure après, il put se dire qu'il n'était pas volé : le clairet du cru lui avait fourni une excellente idée.

Dès le lendemain et tandis que Norbert se préparait à l'escalade, il se présentait à la porte de l'abbaye et priait le tourière de remettre ou faire parvenir à Jeanne Macé un billet ainsi conçu.

Mademoiselle,

En entrant au couvent vous n'avez pas perdu la mémoire et vous n'avez pas oublié don Ramire, l'ancien chef de la bande dont votre tendre mère fit partie ainsi que votre vénérable grand'mère. Don Ramire, mis en prison au château de Hautvilly, s'est évadé récemment. Il a surpris les nouveaux desseins de votre ex-fiancé Norbert, qui se tient actuellement sous les murs de votre communauté comme le renard près du poulailler.

Il vient vous en prévenir, si vous ne le savez déjà.

Sacrifiez à ce jeune homme, don Ramire n'a plus aujourd'hui d'autre consolation à trouver que dans une légitime vengeance, ou une large indemnité.

Sa vengeance il la tient toute prête ; il n'a qu'un pas à faire et un mot à dire.

L'indemnité dépend entièrement de votre volonté.

C'est ce que don Ramire voudrait vous expliquer de vive voix. Veuillez donc lui accorder dix minutes d'entretien au parloir ; il y va de votre honneur et de mes intérêts les plus chers.

J'attendrai votre réponse jusqu'à demain à cette heure.

Cette lettre produisit l'effet que le bandit en attendait.

La malheureuse Jeanne comprit que ce coquin qui déjà avait empoisonné sa vie avec ce qu'elle appelait des calomnies, n'avait pas craché tout son venin et allait de nouveau l'atteindre dans l'estime et le cœur de Norbert.

Que pouvait-il dire ?

Les suppositions les plus énormes pouvaient s'offrir à l'imagination de Jeanne, sans qu'elle s'écartât de la vérité.

Le frisson de l'épouvante la parcourut ; car l'idée d'être méprisé de Norbert, non pour ses parents mais pour elle personnellement, était ce qui pouvait s'offrir à elle de plus affreux.

Qu'il cessât de l'aimer ; soit !

Mais qu'il la méprisât !... Ce dernier malheur était au-dessus de sa résignation et de ses forces.

Elle répondit donc à don Ramire et le lendemain il fut introduit au parloir.

Il coupa court à tout préambule et dit à la jeune fille, avec son effronterie ordinaire :

— Vous avez lu et vous avez compris, mademoiselle Macé ?

— J'ai compris, monsieur, répondit-elle, que vous me menaciez de nouvelles calomnies.

— N'enflons pas les mots ; il ne s'agit que de simples médisances. Nous sommes brouillés depuis la mort de votre grand'mère ; nous avons ainsi repris vis-à-vis l'un de l'autre toute notre liberté d'action. Nous avons repris chacun notre parole de garder secrète telle ou telle chose. J'ai déjà usé de cette liberté et voyant mon rival qui revient à la charge je suis prêt à le confondre.

— Mais d'où vous vient cette haine contre Norbert ?

— Je ne le haïs pas et pourtant j'en aurais bien le droit, lui et son père m'ont fait assez de mal.

— Comment cela ?

— Il ne vous en a donc rien dit ?

— Il ne m'a point parlé de vous.

— Eh bien, il aurait pu vous dire que son père m'a récompensé de mes révélations sur votre naissance en me jetant dans un cachot, en attendant qu'il me fît accrocher à ses fourches patibulaires. Il aurait pu vous raconter encore que je m'évadai grâce à la connivence d'un valet nommé Nicloux, et que, avant mon départ, j'accommodai de deux grands coups de dague M. le baron.

— O Dieu !

— Il n'en est pas mort, c'est merveilleux, mais il doit être sur le flanc.

— Et c'est parce que vous avez manqué de tuer le père que vous vous acharnez contre le fils et contre moi ?

— Sans doute, je m'étais vengé de vous, qui m'avez planté là comme un intrus après la mort de votre grand'mère. C'était une affaire reglée, j'allais me retirer : le baron me fit enfermer, menaça de me pendre ou de me livrer. Il n'est pas assez puni et je vais le châtier dans son fils. Je pourrais vous en raconter de belles sur celui-ci, mais je me réserve...

— Oh! parlez, je suis prête à tout entendre.

— Oui, mais moi je ne suis pas disposé à tout vous dire. Mes paroles sont d'or ; je les vends. Quant à présent je m'en tiens au contenu de ma lettre. — Norbert croit vous aimer, il veut vous enlever d'ici et vous épouser, avec ou sans le consentement de son père. Je sais où il gîte. Il n'est pas loin ; je pourrais le tuer, mais cela n'enflerait pas beaucoup ma bourse, j'ai mieux à faire. Vous êtes riche...

— Moi ? j'ai tout vendu, tout donné .

— Je sais, la vente est faite, les dispositions prises, mais l'argent n'est pas encore encaissé et quand il le sera, il s'écoulera encore quelque temps avant qu'il soit distribué. Eh bien, avant de faire largesse aux bons paysans de cet argent que j'ai contribué à amasser moi, en qualité de maître de votre mère et grand'mère, et en qualité du pauvre Cartouche qu'elles ont dépouillé et livré à la police, avant que vous disposiez de ce qui ne vous appartient pas en définitive de la fortune de Cartouche, je viens vous réclamer ma part.

— Vous?... se récria Jeanne suffoquée.

— M'avez-vous compris?... Oui, moi, aussi bien que vous j'ai droit à l'or du daron Cartouche enlevé traîtreusement par l'anguilleuse Catherine et je viens vous réclamer ma part.

— Et l'or de Cartouche d'où provenait-il? A qui appartenait-il donc?

— Il appartenait à Cartouche qui l'avait payé de son sang et l'a repayé en Grève. Vous en faites des œuvres de charité, cela paraît très édifiant, mais cela ne vous coûte rien. Il a été volé par votre mère à Cartouche et si je l'avais su quand Catherine et sa mère sont venues dans ma bande, je les aurais mises en pièces et vous ne seriez pas au monde. Voilà qui est clair n'est-ce pas?

— Oui.

— Alors que décidez-vous?

— Rien de ce que vous attendez de moi et je me borne à former des vœux pour votre arrestation prochaine.

— En ce cas, renoncez complètement à être baronne de Hautvilly.

— Je me donne à Dieu.

— Donnez-vous donc à Dieu, car après ce que je vais dire à Norbert, jamais il ne vous reverra.

— Quel scélérat vous êtes!

— C'est ma profession.

— Je me demande, reprit Jeanne, quelle nouvelle infamie vous pouvez bien avoir inventée. S'agit-il toujours de votre bande et de Cartouche, mais je suis punie de toutes ces horreurs, moi.

— Non, il n'en est plus question. D'ailleurs Norbert est allé à Bagneux et partout où nous avons passé, pour relever les faits dénoncés.

— Que dites-vous?

— La simple vérité. Vous l'ignoriez? Il est vrai qu'il n'avait pas à vous en parler. Mais n'en soyez point inquiète, Norbert vous a pardonné les taches de votre naissance et en vous épousant il vous rendra aussi noble que lui. Votre fils sera baron. A une condition toutefois...

— Laquelle?

— C'est que je ne lui dise pas autre chose.

— Mais quoi donc? se récria Jeanne avec exaspération.

— Approchez-vous donc de cette grille, répondit don Ramire, que je puisse vous parler sans témoin.

Jeanne hésita un instant, dit quelques mots à la sœur qui l'accompagnait et qui se retira à quelques pas de là, puis elle colla son oreille à la grille.

Don Ramire chuchota quelques paroles.

Un cri douloureux retentit et Jeanne s'affaissa privée de connaissance.

Le coup était porté.

Le marché était mis à la main.

Le bandit se retira.

Ainsi que d'usage, une religieuse l'attendait à la porte pour le reconduire. Il lui dit:

— M^lle^ Marie s'est trouvée mal. Lorsqu'elle reprendra connaissance, dites-lui qu'elle

me fasse connaître ses volontés. Demain je viendrai demander de ses nouvelles à votre sœur tourière.

« J'ai amorcé, pensait-il, demain je reviendrai relever le gibier.

XXVIII

LE CHANTAGE

A la syncope succéda chez la jeune fille une crise de nerfs que l'on eût beaucoup de peine à calmer. Vers le soir, elle demeura abattue et toujours pensive.

La calomnie dont la menaçait don Ramire était la dernière qu'elle eût pu imaginer et la plus cruelle. Elle ne pouvait en supporter l'idée et perdait la tête dès qu'elle y pensait. Plus une calomnie est atroce et plus elle a de chances de réussir. Aussi Jeanne ne s'arrêta point à en considérer l'invraisemblance.

Nous l'avons dit, mais plus que jamais il est utile de le répéter ici, elle renonçait à Norbert, mais elle n'avait pas renoncé à son estime. L'idée de tomber sous son mépris la révoltait. Si elle avait à rougir « des fautes » de sa mère et de son aïeule, elle était pure et en avait le légitime orgueil.

Mais que faire pour prévenir Norbert contre une pareille infamie?... Voudrait-il l'entendre ? La croirait-il ? Devra-t-elle se résigner à laisser d'elle dans son esprit une image souillée ?

Puis, changeant la perspective de sa pensée, se retournant vers le château où à cette heure régnait le deuil, elle se reprochait d'être la cause involontaire de ses malheurs. Combien le baron devait maudire le jour où elle avait pour la première fois mis les pieds chez lui. Il était insensé de croire qu'il consentirait à une union qui se présentait sous des auspices si funestes. Elle devait donc persévérer dans son renoncement au monde et s'en remettre à Dieu pour la justifier devant les hommes. Mais ce n'était pas sans souffrance qu'elle se résignait ainsi et son orgueil virginal avait de subites révoltes quand elle songeait au mépris probable de Norbert.

L'*Angelus* du soir était depuis longtemps sonné ; les nonnes étaient sorties du réfectoire où elles avaient pris leur modeste repas et retournaient à la prière. Le jour baissait et avec la nuit venait l'heure du coucher.

Il était permis cependant aux dames pensionnaires d'avoir de la lumière et quelques sœurs converses leur apportaient des chandelles. Une d'elles entra chez Jeanne ; c'était celle qui avait reconduit don Ramire.

Elle s'informa d'abord de la santé de la pensionnaire et celle-ci la rassura complètement.

— J'ai été atteinte, dit-elle, d'un dernier trait de la méchanceté du monde, mais ici l'on se guérit vite de semblables blessures.

— Celui qui vous a parlé, mademoiselle, demanda la religieuse, était donc de vos ennemis?

— C'est le plus méchant des hommes, un criminel, un ancien bandit de grand chemin.

— Vraiment ?... Et il était venu comme un gentilhomme et portait un chapeau galonné d'or.

— Il ne faut pas se fier aux apparences, ma sœur. Mais vous l'avez donc vu?

— Oui, mademoiselle, c'est moi qui le reconduisis du parloir à la porte de l'abbaye et pendant le trajet il m'a chargé d'une commission pour vous.

— Ah !... laquelle, ma sœur ?

— Il m'a dit : Mlle Marie s'est trouvée mal au parloir, lorsqu'elle aura repris connaissance, dites-lui qu'elle me fasse connaître ses volontés. Demain, je viendrai demander de ses nouvelles à votre sœur tourière.

— L'infâme ! exclama Jeanne. Quelle audace !

— Mais, reprit la nonne, il est arrivé quelque chose... je ne sais pas quoi... C'était hors du couvent, dans le chemin qui descend au village à travers des bosquets, vous savez...

— Eh bien ! qu'est-il arrivé enfin? fit Jeanne avec une curiosité impatiente.

— Je vous ai dit, mademoiselle, je ne sais pas quoi, seulement comme plusieurs autres de nos sœurs, j'ai entendu des cris et puis des cris. Alors plus tard quand on a apporté le lait de la ferme, j'ai péché par curiosité...

Elle rougit et garda le silence.

— C'est un péché véniel, ma sœur, mais moi j'ai des raisons pour être curieuse, ma sécurité, ma vie peut-être dépend de l'événement qui est arrivé, de grâce achevez !...

— Eh bien, mademoiselle, je me suis approchée d'un paysan et je lui ai di : D'où provenaient donc ces cris que nous avons entendus, après midi ?

Il m'a répondu :

— Ce sont deux gentilshommes qui sont dans la contrée depuis deux ou trois jours, qui se sont rencontrés sur le chemin du couvent. Aussitôt ils se sont précipités l'un sur l'autre, l'épée à la main, en se criant mille injures. Nous avons crié aussi ; et nous nous sommes rapprochés. Mais en deux ou trois minutes, il y en avait un par terre, et l'autre s'éloignait à grands pas à travers les charmilles.

Et le premier était-il mort ? demandai-je.

Je ne sais pas, répondit le paysan, moi je n'aime pas me mêler des affaires des seigneurs, c'est souvent mauvais.

C'est tout ce que je puis vous apprendre, termina la nonne.

— Jeanne était devenue plus blanche que la cire et se tordait les mains en gémissant.

Evidemment ce n'était pas à don Ramire qu'elle pensait.

La jeune nonne la regardait avec surprise, mais n'osait l'interroger.

Elle allait sortir lorsque Jeanne lui prenant les mains :

— Demain, demain matin, n'est-ce pas, ma sœur, je vous en supplie, tâchez de savoir le nom de celui qui est tombé ?

Elle le lui promit.

Le lendemain Jeanne Macé apprit en partie ce que nous allons raconter.

Don Ramire sortait du couvent et tout préoccupé descendait le petit chemin qui le conduisait au village.

Ce chemin qui serpentait au flanc du coteau, assez semblable par endroit au lit d'un ravin, disparaissait sous ses berges ou à travers des bouquets d'érables et de char-

milles. Tout à coup, brusquement don Ramire se trouva en présence de Norbert.

Tous deux s'arrêtèrent également émus et surpris.

Ils ne se seraient point cherchés. Le hasard les plaçait en face l'un de l'autre, les provoquait à vider leur querelle et leur mettait les armes à la main.

Ils avaient chacun leur épée. Un gentilhomme à cette époque ne sortait point sans elle.

Don Ramire porta la main à son arme d'instinct, et comme s'il se fût dit :

« Tiens ! Le jeune de Hautvilly qui se jette dans nos jambes, tuons-le...

Mais Norbert se jeta de côté, se mit sur ses gardes.

— Ah ! c'est vous ! fit-il.

— Oui, seigneur, répondit le bandit ironiquement.

— Vous venez du couvent ?

— Oui.

— Vous y avez été reçu ?

— Pourquoi pas ?

— Un bandit ! Oh ! vous mentez, misérable !

— Informez-vous, mon jeune seigneur. J'ai des droits à y faire valoi

— Des droits !...

— Antérieurs aux vôtres, jeune homme.

« Vous prétendez à la main de Jeanne ; moi aussi, et si je me suis arrêté dans ce canton, c'était afin d'assurer à cette pauvre fille que je ne la laisserais point dans l'embarras et que j'étais homme d'honneur.

— C'est une nouvelle infamie !

— Comme il vous plaira. D'ailleurs, si vous y tenez absolument, si vous me répondez d'épouser Jeanne...

— Il m'outrage ! s'écria Norbert indigné. Et tirant son épée il se précipita sur don Ramire.

Mais celui-ci, prompt à la parade, s'effaça et se mit en garde.

Norbert revint à la charge, mais son épée fut relevée d un coup sec qui faillit le désarmer.

Le combat s'anima.

Don Ramire avait la supériorité que donne le sang-froid. Il se contenta d'abord de parer, attendant que son adversaire dans son emportement se découvrit et se livrât ; néanmoins il ne rompit plus d'une semelle. Le terrain ne lui était pas avantageux, il était inégal, caillouteux, étroit, tout le contraire de ce qui convient à semblable rencontre

Norbert était une bonne lame ; son père, qui était de première force, lui avait servi de maître, mais en ce moment il ne croyait pas se battre en duel, il voulait tuer ou désarmer un bandit. Il agissait comme s'il se fût trouvé en présence d'un chien enragé. Enfin le propos outrageant tenu contre Jeanne l'avait atteint et il sentait le poison se répandre sur lui.

— Misérable ! s'exclamait-il ; tu appartiens au bourreau. C'est trop d'honneur que je te fais.

Don Ramire ne répondait rien. Il se couvrait aux trois quarts de sa lame et rabattait celle de son ennemi, comme s'il eût voulu user les forces de ce furieux.

Norbert se fit servir à dîner.

Enfin ce dernier oubliant trop la défensive, don Ramire l'atteignit à l'épaule gauche.

Norbert chancela : On l'eut cru perdu, mais au moment où son adversaire allait lui porter le coup mortel, il le prévint, l'atteignit au ventre, puis à la hanche... et lâcha l'épée... épuisé...

Sa vue se troubla, ses genoux se dérobèrent, il tomba.

Ramire suivit ses mouvements d'un regard de haine impuissante, il avait lui-même abandonné son arme pour contenir ses entrailles et sa jambe gauche du second coup d'épée était comme paralysée ; il s'affaissa également sur un des talus du chemin.

Alors des paysans qui appartenaient à l'abbaye s'approchèrent d'eux.

Ils travaillaient non loin de là et au bruit du combat avaient quitté leurs outils, pour voir... Un d'eux reconnut Norbert et lui dit :

— Vous êtes blessé, mon gentilhomme. Voulez-vous que je vous porte à l'enclos de l'abbaye : on vous y soignera?

— Volontiers, répondit Norbert. Je suis l'héritier de la seigneurie de Hautvilly. Mon nom vous est connu.

— Oui, monsieur.

— Vous ferez prendre ma valise à l'auberge. Quant à cet homme, c'est un bandit; livrez-le sans pitié et sans retard à la maréchaussée.

Tandis qu'il s'adressait ainsi à un paysan qui s'efforçait de le soulever, don Ramire était également relevé par deux autres qui lui faisaient leurs offres de service.

Il leur indiquait l'endroit où il logeait et où l'attendait son valet. Puis il s'ingéniait à bander sa blessure, qui le faisait souffrir et paraissait fort dangereuse.

Les deux blessés furent donc transportés chacun où ils le désiraient, à une distance respectable l'un de l'autre.

Le plus heureux fut Norbert qui trouva au couvent tous les soins qu'il pouvait désirer. Le jardinier, qui avait été soldat, se connaissait un peu en blessures, ce qui permit d'attendre avec un premier pansement la visite d'un chirurgien.

Plusieurs nonnes se succédèrent de jour et de nuit à son chevet et l'aumônier, dès le lendemain, dit une messe à son intention.

La prière de Jeanne n'y manqua pas.

Mais cet événement ne faisait qu'ajouter aux souffrances morales de cette pauvre fille, car elle se doutait qu'avant de se battre don Ramire avait pris le temps de la calomnier.

La blessure de Norbert était moins dangereuse que la sienne.

Après avoir tenté de la faire chanter, don Ramire s'était vengé de la prison de Hautvilly en lui ravissant l'honneur, le seul bien qui lui restât!

Elle voulut voir le blessé; le médecin le lui refusa:

— Il a la fièvre, lui répondit-il.

Sa pensée se retourna vers le bandit.

Était-il mort ou mourant?

Peut-être à sa dernière heure se rétracterait-il? L'aumônier du couvent, à qui elle se confierait, pouvait obtenir cette réparation.

XXIX

NICLOUX

Malgré des douleurs presque intolérables, don Ramire, qui s'y connaissait un peu en blessures, examina celle de son ventre. Elle n'était pas aussi grave qu'il avait pu le craindre; le hasard l'avait favorisé, aucun organe n'était atteint.

Le chirurgien n'aurait qu'une couture à faire.

Quant à la hanche, un muscle avait été blessé, mais la plaie était franche et bien

ouverte, presque sans profondeur. Au bout de quelques jours de repos il pourrait reprendre son voyage.

Nicloux avait paru très touché de le voir revenir éclopé. Il s'était empressé de le déshabiller, de le mettre au lit et de déchirer du vieux linge pour faire des bandes et de la charpie. Il le pansa et l'emmaillotta comme il eût fait d'un enfant chéri et enfin lui prépara de la tisane.

— Mon cher, lui dit don Ramire, à charge de revanche ; si jamais tu es blessé, je te promets de te soigner également.

— Don Ramire, répondit Nicloux, ce que je viens de faire c'est par pure charité chrétienne, mais je ne pourrai pas vous continuer mes soins bien longtemps.

— Comment cela, mon ami ?

— Parce que je crois que vous recevrez sous peu la visite de la maréchaussée.

— Peuh ! je serai sur pied avant qu'elle soit ici.

— Je le souhaite, mais M. Norbert a, j'en suis sûr, déjà dépêché vers elle.

— On me l'a dit ?

— Vous avez dû l'entendre. Ce fut, paraît-il, la première chose qu'il recommanda aux paysans qui vous relevaient sur le chemin.

— Eh bien, je m'arrangerai en conséquence.

— Que ferez-vous ?

— Je n'en sais rien encore ; cette nuit j'y songerai.

— Hum ! Je n'ai pas de confiance, fit Nicloux,

— Tu as peur ?

— Je l'avoue.

— Poltron.

— Que voulez-vous que je fasse contre cinq gaillards armés de sabres et de pistolets. Aussi j'ai une idée que sans retard je vais mettre à exécution.

— Laquelle ?

— Je vais sauver tous ce que nous possédons et décamper d'ici.

— Tu m'abandonnes ?

— Ah ! monsieur, il le faut. Chacun pour soi en ce monde. C'est regrettable que vous vous soyiez fait ouvrir le ventre, mais je n'y peux rien. Vous ne me demanderez pas de me faire tuer pour votre service.

« D'abord je ne suis pas votre valet. Tirez de votre côté si vous le pouvez, et moi du mien. Ah ! c'est M. Norbert qui serait trop content de me pincer : je me vois déjà pendu aux fourches de Hautvilly. Que messieurs les corbeaux prennent un peu de patience. La corde qui doit me pendre n'est pas encore filée. — Je vais faire nos paquets.

— Comment nos paquets, puisque je reste ?

— J'ai mon idée.

La-dessus maître Nicloux se met à bourrer sa valise tout en disant :

— Je vous laisserai un cheval.

— Parbleu ! je le crois bien ! repartait don Ramire.

Puis Nicloux prit la valise de celui-ci et la joignit à la sienne en les réunissant par des cordes solides.

— Mais que fais-tu donc ?

— Inutile, répondit Nicloux, de laisser votre or à la maréchaussée. Ce que vous avez dans votre bourse peut suffire à vos besoins.

— Canaille ! Tu me voles !...

— Entre nous c'est sans conséquence, répondit Nicloux en fixant les derniers nœuds du bagage.

— Scélérat !

Et don Ramire s'agita sur son lit de douleur.

— Ne vous trémoussez pas ainsi, vous allez rouvrir votre blessure

Pourpre de fureur, les yeux hors de l'orbite, grinçant les dents, l'impotent dut assister au pillage sans pouvoir s'y opposer et sans autre soulagement à sa colère que des jurons et des injures.

Nicloux pendant ce temps, avec un calme parfait, échangeait se mauvais pistolets contre ceux de don Ramire ; ôtant ses mauvais souliers :

— La, disait-il, je vous laisse mes souliers et je prends vos bottes.

Enfin, avisant un petit sac à tabac il le mettait en poche.

— Sauvons encore ceci du naufrage.

Il termina par un mot d'esprit.

Comme don Ramire lui envoyait une dernière bouchée d'injures :

— Là ! là !... fit Nicloux, vous avez fait de moi un brigand ; eh bien, c'est en brigand que j'agis. Bonne chance, don Ramire, portez-vous bien !

Et chargeant le bagage sur son épaule, il s'éloigna.

La leçon était cruelle.

Quelques minutes plus tard il entendit un cavalier passer sous ses fenêtres : c'était l'infidèle Nicloux qui le laissait dans une situation pire que celle dont il l'avait tiré à Hautvilly.

Un instant après, le paysan chez lequel il logeait monta près de lui.

— Votre valet vient de partir, seigneur.

— Oui, il va prévenir ma famille et doit me ramener un carosse.

— Il m'a donné un écu de pourboire. C'est un bien brave garçon, n'est-ce pas, seigneur?

— Oui.

— Il vous est si dévoué ! Et avec cela habile. Un médecin n'aurait pas mieux pansé vos blessures. Il m'a bien recommandé de prendre soin de vous.

— Le pendard ! Comment peut-on se f..... du monde ainsi, grommela don Ramire.

Le paysan le regarda avec étonnement, ne sachant comment interpréter ses paroles.

— Mais, seigneur, je vous promets que vous ne manquerez de rien, dit-il, et que j'aurai soin de vous aussi bien que M. Nicloux. Et dès à présent, que désirez-vous ? Avez-vous besoin de quelque chose?

— Merci, mon ami, je n'ai besoin de rien que de repos.

— Faut-il vous veiller cette nuit?

— Merci.

Le paysan salua et se retira laissant le blessé passer sa rage en mordant ses draps entre deux jurons.

Lorsque cette crise se fut apaisée, il subit tout éveillé une sorte de cauchemar.

Il vit tout en noir.

Pour la première fois de sa vie aventureuse il se vit perdu, livré sans défense à la police. Il se souvenait avoir entendu Norbert dire aux gens de l'abbaye : faites arrêter cet homme par la maréchaussée, c'est un bandit. Il ne pouvait douter qu'il n'eût au couvent insisté pour son arrestation en ajoutant que ce prétendu gentilhomme s'était échappé de la prison seigneuriale, avait tenté d'assommer son père et l'avait volé. Le timide troupeau de Jésus-Christ devait trembler à la pensée des périls qu'il courait dans le voisinage d'un pareil monstre et si l'on courait à la maréchaussée rien ne serait étonnant que l'on ne sonnât le tocsin et qu'on ne lui tombât dessus à coups de pioche ou de faulx comme sur un loup enragé.

Cependant, comment fuir ?

Ses blessures le faisaient cruellement souffrir. Il ne pouvait se mouvoir. Il craignait de déranger le bandage de son ventre. Il se sentait de la fièvre et calculait qu'il lui fallait au moins neuf jours avant d'entrer en convalescence, en supposant tout pour le mieux.

Il se rappelait Cartouche.

Il avait été pris deux fois et chaque fois au lit, et c'était la petite-fille de la femme qui l'avait livré qui était la cause indirecte de sa perte à lui, Ramire.

Il calculait combien de temps il faudrait à un homme de l'abbaye pour se rendre à la plus proche caserne de maréchaussée et combien de temps mettraient les gendarmes à venir le prendre. Il fallait une bonne journée. En admettant un retard, ils arriveraient le surlendemain dans la matinée. Il avait trente-six heures de répit.

Deux points lui restaient à éclaircir.

Pourrait-il supporter un voyage en charrette par les mauvais chemins du pays ?

Deuxièmement : où se ferait-il transporter ?

Il passa toute la nuit à creuser ces problèmes presuqe insolubles.

XXX

LES JOURS DE RÉPIT.

Les trente-six heures de répit qu'avait espéré don Ramire s'étaient écoulées et les gendarmes ne paraissaient pas encore. Le hasard l'avait permis. D'abord Norbert avait été pris d'une fièvre ardente pendant laquelle il avait beaucoup parlé du brigand, de l'assassin, sans que l'on fit attention à des propos de délire. Cet état se prolongea plusieurs jours et au moment où enfin il recouvrait connaissance et allait parler on lui apprit que son adversaire était dans un tat désespéré et que l'on s'attendait d'un moment à l'autre à le voir trépasser.

— C'est bien alors, fit-il. Il n'a que ce qu'il mérite.

Plusieurs jours se passèrent ainsi ; lui-même subit des alternatives de mal en pis et en mieux. Mais cependant, comme il commençait à se lever et qu'il apprit que don Ramire avait échappé à la mort et entrait aussi de son côté en convalescence :

— Ah ! fit-il, le serpent se ranime, il ne faut pas le manquer.

Et il demanda à parler à l'abbesse.

Il expliqua à cette dame le passé du coquin avec lequel il s'était battu et la pria d'avertir au plus tôt les gendarmes.

L'abbesse accéda volontiers à sa demande et un paysan fut envoyé à la plus prochaine gendarmerie.

Le quart d'heure de Rabelais sonnait pour don Ramire.

C'était lui qui avait imaginé cette ruse de se faire passer pour mourant alors qu'il revenait à la santé avec une rapidité inouïe. Mais la ruse était éventée et il ne s'en doutait pas.

Sur ces entrefaites arriva à l'abbaye un domestique de confiance de M. de Hautvilly. Le baron ne se doutait pas de la dernière aventure de son fils, mais il pensait qu'on le découvrirait aux environs du couvent et lui envoyait sous pli cacheté l'ordre de rentrer au plus vite au château. L'ordre était formel et ne souffrait point d'excuse ; mais Norbert qui voulait revoir Jeanne et qui désirait aussi assister à l'arrestation de don Ramire, objecta l'état de sa blessure mal cicatrisée, sa faiblesse, et renvoya le domestique avec une lettre qui contenait le récit de sa rencontre avec le bandit et demandait à son père un sursis de trois ou quatre jours.

Il ne disait pas un mot de Jeanne et par conséquent des raisons qui l'avaient amené à l'abbaye. D'ailleurs le doute — un doute affreux — l'avait mordu au cœur.

Il ne soupçonnait pas Jeanne de s'être laissé séduire par le brigand en question, mails il craignait que cet homme ne l'eût outragée et que se trouvant indigne de son fiancé, elle n'eût cherché l'ombre d'un monastère pour y cacher sa honte. Il ne pouvait renoncer à elle-même sous le poids d'un semblable soupçon. Il lui fallait une explication et il comptait sur sa loyauté.

Jeanne de son côté, nous l'avons dit, avait compté sur l'aumônier du couvent pour obtenir du bandit une rétractation. L'aumônier s'était rendu à sa prière près de ce dernier, mais don Ramire (alors moribond) tout en prodiguant les marques d'une piété exemplaire, d'un repentir touchant, avait maintenu son accusation... Il avait, ajoutait-il, songé à réparer son attentat par le mariage, mais Jeanne ne pouvait lui pardonner sa violence et surmonter l'aversion qu'il lui inspirait.

Il priait l'aumônier de transmettre à Jeanne Macé l'expression de son sincère et suprême repentir.

Ce fut avec ces dernières paroles que l'abbé revint près de la malheureuse fille. Il paraissait convaincu. Mais laissons à juger de la stupéfaction qu'elle éprouva. Elle crut en devenir folle.

Enfin Norbert lui fit demander un entretien au parloir. Cet entretien allait décider de son existence. Elle fit appel à toute son énergie et s'y rendit.

Pour cette fois, elle obtint de l'abbesse que la grille du parloir fût relevée et que personne l'accompagnât.

Jeanne, on le sait, n'était pas hardie, mais en cette circonstance une noble exaltation la soutenait et l'élevait au-dessus de sa timidité ordinaire.

Dès que Norbert, très ému lui-même, fut en sa présence :

— M. de Hautvilly, lui dit-elle, je crois savoir pourquoi vous vous êtes battu avec le misérable Ramire, et vous ne devez pas ignorer pourquoi j'ai désiré vous revoir et vous entretenir.

Norbert réfléchit un instant.

— Parlez, je vous en prie, répondit-il. Il ne doit pas y avoir d'équivoque entre nous.

— Je vous demanderai donc, M. de Hautvilly, si vous ajoutez foi aux dernières insinuations de Ramire contre moi.

Il hésita à répondre. Elle reprit :

— Ne m'obligez pas à les répéter, ce serait une cruauté inutile. Votre air embarrassé le prouve, vous savez bien ce que je veux dire.

— Oui, Jeanne, les répéter ces propos infâmes, ce serait blasphémer l'innocence de nos premières amours.

— Vous l'avez écouté cependant.

— Je n'ai pu lui clore la bouche.

— Vous n'avez pas tué la vipère avant d'être infecté de son poison.

— C'était un malheur inévitable.

— Autrefois, M. de Hautvilly, lorsque je regardais en vous l'image que vous vous étiez faite de moi, je m'y voyais pure, sans tache, aujourd'hui quelle image de moi vous est restée ?

Il n'osa répondre directement à cette question.

— Une parole de vous, Jeanne, doit me suffire, dit-il.

— Ah ! le poison, fit-elle doucement. Ne vaudrait-il pas mieux que je vous fisse un serment ?

Elle secoua la tête avec tristesse.

— Non, reprit-elle, les serments les plus sacrés ne pourraient vous guérir de la piqûre du doute. Qui sait le ravage que le venin a déjà fait.

— Oh ! Jeanne, n'exagérez rien, je vous en prie. Le doute qui a pu traverser mon esprit n'est pas ce que vous pensez. Il n'a pas projeté une ombre sur votre vertu, pour moi, vous n'avez jamais cessé d'être l'honnête fille dont j'ai voulu faire ma femme, mais les paroles ambiguës de ce scélérat m'ont fait peur. Il habitait sous votre toit, il avait songé à s'emparer de vous pour posséder votre fortune. Un assassin, un bandit audacieux et fort comme lui pouvait vous surprendre, user de violence.. N'en était-il pas capable ?

— Assurément.

— Le crime dont il se vante est-il vrai ?

— Non, répondit Jeanne d'une voix sereine et ferme.

— Dieu soit loué !

— Avez-vous pu y croire ?... Aurais-je pu survivre à mon malheur ? Non coupable, mais souillée, aurais-je pu laisser ma main dans la votre ? Ah ! M. de Hautvilly, quelle étrange idée vous êtes-vous fait de mon honneur ? Et si vous aviez pu croire cela de moi, quelle foi actuellement pouvez-vous ajouter à mes paroles ?... Non, monsieur, je n'aurais pas attendu pour me retirer au couvent qu'un coquin nous eût révélé la bassesse de ma naissance, les crimes de mon berceau. Vous devriez me rendre cette justice, monsieur, vous qui m'avez aimée, que je n'ai pas été seulement une fille honnête, mais une fille d'honneur.

— Jeanne, pour vous, l'estime se confond à l'amour et vous étiez déjà ma sœur et mon amie quand vous êtes devenue ma fiancée.

— En ce moment, Norbert, vous parlez avec conviction, mais cette conviction aura bientôt ses défaillances. Ah ! je vous l'avoue, j'en souffre cruellement; car en me retirant ici mon grand reconfort était dans la pensée que le souvenir que je vous laissais de moi était sans tache, et maintenant dans ma solitude si je puis entièrement étouffer tout sentiment mondain, je serai singulièrement torturée par l'idée que vous me croyez souillée.

Sa voix se trempa d'émotion et des larmes apparurent dans ses yeux.

— Oui, poursuivit-elle, grâce à la religion j'aurais pu dominer mon cœur, me résigner à ma condition d'orpheline et d'indigne, briser les derniers liens nés entre nous chez ma grand'mère, retrouver la paix de l'âme à défaut du bonheur, maintenant mes nuits comme mes jours seront obsédés par la pensée de votre mépris.

— Quelle folie ! mon mépris ! Vous dont je baiserais les traces ! Vous que j'adorais à genoux ! Vous que je supplie encore à cette heure d'être ma femme.

— Mais je ne puis être votre femme, vous le savez bien. Votre volonté doit s'incliner devant celle de votre père.

— Sur le refus de mon père je quitterais Hautvilly.

— Mais moi je resterais au couvent ; je ne pourrais m'associer à votre révolte.

— Vous me désespérez. Ma révolte ne serait-elle pas la plus grande preuve de mon amour ? Vous voulez tuer en moi le soupçon, le soupçon stupide, mais vivace, persistant quand même. Eh bien, vous n'avez qu'un moyen, c'est d'être à moi. La preuve matérielle alors tuera le doute.

Elle rougit, un léger frisson la parcourut.

— Ecoutez-moi, reprit Norbert avec chaleur, je vais tout vous dire. Quand je rencontrai le bandit, j'avais formé le dessein de vous surprendre et vous enlever du couvent; toutes mes mesures étaient prises, j'avais loué un valet ; deux chevaux nous attendaient, nous serions allés nous agenouiller loin d'ici dans la chapelle d'un couvent ou d'un ermite, et mariés nous serions retournés à Hautvilly. Le baron vous aime et il ne peut vivre sans moi. Il se fut récrié d'abord, puis nous aurait ouvert ses bras...

— Quoi ! vous songiez ?...

— Pourquoi me réduire à employer la ruse et la force ? Ce que j'avais résolu, pourquoi ne pas l'accomplir de votre gré.

— Jamais !

— Ne me refusez pas ! Partons, allons ensemble retrouver mon père ; je lui dirai : Jeanne est ma femme. Vous ne pouvez me recevoir sans elle. La joie de mon arrivée m'aura déjà ouvert son cœur; pourrait-il m'en chasser ? Consentez ! Pas d'hésitation, pas de promesse. Dans la vie il y a certaines heures où s'accomplissent nos destinées. Une de ces heures sonne pour nous aujourd'hui, ne la manquons pas, Jeanne mon amour, Jeanne ma fiancée !... Elle ne reviendra plus, cette heure propice pour obtenir de mon père tout ce que je voudrais.

— Quelle violence ! Quels emportements ! Vous me faites trembler.

— Songez aux souffrances que vous m'avez dépeintes et que vous réserve le couvent, ces jours sans repos, ces nuits sans sommeil. Souvenez-vous de ce que vous m'avez dit : — « Si j'avais été, non coupable, mais souillée, je n'aurais pas laissé ma main dans la vôtre. » Je la prends, Jeanne...

C'est le plus mechant des hommes.

Il lui saisit la main.

— La retirerez-vous?

Elle sourit et abandonna sa main. Depuis un instant elle était troublée et sa résistance faiblissait, l'étreinte subite, les chauds baisers de Norbert achevèrent de l'ébranler.

— Cependant, murmura-t-elle, je ne puis...

— N'êtes-vous pas libre? Ne pouvez-vous aller où bon vous semble? Ma compagnie peut-elle vous porter ombrage?...

— Et que dirai-je à l'abbesse? fit-elle avec un sourire qui gardait encore quelque tristesse. Lui dirai-je *au revoir*? Ce serait le plus prudent sans doute.

— Sur la croix que voici, dit Norbert en étendant le bras vers un grand christ accroché à la muraille, je vous jure que vous ne sortirez d'ici que pour être ma femme.

Elle soupira, un combat se livrait en elle. Elle interrogeait ces voix intérieures qui nous trompent rarement... — Non, non, murmurait-elle. Comment affronter la vue de votre père ?... Suis-je une aventurière pour agir ainsi ?... Non; s'il allait me repousser, j'en mourrais de honte.

— S'il vous repoussait, il me bannirait, et vous seriez ma femme. Si vous me repoussez, j'en mourrai, moi aussi. Vous avez ma parole Jeanne, dans une heure nous partirons, donnez-moi la vôtre.

Et les yeux dans les yeux, la main dans la main, il attendit, anxieux.

Vaincue, fascinée pas le regard de celui qu'elle n'avait pas cessé d'aimer :

— Eh bien! je vous la donne, dit-elle.

Il l'attira vers lui et scella sa promesse d'un baiser; puis il s'échappa.

— Dans une heure, à la porte du couvent, dit-il, en s'éloignant.

Elle répondit:

— J'y serai.

XXI

SOUS LA VERTE TENTE

Cependant don Ramire qui, lui aussi, avait ses voix intérieures, en prit conseil et régla son compte avec son hôte.

Sa bourse était plate, mais il avait une ressource qui déjà plus d'une fois l'avait tiré d'affaire, une grosse chaîne d'or dont il détachait quelques anneaux dans les moments de gêne.

— Je ne m'explique pas le retard de mon valet, disait-il, le drôle aura fait quelque sottise. Je ne me possède plus d'impatience, je vais allé au-devant de lui.

Le paysan essaya en vain de combattre cette intention; don Ramire qui, semblable aux vieux corbeaux, sentait de loin la poudre, persévérait dans ses préparatifs de départ.

Il avait cherché dans ses souvenirs de voyage un endroit qui lui offrît un refuge temporaire et il l'avait trouvé.

Son ventre proprement recousu et cicatrisé, il s'était fait hisser sur son cheval et s'était mis en route.

Certes, il n'était pas mal raffalé et ne payait point de mine; plus de bottes! Des habits souillés, usés! La figure longue; il n'avait plus d'un gentilhomme que les galons et l'épée.

Enfin point de valet.

Dans ce triste équipage, il sortit du territoire de l'abbaye sans dire où il allait. Le principal chemin, qui longeant un petit cours d'eau coupait la vallée, traversait à ses deux points opposés de l'horizon des coteaux chargés d'épaisses forêts. Avant de parvenir à l'un de ces points extrêmes on ne rencontrait que des groupes d'habitations disséminés à droite et à gauche et à eux tous n'ayant pas même l'importance d'un village ordinaire.

C'était pour la seconde fois de sa vie que don Ramire traversait cette partie de la vallée, mais comme tous les errants il avait une bonne mémoire locale et n'oubliait rien des pays qu'il parcourait. Il était parti dans l'après-midi, il arriva à l'entrée de la forêt à la brune et sans hésitation s'engagea dans un chemin de coupe étroit et malaisé où il dût mettre son cheval au pas.

L'endroit manquait de gaieté, mais il devait lui plaire, car une fois engagé dans les épaisseurs feuillues de ce bois qui avait plusieurs lieues d'étendue, il n'avait plus rien à craindre de la maréchaussée.

Ces bons gendarmes ! Ils ont donc toujours été les mêmes ? Soldats du devoir, patients et intrépides, ils excellent à garder un poste mais sont incapables d'une poursuite ; ils arrivent toujours trop tard.

On allumait les chandelles à la maison que don Ramire avait quittée, lorsque d'un trot régulier cinq gendarmes superbes et redoutables en entourèrent les issues et sommèrent le paysan de livrer l'étranger qu'il hébergeait.

— Hélas ! mes bons messieurs, que voulez-vous à ce gentilhomme ?

— Ce gentilhomme est un brigand de la plus dangereuse espèce : où se cache-t-il ?

— Pas possible !... Eh bien, messieurs il nous a quittés sur son bon cheval il n'y a pas quatre heures, en vous pressant un peu vous le rencontrerez sans faute dans la forêt de Nérée que vous voyez là-bas.

— Peste de l'animal !

Compliment qui s'adressait aussi bien au paysan qu'au bandit.

— Nous ne serions pas au bois avant minuit. Allons ! c'est partie remise. Mais pourquoi as-tu logé un étranger sans payer patente d'aubergiste. Nous allons te faire un procès.

— Oh ! messieurs, on ne refuse pas asile à un gentilhomme blessé.

— Tu t'en expliqueras devant le juge.

— Allons, messieurs de la maréchaussée, ne soyez pas si durs au pauvre monde..., je vais donner l'avoine à vos chevaux et nous prendrons une goutte ensemble.

Presque à la même heure dans une clairière que la pleine lune dorait de ses rayons, don Ramire s'arrêtait devant la cabane d'un sabotier.

Tout dormait.

Un roquet couché derrière la porte donna l'éveil. Don Ramire descendu de cheval, s'écria :

— Colas ! ouvre l'huis, mon vieux, c'est un ami.

Le sabotier, qui était couché, mais à demi vêtu, se tira de son lit de feuilles et vint reconnaître l'ami que le Ciel lui envoyait.

Il fut très étonné.

— Tiens ! c'est vous, monseigneur.

— Oui, surpris par la nuit et fatigué, je me suis rappelé de toi et je viens te demander un gîte.

— Vous êtes seul ?

— Oui ; mon coquin de valet, après avoir tenté de m'assassiner, m'a volé et s'est enfui. Aide-moi à descendre et attache mon cheval.

Le forestier le soutint dans ses bras et le mit à terre non sans peine.

— Mais, reprit don Ramire, mon cheval au piquet, n'aura-t-il rien à craindre des loups ?

— Si fait, monseigneur, mais je vais faire du feu et il sera tranquille.

Après avoir attaché le cheval, bête excellente, la meilleure peut-être qu'il y eût à dix lieues à la ronde, le sabotier jeta des copeaux et quelques ramées au milieu de la clairière, qui soudain s'éclaira *a giorno*, puis il invita le voyageur à se reposer.

Le soleil était déjà haut sur l'horizon et le sabotier à son ouvrage quand don Ramire éreinté se souleva.

Il souffrait encore et n'avait d'autre soulagement que les malédictions et les menaces qu'il envoyait à Norbert.

— Oh ! tu n'en as pas fini avec moi, coquin ! grommela-t-il dans sa moustache en roulant des yeux effrayants, je te rattraperai et alors...

Ainsi geignant et traînant la jambe, il rejoignit son hôte.

Celui-ci, pour son déjeuner, lui offrit tout ce qu'il avait, une écuelle de lait et des châtaignes bouillies.

Don Ramire reconnaissant, ramassa dans ses poches ce qui lui restait de menue monnaie et le déposa dans la main du sabotier ébahi.

Il le pria ensuite de donner à son cheval ce qu'il pourrait, tandis qu'il ferait sa toilette, c'est-à-dire procéderait aux abblutions obligatoires, secouerait les puces dont il faisait le régal, éplucherait ses malheureux vêtements, que le tailleur de Pont-Servan n'eût plus reconnu sous les taches, la poussière, les brins d'herbe et de feuilles qui les couvraient.

Comme le paysan le regardait avec une sorte de compassion :

— En quel état misérable, dit-il, peut tomber un gentilhomme !...

Mentalement, il ajoutait :

« Où aller en pareil équipage ? Ce gueux de Nicloux ! Voilà encore un compte à régler !... Mais depuis quelque temps quelle déveine !... me voilà aussi misérable que lorsque je rencontrai mon Espagnol... Il me faudrait quelque seigneur des environs pour me refaire. »

Il interrogea le sabotier sur la contrée. Quels étaient les châteaux les plus proches de la forêt et les plus riches ?

— Seigneur, répondit ce dernier, en sortant de la Nérée, au levant, sur notre droite, on rencontre un bien joli château et un bien bon seigneur, c'est Hautvilly.

— Oui, j'y ai passé. Et à gauche, au couchant ?

— C'est en premier, monseigneur, le vicomte de Nérée, un jeune homme qui aura plus tard une grande fortune et à qui son père, grand seigneur de Touraine, a donné la terre où nous sommes en ce moment : la forêt, les étangs, deux petits villages et un moulin.

— Et quel homme est le vicomte ? On doit t'en avoir parlé ?

— Oui, le monde soupire après lui, car il est très généreux.

— Ah !

— Grand ami des plaisirs.

— Ah ! fit don Ramire avec intérêt.

Mais il habite Versailles, on ne le voit jamais et son intendant, à qui il demande

sans cesse de l'argent, écorcherait vif les pauvres paysans pour en vendre la peau. C'est pire qu'un loup.

— Et, reprit don Ramire, en suivant le chemin que j'ai pris pour venir, sur quelle terre sortirais-je ?

— Sur la terre de Médieu. Là vous retrouverez la rivière que vous avez longée hier. Elle y fait tourner un moulin à écorce près d'un joli village où j'ai vécu du temps de ma femme.

— Il y a un château ?

— Un petit château, oui. C'était autrefois une grosse ferme ; on y a ajouté un colombier avec de belles girouettes. Le seigneur cultive lui-même, il va à la charrue, tout gentilhomme qu'il est.

« Tiens ! pensa don Ramire, voilà qui me conviendrait. » — Le sabotier continua :

— En arrivant au pont que vous passerez, s'il vous plaît d'aller par là, vous trouverez une croisée de chemins, petits, mais bien unis. Tirez à gauche et vous serez au château de Médieu.

— Parfait ! se récria don Ramire.

— Ainsi c'est là où vous voulez aller ?

— Certes !

— Le domaine n'est pas grand, mais il est plaisant ; il y en a comme cela après du même genre, construits dans la plaine, sans rempart et sans donjon. Vous ne pouvez mal tomber. Petits domaines, mais braves gens qui restent toute l'année au pays. On est mieux avec eux qu'avec les intendants.

— Est-ce loin d'ici ?

— Non, penses-tu que j'y arrive avant la nuit ?

— Vous y serez pour le souper, sans vous presser, seigneur.

— Parbleu, je ne veux pas tarder à me mettre en route. Viens donc m'aider à seller mon cheval.

Un mot encore : si quelque étranger passait par ici, ne parle pas de moi, je te prie. Un gentilhomme n'est pas si fier d'avoir couché dans la hutte d'un sabotier.

— Soyez tranquille, seigneur.

— Je veux que l'on ignore où je vais.

Quelques instants plus tard, don Ramire reprenait son voyage, réconforté par l'espérance. Il lui semblait qu'il était tombé trop bas pour ne pas commencer à remonter. Tous les joueurs espèrent lasser la fortune. Il était prêt d'ailleurs aux partis les plus désespérés. Le chemin qu'il avait à suivre était direct. Dans l'après-midi, il entra dans la plaine de Médieu, favorisé par un délicieux jour d'automne.

En entrant dans la vallée de Médieu, sa pensée était distraite par la fable qu'il allait conter aux braves gentilshommes campagnards pour se ménager un accueil favorable.

Nicloux, en le privant de ses bottes et de sa valise, lui avait porté un coup plus funeste qu'en lui enlevant sa bourse.

Il ne représentait plus ; même dans les villages, le rôle de gentilhomme qui lui avait si bien réussi et auquel il s'était habitué semblait lui être interdit.

Quand retrouverait-il un tailleur comme celui de Pont-Servan ?

Songeant ainsi il arriva à cette croix de chemin qu'on lui avait indiquée.

Il n'y fit pas attention. Son cheval, la bride sur le cou, le menait. Celui-ci au lieu de prendre à gauche, prit à droite et au grand trot.

Celle nouvelle allure n'étonna pas son cavalier.

« Il a mal déjeuné, pensa don Ramire et sent l'écurie d'un village voisin. »

Des jardins et des chaumières apparurent en effet, et bientôt il atteignit une grande allée de noyers au bout de laquelle s'élevait une énorme habitation carrée couverte de tuiles et ornée d'un colombier à girouettes armoriées.

« Voilà Médieu », se dit don Ramire.

Sa monture s'élança dans l'allée en hennissant.

En quelques rapides foulées, il pénétra dans la cour du château.

Plusieurs valets qui causaient devant la porte s'avancèrent au-devant du voyageur et celui-ci leur demanda s'il pouvait être introduit près de leur seigneur et maître.

Sur leur réponse affirmative, il pria un palefrenier de tenir sa monture et précédé d'un autre domestique entra au château.

— Qui dois-je annoncer ? demanda ce dernier.

— Le chevalier de Nozères, répondit don Ramire.

Et il se trouva bientôt dans une vaste salle déjà pleine de l'ombre du soir. Aux deux côtés de la cheminée antique, ornée de trophées de chasses, se tenaient le seigneur et et sa dame, qui se levèrent pour répondre à son salut. Invité à parler :

— Seigneur, dit-il, le chevalier de Nozères à l'honneur de vous demander l'hospitalité. Je me dirigeais vers Paris ou m'appellent mes affaires, emportant avec moi une assez forte somme, lorsqu'en entrant dans la forêt de Nérée je fus traîtreusement assailli par mes valets, jeté en bas de cheval et dépouillé de tout ce que je possédais. Un de ces coquins me prit même mes bottes. Je ne dus la vie qu'au secours de braves bûcherons accourus à mes cris. Ma première pensée fut de m'adresser à M. de Nérée, mais j'appris que ce gentilhomme était absent, et de plus on me fit remarquer que mes voleurs s'étaient enfuis vers votre vallée et je me dirigeai de votre côté pour vous signaler les coupables, prendre votre conseil et enfin vous demander asile pour cette nuit.

Le seigneur, un gros homme tout rond, à l'air bonasse, lui répondit :

— Soyez le bienvenu, monsieur le chevalier, nous aviserons ensemble dès demain à retrouver les coupables. Le malheur qui vous frappe est assez extraordinaire, car depuis longtemps, chez nous, on ne parle pas de brigandage, mais il n'est pas sans précédent. Asseyez-vous. Remettez-vous de vos fatigues et ne désespérez pas de retrouver les voleurs. Vous nous ferez les portraits de vos domestiques.

Tandis que le seigneur parlait, sa femme, jeune, élégante et très jolie ne quittait pas don Ramire des yeux.

Ordre fut donné de mettre la monture du voyageur à l'écurie, mais l'intelligent animal n'avait pas attendu qu'on l'y conduisît et s'y était rendu de lui même, à la surprise et à l'amusement des domestiques qui s'écriaient :

— Mais c'est Fringant!.. C'est lui!.. On le jurerait!..

En attendant le dîner, dont avec une joie secrète le voyageur entendait mettre le couvert dans une salle voisine, on s'entretint de la beauté de l'automne dont on était favorisé et de la fertilité de la vallée.

— Un bûcheron, dit le chevalier de Nozères, m'a beaucoup vanté le domaine et le seigneur de Médieu.

— En effet, répondit la dame, ils méritent tout éloge.

— M. de Médieu, ajouta le mari, bien que très âgé, s'occupe encore de ses cultures : il parcourt ses champs, surveille ses domestiques et la prospérité de sa terre assure le bien-être de ses paysans. Nous vous voyons souvent.

— Comment donc ? interrompit le voyageur. N'est-ce pas à lui que j'ai l'honneur de parler?

— Non, monsieur le chevalier, vous êtes ici chez le seigneur de Beauval.

— Ah ! fit don Ramire suffoqué.

— Vous vous êtes donc trompé de porte?

— Je l'avoue, monsieur, je me croyais à Médieu. On m'avait dit qu'à une croix de chemin je devrais prendre à gauche.

— Justement et vous avez pris à droite... Nous tâcherons, M. le chevalier, dit M. de Beauval en riant, que vous n'ayez pas à vous repentir de votre méprise. Deux ou trois jours plus tôt, cette erreur eût été fort désagréable, car nous étions absents, madame et moi, nous étions aller chasser chez le baron de Hautvilly, dont la forêt est riche en cerfs... Ce pauvre baron ! Lui aussi a été volé dernièrement pendant notre séjour à Hautvilly par un coquin de valet qui s'était entendu avec un brigand que le baron s'apprêtait à pendre.

— Sont-ils arrêtés? demanda don Ramire.

— Non, pas encore; mais cela ne peut tarder, on a eu de leurs nouvelles et le fils du châtelain leur donne la chasse. Pour comble, les coquins en prenant la fuite ont enlevé mes deux meilleurs chevaux de selle.

— Vraiment ! Les reconnaîtriez-vous ?

— Le domestique, oui; quant au brigand je ne l'ai jamais vu.

— Mais, fit M^me^ Octavie, qu'ont-ils donc à crier et rire ainsi dans la cour? Ils appellent : Fringant ! Fringant !

— C'était, dit M. de Beauval, le nom de mon cheval de chasse.

— L'auraient-ils retrouvé? reprit la dame.

— C'est de la plaisanterie, c'est de l'enfantillage.

M^me^ de Beauval s'approcha de la fenêtre et aperçut le cheval que l'on conduisait à l'abreuvoir, dans la cour.

— Mais, fit-elle, en vérité, on jurerait que c'est lui.

— N'est-ce pas le cheval de M. le chevalier ?

— Oui, mais pourtant... Venez voir vous-même, mon ami.

Don Ramire regrettait vivement la forêt de Nérée.

M. de Beauval étant allé voir, par complaisance, s'écria à son tour :

— Parbleu, je suis de votre avis et la ressemblance est inimaginable !..

Puis revenant vers don Ramire :

— D'où tenez-vous ce cheval, M. de Nozerès ?

— Mais, répondit celui-ci, il serait possible, car il me vient de l'un des bandits.

— Comment ! exclama de Beauval. Vous venez de me dire que les voleurs étaient vos domestiques?.. Il y a contradiction.

— Je me suis mal exprimé, j'ai voulu dire un des voleurs.

— Ils allaient vous tuer sans le secours des bûcherons accourus à vos cris, et l'un d'eux aurait abandonné son cheval ?

— Parfaitement.

— Permettez-moi, monsieur, de vous dire que tout cela est bien extraordinaire.

— Douteriez-vous de ma parole ?

— Jusqu'à plus ample explication, oui, répondit M. de Beauval avec fermeté.

— Rien de plus simple, le bandit avait intérêt à s'emparer de ma monture en abandonnant la sienne.

— Pourquoi ?

— Afin d'enlever du même temps ma valise.

M. de Beauval, l'homme le plus crédule que Ramire pût rencontrer, l'écoutait et le considérait avec méfiance.

Ne sachant que répondre :

— Allons voir le cheval, dit-il.

Tous deux furent à l'écurie. Aucun doute n'était permis. Les harnais portaient le chiffre du propriétaire.

— Je suis vraiment heureux, disait don Ramire de, cette coïncidence qui vous ramène votre cheval. J'en suis heureux... répétait-il.

Sur un banc, près de là, on avait déposé le portemanteau du voyageur.

Sous les courroies qui le fermaient, M. de Beauval aperçut dans sa gaine de cuir fauve une dague... arme de chasse et précisément celle qui avait si maltraité M. de Hautvilly.

— Tiens ! fit-il étonné, une dague !... Vous chassez, monsieur le chevalier ?

— Quelquefois.

M. de Beauval tira l'arme de dessous les courroies et à l'entrée de la gaine reconnut l'écusson de Hautvilly frappé en rouge dans le cuir.

— Ah ! vraiment ! fit-il, voici qui est plus étonnant encore.

Il tira la dague, comme pour sa défense, et regardant le prétendu chevalier :

— Parbleu ! dit-il, je me souviens à cette heure de ce que m'a raconté le baron : — Ne seriez-vous pas don Ramire ?

— Que voulez-vous dire, monsieur ? fit celui-ci d'un air hautain.

— Pas d'enfantillage ! s'écria de Beauval avec animation, dans votre équipage je vous trouve avec mon cheval et la dague du baron !... Vous êtes don Ramire...

— Don Ramire ?

— Oui, le brigand enfermé à Hautvilly qui s'est échappé et après avoir volé le baron a tenté de l'assassiner, avec cette arme même !

— Prenez garde, monsieur ! fit le bandit en portant la main à son épée,

— Garçons ! cria de Beauval, emparez-vous de cet homme, c'est un brigand.

Don Ramire tira l'épée, prêt à s'ouvrir un passage, mais un gaillard solide placé derrière lui, lui saisit le poignet, d'autres se jetèrent sur lui. Affaibli par ses blessures, il se laissa désarmer.

L'épée fut remise à M. de Beauval qui, en examinant la poignée, vit sur la coquille d'argent un R !...

Ils se sont précipités l'un sur l'autre.

Dernière preuve.

— Ah! l'aventure est bonne, fit-il.

Puis à ses valets :

— Enchaînez-le solidement aux pieds, aux bras, à la ceinture. C'est le plus dangereux des coquins.

Attirée par tout ce bruit, Mme Octavie était descendue dans la cour. Elle se trouva sur le passage de don Ramire au moment où on l'emmenait en prison, et celui-ci lui dit à mi-voix :

Au nom de Norbert, sauvez-moi!...

XXXII

NOUVELLE RUSE DE DON RAMIRE

Les mots jetés en passant à Octavie avaient produit leur effet.

Son secret appartenait à ce misérable qui pouvait le livrer à son mari, elle en fut bouleversée. La tristesse peinte sur son visage faisait donc un vivant contraste avec la joie qui gonflait et élargissait celui de M. de Beauval.

Jamais le digne gentilhomme n'avait été aussi joyeux.

Quelle capture!... quel triomphe!... Il n'y manquait que la prise de Nicloux. Et ce qu'il y avait de flatteur pour lui, c'est que dans cette aventure il entrevoyait le fameux doigt de la Providence.

Le Ciel s'était intéressé à M. de Beauval ; il se mêlait de ses affaires.

Après avoir donné un libre cours à sa jubilation, il se demanda, au dessert, ce qu'il avait à faire.

Don Ramire lui avait volé son cheval ; il avait le droit de le pendre.

Ce scélérat étrennerait la potence de sa justice seigneuriale. On aurait le plaisir d'avoir un pendu, ce qu'on n'avait jamais vu à Beauval, et le baron serait invité.

Ou devrait-il le remettre aux de Hautvilly qui avaient des droits de priorité ?... En tout cas son intention n'était pas de le tenir longtemps à la chaîne.

Entre plusieurs plaisirs il n'avait que le choix.

— Ce serait, dit-il à sa femme, une occasion pour nous d'inviter le baron et son fils.

— M. de Hautvilly est encore souffrant, répondait Octavie et l'on ne sait ou est Norbert.

— Je vais leur envoyer quelqu'un pour les instruire de l'événement.

— Cela se peut, répliqua-t-elle, mais ne vous pressez point ; la nuit porte conseil. La prise de cet individu qui vous réjouit si fort, me paraît fort embarrassante. C'est un coquin très dangereux.

Et comme il paraissait mal disposé à l'écouter elle ajouta :

– Êtes-vous bien sûr que ce brigand s'est trompé de chemin en venant chez nous ? Ne nous a-t-il pas donné la préférence entre les différentes proies qui s'offraient à lui dans cette vallée ? N'a-t-il pas agi de concert avec d'autres ? Pourquoi Nicloux n'était-il pas avec lui ?... Nicloux était connu de nous, lui ne l'était pas. Qui nous dit que ce dernier, avec des complices, ne sont pas postés aux environs, n'attendant que le signal de leur chef ?

Si vous êtes prudent vous veillerez et vous armerez nos serviteurs ; notre maison n'est pas forte. Rien ne la met à l'abri d'un coup de main.

Ces observations étaient justes et donnèrent à réfléchir à M. de Beauval.

— Auriez-vous peur, Octavie ? fit-il.

— Non ; mais le courage n'exclut point la prudence.

— Vous avez raison ; je vais donner des ordres en conséquence.

— Tâchez donc de savoir la vérité sur Nicloux, insista la jeune femme.

— Il me manque celui-là ! fit de Beauval en se levant pour procéder à des mesures de sûreté, qui n'étaient pas inutiles.

Mme de Beauval voulait aussi avoir le temps de réfléchir. Elle avait besoin d'entendre don Ramire.

Que savait-il ?... Que pouvait-il dire ? Et en supposant qu'il dît toute la vérité, quelle preuve en pourrait-il donner ?

Elle examina l'affaire sous toutes ses faces.

Si Ramire était prêt à la dénoncer, ses accusations sans preuves ne seraient pas écoutées de M. de Beauval, mais d'un autre côté, il serait très dangereux et compromettant pour elle d'avoir un entretien secret avec lui.

Elle en examina les moyens et demeura indécise.

Une autre idée enfin ajouta ses tourments : « Ramire n'avait-il point des nouvelles de Norbert ? »

Cependant le bandit, mis aux fers dans un caveau étroit et noir, supputait ses chances d'évasion, tout en maudissant sa destinée.

« Décidément je baisse, se disait-il, je me rouille ; je ne suis plus le daron des bois de Verrières et de Limours. Moi qui ai résisté à la *pousse*, je me laisse prendre comme un niais par des pantes dont je n'aurais dû faire que deux bouchées. — J'ai voulu finauder et de loup que j'étais me faire renard, — voilà ce qui m'a perdu.

« Maintenant, pour me tirer de cette carruche de province, il me faudra encore avoir recours à la ruse.

« Le piège à la petite femme est amorcé. Mais la poulette croquée, je ne m'occuperai plus de si pauvre gibier, je redeviendrai loup ; je referai ma fortune sur les grandes routes, à la pointe du couteau !

« Laissons les vanités de la gentilhommerie. Il vaut mieux être roi des chemins que misérable aventurier. »

Le lendemain, M. de Beauval, qui était censé avoir réfléchi, se décida à écrire à M. de Hautvilly.

Dans sa lettre, après avoir raconté au baron l'étrange méprise de don Ramire et ce qui s'ensuivit, il lui demandait s'il le réclamait devant son tribunal ou s'il consentait à ce que sa carcasse ornât les fourches patibulaires de Beauval.

S'il optait pour ce dénouement, il le priait, lui et Norbert, de venir assister au jugement et à l'exécution.

M. de Beauval avait désappris d'écrire, la composition et la rédaction de cette lettre furent l'œuvre de sa femme et exigèrent une partie de la journée. Elle ne put être remise que le jour suivant au valet qui la porta au château de Hautvilly, à environ dix lieues de Beauval.

En attendant la réponse du baron, notre gentilhomme parcourut les environs sur son bon cheval Fringant, afin de questionner les paysans au sujet de Nicloux et de les prévenir. Il y avait longtemps qu'on n'avait vu passer un étranger dans la contrée.

De son côté, Mme Octavie ne bougea point et n'alla point trouver le prisonnier ; malgré la grande envie qu'elle en avait. Elle devait attendre la réponse du baron et peut-être arrivée de Norbert. Si le baron venait, elle trouverait en lui un défenseur, et Norbert.

ne supporterait pas les accusations de don Ramire ; si ni l'un ni l'autre ne venaient, elle n'aurait qu'à presser l'exécution de ce misérable dont les accusations seraient méprisées par son mari.

Ayant ainsi pris son parti, elle ne resta plus occupée que de Norbert

Comme il arrive à tout le monde en pareille circonstance, elle se forgeait au sujet de l'absence prolongée de celui-ci les idées les plus chimériques.

Elle était restée frappée de son départ précipité, en pleine lune de miel, alors qu'elle s'efforçait de retenir son mari à Hautvilly et que les blessures du baron favorisaient leur liaison. Elle ne pouvait croire à son désir de vengeance, et se demandait s'il n'avait pas imaginé un prétexte pour rompre avec elle. « Sans doute, se disait-elle, je n'ai pu chasser entièrement de son cœur le souvenir de Jeanne. »

Puis, suivant le fil logique de cette supposition, elle se disait que Norbert était allé rejoindre son ex-fiancée et avait attendu pour rentrer chez son père qu'elle en fût partie.

Ces réflexions n'étaient pas sans souffrance.

La passion qui les avait brusquement jetés dans les bras l'un de l'autre n'était sans doute qu'un caprice des sens, mais chez elle, à qui aucun autre sentiment ne faisait diversion, ce caprice-passion était devenu de l'amour.

La solitude à Beauval le lui faisait comprendre et la jalousie qui s'éveillait le lui faisait sentir.

Un peu d'orgueil féminin s'y ajoutait aussi. La rupture de Norbert, — s'il y avait rupture, — avait été d'une brusquerie brutale et blessante difficile à pardonner. On ne s'échappe pas ainsi tout chaud des baisers d'une femme jeune, belle et qui vous aime, sans lui dire seulement adieu.

C'était lui faire injure et agir comme un gougeat ; Norbert en était incapable.

Elle en était là dans ses amères réflexions quand tout à coup, rapide comme l'éclair, terrible comme la foudre, une pensée lui traversa l'esprit.

« Si ce Ramire avait tué Norbert?... »

Elle en pâlit et un frisson d'horreur la parcourut tout entière.

Elle se rappela que le baron avait craint pour les jours de son fils et pendant quelque temps elle fut de nouveau tourmentée du désir d'interroger le bandit.

A tant de causes de tourments il fallut que M. de Beauval ajoutât encore. N'ayant jamais eu de cause criminelle à juger, pour l'étrenne de ses fourches patibulaires il voulait des assises solennelles, où il s'entourerait d'une sorte de jury composé des plus notables de ses villages.

Octavie combattit vivement ce projet.

— A quoi bon, disait-elle ; c'est faire à ce bandit beaucoup trop d'honneur. Et ne craignez-vous qu'il en profite, lui qui a meilleure langue que vous probablement, pour tenir cent propos qui nous rendront ridicules ?

— Quels propos ?

— Que sais-je !...

— Mais j'ai mes hommes d'armes pour lui fermer la bouche.

— Alors ce n'est pas la peine de l'inviter à parler. Et ce n'est pas tout.

— Quoi donc ?

— Il peut profiter de la séance pour se venger à sa manière de nos amis de Hautvilly.

— Où avez-vous donc l'esprit, Octavie, pour chercher tout cela ?

— Mais, moi aussi, ces idées me viennent naturellement à l'esprit. Dans une affaire, je me demande d'abord où est l'utilité et je me borne à elle, j'élague le superflu qui presque toujours est nuisible. Vous voulez pendre un coquin, mon ami ; vous avez droit de haute et basse justice sur votre terre, une potence dressée devant le château qui en avertit, des hommes d'armes, deux hommes chargés spécialement des exécutions judiciaires et munis des instruments indispensables, eh bien ! qu'attendez-vous? Envoyez chercher le curé de Beauval qui le confessera, car ce misérable a une âme et nous n'avons aucun droit sur elle.

Lorsqu'il sera préparé à monter au ciel, faites-le monter, la corde au col, à la potence et pour plus de précaution encore faites-le bâillonner.

— Mais pourquoi bâillonner ? fit M. de Beauval, étonné de l'insistance de sa femme à priver de la parole le condamné.

— C'est plus décent, se contenta de répondre Mme Octavie.

— C'est toujours de l'enfantillage, repartit son mari. Enfin nous verrons. Tout est subordonné à la réponse du baron. Si M. de Hautvilly vient à Beauval, il sera indispensable de l'inviter à siéger comme juge à côté de moi. Il y aura sur l'estrade deux fauteuils égaux, un pour lui, un pour moi. Je suis certain qu'il sera bien aise de dire son fait à ce coquin. Et vous direz ce que vous voudrez, Octavie, mais ce ne sera pas un mal de convier nos vassaux au spectacle. Une pendaison exerce toujours une heureuse influence sur l'esprit des vilains. Cela instruit les enfants et amuse les femmes ; les pendus, vous savez, ce n'est pas comme les décapités, c'est toujours drôle.

Mme de Beauval ne répliqua rien, elle se résigna aux volontés supérieures et ignorées de la Providence. Les pendaisons sont inscrites dans le Ciel tout comme les mariages. Le fil de la destinée commence parfois, comme tiré du fuseau de la vierge, facile à rompre, mais doux et léger à porter ; avec le temps, il devient fil de soie, ou de lin ou de chanvre, puis il arrive qu'il s'épaissit et devient corde à bourreau et couïc !...

Enfin le messager envoyé à Hautvilly revint apportant du baron une lettre dont la teneur suit :

Très honoré monsieur de Beauval et ami,

« En réponse à votre aimable lettre par laquelle vous nous invitez, moi et mon fils « Norbert, à venir à Beauval pour le jugement et la pendaison du brigand Ramire, j'ai « l'honneur de vous informer, en vous remerciant, que je suis encore souffrant de mes « blessures et incapable de monter à cheval. Je suis aussi obligé de demeurer à Haut- « villy, mon fils Norbert n'étant pas encore de retour. Le grand souci que j'ai de son « absence m'empêche de prendre part à aucune fête ou cérémonie, aussi bien chez moi « qu'en tout autre lieu. Je vous félicite d'avoir retrouvé un de vos chevaux, je regrette « que vous n'ayez pas le second et les trois cent cinquante pistoles que les deux coquins « ont emportés. Faites donc bonne et prompte justice et sur ce, croyez-moi votre servi- « teur et ami,

« François, *baron de Hautvilly.* »

Après avoir pris connaissance de cette réponse, Mme de Beauval fut étonnée que le baron attendit encore le retour de son fils. Et rendant la lettre à son mari.

— Alors, dit-elle, point de cérémonie, de jugement ?

— Non, répondit celui-ci, on le pendra à la bonne franquette

— Demain ?

— Non, demain c'est vendredi.

— Alors après-demain ?

— Oui, sans faute. Je vais faire prévenir le curé de Beauval.

Sur ces paroles, le bon genthilhomme s'éloigna, laissant sa femme à ses réflexions. Mais à peine sur le chemin, il se dit : « En définitive, je ne puis expédier cet individu dans l'autre monde sans forme de procès. Ma femme ne veut pas lui laisser le temps de parler, ce n'est pas juste, je ne puis le condamner sans l'entendre. Peut-être aussi me dirait-il ce qu'il a fait de mon second cheval et de l'argent du baron. S'il compte sur Nicloux pour le délivrer, en se voyant abandonner de celui-ci, il me dénoncera peut-être sa retraite. « Je regrette, dit le baron, que vous n'ayez pas retrouvé mes trois cent cinquante pistoles. » Il y a de l'amertume dans ces paroles et comme une invitation à rechercher la somme volée; je vais voir ce Ramire.

Et il se rendit en effet dans le caveau.

XXXIII

ENTRE DON RAMIRE ET M. DE BEAUVAL

Précédé du valet chargé de la nourriture du prisonnier, M. de Beauval fut introduit près de celui-ci. Le logis ténébreux ne sentait pas bon ; comme l'ours de la fable, il boucha sa narine, mais il n'osa faire sortir le bandit, tant il le redoutait.

Afin d'abréger l'entretien, il fit part aussitôt à celui-ci de ses intentions.

- Ramire, lui dit-il, vous serez pendu après-demain.

— Pourquoi pas de suite ?

— Le temps nous manque aujourd'hui.

— Ah !... Et demain ?

— C'est vendredi. Je vais aller prévenir le curé.

— Excellente idée ; sa visite me fera plaisir, je m'ennuie.

— J'ai renoncé à vous mander devant mon tribunal, ayant les preuves évidentes de vos crimes.

— Vous avez eu tort, il faut toujours respecter les formes de la justice. Sans les formes la justice n'est plus rien.

— Avez-vous quelque révélation à me faire ?

— Oui, j'en ai quelques-unes.

— Parlez donc, je vous écoute, mais soyez bref.

— D'abord celle-ci : « Vous êtes cocu. »

— Ne m'insultez pas ! s'écria M. de Beauval avec calme.

— Il n'y a pas d'insulte.

— Je puis vous faire bâtonner.

— Cela ne changera rien à la chose. Vous vous fâchez, cela prouve que vous ignoriez.

— Déjà votre complice Nicloux est venu me chanter la même calomnie.

— Oui, c'était à mon instigation. J'espérais alors que vous surprendriez les coupables et qu'en vous vengeant de Norbert vous me vengeriez aussi. Vous n'en avez rien fait; je n'en suis pas surpris. L'état de cocu rend aveugle et sourd, autrement le mariage ne serait pas possible; et vous devez avoir un bien beau ménage. car je n'en vis oncques aussi endurci que vous.

— Oh ! gronda entre ses dents le gentilhomme, je ne sais pas ce qui me retient de te clouer la langue de mon épée !

— Vous savez le proverbe: Quand le malade bat son médecin...

— Je sais que tu es un menteur.

— Qui vous l'a dit ?... le baron ?... je ne lui ai dit que des vérités et la preuve c'est qu'il a renoncé à la petite Jeanne que son fils adorait et pour laquelle il avait de l'estime et de l'amitié. Jeanne a restitué aux pauvres la fortune volée par ses parents et s'est retirée dans une abbaye. Mais toute vérité n'est pas agréable à entendre et pour me récompenser de mes bons avis, le baron m'a enfermé dans un cachot et comme vous il m'aurait volontiers cloué la langue.

— Tu lui as volé trois cent cinquante pistoles ?

— Peut-être bien, je n'ai pas compté.

— Où sont-elles ?

— Dans la valise de Nicloux qui, profitant d'une blessure qui me retenait au lit, m'a tout pris et s'en est allé.

— Où cela ?

Don Ramire sourit.

— Vous êtes naïf et cela ne m'étonne pas que...

Il n'osa achever.

— Enfin ce sont de nouvelles histoires ! Tu mens comme un charlatan, comme un bandit que tu es ; cette blessure...

— Je l'ai reçue de Norbert.

— Ah ! oui-da ! de Norbert. Justement on ne sait où il est.

— Je le sais trop, moi. Nous nous sommes battus, il y a quelques jours et nous sommes restés tous deux sur le carreau.

— Et puis ? fit de Beauval avec vivacité.

— J'avais le ventre ouvert et un coup à la hanche ; je me suis rétabli.

— Et lui ?

Il n'était guère mieux que moi ; je ne l'ai plus revu, mais on m'a dit qu'il se rétablissait.

— Où est-il ?

— Cela vous intéresse ?

— Oui.

— Vous craignez pour ses jours

— Pas d'insolence !

— Et vous, si ce que vous voulez savoir vous intéresse réellement, sachez me le demander autrement que la menace à la bouche. Vous obtiendrez tout de moi si vous le voulez.

— Comment cela?

— A la condition que j'obtienne tout de vous.

— Mais qu'obtiendrai-je?

— La vérité, les preuves, des preuves à vous crever les yeux sur votre état de cocu chronique et fieffé.

— Encore!...

— Si vous voulez que je me taise, n'en parlons plus.

— Mais où sont les preuves?

— Je ne les ai pas sur moi, mais je vous les procurerai à la condition...

— Oui-da! que je te relâcherai?

— Sans doute.

— Pas si bête!... Est-ce là tout ce que tu as à me dire?

— Oui.

— Eh bien! brisons-là. En voilà assez: t'écouter plus longtemps serait de l'enfantillage.

Et le digne gentilhomme, reprenant la lanterne déposée près de lui, tourna le dos au prisonnier et appela son valet pour refermer la porte.

Il était furieux, indigné, mais cette fois il avait senti la morsure de la vipère. Sa femme le voyant revenir lui demanda s'il avait prévenu le curé.

— Non.

— D'où venez-vous donc?

— De la prison.

— Tiens!

— Eh bien! fit-il d'un ton bourru, n'avais-je pas le droit d'interroger le prisonnier?

— Que vous a-t-il dit?

— Cela ne regarde que moi.

— Ah!... fit Octavie blessée et suffoquée de cette réponse brutale.

Elle remarqua alors que son mari avait l'air bouleversé. Jamais il ne lui avait parlé ainsi. Que s'était-il donc passé? Elle trembla.

Le reste de la journée ne fit qu'accentuer davantage le brusque changement survenu dans le caractère de M. de Beauval. Cet homme si doux, si pacifique, était devenu grincheux et sombre.

Impossible d'en tirer dix paroles de suite. Le malheureux était atteint dans la foi absolue sur laquelle jusqu'alors avait reposé son bonheur. Comme tous les crédules et les confiants, il allait tomber dans l'excès de l'incrédulité et de la méfiance qui, sous une forme opposée, ne sont qu'une nouvelle crédulité. Il allait croire à tout le mal possible et impossible qu'on lui dirait et qu'il imaginerait de sa femme.

Nous sommes ainsi faits.

La jalousie naît et se développe à la mesure de notre passion.

A une confiance absolue succède une méfiance insensée.

Ce changement s'opère plus ou moins vite, mais une fois en train on ne s'arrête plus, jusqu'à ce que la souffrance engendre la haine ou la folie.

— Vous êtes blessé, mon gentilhomme.

L'amour a son optique et ses mirages. L'objet aimé pour lui n'est point tel qu'il est, mais tel qu'il lui paraît. Quand la passion, qui est sa lumière, baisse, se calme, l'objet aimé subit à sa vue de rapides et profondes modifications. C'est alors que celui qui aime croit avoir été trompé et, tout en reconnaissant son erreur, en impute la faute à la personne aimée.

Les qualités avaient été exagérées par la lumière intense de la passion, les défauts avaient été atténués ou pris pour des qualités ; tout reprend ses proportions naturelles, et l'on se dit : « « Je vois clair maintenant ; fou que j'étais !... » On critique et on juge ce que l'on adorait aveuglément.

Le prestige dissipé, on réunit pièce à pièce un dossier.

Les souvenirs comparaissent et déposent successivement à la barre du juge.

L'instruction se fait.

Mais à mesure qu'elle avance, on ne s'aperçoit pas qu'on a changé d'optique et que la crédulité primitive, comme nous l'avons dit, n'a fait que prendre une forme nouvelle, qui, elle aussi, altère la vérité, dénature les objets avec une partialité inconsciente.

L'instruction faussée rend le juge injuste.

Telle est, à grands traits, la marche de la jalousie.

Maintenant, lorsque l'événement ou les faits acquis la justifient, sans cesser d'être exagérée, elle est néanmoins dans le vrai.

Ce dernier cas était celui de M. de Beauval. Sa femme était coupable, mais avant de s'en convaincre il allait lui faire un procès en règle.

Il reprit donc tout ce que lui avait dit Nicloux. Il se rappela quantité de faits douteux qu'il avait excusés avec une facilité incroyable. Les tête-à-tête de chaque jour dans la forêt, de chaque soir au château, auraient dû l'avertir. La rencontre de sa femme dévêtue dans la chambre de Norbert au moment où l'on assassinait M. de Hautvilly aurait dû lui ouvrir les yeux.

S'il faisait un retour sur lui-même, il devait s'avouer aussi qu'il n'avait rien fait pour prévenir son malheur.

Tous les grands chasseurs, c'était chose connue, étaient destinés aux cornes. Il aimait... mais l'amour, comme la foi, se prouve par son culte. Et comment vivait-il ?

Dès le petit jour son piqueur sonnait le départ; il s'habillait, embrassait sa femme endormie, montait à cheval et partait pour la forêt. Vers midi, une heure, la bête était forcée et mise à mort. On déjeunait —et de quel appétit — dans une auberge des environs. Vers trois heures, on quittait la table et parfois on disait un mot à l'hôtesse ou à sa servante, avant de reprendre le chemin du château. On rentrait fatigué, on soupait en dormant et à peine au lit, on ne faisait qu'un somme.

Et le lendemain c'était à recommencer. Aujourd'hui le cerf, demain le chevreuil ou le sanglier.

Pendant ce temps, que devenait la jeune femme, seule au logis, sans distraction ?

Cette vie,d'un naturalisme abrutissant, était celle d'un grand nombre de seigneurs, petits et grands, qui vivaient sur leurs terres.

Et nous avons connu de simples roturiers qui, quel temps qu'il fit, tous les jours de l'année partaient pour la forêt et ne rentraient que le soir.

M. de Beauval eut encore assez de bon sens pour convenir avec lui-même qu'il n'était pas sans reproches, mais il se disait que sa femme n'avait rien fait pour le retenir auprès d'elle.

Enfin se comparant à Norbert, qui avait quinze ans de moins que lui, et des dons naturels dont il était privé, il ressentait tous les aiguillons de la jalousie.

Il le voyait tel qu'il ne l'avait jamais vu, plus élégant, plus séduisant qu'il ne l'était en réalité et il le haïssait.

Ce bouleversement moral se trahissait dans sa physionomie et sa femme le remarquait avec effroi.

A plusieurs reprises, avec de grandes précautions de langage, elle tenta de l'inter-

roger, mais en vain. Il la fuyait, à table se plaignait sans cesse et sans raison du service et de la cuisine, et se dérobait après les repas.

Le vendredi et le samedi passèrent; il ne fut plus question de pendre le prisonnier. M. de Beauval se débattait contre le désir croissant d'aller de nouveau questionner ce dernier.

Où était Norbert?

Puis ne connaissait-il pas quelque particularité?

Il avait honte de pareilles questions adressées à un semblable individu, mais la jalousie le travaillait si bien qu'un soir il retourna au cachot.

Don Ramire, qui, au fond, était fort affaibli et découragé, fit encore bonne contenance et le reçut la raillerie aux lèvres :

— Eh bien, cette *veuve*? (la potence) à quand la noce? Ce devait être pour samedi passé. La corbeille de mariage n'est donc pas prête?

— Je veux savoir où est Norbert?

— Cherchez.

— Vous le savez?

— Oui.

— Dites-le-moi.

— Quelle récompense me donnerez-vous?

— Laissons cela.

— Parlons-en au contraire.

— N'êtes-vous pas déjà assez récompensé de ne pas être mis à la torture?

— Non.

— Que vous faut-il?

— La liberté d'abord.

— Ouais!

— Cinquante écus et un cheval passable. Je ne suis pas trop exigeant. A cela vous joindrez un peu de linge, dont j'ai grand besoin.

— C'est donc vrai que vous avez été dévalisé?

— Tout ce qu'il y a de plus vrai.

— Et votre duel avec Norbert?

— Egalement.

— Eh bien où est Norbert?

— Promettez-vous?

— Oui, soit.

— Il me faut un serment sur le Christ.

— Plus tard; nous n'avons pas de christ ici.

— J'attendrai.

— Vous me ferez mourir d'impatience, s'écria M. de Beauval.

— Et quand vous saurez où est Norbert, reprit don Ramire, que ferez-vous?

— J'aviserai.

— Je le devine, moi, ce que vous ferez.

— Ah?

— Oui, quelque sottise. Vous irez le trouver, n'est-ce pas? Lui demander une expli

cation, oh ! que vous êtes né coiffé !... Huit jours plus tard Norbert sera ici votre meilleur ami, et votre premier coadjuteur conjugal. Moi, je serai convaincu de mensonge.

Est-ce le mariage qui vous a rendu aveugle, ou l'êtes-vous de naissance ?

— Je ne suis pas, dit M. de Beauval, aussi aveugle que vous le supposez. Je sais ce que je dois faire pour découvrir la vérité.

— Vous inviterez le jeune homme à venir à Beauval et là vous surveillerez sa conduite, n'est-ce pas ?

M. de Beauval garda le silence.

— Le piège est grossier; s'il ne le devine, votre femme le sentira. Mais est-il probable qu'il acceptera votre invitation? Je ne le crois pas; son père l'attend avec impatience.

Alors vous rentrerez bredouille à Beauval et vous vous rattrapperez sur les chevreuils et les cerfs.

— S'il n'accepte pas, c'est qu'il ne sera pas très amoureux.

— Il y a plusieurs raisons pour qu'il refuse; la première je vous l'ai dite, c'est qu'il est attendu par son père; la seconde c'est qu'il sera prévenu par votre femme.

— Oh! oh! fit M. de Beauval.

— Je suis sûr que vous lui avez déjà conté tout ce que je vous ai dit?

— Vous vous trompez, je n'en ai pas soufflé le mot.

— Vraiment. Vous m'étonnez.

— Je vous le dis.

— Eh bien ! gardez toujours le même silence. Et voulez-vous me laisser la partie

— Qu'entendez-vous par là ?

— Voulez-vous que je vous amène Norbert à Beauval ?

— Ouais ! que je vous lâche, n'est-ce pas ?

— Non, du fond de mon cachot.

— En lui écrivant?

— Non.

— Alors comment ? Dites ce qu'il faudra faire ?

— Que votre femme sache seulement que je sais où est Norbert et que je vous ai parlé de lui ; qu'elle éprouve la curiosité de venir me parler et je me charge du reste.

— Hum ! fit de Beauval réfléchissant à cette proposition.

— Mais avant tout, insista don Ramire, jurez-moi par ce que vous avez de plus sacré que vous me rendrez la liberté ainsi que je vous l'ai demandé.

— Sur mon honneur de gentilhomme, répondit de Beauval, je vous le jure !

— Faites donc ce que je vous ai dit, repartit don Ramire, laissez à votre femme toute liberté d'action, et je vous réponds de vous livrer les deux coupables en délit flagrant.

Il mettait dans ses paroles un tel accent d'assurance, qu'il fit passer sa conviçtion chez le brave gentilhomme.

— Allons, fit-il, nous verrons bien.

Et il se retira fort perplexe.

Au repas de midi il dit, devant sa femme, à un domestique, de porter au prisonnier un plat de viande de sa table et une bouteille de vin.

Mme Octavie en fut très étonnée ; c'était ce qu'il voulait.

— Comment, fit-elle, d'où vient donc ce changement subit ?

— Ne pouvant le réduire par la rigueur, répondit le mari, j'ai recours aux moyens contraires pour lui arracher ses secrets. Il sait où est l'argent volé au baron. Il m'a parlé de Norbert qu'il prétend avoir rencontré récemment. Il entoure cette rencontre de grands mystères et voudrait obtenir sa liberté par des histoires. C'est un rusé compère.

XXXIV

CONSÉQUENCE PRÉVUE PAR DON RAMIRE

La curiosité et l'inquiétude surmontèrent à la fin tous les scrupules d'Octavie et dès qu'elle ne se crut pas observée, elle se fit conduire auprès du prisonnier.

— Que vous avez été longtemps à vous décider, madame, lui dit celui-ci, j'ai fait ce que j'ai pu ; maintenant n'arrivez-vous pas trop tard ?

— Je ne vous comprends pas, monsieur, répondit Mme de Beauval. Vous m'attendiez donc ?

— Oui, madame.

— Pourquoi ?

— Pour vous dire que M. Norbert de Hautvilly veut avoir avec vous un dernier, — ou plutôt un suprême entretien.

— Vous l'avez vu ?

— Oui, madame.

— Où cela ?

— C'est un secret que je vais livrer, madame, j'ai vu le jeune de Hautvilly auprès de l'abbaye où Jeanne Macé s'est retirée.

— Ah ! fit Mme Octavie, vivement affectée, je croyais que cette demoiselle devait prendre le voile ?

Elle en a témoigné l'intention, mais ce n'est pas chose faite. C'est une honnête fille, malheureusement sa naissance est marquée d'une tache indélébile. Ses parents étaient des voleurs. Chennevières avait été acheté avec de l'argent volé au célèbre Cartouche. Cette honnête fille a fait vendre son domaine et en a légué les deux tiers aux pauvres de deux villages : Chennevières et Hautvilly. Sans doute son ex-fiancé aura tenu à la féliciter de cette réparation.

— Que vous a-t-il dit ?

— Rien ; mais j'ai fait jaser son valet. J'ai su par lui que son maître était allé plusieurs fois au couvent, dont les portes pour lui ne sont qu'entre-bâillées.

— Mais quels sont ses desseins ?

— Je les ignore. Quant à Jeanne, elle paraît persévérer dans sa résolution.

— Vous l'avez vue ?

— Oui, madame.

— Comment a-t-elle pu consentir...

— A recevoir celui qui l'avait perdue, n'est-ce pas ! C'est qu'au couvent la curiosité d'une femme est facile à éveiller... C'est en la quittant que je rencontrai M. de Hautvilly. Dès qu'il me reconnut, n'écoutant que sa colère il se précipita l'épée à la main. Malgré la brusquerie de son attaque, je me défendis de mon mieux et fut assez heureux pour le mettre hors de combat, cependant avant de tomber, son épée, d'un coup porté de bas en haut, me déchira le ventre et me piqua la hanche. Je demeurai quinze jours sur le flanc.

— Mais lui ?

— Il doit être rétabli à cette heure et je ne l'attendis pas. Le hasard m'amena ici et sachant que vous aviez une certaine amitié pour lui je voulais vous instruire de ces événements. Maintenant voulez-vous le voir? Je le connais, il viendra.

— C'est tout ce que vous avez à me dire ? demanda la jeune femme, honteuse de s'entendre parler avec cette liberté par un pareil misérable.

— Non, je voudrais que vous me fissiez sortir d'ici.

— J'intercéderai pour vous près de mon mari, c'est tout ce que je puis faire.

— C'est peu.

— C'est plus que vous ne le pensez et c'est peut-être plus que vous ne le méritez. En tout cas, j'adoucirai votre sort, mais ne dites pas à M. de Beauval que vous m'avez vue. Vous me le promettez ?

— Oui, madame.

— Adieu et espérez.

Ainsi elle perdait tout à la fois son mari et son amant. Norbert revenait à Jeanne. Et cependant ce Ramire assurait que si elle le voulait elle n'avait qu'un mot à dire pour le voir accourir près d'elle...

Ce mot, le prononcerait-elle ?

Non.

C'était pour la pousser à le dire, que don Ramire l'avait attirée; elle sentit vaguement le danger qui la menaçait.

Les marchés que l'on fait avec un traître sont presque toujours des marchés de dupe.

Le traître souvent reçoit des deux mains. C'était le cas de Ramire.

Elle demeura prudente malgré l'ardeur de la tentation et bien qu'elle se rappelât ce que Norbert lui disait de Jeanne, parfois, dans le délicieux moment de causerie à voix basse et molle qui succède au plaisir.

« C'était, disait-il, une petite femme blonde insignifiante, d'un caractère pâle comme un clair de lune, dépourvue de nerfs, incapable de passion, qui faisait de l'amour une sorte de romance sentimentale et fade. Une jeune fille plutôt qu'une femme et dont la vertu n'était qu'une naïveté. Il comprenait fort bien comment il s'était épris d'elle, elle était jolie et les jolies filles n'étaient pas communes sur le domaine de Hautvilly, mais à cette heure, il comprenait qu'elle n'était qu'une erreur de première jeunesse.

Octavie lui avait révélé l'amour, dans son énergie et ses voluptés. Elle était la première qu'il eût aimée de toutes les puissances de son être. »

Elle se rappelait ces flatteuses caresses d'un amant enivré de plaisirs, si sincère

dans l'abandon absolu de soi-même, et naturellement souffrait d'en avoir si tôt le démenti.

Nous l'avons dit. Elle aussi n'avait jamais connu l'amour avant son dernier séjour à Hautvilly. Elle s'était résignée à une séparation inévitable, mais non sans espoir de retour et avec la conviction que pour le moment elle n'avait point de rivale

Don Ramire venait de lui arracher ces dernières illusions.

Sans qu'elle s'en doutât, son mari qui ne la perdait pas de vue savait qu'elle était allée chez le prisonnier et cette démarche confirmait ses soupçons. La jalousie commençait à le rendre fou, volontiers il eût mis de l'or dans la main du brigand et lui eût dit : « Tiens, prends cette somme et vas me chercher ce Norbert... » Mais lui aussi se méfiait.

Il lui avait promis, on s'en souvient peut-être, d'adoucir sa captivité. Il lui envoya des mets de sa table, toujours abondamment servie, du vin, des liqueurs, mais il se refusa à lui faire enlever ses chaînes, tant il en avait peur. L'exemple de M. de Hautvilly était encore trop récent.

Don Ramire augurait bien de ces adoucissements. A Beauval comme à Hautvilly, son système était de pousser ses ennemis à s entre-déchirer. En attendant, il reprenait des forces et passait son temps à combiner des coups qui devaient lui rendre la fortune.

A plusieurs reprises, il essaya de faire boire le domestique qui lui apportait à manger, mais celui-ci avait été prévenu du danger par son maître et refusait obstinément les verres de vin et les conversations.

Cette fois toute évasion était impossible, et il en avait abandonné le projet : l'homme le plus simple qu'il eût connu, le plus crédule, le plus facile à tromper, M. de Beauval avait été son premier geôlier.

XXXV

LE RENDEZ-VOUS

Quatre jours s'étaient écoulés.

A la molle tiédeur de ces derniers rayons dont l'automne soulève ses brouillards et fait pourrir les feuilles succédait un temps brumeux et froid qui, malgré nous, nous pénètre de tristesse.

Le soleil se couchait rouge derrière les bois noirs. La campagne silencieuse devenait obscure et se noyait dans une atmosphère épaisse et prenait un aspect de profonde mélancolie.

M^me^ Octavie seule depuis plusieurs heures, assise à la fenêtre de sa chambre, regardait et rêvait.

Après avoir machinalement suivi les changements de teintes de l'horizon passant de la pourpre au carmin, puis au violet pour s'éteindre dans des gris d'une infinie douceur, ses yeux s'étaient abaissés vers la plaine, les prés, les touffes arrondies des sau-

les, les bouquets d'arbustes qui empruntent au crépuscule des formes bizarres où la peur parfois croit voir des hommes.

Alors il lui sembla, en effet, qu'un de ces buissons étranges se mouvait, changeait de place et se rapprochait d'elle. Elle le fixa avec attention. Quelques minutes s'étaient à peine écoulées, elle reconnaissait qu'en effet ce qu'elle avait pris d'abord pour un arbuste était un homme, qui, avec une prudente lenteur, se dirigeait vers elle.

Elle pensa à Norbert et son cœur se prit à battre avec violence.

Heureusement son mari était sorti et ne devait rentrer que tard dans la soirée. Personne au château ne se trouvait du côté où se montrait cet homme. Mais à mesure qu'il s'approchait, ce dernier lui semblait inconnu. Son costume, sa démarche étaient d'un paysan. Il ne lui vint pas à la pensée que ce pût être un malfaiteur.

Enfin l'homme s'avança à quelques pas d'elle, s'inclina respectueusement et lui dit:

— Madame, vous êtes seule?

— Oui, répondit-elle.

— Vous êtes libre?

— Oui.

— Quelqu'un de vos plus chers amis m'envoie vers vous pour vous dire qu'il vous attend au bout de cette prairie, dans un ancien pavillon que vous connaissez.

— Pourquoi n'est-il pas venu à votre place?

— Je ne suis que son messager; je ne sais pas. Il m'a chargé de lui rapporter votre réponse.

— Oui.

— Attendez-moi, je vais vous suivre.

Et précipitamment M^me^ Octavie rentra chez elle, jeta sur ses épaules un léger manteau de couleur sombre et par des issues dérobées descendit dans la prairie sans avoir été vue de personne.

Elle suivit le messager en silence d'un pas rapide.

Le petit pavillon, depuis longtemps sans emploi et tombé en ruine, qui lui avait été désigné, était à vingt minutes de distance. Mais la campagne était déserte.

Elle allait donc revoir Norbert.

Qu'avait-il à lui dire?...

Ce rendez-vous qu'elle avait refusé de donner, elle l'acceptait sans réflexion, spontanément.

Nous renonçons à dépeindre son émotion, lorsque refoulant à droite et à gauche les plantes parasites qui avaient envahi l'entrée de la ruine, elle vit se dresser sur le seuil comme une ombre, son bien-aimé.

Il la reçut dans ses bras, pantelante, sans parole.

Ce pavillon pouvait rappeler l'ermitage des bois de Hautvilly où ils s'étaient avoué leur amour. Même solitude, même mystère. Allaient-ils y renouveler les serments de leurs premiers beaux jours?

— Merci, cher amour, dit Norbert, de ne pas m'avoir oublié. Si vous saviez!... Vous m'aimez donc toujours?

— Pourriez-vous en douter Norbert, ma présence ici vous le prouve, car mon pauvre mari est bien changé depuis quelque temps. Je ne sais ce qu'on lui a dit, mais il s'avise

— Bonne chance, portez-vous bien.

à cette heure d'être jaloux et prend des airs de Barbe-bleue à me faire frémir. Il ne me quitte plus un instant et c'est par le plus heureux des hasards qu'aujourd'hui il a quitté le château pour la journée. Mais vous, Norbert, d'où venez-vous ?

— Ne le savez-vous pas ?

— Si, je m'en doute. Don Ramire me l'a dit.

— Don Ramire ? fit Norbert avec surprise.

— Oui, il est sous les verrous à Beauval.

— Que m'apprenez-vous là ! Mais comment cela ?

— Par le plus grand des hasards, s'il faut l'en croire. Il errait dans notre vallée, quand le cheval qu'il montait, — fringant le cheval de mon mari, — l'amena tout droit chez nous. Il essaya de nous donner le change, mais il fut bientôt démasqué. Votre

père fut averti de sa capture et à venir le voir pendre, mais il refusa objectant l'état de sa santé et votre absence.

— Ramire est pendu?

— Non, pas encore. C'est un coquin habile. Il retarda son exécution en nous racontant des histoires. Serait-il vrai que vous vous êtes battu avec lui?

— Oui; je fus même blessé grièvement. Le coquin s'esquiva justement le jour où la maréchaussée que j'avais fait avertir allait le prendre. Enfin vous le tenez.

— C'est par lui que j'appris où vous étiez... Près de l'abbaye... n'est-ce pas? De cette abbaye où s'est retirée Mlle Macé?

— Oui.

— Ah! Norbert.

— Le coquin aura excité votre jalousie.

— En était-il besoin?

— Pauvre chère amie, en apprenant cela vous vous êtes crue oubliée?

Norbert la serra dans ses bras et lui prodigua les baisers les plus passionnés pour protester contre cette mauvaise pensée.

En ce moment, il est vrai, il était sincère. Ses lèvres avaient rallumé l'amour à son premier foyer. Il sentait palpiter dans son étreinte le même corps souple et ardent, qu'il avait dévoré de ses brûlantes caresses. Il le sentait défaillir comme le jour où ils s'étaient arrêté à l'ermitage.

— Tu m'aimes encore? murmura-t-elle.

— Oui, je t'aime, s'écria-t-il avec passion. Comme dans la forêt, comme dans les grands couloirs sombres de Hautvilly,et dans ces nuits trop courtes, trop vite passées.

— Mais pourquoi étais-tu allé à cette abbaye?

— Pourquoi?

— Oui.

— Ah! parce que le notaire... le notaire de Pont-Servan, qui aime beaucoup la petite Jeanne, m'avait dit qu'il était chargé de vendre ses biens et qu'elle voulait me faire un legs. Je m'en défendis, mais le brave notaire insista et me dit que je ferais bien d'aller la voir et la remercier.J'allais justement de ce côté à la recherche du bandit. Je promis de faire cette démarche, dictée d'ailleurs par les plus simples convenances. Tu la comprends, n'est-ce pas? Je ne pouvais agir autrement, c'eût été grossier. La pauvre fille! Je devais la remercier. C'était encore un crever-cœur pour elle...Et moi... Moi... Je te l'avouerai, vilaine jalousie, je l'aime encore un peu cette pauvre Jeanne. Elle n'était pas destinée à être ma femme et elle ne m'a jamais fait connaître qu'une honnête et bonne amitié, mais je lui ai gardé une petite place dans mon cœur, tout au fond; oh! elle ne te gênera pas, va!

— Tes paroles me font du bien, mon Norbert, dit Octavie avec une expression de soulagement.

« J'étais jalouse de cette petite... Et tu ne saurais croire combien est cruelle la jalousie. Oh! J'ai réellement souffert!... Pourquoi ne puis-je être ta femme, mon bien-aimé. Aujourd'hui que mon malheureux mari s'avise de s'inquiéter de moi, nos relations vont devenir bien difficiles... Enfin un jour il faut que j'y songe,afin de m'y préparer et de m'y résigner, un jour tu te marieras. Oh! puisse-je mourir avant ce jour funeste!...

— Que veux-tu ? fit Norbert, je ne puis te promettre de ne pas me marier. Mon père y pense pour moi. Je devrai obéir. Pour moi aussi, ce sera un jour funeste. Je regretterai alors peut-être de ne pas avoir épousé Jeanne. Elle n'eût pas été gênante. Tu sais ce que j'éprouve pour elle et mon amitié pour Jeanne ne t'aurait pas porté ombrage... N'est-ce pas?

— Que puis-je te dire? fit Octavie étonnée de cette étrange question.

— Mais reprit, Norbert, excité par les méchancetés de Ramire, je comprends que tu aies pris feu et que tu m'aies prié de venir.

— Moi? fit Mme de Beauval.

— Mais sans doute, répondit Norbert, non moins étonné qu'elle, ne m'avez-vous pas écrit : « *Venez, je veux vous voir une dernière fois.* »

— Vous avez cette lettre ?

— Ce billet ? Oui, le voici.

— Je ne puis le lire, répondit Octavie, mais j'en reconnaîtrai plus tard l'écriture. Et ce messager ?

— N'était-ce pas de votre maison ? demanda le jeune de Hautvilly.

— Personne n'est sorti de Beauval.

— C'est un piège alors.

— Fuyez, Norbert, s'il en est temps encore, dit Octavie en baissant la voix. Nous sommes épiés. Il va se passer quelque chose de terrible. Mon mari n'est pas loin. Il nous voit, nous entend.

Elle lui prit la main dans l'ombre et l'entraîna vers la porte, puis soudain s'arrêta, tremblante, s'efforçant d'écouter et n'entendant que le bourdonnement de la peur.

— Attendez, fit Norbert, je vais voir.

— Oh ! ne me quittez pas ! supplia-t-elle en le retenant.

Les abords du pavillon étaient obstrués de cette végétation parasite et touffue qui s'empare rapidement de tout endroit abandonné : charmilles et églantiers y fraternisaient dans la mêlée charmante de leurs ramures. Un moment les feuilles frémirent et instinctivement Octavie se recula, en murmurant :

— Chut !... Il est là.

— Eh bien ! fit Norbert je suis prêt à lui rendre raison, mais je ne reculerai plus d'une semelle.

— Ecoute, fit la jeune femme, demande-lui raison...

— Ah ! permets, c'est à lui...

— Non, c'est à toi

— Comment ?

— Sans doute. Il t'a écrit, il t'a attiré dans un piège. Il m'a trompée... Comprends-tu ? Il nous a méconnus. Tu es offensé. Mais vas à lui. Ne lui laisse pas le temps de venir à nous. C'est lui le coupable... C'est lui... Ah, grand Dieu !...

Elle n'acheva pas, son mari apparut à l'entrée de la ruine.

On ne pouvait distinguer ses traits, mais sa silhouette était reconnaissable.

— Qui vient là ! fit Norbert décidé à payer d'audace. Ah ! c'est vous, M. de Beauval...

— Oui, monsieur, je suis M. de Beauval. Et vous? N'êtes-vous pas M. Norbert de Hautvilly?

— Vous vous attendiez donc à me rencontrer ici ?

— Parbleu !... Et vous n'êtes pas seul, j'imagine ?...

— Non, monsieur, Mme de Beauval est près de moi.

— Ah ! ah !... ricana de Beauval.

— Il était temps que vous veniez, monsieur ! fit Norbert d'un ton de menace, autrement j'étais obligé d'aller vous chercher.

— Que dites-vous ?

— C'est vous, monsieur qui m'avez envoyé un messager de la part de Madame ?

— Oui, monsieur.

— C'est vous qui vous êtes servi du même messager pour tromper Mme de Beauval ? Avouez que vous êtes un perfide. Ou, si ce n'est une mystification d'un goût détestable, que vous vouliez m'attirer dans un guet-apens ?... Qui sait ? Ramire n'est pas loin, me livrer à la dague de ce Ramire. Est-ce ainsi qu'agit un gentilhomme ?...

— Par la morbleu, jeune homme, vous le prenez d'un peu haut, dit M. de Beauval en s'avançant de quelques pas sur les dalles disjointes du pavillon.

— Êtes-vous venu seul, ou avec don Ramire ? insista Norbert avec ironie.

— Je suis chez moi, monsieur, je viens comme il me plaît. Mais vous, comment justifierez-vous votre présence ?

— Comment ? mais lorsque vous aurez vous-même justifié votre message mensonger. Je reçois une lettre signée de votre femme : « Venez, je veux vous voir une dernière fois. » Je tremble, j'interroge le messager ; je savais que don Ramire échappé à mes coups et à la maréchaussée courait les champs. Le messager m'apprend qu'il est chez vous : Nouvel émoi !... Et votre seigneur ? lui demandai-je. Il baisse la tête et s'obstine à me répondre qu'il ne sait rien de vous et ne vous a pas vu. Les suppositions les plus affreuses me viennent à l'esprit. Je me souviens de mon père. Vous êtes en danger, votre femme est menacée. Souffrant encore de mes blessures, attendu par mon père, j'accours ici... J'accours ?... je me traîne. Arrivé au bord de cette prairie, notre homme m'arrête, il s'oppose à ce que j'aille plus loin... Il va prévenir de mon arrivée, dit-il, et m'invite à attendre dans ce pavillon. Mme de Beauval vient, surprise, inquiète, stupéfaite de me voir. Ma première parole est pour vous « Et M. de Beauval ? » lui dis-je. — Elle ne me comprend pas. — « Mais pourquoi m'avez-vous écrit ?... — « Moi ?... fait-elle. Je ne sais ce que vous voulez dire. »

Nous ne pouvons y rien comprendre, nous sommes confondus. — « Il y a là du Ramire », me dis-je, et je me disposais à aller vous en demander raison.

— Monsieur, vous parlez d'or, répondit M. de Beauval. Je n'ai pas la langue aussi bien pendue que la vôtre, mais je vous répondrai tout franc : — Oui, il y a du don Ramire là-dedans, mais il y a aussi de la faute de ma femme dont la manière d'être depuis quelque temps prête à l'équivoque.

— Comment, monsieur ! se récria Octavie qui recouvrait à la fois le courage et la parole, osez-vous rejeter sur moi les conséquences de votre sotte crédulité ? Est-ce sur les dires d'un bandit qu'il fallait juger de votre femme et soupçonner un loyal gentilhomme ? Mais c'est indigne, c'est épouvantable !... Je n'aurai plus de repos désormais... car quel atroce espoir vous amenait ici.

— Vous tuer, madame, si je vous avais trouvé coupable.

— Oh ! Dieu ! mais vous n'êtes pas un homme monsieur, vous êtes un tigre... La jalousie vous a rendu fou. O ciel ! que vais-je devenir.

— Avouez, madame, que vous n'êtes pas sans reproche, avouez...

— Quoi donc ?... Faut-il pour vous justifier que je dise à monsieur que je l'aime ?...

— Point de sottise ! Avouez que vous trembliez que Ramire ne me parlât ?...

— Eh de quoi donc faut-il que je m'accuse? Que j'aime monsieur ? Oui, je l'aime mais de bonne amitié, parce que je suis jeune et qu'il est jeune, que la jeunesse n'est pas grondeuse et soupçonneuse. Ce sentiment à Hautvilly ne vous portait pas ombrage et vous l'encouragiez... Ah ! plutôt, avouez, vous, M. de Beauval, que votre esprit chagrin et crédule vous a fait prêter l'oreille à un coquin qui espérait ainsi se venger de M. Norbert et obtenir sa liberté. Dites cela et M. de Hautvilly restera votre ami.

— Voilà donc tout le mystère, fit Norbert. Ce scélérat m'a déjà fait manquer mon mariage avec Jeanne et il a failli nous faire entr'égorger ce soir.

— Le baron aussi l'a écouté, dit M. de Beauval décontenancé et fort embarrassé de son personnage de mari jaloux. Mais, poursuivit-il, quelquefois d'un mal sort un bien. Il est heureux d'avoir tiré à clair ce qu'il y avait de louche entre nous. Une explication était nécessaire. Maintenant je vois que l'on m'avait monté la tête, mais qu'au fond de tout il n'y a rien de sérieux et que si nous nous en voulions ce serait de l'enfantillage. Qu'en pensez-vous, M. de Hautvilly.

— Je suis complètement de votre opinion, M. de Beauval.

— Allons, donnez-moi la main. Et vous, ma femme, venez m'embrasser. Puis nous irons dîner. Je n'ai rien pris depuis quatre heures.

Ainsi la paix fut faite.

En traversant la prairie déjà blanche d'une froide rosée :

— Je ne regrette qu'une chose, dit M. de Beauval, c'est d'avoir relâché ce brigand de Ramire, mais je lui avais promis de le faire si vous veniez tous deux au rendez-vous.

XXXVI

PROPOS DE TABLE

Oui, ce « bon enfant » avait relâché don Ramire. Il lui avait remis une bourse contenant cinquante écus et un cheval de paysan, peu élégant, il est vrai, mais qui lui évitait d'user ses souliers.

Et le coquin était parti à l'aventure, cherchant qui dévorer.

La vie allait devenir dure pour lui. Il le savait et était bien décidé à renoncer à sa fausse gentilhommerie pour l'existence pratique du brigand.

Malheur au premier voyageur qu'il rencontrerait. Il aurait sa peau ou y perdrait la sienne, malheur à l'aubergiste mal gardé.

La pensée de reformer une bande et de se venger de Hautvilly et de Beauval l'obsédait et il se promettait bien de ne pas laisser se passer l'hiver sans leur donner de ses nouvelles.

Tandis qu'au trot de son cheval rustique il sortait de la vallée de Médieu, M. et Mme de Beauval et leur ami rivalisaient à table en joyeux propos et en témoignages d'amitié. Mme Octavie était d'une gaieté charmante et à plusieurs reprises son époux, ravi de sa bonne humeur, s'était levé pour l'embrasser.

On a bien raison de dire que les petites querelles font les bons ménages.

Cette franche gaieté provoquée par la réaction naturelle et commune à tous trois, des ennuis dont ils sortaient à peine, préparait la griserie du champagne sans lequel il n'y avait point de fête complète autrefois.

Si chaque époque dans la vie d'une société a son vin préféré, on peut dire que le dernier fut celui du vin de champagne et jamais on n'en but de meilleur.

Le modeste château de Beauval en possédait donc dans sa cave et, en sa qualité de chasseur, le châtelain en faisait volontiers sauter les bouchons.

Au dessert la gaieté devint bavarde, expansive.

M. de Beauval voulait absolument savoir ce que devenait Jeanne Macé.

— Les couvents, disait-il, ne sont bons que pour les invalides de l'amour, pour les vieilles filles qui ont coiffé sainte Catherine, mais c'est pitié de voir une « jeune beauté » de vingt ans qui promettait d'être une femme accomplie, qui aimait le monde et était « appelée à en faire l'ornement », s'enterrer vivante entre quatre murailles.

« Votre père l'aimait, Norbert ; vous l'aimiez...

« A-t-il suffi de vous dire que sa mère était une gueuse, brouillée avec la morale, pour que vous vous soyez tout à fait et subitement détaché d'elle ? Je n'y puis rien comprendre et serais en ce cas plus humain que vous.

Allons, nous avons deux verres pour elle. Le premier à la conservation de sa santé, de ses fraîches couleurs qui pâlissent à l'ombre de sa prison.

« Dites comme moi, à la santé de Jeanne !

« Certes le verre devait peser lourd à la main d'Octavie, cependant elle le leva et

— A la santé de Jeanne ! dit-elle.

— Maintenant, reprit M. de Beauval, racontez cela au baron, Norbert, il ne manquera pas de vous dire que je suis un vieux fou. Alors répondez lui ceci : (la voix du bonhomme s'attendrit) :

« Notre ami de Beauval a eu un enfant et l'a perdu, il n'a pas d'héritier. Pour cette raison, plus qu'un autre, il aime la jeunesse dans ses joies, ses plaisirs, ses bonheurs. Il s'intéresse à ses peines, il voudrait contribuer à les dissiper. Il sent ainsi son cœur battre et redevenir jeune.

« Aussi, ajouterez-vous, après nous avoir fait boire à la santé de Jeanne, il a de nouveau rempli les verres et levant le sien il a dit :

« A la rentré de Jeanne dans le monde, à ses amours et à son mariage !...

Et nous avons trinqué et bu avec lui.

Ce disant, M. de Beauval leva son verre et l'avança à la rencontre de celui de Norbert et de celui de sa femme.

Norbert riait ; Octavie sentait sa main trembler et son sang s'arrêter au cœur.

Elle était pâle ; mais son mari ne le remarqua point. Et quand il eut reposé son verre sur la table :

— Direz-vous tout cela, mot à mot au baron, Norbert ?

— Oui, monsieur, répondit celui-ci.

— Je le vois d'ici, poursuivit de Beauval intarissable, en se versant un troisième verre, cette fois sans destination précise, je crois le voir hausser les épaules en s'écriant :

« Je ne comprends pas pareil extravagance! »

« Mais souvenez-vous, Norbert, s'il lui arrivait de vous gronder pour avoir bu avec nous à vos amours, souvenez-vous de ceci (c'est une idée qui me vient à l'instant, une idée superbe).

Il vida son verre et continua :

— Jeanne a fait don de l'argent de sa mère et de sa grand-mère, aux villages de Hautvilly et de Chennevières. Cet argent est actuellement chez le notaire Gosset, mais ce n'est pas ce brave homme qui doit se charger de répandre l'aumône de Jeanne, c'est *Elle !*... Jeanne va sortir du couvent, en même temps que vous rentrerez chez vous. Elle se rendra chez Gosset d'abord, puis ira, l'aumônière de velours à la main, visiter les pauvres des deux villages et leur faire une première distribution. Ce sera superbe !

Norbert sourit, séduit par cette idée.

— Figurez-vous, mon ami, la joie des pauvres diables qui la regarderont comme un ange envoyé du ciel !...

Ce sera un concert de cris de joie et d'actions de grâces qui montera jusqu'au château... Car ils n'ont pas oublié dans les villages la jolie demoiselle de Chennevières fiancée au fils de leur seigneur !...

« Vous ferez l'étonné tout d'abord, puis vous irez au devant-d'elle, vous la conduirez au château, suivie de toutes ces braves gens... Et avant un mois Jeanne sera Madame de Hautvilly...

— Mais vous êtes fou, mon ami, dit M^me^ de Beauval plus blanche que la nappe.

Son mari ne l'entendit pas.

— Qu'en dites-vous ? fit-il à Norbert.

— A merveille, répondit celui-ci.

Et le bon gentilhomme décoiffa une nouvelle bouteille, en riant de sa trouvaille.

— Allons, buvons un dernier verre ! dit-il.

— Moi, répondit Octavie, je ne bois plus. Et vous feriez sagement d'en rester là.

— A nous deux, jeune homme ! Ce vin-là n'a jamais fait de mal, c'est de la première côte de Reims. Madame de Beauval fait la petite bouche, elle ne vous dit pas que souvent nous vidons à nous deux notre bouteille.

— C'est qu'il est excellent, dit Norbert, qui se sentait un peu étourdi, mais ne voulait pas le laisser paraître.

—Madame ma femme n'est pas gaie ce soir ; on dirait qu'elle me garde un peu rancune.

— Oh ! vous vous trompez !

— Elle n'approuve pas les projets que je forme pour vous et pour Jeanne.

— Je trouve que vous vous avancez trop en ce qui ne regarde que M. le baron.

— Jamais le vin mousseux ne m'a donné une mauvaise idée.

— Cependant il faut tout prévoir ; si M. de Hautvilly refusait de recevoir cette jeune

fille, voyez un peu le crève-cœur que vous lui auriez causé, et que pourriez-vous faire pour réparer tant de mal, il ne lui resterait que le couvent !

— Le couvent ! s'écria M. de Beauval.

— Sans doute.

— Le couvent !... Ah ! je voudrais bien voir ça.

Il vida son verre et le reposant lentement d'un air gravé :

— Savez-vous ce que je ferais, madame?

— Non, en vérité.

— Je vous dirais : « Ma chère Octavie, allons ensemble au-devant de cette enfant et ramenons-la à Beauval.

— Oh ! par exemple !...

— Vous hésiteriez ?

— Je n'hésiterais pas ; je refuserais net.

M. de Beauval parut déconcerté.

— Vous l'entendez, Norbert? fit-il. Vous refuseriez? Et pourquoi, je vous prie ?

— Mais, monsieur, il me semble que les convenances s'opposent à ce qu'une jeune étrangère vive sous notre toit.

— Ah ! exclama M. de Beauval étouffant de rire. Vous seriez jalouse ?...

Mme Octavie sourit en regardant Norbert.

— Hein ? Jalouse de moi ?....C'est donc vrai que vous avez encore quelque chose pour moi.

— Mais...

— Venez m'embrasser, Octavie.

— Mais monsieur, voyons...protesta la jeune femme.

— Venez, vous dis-je, vilaine jalouse.

— Monsieur, de grâce...

— Eh bien ?

Elle obéit avec lenteur.

— Vous avez peur de Norbert? Mais quand il sera avec sa petite femme il se souviendra de notre bon ménage.

Après l'avoir embrassée :

— Oui, mignonne, nous irons tous deux chercher cette pauvre orpheline et nous la garderons comme notre fille jusqu'à ce que nous ayons fléchi la volonté du baron. Et ensuite, ma chère, nous lui servirons de parents de noces.

Se frappant le front :

— Voilà encore une idée qui me vient de la côte de Reims !...Allons, Norbert, buvons cela à votre mariage !

— Vous vous griserez, M. de Beauval.

C'était à croire.

Il était du moins sur une pente du coteau de Reims, — pour parler comme lui, — assez rapide et glissante.

Le pauvre homme avait été si triste, si tourmenté pendant quelques jours, il revenait avec bonheur à la vie. Son cœur si longtemps serré, se dilatait et les derniers papillons noirs de son esprit avaient fait place aux papillons roses. Mais sa gaieté, ses

Don Ramire arrive chez le sabotier.

fantaisies, en associant Norbert à ses éloges de Jeanne, avaient cruellement blessé Octavie.

Norbert s'y était prêté avec facilité et même bonne humeur.

Mais il n'est si belle fête qui ne prenne fin et il fut le premier à le reconnaître en disant :

— Je crois qu'il est temps maintenant de gagner nos lits.

XXVII

Le lendemain Norbert s'apprêtait à prendre congé de ses hôtes.

Jeanne l'attendait.

Elle avait quitté pour lui le couvent et s'apprêtait à le suivre, quand était survenu le messager de M. de Beauval.

Ce messager était un de ces paysans qui, en ce temps dépourvu de postes, de diligences, s'employaient à porter des lettres, à faire toute espèce de commission.

Norbert avait craint sincèrement que don Ramire ne se fût porté à Beauval à de nouveaux excès, et avait cru répondre à un appel d'Octavie menacée par ce bandit. Il avait fait part à Jeanne de ses conjectures et de ses craintes et celle-ci les avait partagées.

Il l'avait quittée en lui promettant d'être de retour dans les quarante-huit heures.

Comme il s'apprêtait à tenir sa promesse, Octavie le rejoignit.

Elle avait souffert pendant la soirée et beaucoup réfléchi la nuit.

Elle vint à lui, trahissant dans sa démarche et jusque dans ses traits et son pâle sourire les fatigues d'une nuit d'insomnie et de réflexions amères.

— Déjà levé, mon ami ? lui dit-elle en tendant son front à baiser.

— Mais oui, répondit-il, je pars dans la matinée.

« Elle l'attend, se dit-elle. »

— Où allez-vous ?

— Mais où j'ai laissé hier mon valet et mon bagage, répondit-il.

Un jardin attenait à la cour où ils se trouvaient, elle le lui indiqua en lui disant :

— Allons dans ce jardin, nous causerons. Mon mari dort ; quand il ne chasse pas M. de Beauval aime à faire, comme on dit, la grasse matinée.

Il la suivit en silence.

Un berceau à demi dépouillé par l'automne s'offrit à eux. Il contenait une table rustique et des chaises, elle s'y assit.

Puis par-dessus la table, lentement, tendant à Norbert la main mignonne et potelée qui tant de fois avait fait les délices des lèvres de son amant, elle lui dit d'une voix alanguie :

— Je vous ai aimé, Norbert, et je reste votre amie.

Il prit la main qui lui était tendue, l'embrassa sans rien dire.

— Je n'ai pas dormi de la nuit, dit-elle. Mon Dieu qu'une nuit est longue passée à côté d'un mari qui dort et qu'on aime peu, lorsqu'on a le cœur gros de tristesse, que l'on pleure sa jeunesse perdue et son avenir sans espoir. Mais la raison a séché mes larmes, elle m'a dit avec sa douce sévérité de grand'mère : « Tu pleures tes plaisirs, quand tu devrais te repentir de tes fautes. »

Oh ! j'ai été bien folle et bien coupable, Norbert, et j'en éprouve le repentir!

— Mais, chère amie, puisque votre mari...

— Ne parlons pas de lui, Norbert... Ce n'est pas vis-à-vis de lui que je n'aimais pas

et qui ne fit rien pour se faire aimer, que je suis le plus coupable, mais c'est vis-à-vis de vous.

— Quelle folie! Si nous sommes coupables, la faute est partagée.

— Je suis votre aînée, mon ami. Je n'étais pas libre, vous l'étiez. Tout ce que je puis invoquer pour mon pardon, c'est l'aveuglement de mon mari et de votre père qui nous laissaient à toute heure ensemble et se faisaient les complices involontaires d'une inclination irrésistible. Un instant de vertige devait suffire à me perdre. Je n'ai pas vu l'abîme qui nous séparait et vous ne sembliez pas le connaître. De tout cela, il n'est resté qu'une blessure qui sera lente à se fermer mais dont je veux guérir.

— Pourquoi m'en parlez-vous, Octavie, si vous voulez réellement que j'oublie à mon tour? Ne ranimez-vous pas le feu en en agitant les cendres? Ce que vous avez souffert peut-il m'être étranger? Que parlez-vous de faute? La plus grande que vous ayez commise fut d'épouser M. de Beauval et notre amour n'en a été que la réparation tardive. Si nous devons le regretter nous n'avons pas à nous en repentir et si je veux y renoncer c'est parce que je vois entre nous cet abîme dont vous me parliez.

J'allais donc m'éloigner d'ici, laissant entre nous mon silence, qui en eût dit plus que je ne saurais vous exprimer.

— Mais vous comptiez sans votre hôte ; fit Octavie avec un sourire.

— Que voulez-vous dire?

— Vous comptiez sans M. de Beauval?

— Comment cela?

— Souvenez-vous de ce qu'il vous a dit hier.

— A propos de Jeanne?

— Oui.

— C'est le champagne qui parlait et ce matin les fumées en seront dissipées.

— Détrompez-vous. Je le connais ; la pensée éveillée chez lui par un verre de vin survit aux fumées de l'ivresse. Il va se faire un plaisir de contribuer à votre mariage. Vous avez convenu que vous le désiriez. Il vous a montré le danger de rentrer à Hautvilly avec votre fiancée, avant d'avoir obtenu le consentement de votre père et vous a invité à conduire Jeanne à Beauval en attendant que votre père consentît.

— Quoi, vous pensez que ce projet est sérieux?

— Vous l'entendiez tout à l'heure.

— Jeanne sous votre toit?...

— Je dois être sa mère de noces.

— Et vous croyez que je puis y consentir?

Octavie garda le silence.

Elle eût voulu être plus forte qu'elle ne l'était.

— Et si je refuse?

— Vous perdrez un allié puissant.

— Mais si j'accepte, vous?...

— Moi?

— Oui.

— Je lui parlerais de vous. Je rallumerais, s'il le fallait, son amour au mien. Je l'éloi

gnerais du cloître ; je lui dirais que le cœur d'une femme peut dormir longtemps, mais qu'il vient un jour où il s'éveille et se dévore faute d'aliment, comment il faut aimer, dût-on en mourir.

— Non, non ce n'est pas possible, fit Norbert avec vivacité. Vous avez été ma maîtresse, vous ne pouvez être son amie.

— Ne voulez-vous donc plus rien de moi ?... répartit Octavie avec amertume.

— J'avais formé d'autres projets.

— Lesquels ?...

Il allait répondre ; un bruit de pas l'interrompit.

— C'est mon mari, dit Octavie, sans trouble. Et elle se leva pour aller à sa rencontre.

XXVIII

LES IDÉES DE M. DE BEAUVAL

— M. de Hautvilly, dit-elle, me faisait ses adieux.

— Comment ? fit M. de Beauval. Vous songez déjà à nous quitter, monsieur Norbert ?

— Mais je le dois, monsieur.

— Ah ! oui, vous êtes attendu par votre fiancée.

— Précisément.

— Eh bien, prenons le temps de déjeuner et nous partons tous trois ensemble. N'est-ce pas chose convenue ?...

— Mais...

— Pardon, pas de *mais*...

— Cependant...

— Vous continuerez votre voyage vers Hautvilly et nous reviendrons avec Jeanne à Beauval.

— Je venais justement de dire à madame que j'avais formé d'autres projets.

— Ah !... Pourquoi donc ?

— Je ne suis pas certain de l'acquiescement de Jeanne à cet arrangement, elle m'avait demandé à se rendre chez M. Gosset afin de ne pas être à l'auberge et aussi de s'entendre avec lui pour la répartition des deux tiers de son bien entre les pauvres des deux villages que vous savez.

J'ai réfléchi qu'il était préférable en effet que cette distribution fût faite avant qu'elle eçût la visite de mon père.

M. de Beauval écouta ces raisons et ne trouva rien à y opposer.

— Je lui ferai part de vos offres hospitalières, poursuivit Norbert, et je suis sûr qu'elle en sera aussi touchée qu'elle en est honorée.

— Nous ne nous disons pas adieu, en tout cas, dit M. de Beauval.

— Non certes ! fit Norbert. De ma part ce serait de l'ingratitude, je vous dois trop, à madame et à vous, de touchantes preuves d'amitié, pour ne pas désirer vous revoir le plus souvent possible.

Il promit de donner de ses nouvelles, et après avoir pris quelques biscuits trempés d'un verre de vin, il prit congé de M. de Beauval.

Octavie s'était dérobée à ce moment critique ; mais au coin d'un rideau et à travers ses larmes, elle le vit monter à cheval.

DEUXIEME PARTIE

LES BONS VILLAGEOIS

Jeanne était descendue chez le notaire de Pont-Servan et vivait en famille.

D'un accord tacite on n'y parlait jamais de Hautvilly, ni de don Ramire, et le notaire passait des journées chez le curé des villages légataires à étudier avec lui la meilleure répartition des legs.

— Donner utilement, à propos, disait le curé, n'est pas chose aussi facile qu'on l'imagine ordinairement. Tout malheur même celui du vice et du crime ont droit à la charité, mais le malheur honnête doit passer, je crois, avant les autres, et il n'est à craindre lorsqu'on donne au vice et au crime, sans prudence, sans compter, de ne leur apporter que des encouragements.

— C'est pour cette raison, répondait le notaire, que j'ai voulu m'éclairer et m'entendre avec vous.

— Dans nos villages nous avons de grandes misères, des huches sans pain, des foyers sans feu, des enfants nus, des vieillards sans gîte, mais toutes ne sont pas également intéressantes. Ici votre argent va fournir de la poudre à un braconnier louche dont le vieux fusil abattra aussi bien un voyageur au coin du bois qu'un chevreuil dans la clairière. — Là votre argent remplira la bouteille d'eau-de-vie d'où sortent les querelles, les rixes, les orgies. Ailleurs voilà un homme qui travaille; mettez-lui quelques écus dans la main, il ne travaillera plus et attendra une nouvelle aumône. A côté de lui, celui qui n'a rien reçu est devenu votre ennemi.

— Justement, approuva M. Gosset. Eh bien, ne faut-il rien donner au vagabond, à l'ivrogne, au paresseux? Je ne le pense pas.

— Il faut leur donner; mais il ne faut pas leur donner leur part entière en une seule fois. On doit leur donner par petites sommes en les engageant à travailler.

— Mais comptez-vous dans votre paroisse beaucoup de ces malheureux, demanda le notaire.

— Oui, beaucoup, répondit le curé.

— Vous m'en donnerez la liste.

— Oui.

— Mais le legs reprit Gosset, n'est pas seulement en faveur des pauvres, mais de tous les habitants qui consentiront à le recevoir. Il est dans mes coffres en espèces sonnantes et j'ai ordre de ma cliente d'en faire au plus tôt la distribution. Nous allons créer un antagonisme entre les nécessiteux et les paysans aisés.

— Oh! vous allez aviver bien des colères, des jalousies et des haines... mais la main qui donne ne doit pas craindre d'être mordue.

— Vous n'êtes pas rassurant.

— Vous avez plus que moi, repartit le curé, pratiqué le monde et vous devez savoir que tout ce que l'on peut exiger d'un obligé c est son pardon, si l'on ne peut espérer sa reconnaissance.

Après s'être ainsi entretenus en philosophes, ils sortirent pour parcourir Hautvilly et Chennevières, dont le notaire n'avait qu'une connaissance superficielle.

C'étaient de misérables villages, auxquels un paysagiste prêterait l'attrait que l'art donne à tout ce qu'il touche, mais qui gagnaient à être vus à une certaine distance.

Les murs de pisé, les toits de chaumes couverts de bronze de mousse et des semis multicolores des pariétaires n'avaient pour la plupart qu'une porte et une fenêtre. La rue ou les rues, n'étaient en hiver que des ornières fangeuses où en été on trouvait encore de la boue. Des jardins maigres et négligés y attenaient. Les moins pauvre avaient un tas de fumier devant leur porte. — Les habitants de ces huttes vivaient comme ils pouvaient et ne produisaient que juste pour ne pas mourir de faim, payer l'impôt personnel, payer les sept francs par personne de l'impôt du sel, la dîme, et différentes taxes et redevances féodales. Ils ne cultivaient pas la vigne, à cause du droit des aides plus élevé que le bénéfice qu'ils pouvaient retirer de cette culture.

De tous côtés le fisc tendant ses filets, ils ne semblaient occupés qu'à soutenir leur existence, sans se bouger, en travaillant le moins possible de peur de travailler pour le fisc.

Ainsi s'en vont les pays agricoles les plus riches lorsque le terre est écrasée d'impôts.

Ces terreux, ces ruraux, ces idiots, — comme l'on dit à Paris, — ils ne voulaient plus rien faire, comme les mulets trop chargés, qui se couchent ne pouvant plus marcher.

De temps en temps, à la vue du gibier du seigneur, des troupeaux de l'abbaye, de la sacoche du receveur des tailles, de la belle dame qui passait, du cavalier à la mine fleurie, aux éperons d'argent, leurs grands yeux enfoncés soulevaient leurs paupières et jetaient un éclair.

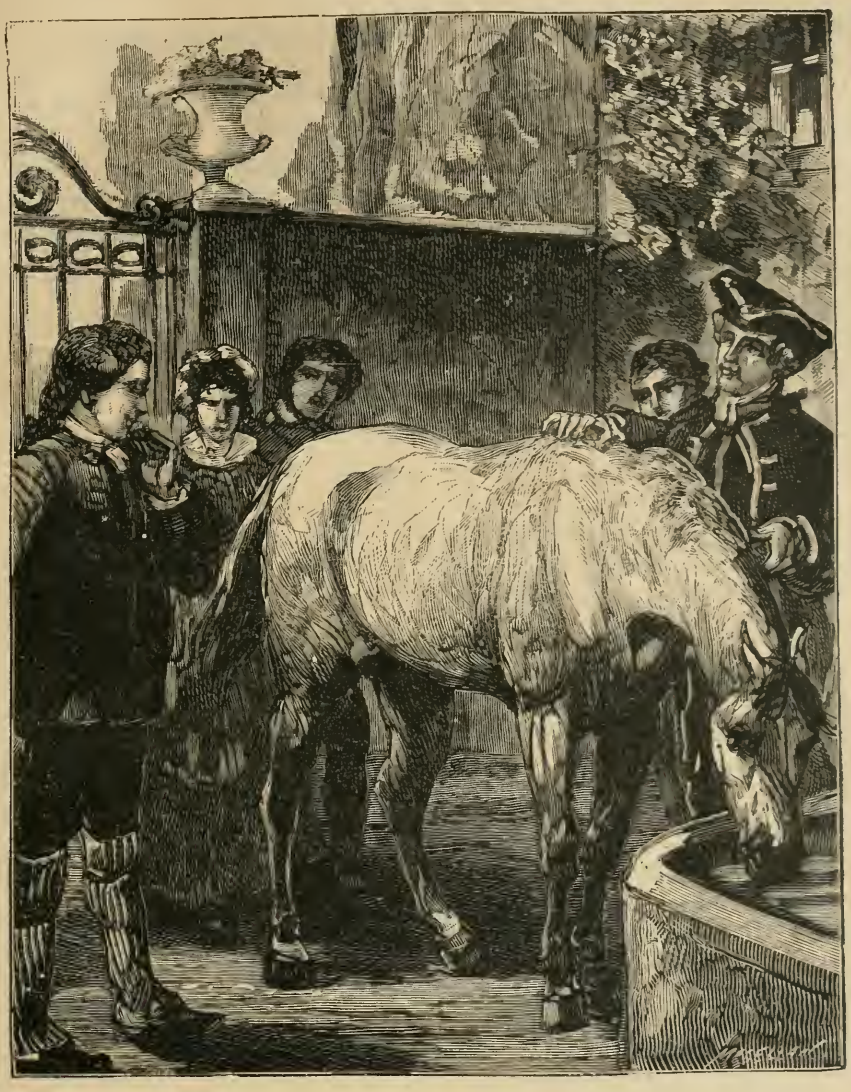
L'éclair de l'envie, ou de la haine... Quand on avait la guerre, cela allait encore bien, les jeunes, les ingambes se faisaient soldats et une fois sur le sol étranger ils étaient sûrs de manger leur content.

Les jolies filles qui avaient l'instinct de se décrasser allaient à la ville. — Tels étaient la plupart des villages du bon vieux temps.

A la vue des cabanes et de leurs habitants le notaire n'eut pas envie de pénétrer dans leur intérieur. Il avait peur des puces.

Et qu'eût-il vu?

La terre battue pour plancher, des murs noircis par la fumée, quatre planches dans



On jurerait que c'est fringant.

un coin formant une sorte de grande boîte remplie de menue paille, où l'on se tenait chaud les uns les autres la nuit, une vieille table, un chaudron, quelques écuelles sur une planche, trois ou quatre sièges disparates, chaises à fond de bois, escabeaux et l'auge où l'on berçait le dernier-né.

Les receveurs des tailles ou de la gabelle n'avaient rien à saisir.

C'était ce qu'il fallait.

Le curé indiquait au notaire les familles les plus misérables ou les plus intéressantes. Ce dernier observait avec attention, mais sans parvenir, au bout d'un quart d'heure, à distinguer une maison d'une autre.

— Ici, disait le curé, il y a dix enfants. Là deux vieillards infirmes. Ceux-ci sont des

vo leurs de champs, et ceux-là font tous les métiers; don Ramire aurait pu enrôler la famille.

Sur la pierre qui servait de banc, au seuil d'une cabane, un garçon de seize à vingt ans frappa l'attention de Gosset par sa laideur extraordinaire.

Robuste quoique très maigre, avec de longs bras comme un bossu et une tête énorme ses cheveux hérissés en broussailles, sa face couleur de terre de Sienne, il rappelait les singes ou plutôt certains sauvages de l'Océanie. La ressemblance se complétait par des èvres très blanches sous des lèvres épaisses, des yeux très noirs.

A peine le notaire put-il soutenir son regard.

— Et celui-là ? demanda-t-il au curé.

— C'est un vagabond de la pire espèce.

— Il en a bien l'air. Il est à faire peur.

— Et il est à craindre en effet. Je doute fort que l'argent de Mlle Macé en fasse jamais un honnête homme.

— Vous le connaissez?

— Sans doute. Il mange les poules qu'il vole, toutes crues. Il se jette sur les faibles, les filles, les enfants, leur prend leur pain.

— Comment l'appelez-vous?

— Choquart.

« Si l'argent de la pauvre Jeanne, pensa le notaire. provient réellement de Cartouche, je crois qu'il retournera aux bandits. »

Il jeta un regard à la dérobée à Choquart et cette fois cabane et habitants se gravèrent dans sa mémoire; la chaumière était d'ailleurs facile à distinguer des autres, elle était située à l'une des extrémités de la grande rue de Hautvilly.

— C'est tout, fit le curé ! Nous allons prendre ici un petit sentier qui nous conduira en abrégeant la distance, à mon presbytère.

« Maintenant quand voulez-vous distribuer votre argent?

— Dimanche, après la messe. Vous amoncerez au prône les intentions de la donataire sans spécifier les motifs.

— Et qui distribuera l'argent?

— Mademoiselle Macé.

— Elle !... Vous n'y pensez pas.

— Accompagnée de moi, de vous, si vous le voulez bien, car malgré notre promenade, j'avoue que je ne serais pas fâché d'avoir un guide, et sauf Choquart je ne saurais guère distinguer un paysan d'un autre.

— Etrange projet, fit le curé et dont je n'augure rien de bon. Mais je ferai de mon mieux pour vous aider parce que l'intention est bonne.

Là-dessus le notaire reprit sa carriole et retourna à Pont-Servan

II

CHOQUART

La bizarre créature qui avait frappé l'attention du notaire mérite qu'on lui consacre quelques lignes.

Il ne pouvait pas dire comme le Quasimodo de Victor Hugo :

Noble lame,
Vil fourreau
Dans mon âme
Je suis beau.

Chez lui le moral répondait au physique, et d'ailleurs n'en était que plus curieux à observer. Il ne paraissait pas appartenir à la zone des hommes civilisés et l'on eût cru plutôt qu'il avait été perdu par la voiture d'une ménagerie ambulante, où il aurait pu figurer avec succès, entre l'ours et l'homme-poisson.

Voici la page d'histoire naturelle qui le concerne.

Le père de Choquart était charbonnier associé à une vingtaine de compagnons, moyennant redevance au seigneur, il faisait du charbon de bois, qu'à dos de mulets on allait vendre en ville. Il vivait dans le bois, en sortait rarement mais ne manquait jamais les fêtes patronales des environs; il était garçon, et ne détestait ni le cabaret ni la danse.

Il était à marier, mais sa profession éloignait les jeunesses, et bien qu'il fût beau garçon, bien bâti et aimable à sa façon, il ne pouvait faire de connaissance.

Or une fois, après avoir bien bu, bien dansé à la fête de Hautvilly, et avoir offert son cœur à une douzaine de filles, sans avoir pu en revanche en obtenir la moindre faveur, il s'en retournait découragé vers sa forêt. Il maudissait les filles, ces créatures fantasques, à lubies, dont la plus pauvre le repoussait parce qu'il était charbonnier, et bien que les charbonniers fussent des bons enfants, des gars solides, qui en valaient d'autres et gagnaient leur vie.

C'était à l'heure matinale où l'alouette sort du sillon obscur pour aller chanter la bienvenue à l'aube encore pâle et hésitante.

Il s'éloignait du village, à travers champs, les pieds dans la rosée, le regard flottant sur la campagne à peine émergée de l'ombre.

Au bout d'un champ, le long d'une haie il aperçut une forme ronde, roulant comme un gros chien, battant les broussailles. Il la vit pendant quelques instants, s'éloigner, se rapprocher, sorte de boule rousse; son attention se fixa, et le hasard l'amenant de son côté, il reconnut une créature humaine, connue dans le pays sous le surnom pittoresque de la Souquette, ou petite souche *souchette*. La Souquette profitait de la fête pour marauder, c'était une pauvre fille de vingt-cinq ans qui vivait, comme les oiseaux du ciel, qui ne sèment pas. Elle devait son surnom à une apparente ressem-

blance de formes avec ces grosses racines, où, l'imagination aidant, on trouve des caricatures humaines.

Il fut à la Souquette qui à son apparition demeura immobile et tremblante.

La pauvre!.. Elle était prise comme un lapin en flagrant délit de rapines: un chou, des carrottes, des herbes, s'entrevoyaient dans sa hotte.

Mais Choquart le charbonnier n'y faisait nulle attention.

— Tiens! c'est toi, Souquette, fit-il, de loin je te prenais pour un chien.

Il ne daigna ajouter:

« Et de près tu m'as l'air d'une femme. »

— Tu n'es donc pas à la fête? dit-il.

Elle se leva effrayée.

— Me connais-tu?

— Non, répondit-elle.

— Eh bien, tiens, voilà deux sous pour toi. Nous allons faire connaissance.

La Souquette avait déjà reçu des liards, mais des sous... ces deux-là étaient les premiers qu'elle eût roulés dans sa main noire. Elle en fut très émue.

Et voilà pourquoi et comment neuf mois plus tard la Souquette donna le jour à une sorte de gnôme à sa ressemblance.

Ce fut un grand scandale dans la paroisse. Quelques vieux paysans en riaient, mais les femmes étaient outrées. Plusieurs en parlèrent à la servante du curé, lui demandant si l'on ferait un chrétien du petit monstre qui en naissant était déjà doté de plusieurs péchés mortels. Et pour le faire chrétien quel parrain pourrait-on trouver?

Le curé alla voir la mère qui s'était accouchée elle-même et allaitait avec joie son petit.

— Comment as-tu eu un enfant? lui demanda le curé.

Elle ne sut jamais le dire.

— Je coupais des choux, répondit-elle.

— Ouais! ce n'est pas sous un chou que tu as trouvé cette petite créature?

— Non.

— De qui le tiens-tu?

— Je ne sais pas.

— Comment, tu ne connais pas son père?

— Non

— C'est un homme de la paroisse.

— Je ne sais pas.

— Tu l'as vu souvent?

— Non.

— Combien de fois?

— Une.

— Que t'a-t-il dit pour te mettre à mal?

— Il m'a dit: C'est toi Souquette? — j'ai dit oui: il m'a donné deux sous.

— Ah! malheureuse, c'est pour avoir deux sous?

— Non.

— Alors pourquoi?

— Je ne sais pas.

— Et maintenant avec quoi vas-tu nourrir cet enfant ?

Elle regarda le curé d'un air étonné ; jamais elle n'avait songé à cela ; c'était chose toute simple ; tant qu'elle mangerait, elle aurait du lait pour l'enfant... Après il mangerait comme elle. Il y a toujours quelque chose dans les champs.

Elle ne voyait pas au delà

Elle était très contente d'avoir un petit être à elle, qu'elle caressait, qui lui rendait ses caresses, lui souriait, reconnaissait son utilité sur la terre, et prouvait qu'elle était une mère.

Le malheur c'est qu'au lieu de ressembler à son père qui était bel homme, le petit lui ressemblait.

Bien que la mère ne pénétrât jamais dans l'église et s'arrêtât sous la porte pour y récolter quelques liards et malgré l'irrégularité de la naissance de l'enfant, le curé assisté de son bedeau procéda au baptême du rejeton de la Souquette et pour un garçon de sa condition il reçut un nom très joli, on l'appela Célestin. A cette occasion sa mère reçut des cadeaux du curé, de sa sœur et de plusieurs femmes. Elle eut des sabots. Il y avait si longtemps qu'elle n'en avait porté qu'elle en pleura d'attendrissement.

Chose bizarre la faute qu'elle avait commise et qui d'habitude déconsidère une fille la releva dans la considération publique.

Auparavant on ignorait presque son existence. Elle se montrait le jour. Elle allait son enfant sur les bras le long de le route de Port-Servan et mendiait.

Mendicité le jour, maraudage la nuit, lui créaient des ressources.

L'enfant grandit et elle éprouva un sentiment tout nouveau : l'espérance, qui est la promesse du bonheur.

Un jour sur la route de la ville passa un convoi de muletiers portant du charbon de bois. Un de ces hommes la regarda fixement, puis fut à elle et lui mit deux sous dans la main.

Deux sous ! Encore deux sous !... Et d'un charbonnier !...

Son cœur bondit. Une voix secrète lui cria : « C'est lui, lui, le père de ton enfant ! »

Mais son trouble fut si grand que le convoi était déjà loin quand elle eut l'idée de courir après l'homme généreux pour lui dire :

« Est-ce que c'était vous ?...

Ou bien seulement lui demander son nom.

Pleine de reconnaissance pour l'homme à qui elle devait Célestin et sous l'empire d'une émotion aussi facile à comprendre que délicate à définir, elle suivit les charbonniers et, en chemin, s'informa de l'endroit où ils devaient s'arrêter.

Elle avait bien remarqué cette fois l'homme aux deux sous et parvenant à coudre entre elles un certain nombre d'idées, elle s'était dit : — S'il m'a donné ces deux sous c'est qu'il s'est souvenu de la nuit de la fête, c'est qu'il en a reconnu le résultat et a éprouvé un bon mouvement pour moi.

C'était très bien raisonné, mais la malheureuse n'était pas de force à exprimer tout ce qu'elle pensait. Elle sentait trop la distance qui la séparait d'un si bel homme. Enfin si elle n'avait ni le courage, ni l'esprit de lui parler, elle apprendrait son nom... et plus tard son fils...

Des larmes gonflèrent ses paupières.

A l'entrée de Pont-Servan, il y avait plusieurs grosses auberges. La Souquette découvrit bientôt celle où se trouvaient les charbonniers.

Ils étaient cinq, difficiles à distinguer de prime abord les uns des autres.

Il y en avait quatre qui jouaient aux cartes et le cinquième qui fumait sa pipe en les regardant était le sien.

Elle le dévorait des yeux par la porte restée ouverte, sans se rassasier, mais sans oser faire un pas de plus vers le seuil.

Si elle s'approchait de lui, il se fâcherait peut-être et la repousserait comme un chien.

Non, mieux valait le voir seulement.

Comme il était grand et large!... Un léger frisson la parcourait lorsqu'elle songeait à cette surprise qui avait fait un si grand changement dans son existence. Il n'y avait que deux ans de cela... Comme le temps passe... Elle n'avait jamais remarqué la marche du temps autrefois. Elle ignorait son âge.

'homme débourrra sa pipe, son regard rencontra le sien et devint dur, ses sourcils épais se froncèrent et la Souquette se repentit de son audace. Elle baissa les yeux et pensa défaillir.

Quand elle osa regarder de nouveau, le charbonnier avait disparu. Une servante venait à elle et lui donnait un morceau de pain.

— Que le bon Dieu vous bénisse! dit-elle.

Puis aussitôt elle ajouta :

— Comment s'appelle le charbonnier qui était assis là.

— C'est Choquart.

— Choquart, répéta la mendiante, tâchant de graver ce nom dans sa mémoire.

— Mais il ne faut pas rester ainsi devant notre porte, dit la fille.

Et la Souquette s'en alla en répétant ce nom précieux de Choquart.

III

LA JEUNESSE DE CÉLESTIN

Célestin grandit pendant quelques années pour le bonheur de sa mère qui l'aimait avec passion, puis pour son malheur, car dès l'âge de cinq ou six ans, gâté comme il l'était, il devint l'enfant le plus vicieux et le plus méchant qu'on pût imaginer. Tout petit, il essayait déjà de mordre et d'égratigner la pauvre femme. Il brisait, détruisait tout ce qui tombait sous ses mains. Il se plaisait à faire souffrir les petits animaux. Excepté pour le mal, il ne montrait aucune intelligence.

Sa mère ne pouvait même le dresser à mendier convenablement.

Sous une apparence chétive il était d'une force étonnante. A sept ans il grimpait aux arbres et en parcourait les ramures, comme un singe. Il dénichait les oiseaux, par instinct carnassier, gobait les œufs couvés. Plus tard il surprenait l'oiseau, le plumait et le mangeait cru, se faisant des moustaches de sang.

.es animaux domestiques, avertis par l'instinct, le fuyaient, les chiens hurlaient àsa vue.

Il va sans dire que parmi les enfants du village il n'avait pas un camarade, eux aussi l'évitaient. S'il en voyait un avec un morceau de pain, il se jetait sur lui et le lui arrachait.

Les méfaits de Célestin faisaient du tort à l'aumône dont en partie vivait sa mère. Elle avait le gîte, elle trouvait ou grappillait ou glanait la nourriture assez pour ne pas mourir de faim, mais le vêtement était pour elle un problème difficile à résoudre.

Les paysannes n'ont pas pour habitude de jeter la moindre loque sans l'avoir tournée dix fois dans leurs mains en se demandant à quoi elle pourrait servir; ce qu'on en donnait à la Souquette était bien pauvre, et son fils en demandant par surcroît fut assez mal venu.

Il alla donc presque nu.

Chaussure, coiffure, linge? Néant. Sa nudité devint la préoccupation du curé.

Il ne s'inquiétait point de ses épaules, mais de ce qui le rendait indécent et il lui faisait faire des culottes. A peine mises, elles étaient déchirées, et soit qu'il l'aperçût de face ou autrement, le bon curé avait la douleur de constater que le but de sa charité n'était pas rempli.

Que lui importait à ce jeune sauvage? Le scandale qu'il causait, il le trouvait drôle.

Les filles se sauvaient en le voyant, cela l'incita à courir après.

A douze ans c'était un jeune faune d'autant plus redoutable qu'il n'avait aucune notion du bien ou du mal, et n'obéissait qu'à ses instincts.

Le curé disait de lui :

« Quand j'étais jeune j'ai essayé d'apprivoiser des petits renards et des petits loups, je n'en ai jamais obtenu grand'chose, mais de celui-ci il n'y a rien à obtenir du tout. »

Il en vint naturellement à voler. C'était le fléau des poulaillers, puis il enlevait tout ce qui se trouvait à sa portée.

A ces larcins il joignait le braconnage. Là il risquait gros : — la corde. Mais il le savait.

Il atteignait ainsi quinze ou seize ans.

Sa mère était sous sa domination, il la battait, surtout lorsqu'il avait bu ; car malgré son extrême misère, il était parvenu à connaître l'eau-de-vie. Le braconnage et le vol lui avaient ouvert le cabaret.

La Souquette lui ayant révélé le mystère de sa naissance, il avait longtemps cherché son père, mais Choquart avait déjà changé de forêt et de seigneurie, il ne put le découvrir. Néanmoins Célestin prit le nom de Choquart auquel quelques mauvaise langues ajoutèrent le surnom de Deux-Sous.

Tout difforme de corps et d'intelligence qu'il fût, cependant il avait dans le village de Hautvilly et dans d'autres communes des individus qui avaient avec lui certains points de ressemblance. Des vagabonds, des mendiants, des mal-vivants fraternisaient parfois avec lui.

Ils auraient pu former une bande de maraudeurs en attendant qu'ils pussent former

une bande de brigands. Le curé et les paysans honnêtes mettaient leur espoir dans la maréchaussée ou dans une rixe avec les gardes du château qui les en délivreraient.

Enfin, pour clore la première partie de cette histoire de Choquart, ajoutons qu'un soir la Souquette ayant découvert la bouteille d'eau-de-vie de son fils, s'enivra.

Celui-ci en rentrant, la trouvant étendue à côté de son précieux flacon, entra dans une fureur folle... si bien que le lendemain il se rendit chez le fossoyeur et lui dit qu'il fallait enterrer sa mère.

Ce fut sa manière de déclarer le décès.

Le fossoyeur alla prévenir le curé. Celui-ci se transporta dans la tanière de ces misérables. Il vit sur le sol quelque chose de noir et d'informe qui était la morte.

— C'est toi, dit-il à Choquart, qui l'a tuée?

— Non, répondit ce dernier. Elle a bu.

Et il montra la bouteille.

Il se pencha vers le cadavre, regarda s'il n'y avait point de blessures. Il ne remarqua rien d'extraordinaire et ne jugea point que c'était la peine d'envoyer chercher le médecin de Pont-Servan ; toutefois il fit prévenir le baron.

M. de Hautvilly, qui se souciait peu de pareille créature, répondit simplement:

— Puisqu'elle est morte qu'on l'enterre.

Et on lui creusa une fosse à l'entrée du cimetière dans un coin réservé aux mécréants et aux suppliciés.

Mais on pensa toujours dans le village que Choquart avait dû contribuer à la mort de la Souquette.

Tels étaient les misérables que le curé de Hautvilly signala aux libéralités du notaire de Jeanne, tout en faisant des réserves dont on doit comprendre la sagesse.

IV

M. Gosset transmit à Jeanne les conseils du curé et ses propres observations.

L'argent répandu d'une main trop libérale dans certaines chaumières pourrait y causer des désordres pires que la misère.

Le bien demandait à être fait avec discernement. Il fallait mesurer les sommes à distribuer non seulement aux besoins, mais aux qualités des malheureux, et après une première aumône, en réserver d'autres échelonnées dans le cours de l'année et destinées à secourir des malheurs imprévus.

Le notaire servirait de banquier à cette œuvre de bienfaisance dont le curé d'accord avec Jeanne serait le dispensateur.

Jeanne comprit ces considérations, mais ne voulut point renoncer au plaisir de distribuer elle-même au moins les premiers secours.

Elle avait d'ailleurs toutes les illusions de la jeunesse qui se figure que la charité peut ramener au bien, et même rendre bons les méchants, en soulageant leurs souffrances. Selon elle, les misérables volaient parce qu'ils manquaient de pain ; ils s'enivraient pour se consoler de leurs maux ; ils étaient haineux parce qu'ils n'étaient pas aimés.

— Tiens, voilà deux sous, nous allons faire connaissance.

Abandonnée à elle-même, elle eût été une excellente dupe.

Enfin elle avait à cœur de remplir le plus tôt possible le devoir qu'elle s'était imposé, s'attendant de jour en jour à recevoir des nouvelles de Norbert, de retour à Hautvilly

Celui-ci, en lui rapportant les flatteuses marques de sympathie et l'invitation de M. et Mme de Beauval, avait beaucoup ajouté à ses espérances et à son courage.

Si elle était un jour réduite à regagner le couvent, du moins elle était certaine d'y emporter l'estime de toutes les personnes qu'elle avait connues. Cette conviction le fortifiait et lui permettait d'attendre d'un cœur ferme l'arrêt qu'allait prononcer le baron de Hautvilly.

Un jour fut donc fixé par elle pour se rendre avec le notaire à Hautvilly. C'était un

dimanche. Le temps était froid mais le ciel très pur ; point important dans une semblable excursion. Il y avait dans l'air un rayon de gaieté. Enveloppée dans une pelisse de satin garnie de fourrure, Jeanne n'avait jamais été plus en beauté.

Ils assistèrent à la messe du village, mais sans vouloir accepter l'offre qui leur avait été faite des bancs reservés dans le chœur.

Après le prône, qu'il abrégea, le curé fit part à l'assemblée des fidèles des intentions généreuses de M^lle^ Jeanne Macé. Grand fut l'étonnement, comme l'on pense, un frémissement de joie parcourut tous les bancs et les vieilles femmes qui s'étaient endormies au prône se réveillèrent. Là se trouvaient beaucoup de pauvres gens, mais les vagabonds, Choquart et ses amis, n'assistaient point à la cérémonie.

— Nous reculerons les vêpres d'une demi-heure, dit le curé, et à une heure précise nous irons, mademoiselle Macé, monsieur le notaire Gosset et moi, procéder à une première distribution du bien donné aux pauvres de Hautvilly par M^lle^ Jeanne Macé. Dimanche prochain nous remplirons le même devoir à Chenevières.

A la sortie de l'église, Jeanne ne put se dérober à l'enthousiasme des habitants qui en grand nombre l'accompagnèrent de leurs vivats jusqu'au presbytère. Il fallut que le curé leur rappelât qu'ils n'avaient que le temps d'aller manger leur soupe.

Il avait déjà dressé la liste des personnes les plus intéressantes en marquant avec leurs noms les petites sommes qu'il jugeait devoir leur être remises. Jeanne avait une petite bourse pleine de pièces d'or et M. Gosset un gros sac d'écus, et à l'heure dite ils se mirent en marche.

Ils visitèrent plus de vingt-cinq chaumières. Jeanne expliqua que ce n'était pas une aumône qu'elle faisait mais un don, une récompense méritée par le courage à supporter l'adversité, par leur travail et la bonne conduite. Elle trouvait de bienveillantes paroles pour chacun, des encouragements, des consolations et par-dessus tout des espérances, — le pain blanc des deshérités. Ce quelle apportait n'était qu'un acompte et celui à qui arriverait un accident qui l'empêcherait de travailler, recevrait de suite un secours.

Les mères de familles nombreuses, les pauvres vieux surtout à qui la vie est devenue à charge, étaient dans l'enchantement. Ils croyaient rêver, Jeanne ne semblait plus une femme mais une envoyée du ciel. Jamais on n'avait entendu parler de pareille bienfaisance. Comment, on ne craindrait plus de mourrir de faim ?... Cela ne s'était jamais vu. Et si l'on se cassait la jambe on mangerait tout de même en attendant qu'elle fût raccommodée ?...

On s'embrassait en riant et en pleurant tout à la fois.

Le paysan gêné et fier, qui se serrait le ventre pour pouvoir acheter une vache ou faire réparer sa maison, en recevant une pièce d'or qui le mettait à l'aise entrevoyait la fortune au bout de ses labeurs.

Le malade croyait revenir à la vie.

Et comme Jeanne lui paraissait belle au bord de son grabat !

Enfin que dirons-nous des vauriens ?

Les uns firent les hypocrites, promirent de dire des *pater*.

Ils appelèrent les bénédictions du ciel sur la bonne demoiselle, certains

« ... A son heure dernière,
Contre tous ses péchés d'obtenir la prière
D'un mendiant puissant au Ciel. »

D'autres se lamentèrent d'un air sombre et farouche, paraissant moins recevoir l'aumône que le paiement d'une dette arriérée. Si le curé croyait devoir leur adresser quelque admonestation, ils ricanaient. Jeanne en avait déjà le cœur serré lorsqu'elle arriva à la cabane de Choquart.

Le jeune monstre, difforme comme une souche et de couleur terreuse comme elles, avait sur le dos une peau de bique, les débris d'une culotte du curé et les jambes nues. En voyant les « belles gens » venir à lui, son premier mouvement de surprise passé, il se mit à rire, découvrant deux rangées de dents redoutables.

Il riait trouvant l'apparition drôle et ne se l'expliquant pas.

Jeanne eut peur et saisit le bras du notaire. Ce fut le curé qui prit la parole ; mais tandis qu'il prêchait, le vaurien ne détachait pas de Jeanne le regard cynique et ardent dont il l'enveloppait.

Quand le curé eut fini, le notaire tendit à Choquart deux petits écus, ce qui opéra chez ce dernier une diversion. Il saisit l'argent avec avidité et eut une grimace de joie... puis son regard de sauvage se reporta sur Jeanne qui tremblante disait tout bas au notaire : Allons-nous-en !

La distribution était terminée.

Les bourses n'étaient pas épuisées, mais Jeanne promit d'employer le reste de l'argent à des achats de vêtements et de couvertures. Mais la servante du curé se chargerait de les donner.

Les dernières visites lui avaient gâté le plaisir des premières.

— Pourquoi ne pas revenir ? lui dit en riant le notaire. Choquart vous reverrait avec plaisir.

— Oh ! quelle horreur ! fit-elle. Ni la pauvreté ni la maladie ne me font peur, mais cet homme, — si c'est un homme, — m'a glacé le sang dans les veines. Je n'aurais pu lui parler... Je n'aurais pu supporter sa vue cinq minutes de plus.

— C'est à lui que j'ai donné le moins, dit M. Cosset, mais c'est de l'argent perdu.

— Je n'ai jamais vu de créature aussi repoussante, reprit la jeune fille, il n'y a pas d'animal, crapaud, crabe ou araignée, aussi dégoûtant. Est-il bossu et bancal ? On ne sait ; c'est un corps de chimère avec des yeux de démon.

— Et quelle saleté !

— De quoi vit-il ? Il n'est personne qui l'emploie.

— Il vit de rapines. Ce soir il sera ivre. Les deux écus passeront à l'eau-de-vie.

— Il n'a ni femme, ni enfant, j'espère ?

— Non ; il vit seul dans son repaire. Le soleil l'avait attiré dehors. D'habitude il dort le jour et court la nuit. Tout le monde en a peur.

— Je le crois bien, fit la jeune fille, j'aurais plus peur de sa rencontre que de celle d'un loup.

— Il est plus dangereux aussi.

— Est-ce qu'à Chennevières, vous avez d'autres paroissiens de ce genre ? demanda Jeanne au curé.

— Non, répondit celui-ci, Célestin Choquart est unique.

— Vous me rendez courage. A dimanche donc, à Chennevières.

Inutile de rendre compte de la visite de Jeanne Macé, toujours accompagnée de M. Gosset, à la petite commune de Chennevières. Ce ne fut qu'une répétition des mêmes faits. Cependant un incident étrange doit être mentionné.

L'entrée du village en venant de Hautvilly était un chemin creux bordé de haies; M. Gosset affirma avoir vu à l'aller et au retour courir derrière les haies, comme une ombre, un animal qu'il croyait être Choquart.

Jeanne ajouta que parmi les paysans qui dans le village leur faisaient escorte, elle croyait l'avoir aperçu.

— Ainsi il nous a suivis et ne nous a point quittés d'un instant, dit M. Gosset. — Pourquoi ?... Le singulier animal !..

Mais il y avait bien mieux que cela et dont ils ne se doutaient pas.

Pendant les huit jours d'intervalle entre les deux distributions charitables, Célestin s'était transporté à Pont-Servan et douze jours durant avait guetté l'apparition de Jeanne à sa fenêtre ou dans la rue.

V

SUITES

Tandis que Jeanne se blanchissait, si l'on peut dire, en distribuant le fatal héritage de sa mère Catherine, que faisait Norbert ?

Rien de ce qui s'était fait ne lui était ignoré. Il connaissait les distributions de Jeanne mieux qu'elle-même car il en avait appris jusqu'aux premiers résultats.

Les gueux avaient couru au cabaret et s'y étaient soûlés en y tenant les propos les plus ignobles contre la jolie fiancée du fils du seigneur « qui faisait la comédie de charité pour rentrer en grâce au château », disaient-ils.

« Quand donc au lieu de s'humilier à recevoir l'aumône réclamerait-on, les armes à la main, l'argent volé aux pauvres diables par les seigneurs ? »

Eternelles déclamations d'individus qui se croient volés parce qu'ils ne possèdent pas et en voient d'autres qui possèdent.

Ces haines se dissipent, dit-on, avec les fumées de la boisson.

C'est une erreur.

De même que de la calomnie (et ce n'est que cela), il en reste toujours quelque chose. A force d'être répétées, sans qu'on ait daigné les réfuter, ces sottises ont cours et deviennent monnaie courante.

Ainsi, tout en cuvant leur eau-de-vie, les vagabonds du pays de Hautvilly se jurèrent de se venger un jour du château, du baron, de son fils et de l'impertinente femmelette de Chennevières qui se donnait des airs de Providence.

Norbert avait donc eu connaissance de tout cela, mais il avait pris soin d'en éviter les échos à son père.

Tout ce que celui-ci avait su c'est que la fille de la Macé avait sacrifié sa fortune à l'honneur. Sans en rien laisser voir il l'avait admirée.

Son fils lui en ayant demandé son sentiment, il ne le lui avait pas caché.

— Consentez-vous à la revoir ? hasarda Norbert.

— A quoi bon ? répondit-il.

— Si toute autre personne eût fait une action semblable vous seriez allé au-devant d'elle pour l'en féliciter.

— Il est vrai, dit le baron, mais les circonstances sont particulières, je ne puis aller complimenter une jeune fille que quelques mois auparavant j'ai refuser de recevoir dans ma famille.

— C'est malheureux.

— Que veux-tu dire ?

— Rien autre chose : c'est malheureux.

— Ah ! sans doute ; mais serais-tu flatté autrement que je ressemblasse à une girouette ? Je dois fermer les yeux et m'imposer silence.

— Et si vos vassaux vous en parlent ?

— Je ferai l'étonné.

— Oh ! mon père!

— Que veux-tu ? Je ferai quelque chose comme... « Eh ! mais c'est très bien cela. Mes braves gens j'en suis content pour vous. »

— Et si ces gens, trompés par des bruits qui ont longtemps courus, vous disaient : « Nous nous réjouirons le jour où la bonne demoiselle deviendra l'épouse de monsieur votre fils. » — Que répondriez-vous ?

— Norbert vous revenez avec intention au sujet de cette jeune fille, dit le baron avec anxiété. — Laissez ce sujet, je vous prie et qu'il n'en soit plus question.

Norbert s'inclinait, — sauf à revenir à la charge un peu plus tard.

Ainsi il reprenait, — en choisissant l'heure et le moment favorable :

— En songeant à ces évenements, je me demande ce que vont en penser nos amis M. et M^me^ de Beauval.

— Pourquoi M. et M^me^ de Beauval ? reprenait le baron.

— Mais parce qu'ils s'intéressent beaucoup à Jeanne.

— Eux ?

— Mais oui ; ils l'aiment beaucoup.

— Quelle idée !

— Ils m'en ont beaucoup parlé dernièrement.

— Beauval a toujours été un original et sa femme une tête de poule.

— Ils m'ont même dit qu'ils comptaient être de la noce. M. de Beauval veut servir de père de noces à Jeanne, et sa femme être sa mère de noces.

— Et qu'as-tu dit ?

— J'étais assez embarrassé.

— Pourquoi ?

— Je les remerciai beaucoup, n'osant les refuser, car les refuser, ç'eût été dire du mal de Jeanne, admettre implicitement qu'elle est indigne d'être ma femme et je ne le pourrais, et d'autre part je n'étais point certain de jamais réaliser leur désir.

Le baron regardait son fils de travers et légèrement vexé. Comme le lecteur bénévole qui s'abandonne au plaisir de lire dans son journal une historiette bien tournée et ne s'aperçoit qu'à la dernière ligne que c'est une réclame pour les pastilles Géraudel.

— De quoi les de Beauval se mêlent-ils ? faisait le baron avec humeur. — Je suis certain, moi, que jamais Jeanne Macé n'épousera Norbert de Hautvilly. Tu peux le leur dire.

— Vous le leur direz vous-même, mon père.

— Pourquoi, je te prie?

— Parce qu'ils viendront ici.

— Quand cela?

— Bientôt.

— Ils te l'ont dit ?

— Oui, mon père.

— Et pour ce mariage?

— Certainement.

— Ah ! voilà qui est trop fort et dépasse l'imagination !... De quoi se mêlent-ils? Cette petite aura sans doute sollicité leur appui, n'est-il pas vrai ?

— Non, mon père.

— Alors c'est toi ?

— Non plus.

— Je ne puis m'expliquer pareille inconvenance.

— Jeanne est si éloignée de solliciter leur appui qu'elle a même refusé d'aller habiter chez eux en ces derniers jours et a préféré se rendre chez M. Gosset.

— En voilà encore un !...

— Un ami de Jeanne.

— Oui.

— C'est un parfait honnête homme, dit Norbert.

— Je ne dis pas le contraire.

— Et un homme d'un sens très droit.

— S'est-il aussi invité à vos noces? fit le baron avec ironie.

— Non et cependant...

— Ah ! il y a un cependant ?

— M. Gosset n'est pas convaincu que le mariage de sa cliente ne se fera pas.

— Voyez-vous cela ! C'est une sorte d'engouement contagieux. C'est une épidémie.

— Vous l'avez dit. Jamais on n'en vit autant les effets qu'aujourd'hui.

Le baron ne répliqua rien.

Le dernier mot resta à son fils.

En somme il n'était pas inabordable.

Peut-être ce qui le faisait persévérer dans son refus n'était que la crainte de paraître versatile et de prêter à la critique des seigneurs de sa province.

Les blessures de don Ramire avaient altéré sa santé et depuis il était sujet à accès de mélancolie. Il se sentait vieillir et ce sentiment provoquait naturellement le regret

de n'avoir d'autre héritier que Norbert. Il était temps qu'il le mariât.

Mais des projets qu'il avait formés pour lui aucun ne ce dessinait nettement et ne le décidait à des démarches indispensables. D'autre part Norbert ne paraissait songer qu'à la petite Macé...

Il prenait la liste des familles seigneuriales de la province que le curé lui avait dressée et il y lisait pour la vingtième fois :

« Le seigneur de Beauval, pas d'enfants; M. de Médien, beaucoup de garçons deux filles dont une mariée et l'autre promise; le seigneur de Nérée, fils unique; le seigneur d'Haubécourt, pas de fille; le sire de Chesnois, une fille bossue.

Il fallait donc se rabattre sur les filles sans naissance, aller à la ville chercher des demoiselles de marchands ou de petits robins et avoir l'air de les épouser pour leur argent, de faire une spéculation !...

C'était dur !

Charbonnier est maître chez lui, dit-on.

Un seigneur, si petit qu'il fût, avait toutes les fiertés que donne une indépendance absolue, un pouvoir presque royal sur son domaine.

Il avait peu d'argent, mais il était son maître, il était libre.

Tout bien considéré, Norbert, s'il voulait réellement épouser Jeanne, devait y parvenir, avec un peu d'adresse. Se voyant près de réussir il ne voulait point laisser Jeanne dans une pénible incertitude et lui écrivit ce qu'il en était, lui montrant son père flottant indécis mais fortement ébranlé, l'aimant toujours, mais retenu par l'amour propre d'un homme qui ne veut pas avoir l'air de se donner un démenti.

— Encore quelques jours seulement, lui disait-il, et mon excellent père ira avec moi trouver M. Gosset. En définitive, si vous ne preniez patience, le temps est devenu si mauvais qu'il suffirait à vous retenir à Pont-Servan.

VI

L'ATTENTE

La lettre arriva fort à propos, Jeanne commençait à se décourager.

La vie que l'on menait chez le notaire manquait de distraction et était d'une régularité monotone. Chaque jour et chaque heure y avaient leur emploi invariable. Les travaux d'aiguille, les soins du ménage remplissaient le temps jusqu'au souper. A huit heures on passait dans un petit salon, on y jouait au loto, ou l'aînée des demoiselles Gosset faisait une lecture.

Les dimanches apportaient un peu de variété.

On assistait aux offices. Quand il faisait beau, on allait en famille après les vêpres se promener sur le Cours. En rentrant on passait chez le pâtissier où M. Gosset offrait des gâteaux. Le reste du jour se passait à discuter les toilettes que l'on avait remarquées.

Un dimanche en sortant de la messe, Jeanne s'approchant du bénitier selon l'usage,

aperçut blottie contre le pillier, sous la vasque de l'eau sainte, une masse noire dont l'aspect la glaça de peur.

C'était Choquart.

Les filles de M. Gosset remarquèrent son saisissement et sa pâleur. Elle leur en donna l'explication. Le notaire informé de l'incident en parut impressionné également. Il rapprocha ce fait des apparitions de Choquart à Chennevières et il savait que jamais cet individu n'était venu à la messe à Pont-Servan.

Il n'en dit point tout ce qu'il pensait et dit simplement :

— C'est un mendiant.

Mais il alla trouver le suisse de l'église. Il lui demanda si la place des mendiants était sous le bénitier et il lui signala le fils de la Souquette. Le dimanche suivant celui-ci revint, mais il fut si bien houspillé par le suisse et même par les mendiants attitrés du portail, qu'il dut renoncer à aborder l'église.

M. Gosset en fut informé, et n'en parla pas.

La chambre de Jeanne avait ses fenêtres sur un petit jardin clos de murs et au bas duquel courait un sentier qui le séparait d'autres jardinets.

Un matin, — un lundi, — en ouvrant sa fenêtre, en face d'elle, assis sur le mur, elle aperçut le jeune vaurien qui la dévorait des yeux.

Elle se retira aussitôt et fut prévenir le notaire, très émue.

Quand M. Gosset fut au jardin Choquart avait disparu.

— N'est-ce pas étrange, dit Jeanne ? Il me fait peur. Il m'en veut cet homme. Il est capable de pénétrer dans la maison.

— Nous verrons cela, dit le notaire. Je vais le recommander à la maréchaussée.

Il y alla.

Mais les gendarmes lui répondirent :

— Cette demoiselle a distribué de l'argent à tous les coquins de Hautvilly et de Chennevières. Ils ont fait une vie de possédés et maintenant ils deviennent intraitables. Ils se prétendent rentiers. Elle les a mis en goût. Nous n'y pouvons rien, à moins qu'ils ne commettent quelque délit.

— Mais, dit Gosset, il y a une loi contre les vagabonds.

— Oui, monsieur, il y a une loi qui nous ordonne de les arrêter, mais il n'y a pas de prison assez grande pour les loger et il n'y aurait jamais assez de pain pour les nourrir.

Nous connaissons Choquart ; à la première occasion, vol, bris de clôture, attentat quelconque, nous le fourrerons dedans, mais encore nous faut-il une occasion.

Jeanne n'osait plus rentrer seule le soir dans sa chambre pour se coucher. Il fallut qu'une servante couchât avec elle. Au moindre bruit elle croyait le voir bondir sur son lit. L'animal en effet ne quittait plus la ville et la guettait avec acharnement.

Que se passait-il donc chez cet être étrange ?

C'est à nous qu'il appartient de le dire. Jeanne croyait qu'il lui voulait du mal, c'était à peu près la vérité ; mais il n'éprouvait point de haine.

Il obéissait à un mouvement animal et tout instinctif. La première apparition de Jeanne s'était profondément gravée dans son cerveau et y régnait, de telle sorte que tout ce qu'il voyait et sentait la faisait revivre ou si vous aimez mieux lui servait d'aliment.

Une masse noire sous le bénitier.

Renouveler l'impression première, revoir Jeanne était son plus impérieux besoin

L'image de la belle jeune fille éveillait naturellement l'idée de possession et celles qui s'y rattachent, et ces dernières venues étaient également impérieuses et constantes

Jeanne, en s'éloignant de Hautvilly, en se dérobant à sa vue, à sa possession, le faisait souffrir du supplice de Tantale, — comparaison la plus juste et la plus saisissante que nous puissions trouver.

Il souffrait, comme Tantale, dans l'eau jusqu'aux lèvres, souffrait de la soif, d'une souffrance toute physique. Nous avons dit déjà qu'il avait les passions violentes et dangereuses du fauve, ou du singe ; il avait déjà dû faire plus d'une victime ignorée, mais le gibier dont il avait fait sa proie ne ressemblait que de loin à celui qu'il venait de découvrir. Il avait faim de ces chairs blanches et roses, l'harmonie des formes, la

beauté, la grâce, sans qu'il s'en rendît compte avaient exercé leur puissance sur lui et ajouté un stimulant de plus à ses passions, il avait capturé de misérables femmes maigres, mal vêtues et couleur de terre. La vierge blanche, il ne l'avait jamais vue et elle s'inscrivit en traits de feu dans son cerveau. Comme un tigre affamé s'applatit sur son ventre pantelant et dresse la tête, humant au cours du vent les émanations animales en hurlant d'une voix rauque, ainsi Choquart se roulait à terre dans sa tanière, puis courait vers Port-Servan, prêt à escalader les clôtures pour se jeter sur elle, les murs fussent-ils hérissés de broussailles de fer.

Il avait bien regretté la place qu'il s'était trouvée sous le bénitier de l'église ; là il avait flairé à son passage un parfum pénétrant et capiteux, aussi nouveau pour lui que la chair blanche, et dont un moment il s'était grisé.

Que n'eût-il pas fait pour se procurer par exemple un mouchoir imprégné de ce parfum suave ? un lambeau de sa robe, s'il eût pu le lui arracher au passage ?

Pendant quelque temps il y rêva.

Jeanne en s'éloignant se doutait d'un danger, mais ne pouvait l'imaginer aussi terrible qu'il était. Elle n'avait point l'idée d'un animal semblable. M. Gosset veillait mais sans s'alarmer.

VII

DON RAMIRE

Mais il était un personnage également dangereux que nous devons pas perdre de vue.

Don Ramire avec cinquante écus en poche et un petit bidet de campagne, avait donc quitté la seigneurie de Beauval, songeant à reprendre son premier métier pour rétablir sa fortune.

Il ne doutait pas en s'éloignant du château d'y avoir provoqué un drame conjugal, sanglant. Tout était parfaitement agencé pour cela. Il voyait donc, dans sa pensée, M. de Beauval surprenant les amoureux dans le pavillon et furieux tombant sur eux l'épée haute. Norbert cette fois n'échappait pas à la mort et sa complice, peu intéressante, mêlait son sang au sien. — Cela valait bien cinquante écus sans doute...

Sa surprise fut grande au bout de quelques jours d'apprendre que rien d'extraordinaire ne s'était passé à Beauval et que Norbert, après y avoir dîné, avait regagné le manoir paternel.

Il ne pouvait s'expliquer semblable dénouement. Bien que l'on n'eût point de journal les nouvelles locales circulaient encore rapidement, les femmes en allant vendre leurs œufs et leurs poules à la ville y échangeaient leurs racontars. Les auberges en faisaient provision et les veillées en consacraient l'autorité ou l'importance.

Don Ramire fut donc également instruit des visites de charité de Jeanne Macé et de leurs conséquences. Un moment il pensa retourner sur ses pas pour raccoler des compagnons dans les deux villages, mais ces individus avaient intérêt désormais à ne pas changer de domaine et de paroisse. Il chercha ailleurs.

Les vagabonds ne manquaient pas. Il en engagea bientôt deux, puis quatre. Le

meurtre d'un marchand de bestiaux, en lui procurant un riche butin, lui permit de se les attacher, et de commettre d'autres attentats, qui portèrent la terreur dans le pays. Sa troupe se grossit.

Comme autrefois il pilla les fermes, dévalisa les rouliers et les colporteurs et campa « sous la verte tente ». Il revit ainsi la forêt de Nerée et les bois de Beauval ; il ne s'écarta que rarement de la seigneurie de Hautvilly dont le souvenir était gros de rancunes.

« Vous semez le vent, se disait-il en pensant aux charités de Jeanne, vous récolterez la tempête. Il est malsain l'argent que vous jetez aux gueux, « l'héritage » de Cartouche est une graine qui ne produira que des *boulmeux*. »

Le soir, dans la clairière, assis devant le brasier qui rôtissait le mouton ou le chevreuil dont se composait le souper de la bande, il se complaisait, pour se consoler des affronts qu'il avait subis, à imaginer la prise de Jeanne et de Norbert, prisonniers, attachés dans son camp, exposés aux railleries et aux injures de ses bandits, tombés à sa merci, il lui semblait les voir.

Alors il proposait à Jeanne, pour sauver sa vie, de reprendre le service de sa mère Catherine au feu du bivouac. Si elle refusait il la menacerait de la rendre témoin du supplice de Norbert. Il avait jadis inventé une torture atroce qu'il réservait au jeune de Hautvilly.

Il attachait une corde par ses deux bouts à deux arbres séparés l'un de l'autre de plusieurs mètres et à une hauteur de trois mètres environ. A cette corde il suspendait par les pieds sa victime à l'aide d'une autre corde ; puis, tandis qu'un bandit, avec une ficelle imprimait au corps du malheureux un balancement de pendule, il excitait contre lui un bouledogue qui bondissait pour happer le suspendu au passage.

Il trouvait ce « jeu » très divertissant.

Son imagination lui représentait Norbert au bout de cette corde et chaque fois que la tête du supplicié passait à la portée des dents du dogue, il entendait les cris d'horreur de Jeanne désespérée.

Elle était prête à tout subir pour arracher Norbert à ses bourreaux.

Ses visions égayaient sa physionomie, il avait l'air d'un gourmand souriant aux apprêts du festin.

Sa lâche cruauté envers ses prisonniers augmentait son prestige aux yeux de ses hommes et servait à ceux-ci de passe-temps. Il n'avait plus pour lui la vigueur de la jeunesse qui en impose toujours à des hommes qui n'adorent que la force ; il remplaçait cette qualité par un vice, et ne pouvant être le plus fort, se montrait le plus féroce.

Son combat avec Norbert avait aussi beaucoup contribué à aigrir et assombrir son caractère. Il se ressentait souvent de ses blessures et il se disait qu'un jour prochain on l'abandonnerait mort au milieu d'un bois, perspective peu agréable.

Cependant il eût voulu jouir de la vie. « Ce n'était, disait-il encore, qu'à l'âge où il était arrivé que l'on commençait à la comprendre. » Un moment il avait cru fixer la fortune, tenir des moyens d'existence confortable et régulière (Chennevières) et la fortune lui avait glissé dans les mains comme une anguille qui échappe à la main du pêcheur.

Oh! la déception avait été trop cruelle pour qu'il la pardonnât jamais à Jeanne Ma Pour étouffer son ressentiment il eût fallu un vol assez considérable, capable de satisfaire à tous ses désirs, la rencontre d'un second don Ramire, et mieux encore.

Il avait pris des renseignements sur tous les seigneurs de la région et n'en avait pas découvert un seul capable de l'enrichir.

Plusieurs mois s'écoulèrent, sans rien changer à la situation respective de nos personnages. C'étaient ces vilains mois d'hiver qui nous immobilisent tous plus ou moins, bêtes et gens, dans nos appartements, nos chaumières et nos antres.

Enfin le vent descendit du nord-nord-ouest au sud-ouest, on eut des rafales noires entrecoupées de bleu. L'air fut moins âpre et l'espoir revint aux gens frileux.

Tous ces rebuts de la société qui s'abritaient sous les roches et huttes des bois, prolongèrent leurs soirées dans les clairières en se couchant en demi-cercle devant le brasier du bivouac.

Les rôdeurs des villages plus d'une fois, à pas de loup, s'avancèrent tout près d'eux et jetèrent un coup d'œil dans leur camp.

C'était ainsi que parfois Ramire faisait des recrues.

Un soir il remarqua l'agitation insolite et sans raison apparente d'un massif de chênes encore tout garni de ses feuilles rousses, il y envoya son chien qui tomba en arrêt et aboya avec fureur. Un bandit suivit le dogue et amena du buisson une créature humaine.

A la lueur mourante du feu, chacun le considéra avec curiosité.

L'intrus conduit devant le daron pour rendre compte de son espionnage n'avait pas l'air d'un gendarme déguisé, mais après l'avoir bien regardé, don Ramire conclut en lui-même que les profondeurs des forêts comme celles des océans pouvaient engendrer des animaux extraordinaires ou monstrueux.

Après avoir imposé silence à son chien, il posa à l'inconnu la question indispensable:

— Qui es-tu?

L'autre fendit ses grosses lèvres d'un large sourire et attendit une autre question.

— Que fais-tu dans le bois à nous regarder?

Même silence.

— Tu nous espionnes, coquin.

Nouveau sourire.

— D'où viens-tu?

— Hautvilly, répondit enfin l'étranger.

— Ah! tu sais donc parler quand tu le veux? fit don Ramire.

Et que fais-tu à Hautvilly? Quel est ton métier? Comment es-tu à cette heure au milieu de la forêt.

Tant de questions ajoutèrent une expression d'ahurissement à la physionomie stupide de l'individu interrogé. Son intelligence demandait plus de ménagements, Ramire le comprit et poursuivit:

— Que fais-tu pour vivre?

— Pas de réponse encore.

— Travailles-tu?

Alors l'inconnu avec vivacité:

— Non.

— Tu ne fais rien ?

— Non.

— Et tu manges, tu bois ?

— Oui.

— Il parle !... fit don Ramire à ses fanandels, qui se mirent à rire. Encouragé par ce premier succès, il poursuivit :

— Que manges-tu ?

— Des poules, du chevreuil.

— Ah ! ah !... Très bien !

Nouveaux rires dans l'assemblée.

— Et que bois-tu ?

— De l'eau-de-vie.

— Bravo ! l'ami. Mais comment fais-tu pour avoir l'eau-de-vie ?

— A l'auberge.

— Oui, mais comment ?

— Avec le chevreuil.

— Tu-es braconnier. Et puis ?

— Avec l'argent de la demoiselle.

— Tiens, tiens... tu es de Hautvilly, tu veux parler de l'argent donné par la demoiselle Jeanne Macé.

— Oui, oui ! s'écria l'individu en frappant dans ses mains d'un air joyeux.

— Elle t'a donné beaucoup ?

— Deux écus... et le curé après, deux écus.

— Tu as eu quatre écus en quatre mois ?... ah ! chançart !... Tu l'as vue la demoiselle ?

Le visage du paysan à cette question parut s'éclairer.

— Est elle belle ?

— Oui, répondit-il.

Le regard de Choquart, — vous avez deviné que c'était lui, — flamboya dans son orbite sombre.

— Oui, répondit-il de toute l'énergie de sa voix rauque.

— Tu l'aimes ? reprit don Ramire.

A cette question Choquart ne sut que répondre. Il chercha dans les yeux du daron sa pensée et celui-ci devina qu'il devait donner à sa question un sens plus précis :

— Tu voudrais dormir avec elle ? dit-il.

— Oui, répondit Choquart aussitôt.

— C'est une jolie blonde, fit don Ramire, il n'est pas dégoûté le gars !

Il continua :

— Mais que feras-tu pour dormir avec elle ?

La physionomie de Choquart se rembrunit et reprit son expression de bestialité féroce ordinaire.

— Je ne sais pas, répondit-il de très bonne foi.

— Mais il faut chercher le moyen, te donner de la peine pour y parvenir. As-tu déjà pris des femmes ?

— Oui.

— Où cela ?

— Dans la campagne.

— Je comprends. Mais Jeanne demeure à Pont-Servan et bientôt au château de Hautvilly. Eh bien je t'aiderai, moi, intéressant colombeau, pour te procurer ta colombelle. Reste avec nous, le veux-tu ?

— Non, répondit Choquart, chez qui l'amour de l'indépendance l'emportait sur tout.

— Tu veux rester au village ?

— Oui.

— Mais viens nous voir, viens ici manger et boire de l'eau-de-vie ; le veux-tu ?

— Oui, oui de l'eau-de-vie, répondit le jeune ivrogne.

Don Ramire appela un de ses hommes et lui dit :

— Donnez à cet homme à manger et un verre d'eau-de-vie.

En voyant revenir le buzard avec ses prévisions, la physionomie de Choquart s'épanouit de joie.

C'était le seul lien qui pût l'attacher à la bande. Il se mit à dévorer et à boire avec délices.

Pendant ce temps don Ramire ne le perdait point des yeux. Il observait en connaisseur le caractère bestial de l'individu que le hasard lui offrait pour instrument ; il remarquait sa force musculaire.

Choquart lui faisait l'effet d'un loup, ou d'un ours apprivoisé. L'animal ne reculerait devant aucun crime. Il pouvait l'emmener au pillage d'une ferme ou d'un petit château. Sa laideur eût suffi à y répandre l'épouvante.

Mais il pouvait le dresser à espionner Hautvilly.

Il se promit de l'étudier et de s'en servir ; l'eau-de-vie cimenterait leurs bonnes relations.

Choquart fut satisfait de la réception qui lui avait été faite par des invidus dont l'existence ressemblait à la sienne, mais qui paraissaient plus à leur aise, bien que logés à la belle étoile. Après avoir mangé, il s'étendit comme eux autour du brasier et au premier frisson de l'aube regagna sa chaumière.

N'ayant plus un sou, il retourna au camp de don Ramire dans l'espoir d'y boire la goutte ; cet espoir ne fut pas trompé et son estime pour les bandits s'accrut d'autant.

Don Ramire cependant crut devoir prendre ses sûretés.

— Tu sais, dit-il, ce que nous sommes ? Tu es voleur de choux, de volailles et de gibier ; nous sommes voleurs de bourses. Celui qui nous dénoncerait aux gardes, aux seigneurs, aux gendarmes serait un homme mort.

Choquart eut l'air de comprendre. Quelques heures plus tard, se disposant à descendre dans la plaine, il dit au vagabond :

— Tu vas venir avec nous.

— Non, répondit-il.

— Il le faut.

Choquart parut étonné de recevoir des ordres et regarda de côté, prêt à s'enfuir, mais le daron devina son intention, le saisit par sa peau de bique et lui dit :

— Obéis ou je te tue. Marche devant moi.

Et comme il hésitait, il le menaça d'un pistolet. Rien n'effrayait autant ce sauvage qu'une arme à feu, il obéit en tremblant.

Don Ramire le rejoignit et ajouta :

— Tu connais nos secrets, il faut que tu marches avec nous, que tu voles et que tu tues avec nous. Après tu auras ta part comme les autres.

Si stupide qu'il fût, Choquart comprit ce qu'on voulait de lui. Il n'était retenu par aucun scrupule moral et la perspective d'un gain le séduisait, il ne songea plus qu'à ce qu'on lui demandait.

On lui donna donc le mot ou plutôt le cri de ralliement, — dont, par parenthèse, les bandits changeaient chaque jour. On lui fournit quelques renseignements indispensables et non sans peine, car il avait la tête dure, et on lui remit un couteau de boucher. Ce couteau, avec le gourdin qu'il était habitué à manier complèta son armement

La nuit venue, la bande quitta le bois. Elle ne marchait point en une colonne mais s'éparpillait dans les champs déjà explorés et connus, pour se réunir sur un point donné.

Le nombre des bandits, tous munis d'armes à feu, pistolets ou carabines et de coutelas, quelques-uns portant les instruments propres aux voleurs, les pinces, les ciseaux, les hachettes, s'élevait à plus de vingt individus. C'était en vérité une petite armée.

La cavalerie en était peu nombreuse, cinq ou six chevaux au plus, destinés, moins à sauver les hommes en cas de défaite, qu'à enlever le butin.

Au retour, ainsi qu'au départ, on s'éparpillait, on multipliait les pistes et on diminuait les risques.

Le but de l'expédition était ce soir-là une riche maison de campagne. Il y avait là plus d'argent et d'objets précieux que dans beaucoup de modestes châteaux. Pour tout dire elle appartenait à un ancien fournisseur d'armée. De tout temps ces gens-là ont fait des fortunes scandaleuses aux dépens de nos soldats, et il ne faudrait pas aujourd'hui remonter bien haut pour en citer des exemples.

Le propriétaire cependant était homme de goût et le mobilier de sa maison était aussi élégant que somptueux. Il était parvenu à l'âge ou l'on aime la campagne et y passait la plus grande partie de l'année, quand ce n'était pas l'année entière.

Don Ramire avait envoyé ses éclaireurs à cette maison, c'est-à-dire des mendiants et de faux colporteurs. Il savait ainsi le fort et le faible de la place, le nombre des domestiques, la distribution des pièces du logis ; les heures favorables aux entreprises des malfaiteurs.

Cet attentat ressemblait à vingt autres déjà contés plus haut et pour être bien réglé ne demandait que de l'expérience ou de l'habitude.

L'habitation était située entre cour et jardin et protégée par des murs de clôture élevés. Dans la cour, à droite et à gauche, des arbres verts dissimulaient les écuries et remises. Trois portes donnaient accès à l'intérieur de la maison, une avec perron sur chaque façade et une troisième plus modeste sur un des côtés.

La veille un mendiant était parvenu jusqu'à cette porte qu'une allée mettait en communication avec la cuisine ; le matin les chiens de garde avaient mangé du poison.

Derrière une haie très haute et très touffue qui s'élevait au bord d'un chemin et en face de la maison, les bandits, par petits groupes, se réunirent, dans un profond silence

Le daron questionna une dernière fois ses éclaireurs.

Déjà il constaté l'absence des chiens.

Il se trouvait trop prêt de la cour pour ne pas les faire aboyer.

Le mendiant qui avait pénétré dans la cour en suivant la voiture du maître et qui s'était avancé jusqu'à la porte de côté, celle qui servai d'habitude, expliqua qu'il n'y avait selon lui que deux façons de s'introduire dans la maison :

— Il faut, dit-il, faire une pesée à la porte latérale, ne pas s'attarder au rez-de-chaussée qui est sans importance le garder avec quatre ou cinq hommes, envahir rapidement le premier étage où se trouvent toutes les chambres à coucher.

Dans le cas où la porte très solide et fermée par des verroux et une barre de fer opposerait une trop forte résistance et « crierait », on pourrait essayer d'un œil-de-bœuf ouvert au-dessus à une hauteur de dix pieds environ.

Enfin il y avait encore un troisième chemin à suivre, plus difficile, mais cependant moins périlleux pour un homme agile. En face de l'entrée latérale en question et à quatre pieds d'elle environ, s'élevait un grand frêne dont ils pouvaient distinguer, d'où ils étaient, les branches puissantes. Plusieurs de ces branches s'étendaient jusque sur le toit.

Le daron connaissait-il quelqu'un de capable de grimper dans le frêne et de s'introduire par une des mansardes?

Don Ramire se tourna vers ses fanandels :

— Vous avez entendu la question? dit-il. Vous voyez l'arbre comme moi ; qui se sent capable d'y grimper et de passer sur le toit?... Dans les mansardes couchent des servantes, qui dorment comme des sabots. Rien de plus facile que d'entrer chez elles, c'est une vitre à couper et avant que la fille ait fait grand bruit elle sera morte, c'est le coup du renard dans le poulaillier.

Personne ne répondit à cette invitation.

Don Ramire reprit :

— Celui qui grimpera sur l'arbre n'opèrera pas seul ; nous le suivrons ; nous serons au pied du frêne, occupés de la porte et de l'œil-de-bœuf, tandis qu'il entrera par le toit. Si la servante fait tapage, cela nous permettra d'enfoncer la porte sans ménagements et de faire éclater les planches.

Cela divisera l'attention des habitants, les appellera sur deux points à la fois et les affolera. Enfin, mieux encore : Dans le cas ou celui qui entrerait dans une mansarde serait assez heureux pour prévenir les cris des bonnes, il pourrait descendre nous ouvrir. Qui veut tenter l'aventure?

Même silence.

— Il n'y a donc personne parmi nous qui ait fait des tours d'adresse et de force dans les foires ? C'est extraordinaire.

— Oui, dit un bandit, pour un enfant de la balle se serait un jeu ; mais nous avons avec nous ce singe de Hautvilly, qui grimpe dans les arbres comme un écureuil, proposez-lui l'affaire.

— C'est vrai ! fit don Ramire. Voilà l'homme qu'il me faut.

Il appela Choquart d'un signe.

Celui-ci n'avait rien entendu de la délibération des bandits et Ramire dut se mettre

Elle donna un dernier regard à sa coiffure.

en frais de nouvelles explications. Il parvint à se faire comprendre et n'eut aucune peine à se faire obéir.

Choquart accepta la proposition comme la chose la plus simple et la plus facile.

— Allons! dit le chef de la clique.

VIII

ATTAQUE DE LA VILLA

Ils se dirigèrent vers l'un des côtés latéraux de la clôture, en face du frêne.

Ils emportaient avec eux des échelles légères et solides, le mur de clôture fut franchi

en un clin d'œil ; et tandis qu'un nommé Rougeaud se chargeait d'ouvrir l'œil-de-bœuf, Choquart, avec l'agilité d'un chimpanzé grimpait dans le frêne, courait le long de la grande branche qui lui avait été indiquée et passait sur le toit où bientôt il gagnait la fenêtre d'une mansarde. Il était occupé à en briser la vitre quand, à l'aide d'un ciseau, le Rougeaud forçait le volet qui fermait l'œil-de-bœuf.

Don Ramire comptait beaucoup sur ces deux attaques simultanées.

Le Rougeaud était un garçon de dix-huit ans à peine, très mince, étroit des épaules et que l'on espérait introduire par la baie ovale qu'il venait d'ouvrir.

Il fit si peu de bruit qu'il dut dire aux camarades qui le soutenaient sur leurs épaules :

— Ça y est.

— Essaie de passer, répondit don Ramire.

Le Rougeau enfonça sa tête, puis ses épaules par la lucarne et demeura tremblant et muet dans cette position.

— Eh bien ? fit Ramire.

— Mais qu'y a-t-il donc? murmura un homme sur les épaules duquel ses pieds s'appuyaient.

Pour toute réponse il reçut un violent coup de talon dans la figure.

— Cochon! exclama-t-il furieux.

Et il se retira.

Les jambes du Rougeaud retombèrent inertes le long du mur et le haut du buste engagé dans la lucarne.

Il se passait quelque chose d'étrange.

Don Ramire voulut s'en rendre compte et saisit l'homme dans ses bras ; mais alors le corps vint tout entier à lui et avec une horreur indicible il se sentit inondé de sang.

Le Rougeaud avait la gorge coupée.

Le saisissement qu'il éprouva fut tel qu'il ne songea plus qu'à fuir.

— Ils l'ont tué! dit-il. Sauve qui peut.

Et s'emparant d'une échelle il s'élança vers le mur de clôture.

La terreur fut générale et pour y mettre le comble, soudain de tous côtés les fenêtres s'ent'rouvrirent et une fusillade meurtrière accompagna la déroute des bandits.

Malgré la rapidité avec laquelle ils disparurent, un grand nombre d'entre eux furent blessés et deux restèrent sur le carreau.

De ces derniers l'un expira quelques instants plus tard et l'autre fut garrotté pour être livré à la maréchaussée.

Depuis le coucher du soleil les habitants de la villa étaient armés et sur leurs gardes.

La mort subite des chiens les avait avertis.

Dès que la clique eut repassé les murs, le propriétaire et ses domestiques parcoururent la cour et le jardin, mais sans découvrir personne.

Les femmes montèrent au dernier étage et par les mansardes explorèrent du regard autant que le permettait l'obscurité de la nuit les environs de la maison.

— Ils sont au bois maintenant, disaient-elles. Et leur joie éclatait d'autant plus vive que leur peur avait été plus grande.

Une sentinelle fut placée dans la cour et un médianoche fêta la victoire faisant succéder les détonations du champagne à celles des fusils.

Don Ramire, dont la vanité égalait la déveine, était furieux ; mais il n'osait se plaindre ; ses plus chauds partisans doutaient de ses talents et même de son courage. Ils le méprisaient en songeant avec quelle précipitation il avait repassé la muraille, saisi d'une véritable panique.

— Nous étions vingt, disaient-ils, et nous avons fui ! Nous aurions dû donner l'assaut aux fenêtres et à cette heure la maison devrait être en flammes !

Ceux qui avaient reçu du plomb, qui se traînaient en laissant derrière eux des traces de sang, ou ceux qu'il fallait porter ne se gênaient pas pour traiter leur chef de foutue bête et de sacré lâche.

Un deux disaient à ses fanandels : — Tuez-moi, que voulez-vous que je devienne.

Beaucoup ne s'expliquaient leur défaite que par la trahison.

Les plus avisés se doutaient bien que l'alarme avait été donnée par l'apparition du mendiant et suivie de la mort subite des chiens.

— Si le maître avait été plus malin, ajoutait l'un d'eux, il aurait laissé entrer le Rougeaud et il nous aurait fusillé tous à bout portant.

Parvenu à la lisière de la forêt, la bande fit halte pour se reposer.

— Comptons-nous maintenant, dit un bandit.

— Il manque trois hommes : — le Rougeaud, la Jeunesse, et le Sanglier.

— Il en manque quatre, fit un autre.

— Qui encore ?

— L'homme de Hautvilly, je l'ai vu entrer tranquillement par la fenêtre d'une mansarde au moment où le Rougeaud tombait égorgé.

— Alors il est resté là-bas. Il est pris.

— Quelle bête idée aussi de l'envoyer par là ! mais il ne boude pas devant le danger.

— Si le propriétaire l'a pris il l'aura tué comme une bête puante.

— Nous saurons cela demain.

— Comment cela ?

— Je compte bien aller voir demain ce qui s'est passé. D'ailleurs il est utile de savoir ce que les gens de la villa vont faire, je n'ai pas envie de rester dans le bois et d'y être traqué et chassé avec des chiens de meute, comme cela est déjà arrivé à d'autres que nous. — Et puis il faut savoir si trois de ces pauvres diables sont morts ou vivants.

Quatre ou cinq bandits s'associèrent à cette résolution sans daigner en informer le daron, abandonné même de ses lieutenants, et quand la troupe se remit en marche pour regagner le camp, ils demeurèrent à la lisière.

Le lendemain, le ventre creux et les jambes engourdies, ils eurent encore l'énergie et l'audace de trainer aux environs de la villa, assez près pour en apercevoir les allants et venants et pour assister à l'arrivée des gendarmes.

Derrière les gendarmes venait une charrette réquisitionnée par eux.

Sur la paille dont elle était garnie on chargea deux morts et un blessé.

— Il en reste encore un, se dirent-ils, l'homme de Hautvilly. Il est possible qu'il se soit échappé en regrimpant dans l'arbre ...

Mais ils ne s'en inquiétèrent pas beaucoup ; c'était pour eux un étranger.

Ils remarquèrent que les gardes de la maison sortis pour accompagner les gendarmes sur le chemin, avaient leurs fusils en bandoulière, et qu'à plusieurs reprises ils indiquaient à ceux-ci la forêt coupable de receler les bandits·

Ce qui les conforma dans leur opinion que la « verte tente » avait cessé d'être sûre

IX

CE QU'ÉTAIT DEVENU CHOQUART

Au moment où le cadavre sanglant du Rougeaud tombait dans les bras de don Ramire, Choquart venait de briser une vitre et d'ouvrir la fenêtre d'une mansarde qui appartenait à la façade principale.

Il s'apercevait aussitôt qu'il n'y avait personne dans la mansarde et y pénétrait.

Alors éclatait la fusillade.

Un instant il demeura pétrifié d'épouvante.

Tant que les détonations se succédèrent, il demeura sans mouvement, sans idée, ne sachant s'il devait rester ou reprendre le chemin aérien qu'il avait suivi.

Un silence relatif se fit et il remonta sur la fenêtre et se mit à ramper vers la branche du frêne. Mais parvenu là, quel spectacle s'offrit à lui ! Don Ramire et les siens en train de repasser au-dessus de la clôture des blessés et des morts...

Un tremblement le prit...

D'instinct il allongea la main vers la branche, mais une réflexion subite l'arrêta.

Malheureux : où allait-il ainsi? De l'arbre il lui fallait descendre dans la cour et déjà les gens de la maison y étaient accourus.

Que faire ?

Rester sur le toit?

Oh ! ç'eût été le plus sage, mais l'idée ne lui en vint pas et tout frémissant de terreur il regagna la mansarde, pénétré de cette idée qu'elle était vide et n'ayant pas assez de présence d'esprit pour se dire que bientôt la personne qui l'occupait la nuit y rentrerait.

Le voilà rentré dans la mansarde.

Les rumeurs et les exclamations d'en bas parvenaient jusqu'à lui. Il les entendait comme le gibier entend aux environs le bruit de la meute qui chasse quelqu'un de ses semblables.

Tapi dans son fourré, pantelant, il écoute, prêt à partir si le bruit se rapproche.

Nous savons ce qui se passa d'abord.

Le verre en main on célébra la victoire; les hommes festoyèrent jusqu'au jour, mais les femmes les précédèrent au lit et notre animal entendit des pas dans l'escalier.

« On vient !... »

Une fois encore il regarda la fenêtre, mais il était trop tard et il se glissa sous le lit.

La servante entra.

Un verre de champagne l'avait étourdie. Trouvant sa fenêtre ouverte, elle ne s'en étonna pas et la referma sans s'apercevoir qu'une vitre y manquait.

Elle se dévêtit. Riche d'un bout de chandelle elle en profita pour chasser ce menu gibier auquel le costume féminin offre un accès facile et qui ne respecte rien, puis s'attarda à d'autres menus soins, dont le misérable aplati sous son lit pouvait à peine deviner la nature et enfin se glissa entre ses toiles en soupirant.

C'est si bon après une journée de fatigues et d'émotion.

La chandelle était éteinte, mais la fenêtre était sans rideau et la lune, avec les intermittences des nuages de saison plaquait par moments le parquet de ses rayons jaunes.

La belle, — c'est de la servante que je parle, — ne pouvait pas dormir.

Elle se tournait sans cesse et se retournait; ce que l'autre entendait fort bien.

Il n'était pas à son aise. L'espace lui manquait et sa patience n'était soutenue que par l'espoir de profiter du sommeil de la fille pour s'échapper.

Ah ! bien oui !... Le jour se leva, elle soupirait encore.

La pensée lui vint de brusquer le dénouement, de risquer tout dans un coup de force. Mais pour sortir de l'espèce d'étau où il est pris, il fallait quelques efforts, le bruit le trahirait, la fille crierait... et les gens d'en bas, — ils n'étaient pas encore couchés, — accourraient avec leurs pistolets.

Il n'aurait jamais le temps d'arriver jusqu'à l'arbre...

Force était de demeurer coi.

Huit heures sonnèrent aux pendules; jamais il n'avait entendu pareil carillon; cependant il devina, compta...

Le propriétaire et ses convives montèrent se coucher...

Il se dit qu'en ce moment il pourrait descendre au rez-de-chaussée sans rencontrer personne et s'enfuir... mais la servante dormait-elle? C'était douteux.

Quel dommage! Une si belle occasion! Qu'allait-il devenir dans la journée? Lui faudrait-il attendre ainsi jusqu'à la nuit suivante? C'était dur, oh! trop dur!

Il avait faim, il avait soif; il sentait ses genoux et ses reins se briser.

L'envie le reprit de se dégager aussi doucement que possible, de se jeter sur la servante et de l'étrangler.

Il comptait sur sa force terrible pour prévenir les cris et broyer la gorge de cette fille dans une rapide étreinte.

Qui sait?

Ce crime ne lui était peut-être pas étranger?...

Déjà il se mettait en mouvement et glissait vers la chambre, quand tout à coup il entendit deux voix, l'une partant d'une fenêtre de la maison, l'autre répondant de la cour.

— Fais bonne garde! criait-on de la fenêtre. Les coquins ne sont pas loin encore.

— Sois tranquille, répondait la sentinelle placée dans la cour. Je ne vais pas m'asseoir, de peur de m'endormir.

— J'irai te relever dans deux heures.

— Bon. Tu peux te reposer.

Ces paroles le paralysèrent.

Inutile de descendre. La cour était gardée. Peu s'en était fallu qu'il ne se compromît

Et il s'allongea de nouveau immobile sous le lit, ne sachant plus qu'espérer ou imaginer.

Deux heures encore s'écoulèrent.

Alors la servante se leva.

Cela lui était presque indifférent et cependant il ne réfléchissait pas à un nouveau danger. La vitre cassée !... Cette fille allait sans doute s'en apercevoir. Qu'en penserait-elle ?

Mais cette idée ne lui vint pas.

Elle s'habilla lentement en bâillant de fatigue.

Mais s'étant tournée vers la fenêtre qu'elle avait l'habitude d'ouvrir chaque matin pour renouveler l'air de sa chambrette, elle remarqua la vitre brisée.

Sa première impression fut celle de la surprise mêlée de peur.

Mais l'idée qu'on s'était introduit par sa fenêtre ne pouvait lui venir et elle attribua le bris de la vitre à une balle.

Elle revint à son miroir, donna un dernier coup d'œil à sa coiffure et s'apprêta à descendre.

Dire ce qui se passait dans l'esprit de Choquart pendant ces quelques minutes serait fort difficile. Deux idées principales s'y heurtaient, celle de fuir, celle de demeurer caché. La première était absurde et l'autre triompha.

Pendant un instant il entendit les pas de la servante qui s'éloignait.

Ils retentissaient en lui péniblement.

Pourquoi ?...

Il lui semblait que c'était la vie qui s'en allait.

Qu'allait-il devenir sous ce lit, dans cette chambre?

Il avait soif et faim.

Il sortit de son réduit afin de boire et vida le pot-à-eau déjà réduit par la toilette de la servante.

Et pour manger ? Rien.

Reprendre le chemin aérien était ce qu'il y avait de moins dangereux dans la situation où il se trouvait. Il monta sur le toit.

Mais la branche à son extrémité était trop faible pour le porter de tout son poids. Il dut renoncer à s'en servir.

Quoi alors ?

Faire une corde avec les draps et profiter du soir?

Mais si la fille rentrait dans l'intervalle et le surprenait ?... L'étrangler. En attendant il devrait toujours se serrer le ventre. — Il cherchait encore mais comme le malheureux rat pris dans la ratière.

Le temps passa. La maison s'éveilla et bientôt arriva la maré chaussée. Mon homme se refourra sous le lit. Il avait encore soif, mais plus d'eau; et il avait toujours faim. Comme le malheureux rat, vous dis-je.

Un regret lui vint de ne pas avoir su profiter de la nuit pour étrangler la servante ou sans menaces obtenir d'elle sa liberté; et, nous l'avons fait observer, une telle tentative lui était impossible, parce que la servante ne dormait pas.

La matinée s'écoula ainsi en délibérations vaines.

A l'intérieur de la maison, les événements de la nuit avaient amené une recrudescence d'animation. On allait et venait sans cesse du jardin et de la cour à la maison, proférant les plus terribles menaces contre les bandits. Il essaya de dormir pour passer le temps, remettant à la nuit sa tentative de fuite.

Vers le soir il entendit des cliquetis d'assiettes, des préparatifs de repas qui lui causèrent des crampes d'estomac. Il eut envie de descendre à tous risques, se rouler par terre, demander grâce, recevoir des coups de pieds, mais peut-être... un morceau de pain.

Il offrirait de livrer les brigands et on lui donnerait du fricot...

L'eau lui en venait à la bouche.

Depuis qu'il avait mangé de la cuisine de don Ramire, il n'était plus seulement vorace, il était gourmand. L'idée des fricots du seigneur le grisait.

Et le vin?... le vin!... Et l'eau-de-vie?...

Il devenait fou.

Il parvint à se dominer cependant, peut-être pas la peur des coups qui, avant toute explication devaient l'accueillir. Son imagination continua à travailler... et la nuit vint.

La servante remonta dans sa chambre.

Ah! cette fois la pauvre fille avait bien sommeil!

Choquart l'entendit bâiller, se détirer, et — que l'on nous pardonne ce détail, qui par la suite des événements devait avoir son importance — recourir à ce vase dont l'hygiène impose la nécessité; — puis elle se fourra au lit brusquement.

Cinq minutes plus tard — que l'on nous passe encore ce détail peu poétique — elle ronflait.

Alors Choquart sortit de dessous le lit.

Le franc sommeil de la servante le rassurait. Il entr'ouvrit la porte et écouta.

La maison était silencieuse et, comme les maîtres se couchaient avant les domestiques tout le monde devait dormir.

Il s'aventura — après avoir fermé derrière lui. Il descendit au premier étage et de là au rez-de-chaussée. Son adorat subtil lui indiquait où il devait se rendre.

Sans s'égarer un instant et à pas de chat, il arriva à l'office, qu'il reconnut au flair: il s'y glissa.

Là il devait s'accorder un peu de lumière. On se souvient encore qu'avant l'invention des allumettes chimiques il était d'usage de garder le soir un peu de brasier sous la cendre et le lendemain on y recourait avec des allumettes souffrées qui se trouvaient sous le manteau de la cheminée dans un sabot ou une boîte de la même forme.

Choquart alluma facilement une chandelle et alors... ô bonheur!... trouva un garde-manger garni des plus appétissantes victuailles.

Il en retira successivement un faisan rôti intact, un morceau de rouelle de veau pris dans sa gelée, la moitié d'un pâté de gibier à la croûte dorée...

Dans une petite resserre il découvrit une bouteille de vin et un flacon d'eau-de-vie destinés à la cuisine, ou à la cuisinière.

Transporté d'enthousiasme, il saisit un couteau et se mit à table.

Ici nous risquons de devenir invraisemblable pour les petits mangeurs qui sont

rassasiés depuis longues années et ne se doutant pas de ce que peut engloutir un ventre creux. Il ne nous coûterait rien de dire que Choquart se contenta d'une aile de faisan et d'une tranche du pâté, mais la vérité historique nous retient. Non, il mangea le faisan tout entier, il dévora la rouelle de veau, et du pâté ne laissa que miettes.

La bouteille et le flacon vidés, il considéra ses exploits gastronomiques comme accomplis et remonta à sa mansarde, qu'il reconnut au ronflement de la bonne. Il rentra, comme il était sorti, sans le moindre bruit et se glissa modestement sous le lit.

Mais à peine y était-il qu'il éprouva les conséquences d'un copieux repas. Il rampa de nouveau dans la chambre et n'ayant pas le temps de courir, se servit du vase dont nous avons parlé et regagna sa cachette.

Il ne tarda point à jouir d'un doux sommeil réparateur et ne fut réveillé que le lendemain matin par la servante.

Celle-ci venait de se lever, elle avait mis ses bas, son jupon, puis... ô surprise!...

— Mais... murmurait-elle. Mais?... Mais non pour sûr... Ce n'est pas moi. Mais... alors?.. Oh! c'est trop fort, par exemple!

Choquart l'entendit et son cœur se prit à battre avec violence.

Abandonnant son projet, la servante s'habilla à la hâte, toujours en murmurant: « Ces choses-là n'arrivent pas en rêve!.. » Il se passe ici des choses extraordinaires.

Comme elle disait, un bruit d'exclamations et de cris s'élevait du rez-de-chaussée. Elle ouvrit sa porte pour mieux entendre.

Le vacarme provenait de l'office.

— Oh! criait la cuisinière, c'est incroyable. Qui a fait ce coup-là?... Mon faisant, mon veau, mon pâté!.. Tenez, regardez, voici les plats... Une carcasse, un peu de gelée, des miettes; voilà tout ce qui reste!... Et mon vin, mon eau-de-vie!

La servante descendit aussitôt pour apprendre ce qui se passait.

Tous les domestiques étaient déjà accourus aux cris de la cuisinière.

— Un seul homme n'aurait pu manger tout cela, disait le valet de pied.

— Ils étaient plusieurs, ajouta un second.

— Qu'on n'aille pas, fit un troisième, soupçonner les gens de la maison.

— Mais non, reprenait la cuisinière, puisque nous avons tous soupé ensemble.

— Ce ne peut-être alors que des étrangers?

Réflexion judicieuse.

— Des voleurs?

— Sans doute.

— Mais comment se seraient-ils introduits?

— Ah! ah! Nous allons voir.

— Moi j'ai ouvert la porte, dit un valet et je puis affirmer que les verrous étaient tirés à l'intérieur.

— Ils ont pu entrer par une fenêtre.

— Rien n'est encore ouvert en bas, nous allons voir.

Ils se répandirent dans le grand appartement. Tout y était en ordre et fenêtre, et volets étaient parfaitement clos. Chacun se récriait en disant:

— Des voleurs pourtant seraient diablement bêtes de n'avoir pas pris ceci ou cela indiquant des objets d'or et d'argent placés sur les meubles.

Un homme noir qui d'un bond fut à la table

Ils ne trouvèrent point la moindre trace suspecte.

La servante, dont nous avons parlé d'abord, suivait ses camarades, sans oser parler de ce qu'elle avait trouvé dans sa chambre, de peur que l'on se moquât d'elle ; et cependant elle en mourait d'envie, car cela l'effrayait.

Elle prit la cuisinière à part et lui dit :

— Mère Toinon, à vous je confierais bien quelque chose qui s'est passé dans ma chambre cette nuit et qui est aussi extraordinaire que ce qui est arrivé chez vous.

— Qu'est-ce donc?

— Je ne veux pas le dire devant le monde de peur que l'on se moque de moi; mais si vous voulez je vous le montrerai.

— Quoi donc? fit la cuisinière avec impatience.

— Eh bien, reprit la fille, c'est assez difficile à dire, mais enfin... Figurez-vous

qu'hier soir avant de me coucher j'ai pris mon pot de nuit, il était propre comme je l'avais laissé le matin, après avoir fait ma chambre, et tout à l'heure, en me levant, quand je voulus m'en servir... Ah! ma chère dame! si vous saviez, j'en suis encore toute saisie... Si vous saviez ce que j'ai vu...

— Eh bien, quoi donc?

- D'abord il était à moitié plein.

— Oh! oh!

— Et je ne m'étais pas relevée cette nuit. Et puis, il y avait...

Elle se voila la figure de ses mains.

— Oh! oh! exclama de nouveau la cuisinière. Est-ce possible?..

— C'est pourtant comme cela. Je n'en croyais pas mes yeux.

— Ce n'est pas croyable, fit la mère Toinon en réprimant une forte envie de rire.

— Ça y est encore; je l'ai gardé pour le faire voir. Vous pensez qu'elle peur! Il faut que quelqu'un soit entré chez moi la nuit... Et pourtant... ma fenêtre était close, les verrous de ma porte étaient tirés!.. Expliquez-vous ça, hein! mère Toinon.

— Avez-vous bien visité votre chambre?

— Elle n'est pas si grande.

— C'est une farce.

— De qui?

— Vous avez oublié de vous en fermer hier soir, vous tombiez de sommeil.

— Alors comment les verrous étaient-ils tirés ce matin? C'est inexplicable. Connaissez-vous ma chambre?

- Non.

— Voulez-vous venir voir?

— Ma foi, si l'homme était là je ne serais pas flattée de le rencontrer.

— Mais je l'aurais déjà vu. Il n'y a que les quatre murs.

— Avez-vous regardé sous le lit?

— Non.

— Ah! Il est peut-être sous le lit, fit la cuisinière.

— Vous me faites peur.

— Je vais en parler au cocher. Il montera avec nous.

Elle appela le cocher qui vint en riant.

— Dites donc, mère Toinon, fit-il, votre faisan, votre rouelle, c'est de la farce.

— Comment de la farce?

— Mais oui ; c'est *quéquezuns* qui vous auront chippé ça pour festoyer avec leur connaissance ; il ne faut pas en parler ; monsieur serait furieux.

— Mais Jean, cependant, si c'est un voleur.

— On ne peut pas prouver que c'est un voleur, alors c'est sur les gens de la maison que tout retomberait, vous compremez? Nous venons tous de décider qu'il n'en fallait pas parler.

— Mais c'est que vous ne savez pas tout, fit la cuisinière.

— Quoi encore? demanda le cocher.

— Venez avec nous aux mansardes, on vous le montrera.

Le cocher se laissa persuader et suivit les deux femmes. La servante lui dit d'abord: Regardez sous le lit.

Le cocher regarda.

— Eh bien ?

— Il n'y a rien, répondit-il, mais ça ne sent pas bon chez vous, ma mignonne.

— Ah ! que vous avais-je dit, mère Toinon.

Maintenant je vais expliquer d'où cela vient.

Et elle commença son récit.

Le cocher se prit à rire.

— Je savais bien, fit-il, que c'était une farce !

— Mais, dit la servante, je ne crois pas à une farce moi, et je ne sais pas ce que monsieur en penserait.

— N'allez pas raconter pareille chose à monsieur, s'écria le cocher. Croyez-moi, gardez cela pour vous.

L'incident fut clos.

X

CHOQUART S'ÉLÈVE A LA HAUTEUR D'UN BRIGAND

Cependant la servante n'était pas convaincue. En vain cherchait-elle qui avait pu lui faire une farce aussi grossière, et elle ne croyait pas que des gens de la maison après avoir passé une nuit blanche avaient pu s'amuser à vider le garde-manger.

Mais, d'autre part, le cocher et la cuisinière étaient de la même opinion et, en la quittant, Jean le cocher fut le premier à dire à la cuisinière ;

— Entre nous, ma vieille, il y a du louche dans tout cela. C'est inutile d'en parler au maître, mais nous ne sommes pas débarrassés des brigands et s'il ne s'agit plus de ceux de l'autre soir, il est possible qu'il y en ait d'autres.

— Voilà qui est parler, Jean, répondit la mère Toinon ; je n'ai pas voulu effrayer petite, mais ce qui s'est fait chez elle n'est pas de quelqu'un de la maison.

— N'en disons rien à personne.

— Non. Cependant si les brigands entrent ainsi dans la maison, nous ne sommes guère en sûreté. Il faudrait, de nous-mêmes, faire quelque chose.

— Que voulez-vous dire ?

— Veiller, se mettre sur ses gardes.

— Il y avait cette nuit une sentinelle dans la cour.

— Laissez-moi donc tranquille avec vos sentinelles dans la cour, il aurait bien mieux valu un homme de garde dans l'office.

— Moi, ça ne me conviendrait pas, fit le cocher.

— Je m'en doute

— Je garde mes chevaux. Mais parlez-en à Pascal, le fils du jardinier. Il est jeune brave ; pour quelques sous, une bonne bouteille, il veillera tant que vous voudrez.

— A-t-il des armes ?

— Je lui prêterai mes pistolets

— Parlez-lui.

— Je puis lui promettre de votre part une pièce de vingt-quatre sous et une bouteille ?

— Et du poulet.

— C'est entendu.

Après l'heure du coucher, Pascal vint occuper le poste qu'il avait accepté. Il avait ses vingt-quatre sous, une paire de pistolets chargés à balle, un demi-poulet et une bouteille de bourgogne.

Il croyait à une farce et se promettait de rire en effrayant les camarades qui s'aviseraient de vouloir retourner au garde-manger.

Il soupa gaiement ; dégusta la fine bouteille, alluma une pipe et commença à trouver le temps long.

Plusieurs heures s'étaient écoulées ; tout dormait autour de lui. Il posa sa pipe à côté de ses pistolets et s'assoupit au bruit monotone du balancier de l'horloge et du chant des grillons sautillant le long de l'âtre éteint.

Il était assis à la grande table du milieu de la cuisine en face de la cheminée et avait fini par arrondir ses bras sur la table pour y poser son front.

Sa chandelle, abandonnée à elle-même, se coiffait d'un énorme champignon ne ne marquant plus l'obscurité de la salle que d'un point rouge et fumeux

Tout à coup un bruit étrange se fit entendre et secoua le dormeur.

Pascal releva la tête.

Et il lui sembla que la cheminé s'écroulait. Un nuage de poussière noir envahit la cuisine et de ce nuage sortit un homme noir qui d'un bond fut au bord de la table.

Pascal ahuri le vit sans distinguer ses formes ou ses traits, l'entendit parler sans le comprendre. Pour un homme de sang-froid, cet individu eut ressemblé à un ramoneur, pour lui c'était le diable ou quelqu'un des siens.

Choquart, sans perdre une minute, profitant de son ahurissement, mit la main sur les pistolets, en tourna un contre Pascal, et lui dit:

— Tais-toi ou tu es mort.

Le pauvre jardinier n'avait garde de parler ou de crier, il n'en avait plus la force.

L'autre le menaçant toujours de son arme, lui dit :

— De l'argent !

Pascal lui donna ses vingt-quatre sous.

— Encore ! reprit Choquart.

— Je n'en ai plus.

— L'argent du seigneur ?

— Allez-lui demander.

— Où est l'argent ?

— Je ne sais pas.

— Je te tue.

— Tuez.

Choquart promena autour de lui des regards furibonds, mais il savait déjà par expérience que l'argent du seigneur n'était pas dans la cuisine et il n'osait pousser ses investigations plus loin. Il ignorait ce qu'était l'intérieur d'une maison riche, puis il crai-

gnait de se rencontrer avec le maître. Il se contenta donc de ses vingt-quatre sous et dit :

— Conduis-moi dehors, sans faire de bruit, ou je te tue.

Pascal obéit.

Il alluma une lanterne et décrocha deux clefs : l'une était celle de la porte latérale que nous connaissons, l'autre celle d'une porte du jardin.

Choquart le suivit.

Traversant une petite salle à manger il vit sur un dressoir chargé de vaisselle, une timbale d'argent ; il s'en empara.

Ce fut tout son butin.

Il sortit de la maison, parcourut le jardin silencieux et enfin se retrouva hors de la villa devenue sa prison.

Il avait passé une journée pénible sur le toit derrière la cheminée de la cuisine il était heureux d'avoir recouvré sa liberté de rentrer dans le domaine familier de sa vie sauvage.

Sans songer à revoir don Ramire, il regagna sa tanière de Hautvilly.

Son aventure lui avait avait donné la mesure de sa force. De simple maraudeur il s'était élevé à la hauteur d'un brigand.

Personne dans le village ne s'était aperçu de son absence, mais à Pont-Servan le notaire et sa protégée avaient remarqué avec plaisir que Choquart paraissait renoncer à ses assiduités.

Il reparut, l'œil plus effronté et plus brillant que jamais.

Ne la vit-on point un dimanche à la promenade publique!... Jeanne le reconnut aussitôt et l'indiqua aux demoiselles Gosset.

Il se tenait au pied d'un arbre du cours, sans mendier, n'étant pas de la ville, et craignant de se faire ramasser comme vagabond. Il s'était nettoyé les cheveux et les avait passé un beurre. Probablement il se croyait ainsi irrésistible.

Ce vilain animal était revenu plus tourmenté que jamais par sa passion. Jeanne était devenue sa pensée unique — s'il est permis de s'exprimer ainsi, — ce qui laisserait supposer une activité intellectuelle sous le crâne obscur de Choquart. Nous sommes obligés en parlant de sa funeste et bestiale inclination de nous servir des expressions ordinaires.

Dire qu'il se mettait à courir à travers champs sans but, sans savoir où il allait, tapant avec son gourdin sur tout ce qu'il rencontrait, plantes et bêtes, jusqu'à ce qu'il eût épuisé ses forces, ou bien qu'il se roulait sur le dos au soleil en poussant des grognements sauvages, ne suffirait pas à dépeindre les progrès de sa passion.

Et cependant ce que nous entendons par sentimentalisme ou idéalisme lui manquait absolument.

Jeanne était pour lui une proie à atteindre, un fruit à dévorer.

Loin d'elle, l'air était fade et étouffant.

Dans son atmosphère l'air était vivifiant et même capiteux comme certains parfums

Il ne se disait pas le matin en s'éveillant : « Je vais à Pont-Servan » ; il y allait tout droit sans s'en douter, son image dans les yeux et ne voyait qu'elle.

Et il recommençait à la guetter, avec la patience d'un chat, qui posté au passage de sa proie ne doute pas un instant qu'un jour, à certaine heure, il la saisira.

Un jour un gendarme le rencontrant lui dit :

— Vilaine bête, si les prisons n'étaient trop pleines, il y a beau jour que je t'aurais coffré.

Un autre se récria en le voyant avec un étonnement sincère :

— Doù sort-il donc celui-là? Il n'est pas né d'une femme pour sûr. Ce n'est ni un singe, ni un chien, ni un homme. Dis-moi, mon mignon, es-tu marié?

— Non, répondit Choquart.

— Allons tant mieux, repartit le soldat.

— Mais de quoi vis-tu?

— De rien.

— C'est commode. Il faut aller te montrer à Paris. Le roi voudra te voir et te mettra dans son jardin.

VI

LES PAPILLONS NOIRS DU BARON

Il riait, Choquart prenait la plaisanterie au sérieux.

Revenons maintenant au château de Hautvilly.

Nous avons dit que Norbert ne désespérait point de ramener son père à ses vues. Il avait de sérieux alliés dans le notaire et, le curé et ce qu'il ignorait peut-être, un allié plus influent encore dans l'état de santé douloureuse et précaire du baron.

Don Ramire n'avait pas accompli le meurtre qu'il avait tenté, mais à plus de quarante ans une saignée aussi abondante que celle que le baron avait subie, jette un trouble profond dans l'économie M. de Hautvilly, fort affaibli, s'était rétabli lentement et ses blessures mal cicatrisées le faisaient encore souffrir. Il n'eût plus été capable de monter à cheval. Il se traînait languissant, subissant la double tristesse de sa sant épuisée et de la saison.

Peu instruit, n'ayant point par conséquent la ressource de la lecture qui nous dérobe à nous-même, il restait à ruminer sans cesse les mêmes idées et les papillons noirs frôlaient son front de leurs ailes de crêpe

Le premier papillon noir était de ceux qui se posent sur les immortelles dont on pare les tombes : — Il semblait dire : — « Notre vie s'achève, baron.

Le second papillon noir paraissait descendre du cadre d'or où souriait l'image de feu madame de Hautvilly et disait : Qui me remplacera ici? »

Les autres papillons noirs accouraient dès que Norbert ouvrait la porte et emplissaient l'air, comme ces points noirs qui dansent parfois sous nos yeux sans avoir d'autres réalité matérielle que celle de l'illusion visuelle qui les sème dans l'air.

Norbert?.. Qu'allait devenir Norbert?.. A quoi était-il résolu?.. Et n'attendait-il que la mort de son père pour réaliser ses projets?.. Son apparente soumission n'était-elle en fin de compte que de la patience calculée sur la mort prochaine de son père?

Affreuse pensée, devenue inséparable de Norbert et que le regard inquiet du baron cherchait sur le front du jeune homme chaque fois qu'il entrait dans sa chanbre.

Armé d'une longue canne, il se promenait à travers son appartement, d'un air grave, s'arrêtait tout à coup devant un meuble, comme si celui-ci avait quelque chose à lui dire, puis reprenait sa route pour stationner de nouveau devant un portrait, auquel il semblait adresser une question qui demeurait sans réponse. Il poursuivait... Et lorsqu'il avait ainsi fait un tour, il croyait avoir réfléchi.

Il s'essuyait le front, siège de la pensée, se jetait dans un fauteuil et s'en remettait à Dieu pour le reste de sa destinée.

On l'entendait parfois murmurer: « C'est trop fort « C'est trop fort!... Non, je n'ai jamais été comme cela. Tout ce qui m'arrive est au-dessus des prévisions humaines. A la Providence de décider. »

Et quand il s'était reposé et remis de son émoi, il lui revenait du lointain des souvenirs cet adage: — Aide-toi et Dieu t'aidera.

« C'est vrai, se disait-il, la Providence ne peut encourager notre paresse, il faut s'aider. Mais enfin quoi faire. »

Et là-dessus il allongeait ses jambes d'un mouvement désespéré en rejetant sa tête au-dessus du fauteuil.

Encore une fois il voulait réfléchir...

Et dans cette position tendue, il sentait venir la fatigue plus vite que l'idée qu'il attendait.

Il se relevait et reprenait sa promenade. Dans cet exercice fréquemment répété il finit un jour par se dire:

— Je ne vais pourtant pas mourir à la peine, dessécher sur place, faute de solution pratique?.. Si Norbert... Oui, si Norbert se mariait?..

Et soudain il se faisait dans son esprit une grande lumière... Une lumière blonde et joyeuse. La lumière d'En Haut évidemment.

Si Norbert se mariait, mais alors plus d'appréhensions, plus de soupçons, plus d'idées noires... des noces... une fête... des fêtes... des heureux, une heureuse, un alleluia qui monterait de la vallée au château. Plus d'incertitudes... La baronnie, le titre sauvés!... La terre réconciliée avec le ciel. Et c'était tout simple, tout facile à réaliser; un mot à dire: voilà tout.

L'idée libératrice était éclose.

Vous le savez par vous-même, lecteur, nous sommes vis-à-vis de nous de fameux comédiens, cette idée dont le baron se félicitait comme d'une trouvaille, mais il la connaissait depuis longtemps, combien de fois l'avait-il repoussée! Mais à la fin ne trouvant rien de mieux, il l'accueillait comme une nouveauté, à l'égal d'un trait de génie. Comme s'il eût craint qu'elle lui échappât, il sonna son domestique et lui dit de prier de sa part M. Norbert de se rendre chez lui.

Norbert accourut et son père lui dit:

— Asseyez-vous, mon fils, j'ai à vous faire part d'une détermination importante.

Norbert s'assit.

Son père toujours solennel se plaça vis-à-vis de lui et poursuivit:

Mon fils, j'ai beaucoup réfléchi et j'ai décidé de vous marier, selon vos vœux.

— Ah! mon père, s'écria le jeune homme, combien je vous en remercie! Quelle heureuse surprise vous me faites!. Mais j'avais toujours compté sur la rectitude de

votre jugement et la générosité de votre cœur. Croyez-le bien. Avec Jeanne une vie nouvelle animera Hautvilly, depuis quelque temps si triste. Vous voudrez donc bien instruire M. Gosset de vos desseins. Il se fera votre interprète auprès de Jeanne...

— Oui, interrompit le baron avec vivacité, et l'affaire sera vivement conclue et terminée. Je vais m'en occuper dès aujourd'hui. Quand j'ai un projet en tête, sa réalisation suit de près et sans ce scélérat de Ramire nous serions heureux depuis longtemps.

— Désormais, mon père, rien ne pourra vous obliger à reprendre votre parole.

— Sois tranquille.

— Vous savez, mon père, que Jeanne est sans fortune?

— Comment l'oublierais-je? Mais elle n'est point coquette et toi de ton côté tu as les goûts modestes de ton père et n'ambitionne pas d'aller te ruiner à Versailles ; nous pouvons donc passer sur le défaut de fortune...

S'interrompant pour observer Norbert:

— Mais, lui dit-il, que tiens-tu donc à la main?

— C'est une lettre, mon père.

— Si on juge de son importance par ses dimensions, elle doit être fort intéressante.

— Elle a bien un demi-pied carré, dit Norbert, en tendant le pli scellé de larges cachets rouges. — Le messager, reprit-il, déjeune en ce moment à l'office en attendant votre réponse.

Le baron examinait les armoiries des cachets.

— C'est du comte de Néré, dit-il.

Il ouvrit et lut l'épître suivante :

« Monsieur le baron,

« Il vous est revenu sans doute par le bruit public que depuis six mois environ, une partie de notre province et particulièrement les domaines qui environnent votre seigneurie sont devenus la proie d'une bande de brigands. On m'assure que vous tout le premier avez eu à souffrir des audacieux attentats de ces malfaiteurs, dont le chef s'est évadé de votre prison. Ces brigands pillent les fermes, assassinent les marchands en voyage et tout dernièrement ont à plusieurs reprises osé s'introduire dans la villa de M. de Surville, dont ils avaient empoisonné des chiens de garde. Ils ont eu eux-mêmes un tué et un blessé qui est en prison à cette heure.

« En présence de ces faits, et de l'insuffisance de la maréchaussée, je me suis entendu avec plusieurs de nos voisins, MM. de Meédieu, de Beauval de Virement, pour former une ligue contre ces bandits qui parcourent nos forêts et sont un véritable fléau, et je viens vous prier de vous joindre à nous avec vos principaux domestiques. Nous organiserons un trac, une chasse à cor et à cri contre les brigands, nous réservant nos droits de haute et basse justice.

« Veuillez, monsieur le baron, nous informer de votre intention à cet égard. Nous avons besoin d'une solution prompte et nous nous en rapportons à votre indulgence. Le valet porteur de la présente lettre en attendra la réponse.

« Je suis, monsieur le baron, votre très humble et très dévoué serviteur.

« Comte de Néré. »

— Il faut aller te montrer à Paris.

Après avoir pris sommairement connaissance de cette lettre, M. de Hautvilly en reprit la lecture à voix haute.

Cette lecture achevée il dit à son fils :

— Que pensez-vous de cela, Norbert? Moi je prévois quelques ennuis.

— En effet, répondit celui-ci — c'est bien pour nous le moment d'une prise d'armes et d'une entrée en campagne!

— Approuvez-vous le projet?

— Je ne puis le désapprouver. Il est certain qu'il est temps d'en finir avec toute cette canaille qui ruine et terrorise la province

— Ce Ramire! fit le baron.

— C'est la cause de tous nos maux.

— Voilà bien le véritable successeur de Cartouche.

— Il en descend en ligne directe.

— Enfin quelle réponse, à votre avis, devons-nous faire à M. de Neréo?

— Nous ne pouvons faire moins que les autres.

— Sans doute.

— Autrement que penserait-on de nous?...

— Cependant, dit le baron, je ne puis prendre part à cette fête, mes forces ne sont pas encore recouvrées.

— Je y vous remplacerai, répondit Norbert du ton de la résignation, bien que, de mon coté, vous le savez, mon père, je ne sois pas non plus sans me ressentir de mes dernières blessures et que j'eusse de beaucoup préféré procéder à mon mariage. Je regrette que la partie contre Ramire ne puisse être remise. Après mes noces c'eût été un plaisir; dans la quinzaine au contraire, car M. de Nerée me semble très pressé, ce sera pour moi une affreuse corvée.

— Vous allez donc répondre pour moi, Norbert, dit le baron. Vous direz que ma santé ne me permet pas de quitter Hautvilly et vous vous mettrez à la disposition de la Ligue, comme il dit. Choisissez parmi nos gens, sans trop dégarnir le service. Prenez les piqueurs, les gardes. Laissez-moi mon personnel.

— Oui, mon père. Mais permettez-moi une prière?

— Laquelle?

— Tandis que je répondrai en votre nom à M. de Nerée, ayez la bonté d'écrire quelques mots au notaire de Pont-Servan.

Le baron fit la grimace.

De tout temps la plume avait pesé à ses doigts d'un poids plus lourd que l'épée; cependant il ne pouvait refuser.

— Oui, dit-il.

Son fils s'éloigna, il appela son valet de chambre, lui dicta quelques lignes et les signa de sa main.

Au moment où il allait fermer cette lettre Norbert revint et demanda à la voir.

Elle était conçue dans les termes les plus convenables et il en fut satisfait. Le père et le fils se partagèrent ensuite l'usage de la cire et du cachet baronnal.

XII

LA LIGUE

Le comte de Nerée venu depuis peu passer quelques semaines dans ses terres y avait appris tout ce que nous avons raconté des exploits de don Ramire, depuis son arrivée à Chennevières, ainsi que les distributions d'argent faites par Jeanne aux pauvres des deux villages.

On avait fait ressortir aux yeux du jeune seigneur non seulement ce qu'avait de romanesque la conduite de Norbert et de Jeanne, mais encore les résultats funestes

de libéralités qui avaient chez les misérables allumé des convoitises et des appétits assoupis jusqu'alors et transformé en petits rentiers de l'aumône des gueux qui, de temps en temps, travaillaient encore et ne s'adressaient plus qu'au brigandage.

C'était parmi eux, disait-on, que l'illustre Don Ramire avait recruté sa troupe, et ainsi de la seigneurie de Hautvilly en définitive provenait tout le mal.

M. de Nerée dans sa lettre n'avait donc pas dit tout ce qu'il pensait et il éprouvait ainsi que d'autres une certaine animation contre le baron et son fils.

Celui-ci avait donc été sagement inspiré en acceptant la corvée qui lui était offerte.

Quant à M. de Beauval, dont nous avons cité l'adhésion, il était enchanté de pouvoir prendre sa revanche et se réjouissait de se retrouver avec Norbert, qu'il comptait bien retenir chez lui pendant quelques jours.

Tandis que se préparait cette prise d'armes, où l'on se proposait de le chasser comme le cerf et le sanglier, selon les méthodes de la vénerie, avec piqueurs, traqueurs ou rabatteurs et meutes, relais et chasseurs à cheval et à pied, voyons ce que devenait don Ramire.

Nous l'avons laissé dans un piètre état, maudit, méprisé de la plupart de ses hommes, peu redoutable et fort indigne des mesures extraordinaires qui allaient être prises contre lui.

Mais par bonheur (pour lui !..) un de ses coureurs vint l'avertir qu'un marchand, qui, la semaine précédente avait conduit à Paris soixante bœufs, allait revenir en charrette accompagné de deux de ses domestiques et probablement nanti du prix du troupeau.

L'occasion était belle pour se refaire.

Alors relevant sa tête humiliée :

— Il me faut dix hommes, dit-il tout à coup en s'avançant vers un groupe de mécontents.

Un silence glacial lui répondit.

— Si vous ne m'écoutez pas, reprit-il, je trouverai ailleurs des fanandels qui ne se mutineront point pour une défaite. J'ai un coup à faire, je l'offre à dix d'entre vous.

Il reprit :

— Je l'offre à cinq !.. C'est mon dernier mot ; et il se retira sur le billot de chêne qui lui servait de siège.

Lorqu'il fut éloigné, les hommes discutèrent. Ils avaient remarqué l'arrivée du coureur.

Finalement il eut ses cinq hommes.

Le lendemain il quitta le bois, fut sur la route indiquée, rencontra le malheureux marchand de destiaux et l'assassina. Sa sacoche l'indemnisa, lui et les siens, de sa mésaventure tant reprochée.

Alors il résolut d'abandonner son ancienne troupe et d'en former une nouvelle. Dans ce but, il se rendit à Chennevières et à Hautvilly, d'abord en quête de Choquart.

Ayant découvert celui-ci il se l'attacha, — nous dirons tout à l'heure par quelles promesses, — puis il se fit indiquer tous les misérables vauriens qu'il appelait les héritiers de Cartouche.

Il les embaucha presque tous et son espoir fut dépassé.

Les écus du marchand de bœufs ajoutèrent beaucoup à son éloquence, puis il promit à ces individus qu'ils ne quitteraient pas le pays.

Tous ces misérables affamés, essoufflés, allongeaient le cou vers la provende.

Don Ramire leur était supérieur en tout et bénéficiait du prestige de sa supériorité réelle, comme instruction, intelligence, expérience de la vie, capacité criminelle.

Le maître s'annonçait à eux dès les premiers pas à leur rencontre, dès les premiers mots. Il s'affirmait de toutes façons, — ce qui prouve tout de même, soit dit en passant, que les supériorités individuelles s'imposent, qu'il est des hommes nés pour commander comme d'autres pour obéir.

C'est une loi naturelle de statique qui produit les groupements d'individus par le besoin d'appui mutuel.

Les faibles s'appuient sur le fort et le fort trouve sa puissance dans l'appui des faibles.

Ces lois naturelles et leurs conséquences les hommes les subissent sans s'en rendre compte et s'il leur arrive de se révolter contre elles, c'est qu'ils sont encore incapables de les comprendre. Ils les subissent même avec un certain enthousiasme. Voyez les sentiments qui éclatent dans une foule, un groupe, à la découverte d'un chef; ce sont ceux du bonheur.

Pour en revenir à nos moutons, — c'est nos gueux de Chennevières et de Hautvilly que je veux dire, — ils furent enchantés de trouver notre capitaine de bandits. Il leur — parut quelques bouteilles d'eau-de-vie aidant — un messie.

Aux esprits les plus dégourdis don Ramire essaya d'inculquer les principes du vol, du viol, de l'incendie qui ne datent pas du siècle dernier, mais bien, l'histoire en main, de l'an 89 de la création du monde; peu après la mort d'Abel l'agriculteur, ou pasteur, tué par l'inventeur du fer, Caïn.

Il leur dit:

— Avez-vous assez de crever de faim, de soif, de misère? Tenez-vous à rivaliser avec les bêtes de somme? Non, n'est-ce pas.

Quand vous avez soif, pourquoi alors vous arrêter devant le ruisseau limpide sans oser vous désaltérer?

Quand vous avez faim, pourquoi hésiter à porter la main au fruit mûr qui vous attend au bout de la branche?

Quand vous avez froid, pourquoi ne pas jeter du bois à votre foyer?

Quand vous êtes nu et sans argent, pourquoi ne pas prendre le manteau et l'argent de celui qui passe?

Quand vous êtes las de votre femme maigre et laide, pourquoi ne prenez-vous pas la femme blanche et grasse de votre voisin?

Le ruisseau appartient à tout le monde: à l'oiseau, comme au serf ou au seigneur. Le fruit de même. Qui a dit: ceci est à Pierre plutôt qu'à Jean?

Qui a fait une limite dans l'air pour dire à chacun: tu ne respireras que depuis ici jusque-là? Qui en a fait une sur les eaux et sur la terre?

« Tout appartient à tous. Le besoin impose seul par sa satisfaction une limite à l'appropriation.

« Celui qui met des murs et des haies, des bornes et des gendarmes, autour d'une

chose utile à tous, est un voleur. On l'appelle accapareur, un animal nuisible. Il trouble l'ordre naturel.

« Et l'obliger à rendre à tous ce qu'il veut garder pour lui seul, est le premier des devoirs, car ainsi l'on rétablit l'ordre naturel.

« Cependant vous hésitez à le faire. Vous avez peur des coups et aussi d'être considérés comme malfaiteurs.

Malfaiteurs !... Pauvres innocents que vous êtes.

« Mais ce sont les riches habitants, les riches fermiers, les seigneurs surtout qui sont des malfaiteurs. Ils ne vivent qu'à vos dépens. Pourquoi ont-ils tout et vous rien ? Parce qu'ils sont les plus forts ? Eh bien, soyons plus forts qu'eux et nous jouirons de la vie.

« Il en est parmi vous qui, habitués à tendre la main à l'aumône, se figurent bonnement qu'ils doivent être reconnaissants des secours qu'ils ont reçus.

« Dernièrement la fille et petite-fille de voleuses de grands chemins, Jeanne Macé, de Chennevières, vous a fait des distributions de quelques écus ; vous ignorez la provenance de cet argent ? Je vais vous la dire. Cet argent a été volé au célèbre Cartouche par la mère et la grand'mère de Jeanne et dans des circonstances particulièrement odieuses. Le fameux voleur de Paris ayant été blessé au delà des barrières avait été recueilli par ces deux femmes, paysannes misérables alors.

« Elles lui volèrent sa ceinture remplie d'or, pendant son sommeil et le livrèrent ensuite à la police.

« C'est l'argent de Cartouche que Jeanne Macé vous distribue. Jeanne ne fait que restituer une fortune à ses véritables, à ses légitimes héritiers. Vous ne lui devez rien ; elle vous doit. C'est pour gagner cet argent que des malheureux comme vous et d'abord le grand Cartouche sont morts pendus ou roués par les scélérats de la police. Elle le sait bien l'hypocrite, sans cela elle ne vous le distribuerait pas ! »

« Ce discours fut accueilli avec enthousiasme. Tous les gueux du pays furent heureux d'apprendre que ceux qui possédaient étaient leurs débiteurs et que l'argent de Jeanne n'était que l'héritage de Cartouche. Ils n'avaient à opérer que des recouvrements.

« Don Ramire devint pour eux un grand homme et leur zèle s'accrut de toute leur confiance.

« seulvit avec déplaisir signaler Jeanne Macé à l'attention de la bande. Choquart souffrait qu'on s'occupât d'elle et surtout qu'elle fût connue d'un homme aussi dangereux que don Ramire.

XIII

LA LIGUE

« Cependant ce branlebas de combat de la gueuserie ne s'était pas accompli sans bruit.

« On avait beaucoup crié et déclamé dans les cabarets mal famés de la seigneurie de

Hautvilly et les seigneurs dont nous avons cité les noms plus haut en avaient été informés.

Sauf chez M. de Beauval, le baron et son fils n'avaient, chez leurs nobles voisins rencontré que des critiques sévères.

Que signifiait cet argent de Cartouche distribué aux vagabonds et maraudeurs?... L'idée en était déplorable et les résultats n'avaient pas lieu de surprendre.

M. de Nerée le courtisan, le *roué* de Versailles en fut particulièrement scandalisé. Il venait rarement en province et n'y séjournait que le moins possible mais il se trouvait offensé d'y être exposé aux entreprises d'un bandit, lui ou ses vassaux. Ce n'était pas tolérable et il allait montrer aux petits seigneurs de sa province comment on se débarrassait de pareille vermine.

Il évita toutefois des explications, les messieurs de Hautvilly, blâmant tout haut la funeste influence qu'ils avaient eue sur les vagabonds et autres malvivants. Il ne les invita à se joindre à lui qu'après s'être entendu avec d'autres seigneurs.

M. de Beauval lui avait fourni des détails fort amusants sur don Ramire tout en lui montrant dans cet aventurier un adversaire redoutable et dont la capture pourrait lui faire honneur.

Il fut donc décidé que l'on s'informerait du bois où il avait son camp, qu'on le dépisterait avec la meute destinée à chasser le loup, qu'on le cernerait et que l'on passerait par les armes sans pitié tous les bandits. Ceux qui s'échapperaient de l'enceinte seraient chassés à cor et à cri, comme des fauves.

On se réjouissait de cette expédition comme d'une fête. Malheureusement on en parla trop. Le secret n'en fut gardé ni par les maîtres devant les domestiques, ni par ceux-ci chez les paysans. Les rôdeurs de don Ramire en furent instruit.

Il avait été décidé à Hautvilly que le baron écrirait au notaire de Port-Servan avant que Norbert prît part à l'expédition préparée à Nerée. Le baron trouvait la plume plus lourde que le mousquet ou l'épée, mais il faisait froid et il n'était pas assez solide pour se mettre en route ; malgré sa répugnance pour l'écriture il s'exécuta et écrivit entre autres choses : « Qu'il regrettait sincèrement d'avoir dans un moment d'erreur renoncé à un mariage qui aurait fait le bonheur de son fils et le sien... que la belle conduite de M^lle^ Macé avait achevé de l'éclairer et qu'il le priait de lui exprimer ses regrets.

Enfin : — « Si comme le lui faisait espérer Norbert, M^lle^ Jeanne voulait bien lui pardonner son erreur, il consentait au mariage de son fils. »

Il ajoutait que les brigandages exercés par Ramire avaient décidé plusieurs seigneurs qu'il citrait à s'armer contre lui et invité Norbert à se joindre à eux.

Cette chasse aux brigands était pour celui-ci un ennuyeux contretemps, mais il n'avait pu répondre par refus.

Aussitôt cette dernière corvée accomplie il se rendrait à Pont-Servan.

Il terminait en priant le notaire, s'il lui était possible, d'apporter lui-même sa réponse au château.

Naturellement la nouvelle demande du baron fut favorablement accueillie.

Jeanne aimait toujours Norbert, il était son premier et unique amour. C'était lui qui l'avait initié à la vie sentimentale et passionnelle. Il remplissait sa jeunesse. Il

n'avait jamais eu de rival. Elle lui avait pardonné et se reprenait évidemment à la vie qu'il lui offrait de nouveau. On ne boude pas le soleil pour un nuage.

Mais le malheur l'avait rendue superstitieuse.

Cette campagne contre don Ramire l'inquiétait.

Par quelle fatalité, au moment de la conduire à l'autel Norbert se heurtait-il à cet obstacle?... Ce Ramire lui avait déjà tant de fois porté malheur!... C'était le mauvais génie de sa destinée.

Aussi M. Gosset s'étonnait de ne pas la voir plus gaie.

Il en accusait les nonnes, qui sont les fées de l'écueil où elles ont brisé leur vie, du couvent où elles se sont cloîtrés et qui souvent y retiennent les novices en prêtant au monastère, un charme qu'il n'a pas et en faisant si l'on peut dire, la propagande de leurs faiblesses et de leurs douleurs.

« Ces nonnes l'ont gâtée », pensait le brave notaire.

N'eût été que par profession, il devait favoriser le mariage.

Ses filles d'autre part, étaient un brin jalouses de la future baronne et rien que cela eût dû prouver à Jeanne quelle avait tort de ne point se réjouir d'avantage; mais Ramire restait comme un point noir à son horizon. Elle eut tenté de dissuader Norbert de poursuivre ce dangereux coquin, si elle l'avait pu.

Ses craintes allaient encore plus loin. Elle ne le voyait pas sans méfiance aller dans des châteaux où il devait rencontrer des femmes dont l'élégance mondaine pourrait lui prêter avec elle-même des points de comparaison fâcheux.

A son retour il la trouverait peut-être bien sotte et bien gauche auprès de ces dames et demoiselles de haute lignée. Et pourvu que ces nobles dames n'aient jamais entendu parler de l'humble Jeanne Macé et de sa grand'mère!...

A cette dernière pensée la pauvre fille pâlissait de frayeur.

Deux ou trois jours après la lettre de M. de Hautvilly, M. de Gosset lui annonça le départ de Norbert pour Nerée.

Elle se prit à pleurer.

— Adieu donc! fit-elle, je ne le reverrai plus!

XIV

L'Expédition

L'expédition ressemblait à une petite croisade, Elle comptait six ou sept seigneurs suivis de leurs valets, gardes-chasse, piqueurs, premiers valets d'écurie et de chenil; en tout plus de cinquante hommes armés et plus de vingt-cinq cavaliers. A cette troupe déjà considérable se joignait une bande de traqueurs, rabatteurs de gibier, garçons de peine.

Le temps était brumeux et froid. Les hôtes de Nerée avaient pris un jour de repos nécessaire surtout à leurs montures, et à une dernière entente sur les dispositions à prendre. La veille les piqueurs de Nerée avaient relevé le repaire des bandits. Ils campaient dans une clairière située à la partie de la Nerée qui confinait au domaine

de Médieu. Ils se gardaient mal; on s'était approché d'eux assez pour les apercevoir à côté de leur feu. Ils possédaient une cavalerie assez nombreuse, composée de bêtes de toute encolure, plus grotesque que redoutable.

Il s'agissait de les empêcher de sortir du bois soit au sud dans la vallée de Médieu, accidentée et favorable pour eux, soit du côté de la terre de Nerée, qui était à l'est et au nord de leur camp, et si l'on ne parvenait point à les cerner complètement ne leur laisser d'issue que dans la vallée partagée entre Nerée et Hautvilly.

De côté le terrain était désavantageux à des cavaliers mal montés et l'on se donnerait tous les plaisirs de la chasse à courre. L'équipage de louveterie fut donc dirigé de ce côté avec un soutien de cinq ou six excellents tireurs. Les rabatteurs et traqueurs eurent l'ordre de profiter de la brume du matin pour envelopper la partie désignée de la forêt, assez pour en surveiller les approches et d'autre part attendre l'arrivée des chasseurs avant de s'engager à fond.

A huit heures du matin un déjeuner froid fut pris debout, dans la grande salle à manger et un quart d'heure après tout le monde fut à cheval.

Parvenue à un certain endroit, à une portée de fusil de la forêt, la troupe se divisa en quatre compagnies pour opérer ainsi que nous l'avons dit plus haut, et chaque seigneur se dirigea du côté de son domaine.

Ainsi Norbert alla vers la vallée de Hautvilly où l'accompagnait l'équipage de louveterie.

Sa haine contre don Ramire s'était ranimée, et il eut pris plaisir à le voir sous la dent des chiens.

Il avait reçu de M. de Nerée l'accueil le plus flatteur et d'après ce qu'avait raconté M. de Surville avait très bien compris que la patience des châtelains et de leurs vassaux fût à bout. Il fallait en finir. Il ne doutait pas du succès de l'entreprise. Chaque compagnie avait un sonneur de trompe et l'on était convenu de deux ou trois sonneries pour s'avertir de certaines éventualités graves.

Les chasseurs s'avançaient dans le plus grand silence; les chiens tirant sur la corde des valets, étouffant leur joie, restaient muets. Lorsqu'on arriva à lisière il fut interdit à la meute de la franchir, elle dut se contenter de la longer jusqu'à un point désigné.

Quelques chasseurs à pied s'engagèrent à la suite du cordon de traqueurs qu'ils venaient de rejoindre et, avec des difficultés très grandes, car les sentiers étaient rares, on pénétra dans la forêt.

L'investissement que l'on s'était proposé, nous le répétons, n'était pas facile dans cette chasse d'un nouveau genre. Le gibier ne le cédait à aucun autre en méfiance et était nombreux. Une compagnie de sangliers, une harde de cerfs, une bande de loups même, devaient être d'approche moins difficile.

De temps en temps on s'arrêtait, pour s'orienter et pour écouter si le gibier ne s'échappait point dans les espaces qui séparaient les chasseurs.

Mais jamais la forêt n'avait été plus silencieuse.

Le cercle se rétrécissait de plus en plus et l'on estimait n'être plus qu'à trois cents pas environ de la clairière. Les bandits, on le sait, dorment le jour. La clique de Ramire allait donc être surprise dans son sommeil.

— C'est du comte de Nérée.

On redoublait de prudence, on retenait son souffle, le hennissement d'un cheval eût tout perdu. Les chasseurs à pied, seuls, continuaient à s'avancer en se glissant dans les taillis...

En vérité, don Ramire se gardait bien mal et quelques chasseurs s'en étonnaient et soupçonnaient quelque piège.

A quoi songeait-il donc ?

Nous allons le dire.

Ramire n'était pas aussi imprévoyant qu'on pouvait le croire. Averti depuis plusieurs jours, lui aussi avait fait ses préparatifs, sans en dire la cause et le but à ses hommes. Il avait commandé à chaque fanandel de se faire une solide ceinture pour y mettre l'argent qu'il allait leur faire *gagner*, et un sac solide pour le gros butin à emporter.

Les armes avaient été mises en bon état, on avait fabriqué de longues échelles qui pouvaient se démonter et remonter facilement, véritables merveilles de solidité et de légèreté. Enfin, la veille de la grande expédition, ayant reçu un dernier avis de Nerée, lorsque la nuit fut assez avancée il s'ouvrit de ses projets à ses compagnons:

— Fanandels, leur dit-il, sept ou huit seigneurs de la province se sont réunis aujourd'hui même au château de Nerée avec leurs écuyers, gardes et autres valets. Ils se proposent de cerner notre camp au lever du jour. Ils emmènent avec eux leurs piqueurs et leurs meutes, mon intention n'est pas de les attendre. Nous allons donc décamper sans bruit et nous rendre au-dessus de la forêt, sur les terres de l'abbaye. Là, nous aussi nous attendrons le jour. Nous sommes assez forts pour braver et mettre en fuite les paysans; les châteaux sont dégarnis d'hommes et d'armes; leurs portes sont toutes ouvertes, nous irons rendre aux femmes de nos seigneurs la visite de leurs maris. Quand l'heure sera sonnée, avec du courage et surtout de la rapidité nous sommes sûrs de la victoire.

« Partons sans nous presser et en silence.

« Demain je vous donnerai mes derniers ordres. »

Et en un clin d'œil la bande décampa pour se transporter deux lieues plus loin, à une courte distance du château de Nerée.

Revenons aux chasseurs.

Tout à coup une voix s'éleva:

— Personne !

— Personne! répéta une autre voix. La clairière est vide. Ils sont partis

Alors chacun se précipita en avant, n'en voulant croire que ses yeux. Les uns fouillaient la hutte du bûcheron, les autres regardaient dans les arbres et les exclamations de surprise se croisaient avec les imprécations de fureur.

En termes de chasse, ils avaient fait buisson creux!...

Et tout ce déplacement de forces!

Et toutes ces précautions!

Et cette assurance, non de vaincre, mais d'écraser ou capturer sans efforts ce nid de brigands!

Tous arrivaient, débouchant des quatre côtés à la fois dans cette clairière, ce repaire vide, jetant les mêmes cris de surprise et de colère, devenus insensés par l'excès de leur humiliante déception.

On interpellait les gardes qui la veille prétendaient avoir vu les bandits étendus autour de leur feu de bivouac. Ils avaient donc menti. Ils juraient leurs grands dieux qu'ils n'avaient dit que la vérité.

L'orgueil de M. de Nerée était surtout atteint. Mais il lui fallait souffrir en silence. A qui s'en prendre?... Le chef est responsable et tout le monde avait fait son devoir.

La parole en ces grands émois appartient aux naïfs; M. de Beauval s'écria:

— Allons! ne désespérons pas. Ils ne sauraient être loin. On les aura avertis et ils se seront portés à l'autre extrémité de la forêt, je veux dire du côté de l'abbaye.

— A moins qu'ils ne soient passés dans les bois de Hautvilly, fit un autre.

— Nous nous sommes trompés, dit judicieusement un troisième, ce n'était pas une

chasse à courre mais une chasse au chien d'arrêt qu'il fallait organiser; si nous avions ici un bon chien d'arrêt nous lui disions: Cherche!... Et il trouverait. Mais nos louvetiers sont bons à être renvoyés au chenil.

Justement, comme il parlait ainsi, on entendait quelques voix de la meute impatiente.

— Nous ne voulons pas rentrer bardouille dit, encore un des nobles chasseurs, pour quelle direction ou pour quel parti optons-nous?

Ce fut à M. de Nerée de répondre. Il était pâle. Un sourire amer errait sur ses lèvres. Il se sentait presque ridicule.

— Messieurs, dit-il, mon avis est d'explorer d'abord cette forêt, après si nous ne trouvons rien de nous rabattre sur la plus prochaine, celle de Hautvilly, mais de ne pas rentrer chez nous avant d'avoir rempli la mission que nous nous sommes donnée.

Ces paroles de bravoure furent bien accueillies et même applaudies.

Une seule objection fut posée:

— N'est-il pas possible, dit un des seigneurs, que les bandits se soient réfugiés sur le domaine de Hautvilly, dont la forêt leur est plus familière encore que celle de Nerée? Si nous ne voulons point nous y porter en corps, détachons une compagnie d'une vingtaine d'hommes pour explorer cette forêt. C'est l'affaire de deux ou trois heures, et la forêt de Hautvilly est après celle-ci la plus étendue de la région.

M. de Nerée combattit cette proposition et soutint que Ramire, pour cent raisons, qu'il donna, devait s'être dirigé vers le domaine de l'abbaye.

Cependant on ne s'était pas embarqué sans biscuit, on ouvrit quelques paniers et l'on but à la victoire. Le vin rétablit la bonne humeur et dissipa l'amertume de la déception que l'on venait d'éprouver. On décida que l'on tomberait sur les brigands comme sur une bande de loups, que l'on ne ferait point de quartier que si don Ramire était pris vivant il serait incontinent pendu à un arbre et abandonné aux corbeaux, sans autre forme de procès.

On perdit ainsi quelque temps, mais il est vrai qu'après trois heures de marche une halte était justifiable.

Norbert parlait peu et songeait.

Il avait emmené avec lui ses quatre meilleurs domestiques et il se disait que s'il plaisait au brigand de faire visite à Hautvilly, il le pourrait sans danger. Mais il n'osait laisser paraître ses craintes au milieu de l'assurance générale.

Enfin on se remit en marche et cette fois en se pressant davantage, au moins jusqu'à la lisière de la forêt. De là on dominait la plaine qui s'étendait jusqu'à l'abbaye, semée de bosquets et de vergers où l'on soupçonnait les bandits, à moins qu'ils ne se fussent enfermés et fortifiés dans quelques-unes des fermes que l'on apercevait également.

M. de Nerrée ordonna à quelques cavaliers de se porter rapidement sur les fermes et les principaux bosquets et de rabattre sur la forêt les bandits qu'ils y dénicheraient.

Pendant près d'une heure, du haut des coteaux boisés, la troupe put voir ses éclaireurs galoper dans la plaine, fouillant les endroits indiqués, plus se dirigeant vers les fermes.

Le coup d'œil était charmant. Cette chasse à l'homme ressemblait à une guerre de partisans. A chaque instant on s'attendait à voir le gibier débusqué fuyant à travers les chaunes ou les prés.

Deux hommes en effet apparurent courant ainsi à perdre haleine dans la direction du bois. Sans doute ils ne voyaient pas les chasseurs.

— En voici deux, dit M. de Nerée, rentrons un peu sous bois pour les tirer de plus près.

On se retira en dissimulant les chevaux.

Les deux hommes montaient le coteau, toujours en courant.

Un chasseur se glissa en avant derrière un buisson ; ils n'étaient plus qu'à cinquante pas de lui. Il retourna vers ses amis qui convinrent de ne pas tirer et de tâcher de les prendre vivants.

Parvenus sur la crête du coteau, les deux hommes promenèrent autour d'eux des regards effarés et surpris. Mais bientôt ils distinguèrent les chasseurs derrière les massifs de chênes et de charmes encore chargées de leurs feuilles rousses. Un canon de fusil s'étant abaissé vers l'un d'eux, celui-ci s'écria en tendant les bras:

— Ne tirez pas! Ne tirez pas!... Nous ne sommes pas des brigands, nous autres.

— Qui êtes-vous? demanda M. de Nerée en s'avançant vers eux.

— Nous sommes deux de vos malheureux vassaux, monseigneur, répondit le paysan accourus pour vous prévenir que les brigands sont passés chez vous et qu'à cette heure votre château brûle.

— Que dis-tu ?

— La vérité.

Il y avait à dix minutes de l'endroit où ils se trouvaient un monticule d'où l'on pouvait apercevoir Nerée.

Tout le monde, mû de la même idée, se précipita de ce côté, et bientôt du haut de cette éminence on aperçut quelque chose de lugubre : à la place où s'élevait le château s'élevaient en tourbillonnant d'énormes nuages de fumée.

La consternation fut générale et pendant un instant régna un morne silence, puis de vaines exclamations se firent entendre et tous les regards se reportèrent vers le jeune seigneur qui avait organisé l'expédition et payait cher son audace.

Il savait dominer sa colère et sa douleur.

Il demanda au paysan :

— Depuis quand cela est-il arrivé?

— Depuis trois heures à peu près.

— Que s'est-il passé?

— Vous veniez de partir pour le bois, il n'y avait pas plus d'une demi-heure, quand les brigands sont arrivés au château. Ils y sont entrés sans bruit et sans être aperçus de personne du village.

Une heure après les granges et les écuries étaient en feu; nous sommes accourus pour aider à éteindre l'incendie. La grand'porte était ouverte, un homme couvert de sang traversa la cour et vint à nous en courant, c'était un de vos anciens serviteurs échappé au massacre...

— Au massacre?

— Oui, monseigneur. Et comme nous allions lui parler, les fenêtres du château rougirent comme un brasier, les vitres éclatèrent et les flammes s'échappèrent... Tout brûlait...

— Et les brigands?

— Partis, monseigneur.

— Dans quelle direction?

— Ah ! nous ne le savons pas ; mais ils ont traversé le village.

Se tournant alors, vers ses amis, de Nérée leur demanda :

— Messieurs, que décidez-vous? Il n'y a pas une minute à perdre en discussion. Parlez, vous, M. de Surville ?

— Monsieur, répondit celui-ci, il faut donner la chasse aux bandits jour et nuit, sans trêve.

— Bien.

— Je crois être l'interprète des sentiments de tous vos amis en proposant de vous reconduire à Nerée. Là, sur les lieux, nous serons à même de recueillir de nouveaux renseignements et de savoir de quel côté diriger nos efforts.

— Oui, oui! appuyèrent plusieurs voix.

— Eh bien ! partons, messieurs.

Puis à ses deux vassaux :

— Vous, braves gens, allez de ce côté de l'abbaye dans cette plaine, cherchez-y nos amis qui la parcourent, dites-leur ce qui est arrivé et qu'ils nous rejoignent au galop à Nerée.

Et tous partirent à travers champs, forçant l'allure de leurs chevaux dans une véritable course au clocher, épuisant ainsi inutilement les forces de leurs montures qu'ils ne pouvaient renouveler. Mais ils n'en étaient pas à leur dernière imprudence.

XV

NOUVEAUX EXPLOITS DE DON RAMIRE

Don Ramire avait assisté au départ de la troupe en marche contre lui. Il lui avait laissé prendre le large, — comme disent les marins, et puis, bien tranquille, par petits groupes, à qui il avait donné ses instructions, il avait dirigé sa bande vers l'insolent château.

Il n'y restait plus que l'intendant et son domestique, deux vieillards, le sommelier le maître d'hôtel et ses servantes.

Ce petit monde était à cent lieues de se douter d'un danger et jacassait de la prise et destruction des brigands comme de la chose la plus certaine.

Les bonnes faisaient les chambres à coucher des six seigneurs ; la cuisinière faisait éplucher des montagnes de légumes et plumer des douzaines de volailles, de faisans de gibier d'eau. Le maître d'hôtel jetait un dernier coup d'œil aux nappes, à la vaisselle, à l'argenterie des grands jours.

Le sommelier était à la cave.

On préparait le festin réservé à l'appétit des cinquante chasseurs et il promettait d'être splendide.

Portes et fenêtres étaient restées ouvertes.

Les brigands n'eurent qu'à entrer. Ces jolies échelles, dont nous avons parlé, ne devaient pas servir. Elles étaient inutiles.

La cour était déserte. Ils la traversèrent et don Ramire y laissa quatre hommes sûrs avec ordre de ne laisser entrer personne, et de tuer ceux ou celles qui voudraient sortir.

L'intendant, qui venait de se lever et prenait son chocolat en regardant de temps en temps par la fenêtre les aperçut,mais les prit pour des rabatteurs requis par le seigneur. Depuis la veille il y avait foule au logis et l'on ne pouvait s'y étonner de rien d'insolite.

Don Ramire, sans rencontrer personne, pénètre au rez-de-chaussée où était le grand appartement.

Après avoir fait occuper les deux escaliers, il entra suivi de ses lieutenants dans la salle à manger.

Il y trouva le maître d'hôtel rangeant sur un dressoir son argenterie. Au bruit de leurs pas il tourna la tête vers eux ébahi.

Don Ramire le joignit rapidement et lui mettant son poignard sur la poitrine, lui dit :

— Pas un cri, pas un mouvement ou tu es mort.

Puis soudain, se ravisant:

— Au fait, dit-il, autant vaut me débarrasser de toi tout de suite.

Et en même temps il lui plongea son arme dans le cœur.

L'infortuné tomba en poussant un cri étouffé par le sang, et rapidement les trois bandits, munis des sacs dont ils s'étaient pourvus, comme l'on sait, emballèrent l'argenterie.

Cette besogne faite et laissant leur butin sur le parquet, ils ouvrirent la chambre à coucher du maître.

— Maintenant, disait Ramire, allons aux bijoux.

Ils se trouvèrent en présence de deux servantes. Elles venaient de faire le lit.

Une d'elles jeta un cri de surprise, ce qui lui attira un vigoureux coup de poing à la tête qui l'assomma à demi.

Puis ils avisèrent un cabinet sombre, ils y poussèrent en attendant mieux les deux filles en leur disant:

— Silence! ou vous êtes mortes.

Un d'eux avec un ciseau et sur les indications de don Ramire força un petit meuble que recommandait son élégance.

Il ne s'était pas trompé et il eut des écrins, des montres, divers objets à empocher. Il n'ouvrit même ni les écrins, ni les boîtes d'or, il les prit de confiance.

Puis il revint aux deux bonnes qu'il avait grande envie de tuer, mais un de ses lieutenants croyant prévenir ses désirs était déjà en train de les ficeler et de les bâillonner... Il le laissa faire, tout en lui disant :

— Dépêchons! Dépêchons !... Nous allons voir l'intendant. Le brave homme peut

seul nous donner l'argent de la maison. C'est au second étage, dans la tour qui fait le coin.

Ils rentrèrent dans l'allée principale qui divisait en deux parties l'appartement du rez-de-chaussée. Ils y retrouvèrent leurs hommes immobiles et muets au bas des escaliers.

On entendait d'en haut les rires et les chants des chambrières. Allaient-ils troubler cette gaieté ? Traverser toutes ces chambres ?

Don Ramire renouvela ses ordres.

Il ne faut pas qu'une seule de ces filles descende au rez-de-chaussée. Si elles ont peur et crient par les fenêtres, qu'un de vous reste ici et que les autres montent au galop et leur clouent le bec à coup de surin.

Puis, après un moment de réflexion, il se décida pour l'escalier de service qu'il gravit rapidement.

Parvenu au second étage il suivit le couloir qui le conduisait chez l'intendant.

Il écouta aux portes et frappa où il entendit des voix.

A la réponse : « Entrez », il se précipita avec ses deux fanandels et se trouva en présence d'un vieillard que coiffait son valet de chambre.

L'étonnement qu'ils causèrent fut extrême. L'intendant et son valet ne se méprirent pas sur la qualité des visiteurs, mais, surpris et sans armes, quelle résistance pouvaient-ils opposer ?

— M. l'intendant, dit don Ramire, remettez-vous, je vous prie, de votre frayeur ; vos jours seront toujours sacrés pour moi si vous voulez bien sans tergiverser m'ouvrir le coffre-fort de la maison.

— Quel coffre-fort, monsieur ? fit l'intendant ahuri. Il n'y a point de coffre-fort ici. Nous n'en avons pas besoin, à mesure que l'argent rentre il est envoyé à Paris. Je n'en ai jamais assez pour suffire à la demande et en ce moment j'en cherche pour payer les gages des domestiques.

— C'est fâcheux, répondit don Ramire, mais je ne puis m'accommoder de votre réponse.

— Je vous jure, monsieur...

— L'Eglise a dit : Dieu en vain tu ne jureras. Ce serait en vain que vous me jureriez cela, donnez-moi l'argent des gages. J'admets à la rigueur que vous n'ayez pas une fortune en caisse, mais vous y avez quelque somme. Allons, montrez de la bonne volonté et ne me faites pas perdre un temps précieux où je vous brûle la cervelle.

— Je vais vous donner ce que j'ai, répondit l'intendant.

Il alla à une armoire, l'ouvrit et dit :

— Voilà.

Sur une planche, don Ramire vit quatre ou cinq livres en or et en écus de six livres.

— C'est peu, dit-il.

Il prit un sac vide dont l'armoire avait provision.

— Et l'argent de votre maître ?

— Monseigneur n'a que sa bourse.

— Ce n'est pas croyable. Et tes économies ? Un intendant en fait toujours. Où sont-elles ?..

— Mais... mais... balbutia ce dernier.

— N'allez pas dire que vous n'en avez pas.

Et don Ramire arma un pistolet.

L'intendant se prit à trembler et finalement tomba en syncope. Alors le bandit se tourna vers le domestique :

— Où est l'argent de ton maître ?

— Je ne sais pas, monsieur.

— L'argent ! s'écria Ramire en frappant du pied.

Le valet échappa soudain aux mains des deux brigands qui le surveillait et s'enfuit. Un des brigands lui envoya un coup de sabre et courut après lui, mais le bonhomme connaissait une porte dérobée par laquelle il s'échappa.

Don Ramire ne voulait point s'attarder à Nerée. Il parcourut rapidement l'appartement de l'intendant, puis ordonna le pillage général que devait couronner l'incendie.

La bande eut un quart d'heure environ pour se livrer à tous les excès, réaliser toutes ses fantaisies: Alors un vacarme s'éleva qui eût pu éveiller au dehors l'attention des paysans, mais il fut de courte durée.

Le pillage ne fut fait à fond. Selon l'ordre de don Ramire on ne devait enlever que l'or, l'argent, les objets précieux. Quelques coups de sifflet donnèrent le signal du départ qui s'effectua sans tumulte, par petits groupes, comme l'arrivée. Deux où trois bandits furent laissés en arrière pour mettre le feu.

Cet invasion et ce pillage n'avaient pas exigé une heure et M. de Nerée n'était pas encore au bois quand don Ramire quittait son château. L'incendie jeta l'alarme.

Les paysans se portèrent de tous côtés au châtaau. Le premier éclaircissement leur fut apporté par le valet de chambre de l'intendant, qui tout couvert du sang de sa blessure s'échappa de sa cachette et courut à eux en leur criant :

— Les brigands!

Quoi! les brigands que le seigneur était allé chercher au bois étaient chez lui?

— Où sont-ils? lui demanda-t-on.

— Partout! répondit l'affolé.

— Mais tout brûle!... Et votre maître?

— Assassiné, ou brûlé.

Le sommelier, qui était dans la cave, apparut ensuite. Il ne savait rien.

De malheureuses filles se mirent à crier à une fenêtre. On chercha des échelles, mais les remises, les granges brûlaient, impossible de les secourir. Bientôt de grandes bouffées les enveloppèrent; on les entendit crier encore... puis elles disparurent. Jamais de mémoire d'homme, pareille catastrophe ne s'était vue dans le pays.

« A mort les brigands! » s'écriait-on.

— Il faut les poursuivre.

— Mais de quel côté?

Et cette question restait sans réponse ou plutôt en provoquait dix toutes contradictoires. Don Ramire avait pris soin de ne pas faire marcher ses hommes en colonne, mais de les éparpiller en leur assignant un point de ralliement hors de portée de la vue des habitants du village. Ceux-ci avaient remarqué des hommes suspects suivant différentes directions.

La clairière de la forêt de Nerée.

Ils demeurèrent incertains, irrésolus sur ce qu'ils devaient faire.

Il importait avant tout d'avertir M. de Nerée et on lui dépêcha plusieurs messagers.

Quand celui-ci fut de retour avec sa compagnie, le mal était irrémédiable, la catastrophe accomplie.

La journée était déjà à moitié écoulée avant qu'une résolution énergique fût prise; il avait fallu attendre le détachement envoyé dans les bois de Hautvilly.

L'inquiétude la plus vive se peignit sur les visages des seigneurs qui avaient abandonné leurs châteaux sans défense.

— Pendant que nous délibérons, dit M. de Surville, ma maison brûle peut-être.

— Nous ne sommes pas plus rassurés que vous, dirent MM. de Médieu.

Quand à M. de Beauval qui paraissait de tous le plus affecté .

— Pour moi, qui ai emprisonné Ramire et qui ai menacé de le pendre, je dois m'attendre à tout.

— Retournez à vos foyers, messieurs, dit M. de Nerée, mais permettez-moi de me joindre à vous, car je le jure, je ne prendrai de repos qu'après ma vengeance.

« Et d'abord envoyons devant nous des courriers chargés d'avertir nos paysans de faire sonner le tocsin dans tous les villages et de défendre vos châteaux.

Cette idée fut accueillie avec faveur. Trois hommes, supérieurement montés, partirent pour Surville, Médieu, Beauval. — Hautvilly fut excepté, puisqu'il était notoire que les bandits n'étaient point de ce côté. Norbert souffrit secrètement de cette exception; lui non plus n'était pas sans sujet d'inquiétude, son père ne se doutait pas du danger, et sans prendre l'avis de personne il envoya un de ses domestiques le prévenir de ce qui se passait.

Puis, de nouveau on monta à cheval et on repartit pour Surville, cette villa où quelques jours auparavant Ramire avait si misérablement échoué et avait perdu trois des siens.

XVI

QUAND LES MAITRES N'Y SONT PAS

A la maison de campagne de M. de Surville, la cuisinière, la mère Toinon, le cocher, le jardinier, son fils et nombre de chambrières parmi lesquelles la fille qui, sans le savoir avait partagé sa chambrette avec l'affreux Choquart, tout ce monde avait résolu d'employer gaiement les loisirs que lui laissait son maître et seigneur.

C'était l'occasion de se réunir et le verre à la main, d'apprendre à se connaître, à s'apprécier ou de renouveler ses sympathies. Pour ces rares circonstances la mère Toinon tirait de sa cuisine des réserves qui étaient de délicates surprises, le sommelier découvrait de fines bouteilles, le jardinier choisissait au fruitier ses meilleurs fruits.

Et avant la joie !

Je vous prie de croire que la tablée ne ressemblait point à une de ces réunions dont la joyeuseté est frappée à la glace par le bon ton; l'appétit s'y manifestait sans gêne; la dégustation, sans vergogne, y étalait ses mérites, adressant à des vins dont nous ne connaissons plus que les noms, et à des victuailles dont les solides qualités n'ont pas été remplacées dans nos menus efféminés et améniques, les éloges et les critiques mérités.

La galanterie n'était pas bannie au dessert, au moment du champagne et des chansons d'une gaieté gauloise. On riait, sans en être plus bête. Mais nous parlons du temps de la jeunesse de Louis XV, temps arriéré, barbare comparé au nôtre, où la cuisinière disait son benedicité avant de manger l'aile d'un faisan volé, où le valet volait son maître sans s'appuyer pour cela d'aucun principe philosophique ou politique; où Fanchon se laissait pincer sous la nappe sans indignation et sans se croire

obligée de parler de sa vertu et de faire sa Sophie ; où la grosse gaieté passait pour de l'esprit.

A dix heures sonnantes, à Surville, on devait se mettre à table.

A neuf heures et demie le couvert était dressé par le maître d'hôtel en personne et de grosses pièces froides, flanquées de hors-d'œuvre étaient déjà en place.

Les servantes achevaient leur toilette en chantant.

On se promettait un gai déjeuner et l'on aurait loisir de le prolonger car le maître ne devait être de retour au plus tôt que dans la nuit. Ses ordres étaient donnés en conséquence. Il avait emmené, de même que ses amis, ses domestiques les plus solides à cheval et qui étaient habitués au maniement des armes. Sa petite troupe était même le meilleur contingent de l'*armée* de Nerée.

Dix heures sonnèrent et la cloche du déjeuner tinta en même temps comme de coutume. Les convives ne se firent pas attendre et accoururent de tous côtés à grand bruit.

« A table ! »

Tout à coup la cloche de la grand'porte se fit entendre.

Qu'était-ce ? C'était au concierge de se déranger. Il daigna...

Il se trouva à la grille en face d'un mendiant :

— La charité, s'il vous plaît, mon bon monsieur.

— Attends, répondit-il, je vais te fourrer un bon morceau.

Il retourna en courant à l'office. Le plaisir rend généreux et il emporta de quoi garnir le bissac du pauvre diable.

Il ouvrit la grille...

Mais à peine celle-ci eût-elle tourné sur ses gonds que deux... trois... quatre mendiants s'élancèrent, le saisirent à la gorge et le lardèrent de coups de couteau. Le malheureux fut laissé mourant à l'entrée de la cour et la bande de don Ramire envahit rapidement la maison.

L'odeur des mets, le bruit des voix attirèrent les brigands à l'office.

A leur vue les femmes jetèrent des cris, les hommes voulurent se sauver ; quelques-uns se cachèrent sous la table.

— Ne craignez rien, mes enfants, dit don Ramire. Nous ne vous voulons point de mal, mais il me faut dans un quart d'heure l'or et l'argent de votre maître... Autrement nous vous tuons et nous livrons la maison aux flammes. Allons dépêchez-vous, vous n'avez pas pour cela qu'un quart d'heure.

— Mais nous n'avons pas les clefs, répondit un valet.

— Elles sont inutiles. Quatre ou cinq de mes compagnons vont vous accompagner, ils savent ouvrir tous les meubles sans clef. Allons l'argenterie ?... L'or ?... Les bijoux ? Où cela se trouve-t-il ?

Personne ne répondait.

Ramire alla droit à un domestique, le saisit au collet et le donna à garder à un fanandel. Il traîna ensuite une femme, la joignit au premier et dit :

— Si mes ordres ne sont exécutés dans cinq minutes, je vous brûle la cervelle.

Les domestiques terrifiés chuchotèrent entre eux :

— Il va les tuer...Il faut se rendre...Vous savez bien où est l'argenterie, vous, maître d'hôtel ?

— Oui.

— Eh bien, livrez-là.

— Mais...

— Il n'y a pas de mais... D'ailleurs vous y passerez comme les autres. N'hésitez pas; la vie avant tout.

— Et vous ? Vous savez bien où il met son argent ?

— Non, mais c'est dans sa chambre à coucher, je crois. Je vais les y conduire. Ils chercheront.

— Êtes-vous prêts? demanda don Ramire en armant ses pistolets.

Ce qui produisit un effet certain.

Aussitôt le maître d'hôtel dit :

— Moi je puis vous donner l'argenterie.

— Et moi vous conduire dans la chambre à coucher de Monseigneur ; je ne suis pas son valet de confiance ; mais je crois que vous trouverez ce que vous cherchez.

Ramire ordonna à quatre hommes de suivre les deux domestiques et le pillage commença.

— Si quelqu'un sort d'ici, dit encore le chef des bandits, les autres payeront pour lui, j'en fais un véritable massacre.

Les pauvres gens auxquels il s'adressait pistolet sur la gorge, le regardaient d'un air à la fois soumis et désespéré. La victoire cette fois, avait été facile, il n'avait eu à se frotter à aucun adversaire sérieux.

L'argenterie, très lourde, alla rejoindre celle de Nerée ; les chevaux commençaient à avoir leur charge et comme tous les conquérants don Ramire allait bientôt ployer sous le poids de ses lauriers.

La recherche de l'or et des bijoux fut plus difficile et relativement moins heureuse. En ce temps, l'art des *cachettes* était poussé très loin. Il fallait hacher un meuble pour lui dérober ses secrets. Les murs avaient des armoires très habilement dissimulées et des brigands, plus pressé qu'un juge d'instruction, n'étaient pas toujours heureux. Ce qu'ils préféraient naturellement était l'or, et l'or était rare et bien caché... Les bijoux, objets d'ostentation, se rencontraient un peu partout.

Don Ramire savait tout cela, mieux que nous, aussi ne fut-il point étonner de voir ses hommes revenir avec un butin qui pouvait tenir dans leurs quatre mains.

S'il eût voulu dépenser une heure de plus, il serait sorti plus, riche, mais la richesse n'était pas son but unique, sa vanité blessée et souffrante exigeait des vengeances.

Lorsque ses hommes furent de retour, il dit :

— Je sais que ce n'est pas tout, mais nous n'avons pas le temps de faire des fouilles. Achevons de régler notre compte avec cette maison. Nous avons dernièrement perdu trois trois de nos compagnons ici... Cela crie vengeance. Il nous faut six victimes et le feu qui purifie tout.

En achevant, il déchargea ses pistolets au hasard sur les deux premiers venus, s'en remettant pour le reste à ses fanandels.

Dix minutes plus tard, deux ou trois malheureux, éclaboussés du sang de leurs amis, s'efforçaient à coup de seaux d'eau d'éteindre l'incendie allumé par les bandits.

Et ceux-ci forçant leurs montures chargées et fatiguées se hâtaient vers Médieu.

XVII

MÉDIEU

Il était une heure de l'après-midi lorsque les bandits arrivèrent dans cette grande maison agricole qui avait le titre de château.

C'était l'heure de la méridienne.

La dame, ses filles, ses servantes, et les hommes d'étable, de bergerie et de labour, se reposaient.

La maison fut envahie comme en pleine nuit, et si les chiens de garde n'eussent fait vacarme, tous les habitants eussent été surpris.

Les bandits, malgré leur lâcheté naturelle et leur fatigue, s'en rendirent les maîtres mais non sans combat meurtrier. On élevait beaucoup de bestiaux à Médieu. Il s'y trouvait nombre de bergers et de bouviers, des gaillards solides, qui jouèrent de la faux et du trident et couchèrent par terre plusieurs bandits. Les femmes, courageusement défendues, résistèrent avec une surprenante énergie. Aucune ne fut prise ni violentée. Elle ne capitulèrent que sous la menace d'incendie si facile à réaliser...

Pour qu'on ne mît pas le feu aux granges qui contenaient la principale richesse de la seigneurerie, elles apportèrent à don Ramire quelques sacs d'écus.

Don Ramire, qui n'avait rien contre ces gentilshommes-laboureurs, malgré le sang qui avait coulé se montra grand et généreux.

Il fit fermer et garder les portes, puis il commanda de l'avoine pour ses chevaux et une quantité raisonnable d'omelettes, de vin de pays, et de pain pour sa bande.

Si pressé qu'il fût d'arriver à Beauval, si menacé qu'il se sentît, il comprenait que l'on ne pouvait toujours marcher sans manger ni boire.

Il avait résisté à la tentation de se mettre à table à Surville parce qu'il avait craint que les mets et les vins surtout ne fissent dégénérer l'expédition en orgie.

C'était un grand capitaine.

Pendant le repas, les femmes du château pansaient les blessés de leur maison et ceux des bandits.

La cour où la table était dressée, et où sur des bottes de paille près d'un abreuvoir les blessés étaient déposés, offrait un spectacle étrange, unique dans l'histoire du pays.

— Nous ne vous avons pas traités en ennemis, dit don Ramire aux dames de Médieu en les quittant. A Nerée et à Surville votre seigneur et ses amis ne trouveront que des ruines et des cadavres carbonisés. Mais nous n'avions pas de vengeance à exercer contre vous. Adieu. Dites donc à MM. de Médieu de renoncer à nous faire la guerre ; dites-leur que s'ils continuent nous reviendrons et cette fois tout ce qui est ici cessera d'exister.

Une heure s'était écoulée lorsque la clique se remit en route

Mme de Médieu avait surpris leur intention de se rendre à Beauval et en conséquence

avait envoyé un jeune homme prévenir la dame de ce château. Il était à pied mais connaissait des sentiers qui abrégeaient beaucoup la distance et avait une demi-heure d'avance sur les bandits.

Il était bon marcheur et les autres commençaient à traîner la patte.

Don Ramire ne se doutait point du tour mais l'inquiétude le dévorait. Il sentait l'ennemi sur ses talons et savait qu'il n'avait que de lâches coquins à opposer à des gentilshommes habiles aux armes et exaspérés. Tout en marchant, il jetait à droite, à gauche des regards explorateurs, se demandant à chaque minute où il chercherait un refuge s'il était rejoint par les seigneurs qu'il avait derrière lui.

Il pressait ses hommes :

— Du courage les fanandels, leur disait-il ; un dernier effort et vous serez riches et vous vous reposerez. Encore deux ou trois lieues. N'allons pas faire naufrage. Après le château de Beauval nous nous retirerons au loin, où nous ferons *riolle*!...

Les chevaux de paysans qu'ils montaient étaient à bout de force. Si l'on avait pu les atteindre en ce moment, pas un d'eux ne se fût échappé et ils étaient tellement stupides qu'ils n'avaient pas conscience du danger.

L'espoir de faire *riolle* galvanisa leur reste d'énergie.

Don Ramire tantôt prenait la tête, tantôt passait en arrière pour presser les traînards comme un bouvier conduit ses bestiaux. Mais ils avaient si bien la physionomie de leur horrible métier, que les paysans qui les apercevaient s'enfuyaient à travers champs. Dans les hameaux dont leur chemin était semé, ils répandaient la terreur. Mais nul ne se doutait du but de leur voyage, autrement beaucoup se seraient armés de leurs outils et seraient accourus défendre leur châtelaine, M^me^ de Beauval étant généralement aimée.

Le jour tombait quand la clique arriva au château.

Les abords en étaient déserts ; tout y paraissait fort tranquille, mais la grille de la cour était fermée. La bande se dissimula sur les côtés, tandis qu'un mendiant allait importuner le concierge. Les chiens aboyaient tellement que celui-ci se dérangea et vint voir ce qu'on voulait.

A la vue du besacier, il entra en colère.

— Veux-tu t'en aller, traînard, brigand, lui cria-t-il. Nous savons ce que tu vaux, toi et tes pareils. Va-t-en, te dis-je et ne reviens plus !...

Comprenant qu'il perdrait sa peine, le mendiant n'insista pas.

Mais don Ramire connaissait les êtres, il savait où dresser des échelles. Il tourna l'habitation et cinq minutes plus tard la bande envahissait le jardin. Au même instant le jeune messager de Médieu sonnait à la grand'porte. De nouveau le concierge fut à la grille.

— Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

En peu de mots le jeune homme expliqua sa visite.

— Ah ! diable ! fit le concierge, tu arrives à propos mon ami.

Il le fit entrer et le conduisit lui-même près de M^me^ de Beauval.

A peine eut-il prononcé le mot brigand que la jeune femme pâlit de terreur.

— C'est Ramire, s'écria-t-elle. Mais s'il nous attaque, quand Dieu ! qu'allons-nous devenir ?

— Il n'est pas loin, dit le concierge, je viens d'éconduire un mendiant qui doit être de ses éclaireurs.

Le concierge achevait de raconter l'apparition menaçante des vagabonds, quand soudain la porte de sa chambre s'ouvrit et don Ramire apparut.

Deux coquins à la mine sinistre s'avançaient derrière lui.

Mme de Beauval reconnut le brigand.

Il vint se planter devant elle; la salua avec une affectation ironique et lui dit :

— Madame, il y a quelques jours le hasard permit que je fusse votre prisonnier vous êtes aujourd'hui ma prisonnière. Le hasard est changeant.

Le concierge, bien que sans armes répliqua ·

— Que prétendez-vous?... Que voulez-vous?

— Bonhomme, répondit don Ramire, je prétends que tu me débarrasses de ta présence. Si tu veux te rendre utile à ta châtelaine, va quérir la femme de chambre, dis-lui d'apprêter la valise de linge et d'effets nécessaires à sa dame. Je lui accorde un quart d'heure.

Pas une minute de plus. A la moindre résistance qui se montrera, madame aura vécu. — Va!...

— Je n'ai d'ordres à recevoir que de madame, dit le concierge en se tournant vers celle-ci.

Octavie recueillit ses forces et d'un ton assez ferme :

— Que voulez-vous donc dire, Ramire avec ce voyage?

— C'est tout simple, madame; je vous emmène.

Elle devient d'une pâleur mortelle.

— Mais... je refuse, moi.

— Sans doute, madame, mais qu'est-ce que cela peut faire?

« Concierge, faites donc préparer la valise de madame; dans dix minutes nous partons. Ce n'est pas de la plaisanterie. Dans dix minutes, si madame me résiste elle sera ficelée comme un paquet et placée sur un cheval. Elle n'aura pas une chemise ni une robe de rechange. Je suis très pressé; à ce point que je ne prends point le temps de piller le château. Allons, madame, ne tremblez pas ainsi. Du sang-froid, du courage, je ne vous veux point de mal. Vous serez respectée. Il ne vous sera fait aucun mal, et si vous ne nous obligez pas à prendre des mesures de rigueur, si vous savez vous plier aux circonstances, le voyage que nous allons faire ensemble, sera très supportable.

« Ah ça, concierge, vous ne m'écoutez pas?

— Monsieur, je vous l'ai dit, j'attends les ordres de madame.

Mme de Beauval voulut parler, mais les larmes lui coupaient la voix.

On entendait des cris, des appels des quatre coins de l'habitation, les bandits abusaient de leur force et méprisaient leur consigne. Don Ramire frappait du pied d'impatience, car tout désordre devait lui être funeste.

— Allons! fit-il, je vois bien que je perds mon temps et mes paroles.

Et se tournant vers ses lieutenants :

— Exécutez mes ordres, dit-il.

Les deux fanandels tirant des cordelettes de leurs poches s'approchèrent de Mme Octavie.

Le concierge furieux se jeta sur l'un d'eux, mais Ramire coupa court à son dévouement en lui plongeant son épée dans les reins.

Mme Octavie jeta un grand cri.

— Grâce ! Prenez mes bijoux, prenez mon argent, mais...

— Non, non, interrompit Ramire, c'est votre personne qu'il me faut. Le reste me sera donné par surcroît.

Les brigands lui liaient les jambes et les poignets... Ils l'emportèrent évanouie.

Le capitaine les suivit. En descendant dans la cour il lança deux ou trois coups de sifflet pour rappeler sa bande à l'ordre.

On avait tiré des écuries de paisibles chevaux de trait et attaché à leurs places au râtelier la cavalerie surmenée.

La clique sans comprendre le plan cependant fort simple de son chef, cassait le cou des bouteilles et dévorait gloutonnement tous les comestibles tombés sous ses mains.

Ramire ne prit pas même un verre de vin, et sans s'inquiéter de ce qu'il pouvait laisser derrière lui, donna le signal du départ.

Il faisait nuit noire.

Ils avaient une bonne heure de chemin à faire avant d'atteindre une forêt, mais la plupart avaient parcouru souvent la contrée et pouvaient s'y diriger les yeux fermés.

XVIII

M. DE BEAUVAL

Les villages de la terre de Beauval avaient été avertis et la cloche d'une église ne cessait de sonner le tocsin. Tous les paysans se rendaient au château... mais là ils apprenaient que la dame était enlevée.

Dans une nuit aussi noire le mal semblait sans remède, les brigands avaient une forte avance, puisque tous étaient à cheval.

D'autre part, M. de Beauval était attendu d'un moment à l'autre. Il convenait de se tenir à sa disposition.

La cloche sonnait, sonnait toujours.

Il tombait une petite pluie fine et glaciale. On alluma des feux et l'on raconta cent fois les crimes des brigands... les derniers exceptés, car on ne savait rien encore de ceux qui avaient rempli la journée.

On avait déjà brûlé un tas de fagots quand un bruit de cavaliers se fit entendre. Sans s'y tromper un instant on pensa que c'était le seigneur.

M. de Beauval et Norbert accompagnés de leurs domestiques arrivaient sur des chevaux blancs d'écume. Ils avaient entendu de loin le tintement lugubre de la cloche et vu les rougeurs des feux, ils s'attendaient à une catastrophe semblable à celle de Nerée et se reprochaient amèrement de s'être arrêtés à Surville et à Médieu.

En apercevant enfin le bivouac de ses vassaux, M. de Beauval eut un mouvement d'espérance que confirma l'aspect extérieur du château

L'incendie du château de Nerée.

Sans doute le messager de Mme de Médieu était arrivé à temps, et les brigands avaient fui devant une résistance organisée.

Telle fut sa première idée.

La plus terrible révélation devait de la suivre de près.

Au lieu d'être reçu avec de joyeuses acclamations, il vit les paysans se ranger sur son passage dans l'attitude de la tristesse. Distinguant un de ses domestiques :

— Eh bien, Urbain ? lui dit-il, les brigands ?

— Ils sont partis, monseigneur.

— Ils n'ont pas fait longue visite vous voyant prêts à les recevoir.

— Monseigneur, ils sont partis avant que l'alarme fût donnée et que vos paysans fussent accourus.

— Ah !... Alors... fit M. de Beauval péniblement surpris.

Il descendit de cheval, ainsi que Norbert et reprit :

— Comment les choses se sont-elles passées. Vous n'avez pu vous défendre ?

— Non, monseigneur.

— Tout est pillé ?

— Non.

— Non ? fit M. de Beauval avec étonnement.

— Mais, reprit le domestique avec tristesse, attendez-vous monseigneur, à un plus grand malheur.

— Que veux-tu dire ?

— Cela m'est bien cruel, monseigneur.

— Parle, te dis-je.

— Eh bien... c'était don Ramire... Le concierge venait de prévenir madame que des gens suspects rôdaient autour du château... En même temps venait d'entrer un messager de M^me^ de Médieu.

— Oui, je sais... mais ma femme ?

— Madame ? fit le valet suffoqué.

— Oui ! Peste soit de tes hésitations !

— Eh bien, puisqu'il faut le dire, le brigand l'a enlevée...

— Hein ?... Que dis-tu ? fit M. de Beauval effaré.

— Madame a offert ses bijoux, son argent ; il lui a répondu : ce n'est pas cela qu'il faut, c'est vous. Je vous emmène, le reste me sera donné par surcroît.

Le concierge, qui était là, s'est jeté devant madame pour la défendre.

Deux bandits le renversèrent et Ramire le blessa d'un coup d'épée. Madame s'évanouit et fut emportée pieds et mains liées, sur un cheval... et la troupe disparut aussitôt dans la nuit.

— Quoi ! personne pour la défendre !

— Moi je courais au village, et le concierge qui m'a tout raconté est à moitié mort. D'autres sont blessés. Ils sont arrivés tous à la fois.

— Ma femme !... Ah ! maudit soit le jour où j'ai hésité à pendre ce scélérat !

— Ils ne sont pas restés plus d'un quart d'heure. Le temps de distribuer des coups de bâton et de changer de chevaux.

M. de Beauval l'écoutait atterré.

— Depuis combien de temps sont-ils partis ?

— Je ne sais pas... Quand je revenais du village ils venaient de partir... S'il n'avait pas fait si noir..... et puis...

— Et puis quoi ?

— Le brigand a dit : — A la moindre résistance qui se montrera, madame aura vécu.

— Oh ! c'est atroce !

Se tournant vers le jeune de Hautvilly et lui saisissant le bras :

— Norbert, aidez-moi ! C'est à devenir fou.

Norbert ne savait que répondre :

— Du courage, mon ami, dit-il, M^me^ de Beauval ne court aucun danger. Ramire

l'a enlevée comme ôtage. Il la respectera, mais s'il était pourchassé de nouveau, elle serait en danger.

— Demain vous aurez de ses nouvelles. Que de malheurs en un seul jour !

Et nous ne sommes pas les plus forts. En tirant sur eux, vous comprenez ? Nous pouvons la tuer.

« Et ce n'est pas tout. Que va-t-il se passer à Hautvilly ? Je suis son plus grand ennemi et je suis le seul dont il n'est pas encore tiré vengeance complète. Je vous avoue mon inquiétude.

— Vous n'allez pas m'abandonner Norbert? fit de Beauval avec vivacité. Ce serait mal.

« Cette pauvre Octavie qui vous aimait tant; car elle vous aimait, mon ami.

— Mais j'ai également pour elle et pour vous beaucoup d'amitié, mon cher de Beauval. Je resterai jusqu'à demain midi.

— Je vais congédier tous ces braves gens.

M. de Beauval se dirigea vers les feux de bivouac :

— Mes amis, dit-il à ses vassaux, je vous remercie de tout cœur de votre bonne volonté et votre fidélité. Je ne serai pas ingrat, soyez-en sûrs. Je pense que tout danger est écarté pour nous, mais, mes amis, priez pour votre pauvre dame.

L'émotion lui coupa la voix et les paysans crièrent : Vive monseigneur ! vive M^me^ de Beauval !

On éteignit les feux ; on prit des mesures de sûreté pour la nuit et on essaya de manger un morceau. Ils étaient à jeun depuis Nerée.

La veillée se prolongea entre Norbert et son hôte; quelle triste veillée!

Une partie en fut consacrée à une visite au concierge blessé. Les médecins étaient rares à cette époque et l'on devait attendre au lendemain pour donner au malheureux serviteur des soins efficaces : M. de Beauval fit un premier pansement, comme il le put et remercia vivement l'homme dévoué qui, sans armes, avait bravé trois bandits.

La seconde partie de la veillée ne fut pas moins triste.

Norbert eut à se repentir.

Plus d'une parole, dite sans intention, lui arriva au cœur. Il regretta d'avoir trompé cet honnête de Beauval et en même temps déplora vivement la situation d'Octavie. L'infortunée allait subir, sinon tous les outrages, du moins toutes les humiliations et à quel prix rentrerait-elle dans ses foyers?

Enfin comme il parlait, pour faire diversion aux peines de son hôte, des périls que courait Hautvilly, M. de Beauval lui dit :

— Vous l'ignorez peut-être, mon cher Norbert, mais nos amis sont unanimes à vous reprocher, à vous et à votre fiancée, vos imprudentes libéralités envers les gueux de votre domaine. C'est cet argent maudit, cet héritage de Cartouche, qui a allumé chez ces misérables la soif de la cupidité et du crime. Jusqu'alors nous avions été tranquilles : depuis l'arrivée de l'ami de la dame Macé, tous les vagabonds et les coquins de votre baronnie se sont enrégimentés contre nous. Hautvilly est ainsi devenu un foyer de brigandage.

Norbert était obligé de se rendre à la justesse de cette observation, mais jusqu'à un

certain point seulement et sans en accepter ce qui semblait en résulter pour Mlle Macé et pour lui.

— Jeanne, répondit-il, a fait le bien; elle ne l'a pas fait sans discernement; elle a pris pour conseils et pour guides deux hommes d'expérience, son curé et son notaire. Beaucoup de malheureux, grâce à elle, ne souffrent plus d'une misère imméritée. Des laboureurs gênés ont pu améliorer leur culture. Elle a assuré la prospérité d'un grand nombre de gens de biens. Ils n'ont qu'une voix pour la bénir et vous-même avez applaudi à ses bonnes actions. C'est avec prudence qu'elle a donné aux vagabonds, maraudeurs et autres malvivants. Elle ne leur a mis dans la main que de petites sommes en laissant à la charité éclairée du curé le soin de faire le reste. Est-ce sa faute et la mienne si l'on vend de l'eau-de-vie dans les cabarets? si les gueux n'ont d'autres principes que le vol, la destruction et le meurtre? Doit-on tuer tous les chiens parce qu'il en est qui deviennent enragés?

« On se montre injuste à l'égard de Jeanne et de la maison de Hautvilly auxquelles on va jusqu'à reprocher l'existence de don Ramire. Nous avons introduit le loup dans les bergeries. C'est d'abord dans le nôtre que ce loup, cherchant aventure, a fait ses premières victimes. Mon père l'avait enfermé dans sa prison, mon cher de Beauval. Il s'en est échappé pour lui sauter à la gorge. La Providence vous l'avait livré; vous l'avez tenu dans votre prison. Il a su vous tromper et vous lui avez rendu la liberté!... Ne m'accusez-vous que dans la crainte que je vous accuse vous-même?

A son tour M. de Beauval reconnaissait qu'il avait été en partie l'artisan de son malheur en n'écrasant point la vipère qu'il tenait sous son talon.

— La douleur rend injuste, ajoutait-il. Je prévois que je vais être mal accueilli demain ou après de MM. de Nerée, de Surville et autres lorsqu'ils m'inviteront à agir contre Ramire et que je les devrai supplier de ne rien entreprendre contre lui s'ils ne veulent sacrifier la vie de Mme de Beauval.

— L'humanité, répondit Norbert, les obligera à attendre que vous ayez négocié avec le bandit.

— Je les ai entendus dans leur animation contre Hautvilly il me semble les entendre au sujet de Beauval. Ils vont, entre eux, me mettre plus bas que don Ramire.

— Alors reprochez-leur de vous avoir fait quitter votre château pour une expédition mal conçue et mal conduite. Ne vous avait-on pas promis de prendre les bandits comme des rats au piège! Ce ne devait être qu'une partie de plaisir.

— Vous vous joindrez à moi, Norbert.

— Mais, mon ami, je ne serai plus là.

— Comment?...

— Réfléchissez; mon père m'attend. Nous allons nous reposer pendant quelques heures et demain, ainsi que je vous l'ai dit, je reprends après midi le chemin de Hautvilly.

XIX

NOUVEAU REPAIRE

Tandis que Norbert parlait de repos, que devenait Mme Octavie?

La marche des bandits dans les ténèbres, par des chemins qui n'étaient que des fondrières, fut extrêmement pénible. Les secousses causées par sa monture, les coups de fouet, les jurons la tirèrent de sa syncope. Ses plaintes furent entendues de don Ramire qui la suivait de près, on la débarrassa de ses liens et elle put se mettre à cheval, ce qui diminua ses souffrances.

Ramire voulut profiter de ce changement pour prendre un ton de fausse bonté et faire entendre quelques consolations.

« Lorsqu'ils seraient, disait-il, au terme de leur voyage, s'il n'avait qu'un lit ce serait pour elle. Elle ne manquerait de rien. Il n'était pas un bandit ordinaire mais ce que l'on appelle un gentilhomme de grand chemin. Si le roi avait eu la guerre avec l'Allemagne, il lui aurait offert son épée. La confiscation de ses biens en Espagne et la paix européenne le réduisaient à la nécessité de prélever sur autrui ses moyens d'existence.

« Il avait aussi à se venger, et menacé d'être pris ou tué traîtreusement par six seigneurs coalisés il avait infligé à ceux-ci une dure leçon. Nerée n'était plus qu'un monceau de cendres, Surville était pillé et détruit, Médieu rançonné, Beauval avait été ménagé, mais afin de couronner par d'avantagenses conditions de paix une campagne si glorieuse.

« Dès le lendemain les négociations seraient entamées. »

Mme de Beauval l'écoutait à peine, mais ces derniers mots frappèrent son esprit.

— Qu'entendez-vous par là? demanda-t-elle.

— Que dès demain je serai prêt à m'entendre avec votre mari et ses amis pour votre rançon.

— Ah! tuez-moi plutôt! s'écria-t-elle.

— Ces choses-là se disent, répondit don Ramire, mais on ne les pense pas. Le Ciel ne me pardonnerait pas de détruire une aussi belle créature et je regretterais de n'avoir pas pillé et détruit Beauval avant de m'éloigner. Demain nous nous reposerons et j'enverrai un message à M. de Beauval. C'est un homme d'un sens droit et un mari qui vous aime. Jugez de sa joie en recevant de vos nouvelles. Je le pressens il ne se montrera point intraitable. Il donnerait son château pour délivrer son épouse bien-aimée. Celle-ci d'ailleurs joindra ses prières aux miennes...

— Pour lui demander sa ruine? fit Octavie. N'y comptez pas. Jamais.

— Oh! si, repartit doucement le bandit. Vous ne résisterez pas à mes instances et lui ne résistera pas aux vôtres.

— O Dieu! en quelles mains scélérates suis-je tombée? s'écria l'infortunée ne voyant plus d'autre issue que la mort.

Il voulut poursuivre, mais elle l'interrompit.

— Epargnez-moi vos menaces, dit Mme de Beauval. Je ne veux plus vous entendre.

On marcha toute la nuit.

A plusieurs reprises on fit halte, on essaya de donner à manger aux chevaux.

Octavie ne savait où elle se trouvait et le vent du matin en débarbouillant en partie le ciel de ses nuages ne l'aida point à s'orienter. Les brigands avaient laissé derrière eux de vastes landes. Pas un clocher ne se voyait dans la plaine et les bois allaient leur prêter leur mystère. Il n'y avait plus de chemins et les chevaux buttaient à chaque pas. L'aspect de ce désert ajoutait au désespoir de la prisonnière. Etait-ce là qu'elle devait mourir?...

Mais elle retenait ses larmes.

— Nous ne sommes plus loin de notre nouveau campement, dit don Ramire.

Et l'on pénétra dans la forêt.

Ramire ne connaissait point cette forêt et s'en rapportait aux dires d'un de ses hommes, ancien coureur de bois; il ne savait même point le nom de son seigneur. Elle était vaste, peu exploitée, et avait autrefois possédé en son sein un château fort, détruit probablement du temps de la guerre de Cent-Ans, mais qui pour le guide de Ramire, avait appartenu au roi Dagobert « le seul roi dont le peuple ait gardé la mémoire. » En faisant des fouilles on aurait retrouvé les ruines des remparts sous un monticule formé par leur écroulement et recouvert par plusieurs siècles de végétation. Les fossés étaient comblés et l'intérieur de la forteresse n'était plus reconnaissable. Mais ce qui n'avait pas été détruit par les Anglais ou les malandrins et qui devenait fort précieux pour don Ramire et ses Tard-Venus, c'étaient des souterrains d'une construction romaine par leur solidité, si je puis dire. Ces souterrains partaient d'un point central et s'étendaient au loin dans la forêt dans quatre directions différentes. Tous les anciens châteaux forts avaient des communications semblables avec la campagne, dont les issues, dissimulées dans des rochers ou des précipices étaient tenues secrètes.

Plus tard, en bien des pays, si ces retraites étaient découvertes par les paysans, ceux-ci étaient retenus d'y pénétrer par des raisons superstitieuses. Ces galeries mystérieuses passaient pour être hantées par les anciens habitants du château ou par des fées. Les brigands, les faux monnayeurs s'en emparaient et le bruit de leurs voix ou leur industrie mettaient le comble à la terreur des paysans.

Après avoir marché une heure environ dans les bois, don Ramire et sa clique mirent pied à terre et tenant leurs chevaux par la bride descendirent dans un ravin ou parmi les ronces s'entrevoyait l'entrée d'un de ses souterrains.

Cette entrée était haute et ressemblait à celle d'une grotte, de manière que les chevaliers, dont la force militaire consistait surtout en cavalerie, pouvaient en sortir avec leurs montures; mais elle était étroite et ne livrait passage qu'à un cavalier à la fois.

L'obscurité y était complète, ce qui n'était point un léger défaut car les torches, on le sait, ont une fumée lourde qui rendent bientôt inhabitable un local sans cheminée.

La bande possédait de l'or, des bijoux, des armes, de l'eau-de-vie, quelques vivres et quelques sacs d'avoines, mais manquait d'huile et de chandelles.

On s'avança donc dans les ténèbres jusqu'au rond-point dont nous avons parlé

Là seulement on alluma quelques torches de résine.

— C'est un logement à perfectionner, dit en riant don Ramire. Dailleurs quand le temps sera sec nous irons prendre l'air.

On déballa quelques provisions de bouche, et les uns assis sur des pierres, les autres accroupis sur le sol, on se mit à manger en silence.

Ramire fit composer deux couchers avec des selles et des couvertures et dit à M^me^ de Beauval :

— Vous pouvez dormir ici tranquille comme chez vous, madame.

La pauvre femme n'avait plus la force de parler ; elle s'étendit sur les loques de laine dont on avait généreusement disposé en sa faveur

XX

L'ESPION

Le lendemain du rapt, à midi, M. de Beauval était sans nouvelles de sa femme. Sa douleur ne saurait s'exprimer. Il devenait comme un insensé sans savoir que faire.

Norbert, à bout d'imagination, ne savait que lui conseiller la patience. Lui aussi, tiraillé par deux sentiments contraires, était fort tourmenté. Le sort d'Octavie lui crevait le cœur et il sentait aussi la nécessité de regagner Hautvilly au plus vite.

Il dissuada à de Beauval d'en appeler à ses amis qui selon lui ne pouvaient que lui être nuisibles et enfin à une heure après-midi il fit appel à tout son courage et annonça son départ.

Il dut résister à la fois à son désir et aux prières du malheureux mari.

Il avait un long chemin à faire, des bois à traverser et la nuit tombait de bonne heure. Il partit suivi de ses quatre domestiques.

A quelque distance de Beauval il rencontra deux jeunes gens de Médieu qui allaient prendre des nouvelles de leur malheureux voisin, il leur dit tout ce qui s'était passé et néanmoins ils continuèrent leur voyage, afin de distraire leur ami et de le consoler s'il leur était possible.

Afin de ne pas perdre de temps et aussi parce qu'il savait MM. de Nerée et de Surville mal disposés à son égard, il évita de voir ces derniers, et se fit indiquer un chemin à travers bois, au risque de s'égarer.

Depuis son départ de Hautvilly son père n'avait pas été un seul instant tranquille

Norbert venait de le quitter. Il se promenait sur une terrasse au bas de laquelle passait un chemin du village, lorsqu'il vit au-dessous de lui cet affreux Choquart dont le seul aspect éveillait le dégoût et la méfiance. Choquart faisait force contorsions en manière de saluts et paraissait vouloir lui parler. Le baron s'arrêta et lui demanda ce qu'il voulait.

Choquart lui répondit en patois :

— Je veux dire à monseigneur de prendre garde à don Ramire. Pendant que M. Norbert sera à Nerée, Ramire pourra venir ici.

— Comment sais-tu cela ? fit le baron avec surprise.

— J'ai été dans le bois de la Nerée, j'ai entendu du haut d'un chêne Ramire parler à ses hommes. Il détruira les châteaux.

— Cela m'étonne que tu ne sois pas avec lui.

— Moi, non.

Et pour témoigner son dévouement il s'écria :

— Vive monseigneur!

Il vint à l'idée du baron qu'il pourrait se servir de ce petit monstre comme espion et qu'il était prudent de le ménager. Il fouilla dans sa bourse en tira une pièce de vingt-quatre sous et la lui jeta, ce qui provoqua chez Choquart des contorsion qui ressemblaient à des convulsions.

L'avis valait bien la pièce blanche. Le baron en réfléchissant comprit que Ramire en tombant sur Hautvilly, privé de ses défenseurs, ferait un coup de maître. Il crut sage de se composer une petite garnison capable de résister à un coup de main et envoya guérir une demi-douzaine de ses paysans, pour monter la garde au château. Ces gens joints à ses domestiques suffiraient, pensait-il, à mettre en fuite les bandits. Il leur distribua des lances, des épées, des couteaux de chasse et fit charger tout ce qu'il possédait d'armes à feu. Des sentinelles se relevèrent de deux heures en deux heures.

Lorsqu'il reçut le messager de son fils qui l'engageait à se mettre sur ses gardes, il était en état de soutenir un siège.

Mais c'était pour la première fois de sa vie qu'il était réduit à prendre de semblables mesures et il s'en étonnait et affligeait à la fois.

Aux guerres entre provinces et seigneuries du moyen âge, la guerre avec les brigands allait-elle succéder?

Enfin après s'être mis en état de défense, rassuré sur son sort, il avait encore trembler pour la vie de son fils unique. Le peu de temps que prit l'absence de Norbert lui parut cruellement long. En voyant arriver le valet de celui-ci, sa première pensée fut que son fils était mort. En apprenant la catastrophe de Nerée, il éprouva une des plus grandes douleurs de sa vie et s'attendit à de nouveaux malheurs. Il ne se trompait pas. Enfin Norbert reparut.

Sa première parole fut celle-ci :

— Vous n'avez pas vu de brigands?

Sur la réponse négative de son père, il parut éprouver un profond soulagement.

— C'est que, fit-il, si vous saviez!...

Et il raconta tout au long la terrible journée qui s'était terminée par le rapt d'Octavie.

Ce dernier trait acheva la stupéfaction du baron. La femme d'un seigneur enlevée et retenue en qualité d'ôtage par un voleur de grands chemins... Pour la première fois il entendait parler de pareil crime. Il dit à son fils les précautions qu'il avait prises et le supplia de ne plus s'éloigner, car il fallait s'attendre à revoir dom Ramire.

— Un gueux, ajouta-t-il, le dernier des gueux de Hautvilly, le rejeton de la Souquette, a épié les desseins de ce bandit et peu de temps après ton départ, est venu rôder le long de la terrasse et dans son langage d'idiot s'est efforcé de m'avertir des intentions de Ramire — « Pendant que M. Norbert est à Nerée, m'a-t-il dit, Ramire peut venir ici. Il détruira les châteaux. J'étais sur un chêne et je le lui ai entendu dire... — Que penses-tu de cela?

— Il faut que Mme Beauval vienne ici.

— Qu'il était envoyé par Ramire pour vous espionner.

— J'en eus l'idée. Du moins je m'étonnais qu'il n'eût pas rejoint la clique du bandit. Mais je songeais aussi que l'on pourrait peut-être se servir de ce misérable pour espionner les brigands.

Norbert secoua la tête avec dégoût.

— Il serait plus dangereux qu'utile, répondit-il. On fera bien de ne laisser jamais sous quelque prétexte que ce soit, pénétrer au château. Il faut redoubler de méfiance envers les vagabonds et les mendiants, sous peine de se réveiller demain ou après avec l'incendie aux écuries et aux granges. L'incendie est l'arme de ces lâches.

« Maintenant, mon père, quelle nouvelle de Pont-Sêrvan ?

Le baron communiqua alors à son fils la réponse favorable qu'il avait reçue du notaire. Celui-ci lui exprimant l'inquiétude que Jeanne et lui ressentait du départ de Norbert pour Nerée, ce dernier ne laissa point passer la journée sans écrire un mot à Jeanne pour lui annoncer son retour. Sans entrer dans de longs détails il ajouta

« Le coquin nous a échappé, après avoir désolé le pays par de mauvais crimes plus affreux que tous ceux qu'il avait déjà commis. Je suis revenu pour défendre ma maison et je dois pendant quelques jours encore y demeurer prêt à me défendre, autrement mon amie, je me serais empressé, malgré une fatigue facile à concevoir, d'aller vous remercier et mettre mon amour à vos pieds.

« J'attends des nouvelles de nos voisins, plus éprouvés que nous. Dès que je serai rassuré sur leur vie et sur notre sûreté, vous me verrez accourir à Pont-Servan. Je compte les jours et les heures. »

XXI

L'OTAGE

Quarante-huit heures s'était écoulées lorsque M. de Beauval vit tomber dans sa cour et près de sa porte une flèche dont il devina de suite l'origine et la destination.

Il s'empressa de la ramasser et aperçut aussitôt un papier enroulé à l'une des extrémités.

Ne songeant qu'à sa femme et oubliant l'arbalétrier qu'il eût dû aussitôt faire poursuivre, il s'enfuit chez lui avec la flèche.

Il détacha le papier et lut ce qui suit :

« Honoré Seigneur de Beauval,

« Votre digne épouse est saine et sauve à mon camp. Elle pourra vous rendre témoignage des bons soins dont elle est entourée. Je l'ai enlevée dans le but facile à comprendre d'assurer ma retraite. Si la moindre entreprise était faite par vous ou vos amis, M^me^ de Beauval cesserait d'exister. Ne commettez donc point l'imprudence de faire suivre mon messager, encore moins de le saisir, ce serait prononcer l'arrêt de mort de votre femme.

« Pressé de me retirer d'un pays ou je ne rencontre que des ennemis acharnés, et de jouir en paix du fruit de mes travaux, j'ai hâte de mettre fin à mes derniers dissentiments avec votre seigneurie. Dans ce but je vous invite à déposer dès demain, à deux lieues de cette maison, dans la grand'lande, au pied de la Croix-de-Fer, la somme en or de cinq cents louis.

« Dès que cette somme m'aura été remise, c'est-à-dire peu de temps après votre départ, vous verrez venir à vous votre honorée épouse, sauve et libre.

« Le dépôt devra être effectué par une personne seule, non accompagnée de près ou de loin, autrement il y aurait de votre part piège et trahison et M^me^ de Beauval serait, mise à mort.

« Dans le cas où la rançon n'aurait pas été déposée à midi précis, l'affaire serait

remise au lendemain et vous recevriez le soir par voie aérienne les deux oreilles de Mme de Beauval.

« Le jour suivant j'attendrai encore à la même heure et au même lieu la dite rançon et, si elle n'est pas remise, vous recevrez le soir le nez et la langue de Mme de Beauval.

« Le troisième jour, pour dernier délai, si je n'ai pas reçu la somme dans les conditions indiquées, votre digne épouse aura vécu.

« P.-S. — Dans le cas où il vous manquerait une centaine de louis, vous pouvez les remplacer par les deux meilleurs chevaux de votre écurie.

Signé : « Le Capitaine Don Ramire. »

Les prétentions de don Ramire, surtout dans un si court délai, étaient exhorbitantes.

Cinq cents louis, c'était plus de vingt mille francs de nos jours. Non seulement une personne riche ne les a pas toujours en caisse, mais ne peut se les procurer que difficilement. Un frisson d'épouvante parcourut M. de Beauval. Il alla à son coffre, compta tout ce qui se trouvait et ne réunit pas deux cents louis.

Loin de tout banquier, à qui emprunter le reste?

Ses amis étaient ruinés, ou du moins fortement entamés par le brigandage.

Le baron de Hautvilly avait été pillé, ses vasseaux étaient pauvres et à eux tous n'auraient pu, dans les vingt-quatre heures, réunir cent louis.

Il songea à M. de Médieu qui avait le moins souffert et avec qui il vivait en bonnes relations. Il pourrait donner des bijoux pour gages et était résigné à sacrifier ses derniers chevaux.

La pensée de résister ne lui vint pas un instant, non plus que celle de profiter d'une rencontre dans la lande pour découvrir le repaire des bandits.

Il n'avait qu'une idée : sauver sa femme ; que lui importait l'impunité des bandits dans un pareil moment ! l'horrible danger quelle courait étouffait chez lui tout tout autre sentiment.

Sans différer il partit pour Médieu. Il y trouva naturellement l'accueil le plus empressé et le plus sympathique. On lui demanda tout d'abord des nouvelles de sa femme et pâle, tremblant, il lut à la famille rassemblée la lettre de don Ramire.

Quand il eut terminé cette lecture, plusieurs fois entrecoupée d'exclamations de surprise et d'horreur, il ajouta avec l'expression du désespoir :

— Il me manque deux cents louis.

M. de Médieu, son fils aîné, sa femme s'interrogèrent du regard d'un air inquiet et affligé.

Ces graves gentilshommes, cultivateurs n'étaient pas riches en monnaie.

De Beauval attendait leur réponse dans une inexprimable angoisse.

— J'ai des bijoux, dit la dame.

— S'en contentera-t-il? Il a dédaigné d'emporter ceux de ma femme, répondit de Beauval.

— Sur l'honneur, mon ami, dit M. de Médieu, je n'ai pas cent louis... je n'en ai pas soixante, mais le peu que j'ai est à vous, et je vais vous le remettre.

De Beauval épuisé d'émotion le remercia du geste.

Le fils dit :

— J'ai ma bourse ; elle arrondira la petite somme. Mais il vous manquera encore plus de cent louis. Où les trouver ?

— Oui, dit la dame, où les trouver ?... Si l'on avait du temps, avec un bon cheval on pourrait courir à la ville, là on les trouverait facilement.

Le père et le fils s'étaient levés et étaient allés chercher leur épargne.

Le désespoir, la terreur, bourdonnant dans le cerveau du malheureux de Beauval y étouffaient toute idée.

La ville était trop loin... quinze lieues. Trente aller et retour et le temps de voir le banquier, de causer, de signer... Trente lieues par des chemins de traverse où l'on était arrêté par cent obstacles... Et s'il éprouvait un retard d'une heure sa femme était mutilée.

Et cependant il ne lui manquait plus qu'une centaine de louis !...

— Mais, dit la dame, il demande des chevaux : si vous lui offriez en plus une arme de prix ? Ce cadeau flatterait peut-être ses goûts ?

Beauval possédait de très beaux fusils dont le bois était incrusté d'argent et d'ivoire. Cette idée lui parut heureuse sans cependant le rassurer complètement.

— Et votre curé ? ajouta M^me^ de Médieu.

— Il est pauvre.

— Voyez-le toujours. Enfin il faut croire que ce scélérat sera encore trop content de ce que vous lui apporterez.

A ces braves gens non plus l'idée ne vint pas de faire suivre l'homme que don Ramire se proposait d'envoyer dans la lande à la Croix-de-Fer.

M. de Beauval suivit le conseil qui lui avait été donné, rentra chez lui et se rendit chez le curé auquel il exposa sa situation. Le bonhomme attendri lui offrit toutes ses économies : trente-cinq francs et promit de dire sa messe du lendemain à la première heure à son intention.

Il aurait dû se douter que le curé n'avait pas le sou, mais le malheur nous abêtit et nous crée des chimères.

— Nous n'avons pas ici, dit naïvement le curé sans savoir un mot de l'histoire de Jeanne, — une demoiselle Macé qui verse une fortune dans l'aumonnière de son curé.

N'allait-il pas croire M. de Beauval réduit à l'aumône ?

Celui-ci s'en alla humilié de sa fausse démarche.

Il se précautionna d'une lettre pour don Ramire. Il lui disait :

« Vous savez bien que nous autres gentilshommes campagnards nous n'avons pas chez nous de grosses sommes ; l'argent est rare en province et vous ne me laissez pas le temps de m'en procurer. Voilà trois cents louis et deux excellents chevaux. J'espère qu'ils vous contenteront et que vous ne commettrez pas d'atrocités inutiles. »

Cependant, malgré l'espoir de satisfaire, sinon de rassasier le bandit, il ne dormit point de la nuit, jusqu'au lendemain midi il ne vécut que dans une anxiété cruelle.

Enfin, accompagné d'un gamin qui tenait un de ses chevaux, les yeux baissés, l'air à la fois humilié et morne, il s'en alla dans la lande, ce petit désert où l'on voyait au loin autour de soi et s'arrêta à la Croix-de-Fer, triste monument d'un malheureux marchand qui avait été volé et assassiné en cet endroit.

Comme il arrivait là, un homme couché à quelque distance dans les hautes herbes s'avança à sa rencontre.

Ce misérable, noir de hâle et de malpropreté, à demi couvert de loques, portait à la main un vieux fusil et sur la hanche un sabre nu suspendu par une corde.

— Vous êtes, dit-il d'un air superbe, M. de Beauval?

— Oui.

— Je suis envoyé au-devant de vous par don Ramire. Que lui apportez-vous ?

— Trois cents louis et ces deux chevaux.

— Déposez l'or au pied de la croix et comptez les pièces devant moi.

— Et quand j'aurai fait ce que tu dis, Mme de Beauval me sera-t-elle rendue?

— Oui, s'il plaît au capitaine.

— Comment! Je ne donne rien avant que ma femme soit ici. Où est-elle?

— A notre camp.

— Va la chercher et je payerai; sinon non.

— Vous ne voulez pas me donner l'argent et les chevaux?

— Non, pas avant que ma femme me soit rendue.

— Je ne suis pas le maître. Le capitaine m'a chargé de vous dire qu'il couperait une oreille, puis le nez, puis la langue de votre femme par jour de retard dans le paiement.

— Va dire à ton capitaine que je l'attends ici.

— Je lui dirai, mais n'espérez pas qu'il vienne. Ce n'est pas trois cents louis qu'il faut déposer, c'est cinq cents.

— Je sais, mais je n'en ai que trois cents et les chevaux valent cent louis.

— Donnez toujours ce que vous avez.

— Non pas avant que Mme de Beauval soit ici. — Mais tiens, voici une lettre pour ton capitaine.

Il lui remit le billet qu'on a lu plus haut et ajouta :

— Si ton capitaine veut me répondre qu'il vienne lui-même, il ne court aucun risque. En tout cas, combien de temps lui faut-il pour me faire parvenir ici sa réponse?

Je ne puis vous le dire.

— A peu près.

— Environ trois heures avec un bon cheval.

— Eh bien va, j'attendrai trois heures.

Le bandit s'éloigna.

M. de Beauval mit pied à terre et fut attacher ses chevaux à la croix. Il ne pouvait croire que Ramire refuserait ses offres.

Trois heures s'écoulèrent et cependant le bandit ne se montra pas.

Il attendit une heure encore.

Déjà le brouillard s'élevait de la lande.

Personne ne vint. La mort dans l'âme il s'en retourna. Les plus sombres pressentiments l'assiégeaient.

Sa femme était peut-être morte ou malade, incapable de se traîner. A quels dangers n'était pas exposée une femme jeune et belle au milieu d'une bande de scélérats!.. Si Octavie n'avait point paru c'est qu'elle avait été assassinée ou avait été outragée, autrement Ramire se fût présenté avec elle au rendez-vous.

Le lendemain matin, à son lever, il aperçut devant ses fenêtres une flèche semblable à celle qu'il avait reçue.

Il courût la prendre frémissant d'inquiétude.

La lettre qui y était ainsi fixée était ainsi conçue :

« Très honoré seigneur de Beauval. Je veux bien croire que vous n'avez pas la somme que je vous ai demandée et à la prière de votre épouse je consens à vous accorder deux jours pleins, à partir de l'heure où vous aurez reçu cette lettre, pour vous procurer les cent louis qui manquent à la rançon de M^me^ de Beauval. Après ce dernier délai j'exécuterai rigoureusement les conditions que je vous ai imposées.

« Votre dame me charge de joindre à cet avis, l'expression de ses plus tendres sentiments.

« Votre serviteur,

« Don Ramire. »

Nouveau sujet de perplexités pour le seigneur de Beauval. Le bandit ne disait pas que l'échange de la captive contre la rançon se ferait en même temps à la Croix-de-Fer. Il ne promettait pas de se présenter au rendez-vous. Rien dans cette lettre ne le rassurait sur le sort de sa femme et ne dissipait ses suppositions sinistres de la veille. Où prendre les cent louis qu'il exigeait? Et s'il les lui portait ne serait-il pas sa dupe? Un bandit n'a point de parole. Déjà la veille il avait pensé quand il était dans la lande, que les brigands cachés dans l'herbe pouvaient se lever tout à coup, le cerner, le tuer et fuir avec leur butin.

D'autre part, s'il ne tentait point un dernier effort pour se procurer la rançon d'Octavie et si cette infortunée succombait, il se reprocherait son inaction comme un crime.

Tout à coup il se rappela ces paroles du curé :

— Nous n'avons pas ici une demoiselle Macé qui verse généreusement une fortune dans l'aumônière du curé !...

Ce fut pour lui un trait de lumière.

— Si j'empruntais cette somme à Jeanne? se dit-il.

Mais Pont-Servan était à vingt lieues de Beauval, il n'avait pas une minute à perdre

Une heure plus tard il était en route.

XXII

NOUVELLE ALARME

Cependant Ramire montrait plus de rapacité que de prudence. Le bruit de ces crimes était parvenu aux oreilles des autorités des villes voisines. Le gouverneur de la province en avait été informé et avait accordé le concours d'une compagnie de dragons aux brigades de la maréchaussée déjà mises en mouvement.

Nous laissons à penser la surprise et la terreur de M. de Beauval en rencontrant deux brigades de gendarmes sur le chemin de Pont-Servan. Un des brigadiers qui le

reconnut s'approcha de lui et, après l'avoir salué. le pria de lui donner des nouvelles des brigands qui infestaient son domaine.

— Hélas, brigadier, répondit-il, je sais qu'ils n'ont pas quitté la contrée, mais j'ignore où ils se trouvent. J'ajouterai même que si je le savais, je ne pourrais vous le dire.

— Comment cela, monsieur?

— Par la raison qu'ils ont enlevé Mme de Beauval comme ôtage et qu'ils m'ont menacé de l'assassiner à la première alerte. Ni moi, ni mes vassaux, ni mes amis n'osons rien entreprendre contre ces bandits pour cette raison qu'en tirant sur eux, notre première balle tuerait ma femme. J'en suis réduit à chercher de l'argent pour compléter la somme exhorbitante qu'ils exigent pour rançon. Dès que Mme de Beauval me sera rendue et sera en sûreté, je me joindrai à vous avec mes paysans. Mais je vous en supplie, ne faites rien avant quarante-huit heures.

Le brigadier se tirait la moustache d'un air pensif et attristé.

— Voilà qui est très fâcheux, M. de Beauval, dit-il, mais nous devons agir sans délai.

— Le remède sera pire que le mal, vous mettez ainsi le comble à mes malheurs.

— Un soldat ne connaît que sa consigne et mes ordres sont précis. Dailleurs je suspendrais l'exécution de ces ordres,comme vous le désirez, que les bandits ne seraient pas moins attaqués. D'autres brigades sont en marche. Des dragons doivent en ce moment traverser la forêt de Nerée.

M. de Beauval devint d'une pâleur mortelle.

— Ne pouvez-vous implorer leur officier, en mon nom et au nom de l'humanité ?

« Les dragons ont leurs ordres, comme nous. Le gouvernement seul peut en suspendre l'exécution.

— Mais que fait-on de nos droits?

— Vous avez vos droits de police et de justice; le gouvernement a les siens.

— Où vous rendez-vous à cette heure?

— A Hautvilly, dont nous devons fouiller la forêt.

— Eh bien, je dois y passer aussi, moi, mais je n'ai pas un instant à perdre, car il faut que je délivre ma femme avant que vous et les autres arriviez chez moi.

— Nous le souhaitons, monsieur, répondit le brigadier.

M. de Beauval donne de l'éperon et rapartit au galop, tandis que les brigades continuaient à s'avancer avec la sage lenteur de la maréchaussée.

Il était possible que les autres brigades et les dragons fussent retenus assez longtemps sur les domaines de Nerée, de Surville et de Médieu. En tout cas ces cavaliers se reposeraient la nuit et M. de Beauval se promettait de changer de cheval à Hautvilly et de courir toute la nuit.

Cette fois don Ramire n'était pas averti du mouvement qui se préparait contre lui. Dans son nouveau repaire il s'était complétement isolé. Il sentait vaguement le danger. D'abord il savait qu'on ne l'oubliait pas, puis il connaissait la nature des sauvages dont il se servait; esclaves dociles tant qu'ils ployaient sous la nécessité, mais insolents, stupides, et toujours prêts à la révolte dès qu'ils avaient quelque argent en poche.

Ces gueux devenus riches étaient impatients de jouir. En vain Ramire leur prêchait-il la prudence. Ils ne supportaient qu'en murmurant la vie peu agréable qu'ils menaient dans les souterrains.

Ils avaient soif.

Ils avaient soif de l'orgie.

Ramire était bien décidé à leur adresser prochainement ses adieux et à les rendre à leurs *foyers* mais il en avait besoin jusqu'au jour où il aurait touché la rançon d'Octavie.

Vis-à-vis de celle-ci il n'avait rien modifié dans sa conduite. Il prenait soin qu'elle fût respectée et ne manquât de rien d'indispensable, mais il ne lui cachait pas qu'elle serait exécutée à la moindre alerte.

Aussi l'avait-il vivement pressée de joindre ses instances aux siennes auprès de son mari, d'ajouter quelques mots à ses lettres. Elle s'y était obstinément refusée.

— Non, répondait-elle avec indignation, je n'appuierai pas la main qui met le pistole sur la gorge à mon mari, je saurai mourir avec courage.

— Même en détail? reprenait Ramire.

— Oui, dans les supplices s'il le faut.

— Mais dites-lui au moins que vous êtes intacte. Faites-lui savoir par un mot de votre main que vous vivez toujours?

— Non, répondait-elle avec fermeté, cela est indigne de moi et de lui, car c'est servir vos projets.

— Et si je voulais vous y contraindre?

— Essayez.

— Vous êtes une drôle de petite femme.

— N'est-ce pas?

— Que j'admire. Vous me ferez regretter d'avoir offert de vous restituer à votre mari car votre caractère autant que votre beauté me séduisent et je vous garderais volontiers pour moi. Cette vaillance me plaît. Mais ne vous faites-vous point de singulières illusions?

Elle ne répondit pas.

— Si je vous renvoyais sans oreilles et sans nez à votre mari, vous ne seriez plus pour lui qu'un objet de pitié. Une femme sans nez et sans oreilles n'est guère séduisante. Pauvres petites oreilles? Pauvre petit nez!...

« Ah! vous vous êtes moquée de moi, quand je vins me faire prendre chez vous et jeter en prison; à notre tour maintenant. Je ne suis pas autrement cruel, votre mari prenait plaisir à me promettre la corde... je puis vous offrir mieux. J'ai des bourreaux tout prêts. Mais je ne suis pas méchant je suis bon prince et je ne commettrai point de cruauté inutile. »

Ses fanandels s'étonnaient qu'il respectât cette femme et il n'était sorte de plaisanterie qui ne circulât à ce sujet délicat.

Pour toute sûreté, le capitaine s'était contenté de visiter les diverses issues du souterrain et d'explorer et se faire indiquer les différents chemins de la forêt, et enfin deux sentinelles étaient placées, des côtés les plus menacés, à la lisière.

Lui aussi avait hâte d'en finir avec la pénible existence qu'il menait et faisait cent projets de retraite ; tantôt songeant à Paris, l'éternel refuge, et tantôt tournant les yeux vers la Bourgogne ou les provinces que traverse la Loire.

Alors il prenait avec lui-même l'engagement d'être vertueux.

Norbert lui demanda des nouvelles d'Octavie.

Oh! la vertu!... La vertu avec une dot, rien au monde ne lui était comparable Ne rien faire!... N'avoir au col aucun collier!... N'avoir plus à craindre que les voleurs..., quelle félicité!

Que lui fallait-il pour cela, après le butin qu'il venait de ramasser à Nerée, à Surville... la rançon d'Octavie et un bon cheval.

La rançon touchée, il abdiquerait *en faveur* d'un lieutenant qui, sans le savoir, serait chargé de jouer pour lui le rôle de paratonnerre, de recevoir les gendarmes et de les tenir en haleine tandis qu'il se donnerait de l'air..

Ainsi, dans quarante-huit heures son sort devait être décidé. Il comptait les heures.

XXIII

LA RANÇON

Lorsque M. de Beauval arriva avec son cheval pantelant et couvert d'écume dans la cour du château de Hautvilly, Norbert, désœuvré, s'y promenait en se demandant s'il ne pourrait pas galoper jusqu'à Pont-Servan.

Il se précipita vers le mari d'Octavie et sans attendre qu'il reprît haleine lui demanda de ses nouvelles.

Tout en entrant au logis, de Beauval lui raconta ce que nous savons, et répéta ses explications au baron accouru à son tour.

Il n'eut pas besoin d'appuyer sur le péril que l'intervention des gendarmes faisait courir à sa femme.

— Je sais, ajouta-t-il, que le brigand vous a mis à sec et je ne viens pas vous demander d'argent, mais j'ai pensé à m'adresser à Jeanne Macé, et à vous prier de me prêter un cheval pour aller à Pont-Servan.

— Très bien, dit le baron. Ainsi, mon ami, il ne vous manque que cent louis et un cheval ?

— Oui, mais dans le court délai que je viens de vous dire.

— Vous les aurez, mon ami. Et quant aux gendarmes je me charge de leur faire perdre le plus de temps possible. Ma bourse est plate en effet, mais en ajoutant au peu qu'elle contient l'argent remis par Jeanne au curé de Hautvilly pour ses futures distributions, je crois que nous pourrons réunir la somme dont vous avez besoin.

M. de Beauval, profondément touché, serra la main de son ami.

— Et vous aurez un cheval frais pour retourner chez vous. — Venez donc vous raffraîchir pendant que j'enverrai chercher le curé.

Peu d'instants après celui-ci arriva. Il ne douta point un instant qu'il pût disposer de l'argent de Jeanne, même en ajournant sa prochaine distribution.

Ce n'était d'ailleurs qu'un prêt qui offrait les plus sûres garanties.

Il alla chercher la somme au presbytère.

Ainsi, en grande partie, l'argent de Cartouche retournait aux bandits selon le proverbe : Ce qui vient de la flûte s'en va au tambour.

Enfin pour sauver au moins un des chevaux de M. de Beauval, le baron et son fils vidèrent leur bourse.

Il était déjà assez déplorable de donner à ce brigand un bon cheval capable d'assurer sa fuite.

M. de Beauval n'avait pas fini de dîner lorsque l'on annonça l'apparition de la maréchaussée.

Le baron donna l'ordre d'introduire les deux brigadiers et leur offrit des rafraîchissements.

Ces deux militaires communiquèrent au baron les ordres qu'ils avaient reçus. Le baron était prié de joindre ses efforts à ceux de la force publique.

On causa du danger que courait Mme Octavie et M. de Beauval promit de donner tous les renseignements qui pourraient servir la justice lorsqu'il serait parvenu à sauver sa femme.

Les brigadiers parurent entrer dans ses vues.

— Pour nous, répondit l'un d'eux, nous nous conformons à vos instructions ; nous avons ordre de commencer par fouiller les bois de Hautvilly.

Bien qu'il sût parfaitement que don Ramire était beaucoup plus loin, cette discrétion, cette humanité à peine dissimulée sous la rigueur de la discipline militaire, devaient rassurer M. de Beauval et ses amis.

Le baron dit aux brigadiers qu'il avait déjà pris des mesures pour sa défense personnelle et qu'il entendait les maintenir.

— Si je vous accompagnais avec mon fils, dit-il, je m'exposerais à trouver à mon retour ma maison pillée. Mais je vous donnerai des guides pour parcourir le domaine de Hautvilly, des gens qui connaissent tous les endroits qui peuvent servir de repaires à des malfaiteurs.

Il avait songé à Choquart.

Il appela son valet de confiance et lui dit d'aller quérir et mettre à la disposition de la maréchaussée, — comme des limiers, — le susdit Choquart et quelques autres maraudeurs, braconniers de son espèce.

De son côté Norbert disait à son hôte :

— Je vais vous donner pour retourner à Beauval, le cheval que j'allais faire seller pour me rendre à Pont Servan ; mais ne le livrez pas à don Ramire.

Dès qu'ils eurent leurs guides les gendarmes quittèrent le château, et quelques heures plus tard, dans la nuit, M. de Beauval, muni de la rançon complète regagnait sa résidence, ravitaillé de courage, d'espoir et de témoignages d'amitié.

Il avait promis d'envoyer de ses nouvelles aussitôt après sa dernière entrevue avec les bandits.

Le repos de la nuit, observé par les troupes, lui donna sur elles une avance considérable.

Il retrouva sa maison dans des transes mortelles. Des paysans avaient rencontré des dragons. On avait sonné le tocsin à tel et tel endroit et on parlait de levée d'hommes pour faire la chasse aux bandits. Jusqu'à cette heure cependant rien de semblable n'avait eu lieu à Beauval.

Le seigneur fit dire au curé de se refuser à sonner, pour des raisons qu'il devait comprendre et d'attendre ses ordres, et il envoya prier les gentilshommes de Médieu d'observer la même prudence, au moins pendant une journée.

Faire sonner le tocsin et lever en masse les paysans, c'était là un singulier moyen de surprendre les brigands. On ne pouvait être plus maladroits. Mais dragons et gendarmes ne doutaient pas d'exterminer la bande et n'écoutaient aucun conseil. Enchantés et fiers de cette petite guerre, ils paradaient et faisaient tapage.

Le malheur de Mme de Beauval les touchait peu et chez les dragons prêtait même à rire. L'officier trouvait très drôles les exploits de Ramire et le déclarait un habile coquin

Les seigneurs étaient singulièrement vexés de ces railleurs et de cette arrogance et volontiers eussent envoyé au diable les secours du gouvernement.

De petits à grands états il en est toujours de même. Malheur aux faibles qui ne peuvent gérer paisiblement leurs affaires et par leurs désordres provoquent l'intervention *généreuse* de leurs puissants voisins.

XXIV

RETOUR D'OCTAVIE DE BEAUVAL

A l'heure fixée par don Ramire, M. de Beauval se trouva dans la lande à la Croix-de-Fer.

Cette fois il avait en sac cinq cents louis d'or.

Dès qu'il arriva, le même homme qu'il avait déjà vu se leva des hautes herbes et lui demanda:

— Vous avez la somme?

— Oui.

— Complète?

— Je vous le dis.

Le bandit donna un coup de sifflet modulé d'une façon convenue et des broussailles environnantes surgirent deux hommes d'abord puis une femme.

Ils s'approchèrent rapidement, les hommes par grandes enjambées. M. de Beauval reconnut Ramire, mais ses yeux ne quittaient plus Octavie qui s'avançait paisiblement derrière eux.

Ramire répéta la question de son éclaireur.

— Salut, seigneur de Beauval! Vous avez les cinq cents louis?

— Oui. Ils seront à vous lorsque j'aurai parlé à M^me^ de Beauval.

— Très bien. La voici.

Octavie se jeta dans les bras de son mari.

Pendant un instant ils se tinrent embrassés sans rien dire. Puis le mari interrogea sa femme tout bas : « N'avait-elle aucun grief, outre le rapt contre les bandits.

— Aucun, répondit-elle.

Sur cette réponse, il tendit le sac à don Ramire

— Comptez, lui dit-il.

— Seigneur, fit le brigand, entre gentilshommes le parole suffit.

« Vous pouvez vous retirer tranquille.

Il salua de la main, en s'inclinant et s'éloigna lentement, d'un air digne.

M. de Beauval aida sa femme à monter à cheval et partit dans la direction opposée.

Sous le poids de l'émotion qui les dominait ils marchèrent quelque temps en silence.

Tous deux en avaient gros sur le cœur.

Ils en avaient tant à se dire qu'ils ne pouvaient parler.

Octavie s'en voulait presque d'avoir été l'objet du chantage de don Ramire.

M. de Beauval souffrait de n'avoir pu épargner à sa femme les humiliations qu'elle

avait subies. Cependant afin de rompre le silence qui leur pesait également, M. de Beauval apprit à sa femme les poursuites exercées contre les bandits, sa rencontre la veille avec la maréchaussée, son refus de l'aider dans ses recherches.

— Les dragons, dit-il, étaient chargés de fouiller la forêt de la Nerée et les gendarmes les bois de Hautvilly. Ceux-ci me demandèrent où était don Ramire.

« Je sais, dis-je, qu'il n'a pas quitté la contrée mais j'ignore l'endroit où il se cache et je le connaîtrais que je ne vous l'indiquerais pas. — Ces braves gens ont compris le sentiment qui dictait ma conduite; mais demain nous allons les voir arriver à Beauval, je n'aurai plus aucun motif de me taire.

— Connaissez-vous le repaire des bandits? demanda Octavie.

— Non, mais je compte sur vous pour me l'indiquer.

— J'en serais fort en peine.

— Comment cela?

— C'est tout simple; lorsque j'y fus conduite il faisait nuit et lorsque j'en sortis on me banda les yeux.

— Il est dans le bois? demanda M. de Beauval.

— Oui, toujours.

— A quelle distance?

— A deux heures de chemin de la lande, je suppose; mais ce qui pourrait renseigner la maréchaussée c'est qu'il consiste en des souterrains qui ont appartenu jadis à quelque château fort.

— Ah! mais très bien. Cette particularité va mettre nos hommes sur la piste.

— Vous connaissez ces souterrains?

— Jamais je n'en entendis parler, mais les forestiers les connaissent. On les enfoncera là-dedans comme des renards.

— Ne vous flattez pas d'avoir facilement raison de ces coquins. Ils ont des espions dans les campagnes et s'ils ne sont pas encore avertis, ils ne tarderont pas à l'être. D'ailleurs je crois que gorgés de butin ils vont décamper et probablement se disperser. Pour le plus grand nombre ils appartiennent aux villages de la seigneurie de Hautvilly. Ils rentreront dans leurs chaumières avant que l'on se soit aperçu de leur absence. Quant à don Ramire, las d'une existence qui lui est pénible il gagnera une grande ville d'une autre ressource, Paris... peut-être. C'est ce que j'ai compris à différents propos qui leur sont échappés devant moi.

— Mais pourquoi n'avoir pas joint un mot à la lettre de Ramire pour me tranquilliser. Il s'y est opposé sans doute?

— Au contraire, il prétendit m'y contraindre.

— Et vous avez refusé?

— Je n'avais pas besoin d'exercer une pression sur vous et je ne voulais pas me rendre sa complice.

— Que je reconnais bien là votre fierté, chère Octavie!... Mais enfin c'était aussi de l'enfantillage... car j'aurais été si heureux de savoir que vous étiez respectée.

— Si vous n'aviez pas apporté ma rançon, mon ami, j'étais une femme perdue, j'aurais été mutilée affreusement, outragée ensuite et assassinée. Mon parti était pris de mourir, je leur avais *volé* une petite corde avec laquelle je comptais m'étrangler.

« Mais, dites-moi, qu'alliez-vous donc faire à Hautvilly?

— Mais emprunter de l'argent. Je n'avais que les deux tiers de la rançon; après avoir cherché le reste chez nos voisins de Médieu et jusque chez le curé, j'eus l'idée de m'adresser à Jeanne Macé.

— Oh! vraiment!...

— Dès que j'en parlai à Norbert il applaudit à mon idée et le curé qui a, paraît-il, de fortes sommes en dépôt n'hésita à m'avancer deux cents louis. Le baron, son fils, en amis véritables, m'ouvrirent leurs bourses spontanément.

— Ainsi c'est à Jeanne que je dois mon salut! fit M^me^ Octavie, — en songeant sans doute au passé.

Une légère rougeur lui monta au front. Elle était devenue l'obligée d'une jeune fille dont elle avait été la rivale. Dans tout ce qui lui était arrivé depuis sa faute elle devait voir des leçons et des châtiments. Mais sans force contre ses passions elle supportait l'infortune d'un cœur vaillant et savait s'élever au-dessus de sa destinée. Elle avait été injuste envers Jeanne. Elle avait été jalouse d'elle. A cette heure elle reconnaissait ses torts, ses erreurs, sa folie, et son cœur s'ouvrait à la reconnaissance.

— J'irai la voir, dit-elle avec vivacité, j'irai remercier celle à qui je dois la vie.

— Volontiers, répondit son mari, mais attendons que l'orage qui va éclater près de nous se soit dissipé et que les routes soient plus sûres.

M. Beauval avait défendu que l'on vînt à sa rencontre, mais une foule de paysans l'attendaient devant le chateau.

A la vue de leur dame leur joie éclata et tous se portèrent au-devant d'elle pour lui baiser la main.

Plusieurs paysans déclarèrent à leur seigneur qu'ils ne quitteraient point sa résidence tant qu'il y aurait l'ombre d'un brigand dans la contrée. M. de Beauval touché de leur dévouement y consentit et l'on resta sur le pied de guerre.

Le jour suivant dans la matinée gendarmes et dragons apparurent.

M. de Beauval rendit compte aux officiers de ce qui s'était passé et leur donna les indications dont on a parlé plus haut.

Enchantés de ces renseignements que complétèrent des forestiers, ils prirent des guides et repartirent aussitôt.

Ils étaient pleins d'ardeur et de confiance.

XVX

BUISSON CREUX

Pendant vingt-quatre heures on fut sans nouvelles de la cavalerie.

Ce n'était point de bon augure.

Enfin quelques guides revinrent de la mystérieuse forêt. Ils avaient l'air éreinté et découragé.

— Nous avons trouvé le nid, dirent-ils, mais les oiseaux étaient dénichés. Les soldats en constatèrent les traces et ramassèrent pour tout trophée des bouteilles vides

et des torches à demi consumées. Pendant quelque temps on put suivre leur piste encore récente, puis elle se divisa en plusieurs branches et finit par disparaître.

Furieux, les dragons voulaient organiser une battue, mais l'ombre commençait à envahir la forêt, ce qui les en dissuada et les obligea à rentrer en plaine.

Des éclaireurs furent envoyés dans tous les villages des environs, pour s'informer des bandits, et beaucoup n'avaient pas rejoint leurs compagnies lorsque (dirent les gardes) nous nous sommes désintéressés d'une poursuite qui nous paraissait inutile. A notre avis les brigands se sont dispersés.

— Peut-être pour se reformer dans un autre canton à un jour dit? fit observer un paysan.

— Peut-être!.. repartit le premier.

— Eh bien, fit M. de Beauval avec une pointe d'amour-propre, ces messieurs n'auront plus l'air de nous prendre pour des sots.

En effet les cavaliers à leur retour firent moins les fats et passèrent en silence, avec la modestie qui leur convenait. La petite guerre s'était terminée sans brûler une cartouche. Choquart, que nous avions oublié, regagna sa tanière après avoir déployé son zèle dont il espérait se faire un titre auprès de son châtelain.

Quelques semaines se passèrent sans incident mais sans que l'on se relâchât des mesures de prudence que l'on avait prises.

On espérait encore apprendre l'arrestation de Ramire, dont le signalement était donné à vingt lieues à la ronde, mais il en fut de cet espoir comme du reste.

De nos jours, bien que notre police laisse fort à désirer, avec l'aide de chemin de fer et du télégraphe il n'aurait pas longtemps échappé à la justice, mais à une époque ou les communications étaient si difficiles et si rares, il pouvait voyager longtemps avec la liberté d'un touriste.

Mais si le capitaine ou *daron* de la clique sut reprendre sa place dans la société régulière, il n'en fut pas de même de tous les fanandels. En brutes qu'ils étaient ils ne tardèrent pas à se signaler eux-mêmes par leurs méfaits ou leurs orgies à l'attention de leurs seigneurs.

Pendant quelque temps ces misérables, fiers d'avoir la bourse garnie et la croyant inépuisable se livrèrent à tous les excès, s'enivrant, battant les cabaretiers, insultant les femmes, s'ils ne faisaient pis, vendant à vil prix des objets d'or ou d'argent, et commettant après de nouveaux vols.

Les recéleurs étant rares dans les campagnes, plusieurs furent dénoncés et reconnus pour avoir fait partie de la bande de Ramire. On les envoya ramer sur les galères.

Le seigneur de Nérée en réclama deux ou trois qui avaient assassiné ses domestiques et mis le feu, — selon les principes de don Ramire, — et les fit pendre à la porte de son château encore en ruines.

Grâce aux aveux de ces misérables on put être sûr que la bande n'existait plus, et la sécurité fut rétablie en même temps que renaissaient les beaux jours.

M^me^ de Beauval put alors reprendre son projet de voyage à Pont-Servan.

Elle s'y rendit directement avec son mari, c'est-à-dire sans s'arrêter à Hautvilly.

Elle ne pouvait être mieux inspirée. Elle arriva chez le notaire en pleine fête de famille. Norbert était là depuis la veille et l'on attendait son père pour le contrat de mariage.

On se mariait donc définitivement ? Ah ! Enfin !...

Le plus cordial accueil fut fait à M. et Mme de Beauval, et ils furent priés de signer au contrat et à la paroisse.

Il y eut bien peut-être quelque secret frémissement dans la rencontre des lèvres de Norbert avec la main d'Octavie, mais la vertu, ou, si vous préférez, l'amour triompha d'un caprice déjà éteint.

La bonhomie de M. de Beauval et bientôt la cordialité de M. de Hautvilly firent une interversion favorable en élargissant le cercle de cette réunion intime. Ces châtelains et cette jeune fille se rencontraient comme les victimes de plusieurs naufrages sur le même rocher.

Le rocher, pour continuer la comparaison, était des plus hospitaliers. La maison du notaire était riche et confortable, et M. Gosset, sa femme, ses filles en savaient faire les honneurs.

Après un de ces longs et beaux repas à la mode ancienne que nous n'admirons que sur la foi de la renommée, on passa au salon, et là, en attendant que l'on y servît le café on entendit maître Gosset donner lecture du contrat de mariage.

Jeanne n'apportait d'autre dot que la petite somme qu'elle s'était réservée pour le couvent, mais elle y joignait le bonheur. — On signa, on s'embrassa et le dernier mot resta à Dieu dont la bénédiction était attendue pour le dimanche suivant.

Après avoir pris du café, on fit un tour au jardin.

En longeant le mur derrière lequel passait un sentier dont j'ai parlé et qui faisait face à la chambre de Jeanne :

— Tenez, Norbert, dit celle-ci en indiquant quelques plantes grimpantes froissées près de la crête du mur, — là, à cet endroit, il m'est arrivé plusieurs fois, quand je rentrais le soir dans ma chambre, ou quand j'ouvrais ma fenêtre le matin, d'apercevoir ce petit monstre de Hautvilly que l'on appelle Choquart.

— Choquart ! répéta Norbert avec surprise, venait-il marauder jusqu'ici ?

— Oh ! non, ce n'était point l'intention de marauder qui l'amenait. D'ailleurs la récolte était faite, c'était à la fin de l'automne, mais M. Gosset l'a deviné et me l'a fait comprendre, cet être étrange et affreux venait pour me voir.

— Oh ! oh ! fit Norbert.

— Pardonnez-moi de vous en parler, Norbert, mais partout où j'allais, à la promenade du dimanche ou à la messe, il se trouvait sur mon passage.

— Incroyable !...

— Il fallut que la police s'en mêlât.

— Et enfin ?

— Depuis quelque temps je ne l'ai pas revu.

— Il est toujours à Hautvilly. Il a même servi de guide contre Ramire.

— Ne vous y fiez point.

— Soyez tranquille, Jeanne.

— Et écartez ce monstre de mon chemin.

— Je l'enverrai habiter un autre village.

— Oui, c'est cela. Je lui ai fait l'aumône, mais je ne veux pas le revoir. C'est comme ma bête d'horreur. Il me fait peur.

— Regardez ! regardez !

Mais Norbert souriait.

— Bah ! un fou ! dit-il doucement, un pauvre idiot qui n'est pas responsable de ses actes...

— Qui sait ? répondit la jeune fille la voix faible, un peu songeuse.

— Que voulez-vous dire ?

— Je ne saurais exprimer ce que j'éprouve, mais je vous le répète, mon ami, cet homme me cause une invincible répulsion, et malgré moi j'y pense toujours, et malgré moi j'ai peur de lui...

— Je le vois bien, ma pauvre Jeanne. Comme votre voix tremble !

— Oui, c'est vrai.

— Et comme vous êtes pâle !

— Je dois l'être.

— Mais rassurez-vous, dit vivement Norbert. Ce Choquart n'est qu'un pauvre être dont les allures sont étranges. Mais si jamais vous aviez une raison sérieuse de vous plaindre de lui, ne serais-je pas là pour vous défendre et l'écraser sous mon talon comme on écrase un reptile venimeux?

— Oui, Norbert!... Oh! je sais que vous m'aimez et que vous êtes brave! dit Jeanne avec un regard plein d'orgueil et d'amour.

Et tandis qu'ils parlaient ainsi, lentement, le soir tombait...

Les deux jeunes gens, maintenant, étaient seuls dans le jardin, et c'était autour d'eux une paix profonde et que rien ne troublait, excepté, par instants, les derniers gazouillements des nids.

Un banc se trouvait tout près de là, un vieux banc couvert de mousse et adossé à un chêne trois fois séculaire.

Les deux fiancés étaient venus s'y asseoir lentement, puis les yeux dans les yeux et la main dans la main, ils demeurèrent longtemps silencieux, n'ayant d'autres témoins de leur infinie tendresse que cette nuit si pure et que les resplendissantes étoiles du ciel.

XXVI

LES FIANCÉS

Oh! ce qui se passait en ce moment dans l'âme des deux amants, qui pourrait le dire!

Pour Norbert, c'était comme une aube éblouissante qui se levait sur sa vie.

Et pâle, d'une joie immense, frémissant d'un bonheur que son cœur pouvait à peine contenir, il s'interrogeait, se demandant:

— Ai-je vécu? ai-je aimé jusqu'à ce jour?

Mais plus pâle encore et plus ému, il était obligé de se répondre:

— Non, j'ai cru vivre... j'ai cru aimer... Mais jamais je ne me suis senti tant de force, tant d'espoir et tant de courage!... jamais je n'ai connu une pareille ivresse!...

Quant à Jeanne, elle se sentait si heureuse qu'elle était stupéfaite et presque effrayée de son bonheur.

Norbert allait être son époux!... Norbert! c'est-à-dire celui qu'elle aimait, qu'elle adorait, celui à qui elle avait donné tout son cœur et toute son âme, allait être uni à elle par des liens que désormais rien ne pourrait rompre!...

C'était pour elle l'irréalisable qui se réalisait.

— Jeanne! reprit enfin tendrement Norbert dont la voix, déjà si douce, n'était plus qu'un murmure.

La jeune fille n'avait répondu que par un regard, et doucement, amoureusement, elle laissa tomber sa tête sur l'épaule du jeune gentilhomme.

— Jeanne, je vous aime!

Son fiancé avait prononcé ces mots avec un accent si profond que celle-ci ne put s'empêcher de tressaillir.

— Oui, je vous aime! reprit le jeune baron la voix tremblante, et ce sont toutes mes pensées qui vont vous appartenir, Jeanne! et c'est toute ma vie que je vous donne. Oh! cette heure est une heure suprême et solennelle, ma chère aimée, ma chère adorée, et je jure de vous aimer toujours comme je vous aime... oui, toujours, jusqu'à mon dernier souffle et jusqu'au dernier battement de mon cœur!

Un sourire radieux éclairait le doux et beau visage de Jeanne, puis, heureuse et fière :

— Je vous crois, Norbert, s'écria-t-elle, et je ne doute pas plus de vous que je ne doute de moi...

— Car cet amour, Jeanne, reprit vivement le jeune homme, c'est toute ma joie, c'est toute ma richesse... Avant de vous connaître, je n'avais que des heures moroses et des jours pleins d'ennui... Mais dès que je vous vis tout changea et se transfigura autour de moi...

Dites, ma bien-aimée, vous souvenez-vous de ce jour qui fixa notre destinée?

— Comment aurais-je pu l'oublier, Norbert? répondit doucement la jeune fille.

— Moi, je vous vois encore, je vous verrai toujours devant mes yeux... Etiez-vous radieuse et belle!... si belle que je restai d'abord en face de vous intimidé et ébloui.

— Et moi je n'osais pas vous regarder non plus, dit Jeanne avec un sourire... J'entendais bien que vous me parliez, mais j'étais si troublée que je ne comprenais pas le sens de vos paroles...

— Et quand je m'éloignai, je sentis que mon cœur ne m'appartenait plus, et je n'avais plus qu'un désir, plus qu'une pensée : vous rencontrer, vous revoir encore...

— Cher Norbert!

— Aussi mon père me cherchait-il en vain dans notre vieux château... Toute la journée j'errais comme une âme en peine dans Hautvilly. Et quel bonheur, quelle joie quand je pouvais enfin vous entrevoir ne fût-ce qu'une minute, ne fût-ce qu'une seconde!... Dites, vous en souvenez-vous, Jeanne?

— Je me souviens que je n'étais plus la même non plus... Tout me semblait vide autour de moi et je restais de longues heures immobile à la même place et toute pensive. C'était à vous que je songeais, Norbert, c'était vers vous que s'envolaient déjà toutes mes pensées...

— Chère âme!

— Puis, un jour, j'eus une grande surprise et aussi un grand bonheur. Vous étiez devant moi chez ma grand'mère. Vous m'aviez déjà dit que vous m'aimiez et vous veniez me le redire encore.

Oh! je ne me serais jamais lassée de vous entendre, ajouta vivement Jeanne avec un naïf et charmant sourire. Votre regard était si bon, votre voix si douce, et vous saviez si bien exprimer ce que je ressentais moi-même!...

Et c'est depuis ce jour que nous causions tout doucement dans le *bleu*, reprit-elle avec un nouveau sourire; c'est depuis ce jour que pour grand'mère quim'interrogeait et qui

me disait: « Qui donc est là, Jeanne, à qui donc parles-tu? » vous étiez tantôt Perot, le petit berger, qui m'apportait un bas de laine, et tantôt Bernard, le vieux jardinier, qui me donnait des fleurs.

— C'étaient les jours radieux, l'aube pleine de promesses de notre amour, dit Norbert dont la voix était plus grave. Puis les jours sombres sont venus...

A ce souvenir le front de la jeune fille s'était subitement assombri.

— On a tout fait pour nous séparer... mon père a repris sa parole... et l'infâme don Ramire n'a reculé devant rien pour que vous deveniez sa proie...

Mais Jeanne, toute frémissante, venait de lui imposer silence d'un geste.

— Oublions le passé... oublions-le, Norbert, je vous en conjure, s'écria-t-elle.

Le gentilhomme venait de l'attirer à lui dans une douce et chaste étreinte, puis la, gardant un moment contre son cœur:

— Oui, Jeanne, oui, oublions-le, ce passé! répondit-il la voix un peu vibrante. Mais si je vous en parle, vous savez bien que ce n'est pas pour réveiller vos chagrins et vos douleurs... Non, je ne l'ai évoqué pour la dernière fois que pour augmenter encore notre joie et pour que nous appréciions mieux notre bonheur, ce bonheur qui paraissait impossible et qui ne peut plus nous échapper...

Et ils restèrent encore silencieux pendant quelques minutes.

A présent le ciel s'était couvert, les étoiles s'étaient éteintes, et le jardin était devenu très sombre, tout noir.

Tout à coup, Norbert sentit que la main de sa fiancée tressaillait dans la sienne.

Il la regarda, puis vivement:

— Qu'avez-vous donc? dit-il.

— J'ai peur! répondit-elle à voix basse, toute tremblante.

— Peur? s'écria-t-il avec surprise.

— Oui, Norbert, allons-nous-en, partons.

— Et peur de quoi? fit le jeune baron avec un sourire.

Puis, d'un regard rapide, il explora le jardin autour de lui.

On ne distinguait plus rien.

C'étaient des ténèbres profondes.

— C'est étrange! murmura Norbert. Le ciel, tout à l'heure si lumineux, est brusquement devenu menaçant. Il est certain qu'un orage se prépare...

Mais Jeanne venait encore de tressaillir.

— Regardez! regardez! s'écria-t-elle la voix étouffée, le doigt tendu, debout d'un bond.

Le jeune homme s'était vivement levé à son tour.

— Qu'est-ce donc? fit-il.

— Nous ne sommes pas seuls! répondit la jeune fille qu'on n'entendait qu'à peine.

— Pas seuls ici?

— Non, Norbert... Et vous n'avez pas votre épée!...

— Qu'importe! répondit fièrement le jeune gentilhomme.

Puis, montrant la maison du notaire, dont les fenêtres jetaient de vives clartés, il ajouta:

— D'ailleurs, nos amis sont là... Mais que voyez-vous donc?

Jeanne ne voyait rien, mais elle avait entendu.

Il lui semblait que non loin d'eux, dans l'ombre et derrière des arbustes, quelqu'un glissait, rampait...

Et il lui semblait entendre aussi comme une respiration haletante, un souffle très fort qui venait jusqu'à elle.

— Moi, je ne vois rien... je n'entends rien, dit Norbert au bout d'un moment.

Mais il n'avait pas achevé que Jeanne se jetait dans ses bras dans un mouvement plein de terreur.

— Là!... là... balbutia-t-elle. En face de nous!

Car elle voyait maintenant.

C'étaient, au ras du sol, deux regards de feu qui se fixaient sur elle

— Qui va là? s'écria Norbert la voix tonnante.

Puis, résolument, il s'avança vers l'endroit que venait de lui désigner Jeanne.

Mais, brusquement, celle ci ne vit plus rien. Seulement il y eut comme un froissement de feuilles, un craquement de branches, et pendant une seconde comme une fuite d'ombre.

Puis, plus rien.

Au même moment le jardin s'éclaira et des voix joyeuses retentirent.

C'était Me Gosset et les amis du jeune baron de Hautvilly qui venaient avec des lanternes à la recherche des deux fiancés.

— Eh bien, les amoureux, cria gaiement le notaire, vous nous oubliez donc!

— Nous rentrions, répondit vivement Norbert.

Mais, malgré lui, il était très intrigué et tout pensif.

— Qui donc se trouvait là? se demandait-il; quel était donc l'homme qui nous guettait et que j'ai entendu fuir?...

Quant à Jeanne, tout son sang s'était figé dans ses veines, et tandis que pour rentrer chez le tabellion elle s'appuyait au bras de son fiancé, elle ne pouvait se défendre de cette pensée qui l'obsédait:

— Serait-ce encore ce monstre?... serait ce encore Choquart?

XXVII

ENCORE LUI!

Le prochain mariage de Jeanne Macé, qu'il considérait comme sa pupille, avec le jeune seigneur de Hautvilly, avait donné, du moins à ses yeux, une très grande importance à Me Gosset.

Jamais les habitants de Pont-Servan n'avaient encore vu au vieux notaire des allures si fringantes.

Aussi le regardait-on partout avec une extrême surprise, comme on regarde quelqu'un qu'on ne reconnaît pas.

Lui d'habitude si modeste, il portait maintenant la tête très haute, et quand il pas-

sait, frétillant et pimpant, dans les rues de la petite ville, on eût dit qu'elles n'étaient point assez larges pour lui.

D'ailleurs, bon homme, excellent homme toujours. Mais son regard brillait d'orgueil et sa langue s'était déliée.

— C'est dimanche le grand jour, mes enfants ! criait-il aux paysans qui le saluaient, c'est dimanche que Mlle Jeanne Macé épouse M. le baron Norbert de Hautvilly... Vous viendrez tous à l'église, n'est-ce pas ? Ce sera très beau.

Puis il jasait aussi avec les commères et leur donnait avec enthousiasme des détails sur le trousseau de la mariée.

— Oh ! superbe, ce trousseau ! s'exclamait-il. Il faudra aller voir Mme Gosset... Elle vous montrera ça, bonnes femmes...

Et le fait est que le brave notaire ne mentait pas. Le trousseau de la future châtelaine était en effet splendide.

Son futur beau-père, le vieux baron de Hautvilly, qui chaque jour avait appris à l'apprécier davantage et qui maintenant n'aurait plus pu se passer d'elle, s'était tout particulièrement distingué dans le choix des riches cadeaux dont il avait orné la corbeille.

Quant à Norbert, rien n'était trop beau pour Jeanne et il aurait voulu pouvoir décrocher pour elle les étoiles du ciel.

Aussi malgré l'énorme somme qu'il avait dépensée en diamants et en magnifiques étoffes, maudissait-il encore ce qu'il appelait sa pauvreté.

— J'aurais voulu avoir les trésors d'un roi pour les mettre à ses pieds ! disait-il à Me Gosset qui, très convaincu, répondait :

— Il n'y a pas de reine qui la vaille !... Rien ne serait trop digne d'elle...

Et M. de Beauval et Octavie, malgré la grosse rançon payée à don Ramire, avaient tenu aussi à faire très noblement les choses.

— Voici ce que nous vous offrons, ma chère enfant, avait dit M. de Beauval à Jeanne très reconnaissante et très émue. Toutes ces dentelles, toutes ces parures, tous ces bibelots sont du choix de ma femme... Et vous connaissez Octavie, n'est-ce pas?...

« Demandez plutôt à Norbert... pour le goût, il n'y a qu'elle!...

Puis Me Gosset, sa digne femme et leurs filles s'étaient aussi cotisés pour donner un souvenir à Jeanne, et le notaire, la main sur le cœur, avec pris un accent et une pose solennels pour dire :

— Oh ! peu de chose, mon enfant!... Un petit cadeau de l'amitié.

Et les paysans eux-mêmes, les bons et braves paysans de Chennevières et de Hautvilly, ses futurs vassaux, avaient voulu aussi, en ce jour qui devait marquer pour elle, lui apporter leur tribut et leur offrande.

Car ne s'était-elle pas dépouillée pour eux d'une fortune ?

Car n'était-ce pas à sa générosité qu'ils avaient dû d'avoir des heures moins tristes et des jours moins sombres ?

Car s'il y avait du pain dans la huche et du feu dans l'âtre ne le lui devaient-ils pas?

Ah ! la bonne demoiselle, la bonne fée, le cœur d'or !

Et ils étaient donc venus par bandes, village par village, hameau par hameau,

laissant dans toutes les chambres du notaire la poussière ou la boue de leurs sabots.

Mais, les pauvres diables, quels présents pouvaient-ils bien faire, eux qui n'avaient que des haillons, jamais un liard à eux, et dont le ventre criait toujours la faim?

Ce qu'ils apportaient à Jeanne, à leur jeune et bonne maîtresse, c'étaient des bouquets des champs, de fragiles fleurs qu'un soleil voyait naître et que le même soleil voyait mourir, et c'étaient aussi, dans des cages de roseaux, de jolis couples d'oiseaux chanteurs.

Jeanne était profondément touchée, profondément attendrie de toutes ses preuves de sympathie qui avaient le même prix à ses yeux.

Mais, s'il faut le dire, elle en était aussi un peu honteuse, très troublée, et c'était à peine si, toute rougissante, elle osait soutenir les regards de ceux qui s'empressaient autour d'elle.

Car si elle allait être châtelaine, grande dame et baronne, elle n'oubliait pas son origine.

Une voix qu'elle entendait toujours, une voix qui l'humiliait, lui criait, impérieuse et forte :

— Baronne de Hautvilly d'où viens-tu? d'où sors-tu? quelle est ton origine?.. Pense aux tiens, pense à ta race!.... Cette fortune avec laquelle tu as fait la charité cette fortune pour laquelle on te bénit parce que tu l'as restituée aux pauvres, cette fortune, dont tu as profité pourtant, c'était l'argent du crime, c'était l'or de Cartouche!...

Cartouche! Elle en connaissait l'histoire.

Oh! l'horrible scélérat! l'affreux bandit!... De combien de crimes ses mains ne s'étaient-elles pas rougies!... de combien de forfaits atroces, et que rien ne pouvait racheter, cet homme, ce monstre plutôt, n'avait-il pas chargé sa conscience, si toutefois il pouvait avoir une conscience!

Et sa mère à laquelle — chose terrible! chose qui remplit l'âme d'épouvante! — elle ne pouvait plus penser sans tressaillir de dégoût et sans courber la tête de honte; et sa grand'mère qu'elle avait tant aimée, tant vénérée, mais dont le souvenir, qu'elle aurait dû conserver si pieusement, ne lui laissait plus maintenant qu'un désespoir immense; et son père, enfin, non l'homme dont elle portait le nom acheté, mais le misérable dont elle sentait le sang courir dans ses veines, tous les siens, oui, tous, avaient fait partie des cliques, des bandes de Cartouche le voleur, de Cartouche l'assassin, de Cartouche qui, là-bas, à Paris, en place de Grève, devant un peuple immense hurlant et frémissant, avait jeté son dernier râle et son dernier cri sous la barre du bourreau!...

Et dans ces moments-là, moments d'angoisse cruelle qui mettaient à son front si pur, à son front d'enfant innocente et irresponsable la lividité de la mort, tout ce qu'il y avait de noble, de généreux et de fier en elle s'indignait et se révoltait.

— Oh! je suis une lâche!... une misérable! s'écriait-elle le cœur brisé, folle de douleur. Je devrais fuir Norbert... ne plus le revoir... jamais! jamais!...

Puis, quand elle sortait de ces crises morales dont une seule aurait pu la tuer elle restait pendant des heures toute blême, la tête vide, le regard morne et la fièvre battant ses tempes.

Pourtant le jour approchait où elle allait être, devant Dieu et devant les hommes, elle fille et petite-fille de bandits, baronne et dame de Hautvilly.

C'était le lendemain que toute la ville de Pont-Servan serait en fête, que toute une foule d'amis et de vassaux lui ferait cortège ; c'était le lendemain, c'est-à-dire dans quelques heures seulement — car la nuit descendait — que Norbert, orgueilleux et triomphant, Norbert, le cœur plein d'amour, la conduirait à l'autel.

Et Jeanne, maintenant retirée dans sa chambre, assise dans un fauteuil roulé près de la fenêtre ouverte et son regard plongeant machinalement dans le jardin, restait malgré elle toute pensive, assaillie encore par le passé de sa famille, qui si lourdement lui pesait, et tourmentée par ce qu'elle appelait ses remords.

— Norbert!... Norbert! murmura-t-elle avec un tel accent de tendresse que rien ne saurait le rendre. Est-ce que je puis renoncer à toi, et n'ai-je pas droit aussi au bonheur ?

Et les bras croisés, les yeux clos, les lèvres souriantes, elle évoquait une fois de plus la fière et douce image de son fiancé, loin d elle depuis quelques jours.

Car le vieux baron de Hautvilly, malgré l'insistance de Me Gosset qui voulait le retenir encore, n'avait pas pensé qu'il fût convenable de passer chez le notaire les quelques jours qui restaient à s'écouler avant la cérémonie.

Le soir même de la signature du contrat, il était donc reparti avec Norbert pour leur domaine seigneurial.

Mais Jeanne n'était pas aussi loin de son fiancé qu'on aurait pu le croire, car à toute heure du jour, nous devrions dire à toutes les minutes, sa pensée constamment fixée sur lui l'en rapprochait.

Et en ce moment même, où elle venait de murmurer son nom, elle le voyait comme si réellement il eût été là.

Il lui semblait entendre sa voix qui toujours la faisait tressaillir ; elle croyait sentir la lente et douce étreinte de sa main.

Et sans lumière, sa chambre éclairée seulement par un magnifique clair de lune, elle s'oubliait là tout entière à son rêve et sans même se rendre compte du temps qui s'enfuyait.

Le jardin, d'ailleurs, était plein de lumière. De légers parfums flottaient dans l'air, des insectes nocturnes rôdaient dans les herbes humides de rosée, et c'étaient dans les arbres, qui semblaient avoir des feuilles d'argent, des soupirs étouffés, des murmures à peine distincts.

Jeanne à présent s'enivrait avec délices de cette nuit si belle et si radieuse...

Accoudée sur le balcon et sa tête dans ses mains, elle laissait son regard errer devant elle.

Et elle se sentait l'âme plus légère, le cœur plus rasséréné.

Il lui semblait que la nature s'associait à sa joie et elle voyait dans cette belle nuit, la dernière où elle s'appartenait comme un présage de bonheur.

Mais, soudain, elle eut un cri terrible, un long cri de terreur et d'épouvante.

Une ombre avait surgi à ses pieds, puis, dans un élan formidable et s'aidant avec une grande adresse et une agilité merveilleuse des moindres aspérités du mur, un homme avait bondi.

— Que je t'aime, ange du ciel!

La jeune fille n'avait eu que le temps de refermer la fenêtre.

Alors ce qu'elle vit la rendit folle d'effroi.

C'était encore lui!... c'était encore le monstre!... c'était Choquart!...

Derrière la vitre, contre laquelle il avait collé le front, elle voyait son visage hideux de satyre, ses yeux qui brillaient comme dans l'ombre les yeux d'un loup.

Et le monstre qui dardait sur elle un regard qu'elle ne pouvait soutenir riait, ricanait...

Puis, tout à coup, il se mit à lui parler

Que disait-il?

Était-ce une prière?

Étaient-ce des menaces?

Même moins troublée qu'elle ne l'était en un si dangereux moment, Jeanne n'aurait pu le comprendre.

Ce n'étaient point des mots articulés qui s'échappaient de la bouche du monstre, mais des cris sourds et voilés, une sorte de grognement de bête sauvage.

Mais si la jeune fille, dont la peur était si grande qu'elle restait là pétrifiée et n'osait même s'enfuir, ne comprenait pas le langage de Choquart, elle comprenait mieux ses gestes.

Livide, les yeux étincelants comme des braises, le monstre, qui ne se tenait que par un miracle d'équilibre, tantôt tendait les bras vers elle, comme s'il la suppliait humblement de venir, et tantôt lançait ses deux poings fermés comme pour la menacer et la maudire.

Et toujours son regard qui ne se détournait pas, fascinait Jeanne et lui faisait courir un frisson dans les veines.

Brusquement, il eut comme un emportement de colère, un accès de folie.

D'un coup de genou il venait de briser un carreau, puis, d'un geste violent, sa main cherchait à s'emparer de Jeanne.

La jeune fille eut un cri éperdu :

— Au secours !

Puis, d'un bond, elle s'enfuit.

Il était temps.

La fenêtre venait de s'ouvrir toute grande et Choquart sautait dans la chambre.

Mais il n'osa plus bouger.

Seulement il riait et ricanait encore, et elle l'entendit qui lui criait :

— Oh ! tu es belle, toi !... la plus belle de toutes !...

XXVIII

LE MARIAGE

Pont-Servan était en fête, et non seulement Pont-Servan, mais encore Chennevières, mais encore tous les villages et tous les hameaux d'alentour.

Depuis deux heures du matin toutes les cloches de la paroisse sonnaient, carillonnaient et déjà la vieille église était prête, attendait, avec tous ses cierges allumés, son maître-autel richement paré, ses carreaux couverts de tapis et ses murs cachés sous des fleurs qui embaumaient.

Le vieux curé avait revêtu pour la circonstance ses plus beaux habits, ceux qu'il ne mettait qu'aux jours de fêtes solennelles, et tandis que le sacristain, alléché par le gros pourboire qu'il espérait, ne faisait que courir de côté et d'autre pour se rendre compte que rien n'avait été oublié, il allait et venait lentement, repassant pour la dixième fois au moins dans sa mémoire le beau discours qu'il se proposait de débiter aux jeunes époux.

« Madame la baronne... Monsieur le baron, » bredouillait le brave homme qui saluait et étudiait aussi ses gestes.

Pendant ce temps les premiers flots de la foule commençaient à envahir l'église, et dans Pont-Servan, dont tous les habitants encombraient le pavé, toutes les langues des commères étaient en branle — comme les cloches.

— Oh ! la chère demoiselle, s'écriait une vieille femme qui avait eu aussi sa part des libéralités de Jeanne, je suis bien contente du bonheur qui lui arrive...

— C'est une récompense du bon Dieu ! répondit une autre qui avait reçu quelques écus.

— C'est égal, Mlle Jeanne a tout de même fait un beau rêve, dit une jeune paysanne avec une légère pointe d'envie. Une roturière épouser un baron !...

— Et surtout un baron comme celui-là ! dit une femme qui était de Chennevières.

— Pourquoi? demanda vivement la petite paysanne. Parce qu'il est très riche ?

— Oh ! non. Les seigneurs de Hautvilly n'ont pas une bien grosse fortune...

— Eh bien, alors, pourquoi?

— Mais, ma petite, pour plusieurs raisons...

— Lesquelles ?

— D'abord parce que le jeune baron Norbert est un fort joli garçon...

— Ah ! soupira la petite paysanne.

— Ensuite parce que c'est un très brave et très hardi gentilhomme...

— Oui, je l'ai entendu dire.

— Enfin, parce que ce sera certainement un mari fidèle... et la preuve, c'est que s'il n'aimait pas follement Mlle Jeanne Macé, il ne l'épouserait pas, elle qui maintenant n'a pas un sou et qui n'est point noble, qui n'a pas de nom...

— Oui, ça, c'est vrai, dit la petite paysanne devenue toute songeuse. Mais il n'y a pas beaucoup de seigneurs comme le baron Norbert de Hautvilly...

— Dites qu'il n'y en a pas, petite, c'est moi qui vous le dis ! répliqua vivement la femme de Chennevières.

Et tenez, tenez ! ajouta-t-elle en baissant la voix, voyez-vous ce beau seigneur qui passe...

— C'est le comte de Nérée...

— Vous le connaissez ?

— Je l'ai rencontré plusieurs fois...

— Et bien, ce n'est pas celui-là, s'il était encore à marier, qui épouserait une vilaine...

— On le dit très orgueilleux, très fier...

— C'est un noble de cour, répondit la femme de Chennevières qui toujours parlait très bas. Il paraît qu'ils se gâtent tous là-bas dans les antichambres du roi.

— Mais où va donc monsieur de Nérée?

— A la noce, petite !

— Ah ! c'est juste.

— Et tenez, regardez encore... Voici un autre gentilhomme.

— Monsieur de Surville.

— Vous le connaissez aussi?

— Oh ! depuis longtemps.

— Eh bien, ce n'est pas celui-là non plus qui vous épouserait pour vos beaux yeux ma mie!

— Il va aussi à la noce?

— Eh oui!

— Ils y vont tous?

— Oui, tous les seigneurs du pays...

— Et voici MM. de Médieu! dit vivement la petite paysanne.

— Et M. de Beauval avec sa femme, dit l'habitante de Chennevières.

— Oh! Mme de Beauval, regardez-la donc!

— Eh bien?

— Vous n'avez rien remarqué?

— Si! si!... Elle a l'air bien triste.

— On croirait plutôt qu'elle va à un enterrement qu'à un mariage...

En effet, Octavie avait les yeux profondément cernés et son front avait la pâleur du marbre. Certes, elle ne se sentait plus jalouse de Jeanne et elle ne la considérait plus comme une rivale. Mais elle avait beau faire, elle avait beau vouloir s'en défendre, il lui restait encore malgré tout au fond du cœur un sourd regret de son amour perdu.

Aussi était-ce en vain que le pauvre M. de Beauval s'évertuait à vouloir ramener le sourire sur ses lèvres.

Puis, comme il s'apercevait enfin qu'il ne parvenait pas à la dérider, il l'interrogea.

— Voyons, Octavie, voyons, ma chère, parlez-moi franchement, dit-il.

— Je vous écoute.

— Est-ce que vous me boudez?

— Moi!

— On le dirait.

— Vous vous trompez.

— Alors, qu'est-ce donc? qu'avez-vous?

— Je suis souffrante, voilà tout.

— Souffrante! s'écria M. de Beauval avec un air alarmé.

Puis l'ayant regardée une seconde, il ajouta :

— En effet, je vous trouve un peu pâle... Mais comme cette indisposition, qui ne durera pas, sans doute, tombe mal...!

— On ne choisit pas son jour, fit ironiquement Octavie.

— Je ne dis pas, mais nos amis vont vous trouver d'humeur chagrine...

— Oh! rassurez-vous, dit vivement Mme de Beauval, car je vous promets qu'ils ne m'auront jamais vue plus gracieuse...

Et tandis qu'ils s'éloignaient, c'était toujours une grande animation parmi les groupe des commères.

Soudain la petite paysanne eut un cri de frayeur qui fit retourner toutes les autres.

— Eh bien, qu'est-ce donc? s'écria la femme de Chennevières. Est-ce que vous allez tourner l'œil, ma mie?

Mais l'autre, sans pouvoir répondre tant elle était saisie, désignait un homme qu'on ne voyait plus que de dos et qui se faufilait vivement à travers la foule.

— C'est ce mauvais gueux qui vient de me heurter en passant, dit enfin la jeune paysanne, et je ne peux jamais l'approcher sans trembler.

— Choquart! s'écrièrent d'une voix les commères.

C'était, en effet, Choquart qui passait et devant qui les habitants de Pont-Servan s'écartaient et s'empressaient de faire le vide, comme s'ils eussent été frappés d'une crainte superstitieuse.

Alors ce fut de la part des commères, qui toutes étaient devenues pâles de colère, une bordée d'injures :

— Ah! le drôle!

— Le voleur!

— Le gibier de potence!

— C'est un oiseau de mauvais augure...

— Où va-t-il? demanda la femme de Chennevières.

— A l'église, comme tout le monde, répondit la petite paysanne qui continuait à suivre des yeux le monstre.

— A l'église!... Eh bien, vrai, si j'étais à la place de la future baronne de Hautvilly, voilà une rencontre qui ne me ferait pas plaisir un jour comme aujourd'hui.

Et c'était vrai, Choquart se dirigeait vers l'église.

Elle était bondée, archipleine à présent d'une foule qui aurait dû être respectueuse, mais qui ne pouvait s'empêcher d'être bruyante.

Et là encore, comme dans la rue, tous les rangs s'ouvrirent devant lui.

Puis c'étaient aussi des murmures, comme dans les groupes des commères :

— Ce vaurien ici!

— Que vient-il y faire!

— Demander pardon à Dieu de son crime!

— Quel crime?... Il ne doit pas en avoir qu'un sur la conscience...

— Oh! le plus grand, le plus horrible de tous... le crime que rien ne peut absoudre...

— Lequel?

— N'a-t-il pas tué sa mère?

— La Souquette?

— Oui, la Souquette... C'était sa mère... Elle avait mis bas ce chien-là...

Et parmi les habitants de Pont-Servan et parmi les paysans accourus là, il y avait des poings qui se crispaient et des yeux qui lançaient des éclairs.

Mais Choquart, mais le monstre n'entendait rien, ne pouvait rien entendre de ces propos.

Entré dans l'église, il avait cherché un coin où se blottir, le coin le plus sombre.

Et il restait là aussi immobile qu'une statue.

Mais, cependant, il y avait des moments où cette statue tout à coup s'animait.

C'était quand dehors, dominant les rumeurs sourdes de la foule, d'autres rumeurs plus éclatantes tout à coup s'élevaient.

Alors tout le corps de Choquart frissonnait et dans son regard d'idiot brillait un éclair étrange.

Brusquement il se retournait et regardait avec anxiété du côté de la porte.

Mais le bruit de la rue se calmait, s'apaisait, et le cortège n'apparaissait pas encore

Choquart alors reprenait son air morne et sombre. La clarté des cierges, les parfums d'encens qui flottaient sous les voûtes et l'odeur pénétrante des fleurs lui montaient au cerveau et le grisaient, l'endormaient, le plongeaient en une extase qui l'anéantissait.

Une fois pourtant il releva vivement la tête.

Au loin des cris retentissaient.

Puis ces cris se rapprochèrent.

C'étaient de frénétiques et longues acclamations.

— Vive M. de Hautvilly!

— Vive Mlle Jeanne!

Jeanne!

Le monstre avait tressailli.

Alors bousculant tout devant lui, il se rapprocha de la porte.

Et les acclamations, les cris continuaient, se rapprochant à présent de seconde en seconde:

— Vivent nos seigneurs!

— Vive M. le baron!

Choquart le cou tendu, épiait le cortège. Soudain il frémit. Il venait d'apparaître.

Mais dans toute cette foule aristocratique et brillante qui défilait lentement devant lui le monstre ne vit rien qu'une forme blanche...

Jeanne! Jeanne encore... Jeanne toujours!...

La foule maintenant se précipitait, et on lui marchait sur les pieds, le foulait, l'étouffait, mais il n'avait pas un murmure et il ne sentait rien. il regardait, il contemplait toujours Jeanne.

Le regard souriant, mais le front un peu pâle sous son long voile blanc, la jeune fiancée, précédée du prêtre qui était allé au-devant d'elle jusqu'à la porte de l'église, s'avançait au bras de M. Gosset, soulevant sur son passage des murmures de sympathie et d'admiration.

Derrière elle, un peu pâle aussi, mais radieux de jeunesse et de joie s'avançait l'heureux époux.

Quant au baron de Hautvilly, quant au père de Norbert, ses amis, pleins d'étonnement, le regardaient et ne le reconnaissaient plus.

Lui-même se sentait rajeuni de vingt ans. Son front étincelait de bonheur, ses forces étaient complètement revenues, et il avait retrouvé tout à coup ses grandes allures et sa haute mine de fier gentilhomme.

Etait-ce vrai qu'il avait senti entrer dans sa chair la pointe du poignard de don Ramire?

Était-ce vrai qu'il avait vu la mort de si près et qu'il y avait eu un moment où il avait pu compter les secondes qui lui restaient à vivre?

Il n'en savait plus rien. Il ne se souvenait plus de rien.

Mais ce qu'il savait, par exemple, ce qu'il comprenait, c'est qu'une vie nouvelle allait dès ce jour commencer pour lui.

Son vieux château héréditaire, l'antique château de Hautvilly si sombre, si morne, si désert, allait s'animer, se transfigurer, prendre un reflet de jeunesse, grâce à la présence de Jeanne.

Et la vieillesse qu'il voyait s'avancer à grands pas et qui l'effrayait quelque temps auparavant, maintenant ne l'épouvantait plus.

Car ses derniers jours ne seraient point tristes et abandonnés; car son foyer ne serait point vide ; car il aurait pour l'aimer, pour adoucir ses dernières années, deux enfants au lieu d'un.

Puis, tandis que dans le silence profond et solennel de l'église, les jeunes époux s'agenouillaient devant le prêtre, le baron de Hautvilly continuait de songer.

Et les pensées qui le berçaient maintenant amenèrent sur ses lèvres un sourire qui disait le contentement de son cœur, mais aussi son orgueil.

Il pensait à sa race, à cette grande et noble famille de Hautvilly dont Norbert était le dernier rejeton.

Souvent le vieux gentilhomme avait tremblé de voir son nom s'éteindre. Oh ! certes, Norbert était robuste et fort et ses vingt ans étaient pleins de promesses, mais qui peut répondre du lendemain? qui peut être sûr que la fatalité ne l'atteindra pas?

Tandis que maintenant — et le vieux baron y songeait avec une joie profonde — ce n'était plus seulement un fils, mais des fils qu'il allait avoir...

Le prêtre bénissait les anneaux.

C'était l'instant suprême où les deux époux allaient être liés, enchaînés irrévocablement, éternellement l'un à l'autre.

La tête inclinée, le front plus pâle, ils semblaient comprendre tout ce que cette minute a de terrible.

Mais lui, le baron de Hautvilly, songeait encore, et son visage s'illuminait, et c'était une flamme d'enthousiasme qui brillait dans son regard.

Des fils !

Il les voyait; il croyait déjà les entendre autour de lui.

C'étaient d'abord de gracieuses têtes blondes d'enfants. Leurs jeux bruyants faisaient résonner les murs sombres du vieux château ; et il se grisait de leur joie et de leurs caresses.

Puis il les voyait adolescents et faisant déjà leur apprentissage du noble métier des armes, du noble métier des gentilshommes.

Oh ! il aurait beau avoir le sang pâle et les cheveux blancs des vieillards, il espérait bien qu'il serait encore assez fort pour monter à cheval et que sa main serait encore assez solide pour tenir une épée...

Et c'est lui qui les instruirait ; c'est lui qui leur donnerait leurs premières leçons. Et il revivrait ainsi, au déclin de ses jours, ses plus belles et ses plus brillantes années...

Puis un éclair soudain l'éblouissait.

Ses fils n'étaient plus des adolescents, mais des hommes... de hardis soldats, de fiers capitaines.

Alors les yeux humides et les lèvres tremblantes d'émotion, le vieux baron de Hautvilly laissa tomber sur Jeanne, sur celle qui désormais était sa fille, un long regard attendri.

Et il la bénissait dans le fond de son cœur.

Et il s'accusait avec amertume, avec remords, d'avoir été si longtemps injuste envers elle.

Le nom de la jeune femme monta à ses lèvres.

— Jeanne!... chère Jeanne ! balbutia-t-il.

Jeanne en ce moment se levait. Elle n'était plus la fille des bandits, la fille des complices de Cartouche, elle n'était plus Jeanne Macé, mais la baronne de Hautvilly!

Et souriante, très émue, après avoir signé sur le registre de la paroisse, elle recevait au pied même de l'autel les félicitations de ses amis.

— Oh! la belle petite baronne! s'écria M. de Beauval à l'oreille d'Octavie.

Octavie ne sentit point de jalousie.

Elle aussi aimait Jeanne, était gagnée par sa grâce modeste.

Mais elle ne pouvait cependant s'empêcher de penser avec tristesse :

— Que n'ai-je trouvé un époux comme Norbert!

Et toutes les mains des gentilshommes se tendaient maintenant vers celui-ci.

Mais le comte de Nerée ne pouvait quitter des yeux Jeanne.

Certes, celui-là avait rencontré dans sa vie bien des femmes séduisantes. Vivant à la cour, dans les plaisirs et dans les fêtes, il avait approché les femmes les plus belles et celles qui traînaient derrière elles les plus longs cortèges d'admirateurs.

Mais il se disait qu'il n'avait jamais vu une beauté comparable à celle de la nouvelle baronne, et cet aveu qu'il était bien obligé de se faire lui donnait un peu de dépit.

— Ah! cette petite vilaine, cette petite roturière, murmurait-il, comme toutes nos grandes dames pâliraient auprès d'elle!

Et les cloches recommencèrent à sonner, plus sonores et plus joyeuses encore, emplissant non seulement Pont-Servan, mais encore la campagne, d'un grand vacarme de fête.

Et dans l'église la foule s'écarta.

Le cortège allait sortir.

Près de la porte, Choquart allongeait sa tête hideuse.

— Belle!... oh! belle! grommelait le monstre.

Jeanne et Norbert passaient lentement entre deux haies de fronts inclinés.

Soudain la jeune femme eut un mouvement d'horreur, un brusque recul comme si elle venait d'apercevoir à ses pieds un serpent.

C'était Choquart agenouillé devant la porte, les mains jointes et les yeux levés vers elle.

Un éclair de colère terrible brilla dans l'œil de Norbert.

— Ce drôle! murmura-t-il.

Et déjà sa main se levait pour frapper le monstre, quand il la laissa retomber, saisi de pitié.

— J'ai tort, dit le jeune baron. Il ne faut être dur pour personne aujourd'hui, pas même pour cet homme. Il vous demande l'aumône, Jeanne... Jetez-lui votre bourse.

Et la bourse pleine d'or de la jeune baronne tomba lourdement dans les mains noires et sales de Choquart.

Mais Jeanne avait bien compris le regard du monstre.

Elle avait lu dans ses yeux, outragée, indignée, l'ardente passion qui le consumait. Elle avait compris qu'il la convoitait, qu'il la voulait, et que s'il lui demandait une aumône, ce n'était pas celle qu'elle venait de lui faire.

Un sinistre cortège passait

Et ce fut toute pensive, presque sombre, qu'elle franchit le seuil de l'église.

La foule leur faisait un cortège triomphal, les cloches jetaient dans l'air leurs notes d'allégresse, des acclamations s'élevaient de toutes parts.

— Vive Norbert de Hautvilly !

— Vive la baronne Jeanne !

— Vivent nos seigneurs

Mais elle n'entendait rien pas même cette voix si chère à son cœur, pas même la douce voix de Norbert qui tout bas et tendrement lui parlait.

Non, ce qu'elle voyait toujours, c'était Choquart, c'était son regard de feu fixé sur elle, c'était sa face horrible qui tenait du rêve et qui lui donnait des frissons.

Et pendant ce temps, le monstre restait seul dans l'église.

Il s'était accroupi, dans l'ombre, comme une bête fauve, et la bourse de Jeanne dans la main il la regardait, la contemplait avec des regards égarés.

Puis il la fit danser dans sa main, le soupesa. Oh ! oui, elle était lourde !... Il devait y avoir là-dedans beaucoup d'or !...

Et brusquement il l'ouvrit, faisant ruisseler les pièces dans sa main.

Alors, il devint affreusement pâle; tant d'or le brûlait, ajoutait à sa folie. Et c'était a lui, cette fortune !

Il était ébloui. Il n'en revenait pas. Et les sourcils froncés, l'air méchant, les deux mains fermées sur son trésor, il regardait autour de lui si personne n'était là pour le voler.

Puis, tout à coup, un grand éclat de rire emplit l'église et Choquart s'enfuit comme un fou.

XXIX

LES ANCÊTRES

C'était chez Me Gosset, dans le jardin où les fleurs embaumaient, que des tables avaient été dressées pour le repas de noces.

Ce repas, d'ailleurs, avait été pendant longtemps la préoccupation du vénérable tabellion.

Songez donc ! Quel honneur pour lui, simple petit bourgeois, de recevoir à sa table des gentilhommes !

Quel honneur, quand on n'était qu'un pauvre notaire, d'avoir pour convives le hautain comte de Nérée, MM. de Médieu, M. de Surville, M. de Beauval et la belle Octavie !

Aussi avait-il fait les choses largement, royalement, si royalement même qu'il y avait plus d'un château qui n'aurait pu en faire autant.

Seule Mme Gosset n'était pas très contente.

Fort économe, la brave femme trouvait que son mari allait un peu loin.

— Tu perds la tête, mon pauvre homme, lui disait-elle quand il la prenait pour confidente de ce qu'il entendait faire. Est-ce que tu crois par hasard, que tu vas étonner ces gentilshommes ?

Mais alors le vieux notaire prenait un air digne, puis, haussant les épaules :

— Vous n'êtes qu'une sotte, Mme Gosset ! répliquait-il. Vous n'entendez rien aux belles manières.

Et comme la joie vient du ventre, c'était à présent dans le jardin du tabellion un grand bruit joyeux.

M. de Beauval surtout s'amusait beaucoup, et l'on n'entendait que lui, pendant que sa femme, dont la pensée là était bien loin, prenait des airs mélancoliques et penchés.

Dans sa tristesse, c'était à Norbert qu'Octavie songeait.

Une heure environ auparavant, une solide berline attelée de quatre chevaux blancs, était venue chercher les jeunes époux.

Puis ils étaient partis.

A cette heure, ils roulaient vers le château de Hautvilly.

— Comme ils doivent être heureux! pensait-elle, pendant que son mari causait très fort avec M. de Nérée.

— Oh! très heureux!

Seuls dans la voiture — car le baron de Hauvilly avait accepté d'être pour quelques jours l'hôte de Me Gosset — les deux jeunes gens ne se souvenaient plus du passé, oubliaient tout ce qu'ils avaient souffert et ne pensaient plus qu'au bonheur qui les attendait.

Car c'était l'avenir qui s'ouvrait devant eux radieux et splendide, cet avenir qui devait les donner l'un à l'autre et qu'ils avaient tant appelé, tant attendu!

Les postillons, qui portaient la livrée des Hautvilly, faisaient tout le long des routes claquer joyeusement leurs fouets, et la voiture roulait, emportée dans des tourbillons de poussière.

Norbert serrait la main de Jeanne dans la sienne et parfois portait lentement cette main à ses lèvres.

Alors, dans un murmure il balbutiait : — Jeanne, je vous aime !... Jeanne, je t'aime!

— Je vous aime, Norbert! répondait tout bas la jeune femme, dont le regard disait la joie profonde.

Mais pourtant elle se sentait, malgré tout, prise à certains moments de sombres pressentiments.

Elle se rappelait la scène étrange qui s'était passée le soir de la signature de leur contrat dans le jardin de Me Gosset...

Elle se rappelait aussi la scène plus terrible qui avait eu lieu quelques jours plus tard, cette soudaine apparition du monstre suspendu au balcon, les yeux flamboyants, le geste menaçant...

Enfin elle se rappelait ce qui venait de se passer quelques heures auparavant a l'église.

— Norbert est maintenant mon époux, pensa-t-elle, et je n'ai pas le droit de rien lui cacher, puisque, si j'étais menacée, ce serait à lui de me défendre.

Alors elle lui parla de Choquart. Elle lui dit tout : la peur horrible qu'elle avait eue quand après avoir brisé d'un coup de genou un des carreaux de la fenêtre, il s'était précipité dans sa chambre, puis ce qu'elle avait cru deviner et lire dans le regard que le monstre attachait si étrangement et si fixement sur elle à leur sortie de l'église.

Norbert, à mesure que Jeanne parlait, devenait frémissant de colère.

Était-il possible que Choquart, ce sauvage et ce vagabond qui errait au fond des bois, cette bête qui n'avait que les plus grossiers appétits et les plus vils instincts, osât lever les yeux sur la femme à qui lui, baron de Hautvilly, venait de donner son nom!

Était-il possible que le fils de la Souquette, que ce fils de chienne errante osât fixer sa pensée sur Jeanne!

Et Norbert riait, mais d'un rire nerveux, d'un rire où il y avait à la fois de l'indignation et de la rage.

— Mon rival ! s'écriait-il l'œil chargé d'éclairs, Choquart mon rival !

Et il était humilié, blessé jusqu'au fond de l'âme de se dire que cet homme, le rebut de tout, convoitait Jeanne,

— Oh ! le misérable ! s'écria-t-il encore, je veux qu'on le fouette jusqu'à ce qu'il râle !

Mais pourtant le jeune baron se calma assez vite, car le monstre était si peu de chose à ses yeux qu'il ne voulait pas même lui faire l'honneur d'avoir une longue colère contre lui.

— Qu'il se montre, et je le tue ! conclut-il, mais cette fois sans irritation et très froidement.

D'ailleurs, on approchait ; sous le ciel qui commençait à se parer de ses premières étoiles, cette énorme masse sombre qu'on apercevait c'était le château de Hautvilly.

Et tout à coup la voiture s'arrêta.

D'un bond, Norbert avait mis pied à terre.

Des valets venaient d'accourir avec des flambeaux pour guider les époux.

Tous, à la vue de leur nouvelle maîtresse, à qui le jeune baron donnait la main, s'inclinèrent respectueusement.

Mais ce que Jeanne éprouvait en cet instant, elle n'aurait su le dire.

C'était du plaisir et c'était aussi de la crainte.

Le château avec ses larges escaliers et ses longs corridors lui faisait presque peur.

Mais tout à coup la voix de Norbert la rassura :

— Voici mes ancêtres, Jeanne ! venait de dire le jeune homme dont l'accent avait un peu de fierté.

Ils étaient dans une vaste salle carrée, percée de larges et hautes fenêtres, et dont les murs disparaissaient sous un grand nombre de portraits.

Cette salle avait un aspect solennel et Jeanne se sentit soudain saisie de respect.

« Mes ancêtres ! » avait dit Norbert.

Et il semblait à la jeune baronne que tous ces hommes, dont les yeux étaient fixés sur elle, la regardaient et l'accueillaient d'un air hautain et sévère.

Elle regardait tour à tour les hommes d'armes habillés de fer, les hommes d'Église habillés de rouge, les magistrats aux longues robes bordées d'hermine ; et elle tremblait, croyant que tout à coup l'un d'eux allait se lever et lui crier :

— Arrière, intrigante, aventurière !... Les ancêtres de ton époux n'ont rien de commun avec les tiens, fille de bandits !

Et la pauvre jeune femme sentait un grand froid dans ses veines.

Elle courbait la tête comme si une malédiction tombait sur elle.

D'ailleurs, la lumière un peu triste qui éclairait cette vaste salle ajoutait encore à son illusion.

Tantôt, sous la lueur tremblante des flambeaux, les ancêtres de Norbert semblaient sourire d'un sourire ironique et amer ; tantôt aussi, leur taille semblait se redresser et leur front devenir plus menaçant.

Mais Norbert, qui faisait défiler tour à tour devant elle les portraits en lui citant le nom de chaque personnage, Norbert ne soupçonnait rien de l'angoisse qu'elle éprouvait.

Il la voyait bien un peu pâle et un peu frissonnante, mais il attribuait son trouble à l'émotion que ressent une vierge près de tomber dans les bras d'un époux.

Le jeune baron maintenant tenait Jeanne par la taille.

Il l'attirait à lui, l'entraînait doucement, et tandis qu'elle sentait sur sa joue la tiédeur de son haleine, tandis qu'elle l'entendait murmurer à son oreille des paroles de tendresse et d'amour, elle, saisie de vertige et à demi défaillante, ne pouvait que balbutier un mot, toujours le même :

— Norbert!... Norbert!

Soudain une porte s'ouvrit, puis se referma.

Ils étaient dans la chambre nuptiale.

XXX

LA CHAMBRE NUPTIALE

Norbert avait voulu faire de cette chambre un vrai nid d'amour et il avait réuni là des élégances et des richesses qui eussent été dignes d'une reine.

Jeanne, d'abord, s'était brusquement arrêtée, éblouie.

Jamais elle n'avait rêvé pour elle un luxe pareil.

Mais elle n'eut pas le temps de s'abandonner à sa surprise.

Norbert, le sourire aux lèvres et le regard triomphant, venait de lui prendre la main et de s'agenouiller devant elle.

Et il restait là dans une contemplation profonde, dans une extase où tout son être s'abîmait.

— Oh! comme je t'aime, ange du ciel! murmura-t-il enfin.

Jeanne venait de se laisser tomber sur un siège qui se trouvait près d'elle.

Elle sentait son cœur battre à grands coups dans sa poitrine.

Il lui semblait aussi que des frissons de feu couraient dans ses veines.

Frémissante, elle ferma les yeux, n'osant plus soutenir le regard de Norbert.

Alors il se mit à lui parler comme on parle à un enfant dont on veut bercer le sommeil :

— Oh! ma Jeanne, c'est toi!... Tu vas m'appartenir!... Oh! pourquoi cette minute ne peut-elle durer une éternité!...

Et sa voix tremblait. Il la regardait toujours et parfois portait à ses lèvres sa main qu'elle lui abandonnait.

— Non, je n'ai jamais su te dire, non, tu ne sauras jamais combien je t'aime! répéta-t-il, la voix toujours très basse. Est-ce que sans toi ma vie aurait un but? est-ce que sans toi je pourrais vivre? Oh! tu peux me croire... Je ne mens pas!

— Norbert!

— Je te le jure!

Puis se tournant vivement et montrant dans un geste la large fenêtre restee ouverte :

—Regarde ! sécria -t-il. Lève les yeux ... Quelle nuit radieuse !... Toutes ces étoiles,

toutes ces lumières toutes ces clartés sont des astres!... Eh bien, s'ils pouvaient disparaître et s'éteindre, il ferait moins nuit dans le ciel qu'il ne ferait sombre dans mon âme si je n'avais pour rayonner en moi, m'enchanter et m'éblouir, ta grâce, ta jeunesse et ta beauté!...

— Norbert!

— Donne-moi ton front!

Elle se pencha vers lui, souriante, mais profondément et délicieusement troublée.

— Donne-moi tes lèvres! supplia-t-il.

Et leurs lèvres se rencontrèrent dans un baiser de feu.

Puis Norbert laissa tomber son front sur les genoux de la jeune femme.

C'était elle à présent qui parlait toute frémissante.

— Moi, je ne suis qu'une pauvre femme inhabile à traduire ce qu'elle pense, reprit-elle avec force. Mais je te jure à mon tour que mon amour égale le tien!...

Et veux-tu que je te dise à quoi je songeais tout à l'heure?

— Tout à l'heure?

— Oui, ce matin, quand nous étions agenouillés côte à côte et que le prêtre nous bénissait?

— Parle, parle, ma Jeanne?

— Eh bien, j'éprouvais la même sensation qu'on éprouve après avoir couru un grand danger...

— Comment?

— Et je me disais que dans cette même église où une foule en fête nous entourait, on n'aurait pas tardé à apporter mon cercueil, si j'avais dû renoncer à toi.

— Jeanne!

— Car te rappelles-tu, Norbert, ta visite au couvent?

— Oui, certes!

— Te souviens-tu combien je semblais froide et résignée?...

— Et j'en ai bien souffert!

— Pardonne-moi.

— Je croyais que tu ne m'aimais plus...

— Oh! si, Norbert, si je t'aimais comme je t'aime...

— Répète ce mot-là!

— Oui, comme je t'aime!

— Chère enfant!

— Eh bien, alors je sentais bien que rien ne pourrait jamais me détacher de toi, que rien ne pourrait jamais m'arracher ton souvenir, et ce matin, toute tremblante, je me disais: Ce couvent aurait été ta tombe!

— Viens! viens! fit-il très doucement et en lui tendant les bras.

Mais elle venait de le faire taire avec un baiser.

— Laisse-moi parler encore.

— Si tu savais combien je te désire!...

— Laisse-moi te dire que ce n'est ni ton nom ni ta fortune que je convoitais, car je ne suis ni orgueilleuse ni vaine... car eusses-tu été pauvre et roturier que je t'aurais encore donné mon cœur...

Mais Norbert ne l'écoutait plus.

Il venait de la prendre dans ses bras et se grisant de la douceur de son haleine et du parfum de ses cheveux, il cherchait à l'entraîner, balbutiant tout bas des mots pleins de désir et d'amour:

— Viens, je t'attends!... Viens!... Chaque minute qui s'écoule est un vol à notre bonheur!...

Et Jeanne, la face blanche, les cheveux déroulés, toute palpitante, cédait enfin, quand, brusquement, ils tressaillirent.

Un coup de feu venait de retentir.

— Qu'est-ce donc? s'écria Norbert.

Et il parlait encore que Jeanne eut un nouveau tressaillement.

Une autre détonation avait éclaté.

Norbert, d'un bond, s'était élancé vers la fenêtre.

Il avait devant lui le parc immense du château que de grands arbres noyaient d'ombre.

Le jeune baron prêta l'oreille, épia...

Mais rien.

Tout semblait dormir; tout paraissait désert.

Seul, un vent léger agitait doucement les feuilles des arbres.

— Qu'est-ce donc? se répéta Norbert; qu'est-ce que cela veut dire?

Mais presque aussitôt il se redressa.

Il lui semblait entendre de sourdes rumeurs et de vagues murmures mêlés à de faibles gémissements.

— Voilà qui est étrange! pensa-t-il.

Et il allait s'élancer au dehors quand Jeanne se trouva devant lui.

— Oh! ne sortez pas Norbert... ne me laissez pas seule, s'écria-t-elle, glacée d'épouvante. J'ai peur!...

Mais le jeune baron cherchait à se débarrasser de son étreinte.

— N'est-ce pas mon devoir de savoir ce qu'il se passe ici? fit-il doucement. Laissez-moi, Jeanne... Je reviens...

Et il disparut.

Effrayée, anxieuse, Jeanne s'était à son tour approchée de la fenêtre.

Et là, le regard plongé dans la nuit, elle aussi elle épiait, écoutait...

Les rumeurs et les murmures entendus tout à l'heure par Norbert grandissaient.

Soudain le parc s'éclaira, s'illumina. Des hommes, les domestiques du château, s'y précipitaient portant des torches, et Jeanne entrevit Norbert qui courait au milieu d'eux.

Puis le parc redevint sombre et Jeanne ne vit plus rien.

Quelques minutes s'écoulèrent.

On entendait à présent de grands éclats de voix et des cris de colère.

La jeune baronne, le cou tendu, épiait toujours, cherchant à saisir un mot sans pouvoir y parvenir.

Et tout à coup elle eut un cri sourd, un geste de terreur.

Le parc venait encore de s'illuminer et sous ses yeux, dans une horrible vision d'une seconde, un sinistre cortège passait.

C'étaient quatre domestiques. escortés de quelques autres dont les flambeaux éclairaient la marche, qui rentraient au château, portant dans leurs bras un de leurs camarades, un viellard dont le crâne était ouvert et le visage ensanglanté.

Et Jeanne demeurait encore toute saisie quand au-dessous d'elle un bruit de voix s'éleva.

C'étaient d'autres gens de Norbert qui semblaient faire une battue dans le parc.

Puis, tout en passant, l'un d'eux étendit la main du côté du château.

— Ah! ce pauvre père Lorrain, dit-il. J'étais à côté de lui quand le coup est arrivé.?

— Un homme rôdait dans le parc?

— Oui, Et le père Lorrain qui l'avait aperçu, nous avait appelés deux ou trois... Alors nous sommes descendus.. Mais moi seul étais armé... Et nous allions empoigner le gredin, quand d'un coup de bâton terrible il a fendu la tête du pauvre vieux...

— Et c'est alors que tu as tiré?

— Oui, deux fois... Mais au hasard... Le brigand court encore!...

— Qui est-ce?

— Je n'en sais rien.

— Il n'est pas de Hautvilly?

— Peut-être que oui, peut-être que non... Je n'ai vu que son ombre...

— Dans tous les cas, il ne peut pas être bien loin, et M. le baron, qui vient de se mettre à sa poursuite, le rattrapera peut-être...

— Nous autres, fouillons toujours le parc...Ensuite, nous verrons, dit celui des valets qui avait parlé le premier. Mais attention!... Ouvrons l'œil!

Et ils s'éloignèrent, pendant qu'à la lueur des torches on voyait étinceler les armes dont ils étaient munis.

Jeanne, maintenant, sentait encore redoubler sa peur.

Le souvenir de Choquart lui revenait, et pleine d'angoisse, en proie à une inquiétude mortelle, elle se demandait si ce n'était pas lui qui s'était introduit dans le parc

Et grimaçante, horrible, hideuse, elle revoyait encore la figure du monstre.

Pourtant elle essayait de se donner de bonnes raisons pour se rassurer.

Choquart!...

Pourquoi le voyait-elle partout?

Est-ce qu'elle n'était pas mieux gardée qu'à Pont-Servan? Est-ce que le misérable qui avait osé la poursuivre jusque dans la maison de Me Gosset, serait assez audacieux et assez téméraire pour se risquer jusqu'ici, jusque dans le château de Hautvilly?

— Non, non, c'est impossible! se répétait la jeune baronne pour se rassurer encore. Ce malheureux a beau être un peu fou, un peu idiot, il sait bien que s'il s'aventurait ici il risquerait sa vie...

Mais malgré tout ce qu'elle pouvait se dire, Jeanne n'en était pas moins tremblante.

Et elle avait raison de trembler!

Car ce rôdeur qui avait assassiné le père Lorrain c'était bien Choquart!... car la pensée de cet homme était sur elle, et jamais elle n'avait été exposée à un aussi grand danger que celui qu'elle allait courir.

Jeanne se sentait mourir sous les étreintes du monstre.

XXXI

CHOQUART TRAQUÉ

On se souvient qu'après le mariage du baron Norbert de Hautvilly et de Jeanne Macé, Choquart était resté seul dans l'église de Pont-Servan.

On se rappelle également que l'idiot, accroupi sur les dalles, après avoir soupesé la bourse que Jeanne venait de lui jeter, avait fait ruisseler dans sa main les yeux allumés de convoitise, tout l'or qu'elle contenait.

Enfin on n'a peut-être pas oublié non plus qu'il s'était enfui tout à coup, le cerveau grisé, plus fou que jamais.

Mais il faut bien reconnaître que Jeanne n'était pas heureuse dans les bonnes actions qu'elle entendait faire.

Quand elle avait appris — et avec quelle épouvante, la pauvre enfant! avec quelle stupeur, Dieu seul le sait! — que la fortune que lui avait laissée sa grand'mère n'était que l'héritage du crime et que l'argent volé à Cartouche, et qu'elle avait voulu restituer cet or dont la possession était pour elle une souillure et une tache, en faisant le bien elle n'avait réussi qu'à exciter les appétits des fainéants de Hautvilly et de Chennevières et qu'à donner une bande de coquins à don Ramire.

Et maintenant qu'elle venait de faire, en obéissant à Norbert, l'aumône de sa bourse à Choquart, elle n'avait réussi qu'à réveiller plus violents encore et plus sauvages les terribles instincts de cette brute redoutable.

Choquart, de l'argent dans sa poche, Choquart riche, avait été pris de vertige.

Et, du reste, pour le vagabond il y avait de quoi.

Jamais peut-être il n'avait eu à lui une pièce blanche.

Vivant de raccrocs, de rapines et de pillages, sa misérable existence était un problème qu'il recommençait tous les jours.

Et c'étaient à présent des louis!.. de beaux louis étincelants!.. de vrais louis d'or qui glissaient entre ses doigts et dont il entendait, pâle de joie, le bruit dans sa poche.

Le visage du monstre en rayonnait.

Et non plus la tête basse, non plus sournois et brutal, mais joyeux, courant et gambadant, il s'ouvrait un passage à travers les groupes encore très nombreux qui encombraient les rues de Pont-Servan.

Les gens qu'il bousculait se regardaient très surpris de lui voir un masque moins repoussant et moins tragique.

— Que se passe-t-il donc? se demandaient-ils. On ne reconnaît plus Choquart.

Mais, lui-même, il ne se reconnaissait plus.

Chose invraisemblable, incroyable, il oubliait la pensée fixe qui toujours le torturait, la pensée délicieuse et terrible qui le jour, la nuit, à toute heure, à toute minute faisait bouillir le sang dans son cerveau et allumait du feu dans ses veines.

Il ne songeait plus à Jeanne!.. ou plutôt il ne songeait plus à rien.

Il n'avait plus qu'un désir : manger ! boire!.. oh! boire surtout!.. c'était le rêve qu'il caressait depuis longtemps, boire non pas seulement jusqu'à l'ivresse, mais jusqu'à la folie.

Et d'auberge en auberge, de cabaret en cabaret, pendant des heures, Choquart roula.

Puis, quand il sortit enfin de Pont-Servan, où chez Me Gosset c'était fête encore, il avait l'air plus effrayant et plus idiot que jamais.

Il avait pris sans savoir comment le chemin de Hautvilly.

A cette heure, Jeanne et Norbert quittaient la maison du tabellion et se mettaient en route.

Ils passèrent près de l'idiot et ne le virent pas. Il ne les vit pas davantage. Les jeunes époux étaient trop absorbés dans leur bonheur et lui trop repris tout à coup par son idée fixe.

— Oh! oui, elle est belle!... bien belle! se disait à haute voix le monstre, tandis que ses yeux jetaient des flammes.

Il marcha longtemps, longtemps...

Il se mettait parfois à rire et sa face alors s'éclairait d'un reflet de joie sinistre.

Tout à coup il tressaillit.

Il venait d'apercevoir là-bas une masse sombre qui semblait cacher le ciel.

Il reconnaissait le château de Hautvilly, le domaine de ses seigneurs.

L'œil de l'idiot flamboya et, pendant quelques secondes, arrêté au milieu du chemin et chancelant sur ses jambes qui titubaient, il regarda fixement cette demeure.

Ah! c'est cette fois qu'on aurait eu raison d'avoir peur de Choquart! Tous ses traits s'étaient contractés, tout son visage exprimait la haine la plus implacable et la plus profonde.

Pourquoi?

Était-ce l'orgueil du serf qui se révoltait en lui?

Souffrait-il de se sentir si faible et si peu de chose en face des puissants et riches seigneurs de Hautvilly?

Bah, il se souciait bien de cela, Choquart!

D'ailleurs pouvait-il concevoir autre chose que la misère dans laquelle il croupissait? que l'état de brute sauvage dans lequel il végétait?

Non, mais si l'idiot restait toujours à contempler le vieux château, le front de plus en plus sombre et l'air de plus en plus farouche, c'est qu'il songeait à Jeanne.

Elle était là derrière ces murs!

C'était là que Norbert la gardait, la cachait!

Car, tandis qu'il se grisait de cabaret en cabaret, Choquart avait appris que les jeunes époux devaient retourner le jour même au château de Hautvilly.

Il se remit donc en marche, les yeux toujours fixés sur le château.

Mais il se sentait la tête très lourde, les jambes très faibles.

Il avançait pourtant et la masse imposante du château surgissait, se dressait de plus en plus.

Il marcha environ encore une heure.

Le château était si près maintenant qu'on en pouvait compter les créneaux.

Choquart s'arrêta. Il n'en pouvait plus. Sous l'empire de l'ivresse, il avait des vertiges, le sol semblait fuir sous ses pas et un sommeil qu'il ne pouvait vaincre fermait malgré lui ses paupières.

Il y avait à quelques pas de lui une sorte de taillis obscur.

Il n'y marcha pas, il s'y traîna, puis, brusquement, il s'abattit comme une masse.

Il dormait.

Quand enfin il rouvrit les yeux, il aperçut déjà au-dessus de sa tête les premières étoiles.

C'était l'heure douce et triste du crépuscule.

Autour de lui aucun bruit ; sur la route, personne.

Il bâilla, s'étira, tous les membres brisés, puis mal éveillé et le regard vague il chercha à se reconnaître

Où donc se trouvait-il cette fois ?

Dans quel village ?

Il avait la tête si vide qu'il était plus idiot que jamais.

Mais tout à coup il rencontra sous sa main la bourse que lui avait jetée Jeanne.

Il se ressouvint.

Alors, couché sur le flanc, le coude replié et la tête posée dans sa main, il contempla encore le château de Hautvilly qu'il pouvait entrevoir à travers les branches.

La nuit tombait, tout devenait noir, et pas une lumière, pas une lueur n'éclairait le vieux manoir.

A quoi donc réfléchissait en ce moment Choquart ?

Ce qu'il y avait de certain, c'est qu'il devait faire quelque étrange projet et méditer quelque sombre pensée.

En effet, son visage toujours pâle, en ce moment était livide, et dans l'ombre qui l'enveloppait on l'entendait ricaner sourdement.

Puis, soudain, et comme s'il venait de prendre une résolution, il se leva vivement, fit quelques pas le corps plié et la tête baissée comme s'il cherchait quelque chose, puis, tout à coup laissa entendre un nouveau ricanement, cette fois de menace et de triomphe.

Dans son poing, l'idiot brandissait une branche d'arbre assez courte, mais énorme.

Il murmura quelques paroles, étendit la main comme s'il provoquait et défiait le château, puis il disparut dans les ténèbres profondes du taillis.

Il marcha, tournant le dos à la route, pendant à peu près dix minutes. Il allait assez vite malgré l'obscurité et les obstacles. Puis, brusquement, l'ombre devint moins épaisse et une éclaircie se fit devant lui.

C'était à présent une plaine inculte qui s'ouvrait devant ses pas.

Il la traversa dans toute sa longueur, obliqua à gauche, prit un petit chemin creux obstrué de ronces et semé de fondrières, puis enfin s'arrêta devant un mur auquel ce chemin abandonné venait aboutir.

Choquart se trouvait devant le château de Hautvilly et il n'avait qu'à escalader ce mur pour sauter dans le parc.

Que voulait donc l'idiot ?

Quel était le but qui l'amenait là ?

Peut-être n'aurait-il pu le dire lui-même, car ce n'était pas sa raison, c'était son instinct qui le poussait.

Le mur, assez élevé, mais très vieux, couvert de moisissure, s'effritait. S'y cramponner et le franchir n'était pas chose très difficile, surtout pour Choquart qui avait fait cent fois d'autres tours de force.

L'idiot semblait épier autour de lui avec inquiétude.

Mais comme enfin il était sûr qu'il était bien seul, il commença son ascension.

En trois ou quatre bonds il fut à cheval sur la crête du mur. Pas une pierre n'était tombée et il n'avait pas fait le moindre bruit.

Maintenant son regard sondait le parc.

Tous les domestiques devaient sans doute déjà dormir, car c'était partout un grand silence.

Choquart alors se laissa glisser, s'écorchant les genoux et les mains aux aspérités du mur.

Il tenait toujours l'énorme branche qu'il avait ramassée dans le taillis.

Puis, lentement et à pas de loup, il chercha, s'orienta.

Ce qu'il cherchait, c'était la chambre de Jeanne.

Certes, c'était là une idée dangereuse, une idée folle, mais c'était ainsi. Le misérable ne raisonnait pas. Il allait droit devant lui comme une bête va où ses instincts la poussent.

D'ailleurs, ce qui prouve bien qu'il était insensé, c'est que la pensée du châtiment ne lui venait même pas.

Il oubliait que les barons de Hautvilly, en même temps que ses seigneurs, étaient ses justiciers.

Il oubliait qu'il était un de leurs vassaux, qu'ils avaient sur leurs terres droit de vie et de mort, et que si on le surprenait là, ils pouvaient sur-le-champ le faire pendre ou le jeter en pâture à leurs chiens.

Et il avançait toujours.

De loin, il avait entrevu une pâle clarté.

C'était la lumière des flambeaux qui éclairaient la chambre nuptiale.

Le monstre eut un frémissement. Celle qu'il convoitait, celle dont il rêvait de faire sa proie devait être là!...

Mais, brusquement, il recula, effaré, l'œil terrible.

Le vieux Lorrain, qui l'avait vu franchir le mur, arrivait sur lui.

— Qui es-tu ?... Misérable, que fais-tu là? cria le vieillard.

Mais il n'acheva pas, et ses dernières paroles se perdirent dans un cri sourd, dans un râle.

L'idiot venait de frapper, et couvert du sang de sa victime, poursuivi à coups de fusil, en quelques sauts il regagnait le mur, puis disparaissait.

Mais il ne pouvait plus fuir.

En tombant, son genou avait porté sur une pierre, et il ne pouvait plus que se traîner.

Pourtant le parc s'emplissait de grands cris et de grandes rumeurs. Puis les hautes tours s'empourprèrent d'une lueur sanglante. On accourait avec des torches. Tout le château était debout. L'idiot, vaguement, se sentit perdu.

Et il cherchait à rassembler ses idées, il se demandait ce qu'il allait faire puisqu'il ne pouvait fuir.

Mais il pouvait encore ramper, glisser... Il fallait qu'il trouvât un trou, un fourré où se cacher et se blottir.

Choquart, qui connaissait les moindres coins et recoins de Hautvilly, savait depuis longtemps que les repaires ne manquaient pas autour du château, et que si beaucoup étaient connus des gens du baron, il y en avait aussi qui ne l'étaient que de lui seul.

Il ne s'agissait donc que de gagner au plus tôt une de ces cachettes-là et d'y laisser passer l'orage. Le lendemain il pourrait tranquillement se montrer dans le village, car le garde qu'il avait frappé ne l'avait pas reconnu et on ne le soupçonnait pas.

Alors, tandis que les clameurs continuaient dans l'intérieur du château, l'idiot traînant la jambe, suivi le mur du parc.

Il allait aussi vite qu'il en avait encore la force, car il se rendait bien compte qu'il ne suffisait que d'une minute pour le perdre.

Quand il eut fait environ une centaine de pas, il eut un ricanement de triomphe.

Il venait de voir s'ouvrir devant lui un petit sentier à peine frayé. Ce sentier, couvert de broussailles et où il était impossible d'avancer sans ramper comme un reptile, allait aboutir par des détours innombrables à quelques mètres seulement de la tour où Choquart avait vu briller une lumière.

L'idiot se jeta dans ce sentier, et les mains ensanglantées par les ronces, le visage déchiré par les branches, il avança jusqu'au moment où il devait avoir en face de lui la tour dont nous venons de parler.

Là, il écouta, prêta l'oreille. Il entendit encore des cris de colère mêlés à des aboiements furieux de chiens. Il comprit qu'on était à sa poursuite et que la chasse à l'homme commençait.

Choquart, accroupi, tâtait à présent la terre autour de lui.

Tout à coup une cavité s'ouvrit, une cavité profonde qu'une pierre recouverte d'herbe fermait comme un couvercle.

C'était dans ce trou, dans cette fosse que l'idiot qui, on le sait, était aussi un voleur, cachait ses rapines.

C'était là aussi qu'il disparaissait quand il avait fait quelque mauvais coup et que la maréchaussée était à ses trousses.

Cette cavité une fois recouverte, en laissant filtrer un peu d'air, on y était non seulement en sûreté, mais encore assez à l'aise pour quelques heures.

Choquart avait disparu dans cette tombe.

Ce qu'il craignait en restant dans le sentier, ce n'étaient point les gardes du château, car les broussailles auraient suffi à le protéger contre eux. Mais ce qu'il redoutait, c'étaient les chiens énormes, les molosses terribles qu'on n'allait pas manquer de lâcher sur sa piste.

Et ce misérable, qui n'avait parfois quelques lueurs d'intelligence que pour le mal, avait raisonné assez juste.

En effet, il n'était pas sous terre depuis cinq minutes quand il entendit tout à coup de rapides et légers piétinements autour de lui, puis de gros souffles, d'ardentes haleines.

Les chiens étaient lâchés !

Les chiens le cherchaient !

A travers la fente étroite qu'il avait ménagée pour ne pas étouffer, il voyait dans les ténèbres luire leurs yeux de braise.

Ils rôdèrent longtemps là, furieux, aboyant, s'éloignant puis revenant en des courses folles...

Un moment même, le front livide, les membres frissonnants, une sueur froide aux tempes, le misérable put se croire découvert.

Quelques chiens restaient là, devant son trou, grattant la terre et poussant des aboiements plus formidables encore...

Mais pourtant ils s'enfuirent.

L'idiot, qui était plus mort que vif, respira...

Et soulevant doucement la pierre qui le cachait, il avança la tête et prêta l'oreille aux bruits qui pouvaient lui parvenir.

C'étaient toujours les mêmes clameurs, les mêmes cris, mais très éloignés.

Une voix qui s'éleva le fit soudain tressaillir.

C'était la voix de Norbert... Le baron payait de sa personne et menait lui-même cette chasse.

Alors, la face pâle, Choquart regarda le château...

Jeanne était là !

Jeanne était seule !

Brusquement, il sortit de terre, replaça la pierre qui bouchait le trou, puis le souffle court, les yeux étincelants, il se rapprocha encore une fois du château, rampant sous les broussailles avec la souplesse d'une couleuvre.

XXXII

TERRIBLE NUIT DE NOCES

L'homme qui était tombé sous les coups de Choquart était un des plus anciens serviteurs de la famille de Hautvilly.

Non seulement le père de Norbert avait pour lui une sympathie toute particulière, mais encore le jeune baron, qui toujours l'avait vu auprès de lui, le traitait plutôt comme un vieil ami que comme un valet.

Aussi, en le retrouvant dans le parc, couvert de sang et la lividité de la mort déjà sur le visage, le jeune seigneur de Hautvilly n'avait-il pu se défendre d'abord d'une immense douleur.

Ecartant vivement tous les autres valets qui entouraient le moribond, il s'était vivement rapproché de lui, mais c'était à peine si le vieillard avait pu reconnaître son maître.

Il était sans souffle, les yeux déjà voilés, et l'agonie commençait.

Elle ne fut pas longue.

Deux ou trois spasmes, quelques hoquets, et tout fut dit.

Le pauvre homme n'était plus !

Alors, en face de ce cadavre que ses gens emportaient, la douleur de Norbert fit place à une colère terrible.

Mort ou vif, il lui fallait le meurtrier !

Et il oublia toute prudence, il partit en emmenant tous ses gardes et en laissant sa jeune femme seule dans le château.

Il est vrai que dans sa pensée son absence ne devait pas être longue.

Le crime ayant été découvert aussitôt que commis il, était bien certain que l'assassin n'avait pas eu le temps d'aller bien loin.

— Une battue autour du château suffira pour le faire découvrir, pensait le jeune baron.

Mais on avait eu beau fouiller partout, battre tous les sentiers et tous les chemins, on n'avait pas trouvé le gibier que l'on cherchait.

Le meurtrier était resté insaisissable.

Norbert alors s'était entêté. Il voulait à tout prix cette tête qui se dérobait. Il vou-

lait que, pour l'exemple, demain tout Hautvilly pût la voir clouée comme une chouette à l'une des potences du château!

Et tandis que le jeune baron s'éloignait, Choquart, lui, se rapprochait.

Au moment de sortir desbroussailles il avait guetté encore.

Mais plus rien !

Le château était bien désert

Il pouvait s'y risquer et satisfaire enfin la passion brutale qui était son supplice et qui ne lui laissait pas une seconde de repos.

Le mur se dressait devant lui et il ne s'agissait que de le franchir.

Une fois dans le parc, il trouverait bien le moyen d'arriver jusqu'à la fenêtre, d'ailleurs peu élevée, où il avait vu tout à l'heure briller une lumière.

Le genou du monstre le faisait bien encore souffrir, mais il était endolori.

Et toujours très adroit, très agile, Choquart se mit à escalader.

Depuis un moment, Jeanne, que toutes ces ténèbres qu'elle avait en face d'elle effrayaient, avait refermé la fenêtre.

Elle se croyait plus en sûreté ainsi, mais cependant comme elle était pâle et toute tremblante encore!

Ce n'étaient plus à présent les grands arbres du parc qui lui faisaient peur, c'était l'immense salle des ancêtres qu'elle savait derrière elle.

Tous ces portraits qu'elle avait entrevus, si sévères et si imposants, lui faisaient l'effet de fantômes qui tout à coup allaient apparaître.

Parfois même elle tressaillait subitement, plus nerveuse et plus inquiète.

Retenant son haleine, l'œil fixe, elle regardait la porte.

Qu'avait-elle donc entendu là derrière?

Qui donc marchait à pas furtifs dans cette salle?

Personne. C'étaient les vieilles boiseries qui craquaient, ces bruits imperceptibles que font les choses quand, la nuit, un grand silence nous entoure.

Et la peur de la jeune baronne était si grande que l'idée de pousser les verroux ne lui était même pas venue.

Mais elle les vit briller.

Alors, contente, elle courut vers la porte, et maintenant bien enfermée, bien chez elle, elle se sentit presque vaillante.

Pourtant, elle avait encore parfois de courts frissons.

Elle songeait au meurtre qui venait de s'accomplir dans le parc. Elle voyait encore défiler sous ses yeux le lugubre cortège. Elle pensait à ce mort avec qui elle se trouvait seule maintenant au château.

En ce moment, la silhouette du monstre se dressait sur le mur.

A demi vêtue, ses beaux cheveux ruisselant en flots d'or sur la blancheur de neige ses épaules, la jeune baronne, assise près d'un guéridon incrusté de marbre, restait toujours pensive, s'étonnant de ne pas voir revenir Norbert.

Et les minutes s'écoulaient. Son inquiétude devenait de l'angoisse. Puis, tout à coup elle se leva pour rouvrir la fenêtre.

— Il ne doit pas être bien loin ; j'entendrai peut être sa voix, se dit-elle.

Mais elle n'avait pas encore fait un pas qu'elle s'arrêta, jetant un cri terrible.

— Misérable ! va-t'-en.

Comme à Pont-Servan, sur le balcon de sa chambre, elle voyait derrière la fenêtre l'horrible figure du monstre.

De ses poings énormes il ébranlait déjà la fenêtre. La jeune baronne hurlait. La fenêtre céda, un nouveau cri de Jeanne retentit, et Choquart bondit dans la chambre.

La jeune femme, plus blanche qu'un spectre, avait reculé jusqu'à l'extrémité de la pièce.

Le monstre dardait sur elle des yeux fous.

Et lentement il avançait, tendant déjà les bras pour la saisir.

Jeanne se sentait perdue.

Elle eut un cri déchirant :

— Norbert !... Norbert !

Mais la lourde main de l'idiot venait de s'abattre sur elle...

— Au secours!... au secours! cria Jeanne, éperdue, à demi morte de terreur.

Mais Choquart venait de la faire taire sous un baiser.

Et elle criait encore. Elle se débattait furieusement, désespérément. Les caresses de cet homme, c'était le plus affreux supplice qu'une femme pût souffrir.

Et l'idiot, dont tout le corps frémissait de désir, l'idiot qui pouvait enfin la tenir et en faire sa proie, l'idiot, les lèvres tremblantes et pâle aussi comme un mort, l'entraînait l'emportait...

Deux fois il l'avait soulevée de terre, deux fois il avait fermé autour d'elle ses bras robustes, et chaque fois la jeune baronne, dont le désespoir décuplait les forces, avait pu échapper à son étreinte.

Mais il la ressaisissait aussitôt et une nouvelle lutte recommençait, plus ardente et plus impitoyable.

Jeanne avait les épaules nues, les seins nus, les poignets meurtris, et Choquart le visage et le front ensanglantés.

— Bandit! bandit! hurlait la jeune baronne.

L'idiot ricanait.

Que pouvaient lui faire toute cette colère et tout ce désespoir?

Est-ce qu'il la comprenait, seulement!

Mais ce qu'il savait, c'est qu'il voulait cette femme.

D'ailleurs, n'était-elle pas déjà presque à lui?

Ne sentait-il pas sous ses rudes étreintes ses membres gracieux et souples et ne se grisait-il pas de sa nudité éblouissante?

— Oh! je te veux..., je te veux! hurla-t-il à son tour.

Norbert, d'un instant à l'autre, pouvait surgir, mais en ce moment-là Choquart n'y pensait pas.

Il aurait fallu qu'on le tuât pour qu'il lâchât Jeanne.

Et maintenant il la serrait dans une étreinte encore plus puissante.

La jeune femme, haletante, se sentait faiblir. Des éclairs rouges passaient devant ses yeux, une pluie d'étincelles... Et pourtant elle ne voulait pas être à cet homme!... Cent fois, mille fois, elle eût préféré mourir...

Et toujours elle luttait, toujours elle appelait :

— Norbert!... Norbert!...

Mais sa voix n'avait plus assez de force pour être entendue.

Son cœur cessait de battre.

Elle s'en allait.

— Je te veux! répéta le misérable avec un accent de triomphe.

Mais il n'avait plus à lutter.

Jeanne restait dans ses bras, les lèvres flétries, les yeux clos, inerte comme un cadavre.

Et le monstre, de plus en plus triomphant, la contemplait et s'enivrait de sa merveilleuse beauté.

Puis, brusquement, goûlument, il posa ses lèvres en feu sur les lèvres de la jeune femme.

Mais soudain il se redressa.

Des aboiements venaient de se faire entendre.

Qu'allait-il faire?

Il pouvait la prendre encore, la prendre tout entière, mais alors il n'avait plus le temps de fuir, il était perdu, et ce qui l'attendait, ce n'était plus seulement la mort, c'était la torture, c'étaient les plus affreux supplices.

— Encore un baiser! ricana le misérable.

Ses lèvres effleurèrent encore une fois les lèvres de la jeune baronne, puis il disparut.

XXXIII

ENTRE LA VIE ET LA MORT

Les gens du château rentraient, indignés et pâles de leur longue battue inutile.

Personne ne comprenait rien à cette brusque disparition du meurtrier.

— Il faut que ce soit le diable, et qu'il se soit tapi sous terre! s'écria avec colère un vieux garde à la barbe blanche.

Le brave homme ne savait pas dire si vrai.

Cependant, quelques jeunes valets, plus entêtés que les autres et qui n'étaient rentrés au château que parce qu'ils en avaient reçu l'ordre de leur seigneur, hochaient encore la tête.

Pour ceux-là on avait mal cherché et le bandit, qui sans doute n'était pas très loin, devait bien rire à cette heure de leur déconvenue.

D'autres rappelaient les aboiements persistants et furieux des chiens dans les broussailles.

Peut-être l'assassin s'était-il caché là?

Peut-être même y était-il encore?

— Quelqu'un veut-il me suivre? Quelqu'un veut-il venir avec moi? s'écria vivement un piqueur.

Trois ou quatre de ses camarades s'approchèrent.

— En route!

Mais pour s'ouvrir un passage à travers cet enchevêtrement de branches, il aurait fallu avoir l'incroyable souplesse de Choquart.

Il aurait fallu être un serpent comme lui, et ramper, se glisser, ne faire qu'un avec la terre.

Nos hommes s'aventurèrent bien un peu, mais bientôt ils rebroussèrent chemin, le visage balafré et les mains tout en sang.

Le piqueur était très vexé d'avoir fait buisson creux, car c'était lui surtout qui avait poussé à cette nouvelle expédition, dont les résultats n'étaient pas meilleurs que ceux qu'il avait obtenus dans la première.

Mais il n'était pas homme à se laisser démonter facilement, et loin de montrer du dépit, il déclara, très grave : .

— Je l'avais bien dit... Il n'y a rien à faire... Personne ne pourrait se faufiler par là...

Pendant ce temps, Norbert s'était empressé de rejoindre Jeanne.

Il passa par la salle des Ancêtres et fut très étonné d'abord de trouver la porte fermée, les verrous mis.

Mais une réflexion qui lui vint aussitôt le fit sourire.

— Parbleu ! si cette porte était fermée, c'est que la jeune femme avait eu peur.

Et quoi de plus naturel ?

N'était-elle pas restée seule dans ce grand château ? seule en face de ce parc immense ?

— Oh ! je vais bien la surprendre ! se dit avec joie le jeune baron, qui maintenant oubliait tout pour ne plus penser qu'à son amour.

Et lentement, doucement, marchant ou plutôt glissant sur la pointe du pied, il s'éloigna, cherchant et tâtonnant dans l'ombre pour trouver une porte secrète qu'il connaissait bien et qui aboutissait à la chambre nuptiale où, sans doute — et Norbert souriait encore en y songeant — très inquiète et toute peureuse, Jeanne devait le guetter et l'attendre.

— Oh ! va, je t'aime bien aussi !... Je t'aime follement, éperdument, chère Jeanne ! s'écria tout bas Norbert qui sentait son cœur battre à grands coups dans sa poitrine.

Sa main, cependant, venait de rencontrer la porte secrète.

Il ne s'agissait plus à présent que de trouver le ressort qui la faisait mouvoir.

Le jeune homme chercha, tâtonna encore...

Enfin, la porte s'ouvrit laissant apercevoir, plein d'ombre, un étroit et long couloir à l'extrémité duquel filtrait sur le plancher un mince filet de lumière.

Norbert s'avançait sans bruit, après avoir refermé la porte derrière lui.

Il avait toujours le même sourire de bonheur, le même front radieux.

Une autre porte se trouva devant lui, cachée par une tenture, et il allait l'ouvrir, quand il eut encore la même pensée :

— Oui, je vais bien la surprendre !

Et il entra.

— Jeanne, c'est moi ! cria-t-il doucement et joyeusement.

Mais, tout à coup, il s'arrêta net, livide, effrayé, l'œil hagard.

Jeanne ne pouvait pas l'entendre.

Jeanne, étendue sur le tapis, les bras raidis et les yeux fermés, avait la rigidité d'une morte.

Le jeune baron avait eu un grand cri de désespoir.

Puis il s'élança vers elle d'un bond.

Et il lui parla, l'appela :

— Jeanne !... Jeanne, c'est moi !... c'est Norbert !... Jeanne !

Il l'avait soulevée dans ses bras et la tenait comme un instant auparavant l'avait tenue l'affreux Choquart, et la voix pleine de sanglots, il lui parlait encore, l'appelait toujours :

— Jeanne !... Jeanne !... Ma femme adorée !

Mais la jeune baronne n'avait pas un souffle, pas un tressaillement.

C'était un cadavre que Norbert serrait contre sa poitrine.

Il se sentait devenir fou.

Il couvrait de ses baisers le front glacé de la jeune femme, et il continuait à l'appeler, à lui crier son nom :

— Jeanne, m'entends-tu ?... Jeanne, c'est ton mari !... Jeanne, c'est Norbert !

Et rien !

Pas même un frisson !

Si la jeune femme ne répondait pas à cette voix, c'était donc que tout était fini !... c'était donc qu'elle était morte !...

Norbert eut un cri d'épouvante.

Mais, soudain, il recula, pétrifié.

Il venait d'apercevoir dans la chambre des traces de lutte. En effet, une chaise était renversée et sur le tapis on voyait des taches de poussière et de boue, de nombreuses empreintes qui attestaient qu'il y avait dû avoir là un piétinement furieux.

Puis, comme il s'était de nouveau penché sur Jeanne, qu'il avait doucement déposée sur le lit, il s'aperçut aussi que la jeune femme avait les épaules déchirées, les seins meurtris.

Les poings fermés, l'œil étincelant, le visage si défait qu'on aurait pu croire qu'il allait tomber foudroyé, Norbert s'était brusquement retourné vers la fenêtre et regardait fixement le parc, comme s'il interrogeait la nuit.

Que s'était-il donc passé ?

De quel monstrueux attentat sa Jeanne aimée avait-elle donc été la victime ?

Et le souvenir du rôdeur nocturne, du meurtrier du vieux Lorrain, soudainement lui revint.

— C'était donc pour elle que cet homme avait escaladé le parc ? pensa-t-il. Il espérait donc, le misérable, qu'il pourrait l'arracher de mes bras ?... Il était donc fou !

Fou !

Ce mot-là fit tressaillir Norbert.

Il se rappelait tout ce que lui avait dit Jeanne quand ils étaient venus de Pont-Servan à Hautvilly, il se rappela l'audacieuse tentative de l'idiot pour pénétrer une fois déjà dans la chambre de la jeune femme, il se rappela Choquart !...

Les dents serrées, terrible, le jeune baron en ce moment y voyait rouge.

Mais il eut la force de vaincre sa colère.

Il courut à la fenêtre, et cria, d'une voix brisée :

— A moi, vous autres !.. à moi !.. à moi !

Car si Jeanne respirait encore, il s'agissait d'abord de la sauver.

La vengeance viendrait après.

A l'appel désespéré de leur maître, tous les domestiques, réveillés en sursaut, étaient accourus.

Norbert s'était élancé au-devant d'eux dans la salle des Ancêtres.

— Madame la baronne se meurt... Madame la baronne est morte peut-être ! leur dit-il tout tremblant de douleur.

Les valets n'avaient pu retenir un cri de stupeur.

Mais déjà le jeune homme leur donnait ses ordres.

Il envoyait les uns chercher promptement le médecin du château.

— Vite! vite! cria-t-il impatient et plein de fièvre. Chaque minute qui s'écoule peut être la dernière!..

Puis il en envoya d'autres à Pont-Servan prévenir son père et Me Gosset.

—Qu'ils accourent!.. Brûlez le pavé! dit-il.

Les domestiques venaient de disparaître en courant.

Norbert était revenu vers Jeanne.

Soudain il eut un cri de joie.

Le regard de la jeune femme était maintenant fixé sur le sien.

— Jeanne, parle-moi!.. Jeanne, réponds-moi! s'écria Norbert.

Mais elle resta muette.

Il lui avait pris les mains : elles étaient brûlantes; il lui avait touché le front, et ce front tout à l'heure glacé, était brûlant aussi.

— Jeanne, je suis là! reprit doucement le jeune homme; Jeanne, parle-moi... rassure-moi...

Mais elle gardait toujours le silence, et son regard, qui brillait d'un feu étrange, semblait prendre depuis quelques minutes une expression farouche.

En ce moment le médecin entrait.

C'était un homme d'une soixantaine d'années, d'une grande expérience et qui était tout dévoué à la famille de Hautvilly.

Norbert venait de courir à sa rencontre, l'air suppliant.

— Docteur, je n'ai plus d'espoir qu'en vous! murmura-t-il, tandis que d'un geste il montrait Jeanne.

Le docteur s'était approché de la jeune baronne.

Pâle, anxieux, Norbert ne le quittait pas des yeux et semblait épier ses pensées.

Mais le visage du médecin restait impénétrable.

Une des mains de Jeanne dans les siennes, il la regardait longuement et attentivement.

Il essaya de l'interroger, mais elle ne lui répondit pas plus qu'elle n'avait répondu à Norbert.

— Je n'ai pu obtenir d'elle une seule parole, dit tout bas le jeune baron. Est-ce qu'elle ne me reconnaît pas?

Mais le docteur demeura silencieux.

Son regard profond s'attachait toujours sur Jeanne.

Puis tout à coup, son front se couvrit d'une ombre et Norbert le vit hocher lentement et tristement la tête.

— Elle est donc perdue? s'écria-t-il.

Et le front caché dans ses mains, il se mit à sangloter.

Mais le docteur s'était vivement retourné vers lui et d'un geste lui commandait le silence.

- Du courage, monsieur le baron! dit-il.

Norbert tressaillit, car il crut que ces paroles étaient un arrêt de mort.

— Elle est perdue, n'est-ce pas? bégaya-t-il à travers ses larmes.

— Peut-être! répondit lentement le docteur.

Et il ajouta aussitôt :

— Mais il peut se faire un miracle!

Le jeune baron avait courbé la tête, écrasé, anéanti et tandis qu'il continuait à sangloter tout bas, il faisait les plus tristes, les plus sombres réflexions.

Oh! comme son bonheur avait peu duré!

Oh! comme ses espérances s'étaient vite évanouies!

Et il songeait à tous les rêves dont il s'était bercé, à toutes les riantes chimères qu'il avait caressées...

C'était donc là l'avenir qui l'attendait!

C'était donc là cette éternité de joies qu'il s'était promise!.

Et le regard tourné vers Jeanne, que le docteur examinait et étudiait encore, le jeune baron souffrait en ce moment tout ce qu'on peut souffrir sans que la raison s'égare ou que le cœur se brise.

Et il croyait bien par moments, en effet, que sa raison s'en allait.

N'est-ce pas un rêve horrible qu'il faisait là ?

N'était-il pas le jouet de quelque sombre hallucination qui lui troublait l'esprit?

Etait-ce bien Jeanne, le matin encore si rayonnante et si belle, était-ce bien elle, cette agonisante qu'il avait à présent sous les yeux?

Il lui semblait que ce n'était pas possible ; il lui semblait qu'il n'avait qu'un mot à dire pour qu'elle retrouvât tout à coup son radieux sourire.

Et à demi fou de douleur, le jeune baron appela :

— Jeanne!... Jeanne!...

Et le regard plein de tendresse, il paraissait attendre qu'elle l'appelât à son tour.

Mais la voix grave et sévère du docteur s'était élevée :

— Silence, monsieur le baron! dit-il.

Puis saisissant Norbert par le bras, il l'entraîna à l'écart.

Mme la baronne a dû éprouver quelque grande frayeur? dit-il.

— Une frayeur?

— C'est certain... Elle est donc restée seule?.. Vous n'étiez donc pas là?...

— Cette nuit un homme s'est introduit dans le parc, répondit Norbert.

A ces mots le docteur s'était redressé.

— Cet homme allait être pris quand il a tué un de mes domestiques... le plus ancien de tous... le vieux Lorrain...

—Le misérable ! murmura le docteur devenu tout pâle.

— Je me suis élancé à la poursuite du meurtrier, mais j'ai eu le tort d'emmener tous mes gens...

— Et madame la baronne est demeurée seule ici?

— Oui, seule au château, répondit Norbert.

Le docteur réfléchissait.

Puis après un silence.

— Cette jeune femme, reprit-il, doit être très nerveuse, très impressionnable, et à la rigueur on pourrait s'expliquer qu'elle ait eu peur de se sentir isolée la nuit dans une demeure aussi vaste et qui lui était inconnue. Mais cependant cette peur-là n'aurait pu suffire à déclarer chez elle d'aussi graves symptômes... Il faut donc qu'il

y ait eu encore autre chose, monsieur le baron; il faut qu'en votre absence madame la baronne ait couru quelque grand danger.

Et sans laisser à Norbert le temps de lui répondre, il ajouta vivement:

— Et d'ailleurs la chose est certaine, évidente... Madame la baronne porte des traces d'ongles aux épaules et aux seins et des ecchymoses au cou...

— C'est vrai.

— Il faut donc qu'elle ait eu une lutte à soutenir, et une lutte terrible... Un misérable sera entré ici et aura cherché à lui faire violence...

L'œil de Norbert s'emplit d'éclairs.

— Elle aura résisté, mais au prix peut-être de sa vie... ou de sa raison!

Le jeune baron n'avait pu s'empêcher de frémir.

— Folle! s'écria-t-il.

Lentement le docteur secoua la tête comme pour faire un signe affirmatif.

— Monsieur le baron, dit-il, la voix émue, vous savez combien je vous suis dévoué...

— Oui, merci! fit Norbert en lui serrant la main.

— Mais je vous dois la vérité tout entière, et c'est à vous d'être courageux et fort...

— Courageux et fort!.. Est-ce possible?... fit avec accablement le jeune homme

— Je n'aime pas cet état d'insensibilité, continua le médecin dont le regard venait encore une fois de se porter sur Jeanne... Je préférerais une crise violente et de délire. alors, la mort et moi nous lutterions... Mais à présent je suis désarmé et je ne puis rien faire...

Et l'air profondément soucieux, il réfléchissait encore lorsque, soudain il tressaillit.

Norbert venait de lui serrer longuement le bras, puis la voix sourde et la main tendue vers le lit:

— Ecoutez!... Regardez! dit-il.

— Ah! balbutia le docteur immobile et saisi.

Jeanne, lentement, venait de se soulever et de se dresser sur son lit.

Les cheveux épars, pâle comme un lis, les yeux étincelants, elle regardait autour d'elle.

Jamais plus d'effroi ne s'était peint sur un visage.

Norbert avait voulu courir vers elle, mais le docteur l'avait retenu, et plein d'autorité: — Ne bougez pas!... ne bougez pas! dit-il.

La jeune femme passait maintenant la main sur son front, et de plus en plus son regard exprimait l'épouvante.

Tout à coup, le docteur eut un brusque mouvement.

Il venait de se rejeter en arrière, se dérobant dans l'ombre.

Et il appelait à voix basse Norbert:

— Venez là!... venez là!...

Le regard de Jeanne, à présent, un regard plein de folie, s'attachait sur la fenêtre.

Elle se souleva, se dressa davantage encore, frémissante, terrifiée, et soudain, jetant un grand cri, elle étendit les mains devant elle.

— Jeanne! ne put s'empêcher de crier Norbert.

Mais le docteur lui serrait fortement le poignet.

La maréchaussée battait le pays

— Taisez-vous ! dit-il avec force.

La jeune femme, maintenant, se rejetait en arrière, les mains toujours tendues et le regard toujours fixé du côté du parc.

Puis elle eut un geste violent, comme si une effroyable apparition venait de surgir devant elle.

Cette fois encore, Norbert voulut s'élancer vers elle.

— Elle a peur ! dit-il... Laissez-moi lui dire qu'elle n'est pas seule... laissez-moi la rassurer.

Mais le médecin était inflexible.

— Non, restez ! ordonna-t-il.

— Elle parle ! s'écria le jeune homme.

— Oui, je l'entends... Mais pas un mot, pas un geste!..

— C'est la fièvre!

— C'est le délire!..

— Oh! ma pauvre Jeanne!.. ma pauvre Jeanne! s'écria malgré lui Norbert, aussi pâle qu'elle.

Le docteur était devenu pâle à son tour, mais pâle de colère.

— Voulez-vous la tuer? fit-il rapidement et très bas.

Puis, montrant la jeune femme qui continuait à lutter et à se battre contre un fantôme imaginaire, il ajouta, la voix brusque :

— Il n'en faudrait pas beaucoup en ce moment!

Norbert s'était laissé tombé sur une chaise, et le front de nouveau caché dans ses mains, il écoutait parler Jeanne.

Car maintenant elle parlait...

Mais chaque mot qu'elle prononçait était pour le jeune homme comme un coup de poignard dans le cœur.

— Folle!... folle! murmurait-il en se rappelant les paroles du docteur.

Et le fait est qu'on aurait pu le croire et que la pauvre jeune femme avait bien l'air en ce moment d'une insensée.

Elle parlait, mais son langage était incohérent et personne n'aurait pu comprendre sa pensée.

Le docteur suivait très attentivement tous ses gestes, épiait tous ses mots.

— Oui, voilà la crise que je voulais, dit-il tout bas et comme s'il ne parlait que pour lui-même. Maintenant, on peut espérer... nous la sauverons....

Norbert l'avait entendu.

Il se leva d'un bond.

— Oh! faites cela, docteur! s'écria-t-il, rendez-la moi, et ma fortune est à vous!...

Le docteur eut un sourire, puis, très calme :

— Qu'en ferais-je? répondit-il. Il me suffira de vous savoir heureux.

Puis il s'interrompit pour mettre un doigt sur ses lèvres.

Jeanne jetait à présent des cris rauques, des cris sourds qui faisaient mal à entendre. Et toujours éperdue, désespérée, elle semblait se défendre contre un ennemi invisible.

— Oh! lâche!... oh! lâche!... misérable! criait-elle.

Et soudain, elle eut un appel pénible, un appel qui trouva un écho jusqu'à dans les profondeurs du parc :

— Norbert!.. Norbert!...

— Allez! dit le docteur.

Le jeune homme était déjà près du lit.

— Tu m'appelles?... Me voilà! dit-il en mettant dans sa voix une extrême douceur. Jeanne, c'est Norbert qui est près de toi.

Et il ajouta, l'accent plus doux et plus tendre encore, si c'était possible :

— ... Norbert ton époux!.. Norbert qui t'aime, Jeanne!...

Puis se rapprochant encore, et très lentement, car il avait peur de l'effrayer, il lui prit la main.

Jeanne n'avait pas fait un mouvement, et, toujours plongée dans la léthargie de son rêve, elle ne le regardait même pas.

Le docteur aussi s'était avancé.

Il y eut un moment de silence.

Le regard du médecin semblait chercher le regard du jeune homme, et quand il l'eut rencontré :

— Parlez-lui encore, dit-il. Essayez de réveiller ses souvenirs...

— Jeanne, reprit lentement Norbert, te souviens-tu du temps où j'allais te voir à Chennevières ?...

— Chennevières ? fit machinalement la jeune femme.

— Oh ! la distance n'était rien pour moi. Je dévorais l'espace... Je me disais : Elle m'attend !... Je vais la revoir ! Et comme nous étions heureux alors, d'un mot, d'un sourire ou d'un regard !.. Dis, t'en souviens-tu, Jeanne !.. dis, te souviens-tu comme je m'en allais joyeux et comme je reprenais, plein d'ivresse, le chemin de Hautvilly ?

— Hautvilly ? répéta Jeanne qui ne faisait pas un mouvement et dont le regard restait fixe toujours.

— Nous y sommes... Et tu es aujourd'hui ma femme, continua le jeune baron dont la voix tremblait. Jeanne, dis-moi que tu me reconnais !

— Oui, je te reconnais ! répondit Jeanne.

Et déjà Norbert jetait un cri de joie, déjà il lui ouvrait ses bras lorsque, soudain, il recula plein de saisissement et plus désespéré que jamais.

Jeanne venait de le repousser avec une force inouïe, et tous les traits contractés, l'œil en feu, le geste menaçant, elle lui criait :

— Oui, je te reconnais ! oui, je sais qui tu es !... Tu es l'homme que j'ai vu à Pont-Servan !... l'homme que j'ai rencontré à l'église !... Oh ! oui, je te reconnais !... Ah ! laisse-moi, laisse-moi !...

Son regard lançait encore plus d'éclairs et pendant une seconde elle parut vouloir s'élancer sur Norbert :

— Misérable, misérable, va-t'en ! cria-t-elle.

Elle eut un frisson nerveux, un court spasme, puis lourdement et brusquement elle retomba comme une masse sur le lit.

— Ah ! morte ! s'écria Norbert avec un accent déchirant, tandis que malgré lui, il tombait à genoux près de Jeanne.

Le docteur, très pâle, s'était vivement rapproché de la malade.

Pencher sur elle, il cherchait encore un battement de son cœur.

Norbert, le front levé vers lui et les yeux pleins de larmes, semblait attendre l'arrêt qu'il allait rendre.

Enfin, le médecin se releva.

— Morte ? Non, dit-il, mais entre la vie et la mort !... Oui, priez pour elle, monsieur le baron !

XXXIV

CHOQUART INTROUVABLE

Les valets que le jeune baron de Hautvilly avait envoyés à Pont-Servan porter la mauvaise nouvelle, avaient en effet brûlé le pavé.

L'aube commençait à peine à blanchir les toits, quand ils traversèrent dans un galop furieux la rue déserte de la petite ville.

Quelques minutes après ils s'arrêtaient devant la maison du notaire.

— Holà, quelqu'un, cria l'un d'eux en frappant à grand coups de poing dans la porte.

Mais chez le brave tebellion, on avait fêté non seulement si joyeusement, mais encore si longuement le bonheur de Norbert et de Jeanne que, maître et gens, tout le monde dormait encore dans la maison.

Pourtant les valets cognaient, frappaient :

— Quelqu'un!... Quelqu'un!

Enfin la porte s'entre-bâilla, et, les pieds nus dans des chaussons et les yeux lourds encore de sommeil, une vieille servante apparut.

— Monsieur le baron de Hautvilly? dit l'un des valets.

— Il dort, répondit la servante.

— Maître Gosset?

— Monsieur dort aussi...

— Réveillez-le!

— Plaît-il? fit la servante stupéfaite.

— Et vite!... Nous venons de la part de M. Norbert de Hautvilly.

— De M. Norbert?

— Notre maître... Dépêchez!

— Il y a donc du nouveau?

— Madame la baronne se meurt...

— Ah! mon Dieu! s'écria la vieille servante.

Et comme un éclair, elle disparut.

Elle alla frapper à la porte du beau-père de Jeanne.

Le baron de Hautvilly faisait en ce moment les rêves les plus heureux, des rêves où il voyait encore passer devant lui, triomphants et radieux, les deux époux, ses deux enfants.

Brusquement, il se réveilla en sursaut.

— Qu'est-ce donc? cria-t-il.

— Monsieur le baron, répondit vivement la servante, c'est M. Norbert qui envoie vers vous...

— Norbert!

— Ses gens vous attendent...

Le vieux gentilhomme avait pâli.

Il avait la pressentiment du malheur.

D'un bond, il fut debout.

— J'y vais! répondit-il.

La vieille servante courait maintenant frapper chez Me Gosset.

— Hé! Monsieur!... monsieur!...

Mais elle avait beau taper, tambouriner des deux poings, le notaire s'entêtait à ne pas donner signe de vie.

Il est vrai que le festin qu'il avait servi à ses invités était si copieux, qu'il s'était couché la tête un peu lourde.

Enfin, il finit par remuer, puis par ouvrir un œil, disant

— Hein! qu'y a-t-il?... Est-ce toi, ma femme?

— Non, monsieur, c'est moi, répondit la servante.

— Ah! c'est vous, Catherine...

— Oui, Monsieur. Habillez-vous vite, on veut vous parler...

— Qui?... des clients?

— Non, monsieur, ce ne sont pas des clients...

— Qu'ils aillent au diable! s'écria le notaire, furieux. D'ailleurs, ce n'est pas l'heure où l'on vient déranger les gens...

— Il s'agit de M. Norbert...

Le tabellion s'était dressé sur son séant

— De M. Norbert! fit-il la voix étranglée...

— Une mauvaise nouvelle, monsieur!... Madame la baronne est morte! dit la servante qui renchérissait encore sur ce qu'elle venait d'apprendre.

Cette fois, le brave notaire était tout à fait réveillé.

Il sauta du lit et se vêtit à la hâte.

Quand il descendit dans le jardin, les yeux rouges et le visage très pâle — car il aimait sincèrement Jeanne — il y trouva le baron de Hautvilly qui déjà interrogeait ses gens.

— Est-ce vrai, monsieur le baron? s'écria le notaire; est-ce possible qu'un si grand malheur soit arrivé?

— C'est un coup de foudre pour moi! répondit le vieux seigneur avec une émotion profonde... Mais Jeanne vivait encore quand Norbert m'a envoyé prévenir.

— Je vais dire qu'on attelle...

— Non, non, un cheval, Gosset, un cheval!

— Je vous suis! s'écria le tabellion.

Et jamais le brave homme qui galopait à la droite du baron ne s'était senti emporté dans une course aussi rapide.

Mais il n'avait pas peur, cependant.

Il pensait à Jeanne.

— Ah! la pauvre enfant!.. la pauvre enfant! ne cessait-il de répéter.

Puis il interrogea le baron pour savoir ce qui s'était passé, comment cet affreux malheur était arrivé.

Mais le vieux gentilhomme n'en savait pas plus que lui.

— Mes gens n'ont rien pu m'apprendre, répondit-il, accablé de tristesse.

Et maintenant depuis trois jours ils ne quittaient plus ni l'un ni l'autre le chevet de Jeanne.

La jeune femme avait eu une première nuit de délire terrible.

Puis elle s'était calmée, apaisée, et la fièvre était devenue moins ardente.

Mais le docteur, qui la soignait nuit et jour avec un dévouement sans bornes, n'était pourtant pas encore complètement rassuré.

— Vous la sauverez, n'est-ce pas ? disait le vieux baron de Hautvilly le regard plein d'anxiété.

— Je l'espère, répondait simplement le médecin.

— Mais que craignez-vous donc ? demandait à son tour Me Gosset.

— Une rechute... La moindre émotion suffirait...

Aussi Norbert, après avoir tout dit à son père et au notaire, leur avait-il recommandé ne ne jamais prononcer devant Jeanne le nom de Choquart.

Puis il avait achevé en disant :

— Oh ! je plains ce misérable !... L'expiation sera terrible et ne se fera pas attendre !

Mais il cachait avec le plus grand soin sa colère à la jeune baronne, et comme elle n'avait eu encore la force de lui faire aucune confidence, il affectait de tout ignorer.

Cependant il ne s'écoulait pas une heure, pas une minute sans qu'il songeât au monstre.

Dès le lendemain du jour où Jeanne avait failli mourir, il avait donné secrètement des ordres à ses domestiques pour rechercher et s'emparer de Choquart.

Il avait pris le prétexte de l'assassinat du vieux Lorrain, et il leur avait dit :

— Je suis sûr que le meurtrier, c'est ce vagabond... Oui, c'est lui qui a tué votre camarade... Il faut que vous m'aidiez à le découvrir.

Comme tout le monde, les gens du château de Hautvilly haïssaient profondément Choquart.

Aussi n'avaient-ils pas eu besoin de se faire répéter les ordres de leur maître.

Armés jusqu'aux dents, car l'idiot était un ennemi redoutable, ils s'étaient rendus cinq ou six dans sa demeure, ou plutôt dans sa tanière.

Mais point de Choquart !

— La bête n'est plus dans son gîte, dirent-ils à Norbert.

Le jeune baron n'en fut point étonné.

Il était bien évident que, si peu intelligent qu'il fût, le monstre devait pressentir ce qui l'attendait.

Donc il avait dû s'empresser de déguerpir et de se cacher ailleurs.

Mais Norbert pensait qu'il devait être encore à Hautvilly.

— Il aura peur qu'on le recherche et il n'osera se montrer nulle part, se disait-il. Il s'est donc enfoui dans quelque trou où certainement nous le trouverons.

Et il dit à ses gens :

— Fouillez la campagne !... Cherchez partout !...

Et c'étaient tous les jours, depuis l'aube jusqu'au soir, de longues courses non seule-

ment à travers Hautvilly, mais encore dans tous les environs, partout où l'on pouvait supposer que Choquart s'était réfugié.

Et ce n'étaient plus seulement maintenant les gens du jeune baron qui faisaient la chasse au monstre, mais les paysans aussi s'en mêlaient.

Ils s'armaient de faux, de fourches, de bâtons et se mettaient en campagne avec une ardeur telle qu'on aurait pu croire que chacun d'eux avait une vengeance personnelle à exercer contre l'idiot.

Mais on avait beau chercher, fouiller, fureter partout, pas de trace de Choquart!

Il y avait pourtant de fins limiers, des hommes qui, nés sur les terres du baron, en connaissaient à fond tous les repaires et toutes les cachettes.

Mais toujours on revenait bredouillé.

Et c'était une grande colère qui s'emparait de tous ces chasseurs d'homme.

Me Gosset lui-même était furieux qu'on n'eût pas encore mis la main sur le misérable.

— C'est extraordinaire! s'écria-t-il. Où diable ce coquin-là a-t-il pu se nicher?...

— Il faut absolument qu'il ait déguerpi de Hauvilly, répondait le vieux baron.

— C'est certain!

— Mais Norbert a fait prévenir les gendarmes!.. On va organiser de nouvelles battues... Je ne désespère pas encore...

— On devrait chercher aussi à Chennevières...

— C'est déjà fait.

— Et l'on pourrait aussi pousser une pointe jusqu'à Pont-Servan...

— Dans une ville?

— Pourquoi pas?

— Le drôle est plus rusé qu'on ne pense et il n'est guère probable qu'il se soit aventuré par là... Il y a trop de gens qui pourraient le découvrir... Non, non... Pour moi ma conviction c'est qu'il ne doit pas être très loin d'ici.

— Mais où? s'écriait le notaire.

— Parbleu! si je le savais, il serait déjà pendu! répondit le baron de Hautvilly.

Et cependant les recherches continuaient, et tandis que les paysans redoublaient de zèle, toute la journée la maréchaussée battait le pays.

Mais peines perdues! recherches inutiles!

— Est-ce que le bandit resterait impuni? s'écriait Norbert, pâle de colère.

Puis, comme il réfléchissait encore au moyen de s'emparer de Choquart, il lui vint une idée.

Pourquoi faisait-on ces battues dans la journée?

Il était bien certain pas ce n'était pas ce moment-là que le misérable devait choisir pour se risquer hors de son tron.

Mais c'était quand la nuit était tombée qu'il devait sortir pour marauder et chercher de quoi vivre.

Alors maintenant on ne bougeait plus de tout le jour et l'on ne se mettait en campagne que lorsque la nuit était tout à fait venue.

Muets, l'oreille au guet et s'arrêtant parfois pour épier le moindre bruit qui pouvaient leur parvenir, les gens des seigneurs de Hautvilly et les paysans allaient par petites bandes, et chaque sentier était minutieusement fouillé.

On se faufilait dans les fourés, on se glissait dans les taillis, et même le trou où d'habitude se réfugiait Choquart, le trou perdu au milieu des broussailles et dans lequel l'idiot s'était caché le soir du crime, avait enfin été découvert.

Mais cette fois il était vide.

— Allons, le scélérat a décampé ! dit le baron de Hautvilly. Mais j'aurais pourtant bien voulu le voir se balancer au bout d'une corde.

Quant à Norbert, il paraissait depuis quelques jours un peu moins s'inquiéter de Choquart.

Certes, ce n'était pas que le jeune homme eût renoncé à la terrible vengeance qu'il méditait, mais Jeanne allait mieux, Jeanne renaissait, et l'immense joie qu'il éprouvait lui faisait oublier sa colère.

Bientôt même la jeune baronne put se lever, descendre dans le parc.

Appuyée au bras de Norbert, elle en faisait lentement le tour, puis, quand elle se sentait lasse, ils s'asseyaient tantôt sur un banc de mousse adressé à une charmille, tantôt à l'ombre d'un chêne.

— Que c'est donc bon de vivre ! murmurait-elle parfois, tandis que jetant autour d'elle des regards ravis elle semblait s'enivrer de parfums et de lumière...

Puis elle regardait longuement Norbert.

Elle le trouvait changé.

Le jeune baron avait tant souffert et tant pleuré ; il avait éprouvé de si cruelles inquiétudes et de si mortelles angoisses qu'il en restait encore tout pâle.

— Oh ! si tu savais combien j'ai eu peur ! disait-il ; si tu savais les heures terribles que j'ai passées !...

— Mon pauvre Norbert !...

— Je suis resté des nuits entières penché sur toi, et guettant, épiant ton souffle... Le docteur me disait : Allez-vous-en, monsieur le baron, retirez-vous... Mais pouvais-je te quitter quand je sentais la mort si près de toi !...

— Oh ! je croyais bien aussi qu'elle allait me prendre !... Je me sentais si faible, si faible qu'il me semblait toujours que j'allais m'éteindre...

Et les mains dans les mains et les yeux dans les yeux, ils se serraient encore davantage l'un contre l'autre, comme s'ils eussent eu peur que le malheur vînt encore les séparer.

Deux semaines environ s'étaient écoulées depuis le jour où la jeune baronne était entrée en convalescence.

Maintenant ses forces revenaient rapidement et de nouveau sa beauté s'épanouissait.

Les deux jeunes époux auraient donc été parfaitement heureux s'ils n'avaient eu l'un et l'autre une arrière-pensée qui les rendaient soucieux et les préoccupaient.

Tous les deux, ils songeait à Choquart.

Oh ! Jeanne ne demandait pas la mort du monstre, mais elle eût été beaucoup rassurée si elle avait eu la certitude qu'il était à présent bien loin d'elle, bien loin de Hautvilly, et qu'elle ne le reverrait jamais.

Car cet homme ne pouvait-il pas encore surgir un jour ou l'autre devant elle ?

Car n'aurait-elle pas encore à se défendre contre lui et à courir le même terrible anger ?

Convalescence.

Et cette pensée secouait d'un frisson de terreur la jeune femme.

Norbert, sans le lui dire, faisait maintenant les mêmes réflexions qu'elle

— Tant que ce misérable idiot vivra, se dit-il, Jeanne et moi nous aurons tout à craindre de sa folle passion et de son audace... A tout prix, il faut qu'il meure !..

Et c'était à présent le gentilhomme qui tantôt seul, tantôt escorté d'un ou deux valets seulement, fouillait et battait le pays.

Ses recherches restaient vaines, comme étaient restées toutes les autres, et cependant il ne désespérait pas de mettre un jour la main sur le bandit.

— J'ai peut-être passé bien près de lui sans m'en douter, pensait Norbert ; j'ai peut-être tourné déjà vingt fois autour de son repaire sans l'apercevoir... Mais ce qu'il y a de sûr, ce dont je jurerais, c'est que si invisible qu'il soit, il n'a pas quitté Hautvilly...

Je l'ai fait dénoncer partout, et si on l'avait vu quelque part, on me l'aurait déjà ramené pieds et poings liés.

Et quand le jeune baron songeait qu'il finirait bien un jour ou l'autre par se trouver face à face avec lui, il pâlissait subitement de colère, son regard se chargeait d'éclairs, et sa main caressait avec joie les pistolets qu'il avait dans ses fontes.

Car si Norbert avait eu d'abord l'intention, une fois Choquart pris, de faire du supplice qu'il lui infligerait une fête pour les gens de Hautvilly et des pays d'alentour, il en arrivait maintenant à se demander s'il aurait la force d'ajourner sa vengeance et s'il résisterait au plaisir.

Mais tandis que Norbert s'entêtait à vouloir découvrir Choquart, et que celui-ci continuait à demeurer introuvable, les forces de la jeune baronne revenaient, sa beauté s'épanouissait plus radieuse et plus éclatante que jamais, et de dramatiques événements se préparaient, dans lesquels l'idiot allait jouer un rôle qui devait lui être funeste.

XXXV

OU L'ON REVOIT DON RAMIRE.

Nous avons dit que don Ramire, dont le signalement était pourtant donné à vingt lieues à la ronde, avait pu s'échapper et reprendre sa place dans la société régulière.

Mais c'est le moment d'ajouter que cette place l'ancien chef de bande n'avait pas su ou n'avait pas voulu la conserver longtemps.

Monté sur un excellent cheval, il n'avait pas eu de peine à dépister les dragons et les gendarmes qui étaient à ses trousses ; et comme d'un autre côté, il avait eu la bonne précaution de se débarrasser de son ancienne défroque pour revêtir un riche costume de gentilhomme qu'il avait gardé après un pillage pour sa part de butin, nul n'aurait soupçonné, même parmi les plus méfiants, que ce seigneur à l'air si arrogant et si hautain pouvait être le capitaine des fanandels, le *daron* que l'on cherchait.

Pour tous, c'était un noble comte ou un noble baron qui voyageait en compagnie d'un domestique, car don Ramire n'était pas seul et il emmenait avec lui, en qualité de valet, un de ses anciens bandits qu'il avait associé à sa fortune.

Et c'étaient sur son passage les saluts les plus respectueux et les plus humbles révérences.

Don Ramire, superbe, saluait de la main.

— C'est bien ! c'est bien, bonnes gens ! faisait-il du bout des lèvres.

Et tandis qu'il filait le plus rapidement possible, ne mettant les pieds dans une auberge que pour en repartir aussitôt, là-bas, à Hautvilly et ailleurs, un grand nombre de ses complices, moins adroits et moins heureux que lui, payaient de leur tête les incendies et les pillages des châteaux.

Maintenant le théâtre de ses derniers exploits se trouvait bien loin derrière lui. Cinquante lieues au moins l'en séparaient et il venait d'entrer dans une autre province.

Cette fois, don Ramire tout à fait rassuré respira longuement et bruyamment, puis songeant à la triste figure que devaient faire les dragons et les gendarmes, revenus bredouilles de leur chasse, il haussa les épaules et se mit à rire.

— Oh ! ils peuvent chercher... ils chercheront longtemps ! ricana-t-il. Quant à moi, je vais donc pouvoir goûter un repos que j'ai si bien mérité !...

Il venait encore une fois de tâter sa ceinture, et comme il sentait sous ses doigts les cinq cents louis de la rançon d'Octavie, de nouveau son visage s'illumina d'un sourire.

— Oh ! le bon vin, la bonne chair et les jolies femmes qu'il y a là-dedans ! s'écria-t-il en faisant sonner pendant quelques minutes les pièces d'or.

Puis, joyeusement, il éperonna son cheval.

En avant !... Hop ! hop ! cria-t-il.

Et il traversa les rues silencieuses de la petite ville avec un bruit de tonnerre, tandis que les habitants sortaient vivement pour le voir, que toutes les fenêtres se garnissaient de curieux et que tous les chiens aboyaient.

Mais tout à coup don Ramire s'arrêta.

Une alléchante odeur de cuisine venait de lui chatouiller les narines.

En face de lui se dressait l'hôtellerie du Grand Monarque, la plus riche et la mieux achalandée de la ville.

— On doit être très bien là ! pensa l'ancien chef des fanandels qui sentait déjà l'eau lui venir à la bouche.

D'un bond il vida l'étrier, puis, criant et gesticulant, il entra avec fracas dans la salle basse.

L'hôtelier, petit homme rond comme une boule et au visage enluminé, s'était empressé d'accourir.

A la vue d'un si grand personnage, il faillit s'évanouir de saisissement.

Don Ramire, qui s'était assis, battait ses bottes poudreuses du bout de sa cravache.

— Approche, drôle ! dit-il.

L'hôtelier, son bonnet à la main, se courbait, l'échine en deux.

— Je suis le comte de Vertillac...

— Oui, mon gentilhomme...

— Et je viens honorer ta maison de ma présence...

— Je suis bien reconnaissant, mon gentilhomme.

— Tu vas donc me servir à dîner...

— Sur-le-champ !

— Mais je te préviens que je suis très difficile, très délicat...

— Monsieur le comte sera content.

— Maintenant as-tu une bonne cave ?

— Excellente !

— Tu me monteras deux ou trois flacons de tes meilleurs vins...

— J'y consens, monsieur le comte !

Mais don Ramire venait brusquement d'arrêter l'hôtelier par sa manche.

— Attends donc, animal, cria-t-il, je n'ai pas fini...

— A vos ordres, monsieur le comte ! balbutia l'hôtelier qui se courba de nouveau.

Don Ramire alors montra le fanandel qui l'accompagnait et qui demeurait debout au milieu de la salle.

— Voici Lapierre... mon domestique, reprit-il.

— Oui, mon gentilhomme, répondit l'hôtelier en jetant un coup d'œil sur le fanandel.

— Le coquin aime aussi les bons morceaux... Je compte donc sur toi pour qu'il n'ait pas à se plaindre...

— Compris!... Mais monsieur le comte ne veut pas qu'on le serve ici, c'est la salle commune...

— Bien entendu !

— Je dresserai ici le couvert du domestique...

— Parfait ! fit don Ramire avec un signe de tête.

L'hôtelier s'était promptement esquivé.

Le farandel se rapprocha de son ancien chef.

— Dites donc, capitaine... fit il.

Mais don Ramire avait bondi.

— Triple brute, s'écria-t-il, furieux, ne m'appelle jamais ainsi...

— Mais...

— N'as-tu pas entendu ce que je viens de dire?

— Quoi donc?

— Je suis maintenant monsieur le comte de Vertillac...

— Ah! bon!

— Et tu es Lapierre, mon valet...

— C'est bien.

— Maintenant les gens sont curieux, tu dois le savoir?

— Oui, capitaine.

Don Ramire avait froncé les sourcils.

— Oui, monsieur, se reprit vivement le fanandel.

— Il est donc très possible que l'on t'interrogera et que l'on voudra savoir qui je suis...

— Que répondrai-je!

— Tu répondras que je suis un des plus riches gentilshommes de la Gascogne et que je voyage à petites journées pour mon plaisir...

Est-ce tout?

— C'est tout. Mais si une question t'embarrasse, tu as un moyen bien simple de t'en tirer...

Quel moyen?

— Tu restes muet, pardieu!

— C'est juste, répondit le fanandel.

Et vivement il ajouta :

— Tout à l'heure je voulais vous demander pourquoi nous ne dînions pas à la même table, mais à présent je comprends...

— C'est pour mieux jouer notre rôle...

— Oui! oui!

— Mais si tu tiens à ta peau, pas d'imprudence !

— Soyez tranquille !

— Car nous avons beau être loin de Hautvilly nous pourrions très bien être pincés...

Mais le fanandel s'était mis à rire.

— Allez ! s'écria-t-il, je ne suis pas aussi bête que j'en ais l'air.

L'hôtelier revenait.

Don Ramire, qui s'en aperçut, prit alors une pose pleine de noblesse, pour le voir très grave :

— Oui, Lapierre, dit-il, je connais depuis longtemps ton zèle et ton attachement à ma personne... à partir d'aujourd'hui, je double tes gages...

— C'est bien un véritable grand seigneur ! pensa l'hôtelier ébloui par tant de générosité.

Puis s'inclinant si profondément qu'il avait la tête entre les jambes, il dit tout haut :

— Monsieur le comte est servi !

— Bien, fit don Ramire. Marche devant moi !...

Assez gaie et assez coquette, la petite ville avait plu beaucoup à l'ancien chef de bande qui résolut de s'y fixer pendant quelque temps.

Aussi huit jours ne s'étaient pas écoulés que dans la bonne société on ne parlait plus que du comte de Vertillac.

Les jeunes gens se plaisaient beaucoup avec lui, car le comte, paraît-il, avait eu de nombreuses aventures d'amour qu'il racontait volontiers. Bien entendu, toutes ses maîtresses avaient été de très grandes dames, des comtesses, des marquises, des duchesses qui l'avaient adoré jusqu'à la folie.

— J'en étais las, excédé ! ajoutait don Ramire avait un sourire d'homme blessé C'est ainsi, messieurs, que j'ai dû m'exiler de la cour, où pourtant j'étais en très bonne posture, pour échapper à toutes les agaceries et à toutes les avances de ces pauvres femmes...

Les jeunes filles aussi le trouvaient un gentilhomme très aimable, et comme il parlait toujours de son immense fortune ; comme il vantait sans cesse son magnifique château, un des plus beaux de France ; comme enfin il se disait célibataire et ne tarissait point d'éloges sur sa vieille noblesse et l'antiquité de sa race, toutes devenaient pensives et soupiraient en se disant que celle-là serait bien heureuse qui deviendrait comtesse de Vertillac.

Les hommes mûrs se plaisaient aussi beaucoup dans la compagnie du gentilhomme étranger. Tous le trouvaient bon convive et beau joueur. Seulement quelle veine inouïe ! quelle chance insolente !...

— Ce Vertillac ! disait-on en souriant. Il a dû faire un pacte avec le diable... S'il reste encore quelque temps ici, il nous ruinera tous !...

Et en effet, don Ramire ne quittait jamais le jeu sans emporter dans ses poches l'argent de tout le monde, et quand on le félicitait de ne jamais perdre un louis, il souriait et pensait :

Vous ne savez pas dans les griffes de qui vous êtes !

D'ailleurs, il n'avait plus une minute à lui. Tout son temps était pris par de joyeux festins ou de doux tête-à-tête amoureux.

— Ah! la bonne ville, ami Lapierre! disait-il à son fanandel. C'est Cocagne!.. .c'est Cythère!...

Mais le fanandel bronchait.

Il faut dire aussi que depuis quelques jours il n'était plus le même, et qu'il paraissait soucieux, presque sombre, comme si quelque grave pensée le préoccupait.

— Eh bien, qu'as-tu donc, mon garçon? lui demanda un matin don Ramire.

L'ancien chef de bande mettait la dernière main à sa toilette et se préparait à sortir.

— Depuis quelque temps, je te vois une drôle de mine, ajouta-t-il.

Le fanandel, qui s'était assis, le regarda un moment sans répondre.

— Allons, es-tu sourd? es-tu muet? Parle!

— Oui, c'est vrai, je ne suis pas très gai, dit enfin le fanandel.

— Pourquoi?

— J'ai de vilaines idées qui me tracassent.

— Quelles idées?

— Je me souviens de là-bas...

— De Hautvilly?

— Oui.

— Et tu voudrais y retourner?

Et don Ramire haussa dédaigneusement les épaules.

— C'est impossible, dit le fanandel la voix sourde.

— Alors?

— Mais j'ai entendu parler des nôtres...

— De nos compagnons?

— Et il paraît que beaucoup ont été pendus...

Don Ramire éclata d'un grand rire cynique.

— Il ne l'avaient pas volé! s'écria-t-il.

Puis, se retournant vivement et clignant de l'œil:

— Est-ce vrai? ajouta-t-il, riant toujours. Piller, brûler les châteaux des seigneurs!... Est-ce que ça ne vaut pas la potence!...

— Moi je ne ris pas, dit le fanandel, toujours très sombre.

— Pardieu, je le vois bien. Tu as peut-être des remords?

— Oh! non!

— Des regrets?

— Oui.

— Tu voudrais aussi une corde de chanvre au cou?

— Je voudrais ne m'être jamais embarqué dans cette aventure...

— Qu'as-tu pu y perdre?

— Mais qu'y ai-je gagné?

Un sourire de pitié plissa la lèvre de don Ramire.

— Tu n'avais pas seulement un toit, pas seulement un abri...

— C'est vrai...

— Tu vivais dans un trou comme une bête.

— Je ne dis pas non

— Et pour vivre... non. Je veux dire pour manger, pour ne pas mourir de faim, tu étais obligé de t'user les ongles à gratter la terre!...

— Et maintenant? dit brusquement et vivement le fanandel.

— Maintenant? fit don Ramire un peu déconcerté.

— Oui, quel est mon sort? comment vivrai-je?

— Il me semble que tu n'as pas à t'en inquiéter, répondit avec hauteur l'ancien *daron*. Ne t'ai-je pas pris à mon service et n'es-tu pas mon valet?

— C'est vous qui le dites.

— Et ne suis-je pas là pour subvenir à tous tes besoins?

Mais l'autre ne paraissait nullement convaincu et doucement hochait la tête.

— Tu ricanes! s'écria don Ramire indigné. Mais tu n'as jamais vécu dans une telle opulence!...

— Possible!

— Alors que te manque-t-il donc?

Mais l'autre ne répondit pas et semblait réfléchir et se consulter encore avant d'en dire davantage.

— Eh bien, j'attends, je t'écoute, reprit avec autorité don Ramire. Oui, voyons, que te manque-t-il et que réclames-tu encore?

Le fanandel venait lentement de relever la tête.

Il était très pâle et son regard qui brillait s'attachait fixement sur le regard de son ancien capitaine.

— Oui, je vais vous le dire, répondit-il enfin, car c'est précisément la pensée qui m'obsède...

— A la bonne heure!... D'ailleurs sois bien convaincu que je ne suis pas un égoïste et que j'aurai du plaisir à te satisfaire...

— J'en doute.

— Si cela se peut.

— Je le crois.

— Dis, mon cher.

Don Ramire venait de poser son épée, une épée superbe à poignée d'argent ciselé.

Il s'assit à son tour, croisa les bras et attendit.

Il y eut alors un silence de quelques secondes.

Puis, les yeux baissés et la voix lente, le fanandel reprit enfin :

— Non, je ne puis rentrer à Hautvilly, même si je pouvais y vivre moins misérablement qu'autrefois...

— Je te l'ai déjà dit.

— On me reconnaîtrait pour un des vôtres, et il y a, là-bas, des bourreaux et des potences qui m'attendent.

— C'est très clair!

— Mais, d'un autre côté, vous pouvez disparaître d'un moment à l'autre...

— Moi!

— Vous pouvez me renvoyer, me chasser...

— Pour qui me prends-tu?

— Ceci peut arriver

— Cela n'arrivera pas, je t'en donne ma parole

— Qui sait?

— Animal, quand je te dis que non! s'écria avec emportement don Ramire.

Puis, le ton plus radouci, il ajouta aussitôt :

— Tu ne me connais pas, mais je t'apprendrai à me connaître. Je n'ai jamais lâché un ami...

— Je vous crois, mais enfin je suppose que vous me lâchiez...

— Quelle brute! grommela entre ses dents l'ancien chef de bande.

— J'en serais donc réduit encore à gratter la terre avec mes ongles pour trouver ma pitance...

— Ah! dans ce cas-là

— Oui, n'est-ce pas?

— Naturellement.

— Eh bien, je vous avoue que mon estomac ne s'y ferait plus...

— Ah! mon gaillard!

— Et que maintenant que je sais ce que c'est que manger, c'est une habitude que malgré toute ma bonne volonté, je perdrais très difficilement.

— Conclu.

— Oui, capitaine...

— Appelle-moi brave!...

— Je pensais donc, monsieur le baron, que vous aviez eu une belle part de butin dans le village des châteaux.

Le visage de don Ramire s'était rembruni.

— Ma part! fit-il sèchement.

— Oui, mais la plus grosse...

— Celle qui me revenait.

— Et je pensais encore que, de plus, vous aviez mis de côté la rançon de madame de Beauval...

Et tout en disant ces mots, le fanandel regardait encore fixement son ancien chef qui ne put s'empêcher de tressaillir.

Car il commençait à comprendre où le drôle voulait en venir.

— Cinq cents louis!... une belle somme! ajouta lentement le complice de don Ramire.

— Nous en avons déjà mangé la moitié, fit vivement celui-ci.

— Non, monsieur le baron !

— Plaît-il.

— Vos gains au jeu ont plus que tripé cette somme...

— Erreur!

— Je sais ce que je sais... Et voici maintenant ce que je vous propose.

Don Ramire n'avait pu dissimuler une grimace.

— Canaille! pensa-t-il, tu veux me filouter, mais nous allons voir!

— Je vous propose, reprit froidement le fanandel, de vouloir bien faire une part sur cette somme...

— Sur les cinq cents louis?

Un homme, un passant s'avançait.

— Oui, si c'est un effet de votre obligeance...

— Mais je t'ai déjà dit, malheureux, qu'il n'en restait plus que la moitié.

— Soit! je m'en contente!

— Hein!

— Donnez-moi deux cent cinquante louis et je vous proclame le plus honnête des voleurs...

Don Ramire se mordait les lèvres.

— Ah! le gueux! murmura-t-il, il me fait chanter!

Puis, tout haut :

— Voyons, sois raisonnable, n'insiste pas, dit-il. Je vais te donner quelques louis et que tout soit dit...

— Non! non! les deux cent cinquante louis!...

— Tu es fou!

— Il me les faut!... Il me faut cette somme-là pour être rassuré sur mon sort...

— Mais, misérable, hurla don Ramire; si je te la donne que me restera-t-il?

— Le surplus.

— Ne plaisante pas.

— Je parle très sérieusement.

— Tant pis!... Mais, mon cher, tu décompteras.

— Vous refusez! s'écria le fanandel avec un éclair dans le regard.

Puis, l'œil menaçant, il répéta:

— Ainsi, c'est entendu, n'est-ce pas, vous refusez... Vous voulez gardez pour vous seul toute cette rançon?

Don Ramire, qui venait de se lever, ne répondait pas.

Il venait de prendre son chapeau et se dirigeait vers la porte.

— Nous en reparlerons, finit-il par dire.

— Mais l'autre, très calme, très résolu, s'était placé devant lui et lui barrait le chemin.

— Quand? demanda-t-il.

— Mais ce soir...

— Vrai?

— Et je te compterai les deux cent cinquante louis...

Le fanandel avait eu un mouvement de joie, mais presque aussitôt son regard exprima la méfiance.

— Est-ce sûr? dit-il.

— Oui, pardieu! répondit avec aplomb don Ramire. Car ne suis-je pas à ta merci, drôle? car ne peux-tu pas me dénoncer et me trahir si je te les refuse?...

Le fanandel ne répliqua pas un mot, mais l'étrange sourire qu'il avait en ce moment en disait assez.

— Oh! je te devine, mon cher! reprit vivement l'ancien chef de bande. Ce que tu me proposes, c'est d'acheter ton silence.

— Oui, dit franchement le fanandel.

— Pourtant tu es mon complice, ne l'oublie pas!

— Qu'importe!... Entre mourir lentement de misère et rendre l'âme d'un seul coup, après réflexion je crois que je n'hésiterais pas.

— C'est bien!... Je me débarrasserai de toi... Tu auras ton argent...

Et don Ramire sortit.

Mais le soir, la petite ville toujours si tranquille, était pleine de rumeurs.

Près d'une petite rivière qui la traversait on avait trouvé un cadavre étendu.

Ce cadavre, c'était celui du fanandel.

Oh! on ne lui avait pas porté deux coups, mais un seul, et terrible, un beau coup de poignard qui lui avait ouvert la gorge.

Le comte de Vertillac, bien entendu, se montra le plus indigné de tous.

On le vit même pleurer, tant il aimait un domestique si sûr et si fidèle.

Mais tout en pleurant d'un œil, il riait de l'autre.

— Brigand, tu ne me menaceras plus! pensait-il.

Pourtant la justice s'était émue. On fit semblant de faire une enquête. On chercha à se rendre compte comment le crime avait pu se commettre. Mais on ne trouva rien, car la justice et la police étaient alors à peu près aussi intelligentes que de nos jours.

Seul le prétendu comte de Vertillac aurait pu fournir quelques éclaircissements.

Il aurait pu dire, par exemple, qu'il savait l'habitude que la victime avait de se promener chaque soir sur le bord de cette rivière, et il aurait pu ajouter aussi qu'il l'avait guettée là, et que surgissant tout à coup d'un bond, il l'avait tuée net, sans un cri et sans un râle, du beau coup que l'on voyait.

On enterra le cadavre, et tout fut dit.

— *De profundis*! ricana don Ramire

XXXVI

DON RAMIRE RUMINE.

Pourtant si heureux qu'il fût au jeu, un beau jour arriva où le comte de Vertillac s'aperçut que sa bourse s'épuisait et qu'il ne pourrait bientôt plus tenir *son rang*.

Il songea d'abord à faire des économies et à mener moins joyeuse vie.

Mais était-ce possible? N'allait-on pas s'étonner qu'un gentilhomme si riche réduisit ses dépenses et regardât à quelques écus?

Et puis enfin ne fallait-il pas qu'il trouvât le moyen de se procurer encore de l'argent?

— Il est temps que j'y pense,se dit-il avec amertume,je n'aurai bientôt plus un louis.

Et il se mit à réfléchir, chercha, combina...

Pour quitter brusquement la petite ville, il avait d'abord un excellent prétexte: l'assassinat de son pauvre domestique. Comment pourrait-on continué à vivre dans un endroit qui vous rappelle de si tristes souvenirs?

Mais après?

Qu'allait-il faire?

Où se dirigerait-il?

A quel vent ouvrirait-il sa voile?

Et c'était là le sujet de ses réflexions les plus graves et de ses méditations les plus profondes.

Il ne fermait pas l'œil de la nuit et cherchait, combinait, ruminait toujours.

— Il me faudrait une bande! se disait-il.

Une bande? Mais où la trouver? comment la former?

Cependant une idée lui venait peu à peu, une idée très hardie, très audacieuse, qui d'abord l'avait fait trembler de peur, et dont maintenant il ne pouvait se défendre.

— Si je retournais à Hautvilly? se disait-il dans ces moments-là.

Mais il ajoutait tout de suite, secoué de frissons comme s'il eût déjà vu la potence:

— Folie!.. C'est se jeter dans la gueule du loup!..

Pourtant cette folie, au bout de quelques jours, n'effrayait plus autant don Ramire, et nous pourrions même dire qu'elle lui souriait.

D'abord, en se rappelant sa dernière expédition, il avait fait le compte des châteaux qui n'avaient pas été pillés, et il y en avait au moins deux, sans compter les autres, dont les richesses suffiraient à lui refaire une fortune.

L'un de ces châteaux s'appelait le château de Beauval.

A la vérité, les brigands de don Ramire, méprisant leur consigne, y avaient bien fait quelques dégâts et volé quelques objets, mais c'était si peu de choses que cela ne comptait pas.

— Ai-je été assez stupide de me montrer généreux! s'écriait avec colère l'ancien capitaine des fanandels. Cinq cents louis de rançon quand j'aurais pu en exiger le double!.. Cinq cents louis de rancon quand il s'agissait d'une femme superbe, d'une femme adorable comme Mme de Beauval!.. Non, ma parole, j'ai été trop bête et ça valait davantage... Son mari me redoit donc le reste...

L'autre des châteaux qui tentaient don Ramire, c'était — on l'a deviné — le château de Hautvilly.

Là — et le bandit y songeait en souriant — il y avait double prise à faire: d'abord on le débarrassait de l'argent et de tous les objets rares et précieux qu'il pouvait contenir, puis on mettait encore la main sur une autre proie qui à elle seule valait un résor... Jeanne!

A ce nom, qu'il prononçait les yeux étincelants, don Ramire sentait se réveiller subitement l'ardente passion qui le dévorait.

Jeanne, la petite-fille de la vieille Mace, Jeanne, la petite-fille de son ancienne complice, maintenant grande dame, baronne de Hautvilly.

Le misérable le savait, et comme il n'avait point non plus oublié Norbert, comme il gardait toujours con re le jeune gentilhomme une grande soif de vengeance, cette pensée excitait son désir.

— Ah! que je voudrais la tenir.sans que personne puisse accourir à son secours! se disait avec un ricanement sinistre l'ancien chef de bande; ah! que je voudrais la sentir se débattre entre mes bras pâle, palpitante et folle de terreur!...

« Elle supplierait, elle crierait: Grâce!... Mais que je serais heureux de lui répondre: « Tu as méprisé don Ramire, mais don Ramire reste sourd! don Ramire te veut! don « Ramire te prend!... Oh! tu peux crier, appeler!... Mai tu es bien à moi!... Pas de « grâce!... »

Puis, le front livide, tout frémissant de joie, le capitaine des fanandels ajoutait, pensant à Norbert:

— Et lui!... et lui!,,. Oh! comme je rirais bien de sa douleur et de son désespoir!..

Et de plus en plus l'idée de revenir sur ses pas et de retourner à Hautvilly s'ancrait dans l'esprit de don Ramire.

Les dragons et les gendarmes, bien qu'il fût lâche, ne l'effrayaient guère, car il était convaincu que maintenant on ne devait plus penser à lui.

— Est-ce qu'ils pourraient s'imaginer que je suis capable de revenir? ricanait le bandit. Non, non, les gendarmes à présent sont loin, et, mon coup fait, j'aurai encore le temps de filer avant qu'ils ne me rattrapent...

Mais une difficulté se présentait et très difficile à résoudre.

Don Ramire pouvait-il faire seul le siège de deux châteaux?

Donc il lui fallait une clique, une cinquantaine d'hommes au moins prêts à le suivre.

C'était par là que l'entreprise semblait surtout devenir impossible.

Mais le bandit en était arrivé déjà à ne pas vouloir se déclarer battu. Il creusa donc davantage encore son idée et il finit par se dire qu'il ne s'agissait, après tout, que d'avoir assez d'audace pour essayer de grouper de nouveau les fanandels dispersés.

— Ils courent les bois,.. ils font les morts dans mes tanières, se dit don Ramire. Mais, pardieu, je suis bien sûr qu'ils doivent être pleins de rage et qu'ils ne demanderaient pas mieux que de prendre leur revanche.

Le parti de don Ramire était pris.

— L'essentiel, c'est de ne pas leur laisser ma peau, pensa-t-il.

Et le même soir, il fit appeler l'hôtelier.

— Monsieur le comte me demande?

— Oui, bonhomme.

— Que désire Monsieur le comte?

— Ma note.

— Ah! Monsieur le comte nous quitte?

— Dans une heure...

— Monsieur le comte retourne sans doute en Gascogne?

— Non, pas encore. Je continue mon voyage.

— Je souhaite bonne chance à Monsieur le comte.

Une heure plus tard don Ramire sautait en selle et reprenait sans se presser le chemin de Hautvilly.

XXXVII

UNE RENCONTRE

Norbert qui avait fini par désespérer de retrouver Choquart consacrait maintenant toutes ses heures à Jeanne et avait entrepris de faire d'elle une excellente écuyère.

Aussi les deux jeunes époux faisaient-ils chaque jour de longues chevauchées, choisissant de préférence aux grandes routes et aux chemins fréquentés, les sentiers ombreux qui allaient se perdre dans la pleine solitude de la campagne.

Or, ce matin-là, les deux jeunes gens chevauchaient environ depuis une heure et il y avait déjà longtemps que les hautes tours du château de Hautvilly avaient disparu derrière eux.

Le ciel était superbe, l'air très doux.

Les chevaux n'allaient qu'au pas et Norbert, qui ne cessait de contempler Jeanne, comme s'il la voyait pour la première fois, se penchait souvent vers elle pour lui mettre un tendre baiser au front.

Quant à la jeune baronne, depuis qu'elle avait pu triompher de la mort, il lui semblait que c'était un sang nouveau, un sang plus jeune qui courait dans ses veines.

Tout l'étonnait comme une enfant, tout la ravissait.

Les fleurs, les plantes, les arbres, le radieux soleil qui jetait comme une fine poudre d'or sur la verdure, les ruisseaux dont le murmure la bercait, les oiseaux qui traversaient le ciel d'une aile rapide, toute la nature et tous les êtres lui semblaient des amis qu'elle ne devait plus revoir et qu'elle retrouvait.

Mais pour Norbert, plus épris que jamais, toute la nature, tout le ciel et toute la lumière, c'était Jeanne.

Il ne vivait, il ne respirait que pour elle.

Jeanne!

C'était là le mot qui montait constamment de son cœur à ses lèvres, le mot qui disait tout, exprimait tout, contenait tout; toutes les joies, toutes les espérances, tous les souvenirs, toutes les ambitions et tous les orgueils.

Aimer, c'est-à-dire se dévouer: être aimé, c'est-à-dire se savoir béni pour ses sacrifices, n'est-ce pas là, si la vie signifie quelque chose, le but unique, le but suprême?

Et c'était à ces pensées que s'arrêtait l'esprit du jeune homme, lorsque, soudain, Jeanne crut s'apercevoir qu'il tressaillait.

Qu'était-ce donc?

Elle l'interrogea du regard.

Mais ce regard de la jeune femme, Norbert ne le vit pas.

Sa vue se portait au loin, tout au fond du sentier qu'il suivait.

Un homme, un passant s'avançait, là-bas, la tête basse, le dos courbé.

Et c'était cet homme que Norbert regardait ou plutôt épiait.

La jeune baronne à son tour fixa son attention sur l'inconnu.

Celui-ci, qui marchait très lentement, se rapprochait, et, chose étrange, plus la distance qui le séparait de Norbert et de Jeanne se raccourcissait, plus son dos se voûtait et plus il tenait le front baissé.

Ce n'était d'ailleurs, si l'on ne s'en rapportait qu'à l'apparence, qu'un pauvre hère

Dans tous les cas, ce n'était pas quelqu'un de Hautvilly, de Chennevières ni des environs, car Jeanne qui dans ces pays connaissait tout le monde, jusqu'au plus humble des paysans, l'aurait alors reconnu, et même de plus loin, rien qu'à son allure.

Était-ce un voyageur? Il n'avait pas de bagage, pas même le petit paquet que le plus pauvre compagnon porte sur son épaule...

Et pourtant cet homme, si sa marche lente, lourde et harassée, n'était pas feinte, devait venir de loin.

Ses souliers étaient blancs de poussière; ses habits aussi. De plus il n'avançait que péniblement et en s'appuyant avec efforts sur un gros bâton.

— Un vagabond, pensait Jeanne émue de pitié, un malheureux qui, pour vivre, court de ville en ville et de village en village.

Mais Norbert devait avoir une autre pensée, car non seulement son regard n'avait pas quitté une seconde l'inconnu, mais encore tous ses traits s'étaient contractés.

— Norbert ! fit doucement la jeune baronne.

Puis, comme il se taisait, elle reprit :

— Pourquoi regardez-vous donc ainsi cet homme?

Mais Norbert ne répondit que par un singulier sourire.

L'homme, à présent, n'était plus qu'à quelques pas d'eux. Il tenait toujours la tête baissée, son bonnet couvrait son front et descendait jusque sur ses yeux, et il passa, son épaule frôlant le genou du jeune baron de Hautvilly.

Mais, chose qui frappa vivement Jeanne, cette fois ce ne fut plus Norbert, mais ce fut cet homme, ce passant, cet inconnu, qui eut un tressaillement.

Le jeune baron avait arrêté net son cheval et se retournait.

L'autre continuait son chemin du même pas lent et las.

Jeanne, qui s'était arrêtée à son tour, regardait Norbert et semblait attendre qu'il parlât.

L'homme maintenant était déjà loin. Là-bas, le sentier se dérobait, faisant un coude. Il disparut.

— Norbert ! répéta alors Jeanne presque inquiète.

Le jeune baron rendit les rênes à son cheval et pendant quelques minutes demeura pensif.

Puis, tout à coup :

— Jeanne, dit-il, avez-vous reconnu cet homme?

— Non.

— Mais vous l'avez vu, n'est-ce pas, vous l'avez regardé ?

— Oui, Norbert.

— Alors c'est étrange, dit le jeune baron. Eh bien, moi, je crois le reconnaître...

— Cet homme ! s'écria Jeanne très surprise.

— Oui, cet homme ! dit lentement et sourdement Norbert.

— Un passant, un inconnu...

Mais le jeune baron secouait la tête.

— Un inconnu? fit-il. Non, Jeanne, ce n'est pas un inconnu pour moi, ni pour vous.

— Que voulez-vous dire ?

— Cet homme, si je ne me trompe pas — et je ne crois pas me tromper — vous l'avez maudit cent fois...

La jeune femme restait stupéfaite. Elle parut chercher un instant dans ses souvenirs quand enfin à voix basse :

— Je n'ai jamais maudit personne, dit-elle.

— Si, Jeanne ! si, souvenez-vous ! insista Norbert.

— Excepté don Ramire.

— Don Ramire ?

— Contre lui seul je me suis senti de la haine...

— Eh bien, c'est lui ! s'écria Norbert qui se retourna vivement comme pour montrer l'inconnu qui venait de disparaître.

— Cet homme ! s'écria à son tour la jeune baronne, mais avec un accent plein de doute.

— Oui, c'est lui !

Jeanne qui, au nom de l'ancien chef des brigands avait légèrement pâli, venait de lever les yeux sur Norbert et le regardait avec une surprise de plus en plus grande.

Elle se demandait si le jeune baron n'était pas le jouet d'une hallucination.

Car, en effet, comment supposer un instant que le passant qui venait de les croiser pouvait être l'infâme don Ramire?

La tête du misérable n'avait-elle pas été mise à prix et n'avait-il pas tout à risquer en remettant pour une heure seulement les pieds à Hautvilly?

Donc, lâche comme il l'était, il était certain que don Ramire, qui avait eu la chance d'échapper au châtiment, devait maintenant se tenir prudemment à l'écart.

- Non, ce n'est pas lui, ce n'est pas don Ramire, reprit enfin Jeanne l'accent très convaincu.

— Je le souhaite pour lui, répondit Norbert, les dents serrées et l'œil plein de menace, car je jure bien que, cette fois, il ne sortirait pas vivant d'ici !..

« Mais, quant à moi, ajouta-t-il, je persiste à croire que l'homme que nous venons de voir passer et don Ramire ne font qu'un.

« Oh! je sais bien ce qui fait croire que je me trompe... Cet homme est si pauvrement vêtu que ses habits sont presque des haillons de mendiant, et vous vous rappelez que don Ramire aimait à parader dans un costume de grand seigneur.

« Mais si cet homme revenait aujourd'hui à Hautvilly, ne serait-il pas obligé de se cacher, de se dissimuler, et, par conséquent, de prendre un travestissement?

— En effet, dit Jeanne. Mais dans quel but don Ramire pourrait-il venir?

— C'est facile à deviner.

- Serait-ce avec l'intention de faire une nouvelle guerre aux châteaux?

- Peut-être!

— Oh! quelle folie!

— Il y a toujours un moment où le crime est aveugle, dit Norbert. Mais voulez-vous que je vous dise encore ce que j'ai cru remarquer...

— Quoi, Norbert?

— Ce passant, ce voyageur avait l'air bien las, bien fatigué, n'est-ce pas?

— C'est vrai.

— Ou peut-être feignait de l'être... Eh bien, pourtant, il avait les mêmes allures et la même démarche que don Ramire... Et quant à son regard...

— Je ne l'ai point vu...

— Il ne s'est levé qu'une fois dans un coup d'œil rapide comme l'éclair... Mais c'était encore le regard du misérable dont je vous parle...

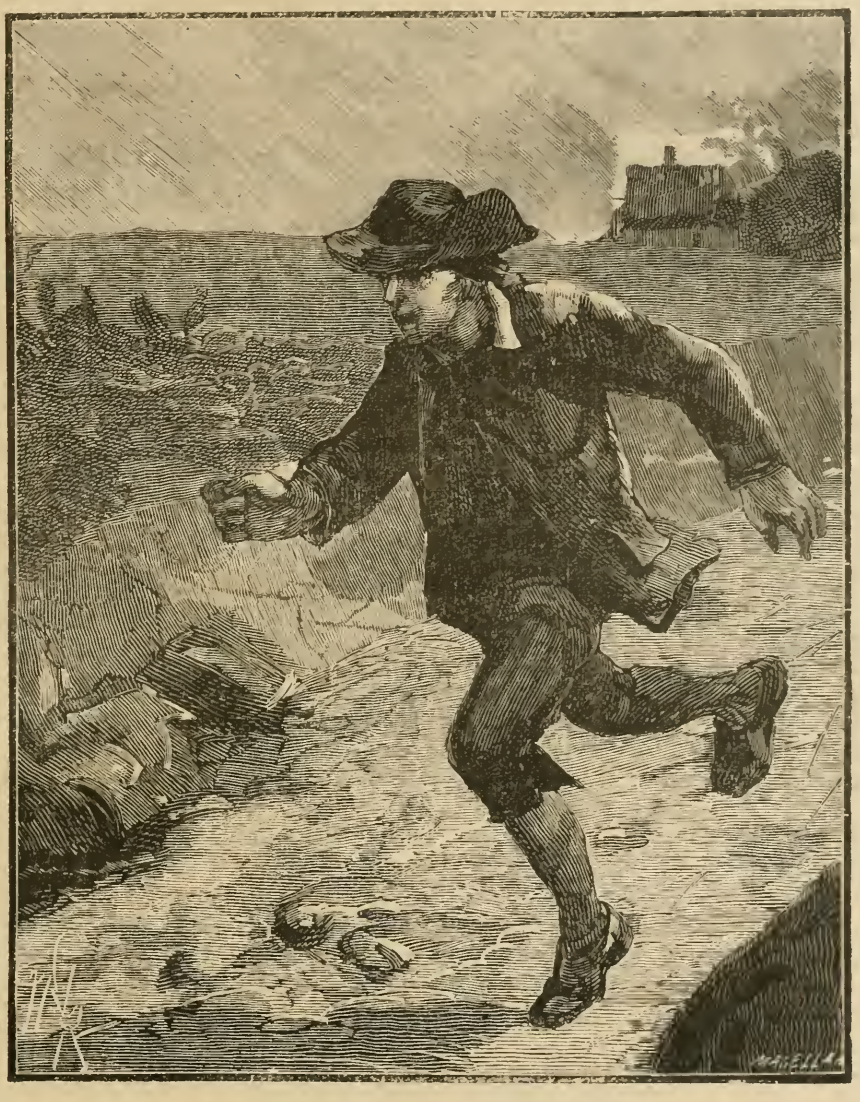
La jeune baronne commençait à être ébranlée.

Elle se rappelait aussi que le passant, quand il était arrivé près d'eux, avait eu un tressaillement.

— Quoi qu'il en soit, reprit tout à coup Norbert, je saurai bientôt à quoi m'en tenir, et si c'est ce bandit, si c'est encore don Ramire...

Et il acheva sa pensée d'un geste menaçant, tandis qu'un éclair terrible faisait étinceler son regard.

Puis ils continuèrent leur chevauchée. Mais ils avaient beau ne plus vouloir songer à cette rencontre, ils sentaient malgré eux leur gaieté les abandonner et leur front s'assombrir.



Le fanandel se mit à courir de toutes ses jambes.

XXXVIII

A LA RECHERCHE D'UNE ARMÉE

Ce passant, ce voyageur, ce pauvre hère qui paraissait si las, si accablé, et sur lequel, pendant un instant, Jeanne n'avait pu s'empêcher de s'attendrir, c'était bien, en effet, l'ancien capitaine des fanandels, c'était bien don Ramire.

Dès qu'il eut disparu au détour du chemin, il s'arrêta,

Il était très pâle et tout saisi.

— Norbert!... Jeanne! murmura-t-il.

Si le jeune baron, l'apercevant de loin, avait tressailli de surprise à sa vue, lui, don Ramire, avait tressailli de peur.

— Si cet homme me reconnaît, je suis perdu! s'était-il dit la tête baissée et en fuyant le regard de Norbert.

Puis, pendant quelques minutes, il avait senti tout son sang se figer dans ses veines.

Maintenant le danger était passé, mais l'ancien chef des brigands en restait tout livide encore.

Au bout d'un moment il avança lentement la tête et jeta un coup d'œil dans le sentier.

Norbert et Jeanne s'éloignaient, toujours de la même allure tranquille.

Pourtant don Ramire ne se sentait pas rassuré.

Il avait senti peser sur lui le regard du jeune baron de Hautvilly, et c'était ce regard qui l'effrayait.

Pendant quelques minutes encore, don Ramire, immobile et le cou tendu, resta les yeux fixés sur les deux jeunes gens qui, toujours de la même allure tranquille, continuaient à s'enfoncer dans le lointain.

Puis brusquement, la route, là-bas, se cacha derrière un épais rideau de verdure, et l'ancien chef des fanandels ne distingua plus rien.

Il reprit alors son chemin, la tête basse toujours, mais la marche beaucoup plus rapide.

Il fit deux ou trois cents pas puis il s'arrêta court.

Maintenant il ne suivait plus le sentier, mais il venait d'entrer dans un petit bois très touffu qui le couvrait de son ombre et le cachait à tous les yeux.

Là, il se laissa tomber au pied d'un arbre, et les jambes étendues, les yeux fermés et la tête appuyée sur sa main, il parut s'endormir.

Mais il réfléchissait.

Décidément, il n'avait pas de chance!

Il avait eu la précaution de changer de costume, il avait eu soin aussi, à mesure qu'il se rapprochait de Hautvilly, de prendre des chemins détournés et d'éviter la grande route, et le hasard, qui semblait conspirer contre lui, venait justement de le jeter en face de Norbert, c'est-à-dire en face de son ennemi de la veille et qui allait devenir aussi son ennemi du lendemain.

« C'est une fatalité! grommela entre ses dents le bandit plein d'une sourde colère. Jusqu'à présent, tout marchait si bien! »

Et il avait, raison, l'ancien chef des fanandels, car depuis qu'il avait quitté l'hôtellerie du *Grand Monarque* tout semblait, en effet, aller à souhait pour la réussite de ses projets

Revenant sur ses pas sans se presser, car il ne cessait d'étudier et d'approfondir le nouveau plan qu'il méditait, il avait bien mis dix à douze jours pour atteindre les environs de Hautvilly, et il n'en était plus qu'à une lieue à peine, lorsque, soudain, il avait eu une très vive surprise.

Dans un lieu d'aspect lugubre et sinistre et tout près d'un ravin très large et qui avait la profondeur d'un abîme, une cabane d'aspect lamentable et tragique aussi s'était dressée devant lui.

Et don Ramire n'avait plus que quelques pas à faire pour arriver en face d'elle quand, tout à coup, il avait laissé échapper un cri de saisissement et de joie.

Un homme venait d'en sortir, un homme que l'ancien chef de brigands reconnaissait bien.

— Tiens, le Borgne! s'écria-t-il. Ah! tudieu, c'est une bonne rencontre!... Je te cherchais...

— Moi, capitaine?

— Toi et les autres... toi et tous mes braves fanandels.

Puis mettant vivement pied à terre:

— Attache mon cheval! ajouta don Ramire...

— Oui, capitaine.

— C'est ici ta bicoque?

— Oui, capitaine

— Et tu es seul?

— Tout seul, comme toujours.

— Entrons, nous avons à causer.

Le cheval lié à un arbre, les deux hommes pénétrèrent dans la cabane.

Rien n'était plus triste et plus misérable que cette demeure. Le plancher était en terre battue, le toit était criblé de larges trous qui laissaient voir le ciel, et les murs craquaient à tous les vents.

D'ailleurs, point de meubles, mais seulement un affreux grabat qu'on entrevoyait dans un angle, un vieux coffre de bois et une cruche dont l'anse était cassée.

— Tu n'habites pas dans un palais, mon brave, fit avec un sourire don Ramire, et j'en connais qui sont mieux logés que toi...

Il fit une courte pause puis il ajouta:

— Les barons de Hautvilly, par exemple, et M. de Beauval, pour ne parler que de ceux-là.

Un éclair avait brillé dans l'œil du Borgne.

— Oh! ceux-là sont riches, dit-il les dents serrées, ceux-là sont des seigneurs, tandis que nous ne comptons pas, nous autres, nous sommes moins que leurs chiens!...

— Très bien! pensa don Ramire à qui cette colère plaisait. S'ils sont tous ainsi, je crois que je n'aurai pas beaucoup de peine à retrouver mes fanandels.

Pourtant il cherchait autour de lui un siège pour s'asseoir; puis, comme il n'en trouvait pas, il se laissa tomber sur le coffre, et croisant les bras:

— Avoue que tu ne m'attendais pas? reprit-il.

— Oh! ça, c'est vrai, capitaine, répondit vivement le Borgne.

— Tu me croyais donc mort?

— Non. Mais on disait que vous vous étiez enrichi dans le pillage des châteaux et que l'on ne vous reverrait plus.

— On me calomniait, mon cher, et la preuve encore, c'est que je viens venger notre défaite!...

— Vous venez pour recommencer la guerre?

— Oui.

— La guerre aux châteaux?

— Oui, la guerre aux seigneurs! la guerre à vos maîtres! la guerre à vos bourreaux! s'écria avec force don Ramire. Mais trouverai-je encore la petite armée qu'il me faut? mais aura-t-on encore confiance en moi? mais consentira-t-on à me suivre?

— Moi je vous suivrai, capitaine! s'écria-t-il avec enthousiasme.

— Oh! toi, je ne doute pas... Je sais que tu étais un de mes plus vaillants et de mes plus intrépides compagnons... Mais les autres?

— Les autres feront comme moi...

— En es-tu sûr?

— J'en réponds, capitaine. A cette heure, ils se cachent et tremblent encore, mais ils sont pleins de colère et de rancune, et qu'on leur dise: L'heure est venue de prendre notre ravanche; l'heure est venue de venger ceux des nôtres qui ont été perdus, et vous les verrez tous accourir...

— Je l'espérais aussi, dit don Ramire, et il n'y a pas encore une heure que je pensais à toi et que je me disais: Si le Borgne n'est pas mort, et que je le retrouve, peut-être voudra-t-il prévenir nos amis...

— Je m'en charge, capitaine.

— Et que leur diras-tu?

— Ce que vous voudrez bien leur faire dire.

— Attends! fit vivement l'ancien chef des fanandels.

Il venait de se lever et les mains croisées derrière le dos, il se mit à marcher de long en large.

Tout à coup son regard rencontra une petite fenêtre au fond de la cabine.

Il s'en approcha et jeta un regard au dehors.

Il avait sous les yeux le ravin.

Pendant un instant encore don Ramire demeura silencieux, puis enfin se retournant vivement:

— Hé, camarade! appela-t-il.

— Capitaine?

— Approche.

Le fanandel venait déjà d'obéir.

— Je cherchais un lieu sûr où nous réunir, reprit don Ramire, et je viens d'apercevoir ce ravin auquel je ne pensais plus... Du diable si la maréchaussée se hasarde par là!...

— En effet, capitaine, dit le Borgne en riant.

— Mais je ne vois pas si l'on pourrait y descendre.

— Oh! certainement, capitaine. Il y a des chemins que je connais et que mes amis connaissent aussi.

— Alors, c'est parfait, dit le chef des fanandels. Tu leur donneras rendez-vous ici...

—Bon!

— Pour ce soir...

— Bien!

— A minuit.

— Soit!

— Pendant ce temps, moi je vais me rendre à Hautvilly?

— A Hautvilly?

— Oui, car c'est par là, c'est par le château des deux barons que nous commencerons...

— Oh! ce sera une belle danse! s'écria le Borgne dont le regard s'illumina d'un éclair de joie sinistre.

— Oh! pour ça, tu peux t'en rapporter à moi! dit don Ramire dont le visage prit soudain une effrayante expression de menace. Je veux qu'on promène le feu partout!... qu'on brûle tout!...

— Tout?... tout ce qu'on ne pourra pas emporter, capitaine!

— Bien entendu!

— Mais pourquoi voulez-vous aller à Hautvilly?..

— Je veux y faire une reconnaissance.

— Une reconnaissance?

— Je veux tâcher de savoir si l'on se tient sur ses gardes et si l'on se méfie encore...

— Non, capitaine, répondit vivement le Borgne, les barons sont maintenant complètement rassurés, et il en est de même de M. de Beauval, de M. de Nérée et de tous les autres...

— C'est ce que je saurai... Et je veux me rendre compte aussi de ce qui se passe dans le pays... je veux savoir si les gendarmes sont toujours par là ou à Chennevière.

— Les gendarmes! Ils sont bien tranquilles, aussi maintenant... Mais il y a quelques jours, vous en auriez rencontré partout...

— Ils traquaient encore les fanandels?

— Non, capitaine, ils cherchaient Choquart.

— Choquart?

— Il a tué un des gardes du château de Hautvilly.

— Bravo! s'écria don Ramire. Ça fait toujours un ennemi de moins.

— C'est ce que j'ai pensé, ricana le Borgne.

— Maintenant, mon brave, reprit le capitaine, il faut que tu me rendes un service.

— Un service?

— Oh! ne t'effraie pas, ce n'est pas à ta bourse que j'en veux...

— Heureusement pour vous, dit le fanandel.

— Mais c'est ce costume qui me gêne.

— Oui, je comprends.

— Si je me risquais ainsi à Hautvilly, je ne manquerais pas d'être reconnu.

— Et pendu!

— Comme tu dis. Or, n'as-tu pas une autre défroque que celle que tu portes?...

— Une autre défroque. J'ai des haillons.

— Qu'importe!

— Mais vous n'en voudrez pas.

— Montre toujours.

— Oh! je veux bien.

Et le Borgne ouvrant le coffre en tira des vêtements usés jusqu'à la corde.

C'étaient bien, comme il venait de le dire, de véritables haillons.

— Tu n'as pas mieux? dit en riant don Ramire.

— Non, capitaine, c'est tout. La plus belle fille du monde...

— Oui, je sais. Il faut bien que je m'en contente.

Et lestement l'ancien chef des fanandels avait mis habit bas. Dix minutes après, il n'était plus un élégant gentilhomme, mais le pauvre diable et le vagabond que devaient rencontrer quelques heures plus tard Norbert et Jeanne.

Puis il se mit à fouiller du regard autour de lui.

— Que cherchez-vous, capitaine? demanda le Borgne.

— Un bâton.

— Voici le mien.

Et le fanandel alla prendre près de son grabat une énorme trique qu'il passa à don Ramire.

— A présent, il s'agit de mon cheval.

— Je n'ai pas d'écurie, capitaine, dit en riant le fanandel.

— Mais tu as ta cabane...

— Oui A votre service.

— Entre-le.

— Oui, capitaine.

Le Borgne détacha le cheval et l'installa sous son toit.

— C'est bien! dit don Ramire. Maintenant, mon brave, tu sais ce qu'il nous reste à faire... Moi je vais à Hautvilly et toi...

— Moi vers les nôtres.

— Et bonne chance!

— Bonne chance, capitaine.

Et le fanandel se mit à courir à toutes jambes.

Cependant les heures s'écoulaient et don Ramire, toujours caché dans le bois de Hautvilly, continuait à méditer et à réfléchir.

D'abord il se dit qu'il serait peut-être prudent de ne pas pousser plus loin sa reconnaissance et de regagner au plus tôt la cabane du Borgne.

Car si Norbert l'avait reconnu; si, dans ce vagabond qui passait, le jeune baron avait deviné et flairé don Ramire, il était bien certain qu'on n'allait pas manquer de se mettre à sa poursuite.

— Je crois que je ferais bien de détaler, pensa-t-il.

Puis, pensant aux fanandels, il se demanda ce qu'il allait leur dire le soir.

Ceux-ci, exaspérés et furieux, mais surtout alléchés par le riche butin qu'ils espéraient, allaient vouloir se ruer sur-le-champ sur les châteaux.

Par quel moyen les retiendrait-il?

Leur parlerait-il de la rencontre qu'il avait faite et leur ferait-il connaître ses craintes?

Don Ramire alors hochait la tête et se disait qu'il serait bien maladroit de leur avouer la vérité.

En effet si les fanandels apprenaient que leur chef avait peut-être été reconnu, ils l'abandonneraient et ne voudraient plus marcher.

Ils se diraient, ce qui d'ailleurs était très juste, que leur attaque contre les châteaux

ne pouvait réussir que par surprise, mais que du moment où ceux-ci étaient prévenus par la présence le don Ramire dans le pays, ils devaient être bien gardés et bien défendus, que se jeter sur eux c'était risquer follement et inutilement sa tête.

« Non, non, je me tairai, se dit don Ramire, et je trouverai un prétexte pour les retenir... Je leur parlerai d'un plan que je combine... je leur dirai que j'ai un moyen infaillible pour que rien ne nous échappe, ni les seigneurs, ni leurs biens... Et comme ce sont de pauvres brutes, ils me croiront...

« Alors, pendant ce temps, j'aviserai...

« Si Hautvilly continue à rester calme, s'il n'y a pas entre les seigneurs des conciliabules dont je serai certainement au courant, et si les gendarmes qui ont enfin disparu ne reparaissent pas, c'est que Norbert ne m'a pas reconnu et que l'on ne se doute de rien.

« Alors, assaut et branlebas!... Tout flambe!... Je garnis mes poches, je me refais une petite aisance, et je décampe au plus tôt pour redevenir un honnête homme...

« Si, au contraire, je m'aperçois qu'on se méfie... si je vois que j'ai des chances de laisser ma tête dans le bagarre... oh! alors, je lâche les fanandels, je lâche tout!... et je vais chercher un pays plus hospitalier, un coin où l'on puisse encore tenter un bon coup sans trop de danger. »

Ces réflexions faites, don Ramire sortit enfin du bois.

Mais il fallait le voir s'avancer!

A chaque minute, à chaque seconde, il s'arrêtait, l'oreille au guet, ses yeux effarés fouillant autour de lui.

Puis, quand il s'était assuré qu'il s'était trompé, qu'il n'avait rien entendu et que personne n'était là, il se remettait à marcher d'un pas de plus en plus rapide, jusqu'au moment où, effrayé de nouveau, il s'arrêtait encore, tout tremblant et tout blême.

Il était déjà nuit noire, nuit profonde quand il atteignit enfin la cabane du Borgne.

Le fanandel n'était pas encore rentré et l'on n'entendait d'autre bruit dans la masure pleine d'obscurité que le souffle du cheval qui parfois frappait le sol du pied.

Don Ramire, en tâtonnant, trouva enfin le coffre sur lequel il s'assit.

Il avait en ce moment de très sombres pensées.

Tantôt il se disait :

— Pourquoi m'embarquer encore dans cette aventure?... Ne ferais-je pas mieux de ne jamais remettre les pieds à Hautvilly et d'aller chercher fortune ailleurs?...

Puis tantôt :

— Oui, mon escarcelle est vide!... Je n'ai plus rien, plus une obole, je suis gueux comme Job!... D'ailleurs, je ne trouverai jamais nulle part une aussi bonne aubaine qu'ici... Que le coup réussisse, et c'est une fortune que j'empoche!...

Mais lui, qui faisait le brave devant les fanandels, il était plus hésitant et plus tremblant qu'une femme.

Était-ce le farouche silence qui régnait autour de lui? Était-ce la profonde obscurité dans laquelle il était plongé? Toujours est-il qu'il avait beau faire, ses pensées devenaient de moins en moins gaies et il ne pouvait, par instants, se défendre de sinistres pressentiments.

Et, chose étrange, lui qui n'y pensait jamais, il songeait à Cartouche en ce moment-là.

L'ombre qui l'enveloppait se faisait tout à coup lumineuse, et l'ancien *daron*, dont le nom seul remplissait encore d'épouvante, le Roi des voleurs lui apparaissait couché sur la roue.

Et le front en sueur, défait et frissonnant, don Ramire croyait entendre la lourde barre de fer s'abattre, le bruit sec des membres qui se rompaient, des os qui se brisaient.

Et il se sentait plein de vertige, plein d'effroi, car il se disait que cet horrible supplice-là, que cette affreuse torture l'attendait aussi peut-être!

Puis il se mit à ricaner sourdement et ironiquement.

— Allons donc! s'écria-t-il à voix haute.

Et il releva son front pâle. Il semblait braver et défier la justice. Comme tous les criminels que l'échafaud attend un jour ou l'autre, il avait l'orgueilleuse pensée que l'expiation n'était pas faite pour lui.

— Oh! les juges, les tourmenteurs, les bourreaux! ricana-t-il de nouveau. Ils ne m'ont pas encore!... Et puisque je suis ici, j'y reste!... Il faut de l'or!... non plus seulement une rançon, non plus seulement cinq cents louis, mais tout l'or du seigneur de Beauval, mais tout l'or des seigneurs de Hautvilly.

Et soudain le bandit tressaillit, dressa l'oreille.

Dans la solitude qui l'entourait, un bruit de pas venait de se faire entendre.

Mais don Ramire se remit presque aussitôt.

Il se ressouvint du fanandel.

— Le Borgne!... c'est le Borgne! murmura-t-il.

Et il n'avait pas encore achevé sa pensée que la porte de la cabane s'ouvrait toute grande sous un violent coup de poing.

C'était, en effet, le Borgne.

Malgré les ténèbres qui cachaient don Ramire, il l'aperçut du premier regard.

— Déjà? s'écria-t-il.

— Oui. Et je t'attendais.

— Je n'ai pas perdu mon temps... je suis éreinté, je n'ai plus de souffle...

— As-tu de la lumière?

— Oui.

— Allume-la. Il fait noir ici comme dans l'enfer...

Le fanandel s'empressa d'allumer une petite lampe de fer qui ne jeta dans la cabane qu'une pâle et triste clarté de veilleuse.

— La flamme pourrait être plus vive, reprit ironiquement don Ramire, mais enfin on voit à qui l'on parle.

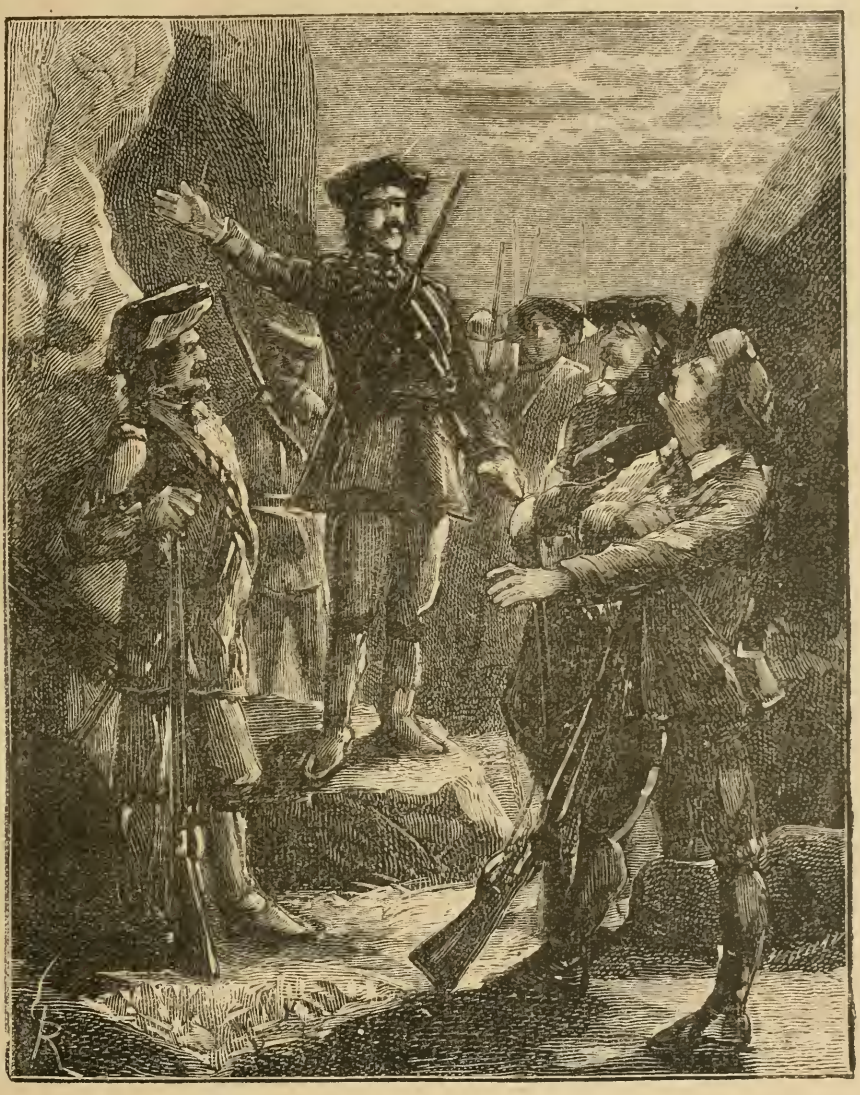
Le Borgne avait dû aller très loin et longtemps courir, car ses souliers et ses vêtements étaient blancs de poussière et il paraissait, en effet, hors d'haleine.

— Souffle! souffle, mon brave! dit le capitaine. Nous causerons après.

Le fanandel, sans mot dire, venait de se laisser choir lourdement sur le coffre, à côté de don Ramire.

Celui-ci l'examinait.

C'était un homme très jeune encore, à peu près de l'âge de Choquart, mais s'il avait un front bas comme l'idiot, son regard, en revanche, était plein de finesse et de ruse.



Le rendez-vous de minuit.

Très grand et de la maigreur d'un squelette, on aurait pu croire qu'il avait de la peine à se tenir sur ses jambes trop longues.

Mais on se serait singulièrement trompé :

Ce garçon, qui ne paraissait pas plus fort qu'un enfant, était doué d'une vigueur herculéenne

Pillard et voleur comme Choquart, il était aussi braconnier, et on l'appelait le Borgne parce qu'après une rencontre avec deux gendarmes il n'avait pu se tirer de leurs mains qu'après avoir eu un œil crevé.

— Es-tu remis? dit don Ramire.

— Oui, capitaine... Mais j'avais besoin de me reposer un peu, car j'ai fait du chemin...

— Eh bien!

— Eh bien, c'est fait.

— Nos amis sont prévenus?

— Tous?

— Par toi?

— Presque tous par moi, mais quelque-uns aussi par d'autres...

— Par qui? fit vivement l'ancien *daron* qui fronça les sourcils.

— Oh! par des hommes aussi sûrs que moi, capitaine, s'empressa de répondre le Borgne, par des hommes qui sont aussi des nôtres...

— Et tout le monde sera là?

— Tout le monde.

— A minuit?

— A minuit.

— Quelle heure est-il?

— Environ dix heures.

— Nous aurions le temps de souper, fit en souriant don Ramire.

— Oh! ce n'est pas le temps qui nous manque, capitaine, fit le fanandel en souriant à son tour.

— C'est le reste?

— Hélas!... j'ai le ventre dans les talons... Je n'ai mangé que quelques fruits que j'ai trouvés sur ma route...

— Alors, attends, mon brave.

Et don Ramire s'approcha de son cheval et prit un petit paquet, qui pendait à sa selle.

Le Borgne était devenu pâle de joie.

— Des provisions! s'écria-t-il.

— Oh! peu de chose, répondit le capitaine, des restes... mes économies.

Il ouvrit le paquet et en tira la moitié d'un petit jambon.

Le fanandel était tombé en extase.

— Ça doit être bon, ça! dit-il.

— Peuh! fit dédaigneusement don Ramire de l'air d'un homme qui est habitué à faire bonne chère. Mais enfin quand on n'a pas autre chose, on s'en contente...

Puis il sortit aussi du paquet un gros morceau de pain blanc.

Le Borgne, qui n'avait jamais vu de ce pain-là que dans ses rêves, battit des mains de joie.

— Ah! quel festin!... quel festin! murmura-t-il.

Pendant ce temps, l'ancien chef des fanandels posait le jambon et le pain sur le coffre.

Puis il ajouta :

— Mais ce n'est pas tout.

— Comment!

— Il manque encore quelque chose.

— Quelque chose, capitaine!

— Tu n'aurais pas, par hasard, un ou deux bons vieux flacons dans la cave?

— Du vin!

— Oui, du vin?

— Ah! capitaine, vous en demandez trop.

Mais don Ramire haussait les épaules, et très froid, très digne :

— Eh bien, moi, j'en ai, dit-il.

Pour le coup, le Borgne faillit tomber à la renverse.

— Du vin?... du vin? bégaya-t-il.

— Oui, mon cher!... Et du bon!... Tu vas voir!

Don Ramire à présent glissait les mains dans ses fontes et en retirait deux petites bouteilles plates.

— Le voilà! reprit-il fièrement. Et regarde!... Hein, quelle couleur!... du rubis!...

Le fanandel était si saisi qu'il ne pouvait plus dire un mot, mais il pensait, l'air idiot :

— Du pain! du vin! du jambon!

— A table! à table! cria le capitaine en s'asseyant sur le coffre.

Le Borgne ne s'était pas fait prier. D'un bond il venait de s'asseoir à son tour et il dévorait déjà à belles dents.

— Je n'aime jamais à être pris au dépourvu, reprit don Ramire la bouche pleine. Je me suis procuré ces victuailles dans la dernière ville que j'ai traversée...

Et comme le Borgne n'avait jamais eu d'autre verre que le creux de sa main, ils se repassèrent le flacon et burent fraternellement au goulot.

Le fanandel n'était plus pâle, mais très rouge et ses yeux brillaient d'un étrange éclat.

— Capitaine! s'écria-t-il avec enthousiasme, c'est entre nous à la vie à la mort!

— Pardieu, je l'espère bien! répondit celui-ci en riant.

Puis comme il avalait la dernière bouchée, il se leva vivement, disant:

— Il ne doit pas être loin de minuit... Dépêchons!

— Oui, capitaine.

— Mes habits!

Le fanandel courut prendre dans un coin les habits que don Ramire avait quittés le matin, et bientôt celui-ci débarrassé de ses haillons de vagabond reparut dans son brillant costume de seigneur.

— Et maintenant, au ravin! s'écria-t-il.

— Au ravin?

— N'est-ce pas là où nos amis doivent se rendre?

— C'est juste.

— Conduis-moi donc.

— Venez, capitaine!

Et ils s'élancèrent hors de la cabane.

Mais ils n'avaient pas fait deux pas, que don Ramire levait la tête et regardait le ciel.

— Pas une étoile! dit-il.

Et il ajouta:

— Il fait noir comme dans un four... C'est bien la nuit qu'il nous faut...

Cependant trois ou quatre fois déjà il avait trébuché.

—En attendant qu'on me rompe les quatre membres en place de Grève, je vais me rompre le cou ici, dit-il en ricanant.

Le fanandel venait de lui prendre la main.

— Voici le petit chemin qui descend, dit-il. Attention!

C'était un chemin très étroit et d'une rapidité vertigineuse. Don Ramire, qui glissait à chaque pas, s'emportait en jurons terribles.

— Joli trajet, dit-il. Est-ce encore long?

— Nous en avons encore pour cinq bonnes minutes.

— Que la peste t'étouffe!

— Ne parlez pas, capitaine... Méfiez-vous!

Et ils continuaient à descendre très lentement, tandis qu'on entendait tomber au fond de l'abîme les cailloux qui se détachaient sous leurs pieds.

Et à mesure qu'ils descendaient, le chemin devenait de plus en plus étroit et de plus en plus rapide.

— Nous aurions dû choisir un autre endroit, grommela encore don Ramire.

— Nous y sommes, capitaine, répondit le Borgne.

En effet, il ne leur restait plus que quelques pas à faire pour arriver au fond du ravin.

— Halte! cria enfin le Borgne.

— Enfin! soupira don Ramire. Maintenant nous n'avons plus qu'à attendre.

Il s'assit sur une pierre, tandis que le fanandel allumait une torche de résine dont il avait eu soin de se munir.

XXXIX

LE RENDEZ-VOUS DE MINUIT

La lueur vacillante de la torche éclairait cette partie du ravin d'un reflet sinistre.

Don Ramire regardait autour de lui et il n'apercevait que des pierres, des ronces et des branches d'arbre emportées et jetées là par les ouragans.

Certes, le chemin qu'il venait de parcourir ne lui paraissait pas des plus commodes, mais il était obligé pourtant de reconnaître que nul endroit n'était plus propice pour conspirer.

Puis, comme il gardait le silence, le Borgne, qui venait de fixer sa torche entre deux grosses pierres, dit timidement:

— J'aurais bien pu faire de la lumière pour descendre, mais peut-être auriez-vous eu le vertige, capitaine...

Don Ramire ne bougea pas et continua à garder le même silence, comme s'il ne l'avait pas entendu.

Il retombait dans ses réflexions et pensait aux fanandels qui n'allaient pas tarder à paraître.

Il voulait bien leur faire un beau discours et une belle harangue pour chauffer leur enthousiasme, mais il ne voulait pas se laisser déborder par eux.

— Ils seraient capables de courir sur-le-champ à Hautvilly ! se dit-il. Pas de bêtise !... Tâchons d'être adroit...

Et comme il ruminait toujours, il eut tout à coup un tressaillement de surprise.

— La main de Borgne venait de se poser doucement sur son épaule.

— Capitaine ? fit-il vivement.

— Qu'est-ce donc ?

— On vient !

— Les nôtres ?

— Oui, les nôtres !... Oh ! ce ne sont pas les gendarmes, vous pouvez en être sûr !..

Puis, levant la main comme pour montrer le haut de l'abîme :

— Ecoutez, capitaine ! reprit-il. Entendez-vous ?

— Oui ! oui ! répondit don Ramire.

Mais il n'entendait rien; car il n'avait pas l'ouïe aussi fine ni aussi exercée que le Borgne. Pourtant il était bien certain que celui-ci ne se trompait pas et que des gens descendaient vers eux, car des pierres ne cessaient de pleuvoir dans le ravin.

Et brusquement le bruit grandit, se rapprocha, puis des ombres surgirent, des ombres apparurent.

C'était un groupe de fanandels qui accouraient et qui tous avaient retrouvé pour la circonstance le fusil qui leur avait servi dans l'ancienne guerre contre les châteaux.

Tous se précipitèrent d'un bond vers leur chef, criant d'une seule voix :

— Vive don Ramire !... Vive le capitaine !... Mort aux seigneurs !

Mais don Ramire les avait apaisés d'un mot et d'un geste :

— Silence ! fit-il, attendons nos amis...

Mais ils n'eurent pas longtemps à attendre. A chaque instant d'autres bandes d'hommes accouraient dans le ravin, et tous très pâles, très exaltés et brandissant leurs armes, criaient à leur tour :

— Vive notre capitaine !... Guerre aux châteaux !...

— Est-ce que tout le monde est là ? dit enfin don Ramire, la voix grave.

Il y eut un silence pendant lequel tous les fanandels semblèrent se compter du regard, et le Borgne, qui avait parcouru les rangs, dit :

— Oui, capitaine, tous nos amis sont là.

— C'est bien, répondit don Ramire.

Tous les fanandels à présent formaient un immense cercle autour de lui et du Borgne qui élevait sa torche dans sa main.

Le regard du capitaine allait de l'un à l'autre de ces hommes, et ils avaient dans les yeux un tel éclair homicide, on sentait qu'ils avaient une telle soif et une telle fièvre de carnage, qu'il n'était pas douteux qu'il ne dépendait que de lui de les mener très loin.

Il y eut donc un long moment de silence, puis enfin don Ramire prit la parole avec un accent solennel :

— Compagnons, s'écria-t-il, je vous remercie d'être accourus au rendez-vous que vous avait donné votre ancien capitaine... Mais avant de vous expliquer plus longue-

ment ce que j'attends de vous, je veux être certain qu'aucun d'entre vous n'a gardé contre moi un soupçon qui m'offense.

— Non, non, capitaine ! clamèrent d'une seule voix les fanandels.

— Paix !...laissez-moi finir ! interrompit don Ramire toujours très digne et très noble. J'ai appris qu'on avait murmuré après ma disparition et qu'on l'avait attribué à des motifs qui me blessent. Les uns ont dit que j'étais un lâche et que je m'étais enfui parce que je craignais la mort...

Don Ramire haussa les épaules, puis s'écria .

— Non, je ne crains pas la mort !... si je la craignais je ne serais pas ici... si je la craignais je ne serais pas en ce moment au milieu de vous !

Un frémissement courut dans les rangs des fanandels.

Quelques-uns battirent des mains.

D'autres crièrent encore :

— Vive notre capitaine !... Vive don Ramire .

Celui-ci, les bras croisés, souriait.

Il attendit que le calme fût revenu, puis la voix toujours aussi solennelle et aussi vibrante, il continua :

— D'autres ont prétendu que j'étais un égoïste... Ils m'ont accusé d'avoir abandonné mes amis pour aller jouir en paix de mon butin... Eh bien, camarades, si parmi vous il y en avait encore un qui eût cette pensée-là, s'il y en avait encore un qui n'eût pas confiance en moi, continua leur ancien capitaine, qu'il sorte des rangs et qu'il le dise !...

Don Ramire, qui jouait très bien son rôle, venait, en prononçant ces dernières paroles, de relever la tête et de prendre l'attitude d'un homme indigné.

Les fanandels s'étaient regardés, mais pas un n'avait soufflé mot.

Don Ramire eut encore un sourire, mais cette fois un sourire ironique.

— Je vois, dit-il, qu'on a compris que l'on me calomniait... je constate avec plaisir que l'on a fini par me rendre justice...

— Oui ! oui ! répondit on de toutes parts.

Cependant un des fanandels venait d'élever la voix.

— Capitaine ! dit-il.

— Parle !

— Nous t'avons écouté... nous venons de te prouver que nous avions toujours confiance en toi... Maintenant qu'as-tu à nous dire ?

— Écoutez ! fit à voix basse don Ramire.

Tous s'étaient vivement rapprochés, resserrant le cercle autour de lui.

La torche, dont la flamme montait très haut, éclairait de ses lueurs sanglantes cette scène étrange.

— Camarades, dit le capitaine, vous m'avez tous vu à l'œuvre et vous savez comment j'ai traité les châteaux de vos seigneurs...

Il y eut des rires de joie parmi les fanandels.

— Vous vous souvenez du beau feu de Nérée ?... Comme cela flambait bien !... C'était plus beau que le soleil !...

Les rires redoublèrent.

— C'était déjà la guerre, reprit vivement don Ramire, mais ce n'était que la guerre

aux châteaux... Mais aujourd'hui je ne me contenterai plus de si peu, aujourd'hui il me faut davantage. Nous ferons bien encore la guerre aux châteaux, mais nous la ferons aussi à leurs maîtres, nous la ferons aussi aux seigneurs !...

Une longue clameur lui coupa la parole :

— A mort le comte de Nerée !...

— A mort le seigneur de Beauval !

— A mort les barons de Hautvilly !

— A mort tous les gentilshommes !...

— Oui, à mort ! s'écria don Ramire la voix vibrante. Oh ! vous pouvez être tranquilles et je vous promets que vous serez contents de moi !... Pas de grâce !. .

— Non ! non !

— Pas de quartier !

— Tous pendus !

— Et si vous voulez m'en croire, camarades, nous commencerons par celui qui a pendu les nôtres, nous commencerons par le comte de Nérée...

— Oui ! oui ! le comte d'abord ! le comte le premier ! cria-t-on.

— Je veux accrocher moi-même sa tête à la porte d'honneur de son château.

Il y eut encore une explosion de rires et des trépignements d'enthousiasme.

— Car nous avons été trop bons, trop doux...Nous avons eu des faiblesses... J'aurais dû brûler Beauval !

— Parfaitement ! cria le Borgne.

— Cette fois, nous le brûlerons... Cette fois, je veux que votre revanche soit complète et que l'on se souvienne longtemps des compagnons de don Ramire...

— Et quand partons-nous ? demanda un fanandel. Tout de suite ?

— Oui, tout de suite ! tout de suite ! répondirent cent voix.

Le Borgne dit:

— Jetons-nous d'abord sur Hautvilly, nous verrons après.

Cette idée souriait aux fanandels.

En effet, le château de Hautvilly n'était pas loin.

On n'avait qu'à y courir sur-le-champ et demain l'on serait riche.

— A Hautvilly !.., à Hautvilly ! répétèrent-ils tous.

Et l'œil enflammé, la face pâle, ils allaient se précipiter hors du ravin, quand don Ramire, qui commençait à ne pas être rassuré, leur fit signe de s'arrêter.

— Ah çà, s'écria-t-il, est-ce moi qui commande ici ?

Tous le regardèrent, mais pas un n'osa protester.

— A Hautvilly cette nuit, n'est-ce pas ? en campagne sur l'heure ? reprit le capitaine avec un accent ironique. Vous êtes fous... vous êtes des enfants... Mais moi j'ai une idée, j'ai un plan...

Tous le regardaient très étonnés

Quelqu'un demanda hardiment :

— Quelle idée ? quel plan, capitaine ?

Don Ramire fut assez embarrassé par cette question, car il n'avait pas prévu que l'on oserait l'interroger.

Cependant il ne se déconcerta pas trop, et ce fut de l'air le plus naturel du monde qu'il répondit:

— Vous me demandez quel plan? Je ne puis pas vous le faire connaître en détail, car je l'étudie, je le médite encore... Ainsi qu'il vous suffise de savoir que s'il réussit — et il réussira, pardieu! — il nous permettra de frapper un grand coup et de nous emparer en même temps et à la même heure — vous m'entendez bien, à la même heure! — non seulement du château de Hautvilly, mais encore du domaine de Beauval et de la seigneurie de Nérée...

Il se mit à rire, regarda tout le monde bien en face, puis il ajouta avec aplomb:

— Eh bien, camamarades, que pensez-vous de ce coup de filet?

Les autres le regardaient avec admiration, et si quelques-uns n'étaient pas contents, du moins n'osaient-ils plus le laisser paraître.

— Donc, si vous voulez m'en croire, reprit vivement don Ramire, que chacun cette nuit rentre chez soi... Mais tous debout à mon premier appel... Voilà la consigne.

Et d'un geste il les congédiait.

— Allez, camarades, au revoir!... à bientôt!...

Mais un fanandel qui avait des cheveux blancs venait de faire vivement quelques pas pour se rapprocher de lui.

— Capitaine, fit-il, la voix sourde et l'œil étincelant de colère, nous parlions tout à l'heure de ceux des nôtres qui ont été pendus par le comte de Nérée...

— Eh bien, mon brave?

— Eh bien, l'un de ceux-là était mon fils!... Vous me comprenez, n'est-ce pas? vous comprenez que ma vengeance n'a pas le temps d'attendre...

— Compte sur moi.

- Et moi, capitaine, dit un jeune homme qui venait de s'avancer à son tour, j'avais un frère et ce frère a été sabré par les dragons...

— Et tu veux le venger aussi?

— Il me faut une vie pour la sienne!

— Tu l'auras! dit don Ramire... Mais partez... Rentrez tous dans vos demeures avant le jour... Et bonne nuit, camarades!

Un quart d'heure après, le ravin était redevenu désert.

XL

HAUTVILLY DORT

Quelques jours s'étaient écoulés, et Norbert, de même qu'il avait presque oublié Choquart, avait fini par oublier aussi l'étrange rencontre qu'il avait faite.

— Arme-toi, c'est l'heure ! criait le Borgne.

D'ailleurs, il faut bien le dire, quand le jeune gentilhomme avait raconté cette aventure, il n'avait trouvé autour de lui que des incrédules.

Don Ramire revenant à Hautvilly, même travesti et déguisé, cela devait naturellement paraître invraisemblable à tout le monde.

C'était d'abord à son père, qu'au retour de sa promenade avec Jeanne, Norbert avait fait part de son étrange rencontre.

Mais le vieux baron ne l'avait même pas laissé achever, et sursautant d'étonnement :

— Ah çà,! qu'est-ce que tu me racontes là? s'était-il écrié dans un grand éclat de rire, Mais c'est de l'hallucination, mon cher, de la folie, tout simplement...

— Pourtant je vous assure...

— Quoi?... que tu as vu don Ramire?

— Il me semble...

— Que tu as vu ce gueux, ce coquin, ce misérable?...

— Oui, j'ai cru le voir.

— Allons donc!... Folie, te dis-je! pure folie!...

Et le vieux baron de Hautvilly s'était mis à rire de plus belle, puis passant les mains sur les épaules de son fils, il avait vivement ajouté:

— Voyons, mon cher Norbert, donne-toi donc la peine de réfléchir un peu... Tu ne sais donc pas ce que c'est que cet homme?

— Je sais que c'est un lâche! dit avec force Norbert.

— Oui, le dernier des lâches!... Oh! si c'était un de ces bandits qui dans leurs coups de main risquent le tout pour le tout, un de ces sinistres aventuriers qui ont le courage de leurs crimes et qui savent quand il le faut, exposer leur peau et jouer leur tête, peut-être te parlerais-je autrement.

« Je te dirais alors : » Qui sait? Peut-être as-tu raison et nous ferons bien de nous méfier et de nous tenir sur nos gardes. »

Mais quand il s'agit de don Ramire... de ce coquin plus poltron qu'un lièvre... non, non, je ne puis te croire et ta rencontre me fait rire!...

Et le baron venait, en effet, de se reprendre encore à rire, ajoutant :

— Non, je vois bien que tu n'as pas pris la peine de réfléchir... Don Ramire!... Le vois-tu à lui tout seul faire le siège de notre château, emporter d'assaut nos murs et nous dicter ses lois!...

— Comment, tout seul, mon père?

— Mais certainement, mon fils!... Autrefois, don Ramire a bien pu jeter la terreur dans ce pays, incendier le château de votre ami le comte de Nérée et enlever comme ôtage M^me^ de Beauval, mais alors, je te le répète, il n'était pas seul, il avait avec lui une troupe de malfaiteurs, une bande de voleurs...

— Les fanandels...

— Oui, les fanandels!... Mais aujourd'hui il n'y en a plus, des fanandels!...

— Qu'en savons-nous? fit Norbert. On ne les a pas tous pendus...

— Non, pas tous, mais ceux à qui l'on a fait grâce se sont d'eux-mêmes dispersés, d'eux-mêmes exilés, et ceux qui sont restés dans le pays se cachent si bien dans leurs repaires qu'ils n'oseront jamais en sortir...

Puis, frappant gaiement sur les épaules de son fils, le vieux gentilhomme ajouta :

— Donc, mon cher ami, nous pouvons être parfaitement tranquilles; donc Hautvilly peut continuer à dormir sur ses deux oreilles, c'est moi qui te le dis!...

Et cette incrédulité du père de Norbert avait été partagée par M. de Beauval.

Pourtant, celui-ci, aux premiers mots du jeune baron, n'avait pu s'empêcher de tressaillir.

— Diable! don Ramire ici! s'était-il écrié, tandis que la belle Octavie, qui déjà se voyait encore la proie du bandit, devenait plus blanche qu'un linge.

Mais il s'était vite remis, et comme le baron de Hautvilly, il avait fini par dire :

— Non, c'est impossible, don Ramire est trop lâche!... Et puis il n'y a plus de fanandels...

Quant au comte de Nérée, il s'était presque fâché contre Norbert.

— Ne me donnez pas une fausse joie, baron! s'était-il écrié le front livide et l'œil plein de flammes. Ce misérable reviendrait nous braver encore!... J'aurais peut-être la chance inespérée de pouvoir le châtier et le punir!... Oh! non, ne me dites pas cela, baron!... Non, vous vous êtes trompé et cet homme est loin, cet homme m'échappe pour toujours!...

Et tous les traits horriblement contractés et de plus en plus blême et frémissant, le comte de Nérée, qui nourrissait contre don Ramire une haine implacable et terrible, montrait à Norbert la plus haute tour de son château.

— Regardez là-haut, baron! dit-il la voix éclatante. Je m'étais promis de l'accrocher là, si jamais il me tombait sous la main... Mais je n'aurais pas fait la sottise de le pendre tout de suite... Une mort trop rapide, c'est-à-dire trop douce, ne m'aurait pas satisfait... Mais j'aurais voulu d'abord l'entendre hurler et le voir se tordre entre les mains de mes tortionnaires!...

Maintenant le comte riait, mais son rire était encore plus effrayant que sa colère.

Cependant don Ramire qui savait que Hautvilly, Chennevières et les autres pays d'alentour continueraient à conserver leur même physionomie tranquille et calme, commençait à se remettre un peu de sa chaude alerte.

Il avait envoyé le Borgne à la découverte, mais en se gardant bien de lui connaître ses craintes :

— Simple question de prudence, mon garçon, lui avait-il dit, car tu comprends bien qu'à la veille de livrer bataille un bon capitaine ne doit rien laisser au hasard.

Et le fanandel, qui avait fouillé le pays dans tous les sens et fait des lieues et des lieues, était revenu tout joyeux et criant :

— Capitaine, tout va bien!... Pas l'ombre d'un gendarme!... Le pays est désert... Les châteaux sont à nous!... Vivent les fanandels!..

— Bon! pensa don Ramire, maintenant complètement rassuré, cet imbécile de Norbert ne m'avait pas reconnu.

Et il se mit à arpenter la cabane, la tête baissée et l'air très grave, tandis que le Borgne, qui demeurait respectueusement à l'écart, n'osait plus faire un mouvement de peur de le troubler dans ses réflexions.

Tout à coup don Ramire eut un beau geste de résolution.

— Nous attaquerons ce soir même! s'écria-t-il, l'accent très fier, tandis que les yeux du Borgne luisaient de joie.

Puis la voix brève il ajouta :

— As-tu le temps de prévenir les nôtres ?

— Oui..

— Va!... dans le ravin!... et à la même heure que la dernière fois!...

Le Borgne était loin.

Il courut d'abord à perdre haleine, mais bientôt il s'arrêta, non pour respirer, quoiqu'un autre en aurait eu besoin, mais pour s'assurer que tout était vide autour de lui et que personne ne pouvait le voir...

— Pas de gendarmes, c'est vrai, pensa-t-il, mais il pourrait y avoir par là quelque

garde, quelque espion des châteaux... Il s'étonnerait de me voir courir ainsi... Il ne faut pas donner l'éveil.

Comme on le voit, c'était un garçon prudent et avisé.

De plus, il connaissait aussi bien que Choquart lui-même tous les chemins, tous les sentiers, tous les détours.

Où d'autres auraient cru ne pouvoir passer, il se glissait, se faufilait, abrégeait les distances...

Quand il apercevait une cabane de fanandel il s'arrêtait encore et jetait sournoisement de rapides regards autour de lui...

Mais dans les plaines toutes nues, dans les champs tristes et désolés, c'était la plus profonde, la plus complète solitude.

Quelquefois seulement le Borgne apercevait au loin une silhouette qui ne l'inquiétait guère. C'était une vieille femme qui ramassait du bois mort, ou un enfant qui faisait paître une chèvre.

Sûr de n'être point vu, le Borgne ne faisait qu'un bond vers la cabane et son poing ne s'était pas plutôt abattu sur la porte que celle-ci s'entrebâillait.

Alors le front sombre, le teint très pâle et les yeux brillants comme s'il avait de la fièvre, un homme apparaissait.

C'était quelquefois un vieillard aux cheveux blancs et au front sillonné de rides, mais le plus souvent c'était un homme dans la force de l'âge et qu'on devinait très robuste malgré son extrême maigreur.

— Arme-toi !... c'est pour ce soir !... à la même heure !... dans le ravin ! criait le Borgne.

L'autre avait un cri sourd de joie, un éclair homicide dans les yeux, pendant que le Borgne disparaissait en trois ou quatre enjambées.

D'ailleurs, le jeune fanandel avait vraiment des jarrets d'acier.

Aussi la nuit n'était-elle pas encore tout à fait tombée qu'il était déjà de retour dans sa cabane.

Don Ramire remarqua qu'il n'avait pas une goutte de sueur au front ni un souffle plus fort que l'autre.

— Pardieu ! s'écria-t-il, voilà ce qui s'appelle une mission lestement remplie...

— On fait ce que l'on peut, capitaine, répondit modestement le Borgne.

— Et tout va bien ?

— Tout va bien pour nous, mais tout va mal pour les seigneurs, dit en riant le jeune fanandel.

Puis il ajouta :

— J'ai une soif !... une soif !... je me sens la langue collée au palais !...

— Bois de l'eau.

— Il le faut bien, dit le Borgne en se mettant la cruche sous le nez, mais c'est bien plat, bien fade, capitaine...

— Cette nuit nous aurons du vin.

— C'est ce qui me console.

— Et du meilleur.

— Le vin de Hautvilly !

— Et le vin de Nérée... et celui de M. de Beauval...

— Je me charge d'en vider quelques bouteilles à la santé des seigneurs...

— Maintenant causons.

— Oui, capitaine.

— Connais-tu Hautvilly ?...

— Cela dépend.

— Comment?

— Si vous me parlez du village, je vous répondrai que j'en connais toutes les pierres.

— Non, je te parle du château.

— Alors, c'est différent. Je n'en connais que les tours et les murs, comme tout le monde.

— Tu n'as jamais mis les pieds à l'intérieur.

— Jamais.

— Dans ce cas, tu es moins avancé que moi, pensa dom Ramire qui se rappelait les heures qu'il y avait passées en prison.

Puis, il reprit tout haut :

— Il n'y a pas de brèche ?

— Non, capitaine.

— Les murs ont-ils tous la même hauteur ?

— Non, capitaine. J'en connais qu'on escaladerait facilement.

— Combien de gens sont au service des barons de Hautvilly ?

— Je ne sais pas au juste, capitaine.

— A peu près ?

— Comptez trente.

— Peut-on les armer tous ?

— C'est probable, répondit le Borgne. Mais nous serons plus de cent... que pourront-ils faire ?

Mais don Ramire les sourcils froncés, venait de se camper devant lui et de le saisir fièrement.

— Ah çà, drôle, s'écria-t-il, douterais-tu de mon courage?

— Oh! capitaine.

— Oserais-tu croire que lorsqu'on s'appelle don Ramire on compte le nombre de ses ennemis...

— Non, capitaine! balbutia le Borgne qui se fit tout petit.

— Ils sont trente à Hautvilly!... Mais ils seraient mille que je ne reculerais pas d'une semelle!... Tu apprendras à me connaître!...

— Oh! je vous connais, capitaine!... je sais que vous êtes brave!..

Don Ramire eut un léger haussement d'épaules avec un sourire de dédain...

— Je ne t'interrogeais, reprit-il, le ton plus radouci, que pour savoir quelles mesures j'avais à prendre. Car il ne s'agit pas seulement de vaincre, entends-tu bien!

— Oui, capitaine.

Mais il faut encore que la victoire ne coûte pas trop cher.

— Oui, capitaine!

— Il faut ménager les siens et éviter l'effusion du sang de ses soldats... Dis, comprends-tu?

— Oui, capitaine! murmura le Borgne, toujours très humble.

Et don Ramire se tut.

Le fanandel venait de faire de la lumière, et dans la cabane, qui paraissait encore plus triste et plus sinistre sous cette clarté blafarde, l'ancien lieutenant de Cartouche s'était remis à marcher de long en large.

Il avait l'air de combiner son plan, mais de réalité il combinait sa trahison.

Il se disait que sitôt le coup fait, il ne serait pas si bête que d'aller s'exposer encore en faisant le siège de Beauval et du château de Nérée.

Non, Hautvilly lui suffirait, et quand il aurait fait main basse sur l'argent et les trésors qu'il contenait, quand il aurait ainsi conquis une autre fortune qui lui permettrait d'aller vivre ailleurs de la vie opulente et large d'un grand seigneur, vite il filerait, laissant ses bons amis les fanandels s'arranger comme ils pourraient.

— Il est probable que, cette fois, on ne se contentera pas seulement d'en pendre quelques-uns, se disait-il. Les seigneurs, outrés de cette nouvelle révolte, voudront faire un exemple encore plus terrible... Ils n'auront pas assez de gibets pour y accrocher des cadavres, pas assez de billots pour y faire voler des têtes... Je m'en lave les mains... L'essentiel, c'est que je m'en tire, et je m'en tirerai!...

Pourtant, don Ramire ne pouvait, en réfléchissant, se défendre d'un petit frisson.

S'évader et laisser ses amis aux prises avec les seigneurs, c'était bien; mais il ne fallait par donner l'éveil ni provoquer les soupçons des fanandels, car, dans ce cas-là, il savait bien qu'il ne sortirait pas vivant de leurs mains.

— Et il faut si peu de choses pour qu'on interprète mal vos intentions! se dit le bandit avec un sourire ironique.

Alors comment ferait-il? comment s'y prendrait-il?

Il y avait bien Jeanne dont il aurait voulu tirer une éclatante vengeance, mais il croyait à cette heure que le mieux était encore de ne pas s'occuper d'elle.

— Certes, une belle proie!... une jolie part de butin! ricanait le misérable. Mais elle criera, hurlera, se débattra... Donc, quel temps précieux perdu à faire cette conquête!... Et puis, puis-je l'emmener, l'emporter avec moi?... Non par Dieu!... Il vaut donc mieux y renoncer, à moins que le hasard...

Don Ramire eut alors une pensée qui fit courir sur ses lèvres un sourire hideux.

Elle voulait dire : à moins que le hasard ne me la livre pour un instant, pour quelques minutes, le temps d'assouvir enfin mon effréné désir, l'ardente et brutale passion qui me brûle...

— Mais, je n'y pense pas et ne la cherche pas, se dit-il, voilà mon plan. La bataille engagée, les portes enfoncées, je cours au plus pressé et je pille!... Je prends le plus que je peux, bien entendu, et mes poches pleines, je profite du tumulte pour m'esquiver, je saute sur mon cheval, et bonsoir!!! Débrouillez-vous, fanandels!...

— Il ne doit pas être loin de minuit, dit le Borgne étendu tout de son long sur le coffre.

Mais don Ramire ne l'avait pas entendu, ou s'il l'avait entendu, n'avait pas daigné lui répondre.

Toujours le front incliné et la marche lente, il continuait sa promenade à travers la cabane.

Il songeait à présent à l'attaque de Hautvilly.

Serait-ce difficile?

Non probablement, puisqu'il y avait des murs aisés à escalader.

La mêlée serait-elle meurtrière, le combat dangereux?

Non encore, sans doute, car on ne trouverait là qu'environ trente hommes contre cent.

— Une bouchée pour nous! ricana don Ramire.

Mais soudain, son front qui venait de rayonner se rembrunit,

Les fanandels ne trouveraient en face d'eux que trente hommes, mais ces trente hommes auraient deux chefs très braves. Le vieux baron de Hautvilly passait pour avoir encore toute la fougue et toute la verdeur d'un jeune homme, et quant à Norbert, tout le monde savait qu'il avait le courage d'un lion.

— Bah! deux épées de plus qu'est-ce que cela peut faire! se dit don Ramire avec un haussement d'épaules. D'ailleurs il y a beaucoup à parier qu'elles ne sortiront pas du fourreau, car lorsque nous tomberons là comme la foudre, tout le monde dormira les seigneurs comme les valets.

Puis se frottant les mains, il cria:

— Tout va bien!... Est-ce qu'il n'est pas minuit?

Mais d'un bond, le Borgne venait de se remettre sur ses pieds, et la face radieuse, la main tendue, il répondit, la voix sourde:

— Si! si!... Ecoutez, capitaine!

— Quoi donc?

— Ces bruits?...

Don Ramire prêta l'oreille:

— Je n'entends rien, dit-il à voix basse.

Puis, tout à coup il tressaillit.

Il entendait maintenant.

C'étaient des bruits très faibles, très légers, presque imperceptibles

— Ce sont eux! dit-il

— Oui, les fanandels! répondit le Borgne.

Le capitaine était près de la fenêtre, il y plongea son regard. C'étaient bien les fanandels qui arrivaient au rendez-vous. A chaque minute, ils défilaient devant lui, quelquefois par petits groupes, mais le plus souvent isolés. Et sous le ciel bas et sombre et rayé d'une petite pluie qui tombait depuis une heure, on voyait étinceler le fer des faux et les canons des fusils.

Don Ramire était resté derrière la fenêtre, comme s'il se plaisait à les compter.

Mais bientôt il n'en passa plus. Ils étaient tous arrivés, tous à présent dans le ravin, d'où pourtant ne montait aucune rumeur, aucun murmure.

— Demain, je ne serai plus don Ramire le chef de bande!... demain je serai riche! se dit le capitaine l'œil étincelant de joie.

Il s'enveloppa de son manteau, mit vivement l'épée nue à la main, puis sortit suivi du Borgne qui portait un fusil sur son épaule.

XLI

SEIGNEURS ET FANANDELS

A l'heure où dans le sinistre ravin, les fanandels se préparant au pillage, acclamaient d'une seule voix, leur chef, le capitaine don Ramire, jamais le village de Hautvilly n'avait eu un aspect plus farouche et plus lugubre dans les ténèbres et le silence mystérieux de la nuit.

Pas un signe de vie, pas une lumière, pas un écho. Seuls, perchés sur les toits de chaume des cabanes ou sur les branches des arbres qui bordaient les routes, les hiboux et les chouettes hurlaient sinistrement.

L'antique château était aussi plongé dans une paix profonde et dormait, comme avait dit le vieux baron, sur ses deux oreilles.

Mais il n'y avait pas bien longtemps qu'il s'était endormi, car M. de Beauval et Octavie étaient venus en compagnie du comte de Nérée pour y passer quelques jours, et la veillée s'était prolongée bien plus tard que d'habitude.

Tout à coup, Norbert, qui venait à peine de fermer les yeux, sursauta.

Il lui semblait qu'on venait de frapper à sa porte et qu'on l'appelait.

— Je rêve ! murmura-t-il.

Mais au même instant de nouveaux coups retentirent, alors violents, plus pressants, et une voix cria :

— Monsieur le baron !... Monsieur le baron !

— Qu'est-ce donc ? dit Norbert la voix brève.

— Les fanandels !

Le jeune baron était déjà debout, très pâle, pas de peur, mais de colère.

Les fanandels !

Etait-ce possible !

En moins d'une minute il était vêtu et sautait sur son épée, qui ne le quittait jamais.

Sa porte ouverte, il se trouva en présence du domestique qui lui servait de valet de chambre.

Cet homme, qui aurait donné sa vie pour Norbert, était un colosse d'une force prodigieuse.

— Monsieur le baron, dit-il vivement, ces bandits viennent d'escalader les murs du château... C'est le garde de nuit qui a donné l'alarme... On se bat...

— On se bat !

— Ecoutez !...

En effet, des coups de feu venait d'éclater.

Norbert tremblait de rage.

Deux serviteurs, armés, protégeaient Jeanne défaillante.

— Ah ! don Ramire, murmura-t-il les poings serrés et plein d'une immense colère, je ne m'étais donc pas trompé !. c'était donc toi !

Et il venait de faire un geste de menace quand un cri de terreur retentit dans la chambre voisine de la sienne.

C'était Jeanne qui, frémissante, éperdue, l'appelait :

— Norbert !... Norbert !

Le jeune baron allait répondre, s'élancer vers elle, mais il n'en eut pas le temps.

La jeune femme venait d'apparaître, seulement enveloppée d'un manteau.

Norbert courut vers elle, la prit dans ses bras. Mais elle était si défaite, si tremblante et si pleine d'effroi qu'à chaque seconde il croyait qu'elle allait mourir.

— Ne crains rien, chère amie! lui dit-il rapidement et tout bas. C'est don Ramire que sa mauvaise étoile ramène... C'est don Ramire qui veut que je le tue!... Mais aujourd'hui tu ne resteras pas seule ici... on veillera sur toi...

N'est-ce pas, Gerbert?

Appelle quelqu'un.

Deux minutes après le valet revenait accompagné d'un autre domestique. Tous deux étaient armés.

— Vous me répondez d'elle! s'écria Norbert.

Et son épée nue jetant des éclairs, il s'élança hors de la chambre.

Dans le parc, plein de cris et des clameurs, c'était entre les gens de don Ramire et et les gens des barons de Hautvilly, une lutte folle, un combat sauvage.

Les fanandels, qui avaient espéré surprendre le château, mais qui à peine après en avoir escaladé les murs, s'étaient subitement trouvés en présence des serviteurs des barons, prévenus par le garde de nuit, les fanandels pleins d'une résolution farouche, et surtout très surexcités par l'appât du pillage, voulaient vaincre quand même.

D'ailleurs, il comptaient sur leur nombre et pas un d'eux n'aurait voulu reculer.

Le Borgne, qui se servait de la crosse de son fusil comme d'une massue, venait d'étendre deux gardes à ses pieds, et tandis que ceux-ci râlaient, la tête ouverte, on l'entendait crier, la voix retentissante.

— En avant, fanandels!... Hautvilly nous appartient!... Hautvilly est à nous!...

Mais si les fanandels ne rompaient pas d'une semelle et se battaient avec rage, avec furie, de leur côté les gens du château, tous très solides et très braves, se multipliaient et faisaient à chaque minute, à chaque seconde des prodiges de valeur.

Ils n'étaient pas même trente, mais tous leurs coups portaient, tous leurs coups donnaient la mort.

Du côté des fanandels, comme du côté des gens du château, on avait allumé des torches qui éclairaient d'un reflet sanglant cette scène terrible.

Il y en avait sur la crête des murs et jusque dans les branches des arbres qui brûlaient.

Dès les premiers coups de feu, M. de Beauval avait tressailli.

— Tiens! qu'est-ce donc?

Mais il n'avait pas eu la peine de chercher.

Au même instant on avait cogné brusquement à sa porte, et la voix du vieux baron de Hautvilly lui avait crié:

— Vite, mon cher, prenez votre épée, et venez vous payer de vos cinq cents louis!...

Quant au comte de Nérée, ils l'avaient déjà trouvé au plus fort de la mêlée.

Ce n'était plus un homme, c'était un démon. Il avait déjà reçu un coup de sabre au front, son sang coulait, mais il ne s'en apercevait pas. Et tout en abattant toujours des fanandels, il continuait de crier:

— Je veux votre chef!... je veux don Ramire!... Celui qui me le livre, je lui fais grâce...!

Mais non seulement cet appel à la trahison ne trouvait pas d'écho parmi les fanandels, mais encore il ne faisait qu'exciter davantage, si c'était possible, leur terrible colère.

Seulement, ce cri-là, toutes les fois qu'il était jeté par le comte, rendait affreusement pâle don Ramire.

— Le coup est manqué... nous serons battus... et ils me livreront peut-être tout à l'heure ! pensait-il en claquant des dents.

Aussi, tout en ayant l'air de ne pas se ménager et de se jeter hardiment dans la mêlée, songeait-il déjà à fuir.

Mais comment?

Ce n'était pas chose facile.

Grâce à la lueur des torches, quelqu'un des siens pouvait l'apercevoir quitter le champ de bataille, et alors il était perdu.

Ou on le livrait au comte de Nérée, ou on le tuait comme un chien.

— J'étais fou ! se disait avec désespoir le lâche. Comment sortirai-je de là?

Et la lutte continuait toujours ardente, atroce, inouïe. Les plaintes et les gémissements des mourants se mêlaient aux imprécations des combattants.

Les cadavres s'entassaient sur les cadavres, et dans ce beau parc qui le matin encore était plein de poésie, de soleil et de gaieté, dans ce beau parc plein d'ombre, plein d'oiseaux et où Jeanne avait passé, émue, éblouie et charmée, les heures si douces de sa convalescence, c'était maintenant une rosée tiède et rouge qui tombait sur les pelouses et qui, demain, ferait s'ouvrir les fleurs !

Tout à coup quelque chose se passa qui fit frémir don Ramire.

Couvrant presque le formidable cliquetis des armes et les cris furieux des combattants, une cloche venait de sonner.

C'était à l'église de Hautvilly...

C'était le tocsin !

— Perdus ! nous sommes perdus ! murmura avec épouvante le chef des fanandels... Les seigneurs appellent à leur aide... Les paysans, qui leur sont dévoués, vont accourir ! Il faut fuir... Il n'y a plus une minute à perdre !...

Et tout en continuant à exciter les fanandels, tout en brandissant son épée d'un air farouche, il ne bougeait plus, reculait même, cherchant à sortir au plus tôt de l'affreuse mêlée.

Soudain il y eut un grand remous dans les rangs des fanandels qui l'entouraient.

Le Borgne, qui s'était montré l'un des plus braves, venait de tomber, la poitrine toute rouge, les lèvres toutes blanches et l'ombre de la mort déjà sur le visage.

Et quelques-uns de ses compagnons l'emportaient, cherchaient un endroit où il pût rendre l'âme tranquille.

La vue de ce spectacle fit tressaillir don Ramire, non de pitié, mais de joie.

Il venait de trouver peut-être le moyen de déserter !

— Ah ! pauvre ami !... pauvre ami ! s'écria le misérable en feignant l'indignation et la douleur.

Et la voix vibrante il cria :

— Vengez-le !... A mort les seigneurs !... A sac le château !... En avant, fanandels !

Mais il s'était joint au petit groupe qui emportait le mourant.

Quand ils furent à l'écart, don Ramire s'agenouilla devant le Borgne et sembla éponger le sang de sa blessure.

Puis, d'un geste, il congédia les autres.

— Laissez-le! laissez-moi! dit-il. Au combat!... au combat, mes amis!... Je vous rejoins... Nous le vengerons ensemble...

Mais il ne fut pas plus tôt obéi, pas plus tôt seul avec le Borgne qui se tordait dans les derniers spasmes de l'agonie, qu'il s'empressa de lui tourner le dos.

— Il peut bien crever seul! pensa-t-il. Filons!...

Ils étaient près de mur; il le suivit, cherchant avec anxiété un endroit qu'il put escalader...

Plié en deux, quelquefois même se traînant à quatre pattes pour mieux se dissimuler, le bandit, à qui la peur atroce qu'il éprouvait en ce moment mettait de grosses gouttes de sueur au front, avançait aussi rapidement qu'il lui était possible.

Mais en cet endroit-là du parc le mur restait toujours très élevé. Pas moyen de fuir. Don Ramire se trouvait pris dans le château de Hautvilly comme dans une souricière. Et tous les traits contractés, les poings serrés, il jurait et hurlait de désespoir,

Et toujours le tocsin sonnait!...

Le chef des fanandels était maintenant loin du combat, et c'était avec effroi qu'il se disait que sa fuite pouvait être découverte d'un moment à l'autre et qu'il n'avait pas une minute à perdre.

— Peut-être s'inquiète-t-on déjà de ma disparition? se disait-il; peut-être quelques-uns des nôtres sont-ils déjà à ma poursuite?... Et rien!... Toujours le même mur!... Pas moyen de le franchir!...

Le cœur battant à grands coups dans la poitrine, il rampa encore pendant quelques secondes.

Puis, soudain, il se redressa, un éclair de joie dans les yeux.

Le mur s'abaissait... s'abaissait encore. C'était par là que Choquart avait fui la nuit qu'il avait assassiné le vieux Lorrain. Et de grosses pierres en saillie, de larges trous rendaient l'escalade encore plus facile.

Don Ramire ne tremblait plus. Il avait même pris un air triomphant. Il se tourna du côté où mouraient les fanandels, puis, tendant les mains comme pour leur dire adieu:

— Amusez-vous bien! ricana-t-il.

Et il avait encore sur les lèvres son rire ironique et cynique, lorsque, brusquement, il s'arrêta hébété, changé en statue de pierre.

Un homme accourait sur lui l'épée haute.

C'était Norbert!

Le jeune baron, dès son arrivée dans le parc, s'était jeté à corps perdu au plus fort de la mêlée. Deux hommes armés protégeaient Jeanne, il n'avait point d'inquiétude sur elle, il pouvait se battre tranquille.

Mais quatre ou cinq fanandels armés de sabres, se ruèrent sur lui, l'entraînèrent.

Le combat entre eux et lui avait été très long et ils avaient reculé jusque-là, jusqu'à l'endroit où venait d'arriver à présent don Ramire.

En reconnaissant le bandit, le jeune baron n'avait fait qu'un bond vers lui.

— Rends-toi! lui cria-t-il.

Mais don Ramire venait déjà de tomber en garde.

— Quand je t'aurai tué! répondit-il.

Et ils s'élancèrent l'un sur l'autre le cœur plein de rage, les yeux chargés d'éclairs terribles.

Un moment don Ramire avait eu la pensée d'appeler à lui ses compagnons, mais une réflexion lui était venue qui l'en avait empêché.

En effet, en le retrouvant si loin du champ de bataille n'aurait-on pas le soupçon de sa fuite?

Il aurait pu répondre, il est vrai, qu'il s'était mis à la poursuite de Norbert, mais les anciennes méfiances qui s'étaient élevées contre lui ne se seraient-elles pas réveillées et l'aurait-on cru?

Et tout en parant et en ripostant aux coups furieux de Norbert dont l'épée cherchait sa poitrine, le misérable se dit:

— Non, tout cela ne serait peut-être pas très clair, très vraisemblable... Il vaut mieux que je le tue!

Et de son côté aussi le jeune baron avait eu la même pensée:

— Si j'appelais nos gens!... Si je criais : Je tiens don Ramire!...

Mais Norbert s'était vite aperçu combien son idée était dangereuse.

Au lieu des gens du château, c'étaient des fanandels qui pouvaient accourir pour défendre leur chef, et alors il était perdu.

— Alors, je vais le tuer! conclut il à son tour.

Les épées jetaient des éclairs. Très pâles, l'œil en feu, le souffle court, les deux ennemis se guettaient. Parfois pourtant don Ramire ricanait:

— Oh! tu ne me tiens pas encore, baron!

— Si, bandit!

— Moi je cherche ton cœur!

— Je vais trouver le tien!

— Et sa Jeanne sera veuve!... Quel dommage!

— Misérable!

Soudain, là-bas, vers l'endroit où la lutte continuait entre les fanandels et les gens du château, une immense et longue clameur s'éleva.

Don Ramire avait tressailli.

Puis il eut un cri sourd.

L'épée de Norbert venait de lui effleurer la poitrine.

— Touché! cria le jeune baron.

— Oh! ce n'est rien... ça ne compte pas! répondit le bandit.

Mais cette grande clameur qu'on entendait toujours, lui figeait tout le sang dans les veines.

— Le tocsin ne sonne plus! pensa-t-il tout frissonnant. Les paysans de Hautvilly viennent d'accourir!... C'est la défaite!... c'est la mort!... — Et c'était vrai.

Les paysans de Hautvilly étaient venus au secours de leurs seigneurs. Devant eux les fanandels se repliaient, reculaient .. Puis ce fut une débandade, un sauve-qui-peut?... Mais où se cacher?... comment fuir?... Tous tombaient.

— Pas de grâce!... pas de quartier! criait M. de Beauval, exaspéré.

— Gardez m'en quelques-uns! criait au contraire le comte de Nérée, gardez-en quelques-uns pour mes gibets!...

Et le combat entre Norbert et don Ramire continuait encore.

Quelques fuyards passèrent près d'eux, mais si affolés qu'il ne les virent même pas.

— Rends-toi ! cria de nouveau Norbert.

— Non, faites-moi grâce ! supplia le bandit, devenu maintenant très humble.

— Jamais !

— Laissez-moi fuir !

— Tu es fou ! dit le jeune baron avec un grand éclat de rire.

Et son rire résonnait encore lorsque, non loin d'eux, une vingtaine d'hommes débouchèrent en courant.

C'étaient des paysans de Hautvilly et des gens de château, qui ayant à leur tête le comte de Nérée, faisaient la chasse aux fanandels.

— Comte, ici ! cria Norbert. Je tiens don Ramire !

En deux bonds, le comte de Nérée était là, livide de joie.

— Ah ! c'est donc lui, s'écria-t-il... ah ! c'est donc notre brûleur de châteaux !... Enfin !

Puis tenant braqué sur le bandit le pistolet qu'il tenait à la main.

— Rends-toi ! ajouta-t-il ou je te brûle la cervelle.

Certes, cette mort-là, cette mort si prompte eût été cent fois préférable à celle qui attendait don Ramire. Mais cet homme était si lâche qu'il n'eut pas le courage de choisir. Il recula. Dix paysans venaient de se ruer sur lui.

— Attachez-le bien, garrottez-le bien ! dit de comte de Nerée. Il est à moi, celui-là !

— Oh ! soyez tranquille, monsieur le comte, répondit en riant un des gardes du château... J'ai précisément dans ma poche tout ce qu'il faut... de bonnes cordes toutes neuves et très solides...

Don Ramire était en ce moment-là si défait qu'il aurait presque fait pitié

Le garde lui liait les poignets.

— Serrez !... serrez fort ! dit froidement le comte de Nérée.

Le bandit hurla de douleur.

Mais le comte sur un ton plus froid encore :

— Oh ! tu n'as rien vu ! reprit-il... Ne crie pas si fort... Je te ménage d'autres surprises...

Puit le poussant rudement devant lui :

— Marche ! dit-il.

Mais, les mains liées derrière le dos et les jambes, entravées, le chef des fanandels, que les gens du château et les paysans entouraient, ne pouvait avancer qu'en chancelant.

Norbert et le comte de Nérée venaient en arrière de ce groupe sinistre.

Tout à coup celui-ci posa sa main sur l'épaule du jeune baron.

— Mon cher ami, lui dit-il, recevez toutes mes excuses... C'était bien ce drôle que vous aviez rencontré.

— En voici la preuve, dit en souriant Norbert.

— Ah ! le coquin, quelle audace ! s'écria le comte.

Et lentement on se dirigea vers le château.

On n'entendait plus dans le parc que des plaintes, des gémissements, les derniers souffles des agonisants.

Brusquement, au détour d'un petit chemin, le groupe d'hommes qui emmenait don Ramire se retrouva sur le champ de bataille.

Déjà liés et garrottés comme leur capitaine, tous les fanandels qui n'avaient pas trouvé la mort dans cette horrible tuerie, étaient là comme un troupeau lamentable.

Autour d'eux des gardes et des paysans, les uns la torche au poing et les autres armés de fusils, formaient un cordon menaçant,

— Tenez, mes braves, cria le comte de Nérée, voilà votre capitaine!

Et il montrait don Ramire.

Mais pas un des fanandels ne releva la tête. Ils songeaient à la mort, aux supplices qui les attendaient, et ils paraissaient accablés.

Et don Ramire passa.

XLII

LES PRISONNIERS

Lorsque le jour parut, Jeanne, qui avait compté toutes les minutes, toutes les secondes de cette horrible nuit, n'osa pas s'approcher de la fenêtre et jeter un coup d'œil dans le parc.

Et certes, la jeune baronne avait raison, car le spectacle qui se fût offert à ses yeux l'eût remplie d'épouvante et d'effroi.

Plus de plaintes, plus de râles, plus de gémissements. Tous les blessés n'étaient plus à présent que des cadavres. Et il y en avait partout, on en trouvait partout, dans tous les chemins, dans tous les sentiers, dans toutes les allées.

Et c'étaient des rencontres qui faisaient frémir.

Il y en avait de tout jeunes, presque des enfants encore, au visage imberbe et dont les yeux sans vie, larges ouverts sur le ciel, gardaient une expression de fureur et de colère indéfinissable.

Il y en avait de très vieux, tout ridés, et dont les longs cheveux blancs étaient plaqués sur les tempes dans d'épais caillots de sang.

Ah! les fanandels avaient payé cher leur attaque du château de Hautvilly et, cette fois, les seigneurs avaient pris une terrible revanche.

Mais les plus à plaindre, ce n'étaient point les morts! c'étaient les prisonniers que l'on continuait de garder à vue dans le parc, et c'était surtout don Ramire.

Non plus attaché avec des cordes, mais avec de lourdes chaînes, et le cou serré dans un large collier de fer qui le rivait à la muraille, don Ramire, qui avait vieilli de dix ans en quelques heures, restait immobile et farouche dans le cul de basse-fosse où le comte de Nérée l'avait fait jeter.

Le lieu où se trouvait l'ancien chef des fanandels, très sombre, très humide, était hideux, mais il ne s'en apercevait pas.

Toute son attention était fixée sur les moindres bruits qui pouvaient lui parvenir du dehors, car à chaque minute il tremblait de voir surgir le comte de Nérée et, derrière lui, le bourreau!....

Point de lumière, pas le plus mince rayon de jour.

Seule, une lueur sépulcrale filtrait à travers les épais barreaux de fer d'une fenêtre percée très haut, et cette lueur, qui rendait ce cachot, ou plutôt cet *in pace* plus sinistre encore, ne permettait pas même au prisonnier de distinguer la cruche d'eau qu'un de ses geôliers avait déposée dans un angle, à la portée de sa main et tout près de lui.

Que va-t-on faire de moi?

A quel supplice, après cette victoire des seigneurs, dois-je m'attendre à être réservé?

Quelles tortures va-t-on me faire subir?

C'était là l'unique pensée de don Ramire; c'étaient là les questions qu'il se posait avec une angoisse qu'il est facile de comprendre.

L'ancien chef des fanandels ne connaissait pas son vainqueur, il ne connaissait pas le comte de Nérée, mais s'il avait pu le connaître, combien il eût éprouvé plus d'épouvante encore!...

Certes, le comte de Nérée était un loyal et brave gentilhomme, mais de même que rien n'était plus désirable que son amitié, rien n'était plus terrible que sa haine.

Et nous savons si le comte de Nérée haïssait don Ramire!

Son château, le château de ses ancêtres, le berceau de sa famille, pillé, dévalisé, incendié par la bande dont l'ancien chef des fanandels avait été le chef-lui repassait toujours devant les yeux.

Ah! ce misérable aventurier qui avait osé porter une main sacrilège sur cet antique domaine qui avait vu naître tous les comtes de Nérée, combien il avait désiré le tenir!

Et même quand il n'espérait plus le revoir ni le rencontrer, même quand il pouvait croire que sa vengeance ne serait jamais satisfaite, il lui était arrivé plus d'une fois de se demander très pâle, l'œil fixe et les dents serrées, quel supplice il pourrait inventer pour punir assez don Ramire.

Et maintenant il le tenait, maintenant il le savait là, à sa discrétion et à sa merci

Quelle joie!

Le comte de Nérée en était pâle, comme, autrefois, il avait été pâle de colère.

— Mon cher, disait-il en ce moment à Norbert, jusqu'à présent nous n'étions que des voisins, que des gentilshommes d'une même province et d'un même pays... Mais nous sommes des amis, du moins je suis le vôtre, sur l'honneur! et si jamais vous avez besoin de mon épée, dites un mot, faites un signe, et mon épée est à vous!...

Après la bataille et la prise de don Ramire, le comte s'était couché pendant quelques heures, mais il n'avait point fermé l'œil.

Une pensée fixe le hantait, lui donnait la fièvre.

— Mourir!... il est quelquefois facile de mourir! murmurait-il avec un sourire qui eût fait frissonner l'ancien lieutenant de Cartouche. Mais pour ce bandit, il me faudrait une agonie lente, une agonie atroce.

C'était le cadavre de Choquart.

Et il faut croire qu'il avait trouvé le supplice qu'il lui fallait, car dès qu'il fut debout il était radieux et gai.

— Vous savez que je l'emmène, notre don Ramire dit-il au vieux baron de Hautvilly et à Norbert. Oui, je vais le conduire chez moi sous bonne escorte... Et vous viendrez voir ça, n'est-ce pas, messieurs? Aussi vrai que je m'appelle le comte de Nérée, la grimace de ce drôle vaudra la peine d'être vue.

Don Ramire était donc dans son cachot, pâle, tremblant, comptant les heures.

Tout à coup il tressaillit.

Il lui semblait qu'il venait d'entendre des pas qui se rapprochaient de sa prison.

Il écouta avec plus d'attention encore.

Et il eut un nouveau tressaillement...

— Je ne me trompais pas On vient! fit-il à voix haute.

Et les yeux fixés sur la porte, il attendit.

Quelques secondes s'écoulèrent.

Le bruit des pas se rapprochait.

Soudain, il y eut un grincement dans la serrure, la porte lentement roula sur ses gonds et don Ramire, qui n'avait pu s'empêcher de baisser les yeux, eut un frisson.

Brusquement une voix forte s'éleva.

C'était la voix hautaine du comte de Nérée

— Drôle! fit-il.

L'ancien chef des fanandels, qui n'avait plus une goutte de sang dans les veines, ne remua pas.

— Drôle! reprit le comte, la voix plus dure encore, je te parle, m'entends-tu ?...

— Ah! oui, certes, qu'il entendait don Ramire, mais il ne bougea pas davantage.

Derrière le comte, trois ou quatre hommes se tenaient debout, regardant curieusement le prisonnier et riant d'un mauvais rire.

Le comte se tourna vers eux.

— Oh! nous lui délierons bien la langue, dit-il.

Et il ajouta la voix très brève :

— Détachez-le !

Les hommes, des valets des barons de Hautvilly, s'étaient vivement rapprochés de don Ramire.

Ils lui enlevèrent ses chaînes, le lourd collier de fer qui l'étranglait et le rivait au mur.

— Lève-toi! dit alors le comte de Nérée.

L'ancien chef des fanandels venait d'obéir, mais il n'osait pas regarder le comte et il restait toujours la tête basse.

— Nous partons; nous allons nous mettre en route pour le château de Nérée, reprit le comte en appuyant sur les mots.

Puis après un silence d'une demi-minute, il ajouta avec un sourire qui était en même temps une ironie et une menace :

— Et tu comprends ce que cela veut dire, n'est-ce pas ?

Et don Ramire demeurait abruti de peur, quand le comte de Nérée le poussa brutalement devant lui.

— En route... Marchons...

L'ancien chef des fanandels, qui venait d'arriver dans le parc, n'y eut pas plutôt posé le pied, qu'il eut comme un éblouissement.

Il faisait si sombre et si noir dans le triste cachot dont il sortait, et il y avait là un si gai rayon de soleil, une si charmante lumière !...

M. de Néré était si content du cadeau que lui avait fait Norbert en lui cédant le banni, qu'il voulut retourner chez lui sur-le-champ et qu'il refusa même de déjeuner avant de se mettre en route.

— Non, non, je brûle de repartir, dit-il au vieux baron de Hautvilly. Au revoir Beauval !... au revoir, Norbert !... Mais à bientôt, n'est-ce pas ?... Vous viendrez lui voir, faire ses grimaces ! ajouta-t-il en montrant don Ramire.

Cinq minutes après, l'ancien chef des fanandels, escorté de quatre ou cinq hommes qui lui auraient brûlé la cervelle à la moindre tentative d'évasion ou à la plus légère résistance, prenait le chemin du château de Nérée.

Les seigneurs de Hautvilly avaient sur leurs terres droit de haute et basse justice. Ils n'avaient qu'à enterrer les morts qui jonchaient le parc, et tout serait dit.

Déjà des paysans, des vassaux avaient été commandés pour cette sinistre corvée. Ils s'étaient répandus dans une plaine voisine, et là, armés de pelles et de pioches, ils commençaient à creuser de grands trous.

Mais Norbert avait voulu, avant qu'on enlevât les cadavres, voir de près les brigands qui s'étaient ainsi rués sur Hautvilly, et comme la belle Octavie, qui, toute la nuit, s'était blottie dans un grenier où elle grelottait de peur, s'était décidée à reparaître et à rejoindre Jeanne, le jeune gentilhomme en profita pour aller passer cette funèbre revue des morts.

Et Norbert les regardait les uns après les autres, et, chose étrange, aucun de ces visages qui semblaient encore se tourner vers lui menaçants, ne lui rappelait un souvenir.

— Pourtant je croyais connaître tout le monde ici, se dit le jeune baron, je croyais connaître, au moins de vue, tous nos vassaux, tous les nôtres...

Oui, sans doute, Norbert connaissait tous les hommes qui vivaient sur ses domaines, et même le plus grand nombre de ceux qui vivaient sur les terres des autres seigneurs ses voisins.

Mais les fanandels qui avaient composé l'armée de don Ramire n'étaient pas des hommes comme les autres. Serfs insoumis, vassaux rebelles, ils n'approchaient guère ou plutôt n'approchaient jamais du château. D'ailleurs, ils ne fréquentaient que très rarement les grandes routes et on ne les voyait jamais dans le village.

Mais c'était dans les forêts les plus inextricables et les plus sombres, c'était dans les bois les plus épais que leur existence s'écoulait. Ils y vivaient de braconnage, et comme on ne les trouvait jamais dans leurs repaires, ils échappaient ainsi aux corvées, qui n'en pesaient que plus lourdement sur les autres.

C'était pourquoi les paysans accourus au bruit du tocsin s'étaient jetés sur eux pleins de haine et en avait fait une boucherie atroce.

Norbert continuait sans se presser sa lugubre visite.

Tout à coup il eut un brusque tressaillement.

Il était maintenu non loin du château et sous une sorte de petit rond-point formé par l'entrecroisement de plusieurs sentiers.

La lutte, ici, avait dû être épouvantable et terrible. Le sol, profondément piétiné, était tout rouge de larges flaques de sang, et les morts, très nombreux, s'enlaçaient, s'étreignaient encore, fanandels et paysans, gardes de château et fanandels, et comme beaucoup avaient la bouche toute grande ouverte, le jeune baron croyait les entendre crier encore... Un cadavre venait d'attirer son attention.

Mais celui-ci hideux entre les plus hideux.

Sous un furieux coup de sabre qui avait ouvert la tête depuis les sourcils jusqu'à la nuque, la cervelle, qui éclaboussait le front et les tempes, avait jailli comme le suc d'un fruit trop mur

Et cependant, ce cadavre, le jeune seigneur de Hautvilly le reconnaissait bien, et très pâle, tout saisi, il en murmurait le nom à voix haute, comme s'il l'appelait :

— Choquart!... c'est Choquart!...

Oui, c'était bien Choquart! oui, c'était bien lui qui était là les poings crispés, les lèvres violettes, les yeux terreux, la tête vide!...

Oui, c'était bien l'idiot, dont désormais, Jeanne, qui tremblait à son seul souvenir, n'aurait rien à craindre.

— Mais comment se trouvait-il donc dans cette affreuse mêlée?... Il n'avait donc pas quitté le pays?... Il rôdait donc encore près de nous, près d'*elle?*

Et Norbert, dont les yeux continuaient à demeurer fixés sur le mort, tressaillait encore à cette pensée.

Non, Choquart qu'on n'avait découvert nulle part; non, le monstre qui était resté invisible à tous et qui avait échappé à toutes les recherches, n'avait point cependant quitté Hautvilly.

Il avait des tanières, des repaires de rechange, où il avait vécu comme une bête sous terre.

Vingt fois, cent fois, alors que les gendarmes, les dragons, les paysans le cherchaient, il avait entendu résonner au-dessus de sa tête les pas de ceux qui le poursuivaient.

Il avait entendu leurs propos, leurs cris de colère ou de découragement; il avait su que sa tête était mise à prix, et loin de s'en effrayer, il en avait ri.

Seulement, il n'avait plus vu la lumière, plus vu le jour. Tout idiot qu'il était il avait un instinct qui l'avertissait admirablement des dangers qu'il pouvait courir... Aussi n'avait-il plus bougé du trou où il s'enterrait que lorsqu'il avait eu la certitude qu'il pouvait le faire impunément.

Il guettait avec impatience, avec fièvre, la nuit, les premières ombres du soir. Alors il était bien certain de ne pas rencontrer ceux qui le traquaient. Mais pourtant comme il comprenait à merveille le grand danger qu'il courait, comme il était très heureux de sentir encore sa tête sur ses épaules, il demeurait encore captif quelques heures, épiait guettait, cherchait à se rendre compte du moindre bruit qui lui parvenait, du plus faible écho qu'il pouvait saisir.

Et ce n'était qu'à l'heure fantômale de minuit, alors qu'autour de lui la campagne n'était non pas seulement plus déserte et plus triste, mais farouche et presque sinistre, que Choquart se risquait hors de son abri.

Mais il ne sortait pas d'un coup et d'un seul mouvement, car la prudence encore le retenait.

Glissant, rampant, tout le poids de son corps portant sur ses mains, il commençait d'abord par avancer la tête.

Oh! que l'air était bon! qu'il était doux de s'arracher à cette tombe et de respirer un peu!...

Puis, longuement, très attentivement, car il y allait de sa tête, il flairait autour de lui... Mais rien.

La terre était muette, les hommes dormaient, le ciel seul le voyait, le ciel où brillaient et étincelaient des millions d'étoiles et des millions d'astres, mais ce n'était pas le ciel qui le trahirait et ce n'était pas lui qui lui faisait peur.

Choquart alors maraudait, volait, cherchait sa vie comme un sauvage. Il ne lui fallait pas une heure pour renouveler ses provisions. Il escaladait les murs, les barrières, tombait chez les habitants riches qu'il connaissait, faisait une râfle de tout ce qu'il pouvait emporter, et son large couteau jetait des éclairs dans sa main, car il fallait bien qu'il pût se défendre si on l'attaquait ou si on lui résistait ; il courait, riant tout haut de son étrange rire d'idiot, s'enfouir pour quelques heures encore sous la terre et dans la nuit.

Mais une fois, comme il venait de sortir la tête de son trou, et qu'il guettait et flairait encore la campagne pleine d'ombre, il eut soudain une extrême surprise.

De grands coups de cloche secouaient le vieux clocher de l'église de Hautvilly, et cette sonnerie lente et lugubre qui l'avait fait tressaillir et qui s'en allait très haut, très loin, Choquart la connaissait bien.

C'était le tocsin !

Il sortit tout à fait de sa cachette, se mit debout d'un bond, et regarda autour de lui.

Il s'attendait à voir le ciel tout rouge, une immense lueur d'incendie.

Mais le ciel restait noir, l'horizon noir.

Pas une flamme, pas une étincelle au loin.

Et l'idiot, de plus en plus surpris, se demandait ce que cela pouvait être, quel malheur avait pu arriver.

Soudain, il sursauta, très pâle, le regard brillant, non plus les yeux levés vers le ciel ou fixés sur l'horizon, mais tournés, là-bas, du côté où s'apercevaient les hautes et imposantes tours du château de Hautvilly.

N'étaient-ce pas des cris, des clameurs, un grand bruit de bataille qui lui arrivaient ?

Il releva brusquement son front pâle et tous ses traits se contractèrent de joie.

Puis avec un mauvais rire et la voix sourde :

— Hein ! qu'est-ce donc ? murmura-t-il.

Quelque chose d'extraordinaire devait se passer là-bas.

Et il se répéta sa question :

— Qu'est-ce donc ?

Mais il n'eut pas besoin de chercher longtemps pour comprendre.

Des cris furieux, des cris très distincts et dont la campagne était pleine, lui arrivaient à présent :

— En avant, fanandels !... Mort aux seigneurs !...

L'idiot partit alors d'un grand éclat de rire.

On attaquait le château !

Les fanandels étaient revenus !

On allait piller et brûler encore !...

Et le monstre se sentit tressaillir de joie.

Une autre pensée venait de lui venir et un nom, encore le même, toujours celui qui lui brûlait les lèvres, encore une fois lui échappa :

— Jeanne !... Jeanne Macé !...

Car pour lui, qui constamment y songeait, Jeanne n'était point la baronne de Haut-

villy, mais toujours ce qu'elle lui était apparue la première fois, alors qu'elle distribuait la fortune de sa grand'mère en aumônes, c'est-à-dire la jeune fille simple et douce, de naissance modeste.

Et comme il ne pouvait jamais penser à la jeune femme sans sentir se rallumer tyrannique et folle l'immense passion qui le consumait, plus pâle encore et tout frémissant, il réfléchit pendant quelques secondes.

Certe, il ne savait rien du retour de don Ramire à Hautvilly et il ignorait aussi comment les fanandels, naguère écrasés et dispersés, avaient pu se retrouver et se réunir encore.

Mais ce qu'il comprenait très bien, c'est qu'une autre occasion, et plus favorable encore que la première, s'offrait à lui de se rapprocher de Jeanne.

Il l'avait tenue dans ses bras et serrée contre son cœur; il avait pu mettre des baisers de feu sur ses lèvres et se griser du capiteux parfum qui se dégageait d'elle...

Mais Norbert et les gardes étaient revenus trop tôt!... mais il avait été obligé de fuir au moment où il jetait un cri de triomphe et où sa victoire lui paraissait certaine!...

— Oh! je la veux!... il me la faut! s'écria-t-il avec un geste de défi et de joie.

Et il s'élança vers le château de Hautvilly que maintenant des cris plus grands, des clameurs plus furieuses remplissaient.

Puis, tout en courant, son masque déjà si tragique, devenu depuis quelques secondes plus tragique encore, l'idiot se berçait d'un espoir qui lui donnait des ailes.

Les fanandels et les gens du château se ruaient les uns sur les autres, s'égorgeaient. Il allait escalader le mur et se trouver d'un bond en face d'elle. Elle se débattrait, crierait encore, mais, cette fois, est-ce qu'on pourrait l'entendre?

— Elle est à moi!... elle est à moi! criait-il la voix rauque, l'œil plein de flammes.

L'idiot, qui croyait déjà tenir Jeanne, sentait courir dans sa chair de chauds frissons de volupté.

Il ne mit que quelques minutes pour franchir la distance qui le séparait du château de Hautvilly.

Haletant, tout en sueur, il n'eut besoin que d'un élan pour se trouver à cheval sur la crête du mur.

Il leva les yeux.

Cette lumière, c'était là la chambre de la jeune baronne.

Riant et triomphant le monstre se laissa tomber dans le parc.

Là-bas, à l'autre extrémité, c'était le massacre.

Et cela aussi le fit rire.

Alors se ramassant sur lui-même, frôlant doucement le mur, il avança...

D'ailleurs, l'ombre qui enveloppait cette partie du château l'encourageait, se faisait son complice.

Et toujours le monstre avançait... avançait... Qu'il pût seulement atteindre jusqu'à cet arbre qu'il voyait là, à quelques pas de lui, et il sautait dans la chambre.

Mais, brusquement, il s'arrêta, s'aplatit la face contre terre, écrasant entre ses dents un juron furieux.

A la fenêtre de la chambre un homme de haute stature s'était dressé, et cet homme semblait fouiller l'ombre dans la direction où Choquart faisait le mort.

Puis, épaulant un fusil, l'homme fit feu.

La balle siffla à l'oreille de l'idiot.

Mais il ne bougea pas.

Seulement tout son corps tremblait et il avait une peur terrible d'être pris.

— Perdu !... perdu ! balbutia-t-il.

Pourtant l'homme, après avoir encore plongé un regard dans le parc venait de disparaître.

Peut-être n'était-il pas sûr que quelqu'un était là et n'avait-il fait feu que pour l'acquit de sa conscience ?

Mais peut-être aussi allait-il descendre ?

Choquart fuyait. Mais il n'escalada pas le mur et ne regagna pas sa tanière. Il remonta le parc et, tantôt courant, tantôt se dissimulant, se dirigea du côté de la bataille.

Cette déception l'avait exaspéré, et il voyait rouge, avait besoin de tuer quelqu'un Et il se jeta dans la mêlée.

Ce n'était plus un homme, c'était un démon. Grisé par l'odeur de la poudre, par la vue du sang et aussi par son immense colère, il n'avait plus peur de tomber dans les mains de Norbert, il ne se cachait plus.

Armé d'un lourd fusil qu'il avait ramassé sous un mort, il s'en servait comme d'une massue, et tandis que l'arme tourbillonnait dans ses poings redoutables, il criait aux paysans et aux gens de Hautvilly qui se ruaient sur lui :

— Je suis Choquart !... prenez-moi donc !

Et nul ne pouvait le prendre. Les plus braves reculaient. Et monté sur les morts qu'il faisait de plus en plus, il s'élevait, grandissait. Il avait un piédestal de cadavres.

— Je suis Choquart !... Je suis Choquart ! continuait-il à crier, tandis que son grand éclat de rire qui donnait le frisson semblait souffleter les ennemis qui l'entouraient.

Mais soudain, son rire de bravade s'éteignit.

Il tomba sans un cri, sans un râle, mort, au milieu des trépignements de joie furieuse des paysans et des valets qui l'assaillaient.

Et maintenant Norbert, qui n'avait rien su de la présence de l'idiot dans la mêlée s'oubliait à contempler son cadavre.

— Après tout, finit-il par murmurer, j'aime mieux qu'il en soit ainsi que si j'avais été obligé de le pendre !...

Puis revenant sur ses pas, il rentra au château.

Il en avait à peine franchi le seuil qu'il se trouva en présence de M. de Beauval et de la belle Octavie.

— Nous vous attendions avec impatience, mon cher ami, dit M. de Beauval en tendant la main au jeune baron. Notre voiture est attelée et nous partons...

— Vous avez raison, répondit Norbert avec un sourire, le séjour de Hautvilly n'est pas très gai en ce moment...

— Combien de morts aurez-vous à enterrer ?

— Je viens de les voir, mais je n'en sais pas le nombre..,

— Il y en a beaucoup ?

— Oui, beaucoup, voulez-vous les voir.

M. de Beauval avait déjà fait un pas en avant mais la belle Octavie le retint vivement par le bras.

— Etes-vous fou, monsieur ? s'écria-t-elle ; n'est-ce pas assez d'horreurs comme cela !

Et toute pâle, toute frissonnante, elle se tourna vers Norbert, ajoutant :

— Je n'ai plus qu'une peur, monsieur le baron...

— Quelle peur, madame ?

— C'est que ce ne soit pas encore fini...

— Si, madame, si, c'est fini, répondit vivement M. de Beauval. Oh ! les misérables ont leur compte, je vous en réponds...

— Qui sait ? fit la belle Octavie. Tous ne sont pas morts, n'est-ce pas?

— Malheureusement ! soupira M. de Beauval.

— Et il en reste d'autres...

— Des prisonniers ! dit vivement le jeune baron. Mais les malheureux ne sont pas bien à craindre.

— Cela dépend, dit la belle Octavie.

— De quoi ?

— Du sort que vous leur réservez...

— Moi je serais implacable et je les fusillerais jusqu'au dernier ! s'écria M. de Beauval. De cette façon, nous serions peut-être enfin tranquilles et je ne craindrais pas qu'on m'attaquât un jour ou l'autre comme on vous a attaqué cette nuit...

Norbert, les armes à la main, était d'un courage héroïque, mais il se sentait peu de goût pour l'égorgement des vaincus.

— D'ailleurs, il faut bien une bonne fois pour toutes purger le pays de cette race de brigands, reprit très vivement M. de Beauval, et c'est aussi l'avis de notre père...

— Ah ! mon père pense comme vous ?

— Il vient de me le dire...

— A l'instant ! dit la belle Octavie. Seulement il changerait de résolution d'un moment à l'autre que cela ne nous étonnerait pas...

— Et ce serait une grande faute ! soupira de nouveau M. de Beauval. Mais il peut la commettre... Jeanne est là !

— Jeanne ? dit Norbert, qui le regarda.

— Votre père l'aime tant qu'il serait désolé de lui faire de la peine.

— Oui, c'est vrai.

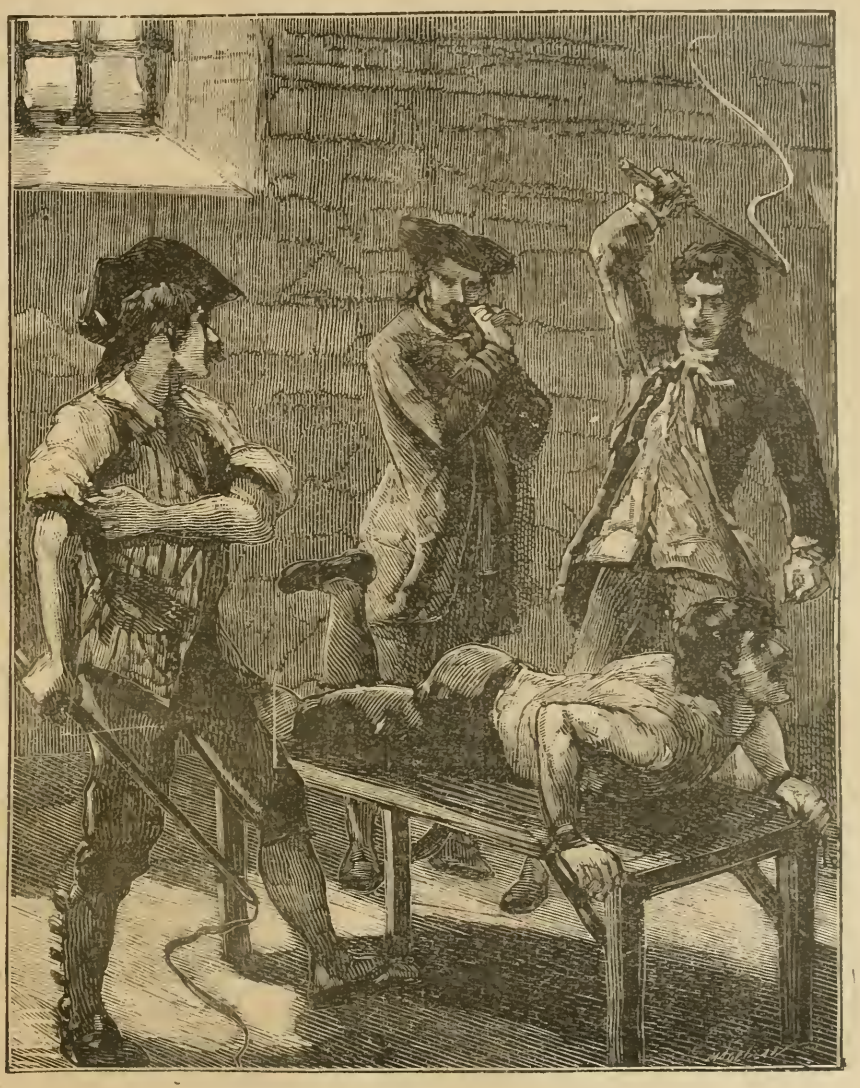
— Et Jeanne a peur de sa vengeance et de ses représailles, ajouta Mme de Beauval. Tout à l'heure, elle lui prenait les mains, et des larmes dans les yeux elle lui demandait la grâce des prisonniers... Et votre père avait presque l'air de faillir...

— Il faut tout tuer !... tout tuer ! s'écria avec colère M. de Beauval.

— C'est le plus sage, dit de sa voix douce la belle Octavie. Au revoir, monsieur Norbert ! Et ils partirent.

Le jeune baron venait de courir vers Jeanne.

Il la trouva toute fébrile de son absence et toute tremblante encore de cette nuit tragique.



— Plus fort, plus fort, morbleu !

Dès qu'elle l'aperçut, elle s'élança vers lui avec une joie d'enfant, puis lui présentant son front :

— Oh ! ne me laisse plus ainsi !... reste près de moi ! supplia-t-elle avec l'accent d'un doux reproche.

Il ne lui répondit d'abord que par de longs baisers, puis la gardant dans ses bras et la voix très douce à son tour :

— Chère Jeanne, dit-il, cher ange adoré ! n'est-ce pas que les heures qui viennent de s'écouler ont été pour nous des heures terribles et pleines d'angoisses ?

— Oh ! j'ai cru devenir folle !... j'ai cru en mourir ! répondit-elle dans un murmure.

— Eh bien, ces heures, il ne faut pourtant pas les maudire... Elles nous ont donné le bonheur !

— Le bonheur? fit-elle sans comprendre.

— Oui, Jeanne, car nous pouvons désormais nous aimer sans crainte et sans appréhension. Ce n'est pas moi qui suis allé chercher don Ramire?

— Non.

— Ce n'est pas moi qui lui ai tendu un piège pour le faire revenir à Hautvilly?

— Non.

— Et s'il s'est perdu, il s'est bien perdu par sa faute?

— C'est vrai.

— Mais cet homme, reprit Norbert, n'était peut-être pas pour nous l'ennemi le plus redoutable... Il y en avait un autre...

Jeanne avait tressailli, puis levé la tête.

Elle dit le nom:

— Choquart!

— Oui. Choquart! répondit à voix basse le jeune baron.

— Eh bien?

— Eh bien, Jeanne, tu ne le reverras plus... il est là-bas, parmi les morts!

La jeune femme eut un long soupir, comme si on lui enlevait de la poitrine un poids immense.

Et presque aussitôt son front se rembrunit.

— C'est triste, murmura-t-elle, que je sois obligée de me réjouir de la mort de cet homme!..,

Mais cependant ce n'était pas sur Choquart que sa pensée s'arrêtait.

Mais ceux qu'elle ne pouvait s'empêcher de plaindre, ceux qui, malgré tout, l'attendrissaient profondément, c'étaient les prisonniers dont on entendait dans le parc le bruit sourd des chaînes.

Elle s'était enhardie à jeter un coup d'œil au dehors, et elle les apercevait là-bas, pâles, exténués et tremblant de peur devant les paysans et les gens du château qui les gardaient.

Qu'allait-on faire de cette masse d'hommes qui ressemblait à un troupeau lamentable?

Est-ce qu'on allait leur faire subir la dure loi du vainqueur?

Est-ce que le baron de Hautvilly Norbert et allaient se montrer sans pitié pour eux?

Est-ce qu'on allaient les égorger, les tuer à leur tour?

Puis, continuant tout haut sa pensée, elle ajouta, la voix pleine d'émotion et en montrant les fanandels vaincus:

— Norbert, c'est assez de sang versé!... c'est assez de sang répandu! Je vous en prie, ne soyez pas implacable pour ces hommes!...

— Leur sort n'est pas dans mes mains, répondit le jeune baron.

— Et qui donc en dispose?

— Mon père!... N'est-il pas le maître ici?... n'est-il pas le chef de la famille?...

— Je lui ai déjà parlé et il paraissait s'attendrir, dit le jeune femme.

— Voulez-vous que je lui parle à mon tour?... voulez-vous que je me joigne à vous, Jeanne!

— Oui, Norbert!... oui, faites cela!... soyez clément pour les vaincus!...

— Chut! fit en souriant Norbert.

Le vieux baron de Hautvilly venait d'apparaître.

— Et bien, qu'est-ce donc? fit-il en s'arrêtant pour regarder, les deux jeunes gens On dirait que vous vous parliez en confidence et que je vous gêne...

— Mon père, dit gravement Norbert, nous parlions de vous...

— De moi?

— De vous et de vos prisonniers... Jeanne demande grâce pour eux et je serais bien heureux si vous ne repoussiez pas sa prière...

— Oui, je sais!... je sais! fit doucement le baron de Hautvilly.

Puis s'adressant à Jeanne avec un sourire.

— Vous savez bien, ma chère enfant, que je vous aime trop pour pouvoir rien vous refuser, reprit-il.

La jeune femme avait eu un mouvement de joie.

— Mais, laissez-moi finir, continua vivement le baron. En vous accordant la faveur que vous me demandez, ne commettrais-je pas une grave imprudence?... Ces hommes sont pleins de haine contre nous et la défaite qu'ils viennent d'éprouver va sans doute les exaspérer encore. Qui peut répondre que nous ne les verrons pas se ruer encore demain le fer et la flamme au poing dans le château de Hautvilly? qui peut nous assurer qu'ils ne voudront pas, un jour ou l'autre, prendre une sanglante revanche?

Et comme Norbert allait parler, il l'interrompit d'un geste, puis il ajouta :

— Et la preuve que ce que je redoute pourrait arriver, c'est que je ne croyais pas à la présence de don Ramire dans ce pays et que je ne pouvais m'empêcher de sourire quand j'entendais encore parler des fanandels... Et cependant ils nous épiaient et nous guettaient!... Et cependant ils rêvaient encore le pillage, l'incendie, tous les crimes!... Oh! j'avais tort! J'étais trop confiant et trop tranquille!... Mais à présent il dépend de vous qu'il n'y en ait plus!

— Encore des massacres! encore des victimes? s'écria Jeanne avec douleur!

— Est-ce votre faute? est-ce vous qui avez provoqué ces hommes? répliqua le baron.

— Peut-être! dit vivement Norbert.

Le vieux baron de Hautvilly regardait son fils avec stupéfaction.

— Peut-être?... Que veux-tu dire? fit-il.

— Je veux dire que les seigneurs ont eu de graves torts envers eux...

— Les seigneurs!

— Oui, mon père.

— Et quel torts?

— Ils ont toujours traité leurs serfs comme des parias et comme des brutes, quand ils auraient pu les conquérir par la douceur...

— Par la douceur?

— Oui, par la douceur, par la justice, par la bonté...

Le vieux baron souriait, les bras croisés, pensif.

— Oh! je veux bien en faire l'expérience, murmura-t-il.

Puis, brusquement :

— Eh bien, qu'attends-tu donc, Norbert? Va leur dire qu'ils sont libres! ajouta-t-il.

Un grand cri de joie lui répondit. C'était Jeanne qui tombait dans ses bras, tandis que Norbert s'élançait d'un bond au dehors.

— Oh! c'est bien!... c'est bien ce que vous faites là, cher père! dit la jeune femme dont l'émotion était immense. Mais vous verrez que vous n'aurez pas à vous repentir!

Et le baron de Hautvilly très attendri, très ému aussi, rayonnait du bonheur de Jeanne.

Soudain de grandes clameurs joyeuses emplirent le parc.

Les chaînes des fanandels étaient tombées!... ils étaient libres!...

Comme des fous ils accoururent sous les fenêtres du château. Tous étaient très pâles et quelques-uns pleuraient.

Alors ce fut un tonnerre de cris, une longue exclamation qui monta jusqu'au ciel :

Vive Madame la baronne!... Vive Monsieur le baron!... Vive Monsieur Norbert!...

Le baron de Hautvilly et Jeanne avaient paru à la fenêtre.

Les cris redoublèrent.

— Vive Madame la baronne!... Vive Monsieur le baron!...

Et ils étaient déjà bien loin qu'on attendait encore retentir leurs longues clameurs joyeuses.

A partir de ce jour il n'y avait plus de fanandels.

XLIV

LES TORTIONNAIRES

Il y avait déjà quelques jours que don Ramire croupissait dans un des cachots du château de Nérée.

Mais ce château était autrement sinistre que celui que l'ancien chef des fanandels avait habité pendant quelques heures au château de Hautvilly.

Ici, le misérable n'avait point de lourds colliers de fer au cou et on lui avait laissé les bras libres.

Mais le plafond était si bas qu'il était obligé de se tenir accroupi sur les talons et qu'au moindre mouvement un peu brusque qu'il eût pu faire, il eût risqué de s'ouvrir le crâne contre la pierre.

Un moment même il s'était demandé s'il ne vaudrait pas mieux pour lui d'en finir ainsi, d'en finir tout de suite, mais il n'avait pas eu le courage de mettre son idée à exécution.

Et en attendant il grelottait autant d'épouvante que de froid, car ce cachot où l'eau ruisselait le long des murs et sur les dalles était d'une humidité glaciale.

Et là c'était un silence si complet, si profond et si farouche que don Ramire pouvait se croire rayé du nombre des vivants.

Puis toujours sa pensée lui revenait, le torturait :

— Que va-t-on faire de moi?

Parfois aussi son front pâlissait tout à coup d'une plus grande terreur.

Alors il s'imaginait que le comte de Nérée allait l'oublier là, le laisser mourir de faim dans cette tombe.

— Pourquoi pas? se disait-il tout frémissant. Cet homme doit chercher quelque vengeance terrible, et quel supplice pourrait-il trouver qui fût plus effrayant que celui-là?... que cette longue et terrible torture de toutes les minutes et de toutes les secondes?

Mais don Ramire ne connaissait pas bien le comte de Nérée, et cette vengeance dans l'ombre, cette vengeance ou plutôt cette expiation qui n'eût pas eu de témoins n'eût pas été du goût de l'orgueilleux gentilhomme.

Non, ce que celui-ci voulait, ce qu'il lui fallait, c'était le supplice au grand jour et à la face de tous.

Mais il ne se pressait pas.

Les jours s'écoulaient, et de plus en plus l'anxiété du bandit, pour qui l'incertitude était non pas seulement une angoisse, mais une torture, croissait, grandissait.

Don Ramire en était arrivé à guetter les pas du bourreau!

Cassé, courbaturé, les os et les membres brisés dans l'impossible posture qu'il était forcé de garder, il en était arrivé à désirer la mort, mais la mort qui foudroie, la mort qui frappe dans un éclair.

Oh! ce n'était pas sans d'amers regrets et sans une violente colère contre lui-même qu'il s'était résigné et qu'il avait dit adieu à l'espérance.

— Quoi! j'aurais pu prendre la clé des champs et j'étais libre!... libre comme l'air!... libre comme l'oiseau qui va où son caprice l'emporte! se disait-il la gorge sèche et tous les traits contractés, et comme un sot, comme un niais, je suis venu moi-même me livrer à mes ennemis...

Ah! le comte de Nérée doit bien rire, et il a raison!... stupide! stupide!... Est-ce que je ne devais pas chercher la fortune ailleurs qu'ici?... Est-ce que je ne devais pas comprendre que le seul endroit où je ne devais jamais remettre les pieds était à Hautvilly?. . Et j'y suis venu pourtant!... Et l'on me tient!... Ah! oui, stupide! stupide!...

Quelquefois pourtant il était moins faible, moins abattu et retrouvait pour une heure ou deux un peu de son audace.

Dans ces moments-là, il se souvenait qu'il avec été un des meilleurs capitaines du Roi des voleurs, un des meilleurs capitaines de Cartouche, et dans son regard brillait une flamme de défi et d'orgueil.

— Oh! l'on vous arrête... on vous jette dans un cachot ou dans une oubliette, mais quand on est adroit, on peut en sortir! pensait-il.

Mais ici c'était difficile.

Pas même une fenêtre pour donner du jour, mais seulement un trou très étroit qui laissait filtrer un peu d'air.

Don Ramire, cependant, avait voulu en avoir le cœur net.

Se traînant sur le ventre comme un reptile, il avait sondé à plusieurs reprises tous les murs de son horrible cachot.

Mais c'étaient des murs au moins aussi épais que ceux de la Bastille, et il était inutile de chercher à les percer.

— Impossible de fuir par là! avait fini par convenir l'ancien chef des fanandels.

Alors il s'était mis à sonder les dalles les unes après les autres.

— Peut-être y a-t-il là-dessous un souterrain, une issue qui me permettrait de sortir! se disait-il.

Et il s'entêtait des heures et des heures, usait sur ces pierres qui ne voulaient pas bouger ses genoux qui saignaient.

D'ailleurs pour les entamer, les soulever, il n'avait d'autres outils que ses ongles.

Entreprise impossible et folle!

— Ah! qu'ils viennent... qu'ils viennent donc! s'écria-t-il enfin à bout d'espoir et de courage.

Et comme si son vœu s'exauçait soudain, un bruit se fit entendre dans l'étroit et sombre corridor qui précédait son cachot.

Malgré lui, l'ancien chef des fanandels tressaillit.

Deux hommes parurent. Deux hommes? Non, deux monstres!

C'étaient les tortionnaires du comte de Nérée.

Pendant quelques secondes ils laissèrent tomber sur don Ramire un regard menaçant et sombre, puis enfin l'un d'eux se baissa, lui prit le bras dans sa main comme dans un étau, et la voix sourde et brève:

— Venez! dit-il.

Le corridor franchi, on en suivit encore trois ou quatre autres en zigzags et que des jours de souffrance éclairaient d'une clarté sépulcrale.

Bientôt une porte se trouva devant eux.

C'était une étroite porte bardée de fer, et si basse qu'on ne pouvait y passer sans courber la tête.

Telles sont les portes des prisons par lesquelles, au moment de marcher à l'échafaud, sortent les condamnés à mort.

D'une violente bourrade dans le dos, l'un des tortionnaires poussa devant lui l'ancien chef des fanandels.

— Entrez!

Don Ramire entra, mais à peine avait-il fait deux ou trois pas, qu'il recula, glacé jusqu'aux moelles.

— La torture! balbutia-t-il les yeux hagards.

C'était, en effet, dans cette chambre sinistre, qu'avant de les pendre on appliquait parfois la torture aux malheureux que le comte de Nérée avait condamnés.

Très vaste, très grande, avec d'énormes poutres noires entre lesquelles les araignées avaient tissé de larges toiles, cette chambre n'était éclairée que par deux grosses lampes fumeuses accrochées à des piliers.

D'abord, on ne voyait rien, ne distinguait rien, mais bientôt l'œil s'habituait à cette triste lumière et tout à coup dom Ramire eut un nouveau frémissement.

Ce qu'il venait d'entrevoir là, dans l'ombre, c'étaient d'horribles instruments de supplice: des chevalets avec leurs tabliers et leurs courroies de cuir; de lourds billots avec leurs haches étincelantes; de grosses tenailles qu'on faisait rougir et avec lesquelles on vous enlevait des morceaux de chair fumante; et des marteaux et des maillets, des coins de fer ou de bois; des fouets; enfin tout l'abominable attirail de la question

Don Ramire comprenait pourquoi on l'avait amené là, et il était plus blanc qu'un linge.

Au milieu de la chambre, un chevalet tout ouvert semblait l'attendre et il ferma les yeux pour ne pas le voir.

Mais au même instant la lourde main d'un des tortionnaires s'abattait brutalement sur son épaule.

— Le torse nu ! fit-il.

— Et vite !... dépêchons ! ajouta l'autre bourreau.

— Le torse nu ? bégaya le bandit plein d'un immense effroi.

Et l'œil hagard, l'air idiot, il ne bougeait pas et restait immobile au milieu de la chambre comme s'il n'eût pas compris.

Mais alors les deux tortionnaires s'en mêlèrent.

Oh! ce ne fut pas long. Une minute après, don Ramire était nu jusqu'à la ceinture L'ancien chef des fanandels grelottait, mais ce n'était pas de froid.

Soudain, dans le fond de la chambre, une porte que l'ombre cachait et que don Ramire n'avait pu voir, glissa doucement sur ses gonds et un homme entra, lentement et sans bruit.

Le bandit ne pouvait distinguer encore les traits de cet homme, mais pourtant il le reconnaissait bien.

C'était l'homme dont il était devenu la chose, la proie; c'était l'implacable comte de Nérée !

Le masque pâle et froid, un sourire ironique et cruel sur les lèvres, le comte s'avança de la même allure lente jusqu'à deux pas de don Ramire.

Puis son œil brilla, étincela.

— Ah ! voilà le drôle ! dit-il.

Pendant quelques secondes son regard de plus en plus menaçant se fixa sur le misérable, puis avec un petit ricanement sourd :

— Faites ! ajouta-t-il.

Les deux bourreaux venaient de se ruer d'un bond sur l'ancien chef des fanandels.

Instinctivement il eut pendant un instant, la durée d'un éclair, la pensée folle de résister et de se défendre. Mais il avait affaire à deux colosses dont un seul eût facilement terrassé cinq hommes comme lui. En un clin d'œil il fut enlevé et couché sur le chevalet, et si fortement serré qu'il semblait que le sang allait jaillir des veines.

— Le fouet !... c'est le fouet ! pensa avec terreur don Ramire, qui déjà râlait d'avance.

En effet, les deux tortionnaires, qui venaient de se placer de chaque côté du chevalet, s'étaient armés chacun d'un grand fouet aux longues lanières.

— Cinquante coups ! dit le comte de Nérée toujours impassible.

Et l'un des bourreaux leva le bras.

Le fouet siffla.

Un hurlement de douleur se fit entendre et le patient eut un bond terrible qui fit éclater de rire le comte.

Et le fouet se levait, s'abattait, sifflait toujours, tandis que la chair de don Ramire se tuméfiait et se zébrait de longues raies rouges.

Soudain une pluie de sang jaillit et vint frapper le tortionnaire au visage.

Mais sa besogne à lui était finie, il venait de frapper son vingt-cinquième coup, et très tranquillement il s'essuya le visage.

Don Ramire, les cheveux dressés sur la tête et les yeux hors des orbites, se plaignait, gémissait...

Mais, brusquement, il se remit à hurler, car le comte de Nérée avait fait un signe et le second bourreau, sa manche retroussée jusqu'à l'épaule, le front pâle et le regard féroce, frappait, à son tour, frappait toujours.

— Plus fort!... plus fort, morbleu! cria le comte.

Et il comptait à mesure que le fouet sifflait :

— Neuf... dix.. onze...

A présent le dos de don Ramire n'était plus qu'une plaie, et ce n'était plus seulement une pluie de sang qui éclaboussait les deux tortionnaires et le comte, mais encore des lambeaux de chair volaient!

Comme le dernier coup tombait, le comte de Nérée, toujours aussi calme, toujours aussi maître de lui, avait fait quelques pas vers la porte, mais non sans jeter sur l'ancien chef des fanandels, depuis longtemps évanoui, un long regard de triomphe et de haine.

Puis, comme il venait de s'apercevoir que celui-ci ne bougeait plus, ne remuait plus, son visage prit tout à coup une effrayante expression de colère.

— Il n'est pas mort, au moins! s'écria-t-il avec un accent où grondait une telle colère que les deux bourreaux pâlirent.

Ils échangèrent un coup d'œil craintif, puis l'un d'eux, celui qui avait frappé le premier, répondit vivement :

— Non, monsieur le comte!

— Vous m'en répondez?

— Oui, monsieur le comte!

— Il ne faudra pas que cet homme meure trop tôt... il faut qu'il vive encore...

Les deux bourreaux s'inclinèrent.

— Vous avez compris? reprit le comte qui les toisait d'un regard très dur.

— Oui, monsieur le comte! répondirent-ils ensemble.

Celui-ci venait de disparaître.

Les deux tortionnaires s'empressèrent de détacher don Ramire, qui n'était plus qu'une masse inerte. Le cœur battait encore, mais il fallait en être bien sûr, il fallait en avoir senti les palpitations sous sa main pour croire que cet homme était encore vivant.

— Il n'est pas encore mort, mais il n'en vaut guère mieux, dit l'un des bourreaux.

— Nous avons peut-être frappé d'une main trop rude, répondit l'autre en ricanant.

— On ne pouvait pas faire autrement.

— C'est vrai.

— Tu as bien entendu ce que criait monsieur le comte.

— Parbleu!

— Il me criait: Plus fort!... plus fort, morbleu!...

— Et tu frappais fort!... Tu faisais comme j'avais fait... Tu avais raison... Allons houp, enlevons!

— C'est l'heure de mourir, mon fils.

Et ils enlevèrent du chevalet le corps inanimé de don Ramire.

— Où le portons-nous? reprit celui des tortionnaires qui le premier avait parlé. Là-bas, dans son cachot.

Mais l'autre protestait énergiquement d'un signe de tête.

— Non, non, c'est trop loin, dit-il.

— Peut-être.

— Et il sera très bien ici.

— Oui, sur ce tas de paille... Oh ! il ne se plaindra pas que c'est trop dur... Un bon lit !... Il ne va faire qu'un somme...

Et les deux bourreaux, portant toujours le patient, riaient tout haut d'un grand rire.

Ils déposèrent le bandit sur un tas de paille qui se trouvait près d'un pilier.

Puis l'un d'eux dit, riant encore d'un rire cynique:

— Il va dormir là du sommeil du juste...

— Pourvu qu'il se réveille ! répondit l'autre qui, penché sur don Ramire, l'examinait très attentivement. C'est qu'il ne remue pas plus que s'il était mort...

Il se pencha de plus près, puis il ajouta :

— Tiens, regarde-le donc !... Je crois qu'il a passé !...

L'autre bourreau venait de se pencher à son tour. Pendant quelques secondes son regard se fixa sur le visage de don Ramire, puis, très froidement :

— Non, il n'y a pas de danger, répondit-il. Mais je vais le panser... Il faut bien qu'il se guérisse pour avoir encore d'autres petites fêtes comme celle-là.

Et tout en parlant les deux tortionnaires continuaient de rire tout bas.

Maintenant l'ancien chef des fanandels était pansé, c'est-à-dire que ses épaules et son dos où l'on voyait saigner la chair toute vive brillaient par larges plaques de l'onguent avec lequel ils l'avaient frictionné.

Maintenant quand il va revenir à lui, il aura une fièvre de cheval, reprit le premier bourreau.

— Ça, c'est sûr !

— Et il va crier pour demander à boire...

— Oh ! il peut crier tant qu'il voudra, nous ne l'entendrons pas... Mais il faut être humain, n'est-ce pas ?

— Sans doute.

— Il doit y avoir de l'eau ici ?

— Il y en a dans cette cruche, là-bas ?

— La voilà !... Nous pouvons être tranquille... Il pourra lamper tout son soûl...

Et lentement les deux tortionnaires sortirent.

Don Ramire ressemblait à un cadavre.

XLV

L'HEURE DE MOURIR

Toute la nuit s'était écoulée et une nouvelle aube allait poindre, quand don Ramire sortit enfin de son long évanouissement.

D'abord il ne se reconnut pas.

Les yeux étincelants de fièvre, la tête vide et l'air hagard, il regarda longtemps autour de lui.

Où donc se trouvait-il ?

Quel était donc ce lieu sinistre où deux lumières jetaient leur faible clarté d'étoiles pâlissantes ?

Une prison ? un souterrain ? un cachot ?

Mais il venait de bouger trop brusquement, et il eut un cri de douleur.

Maintenant il se ressouvenait !... maintenant, son regard qui s'habituait à l'ombre

distinguait très nettement autour de lui les horribles instruments de torture!... maintenant il venait d'apercevoir, non sans épouvante et sans frisson, et tout ouvert encore, le chevalet sur lequel il avait été martyrisé!...

Et l'ancien chef des fanandels ne pouvait remuer ni faire le moindre mouvement sans pâlir...

Alors, ses blessures à peine fermées, à peine cicatrisées, se rouvraient, saignaient et c'étaient des douleurs intolérables, des souffrances atroces qui lui mettaient une abondante sueur au front.

Pourtant, au bout de quelques jours, don Ramire qui, malgré sa vie d'aventures, avait gardé une constitution robuste, retrouva ses forces et guérit.

C'était ce moment-là que le comte de Nérée attendait avec impatience.

Accompagné d'un homme qui avait aussi un visage de tortionnaire, il descendit dans le cachot de son prisonnier.

C'était le matin et celui-ci dormait encore.

Le comte et l'homme qui l'escortaient le regardèrent un instant, puis le gentilhomme eut un sourire.

— Voici le coquin! dit-il.

— L'ancien chef des fanandels?

— Oui.

— Don Ramire?

— Oui, le fameux don Ramire!

— Enfin l'homme qui a brûlé votre château?

— Oui, c'est lui!

— Et cinquante coups de fouet, monsieur le comte?

— Oui, cinquante, et bien comptés.

— Il s'est remis promptement, dit l'homme; il faut que le gaillard ait eu la vie dure...

— Heureusement! répliqua le comte de Nérée toujours avec son terrible et froid sourire. Je n'ai eu qu'une peur, c'est que le drôle n'en revienne pas...

— Il en est revenu, fit l'homme qui, à son tour, eut un affreux sourire.

Puis il s'accroupit, se pencha sur l'ancien chef des fanandels.

Celui-ci, très lourdement endormi, avait des ronflements sonores.

L'homme, très lentement et sans se presser, le palpa, l'ausculta.

Le comte de Nérée semblait attendre les paroles qui allaient sortir de sa bouche.

— Eh bien? fit-il tout à coup.

— Vous avez dit cinquante coups de fouet, monsieur le comte?

— Oui, cinquante.

— Il peut en recevoir autant...

Ils parlaient très bas. Le comte eut un mouvement et un sourire de joie. Puis reprenant aussitôt son masque d'impassibilité;

— Le fouet n'est pas à dédaigner, dit-il, mais je voudrais cependant varier un peu...

— Varier les supplices?

— Oui, je voudrais lui faire goûter un peu du brodequin.

L'autre qui, paraît-il, était le médecin du château mais qui avait une figure de bourreau, secoua doucement la tête.

— Vous le pouvez, répondit-il, mais je croyais que vous vouliez le pendre...

— Pardieu, oui, mais plus tard!

— Alors, soyez prudent... allez-y délicatement.

— Quelques coins seulement...

— Je vous accorde quelques coins...

Et ils étaient sortis sans que don Ramire pût se douter de rien.

Mais, le lendemain, l'ancien chef des fanandels devait avoir un terrible réveil.

A peine avait-il ouvert les yeux qu'il resta saisi d'épouvante.

En face de lui il venait d'apercevoir les deux hommes sinistres, les deux tortionnaires.

—Levez-vous! dit l'un d'eux.

Le misérable, dont tout le sang venait de s'arrêter net dans les veines, était si terrifié, qu'il se borna à les regarder l'air ahuri, sans un geste et sans une parole.

— Avez-vous compris? reprit l'autre bourreau, la voix encore plus rude et plus brutale. On vous a dit de vous lever.

Et le saisissant brusquement sous l'aisselle, il le mit debout sans plus de peine que s'il se fût agi d'un enfant.

L'autre tortionnaire rôdait déjà autour du sinistre chevalet.

— On va me pendre ? demanda don Ramire.

Mais le bourreau qui le tenait eut un petit ricanement.

— Patience ! dit-il. La potence viendra... Mais ce n'est pas pour aujourd'hui...

—Alors, qu'est-ce donc? fit l'ancien chef des fanandels dont la voix était si faible qu'on avait eu de la peine à l'entendre.

— La torture! répondit le bourreau.

— La torture?

— Oui, rien que ça.

Le misérable avait eu un geste effaré, un recul plein d'effroi.

Mais il était déjà enlevé, jeté sur le chevalet, puis ligotté...

Avec fureur, avec folie il essayait pourtant de se débattre, mais les courroies qui lui entraient dans les chairs lui arrachaient déjà des cris de douleur.

Et les deux bourreaux ricanaient.

L'un d'eux se baissa, fouilla pendant quelques secondes parmi quelques horribles instruments qui gisaient dans l'ombre, puis, se relevant :

— Voici une bonne paire de chaussures! ricana-t-il de nouveau en emprisonnant les pieds de don Ramire dans les brodequins.

Quant à l'autre tortionnaire, qui s'était baissé à son tour, il tenait maintenant dans une main un lourd maillet et dans l'autre quelques coins de fer.

Don Ramire, haletant, fermait les yeux dans une appréhension terrible.

Les brodequins!

C'était donc ce supplice dont la pensée seule remplissait d'effroi, que le comte de Nérée lui réservait encore !...

Aussi dès que le comte parut, non plus seul comme le jour des coups de fouet, mais suivi cette fois de médecin, l'ancien lieutenant de Cartouche, qui avait essayé de se soulever, jeta-t-il vers lui un grand cri de pitié :

— Comte, je t'en prie !... comte, écoute-moi !...

— Je t'écoute, répondit froidement M. de Nérée.

— Tue-moi !... mais ne sois pas barbare !... mais ne sois pas inhumain !.,.

Et don Ramire, dont le front s'était couvert d'une pâleur mortelle, levait sur l'implacable gentilhomme un regard où l'on voyait des larmes.

Mais celui-ci, quand il avait été atteint dans son orgueil, était moins facile à attendrir qu'un tigre.

Il haussa les épaules, et la voix lente :

— Oh ! je te tuerai, répondit-il, tu peux être tranquille !

Puis il fit un signe et l'horrible besogne des bourreaux commença.

Les os du patient craquaient, les coins pénétraient dans les chairs, et c'étaient des cris terribles et déchirants.

— Grâce !... Grâce ! hurlait don Ramire,

— Continuez ! disait le comte.

Au dehors, les gens du chateau entendaient ces cris qui les rendaient tout pâles.

Le médecin qui suivait très attentivement le travail des bourreaux, de temps à autre hochait la tête.

Tout à coup, il se rapprocha vivement du comte et lui dit rapidement quelques mots à l'oreille.

— Vous croyez ? fit M. de Nérée.

— Il ne bouge plus...

— Regardez-le donc.

Le médecin s'approcha de don Ramire.

Celui-ci, la face violette, les lèvres blanches d'écume et les yeux hors de la tête, était hideux à voir.

Le médecin ne lui avait jeté qu'un coup d'œil, puis, doucement ;

— On est allé trop loin, je n'en réponds plus ! dit-il.

Le comte avait froncé les sourcils.

— Alors, il est mort ? dit-il, la voix brusque.

— Peut-être !

— C'est dommage !

Et laissant les deux bourreaux et le médecin s'occuper de don Ramire, le comte de Nérée se retira.

Cependant on avait appris dans les châteaux voisins les supplices infligés à l'ancien capitaine des fanandels.

Le seigneur de Bonneval et sa femme, il faut bien le dire, ne s'en étaient guère montrés scandalisés.

La belle Octavie n'avait-elle pas encore sur le cœur d'avoir été l'ôtage de don Ramire ? et quant à son mari pouvait-il oublier les cinq cents louis qu'il avait eu tant de peine à se procurer ?...

— Je m'apitoierais peut-être sur un autre, avait dit hypocritement celui-ci, mais comment voulez-vous que je plaigne un drôle pareil, un coquin qui voulait nous dévaliser et qui serait la terreur dans le pays ?... Monsieur de Nérée a peut-être été un peu dur, mais il s'est souvenu de son château en flammes !...

Mais le vieux baron de Hautvilly et son fils avaient bondi d'indignation, et quant à Jeanne, le comte de Nérée lui faisait l'effet d'un bourreau qu'elle ne pourrait plus jamais voir en face.

— Le comte nous déshonore! s'écria avec colère Norbert en apprenant le second supplice de don Ramire.

Et sautant à cheval, il courut au château de Nérée.

Le comte ne fut pas étonné de cette visite.

— Ah! vous venez prendre des nouvelles de notre prisonnier, s'écria-t-il. Oh! vous pouvez être tranquille, il est en de bonnes mains!...

— Je viens vous faire des reproches, dit froidement Norbert.

— Des reproches?

— Je viens vous dire que vous me donnez un remords...

— Un remords?

— Le remords de vous avoir livré cet homme...

Le comte s'était mis à rire.

— Je ne comprends pas, mon cher! s'écria-t-il. Est-ce que, par hasard, ce coquin vous intéresserait maintenant?

— Ce coquin a mérité un châtiment, dit Norbert.

— Et bien, alors?

— Mais vous avez été trop loin, comte, vous avez dépassé la mesure ..

— Moi!

— Vous avez été cruel et féroce avec lui...

— Cruel et féroce! ricana le comte. Pour quelques coups de fouet qu'il a reçus!. pour quelques coins qui l'ont fait chanter.

— Un gentilhomme n'est pas un bourreau!

— Un gentilhomme a, sur ses terres, droit de justice... Et j'en ai usé avec don Ramire, voilà tout.

— Abusé!

— D'ailleurs, mon cher baron, reprit ironiquement M. de Nérée, que votre conscience se rassure, je le pends demain...

— Vous auriez dû commencer par là...

Et Norbert partit, soulagé d'avoir dit au comte ce qu'il avait sur le cœur.

En effet, le lendemain matin on allait pendre don Ramire, et c'était la grande nouvelle non seulement à Nérée, mais encore dans tous les villages voisins et dans tous les pays environnants.

Mais le comte avait renoncé à accrocher l'ancien capitaine des fanandels à la haute tour qu'il avait un jour montrée à Norbert, et c'était à présent sur un petit monticule situé à la porte même du château qu'il lui faisait élever un gibet.

Du nouveau cachot où on l'avait jeté semblable à un cadavre, après la torture des brodequins, don Ramire pouvait entendre résonner les coups de marteau qui lui annonçaient son supplice.

Encore estropié et mutilé, toujours souffrant de ses blessures, il avait cependant, chose étrange, malgré ce bruit sinistre qui lui arrivait, un visage radieux.

Pourquoi ?

Etait-ce parce qu'il voyait enfin venir la mort, cette mort qu'il avait si vivement désirée depuis qu'il était au pouvoir de l'impitoyable comte de Nérée ?

Non, mais c'était, au contraire, parce qu'il croyait avoir trouvé la possibilité de vivre.

Et pendant qu'on dressait son gilet, don Ramire souriait d'un air ironique et son visage s'était transfiguré.

Car ne se doutant pas que les forces lui reviendraient si promptement, on l'avait laissé libre dans son cachot, et il y avait fait une découverte qui l'avait rempli d'espérance.

En effet, comme une fois il venait de s'approcher de la fenêtre garnie d'énormes barreaux de fer, il n'avait pu retenir un cri de surprise, un tressaillement de joie.

Un autre prisonnier avait dû habiter là, un prisonnier qui avait fait le rêve de s'évader, car tous ces barreaux étaient sciés et prêts à s'enlever au moindre effort!

L'ancien chef des fanandels eut un éblouissement.

Ce qu'il venait de trouver là, ce qui venait de s'offrir à lui, c'était le salut, la liberté, le vie!...

Est-ce que, vraiment, il devenait fou ?

Est-ce que ce songe irréalisable allait pouvoir se réaliser?

Est-ce que cette chimère était possible?

Et tout tremblant, tout frissonnant, il regardait la fenêtre, il en ébranlait encore les barreaux.

Oui, ils bougeaient!

Oui, il n'avait qu'à vouloir et ils allaient céder!...

— Ah! comte de Nérée!... comte de Nérée! s'écria-t-il se relevant la tête avec un air de défi.

Et déjà, il savourait la vengeance qu'il se promettait.

Car une fois libre, il n'en doutait pas, il trouverait bien encore, non pas ici, mais ailleurs, mais dans n'importe quel pays des hommes de bonne volonté et de courage pour le suivre...

Il trouverait bien encore le moyen d'avoir une bande à lui, une bande très forte et bien disciplinée...

Et alors !... alors il reviendrait, et ce ne serait plus seulement sur le château qu'il se vengerait !...

Car le château en flammes, en ruines, que lui importait !

Oh! certainement qu'il le raserait et que cette fois, il n'en laisserait pas pierre sur pierre ; mais ce qu'il lui faudrait, ce qu'il aurait, c'était lui!... c'était le comte !...

Et don Ramire riait, effrayant et livide.

Lui aussi il verrait la chair du comte saigner sous les formidables coups de fouet de ses bourreaux!... lui aussi il aurait des coins de fer pour lui briser les os!... lui aussi il dresserait son gibet, mais un gibet qui aurait son supplicié, son pendu, et non pas un gibet inutile comme celui qu'on élevait en ce moment!...

Et don Ramire, qui se disait que quelqu'un pouvait surgir d'une minute à l'autre, voulut être prudent.

Il se tint blotti dans l'angle sombre où on le trouvait toujours d'habitude, mais quelle impatience le dévorait! quelle fièvre!...

Il comptait les heures, les minutes, chaque seconde.

— Oh! que la nuit vienne vite !... que la nuit tarde à venir! murmura-t-il à chaque instant.

Puis, quelquefois aussi, il était pris de subites terreurs.

Si l'on allait visiter son cachot!... si l'on allait s'apercevoir que ces barreaux ne tenaient plus!...

Alors il n'osait pas s'en dire davantage, et sa tête cachée dans ses mains, il tressaillait, l'oreille ouverte à tous les bruits qui lui venaient du dehors!

Et toujours les marteaux qui dressaient le gibet s'entendaient, résonnaient!...

Don Ramire n'avait pas osé regarder au dehors de peur d'être aperçu, mais il connaissait assez le château de Nérée et l'endroit où il se trouvait pour savoir ce qu'il aurait à faire une fois qu'il serait libre.

La fenêtre n'était pas très élevée et il avait fait cent fois dans sa vie autrement périlleux. Il est vrai qu'il était mutile, éclopé, mais ce n'étaient pas ses blessures, d'ailleurs à peu près cicatrisées, qui le gêneraient à ce moment-là, il en était bien certain.

Le saut fait, il se trouverait dans une petite cour. Des murs assez élevées autrefois le fermaient, mais depuis l'incendie du château de Nérée, ces murs qui n'avaient pas été refaits étaient faciles à l'escalade.

Après, c'était la campagne...

L'ancien capitaine eut un nouveau ricanement.

— Après, pensa-t-il, le comte pourra courir!

Mais depuis longtemps déjà on n'entendait plus le bruit des marteaux, et le soir commençait à tomber.

Soudain, don Ramire tressaillit.

Il n'avait entendu aucun bruit de pas, aucun grincement de verroux, et cependant il sentait que la porte de son cachot venait de s'ouvrir et que, derrière lui, quelqu'un était là.

Et il ne se trompait pas.

Un des bourreaux du comte, qui en même temps étaient ces geôliers, venaient d'entrer à pas de loup.

Cet homme portait une lanterne sourde qu'il ouvrit et subitement le cachot s'éclaira d'une lumière blafarde.

L'homme ne jeta qu'un coup d'œil autour de lui, puis toisa le prisonnier.

Son masque hideux s'illuminait d'un atroce sourire.

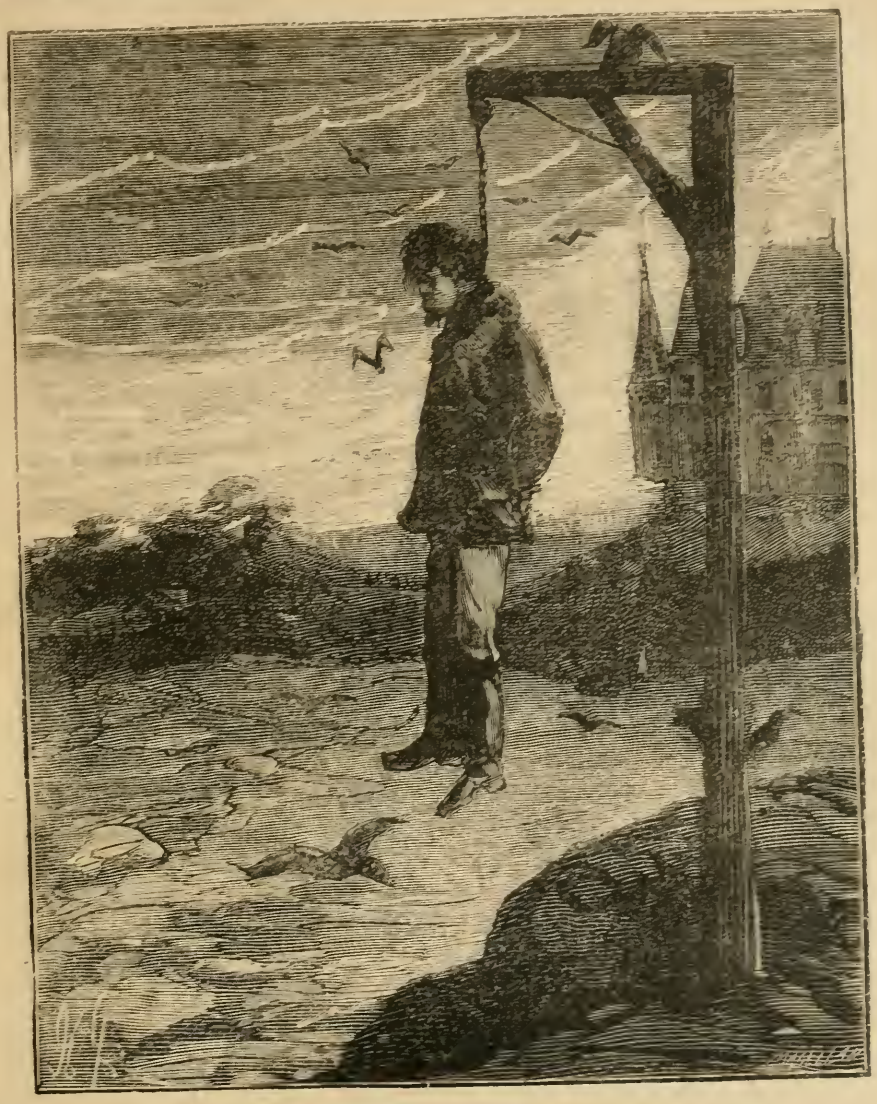
— Si vous voulez faire votre testament, dit-il avec une joie mauvaise, je dois vous prévenir que vous n'avez pas de temps à perdre...

Il s'attendait à une réponse, mais don Ramire demeura le front baissé et ne répliqua pas.

— C'est demain que l'on vous pend! ajouta le bourreau en appuyant sur les mots.

Alors, l'ancien chef des fanandels eut un soupir prolongé, un sourd gémissement pour faire croire qu'il souffrait beaucoup.

— Oui ! les coins ! fit le bourreau du comte de Nérée. Mon cher, ajouta-t-il, autant vous vaut mourir, car je crois que de longtemps vous n'auriez pas pu danser !...



Les oiseaux noctures tournoyèrent autour du mort.

Et il sortit, en riant encore d'un rire étouffé.

Mais il n'était pas encore très loin que don Ramire s'était levé d'un bond.

— Triple brute! s'écria-t-il. Si je le veux, je danserai encore!...

Et la joue collée contre la porte, il resta à écouter les pas du geôlier qui diminuaient, décroissaient...

Puis il s'élança vers la fenêtre.

Il avait peur d'une nuit lumineuse et pleine d'étoiles. mais le ciel se faisait son complice, pas une lueur, pas une clarté, un océan de ténèbres.

— Parfait! dit à voix basse l'ancien capitaine des fanandels.

Et doucement il ébranla les barreaux. Alors il eut un sourire.

— Oh! ce sera vite fait... quelques secondes seulement, pensa-t-il.

Mais le moment de faire n'était pas encore venu.

On veillait encore dans le château.

Il fallait attendre.

Accroupi sur l'énorme tas de paille humide qui lui servait de couche, l'ancien chef des fanandels guetta les heures qui allaient sonner, soit à la vieille horloge du château, soit au clocher de l'église de Nérée.

Mais il lui semblait que le temps s'était arrêté et que les heures ne marchaient plus.

Pourtant, la nuit, depuis longtemps déjà, était devenue plus noire, plus épaisse.

Aucun bruit, aucun murmure n'arrivait plus jusqu'au cachot du prisonnier.

Tout le monde devait dormir dans le château de Nérée.

Brusquement, don Ramire tressaillit.

Dans ce profond et grand silence, lentement et sourdement, onze coups tintèrent à l'horloge du château, puis, une seconde s'écoula, et plus éloignés, plus sourds encore, onze autres coups répondirent.

C'était l'église qui, à son tour, sonnait onze heures.

— C'est le moment ! s'écria l'ancien capitaine des fanandels.

Mais il se leva sans précipitation et demeura pendant quelques instant à écouter contre la porte.

Le corridor devrait être désert.

On le laissait dormir tranquille sa dernière nuit.

— Ma dernière nuit ! ricana-t-il avec un éclair de triomphe dans les yeux, non, j'en aurai d'autres !...

Marchant ou plutôt glissant à pas furtifs, il s'avança vers la fenêtres, et l'air frais et vif qui vint lui frappa le visage le visage lui fit éprouver une sensation de bien-être.

— La vie est tout de même bonne ! pensa-t-il.

Puis, de nouveau, son regard se leva vers le ciel.

Très sombre tout à l'heure, le ciel était maintenant d'un noir d'encre, mais, de temps à autres, des frissons lumineux y couraient.

— Des éclairs ! se dit don Ramire avec effroi. Un orage se prépare...

Il fallait donc agir sans perdre une minute, sans perdre une seconde, car si, en effet, un orage éclatait, le bruit du tonnerre ne manquerait pas de réveiller les gens du château, et la clarté des éclairs pourrait le trahir dans sa fuite...

Et nerveusement, fièvreusement, sa main secouait les barreaux. Il ne fallait pas un grand effort pour les arracher. Sans bruit ils cédaient les uns après les autres et doucement et en évitant le moindre heurt, le moindre choc, il les posait contre le mur et à ses pieds.

Maintenant la fenêtre n'avait plus d'obstacles, la cage était ouverte !

D'un bond léger, don Ramire s'y hissa, puis s'y accroupit.

Son regard plongeait dans la cour pleine de ténèbres et il cherchait à se rendre compte si elle était bien déserte...

— Oui, déserte ! murmura-t-il au bout d'un moment ; personne !...

Il n'avait pas eu jusque-là de peine à préparer son évasion, et cependant il était en proie à une telle émotion et à une telle anxiété qu'il avait le front couvert de sueur et qu'il sentait son cœur battre à grands coups dans sa poitrine.

Maintenant il s'agissait de se laisser tomber.

Se cramponnant des deux mains au rebord de la fenêtre et ses genoux battant le mur, l'ancien chef des fanandels se laissa glisser dans le vide....

Il s'y balança pendant quelques secondes, puis un bruit sourd, presque imperceptible se fit entendre : il était dans la cour !..

Mais tout n'était pas fini, et ce n'était pas encore la liberté, ce n'était pas encore le salut.

Il fallait à présent s'orienter dans cette ombre épaisse, arriver jusqu'au mur et l'escalader.

Cela fait, don Ramire pourrait alors se réjouir et chanter victoire...

Et les mains en avant et glissant comme un fantôme il avança le plus rapidement possible.

Parfois son pied se heurtait à une pierre, à quelque obstacle qu'il ne pouvait voir... Alors, tout frémissant et tout pâle, il s'arrêtait et écoutait derrière lui avec des frissons de peur dans les veines...

Puis, rassuré, il continuait sa marche en avant.

Tout à coup, il eut un sourire, un éclair de joie dans les yeux.

Le mur était là! Il le voyait !

Il n'avait plus que quelques pas à faire pour l'atteindre!

— Libre!... libre! s'écria-t-il la voix sourde, tout tremblant et oppressé de bonheur.

Et ses mains à présent touchaient le mur, et ses pieds avaient trouvé des points d'appui.

Puis il grimpa.

— Au revoir, comte de Nérée! s'écria-t-il.

Mais il n'acheva pas.

Il eut un cri rauque, le rugissement terrible d'un fauve blessé.

Sur sa nuque une main venait brusquement de s'abattre, une main qui lui ôtait le souffle et qui le serrait comme dans un étau.

Et tandis qu'il râlait, il entendit un long rire gouailleur :

— Voulez-vous que je vous fasse la courte échelle?... Vous n'avez qu'à le dire.

Et la main de fer qui le tenait l'enlevait comme un fétu l'entraînait...

Au comble de la fureur et du désespoir, don Ramire lutta, résista avec folie, avec rage...

S'il était le plus fort, il pouvait être libre encore; et si pour en venir à bout on le tuait, qu'avait-il à y perdre?... Ne valait-il pas mieux finir d'un coup que de râler à l'atroce gibet?

Mais l'ancien chef des fanandels ne put pas lutter. Il était emporté par une force irrésistible contre laquelle il n'y avait rien à faire. Et toujours celui qui le tenait, c'est-à-dire l'un des bourreaux du comte, le soufflait de son grand rire ironique. Comment trouvez-vous le petit tour que nous vous avons joué, mon cher? disait-il.Nous savions que les barreaux étaient sciés... et chaque nuit, mon camarade ou moi, nous vous attendions, nous vous guettions... Histoire de rire!...

Lorsque le jour parut et vint éclairer d'un pâle rayon la sinistre oubliette dans laquelle le bourreau l'avait jeté, don Ramire pleurait.

Maintenant encore il comptait avec anxiété les heures qui sonnaient au château ou au clocher de l'église, mais ce n'étaient plus les heures qui le séparaient de la liberté c'étaient les heures de son agonie, les dernières heures qui lui restaient à vivre.

Et il était si blême, si défait et si abattu qu'on eût pu le croire déjà décroché de la potence.

Aussi comme midi allait sonner n'entendit-il pas que quelqu'un s'avançait vers lui.

Mais, ce n'était pas encore les bourreaux, c'était un vieux prêtre à cheveux blancs, le chapelain du château de Nérée.

Les bras croisés, il laissa pendant quelques secondes tomber un regard compatissant sur le bandit, puis, la voix émue, il l'appela ;

— Don Ramire!

Mais celui-ci, la face tournée contre le mur, était resté sourd.

Le vieux prêtre regardait autour de lui et il y avait là aussi, dans cette oubliette, des instruments de torture qui le firent frémir.

— Je suis un ami que le Ciel vous envoie, reprit-il. Voulez-vous m'entendre?

Mais l'ancien chef des fanandels ne répondit pas davantage.

— C'est l'heure de mourir, mon fils! dit alors le chapelain la voix grave et solennelle.

Cette fois, don Ramire avait entendu.

Il se retourna d'un bond, et l'air hagard :

— L'heure de mourir? balbutia-t-il.

— Oui! répondit tout bas le prêtre. C'est pour midi.

Et il ajouta :

— Je sais qui vous êtes et je connais tous les crimes que vous avez commis...

— Vous en savez plus long que moi, répondit don Ramire l'accent butal, car je ne les connais pas tous...

— Mais je ne viens pas vous les reprocher...

Le prisonnier eut un sourire ironique.

— Je viens, au contraire, vous apporter le pardon...

— Je n'en ai pas besoin, répliqua d'un air farouche.

— Ainsi vous refusez de vous confesser?

— Oui!

— Malheureux que vous êtes!... Mais vous voulez donc vous perdre dans l'autre monde comme vous vous êtes perdu dans celui-ci!...

Et le vieux prêtre parla longuement du ciel, de l'enfer, mais à chaque mot qu'il prononçait don Ramire l'interrompait par des ricanements ou par des blasphèmes.

Le chapelain alors se retira, mais avant de franchir le seuil de l'oubliette, il se retourna.

— Je dois vous prévenir que vous n'avez plus que quelques instants à vivre, dit-il. Réfléchissez, mon fils!... je serais heureux de revenir...

Mais l'ancien chef des fanandels n'avait entendu que ces mots : « Vous n'avez plus que quelques instants à vivre! »

Alors son angoisse devint plus terrible encore et son supplice commença.

A chaque écho qui lui parvenait, il sursautait, croyant voir apparaître les bourreaux

Et l'haleine courte, la gorge sèche, il écoutait.

Il lui sembla que c'étaient dans le château et tout à l'entour de grands murmures de longues rumeurs.

Etait-ce la fièvre qui faisait bouillonner le sang dans son cerveau, ou bien entendait-il réellement tous ces bruits?

Mais il s'aperçut bientôt qu'il ne se trompait pas.

Ces rumeurs qui grossissaient de minute en minute, ces murmures qui, maintenant emplissaient tout son cachot, c'était la foule qui l'attendait pour le voir mourir, c'était la foule qui se pressait autour de son gibet!...

Alors, si lâche qu'il fût, le bandit eut un éclair d'orgueil.

Il se jura de bien mourir et de marcher au supplice le pas ferme et la tête haute.

— Je ne veux pas leur donner la joie de me voir trembler! s'écria-t-il.

Mais soudain il devint plus livide encore.

La veille horloge du château et celle de l'église sonnaient.

Le misérable compta les coups.

Douze!

Midi!

Le dernier coup résonnait encore qu'il n'était plus seul.

Les deux bourreaux étaient là!

Alors les paroles du vieux chapelain retentirent comme un glas à l'oreille de don Ramire, et pendant que les deux bourreaux qui venaient de le saisir violemment l'entraînait, il se répéta, glacé de terreur:

— C'est l'heure de mourir!...

XLVI

SUPPLICE

Le bruit que don Ramire allait être pendu et qu'il allait enfin expier ses forfaits s'était propagé avec la rapidité de l'éclair dans tous les villages et dans tous les hameaux qui dépendaient de la seigneurie de Nérée.

Mais il s'était répandu aussi avec la même rapidité dans tous les villages et dans tous les hameaux des seigneuries voisines.

Hommes et femmes étaient donc accourus de Hautvilly, de Beauval, de Chonnevières et d'ailleurs, et même il en était venu jusque de Pont-Servan pour assister à ce dramatique et terrible spectacle.

Me Gosset, le notaire, avait fait atteler le matin de bonne heure sa grande charrette, puis après y avoir entassé sa famille il avait pris au grand trot le chemin du château de Nérée.

L'honorable tabellion, qui avait déjà appris la mort de Choquart, n'était pas le dernier à se réjouir du châtiment de l'ancien chef des fanandels.

— Allons, ça va bien, ça va très bien! s'écria-t-il la mine épanouie. Ce Choquart

dans le fin fond de l'enfer... ce don Ramire pendu, le pays va donc enfin pouvoir être tranquille et respirer un peu.

Et comme pour se prouver à lui-même que ce qu'il venait de dire était vrai, le notaire, respirait longuement et bruyamment.

Mais sa joie cependant n'était pas sans mélange.

Me Gosset était très peureux, peureux comme un enfant à qui son ombre fait peur, et comme tous les peureux, il se serait volontiers montré féroce.

Aussi, bien qu'il eût pour le comte de Nérée, comme pour tous les seigneurs, du reste, la considération la plus respectueuse, prenait-il la liberté de le blâmer de ce qu'il appelait sa trop grande indulgence.

Mais alors Mme Gosset, moins inhumaine, s'empressait de protester.

— Ah çà, monsieur, qu'appelez-vous donc de l'indulgence? s'écria-t-elle en répondant à son mari qui venait encore une fois de se plaindre de la douceur et de la bonté du comte; est-ce que ce chef de brigands que l'on va pendre...

— Heureusement! interrompit le tabellion. Il y a beau temps qu'il aurait dû l'être!...

— Est-ce que don Ramire, à ce que l'on raconte, n'a pas reçu cinquante coups de fouet?...

— Oui, madame, cinquante coups de fouet sous lesquels je pense qu'il n'a pas dû rire...

— Eh bien?

— Mais moi, madame, j'ose dire que ce n'était pas assez...

— Merci bien!

— Mais moi, madame, si j'avais eu le plaisir d'être à la place de M. le comte de Nérée, je lui en aurais fait donner le double!... je lui en aurais fait donner cent!...

— Oh! vous!...

— Oui, voilà comme je suis, madame.

— Et puis, reprit Mme Gosset, n'y a-t-il pas eu autre chose que des coups de fouet?...

— Oh! peu de chose... les brodequins, répondit flegmatiquement le notaire.

— Et vous appelez cela peu de chose!... Mais c'est terrible, monsieur, c'est un supplice épouvantable!...

— Oui, il paraît que ça vous brise les os...

— Quelle horreur!

— Que ça nous les réduit en poussière...

— Et vous trouvez que ce n'est rien?... et vous trouvez que ce malheureux n'a pas encore assez souffert?...

Oui, madame, je trouve que l'on a tort d'avoir la moindre pitié pour les grands criminels...

Et tout en discutant ainsi avec sa femme, le notaire n'oubliait pas de fouetter ses chevaux, et pour rien au monde il n'aurait voulu manquer cette belle fête qu'il s'était promise.

— Il y aura sans doute beaucoup de monde pour le voir mourir, reprit Mme Gosset.

— C'est probable, répondit le tabellion, et je ne serais pas étonné si nous avions l'honneur de rencontrer là-bas MM. les barons de Hautvilly...

— M. Norbert?

— M. Norbert et son père... Et quant à Mme la baronne...

Ce dernier mot enflait les joues du brave notaire, et lorsqu'il le prononçait, c'était toujours en relevant la tête d'un air plein d'orgueil. La jeune femme n'était-elle pas sa pupille, ou plutôt ne la considérait-il pas comme telle ?

— Vous croyez la rencontrer aussi ?

— Cela, madame, est encore plus que probable.

— Vous vous trompez, monsieur, fit vivement Mme Gosset avec un petit sourire qui disait très éloquemment toute la pitié que lui inspirait son mari. Jeanne ne bougera pas du château de Hautvilly.

— Elle n'en bougera pas ?

— Non, monsieur, vous pouvez en être sûr...

— Et pourquoi, madame?

— Parce qu'elle est bonne et généreuse et que, malgré tout ce qu'elle a eu à souffrir de don Ramire, elle ne voudra pas assister à son supplice...

Mais le tabellion hochait vivement la tête.

— Qui sait? fit-il. Les femmes sont bien curieuses!.. dans tous les cas, nous saurons bientôt à quoi nous en tenir...

— Nous approchons donc?

— J'aperçois déjà le château de Nérée...

Et le notaire, qu'une grande impatience gagnait de plus en plus, enveloppa ses chevaux d'un nouveau coup de fouet.

Le château de Nérée n'était plus très loin, mais cependant il était encore à une assez grande distance pour qu'il n'apparût que comme une tache noire à l'horizon.

Jusqu'alors la route avait été déserte.

A présent elle s'emplissait, s'encombrait d'une grande foule endimanchée et bruyante.

Par tous les étroits chemins, par tous les petits sentiers, par toutes les ruelles qui viennent y aboutir, des flots de paysans débordaient...

Tout ce monde-là avait l'air très heureux. Les jeunes gens et des jeunes filles, les bras enlacés ou se tenant par les mains, riaient aux éclats et couraient dans la poussière blanche, dorée par le soleil. Et d'autres groupes très nombreux, de grandes bandes passaient en chantant.

Tout à coup les chevaux de Me Gosset s'arrêtèrent.

La foule était devant eux si serrée, si compacte, qu'ils ne pouvaient plus avancer.

Alors le notaire, l'air très digne, se leva sur son siège et harangua la foule.

— Allons, mes amis, cria-t-il, ne vous faites pas écraser... Un peu plus de place Laissez-moi passer, s'il vous plaît!

Et la foule, obéissante et docile en reconnaissant le notaire de Pont-Servant, se recula, se resserra.

— Hue! fit le tabellion en faisant claquer trois ou quatre grands coups de fouet.

La route à présent allait en descendant et la charrette de la famille Gosset filait comme un éclair. Brusquement, le château de Nérée apparut.

Le soleil le frappait en plein — et quel soleil! magnifique, splendide! — et pourtant le vieux domaine seigneurial restait morne et sombre, farouche et noir.

Tout à coup, Mme Gosset eut un cri:

— J'aperçois le gibet!

Et debout dans la voiture, toute saisie et un peu pâle, elle étendait la main devant elle pour désigner le monticule où l'on voyait, en effet, la potence toute dorée se dresser sous le ciel tout bleu...

La charrette venait encore de s'arrêter.

On était arrivé sur le lieu du supplice.

Maître Gosset avait l'air content.

— Nous serons très bien ici pour tout voir, dit-il.

Puis, comme son regard venait de se fixer sur le gibet, il eut un mouvement de surprise, puis un cri d'admiration.

— Diable! tout neuf! dit-il. M. le comte a fait des frais!...

Le comte, c'était vrai, n'avait pas regardé à la dépense. Non seulement le bois de la potence, du bon bois de chêne, était neuf, mais encore les cordes étaient neuves.

Très gai, le tabellion risqua une plaisanterie.

— Ma parole! s'écria-t-il, on aurait du plaisir à être pendu!...

Des rires coururent autour de lui et quelques paysans se passèrent du coude, se glissant à l'oreille :

— Le reconnaissez-vous?

— C'est maître Gosset...

— Oui, le notaire de Pont-Servan... le tuteur de Mme la baronne de Hautvilly... un malin!...

Mais le tabellion n'avait pas eu le temps de jouir de son succès.

Debout sur le siège de la voiture et son chapeau à la main, il se cassait en deux puis saluait et resaluait.

— Qui est-ce donc? demanda Mme Gosset.

— M. de Beauval.

— Ah!

— Et sa femme... Elle est toujours très jolie...

Mme Gosset venait de se lever et saluait très gracieusement à son tour.

En effet, sous une espèce de tente ou plutôt de tribune que le comte de Nérée avait fait élever à quelques mètres seulement du gibet, on apercevait au premier rang M. de Beauval et la belle Octavie.

Tous les deux étaient rayonnants.

Cependant la femme du tabellion semblait chercher encore quelqu'un dans la tribune...

Puis, pendant quelques secondes elle laissa son regard errer autour d'elle.

Alors se penchant dans le cou de son mari :

— Je ne vois pas ces messieurs, fit-elle tout bas.

— Les barons de Hautvilly? dit le notaire.

Et il se mit à chercher à son tour. Mais le père de Norbert n'était point là, et quant au jeune baron et à Jeanne, ils étaient en train de s'égarer dans les bois dans une chevauchée joyeuse.

— Ils sont en retard, mais ils vont venir, reprit imperturbablement Me Gosset.

— Dix couteaux ne valent pas une épée! s'écria le jeune homme.

Brusquement, il s'interrompit.

Il venait d'y avoir un grand remous dans la foule et tous les yeux s'étaient fixés sur l'horloge du château.

Midi sonnait!... l'heure du supplice..., l'heure attendue!...

De sourds murmures, de longs chuchotements s'élevèrent.

Tous se penchaient à l'oreille les uns des autres et se parlaient à voix basse.

— Voici le moment!

— Un mauvais moment!

— Les bourreaux doivent déjà le tenir...

— C'est certain.

Liv. 201 — Fayard Frères, éditeurs.

— Mais ce n'est pas long, n'est-ce pas, c'est vite fait...

— Je n'ai jamais vu, mais c'est facile à comprendre... Une corde au cou, un nœud qui vous serre, et il n'y a plus rien.

— Oui, la vie d'un homme est comme la flamme d'une lampe...

— Positivement!

— Un souffle suffit pour l'éteindre...

— Oh! il n'en faut pas davantage.

Et tous les regards de la foule se portaient maintenant vers la grande porte du château, par laquelle l'ancien chef des fanandels allait apparaître d'un instant à l'autre.

Mais dans cette cohue si animée et si bruyante quelques minutes auparavant, c'était à présent un silence profond et solennel.

Les hommes, un peu pâles, ôtaient leurs bonnets, les femmes, plus saisies encore, se signaient.

Tout à coup les clameurs recommencèrent et la femme du tabellion, très impressionnée, eut un cri que tout le monde entendit :

— C'est lui !... le voilà !

Mais le notaire s'était vivement retourné vers elle, l'air indigné et sévère :

— Taisez-vous, madame Gosset ! fit-il. Ne troublez pas la justice !...

En effet, l'ancien chef des fanandels s'avançait.

Libre entre les deux bourreaux qui ne le perdaient pas un seul instant de vue, il marchait d'un pas assez ferme, la tête haute et un sourire ironique et méprisant sur les lèvres.

Mais le malheureux, qui ne se soutenait que par l'orgueil, n'en tremblait pas moins devant la mort qui allait le saisir, et l'on aurait pu lui ouvrir les veines sans qu'il en jaillit une goutte de sang.

— Les pénitents ! s'écria de nouveau la femme du notaire, qui cacha sa tête dans ses mains dans un mouvement de répulsion.

Et tout le monde à présent regardait avec stupeur les pénitents qui, de chaque côté, entouraient don Ramire.

C'étaient des valets ou des vassaux du comte de Nérée, qui, vêtus de longues cagoules qui ne permettaient de voir que leurs yeux, portaient des cierges de cire jaune dont la fumée montait en noires spirales dans la clarté rayonnante du jour.

Et derrière le funèbre cortège, le comte de Nérée, suivi de quelques seigneurs du voisinage et d'un groupe nombreux de paysans et de valets, à son tour s'avançait.

Son regard, qui se fixait hardiment sur la foule, semblait la prendre à témoin de son triomphe.

Pourtant on n'était plus bien loin du gibet.

Encore quelques pas à faire...

Tout à coup l'un des bourreaux frappa d'un grand coup de poing don Ramire.

— Tu n'avances pas !... Marche donc! lui cria-t-il.

En effet, l'ancien capitaine des fanandels s'était arrêté pendant quelques secondes, et ses yeux semblaient fouiller dans la foule.

Qui donc y cherchait-il?

Des amis? les hommes qui avaient fait partie de ses bandes?

Non; il savait qu'il ne pouvait plus compter sur eux et qu'il était irrévocablement perdu.

Mais il croyait trouver là, parmi les spectateurs les plus empressés à le voir mourir, le vieux baron de Hautvilly, Norbert et Jeanne.

Mais il s'était trompé.

Ils n'y étaient pas.

Seulement, il venait d'apercevoir, fixant sur lui des yeux ironiques et moqueurs, le seigneur de Beauval et la belle Octavie.

Le mari semblait dire :

— Tu m'as pris cinq cents louis, mais aujourd'hui on te prend la tête.

Et la femme, très richement parée, très en beauté, semblait penser :

— J'ai été ton ôtage, mais aujourd'hui j'ai ma revanche !...

Mais, sous une poussée des bourreaux, le patient venait d'avancer...

Il était au pied du gibet...

On le vit en l'air...

Il tournoya...

C'était fait !

Une longue acclamation salua le justicier :

— Vive le comte de Nérée !... Vive le comte de Nérée !...

Et celui ci saluait comme s'il eût gagné une bataille et remporté sur l'ennemi une grande victoire.

Puis, très gracieusement, il alla dans la tribune saluer M. de Beauval et la belle Octavie.

— Je vois avec plaisir, leur dit-il, que vous du moins vous ne me boudez pas et que vous ne me gardez pas rancune pour avoir fait ce salutaire exemple...

— Et pourquoi vous bouderait-on, cher comte ? fit vivement M. de Beauval assez étonné.

— Et pourquoi pourrait-on vous garder rancune, quand vous débarrassez le pays d'un coquin? ajouta à son tour la belle Octavie.

— Pourtant, madame, répondit le comte, j'en connais qui me prennent pour un barbare...

— Qui donc ? demanda M. de Beauval.

— Vos amis de Hautvilly.

— Le baron ?

— Oui. Et son fils...

— Norbert.

— Oui, Norbert, fit le comte de Nérée en souriant. Il s'est donné la peine de quitter son château et de venir jusqu'ici pour me faire le reproche de n'avoir pas été assez doux avec don Ramire.

— Vous voulez rire, comte ! s'écria M. de Beauval.

— Non, sur l'honneur !... A la rigueur, il aurait bien compris la potence...

— C'est heureux !

— Mais les coups de fouet !... mais les brodequins !... Ah ! il fallait le voir... il fallait l'entendre... Il est parti d'ici indigné.

Et tous les trois se mirent à rire.

Puis, comme M. de Beauval et la belle Octavie se préparaient à se retirer, le comte se planta vivement devant eux.

— Permettez ! fit-il, mais à votre tour, vous êtes mes prisonniers...

— Comment? fit avec un sourire Octavie.

— La fête n'est pas finie, ma belle dame, dit M. de Nérée, et ce soir, elle sera beaucoud plus gaie... Je ne veux pas que vous nous priviez du plaisir de votre présence...

Et le soir,en effet,le château de Nérée où les vassaux riaient et chantaient,pendant que les gentilshommes et les belles dames célébraient dans un grand festin la mort du capitaine des fanandels, le château de Nérée n'était plus morne et sombre, mais resplendissait de mille clartés et de mille lumières.

Pendant ce temps, la nuit mystérieuse et farouche enveloppait le gibet de don Ramire, et lesoiseaux nocturnes tournoyaient autour du mort...

LE FILS DE CARTOUCHE

I

L'EMBUSCADE

L'année 1745 — l'année de Fontenoy — n'avait encore que quelques jours.

Il était une heure du matin, le vent soufflait avec une violence inouïe, et sous un ciel couleur de plomb de larges flocons de neige tombaient, tourbillonnaient, pareils, dans la nuit, à un grand vol de papillons blancs.

Sous les coups furieux de la tempête qui de seconde en seconde semblait se déchaîner avec une impétuosité plus terrible, les lourdes enseignes des boutiques enlevées, emportées, volaient au loin, les girouettes grinçaient secouées et tordues, les lanternes qui éclairaient alors les angles des rues et les carrefours, s'éteignaient, toutes leurs vitres brisées, et noire, endormie, la grande ville prenait un aspect inquiétant et farouche.

Les passants attardés — il y en a toujours à Paris — le collet de leur manteau relevé jusqu'aux oreilles, filaient rapidement, le pas léger, étouffé, et les plus résolus et les plus braves sondant avec méfiance et l'œil fixe l'ombre qui s'ouvrait devant eux.

Deux heures sonnèrent, jetant deux notes claires et prolongées dans le grand tumulte de la tempête.

A ce moment un riche et beau carrosse remontait au grand trot les quais de la rive gauche de la Seine, les deux chevaux, bêtes superbes et de grand prix, jetant d'étranges ombres fantastiques dans le large cercle lumineux de ses lanternes.

Le cocher, fort et solide gaillard dont la face blême était complètement rasée, avait à ses côtés un valet de pied taillé en hercule comme lui.

Le cocher excitait doucement ses chevaux de la voix, et les bras croisés, le torse raide, immobile, le valet de chambre, sans doute un peu poltron, semblait interroger la nuit.

Et dans le vent, sous la neige, le carrosse filait.

Parfois les deux hommes tressaillaient, se regardaient. Dans la lumière des lanternes une apparition surgissait, s'évanouissait. Des spectres, des fantômes, vus, disparus, une fille collée contre un mur, les yeux luisants, pâle comme la Faim, et qui guettait, espérait encore dans cette nuit horrible, un homme dissimulé dans une encoignure, vagabond qui se laissait là mourir de froid, ou voleur qui épiait une rencontre.

Et sans bruit, sur le tapis de neige qui recouvrait le pavé et qui devenait de minute en minute plus épais, la voiture roulait, fuyait...

A l'intérieur tout en satin blanc capitonné de soie rose, une femme était seule.

Enveloppée dans un grand manteau de fourrure qui recouvrait un magnifique costume de fête, cette femme très jeune encore et dont la beauté était rayonnante, avait cependant le regard triste et l'air soucieux.

Le front appuyé contre la vitre, un peu pâle, même parfois tressaillante, elle regardait au dehors. C'était la nuit noire qui l'entourait, la Seine dont on entrevoyait par échappées les eaux sombres éclairées par moments d'un reflet sinistre, le pavé tout blanc qui décroissait rapidement sous elle, et là-bas, sur l'autre rive, imposant et immense, c'était le Louvre avec tous ses souvenirs, les uns grandioses et les autres terribles.

Tout à coup le valet de chambre se pencha à l'oreille du cocher.

— Nous quittons les quais, dit-il.

En effet, le carrosse s'engouffrait maintenant dans l'étroit boyau formé par la rue de Seine.

Mais la jeune femme n'était pas seule à s'aventurer dans Paris par cette nuit horrible, car au moment où nous l'avons rencontrée, un cavalier traversait la rue Dauphine se dirigeant du côté du cul-de-sac Buci.

Son manteau couvert de neige et son chapeau profondément enfoncé sur les yeux, probablement à cause du vent qui menaçait de l'enlever à chaque seconde, celui-là ne paraissait pas se soucier beaucoup ni du froid de loup qu'il faisait, ni des hurlements terribles de la tempête.

Parfois seulement il levait les yeux, regardait pendant une seconde le ciel couleur de cendre, puis, souriant, il murmurait:

— Chien de temps!

D'ailleurs, il ne semblait guère se préoccuper des mauvaises rencontres qu'il aurait pu faire, et c'était dans un petit trot assez tranquille qu'il continuait son chemin.

Très jeune encore, car si la nuit avait permis de distinguer son visage, il n'aurait pas montré plus de vingt-cinq à vingt-six ans, il avait la mine fière et l'air hardi.

Il n'était point beau si la beauté ne consiste que dans la régularité des traits, mais son front avait un tel rayonnement d'intelligence, son sourire une telle douceur et son regard une si grande loyauté, qu'il était impossible de ne pas se sentir attiré vers lui.

Il venait de quitter la rue Dauphine et s'engageait à présent dans le cul-de-sac Buci.

L'ombre, en cet endroit réputé pour l'un des plus dangereux et des plus mal famés de Paris, paraissait encore plus noire et plus épaisse qu'ailleurs.

Tout à coup le jeune cavalier eut un imperceptible tressaillement.

Le corps penché en avant il regarda fixement devant lui.

— Pardieu! je ne me trompe pas! murmura-t-il.

A l'angle d'une ruelle, dont il n'était plus éloigné que de quelques pas, il lui semblait qu'il avait aperçu des ombres immobiles.

C'étaient, sans doute, quelques bandits, quelques sinistres rôdeurs de nuit qui attendaient là l'occasion d'un mauvais coup.

Mais le jeune homme, qu'un si grand danger semblait menacer, n'eut pas même un frémissement. Seulement, sans se presser, il écarta son manteau et mit la main sur la poignée de son épée.

Il ne s'était pas trompé. Il y avait bien là des hommes qui guettaient, attendaient... le cul-de-sac était si étroit et il passa si près d'eux qu'il aurait pu les compter. Mais personne ne bougea. Le cavalier put passer.

Alors il eut une profonde surprise, un étonnement extrême.

Qu'est ce que cela voulait dire?

Certes, ces gens n'étaient pas des gens de police, car à ces heures, la police laissait impunément égorger Paris et la ville appartenait aux voleurs.

Mais alors pourquoi ne lui avaient-ils rien dit? pourquoi l'avaient-ils laissé passer sans sauter, comme il s'y attendait, à la bride de son cheval?

— Est-ce que, par hasard, les drôles m'auraient trouvé de trop piètre mine? se dit-il, l'air vexé.

Mais presque aussitôt il lui vint une autre pensée.

Ces hommes n'étaient pas cachés là pour un coup de main ordinaire. Ils devaient attendre une victime déjà désignée d'avance, une proie dont ils devaient être sûrs.

— Oui, c'est un piège... une embuscade, pensa-t-il.

Et il ajouta:

— Je voudrais bien savoir ce qui va se passer là tout à l'heure.

Il avait déjà disparu depuis quelques instants, la neige amortissait le trot de son cheval, les hommes dont la rencontre l'intriguait pouvaient donc le croire déjà loin.

Alors, plein de curiosité, il s'arrêta à l'angle d'une autre petite ruelle et prêta l'oreille au moindre bruit qu'il pouvait entendre.

Pendant ce temps, les hommes restés là-bas tapis dans l'ombre écoutaient aussi dans la nuit profonde et se parlaient à voix basse.

L'un d'eux demanda:

— Quelle heure est-il donc?

— Deux heures ont sonné, répondit un autre.

— Il n'est que deux heures!

— Deux heures et demie maintenant.

— Et nous faisons le pied de grue depuis minuit... je gèle

— Quand pensez-vous qu'elle viendra?

— Est-ce que je sais! D'un moment à l'autre probablement.

— N'est-elle pas chez le duc de Vergennes?

— Oui. Il y avait cette nuit, grande fête chez le duc... ou plutôt chez la duchesse, car M. de Vergennes est trop vieux et ne compte plus...

Tous les autres avaient eu un petit rire sourd.

— Mais rarement ces fêtes se prolongent jusqu'au jour, reprit celui de ces hommes qui le premier avait parlé. Donc j'espère bien que notre faction touche à sa fin et qu'elle ne peut tarder à venir...

Il s'interrompit brusquement, puis, la main tendue comme pour imposer aux autres le silence, il prêta l'oreille.

— Est-ce que vous n'entendez rien ? dit-il.

Les autres écoutaient.

— Non, rien ! finirent-ils par répondre.

— Alors, je m'étais trompé... C'est le bruit du vent, sans doute.

Puis, baissant la voix, tandis que ses compagnons se rapprochaient de lui sur un signe qu'il venait de faire, il reprit :

— Vous savez la consigne, n'est-ce pas ?.,. Elle ne doit pas nous échapper,.. à tout prix, il nous la faut...

— Et nous l'aurons, parbleu ! répondit un grand gaillard. Ce n'est pas, d'ailleurs, une entreprise bien difficile. Moi, je me charge du cocher...

— Et moi du valet de pied...

— Et nous de la femme, dirent quelques voix.

— Oui, mais le moins de brusquerie possible... allez-y doucement, dit vivement celui qui paraissait commander à cette étrange bande. Il ne faut pas oublier que c'est fragile !

— Parbleu ! une marquise !

Et il y eut encore, dans l'ombre qui entourait ces hommes, un long ricanement sourd.

Soudain tous dressèrent la tête.

Il y eut un silence de quelques secondes, puis, l'air triomphant, le chef dit :

— Cette fois je ne me trompe pas... ce n'est plus le vent... c'est bien le bruit d'un carrosse...

Tous avançaient la tête et regardaient en face d'eux.

Au loin, deux vives clartés qui semblaient danser, étincelaient...

Puis, ces clartés se rapprochèrent, devinrent plus vives, plus éclatantes, et un bruit de roues se fit entendre.

— C'est elle ! fit tout bas le chef. Attention...

Au même moment, le jeune cavalier, qui venait de percevoir à son tour le bruit lointain du carrosse, avait tressailli.

— Je crois que c'est le moment ! dit-il.

Lestement, il mit pied à terre, lia solidement son cheval au marteau d'une porte et se débarrassa de son manteau.

— Je vais peut-être faire quelque sottise, pensa-t-il, mais il est trop tard maintenant pour que je recule... Ce serait une lâcheté.

Et l'épée à la main, il attendit.

Elle le remerciait d'un sourire divin.

II

DIX COUTEAUX CONTRE UNE ÉPÉE

Pourtant, dans la voiture qui l'emportait, la jeune femme continuait à demeurer absorbée et pensive.

Elle ne devait redouter aucun danger, aucun péril, car nulle ombre d'inquiétude ne se voyait sur son front.

Mais, brusquement, elle eut un cri terrible, un cri d'épouvante et d'effroi.

D'un bond de tigre dix hommes venaient de s'élancer sur le carrosse, et elle avait eu à peine le temps d'appeler à l'aide, à peine le temps de crier au secours, que le cocher et le valet de chambre, précipités de leur siège, tombaient assommés, et que les deux portières s'ouvrant en même temps laissaient apparaître d'horribles faces de bandits.

— A moi !... au secours ! essaya-t-elle de crier encore.

Mais elle était si tremblante et une si grande peur la paralysait, qu'aucun son ne pouvait sortir de sa bouche.

— Ne craignez rien, madame, dit alors le chef des agresseurs ; donnez-moi seulement la main pour descendre.

Et il lui tendait la main.

Instinctivement elle y jeta sa bourse.

Mais l'homme la rendit, puis avec un sourire :

— Nous ne sommes pas des voleurs, madame, dit-il.

— Pas des voleurs ?

— Et nous n'en voulons ni à votre argent, ni à vos bijoux... Mais c'est vous que nous attendions... c'est vous qu'il nous faut, madame...

Et il n'avait pas achevé de parler que sa main s'abattait sur l'épaule de la jeune femme.

Folle, éperdue, elle voulut se défendre, résister, mais que pouvait-elle faire ?

Il l'entraînait, l'emportait.

Les autres eurent un cri de triomphe.

— Nous tenons la marquise ! crièrent-ils.

Mais leurs cris de joie se changèrent soudain en cris de surprise et en imprécations de colère.

La marquise, ils ne la tenaient plus !... La marquise venait d'échapper à leur chef qui, la gorge traversée d'un furieux coup d'épée, râlait et se tordait sur le sol.

Et c'était maintenant dans les bras du jeune cavalier que la jeune femme restait plus blanche et plus raide qu'une morte.

Mais le jeune homme avait déjà compté le nombre de ses adversaires.

Ils étaient au moins dix et il était seul.

Il eut un sourire.

— Si je m'en tire, j'aurai de la chance ! pensa-t-il. Il s'agit de faire de mon mieux...

En deux bonds il avait atteint la première maison qui se trouvait en face de lui, et le dos au mur, l'épée haute et très solidement campé, il attendit, très sûr au moins qu'on ne pourrait pas l'attaquer par derrière...

Et il n'attendit pas longtemps.

Les bandits maintenant se resserraient autour de lui.

— Donne-nous cette femme ! dit l'un, la voix sourde et brève.

Le jeune cavalier pâlit et un éclair d'indignation brilla dans son regard.

— Pour qui me prenez-vous donc ? s'écria-t-il avec un rire ironique.

— Tu refuses ?

— J'ai cette audace !

— Il y va de ta peau !...

— Ou de la vôtre, mes drôles !...

Puis, comme pendant ce temps, la jeune marquise se serrait contre lui dans une étreinte pleine de désespoir, il lui dit doucement, mais sans perdre de vue ses ennemis dont les yeux étincelaient de fureur :

— Moins fort, Madame... Laissez-moi libre... En ce moment, c'est notre vie qui se joue !...

De larges couteaux, de longs poignards brillaient maintenant dans les mains des bandits.

— Oh ! je connais vos armes !... Mais dix couteaux ne valent pas une épée ! s'écria fièrement le jeune homme.

Et dédaigneusement il se mit à rire.

Les autres venaient de s'élancer sur lui.

L'épée jetait des éclairs.

Malgré elle, la jeune femme songeait aux paroles du bandit : « Nous ne sommes pas des voleurs... c'est vous qu'il nous faut. »

Comprit-elle ce que ces quelques mots voulait dire ? — C'est probable, car elle eut encore un frisson, tandis qu'elle cachait son front dans ses mains et qu'un nom qu'elle seule entendit, un nom qui la remplit d'une terreur plus grande encore, courait sur ses lèvres.

Et le combat continuait.

Deux bandits venaient d'aller rejoindre le premier.

— Combien êtes-vous encore ? leur cria dans un éclat de rire le jeune cavalier.

Mais, frémissants et les dents serrées, les hommes qui s'étaient rués sur la jeune marquise ne voulaient pas se déclarer vaincus...

Ils étaient dix, en effet, dix contre un, et c'étaient eux qui avaient l'air d'avoir peur !... et c'étaient eux qui reculaient !...

— Il faut en finir ! s'écrièrent-ils.

— C'est aussi mon avis, répondit tranquillement et ironiquement le jeune homme.

Et toujours l'épée s'allongeait, jetait des éclairs.

Les bandits écumaient de rage.

Mais, tout à coup, l'un d'eux eut un sourire.

Il venait d'avoir une idée.

Ne pouvait-on pas en se cachant et en se traînant dans l'ombre, arriver jusqu'à cet homme et lui planter un couteau dans la poitrine ?

Alors, lentement, doucement, il rompit, tâchant de se faire oublier, et son arme aux dents, le ventre dans la neige, il se mit à ramper comme un reptile.

Et brusquement il se dressa, le bras levé, mais il n'eut pas le temps de frapper, et les mains battant l'air, il tomba, la poitrine toute rouge.

Très calme, le jeune cavalier s'adressait à la jeune femme.

— Prenez patience, Madame, dit-il ; je crois que nous en viendrons à bout...

Puis s'adressant à ses assaillants, dont le cercle s'était tout à coup élargi, il ajouta, les souffletant encore de son rire narquois :

— Eh bien, messieurs, j'attends !...

Mais les bandits commencaient à comprendre que le jeune cavalier avait eu raison, et qu'une épée, surtout quand elle était tenue par un bras aussi solide que le sien, valait mieux que dix couteaux.

Et toujours immobiles et semblant hésiter entre une nouvelle attaque et la retraite, ils se consultaient du regard.

Ils durent se comprendre, car tout à coup ils reculèrent, tandis que l'un d'eux soufflait aux autres :

— Coup manqué... rien à faire...

— Et la marquise ?

— Bah ! nous la retrouverons.

Et, tout étonné, le jeune cavalier s'aperçut avec stupéfaction que le vide venait de se faire devant lui.

Mais peut-être était-ce un piège ?

Peut-être les bandits qui semblaient renoncer à la lutte allaient-ils reparaître brusquement et de nouveau se ruer sur lui ?

Il attendit donc encore quelques minutes, l'œil au guet, prêt à la riposte...

Mais le bruit de leurs pas décroissait, s'éloignait et bientôt s'effaça dans la nuit.

Puis plus rien.

Depuis un moment le vent se calmait, s'apaisait, mais la neige tombait toujours à gros flocons aveuglants.

Alors seulement, le jeune cavalier qui, jusqu'alors, n'avait pas même jeté un seul regard sur la femme pour laquelle il venait de jouer si généreusement sa vie, la regarda

Au même instant, celle-ci relevait lentement son front blanc comme un lis, et toute saisie encore par l'horrible danger qu'elle venait de courir et trop émue pour pouvoir dire un mot, elle levait sur lui un regard empreint de la plus profonde reconnaissance et le remerciait par un sourire divin.

Le jeune cavalier ne put retenir un tressaillement.

— Tudieu qu'elle est belle ! murmura-t-il.

Et pendant quelques secondes, il contempla l'inconnue et fut véritablement ébloui.

Mais il se remit vite, car le temps pressait et chaque minute, chaque seconde qu'ils passaient là pouvait ramener le danger auquel ils venaient d'échapper et leur devenir funeste.

— Madame, dit-il la voix rapide, vos ennemis sont en fuite, mais je ne m'y fie guère. Peut-être ont-ils été chercher d'autres acolytes, peut-être vont-ils surgir tout à coup plus nombreux... Alors je ne pourrais plus vous défendre... Il faut donc fuir... Votre voiture est là, c'est moi qui vous conduirai...

Puis, joignant le geste à la parole, il venait déjà de soulever la jeune femme dans ses bras.

D'un bond, il courut la déposer dans le carrosse, puis, comme il lui demandait où il fallait la conduire, la voix très faible elle balbutia une adresse...

Ce n'était pas loin, dans le quartier même et près du Luxembourg.

— Bien ! répondit le jeune homme.

Il escalada le siège, saisit le fouet du cocher, cingla les chevaux, et le carrosse fila dans un train d'enfer.

La distance qui les séparait de la demeure de la jeune femme n'était pas longue à franchir et quelques minutes seulement suffisaient, mais jamais les minutes n'avaient paru plus lentes au jeune cavalier qui, un peu pâle et l'œil fixe, interrogeait et fouillait chaque encoignure de maison, chaque angle de rue...

Certes, brave comme il l'était, ce n'était pas pour lui qu'il tremblait, mais pour elle, pour cette femme si jeune et si belle, qu'il ne connaissait pas et que sans doute il ne reverrait jamais plus, mais vers laquelle l'attirait une invincible et irresistible sympathie.

Enfin le carrosse s'arrêta.

C'était en face d'un vieil hôtel d'aspect imposant et sévère.

Lestement,le jeune cavalier mit pied à terre, mais il venait à peine d'ouvrir la portière et d'offrir sa main à la jeune femme pour lui aider à descendre, que lestement et sans bruit les massives portes de l'hôtel roulèrent sur leurs gonds, laissant apercevoir sur le seuil un vieux serviteur dont les longs cheveux blancs tranchaient sur le noir d'une livrée de deuil.

La jeune marquise venait de franchir le marchepied et tenait encore dans sa main la main de l'homme qui venait de la sauver.

Pendant quelques secondes ils se regardèrent, puis enfin la voix pleine d'une émotion profonde :

— Monsieur, dit la jeune femme, je m'appelle Blanche de Solange...

Le jeune cavalier s'inclina.

— Mais, à votre tour, dites-moi votre nom pour que je ne l'oublie jamais...

Le jeune homme pâlit.

Il eut un instant d'hésitation.

La marquise crut même s'apercevoir qu'un étrange sourire crispait sa lèvre.

Enfin, s'inclinant de nouveau, il finit par répondre, mais la voix un peu sourde:

— Moi, madame, je m'appelle le chevalier Jean de Lys.

La lourde porte de l'hôtel se referma et il se retrouva seul dans la nuit noire.

III

BLANCHE DE SOLANGE

La marquise Blanche de Solange s'était endormie d'un sommeil plein de fièvre

Quand enfin elle rouvrit les yeux il devait être déjà très tard et un pâle rayon de soleil frappait sa fenêtre.

Lentement elle passa la main sur son front et toute tremblante et toute frémissante encore, elle songea à son horrible aventure de la nuit.

Elle revit les sinistres bandits se jeter sur ses gens et les assommer; elle les revit se ruer sur elle et l'entraîner, l'emporter malgré sa résistance, malgré ses cris de grâce et ses prières; elle revit le combat que ce passant inconnu avait soutenu pour la défendre, ce combat insensé d'un homme contre dix...

Et alors un nom échappa à ses lèvres :

— Jean de Lys ! murmura-t-elle avec un soupir et le cœur doucement oppressé, le chevalier Jean de Lys !...

Elle demeura pensive.

Ce nom lui était inconnu.

Jean de Lys !

Elle croyait pourtant connaître, petites ou grandes, toutes les familles nobles, et jamais, non jamais, elle n'avait entendu prononcer ce nom-là, ni à la cour ni dans le monde.

Qui donc était-il, alors ?

D'où venait-il ?

De la province, sans doute.

Oui, c'était cela. Ce devait être quelque jeune gentilhomme provincial qui avait abandonné le modeste manoir de ses ancêtres pour venir chercher fortune à Paris.

Mais, dans tous les cas et quelle que fût son origine, Blanche était obligée de reconnaître qu'il eût été difficile de rencontrer un gentilhomme d'un plus solide courage et d'une plus brillante bravoure.

Et le coude replié et le front dans sa main, la jeune marquise devenait de plus en plus songeuse.

Elle revoyait Jean, ou celui qui avait dit s'appeller ainsi, avec son front intelligent, son regard si doux et l'expression si fière de son visage, et sans qu'elle s'en rendît compte elle était envahie par une profonde tristesse en se disant que cet homme qui avait joué un si grand rôle dans sa vie, elle ne le reverrait plus et qu'il resterait toujours un inconnu, un étranger pour elle...

Elle eut un lent et lourd soupir et deux larmes étincelèrent dans ses yeux...

Puis, comme il arrive toujours aux heures de mélancolie, ce ne fut plus seulement sa dangereuse rencontre avec les bandits qui lui revint à la mémoire, mais ce fut encore tout son passé, toute sa vie...

Oh ! vie bien triste, passé bien sombre où, malgré son immense fortune, sa radieuse jeunesse et son éclatante beauté, elle avait eu plus d'amertumes que de joies, plus de chagrins que de bonheurs !

A seize ans, étant encore une enfant, Blanche de Chandor, qui appartenait à l'une des plus anciennes et des plus nobles familles de France, était devenue malgré elle et avec des rébellions terribles, mais enfin vaincues, la marquise de Solange.

Un sacrilège et une impiété que ce mariage, car il accouplait cette enfant à un vieillard, et qui plus est, à un vieillard qui était le pire des maris et le pire des hommes.

Le marquis de Solange avait soixante ans bien sonnés quand il avait conduit sa victime à l'autel, et si la jeune fille était plus livide qu'une morte sous ses voiles de fiancée, ceux qui la sacrifiaient, son oncle et sa tante, le marquis et la marquise des Tournelles, avaient-ils le droit de s'en étonner ?

Le marquis de Solange, qui passait à bon droit pour un des courtisans les plus roués de la cour, — et quelle cour ! la cour de Louis XV ! —avait toujours été un coureur d'alcôves, un débauché et un libertin

Si Blanche n'avait que répulsion pour lui, en revanche l'aimait-il?

Non, mais ce qu'il avait convoité dans la jeune femme c'étaient ses millions, l'immense dot qu'elle lui apportait, et grâce à laquelle il allait pouvoir continuer, et plus largement encore, sa vie répugnante et crapuleuse.

Aussi, dès le lendemain de son mariage, le marquis, dont l'âge, loin de calmer l'ardeur, ne semblait au contraire que l'exciter, délaissait-il Blanche pour courir les filles de théâtre et les drôlesses de la cour.

Un autre homme aurait pu invoquer une excuse et dire que sa femme l'avait impitoyablement repoussé. Car, en effet, Blanche serait morte plutôt que de subir les odieuses caresses du marquis. Mais celui-ci n'avait que très médiocrement souffert des résistances de la jeune marquise.

— Une niaise, une Agnès ! s'était-il dit.

Et comme, par goût, il se sentait entraîné vers d'autres amours, il s'était donc facilement consolé.

Seulement, plus rien de commun entre eux. Le marquis vivait à part, la marquise aussi. A peine échangeaient-ils quelques paroles une fois par semaine.

Maintenant tous ses jours étaient pour Blanche des jours de tristesse et de deuil.

Elle usait ses yeux à pleurer.

Quant au marquis, qui très joyeusement faisait danser les écus de la dot, il semblait rajeuni.

Cette existence atroce dura trois ans, puis, un beau jour, ou plutôt une belle nuit, on rapporta à l'hôtel le marquis de Solange qui venait de tomber d'une apoplexie foudroyante en plein repas joyeux chez une de ses voisines.

Ce jour-là, le jeune marquise ne pleura pas, et la vie, qui jusqu'alors lui avait paru fermée, la vie qui, pensait-elle, n'avait plus d'espoir pour elle, lui apparut sous de plus riantes couleurs.

Et la jeune femme remontait ainsi dans son passé, dans sa vie, quand une de ses camérístes entra.

— Venez m'habiller, dit-elle.

Sa toilette achevée, elle s'accouda à sa fenêtre et regarda dans le jardin.

Des moineaux s'y poursuivaient et couraient à travers les branches dépouillées et couvertes de givre.

Elle les suivait d'un regard distrait, tout en songeant à son vaillant défenseur de la veille.

— Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé, se disait-elle ; pourvu que ces hommes ne se soient pas encore trouvés sur son chemin !...

Puis, tout à coup, elle sentit que quelqu'un se tenait derrière elle.

C'était sa camériste qui venait de rentrer.

— Eh bien ? fit doucement la marquise.

— Madame, répondit la camériste, c'est M^me^ la marquise des Tournelles qui me demande si madame peut la recevoir...

— Ma tante?

— Oui, madame.

— Mais certainement. Dites-lui que je l'attends.

La marquise des Tournelles, sœur de la mère de Blanche, était devenue veuve à son tour peu de temps après sa nièce.

Alors elle avait demandé et obtenu de la jeune marquise de venir habiter l'hôtel de Solange.

Mais ces deux femmes ne s'aimaient guère, ou, pour être plus exact, il faudrait dire que Mme des Tournelles aimait peu sa nièce.

D'une fortune plus que médiocre et qui frisait presque la pauvreté, elle la jalousait pour sa fortune ; ensuite, comme elle était vieille et laide, mais qu'elle avait encore des prétentions à plaire, elle la jalousait aussi pour sa jeunesse et sa beauté.

D'ailleurs, cette antipathie entre les deux marquises se serait devinée rien qu'à voir le visage de Blanche dès que la camériste fut sortie.

Un peu pâle, un peu nerveuse et les sourcils légèrement froncés, elle ne quittait plus des yeux la porte par laquelle Mme des Tournelles allait entrer.

Et brusquement celle-ci apparut.

II

LES DEUX MARQUISES

Le visage dur et l'air très froid, très hautain, la marquise des Tournelles appartenait à cette race de gens dont le seul aspect vous glace.

Blanche elle-même, qui, orpheline de bonne heure, avait été élevée par elle, ne pouvait jamais se trouver en sa présence sans se sentir gênée.

Pourtant elle s'efforça de sourire et de faire bonne contenance.

— Veuillez-vous asseoir, ma tante, dit-elle.

La marquise des Tournelles, qui depuis qu'elle était entrée fixait sur sa nièce un regard étrange, se laissa lentement tomber dans un fauteuil.

— Qu'avez-vous à me dire, ma tante ? reprit Blanche qui venait à son tour de s'asseoir en face d'elle.

— J'étais très inquiète, dit Mme des Tournelles la voix très douce. Que vous est-il donc arrivé cette nuit, chère petite ?

— Cette nuit ?

— Oui, en sortant de chez M. de Vergennes ?

Blanche, à ce souvenir, n'avait pu s'empêcher de tressaillir encore.

— Une mauvaise rencontre, sans doute ?

— Oui, madame.

— Et où cela ?

— Près du carrefour de Buci...

— Ah !... des voleurs ?

Un nuage passa sur le front de la jeune marquise qui devint horriblement pâle.

Pendant ce temps, Mme des Tournelles, un sourire sur les lèvres, la regardait plus fixement et avec un regard plus singulier encore.

— Probablement, répondit enfin Blanche dont la voix tremblait un peu.

Cette lettre faisait trembler la marquise.

— Cela n'est pas surprenant... La police est si mal faite, si mal organisée par le temps qui court! fit lentement la vieille marquise dont le sourire pouvait presque passer pour une ironie à l'adresse de sa nièce. Mais vous avez dû avoir bien peur, n'est-ce pas?

— Oui, madame.

— Parbleu! Des malandrins qui se jettent sur vous au milieu de la nuit, il y a de quoi s'effrayer... Je n'aurais pas voulu être à votre place.

Et toujours sur les lèvres de la marquise des Tournelles on voyait le même sourire énigmatique et étrange.

Il y eut un silence.

Puis elle reprit, la voix toujours très soucieuse :

— Et c'est ainsi que ces malfaiteurs ont assassiné votre pauvre Pierre, votre cocher !

— Oui, madame.

— Et Justin, votre valet de chambre ?

— Oui, madame, répondit la voix faible la jeune marquise qui, très bonne pour ses gens, avait des larmes dans les yeux ; oui ! c'est ainsi...

— Mais vous, ma chère petite, comment avez-vous pu vous en tirer ? Par quel miracle avez-vous pu échapper à ces brigands ?...

— C'est bien un miracle, en effet.

— Vous avez appelé, crié au secours ?...

— Oui, madame... et je luttais, je me débattais aussi...

— Pauvre petite !

— Mais cette nuit était si affreuse, si épouvantable, que je croyais bien que mes cris ne seraient pas entendus.

— Mais ils l'ont été ?... Quelqu'un est venu à votre secours ?...

— Oui, madame. Mais il était temps... ces misérables venaient de se jeter sur moi et m'entraînaient déjà ?...

— Vous entraînaient ?

— Ils criaient : Nous tenons la marquise !

— Comment, la marquise ?... Mais ils savaient donc qui vous étiez ? ils vous connaissaient donc ?

— Il faut le croire, dit Blanche qui pâlit encore.

— Etrange ! étrange ! dit Mme des Tournelles dont le regard se baissa.

Et presque aussitôt :

— Et alors reprit-elle.

— C'est alors qu'un homme tout à coup a surgi, dit Blanche, l'épée nue à la main et il est tombé comme la foudre au milieu des bandits, m'a arrachée de leurs mains et m'a défendue...

— Cet homme doit être brave !

— Brave comme un lion ! dit vivement la jeune marquise avec un accent pénétré.

— Car les bandits sans doute étaient nombreux ?

— Oh ! oui, nombreux !.. Mais dire combien, je ne pourrais pas... j'étais folle !

— Et il risquait sa vie...

— Vingt fois ! cent fois !... Mais ce n'était pas lui qui avait peur !

— Brave garçon !

— C'étaient les bandits qui reculaient... c'étaient eux qui tremblaient devant son épée.

— Et ils ont fini par fuir ?

— Oui, madame...

— Et c'est lui qui vous a reconduite ici ?

— Oui, c'est lui.

— Je voudrais le voir, dit Mme des Tournelles, je voudrais le recevoir aussi...

Comment s'appelle-t-il?... car je pense bien que vous n'avez pas oublié de lui demander son nom...

— En effet.

— C'est un gentilhomme?

— Oui, madame.

— Un baron? un comte? un marquis?

— Un simple chevalier, madame.

— Un simple chevalier! oh! petite, très petite noblesse, alors?... son nom.

— Le chevalier Jean de Lys.

A ce nom, la vieille marquise des Tournelles avait brusquement tressailli et était devenue plus blanche qu'une morte.

— Jean de Lys!... Le chevalier Jean de Lys! murmura-t-elle avec épouvante

Et pendant quelques secondes, elle resta hébétée, pétrifiée.

Toujours très froide et très maîtresse d'elle-même, la marquise des Tournelles n'avait pas un visage, mais un masque, masque impassible et impénétrable à travers lequel, jusqu'alors, les plus perspicaces et les plus clairvoyants n'avaient jamais pu deviner les impressions de son âme.

Mais, cette fois, la secousse devait être trop forte, l'émotion trop violente, car le masque tomba, et toute blême, les traits affreusement contractés et ses lèvres minces tordues en un spasme nerveux, la marquise des Tournelles demeurait anéantie et l'œil hagard.

Blanche la regardait, silencieuse. Ce trouble si profond la plongeait dans une extrême surprise.

— Qu'a-t-elle donc? se demandait la jeune femme. Pourquoi le nom que je viens de lui dire, ce nom de Jean de Lys qui jusqu'à présent m'était inconnu, la fait-il trembler et tressaillir?

Car, en effet, tandis qu'elle continuait à demeurer comme écrasée d'effroi, la vieille marquise tremblait, tressaillait...

Tout à coup pourtant, et grâce à un immense effort de volonté, elle releva le front et s'efforça de sourire.

Mais elle était si défaite que Blanche eut peur de la voir s'évanouir.

— Ma chère enfant, dit-elle la voix sourde, excusez-moi, mais le nom que vous avez prononcé m'a causé une vive émotion contre laquelle je n'ai pu me défendre...

— En effet.

— J'ai beaucoup connu autrefois un gentilhomme qui s'appelait aussi Jean de Lys.

— Ah! fit vivement Blanche dont l'étonnement fut au comble.

— Mais ce gentilhomme, que je crois mort ou disparu, ne doit certainement pas être celui que vous avez rencontré hier.

— Qui sait, ma tante?

— Non! non, s'écria la vieille marquise avec force et comme si elle voulait se persuader à elle-même qu'elle ne pouvait se tromper, non, ce n'est pas ce gentilhomme dont je parle qui vous a défendue, j'en suis certaine... Mais il a suffi que j'entende ce nom pour que des souvenirs déjà lointains et qui me font cruellement souffrir se réveillassent brusquement en moi...

Et presque aussitôt elle ajouta :

— Car celui à qui je fais allusion ne serait plus un jeune homme, et votre sauveur, sans doute, était jeune?

— Oui madame.

Un nuage passa sur le front de la vieille marquise.

— Quel âge?

— Vingt-cinq à vingt-six ans.

Madame des Tournelles eut un léger tressaillement, mais elle se hâta de sourire, comme si elle voulait cacher à sa nièce l'émotion qui l'étreignait encore.

— Avez-vous vu ses traits? reprit-elle.

— A peine, ma tante, répondit Blanche. J'étais encore tout effrayée et la nuit était si noire...

— Oui, je comprends.

— Tout ce que je puis dire, c'est que ce cavalier dont le nom ne semble indiquer qu'une très petite noblesse, a cependant les allures d'un gentilhomme de grande race.

— De grande race! murmura pour elle seule madame des Tournelles qui, la tête penchée et le regard baissé, eut un sourire plein d'ironie et de mépris.

Puis elle reprit :

— Savez-vous où il demeure?

— Non, ma tante.

— Comment?

— Je n'ai pas osé le lui demander...

— Vous avez eu tort... C'était au moins votre devoir d'aller le remercier.

— Oui, c'est vrai, mais peut-être aurais-je été indiscrète...

— En vous montrant reconnaissante!... Qui peut vous faire croire cela?

— Oh ! peu de chose... un simple détail que peut-être j'interprète mal...

— Quel détail?

— Je m'étais nommée et j'avais dit à cet homme que j'étais la marquise de Solange. Alors je l'ai prié de me dire à son tour comment il se nommait...

— Eh bien?

— Et bien, il est resté tout saisi, et ce n'est qu'après un silence de quelques secondes qu'il s'est enfin décidé à me répondre.

Un nouveau nuage venait d'obscurcir le front de madame des Tournelles

Puis vivement :

— Vingt-cinq ans! fit-elle. Non, ce n'est pas celui-là ce n'est pas ce Jean de Lys; que j'ai connu...

— Peut-être son fils ? dit Blanche.

— Cet homme n'avait pas d'enfant.

— Peut-être un parent ?

— Cet homme n'avait pas de famille.

Et la vieille marquise se leva.

Elle prit sa nièce dans ses bras.

— L'essentiel, dit-elle, c'est que vous soyez sortie saine et sauve de cette horrible

aventure... Maintenant que je suis tout à fait rassurée je vous laisse... Au revoir chère petite.

Et madame des Tournelles mit au front de Blanche un long baiser.

Mais depuis un instant celle-ci restait toute songeuse.

— Eh bien qu'est-ce donc?... à quoi pensez-vous, mon enfant? demanda la vieille marquise.

— Je pense à lui... à cet homme, répondit Blanche un peu attristée; je pense qu'après le grand service qu'il m'a rendu, je passerais à ses yeux pour une ingrate si je me croyais quitte envers lui pour un remerciement banal et quelques bonnes paroles...

— Et que voudriez-vous faire?

— Le revoir... lui prouver par une démarche que je sais tout le prix de la dette que j'ai contractée envers lui...

— Et où voulez-vous le retrouver?..

— C'est à quoi je songe aussi...

— Un inconnu!... un homme qui peut-être n'habite même pas Paris! dit vivement madame des Tournelles qui maintenant semblait vouloir retenir Blanche.

— On pourrait toujours s'informer...

— Oh! si vous voulez!...

— Mais j'aurais besoin de vos conseils, dit la jeune marquise; j'aurai besoin que vous m'aidiez un peu...

— Vous savez bien que vous pouvez compter sur moi...

— Oui, ma tante.

—Ne vous préoccupez donc pas de cette affaire... Je m'en charge... dès aujourd'hui je vais me mettre en campage.

— Oh! vous me ferez plaisir! s'écria Blanche qui, à son tour, embrassa la vieille marquise.

IV

LE PASSÉ DE MADAME DES TOURNELLES

Celle-ci n'avait, pour rentrer chez elle, qu'à suivre une longue galerie.

Dès qu'elle fut dans sa chambre elle s'y enferma et éloigna tous ses gens.

Mais un moment après, une de ses camériste qui passait devant sa porte s'arrêta, tout étonnée.

— Tiens, qu'est-ce donc? murmura-t-elle.

Puis elle s'approcha davantage, et retenant son souffle et toute pâle de son audace elle écouta.

Il lui semblait qu'elle entendait des sanglots étouffés, des plaintes, des gémissements.

— Madame qui pleure ! fit la jeune femme toute saisie.

Et la curiosité étant chez elle plus forte que la prudence, elle resta encore quelques minutes l'oreille collée contre la porte.

— Elle crie !... qu'a-t-elle donc ? se dit encore la camériste.

En effet, à travers ses sanglots, la vieille marquise jetait des cris sourds qui ressemblaient à des râles.

D'ailleurs, personne n'eût pu la voir en ce moment sans se sentir ému de pitié.

Le visage inondé de larmes, les lèvres blanches, les cheveux en désordre et le regard fou, elle était méconnaissable.

— Jean de Lys !... Jean de Lys ! répétait-elle toujours tandis qu'elle sentait de petits frissons lui courir par tout le corps.

Puis elle pensait aussi à Blanche :

— Oh ! qu'elle ne se doute de rien...qu'elle ne soupçonne rien !... jamais ! jamais ! s'écriait-elle, désespérée, éperdue. J'ai voulu lui donner le change... J'ai voulu lui faire croire à l'existence de deux hommes qui portaient ce nom-là... Mais il n'y en a qu'un ... celui-là !. celui qui l'a sauvée et qu'elle veut retrouver, et qu'elle veut revoir !...

La marquise venait de se laisser tomber sur un prie-Dieu. Elle se cachait la tête dans ses mains et se déchirait le front avec ses ongles.

— Oui, il n'y en a qu'un ! reprit-elle. C'est lui !... Et il est ici, à Paris, près de moi !... Et il sait peut-être à présent ce que je voudrais me cacher à moi-même... ce secret terrible et qui me tue. Et peut-être qu'il me cherche !... peut-être qu'il va venir demain ce soir, dans une heure me souffleter de sa colère et de sa haine.

Et frémissante, pleine d'un immense effroi, elle se retournait parfois brusquement et regardait la porte comme si celui qu'elle redoutait tant, ce Jean de Lys qui avait pourtant l'air si brave et si bon, allait soudain surgir devant elle.

Elle demeura quelques secondes silencieuse, puis comme si elle plaidait sa cause et se défendait devant un juge invisible, elle s'écria, presque à voix haute :

— Et pourtant est-ce ma faute ?... Est-ce que ce crime que j'ai commis, il m'était possible de ne pas le commettre ?... Est-ce que toutes les femmes n'auraient pas agi de même à ma place ?... Oh ! oui, c'est un crime impie, abominable, mais c'est la fatalité qui l'a voulu, mais c'est la fatalité qui me l'a imposé !... La preuve en est là !... Oui, là sous ma main !...

Et d'un geste elle indiquait un petit meuble dont la clé, suspendue par un ruban de soie à son cou, ne la quittait jamais, ni jour ni nuit.

Elle fit un effort pour se relever, puis, chancelante, elle se dirigea vers ce meuble qu'elle ouvrit.

Il ne contenait qu'un coffret que la vieille marquise vint déposer sur le guéridon qui occupait le milieu de la chambre.

La face sombre et l'œil dur, elle le regarda un instant comme si elle n'osait pas y toucher. Enfin, ses doigts tremblants cherchèrent un ressort. Le coffret s'ouvrit à son tour. Alors elle en retira un portefeuille qui ne contenait qu'une lettre, mais ancienne, très vieille, car le papier en était tout jauni et de longues déchirures se voyaient dans les plis.

Lentement et avec de grandes précautions, madame des Tournelles déplia cette lettre. Ce n'était pas une longue épitre, mais plutôt un simple billet. Quelques lignes seulement d'une écriture commune et grossière. Ce qu'elles contenaient, ces lignes, ce qu'elles disaient, la tante de Blanche devait sans doute le savoir depuis longtemps par cœur.

Pourtant elle les relut encore et quand son regard rencontra la signature, brusquement elle tressaillit.

— Voilà qui m'absous!... Voilà mon excuse ! dit-elle avec un accent de défi, tandis qu'elle tendait la main comme si elle présentait la lettre à quelqu'un.

Mais le nom qui était écrit au bas de ces lignes semblait l'attirer malgré elle.

Elle y revint encore, et si longuement qu'elle paraissait en épeler plusieurs fois chaque lettre.

Mais non. Si la vieille marquise s'oubliait ainsi et si son regard, qui avait pris une étrange expression, semblait ne plus pouvoir se détacher de cette signature, c'est que tout le reste de sa vie s'effaçait et disparaissait pour elle devant les souvenirs que ce nom-là lui rappelait.

Elle revoyait alors dans son passé des jours qu'elle n'avait jamais pu, qu'elle ne pourrait jamais oublier, une aventure qui lui avait donné ses heures les plus heureuse et aussi les plus terribles.

Jeune alors elle avait eu aussi son roman d'amour, et comme Blanche, dans un moment périlleux pour elle, elle avait trouvé sur son chemin un homme pour la protéger et la défendre.

Celui-là, s'il était droit et brave comme Jean de Lys, était moins délicat et moins discret. Il avait demandé à la marquise de la revoir. Elle ne le connaissait pas une minute auparavant et le nom qu'il lui avait dit être le sien n'appartenait à aucun gentilhomme de la cour. Mais il était jeune, beau et très élégant. La marquise ne sut pas se défendre contre les entraînements de son cœur. Elle oublia pour le bel inconnu ses devoirs d'épouse et devint adultère. Oh! ce furent des semaines, des mois pleins d'enchantement et d'ivresse... Puis, un jour, la marquise vit soudain un abîme s'ouvrir devant elle... un abîme qui lui arracha un cri de terreur et la fit reculer pleine d'épouvante et d'effroi.

Est-ce que son amour criminel avait été découvert?

Est-ce que le marquis des Tournelles s'était vengé? — Non.

Dans les bras de son amant, plus d'une fois la marquise avait tressailli, croyant entendre le pas ou la voix de son mari. Mais, dans ce cas-là, ce n'eût été que la mort, qu'un dénouement qu'on pouvait prévoir, tandis que ce qui lui était arrivé était si extraordinaire, si tragique et si affreux que jamais elle n'aurait pu l'imaginer.

A partir de ce jour elle était devenue vieille; à partir de ce jour elle s'était volontairement exilée de la cour et de toutes les fêtes.

— Vous vivez maintenant comme une recluse, lui disait son mari, et nos amis s'étonnent de ce soudain renoncement au monde. Je vous engage à ne pas vous emprisonner si souvent.

Mais elle avait toujours une réponse toute prête, une réponse qui, d'ailleurs, ne variait pas.

— Excusez-moi... Je suis souffrante...

Et la malheureuse femme ne mentait pas; elle souffrait, en effet, non d'une douleur physique qui peut être guérissable, mais d'une douleur morale, terrible comme un châtiment de l'enfer, et qui ne devait plus lui laisser une minute de répit et de repos.

Et en ce moment même, tandis que ce sombre passé se dressait devant elle, elle se sentait défaillir et son cœur cessait de battre.

Cette lettre, qu'elle tenait toujours dans sa main et qui la brûlait, faisait trembler la marquise.

Elle la replaça dans le portefeuille et alla cacher le coffret dans le petit meuble qu'elle referma.

Et soudain elle eut comme une hallucination, une étrange vision.

Rapidement, fièvreusement, elle passa la main sur son front.

Qu'était-ce donc?

Que se passa-t-il autour d'elle?

L'hôtel de Solange était plongé dans un silence profond. Pas un bruit n'y arrivait de dehors. Seuls, les moineaux piaillaient en se poursuivant à travers les arbres blancs de neige.

Et cependant il semblait à la vieille marquise qu'autour d'elle éclataient mille cris, mille clameurs, un grand tumulte menaçant.

C'était toute une foule qui se ruait dans cette demeure paisible, une foule furieuse, pleine de colère, une foule qui la cherchait, l'appelait et mêlait son nom à un autre nom, un nom qu'elle venait de lire au bas de la lettre...

Et parmi cette foule hurlante que la vieille marquise croyait entendre et voir, il y avait encore d'autres personnages dont l'aspect seul la glaçait.

Ceux-là, c'étaient des hommes noirs, des gens de police à face de renards, des gens de justice à face de tigres.

Tous, dans cette sinistre vision qui lui donnait la fièvre, se jetaient sur elle l'entraînaient...

Elle criait au secours, elle appelait à son aide. Vain appel! Personne ne bougeait, personne ne prenait sa défense. Et chargée de chaînes, poussée, bousculée et maudite, elle était emportée, hors de l'hôtel de Solange, pendant que, derrière elle, plus vibrantes et plus furieuses encore, éclataient de nouvelles clameurs de la multitude.

La camériste qui, tout à l'heure, avait oser écouter à la porte, venait de revenir à pas de loup, et guettait, épiait encore.

— Je n'entends plus rien, dit-elle. M^me^ la marquise s'est calmée... Quel chagrin pouvait-elle donc avoir?...

Mais elle demeura là pourtant, toujours l'oreille tendue et prête à s'enfuir à la moindre alerte.

Tout à coup elle tressaillit, toute pâle.

Un grand cri, un cri terrible venait de retentir dans la chambre de M^me^ des Tournelles.

Alors, toute tremblante, la camériste frappa, appela:

— Madame!... Madame!...

La police enlevait les deux cadavres.

Mais pas de réponse.

Elle frappa de nouveau, très fort.

— Madame! c'est moi... Charlotte!... Madame!.. Madame!...

Même silence.

Cela n'était pas naturel et il devait certainement être arrivé un malheur à la marquise.

Prompte comme l'éclair, la camériste s'élança à la recherche des autres domestiques.

— Venez vite! leur cria-t-elle, si émue qu'elle pouvait à peine parler; venez vite!... Je crois que Madame se meurt!..

Tous accourent

Quelqu'un dit :

— N'entrons pas... Frappons encore...

Mais, comme un instant auparavant, ce ne fut cette fois aussi que le plus profond, silence.

Alors, d'un vigoureux coup d'épaule, le maître d'hôtel fit sauter la porte.

Mais tous jetèrent un cri de surprise et d'effroi.

Les bras en croix, la face contre terre, les yeux clos et le front meurtri dans sa chute, la marquise des Tournelles ne donnait plus signe de vie...

— Je crois qu'elle est morte ! dit le maître d'hôtel.

Puis s'adressant aux femmes :

— Eh bien, quand vous resterez-là à me regarder ! ajouta-t-il l'air furieux. Mettez-la plutôt sur son lit... Moi je vais prévenir Mme de Solange.

Blanche venait d'accourir à son tour, très impressionnée.

D'un geste la jeune marquise avait congédié tous les domestiques, et en attendant l'arrivée du médecin qu'on venait de courir chercher, elle s'était installée au chevet de Mme des Tournelles dont elle serrait dans ses mains les mains inertes et glacées.

Certes, comme nous l'avons dit, la vieille marquise n'avait pas gâté sa nièce par une affection exagérée, et même à cette heure, Blanche ne pouvait oublier combien elle avait eu à souffrir de ses exigences et quelquefois aussi de ses brutalités.

Quand toute enfant elle était venue chez les des Tournelles, les yeux encore rougis par la mort récente de sa mère qui lui restait seule, elle avait éprouvé tout de suite une répulsion instinctive pour la vieille marquise dont elle devinait déjà le caractère égoïste et le cœur dur.

Puis quand d'enfant elle était devenue jeune fille, quand d'aimable et espiègle qu'elle avait été, elle était devenue séduisante et belle, quand aux fêtes de la cour ou dans le monde on avait cité partout Mlle de Choudor comme une héritière accomplie, Blanche avec un serrement de cœur affreux, s'était bien vite aperçue que ce n'était plus seulement de la froideur et de l'indifférence que sa tante avait pour elle, mais encore de l'aversion et de la haine.

Comme beaucoup de femmes, la marquise des Tournelles n'avait pu se résigner à vieillir, et la grâce, la jeunesse, la beauté de Blanche étaient autant de crimes qu'elle ne pouvait lui pardonner. Aussi que de larmes amères la jeune fille avait versées !

Combien elle avait regretté plus vivement et plus profondément encore la cruelle douleur d'avoir d'avoir perdu les siens, ceux qui l'aimaient, et d'être désormais seule au monde.

Mais s'il était impossible à la jeune marquise, dont le cœur pourtant était bon, d'oublier les duretés de sa tante, elle ne gardait cependant de ces tristes souvenirs ni rancune, ni colère.

Elle regardait donc avec pitié cette femme qui venait de la quitter seulement quelques instants auparavant, et qui à présent paraissait agonisante, et c'était avec appréhension qu'elle se demandait si toute la science du médecin pourrait rendre la vie à ce cadavre.

Car, en effet, il y a des mortes qu'on ensevelit et qui sont moins défigurées et moins défaites que ne l'était la marquise des Tournelles.

Non seulement elle avait les yeux clos et la bouche entr'ouverte, les joues violettes et les lèvres noires, mais encore elle n'avait plus un tressaillement, plus un souffle.

— Oui, elle est morte! se dit Blanche qui, les mains jointes et le front baissé, tomba à genoux.

Mais tout à coup elle eut un vif mouvement de surprise.

Quelqu'un venait de parler tout haut dans cette chambre funèbre.

Qui donc?

Blanche se retourna.

Elle était seule.

C'était donc la vieille marquise?

Alors levant les yeux, mais restant immobile, Blanche la regarda, l'épia.

C'était, en effet, M^me^ des Tournelles qui parlait comme on parle dans un rêve.

Que disait-elle?

Jeanne, très intriguée, aurait voulu le comprendre, mais cela lui était impossible.

Ce n'étaient pas des mots, d'ailleurs, qui s'échappaient de ses lèvres, mais plutôt des sons inarticulés, des cris vagues qui ne pouvaient se traduire.

Lentement elle avait ouvert les yeux et son regard où il y avait de la folie restait fixé devant elle...

Puis elle eut un lourd et long soupir comme si un poids énorme, immense, l'étouffait.

— Ma tante! s'écria Blanche.

Mais M^me^ des Tournelles ne bougea pas. Elle n'avait pas entendu. Son regard, qui maintenant étincelait, se perdait toujours dans le vide.

Soudain elle eut un bond terrible, et les cheveux en désordre, les poings crispés, l'œil menaçant, elle se redressa...

Blanche venait déjà de s'élancer vers elle et la tenait étroitement serrée dans ses bras.

— C'est moi... votre nièce... Me reconnaissez-vous? demanda-t-elle très émue et des larmes dans les yeux.

Mais la vieille marquise, l'œil plein d'éclairs et plus terrible encore, la repoussait...

Puis, brusquement, et comme une insensée, elle eut un rire strident.

—Oui, je te reconnais, bandit! s'écria-t-elle, non plus la voix faible, mais éclatante; c'est toi qui m'a trompée, flétrie, déshonorée!... Oh! oui, je te reconnais!... Veux-tu que je te dise ton nom, misérable!... Approche-toi... Tout bas... Je ne veux pas te perdre... Je t'aime malgré tout...

Et dans un murmure, dans un souffle, la vieille marquise dit un nom...

C'était le nom qui était au bas de la lettre... le nom qui lui avait rappelé tous ses souvenirs...

Pleine de stupeur, Blanche avait reculé.

— Est-elle folle?... est-ce que je rêve? s'écria-t-elle; est-ce que cette femme a été vraiment la maîtresse de cet homme?...

Et tandis que la vieille marquise, épuisée par cet effort, retombait comme une masse sur son lit, la jeune femme qui était maintenant aussi pâle qu'elle, écoutait encore et fixait sur elle non plus un regard de pitié, mais un regard de mépris et de dégoût.

— Madame, le médecin! dit tout à coup une camériste.

Mais la jeune marquise n'avait pas entendu. Elle cachait sa tête dans ses mains. Elle ne cessait de se dire avec effroi:

—La maîtresse de cet homme!...Elle!... la marquise des Tournelles!...Oh! si c'était vrai, quelle honte et quelle infamie!...

V

OU IL EST QUESTION DE CARTOUCHE.

Le carrefour de Buci n'était plus maintenant silencieux et désert.

Le nez rougi par le froid et les pieds dans la neige plusieurs centaines d'individus s'entassaient et s'écrasaient là autour des morts de la veille.

Et à chaque minute, à chaque seconde, cette foule, très animée et très bruyante, augmentait, grossissait encore...

Les habitants du quartier, qui presque tous étaient là, appelaient avec de grands gestes leurs voisins qu'ils apercevaient aux fenêtres.

— Hé, là-haut!... descendez donc!... venez donc voir!

— Qu'est-ce donc?

— C'est affreux!... une vraie tuerie!... venez vite!

Puis, comme de loin on apercevait cette cohue, par toutes les rues et par toutes les ruelles accouraient des flots de passants,

Et de toutes les bouches s'chappaient les mêmes exclamations:

— Ah! diable!... Mais c'est horrible!

— Un carnage!... Combien y a-t-il là de morts?

— Au moins cinq...

— Six!

— Que c'est il donc passé cette nuit dans le carrefour de Buci?

Ce qui s'était passé, personne n'en savait rien et n'en pouvait rien dire, car c'était sans bruit qu'avait eu lieu le terrible combat de la nuit.

Pourtant un gros forgeron, espèce d'hercule à l'air jovial et bon vivant, prétendait savoir quelque chose, et se penchant à l'oreille d'une ravaudeuse qui avait son échoppe adossée à sa boutique:

— Maintenant, je vois ce que c'est, dit-il, je ne m'étais pas trompé...

— Qu'est-ce donc, maître Thomas?

— Le coup a dû se faire à peu près vers les deux heures...

— A deux heures, je ne dormais pas, répondit la petite ravaudeuse...

— Ni moi non plus, dit en riant le forgeron, je pensais à vous...

La petite ravaudeuse se mit à rire, haussa les épaules puis, vivement:

— C'était le bruit du vent qui m'empêchait de dormir...

— Le fait est qu'il soufflait assez fort pour ça... Hein, qu'elle musique!... quel vacarme!...

— Mais, je n'ai rien entendu...

— Moi j'ai entendu un cri...

— Un cri ?

— Oui, c'était comme la voix d'une femme qui appelle au secours...

— La malheureuse !

— Puis, plus rien... Alors, comme je vous le disais, j'ai cru que je m'étais trompé...

— Malheureusement non ! soupira la petite ravaudeuse.

Et elle ajouta :

— Ça devait être certainement une dame très riche.. une grande dame.

— Parbleu, il n'y a pas besoin d'être sorcier pour deviner ça dit le forgeron. Tenez, regardez plutôt devant vous...

— Oui, je vois bien.

— Ce gros-là qui a la figure couverte de sang, c'était le cocher...

— Il a une bien belle livrée !

— Et l'autre, à quelques pas plus loin, l'apercevez vous ?

— Oui. Etait-ce aussi un cocher ?

— Non. Celui-là devait être le valet de pied...

— Deux beaux hommes !

— Oui, ils étaient bien plantés, mais il faut croire cependant qu'on leur a fait assez vite leur affaire puisqu'ils n'ont pas crié... Il est vrai que les autres, ajouta vivement le forgeron, n'étaient pas mal taillés non plus...

— Les autres ?

— Eh ! oui, les voleurs... car c'étaient évidemment des voleurs...

— Oh ! c'est bien certain.

— Eh bien, regardez-les aussi...

— Je ne peux pas.

— Pourquoi ?

— Les gens qui sont devant nous me les cachent.

— Alors, attendez.

Le forgeron venait de repousser doucement trois ou quatre voisins qui se trouvaient devant lui.

— Pardon, dit-il, c'est pour mademoiselle...

— Faites, maître Thomas, répondirent les voisins en s'effaçant.

Gracieuse et souriante, la petite ravaudeuse s'était glissée en avant.

— Et maintenant pouvez-vous les voir ? reprit le forgeron.

— Oui. Mais ils me font peur !... Les vilaines figures ! répondit-elle en détournant la tête.

— Des figures de coquins, mais de rudes gaillards !

Un des voisins, un mercier dont l'enseigne : A LA BELLE FILEUSE se dressait à quelques pas de là, venait de se mêler à la conversation.

— Ma parole, s'écria-t-il, quand on voit ces choses-là, c'est à croire que Cartouche n'est pas mort...

— Mais il n'est pas mort non plus, maître Chamonin, répliqua vivement et sérieusement le forgeron.

Le mercier écarquillait de grands yeux.

— Comment ! pas mort !... Que me chantez-vous là ?... Êtes-vous fou ?

— Je ne suis pas fou et je ne sais pas chanter, maître Chamonin.

— Alors, je ne saisis plus, je ne comprends plus, fit avec humeur le mercier. Car, enfin, tout le monde sait que le roi des voleurs, que Cartouche, si vous aimez mieux, a été arrêté, condamné...

— Et exécuté ! dit le forgeron.

— En 1721...

— Oui, maître Chamonin.

— J'y étais !

— Et moi aussi !

— Eh bien, maître Thomas, qu'est-ce que vous radotez !

Mais la large main du forgeron venait de se poser sur l'épaule du mercier, et la face épanouie d'un sourire:

— Je suis fâché de vous le dire, mon cher voisin, mais vous n'avez pas la moindre jugeotte, non, rien là-dedans ! fit-il en se frappant le front. Cartouche a été exécuté et roué vif... Cartouche, sous les coups de barre du bourreau a rendu son âme à Dieu, si toutefois il avait une âme et si toutefois il y a un Dieu...

— Oh ! maître Thomas ! s'écria le mercier scandalisé.

— Mais vous oubliez une chose, maître Chamonin, poursuivit imperturbablement le forgeron, c'est que si l'on appelait Cartouche le roi des voleurs, c'est qu'il devait avoir un peuple, une armée...

— Il avait ses bandes, ses cliques... La belle nouvelle que vous nous apprenez là !

— Je n'ai pas la prétention de rien vous apprendre — je ne suis pas assez savant pour cela — mais je vous rappelle seulement des faits...

— Concluez, voisin !

— Or, tous les hommes, ou plutôt tous les scélérats, tous les brigands qui faisaient partie de ces bandes et de ces cliques ont-ils été roués aussi en place de Grève ?...

— Parbleu !

— Parbleu, quoi ?

— Parbleu non !

— Et les lieutenants de Cartouche ont-ils partagé le supplice de leur capitaine ?

— Je crois qu'il est mort seul...

— Donc, les autres vivent encore ?... donc, les bandes un moment disparues et dispersées ont pu se reformer ?... Je ne dis pas le contraire.

— Eh bien, s'écria triomphalement maître Thomas le forgeron, voilà pourquoi je prétendais tout à l'heure que le fameux Cartouche n'était pas mort !... Hein ! comprenez-vous ?

— Oui ! oui ! parfaitement ! répondirent en chœur les voisins.

Et le mercier lui-même approuvait.

— Comme ça, vous avez raison, fit-il.

Mais un autre, boulanger, venait vivement de prendre la parole à son tour, et la voix basse et posant sa main sur le bras du forgeron :

— Oui, vous avez raison, compère, dit-il, et d'autant plus raison que la race de Cartouche n'est pas éteinte...

Tous venaient de se tourner vers lui et le regardaient avec surprise.

Le boulanger hochait lentement la tête.

— Allez, je sais ce que je dis, fit-il. Cartouche avait un fils...

— Un fils ! s'écria-t-on.

— Oui, messieurs !

— Un fils de Jeanneton Vénus, alors? dit ironiquement forgeron. Pardieu, s'il ressemble à sa mère, ça doit être un beau mâle !...

— Jeanneton Vénus? dit le boulanger qui hochait la tête. Connais pas !

— C'était sa maîtresse, ou plutôt l'une de ses maîtresses, répondit vivement le mercier.

— Oui, sa préférée, sa favorite, et, à ce qu'il paraît un très beau brin de fille, ajouta maître Thomas.

— Ah ! il me semble que j'en ai déjà entendu parler.... Une fille de ses bandes, n'est-ce pas?

— Naturellement.

— Mon Cartouche avait d'autres amours, des amours plus aristocratiques...

— Peste ! ricana le forgeron.

— Et le fils dont je vous parle, continua le boulanger, ne serait ni plus ni moins que l'enfant d'une grande dame....

Tous les autres étaient partis d'un grand éclat de rire.

Mais le boulanger ne se déconcerta pas.

— D'une comtesse... d'une duchesse, ajouta-t-il, je ne sais plus au juste.

Les rires avaient redoublé de plus belle.

— Voilà ce qui m'a été raconté, dit le boulanger.

— Quand? demanda le mercier.

— Oh ! il y longtemps... C'était un an ou deux après l'exécution de Cartouche.

— C'est-à-dire en 1722 ou 1723?

— A peu près à cette époque-là.

— Et par qui? demanda à son tour le forgeron.

Le boulanger se gratta la tête, puis après un moment de réflexion :

— Ah ! vous m'en demandez trop ! s'écria-t-il. Je ne m'en souviens plus...

— Des contes à dormir debout ! fit dédaigneusement le mercier. Et puis, ajouta-t-il sur un ton qui n'admettait pas de réplique, quand cela serait vrai, quand il serait prouvé que ce bandit de Cartouche a laissé un fils, qu'est-ce que cela prouverait ?...

— Permettez ! s'écria le boulanger légèrement vexé du ton de supériorité que venait de prendre son voisin.

— Allez, je permets !

— Ce fils aurait aujourd'hui vingt-quatre, peut-être vingt-cinq ans...

— Bon !

— C'est-à-dire que ce serait un homme.

— Après?

— Et pourquoi ne ferait-il pas à son tour ce qu'a fait son père?

— Pourquoi ne serait-il pas chef de voleurs?

— Oui maître Chamouin, répondit le boulanger, pourquoi ne serait-il pas à la tête

les bandes qui en ce moment infestent Paris?... Oh! vous pouvez rire!... Mais j'ai bien souvent pensé en voyant ces attentats et ces attaques qui se renouvellent chaque nuit, au proverbe qui dit : Tel père, tel fils... Et c'est pourquoi je donne deux fois raison à notre voisin le forgeron et que je dis comme lui : qui sait? Cartouche peut-être n'est pas mort!...

Mais, brusquement, ils se turent.

Un grand remous venait de se faire dans la foule et des cris s'élevaient :

— Les juges!

— La police!

Et ces cris des sergents qui repoussaient brutalement les curieux retentissaient aussi :

— Place!... Place!... arrière!...

La petite ravaudeuse venait de se cramponner au bras du gros forgeron.

— Oh! ces hommes noirs, sont-ils laids! fit-elle avec effroi ; presque aussi laids que les bandits.

Mais maître Thomas, qui était devant un peu pâle, avait vivement posé un doigt sur ses lèvres :

— Chut! dit-il, gardez votre langue!... Regardez plutôt ce qu'ils vont faire...

— Je crois qu'ils vont enlever les cadavres, car voici des civières... Les voyez-vous, maître Thomas?,..

En effet, des hommes qui portaient des civières venaient à leur tour de fendre la foule.

Mais les gens de justice et les hommes de police ne se pressaient pas.

L'un d'eux, grand, sec, le teint jaune, l'œil dur, et pour qui ceux qui l'entouraient paraissaient avoir une très grande déférence, se baissait et examinait attentivement les cadavres.

La petite ravaudeuse, encore une fois, venait de se rapprocher du forgeron, puis très bas et d'un regard lui désignant cet homme :

— Oh! celui-là surtout me fait peur! dit-elle, Regardez-le donc, maître Thomas... Le connaissez-vous?

— De vue, répondit vivement le forgeron qui paraissait aussi un peu saisi, mais je ne voudrais pas faire avec lui plus ample connaissance...

— Qui est-ce donc?

C'est le lieutenant de police...

— Ah! fit sourdement la petite ravaudeuse qui devint plus blême encore.

Pourtant, la démarche lente et la face impénétrable, le lieutenant de police allait et venait du cadavre du valet de pied au cadavre du cocher.

Puis, il s'arrêta et les bras croisés pendant un moment il les regarda tour à tour.

Enfin il se retourna et fit un signe pour appeler un agent qui se tenait immobile à quelques pas derrière lui.

C'était un de ses plus fins limiers, son bras droit et l'homme à qui il ne manquait jamais de s'adresser toutes les fois qu'il s'agissait d'une entreprise périlleuse ou d'une recherche difficile.

— Bertaut, dit le lieutenant de police en montrant le cadavre du cocher étendu à ses pieds, reconnaissez-vous cette livrée?...

Blanche était près de s'évanouir.

— Il me semble, répondit l'agent.

Il venait de se pencher sur le mort et regardait de plus près.

— Verte et rouge, reprit le lieutenant de police.

L'agent, les bras croisés et le menton dans sa main, songeait, réfléchissait.

— Je la connais... je suis sûr que je la connais, dit-il à voix basse et comme s'il ne parlait que pour lui-même.

— N'est-ce pas celle du comte de Landresse? reprit le lieutenant de police.

Mais l'agent, toujours absorbé, secoua vivement la tête.

— Monsieur le lieutenant se trompe, répondit-il

— En êtes-vous bien certain?

— Oh! parfaitement. La livrée de M. de Landresse est bleue...

— Bleue ?

— Puis les boutons portent la couronne comtale...

— Et ici, Bertaut ?

— Et ici, Monsieur le lieutenant de police, vous le voyez, des boutons unis...

— Alors, selon vous, ces gens n'appartiendraient pas à une famille noble ?

— Ce n'est pas ce que je voulais dire... Il y a de très grandes familles dont les livrées ont des boutons tout à fait semblables...

Les Marville, par exemple...

— Le marquis de Marville ?

— Oui, Monsieur le lieutenant.

— Mais sa livrée ne ressemble pas du tout à celle-ci...

— Assurément, Monsieur le lieutenant, répondit vivement l'agent. Puis il y a aussi les Soubrac...

— Le baron de Soubrac?

— Oui, Monsieur le lieutenant.

— Une des plus anciennes et des plus riches maisons de la Gascogne ?

— C'est cela.

— Mais sa livrée est plus sévère que celle-ci...

— Elle est noire.

— Alors, Bertaut, vous ne trouvez pas ?

— Je cherche encore, Monsieur le lieutenant, répondit l'agent. Oh ! je trouverai bien.

Et pensif, absorbé, il venait de se mettre à marcher de long en large, la tête baissée et les mains derrière le dos.

Pendant ce temps, le lieutenant de police venait de se pencher sur le cocher, dont il tournait et retournait toutes les poches.

Cette besogne avait bien déjà été faite par des gens de son escorte, mais il tenait à s'assurer par lui-même qu'elle avait été bien faite.

Mais il ne trouva sur le mort que des papiers insignifiants et qui ne servaient en rien à établir son identité.

Pas même une carte, pas même une lettre.

Quant au valet de pied, que le chef de la police venait de fouiller à son tour, il n'avait dans ses poches que quelques pièces de monnaie.

Tout à coup, Bertaut, qui avait continué à réfléchir, eut un cri, un geste de triomphe.

— Vous avez trouvé? demanda vivement le lieutenant de police qui déjà s'était rapproché.

— Je crois que oui, répondit l'agent.

Et se rapprochant de son chef, il lui glissa rapidement quelques mots à l'oreille.

Le lieutenant de police avait eu un sursaut.

— Ah! murmura-t-il, cette livrée serait celle de la marquise de Solange?

Il hocha lentement la tête, puis il ajouta :

— Nous saurons à quoi nous en tenir tout à l'heure... Mais je viens de faire une réflexion sur laquelle je tiens à appeler votre attention, Bertaut...

L'agent s'inclina.

— Quelle réflexion, Monsieur le lieutenant ?

Les bandits qui étaient embusqués là ont dû se jeter sur le carrosse de la marquise, je dis la marquise, puisque vous croyez qu'il s'agit d'elle...

— J'en mettrais presque la main au feu, Monsieur le lieutenant...

— Les bandits, dis-je, ont dû l'assaillir avec la rapidité de l'éclair...

— C'est évident.

— Et le cocher, le valet de pied ont dû tomber comme s'ils venaient d'être frappés par la foudre.

— C'est aussi mon avis. Ils ont été assommés du coup... du premier coup...

— Mais alors, Bertaut, une question se pose...

— Une question ? fit l'agent qui ne comprenait pas encore.

— Regardez autour de vous... Il y a quatre cadavres de malfaiteurs...

— Oui, monsieur le lieutenant.

— Or, si le cocher et le valet de chambre ont été assommés du coup, du premier coup, comme vous le dites et comme je le crois, qui donc les a tués ceux-là?

— C'est juste !

— Il y a eu, donc, outre les bandits et les deux domestiques, un autre personnage qui s'est trouvé mêlé à cette bagarre.

— Ça tombe sous le sens, dit l'agent.

— Or, ce personnage, nous aurons peut-être intérêt à le connaître...

— Mais comment?

— Comment? Je n'en sais rien encore... Pourtant si vous ne vous trompez pas et si c'est bien la marquise de Solange qui a été attaquée ici cette nuit, il est plus que probable qu'elle doit savoir le nom de cet homme...

— Peut-être, fit doucement l'agent qui paraissait peu convaincu.

— Peut-être?

— Oui, répondit Bertaut avec un petit hochement de tête.

— Et pourquoi peut-être?

— Cet homme a pu faire le modeste et s'éclipser sitôt le combat fini... Mais je dis une sottise, ajouta vivement l'agent, non il ne s'est pas éclipsé et il est au contraire resté avec celle qu'il venait de défendre...

— Ah! ça, c'est autre chose, dit en riant le lieutenant de police. Qu'est-ce qui peut vous faire supposer qu'il a dû rester avec elle?...

— Et non seulement rester, monsieur le lieutenant, mais lui servir de chevalier jusqu'au bout, mais l'accompagner et la reconduire...

— Je ne comprends plus, Bertaut.

— C'est pourtant bien simple, dit l'agent, et si Monsieur le lieutenant voulait se donner la peine de réfléchir seulement une seconde...

— Voyons, expliquez-vous.

— Il y avait le carrosse, Monsieur le lieutenant...

— Le carrosse?

— Et il n'a pas dû s'en aller tout seul, n'est-ce pas? fit l'agent avec un petit sourire

— Ah! pardieu, c'est vrai, je n'y pensais pas...

— Donc, c'est le chevalier de la marquise, puisque jusqu'à preuve du contraire nous admettons la marquise...

— Oui, Bertaut!

— C'est lui qui a dû remplir l'emploi du cocher, dit l'agent. Oh! je le vois d'ici, je vois la scène, je crois même savoir les paroles qu'il a dû lui dire...

— Je t'admire, Bertaut!

— La dame devait être plus morte que vive, c'est certain...

— Parbleu! s'écria le lieutenant de police, après une rencontre comme celle-là, il faut avouer qu'il y avait de quoi.

— L'homme se trouvait brave et il avait eu le bonheur de mettre les bandits en fuite... Mais il pouvait craindre d'un instant à l'autre un retour offensif...

— Naturellement.

— Alors, je l'entends.

— Qu'a-t-il dit? fit le lieutenant de police que son agent amusait.

— Il lui a dit, ou à peu près: « Madame, vous êtes sauvée, vos assaillants sont loin, mais c'est bien un miracle. Rien ne me prouve que leur retraite soit définitive, et d'un moment à l'autre nous pourrions avoir à nous défendre encore... »

— C'est très clair, très logique tout cela, Bertaut, approuva vivement le lieutenant de police. Continue.

— Alors il a demandé à la dame son nom, son adresse. . Et vous pensez bien, Monsieur le lieutenant, qu'elle ne s'est pas trop fait prier pour les lui dire...

— Oui, ce n'était pas le moment de faire des manières...

— Il l'a prise dans ses bras, l'a portée dans la voiture, et fouette cocher!...

Puis regardant son chef avec un sourire, l'agent ajouta :

— Qu'en pensez-vous?

— Je pense comme toi, répondit le lieutenant de police.

— Donc, reprit vivement Bertaut, je me trompais tout à l'heure et le défenseur de la marquise... Je dis toujours la marquise...

— Oui! oui!

— ...ne s'est pas éclipsé. Mais ce n'est pas un argument à m'opposer quand je prétends que M^me^ de Solange peut très bien ne pas le connaître...

— Voilà, maintenant surtout, dit le lieutenant de police, ce que je ne puis accepter que très difficilement. Et veux-tu que je te dise pourquoi?

— Oui, Monsieur le lieutenant.

— La marquise de Solange est jeune... elle était même beaucoup trop jeune pour son mari...

— Je le sais.

— Il est vrai que l'âge n'y fait rien et qu'on peut être jeune et laide...

— Cela se voit.

— Mais la marquise est aussi l'une des plus charmantes et des plus jolies femmes de Paris.

— Et bien, Bertaut, quand on vient de rendre un si grand service à une pareille femme, si désintéressé qu'on soit, on n'est peut-être pas fâché qu'elle sache qui vous êtes et d'avoir quelque droit à sa reconnaissance...

— D'accord! fit l'agent.

— Qu'as-tu à répondre?

— Ceci, Monsieur le lieutenant : c'est que cet homme pouvait peut-être avoir quelque raison pour garder l'incognito.

— Et quelle raison ?

L'agent se mit à rire.

— Ah ! vous m'en demandez trop ! s'écria-t-il.

— Les malfaiteurs seuls se cachent.

— Non, Monsieur le lieutenant, d'autres peuvent se cacher aussi et avoir intérêt à faire oublier leur existence...

Et comme son chef venait d'avoir un petit sourire d'incrédulité, Bertaut s'empressa d'ajouter :

— La vie est bien compliquée, Monsieur le lieutenant.

Pendant ce temps la foule qui encombrait le carrefour de Buci grossissait encore et c'étaient de minute en minute des rumeurs plus grandes et de plus bruyants murmures.

Le lieutenant de police s'était vivement retourné, et l'air sévère, les sourcils froncés, il venait de toiser cette foule comme s'il eût voulu l'intimider.

Puis il eut un brusque haussement d'épaules et s'adressant encore à Bertaut :

— Voilà des drôles, dit-il, qui semblent nous regarder avec un air singulier.

— En tous cas, ce n'est pas avec un air sympathique, Monsieur le lieutenant, répondit l'agent.

— Et ils chuchotent... ils murmurent...

— Oh ! je n'ai pas besoin de les entendre, fit vivement Bertaut. Je devine bien ce qu'ils peuvent dire...

— Et moi aussi je le devine, dit le lieutenant de police... Cela, d'ailleurs, se lit clairement dans leurs yeux... Tenez, regardez plutôt, Bertaut !... En voilà un, là-bas, qui hausse ironiquement les épaules en jettant de notre côté des coups d'œil sournois... Et regardez cet autre aussi, presque en face de nous... Hein ! comme il se démène, comme il s'agite, comme il nous lance à la dérobée des regards furieux !... Et voulez-vous savoir ce qu'il pense ? voulez-vous que je vous traduise ses paroles ?

— Parbleu ! il prétend que la police est mal faite...

— Il prétend que je suis un incapable et que c'est ma faute si l'on est égorgé, la nuit, dans les rues de Paris...

— Bah ! on laisse dire la canaille ! fit l'agent avec un sourire dédaigneux.

— C'est bien ce que j'ai fait, Bertaut.

— C'est le plus sage.

— Mais à la fin toutes ces criailleries et toutes ces récriminations me lassent... D'autant plus, ajouta vivement le lieutenant de police qui baissa la voix, que ce n'est plus seulement la canaille qui s'ameute contre moi...

L'agent venait brusquement de relever la tête.

— Comment, dit-il, la cour aussi ?

— Ceci c'est plus grave.

— Ceci c'est tout. Mon crédit baisse... Il y a eu de très grands personnages qui sont tombés aussi dans des embuscades de voleurs et qui ont été maltraités, dépouillés !...

— Voilà le malheur.

— Et pour comble de malechance, voici la la marquise de Solange qui vient d'être attaquée à son tour...

— Oui, c'est encore une grosse affaire et qui fera du bruit.

— Un bruit énorme, c'est certain. Il faut donc absolument que je m'en tire par un coup d'éclat, un coup de maitre, c'est-à-dire que je mette la main sur la bande qui a opéré cette nuit dans le carrefour de Buci.

— Oh! alors ce serait un triomphe, dit vivement Bertaut. Mais, malheureusement, mettre la main sur une de ces bandes qui sèment la terreur et l'épouvante dans Paris. arrêter ces coquins très bien organisés, très bien disciplinés, et qui sitôt leur coup fait deviennent invisibles et insaisissables, n'est pas chose très facile... Monsieur le lieutenant doit le savoir déjà par expérience.

— A qui le dis-tu? soupira le chef de la police.

— Mais enfin, facile ou non, reprit l'agent, Monsieur le lieutenant doit savoir aussi que je ne suis pas de ceux qui se découragent. Je vais donc me mettre en campagne.

— Sur l'heure, Bertaut!

— Et s'il ne faut être que brave, intelligent et adroit pour réussir, je compte bien que, cette fois, nous serons plus heureux que les autres...

— Je m'en remets tout à fait à toi, répondit le lieutenant de police dont le sévère visage venait de s'illuminer d'un rayon de joie.

Mais Bertaut, les bras croisés, le front baissé, réfléchissait.

— Mais il nous faudrait au moins un indice, dit-il, un renseignement, et nous allons être obligés de marcher à l'aventure et en pleines ténèbres...

— As-tu fait fouiller ces drôles? demanda le lieutenant de police en montrant les cadavres des bandits.

— Je les ai fouillés moi-même...

— Et rien?

— Naturellement.

— Dans tous les cas, tu peux toujours commencer ici même ton enquête, dit le lieutenant de police qui, cette fois, désignait la foule.

— Evidemment, répondit l'agent. Les trois quarts de ces badauds doivent être du quartier, du voisinage...

— C'est facile à voir.

— Je vais les interroger.

— Et moi je me rends chez la marquise de Solange, dit le lieutenant de police.

Il venait de faire un signe et son carrose s'était avancé.

Puis, au moment d'y monter :

— La bande qui a accompli ce nouvel exploit devait être nombreuse, reprit-il.

— C'est probable, puisque quatre bandits sont restés sur le carreau...

— La marquise pourra peut-être m'en dire le chiffre exact... Puis, qui sait? il suffit quelquefois d'un mot, du détail le plus insignifiant en apparence pour qu'on soit du coup sur la bonne piste. Je te laisse Bertaut...

Le carosse de Monsieur le lieutenant de police fendit péniblement la foule et disparut bientôt dans la direction du Luxembourg.

Bertaut, qui maintenait commandait, donna ses ordres.

— Les civières ! dit-il. Enlevez ces hommes !

Puis, tandis que la police enlevait les cadavres, il interrogea la foule.

— Mais personne ne savait rien.

Quelques-uns, comme le forgeron, avait entendu dans la nuit une femme qui jetait des cris désespérés et c'était tout.

Bertaut eut un mouvement de dépit.

— Notre enquête commence mal, grommela-t-il. Nous allons avoir du fil à retordre.

Puis comme il venait de s'apercevoir que les civières étaient chargées :

— En route ! fit-il.

Et il prit lui-même la tête du sinistre cortège.

La foule encombrait encore le carrefour de Buci.

— C'est assez flâné ! s'écria le forgeron. Moi je retourne à ma forge... Mais voulez-vous que je vous dise, maître Chamonic ?

— Quoi donc, maître Thomas ?

— Eh bien, la police n'est pas de force, répondit le forgeron en baissant la voix, et voilà encore des coquins que l'on ne trouvera.

Puis, tandis que le boulanger, le mercier et la petite revendeuse l'approuvaient d'un signe de tête, il s'en alla en éclatant tout haut d'un grand rire gouailleur.

VI

LE LIEUTENANT DE POLICE

Le médecin s'était lentement approché du lit de Mme des Tournelles.

Il jeta un regard sur elle et laissa échapper un geste de saisissement.

— Mais elle est morte ! s'écria-t-il tout bas.

Blanche avait tressailli.

— Morte ! répéta-t-elle.

Le médecin ne répondit pas. Il venait de mettre la main sur le cœur de la vieille marquise. Il lui tâtait le pouls. Puis il reprit, se retournant vers Blanche et la voix toujours basse :

— Non, elle respire, elle vit encore, mais il m'est impossible de me prononcer immédiatement.

Et comme il venait de regarder de nouveau et très attentivement le malade, il ajouta :

— Mme la marquise des Tournelles a dû certainement éprouver une grande émotion ?

— Une grande émotion ? dit Blanche.

— Oui, très grande, très forte. Mais vous n'étiez donc pas près d'elle à ce moment-là ?

— Non docteur. Elle sortait de chez moi quand tout à coup mes gens sont venus m'appeler. Et c'est alors que je l'ai trouvée dans l'état où vous la voyez..

— Sans connaissance?

— Sans connaissance.

— Elle n'a pas eu de délire?

— Si, docteur.

— C'est cela. Mais pour le moment je ne vois rien à faire. Je reviendrai dans quelques heures. Seulement je vous engage à ne pas rester seule dans cette chambre et je vais dire qu'on vous envoie deux de vos gens...

Et comme Blanche le regardait avec étonnement, le médecin ajouta:

— Une nouvelle crise peut la perdre... Il faut être prudent.

Puis il s'en alla.

Cinq minutes après deux valets entraient et s'installaient sans bruit dans la chambre.

La jeune marquise était si profondément absorbée que c'était à peine si elle avait pu s'apercevoir de leur présence.

Ces paroles du médecin: « M^me^ la marquise des Tournelles a dû certainement éprouver une grande émotion », lui donnaient à réfléchir et la frappaient.

Oui, c'était vrai, tout à l'heure en entendant prononcer le nom de Jean de Lys, la vieille marquise avait pâli, tressailli, et brusquement, soudainement, elle avait paru en proie à un trouble violent et profond.

Mais pourquoi? Quels souvenirs ce nom pouvait-il lui rappeler?

Que pouvait-il y avoir de commun entre ce jeune homme et la vieille marquise?

Sans doute, celle-ci bien prétendu que le Jean de Lys qui avait sauvé Blanche n'était pas le même que celui qu'elle avait connu autrefois, mais Blanche n'était point sa dupe, Blanche sentait bien qu'elle mentait et qu'elle voulait lui donner le change.

Et toujours la jeune marquise, dont le regard se posait fixement sur sa tante, comme si elle eût voulu lui arracher son secret, se faisait la même question:

— Pourquoi le nom seul de ce passant, de ce jeune gentilhomme, si brave, la fait-il trembler et frissonner ainsi?

Naturellement, cela lui paraissait très mystérieux et très étrange.

Tout à coup elle tressaillit, comme quelqu'un qui sort brusquement d'un rêve.

Une de ses camériste lui parlait à l'oreille:.

— Madame la marquise, M. le lieutenant de police vous demande...

— Le lieutenant de police?

— Oui, Madame.

Un nuage avait passé sur le front de Blanche comme si cette visite à laquelle cependant elle devait s'attendre, lui causait non pas seulement de l'ennui, mais une sorte d'appréhension et de crainte.

— J'y vais, répondit-elle.

Elle se leva, mais elle était devenue très pâle et elle paraissait profondément émue.

L'un des deux valets qui gardaient M^me^ des Tournelles ne put même s'empêcher d'en faire la remarque à son camarade:

— Dis donc, Fleury, as-tu vu le visage de M^me^ de Solange?

— Elle a pris tout à coup un air singulier, n'est-ce pas?

— On lui annonce le lieutenant de police et la voilà qui a peur... On dirait qu'elle faisait partie de la bande...

Non loin des deux cadavres de vos valets, on a trouvé d'autres cadavres...

Pendant ce temps, le magistrat se promenait de long en large dans le salon où on l'avait introduit.

Soudain, il eut comme un éblouissement.

La jeune marquise se trouvait devant lui.

Très grave et très solennel, il s'inclina profondément, mais il restait sous le charme et pensait :

— Est-elle jolie !... Ces bandits ne respectent rien.

Puis quand il se fut assis pour obéir à un geste de Blanche :

— Madame la marquise, dit-il avec un sourire, je pense que vous deviez vous attendre à ma visite et que, par conséquent, elle ne doit pas vous surprendre.

— Non, monsieur, répondit-elle la voix un peu faible.

— Car c'est bien vous, Madame, qui avez été attaquée cette nuit ?...

— Oui, Monsieur, répondit Blanche toujours sur le même ton.

— Dans le carrefour de Buci?

— Oui, Monsieur.

— Deux de vos gens, votre cocher et votre valet de chambre, sont tombés sous les coups des bandits?

— Oui, Monsieur, répondit la jeune marquise la voix plus sourde encore

— C'est par leur livrée que j'ai appris qu'il s'agissait de vous. Maintenant, Madame, ajouta le lieutenant de police, j'aurais besoin de quelques renseignements, de quelques éclaircissements...

Blanche, qui était déjà très pâle, était devenue plus pâle encore.

— Je suis à vos ordres, Monsieur, dit-elle.

— Quelle heure était-il quand ces misérables se sont rués sur vous ?...

— Je ne puis vous répondre d'une façon précise...

— A peu près ?

— Deux heures...

— Vous sortiez sans doute d'une fête ?

— Oui, Monsieur. Je sortais de chez M. le duc de Vergennes.

— Et vous étiez seule ?

— Oui, Monsieur.

— Veuillez, je vous prie, me raconter comment la scène s'est passée...

Mais Blanche venait de sourire.

— Que pourrais-je vous dire ?... J'étais si émue et si troublée ! dit-elle.

— Quand votre carrosse est arrivé à l'angle de la rue Dauphine et du carrefour de Buci, reprit le magistrat, les bandits, sans doute embusqués dans l'ombre, ont tout à coup bondi sur lui ?

— Oui, Monsieur. Mais tout cela a été si prompt que je ne saurais rien vous apprendre de plus.

— Votre cocher a donc perdu son sang-froid ? il n'a donc pas fouetté ses chevaux?

— Pierre était très brave, Monsieur...

— Et bien, alors ?

— Mais sans doute qu'il n'a pas eu le temps de se reconnaître et qu'il a été frappé avec la rapidité de l'éclair.

— Et c'est alors que les voleurs se sont jetés sur vous ?

— Oui, Monsieur.

— Car c'étaient bien des voleurs, n'est-ce pas ?

La jeune marquise avait eu un léger tressaillement, mais par un effort de volonté elle se remit assez vite.

— Eh ! sans doute, Monsieur, répondit-elle avec un accent où il y avait une nuance d'ironie. Comment appelle-t-on les gens qui, la nuit, arrêtent les passants dans les rues...

Quant au magistrat, il venait de la regarder fixement, puis il pensa :

— La jolie marquise est bien nerveuse !... Qu'est-ce que cela veut dire ?

Puis, sans quitter des yeux la jeune femme :

— Pardonnez-moi, Madame, si j'insiste, mais c'est mon devoir de le faire.

— Je le comprends, Monsieur.

— Ainsi vous affirmez que les gens qui se sont trouvés en face de vous dans le carrefour de Buci n'en voulaient qu'à votre bourse ?

— Et qu'auraient-ils donc pu vouloir, Monsieur ? dit la jeune marquise de Solange qui vivement et fièrement releva la tête, mais dont le front était à présent livide.

Mais le lieutenant de police qui continuait à la regarder comme s'il cherchait à deviner ce qu'elle pensait, eut un sourire.

— Vous ne m'avez pas répondu, Madame, fit-il doucement. Je viens de vous poser une question, et c'est vous qui m'interrogez.

— Eh bien, oui, Monsieur, je l'affirme, dit vivement et énergiquement Blanche.

Le lieutenant de police s'inclina.

— C'est bien, Madame. Je n'ai plus qu'à me taire, dit-il. Mais je dois cependant vous avouer franchement que je ne partage pas entièrement l'opinion que vous émettiez tout à l'heure...

— Quelle opinion, Monsieur ?

— Tout à l'heure ne me disiez-vous pas : Comment appelle-t-on les gens qui, la nuit, arrêtent les passants dans les rues ?

— Eh bien ?

— Eh bien, Madame, tous ces gens-là ne sont pas toujours des voleurs...

Blanche venait d'être secouée par un imperceptible frisson.

— Je ne saisis pas bien le sens de ce que vous voulez dire, fit-elle.

— Il faut donc que je m'exprime plus clairement.

— Je vous en prie.

Il y eut un silence.

Le magistrat était très frappé de l'étrange expression que venait de prendre subitement le visage de la jeune marquise.

— Est-ce qu'elle me cacherait quelque chose ? se disait-il ; est-ce qu'elle aurait un intérêt quelconque à dérouter les recherches de la police ?...

Et tout haut :

— Madame, reprit-il, êtes-vous bien certaine de n'avoir pas d'ennemi personnel ?

— D'ennemi personnel ? s'écria Blanche qui parut fort surprise.

Puis secouant lentement la tête, elle ajouta avec un grand accent de sincérité :

— Non, Monsieur.

— Non ?

— Non.

— Et vous n'avez à redouter aucune inimitié, aucune haine ?

— Aucune haine.

— Avant de me répondre, interrogez-vous bien, Madame, cherchez dans vos souvenirs.

— Oh ! c'est inutile, Monsieur, dit vivement la jeune marquise, et je vous affirme encore une fois que les hommes dont j'ai fait la rencontre cette nuit étaient bien des voleurs.

Le lieutenant de police ne répondit pas et il était facile de s'apercevoir qu'il n'était pas encore entièrement convaincu.

Les deux mains croisées sur la pomme de sa canne et le menton appuyé sur ses mains, il semblait s'absorber dans la contemplation des fleurs du tapis.

Enfin, relevant le front :

— Ainsi donc, dit-il lentement, pas d'ennemi personnel... pas de haine connue...

— Je vous le jure.

— Soit, madame. Mais il me reste encore une question à vous adresser, reprit le lieutenant de police avec un sourire, et celle-là si délicate que pour me la faire pardonner je suis obligé de me retrancher derrière les devoirs de ma charge et de vous rappeler les exigences de la justice.

— Je suis prête à vous répondre, dit la jeune marquise la voix profondément altérée.

— Vous êtes jeune et vous êtes belle, madame, dit avec une grande gravité le magistrat. Ce n'est pas un compliment que je vous adresse, c'est un fait que je constate. De plus vous êtes veuve, c'est-à-dire que vous êtes libre... Dans ces conditions, il est certain que vous avez dû rencontrer sur votre chemin beaucoup d'adorateurs...

Blanche essayait de sourire, mais depuis quelques secondes elle était plus livide qu'une morte.

— Or, parmi ces hommes qui ont dû vous fatiguer de leurs hommages et que vous avez éconduits, pourquoi ne s'en trouverait-il pas un qui aurait juré de prendre sa revanche de vos refus et de vos dédains?...

Tous les traits contractés, la jeune marquise demeurait immobile, sans un geste sans un mot.

— Et pourquoi cet homme, poursuivit le lieutenant de police, ne serait-il pas l'auteur, l'inspirateur du guet-apens de cette nuit?

Oh ! je sais bien ce que vous allez me répondre, je sais bien ce que vous allez me dire, ajouta-t-il vivement et en refusant d'avance l'objection qu'il pensait que Blanche allait lui faire. Vous allez m'affirmer encore que les coquins qui vous ont arrêtée dans le carrefour de Buci étaient des voleurs parce qu'ils vous ont demandé la bourse ou la vie... Eh ! oui, certainement, c'étaient des voleurs!... Est-ce qu'on s'adresse à d'honnêtes gens pour les besognes louches et les entreprises qui peuvent conduire aux galères, pour un rapt, un enlèvement, par exemple?...

Plus défaite encore, les lèvres pâles et tremblantes, Blanche semblait près de s'évanouir.

Mais elle vit sur elle le regard perçant du lieutenant de police et brusquement elle se redressa.

— Un rapt?... un enlèvement? fit-elle en secouant la tête, non, monsieur. Si je pouvais craindre un tel péril et si j'avais un tel danger à courir, ce n'est pas vous, monsieur, qui seriez venu vers moi, mais c'est moi qui serait allée la première vers vous.

— Dit-elle bien la vérité? pensa le magistrat. Il y a dans cette affaire un côté mystérieux qui m'échappe.

Et de plus en plus intrigué il se promettait de mettre tout en œuvre pour faire enfin le jour sur le guet-apens du carrefour de Buci.

Mais soudain il eut un tressaillement.

Une pensée venait de lui venir, et il se disait que si vraiment il avait touché juste et ne se trompait pas, si cette attaque nocturne n'avait été qu'une tentative d'enlèvement avortée, il fallait que celui qui avait fait preuve d'une telle audace fût un personnage redoutable et puissant.

Et il finit par se dire :

— Jusqu'à présent on a crié contre moi parce qu'on prétendait que je n'étais pas assez clairvoyant, mais je crois que, cette fois, je ferai bien de fermer les yeux et de faire le mort...

Et sur cette réflexion il se leva.

— Je vais prendre congé de vous, madame, dit-il, mais cependant il me reste encore un point à éclaircir.

Blanche était véritablement au supplice de ce long interrogatoire, mais elle s'efforça de n'en rien laisser paraître.

— Dites, monsieur, répondit-elle.

— Non loin des deux cadavres de vos valets, on a trouvé d'autres cadavres... quatre cadavres de bandits... Je les ai vus moi-même tout à l'heure et je vous avoue que je n'ai pu m'empêcher de m'extasier devant les beaux coups d'épée qui leur avaient fait rendre l'âme.

La jeune marquise eut un sourire.

— Par conséquent, madame, quelqu'un est venu à votre secours?

— Oui, monsieur.

— Savez-vous le nom de cet homme?

— Je le sais parce que je le lui ai demandé, répondit Blanche, et il était même assez modeste pour hésiter à me le dire.

— Comment s'appelle-il?

— Le chevalier Jean de Lys.

— Le chevalier Jean de Lys?

— Oui, monsieur, dit vivement la jeune marquise. Et je vous prierais même de vouloir bien m'aider à le retrouver, car j'avais encore la tête si pleine de vertiges et l'esprit si troublé que je crains de ne lui avoir pas suffisamment exprimé ma reconnaissance :

— Jean de Lys! répéta lentement le lieutenant de police qui cherchait dans sa mémoire.

Puis après un silence, il ajouta :

— C'est la première fois que j'entends prononcer ce nom là. Ce n'est assurément pas un gentilhomme de la cour... Mais quoi qu'il en soit, madame, je vous donne une parole qu'avant deux jours nous aurons retrouvé le chevalier Jean de Lys.

Et il venait de s'incliner et il allait sortir, lorsque, vivement, la jeune marquise le retint d'un geste.

— Monsieur, dit-elle, une autre prière!

Le lieutenant de police la regarda avec un peu de surprise, puis, souriant:

— Parlez, madame, disposez de moi, répondit-il. Je serais vraiment très heureux de pouvoir vous être agréable en quelque chose...

— Ne pourrait-on pas oublier cette affaire?

— Le guet-apens dont vous avez failli être victime?

— Oui, monsieur, dit vivement Blanche dont l'émotion était visible. Je vous le demande comme un service, comme une grâce...

Le magistrat la regardait.

Il s'aperçut qu'elle était toute tremblante et qu'elle pouvait à peine contenir les larmes qui brillaient dans ses yeux.

— Elle tremble!... elle a peur! pensa-t-il. Diable! mais je ne m'étais donc pas trompé et il y a donc dans cette affaire quelqu'un qu'il faut ménager.

Et tout haut, il ajouta, toujours avec un sourire sur les lèvres :

— Voyez combien je suis malheureux, madame la marquise!... Vous venez précisement de me demander la seule chose que je ne puisse vous accorder...

— Cependant...

— Madame, un crime a été commis, continua le lieutenant de police en prenant un accent sévère et une attitude très grave ; il y a eu mort d'hommes, et la justice doit suivre son cours...

Blanche n'insista plus.

Elle baissa la tête.

Mais à peine était-elle seule, à peine avait-elle entendu retentir dans la cour le pas du magistrat que, folle, désespérée, éperdue, elle tomba sur un siège, le front caché dans ses mains et criant à travers ses sanglots :

— Mon Dieu, défendez-moi!... Mon Dieu, protégez-moi!

II

JEAN DE LYS

Qu'on se représente à l'une des extrémités du quartier de la rive gauche, dans un lieu perdu et si désert qu'il n'y passe personne même en plein midi, une petite maisonnette enclose d'un jardin minuscule.

L'été, le jardin, si petit qu'il soit, doit être charmant, plein de fleurs, de parfums et de papillons qui voltigent dans les rayons du soleil.

Mais à cette époque-ci, avec ses arbrisseaux dépouillés et ses plates-bandes blanches de neige, il est d'une noire mélancolie et d'une tristesse profonde.

Quant à la maison, qui n'a qu'un rez-de-chaussés et qu'un étage, et dont une des fenêtres est vaguement éclairée par la pâle clarté d'une lampe, vieille, noire, lézardée, c'est une sorte de ruine qui semble ne plus rester debout que par un miracle d'équilibre, une pauvre masure qui craque et tremble à tous les vents.

C'est pourtant dans cet humble et presque lugubre logis que demeure le jeune gentilhomme de si fière mine qui a sauvé la belle marquise de Solange dans le carrefour de Buci.

Oui, c'est là que demeure le chevalier Jean de Lys.

se sont écoulés depuis que, au péril de sa vie, il a mis en fuite les bandits qui se ruaient sur Blanche.

Et à cette heure, assis devant la cheminée où brûle un maigre feu, le coude droit replié sur son genou et le menton dans sa main, le jeune homme rêve, le jeune homme songe...

Est-ce le souvenir de la grande dame qui lui doit peut-être la vie, est-ce la vision de sa radieuse et rayonnante beauté qui le préoccupe et l'absorbe ainsi...

Car Jean de Lys est profondément absorbé, profondément préoccupé.

Comme l'autre nuit dans le carrefour de Buci la neige tombe, tombe lourdement et à gros flocons épais; le vent siffle et hurle et jette dans la nuit noire, dans la nuit pleine d'épouvante, des cris sinistres.

Mais Jean de Lys ne voit rien, n'entend rien.

Immobile et le regard fixe, son doux et mâle visage faiblement éclairé par le reflet des flammes, il poursuit son rêve.

Quel rêve?

Rêve pénible ou rêve joyeux?

Rêve plein d'une douce mélancolie plutôt, car parfois son cœur se soulève d'un soupir et un pâle sourire glisse sur ses lèvres.

Ce que le jeune homme rêvait en ce moment, c'est le pays où s'écoulèrent ses premières années, la terre aimée, adorée, où il a fait ses premiers pas, le ciel radieux où son regard s'est ouvert à la lumière...

C'est là-bas, en Bretagne, un tout petit village tout au bord de la mer.

Pauvre et nue, faite seulement de planches goudronnées, une maison ou plutôt une cabane lui apparaît adossée contre un rocher qui la protège contre les coups de vent furieux de la tempête.

Jean de Lys alors se sent plus touché et plus attendri, car dans cette maison il revoit et retrouve celle qu'il aime et dont il est aimé, la seule affection, la seule tendresse et l'unique amour de sa vie...

Oh! celle qu'il aime de tout son cœur et de toute son âme, celle pour qui son dévouement est sans bornes et pour qui, sur un mot ou sur un geste, il n'hésiterait pas à donner sa vie, n'est point une jeune Bretonne au doux et charmant sourire, une belle fille au front radieux.

Non, celle sur qui se fixe en ce moment la pensée de Jean de Lys est une vieille femme.

Il revoit, encadré dans de longs et beaux cheveux blancs, son pâle et triste visage qui respire la douceur, l'indulgence et la bonté.

De plus en plus ému et le cœur oppressé, le jeune homme a, brusquement, un élan vers elle :

— Chère mère!... chère mère! balbutie-t-il alors, tandis qu'il sent dans sa poitrine son cœur battre plus vite, et que lentement et sans honte il essuie une larme.

Et cependant cette vieille femme qui l'a veillé et protégé, qui l'a entouré de tous ses soins et qui, sans compter, lui a prodigué tous les trésors de sa tendresse, cette vieille femme qui jusqu'à présent a rempli toute son existence n'est point sa mère.

Longtemps Jean de Lys l'avait cru, mais un jour elle le fit appeler.

Ce jour-là, le jour où il avait reçu cette terrible confidence, le jeune homme pouvait vivre un siècle, il ne pouvait plus l'oublier, il ne l'oublierait jamais!..

Toute la matinée, la mère Yvonne avait paru sous le coup d'un souci et d'une préoccupation profonde.

Elle ne parlait jamais beaucoup, se contentant de répondre aux paroles de Jean par un regard affectueux ou par un sourire, mais ce jour-là ses paroles avaient été plus rares.

— Qu'a-t-elle donc aujourd'hui, ma bonne mère? se disait Jean qui, malgré lui, éprouvait un grand serrement de cœur. Pourquoi est-elle donc si triste et sombre?...

Et tout à coup, vers midi, et comme tout le village s'emplissait des cloches de l'Angélus, elle l'appela doucement, la voix un peu voilée et tremblante:

— Jean, écoute!

Elle était assise sur le seuil de sa porte. Jean vivement s'approcha, joyeux, car c'était toujours un bonheur pour lui quand cette voix aimée l'appelait.

La mère Yvonne le prit dans ses bras, lui mit un long baiser au front, puis l'étreignit dans ses bras encore plus fortement et plus tendrement que d'habitude.

Et il y eut entre eux un long moment de silence.

Ils avaient en face d'eux la mer, la mer immense, la mer aux horizons sans fin, et Jean, toujours saisi en face de cet admirable et grandiose spectacle, regardait au loin de petites voiles blanches qui étaient des bateaux de pêcheurs.

— Mon enfant, dit enfin la vieille femme dont l'accent trahissait l'émotion, ce que je vais te dire va te faire de la peine, mais il ne faudra pas m'en vouloir, car si j'ai pu me taire jusqu'à présent, aujourd'hui mon devoir m'ordonne de parler et de te faire connaître mon secret...

— Quel secret, ma mère? demanda Jean, un peu pâle aussi, car il avait le pressentiment d'un malheur.

Alors la voix et les yeux pleins de larmes, la vieille femme le serra contre son cœur avec une sorte de folie, puis, suppliante:

— Du courage, du courage, mon petit Jean!... Je ne suis pas ta mère!...

Jean avait reculé, foudroyé, livide.

La mère Yvonne eut peur. Elle se jeta sur lui, lui cacha la tête contre son sein, et la gorge pleine de sanglots elle l'étourdit de paroles:

— Pardonne-moi!... pardonne-moi!... Je devais te le dire... Mais sois fort!... Si tu souffres, ce n'est pas ma faute... Oh! mon petit Jean, ne me fais pas de la peine, ne te désole pas, ne te désespère pas!... Dis, tu sais bien que je t'aime... tu sais bien que la vieille Yvonne donnerait son sang pour toi!... Eh bien, ne tremble pas ainsi!... Je t'en prie!... Mon Jean!... mon enfant!...

En effet, sous le coup de cette terrible révélation à laquelle rien ne l'avait préparé, Jean tremblait et frissonnait de tous ses membres.

— Pas ma mère... répétait-il toujours... Tu n'es pas... vous n'êtes pas ma mère!...

Mais la vieille Yvonne avait tremblé, tressailli à son tour.

— Oh! ne me dis pas vous! s'écria-t-elle. Ne me traite pas en étrangère et ne me reprends pas ton cœur!...

Et Jean n'avait pu répondre qu'en se laissant tomber dans ses bras:

C'était un rêve mélancolique.

— Non, ma mère, c'est toi!... c'est toi!... s'écria-t-il dans un emportement de tendresse.

Puis ils demeurèrent longtemps enlacés, pleurant silencieusement tous les deux.

Jean, à cette époque, était déjà un enfant énergique et résolu. Le premier il triompha de son émotion, et les yeux secs maintenant et la voix ferme :

— Mère, reprit-il en mettant peut-être encore plus de tendresse dans ce mot qu'il n'en avait jamais mis; mère, apprenez-moi ce que vous savez, apprenez-moi ce que je dois savoir...

— Écoute, répondit la vieille femme.

Ils étaient assis côte à côte, et dans le petit village c'était un silence profond.

Jean fixait un regard anxieux sur la mère Yvonne.

Celle-ci, le front baissé, semblait se recueillir.

Enfin, la voix lente :

— Tu sais que j'ai été veuve de bonne heure, dit-elle, et trois ans seulement après mon mariage...

— Oui, ma mère, répondit Jean.

— C'est cette gueuse-là qui m'a pris mon homme : mon pauvre Pierre-Marie ! dit la vieille femme la voix sourde et en jetant du côté de la mer immense et calme un regard farouche. Elle me l'a pris et ne m'a rendu que les débris de sa barque qui portait mon nom...

La vieille femme eut un soupir, puis elle continua :

— Je n'avais pour toute fortune et pour toute richesse que cette pauvre cabane où l'on grille l'été, où l'on gèle l'hiver, et je restais seule au monde, oui, toute seule avec un enfant de dix-huit mois...

— Mon petit frère Yves, fit doucement Jean.

— Oui, ton petit frère Yves, dit la mère Yvonne dont les lèvres tremblaient. C'est ainsi que tu l'appelais, car tu l'as connu... Puis un jour, il est parti à son tour..., il est mort aussi !... Mais que la volonté de Dieu soit faite ! sanglota la vieille.

Mais Jean venait vivement de lui prendre les mains, et la voix caressante et très émue :

— Ne pleurez pas, mère ! dit-il.

—Non, je ne pleure pas... Je ne pleure plus, dit la pauvre femme qui avait encore le cœur gros.

Elle s'essuya les yeux, puis elle reprit :

— Eh bien, où ton histoire commence, mon enfant, c'est quelque temps après mon veuvage... on était en 1721.

— En 1721 ?

— Oui. Oh ! je m'en rappelle très bien, car c'est c'est année-là qu'on a exécuté le fameux Cartouche...

— Cartouche ?

— Oui, un brigand... un grand scélérat qu'on appelait le roi des voleurs...

— J'en ai entendu parler, ma mère... Il paraît que cet homme était un monstre ?...

— Oui, un monstre !

— Car il ne faisait pas que voler, mais il tuait, il assassinait...

— Oui, mon enfant, dit la mère Yvonne. Eh bien, c'est l'année même où l'on a exécuté Cartouche à Paris, sur la place de Grève, que tu es rentré dans ma maison...

— Comment cela, ma mère ? demanda Jean qui devenait encore plus attentif.

— Voici, dit la vieille femme. J'étais assise ici, à la place même où nous sommes, et je faisais jouer mon petit Yves sur mes genoux... Le soir allait bientôt tomber et je regardais la mer, car, malgré moi, je la regarde toujours croyant voir revenir mon homme...

Et en ce moment même la mère Yvonne la regardait.

— Tout à coup, reprit-elle, je relevai la tête, car je venais de m'apercevoir que quelqu'un que je n'avais pas entendu s'approcher se tenait debout devant moi...

— Qui était-ce ? fit vivement Jean.

— Une femme.

— Jeune ?

— A peu près de mon âge... c'est-à-dire qu'elle pouvait avoir un peu plus de trente ans, car tu sais que je ne me suis pas mariée jeune...

— Une femme riche ou bien une femme comme vous, une femme du peuple ? demanda Jean le visage un peu dur.

— Une femme du peuple, répondit la mère Yvonne, mais qui avait une certaine recherche dans sa toilette et qui paraissait moins malheureuse que moi...

— Et que vous dit-elle ?

— Elle tenait un enfant par la main... un petit garçon qui devait avoir environ l'âge de mon petit Yves... c'était toi...

Jean n'avait pu s'empêcher de tressaillir.

— Ah ! fit-il.

— Elle commença d'abord par le caresser. « Le bel enfant ! dit-elle. » Et j'étais fière, tu penses !... Yves n'était pas sauvage... Il se mit à rire... Alors cette femme jeta sur moi un regard que je n'oublierai jamais.

— Quel regard ?

— Un regard profond, pénétrant et qui semblait me sonder, me fouiller et chercher à me connaître jusqu'au fond de l'âme... Je ne l'ai pas compris tout de suite, ajouta la mère Yvonne, mais c'est plus tard qu'en me le rappelant et en y réfléchissant je m en suis mieux rendu compte.

— Et alors ? dit Jean la face très sérieuse, l'œil sévère.

— Alors, mon pauvre Jean, dit la vieille Bretonne avec un faible sourire, quand deux femmes qui se rencontrent ont chacune un enfant, cela les lie vite... Elle me demanda la permission de se reposer un peu et de s'asseoir un instant auprès de moi. Je lui fis une place et elle commençait à me plaire beaucoup, car elle avait une figure assez franche, l'air d'une bonne personne et je voyais qu'elle te mangeait de caresses.

Un nuage venait de passer sur le front du petit Jean.

— Dites, ma mère, dites toujours ! s'écria-t-il vivement.

— Puis, je ne sais plus comment cela se fit, ni à quel propos, mais elle me raconta ses misères...

— Ses misères ?

— Ses ennuis, ses chagrins...

— Quels ennuis, quels chagrins, ma mère ?

— Elle t'aimait beaucoup et elle le disait avec des larmes dans les yeux...

Jean venait de baisser la tête, très pâle.

— Mais elle était bien à plaindre, elle était obligée de se séparer de toi...

Oh ! c'est une histoire qui s'est depuis longtemps effacée de ma mémoire et à laquelle, d'ailleurs, je ne crois plus, répondit la mère Yvonne en secouant la tête. Mais il paraît qu'elle avait été trompée, que ton père l'avait abandonnée...

— Abandonnée ? fit Jean qui ne comprenait pas.

— Et comme elle n'était plus libre à présent comme elle l'était au moment de ta naissance ; comme elle était obligée de travailler et de gagner sa vie, elle cherchait une femme qui voulût bien te garder et prendre soin de toi...

— Oui, ma mère. Après ?

— Moi, mon petit Jean, continua la vieille Yvonne, j'étais très touchée, très émue et tandis qu'elle me parlait, c'était plus fort que moi, mais je sentais de grosses larmes me rouler dans les yeux... Car je la plaignais, n'est-ce pas ? Je me disais : Ah ! la pauvre femme, si j'étais à sa place je crois bien que je souffrirais.

— Et puis que vous dit-elle encore ?

— Depuis que je l'avais aperçue en face de moi elle me regardait très attentivement. Je n'ai pas fait cette remarque sur le moment même, mais c'est plus tard que ce souvenir m'est revenu... Puis elle trouva que j'avais l'air d'une bonne femme et il paraît que ma physionomie lui plaisait... Alors elle m'interrogea... Elle se montrait si douce et elle m'était déjà si sympathique que je n'aurais pas voulu avoir de secret pour elle. Et puis, s'il faut tout te dire, ajouta la vieille femme avec un sourire, il faut bien avouer que je ne demandais pas mieux que de lui répondre, car, raconter ses malheurs, il semble que cela soulage...

— Et puis ? dit Jean.

— Je lui racontai donc mon histoire, toute ma vie, sans rien lui cacher, car grâce à Dieu, je n'ai à rougir, ni à me repentir de rien, dit la mère Yvonne. Elle n'avait pas perdu une seule de mes paroles et elle m'avait écoutée avec beaucoup d'intérêt. A peine avais-je fini de parler qu'elle me saisit les mains et me regarda bien en face. « Vous êtes une honnête femme, me dit-elle. — J'ai toujours fait mon devoir, lui répondis-je. » Et elle se mit à t'embrasser, à te parler tout bas...

Un gros soupir venait d'oppresser le cœur de Jean.

— Moi je la regardais et je te regardais aussi. Tu m'attendrissais, mon pauvre petit. Elle dut le voir, car, tout à coup, elle me fit sa demande : « Voulez-vous me le prendre? Voulez-vous me le garder, madame?... Oh ! je vous payerai bien, soyez tranquille ! » Et elle ne me laissa même pas le temps de me reconnaître et de lui répondre. Elle sortit vivement de sa poche un petit sac de toile dont elle versa le contenu dans mon tablier... C'étaient des pièces blanches, des pièces d'or... Puis elle eut un sourire : « Voilà toutes mes économies, dit-elle. Aimez-le bien... Ayez-en soin. — Je reviendrai bientôt...Dites, voulez-vous ?»

Le cœur brisé et la tête tombée sur l'épaule de la vieille Yvonne, le petit Jean pleurait silencieusement et les yeux fermés.

— Je ne sais pas ce que d'autres auraient fait à ma place, reprit vivement et la voix attendrie la vieille femme, mais je n'eus pas le courage ni même la pensée de répondre par un refus... Oh ! ce n'était pas tout cet or que je voyais étinceler dans mon tablier qui m'éblouissait, je te le jure !... Tu me connais, n'est-ce pas, mon enfant, nous avons vécu déjà de longues années ensemble et tu sais bien que je suis courageuse et que je sais rester pauvre ?...

— Oui, mère !... oui, mère !

— Mais je t'aimais presque déjà et tes grands yeux qui me souriaient, tes petits bras qui se tendaient vers moi et l'air confiant avec lequel tu semblais te donner, tout cela me disait : Ne repousse pas ce pauvre petit être... Mais prends-le ! garde-le ! Qui sait ce qu'il pourrait devenir sans toi !...

Elle avait à peine achevé que le cœur du petit Jean se fondit en sanglots.

Il se suspendit au cou de la vieille femme et plus pâle qu'un lis, plus pâle que la fleur dont il portait le nom :

— Oh ! mère, je t'aime ! s'écria-t-il; mère, que tu as été bonne pour moi !...

La vieille Yvonne avait aussi le visage baigné de larmes.

Elle voulait lui parler, lui répondre, mais les mots expiraient sur ses lèvres.

Elle ne pouvait que balbutier :

— Mon enfant !... cher Jean... Oh ! oui, je t'aime bien !... je t'aime bien aussi !

Jean venait de se laisser glisser à ses pieds, et sanglotant toujours, cachait son front sur ses genoux.

Pâle, l'œil fixe, la vieille femme regardait la mer où, dans le lointain, là-bas sous le soleil, des pêcheurs chantaient.

Puis, doucement, et avec une émotion qu'elle avait peine à contenir:

— Mon pauvre petit, dit-elle, je t'en prie, calme-toi, ne sanglote pas ainsi... D'ailleurs tu sais bien que je ne te dis pas toutes ces choses pour te traiter désormais en étranger... Je le voudrais, que je ne le pourrais pas... Toutes les fibres de mon cœur se déchireraient... Non, tu restes mon fils comme je reste ta mère...

— Oh ! oui, toujours ! sanglota encore le petit Jean.

— Et il n'y aura rien de changé dans notre vie... Mais laisse-moi finir... Il faut bien que je te dise tout ce que tu dois savoir...

Et la mère Yvonne, changeant de ton, continua:

— J'avais donc accepté de te garder et de veiller sur toi. Puis, comme cette femme me remerciait avec empressement, comme elle répétait une fois de plus que je lui rendais là un service dont elle me serait très reconnaissante et qu'elle n'oublierait jamais, je lui montrai mon petit Yves qui, en ce moment, sautait joyeusement sur mes genoux et te souriait : « Celui-ci est mon enfant, lui dis-je, et le vôtre sera son frère... »

— Bonne mère !

— Et maintenant, mon petit Jean, tu es assez grand garçon pour pouvoir m'apprécier et me juger. Eh bien, réfléchis un peu et cherche dans tes souvenirs. N'ai-je pas toujours fait mon devoir envers toi ?...

— Oh ! si, ma mère !

— Tant que mon fils a vécu, ai-je fait la moindre différence entre vou

— Non, ma mère.

— Enfin n'ai-je pas fait tout mon possible pour toi et ne t'ai-je pas rendu aussi heureux que je le pouvais ?...

Jean ne répondit pas, mais il venait de porter lentement les mains de la mère Yvonne à ses lèvres.

— Et cependant, reprit celle-ci après un long soupir, nous avons été et nous sommes encore bien pauvres, mon petit !... Et cependant nous avons eu des jours bien sombres et des heures bien tristes !... Plus d'une fois même le pain nous a manqué, le pain que Dieu doit à tous et qui ne devrait jamais manquer à personne... Mais je trouvais encore le moyen de faire des miracles pour toi, ajouta-t-elle avec un doux sourire ; mais j'étais encore assez heureuse pour t'adoucir un peu cette notre misère...

Oh! je ne te rappelle pas cela pour me flatter, ajouta-t-elle encore en s'apercevant que l'enfant levait sur elle un regard profond et reconnaissant. Mais j'avais fait le serment — sans qu'on me le demandât — de me conduire envers toi comme une honnête femme et une brave mère, et je veux savoir à présent si je l'ai tenu...

Jean venait de se serrer contre elle dans une étreinte plus étroite encore, et l'accent plus pénétré qu'on ne l'aurait attendu d'un enfant de son âge :

— Que de mal je t'ai donné!... Que de peines je t'ai coûtées! dit-il. Mais je ne suis pas un ingrat, je te le jure!... Mais je veux à mon tour te faire une vieillesse heureuse...

Remuée jusqu'au fond du cœur par ce langage si simple et si touchant, la vieille Yvonne souriait, les larmes dans les yeux.

— Tu es un bavard... Tais-toi! répondit-elle presque gaiement.

Puis elle se mit à le manger de caresses et tout en le gardant dans ses bras, elle continua son récit.

— Je t'ai dit tout à l'heure, reprit-elle, que le soir allait tomber quand cette femme avait surgi tout à coup devant moi.

Maintenant la nuit était tout à fait venue, une nuit très claire, très belle, pleine d'étoiles...

Je venais de te prendre sur mes genoux où tu commençais à t'endormir, ton petit front tombé sur mon épaule.

Oh! je pourrais vivre un siècle que je reverrais encore, que je reverrais toujours ce moment-là!

La femme, à demi agenouillée devant toi, t'embrassait, te parlait tout bas, très émue et très attendrie : « Oh! cher enfant, cher petit, murmurait-elle, nous ne serons pas toujours séparés, et quand je reviendrai nous ne nous quitterons plus! »

Moi je m'étais mise à pleurer, car cette scène-là me déchirait l'âme.

Elle pleurait aussi.

Il y eut entre nous un long silence.

Je regardais la mer. Elle était déserte. Pas un bateau. Tous les pêcheurs étaient rentrés. Lentement, la femme s'essuyait les yeux du revers de sa main.

Puis elle ajouta : « Il s'appelle Jean... » — « Jean? » — Et je te serrai contre mon cœur dans un élan déjà plein de tendresse maternelle : « Mon petit Jean, dis-je, je t'aimerai bien! » — « Jean de Lys, » reprit-elle .

A ce nom-là, brusquement je relevai la tête... « Jean de Lys? » répétai-je... Et je la regardai... Oh! ce nom ne me disait rien, ce nom m'était parfaitement inconnu, mais cette femme du peuple, ou qui paraissait être du peuple, était noble!...

Elle comprit bien ma surprise, car elle ajouta vivement : « Oui, c'est mon nom, le nom de ma famille, le seul qui lui appartienne et que je puisse lui donner. »

Puis, en achevant ces mots, elle tira de sa poche, une bourse très lourde, pleine d'or. Je ne voulais pas la prendre. Mais elle insista : « Je puis rester quelque temps absente, dit-elle. C'est pour lui... pour vous... » Et elle disparut.

Une longue pause suivit les dernières paroles de la vieille Bretonne.

Les bras croisés et la tête penchée elle semblait réfléchir, tandis qu'un étrange sourire courait sur ses lèvres. Jean, qui s'était relevé, la regardait.

— Et quand l'as-tu revue? demanda-t-il.

— Je ne l'ai jamais revue! répondit doucement la mère Yvonne.

— Jamais?

— Non, jamais. Et jamais je n'ai entendu parler d'elle, jamais elle ne m'a fait savoir où elle était, ni fait prendre de tes nouvelles... Oh! tu pourrais être mort, ajouta tristement la vieille femme, qu'elle ne le saurait pas...

Tous les traits contractés et très pâle, l'enfant avait baissé le front.

— Mais veux-tu que je te dise ce que je crois? veux-tu savoir ce que je pense reprit vivement la vieille Bretonne.

— Oui, mère, je te prie!

— Eh bien, plus j'ai réfléchi à cette aventure, plus j'y ai trouvé un côté mystérieux et étrange, et plus j'en suis arrivée à me persuader ainsi que la femme qui t'a confié à moi ne devait pas être ta mère...

Et secouant vivement la tête, la mère Yvonne ajouta :

— Mais ce qu'elle devait être, cette femme, c'était l'instrument et la complice de la créature dénaturée qui voulait se débarrasser de toi... Car d'abord elle était bien du peuple et elle en avait bien le langage, les allures et les manières... Donc, quand elle te donnait le nom de Jean de Lys qu'elle prétendait être le sien, elle mentait... Ce nom-là est un nom de gentilhomme ..

— Oui, ma mère.

— Et puis cette femme avait trop d'argent, une bourse trop bien garnie pour une femme de sa condition...

— Alors que pensez-vous donc, ma mère? fit le petit Jean.

— Ce que je pense?

Et la vieille Bretonne eut un sourire amer.

— Je pense, mon cher petit, reprit-elle, que ta naissance doit cacher quelque drame, quelque tragédie que nous ne connaîtrons jamais... Je pense que tu n'es pas le fils d'une pauvre femme comme moi, mais d'une grande dame... Je ne puis t'en dire davantage aujourd'hui, mais tu me comprendras mieux plus tard. Je pense que ce nom de Jean de Lys que tu portes doit rappeler le nom de quelque pays où cette grande dame, ta vraie mère, aura vécu, ou bien celui de quelque terre qu'elle aura possédée...

Oui, ajouta vivement la mère Yvonne, elle aurait pu commettre cette imprudence, et s'il en était ainsi, peut-être pourrais-tu la retrouver un jour...

Le regard du petit Jean, toujours si bon, venait subitement de s'allumer d'un éclair.

— La retrouver? s'écria-t-il. O mère, je te jure bien que je ne la chercherai pas, que je ne la chercherai jamais...

— Qui sait? fit la vieille Bretonne avec un accent plein de tristesse

— Non, jamais, je te le jure!

— Sans la chercher, le hasard peut te la faire découvrir... L'avenir a de si grandes surprises!...

— Dans ce cas pourrais-je l'aimer? pourrais-je t'oublier?... C'est une misérable que je ne pourrais que maudire!...

Et l'enfant, se jetant de nouveau dans les bras de la mère Yvonne, lui avait couvert le front de baisers.

VIII

JEAN CONTINUE SON RÊVE

Voilà quels étaient les souvenirs auxquels se laissait entraîner Jean de Lys, tandis qu'au dehors la neige continuait à tomber et le vent à jeter ses hurlements furieux.

Et toujours assis devant l'âtre et toujours immobile, le jeune homme s'absorbait de plus en plus dans son rêve.

— Yvonne avait raison, dit-il tout à coup tout haut, l'avenir a de grandes surprises !...

Et continuant à remonter dans le passé, il songeait à présent à ce qui lui était arrivé quelques années après la révélation que lui avait faite la vieille Bretonne.

A cette époque-là, il n'était déjà plus le petit Jean, plus un enfant, mais un jeune homme.

Il avait dix-sept ans, bientôt dix-huit.

Un homme alors était venu habiter pendant quelque temps leur petit village.

Il connaissait leur vieux curé et c'était au presbytère qu'il était descendu.

On l'appelait le comte de Villepreux.

Jeune encore, car il n'avait pas plus de quarante-cinq à quarante-six ans, le comte de Villepreux était un gentilhomme de grande race et de grande allure.

D'une bravoure qui allait jusqu'à l'héroïsme, jusqu'à la folie, il avait été un des plus brillants officiers de l'armée. Mais une blessure qu'il avait reçue dans une des dernières campagnes, l'avait obligé à renoncer au métier des armes.

Était-ce le regret de sa carrière si prématurément brisée? était-ce une autre cause? Ce qu'il y a de certain c'est que son regard à la fois pénétrant et doux et son front intelligent étaient empreints d'une mélancolie profonde et d'une incurable tristesse.

Habitué de bonne heure à la vie active des camps, le comte semblait ne pouvoir demeurer en place.

Toute la journée il était à cheval, tantôt galopant sur la grève, tantôt cheminant lentement à travers les chemins les plus déserts.

Jean l'avait rencontré plusieurs fois, mais l'ancien officier, l'air pensif, n'avait pas même semblé l'apercevoir.

Alors, blessé dans sa fierté, Jean, au retour, se plaignait à la vieille Yvonne.

— J'ai rencontré aujourd'hui l'ami de notre curé... le gentilhomme qui est au presbytère, disait-il.

— M. le comte de Villepreux?

— Oui. Je l'ai salué et il ne m'a pas rendu mon salut.

Mais la vieille Bretonne, qui avait des trésors d'indulgence pour tout le monde, excusait le comte.

— Cet homme doit avoir des soucis, des chagrins, cela se voit, répondait-elle. Il ne faut pas lui en vouloir, mon enfant.

— Vous n'êtes pas ma mère.

Mais un jour que le hasard avait encore mis en présence le comte et Jean, le gentilhomme avait montré moins de préoccupation ou moins de dédain.

Non seulement cette fois son regard s'était arrêté sur le fils de la vieille Yvonne, mais encore ce regard qui souriait exprimait un profond intérêt et une vive sympathie...

Puis, quelque temps après, brusquement, le comte de Villepreux avait arrêté son cheval en face du jeune homme.

— C'est bien vous qui êtes Jean de Lys? lui avait-il demandé, la voix très douce.

— Oui, monsieur le comte.

— Je désirerais vous parler... Voulez-vous venir me voir?...

Jean n'avait pu réprimer un mouvement de surprise.

— Ce soir, au presbytère, avait ajouté M. de Villepreux.

Puis, piquant aussitôt des deux, il n'avait pas tardé à disparaître.

Deux choses alors avaient intrigué Jean. D'abord, pourquoi le comte, qui tutoyait tous les gens du village, lui avait-il dit vous et lui avait-il même marqué une certaine déférence?.. Ensuite que signifiait le rendez-vous qu'il lui avait donné et que pouvait-il bien avoir à lui dire.

— S'il ne t'a pas tutoyé comme il tutoie tous les autres, dit la mère Yvonne, c'est qu'il sait que tu t'appelles Jean de Lys et qu'il a voulu te traiter en gentilhomme. Quant à ce que M. le comte peut avoir à te dire, je t'avoue que je ne le devine pas plus que toi. Mais, mon garçon, à quoi bon nous creuser la cervelle. Va ce soir au presbytère et tu sauras à quoi t'en tenir.

Et quelques heures après, à la nuit tombante, Jean de Lys se rendait exactement au rendez-vous.

A peine avait-il frappé que la porte du presbytère s'entre-bâilla. Madeleine, la vieille servante du curé, se trouvait devant lui. Mais en le regardant elle avait un sourire si étrange et si singulier que le jeune homme sentit redoubler sa surprise et flaira de plus en plus quelque chose de mystérieux.

— Que vais-je donc apprendre ? se demanda-t-il. Qu'est-ce que ce comte de Villepreux, qui ne me connaissait pas et dont je n'avais jamais entendu parler avant son séjour ici, peut bien avoir à me dire.

Mais la vieille Madeleine venait de le saisir par le bras.

Le jeune homme était entré, un peu pâle, très troublé.

Le curé, qui semblait causer en ce moment très sérieusement avec M. de Villepreux, ne l'eut pas plutôt aperçu, qu'il se leva d'un bond et courut à lui les deux mains tendues.

— Ah.! c'est vous ? s'écria-t-il. Arrivez donc, mon cher enfant !.. Il s'agit de votre bonheur...

— De mon bonheur ? murmura Jean.

Et il regardait le prêtre dans l'ahurissement le plus complet.

Mais déjà celui-ci l'avait entraîné devant M. de Villepreux.

— Voici Jean de Lys, M. le comte, dit-il vivement, le jeune Jean de Lys dont je vous ai parlé et à qui vous voulez bien vous intéresser. J'ajoute, ce que j'ai déjà eu l'honneur de vous dire, qu'il a été mon élève et que j'ai rarement vu un enfant aussi intelligent...

Le je une homme était devenu rouge jusque dans le blanc des yeux et son embarras fit sourire le vieux curé.

— Oh ! Il ne faut pas être si modeste, fit-il gaiement. D'ailleurs, je ne dis que la vérité...

Quant au comte, il ne quittait pas des yeux le fils de la vieille Yvonne, et lui montrant un siège:

— Asseyez-vous près de moi, dit-il.

Puis lui tendant la main, il ajouta :

— Voulez-vous mettre votre main dans la mienne ?

Très franchement Jean de Lys laissa tomber sa main dans celle de M. de Villepreux.

— Là, vous voilà une paire d'amis, dit le curé avec un sourire.

— Nous le serons peut-être davantage tout à l'heure, répondit vivement le comte.

Et s'adressant à Jean, il reprit :

— Cela ne dépend que de vous, mon ami.

— Que de moi? dit le jeune homme.

— Vous ne me comprenez pas encore, mais vous allez me comprendre. Vous devez sans doute savoir mon nom, mais je tiens à vous le faire connaître moi-même : je m'appelle le comte Robert de Villepreux.

Jean s'inclina.

— Je n'ai pas de parents, pas de famille et je vis seul au monde, reprit le gentilhomme avec un accent un peu triste. Or, si rien ne me plaît moins que les plaisirs bruyants, rien non plus ne m'effraie autant que l'existence solitaire et morne que je mène. Je voudrais donc trouver un compagnon, mais un compagnon plus jeune que moi et que je pourrais, en même temps, considérer comme mon fils... Je l'aurais déjà trouvé cent fois, mais je ne vous cache pas que je suis difficile, ajouta M. de Villepreux en souriant. Ce que je voulais, c'était un garçon qui non seulement fût intelligent, mais encore résolu et brave; ce que je voulais, c'était ni un paysan ni un roturier, mais un gentilhomme, et je sais que vous l'êtes...

Cette fois encore Jean de Lys rougit, mais cette fois ce fut de honte

Le comte dut comprendre ce qui se passait dans l'âme du jeune homme, car immédiatement il reprit, la voix très douce et très amicale :

— Vous ai-je froissé ? vous ai-je blessé ?... Alors ce serait bien sans le vouloir et je vous prierais de me pardonner... Mais je connais votre histoire que M. le curé m'a racontée, et c'est peut-être pour cela je me sens si vivement attiré vers vous.

Jean demeurait muet, tout pensif.

Certes, l'avenir qui s'ouvrait devant lui, l'avenir qu'on lui proposait n'était pas sans l'éblouir.

Mais il ne s'agissait pas que de lui, il n'était pas seul au monde, et il fallait aussi qu'il pensât à sa mère, à la vieille Yvonne.

— La pauvre femme qui m'aime tant ! se disait-il. Puis-je la sacrifier ainsi à ce que je crois mon bonheur ? Puis-je la payer de tous ces sacrifices par l'abandon et par l'ingratitude?...

Et il gardait toujours le silence, quand le vieux lui toucha doucement le bras.

— Jean, dit-il, vous pensez à elle, n'est-ce pas !

— Oui, fit le jeune homme, la voix sourde.

— A la vieille Yvonne?

— A ma mère.

— Elle consentira.

Mais Jean, plein de tristesse, venait de hocher lentement la tête.

— Elle consentira, oh ! je le sais bien, répondit-il, mais elle en mourra peut-être.

Et il ne voulut rien promettre avant d'avoir vu d'abord la vieille Bretonne.

— Monsieur le comte, dit-il, la proposition que vous avez bien voulu me faire m'honore et je vous en suis reconnaissant. Mais je suis obligé de remettre ma réponse à demain.

— Soit. A demain, répondit le comte.

Et Jean n'était pas plutôt dehors que se penchant vers le curé, il ajouta :

— Ce garçon-là a du cœur... Il me plaît encore mieux ainsi...

Pourtant, la vieille Yvonne était beaucoup plus intriguée qu'elle n'aurait voulu le paraître, du rendez-vous que le comte de Villepreux avait donné à son fils.

Aussi, depuis environ une heure que celui-ci était parti, ne pouvait-elle rester longtemps immobile à la même place.

Vingt fois au moins elle s'était élancée sur le seuil de sa cabane, croyant entendre au loin le pas de Jean.

Mais elle s'était trompée.

La route était déserte.

— Il tarde bien, se disait-elle alors dans son impatience. Pourquoi ce comte voulait-il lui parler?

Tout à coup elle eut un brusque tressaillement.

Une pensée venait de lui venir, une pensée qui était pour elle une affreuse torture.

Pourquoi ce comte de Villepreux ne serait-il pas le père de Jean?

Pourquoi n'aurait-il pas découvert sa retraite et ne viendrait-il pas le reprendre?

Et toute blanche, toute blême, la vieille femme se laissa tomber au bord de sa table et la tête cachée dans ses mains se mit à pleurer.

Mais presque aussitôt elle eut une violente révolte contre elle-même

— Et quand cela serait? s'écria-t-elle. Et quand cet enfant retrouverait son père, aurais-je le droit de me plaindre?

Et elle se trouvait lâche, égoïste et mauvaise.

— Ce n'est pas pour moi que je dois l'aimer, pensa-t-elle, mais pour lui d'abord, pour lui avant tout, le pauvre petit!

Puis prête à tous les sacrifices dans l'héroïsme de son amour, elle eut la force de refouler ses larmes.

Cinq minutes après Jean rentrait et lui jetait ses bras autour du cou.

Elle l'accueillit comme toujours par un sourire, mais elle était encore si pâle qu'il ne pouvait manquer de s'en apercevoir.

— Regarde-moi donc! fit-il vivement et avec un accent où l'on sentait une grande inquiétude, qu'est-ce que tu as, chère mère?... Est-ce que tu souffres?

— Mais non, répondit-elle en le regardant avec un sourire. Pourquoi me fais-tu cette question?

— Parce que je ne t'ai jamais vu cette figure.

— Quelle figure donc?

— Tu es toute défaite et l'on dirait que tu as pleuré...

Elle se mit à rire.

— Ma foi, je ne sais pas ce que tu veux dire, répondit-elle, mais tu sais bien que je ne te cache jamais rien...

— A la bonne heure! car tu me ferais de la peine...

— Non, jamais rien, et si je suis un peu plus pâle que d'habitude, ce qui, après tout, est bien possible, qu'est-ce que tu veux que je te dise?...

— Tu ne te sens pas malade?

— Je ne me suis jamais si bien portée, répondit-elle gaiement.

Et vivement elle ajouta :

— Eh bien, tu ne me dis pas ce que tu as fait là-bas ?

— Au presbytère ?

— Oui. Raconte-moi ça.

Et le prenant par la main elle venait de le faire asseoir à côté d'elle

— J'allais t'en parler, dit Jean.

Mais son front s'était soudain assombri et il semblait hésiter à en dire plus long.

— Et bien ? fit la mère Yvonne reprise par ses craintes et le cœur un peu serré.

— J'ai vu le comte.

— M. de Villepreux ?

— Oui, ma mère.

— Et de quoi s'agissait-il ? que voulait-il de toi ?

— Je vais te le dire. Il paraît que cet homme est seul au monde...

— Seul au monde ?

— Oui, il n'a pas de parents, pas de famille...

— Et alors ?

— Et alors cette existence solitaire lui pèse, et il cherche un compagnon, un ami...

— Un ami ?

— Il n'a pas dit ce mot-là, mais c'était la même chose et j'ai compris...

— Et après ?

— Mais il le désirerait jeune...

— Comme toi ?

— Oui, ma mère.

— Pourquoi ?

— Parce que,dit-il, il voudrait pouvoir en même temps le considérer comme son fils.

A ces mots, le vieille Bretonne s'était vivement redressée.

— Comme son fils ! murmura-t-elle.

— Qu'as-tu donc ? demanda Jean avec un regard et un geste inquiets.

Mais elle s'était déjà remise, et très calme, un sourire de tendresse sur les lèvres:

— Rien, répondit-elle doucement. Tu t'alarmes toujours !... Mais continue.

— Tu dois deviner le reste...

— Peut-être ? Le comte t'a demandé si tu voulais être ce compagnon, cet ami qu'il cherche ?

— Oui, ma mère.

— Et qu'as-tu répondu ?

— Tu sais bien ce que je pourrais répondre, répliqua Jean en la serrant vivement dans ses bras. Etait-il possible que je t'oublie, toi pour qui je donnerais tout, toi pour qui je renoncerais à tout ?... Est-ce que je pourrais m'en aller et suivre le comte avec le remords de te laisser seule derrière moi...

— Mais enfin il a bien fallu que tu dises quelque chose ?

— J'ai ajourné une réponse jusqu'à demain.

— Pourquoi ?

— Mon idée était d'abord de te parler, de te consulter... Mais depuis j'ai réfléchi... Je refuse... Je reste...

La vieille femme eut un mouvement de joie aussitôt réprimé.

— Tu as raison, dit-elle en affectant une grande indifférence. Nous en reparlerons demain.

Mais, elle eut beau faire, la mère Yvonne ne dormait guère cette nuit-là.

Il y eut entre son amour pour Jean et sa conscience une lutte terrible, mais dont sa conscience sortit victorieuse.

— N'est-il pas libre? se dit-elle. Alors de quel droit voudrais-je l'attacher, l'enchaîner à moi? De quel droit pourrais-je borner son avenir?... Si j'étais capable d'avoir eu un seul instant cette arrière-pensée, ne serais-je pas une misérable et ne lui ferais-je pas payer trop cher les soins que j'ai pu lui donner, la tendresse dont il m'a trop payée déjà...

Mais, malgré tout, elle restait jalouse du comte de Villepreux, si toutefois le comte, comme elle le soupçonnait, pouvait être le père de Jean.

Aussi, comme le vieux curé avait l'habitude de recevoir dès l'aube ceux de ses paroissiens qui pouvaient avoir à lui parler, courut-elle de très bon matin au presbytère.

D'abord elle avait écouté à la porte de Jean.

Il dormait...

Elle entendait très bien, en prêtant l'oreille, son souffle lent et régulier.

— J'ai le temps d'être de retour avant qu'il ne soit éveillé, se dit-elle.

Et elle s'échappa de chez elle comme une voleuse.

Moins de cinq minutes après, un grand coup de cloche retentissait dans le presbytère.

Le curé cria :

— Véronique, allez donc voir... Je crois qu'on sonne...

Et il n'avait pas achevé qu'il se trouvait en face de la vieille Bretonne.

Alors il eut un sourire.

— Ah! c'est vous, mère Yvonne ? dit-il. Je vous attendais bien, mais pas de si grand matin...

— L'enfant dort... je suis venue, répondit l'air très respectueux la vieille femme.

— Oh! vous ne me dérangez pas et ce n'est pas un reproche que je vous fais, dit le prêtre. Mais il faut que vous ayez quelque chose de très sérieux et de très pressé à me dire.

— De très sérieux, oui, monsieur le curé...

— Eh bien, voyons, je vous écoute. Asseyez-vous.

— Ce n'est pas la peine.

— Dites-moi de quoi, de qui s'agit-il ?

— De Jean.

— Je m'en doutais.

— Il est venu ici hier...

— Oui, mère Yvonne. Et il vous a dit la proposition que lui a faite mon ami, M. le comte de Villepreux?

— Oui, monsieur le curé.

— C'est pour Jean, pour cet enfant qui n'a pas de famille, une occasion de se faire un avenir, reprit le prêtre. Car je crois connaître toutes les intentions de M. de

Villepreux,et je sais que si Jean pour qui il éprouve déjà une profonde sympathie, consent à le suivre, il ne sera pas seulement pour le comte un compagnon et un ami, mais que celui-ci se chargera encore de l'élever, d'élargir son instruction, et qu'il le traitera, en un mot, comme s'il était son enfant.

— Il l'est peut-être ! répliqua brusquement la vieille Bretonne.

Et elle fixait sur le vieux curé un regard profond, un regard perçant.

Mais celui-ci venait de hausser les épaules, puis avec un sourire :

— Ah ! c'est là ce que vous avez supposé ? dit-il.

— Oui, répondit très franchement la mère Yvonne.

— Vous vous êtes imaginé qu'en faisant cette offre à Jean, M. le comte de Villepreux pouvait avoir une arrière-pensée ?...

— J'ai cru que c'était un père, qui pris tardivement de remords, voulait réparer les torts qu'il avait eus envers son enfant.

— Oui, je comprends, fit vivement le prêtre, et je vous avoue même que si j'avais été à votre place j'aurais peut-être eu aussi le même soupçon... Mais si je vous affirmais que vous vous trompez, mère Yvonne, me croiriez-vous ? ajouta-t-il sur un ton plus ferme.

— Oh ! monsieur le curé !

— Eh bien, je connais la vie entière — vous m'entendez bien ? toute la vie de M. le comte de Villepreux, — et je vous affirme qu'il est aussi étranger à Jean que je le suis moi-même... Et maintenant, ajouta le prêtre, me croirez-vous ? consentirez-vous ?

— Oui, monsieur le curé, s'écria vivement la vieille Bretonne, et de grand cœur !.. Car ce qui me torturait, c'est qu'il me semblait que c'était un vol qu'on me faisait, et j'étais jalouse... Songez donc ! c'est moi qui l'ai élevé, cet enfant !... c'est sous mon toit qu'il a grandi !... c'est moi qui lui ait donné ma santé, ma vie, mes tendresses... et son père, après l'avoir renié, serait un jour venu me le reprendre !... N'aurait-ce pas été la plus criante, la plus abominable des injustices ?... Mais puisqu'il en est ainsi puisque M. le comte n'est qu'un ami pour Jean, pourquoi m'opposerais-je au bonheur du pauvre petit ?... Est-ce que de près, comme de loin, il ne restera pas mon fils ?...

Et quelques jours après, Jean embrassait la vieille Yvonne et disait adieu à son petit village.

Toujours plongé dans ses réflexions, toujours continuant son rêve, dont rien n'aurait pu le distraire, le jeune homme se disait qu'il y avait déjà pourtant huit ans de cela !

— Huit ans ! murmura Jean de Lys. Comme les années s'enfuient !... comme le temps passe !...

Et c'était maintenant dans le souvenir de son bienfaiteur, dans le souvenir du comte de Villepreux, qu'il s'oubliait.

Car si son enfance avait tout dû à la mère Yvonne, son adolescence et sa jeunesse devaient tout au comte, tout à cet homme d'un si grand cœur et d'une si grande bonté.

Profondément instruit — chose rare pour un gentilhomme — M. de Villepreux avait voulu que son jeune ami sût autre chose que ce que lui avait appris le vieux curé de son village.

Il s'était donc fait lui-même son professeur et son maître. Puis lorsque Jean, dont

les progrès avaient été très rapides, avait su tout ce qu'il devait savoir, le comte avait voulu compléter son instruction par les voyages.

Pendant des années ils avaient vécu tour à tour dans toutes les capitales et dans toutes les principales villes de l'Europe.

Enfin si Jean de Lys était aujourd'hui un écuyer pour qui il n'y avait pas de cheval rebelle, un tireur redoutable et qui savait manier une épée avec une adresse et une dextérité merveilleuses, en un mot, un cavalier accompli, c'était encore à son ami, c'était encore au comte de Villepreux qu'il le devait.

Et le généreux gentilhomme n'avait pas encore borné là ses bienfaits.

Un jour, l'ancienne et dangereuse blessure qui l'avait obligé à quitter l'armée, s'était soudainement rouverte.

Le comte, qui vingt fois sur les champs de bataille avait affronté la mort, l'avait encore vu venir cette fois sans pâlir.

Mais avant de rendre le dernier soupir il avait encore eu la force de songer à Jean.

Il lui avait légué toute sa fortune... oh ! pas une grosse fortune, bien modeste, au contraire, mais suffisante pour vivre honorablement.

Puis de sa main défaillante et déjà glacée, il avait écrit trois ou quatre lettres qui recommandaient Jean à d'anciens amis.

Un quart d'heure après, il s'éteignait doucement, un sourire stoïque sur les lèvres.

Il n'y avait que trois semaines de cela, et au souvenir de cette heure terrible, Jean de Lys ne pouvait s'empêcher de tressaillir et de frissonner encore.

Cependant il venait de finir par s'arracher à lui-même.

Lentement il se leva et passa la main sur son front comme un homme qui veut chasser de douloureuses pensées.

Puis son front brûlant appuyé contre la vitre glacée, il regarda au dehors.

La neige tombait toujours... le vent soufflait toujours...

— Encore une nuit bien triste... bien lugubre ! pensa-t-il.

Et comme il venait de se retourner son regard rencontra par hasard son manteau accroché avec son épée.

Il s'en approcha, disant à demi-voix.

— Voyons donc les lettres du comte...

En effet, ces lettres, Jean de Lys, trop ému, les avait prises des mains du mourant sans les regarder.

Le jeune homme venait maintenant de les retirer d'un large portefeuille et de les étaler devant lui.

L'écriture en était encore assez ferme pour la main d'un agonisant, et elles étaient scellées d'un large cachet de cire rouge aux armes du comte.

La première qui tomba sous les yeux de Jean le fit vivement tressaillir.

La suscription était ainsi conçue :

Madame
Madame la marquise des Tournelles,
Hôtel de Solanges,
Paris.

Le comte de Villepreux venait de mourir.

Et Jean de Lys, les bras croisés, regardait toujours cette lettre et demeurait pensif.

Ces trois mots : « Hôtel de Solange », venaient de lui rappeler tout à coup l'horrible scène du carrefour de Buci et la femme si admirablement belle qu'il avait eu le bonheur de sauver.

— Hôtel de Solange! se dit-il en pensant à Blanche. Mais n'est-ce pas là que je l'ai reconduite?... n'est-ce pas là qu'elle demeure?...

Et toujours il regardait la lettre qu'il continuait à garder dans sa main.

Puis, tout à coup, son visage, tout à l'heure pâle et si sombre, s'éclaira, s'illumina d'un rayon de joie.

Il jeta la lettre sur la table, et dans un murmure, dans un souffle :

— J'irai demain ! dit-il.

Il éteignit sa lampe et s'endormit.

IX

BLANCHE ET JEAN

Blanche avait passé toute la nuit au chevet de la marquise des Tournelles.

Celle-ci maintenant reposait plus calme et le médecin la déclarait sauvée, mais toute la journée de la veille et toute la nuit elle avait eu des accès de délire si furieux et si terribles, que la jeune marquise en rentrait encore tout effrayée et toute tremblante...

Et dans ces moments de folie c'était toujours le même nom, le nom de la lettre, le nom qui avait glacé d'épouvante et fait tressaillir de honte Blanche, qui était revenu sur les lèvres de la vieille femme.

— Il ne lui faudrait pas deux secousses comme celle-ci, avait dit le docteur en prenant congé, car alors elle pourrait courir un plus grand danger que celui de perdre la vie...

Et comme Blanche le regardait, toute saisie, il ajouta, hochant doucement la tête :

— Oui, madame la marquise, votre tante pourrait devenir folle, perdre la raison... Surveillez-la... Essayez de la distraire... M^me^ des Tournelles est sous le coup d'une idée fixe qui la tue... Il faudrait peut-être pendant quelque temps l'emmener de Paris...

— L'emmener de Paris ?

— Je crois que je vous donne un conseil très sage, dit le médecin. Son séjour ici ne peut que lui être funeste en ce moment.

Et comme la jeune marquise le regardait avec surprise, il eut un sourire, puis il ajouta :

— Je vois bien, madame, que vous ne me comprenez pas.

— Je vous l'avoue, docteur...

— Eh bien, je vais m'expliquer plus clairement. M^me^ des Tournelles doit être sous le coup d'une grande terreur, et d'une terreur qu'elle a dû éprouver ici...

— A Paris ?

— A Paris !

— Elle ne m'en a jamais dit un mot...

— Oh ! je ne vous parle pas d'une terreur récente... Cela peut même remonter très loin... Mais le fait n'en est pas, pour moi, moins exact et moins certain... Vous rappelez-vous son délire ?

— Oui, docteur.

— Vous souvenez-vous de ses regards fous, de ses gestes désespérés ?

— Oui, docteur.

— Et des mots, des phrases qu'elle prononçait ?...

— Oui, docteur, répondit encore Blanche.

Mais sa voix était plus faible, à peine distincte, et, malgré elle, elle avait baissé la tête.

— Et tandis qu'elle se débattait avec tant de force que vos gens avaient de la peine à la tenir, vous savez bien aussi, ajouta le médecin, quel nom revenait toujours sur ses lèvres?

La jeune marquise eut un geste rapide et suppliant.

— Oh! docteur! s'écria-t-elle.

— Oui, ce nom vous effraie et vous fait peur aussi, réprit celui-ci toujours impassible et froid. Et bien, maintenant, me comprenez-vous?... Comprenez-vous que j'ai raison quand je vous dis que Mme la marquise des Tournelles a dû rester sous le coup d'une profonde, d'une immense terreur?

Puis, avec une très grande autorité, le médecin ajouta aussitôt :

— Je crois, madame, que votre tante est sauvée... du moins sauvée pour cette fois-ci... Mais dès qu'elle sera rétablie, dès qu'elle pourra supporter la fatigue d'un voyage,— et j'espère qu'elle le pourra d'ici à quelques jours, — vite, emmenez-la et qu'elle aille respirer un autre air que celui de Paris, je ne dis pas pendant quelques semaines seulement, mais au moins pendant quelques mois.

Le docteur s'inclina profondément devant Blanche, puis sortit.

Et maintenant, plus rassurée sur le sort de sa tante, la jeune marquise, très lasse et toute brisée par cette nuit terrible, venait de se retirer dans sa chambre, où elle s'était jetée sur une chaise longue, lorsque, après avoir frappé discrètement à sa porte, sa camériste entra.

— Ah! c'est vous, Thérèse?

— Oui, madame.

— Qu'est-ce donc?

Et Blanche se sentit pâlir, tant elle redoutait d'apprendre encore une mauvaise nouvelle.

— Madame, répondit la camériste, c'est un jeune gentilhomme qui demande à parler à Mme la marquise des Tournelles...

— A ma tante?

— Oui, madame.

— Mais vous savez bien que Mme des Tournelles est très malade et qu'il lui est impossible de recevoir en ce moment...

— En effet, madame. Mais c'est précisément parce que je connaissais l'état de Mme la marquise des Tournelles que j'ai pensé que je ferais peut-être bien de vous prévenir...

— Et comment s'appelle ce jeune gentilhomme?

— Le chevalier Jean de Lys, madame.

Blanche fut si saisie qu'elle faillit jeter un cri.

— Le chevalier Jean de Lys, dit-elle.

— Oui, madame.

Et la camériste, très étonnée, regardait sa maîtresse.

Jamais elle ne l'avait vue aussi troublée et aussi pâle.

La jeune marquise venait cependant de se lever.

Elle essayait de prendre un air indifférent et de raffermir sa voix.

— Allez dire à M. le chevalier Jean de Lys, reprit-elle, que Mme la marquise des Tournelles ne peut voir personne aujourd'hui, mais que Mme la marquise de Solange, sa nièce, sera très heureuse de le recevoir...

Et la camériste sortit.

Mais Blanche avait beau faire, elle était sous le coup d'une émotion qu'elle ne pouvait vaincre.

Le souvenir de Jean de Lys, qui ne lui avait rappelé d'abord que l'homme courageux, et brave qui avait si hardiment risqué sa vie pour elle, éveillait chez elle à présent une vague inquiétude et presque de la terreur.

Car n'était-ce pas ce nom-là, ce nom de Jean de Lys qu'elle avait prononcé, qui avait provoqué chez sa tante, chez la marquise des Tournelles, cette crise affreuse dont on avait pu croire qu'elle ne sortirait pas vivante?...

Et maintenant elle ne doutait plus qu'il n'y eût entre la vieille marquise et le jeune homme un lien quelconque, un secret qu'elle chercherait vainement à connaître...

Elle venait de quitter sa chambre pour se rendre dans le grand salon.

Tout à coup elle devint plus tremblante encore.

C'était lui !...

Elle venait d'entendre le bruit de son pas...

Quelques secondes s'écoulèrent...

Vêtu, sous son manteau dont un des pans était rejeté sur son épaule, d'un costume très simple, mais d'une très grande élégance, Jean de Lys, à présent, se tenait immobile dans l'encadrement de la porte.

Ils se sourirent, puis ce fut la jeune marquise qui fit le premier pas.

— Monsieur le chevalier, soyez le bienvenu à l'hôtel de Solange ! dit-elle avec une grâce adorable et en lui tendant la main dans un geste plein d'un abandon charmant.

Cette main délicate et mignonne et qu'il aurait peut-être pu sentir sentir trembler dans la sienne s'il avait été lui-même moins ému, Jean de Lys ne la pressa qu'à peine, avant de la porter lentement et respectueusement à ses lèvres.

Puis les deux jeunes gens se regardèrent.

Jean de Lys qui, l'autre nuit, n'avait pu qu'à peine entrevoir les traits de Blanche, mais qui cependant l'avait deviné belle, se sentit soudainement pâlir d'une émotion qu'il n'avait jamais connue.

Avec son teint d'une blancheur éclatante, ses grands yeux d'un bleu sombre ombragés de longs cils, ses beaux cheveux d'un blond cendré et qui ressemblaient à de l'or pâle, et son front qui avait en même temps que la candeur d'un enfant, la fierté et la majesté d'une reine, la jeune marquise ne pouvait pas manquer de produire sur un jeune homme dont le cœur était vierge encore et qui était aussi impressionnable que Jean de Lys, une impression durable et profonde.

Quant à Blanche, c'était un trouble immense, un trouble délicieux qu'elle éprouvait sous le regard cependant très respectueux que Jean attachait sur elle.

Dans les fêtes du monde ou dans les brillantes réceptions de la cour, elle avait vu cependant bien des gentilshommes jeunes et beaux et qui avaient la réputation d'être

des cavaliers accomplis, mais elle n'avait vu à aucun une aisance aussi parfaite, une distinction aussi naturelle et un visage aussi martial et en même temps aussi doux.

Et plus elle le regardait, plus elle était convaincue que cet homme ne devait pas être le premier venu, mais que le sang qui courait dans ses veines devait être le sang d'une grande race et d'une illustre famille.

Enfin s'asseyant dans un fauteuil et indiquant gracieusement à Jean un siège en face du sien :

— Monsieur, dit-elle de sa voix harmonieuse, quand vous vous êtes présenté tout à l'heure chez moi, à l'hôtel de Solange, vous exprimiez le désir de voir M^me^ la marquise des Tournelles.

— Oui, madame, répondit le jeune homme.

— Malheureusement, monsieur, ma tante ne pourra avoir l'honneur de vous recevoir aujourd'hui.

— Oh! qu'à cela ne tienne ! dit vivement et avec un sourire le jeune homme, j'aurai le plaisir de revenir demain...

Et il pensa :

— La marquise des Tournelles est la tante de la marquise de Solange !... Pardieu voilà une singulière coïncidence !

Quant à Blanche, elle venait de sourire à son tour.

— Je crois, monsieur, que vous ne seriez pas plus heureux demain, dit-elle.

Jean de Lys venait de la regarder.

— M^me^ des Tournelles est donc absente ? fit-il.

— Non, monsieur.

— Malade ?

— Oui, très malade.

Puis la voix plus grave et en appuyant sur les mots :

— M^me^ des Tournelles a failli mourir ! répondit Blanche dont le regard épiait ardemment Jean de Lys.

— Mourir !

— Oui, monsieur. Je viens de passer à son chevet des heures terribles...

— Oh ! je vous crois...

— Des heures pleines d'angoisse...

— Un accident ?

— Une émotion.

— Est-ce possible ?

— Du moins, je le suppose, dit la jeune marquise dont les yeux restaient toujours attachés avec persistance sur le jeune homme.

— Il faut que M^me^ des Tournelles soit bien impressionnable, fit avec un accent très tranquille Jean de Lys, dont le calme déconcertait Blanche.

— Oui, monsieur, très impressionnable, en effet.

— Et que cette émotion qui lui a porté un tel coup ait été très violente...

— Oh ! c'est certain.

Et toujours épié et guetté par la jeune marquise, Jean ajouta :

— Je n'ai pas l'honneur de connaître ni d'être connu de M^me^ des Tournelles, et si

tout à l'heure elle avait pu me recevoir et qu'un de ses valets lui eût annoncé tout à coup le chevalier Jean de Lys, elle eût été sans doute profondément étonnée...

Mais celle qui était profondément étonnée, en ce moment, c'était assurément Blanche.

Brusquement elle s'était redressée et elle continuait à regarder fixement le jeune homme comme si elle eût voulu deviner sa pensée et le sonder jusqu'au fond de l'âme.

Mais Jean de Lys ne paraissait ni gêné, ni embarrassé, et ses yeux, son regard, toute son attitude exprimaient une telle franchise, qu'il était clair que cet homme ne mentait pas.

Il ne connaissait pas la marquise des Tournelles.

C'était la première fois de sa vie que, ce jour, il se serait trouvé en sa présence.

Et cependant Blanche n'en pouvait douter, c'était bien ce nom-là, ce nom de Jean de Lys qui avait foudroyé et failli tuer la vieille marquise.

Mais alors qu'est-ce que cela voulait dire?

Comment peut-on s'effrayer et haïr, comme Mme des Tournelles, dans son trouble plein de folie avait ainsi semblé haïr Jean, un étranger, quelqu'un qui ne vous connait pas?

Blanche sentait une fois de plus qu'il y avait là un mystère, et un mystère qui, maintenant, devenait pour elle plus impénétrable encore.

Et elle était si absorbée dans ses réflexions qu'elle oubliait presque qu'elle n'était pas seule et que Jean la regardait, reprit doucement :

— Mais si je ne connaissais pas Mme la marquise des Tournelles, je n'en suis pas moins très vivement affecté de la triste nouvelle que vous venez de m'apprendre, car on m'avait beaucoup parlé d'elle et je savais, en venant ici, qu'elle est digne de tous les respects et de toutes les sympathies...

Blanche avait eu un étrange et rapide sourire que le jeune homme ne remarqua pas.

— Sans doute, Monsieur, répondit-elle sur un ton peut-être un peu froid. Mais qui donc vous aurait parlé de ma tante?

— Celui de la part de qui je venais vers elle... un de ses amis, madame... un des meilleurs et des plus anciens amis de M. le marquis des Tournelles...

— Voulez-vous me dire son nom?

— Le comte Georges de Villepreux.

— Oui, je crois m'en souvenir... j'ai dû même le connaître un peu... le voir quelquefois, fit Blanche qui semblait chercher dans sa mémoire.

— Le comte de Villepreux, madame, reprit vivement Jean avec un accent très pénétré, a été pour moi plus qu'un père... C'est lui qui a été le guide et le protecteur de ma jeunesse... C'est à lui que je dois le meilleur que j'ai en moi... Il est mort...

— Mort?

— Il n'y a que très peu de temps... environ trois semaines...

— A Paris?

— Non, madame, en Italie...

— Ah!

— Nous avons beaucoup voyagé, le comte et moi, et c'est à Florence...

La voix de Jean de Lys s'étrangla et il devint tout à coup très pâle.

La jeune marquise le regardait, très touché elle-même, de son émotion.

Enfin, la voix un peu plus ferme :

— C'est à Florence, reprit-il, que j'ai eu l'immense douleur de le perdre... La glorieuse blessure qui avait déjà brisé sa carrière, s'était rouverte. Tout l'art des médecins, toute la science humaine devenait impuissante à le sauver... Le comte le savait...

— Il se voyait mourir?

— Oui, il comptait les heures, les minutes qui lui restaient encore. Mais le comte de Villepreux était un de ces hommes que la mort n'effraie pas. Il la sentait venir, il la sentait rôder autour de lui et s'approcher davantage à chaque instant et à chaque seconde. Mais il n'en restait pas moins ce que je l'avais toujours connu, c'est-à-dire doux, souriant et bon. Seulement il ne voulait pas être surpris par elle et avait le temps de me donner une dernière preuve de son affection.

Je ne l'avais pas quitté d'une seconde et plus d'une fois, moi cependant qui me crois fort, ajouta Jean de Lys avec un pâle sourire, je ne pus retenir mes sanglots et je me mis à pleurer comme une femme, comme un enfant.

Quand le comte comprit enfin que le moment suprême allait venir et que le jour qui venait de se lever serait son dernier jour, il me fit signe d'approcher.

Il m'avait déjà donné toute sa fortune, je le savais, une fortune relativement modeste pour un homme d'une si grande maison et d'une si vieille noblesse, mais qui était pour moi presque de l'opulence.

Mais dans sa grande bonté, le comte pensait qu'il n'avait pas encore assez fait pour moi... Il m'avait légué ses biens, il voulait aussi me léguer ses amis...

C'est alors qu'il me remit quelques lettres de recommandation, dont une entre autres, pour M^me^ la marquise des Tournelles...

Ce court récit de Jean de Lys avait vivement intéressé Blanche.

Sans se rendre bien compte encore du sentiment qu'elle éprouvait, elle était heureuse de mieux le connaître et de savoir quelque chose de sa vie.

Le son de sa voix, mâle et douce à la fois, la charmait aussi, et il avait fini de parler qu'elle demeurait immobile et l'écoutait encore.

— Voilà donc pourquoi, madame, reprit le jeune homme, j'avais eu la hardiesse de me présenter aujourd'hui à l'hôtel de Solange... Mais j'y suis tombé dans un bien triste moment, et je m'en vais avec le regret d'avoir été un importun et un fâcheux...

— Oh! monsieur!

— Mais c'est le hasard qui est le seul coupable, madame, et voilà mon excuse...

Mais la jeune marquise ne l'avait pas laisser achever.

— Vous n'avez pas besoin d'excuse, monsieur, s'écria-t-elle plus émue, la voix même un peu tremblante, car vous ne pouvez pas être un étranger, un inconnu à l'hôtel de Solange...

— Vous êtes mille fois trop bonne, madame, répondit Jean qui partageait l'émotion de la jeune femme.

— Je ne suis que reconnaissante, car il faudrait que je fusse bien ingrate pour avoir déjà oublié ce que vous avez fait pour moi...

Le jeune homme eut un sourire.

— Mon devoir, madame, dit-il, ce que tout homme, ce que le premier venu n'eût pas manqué de faire à ma place...

— Je n'en sais rien, monsieur, répliqua vivement Blanche, mais ce que je sais bien, c'est que vous êtes aussi modeste que vous êtes brave et courageux...

Jean de Lys venait d'avoir un nouveau sourire.

Puis avec un accent plein de franchise :

— Non, madame, je n'ai pas tant de qualités, répondit-il gaiement.

— Quoi qu'il en soit, monsieur, je vous dois la vie, dit la jeune marquise, et peut-être plus que la vie !..

Elle avait parlé vivement, étourdiment.

Aussi à peine avait-elle achevé, qu'elle pâlit et baissa la tête, embarrassée et confuse.

Mais le jeune homme avait tressailli et c'était lui, maintenant, qui fixait sur elle un regard interrogateur.

— Plus que la vie ? fit il très doucement et très lentement après un silence de quelques secondes ; que voulez-vous dire, madame ?

Blanche, toute saisie, un peu frémissante, regardait le tapis et n'osait lever les yeux.

— Eh ! sans doute, répondit-elle enfin, mais la voix très sourde, très voilée. Est-ce qu'une femme n'est pas exposée à tous les périls et à tous les dangers quand elle tombe entre les mains de pareils misérables, de pareils bandits ?...

Jean de Lys s'apercevait bien qu'elle n'était pas convaincue et qu'elle ne lui faisait pas connaître toute sa pensée, mais pouvait-il faire autrement que d'avoir l'air de la croire ?

Et sans rien laisser paraître de sa surprise, il fit cette réflexion :

— Si elle me doit plus que la vie, c'est donc pour son honneur qu'elle craignait ?.. Que veut-elle dire ?

Le jeune homme aimait-il donc déjà Blanche ?

Ce qu'il y a de certain, c'est que cette pensée le fit pâlir et qu'un éclair, presque aussitôt éteint, étincela dans son regard.

Puis, tout haut :

— Je comprends bien, madame, reprit-il, ce qui a dû se passer en vous à ce moment-là... Une femme seule, assaillie au milieu de la nuit par une bande de malfaiteurs, doit certainement éprouver une très grande peur, une émotion des plus violentes...

— Oh ! oui, monsieur, et quand je pense à cette affreuse rencontre, — et j'y pense malgré moi, à toutes les minutes — je me sens devenir encore toute tremblante, toute frissonnante...

— Oui, madame, dit doucement le jeune homme. Oh ! cela est bien naturel. Mais pourtant il ne faut pas non plus s'exagérer les choses...

— C'est vrai.

— Car qu'étaient-ce que ces gens-là ? Des voleurs...

— Oh ! des voleurs, assurément ! fit vivement la jeune marquise.

Mais de nouveau le regard profond de Jean de Lys venait de se poser sur elle, car il trouvait qu'elle mettait beaucoup d'empressement à lui donner raison.

Jean de Lys venait d'apparaître.

— Elle ne dit pas ce qu'elle pense, se dit-il.

Et il reprit :

— Et que veulent, que cherchent les voleurs?

— De l'argent.

— Oui, de l'argent. Ils vous eussent donc pris votre bourse, vos bijoux, puis après vous avoir dépouillée, je suis bien certain qu'ils se fussent empressés de vous laisser partir le plus galamment du monde...

Un nuage passa sur le front de la jeune marquise.

— Oui, vous avez raison... j'exagérais... j'étais folle, répondit-elle toujours très vivement.

Mais Jean de Lys, au même instant, venait d'être brusquement secoué par un imperceptible tressaillement.

Deux détails qu'il avait oubliés venaient subitement de se représenter à son esprit.

D'abord, quand dans le carrefour de Buci il s'était trouvé tout à coup face à face avec les bandits embusqués dans l'ombre et qu'il avait vu, avec étonnement, que ceux-ci le laissaient passer sans sauter à la bride de son cheval, ne s'était-il pas dit :

« Ces hommes ne sont pas cachés là pour un coup de main ordinaire. Ils doivent « attendre une victime déjà désignée d'avance, une proie dont ils doivent être sûrs ! »

Et quelques minutes plus tard, n'avait-il pas eu la preuve qu'il ne s'était point trompé, lorsque les bandits, après avoir arraché Blanche de son carrosse, s'étaient triomphalement écrié :

« Nous tenons la marquise ! »

N'était-ce pas concluant ?

N'y avait-il pas là autre chose qu'une simple attaque nocturne ?

Et le front plus sombre, Jean de Lys pensait maintenant :

— Oui, il n'y a plus de doute... Les rôdeurs du carrefour de Buci ne faisaient pas, cette nuit-là, leur métier de voleurs... Il s'agissait bien d'un piège, d'un guet-apens, et c'était bien elle, c'était bien la marquise qu'on attendait...

Mais toutes ces réflexions, le jeune homme se les était faites en quelques secondes et déjà son front avait repris sa sérénité habituelle.

— Mais, monsieur, reprit Blanche, que je me sois peut-être exagéré le péril qui me menaçait, cela ne peut diminuer en rien la profonde reconnaissance que je vous dois... Aussi avais-je le plus grand désir de vous retrouver et de vous revoir, et cela pour deux raisons.

— La première, madame ?

— La première pour vous exprimer cette reconnaissance plus vivement que je n'avais pu le faire l'autre nuit en vous quittant...

— Nous étions déjà quittes, madame, répondit Jean de Lys en souriant.

— La seconde...

Et la jeune marquise hésitait, paraissait ne plus oser parler.

Le jeune homme l'observait toujours très attentivement.

— Achevez, madame, fit-il la voix très douce.

— La seconde, reprit enfin Blanche, toujours hésitante, pour vous prier de vouloir bien me rendre un service...

— Un service ?

— Un service auquel j'attache la plus grande importance...

— Parlez, madame, répondit vivement Jean de Lys, que puis-je avoir le plaisir de faire pour vous ? De quoi s'agit-il ?... Je suis à vos ordres.

Mais le trouble de la jeune marquise semblait de plus en plus grandir et elle eut encore une seconde d'hésitation.

— Monsieur, fit-elle enfin, je dois vous dire que j'ai reçu la visite de M. le lieutenant de police...

— Ah ! la police s'émeut, dit Jean. C'est heureux... Monsieur le lieutenant venait-il vous annoncer qu'il avait eu la chance de mettre la main sur les bandits ?...

Et le jeune homme regardait Blanche pour voir l'effet que ses paroles allaient produire sur elle.

Elle pâlit légèrement, puis avec un sourire qui cachait mal sa secrète inquiétude :

— Non, monsieur. Mais il est venu pour me poser une foule de questions m'interroger...

— Très bien, madame. Mais comment le lieutenant de police a-t-il su que la personne qui avait été attaquée, c'était vous ?

— Il a reconnu la livrée de mes gens.

— Ah ! c'est juste.

— Une enquête est donc commencée et vous serez très probablement interrogé à votre tour...

— Moi ?

— Oui, monsieur.

— Vous m'avez donc nommé ?

— Puisque je voulais vous revoir, dit Blanche avec un sourire. N'était-ce pas le moyen le plus sûr ?...

— Oui, c'est vrai.

— Ai-je eu tort ?

— Non, madame, car je n'ai pas de raison pour garder l'incognito.

— Et bien, monsieur, voilà le service que je voulais vous demander. Je voudrais, si c'était possible, pouvoir étouffer cette affaire...

— Etouffer cette affaire !

— Je voudrais que ceux des bandits qui ne sont pas tombés sous vos coups pussent échapper aux recherches de la police...

Jean de Lys eut alors un sourire qui augmenta le trouble de la jeune marquise

— Oui, je comprends, dit-elle un peu honteuse, cela vous étonne...

Mais lentement le jeune homme hochait la tête.

— Non, madame, répondit-il la voix un peu brève.

Blanche avait tressailli.

Elle le regarda.

— Que pensez-vous donc ? balbutia-t-elle.

— Si vous me le permettez, madame, je vous le dirai tout à l'heure, répondit le jeune homme. Mais veuillez continuer.

— Je vous assure, monsieur, reprit la jeune femme, que ce n'est pas par pitié pour eux que je me fais la protectrice de ces coquins... Mais j'y vois plus loin et j'ai peur de l'avenir...

— Peur de l'avenir ?

— Oui, monsieur, et voici comment je raisonne.

— Je vous écoute, madame.

— Ces bandits me connaissaient et vous avez dû sans doute vous en apercevoir ?

— Oui, madame.

— Ils se sont écriés en s'élançant sur moi : « Nous tenons la marquise ! »

— Je les ai parfaitement entendus, madame.

— Cela prouve donc qu'ils devaient depuis quelque temps déjà m'espionner, me

guetter... Ils savaient que j'étais sortie ce soir-là et ils m'ont attendue, au retour...

— Eh bien, madame?

— Eh bien, monsieur, dit vivement Blanche, si l'on arrête ces bandits et si la police parvient à s'en emparer, est-il bien certain qu'elle les tiendra tous

— Continuez, madame.

— Et si même, par hasard, par miracle, tous les misérables qui m'ont attaquée et contre lesquels vous m'avez si vaillamment défendue dans le carrefour de Buci subissaient le châtiment qu'ils ont mérité...

— C'est-à-dire étaient roués vifs en place de Grève.

— Oui, roués vifs par le bourreau. Eh bien, monsieur, même dans ce cas-là, qui, je le répète, est très improbable...

— Invraisemblable! fit doucement Jean de Lys avec un sourire.

— Qu'est-ce qui me prouverait que toute la bande a disparu?.. Qu'est-ce qui me prouverait que ces hommes n'ont pas laissé derrière eux une clique plus nombreuse, c'est-à-dire des amis, c'est-à-dire des complices prêts à me faire payer cher leur mort?..

— Et ce que vous craindriez, fit le jeune homme toujours avec le même calme, ce sont des représailles?...

— Oui, monsieur, oui, c'est là maintenant mon effroi...

— Oh! je vous ai bien comprise...

— Et c'est pour cela que je voudrais, comme je vous le disais tout à l'heure, étouffer cette affaire...

— C'est-à dire dépister la police?...

Blanche ne répondit pas.

— C'est-à-dire trahir la justice et vous y prendre de telle façon que les misérables qui se sont rués sur vous pussent échapper à l'expiation ?..

— Je vous ai dit mes raisons, monsieur, fit la jeune marquise la voix très faible.

— Mais le moyen, madame?

— Le moyen?

— Oui, le moyen d'étouffer cette affaire?... Je le cherche. Faites-le-moi connaître.

— Il est peut-être bien simple...

— Je vous répète, madame, que je suis prêt à vous obéir.

— Il suffira de nous taire.

— De nous taire?

— Il suffira que personne ne sache le mot que vous avez entendu...

— « Nous tenons la marquise? » fit Jean avec un petit rire où grondait malgré lui une sourde colère.

— Oui, monsieur. Car alors plus de point de repère pour la justice, elle ne s'inquiète pas et ne cherche pas à savoir si j'étais espionnée et guettée par quelqu'un, et les hommes du carrefour de Buci se confondent et se perdent dans la foule immense des bandits de Paris...

— A merveille, madame! fit le jeune homme avec un accent un peu nerveux. Grâce à vous, en effet, grâce à votre générosité ou plutôt à votre faiblesse, ces misérables que vous redoutez tant, n'auront pas grand'chose à craindre. .

— Ne me blâmez pas! dit la jeune marquise sur un ton presque suppliant.

— Je ne vous blâme pas, madame.

— Et promettez-moi de me rendre ce service... promettez-moi de vous taire...

— Je vous le promets, madame, je me tairai.

— Merci! dit Blanche.

Et elle tendait sa main à Jean de Lys.

Mais celui-ci venait de se lever d'un bond, puis serrant toujours dans sa main la main de la jeune marquise.

— Oui, je me tairai, s'écria-t-il, mais je vous perds!...

Puis, croisant les bras, il regarda Blanche qui, livide, reculait, courbant la tête.

X

SOUVENIRS

Il y eut alors un très long silence.

Les deux jeunes gens étaient aussi pâles l'un que l'autre.

Puis la voix très douce, si douce qu'elle ne ressemblait qu'à un murmure, Jean de Lys dont le regard attendri n'avait pas quitté la jeune marquise, reprit :

— Madame, je vous en prie, excusez-moi, pardonnez-moi... Je viens de vous parler presque avec emportement et avec colère... Oui, j'ai tort... J'aurais dû me souvenir que je ne suis qu'un étranger pour vous, qu'un passant qui a eu la bonne fortune de pouvoir vous être utile à quelque chose, et que vous aurez bientôt oublié, et que bientôt vous ne reverrez plus...

Les dernières paroles furent plus sourdes, son front s'était empreint d'une profonde tristesse et sa voix tremblait.

Blanche, en l'écoutant, eut un léger tressaillement dont il ne put s'apercevoir.

— Mais je me suis laissé entraîné, car je me sentais déjà votre ami, reprit-il toujours la voix aussi pénétrante et aussi douce.

Oh! je sais bien que je suis ridicule et presque audacieux d'oser me donner un tel titre parce que le hasard a voulu que nous nous rencontrions un jour pendant quelques minutes... Mais cependant c'est ainsi, madame, et je voudrais effacer votre souvenir de ma pensée et ne plus songer à vous, que je ne le pourrais pas, que cela me serait impossible...

La jeune marquise venait de relever le front, et le regard qu'elle attachait sur lui tandis qu'elle lui souriait, était d'une douceur infinie.

— Eh bien, madame, continua le jeune homme en changeant de ton, c'était poussé par cette amitié que je vous disais tout à l'heure, un peu trop brusquement peut-être « Je me tairai, mais je vous perds! » Car, en effet, madame, vous avez un secret qu'il est facile de surprendre et que vous gardez mal...

— Un secret? fit vivement Blanche qui essayait de se dérober encore.

— J'avais cru d'abord, dit Jean, que cette attaque nocturne du carrefour de Buci, était une attaque nocturne qui ressemblait à toutes les autres. Il ne se passe pas en

effet de nuit où des bandes de voleurs disséminées dans tout Paris, ne détroussent et ne pillent les bons bourgeois attardés. Bienheureux encore quand ils ne les assomment pas, comme ils ont assommés votre valet de chambre et votre cocher...

Blanche eut un mouvement.

— Mais ce que j'ai pu croire d'abord et sur le premier moment, aujourd'hui je ne le crois plus ; aujourd'hui je suis certain que cette embuscade de malfaiteurs dans un coin sombre du carrefour de Buci ne ressemblait pas à toutes les autres embuscades ; aujourd'hui j'ai la conviction que ces hommes n'étaient postés là que pour vous, — et la preuve, c'est que j'ai pu tomber au milieu d'eux sans avoir à me défendre ; aujourd'hui, je sais — et vos terreurs me le disent — que c'était un guet-apens préparé et contre vous.

— Contre moi?

— Oh ! ne cherchez pas à nier encore, dit Jean de Lys avec autorité. Oui, vous avez un ennemi personnel. Quel est-il ? je l'ignore. Mais il faut qu'il soit bien dangereux e bien redoutable car, rien qu'en évoquant son souvenir, on vous rend toute glacée et toute frissonnante...

Et c'était vrai.

La jeune marquise, qui semblait ne plus avoir une goutte de sang dans les veines, avait eu tout le corps secoué d'un long frisson.

— Dites, est-ce que j'ai bien deviné?.. est-ce que je me trompe ? dit le jeune homme qui avait encore mis dans sa voix plus de douceur si c'était possible. Voyons, je vous en prie, soyez franche avec moi. Si je vous parle ainsi, je vous jure que ce n'est que dans l'intérêt que je vous porte et non pour satisfaire une coupable curiosité...

Il y eut encore un assez long silence, mais Blanche, qui détournait la tête, paraissait visiblement ébranlée.

— Vous ne voulez pas me répondre ? reprit Jean. Soit. Mais vous n'êtes pas seule au monde ? Mais vous devez avoir un frère, un mari, quelqu'un pour vous défendre ?..

La jeune marquise cette fois encore ne répondit pas.

— Personne ?.. vous n'avez personne pour vous protéger, personne pour vous défendre ? fit tout bas Jean de Lys avec une émotion profonde.

Mais il parlait encore que Blanche retombait lourdement sur son siège, le visage caché dans ses mains et la gorge pleine de sanglots.

Alors le jeune homme se redressa, l'air résolu, le regard plus énergique encore.

Il semblait défier quelqu'un, l'ennemi que la jeune marquise pouvait avoir.

Puis, tout à coup, les ombres de son front se dissipèrent, son regard devint plus doux, et les bras croisés, perdu dans une contemplation profonde, il ne vit plus que la jeune marquise qui sanglotait toujours.

Et comme il venait de faire quelques pas vers elle, elle releva la tête, se tourna vers lui, et fébrilement, nerveusement lui prit les deux mains :

— Oh ! si vous saviez!.. si vous saviez!.. s'écria-t-elle. Non, je n'ai personne !.. Ah! je suis bien seule !.. bien seule !..

Et doucement elle le forçait à se rasseoir près d'elle.

Brusquement un grand besoin d'expansion l'avait prise, et le visage encore baigné de larmes, elle lui racontait tout son passé, toute son existence.

Elle était jeune, on la disait belle et elle était riche.

On la croyait heureuse et bien des femmes l'enviaient, la jalousaient.

Elles avaient bien tort.

Elle n'avait eu, jusqu'à présent, jusqu'à ses vingt ans, que des amertumes, des chagrins et des douleurs dans sa vie.

Sa patrie, c'était là-bas, sous le ciel bleu de la douce Provence.

Très jeune encore, elle avait été privée de tendresse et d'affection.

A neuf ans, elle était restée orpheline.

Son père, le marquis Robert de Chandor, possesseur d'une immense fortune et héritier d'un nom illustre, avait été, comme le comte de Villepreux, un fier gentilhomme et un vaillant soldat.

Blanche le revoyait encore comme s'il était devant elle, mais elle ne pouvait se rappeler la fin tragique qu'il avait faite sans se sentir aussitôt le cœur lourdement oppressé et les yeux remplis de larmes.

— C'était dans les premiers jours d'automne, dit lentement la jeune marquise, la voix basse et le regard fixe comme si elle ne parlait que pour elle-même. Le premier rayon de l'aube venait seulement de paraître...

« Chose qui m'a paru longtemps étrange, mais que je me suis expliquée depuis, ce matin-là, moi qui dormais toujours d'un si bon sommeil, je ne dormais pas... J'ai compris plus tard, comme je vous l'ai dit, pourquoi je m'étais, cette fois-là, éveillée de si bonne heur

« Mon père, la veille, avait eu un air plus grave, plus sombre, et j'avais vu ma mère pleurer.

« Il s'approcha lentement de mon lit, écarta légèrement les rideaux et me regarda

« En voyant que mes yeux étaient fixés sur les siens, il eut un mouvement de sur-
« prise, presque de joie. »

« — Tu ne dors donc pas, Blanche? » me dit-il.

« Et comme il se penchait et approchait ses lèvres de mon front, je lui jetai mes bras au cou.

« — Cher père! cher père! » m'écriai-je.

« Etait-ce un pressentiment de l'horrible malheur qui allait bientôt nous atteindre ? je ne puis le dire, mais ce que je me rappelle bien, ce que je ne pourrais pas oublier, c'est que jamais je ne l'avais encore embrassé avec plus de tendresse, c'est que jamais je ne l'avais serré contre mon cœur dans une plus longue étreinte...

« Et les baisers qu'il me donnait, qu'il me rendait... Oh! je les sens encore! ... ils me brûlent encore!...

« Puis dénouant doucement mes bras qui s'attachaient à lui et le retenaient toujours il effleura une dernière fois mon front de ses lèvres, et m'échappa.

« Mais avant de franchir le seuil de ma chambre, il s'arrêta et se retourna encore.

« Il me souriait, et son sourire n'avait jamais été plus doux; il tenait son regard fixé sur moi, et son regard n'avait jamais été plus profond; il me parlait, et sa voix n'avait jamais été plus affectueuse.

« — Dors bien!... Repose bien, mon enfant! » dit-il.

« Et il disparut. »

« Adieu !

« Pourquoi ?

« Ce mot-là, il ne me l'avait jamais dit, et il me paraissait bien triste.

« Il résonnait à mes oreilles comme un glas funèbre.

« Et longtemps je demeurai toute pensive, le cœur bien gros. Puis la fatigue l'emporta, je fermai les yeux et j'allais me rendormir, quand je sentis que la porte de ma chambre venait de se rouvrir et que quelqu'un s'avançait près de moi.

« Cette fois, c'était ma mère... On ne pouvait la voir sans ressentir immédiatement pour elle la sympathie la plus profonde, et c'était bien la femme la plus belle, la plus séduisante et la plus distinguée que puisse rêver l'imagination d'un artiste ou d'un poète. »

La jeune marquise resta un instant songeuse, puis elle reprit :

« A son tour, elle venait de se pencher sur moi et m'appelait.

« Sa voix était très faible, très douce et il me sembla qu'elle tremblait un peu.

« Et elle n'avait pas encore achevé de prononcer mon nom que déjà je lui souriais...

« Mais soudain, je tressaillis.

« Je ne reconnaissais plus ma mère !

« Son front, qui m'avait déjà paru très pâle la veille, avait à présent la blancheur du marbre, son regard, où je voyais briller des larmes, exprimait une angoisse affreuse, et ses lèvres serrées, crispées, semblaient se fermer pour ne pas laisser échapper des sanglots.

« Puis ce qui me frappa aussi, c'est que je m'aperçus qu'elle portait des vêtements noirs, des vêtements de deuil.

« Pleine d'appréhension, j'allais l'interroger, lui demander si quelque malheur avait frappé notre maison, mais elle ne m'en laissa pas le temps.

« — Lève-toi... habille-toi, » me dit-elle, la voix rapide et sourde.

« Et elle me fit prendre, comme à elle, des vêtements noirs, des vêtements de deuil. »

« Puis elle me prit par la main :

« — Viens ! »

« En ce moment, les larmes qu'elle contenait avec peine, jaillirent de ses yeux.

« Je me suis mis à pleurer aussi, je la serrai éperdûment dans mes bras, je lui criai :

« — Mère, dis-moi pourquoi tu souffres ? — Mère, dis-moi pourquoi tu pleures ? »

« Mais elle ne me répondit pas.

« Elle m'entraînait toujours.

» Bientôt nous arrivâmes dans la chapelle du château et là, se laissant tomber sur un prie-Dieu, elle me fit signe de m'agenouiller près d'elle.

« Elle avait caché son front dans ses mains, et dans le grand silence qui nous entourait, je l'entendais sangloter tout bas.

« Les enfants, vous le savez, ont le don de se dédoubler facilement.

« A travers mes larmes, moi, je regardais la vieille chapelle. L'autel avait tous ses cierges allumés et une lumière pâle et triste tombait des vitraux.

Blanche regardait la chapelle.

« — Prie, mon enfant, prie pour que Dieu nous protège! » me murmura ma mère.

« Et au même instant, un vieux prêtre, notre chapelain, apparut en surplis et gravit lentement les degrés de l'autel.

« Et mes appréhensions augmentaient, je ne savais plus que penser, j'étais pleine de terreurs folles.

« La messe dite, le prêtre partit; ma mère me reprit par la main, sans rien dire, et si elle ne pleurait plus, elle semblait avoir le cœur si oppressé qu'il lui eût été impossible de proférer une parole.

« D'habitude, c'était dans sa chambre que je jouais et que je passais de longues heures avec elle, mais, cette fois, ce fut dans une grande pièce où mon père conservait religieusement les souvenirs de ses ancêtres, qu'elle s'enferma avec moi.

« Ce n'était plus l'aube grise, c'était déjà le matin rayonnant.

« Par la fenêtre ouverte, nous découvrions toute la campagne, un horizon, immense.

« Ma mère, toujours très pâle et l'œil fixe, semblait chercher quelque chose dans l'espace, parfois elle tressaillait... Parfois aussi, sa main qui n'avait pas quitté la mienne, la serrait plus convulsivement.

« Deux ou trois fois encore j'avais essayé de l'interroger, mais à présent je n'osais pas, je n'osais plus, tant j'avais peur d'une révélation terrible dont j'avais le vague pressentiment.

« Tout à coup ma mère eut un tressaillement plus brusque, puis un cri sourd.

« Là-bas, très loin encore, on voyait un nuage de poussière s'avancer, se rapprocher, grandir de minute en minute.

« Ce nuage, ma mère, les lèvres blanches et tous les traits contractés, le regardait, l'épiait, ne le quittait plus des yeux, anxieuse, haletante, et si livide qu'elle me faisait peur.

« Et toujours il grandissait, se rapprochait, venait vers nous.

« Brusquement, il disparut.

« Ma mère semblait l'attendre, le guetter encore... Quelques minutes s'écoulèrent... Puis, soudain, il reparut.

— C'est lui ! » murmura ma mère.

« Et tout à coup le nuage s'évanouit, et non loin de nous, à quelques mètres seulement du château, une voiture parut, mais une voiture dont les chevaux n'allaient qu'au pas, et si lentement qu'ils paraissaient ne pas bouger.

« De chaque côté de cette voiture, deux cavaliers galopaient, deux gentilshommes que je reconnus pour des amis de mon père.

« Ma mère eut alors un cri de désespoir et de folie, un cri si terrible que je l'entends encore.

« Mais je n'eus pas le temps de me reconnaître... Elle venait de se jeter sur moi et m'entraînait, m'emportait... Une de ses femmes qu'elle avait appelée accourut :

« — Restez là !... Gardez Blanche ! » dit-elle :

« Puis elle s'enfuit.

« La femme qui était restée près de moi était une de nos plus anciennes servantes.

« Je savais qu'elle m'aimait beaucoup et qu'elle était heureuse de me choyer, de satisfaire tous mes petits' caprices d'enfant.

« Je voulus savoir par elle ce que je n'avais pu apprendre par ma mère... »

« Je la pressai de questions :

« — Dis-moi ce que l'on me cache ?... dis-moi pourquoi mon père était si triste ce matin et pourquoi ma mère pleure? »

« Mais cette femme ne répondit pas. Elle détourna la tête et se mit à fondre en larmes. »

La jeune marquise venait de se taire encore.

Les mains abandonnées et croisées sur les genoux, le regard perdu devant elle comme si elle suivait une vision lointaine, elle avait le cœur oppressé, la poitrine soulevée par de lourds soupirs.

Jean de Lys la regardait, la contemplait, s'extasiait devant son incomparable et merveilleuse beauté.

Elle ne lui était plus seulement sympathique, mais déjà elle lui était chère.

Il sentait qu'il l'aimait, qu'il l'adorait. Il sentait que sa volonté lui échappait, et que tout son cœur, toute son âme, toutes ses pensées, toutes ses espérances, tous ses rêves, toutes ses aspirations allaient vers elle, vers cette jeune femme, hier encore une inconnue pour lui, et aujourd'hui maîtresse de ses destinées.

Et alors, le jeune gentilhomme si fier, si courageux et si brave éprouvait un trouble profond, immense.

La peur n'existait pas pour lui Qu'est-ce que ce mot-là voulait dire? Vingt épées ne l'eussent pas fait pâlir. Mais, il suffisait de la voix harmonieuse de cette femme, de son doux regard, de tout le charme et de toute la poésie qui se dégageaient d'elle, pour qu'il tremblât et se sentît devenir lâche...

Mais cet amour, contre lequel le jeune homme n'avait pu se défendre, s'il était pour lui un ravissement, il était aussi une épouvante...

Jean de Lys amoureux de Blanche de Solange !

Lui, pauvre petit gentilhomme, dont la fortune était si mince et la noblesse même si incertaine, oser lever les yeux sur cette fière marquise, sur cette grande dame d'une race si illustre et si haute !..

Et il y songeait lorsque, tout à coup, il tressaillit.

Trouvant une âcre joie à revivre son passé et à ressusciter ses souvenirs, Blanche venait de reprendre la parole.

« Je viens de vous dire que la femme qui me gardait, au lieu de répondre à mes questions s'était mise à fondre en larmes...

« La voiture que nous avions aperçue, ma mère et moi, venait depuis un moment de traverser la cour du château.

« Je ne pouvais plus la voir, mais j'avais bien entendu le bruit sourd de ses roues qui criaient sur le sable.

« Puis un grand silence, solennel et lugubre, tomba sur le château.

« Debout devant la fenêtre et mon front appuyé contre la vitre, machinalement je regardais au dehors, mais je regardais sans voir, et j'étais toute tremblante, toute frissonnante, comme quelqu'un qu'un danger menace et qui est dans l'attente d'un grave événement.

« Et comme j'étais là depuis longtemps déjà, je sentis tout à coup une main se poser doucement sur mon épaule.

« Je me retournai.

« C'était Richard, le valet de chambre de chambre de mon père.

« Il ne me dit pas un mot, il ne fit pas un geste, mais d'un regard où je lisais aussi du désespoir et de la douleur, il m'invita à le suivre. »

Depuis quelques secondes la voix de la jeune marquise faiblissait.

Elle s'interrompit encore une fois, passa lentement et à plusieurs reprises la main sur son front, puis s'apercevant que le regard de Jean de Lys demeurait tristement fixé sur elle.

— Maintenant vous comprenez, n'est-ce pas? dit-elle.

— Oui, madame, fit le jeune homme à voix basse.

— Le marquis de Chandor... mon père allait mourir...

— Un duel?

— Oui, un duel qui lui avait été fatal... un duel dont j'ignore encore la cause...

Puis semblant de nouveau ne plus parler que pour elle-même, la jeune marquise dont la voix restait toujours très faible, ajouta :

« Quand Richard m'amena devant lui et qu'il me tendit les bras, c'était la dernière minute, le moment suprême...

« Il était déjà si pâle et si défait que son visage ne changea pas quand il fut mort.

« — Blanche !.. ma fille !.. » murmura-t-il, tandis qu'il me pressait sur son cœur dans une étreinte telle que je dus devenir plus pâle encore et que le souffle me manqua.

« Et il voulait parler encore, mais il n'en avait plus la force et les mots expiraient sur ses lèvres...

« Un quart d'heure après le marquis de Chandor n'était plus... un quart d'heure après ma mère restait veuve et j'étais orpheline ! »

Deux larmes venaient de s'échapper des yeux de Blanche et glissaient lentement sur ses joues.

Elle fit une courte pause, puis continua.

« Ce fut là la première grande douleur de ma vie...

« Mais une autre, non moins terrible, m'était réservée bientôt...

« La mort de son mari avait été pour ma mère un coup de foudre... Quelques mois après, elle n'était plus que l'ombre d'elle-même... Elle se traînait, languissait, ne vivait plus... Elle-même sentait bien que ses forces s'en allaient, que sa fin était prochaine... Et c'est alors qu'elle fit appeler le marquis et la marquise des Tournelles... La marquise était sa sœur... Le marquis nous avait toujours témoigné une grande affection... Ils jurèrent de m'aimer comme leur enfant... Et quelques semaines plus tard, ce grand malheur que je redoutais tant venait encore m'atteindre... un nouveau vide se faisait autour de moi... ma mère n'était plus... et je quittais la Provence pour Paris, et le château de Chandor pour l'hôtel des Tournelles... »

A ce souvenir, un sombre nuage venait tout à coup d'envahir le front de Blanche.

Puis avec un sourire amer.

— Pourquoi vous le cacherais-je, monsieur? reprit-elle. Ne venez-vous pas de me dire que vous êtes mon ami et ne dois-je pas vous parler en toute franchise et en toute confiance ?... Et bien, j'ai passé là, dans cette maison, là, chez le marquis et la marquise des Tournelles, des jours bien tristes, une jeunesse bien sombre...

Et comme Jean de Lys venait d'avoir un mouvement de surprise :

— Oui, c'est ainsi, dit vivement Blanche, et malgré leur serment, malgré la promesse qu'ils avaient faite à ma mère déjà mourante de me traiter comme leur propre enfant, le marquis et la marquise des Tournelles ne voulurent jamais voir en moi qu'une étrangère qui était un ennui et un souci pour leur maison...

« Oh ! je n'ai point de colère, point de rancune, ajouta-t-elle plus vivement encore, mais je me souviens... et je me souviens quand je voudrais tout oublier et quand j'ai tout fait pour effacer de ma mémoire ces heures si pénibles et si douloureuses de ma vie...

peut-être n'est-ce pas du marquis des Tournelles que j'ai eu le plus à me plaindre...

Jean de Lys avait eu encore un mouvement.

— Non, je dois le dire, parce que c'est la vérité, continua la jeune femme, ce n'est pas de lui...

« Monsieur des Tournelles, d'ailleurs, vivait peu chez lui, et quand il était dans sa maison, il y semblait plutôt un étranger que le maître.

« Très égoïste et très personnel, il était aussi très ambitieux.

« Il passait sa vie à se pousser, à intriguer, à essayer de parvenir aux premières charges de la cour.

« Aussi n'avait-il pas le temps de s'occuper de moi, pas une minute pour me dire une bonne parole qui m'aurait un peu raffermie, ou pour me donner une caresse qui m'aurait un peu consolée....

« En un mot, je lui étais si indifférente que je crois bien qu'il m'avait oubliée et que j'étais pour lui comme si je n'existais pas...

« Mais, lui, du moins, ne m'accablait pas de sa froideur et de son dédain. Il a pu me faire souffrir, mais il ne m'a jamais fait de ces blessures cruelles que le temps même ne cicatrisent pas...

La voix de Blanche était devenue plus sourde et son front s'était soudain rembruni...

Puis, semblant oublier la présence de Jean de Lys et ne parler que pour elle seule :

— Tandis que ma tante... tandis que la marquise... reprit-elle en secouant lentement la tête.

Mais le jeune homme, de plus en plus surpris, n'avait pu s'empêcher de l'interrompre.

— Comment ! s'écria-t-il, M^me^ des Tournelles n'a pas été bonne pour vous !

Blanche venait de se redresser, l'œil noir, le front livide :

— La marquise !... La marquise a été mon bourreau ! répondit-elle dans un grand cri d'indignation.

Et comme Jean de Lys, malgré lui, n'avait pu retenir un geste de doute.

— Oh ! je ne mens pas ! s'écria-t-elle de nouveau et la voix très ferme. Mais même à cette heure qui pourrait être pour cette femme l'heure dernière ; mais même en ce moment qui pourrait être pour elle le moment suprême, je puis parler comme je parle sans remords et sans trouble pour ma conscience.

« Non, la mort si tragique de mon père dont le spectre sanglant me poursuit toujours et se dresse toujours devant mes yeux, non, la mort de ma mère si inattendue et presque si foudroyante aussi ne m'avaient pas fait connaître encore toutes les douleurs et tous les désespoirs.

« Mais c'est à elle... à ma tante... à la marquise des Tournelles... à cette femme qui a trahi sa promesse et violé son serment que je dois non seulement mes larmes les plus amères, mais encore d'avoir parfois désiré la mort...

L'accent de la jeune marquise était si convaincu, elle paraissait encore pleine d'un si grand effroi en évoquant ce passé douloureux, que Jean de Lys, à chacune de ses paroles, se sentait saisi d'une plus grande, d'une plus profonde pitié.

— Vaine, coquette, n'aimant que les plaisirs et n'ayant jamais connu de la vie aucun devoir, un enfant ne pouvait être pour cette femme qu'un embarras, reprit doucement Blanche.

« C'étaient ses femmes qui s'occupaient de moi, c'étaient elles seulement qui veillaient sur moi...

« Elle semblait m'éviter et me fuir, et quand nous nous trouvions face à face son visage devenait très dur, son front s'assombrissait.

« Et j'avais tant besoin d'affection, une si grande soif de tendresse, que je voulais absolument, que je voulais à tout prix qu'elle m'aimât un peu.

« Aussi ne la voyais-je jamais sans m'empresser de courir à elle les bras ouverts, un sourire sur les lèvres... et j'avais en la regardant et en implorant d'elle un mot de bonté un air si suppliant, que je suis certaine que j'eusse attendri le cœur le plus dur.

« Mais elle ne sourcillait même pas.

« Elle gardait son visage impassible.

« Ce n'était pas une femme avec une âme, avec un cœur, avec des sentiments, que j'avais en face de moi, mais une statue.

« Sa froideur me glaçait, son regard qui tombait lourdement sur moi m'épouvantait, ses gestes hautains qui m'écartaient d'elle me remplissaient de tristesse, et je voyais alors, la gorge pleine de sanglots qui m'étouffaient, combien l'abîme qui s'était ouvert dans ma vie était profond et horrible.

« Et plus d'espoir, plus un rayon dans cette existence triste et sombre qui m'était faite...

« J'aurais dû être gaie, insouciante, jouer encore ; j'aurais dû m'éblouir de tout, m'enivrer de tout : de l'azur du ciel, du parfum des fleurs, de la splendeur du soleil...

« La vie aurait dû être pour moi, ce qu'elle est pour les enfants dont j'avais l'âge, un enchantement de tous les instants, de toutes les minutes...

« Mais non. Mes lèvres ne savaient plus sourire, mon front restait soucieux, mon regard restait sombre, inquiet, presque méfiant...

« Et j'avais neuf ans!... »

Un sourire amer venait encore de crisper les lèvres de la jeune marquise, puis, aussitôt :

— Oui, voici les tortures, les tourments de mon enfance, continua-t-elle. Et ce supplice s'aggrava encore à mesure que je grandissais... à mesure que je devenais jeune fille...

« D'abord ma tante recula le plus possible le moment où l'on me présenterait dans le monde... Le marquis des Tournelles lui-même s'en étonnait :

« — Il va y avoir grande fête chez le duc de Gesvres, grande soirée chez le marquis d'Ayeu, disait-il. Votre nièce devrait peut-être vous y accompagner... »

« Mais comme ma tante l'intimidait un peu et qu'il avait toujours été très faible avec elle, il n'insistait pas davantage, se contentant du prétexte qu'elle lui donnait pour le faire taire.

« Mais j'allais avoir bientôt seize ans, et ce n'était plus seulement maintenant le marquis des Tournelles qui s'étonnait que je n'allasse pas dans le monde, mais encore

tous ses amis, mais encore toutes nos connaissances... et le roi lui-même, oui, le roi plaida ma cause... »

Blanche eut un sourire, puis ajouta :

— Il y avait eu, ce jour-là, un bal très brillant, une fête magnifique et somptueuse à la cour.

« Il y avait là, précisément, beaucoup de jeunes filles dont c'étaient le premier bal et la première fête...

« Le roi, que vous ne connaissez pas et que vous n'avez jamais vu, sans doute...

— Non, madame je n'ai pas cet honneur, répondit en souriant Jean de Lys. Je suis encore un provincial et il n'y a guère plus de quinze jours que j'ai débarqué à Paris...

— Le roi n'est jamais bien gai, toujours maussade, toujours ennuyé, poursuivit la jeune marquise.

« Pourtant, cette fois-là, paraît-il, il était plus souriant que d'habitude et d'humeur presque joyeuse.

« Il passa lentement suivi d'un flot de courtisans...

« Et tous les seigneurs, toutes les grandes dames qui étaient là mendiaient un regard...

« Tout à coup — je vous raconte ce que j'ai entendu dire — ma tante qui se trouvait au premier rang, tressaillit, puis rougit de joie et d'orgueil.

« Le roi, dont le regard s'était par hasard fixé sur le sien, venait de se diriger vers elle.

« Elle souriait, s'inclinait, restait dans l'attente.

« Tous les courtisans, pâles de jalousie et d'envie, le front bas, l'œil sournois, mais humbles et souriant, regardaient cette scène. Les femmes, surtout, éprouvait un violent dépit qu'elles pouvaient à peine dissimuler.

« — Madame, dit le roi, vous amusez-vous bien ?

« — Oui, Sire... Cette fête est vraiment splendide... digne de Votre Majesté...

« — Il y manque pourtant un attrait, dit le roi avec un sourire.

« — Un attrait, Sire ?... Je cherche lequel?

« — Il y manque le présence de votre nièce... de Mlle Blanche de Chandor...

« Cette fois, la marquise des Tournelles avait baissé la tête, avait pâli.

« Le roi, — et je vous raconte ceci comme je vous ai raconté tout le reste, dit Blanche en rougissant un peu, — le roi ajouta, souriant toujours :

« On la dit merveilleusement belle et sa beauté aurait donné un éclat de plus à cette fête...

« — Sire, répondit ma tante la voix étranglée, j'aurais l'honneur de vous la présenter. »

« Et le roi passa.

« Il n'était donc plus possible à présent de me cloîtrer, de me séquestrer dans le vieil et noir hôtel des Tournelles, continua la jeune femme.

« J'allai à la cour, dans le monde... J'étais jeune, j'étais riche, j'y fus promptement remarquée.

« Mais ces fêtes brillantes, qui pour les autres jeunes filles étaient un plaisir qui les remplissait de joie n'étaient encore pour moi qu'un supplice et un martyre...

« Oh! ces heures-là, ces heures où j'aurais pu trouver un peu d'oubli et être heureuse, ma tante me les faisait expier chèrement !... si chèrement que, bien des fois quand il fallait être gaie et sourire, songeant aux reproches amers et aux scènes terribles qui m'attendaient au retour, j'avais peur de fondre en larmes et d'éclater tout à coup en sanglots...

« Et c'était maintenant une haine rusée, violente, presque féroce que la marquise des Tournelles faisait peser sur moi...

« Elle me punissait de n'avoir que seize ans et de plaire.

« Mais elle fit mieux que de m'en punir, elle voulut s'en venger...

— S'en venger? fit vivement Jean de Lys qui écoutait tout ce récit en sentant gronder en lui une sourde colère contre la marquise des Tournelles.

— Oui, s'en venger! répondit Blanche dont l'accent et l'air étaient devenus étranges.

Puis, brusquement, elle resta muette, plus triste et plus sombre qu'elle ne l'avait été encore.

Jean de Lys n'osait ni dire un mot, ni faire un geste. Mais en la regardant il ne pouvait se défendre d'avoir le cœur affreusement oppressé. Il devinait que le souvenir dans lequel la jeune marquise s'oubliait en ce moment devait être pour elle le plus terrible de tous.

XI

AVANT LE MARIAGE

Longtemps Blanche, toujours immobile, presque penchée, avait gardé son farouche silence, comme si elle eût hésité devant ce qui lui restait à dire.

Son visage avait pris aussi une expression qui avait encore ajouté à la surprise du jeune homme.

Il ne reconnaissait plus la jeune marquise de Solange si belle, si séduisante et à l'air si doux.

Certes, elle restait belle toujours, et merveilleusement, divinement belle, mais d'une beauté où, dans ce moment-là, l'énergie remplaçait la grâce, et dans son regard un éclair de haine étincelait.

Mais cette métamorphose ne dura qu'une seconde.

Le visage de Blanche avait déjà repris l'expression mélancolique qui lui était habituelle.

Alors, comme elle venait de relever le front, son regard rencontra celui de Jean de Lys qui demeurait ardemment, presque passionnément posé sur elle.

Elle devint toute rose, toute timide.

— Vous le voyez, monsieur, fit-elle avec un sourire, il est peut-être imprudent de se dire mon ami... Je dois vous paraître bien ridicule et bien maussade avec cette longue histoire...

— Non, madame, répondit vivement le jeune homme qui était tenté de s'agenouiller, de se prosterner devant elle, non, madame. Je ne vois dans le récit que vous voulez

— Eh bien, oui, s'écria-t-il en tombant à genoux, je vous aime!

bien me faire qu'une preuve de l'estime dont il vous plaît de m'honorer, il me semble, quand je vous écoute, que je vous deviens réellement moins étranger, et cette pensée-là est une grande joie pour moi...

Les joues de la jeune marquise étaient devenues plus rouges encore, et, tout en souriant, elle détournait les yeux, tandis que le jeune homme, au contraire, devenu subitement fort pâle, continuait à tenir fixé sur elle un regard profond.

—Oui, une grande joie, répéta ou plutôt murmura Jean de Lys... Vos confidences m'apprennent à mieux vous connaître, et mieux vous connaître, c'est non seulement vous donner sans réserve toutes les sympathies, — la mienne vous appartenait déjà, — mais c'est encore...

Il allait ajouter, sans doute :

« C'est encore vous aimer... »

Mais la jeune marquise, sans hâte venait, toujours un peu intimidée, mais aussi toujous souriante, de l'interrompre doucement d'un geste.

— Puisque mon histoire ne vous fatigue pas, dit-elle, permettez-moi donc de vous la raconter jusqu'au bout...

Le jeune homme s'était incliné. Alors Blanche reprit :

— Mais si après avoir bien souffert pour elle, si après avoir été pendant tant d'années sa victime, je croyais bien connaître ma tante, je me trompais...

« Il y avait en elle deux femmes...

« Celle qui s'était montrée à moi et que j'avais pu juger, apprécier ; celle qui avait torturé mon enfance et pour qui, malgré tout, je me sentais plus de dédain que de colère, n'était que méchante, injuste et cruelle.

Jean de Lys eut un sourire.

— C'était assez ! fit-il tout bas.

— Oui, c'était assez, répondit vivement la jeune marquise, mais l'autre femme qui était en elle et que je n'allais pas tarder à connaître, cette femme-là pouvait aller plus loin encore, pouvait aller jusqu'au crime !...

— Jusqu'au crime !

— Oh ! je n'exagère pas... Vous voyez que je vous parle très froidement et avec beaucoup de calme, dit Blanche. Oui, ma tante, oui, la marquise des Tournelles, dans la haine implacable que je lui inspirais et vous savez maintenant pourquoi ? vous savez pour quel motif ? — était capable de ne reculer devant rien, capable de n'avoir ni remords ni conscience, capable d'aller jusqu'au crime...

— Votre tante ?... la sœur de votre mère ?... cette femme qui avait promis de vous aimer comme son enfant ? dit le jeune homme tout saisi...

— Oui, cette femme n'avait pas d'âme !... s'écria Blanche qui devint soudain toute frémissante... Mais écoutez-moi... Il faut que je vous dise tout... il faut que vous puissiez juger vous-même si je la calomnie...

Puis, la voix plus lente et changeant de ton, la jeune marquise poursuivit :

— Il y a des crimes qu'il est difficile de cacher et qui appellent sur eux un prompt châtiment... Le coupable a beau être très habile et très adroit, il a beau avoir longtemps et longuement prémédité son forfait, il n'a jamais tout prévu et tôt ou tard la main de la justice s'appesantit sur lui...

« Mais il en est d'autres que l'on peut commettre au grand jour et à la face de tous sans que la justice s'émeuve et même sans qu'elle ait le droit de s'émouvoir.

« Monsieur, grâce à ma tante, grâce à M^me^ la marquise des Tournelles, à seize ans j'ai été la victime d'un de ces crimes-là...

Jusqu'à ce moment, c'était avec la plus grande attention que Jean de Lys avait écouté la jeune marquise de Solange, mais on peut dire qu'à présent il épiait et guettait chacune de ses paroles.

Blanche venait de reprendre :

Il y avait à cette époque à Paris un homme que vous n'avez certainement pas connu, même de nom, bien que sa réputation allât très loin...

« Mais je m'empresse de vous dire que cette réputation n'était pas de celles qu'on envie. Cet homme, qui n'était déjà plus tout à fait de première jeunesse, dans les dernières années du dernier règne, avait été un des plus grands débauchés du temps de la Régence.

« Il avait usé sa vie dans les orgies les plus honteuses.

« Immensément riche, très élégant cavalier et ne comptant pas, ne marchandant jamais toutes les fois qu'il s'agissait pour lui de satisfaire un de ses caprices, il était rapidement devenu, en même temps que l'intime ami du Régent, quelque chose comme le roi de la mode...

« Il ne savait plus, il n'aurait pas pu dire le nombre de ses maîtresses.

« Mais ce n'étaient pas seulement les grandes dames qui le tentaient ; ce n'étaient pas seulement pour les courtisanes qu'il faisait les plus incroyables folies...

« Il avait aussi parfois des goûts plus humbles et le désir d'amours plus modestes.. Alors les jeunes femmes de la bourgeoisie ou les jeunes filles du peuple devenaient aussi sa proie...

« Capable de tout, ce grand seigneur, qui se croyait un gentilhomme, se conduisait comme un brigand.

« Une séduction, un enlèvement, un piège ne lui coûtaient guère.

« Cet homme, sur qui d'abord le mépris public était tombé, sentait maintenant peser sur lui une lourde malédiction...

« Mais il n'en avait nul souci, étant né pour le mal.

« Et puis il était brave, très brave même, hardi, audacieux, mais ne l'eût-il pas été qu'aurait-il pu avoir à craindre ?...

« N'était-il pas noble ? n'était-il pas riche ?

« Les maris offensés n'avaient donc qu'à se taire, et les pères dont les filles avaient été violentées et déshonorées par ce misérable qu'à cacher leur honte.

« Et ce n'était pas seulement un libertin, le plus méprisable de tous, mais c'était aussi un joueur...

« Quand ses nuits ne se passaient pas en orgies et en débauches, elles se passaient autour d'un tapis vert...

« Il gagnait des sommes énormes, il en perdait de plus grosses encore, des fortunes...

« Mais il avait pour la chance le même dédain que pour les hommes. Quand elle lui était contraire il ne lui faisait pas même l'honneur de s'en étonner.

« Tout son or parti, il avait joué tout ce qui lui appartenait : ses terres, ses fermes, deux ou trois villages, tous ses domaines, les uns après les autres, enfin jusqu'à son château héréditaire, jusqu'au château où il était né et où ses pères, ses ancêtres, avaient fermé les yeux...

— Vous me parlez d'un monstre, dit doucement Jean de Lys.

— Je vous parle d'un homme que j'ai connu...

— Vous, madame !

— Oui. Laissez-moi finir...

Mais la jeune marquise, qui devait être sous le coup d'une émotion très violente, semblait ne plus pouvoir parler.

Elle passa lentement la main sur son front, puis un douloureux et lourd soupir souleva sa poitrine.

Enfin, brusquement :

« La première fois que je le vis, reprit Blanche, c'était chez le duc de Vergennes... précisément chez le duc de Vergennes de chez qui je revenais l'autre nuit...

— La nuit du guet-apens ?

— Oui. La duchesse de Vergennes aime beaucoup le bruit du monde et l'éclat des fêtes, et chez elle c'est toujours un éblouissement...

« Ma tante m'y avait entraînée... Je dis entraînée, car depuis quelque temps, depuis que je savais de quel prix je payais ces courts instants de plaisir, le vieil hôtel des Tournelles me semblait moins sombre et moins triste, et je ne souhaitais plus que d'y couler mes jours toute seule...

« Je refusai donc.

« Je prétextai une fatigue, un malaise.

« Je dis à la marquise :

— Je vous en prie, dispensez-moi de vous suivre ; je ne me sens réellement pas bien.

« Mais j'avais remarqué que depuis quelques instants, M^me^ des Tournelles me regardait avec des yeux étranges.

« A peine me laissa-t-elle achever.

« Elle venait de me saisir par le bras, puis me secouant très fortement et avec une immense colère :

— « Vous allez me suivre... et me suivre sur-le-champ ! cria-t-elle la voix sourde, mais pleine d'autorité. On a dit autrefois que je vous cachais, mais aujourd'hui, je ne vous cache plus... Je vous répète que vous allez me suivre !...

« Elle était toute blanche. Ses lèvres frémissaient, ses mains tremblaient. Elle me fit peur.

« Je ne pouvais qu'obéir.

« L'hôtel de Vergennes était resplendissant de lumières, et des orchestres invisibles, très doux, emportaient dans leurs ritournelles de nombreux couples de danseurs...

« Nous venions à peine de faire quelques pas et de fendre cette élégante cohue, quand je vis tout à coup ma tante s'arrêter...

« Elle cherchait quelqu'un.

« Mais qui ?

« Ce n'était point son mari... le marquis des Tournelles, ce soir-là, était au jeu du roi... D'ailleurs, s'il eût été chez lui, il n'eût pas manqué de nous accompagner chez M. le duc de Vergennes.

« Alors qui cherchait-elle donc ?

« Et, très étonnée, je me posais cette question pour la dixième fois au moins lorsque, soudain, je la vis sourire...

« Un homme que j'avais déjà entrevu — mais à peine et très vaguement — s'avançait au-devant de nous...

Mais dès que j'eus levé les yeux sur lui, dès que je l'eus regardé, je sentis courir un frisson dans mes veines...

C'était un vieillard de haute taille et de très grande allure. Il avait le teint très pâle, de grands yeux très brillants et un air de souverain mépris.

La main sur son épée il s'inclinait respectueusement et profondément devant nous.

— « Ma nièce ! dit Mme des Tournelles en me montrant.

« Cet homme, dont le regard s'était tout de suite fixé sur moi, ne me quittait plus des yeux.

—« Mlle Blanche de Chandor, ajouta ma tante.

« L'homme alors dit doucemen et toujours en me regardant :

— « Elle est bien belle !... bien belle !...

« Et il ajouta presque aussitôt très gaiement :

— « Je danse encore... Les orchestres préludent... Si mademoiselle veut bien m'accepter pour son cavalier, ce sera pour moi un très grand honneur...

« Puis à voix plus basse et en me tenant sous son regard, il ajouta encore :

— « Et un très grand bonheur...

« J'avais rougi, puis pâli, rougi d'abord de confusion, puis pâli de colère, car sous l'extrême politesse de cet homme, j'avais senti une trop grande assurance qui me froissait, une effronterie qui me révoltait.

«Alors ma tante me le nomma :

— « Monsieur le marquis de Solange. »

A ce nom Jean de Lys avait tressailli.

— Le marquis de Solange ! s'écria-t-il.

— Oui.

— Votre mari?..

— Oui, celui qui devait l'être...

— Cet homme !.. Est-ce possible !..

— Oui.

Et les deux jeunes gens, Blanche souriante, Jean de Lys très pâle, gardèrent le silence.

— Certes, reprit enfin la jeune marquise, je ne connaissais pas encore tout le passé de cet homme, mais ce que j'en savais était cependant suffisant pour que je me sentisse pour lui qu'une profonde aversion et une insurmontable horreur...

« Aussi, comme il me tendait la main, ne puis-je m'empêcher, malgré moi, de reculer...

« Mais un coup d'œil foudroyant, un coup terrible de ma tante m'arrêta.

— « Blanche, me dit-elle les dents serrées, donnez votre main à M. le marquis...

« Et toute tremblante, toute frissonnante je laissai tomber ma main dans la main de M. de Solange...

« Pendant toute cette nuit, qui me parut très longue, cet homme me garda.

« Il ne me fit pas un compliment et ne sembla pas vouloir chercher à me plaire, mais je compris pourtant qu'il mettait une certaine coquetterie à me montrer qu'il était un brillant causeur et qu'il avait beaucoup d'esprit...

« Le lendemain je dormis mal ou plutôt je ne dormis pas.

« J'avais le cœur oppressé, de tristes pressentiments m'assombrissaient, et depuis le matin où j'avais reçu le dernier baiser de mon père, depuis la nuit à jamais inou-

bliable où j'avais senti passer sur mes lèvres le dernier souffle, le dernier soupir de ma mère, jamais je n'avais encore éprouvé une aussi profonde angoisse.

« Car j'avais beau ne pas vouloir le croire, il était évident qu'entre la marquise des Tournelles et le marquis de Solange quelque chose devait se tramer contre moi...

« N'avais-je pas surpris, en arrivant chez M. de Vergennes, le regard de ma tante qui semblait chercher quelqu'un dans la foule qui l'entourait ?

« N'avais-je pas vu le marquis accourir aussitôt comme si elle lui faisait un appel.

« Enfin n'avais-je pas été toute la nuit la prisonnière de cet homme ?

« Et tout à coup je compris... et je tremblai !

« Cet homme qui était ruiné, cet homme qui, depuis longtemps, n'avait plus une parcelle de son patrimoine, devait convoiter ma dot...

« Et ce devait être entre Mme des Tournelles et lui un accord secret.

« Elle rêvait de m'enchaîner, moi, jeune fille, à ce vieillard sans honneur !.. Elle préméditait, par haine de ma jeunesse, de ma beauté et de ma fortune, de me voler mon avenir, mon bonheur, ma vie !..

« Oui, c'était là le crime odieux qu'elle voulait commettre, le crime abominable dont la seule pensée aurait dû la faire reculer d'horreur.

« Et pleine de terreur, folle d'épouvante, je me mis à pleurer et à sangloter.

« Toute cette journée-là, je ne pus entendre le moindre bruit sans tressaillir et devenir pâle...

« — C'est lui ! me disais-je, c'est le marquis de Solange !...

« Mais non, ce n'était pas lui...

« Et comme quelques jours déjà s'étaient écoulés sans qu'il se fût présenté à l'hôtel des Tournelles, je finis par recouvrer mon sang-froid et même par sourire de mes terreurs.

— Etais-je enfant ! pensais-je. Est-ce qu'une pareille union serait possible ? — est-ce que mon mariage avec ce vieillard, avec cet homme qui serait l'aîné de mon père, ne serait pas une chose monstrueuse et inouïe !... Non, non, j'étais folle !... Si grands que soient les torts que ma tante a pu avoir envers moi, cette fois je l'ai méconnue et calomniée...

« Mais je m'étais rassurée trop tôt.

« Un soir le marquis des Tournelles me fit appeler

« Nous étions seuls.

« Le masque froid de mon oncle avait quelque chose de solennel qui m'impressionna vivement.

« — Blanche, me dit-il, j'ai une grande nouvelle à vous apprendre...

« — Une grande nouvelle ? balbutiai-je.

« — Quelqu'un m'a demandé votre main.

« Un éclair me passa devant les yeux et je chancelai.

— Le marquis de Solange, ajouta-t-il.

« Il n'aurait pas eu besoin de le nommer, j'avais déjà deviné.

— « C'est une alliance dont vous pouvez être fière et qui honorera notre famille, reprit lentement mon oncle. Le marquis de Solange n'est pas riche, mais il porte un très grand nom... Le marquis...

— « Est un misérable! m'écriai-je... Le marquis veut redorer son blason avec ma fortune!... Le marquis veut retrouver avec ma dot les millions qu'il a ignominieusement gaspillés en débauches et en orgies!... Le marquis est un être méprisable et méprisé... Je m'appelle Blanche de Chandor... J'appartiens à une maison qui n'a jamais su ce que c'était que rougir et qui a derrière elle des siècles de loyauté et d'honneur... Cet honneur c'est moi qui en suis aujourd'hui la gardienne et qui en ai le dépôt sacré... Je n'épouserai jamais cet homme!... je ne consentirai jamais à m'avilir en devenant la marquise de Solange!... »

La jeune femme était en ce moment si belle que Jean de Lys eut un frisson d'admiration.

— J'aurais voulu rester maîtresse de moi-même et ne répondre que par un dédaigneux refus, mais je n'en avais pas eu la force, reprit Blanche.

« Mon indignation avait été plus forte que ma volonté...

« Et mon oncle, le marquis de Tournelles, me regardait.

« Il était visible que ma violente résistance, à laquelle il ne s'attendait guère, lui causait un profond étonnement.

« Dailleurs, comment aurait-il pu s'attendre à cette soudaine révolte?

« N'avait-on pas pu me maîtriser sans que jamais il m'échappât une plainte?

« N'avais-je pas tout enduré et tout subi sans laisser échapper un seul cri de colère?

« N'était-on pas habitué à trouver en moi un être passif, un être sans défense, qu'on pouvait lâchement torturer à plaisir?

« Aussi combien je comprenais la surprise et la stupéfaction du marquis des Tournelles.

« Très pâle, les lèvres pincées, les bras croisés, la tête rejetée en arrière, il me regardait comme pour m'intimider.

— « Que venez-vous donc de dire? fit-il après un long silence. Qu'est-ce que j'ai cru entendre?... Vous n'épouserez jamais le marquis de Solange?...

« Et son regard, où il mettait toute son énergie et toute sa volonté, restait toujours fixé sur le mien.

« Il pensait peut-être:

— « Elle va courber la tête... Elle ne saura se défendre que par des larmes...

« Mais il dut s'apercevoir bien vite qu'il s'était trompé.

— « Non, jamais, répétai-je froidement, jamais je ne serai la femme de cet homme.

— « C'est ce que nous verrons! se borna-t-il à répondre. Et il sortit.

« Mais je prévoyais bien que tout n'était pas fini et que j'aurais d'autres assauts, d'autres luttes à soutenir.

« Et je ne m'étais pas trompée.

« Une heure ne s'était pas encore écoulée que j'entendis frapper doucement à la porte de ma chambre où je m'étais réfugiée.

« Cette fois, j'allais avoir à me défendre contre ma tante.

« Mais dès que je levai les yeux sur elle, j'eus peine à la reconnaître...

« N'étais-je pas le jouet d'une hallucination ou d'un rêve?

« Cette femme que je voyais et qui s'avançait vers moi, était-elle bien la marquise des Tournelles?...

« Son visage, si fermé et si sur toujours, ne respirait en ce moment que la bienveillance et la bonté. Son regard, qui semblait toujours exprimer une menace, était d'une douceur extrême. Enfin, chose étrange, chose incroyable pour moi, elle me souriait, et son sourire était plein d'une si grande tendresse que pendant une minute je faillis m'y laisser prendre.

« — Embrasse-moi, Blanche ! me dit-elle avec émotion.

« Et elle ne me laissa pas le temps de lui répondre. Elle venait déjà de fermer ses bras autour de moi. Elle m'étreignait avec force contre son cœur et je sentais ses lèvres se poser lentement sur mon front.

« Oh ! vous pouvez me croire, ajouta vivement Blanche, j'étais prête sur un mot, sur un geste d'elle à oublier tout le mal qu'elle m'avait fait...

« Mais ses gestes, malgré tout, étaient faux, mais sa voix n'était pas sincère, et je voyais bien, j'étais bien forcée de voir que cette femme était encore plus dangereuse que je n'aurais pu le croire et qu'elle ne jouait en ce moment qu'une répugnante comedie.

« Elle a mis un masque, mais elle reste la même, me dis-je. Méfie-toi, Blanche !... prends garde à toi !...

« Elle avait gardé mes mains dans les siennes. Elles venait de s'asseoir. J'étais tout près d'elle. Elle avait été tendre. A présent elle devenait triste.

« Elle parlait avec des larmes dans la voix :

« — Vous avez vu votre oncle, Blanche ?

« — Oui, ma tante.

« — Il vous a fait connaître la démarche du marquis de S lange qui serait très heureux de devenir votre époux ?...

« — Oui, ma tante.

« — Pourquoi montrez-vous donc tant d'aversion pour le marquis ?... Que vous a-t-on raconté sur son compte ?...

« — La vérité.

« — Non, des calomnies... Monsieur de Solange n'est pas aussi noir qu'on le fait..

« Et comme elle voyait courir sur mes lèvres un sourire incrédule, elle jouta vivement, mais toujours avec une très grande douceur :

« — Ma chère enfant, vous n'avez pas encore une assez grande expérience de la vie pour avoir le droit de vous montrer aussi sévère... Je sais bien, ajouta-telle, que le marquis de Solange a eu une jeunesse un peu orageuse... Mais il n'a fait que vivre comme vivaient les jeunes gentilshommes de son tem s. Et puis, entre nous, ne seriez-vous pas un peu ridicule de lui demander compte de ses fredaines passées ?... Quant à son patrimoine qu'on l'accuse d'avoir gaspillé, il a eu tort sans doute, mais enfin, c'était son bien, sa fortune, un héritage qui lui appartenait. Vous voyez donc bien que cet homme n'est pas aussi avili et aussi déshonoré que vous semblez le croire...

— Cet homme est un vieillard et je n'ai que seize ans, me bornai-je à répondre pour couper court à toute discussion.

« Mais ma tante avait souri.

« Puis la voix très douce et avec un accent maternel :

— Oui, voilà surtout ce qui vous éloigne de lui et vous donne à réfléchir, dit-elle

Blanche de Solange.

Comme toutes les jeunes filles vous êtes romanesque et sentimentale... Comme toutes les jeunes filles, vous ne connaissez rien des réalités de la vie et vous vous bercez de brillantes illusions et de trompeuses chimères...

« Oh! je ne vous blâme pas. Toutes les femmes à votre âge ont été ainsi... Toutes ont vécu dans le rêve, dans l'idéal, dans l'impossible... Mais ce n'est là que l'ivresse d'un moment, que le songe d'une heure... L'ivresse éteinte, le songe évanoui, on se retrouve tout à coup déçue, brisée, meurtrie, et je ne veux pas vous dire tout ce que l'on souffre...

« Non, soyez plus sage, Blanche... Épousez le marquis de Solange... C'est un vieillard et vous êtes toute jeune, presque une enfant... c'est vrai. Mais ce vieillard a gardé toute la verdeur, toute la belle prestance de sa jeunesse, et ce n'est pas un de

ces vieux gentilshommes ridicules qui font sourire. On ne sourit pas du marquis de Solange... Ce serait imprudent et téméraire. Epousez-le, Blanche, épousez-le !... Un mari plus jeune pourrait peut-être vous aimer moins longtemps ; un mari plus jeune vous donnerait peut-être moins de garanties de bonheur...

« Elle aurait pu parler longtemps encore sans m'ébranler ni me convaincre.

« Elle s'en aperçut, car son visage, pendant une seconde, redevint méchant et dur.

« Mais elle se remit vite, puis devenant encore plus pressante :

« — Blanche, c'est au nom de ma sœur dont vous étiez l'enfant adorée ; c'est au nom de votre mère à qui j'ai fait la promesse de vous aimer comme je vous aime que je vous parle, s'écria-t-elle. Blanche, voulez-vous me croire ?... Blanche voulez-vous m'obéir ?

« — Non ! répondis-je sèchement.

« L'œil de la marquise des Tournelles flamboya.

« Son masque tomba.

« D'un bond elle était debout et le regard qu'elle fixait sur moi semblait me défier.

« Mais mes yeux ne se baissèrent pas devant les siens et pendant quelques secondes nous demeurâmes en face l'une de l'autre, muettes, mais très pâles et le cœur plein de colère.

« J'aurais voulu me contenir, mais ce fut plus fort que moi. Brusquement mon indignation éclata.

« — Vous parliez de ma mère ! m'écriai-je. Ah ! n'en parlez jamais !... Si elle savait combien vous l'avez trompée, si elle savait tout ce que son enfant a souffert grâ à vous, elle vous maudirait !...

« La marquise des Tournelles était devenue livide, mais elle ne répliqua point.

« Elle se contenta de hausser les épaules et d'avoir un sourire ironique.

« — Oh ! je sais que vous ne m'aimez guère, fit-elle. Je sais que vous m'avez toujours traitée en ennemi... Mais soit. Brisons là... Seulement je dois vous prévenir que je veux ce mariage, que je le veux absolument, et que je suis bien résolue à ne tenir aucun compte de vos caprices...

« — Je vous gêne donc bien ? lui dis-je.

« Ces mots furent comme un soufflet pour elle. Elle n'était plus seulement livide, mais défaite, et pendant un instant je pus croire qu'elle allait se jeter sur moi.

« — Qu'entendez-vous par là ? s'écria-t-elle. Expliquez-vous !... Je le veux !... En quoi me gênez-vous ?...

« — Je ne devrais vous gêner en rien, répondis-je très calme, mais je vous gêne en tout parce que, malgré votre âge, vous avez encore des prétentions ridicules.

« Elle resta suffoquée, pétrifiée.

« — Je vous jalouse, n'est-ce pas, voilà ce que vous voulez dire ? ricana-t-elle.

« — Oui, madame.

« — Votre jeunesse me porte ombrage ?

« — Peut-être !

« — Et je me venge d'être moins jeune et moins belle que vous ?

« — C'est vrai !

« — Oui, voilà ce que l'on me reproche, — oui, voilà ce que vous avez fait croire, dit-elle la voix rauque. Oh ! vous êtes une petite misérable... une nature perverse que l'on ne connaît pas...

« — Vous, madame, on vous connaît, répliquai-je.

« — C'est assez !... Je vous donne huit jours ! s'écria-t-elle.

« — Pourquoi faire ?

« — Huit jours pour dire oui !... huit jours pour accepter le marquis de Solange !..

« — Et si je refuse ?

« Elle eut un éclat de rire terrible.

« — Si vous refusez ?...

« — Oui ?

« — Je vous plaindrais !

« — Des menaces ?

« — Un avertissement.

« En marchant sur moi la tête haute et l'air menaçant, elle ajouta :

« — Si vous refusez, c'est le couvent !... choisissez !...

« Puis elle disparut. »

XII

LE COUVENT DES SAINTS-ANGES

La jeune marquise venait encore une fois de se taire et Jean de Lys, de son côté, réfléchissait.

Le sombre récit que venait de lui faire la jeune femme réveillait son âme généreuse et autant il plaignait celle-ci, autant il éprouvait pour la marquise des Tournelles, qui avait été son bourreau, une aversion profonde, une haine violente.

Mais il y avait une chose qui étonnait étrangement le jeune homme.

Comment se faisait-il qu'il eût été adressé à cette femme par son bienfaiteur, par le comte de Villepreux ?

Le comte, c'est-à-dire la probité la plus haute, l'honneur incarné, en rapports d'amitié avec la marquise des Tournelles, avec cette créature qui était un monstre !

— Elle était adroite, habile, pleine d'hypocrisie, se dit Jean de Lys. Le comte aura été sa dupe...

Mais si le jeune homme était indigné des révélations de Blanche, il n'était cependant pas encore au bout de ses surprises.

Il restait à la jeune marquise à lui raconter les moments les plus douloureux et plus terribles de sa vie.

Ce fut donc d'une voix très douce qu'elle reprit l'histoire de son martyre.

« — Cette dernière menace de ma tante, dit-elle, m'avait fait frémir... Il y a de cela quatre ans, bientôt cinq, et pourtant je me souviens encore de l'effroyable épouvante qui me saisit...

« Le couvent !

« Elle aurait dit la « prison » que je n'aurais pas été plus tremblante.

« Mais pouvais-je céder ?

« Mais pouvais-je fouler aux pieds ma fierté et mon orgueil ?

« Mais pouvais-je abdiquer, surtout sous le coup de semblables menaces, ma liberté, mon droit, mon indépendance ?

« Non, c'eût été une lâcheté, une honte dont je serais morte...

« Et puis, trop indulgente encore pour mes bourreaux, j'étais assez naïve et assez aveugle pour me dire :

« — Ils ont voulu te faire peur, t'effrayer, t'acculer à ce mariage odieux... Mais te jeter dans un couvent, c'est-à-dire dans une tombe... mais te séquestrer et te faire disparaître du monde... Oh ! non, c'est impossible !... oh ! non, ils ne l'oseront pas !...

« Et ils l'osèrent ! »

Une flamme venait de briller dans le regard de Jean de Lys.

« — Oui, ils l'osèrent !... oui, ils eurent le courage de cette infamie ! continua vivement Blanche la voix vibrante.

« Oh ! je n'aurais jamais dû oublier, je n'aurais jamais dû pardonner, je suis trop faible, trop lâche !...

« Je vois encore cette scène horrible et monstrueuse... Je les vois encore se jeter et se ruer sur moi... »

La jeune marquise s'était arrêtée net.

Elle ne pouvait plus parler. Des larmes l'aveuglaient.

Puis, enfin, se raidissant et avec des sanglots étouffé

« — C'était au milieu de la nuit du huitième jour, reprit-elle, du jour où je devais dire oui... du jour où je devais accepter pour époux le marquis de Solange...

« La marquise des Tournelles, que je n'avais pas revue et qui avait semblé m'éviter depuis sa menace, était venue à la nuit tombante me sommer une dernière fois de me rendre.

« Mais elle n'était pas venue seule. Son mari, son complice l'accompagnait.

« Ce fut lui qui parla.

« Il ne dit qu'un mot :

« — Votre tante vous a fait connaître notre volonté... Avez-vous réfléchi ?... Obéirez-vous ?

« Mais il avait à peine achevé que je venais déjà de lui répondre.

« — Non, dis-je avec énergie, car personne n'a le droit de disposer de ma vie... car moi seule suis maîtresse de choisir ma destinée...

« — C'est bien ! fit-il.

« Puis il sorti, tandis que ma tante, qui venait de se retourner, ricanait tout bas.

« Ai-je besoin de vous dire que toutes mes terreurs m'avaient reprise ?

« Aussi était-il déjà très tard que j'étais encore debout.

« Certes, je n'allais pas jusqu'à croire qu'on pourrait se jeter sur moi et me faire violence, mais j'étais toute fébrile, toute nerveuse, et je me demandais avec angoisse ce qui m'attendait le lendemain.

« Et cependant — était-ce un pressentiment ? — je ne pouvais m'empêcher d'épier, de guetter...

« Aucun bruit dans le vieil hôtel des Tournelles.

« Tout le monde devait dormir.

« Aucun bruit non plus au dehors.

« Je venais de regarder l'heure...

« Il était un peu plus de minuit.

« Et maintenant plongée dans un grand fauteuil et les paupières un peu lourdes, je songeais, je réfléchissais toujours.

« Je me disais que ma porte qui n'avait pas de verrou pouvait s'ouvrir facilement, mais ce qui me rassurait presque complètement c'est que j'étais de plus en plus convaincue que le marquis et la marquise des Tournelles ne voudraient pas s'exposer au scandale d'un enlèvement de vive force.

« — Ils me tendront quelque piège, quelque guet-apens, pensais-je. Il s'agira de le comprendre et de ne pas y tomber...

« Et lentement, doucement, je m'étais assoupie.

« Je songeais encore.

« Je me demandais si je ne trouverais pas dans une maison amie un asile, un abri plus sûr...

« Mais c'était là une vaine espérance, un projet irréalisable.

« D'abord je ne connaissais personne, mais en supposant même qu'une autre demeure que l'hôtel des Tournelles se fût ouverte pour moi, aurais-je pu profiter de son hospitalité?

« Le marquis et la marquise n'étaient-ils pas mes seuls parents, mes tuteurs, et ne pouvaient-ils pas me contraindre à vivre sous le même toit qu'eux jusqu'à mon mariage ou jusqu'à ma majorité?

« Donc, pas d'illusion possible. J'étais leur proie, leur chose. Ils pouvaient même ne jeter dans un couvent sans que j'eusse le moyen de me défendre.

« Et, malgré tout, le sommeil me gagnait, m'accablait de plus en plus...

« Je finis par perdre connaissance.

« Soudain, je sursautai...

« Je n'étais plus seule...

« Des hommes venaient d'entrer dans ma chambre... des gens de M. des Tournelles, et derrière eux le marquis, la marquise dont le visage s'illuminait d'un sourire de triomphe.

« — Faites! dit mon oncle.

« Et les valets se ruèrent sur moi... Je voulus me défendre, et je criai, j'appelai :

« — Bâillonnez-la! dit la marquise.

« Et l'on m'emporta évanouie, morte... »

— Les misérables ! s'écria malgré lui Jean de Lys.

Mais Blanche restait pensive, tous les traits légèrement contractés et la face très sombre.

« — Oui, on m'emportait, on m'enlevait, reprit-elle avec un pâle sourire. Quand je revins à moi — après combien de temps? je ne pourrais le dire — j'étais bien loin de l'hotel des Tournelles, bien loin de Paris, dans la banlieue, dans un désert...

« Là s'élève une grande maison que j'avais entrevue deux ou trois fois et dont le seul aspect m'avait fait frémir.

« Avec ses hautes murailles épaisses et noires, ses portes basses et ses fenêtres étroites et grillées, elle ressemble à une prison...

« C'est un couvent.

« On l'appelle le couvent des Saints-Anges. J'étais là.

« L'aube naissante, grise et terne encore, éclairait faiblement ma cellule, je devrais dire mon cachot.

« Toute tremblante, toute saisie, je venais de jeter un coup d'œil autour de moi...

« Mais, brusquement, je fermai les yeux.

« Deux choses venaient de m'apparaître, deux choses qui m'effrayaient, m'épouvantaient : c'était d'abord, au pied de mon lit, si l'on peut appeler un lit le grabat sur lequel on m'avait jetée — un Christ avec ses plaies sanglantes et sa face de cadavre, un Christ énorme qui de ses deux bras étendus couvrait presque la moitié de la muraille ; puis c'étaient ensuite, percés dans la porte, cinq ou six trous assez petits, mais à travers lesquels, j'en étais sûre, des regards brillaient comme si, caché là derrière cette porte, quelqu'un m'épiait et m'espionnait.

« Et comme brisée, désespérée, anéantie, je pleurais silencieusement, soudain je tressaillis de nouveau.

« Dans le profond et solennel silence du couvent, une cloche venait de retentir, lentement et doucement d'abord, puis, tout à coup, avec des sons plus rapides et plus impérieux.

« La cloche se tut, et ses dernières vibrations tremblaient encore dans l'air, quand des voix de femmes éclatèrent.

« C'était un chœur lugubre, une psalmodie presque funèbre, une sorte de plainte qui ajoutait encore à mes angoisses...

« Ce cantique désolé, cette prière qui ressemblait à un chant de mort ne dura que quelques minutes.

« Puis le couvent retomba à une paix immense, à un grand silence que rien ne troublait.

« Oh ! oui, c'était bien là ma tombe... Nul écho du monde ne devait y arriver... J'y étouffais déjà et je me disais que je ne pourrais jamais me sentir murée là sans mourir au bout de quelques jours ou devenir folle.

« Tout à coup je dressai la tête.

« Un bruit venait de se faire entendre tout près de ma cellule, une seconde s'écoula, puis la porte s'ouvrit.

« Immobile sur le seuil, une religieuse venait d'apparaître.

« Elle était jeune, très belle, d'une rare distinction, et sur son visage d'une extrême pâleur et dans son regard qui venait de s'arrêter sur moi, il me semblait lire une incurable tristesse qu'elle n'avait pu vaincre encore et qu'elle cachait mal.

— Mademoiselle, me dit-elle de sa voix très douce, madame la Supérieure va venir vous rendre visite dans quelques instants. Veuillez vous préparer à la recevoir.

« Et quand elle sortit, son regard, qui s'était encore fixé sur le mien, parut me plaindre.

« Je fus vite debout, mais vous dire à quel trouble et à quelle émotion j'étais en proie, je ne le pourrais pas...

« Je n'avais jamais vu la Supérieure du couvent des Saint-Anges, mais je la connaissais beaucoup de réputation.

« On disait que c'était une femme très dure, très intolérante et dont la piété allait jusqu'au fanatisme. La règle de son ordre était très sévère, mais elle y ajoutait encore des pratiques barbares et inutiles, et l'on disait aussi que pour ses religieuses, qui toutes tremblaient devant elle, elle était plutôt un tourmenteur qu'une mère.

« J'ai toujours été très fière, et ma fierté doublait à ce moment-là mon énergie et ma résolution.

« Mais cependant je ne pus m'empêcher de frémir quand je sentis s'entre-bâiller doucement la porte de ma cellule.

« Je me retournai.

« La Supérieure était devant moi.

« C'était une femme d'une cinquantaine d'années dont le front, sous son long voile noir, avait la blancheur d'un cierge. Très grande, très maigre, elle avait les lèvres minces, le nez long et recourbé comme le bec d'un oiseau de proie, et sous d'épais sourcils d'un noir de jais, de petits yeux gris dont le regard était impérieux et menaçant.

« Pourtant elle m'aborda avec un sourire.

— Je crois que je vous fais un peu peur, me dit-elle. Rassurez-vous, mon enfant. Je viens vers vous en amie et pour vous donner de bons conseils...

« Elle venait vers moi en amie, mais il y avait dans son attitude, dans son regard et dans son accent, une hypocrisie qui ne m'échappa pas.

« Ma cellule, dont les quatre murs étaient blanchis à la chaux, je n'ai pas besoin de vous le dire, était presque nue, presque vide. Tout son mobilier se composait d'un pauvre lit sur lequel on m'avait jetée, et d'un escabeau de bois.

« La Supérieure, dès les premiers mots qu'elle avait prononcés, m'avait pris les mains.

« Alors, toujours les gardant dans les miennes, les serrant presque affectueusement lentement elle s'assit.

« Puis elle eut un sourire qui voulait être gracieux.

— Je vous regarde, me dit-elle, mais il paraît que vous êtes plus entêtée que vous n'en avez l'air...

« Et comme je n'avais pas encore dit une seule parole :

— Il ne faut pas avoir mauvais caractère, ajouta-t-elle. Il faut avoir confiance en ceux qui vous aiment...

« Alors, j'eus un sourire amer, un sourire qui dut lui faire connaître toute ma pensée :

— Je n'ai personne qui m'aime, madame, personne qui s'intéresse à moi... Non seulement je suis orpheline, mais encore je suis bien seule au monde...

— Personne ne vous aime ?

— Non, madame.

— Vous êtes seule au monde ?

— C'est la vérité.

— Vous êtes folle !

« Et la Supérieure, en prononçant ces derniers mots, avait été si brutale, que je ne pus m'empêcher de tressaillir.

« Elle s'aperçut probablement de ce qui se passait en moi, car elle se radoucit aussi tôt, la voix plus doucereuse, plus mielleuse :

— Oui, vous avez été beaucoup éprouvée, dit-elle. Vous avez eu de grands chagrins, de profondes douleurs... C'est Dieu qui l'a voulu... Mais peut-être devriez-vous réfléchir un peu avant de vous plaindre.

« Je n'avais pu m'empêcher de la regarder avec stupéfaction.

— Réfléchir ? fis-je vivement.

— Eh ! sans doute.

— Je ne vous comprends pas, madame.

— Vous êtes orpheline, mais combien d'orphelins sont encore plus malheureux que vous !...

— Je ne le crois pas.

— Vous pouvez le croire... Tous n'ont pas la chance d'avoir un oncle et une tante comme M. et Mme des Tournelles...

— C'est une chance qu'ils ne m'envieraient pas, répondis-je avec un sourire ironique.

La Supérieure avait froncé les sourcils.

« — Je connais madame la marquise depuis longtemps... depuis très longtemps, dit-elle la voix brève, et je le sais incapable de commettre une injustice envers n'importe qui et à plus forte raison envers vous...

« — La marquise est une misérable ! m'écriai-je.

« — Ah ! prenez garde !

« — Oh ! oui, une misérable !.. Elle veut me voler mon bonheur, me voler ma vie ...

« — Encore une fois, vous êtes folle, interrompit sèchement la supérieure. Voyons rentrez donc un peu en vous-même et pesez donc vos paroles... Une misérable !.. Cela, est vite dit... Mais votre tante ne mériterait que vous la traitiez ainsi que si elle pouvait avoir une arrière-pensée... Or, quelle arrière-pensée aurait-elle ?.. Pourquoi vous sacrifierait-elle ?...

« J'aurais eu bien des choses à répondre, mais je savais que cette femme devait être prévenue contre moi, que je me heurterais contre un parti pris, et je crus qu'il était de ma dignité de garder le silence.

— Vous ne répondez pas, fit la supérieure avec un petit sourire de triomphe. C'est qu'en effet vous n'auriez aucune bonne raison à donner, aucune preuve à fournir pour justifier le jugement téméraire qui vous portez sur cette digne femme.

« La marquise des Tournelles capable de vous voler votre bonheur, de vous voler votre vie !...

« Est-il possible que vous ayez pu avoir une semblable pensée et prononcer de telles paroles !

« Vous êtes donc une ingrate ?... c'est donc en la méconnaissant que vous la récompensez de toute la tendresse dont elle vous a entourée et de tous les soins qu'elle a eus pour vous ?

« J'étais déjà bien pâle, je le sentais, mais je dus pâlir encore davantage, continua

Ils échangeaient un dernier regard.

Blanche. Les soins, la tendresse de cette marâtre!... On osait en parler!... On m'accusait d'ingratitude, moi qui lui avais donné une affection qu'elle ne m'avait jamais rendue, moi qui avais toujours été sa victime!

« Je fus sur le point d'éclater.

« Je fus sur le point de tout raconter, de faire l'histoire de mon long martyre dans cette maison.

« Mais, d'abord, je ne voulais pas pleurer, et je sentais déjà que des larmes me montaient aux yeux, je sentais déjà que mon cœur faiblissait, se brisait de plus en plus.

« Et puis cette religieuse, cette femme que j'avais en face de moi n'était pas un juge, mais une ennemie... Comment aurais-je pu la convaincre?... Comment aurais-je pu

me la rendre favorable et la gagner à ma cause ?... C'était impossible... Il valait mieux me taire.

« La supérieure, qui avait encore souri d'un air triomphant, reprit plus lentement et plus sévèrement :

« — Je comprends votre confusion et votre embarras... Vous reconnaissez maintenant que vous eu tort ?... Vous épouserez le marquis de Solange ?...

« Je ne lui répondis que d'un mot, mais ce mot fut prononcé avec un tel accent que je la vis tressaillir :

« — Jamais, madame!

« — Jamais!?

« — Jamais !...

« Elle venait de me repousser. Elle me regardait. Son visage me fit peur.

« Puis, la tête baissée, elle garda le silence.

« Enfin relevant le front et appuyant avec menace sur chacune de ses paroles :

« — Vous êtes une nature rebelle, reprit-elle la voix sourde, mais je dois, dans votre intérêt, vous instruire des conséquences que votre révolte pourrait avoir...

« — Oh ! je m'attends à tout ! répliquai-je dédaigneusement.

« — A tout, c'est beaucoup dire, fit-elle avec un sourire encore plus menaçant. Vous oubliez d'abord que vous n'avez pas encore l'âge d'avoir une volonté...

« — On me le fait bien voir, répondis-je.

— Vous n'avez que seize ans et tant que vous serez mineure, M. et M^me^ des Tournelles pourront disposer de vous...

« — Me martyriser encore... Oui, je comprends...

« — Vous dompter ! s'écria vivement la supérieure avec un éclair dans le regard.

« Elle venait de se lever d'un bond. D'un geste brutal elle me montrait la porte.

« — On ne sort pas facilement d'ici, sachez-le bien ! dit-elle.

« — Oh ! j'ai de la patience, répondis-je. J'attendrai.

« — C'est ce que nous verrons.

« Et sur ces mots, cette religieuse, qui m'avait fait l'effet d'un bourreau, disparut.

« J'avais fait bonne contenance, poursuivit la jeune marquise, mais je vous avoue que j'étais à bout de force et de courage.

« Aussi, à peine étais-je seule que j'éclatai en sanglots.

« La cloche du couvent s'était remise à tinter, et cette sonnerie très lente, très douce, presque lugubre, ajoutait à mon immense tristesse.

« Il me semblait qu'elle sonnait le glas de quelqu'un, le mien, car n'était-ce pas moi qu'on enterrait là toute vivante ?

« Pourtant j'avais fini par me calmer, m'apaiser un peu.

« Je réfléchissais, je cherchais à y voir plus clair dans l'horrible situation qui m'était faite.

« Oh ! je n'avais pas l'espoir de lasser le marquis et la marquise des Tournelles, la marquise surtout... Peut-être mon oncle aurait-il pu céder plutôt par indifférence que par bonté, mais je savais bien que sa femme était inexorable et sans pitié...

« Non, s'il me restait encore une lueur d'espérance, c'était celle-ci : trouver le moyen qu'au dehors quelqu'un s'occupât de moi, prît à cœur ma délivrance...

« Mais qui trouver? à qui m'adresser ?

« Le marquis des Tournelles était très bien en cour, il passait pour exercer une certaine influence sur l'esprit du roi, et dans ce monde de courtisans sans cœur pas un n'eût voulu s'exposer à s'attirer sa rancune...

« Cependant je fouillais dans ma mémoire, je cherchais des noms...

« Mais une autre réflexion me vint.

« En admettant même que quelqu'un eût voulu prendre ma défense, comment aurais-je pu le faire prévenir?

« N'étais-je pas prisonnière ?

« Ne savais-je pas que toutes les lettres que j'écrirais seraient interceptées?

« Il m'aurait donc absolument fallu essayer d'intéresser à mon sort une religieuse et compter sur sa complicité.

« Mais ici encore deux pensées m'arrêtaient.

« La première, c'est que je pouvais être trahie, dénoncée, et alors ma situation ne devenait-elle pas pire et n'avais-je pas tout à craindre, tout à redouter des misérables qui me tenaient dans leurs mains?

« La seconde, c'est que si je trouvais une religieuse assez compatissante pour m'aider à sortir de cet enfer, sa courageuse intervention pouvait être découverte, et alors n'allais-je pas la perdre avec moi et attirer sur elle le courroux impitoyable et le terrible ressentiment de la supérieure?

« J'avais eu quelques secondes d'espoir, mais je ne tardai pas à retomber plus abattue et plus anéantie que jamais.

« Et j'étais dans un découragement si profond, dans une prostration si complète que ce ne fut que le surlendemain — et lorsque je faillis m'évanouir d'inanition — que je me rappelai que depuis mon enlèvement je n'avais pas mangé.

« Mais alors on s'occupait déjà des moyens de me « dompter », comme avait dit la supérieure.

« Chaque matin celle-ci entr'ouvrait la porte de ma cellule.

« Raide dans sa robe noire, les sourcils froncés et son œil mauvais fixé sur moi, elle ne faisait pas un pas et restait immobile sur le seuil.

« — Épouserez-vous le marquis de Solange?

« — Non !

« Pas un mot de plus.

« Elle sortait.

« Mais il s'écoula très peu de temps sans que j'eusse de ses nouvelles.

« D'abord elle s'était contentée de me tenir là, entre les quatre murs de ma cellule, comme un mort entre les quatre planches de sa bière.

« Puis, au bout de quelques jours on avait essayé de me réduire par la famine : un peu de pain et un peu d'eau, et c'était assez, et c'était tout.

« Puis on m'avait enlevé mes vêtements et un matin en me réveillant je n'avais plus trouvé sur l'escabeau au pied de mon lit que des habits de religieuse, mais des habits si sordides et si répugnants qu'en présence de cette nouvelle aggravation de torture j'oubliai tout le reste.

« Et chaque matin toujours la même question :

« — Epouserez-vous le marquis de Solange ?

« Et toujours la même réponse faite avec une énergie farouche :

« — Non ! jamais !... jamais !...

« Alors les supplices continuèrent.

« On m'avait privée de soleil et de grand air, on m'avait condamnée au jeûne et réduite à porter des vêtements dont le seul souvenir me remplit encore de dégoût, ce n'était pas suffisant. Il fallait trouver encore autre chose, il fallait me « dompter ».

« Un matin la supérieure entra.

« Je m'attendais à sa sommation habituelle, mais non, elle ne me dit pas un mot, pas une parole.

« Seulement elle se retourna et fit un signe bref.

« Deux religieuses parurent, deux femmes dont le visage était si froid et le regard si sombre que leur seul aspect me glaça.

« C'étaient, paraît-il, les deux aides de ce bourreau.

« L'une de ces deux femmes portait d'énormes ciseaux, l'autre une corde.

« La supérieure venait de me désigner du doigt.

« — Coupez-lui les cheveux ! dit-elle.

« Je vous avoue que j'eus un cri, un cri de douleur autant que d'indignation, et que je reculai.

« — Si elle résiste, ajouta la supérieure, attachez-la !

« Et d'un regard foudroyant elle m'ordonnait de m'asseoir.

« Que pouvais-je faire ?

« J'obéis.

« Les ciseaux grinçaient, mes cheveux tombaient en lourdes masses à mes pieds tandis que je me sentais trembler de colère et de honte.

« Quand je restai seule, je fus debout d'un bond. Je devais avoir l'air d'une folle. Je pleurais, je criais... Puis, brusquement, j'eus le vertige... Le sol tournait, tournait... une pluie d'étincelles m'aveuglait... je grelottais... et d'un coup je tombai la face sur les dalles, ensanglantée, évanouie... »

En ce moment on n'aurait plus reconnu Jean de Lys. Son front s'assombrissait de plus en plus à mesure que Blanche parlait et son regard, toujours si doux, étincelait de colère. Oh ! comme il aurait voulu être arrivé à temps et avoir pu tenir au bout de son épée ces deux misérables : le marquis des Tournelles et le marquis de Solange !

La jeune marquise ne s'était tue que quelques secondes.

Elle reprit :

« On a dans les couvents, et l'on avait surtout au couvent des Saints-Anges, l'imagination fertile pour le mal.

« J'avais déjà beaucoup souffert, mais je n'étais cependant pas au bout de mes épreuves.

« On m'avait déjà privée de nourriture, on me priva de lumière.

« La fenêtre de ma cellule n'était qu'une fenêtre de cachot avec de gros barreaux de fer qui lui donnaient un air sinistre.

« Mais je pouvais encore, malgré tout, voir un peu de ciel et recevoir un peu de clarté.

« On jugea qui j'étais trop heureuse.

Un beau jour une planche épaisse condamna cette fenêtre, une planche que l'on avait bien pourtant voulu percer de quelques trous afin que je pusse respirer!

« A quel moment était-on de la journée?... Etait-ce l'heure rayonnante de midi ou l'heure toujours un peu mélancolique et un peu triste où le soir va tomber? je n'aurais pu le dire.

« Il me restait le sommeil.

« Quand on dort, on oublie.

« Il me fut défendu de dormir! »

Puis, comme Jean de Lys n'avait pu retenir un mouvement, la jeune marquise reprit aussitôt avec un pâle sourire :

— Quand je vous disais tout à l'heure qu'on a dans les couvents l'imagination fertile... oui, on m'empêcha de dormir!.,. La chapelle n'était-elle pas là?... Chaque soir on m'y trainait, et deux religieuses, qui chaque fois changeaient, y restaient à mes côtés jusqu'à l'aube... Et je devais prier, me prosterner, me repentir!... Me repentir de quoi?... Du mal qu'on me faisait!...

Et Blanche, qui, jusque-là, était restée assez calme, eut un petit rire sérieux, et pendant quelques minutes elle resta le regard perdu devant elle comme si elle voulait revivre encore dans leurs moindres détails ces souvenirs douloureux.

« A cette vie atroce où je n'avais pas une minute de répit, pas une seconde de repos, ma santé s'usait promptement, poursuivit la jeune marquise.

« Chaque jour je dépérissais et l'on n'aurait plus reconnu dans la pauvre et misérable recluse que j'étais à présent, la jeune fille que j'avais été autrefois.

« J'avais constamment le cerveau plein de vertiges et dans les veines une fièvre ardente, une fièvre qui me dévorait...

« Mais cet état de ma santé ne m'alarmait pas.

« Au contraire, c'était avec une sorte de joie amère que je me sentais devenir chaque jour plus faible et plus chancelante...

« Car rien ne me rattachait à la vie et je ne pouvais craindre la mort.

« Et non seulement je ne la craignais pas, mais encore je l'appelais à grands cris comme une délivrance et comme un terme à tous mes maux.

« Mais mes bourreaux s'aperçurent que leur proie pourrait leur échapper.

« Alors on me traita un peu moins durement : on me donna de la nourriture, du sommeil et l'on me rendit un peu d'air et de lumière...

« J'étais presque heureuse. Je pensais que ma tante avait fini par être attendrie, touchée de pitié, et je me berçais du fol espoir qu'on allait bientôt me rendre ma liberté...

« Mais je ne connaissais pas encore tout ce qu'il y avait de noirceur dans cette âme et je vis bientôt combien je m'étais étrangement trompée, car un jour... »

La voix de la jeune marquise s'était subitement éteinte et ses yeux se remplirent de larmes.

Elle semblait reculer, pleine d'effroi, devant les souvenirs qui se dressaient à ce moment devant elle.

« — Oh! ce jour-là, je ne l'oublierai jamais, je vous le jure! reprit-elle enfin, tandis

que Jean de Lys s'apercevait qu'elle était secouée d'un léger frisson. Car c'est ce jour-là qui décida de ma vie, de ma destinée... Car c'est ce jour-là que je fus enfin vaincue et « domptée ».

Elle eut un sourire amer, puis elle ajouta :

« Depuis quelque temps déjà, depuis plus d'une semaine, la supérieure semblait m'avoir oubliée et je ne recevais plus la visite qu'elle avait eu autrefois l'habitude de me faire chaque matin...

« Je vous avoue que ce n'était pas là une de mes moindres joies, car la vue seule de cette femme était un supplice pour moi...

« Mais, brusquement, un après-midi, je la vis entrer.

« Elle avait pris un visage souriant, un air bienveillant et affable.

« Puis, comme elle me voyait trembler :

« — Voyons, fit-elle la voix très douce, très câline, rassurez-vous et écoutez-moi... Nous avons à causer.

« Et vivement elle ajouta :

« — Il est là !

« Je la regardai, je n'avais pas compris.

« — Oui, M. le marquis de Solange est là ! reprit-elle. Il demande à vous voir en ma présence et je suis prête à l'y autoriser. Mais je tiens à connaître d'abord quel accueil vous entendez lui faire... Voulez-vous le recevoir?..

« — Oui, répondis-je, mais à la condition qu'il viendra me dire lui-même qu'il renonce à cette union que j'abhorre...

« — Vous lui en demandez trop, dit la supérieure dont le sombre visage avait déjà repris son air terrible, il vous aime trop pour renoncer au bonheur qu'il s'était promis...

« — Dans ce cas, je le prie de me dispenser de sa visite, répliquai-je.

« La supérieure me regardait, hochant la tête.

« — Ce n'est pas votre dernier mot? fit-elle avec une grande colère contenue.

« — Si, madame.

« Elle haussa les épaules.

« — Vous faites pitié ! s'écria-t-elle.

« Puis, brusquement, brutalement, elle me saisit par les poignets.

« — Eh bien, voulez-vous que je vous dise tout ? voulez-vous savoir ce qui se passe?.. J'ai revu M^me^ la marquise des Tournelles, oui, j'ai revu votre tante, et j'ai l'ordre d'aller jusqu'au bout, l'ordre formel de briser à tout prix votre rébellion stupide et folle !.

« Ses lèvres minces étaient devenues pâles et grimaçaient dans une contraction nerveuse, son regard me brûlait, son visage avait pris la lividité du marbre : elle était affreuse.

« Et ses mains me serraient à présent avec tant de force que j'avais les poignets meurtris et que je sentais ses ongles m'entrer dans la chair.

— Or, voici ce que je veux, voici ce que j'ordonne ! reprit-elle la voix éclatante et en appuyant sur les mots. Vous allez sur-le-champ consentir à recevoir M. le marquis de Solange, et là, devant moi, vous laisserez tomber votre main dans la sienne !..et là, devant moi, vous direz oui !

— Oh ! torturez-moi, affamez-moi, faites-moi mourir ! m'écriai-je indignée, hors de moi, mais jamais je ne serai à cet homme !..

« Mais la supérieure souriait, et le sourire que je lui voyais à présent était plus terrible que l'explosion de sa colère.

— Jamais vous ne serez à cet homme, dites-vous? fit-elle à voix basse, tandis qu'elle accompagnait ces paroles d'un sourd ricanement. C'est que vous ne connaissez pas tout!..

« Et d'un geste rapide elle étendit la main dans la direction de la porte.

« Elle s'était redressée pleine d'un infernal orgueil, et les dents serrées, le souffle court, effrayante, elle ajouta :

« — Dites, avez-vous quelquefois, dans le silence du couvent, entendu des plaintes, des cris, des gémissements ?

« — Oui, répondis-je malgré moi.

« — Et c'étaient des plaintes déchirantes, n'est-ce pas, des cris terribles ?

« Je n'avais pas répondu, mais j'avais pâli.

« — C'étaient des religieuses qu'on châtiait... des religieuses dont la faute était cependant moins grande que la vôtre.

« Oui, à genoux et les mains liées derrière le dos, les épaules nues, on les fouettait... Ah ! elles pouvaient crier, supplier, demander grâce.... le fouet tombait !... tombait toujours !... le fouet qui fait ruisseler le sang et qui emporte la chair !...

« J'avais compris.

« Toute frémissante, folle de terreur, je l'implorai :

« — Oh ! ce n'est pas possible, m'écriai-je, vous n'irez pas jusque-là... vous ne m'infligerez pas cet affreux supplice dont je redoute encore plus l'humiliation que la douleur !... « Et je tentai l'impossible. J'essayai d'attendrir cette âme de bronze.

« Je m'écriai :

« — Songez, madame, que je ne vous ai rien fait et que vous ne me connaissez pas.. Non, c'est vrai, vous ne me connaissez pas, il y a seulement quelques jours... Pourquoi voudriez-vous être cruelle et barbare ?... Oh ! si vous connaissiez mon histoire et si vous saviez ce que j'ai souffert déjà !... Je suis une pauvre enfant toute seule au monde, une pauvre enfant dont on abuse...

« Mais elle n'avait interrompue d'un geste violent :

« — C'est assez !... Je ne veux de vous qu'un mot, un seul... Le marquis de Solange est là... Le marquis de Solange attend, le recevez-vous ? vous rendrez-vous ?...

Je venais d'éclater en sanglots.

« Je joignais les mains.

« — Qu'on n'exige pas cela de moi, m'écriai-je.

« — C'est bien. C'est tout ce que je voulais savoir.

« Et vivement la supérieure sortit.

« Mais son absence ne fut pas longue.

« A peine quelques secondes.

« Quand elle rentra, elle n'était plus seule.

« Ses deux bourreaux, les deux sœurs qui m'avaient coupé les cheveux l'accompagnaient.

« Chacune portait un fouet aux longues lanières de cuir.

« Derrière elle, des masses noires de religieuses entraient, envahissaient ma cellule, et je reconnus, perdue tout au fond, la jeune sœur qui, le lendemain de mon arrivée dans cette sinistre maison, était venue me prévenir de la visite de la supérieure.

« Je devais être fort pâle, livide, mais elle était certainement aussi défaite que moi.

« Son, regard, très doux, ne me quittait pas, un regard plein de compassion et de pitié.

Cette jeune femme, je l'ai toujours cru et je le crois encore, avait dû être jetée là, dans cet horrible enfer, pour avoir commis le même crime que moi...

« La supérieure avait fait un signe.

« Les deux aides, qui épiaient et guettaient tous ses mouvements, s'étaient aussitôt rapprochées de moi...

« Et tout à coup, lourdement, une main s'abattit sur mon épaule.

« — A genoux ! cria la supérieure, à genoux !...

« Mais j'eus un cri terrible.

« D'un bond je venais de me réfugier à l'extrémité de la cellule.

« Il y eut un grand silence parmi les religieuses, un silence plein de surprise et de terreur.

« Et toutes regardaient la supérieure, cherchaient à lire sur son visage ce qui allait se passer.

« Mais elle demeurait impassible, impénétrable.

« Elle faisait même entendre un petit ricanement très doux.

« Puis tendant la main vers moi :

« — Vous avez tort, dit-elle très froidement : ça se payera par quelques coups de fouet de plus.

« Et tournant lentement la tête, son regard se fixa pendant une seconde sur les deux religieuses.

« Elles se jetèrent sur moi, m'entraînèrent.

« Et toutes les deux crièrent, la voix rauque et l'œil mauvais :

« — A genoux !... à genoux !

« Et elles me jetèrent sur le sol avec tant de violence que je ne pus retenir un cri de douleur.

« Je m'en souviens cependant : toutes les religieuses qui étaient là restaient immobiles comme des statues.

« Pas un mouvement, pas un geste de pitié, pas un cri de commisération.

« Toutes regardaient la supérieure devant qui elles tremblaient.

« Et déjà j'avais les mains liées, l'épaule nue... une des deux religieuses, ses manches retroussées, se reculait, le fouet se levait, allait siffler.

« Je criai : — Grâce ! pitié !

« — Attendez ! dit la supérieure toujours très calme.

« Alors, souriante :

« — Epouserez-vous M. le marquis de Solange ? demanda-t-elle.

Jean de Lys cheminait pensif.

« J'avais le délire, la tête perdue.

« — Oui ! répondis-je.

« — Il peut venir ?

« — Oui !

« — A la bonne heure !... Je savais bien que vous finiriez par être raisonnable.

« Elle n'eut besoin alors ni d'un mot, ni d'un signe, un regard lui suffit.

« Lentement et sans bruit toutes les religieuses se retirèrent.

« Il n'y avait plus dans la cellule qu'elle et moi. On m'avait déliée... Elle regardait avec un sourire satisfait mes poignets meurtris... Elle aperçut mon épaule toute nue.

« — Couvrez-vous ! fit-elle rapidement.

« Et elle ajouta :

« — Je l'ai fait prévenir... Il va se présenter devant vous d'un instant à l'autre.

« Puis, vivement et tout bas :

« — Le voici ! dit-elle.

« Le marquis de Solange, en effet, s'avançait; j'entendais le bruit de ses pas.

« Mais je n'avais pas tourné la tête.

« Les yeux fixés sur les dalles je restais immobile et pétrifiée.

« Tout à coup je sentis que sa main s'emparait doucement de la mienne.

« Il la porta à ses lèvres.

« — Vous consentez donc enfin à être ma femme ? dit-il avec un accent très doux, où je croyais cependant deviner une légère pointe d'ironie.

« J'avais frémi de colère et de haine.

« Je me taisais.

« — Répondez donc ! s'écria la supérieure. Monsieur le marquis vous demande si vous consentez à accepter l'honneur qu'il vous fait, si vous consentez à devenir marquise de Solange ?

« N'étais-je pas dans la même situation que le patient que l'on torture ?

« Avais-je mon libre arbitre, ma volonté, mon indépendance ?

« Pouvais-je répondre non ?

« — Oui ! fis-je tout bas.

« Alors il voulut bien ménager mon orgueil. Il eut un cri de joie comme si ce dénouement n'était pas prévu et comme si je m'appartenais encore.

« — Oh ! venez !... venez vite ! s'écria-t-il. Votre tante est là qui se désole !... Venez vite !... Elle nous attend !...

« Et c'est ainsi que je sortis du couvent des Saints-Anges.

« Mais il me restait un autre martyre à connaître et d'autres supplices à subir. »

XIII

LE MARI

La jeune marquise était restée silencieuse pendant quelques instants, et Jean de Lys aussi réfléchissait.

Certes, dans tout ce qu'il venait d'entendre il ne mettait pas en doute la sincérité de Blanche, mais une chose l'étonnait, le surprenait profondément.

La marquise des Tournelles, cette marquise vers qui l'avait envoyé le comte de Villepreux, était une misérable et une criminelle, cela était bien acquis et bien évident.

Mais Jean de Lys se demandait pourquoi une fois veuve, une fois libre, Blanche avait pu consentir à revoir cette femme et à plus forte raison à vivre sous le même toit qu'elle !

Mais il n'eut pas le temps de chercher une réponse à sa question.

Déjà la jeune marquise venait de reprendre la parole :

« J'avais vu ma mère couchée morte entre quatre cierges. Mais sous leur tremblotante et funèbre clarté, elle n'était pas plus pâle que je l'étais le jour de mon mariage...

« En toute autre circonstance, ce mariage eût encore servi à mon oncle, à l'ambitieux marquis des Tournelles pour se pousser dans le monde...

« Il n'eût pas manqué d'y inviter tous ses amis, c'est-à-dire tous les grands seigneurs et toutes les grandes dames de la cour.

« Mais, comme malgré toutes les précautions qu'il avait pu prendre, mon aventure s'était ébruitée, comme beaucoup de ses amis — je l'ai su plus tard — avaient été indignés de sa conduite à mon égard — il n'osa pas.

« Notre mariage se fit donc comme une chose honteuse et dont on aurait à rougir..

« C'était bien chose honteuse, en effet, une chose dont on pouvait rougir : faire violence à une enfant pour la forcer à épouser un vieillard !

« Aussi point de pompe solennelle, point de cérémonie grandiose.

« On quitta même Paris, on alla au château des Tournelles, et ce fut là, qu'en présence seulement de quelques invités, tous gens de province et pour la plupart des voisins de mon oncle, je devins marquise de Solange.

« La chapelle était bien parée de fleurs, étincelante de lumières. et cependant dès que j'en franchis le seuil, j'eus un serrement de cœur, une angoisse violente comme si je pénétrais dans un lieu sinistre.

« Quand je m'agenouillai à côté de mon époux, de cet homme que je haïssais parce qu'on me l'imposait, je ne pus m'empêcher de fondre en larmes...

« Le marquis de Solange m'avait dit vivement quelques mots tout bas, mais je ne l'entendais pas.

« Je n'entendais pas non plus les paroles du prêtre.

« J'avais un poids énorme sur le cœur, un voile épais sur les yeux.

« Et brusquement l'ombre se fit autour de moi. Il me sembla que les cierges s'éteignaient. Le sang bouillonnait dans mon cerveau... Et comme une masse je tombai, la face contre terre, avec un grand cri...

« Mon époux venait de me passer au doigt l'anneau nuptial...

« Je n'étais plus Blanche de Chandor !...

« J'étais à présent Blanche de Solange !

« Quand je revins à moi, j'étais seule avec le marquis.

« Une lourde berline attelée de quatre vigoureux chevaux nous emportait dans de grands tourbillons de poussière...

« Je regardai d'abord autour de moi, effarée, ne comprenant pas.

« C'était l'heure radieuse du couchant. Le soleil était de pourpre et d'or. Nul bruit autour de nous. Une paix profonde.

« Tout à coup une voix me fit tressaillir.

« Le marquis me parlait.

« Il me suppliait d'oublier, de pardonner... de l'aimer.

« — Et si vous ne pensez pas m'aimer, ajouta-t-il, je suis sûr qu'un jour vous ne pourrez pas me refuser votre estime.

« Mais cet homme m'inspirait une répulsion si profonde que je n'eus pas même le courage de lui répondre un mot.

« La berline roulait toujours.

« Où allions-nous?

« Où donc m'emmenait-il?

« C'était la question que je me posais, mais sans sa curiosité et sans inquiétude, comme quelqu'un à qui désormais tout est indifférent.

« Il devina sans doute ma pensée, car doucement il me dit :

« — Nous allons chez vous, Blanche...

« — Chez moi?

« — A Chandor.

« — A Chandor! m'écriai-je.

« Et je tressaillis.

« — A Paris, reprit le marquis, vous étiez comme une étrangère chez le marquis et la marquise des Tournelles... Mais là-bas, dans votre domaine paternel, vous retrouverez des souvenirs qui, s'ils vous sont douloureux, vous sont très chers aussi. J'ai cru bien faire.

« Et puis, ajouta-t-il, je veux vous parler aussi plus franchement. Je n'ai pas eu l'honneur de connaître votre père et c'est un acte de déférence, de piété que je fais envers sa mémoire. Il me semble qu'il me saurait peut-être gré d'avoir eu cette pensée là... »

« Si j'avais pu oublier toutes les tortures que je devais à cet homme; si j'avais pu, chose impossible, perdre le souvenir des heures horribles que j'avait passées au couvent des Saints-Anges, peut-être serais-je restée moins froide et lui eussé-je montrée plus de reconnaissance.

« Car vous l'avez déjà deviné, n'est-ce pas? c'était une grande joie pour moi, un grand bonheur de revoir mon pays natal et le château de mes ancêtres.

« L'éclat des fêtes et les plaisirs de la cour avaient pu m'éblouir un instant, mais ne me séduisaient guère.

« C'était là-bas, à Chandor, que j'aurais voulu vivre ; c'était là-bas que j'aurais voulu me faire une existence tranquille et douce, c'était là-bas, sur cette terre qui avait été mon berceau, que j'aurais voulu un jour trouver ma tombe.

« Nous restâmes à Chandor deux mois.

« Ce fut notre lune de miel.

« Mais quand je dis : lune de miel, il faut que je m'explique, dit vivement Blanche légèrement rougissante. Le marquis de Solange fut pour moi un compagnon avec lequel j'étais obligé de vivre, un camarade que j'étais forcé de supporter, mais mon mari, jamais!

« Oh! j'aurais plutôt tout enduré et tout subi; je serais plutôt morte que d'être assez lâche pour appartenir à cet homme! »

Le regard de la jeune marquise avait brillé d'un sombre éclair. Brusquement il se radoucit, puis, souriante, elle reprit :

« Mais je dois lui rendre cette justice qu'il ne se montra point violent ni brutal, mais au contraire très empressé à me plaire et très respectueux.

« Si nous étions restés plus longtemps à Chandor peut-être aurais-je fini, sinon par l'aimer, du moins par l'estimer, car il l'avait dit...

« Mais nous venions de rentrer à Paris, dans cet hôtel qui était le sien.

« Alors sans gêne, sans honte, sans scrupule, le marquis de Solange jeta le masque, et je compris que son respect n'était que de l'indifférence, et je compris aussi — ce que j'avais déjà soupçonné d'ailleurs — que ce qu'il avait convoité en moi, ce n'était ni ma jeunesse ni ma beauté, puisqu'on disait que j'étais belle, mais ma fortune, mais mes millions !

« A partir de ce jour, j'étais déjà veuve !

« A partir de ce jour, j'étais aussi délaissée et aussi solitaire ici, chez moi, que je l'avais été dans ma sombre cellule des Saints-Anges...

« Le marquis existait-il ?

« Était-il mort?

« Si l'on me l'avait demandé, je vous avoue que j'aurais été bien embarrassée pour répondre.

« Je restais des semaines entières sans le voir. »

Blanche venait de s'interrompre.

Un petit sourire ironique courait sur ses lèvres.

Elle continua, souriant toujours :

« Oui, des semaines entières et quelquefois davantage. Et si je vous disais que ces absences me faisaient souffrir, je ne serais pas franche, je mentirais.

« Rester seule était tout mon bonheur, et sa présence m'était odieuse.

« Mais une chose cependant m'indignait, me révoltait... A plus de soixante ans, le marquis de Solange reprenait la vie qu'il avait menée étant jeune homme, à plus de soixante ans, il recommençait ce que ma tante avait appelé ses « fredaines et c'était moi qui les payait, c'était ma fortune que gaspillait sans pudeur ce vieillard débauché...

« Cela durait depuis longtemps, depuis trois ans. Mais il me semblait qu'il y avait trois siècles... trois siècles que j'étais liée à cet être vers qui rien ne m'attirait et dont tout me repoussait.

« Un soir...

« C'est sa fin que je vais vous raconter.

« Un soir, ou plutôt une nuit — c'était de ce temps-ci, en hiver, je dormais profondément lorsque tout à coup je me réveillai en sursaut.

« Je venais d'entendre frapper à ma porte trois ou quatre coups pressés, fiévreux.

« J'étais encore plongée dans un demi-sommeil et ma première pensée fut de croire que je m'étais trompée, que personne n'avait heurté à ma porte et que j'étais le jouet d'un rêve...

« Mais presque aussitôt les coups se répétèrent et cette fois plus pressants encore et plus rapides.

« Je n'avais plus à croire à l'illusion d'un songe.

« On frappait bien.

« Alors je demandai un peu saisie :

« — Qui est là?... que me veut-on?

« Une voix s'éleva que je ne reconnus pas tout d'abord.

« C'était la voix de ma camériste, de celle qui me sert encore et que j'avais amenée de mon pays, de Chandor.

« — Eh bien ? répondis-je.

« — Madame, ouvrez !

« — Qu'est-ce donc ?

« — Il faut que je vous parle...

« Je m'étais levée.

« J'ouvris.

« La brave fille, à présent, restait dans l'ombre et n'osait plus avancer, plus faire un pas.

« Je fus obligée de la prendre par le bras et de l'attirer à moi...

« Elle semblait muette, sa pâleur était extrême, et la façon dont elle me regardait aurait pu me faire présager un malheur.

« Mais quel malheur ?

« Avais-je une affection à perdre ?.. une amitié à pleurer ?..

« Et ce n'était point, dans tous les cas, le marquis ou la marquise des Tournelles que je pouvais regretter, n'est-ce pas ?

— « Voyons, parlez donc ! repris-je. Que se passe-t-il ? Qu'arrive-t-il ? Pourquoi venez-vous me réveiller à ces heures ?

« La pauvre fille tremblait toujours. Elle croyait me porter un coup terrible. Elle avait peur de ma douleur.

« Elle balbutia :

« — Madame, c'est une grave nouvelle...

« — Quelle nouvelle ?

« — Monsieur le marquis...

« — Monsieur de Solange ?... Eh bien ?

« Son regard venait de se détourner du mien. Elle répondit la tête baissée, la voix rapide et sourde :

« On vient de le ramener, Madame...

« — De le ramener ?

« — Il est très malade.

« — Ah !

« — Mais ce ne sera peut-être rien...

« Et la brave fille avait peine à parler, tant elle avait peur de me porter un coup mortel.

« Je la suivis.

« En effet, le marquis était très malade, car il était mort.

« Sa dernière orgie l'avait tué. »

Et Blanche ajouta :

« Il était temps. Ma fortune fondait, disparaissait. Le jeu, où le marquis passait la moitié de ses nuits, les filles qu'il entretenait en avaient dévoré déjà une très grosse part. Encore quelques années de cette vie-là et je me serais trouvée à peu près complètement ruinée. »

— Et Madame la marquise des Tournelles? demanda Jean de Lys.

— Ma tante?

— Comment se trouve-t-elle ici?... Comment vit-elle sous le même toit que vous? comment se trouve-t-elle toujours si étroitement mêlée à votre vie?...

— Oui, cela vous étonne...

— Beaucoup... Une si cruelle, une si implacable ennemie!

La jeune marquise venait d'avoir un pâle sourire.

— C'est une faiblesse... un excès de bonté et de générosité de ma part, répondit-elle.

« Peu de temps après la mort foudroyante du marquis de Solange, le marquis des Tournelles à son tour mourut.

« Mon oncle avait toujours eu un train de maison au-dessus de sa fortune.

« Quand on voulut faire le compte de sa succession, non seulement on s'aperçut qu'il ne resterait rien à sa veuve, mais encore qu'il ne laissait que des dettes...

« Alors, un beau jour, on vint m'annoncer la visite de la marquise des Tournelles...

« Elle entra, toute pâle, toute chancelante, et feignant une grande douleur qu'elle n'éprouvait pas.

« Mais ce qui la faisait cruellement souffrir, c'était la gêne qui la menaçait, l'état de médiocrité, presque de pauvreté dans lequel désormais il allait lui falloir vivre, et c'était aussi sa fierté blessée, son orgueil humilié.

« Oh! je ne la reconnaissais plus!

« Elle n'était plus arrogante ni hautaine; elle n'avait plus ce regard si dur, si impérieux, et qui m'avait fait si souvent trembler...

« Non, cette fois, elle venait vers moi en suppliante.

« Elle eut des larmes, des sanglots pour me peindre sa situation...

« Puis elle me parla de la mienne. Une jeune veuve d'à peine vingt ans!... Pourrais-je rester seule?... Ne serait-ce pas bien triste et serait-ce même convenable?.. Et elle finit par dire toute sa pensée:

« — Ne vaudrait-il pas mieux, ma chère Blanche, que vous ayez auprès de vous une parente de mon âge...

« J'aurais pu lui fermer la bouche d'un mot.

« J'aurais pu lui rappeler tout le mal que je lui devais.

« Mais je me contentai de lui tendre la main.

« — Venez! lui dis-je.

« Et voilà, monsieur, acheva Blanche, comment M^me^ la marquise des Tournelles est mon hôte, et voilà comment, à présent, elle habite ici, sous le même toit que moi...»

La jeune marquise venait de raconter à Jean de Lys sa vie tout entière, mais elle gardait encore pour elle le secret qui, un instant avait failli échapper de ses lèvres, mais elle n'avait pas dit un mot ni fait la moindre allusion au mystère qui planait sur l'embuscade du carrefour de Buci...

Et c'était ce secret que le jeune gentilhomme voulait connaître, et c'était ce mystère qu'il s'était promis de percer.

XIV

LES AVEUX

Il y eut donc un silence pendant lequel Jean de Lys parut espérer encore le mot qu'il attendait.

Mais comme la jeune femme continuait à se taire, ce fut lui qui, vivement, reprit la parole.

— Oui, vous avez été bien malheureuse et bien à plaindre, dit-il. Mais ce passé si tragique et si sombre que vous venez de faire revivre pour quelques instants est-il bien mort? Mais si vous êtes maintenant veuve, c'est-à-dire libre, c'est-à-dire maîtresse de vos actions, n'avez-vous cependant plus rien à craindre, plus rien à redouter? En un mot, à cette heure et au moment où je vous parle pourriez-vous vivre sans arrière-pensée?...

Jean de Lys hocha lentement la tête et dit :

— Non, madame.

Blanche était demeurée immobile, mais elle avait eu un léger frisson.

— Non, madame, répéta le jeune gentilhomme. Je vous le dis avec respect, mais je vous le dis avec la sincérité d'un homme qui serait très fier d'être votre ami et très heureux de vous être utile à quelque chose...

Il fit une pause, comme s'il attendait encore une réponse de Blanche, puis toujours vivement :

— Vous ne pouvez pas mentir, reprit-il, mais le pourriez-vous que vos tressaillements que votre pâleur, que la profonde émotion que vous avez montrée tout à l'heure quand vous parliez de l'attentat de l'autre nuit vous trahiraient et témoigneraient contre vous...

Oui, M^me^ la marquise des Tournelles ne vous persécute plus... la mort du marquis de Solange vous a délivrée d'un mari odieux... vous êtes jeune, vous êtes belle, vous êtes riche, vous êtes libre ou vous devriez l'être, et cependant dans votre vie qui pourrait être radieuse, il y a encore un danger qui se dresse, un danger qui vous menace, un danger dont la seule pensée vous fait trembler en ce moment-ci!...

En effet, l'esprit perdu dans nous ne savons quelles sombres réflexions, la jeune marquise avait parfois des tressaillements soudains.

— Je sais bien, madame, continua Jean de Lys dont la voix était devenue plus grave, que je n'ai pas le droit de vous imposer mes services et de me mêler malgré vous à votre vie...

Je sais bien que je n'ai pas le droit de connaître ce secret qui vous torture et qui vous tue...

Car, en effet, que suis-je pour vous? un étranger, un inconnu, un passant que le hasard a jeté pour quelques heures sur votre chemin...

C'était le portrait de Cartouche.

Mais voulez-vous me permettre de vous parler en toute franchis ?

Mais voulez-vous me promettre que vous ne vous offenserez pas si je vous fais connaître toute ma pensée?

La jeune marquise ne répondit pas, mais elle eut un sourire et leva sur lui ses grands yeux clairs en rougissant un peu.

La voix de Jean de Lys n'était plus la même.

Elle était devenue tout à coup plus grave, plus profonde, plus attendrie.

Et son regard aussi, son regard si fier et si loyal, exprimait en ce moment pour la jeune femme autre chose que de la sympathie.

— Madame, reprit-il très lentement et comme si maintenant il hésitait à parler,

madame, tout à l'heure j'écoutais les confidences que vous avez bien voulu me faire...

Tout à l'heure j'écoutais le récit de tous vos chagrins, de toutes vos douleurs, de toutes vos amertumes...

Je vous écoutais, et je ne sais si vous vous en êtes aperçue, mais je n'étais pas toujours maître de moi, maître de mon sang-froid, et je ne pouvais m'empêcher de tressaillir de colère et d'indignation.

Je crus d'abord que ce n'était que la sympathie que vous m'inspiriez qui me faisait m'intéresser ainsi à toutes les infortunes de votre vie, mais je suis bien obligé de m'avouer à présent que c'était un autre sentiment qui naissait en moi, un sentiment contre lequel je chercherais inutilement à me défendre...

Oh! ne vous fâchez pas!... Ne vous révoltez pas dans votre orgueil, de ce que j'ose vous dire! ajouta vivement le jeune homme avec une émotion si sincère et si vraie qu'elle troubla profondément le cœur de Blanche...

La première fois que vous m'êtes apparue, j'ai été tout saisi de vous voir si belle, mais je n'étais encore qu'ébloui... Aujourd'hui que je vous connais mieux, aujourd'hui que je vous sais malheureuse, aujourd'hui que j'ai vu couler vos larmes, je sens que je vous appartiens... que je vous appartiens tout entier!...

— Vous êtes noble et bon! murmura la jeune marquise.

— Non, c'est vous qui êtes bonne de ne pas me chasser!... c'est vous qui êtes bonne de consentir à m'entendre! répondit vivement Jean de Lys dont la voix tremblait de plus en plus.

Oh! je sais bien, ajouta-t-il avec plus de force, que je suis très téméraire et très hardi d'oser élever ma pensée jusqu'à vous...

Car, en effet, que suis-je?

Un pauvre petit gentilhomme de province... un pauvre petit gentilhomme bien obscur et dont personne n'a jamais entendu prononcer le nom...

Ce nom : Jean de Lys, on pourrait le répéter longtemps sans qu'il trouvât un écho nulle part.

Et vous, madame, qui êtes-vous?

Une marquise... une très grande dame... un des astres les plus étincelants de ce monde éblouissant que je n'ai jamais vu, qui ne me connaît pas et qui me repousserait peut-être!...

Oh! c'est un abîme qui nous sépare, je le sais... Je suis aussi fou, aussi insensé que le pauvre pâtre qui, le soir, perdu dans la contemplation du ciel, s'éprendrait d'une étoile!...

Et pourtant c'est ainsi...

Mais ce n'est pas ma faute.

Notre vie est le jouet de la destinée, et ma destinée était de vous rencontrer et de me donner à vous..

Les yeux mi-clos, très pâle, mais le front rayonnant, Blanche se laissait bercer par ces douces paroles.

Puis la voix tremblante aussi et si basse qu'elle ne fut qu'un murmure pour le jeune gentilhomme :

— Vous m'aimez donc? fit-elle.

Et lentement sa main se tendait vers Jean de Lys.

Celui-ci venait de s'en emparer avec un cri sourd, un cri de joie folle.

Il se laissa tomber à genoux, porta la main de la jeune marquise à ses lèvres, puis dans un souffle :

— Eh bien, oui, je vous aime ! répondit-il.

Et la main dans la main et les yeux dans les yeux, pendant un long moment ils gardèrent le silence.

— Oui, je vous aime ! reprit enfin le jeune gentilhomme, et puisque vous ne me repoussez pas, puisque vous ne vous indignez pas, je me sens le cœur plein de joie et l'âme pleine d'espérance...

Oh ! votre jeunesse a été bien amère et bien triste, mais la mienne a été bien sombre aussi...

Mais je l'oublie... je ne m'en souviens plus !... Le passé?... Qu'est-ce donc?... Est-ce qu'il a existé?... Non, c'est pour moi, à cette heure, comme une aube nouvelle comme une aube radieuse et splendide, qui m'éblouit et qui m'aveugle !...

— Je vous aime aussi ! dit doucement Blanche dont la main pressait tendrement la main du jeune homme.

Jamais le front de Jean de Lys n'avait eu un tel rayonnement.

Jamais son cœur n'avait tressailli d'un tel orgueil.

Il se sentait des forces inconnues, des forces inouïes et qu'il n'avait pas encore soupçonnées en lui...

Elle l'aimait !

Elle venait de le lui dire !

Le rêve qu'il avait fait, ce rêve, le plus irréalisable de tous les rêves, s'était enfin réalisé.

Oui, c'était bien sa voix qu'il venait d'entendre !

Oui, c'était bien dans sa main tremblante la main de Blanche qu'il sentait.

Oui, elle lui avait bien dit le mot suprême, le mot divin, le mot qui renferme et contient tout, le mot qui nous emporte jusqu'au ciel, oui, elle lui avait bien dit, elle avait bien daigné lui dire :

— Je vous aime aussi !

« Que suis-je ? avait dit tout à l'heure Jean de Lys. Un pauvre petit gentilhomme bien obscur... »

Et maintenant, brusquement, soudainement, ce petit gentilhomme se sentait grandir à ses propres yeux.

Il se sentait l'égal d'un roi.

Ces trois mots : « Je vous aime ! » tombés de la bouche de la jeune marquise, avaient fait ce miracle.

Et toujours agenouillé devant elle, il l'admirait, la contemplait, le front étincelant d'ivresse, l'œil plein d'enthousiasme, le cœur battant à grands coups dans la poitrine.

Oh ! comme avec joie il serait mort pour elle !

Oh ! comme il aurait donné sans une hésitation et sans regret jusqu'à la dernière goutte de son sang sur un mot qu'elle aurait dit où sur un signe qu'elle aurait fait !

Et il restait devant elle plus tremblant et plus timide qu'un enfant.

C'était elle qui le rassurait par son charmant sourire.

C'était elle à présent qui lui parlait, mais tout bas, mais dans un murmure, dans un souffle.

Ravi, en extase, il l'écoutait.

Les mots qu'elle lui disait, si tendres, si doux, lui causaient un trouble étrange, délicieux, et qu'il n'avait jamais connu ; sa voix si harmonieuse et si pénétrante lui semblait venir de loin, de haut, non de la terre, mais du ciel ; son regard, qu'elle tenait fixé sur lui, le brûlait, faisait courir du feu dans ses veines...

Et la tête perdue, il s'oubliait.

Il balbutiait :

— Oh ! parle !... parle encore !... Oh ! si tu savais combien je t'aime !

Mais que lui disait-elle donc ?

Elle lui expliquait pourquoi elle l'aimait, comment elle l'avait aimé.

Oh ! non, elle ne lui en voulait pas d'avoir osé lui crier son amour... oh ! non, elle n'était point offensée de le voir là, à ses genoux !...

Et elle lui racontait toutes ses pensées depuis l'affreux guet-apens du carrefour de Buci, depuis la terrible nuit où il était venu si providentiellement à son secours.

Elle n'avait plus songé qu'à lui, elle n'avait plus eu devant les yeux qu'une image : la sienne !

Et vingt fois, cent fois elle s'était répété son nom : Jean de Lys !

Et elle n'avait plus qu'un bonheur : l'espoir de le revoir... Et elle n'avait plus qu'un chagrin : la pensée que peut-être elle ne le retrouverait jamais !...

Et sans fausse honte, sans fausse pudeur, elle lui ouvrait tout son cœur, toute son âme.

On l'avait condamnée à haïr, elle n'avait jamais aimé.

C'était seulement maintenant qu'elle savait ce que c'était que l'amour...

C'était seulement depuis quelques jours qu'elle avait entrevu une autre vie et une autre destinée...

— Si je ne vous avais jamais revu, dit-elle, je vous aurais aimé quand même... Si vous ne m'aviez pas aimé, mon cœur qui venait de se donner à vous ne se serait pas repris...

Et le jeune gentilhomme n'avait pas un mot, pas un geste pour l'interrompre.

Un seul mot, parfois, montait à ses lèvres :

— Blanche !... chère Blanche !..

Et comme elle venait de se taire, lentement elle baissa le front.

Il y posa ses lèvres, la tint longtemps serrée contre son cœur, puis se relevant vivement :

— Maintenant, vous n'avez plus rien à craindre, s'écria-t-il, maintenant vous n'êtes plus seule au monde... maintenant vous avez quelqu'un pour vous défendre...

Blanche, parlez !... dites-moi votre secret... Faites-moi connaître votre ennemi et apprenez-moi devant qui vous tremblez !...

— Mon ennemi ? fit la jeune marquise, la voix sonore et toute tressaillante comme au sortir d'un rêve.

Son visage s'était subitement décomposé.

Toutes ses terreurs la reprenaient.

Elle jeta sur Jean de Lys un regard où il y avait quelque chose de hagard, puis avec un geste et un accent plein d'effroi :

— Vous le nommer !... vous le faire connaître ! balbutia-t-elle.

— Je vous en prie.

— Non, c'est impossible !

— Impossible !

— Oh ! ne me demandez pas cela... ne me le demandez jamais...

— Jamais ?

— Je ne pourrais pas vous répondre, je ne le voudrais pas !...

— Blanche !

— Encore une fois, c'est impossible !

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? fit-elle vivement.

Elle le tint un instant sous son regard, puis avec une infinie tendresse :

— Parce que je vous aime ! ajouta-t-elle.

A ces mots, Jean de Lys était devenu livide, et il se redressa comme sous le coup d'une injure.

— Parce que vous m'aimez ? répéta-t-il lentement...

— Oui, Jean... ne m'en demandez pas davantage...

— C'est-à-dire que vous trembleriez pour moi ? dit le jeune homme dont le regard s'était allumé d'un éclair de colère et de fierté.

— Oui, c'est vrai, répondit la jeune marquise la voix un peu sourde.

Mais Jean de Lys venait de se mettre à rire doucement d'un petit rire ironique.

— En vérité, vous m'intriguez, fit-il, oui, vous m'intriguez beaucoup, je vous l'avoue.

Et il ajouta un peu brusquement, mais cependant en conservant toujours le même sourire :

— Il est donc bien terrible et bien redoutable cet ennemi qui vous persécute ?

— Oui, bien redoutable et bien terrible, vous pouvez le croire.

— Pour une femme ! fit le jeune homme avec un nouveau rire de dédain.

— Non, pour tous, répondit vivement Blanche, pour vous aussi qui êtes pourtant hardi et brave...

Et il y avait tant de conviction dans l'accent de la jeune marquise que la surprise de Jean de Lys augmentait.

— Un homme d'épée ? demanda-t-il.

— Oui.

— Par conséquent un gentilhomme ?

— Oui.

— Il va à la cour ?

— Oui.

— Et vous le connaissez depuis longtemps ?...

— Depuis à peu près un an.

— Jeune, cet homme?

— Jeune.

— Et pourquoi s'acharne-t-il après vous ?

— Pourquoi ? fit Blanche avec un faible sourire.

— Est-il indiscret de vous le demander ?

— Oh ! nullement.

— Alors, pourquoi ?

— Parce qu'il m'aime, répondit la jeune marquise,

Jean de Lys avait tressailli, puis pâli.

— Il vous aime ! s'écria-t-il.

— Du moins, il le dit... Et c'est parce que je le repousse, c'est parce que je l'abbhorre qu'il a juré de briser ma résistance...

— Alors l'attaque du carrefour de Buci n'était qu'une tentative d'enlèvement.

— C'est certain, répliqua la jeune marquise qui ne pouvait s'empêcher de frissonner encore au souvenir du danger qu'elle avait couru... D'abord, ajouta-t-elle, j'ai pensé que je venais de tomber dans une embuscade de voleurs... Mais bientôt une réflexion m'est venue qui m'a prouvé que je me trompais... Cet homme ne m'avait-il pas menacée ?

— Cet homme !

— Et n'est-il pas capable de tout !... oui, de tout, pour satisfaire son moindre caprice ou son moindre désir...

Jean de Lys souriait.

— Vous me donnez une envie folle de faire sa connaissance...

— Vous ne la ferez pas, dit vivement Blanche.

— Qui sait ?...

— Non. Vous pourrez peut-être le rencontrer dans le monde, le coudoyer dans un bal ou dans une fête, lui serrer le main, mais le soupçonner, non, jamais !...

— Décidément, c'est un être bien mystérieux ! ricana le jeune gentilhomme.

— Oui, bien mystérieux, comme vous dites, fit lentement et très gravement la jeune marquise... Cet homme n'a pas un visage, il en a dix... il en a vingt... Il prend tous les masques... Mais je vous en dis trop, je parle trop, ajouta-t-elle avec nu sourire en s'apercevant que Jean de Lys guettait ardemment toutes ses paroles comme s'il espérait qu'elle allait se trahir... Revenez me voir... revenez bientôt... J'ai tant besoin de me sentir moins seule !...

Et elle ajouta encore, avec une douceur infinie :

— Et quand vous êtes là, j'oublie tout... quand vous êtes là, je suis heureuse.

— Chère Blanche ! murmura le jeune homme le cœur plein de bonheur.

Elle lui tendait la main.

Les lèvres tremblantes de Jean de Lys l'effleurèrent

Puis, dans son courage que rien ne pouvait abattre, il pensa :

— Va, quel que soit cet homme, quel que soit cet ennemi, je saurai bien t'en débarrasser.

Deux minutes après, il sautait à cheval dans la cour de l'hôtel.

Son cheval piaffait, impatient de repartir

Le jeune homme, instinctivement venait de lever la tête.
A demi cachée derrière un rideau, Blanche lui souriait encore
Ils échangèrent un dernier regard, puis Jean de Lys partit.

XV

LES RÉFLEXIONS DE JEAN DE LYS

D'abord le jeune gentilhomme avait pris le galop.

Mais bientôt, et sans même s'en apercevoir, il ralentit son allure.

Mille pensées l'assaillaient.

C'était d'abord le souvenir de la marquise des Tournelles qui lui revenait

Il songeait au rôle qu'elle avait joué dans la vie de Blanche, et il ne pouvait s'empêcher de se dire :

— Une fière gueuse, une fière coquine que cette marquise !...

Et lui dont le cœur était si indulgent et si bon, lui qui n'avait jamais eu de haine pour personne, il sentait qu'il haïssait cette femme...

Il la haïssait et cependant il éprouvait un très vif désir de la voir et de la connaître.

Pourquoi ?

Il n'aurait pu le dire.

C'était malgré lui, il voulait voir en face cette nature mauvaise et perverse.

Puis le souvenir de la marquise des Tournelles s'évanouit et ce fut tout à coup la chère image de Blanche qui mit au front du jeune homme un éclair radieux.

Blanche !

Toute la vie, tout l'avenir, toutes les espérances et toutes les joies étaient maintenant pour lui contenues dans ce nom-là...

Blanche !

Il s'enivrait encore de sa merveilleuse beauté, de la douceur de son regard, du charme infini de sa voix.

Il l'entendait encore, toute pâle, et les yeux brillants de larmes, lui raconter toutes ses souffrances, toutes ses douleurs, toutes ses tortures.

Certes, lui-même n'était pas né sous une heureuse étoile.

Sa mère, la femme qui lui avait donné le jour, l'avait lâchement abandonné.

Sans remords et sans peur d'être maudite elle s'était débarrassée de lui.

Un mystère planait sur son existence, un mystère qu'il ne découvrirait probablement jamais.

Mais lui, du moins, il avait eu des jours choyés. Il avait eu pour égayer et réchauffer son enfance le dévouement sans bornes, la tendresse admirable de la mère Yvonne...

Quel contraste entre cette humble paysanne, cette femme du peuple, et la fière marquise des Tournelles !

Mais combien Blanche avait été plus à plaindre ! Son père mort, sa mère foudroyée, sa vie n'avait plus été qu'un long martyre, qu'un long calvaire.

Et maintenant encore, maintenant qu'elle s'appartenait et qu'elle était libre enfin,

maintenant que toutes ses heures et toutes ses minutes auraient dû être un enchantement, elle tremblait encore ! elle souffrait encore !

Alors Jean de Lys éprouva une cruelle angoisse, un serrement de cœur terrible.

Il songeait à ce rival mystérieux et étrange qui menaçait la jeune marquise !

Quel était donc cet homme ?

Comment pourrait-il donc le connaître et le châtier ?

Pourquoi était-il si redoutable et si terrible ?

Pourquoi rien qu'à son souvenir Blanche devenait-elle soudain plus livide qu'une morte ?..

Le jeune gentilhomme se faisait toutes ces questions, mais ne pouvait pas y répondre.

Il se sentait enveloppé d'une nuit profonde.

Quand la jeune marquise aurait dû dénoncer cet homme, elle le ménageait !

Quand elle aurait dû crier son nom au lieutenant de police, elle le gardait pour elle, elle le cachait !

Et Jean de Lys de plus en plus absorbé hocha lentement la tête.

Il se disait à présent que ce devait certainement être là quelque grand personnage, un de ces hommes qui par leur naissance et le rang qu'ils occupent sont au-dessus des lois.

— Le lieutenant de police ! ricana ironiquement et amèrement le jeune gentilhomme Mais s'il le connaissait et s'il devait l'arrêter, peut-être aussi tremblerait-il devant lui ?...

Et plus il y réfléchissait, plus Jean de Lys s'affermissait dans sa croyance, plus il croyait être sûr de ne pas se tromper et que l'homme si romanesquement et si singulièrement mêlé à la vie de la jeune marquise devait être quelqu'un de très puissant et de très redoutable.

Car, autrement, comment s'expliquer que Blanche lui eût caché à lui Jean de Lys, à lui son sauveur, à lui qu'elle aimait et qui devenait son défenseur et son protecteur naturel, le nom de ce personnage ?

Comment s'expliquer le silence de la jeune femme quand le lieutenant de police, après la découverte des cadavres dans le carrefour de Buci, s'était transporté à l'hôtel de Solange pour commencer son enquête et l'interroger ?

Comment s'expliquer enfin ses tressaillements subits, ses pâleurs mortelles et ses terreurs folles ?

Jean de Lys avait brusquement baissé la tête.

Tout à l'heure, il avait été le plus heureux des hommes quand Blanche lui avait fait son doux aveu, quand elle lui avait dit : « Je vous aime aussi !... »

Oh ! toute la joie et toute la félicité du ciel tenaient pour lui dans ces quelques mots-là...

L'aimer !... être aimé d'elle !...

Que pouvait-il demander, désirer de plus, et toutes ses espérances, tous ses désirs n'étaient-ils pas réalisés en une minute, en une seconde ?...

Il avait été aveuglé et ébloui.

Il s'était dit, plein d'ivresse :

Une femme descendait d'une riche litière.

— Je n'ai qu'à ouvrir les bras pour saisir le bonheur!

Mais il s'était réjoui trop tôt; maintenant, il le sentait bien.

Tant qu'il n'aurait pas triomphé de cet insolent ennemi de la jeune marquise, tant qu'il ne l'aurait pas réduit à merci et mis dans l'impossibilité de nuire, quelle sécurité pouvait-il trouver dans son amour et dans son bonheur?

— Il faut que cet homme meure! se disait-il le cœur plein d'une immense colère; il faut que cet homme ne soit plus un obstacle entre elle et moi!...

Mais presque aussitôt, Jean de Lys eut un pâle sourire.

Il se faisait pitié à lui-même.

— Je suis un enfant! se disait-il encore; je parle comme un enfant!...

Et il avait raison.

Tuer qui ?

Se défaire de qui ?

On ne combat pas contre un ennemi invisible, insaisissable, contre une ombre !...

Jean de Lys frémissait, serrait les poings de rage.

— Et pourtant, il me le faut ! s'écria-t-il ; oui, il me le faut !...

Et il n'avait pas encore achevé qu'il haussa les épaules :

— Pauvre fou ! murmura-t-il.

En effet, il était bien fou, bien insensé.

Dans cette partie qu'il rêvait d'engager, tout lui manquait, lui échappait.

Et d'abord Blanche elle-même.

Ce n'était que par elle, et par elle seule, qu'il pouvait avoir quelque lueur et quelque indice.

Mais parlerait-elle ? finirait-elle par lui faire connaître le nom de cet homme ?

Et la réponse de Jean de Lys à cette question ne se faisait pas attendre, car il ne pouvait plus, après avoir tant prié et tant supplié la jeune marquise, conserver à cet égard la moindre illusion et le moindre doute.

— Non, je ne saurai rien par elle, jamais rien, se disait-il, très touché, très peiné de cet obstiné silence de Blanche. Elle a peur des représailles de cet homme, et elle a peur aussi sans doute de me compromettre... Alors, comment faire ? comment m'y prendre ?...

Comment faire ?

Est-ce qu'il le savait !

Est-ce qu'il ne voulait pas tenter l'impossible !

Car si la jeune marquise lui manquait, il avait aussi contre lui d'être un provincial, un étranger, un gentilhomme que nul ne connaissait à Paris.

Admis à la cour, reçu dans le monde et pouvant circuler dans la foule des seigneurs et des courtisans, peut-être un mot ou une allusion eût-elle pu le mettre sur la trace de celui qu'il cherchait.

Car il se sentait assez habile pour provoquer des confidences sans avoir l'air de connaître le secret de Blanche et surtout sans la compromettre... Et il pensait :

— Ah ! si le comte de Villepreux vivait encore !... S'il était là pour m'aider de son influence et de ses conseils !... La cour s'ouvrirait toute grande devant lui... la haute société l'accueillerait à bras ouverts, et alors je pourrais espérer réussir, espérer vaincre...

Et comme il venait d'évoquer le souvenir de son bienfaiteur, le jeune gentilhomme tressaillit.

Le comte de Villepreux !

Mais n'était-il pas là encore ? Mais ne pouvait-il pas encore se servir de son crédit ? Mais ne lui avait-il pas, en mourant, laissé des lettres qui, sans doute, allaient lui ouvrir bien des portes ?...

Oh ! il ne comptait pas sur la marquise des Tournelles... La vieille marquise se mourait, n'existerait peut-être plus demain. Et en admettant même qu'elle survécût à la crise qui avait failli l'emporter, de quel crédit pourrait jouir à la cour ou dans le monde cette femme qui ne pouvait plus tenir son rang que grâce aux libéralités de sa victime, que grâce aux libéralités de Blanche ?...

Mais outre la lettre qui le recommandait à la marquise des Tournelles, le jeune homme en avait encore reçu trois autres des mains défaillantes du comte de Villepreux.

L'une de ces lettres était adressée au marquis de Sombreuse, qui avait été le compagnon d'armes du comte de Villepeux, l'autre au duc de Noailles, dont l'un des parents était capitaine des gardes du roi, la troisième enfin au duc de Vergennes.

Ce dernier nom surtout venait de frapper Jean de Lys.

Il eut une idée qui lui parut lumineuse.

La jeune marquise de Solange n'allait-elle pas intimement chez le duc de Vergennes?

N'était-ce pas, précisément, d'une brillante fête chez lui qu'elle revenait le soir où elle était tombée dans le guet-apens du carrefour de Buci?

Or, non seulement le duc de Vergennes, comme le marquis de Sombreuse et comme le duc de Noailles, pourrait lui ouvrir les portes de la cour et celles du grand monde, mais peut-être encore pourrait-il avoir soupçonné quelque chose du secret de Blanche.

Et maintenant le jeune homme ne désespérait plus.

— Oh! j'aurai le mot de l'énigme! pensa-t-il; je connaîtrai cet homme!...

Pourtant, Paris, avec toute sa foule et tous ses bruits, était déjà bien loin.

Ce n'était plus à présent, un faubourg, ni même la banlieue, mais une solitude, un désert...

Et Jean de Lys cheminait pensif.

Il se rapprochait de chez lui.

Là-bas, cette petite maison, qu'on entrevoyait qu'à peine, c'était la sienne.

Tout à coup, le jeune homme se redressa. Son regard brillait d'un éclair de résolution et son mâle visage avait repris toute son énergie.

— Demain, s'écria-t-il, je verrai le duc de Vergennes!...

XVI

LE PORTRAIT

Le duc de Vergennes, l'un des hommes les plus en vue des premières années du règne de Louis XV, avait été un peu pour le comte de Villepreux, ce que celui-ci devait être plus tard pour Jean de Lys.

Le comte de Villepeux, d'une famille illustre et très riche, n'avait pas eu besoin de bienfaiteur, mais en venant de sa province à Paris à l'âge de vingt ans, il avait eu besoin pour le guider d'un ami sûr et plus expérimenté que lui.

C'étaient donc au duc de Vergennes que les siens l'avaient recommandé, ou pour mieux dire, confié.

D'ailleurs, c'était là un excellent choix, car si le duc avait la réputation d'être un des plus beaux hommes de son temps, il en avait une autre qui valait mieux : celle d'être un capitaine hardi et un soldat intrépide.

Mais aujourd'hui qui donc aurait reconnu dans ce vieillard aux pas chancelants, au front sillonné de rides profondes et au dos voûté, le brillant seigneur d'autrefois?...

Le duc de Vergennes avait soixante-quinze ans, mais ceux qui ne le connaissaient pas

lui eneussent donné largement dix de plus. Les hommes d'un âge mûr, et dont beaucoup avaient servi sous ses ordres, lui gardaient un profond respect et une grande admiration, mais les jeunes courtisans nés d'hier, ne se gênaient guère pour en sourire, comme on sourit d'un vieux bonhomme maniaque et qui radote.

Et cependant malgré son grand âge le duc de Vergennes ne s'enterrait pas dans son hôtel et ne boudait pas le monde.

Jeune, il avait aimé ardemment et follement les plaisirs, et si près de sa fin il les aimait et les recherchait encore.

Il est vrai que les mauvaises langues prétendaient qu'il les recherchait peut-être plus souvent qu'il n'en aurait eu l'envie.

Et quand on parlait ainsi on souriait encore.

On faisait allusion à la duchesse de Vergennes, jeune, jolie et coquette, dont la chronique citait les amants, et qui n'avait consenti à épouser ce vieillard que dans l'espérance d'hériter un jour de sa colossale fortune.

Quoi qu'il en soit, nul n'était plus assidu à la cour que le duc de Vergennes, et nul courtisan voulant éblouir, nul grand seigneur cousu d'or ne donnait des fêtes comparables aux siennes, des fêtes splendides et magnifiques que le roi ne dédaignait pas d'honorer parfois de sa présence et dont Paris parlait pendant huit jours.

Or, cet après-midi-là, le duc de Vergennes venait d'achever la sieste qu'il avait l'habitude de faire chaque jour à pareille heure, quand son valet de chambre, après avoir entr'ouvert une porte sans bruit, s'avança lentement sur la pointe du pied.

Assis ou plutôt couché sur une chaise longue, le vieillard lui tournait le dos, le visage du côté de la fenêtre.

Le valet de chambre s'était arrêté au milieu de la pièce et prêtait l'oreille pour se rendre compte si son maître dormait encore.

Enfin, tout bas :

— Monsieur le duc est-il réveillé ? demanda-t-il.

— C'est toi, Gratien ?

— Oui, monsieur le duc.

— Je t'avais entendu venir. Eh bien, que faisais-tu là ?... Pourquoi ne parlais-tu pas ?... Qu'est-ce ?

— Monsieur le duc, c'est un jeune gentilhomme qui demande à vous parler...

— Un jeune gentilhomme ?

— Oui, monsieur le duc.

— Tu dois le connaître ?

— Non, monsieur le duc,... je ne l'ai même jamais vu, répondit le valet de chambre.

— Tiens ! tiens ! fit le duc, voilà une étrange visite... Et comment se nomme t-il ce jeune gentilhomme ?

— Le chevalier Jean de Lys.

Le vieillard chercha pendant une seconde dans sa mémoire, puis finit par dire :

— Jean de Lys ?... D'où diable sort-il ? Je n'ai jamais entendu parler d'un chevalier Jean de Lys.

— Il vient de la part de M. le comte de Villepreux, ajouta le valet.

Pour le coup le duc de Vergennes avait bondi.

— De la part du comte de Villepreux ! s'écria-t-il.

— Oui, monsieur le duc...

— Oh ! ça, c'est autre chose !... qu'il vienne !... qu'il vienne, Gratien !...

Et le valet de chambre sorti, le vieux duc, qui venait de se lever assez lestement, murmura :

— De la part de Villepreux !... Oh ! pardieu, je ne veux pas le faire attendre.

Et le vieillard semblait rajeunir, comme si le nom du comte qu'il s'attendait si peu entendre prononcer en ce moment, lui causait une joie profonde.

— Monsieur le chevalier Jean de Lys ! annonça le valet.

Le jeune gentilhomme, qui venait à peine de franchir le seuil, s'arrêta tout à coup un peu interdit.

Ce n'était pas la vue de ce vieillard qui lui imposait, car le duc, tournant le dos à la fenêtre, son visage restait noyé dans l'ombre et il était encore impossible au jeune homme de bien distinguer ses traits.

Mais ce qui le saisissait un peu c'étaient les objets qui garnissaient les murs du cabinet dans lequel il venait d'entrer, c'est-à-dire une collection d'armes de toutes les époques au milieu de laquelle étincelaient deux longues épées ébréchées dont le duc de Vergennes s'était servi à Denain, le jour où, non seulement il avait sauvé la vie à Villars, mais où il avait pris à l'ennemi les deux étendards qui étaient là et qui faisaient pendant avec les deux épées héroïques.

Le regard un peu clignotant, le vieux duc regardait le jeune gentilhomme.

— Il me semble que je me revois à cet âge, pensa-t-il. La mine fière, le regard assuré... Je reconnais bien là Villepreux... Il me connaît... il ne m'a pas envoyé un freluquet de la cour...

En ce moment, Jean de Lys s'inclinait profondément devant le vieillard, mais à peine avait-il ouvert la bouche que, celui-ci, l'air très affable et le geste accueillant, l'interrompait.

— Monsieur le chevalier Jean de Lys ?

— Oui, monsieur le duc.

— C'est mon ami, M. le comte de Villepreux qui vous adresse à moi ?

— Oui, monsieur le duc, répondit encore le jeune gentilhomme la voix un peu sourde.

Le vieillard se redressa, son œil presque éteint eut une flamme, puis l'accent très grave et avec une émotion que l'on sentait profonde :

— Monsieur, dit-il, j'ai connu le comte de Villepreux lorsqu'il n'avait pas encore votre âge... C'est vous dire toute l'affection que je lui porte, toute l'affection qui nous unit.

Et tendant à Jean de Lys sa main qui ne tremblait plus :

— Soyez le bienvenu, chevalier, ajouta-t-il.

Le jeune gentilhomme venait de s'asseoir sur un signe du vieillard.

Celui-ci hochait doucement la tête, pensif.

Puis, tout bas, et comme s'il ne parlait que pour lui-même :

— Ah ! Villepreux !... Villepreux ! murmura-t-il. Comme son souvenir me rajeunit !... Oh ! un rude soldat !... Une vaillante épée !...

Puis se tournant tout à coup vers Jean, il ajouta :

— Et il ne m'avait pas oublié non plus... C'est une grande joie pour moi, monsieur le chevalier... Mais il se porte bien, n'est-ce pas ?... Parbleu !... Malgré dix blessures, à son âge j'étais encore solide comme un chêne...

La lettre du comte dans sa main, le jeune gentilhomme courbait la tête, n'osant plus dire un mot.

La duc de Vergennes, souriant, le regardait.

Puis après un silence.

— Et bien ? fit-il doucement.

— Monsieur le duc, répondit alors Jean de Lys qui avait pâli, je suis le messager d'une triste nouvelle...

— D'une triste nouvelle ? fit le vieux duc en tressaillant.

— L'homme que j'aimais comme un père... l'homme généreux à qui je dois tout... le comte de Villepreux n'est plus !...

Et sans laisser au vieillard le temps de se reconnaître, le jeune gentilhomme ajouta:

— Et cette lettre, monsieur le duc, est pour vous...

La pâleur de cadavre du vieillard s'était encore accentuée.

Machinalement il prit la lettre, puis la voix tremblante et deux larmes roulant dans ses yeux :

— Villepreux est mort !... Est-ce possible ? balbutia-t-il.

Et il regardait Jean de Lys comme pour lui demander des détails.

Le jeune homme comprit ce regard et en quelques mots raconta la fin de M. de Villepreux.

— Un brave cœur de moins, murmura alors le vieux duc, tout saisi et très pâle encore. Mais je ne m'attendais pas à le voir partir avant moi...

Cependant il venait d'ouvrir lentement la lettre, puis debout devant la fenêtre et après en avoir parcouru les lignes d'un coup d'œil, il se mit à lire à voix haute.

Voici ce que le comte de Villepreux avait écrit au duc de Vergennes :

« Monsieur le duc,

« Dans quelques minutes, je ne serai plus.

« Je sens la mort s'approcher de moi à grands pas.

« Mais je ne veux pas que mon cœur cesse de battre avant de vous avoir dit qu'une de mes dernières pensées a été pour vous.

« Oui, monsieur le duc, le comte de Villepreux n'a pas oublié ce que vous avez fait pour lui quand il était jeune. Il n'a oublié ni votre affection, ni votre dévouement, ni vos sages et graves conseils.

« Monsieur le duc, je tiens à vous remercier encore une fois de plus, une fois suprême de toutes les bontés dont vous m'avez honoré, et je mourrais plus tranquille si vous vouliez bien, comme j'en ai la certitude, exaucer la dernière prière que je vais vous faire.

« Depuis longtemps, vous le savez, monsieur le duc, j'étais le dernier survivant de de ma race, le dernier de ces fiers comtes de Villepreux dont plusieurs ont eu l'honneur de partager vos dangers et votre gloire.

« Mais je laisse derrière moi un ami, un jeune ami dont le sort m'intéresse.

« C'est celui qui vous remettra cette lettre.

« Il se nomme Jean de Lys.

« Je lui lègue tout ce que je possède et je voudrais encore, après ma mort, pouvoir lui être utile et bon à quelque chose... »

Le vieux duc s'était interrompu.

Il venait de se retourner lentement et regardait le jeune gentilhomme.

Celui-ci, en proie à une émotion profonde, demeurait la tête baissée et les yeux fixés devant lui.

Enfin, le vieux duc reprit tout haut :

« Jean est brave, intelligent et fort.

« Ma carrière a été brisée trop tôt ; je lui souhaite plus de chance qu'à moi, je lui souhaite le bonheur de pouvoir rendre un jour à sa patrie les services que j'aurais été fier qu'elle me dût...

« Aimez donc ce jeune homme comme vous m'avez aimé moi-même ; c'est un cœur loyal et qui se montrera toujours reconnaissant de ce que vous aurez fait pour lui.

« Vous aurez exaucé mon désir le plus cher.

« Adieu et merci, monsieur le duc.

« Comte de Villepreux. »

Un grand et profond silence avait suivi la lecture de cette lettre.

Les yeux du vieillard venaient encore de se porter sur Jean de Lys et le regard qu'il arrêtait sur lui exprimait une sympathie de plus en plus vive.

Enfin s'asseyant en face de lui et lui montrant la lettre du comte de Villepreux.

— Vous saviez sans doute, monsieur, reprit-il, ce que contenait cette lettre ?

— Je n'en connaissais pas encore les termes, monsieur le duc, répondit Jean de Lys, mais je sais seulement que M. de Villepreux a bien voulu m'accréditer auprès de vous.

— Oui, dit le duc. Le comte se sentant mourir était inquiet de votre avenir et il vous a recommandé à moi... Je m'empresse de vous dire qu'il n'a pas eu tort de penser que je vous accueillerai comme je l'ai, autrefois, accueilli lui-même.

— Merci, monsieur le duc !

— Le comte me dit que vous êtes brave, intelligent et fort.

— Le comte m'aimait beaucoup, répondit le jeune homme avec un sourire.

— Avec ces qualités-là, et quand on a un peu de chance, je veux dire quand on est servi par les événements, on peut quelquefois aller très loin.

Jean de Lys souriait.

— Oh ! il y a des exemples... des exemples éclatants, reprit vivement le vieillard.

Puis souriant à son tour, il ajouta :

— Et pour ne vous en citer qu'un, voulez-vous me permettre de vous parler de moi ?...

— Oh ! monsieur le duc !

— Quand je suis arrivé à Paris je n'étais qu'un petit gentilhomme de province.. comme vous, n'est-ce pas ?

— C'est vrai.

— Oh ! je ne vous parle pas d'hier.... je vous parle de longtemps... Il y a de cela plus d'un demi-siècle, c'était sous le grand roi... Et j'avais à peu près votre âge... Quel âge avez-vous ?

— Vingt-cinq ans, monsieur le duc.

— Vingt-cinq ans. Moi j'en avais vingt-deux. Mais bien que d'une très ancienne famille, bien que déjà duc,— mon père venait de me laisser son titre en mourant,— je n'avais, comme on dit, que la cape et l'épée...

Et le vieillard se mit à rire.

— Oh ! oui, j'étais gueux, reprit-il presque gaiement, j'étais gueux comme Job, gueux au point que je n'avais pour toute richesse que mon cheval et mon épée... Et vous, vous avez cet avantage sur moi, ajouta-t-il, de ne pas être un gentilhomme avec les coudes percés...

— Grâce à la générosité du comte de Villepreux, répondit Jean de Lys.

— C'est possible. Mais cette chance-là, moi je ne l'avais pas eue. Et cependant j'en suis sorti tout de même... Seulement...

Le vieillard s'était interrompu, puis avec un sourire plein de bonhomie et hochant la tête :

— Seulement, reprit-il vivement, s'il faut vous parler franchement, je voudrais bien encore être à ce temps-là, je voudrais bien être encore le pauvre petit duc qui n'avait pas toujours dix pistoles dans sa poche...

Le duc de Vergennes soupira, puis ajouta :

— Mais je m'oublie, je radote...et quand je devrais vous parler de vous, je me laisse entraîner à vous raconter mon histoire... et quand une fois je me mets sur ce chapitre-là, c'est plus fort que moi, mais je ne m'arrête plus...

Puis haussant les épaules il se mit à rire.

— Il y en a qui prétendent que je suis un peu fou !... Pardieu, je finirai par croire qu'ils ont peut-être raison...

— Je vous écoutais avec plaisir, monsieur le duc, dit vivement le jeune homme.

— Non, non, parlons de vous... de vous seulement... Donc, vous arrivez ici, à Paris, complètement inconnu, complètement étranger ?

— Complètement.

— Par conséquent, pas la moindre relation ?

— Non, monsieur le duc.

— Personne qui puisse vous aider ?... vous pousser ?

— Personne.

— Le comte de Villepreux avait beaucoup d'amis, dit le duc, et des amis qui, tous, lui étaient très dévoués... Ne vous a-t-il pas recommandé à d'autres personnes encore...

— Si, monsieur le duc.

— A qui ?

— A monsieur le comte de Sombreuse...

— A Sombreuse ?... En effet, Villepreux et lui s'aimaient comme deux frères...Eh bien, l'avez-vous vu ?

— Le comte de Sombreuse ?

— Oui.

— Pas encore, monsieur le duc.

— Il faudra le voir... Je le verrai également pour vous... Sombreuse est très bien en cour, très influent...

Mais il est très bien ! se dit-elle en pâlissant un peu.

— Je vous obéirai, monsieur le duc.

— Maintenant, reprit M. de Vergennes, à qui le comte vous a-t-il recommandé encore?

— A M. le duc de Noailles.

— A Noailles !... Bravo !... Par lui vous ferez connaissance du duc d'Ayen. A Navailles aussi, et qui est capitaine des gardes du roi... Bonne, très bonne recommandation !... Et à qui encore?

— A Mme la marquise des Tournelles, répondit Jean de Lys.

Et en prononçant ce nom-là, le jeune homme observait attentivement le vieillard pour juger de l'effet qu'il allait produire en lui.

Le duc de Vergennes s'était subitement redressé.

Puis se couant la tête et faisant une grimace :

— Mme des Tournelles?... Oh! vous pourrez la voir aussi si vous voulez... Mais, chevalier, rien à attendre d'elle, je vous en préviens... La marquise s'est très mal conduite avec sa nièce, avec la marquise de Solange... Beaucoup lui en gardent rancune... De plus, elle est à peu près ruinée, pour ne pas dire qu'elle l'est complètement... Donc, elle est à présent comme si elle n'existait plus... elle s'enterre toute vivante... Enfin, voyez-la tout de même...

Et brusquement le vieux duc ajouta :

— Nous disons donc Sombreuse, Noailles et la marquise des Tournelles.

— Oui, monsieur le duc?

— Et qui avez-vous à voir encore?

— Personne.

— Pas d'autres lettres?

— Non, monsieur le duc.

— Alors votre première visite a été pour moi?

— Oui, monsieur le duc, répondit le jeune homme après une courte hésitation.

Un sourire de satisfaction venait d'éclairer pendant une seconde le visage du vieillard.

— Et vous avez bien fait, dit-il. Je veux m'occuper immédiatement de vous... Ce soir même je verrai le roi...

— Le roi?

Sans doute. Vous êtes gentilhomme, votre place est dans l'armée.

Un nuage avait assombri le front de Jean de Lys.

Gentilhomme!... l'était-il?

Comment prouverait-il, quand il le faudrait, les titres qu'il avait à porter le nom qu'on lui avait donné!

— Donc, ce qu'il vous faut, reprit vivement le vieux duc, c'est d'abord un brevet d'officier... Et dans huit jours vous l'aurez!

Jean de Lys, un peu pâle, gardait le silence.

— Oui, vous l'aurez! ajouta M. de Vergennes avec plus de force, et après... ma fois, après, ajouta-t-il encore, mais cette fois avec un sourire, il ne dépendra plus que de vous de devenir un jour maréchal de France...

Et comme il venait de se lever, le jeune homme crut qu'il voulait le congédier.

Jean de Lys se leva donc à son tour, mais d'un geste le vieillard le retint.

— Non, non, restez! dit-il.

Et lentement, la démarche chancelante et les mains croisées derrière le dos, il se mit à marcher de long en large dans le cabinet.

Il paraissait être devenu tout à coup pensif et songeur.

Il y eut alors un silence de plusieurs minutes.

Le jeune gentilhomme demeurait immobile et debout à la même place, et son regard qui, jusqu'à présent, s'était toujours porté malgré lui sur les deux étendards jadis conquis par M. de Vergennes, venait de s'arrêter maintenant sur un tableau qu'un rideau de toile verte masquait complètement, ne laissant apercevoir que les moulures d'un beau cadre doré.

— Un objet précieux... Ou peut être un portrait de famille? pensait le jeune homme.

Et très intrigué, il se demandait pourquoi ce tableau restait couvert et caché.

— Je dois me tromper, se dit-il. On est fier d'un tableau de maître et l'on ne cache pas ainsi à tous les regards le portrait de quelqu'un qui vous a été cher ... Qu'est-ce donc que cette toile?... Que recouvre donc ce rideau?...

Et comme il venait de se retourner vers le vieux duc, il l'aperçut qui, les bras croisés, le regardait fixement et avec un intérêt profond.

Puis, doucement et tendant la main vers la toile mystérieuse·

— Il me semble, dit le vieillard, que ce tableau attire votre attention...

— En effet, monsieur le duc.

— C'est une œuvre précieuse... une œuvre unique...

— Je m'en doutais.

— C'est un portrait.

— Le portrait de l'un des vôtres?... le portrait de l'un de vos ancêtres?

— Non.

— Ah!

— Et tandis que vous le regardiez, moi j'y songeais aussi..

— A ce tableau?

— J'y ai même pensé dès que vous êtes entré et au premier pas que vous avez fait ici...

Jean de Lys n'avait pu s'empêcher d'avoir un mouvement de surprise.

— Pourquoi cela, monsieur le duc? demanda-t-il.

— Pourquoi? dit M. de Vergennes. Parce qu'il y a entre vous et l'homme que cette toile représente une ressemblance extraordinaire...

— Vraiment?

— Une ressemblance qui m'a frappé et qui me frappe encore...

— A ce point? fit vivement le gentilhomme.

— Oui, à ce point! répondit le vieux duc qui ne quittait plus des yeux Jean de Lys. Oh! c'est étrange!... étrange!... Tenez, voulez-vous en juger vous-même?

Et M. de Vergennes, qui venait de se rapprocher du tableau, brusquement écarta le rideau.

Le portrait apparut.

Jean de Lys resta saisi.

Le vieillard souriait.

— Eh bien, fit-il, vous le voyez... qu'en pensez-vous?

— Oui, vous avez raison, fit lentement Jean de Lys, c'est étrange!...étrange en effet!...

Et malgré lui, cette toile l'attirait, le fascinait.

Il n'en pouvait détacher son regard.

Elle représentait un homme à peu près de l'âge de Jean de Lys et revêtu d'un brillant costume de cour. C'était bien le même regard énergique et résolu, les mêmes traits, la même expression, le même visage...

Seulement cet homme qui devait être un très grand seigneur, Jean de Lys n'en doutait pas, semblait avoir moins de distinction native et moins de finesse dans la physionomie que le jeune gentilhomme.

Quant au vieillard, il ne pouvait s'empêcher de sourire du profond étonnement de Jean.

— Si je ne savais que cet homme est mort, dit-il, si je ne l'avais vu mourir, je croirais que c'est lui qui est en ce moment devant moi...

— Ah ! cet homme est mort?

— Oh! il y a longtemps... en 1721...

— Etait-ce un soldat?

— Lui?... oh! non! fit avec un petit rire le duc de Vergennes...

— Un courtisan?

— Non.

— Pourtant ce costume...

— Oh! ce costume ne prouve rien, dit le vieux duc qui semblait prendre plaisir à la stupéfaction de son visiteur. Mais je vous répète — et vous le voyez vous-même — que je pourrais croire que c'est lui qui est devant moi si les morts pouvaient revenir et si je n'étais pas sûr que vous êtes le chevalier Jean de Lys.

Mais à ces mots, celui-ci avait eu un vif tressaillement.

Deux pensées venaient de lui venir.

La première, c'est qu'il n'avait pas le droit d'accepter ce titre que le duc de Vergennes lui donnait,sans lui faire connaître son passé et sa vie.

La seconde, c'est que la ressemblance qui existait entre lui et le personnage représenté par le portrait était vraiment trop singulière et trop saisissante pour qu'il n'y eût là peut-être qu'un hasard et qu'une coïncidence.

— Qui sait? se disait-il, les yeux toujours rivés sur l'étrange portrait. Cet homme est peut-être celui dont le sang court dans mes veines... Cet homme est peut-être celui dont je devrais porter le nom?...

C'était sans doute là une idée folle, mais le jeune gentilhomme avait beau faire, il avait beau s'en défendre, elle le poursuivait et s'imposait à lui.

D'ailleurs ne devait-il pas tout tenter pour tâcher d'éclairer le mystère dont sa vie était entourée? Pouvait-il, même quand il ne les cherchait pas, négliger les occasions qui s'offraient à lui de se connaître?

Aussi répondit-il vivement, un peu pâle, mais la voix ferme:

— Je ne suis pas le chevalier Jean de Lys.

Cette fois ce fut le duc de Vergennes qui tressaillit.

— Comment? fit-il la voix sourde et les sourcils légèrement froncés, vous ne vous appelez pas Jean de Lys?

Et alors Jean lui raconta rapidement son histoire, ou du moins tout ce qu'il savait de son histoire.

Il lui raconta comment il avait été confié à la mère Yvonne qui n'avait plus jamais reparue, comment ce nom de Jean de Lys qu'il avait toujours porté lui avait été donné par cette étrangère, et enfin après avoir fait connaître au duc son existence chez la vieille Bretonne et lui avoir dit par quel hasard il avait été mis en présence du comte de Villepreux,il ne lui cacha pas la pensée qu'il venait d'avoir que l'homme du portrait, ce personnage qui avait avec lui une si étonnante ressemblance, était peut-être celui qu'il cherchait, c'est-à-dire son père.

A ces dernières paroles du jeune homme, le duc de Vergennes avait eu un sourire étrange.

Puis vivement :

— Non, non, détrompez-vous, dit-il en souriant. Si vous saviez quel est cet homme si je vous disais son nom, vous frémiriez de la pensée que vous venez d'avoir

Puis éclatant de rire, le vieillard ajouta :

— Ce bon seigneur... ce courtisan que vous voyez-là, c'est Cartouche!

— Cartouche! s'écria Jean devenu tout blême.

— Oui, Cartouche qu'on a roué en place de Grève, reprit le duc qui riait toujours; oui, Cartouche le chef de bandes ; oui, Cartouche le roi des voleurs!...

C'était en effet, le portrait de Cartouche, l'unique portrait qui, peut-être, eût été fait du célèbre bandit.

Comment le duc de Vergennes avait-il cette toile en sa possession? On ne l'avait jamais su. Peut-être n'était-ce que le hasard qui l'avait fait tomber dans ses mains. Quoi qu'il en soit, il n'avait jamais voulu s'en défaire et il y tenait beaucoup, comme un amateur tient au chef-d'œuvre d'un maître et comme on tient à une chose dont la rareté double le prix.

Lentement il laissa retomber le rideau et le tableau disparut.

Quant à Jean de Lys, il frémissait en effet maintenant de l'horrible pensée qu'il avait pu avoir.

Lui, le fils de ce misérable!

Lui, le fils de cet assassin et de ce voleur!

Lui, le fils de Cartouche!

— Eh bien, qu'en pensez-vous? fit le vieux duc qui souriait toujours.

— J'étais fou! répondit Jean, très pâle encore.

— Pardieu!... Vous exalter ainsi sur une simple ressemblance!..

Puis, plus grave et la main largement ouverte :

— Un enfant perdu, un enfant abandonné est de droit gentilhomme! reprit le vieillard. Touchez-là, monsieur le chevalier.

Mais brusquement il s'interrompit.

Un bruit venait de se faire au dehors.

Le duc, malgré ses pas chancelants, courut à la fenêtre

Il se pencha quelques secondes, puis se retourna.

Sa figure rayonnait.

— Approchez!... approchez ! dit-il.

Jean de Lys était déjà près de lui.

— Et regardez! ajouta le vieillard.

Devant la porte de l'hôtel, dont les deux lourds battants venaient de s'ouvrir, une femme descendait d'une riche litière.

— La duchesse de Vergennes ! fit le vieux duc avec orgueil.

Puis vivement et gaiement, il ajouta :

— Tenez, voilà votre meilleur, votre plus sûr protecteur! .. Si la duchesse veut se charger de vous, votre avenir est fait!.. Je vais lui parler... Attendez-moi...

Et quelques minutes après, le vieillard reparaissait, puis, poussant Jean de Lys dans un couloir qui aboutissait aux appartements de la duchesse.

— M^me^ de Vergennes vous attend, dit-il. Allez, jeune homme, et tâchez de plaire... Il s'agit de votre fortune.

XVII

LA DUCHESSE DE VERGENNES

La duchesse de Vergennes, qui avait plutôt l'air d'être la petite-fille du duc que sa femme, n'avait pas encore trente ans.

Grande et mince, elle avait le front orgueilleux, le regard très fier, le teint mat et les cheveux d'un noir éclatant.

Très coquette, elle avait soif d'hommages, et quand elle voulait se donner la peine de plaire, rien n'était plus doux que son regard ni plus séduisant que son sourire.

Les femmes la jalousaient, les hommes la désiraient, son mari la craignait.

rès influente et toute-puissante à la cour, elle y faisait un peu la pluie et le beau temps.

Le roi, dont pourtant elle n'avait pas été la maîtresse, ne savait rien lui refuser.

Il semblerait donc que la jeune duchesse dût être très heureuse, car enfin ayant, avec la jeunesse, la fortune et la beauté, que pouvait-elle désirer encore? Que pouvait elle désirer de plus?

Hélas! la duchesse n'avait jamais aimé, et c'était là son ennui, son chagrin, sa souffrance.

Elle aurait voulu connaître les orages et les tempêtes de l'amour, ses joies et ses voluptés divines, et elle les avait toujours ignorés, elle les ignorait encore.

Pourquoi?

Son cœur était-il donc trop indifférent? son âme trop froide?

Non, certes. Mais parmi les hommes qu'elle avait rencontrés, aucun n'avait répondu à son rêve, aucun n'avait réalisé son idéal.

Et c'était ce regret-là qui mettait parfois au front de la jeune duchesse une ombre de tristesse qu'on ne s'expliquait pas.

— Madame, lui avait dit M. de Vergennes en se présentant chez elle, je viens vous demander si vous voulez recevoir un jeune gentilhomme qui m'a été très chaleureusement recommandé.

L'air pensif, la duchesse demeurait étendue dans un fauteuil et jouait machinalement avec un magnifique éventail que le hasard avait fait tomber sous sa main.

Elle resta un long moment silencieuse, comme si elle n'avait pas entendu, puis enfin elle se décida à lever lentement la tête.

— De quel ami voulez-vous me parler, monsieur le duc? demanda-t-elle.

— D'un de mes meilleurs et de mes plus anciens amis... du comte de Villepreux, qui vient de mourir.

— Ah!

— Vous le connaissiez, n'est-ce pas ?

— Certes !

— Un noble cœur !

— Et quel est ce jeune gentilhomme que le comte vous envoie ?...

— C'est le chevalier Jean de Lys.

La duchesse de Vergennes avait eu soudain un vif tressaillement.

— Le chevalier Jean de Lys ! se dit-elle.

Et, chose étrange, au nom du jeune homme elle était devenue subitement très rouge et ses yeux, toujours très brillants, avaient pris un éclat plus extraordinaire encore,

— Le chevalier, répondit le duc, est un jeune gentilhomme qui ne connaît personne à Paris et qui serait infiniment heureux si vous vouliez bien consentir à mettre à son service un peu de votre influence...

La duchesse avait eu un sourire plein de coquetterie.

— Oh ! mon influence !... Ne railliez pas, je vous en prie ! fit-elle.

— Je ne raille pas, madame, elle est très grande, très réelle...

— Moins que la vôtre, duc.

— C'est vous maintenant qui raillez, dit le vieillard qui sourit à son tour.

Et vivement, il ajouta :

— Ainsi, c'est entendu, madame ? Mon protégé peut venir ?

— Puisque vous insistez tant ! répondit la duchesse. Mais que veut-il ? que désire-il, ce jeune chevalier ?

— Mais, madame, que peut désirer, que peut vouloir un jeune gentilhomme de vingt-cinq ans courageux et brave ?

— Un brevet d'officier, sans doute ?

— Oui, madame.

— Deux mots de vous, monsieur le duc, auraient suffi pour qu'il l'obtînt....

— Je le crois.

— Et bien ?

— Mais vous, madame, vous n'aurez qu'un mot à dire...

— Flatteur !

— Et c'est toujours un mot de moins que moi, ajouta le vieillard en souriant.

Il fit quelques pas vers la porte, puis, brusquement, se retourna.

— Ah ! j'oubliais ! fit-il.

— Quoi donc ?

— Ce jeune homme est un peu timide...

— Vraiment ?

— Il me fait cet effet... Donc, je vous en prie, ne l'effarouchez pas trop.

Et il sortit.

A peine était-il dehors que la jeune duchesse se trouvait déjà debout.

— Jean de Lys ! murmura-t-elle plusieurs fois, Jean de Lys !... Certes, voilà qui est étrange et singulier !... Jean de Lys ici, Jean de Lys à l'hôtel de Vergennes quand précisément je songeais à lui...

Et comme elle venait d'entendre un bruit léger du côté de la porte, vivement elle se retourna.

Jean de Lys la saluait.

— Mais il est très bien ! se dit-elle en pâlissant un peu, très bien !... très bien !...

De son côté, Jean de Lys, en apercevant Mme de Vergennes n'avait pu réprimer un mouvement de surprise.

En effet, le jeune homme s'attendait à voir une grande dame froide, imposante et sévère, une duchesse dont les manières de cour allaient le glacer immédiatement, et il se trouvait en face d'une jeune femme à l'accueil plein d'abandon et au sourire charmant.

— Elle est très belle ! pensa-t-il à son tour, presque aussi belle que Blanche !

Cette pensée du jeune homme n'échappa point à Mme de Vergennes, car l'admiration qu'il éprouvait pour sa grande beauté se lisait clairement dans ses yeux

Aussi un éclair de joie, presque de triomphe, brilla-t-il dans le regard de la duchesse.

D'un geste gracieux, elle venait de l'inviter à s'asseoir.

— Monsieur le chevalier, dit-elle sur son ton le plus aimable, je ne vous dirai pas que vous êtes le bienvenu à l'hôtel de Vergennes, mais je dirai mieux, vous y étiez le désiré.

— Le désiré, madame? balbutia Jean dont la surprise venait d'augmenter encore.

— Je veux dire, monsieur, que j'avais le plus grand, le plus vif désir de vous connaître.

Ce langage si net et si franc intimidait et embarrassait de plus en plus le jeune gentilhomme.

— Qu'est-ce que cela signifie? se demandait-il.

Mais la jeune duchesse se hâta d'ajouter :

— Car, maintenant, monsieur, on ne parle que de vous à la cour...

— A la cour ! s'écria Jean qui croyait rêver.

— Cela vous étonne, monsieur le chevalier?

— En effet, madame, répondit-il, cela me surprend beaucoup, car non seulement je ne compte aucun ami dans les antichambres du roi, mais encore il n'y a pas trois semaines ou un mois, tout au plus, que j'étais bien loin de Paris où je n'étais jamais venu...

— Aussi, monsieur, ne vous connaît-on que... de nom du moins et ne parle-t-on de vous que depuis très peu de temps, dit la duchesse qui, renversée dans une attitude pleine d'abandon, jouait doucement de l'éventail. On ne vous connaît que depuis le jour où l'une de mes meilleures et de mes plus intimes amies, la marquise de Solange, a eu la bonne fortune de vous rencontrer à temps sur son chemin...

Jean de Lys avait souri.

— Et c'est pourquoi, madame, toute la cour s'occupe de moi?

— Oui, monsieur.

— Il n'y a vraiment pas de quoi...

— Tout le monde admire avec raison le courage et le sang-froid dont vous avez fait preuve en cette circonstance...

— On a peut-être l'admiration trop facile, dit un peu sèchement le jeune gentilhomme à qui ces éloges paraissaient exagérés.

— Non, monsieur, répliqua vivement Mme de Vergennes, on ne fait que vous

— Pardon, sire! fit la duchesse.

rendre justice, et Mme la marquise de Solange est la première à reconnaître les grands dangers que vous avez courus...

— Mme la marquise de Solange? fit Jean dont la voix s'était légèrement altérée.

— Je sors de chez elle.

— Ah!

— Il n'y a que quelques minutes... Je rentre... Et j'aurais voulu que vous pussiez l'entendre! Elle ne tarissait pas d'éloges sur votre bravoure...

Jean de Lys était devenu un peu pâle, pâle d'émotion et de joie.

La duchesse qui, en prononçant ces dernières paroles, tenait le jeune homme sous son regard, s'était très bien aperçue de ce qui se passait en lui.

Elle eut alors un léger froncement des sourcils, un léger soupir, mais Jean n'en put rien voir, et toujours très aimable et très souriante, elle ajouta :

— Cette pauvre Blanche !... cette pauvre petite marquise tomber ainsi tout à coup au milieu d'une bande de brigands !... Quelle belle peur elle a dû avoir !...

— Et cela se conçoit...

— Oh ! certainement, monsieur !...

— Mais c'est cette peur-là, madame, qui est la cause que Mme de Solange s'exagère la reconnaissance qu'elle me doit...

Mais la duchesse secouait la tête.

— Non, monsieur, dit-elle vivement et avec l'accent de la conviction la plus profonde, la marquise de Solange n'exagère pas... Oh ! si au lieu d'arriver de la province ou de l'étranger, vous aviez habité Paris déjà pendant trois mois, oui, trois mois seulement, vous me comprendiez... Paris, monsieur, est maintenant un véritable coupe-gorge, non pas seulement à deux heures du matin, non pas seulement à l'heure où Mme de Solange a été attaquée, mais dès que le soir tombe, dès que la nuit vient.. Alors toutes ses rues, tous ses carrefours, toutes ses ruelles, pour peu qu'elles soient un peu isolées et désertes, sont pleines de pièges, pleines d'embûches et de périls...Et combien de bandes avons-nous à redouter, combien se ruent sur nous, la police elle même, la police qui fait semblant de tout savoir ne le sait pas...

— Vous m'effrayez, madame, dit en souriant Jean de Lys.

Mais la duchesse de Vergennes venait de l'interrompre par un geste d'effroi...

— Ne riez pas ! fit-elle gravement ; ce que je vous dis est vrai, est exact... Eh bien pour comble de malheur, ajouta-t-elle, Mme de Solange était tombée au milieu de la plus dangereuse et de la plus redoutable de toutes ces bandes...

— Comment le sait-on, madame ? dit Jean de Lys qui maintenant épiait et guettait tous les mots de Mme de Vergennes dans l'espoir de découvrir le secret que Blanche lui cachait avec tant de terreur.

— Comment on le sait ?

— Oui, madame.

— Vous allez le comprendre.

La duchesse fit une pause, puis dit :

— La police ne s'est-elle pas transportée dans le carrefour de Buci ?

— Ah ! c'est juste.

— N'a-t-elle pas enlevé les cadavres des gens de Mme de Solange...

— En effet.

— Enfin n'a-t-elle pas trouvé à côté du valet de pied et du cocher de la marquise quatre autres cadavres ?....

- Quatre cadavres ?

— Oui, les cadavres des bandits que vous avez tués ?

Jean de Lys venait de se mettre à rire.

— J'en ai tué quatre ? dit-il.

— Oui, monsieur, quatre...

— Ma foi, je ne me rappelais plus du nombre...

Et il ajouta, toujours gaiement :

— Mais je ne m'en repens pas !

— Et dans ces bandits, reprit Mme de Vergennes, le lieutenant de police que j'ai interrogé et qui m'a appris votre nom...

— Ah ! c'est lui ?... c'est le lieutenant de police ?

— Oui, monsieur. Dès que j'ai connu l'affaire j'ai voulu tout savoir... Je suis si curieuse !... Le lieutenant de police et ses agents ont parfaitement reconnu ces hommes pour appartenir à la bande dont je viens de vous parler, c'est-à-dire à une bande qui depuis plus de deux ans terrifie tout Paris...

— Je vous crois, madame, dit le jeune homme, mais cependant je ne vous cacherai pas qu'une chose m'intrigue...

— Quelle chose, monsieur le chevalier ?

— Le lieutenant de police a ramassé ces bandits dans le carrefour de Buci... Très bien !... Mais comment a-t-il pu reconnaître ces hommes pour appartenir à cette bande plutôt qu'à une autre... Il les avait donc déjà vus ?... Il avait donc leur signalement ?..

— Il avait mieux que cela, monsieur ?

— Mieux que cela ?

— Sur quatre de ces malfaiteurs, trois avaient déjà ramé sur les galères du roi... Ils s'étaient évadés, on les retrouvait, voilà tout.

— Ah ! maintenant je comprends...

— Et les galères auxquelles ils avaient réussi à se soustraire et qui auraient dû leur donner à réfléchir...

— En effet.

— Ne les avaient pourtant guère corrigés comme vous voyez...

— L'habitude, le besoin du crime, dit le jeune gentilhomme.

— Car ils s'étaient affiliés depuis à l'association de brigands qui est, comme je viens de vous le dire, celle qu'avec raison on redoute et craint le plus...

— Nombreuse, cette bande

— On n'en sait rien. Mais c'est probable.

— A-t-on sur elle quelques indices, quelques données ?

— On sait seulement que c'est la bande la mieux organisée et la mieux disciplinée qui ait existé depuis longtemps répondit Mme de Vergennes... Ainsi, ajouta-t-elle, vous avez certainement entendu parler d'un bandit célèbre, du fameux Cartouche ?...

Brusquement le front de Jean de Lys s'était assombri.

Pourquoi ?

Il n'aurait su le dire.

Mais il était gêné, disons mieux, humilié d'entendre évoquer le nom du roi des voleurs, depuis qu'il avait pu constater quelle étrange et extraordinaire ressemblance il existait entre lui et ce grand criminel.

— Eh bien, monsieur, reprit vivement la duchesse, les bandes, les cliques de Cartouche ne manquaient cependant pas d'audace. Elles se souciaient à peu près de la police comme si elle n'existait pas, et non seulement elles vous arrêtaient et vous dépouillaient en plein jour, mais encore elles soutenaient très fréquemment contre les agents et les soldats du roi de véritables batailles...

Mais aujourd'hui, monsieur, chose très singulière à dire, on en est arrivé à regretter presque Cartouche, et lui-même, si le bourreau ne lui avait pas rompu les os, pâlirait de fureur en se voyant ainsi dépassé...

— Vraiment ?

— Oui, monsieur, la bande dont quelques-uns des acolytes se sont rués sur la marquise de Solange a vingt fois plus d'audace, vingt fois plus de témérité, vingt fois plus d'adresse et d'habileté que les cliques de Cartouche...

— Comment la nomme-t-on ?

— Cette bande?

— Oui, madame la duchesse.

— On l'appelle du nom de son chef.

— Et le nom de son chef, c'est?...

— Le Capitaine de Minuit.

Le jeune gentilhomme n'avait pu s'empêcher de sourire.

Mais Mme de Vergennes, devenue subitement très sérieuse, l'arrêta d'un geste.

— Oh ! ne souriez pas, s'écria-t-elle. Je vous jure que le Capitaine de Minuit fait trembler, mais ne fait pas sourire. Les plus braves et les plus résolus pâlissent quand ils entendent son nom...

— Excusez-moi, madame, j'arrive de l'étranger, dit doucement Jean de Lys avec un nouveau sourire qui n'était pas sans ironie.

Puis aussitôt il ajouta :

— Dans tous les cas, ce farouche et terrible capitaine porte un nom bien bizarre et bien romanesque, vous en conviendrez...

— C'est le nom qu'on lui a donné faute de pouvoir l'appeler du vrai, de celui qui lui appartient...

— Et c'est bien celui, du reste, qui lui convient, dit Jean. Mais qui est-ce que c'est que cet homme-là ?

— On n'en sait rien.

— On ne l'a donc jamais vu ?

— Je l'ai peut-être vu hier, répondit lentement Mme de Vergennes, je le verrai peut-être aujourd'hui...et, s'il y a bal à la cour demain, peut-être aurai-je l'honneur de danser avec lui...

Le jeune gentilhomme demeurait stupéfait.

— Ah ! madame la duchesse ! s'écria-t-il avec un geste d'incrédulité.

— Je ne mens pas.

— Vous me pardonnerez, mais je vous avoue que j'ai quelque peine à vous croire.

— Eh bien, écoutez ! fit vivement Mme de Vergennes. Je veux vous convaincre, je veux vous citer un fait, deux faits, même, qui vous prouveront que cet homme, que ce bandit se glisse partout.

— Mais à la cour !

— Oui, à la cour !... et dans le plus grand monde !... et jusque chez moi !

— Jusque chez vous !

— Oui, monsieur le chevalier.

— Alors, c'est donc un grand seigneur ?

— Peut-être !... Mais il serait trop pénible de faire une pareille supposition, dit la duchesse avec un sourire, et je préfère croire qu'il a dans sa bande des hommes assez adroits et assez intelligents pour forcer toutes les portes.

— Je vous écoute, madame, dit le jeune homme qui restait toujours très incrédule.

Alors il y eut un court silence, puis, baissant la voix comme si elle avait peur d'être entendue :

— Une nuit — il y a à peu près un an de cela, car c'était presque à pareille époque — il y avait grande fête ici, grand bal à l'hôtel de Vergennes.

« On était aux derniers jours du carnaval et ce bal était un bal masqué.

« Nos salons étaient encombrés et c'était un coup d'œil vraiment éblouissant, vraiment féerique...

« Je vous avoue, monsieur le chevalier, que je m'amusais beaucoup.

« Tout à coup, et comme je me glissais à travers la foule au bras de mon danseur, je sentis que quelqu'un, en me frôlant, venait de me glisser un papier dans la main.

« Je me retournai vivement.

« Des groupes joyeux, des groupes de masques bruyants circulaient autour de moi.

« J'eus beau regarder, chercher, il m'aurait été impossible de soupçonner personne...

« Mais j'étais très froissée, presque indignée.

« Je pensais — ne m'accusez pas de fatuité — je pensais que ce mystérieux billet devait contenir une déclaration d'amour et je m'étonnais qu'un homme osât avoir avec moi, duchesse de Vergennes, le même sans-gêne et le même sans-façon qu'avec la femme d'un procureur ou d'un marchand !

Dès que je pus être seule une minute, c'est-à-dire quelques instants après, je m'empressai de déplier cet étrange papier. »

La duchesse de Vergennes eut un sourire, fit une pause, puis ajouta :

— Voulez-vous que je vous dise ce qu'il contenait ?

— Que contenait-il, madame ?

— Ce n'était pas une déclaration d'amour.

— Qu'était-ce donc ?

— C'étaient ces quelques lignes que je sais par cœur et que je puis vous réciter sans me tromper d'un mot :

« Madame la duchesse,

« Je vous sais bonne et charitable et je voudrais vous fournir l'occasion de rendre, cette nuit, un service à l'un de vos amis.

« M. le marquis de Navailles a une très mauvaise habitude, c'est de porter toujours beaucoup trop d'argent sur lui.

« Prévenez-le donc qu'il fera bien de prendre ses précautions en rentrant à son hôtel.

« La police est si mal faite et il y a tant de voleurs dans Paris ! »

— Et c'était tout ? dit le jeune gentilhomme.

— Oui, c'était tout.

— Et, naturellement,pas de signature?

— Non, pas de signature.

— Ensuite, madame la duchesse?

— Ensuite,comme en ce moment-là,comme encore maintenant, d'ailleurs, il ne se passait,en effet,guère de nuit sans que des bandes de malfaiteurs fissent parler d'elles je crus d'abord à une plaisanterie de mauvais goût.

« — C'est quelqu'un qui veut mystifier et effrayer le marquis de Navailles,pensai-je.

« Et j'étais sur le point de déchirer cet étrange billet lorsque, tout à coup, un scrupule, un remords de conscience me prit.

« — Est-ce qu'on sait?.. j'aurais peut-être tort, me dis-je.

« Et j'appelai un de mes valets et lui donnai l'ordre de chercher et de m'amener sur-le champ le marquis de Navailles.

« Quelques minutes après celui-ci accourait.

« C'est un jeune gentilhomme à peu près de votre âge, monsieur le chevalier,et très brave, très courageux aussi.

« — Vous me faites l'honneur de me demander, duchesse? dit-il.

« — Oui,marquis,répondis-je.Est-il vrai que vous ayez cette nuit beaucoup d'argent sur vous?

« Il se mit à sourire.

« — Singulière question! fit-il.

« — Elle est singulière, j'en conviens, mais répondez.

« — Eh bien, oui, duchesse, c'est vrai. J'ai beaucoup d'argent sur moi comme j'en ai toujours.

« — Une grosse somme?

« — Une grosse somme!

« — Eh bien, marquis, lisez!

« Et je lui tendis le billet.

« — Qu'est-ce que c'est, duchesse?

« — Vous le verrez. Lisez.

« Il lut, puis il éclata de rire.

« — Ah! çà, c'est une gageure, n'est-ce pas? s'écria-t-il.

« — Pas le moins du monde.

« — Qu'est-ce que cela signifie?

« — Je n'en sais pas plus que vous

« — Qui vous a remis ce billet?

« — Je l'ignore.

« — Duchesse, vous vous moquez de moi!

« — Sur l'honneur!

« Et je lui racontai l'aventure.

« Il se mit à rire de plus belle.

« — Décidément,dit-il,l'hôtel de Vergennes n'est pas sûr...Vous devez recevoir chez vous des chefs de bandes... et, qui sait? peut-être le plus terrible de tous, le fameux Capitaine de Minuit! « Et le billet à la main il se mit à courir le bal, racontant à tout le monde cette singulière histoire.

« Deux heures après le marquis de Navailles quittait l'hôtel de Vergennes.

« Il vint prendre congé de moi et me dit gaiement :

« — Au revoir, duchesse !.. Je vais me faire voler !...

« Et il le fut, en effet, comme il venait de le dire et comme on le lui avait prédit, et non seulement volé, mais encore laissé pour mort sur le pavé. »

Mme de Vergennes venait de se taire.

Il y eut un silence.

Ce fut Jean de Lys qui reprit la parole.

— Et vous dites, madame la duchesse, qu'il s'est passé d'autres faits de ce genre ?..

— Oui, plusieurs.

— C'est incroyable !

— Mais je ne veux plus que vous en citer encore un...

— Où, cette fois, la scène se passait-elle ?.. Etait-ce encore à l'hôtel de Vergennes ?...

— Non, cette fois, c'était à la cour.

— A la cour !...

— Au jeu du roi.

— Vous m'intéressez, madame, dit Jean de Lys qui, très sincèrement, trouvait tout cela fort étrange.

— Ce soir-là, dit la duchesse, on trouva sur un as la même prophétie écrite pour le baron de Rocheterre...

— Et écrite de la même main ?..

— Oui, de la même main, c'est certain.

— Et cette nouvelle prophétie s'est réalisée également ?

— Comme s'était réalisée la première... M. de Rocheterre a été dévalisé comme l'avait été le marquis de Navailles...

— Je commence à croire à l'existence du Capitaine de Minuit ! dit Jean de Lys en riant.

Mais Mme de Vergennes, elle, ne riait pas.

Elle restait très grave.

— Oh ! vous pouvez y croire, répondit-elle, et si vous voulez que je vous dise toute ma pensée...

— Je vous en prie, madame la duchesse...

— Eh bien, je ne serais pas étonnée si vous faisiez sa connaissance.

— Sa connaissance ?

— Oui, avant peu.

— Moi !

— Oui, vous, monsieur le chevalier !

Et comme il attachait sur elle un regard plein de surprise, elle ajouta :

— Je vois que vous ne me comprenez pas.

— C'est-à-dire, madame la duchesse, répondit vivement Jean de Lys, que je ne vous comprenais pas, en effet, tout d'abord, mais que je vous comprends parfaitement maintenant.

Mme de Vergennes eut un sourire, puis un hochement de tête.

— J'en doute, fit-elle.

— Si, madame.

— Eh bien, voyons, que comprenez-vous?

— Je comprends que je puis m'attarder un jour ou l'autre, regagner tard mon logis et tomber à mon tour dans cette bande...

De nouveau la duchesse secouait la tête.

— Non, dit-elle. Je voyais bien que vous n'aviez pas comprise.

— Ah!

— Eh oui!... Les autres tombent par hasard et par accident dans les bandes du Capitaine de Minnit... Ces bandes se trouvent une nuit sur leur passage et les rançonnent... Mais vous, monsieur le chevalier, c'est autre chose...

— Autre chose?

— Oui, c'est bien différent.

— Alors, madame la duchesse, vous avez raison et je vous avoue que je ne comprends plus.

— Vous, on vous guettera!

Jean de Lys eut un sourire plein d'insouciance.

— On vous espionnera.

— On se donnera tant de peine?

— Croyez-moi. Ne riez pas. On vous espionne et l'on vous guette peut-être déjà.

— En vérité, madame, dit gaiement le jeune homme, vous me feriez presque peur...

— Non, je ne veux pas vous faire peur, répondit la duchesse d'un air toujours très sérieux, et le voudrais-je que je sais bien que je n'y réussirais pas... Mais, c'est un bon conseil que je vous donne... Méfiez-vous... prenez garde, chevalier!...

— Me méfier?.. prendre garde?

— Oui!

— Qu'ai-je à craindre de plus qu'un autre... de plus que le premier passant venu?

— Tout!

— Tout?.. Ma surprise est extrême... Il faudrait donc que ce redoutable Capitaine de Minuit m'en voulût personnellement... N'est-ce pas, si je ne me trompe, ce que vous entendiez dire, madame la duchesse?

— Oui, c'est cela même.

— Mais je n'ai pas l'honneur de le connaître et je suppose bien qu'il me connaît pas pas davantage...

— C'est une erreur.

— Il me connaît?

— Il vous connaît!... Et il a à se venger de vous...

— De moi?... Pourquoi?

— Réfléchissez. N'êtes-vous pas l'homme du carrefour de Buci?

— Oui.

— N'êtes-vous pas celui qui a arraché la marquise de Solange aux hommes de sa bande?

— Eh bien?

— Eh bien, comme sa police — car il a aussi sa police, il n'en faut pas douter — est

C'était son brevet d'officier.

très bien faite bien mieux faite et bien plus intelligente que celle du roi, il sait déjà qui vous êtes, comment vous vous appelez et comment il vous trouvera...

— Oh ! je ne me cacherai pas ! dit fièrement Jean de Lys.

— Oh ! je le sais bien, dit vivement Mme de Vergennes, à qui l'air énergique et résolu du jeune homme parut plaire beaucoup. Ce serait une lâcheté et vous en êtes incapable. Mais il n'en est pas moins vrai, ajouta-t-elle, qu'en venant au secours de Mme de Solange vous avez enlevé probablement au capitaine de Minuit une proie précieuse, une proie depuis longtemps désirée et convoitée, et que non seulement il ne vous le pardonnera pas, mais encore vous le fera payer cher...

Dans les dernières paroles de la duchesse, un mot surtout avait vivement frappé le jeune gentilhomme.

Ce mot l'avait à la fois fait bondir et blêmir de colère.

— Qu'entendez-vous donc, madame la duchesse, demanda-t-il la voix un peu sourde, par ces mots-là : une proie précieuse... une proie depuis longtemps désirée et convoitée?

— J'allais vous l'expliquer, monsieur le chevalier, répliqua Mme de Vergennes et vous verrez que le capitaine de Minuit est un personnage plus étrange encore que vous pouviez le supposer.

Quand c'est un homme qui tombe par malheur pour lui dans une de ses embuscades ou au milieu d'une de ses bandes, on le dépouille sans merci, sans pitié, et s'il fait mine de vouloir résister et se défendre, s'il compte sur son courage et sur son épée pour se tirer de ce guet-apens, comme toute lutte est folle, toute résistance insensée, on le tue, et le lendemain le lieutenant de police trouve un cadavre de plus sur le pavé de Paris.

« Cartouche, qu'on maudissait encore il y a quelques années, est aujourd'hui presque regretté.

« Cartouche faisait parfois le généreux et montrait des velléités de clémence.

« Il disait bien aussi : «La bourse ou la vie!...» mais quand il avait la bourse, il s'en contentait généralement et vous laissait la vie sauve.

« Mais le fameux bandit dont je vous parle en ce moment, mais le fameux capitaine de Minuit n'a pas de ces délicatesses là.

« Il procède autrement.

« Il est implacable.

« Il semble que cet homme, que ce monstre plutôt ait on ne sait quel horrible plaisir à verser le sang de ses victimes.

« Mais en revanche, et comme il faut rendre justice à tout le monde, je dois dire qu'il se montre presque toujours plus humain avec les femmes...

— Avec les femmes... C'est d'un gentilhomme, cela ! fit ironiquement Jean de Lys.

— Attendez! interrompit vivement la duchesse. Je ne vous ai pas tout dit. Avec les femmes qui sont ni plus belles...

— Ah !

— Ni plus jeunes...

— C'est une chance pour celles-là, dit le jeune homme avec un sourire.

— Mais avec les autres, reprit Mme de Vergennes, avec celles qui sont jeunes et jolies, avec celles, par exemple, qui ressemblent à Mme la marquise de Solange, les choses se passent autrement.

— Comment se passent-elles donc ?

— Elles doivent lui payer leur rançon... et leur rançon, c'est leur honneur !

— Le misérable ! s'écria Jean de Lys dont l'œil étincela.

— Ainsi, il n'est pas rare, continua la duchesse, que le capitaine de Minuit, qui paraît avoir bon goût, s'éprenne vivement pour une femme jeune, séduisante et belle.

Jean de Lys, qui songeait en ce moment au secret que lui cachait Blanche, écoutait plus attentivement encore Mme de Vergennes.

— Que cette femme soit une grande dame ou une bourgeoise, peu lui importe !... Toutes les femmes, pour lui, sont égales devant la beauté. Or, que fait-il ?

Jean écoutait toujours.

— Il s'informe et se tient au courant des habitudes de cette femme... Dès ce jour, la malheureuse, sans le savoir, sans pouvoir s'en douter, a l'œil de cette homme sur elle. Il l'épie, il la guette, il est, pour ainsi dire, derrière elle comme son ombre.

« Puis un beau jour et quelquefois une belle nuit, enfin quand le moment lui paraît propice pour assouvir sa passion, il se jette sur cette femme et l'emporte malgré ses pleurs, ses cris et ses prières...

— Oui, vous aviez raison de le dire tout à l'heure, madame, dit Jean de Lys la voix basse et dont le visage était devenu d'une pâleur effrayante, ce n'est pas là un homme, c'est un monstre.

— Eh bien, reprit vivement le duchesse, rien ne me sortira de l'idée que M^me^ Solange se trouvait dans ce cas-là et courait ce grand danger...

— Vous croyez.

— Pour moi, c'est sûr, c'est certain... J'ai bien essayé d'interroger Blanche et je sais bien qu'elle a nié très vivement. « Le capitaine de Minuit !... J'étais folle !... Une simple rencontre avec les premiers bandits, avec les premiers voleurs venus, et pas autre chose... » Je l'ai laissé dire, j'ai même fini par avoir l'air de la croire, mais elle ne m'a pas convaincue...

— Alors, selon vous, madame, ce brigand connaîtrait M^me^ de Solange...

— C'est mon opinion.

— Vous pensez qu'il l'aura aperçue, entrevue, et qu'il se sera épris d'elle comme il s'est épris de beaucoup d'autres ?

— Oui, je le pense.

— Et qu'il l'aura attendue, guettée ?

— Je le pense encore.

— Et bien, madame, votre pensée coïncide avec la mienne.

— Comment, monsieur le chevalier ?

— Oh ! sans doute, dit vivement Jean de Lys, l'autre nuit, quand le hasard, un hasard que je bénis, m'a amené dans le carrefour de Buci, je ne connaissais pas le capitaine de Minuit et je ne pouvais supposer dans quel but il agissait...

Mais, voici. Comme, un moment avant l'attentat, j'avais pu passer au petit trot de mon cheval et tomber dans le carrefour au milieu des bandits sans que ceux-ci daignassent s'occuper de moi, je n'avais pu m'empêcher de me dire que cela était assurément bien singulier et bien extraordinaire.

« C'est un piège, me dis-je. Ces hommes doivent être là pour quelqu'un qu'ils attendent. » Et c'est alors qu'en prévision de ce qui allait se passer à mon tour j'attendis...Vous voyez qu'en effet le capitaine de Minuit,ou du moins quelques misérables de sa bande, devaient attendre là que M^me^ de Solange passât.

— C'est évident, dit la duchesse. Voilà à quel terrible ennemi vous avez arraché la marquise. Donc, vous étonnerez-vous encore maintenant que cette aventure ait fait beaucoup de bruit?... Vous étonnerez-vous encore qu'on s'occupe beaucoup du chevalier Jean de Lys, de ce gentilhomme que personne ne connaît, dont on n'avait même jamais entendu parler et qui vient de jouer un si bon tour au capitaine de Minuit ?...

Et très vivement, la duchesse ajouta avec un sourire :

— Mais il y a deux façons de s'occuper des gens. On peut s'en occuper par curiosité

ou par intérêt. Moi, monsieur le chevalier, qui tout à l'heure, au moment même où M. de Vergennes est venu m'annoncer votre visite, me rappelais l'aventure de Mme de Solange et admirais votre courage, je ne veux plus m'occuper de vous que pour l'intérêt que je vous porte.

— Je vous remercie, madame la duchesse, dit le jeune gentilhomme qui s'inclina.

— Du reste, monsieur, vous n'avez pas que ce titre-là à ma sympathie, et je ne vois pas seulement en vous le défenseur de Blanche, mais aussi l'ami du comte de Villepreux et, par conséquent, l'ami de mon mari, le duc de Vergennes.

Et plus aimable et plus gracieuse que jamais, la duchesse ajouta :

— Mon influence, monsieur le chevalier, cette grande influence à laquelle veut bien croire le duc vous est donc dès à présent acquise...

— Encore une fois, merci, madame, dit Jean de Lys avec un accent pénétré.

— Mais cependant j'y mets une condition...

— Quelle qu'elle soit j'y souscris d'avance.

— C'est que vous ne me traiterez plus en étrangère, mais en amie...

— Oh ! madame la duchesse...

— C'est-à-dire que vous me permettrez de vous donner quelquefois quelques conseils et quelques avis...

— Et je serai, madame, très heureux de les écouter et de les suivre...

— Causons donc. Si je me rappelle bien ce que m'a dit M. de Vergennes, votre ambition est d'être soldat ?

— Je porte une épée et je serais très fier de la mettre au service de mon pays et du roi...

— Je vous aurai un brevet d'officier ! dit la duchesse.

Un éclair de joie avait brillé dans l'œil du jeune homme.

— Et je vous l'aurai demain ! ajouta-t-elle.

— Demain !

— Et c'est par le roi... oui, c'est par Sa Majesté Elle-même que je vous l'obtiendrai...

Par le roi !

Jean de Lys eut un éblouissement.

Il regarda la duchesse de Vergennes et il se demanda s'il n'avait pas en face de lui une fée bienfaisante et belle, capable de réaliser tous les rêves et d'accomplir tous les miracles.

— Demain vous viendrez à Versailles, reprit la duchesse qui n'avait pu s'empêcher de sourire de la profonde surprise du jeune homme.

— A Versailles !

— Avec le duc de Vergennes. Je vais m'entendre avec lui. Venez donc à l'hôtel à la même heure qu'aujourd'hui.

— Oui, madame.

— Mais c'est moi qui vous présenterai à Sa Majesté...

Pour le coup, Jean de Lys recula, plus saisi, plus ébloui encore.

Que venait-il d'entendre ?

Etait-il fou ?

Lui, pauvre petit gentilhomme sans nom, lui, pauvre petit gentilhomme obscur, présenté au roi de France !

Etait-ce possible !

Est-ce que jamais il avait espéré cela !

Et lui si brave, lui un lion, lui qui eût affronté mille dangers et mille morts sans un frisson, il tremblait maintenant et il avait peur à la seule pensée que, le lendemain, dans les galeries de Versailles et tous les yeux des courtisans braqués sur lui, il verrait le roi, oui, le roi s'avancer à sa rencontre !...

La duchesse qui ne le quittait pas des yeux continuait à sourire.

— Et maintenant, reprit-elle, quelques questions, monsieur le chevalier ?

— Je suis à vos ordres, madame la duchesse.

— Je vous avais bien prévenue qu'il faudrait me traiter en amie...

— Vous me comblez de vos bontés, madame.

— Etes-vous riche ? demanda franchement la duchesse.

— Personellement, non, madame... Je suis, au contraire, fort pauvre, très pauvre... Mais depuis la mort du comte de Villepreux j'ai hérité de sa fortune...

— Une grande fortune ?

— Une fortune assez modeste pour un grand seigneur comme lui, mais plus que suffisante pour un petit gentilhomme comme moi...

— Quel qu'en soit le chiffre, elle doit vous permettre de tenir votre rang.

— Oh ! largement.

— Il ne faudra pas y manquer.

— Je vous obéirai, madame.

— Où logez-vous ?

Alors Jean raconta que ne connaissant pas Paris, il s'était logé un peu au hasard.

— C'est là-bas, ajouta-t-il, à l'une des extrémités de Paris...

— Dans un faubourg ?

— Plutôt dans la campagne.

Mme de Vergennes montra ses belles dents blanches, ses dents semblables à des perles dans un petit sourire d'amicale raillerie.

— Et la maison ?

— Une vieille maison, madame.

— Est-ce possible !

— Une ruine plutôt qu'une maison.

Et riant d'un bon rire plein d'insouciance et de jeunesse, Jean de Lys ajouta :

— Le roi est mieux logé... Mon toit n'a plus de tuiles, mes murs ont des lézardes, et quand le vent souffle un peu fort je suis secoué et ballotté là-dedans comme je le serais dans un vaisseau en pleine mer...

C'était maintenant la duchesse qui riait de bon cœur.

Puis redevenant tout à coup sérieuse.

— Il faudra quitter ce taudis, dit-elle.

— Bien, madame.

— Et venir habiter dans le quartier de vos amis...

— De mes amis?

— Oui, près des jeunes gentilshommes que je vous ferai connaître, dit Mme de Vergennes. A présent, encore une question?

— Je vous écoute, madame.

— Mais je crois que celle-ci est bien superflue...

— Dites, madame la duchesse.

— Vous n'avez pas de laquais? pas de valet?

— Non, madame.

— Il faudra en avoir un.

— Oui, madame

— Je vous le procurerai moi-même: Un garçon qui ne soit pas trop bête, qui ait des muscles solides et qui vous soit dévoué...

Le jeune gentilhomme était vraiment touché de tant de sollicitude.

Il voulut balbutier encore un remerciement, mais Mme de Vergennes qui venait de se lever, l'interrompit d'un geste, puis, lui tendant la main:

— A demain, chevalier! dit-elle avec un sourire à faire damner un saint. Et n'oubliez pas que je vous présente au roi!

Jean de Lys porta la main de la duchesse à ses lèvres, puis sortit.

Celle-ci écouta décroître le bruit de ses pas et demeura toute songeuse, toute pensive.

Il lui semblait qu'elle venait enfin de trouver son idéal, et que ce petit gentilhomme inconnu allait tenir une grande place dans son cœur.

Elle eut d'abord un involontaire mouvement de joie, puis, soudain, elle pâlit.

Une angoisse lui serrait le cœur.

Elle était déjà jalouse!

Elle se disait que Jean rencontrerait sur ses pas bien des séductions et qu'elle aurait bien des rivales...

Mais, tout à coup, elle sourit, la tête haute, pleine d'orgueil.

Une magnifique glace de Venise venait de lui renvoyer son image.

— Je suis assez belle pour qu'il n'aime que moi!... je suis assez belle pour vaincre s'écria fièrement la duchesse.

XVIII

A LA COUR

Jean de Lys sortit de l'hôtel de Vergennes comme un homme qui marche dans un rêve.

Aussi eut-il beau faire, il lui fût impossible de fermer l'œil de la nuit.

Ces mots: Le roi!... Versailles! le grisaient, l'éblouissaient.

Parfois, il lui semblait que sa vieille masure se remplissait de mille clartés et qu'il n'était plus seul, mais qu'une grande foule était là, une grande foule dont il entendait les chuchotements et les murmures.

Parfois aussi une radieuse vision lui apparaissait.

Blanche ?

Non.

La duchesse !... la belle, la fière duchesse de Vergen nes !

Et il s'en voulait de trop s'y arrêter, de trop la contempler...

Mais Blanche pourtant finissait par l'emporter et par vaincre.

Il évoquait son souvenir pour se défendre contre le trouble que lui causait la grande beauté de la duchesse, et il se disait, sûr de lui, sûr de son cœur :

— Quand on aime Blanche, ou seulement quand on la connaît, pourrait-on penser encore à une autre femme !...

A l'heure convenue, il courut à l'hôtel de Vergennes et s'il avait le front un peu plus pâle que d'habitude, ce n'était point des fatigues de l'insomnie, mais c'était d'émotion.

Le vieux duc l'attendait.

Dès qu'il fut annoncé :

— En route ! en route, chevalier ! cria-t-il.

Et moins de cinq minutes après un magnifique carrosse les emportait à Versailles

— Je suis très content de l'idée que j'ai eue de vous adresser à la duchesse, dit M. de Vergennes. Grâce à elle, vous aurez votre brevet d'officier dans les vingt-quatre heures...

Puis, souriant, il ajouta :

— Elle est déjà partie... elle est déjà partie... elle est déjà à Versailles...

— Ah ! madame la duchesse...

— Madame la duchesse s'occupe déjà de vous... elle cabale, elle intrigue....

Et riant tout à fait, il ajouta encore :

— Oh ! le roi n'a qu'à bien se tenir !... elle veut ce brevet, et elle l'aura !...

Et le vieillard, pendant que la voiture continuait à filer grand train sur la route de Paris à Versailles, se mit à parler de la duchesse avec beaucoup de bonhomie et d'abandon.

M^me^ de Vergennes était une excellente femme, toujours dévouée et prête à rendre service.

Mais jamais il n'avait vu personne lui plaire aussi promptement et aussi complètement que Jean de Lys.

Décidément, il fallait que le jeune homme l'eût ensorcelée, car la veille, et le matin avant son départ, elle n'avait fait que parler de lui.

— Ah ! vous avez de la chance que je ne sois pas jaloux, dit gaiement le vieillard.

Puis, insensiblement, il se laisse entraîner aux confidences.

Il avait été veuf déjà deux fois et la duchesse était sa troisième femme.

Mais comme il y avait entre elle et lui une si grande différence d'âge, il n'avait jamais pu voir en elle autre chose qu'une enfant, qu'une grande fille qui gèrerait sa maison.

A mon âge, disait M. de Vergennes, on est un peu las ; on s'isolerait volontiers du monde et l'on s'habituerait peut-être à vivre seul... Mais la duchesse aime les plaisirs, le bruit du monde et l'éclat des fêtes. C'est pour elle que j'existe encore et c'est grâce à elle qu'on ne m'a pas oublié... Elle m'a rendu ma jeunesse... elle a prolongé ma vie de courtisan...

Puis, sans transition, il revint à Jean de Lys et se mit à lui donner des conseils comme, la veille, la duchesse lui en avait donné.

Il allait voir le roi, Sa Majesté Louis XV, mais il ne fallait pas qu'il s'intimidât ou qu'il parût gauche.

— Le roi, dit le vieillard, est une nature égoïste, sèche et même dure... Il s'ennuie royalement, il passe son temps à bâiller royalement... Vous ne l'avez jamais vu ?

— Non, monsieur le duc, je n'ai jamais eu cet honneur.

— Eh bien, je vous préviens pour que vous sachiez à quoi vous en tenir. Il n'a pas l'air imposant et majestueux du grand roi, de Louis XIV, mais son regard froid et son air glacial vous troubleront peut-être...

Mais ne vous troublez pas, morbleu ! ne perdez pas la tête... Tâchez, au contraire d'avoir de la présence d'esprit et de la répartie et vous lui plairez peut-être...

— Oh ! je ne suis pas si timide, dit par amour-propre le jeune gentilhomme qui ne disait pas bien sincèrement ce qu'il éprouvait à ce moment.

— A la bonne heure !

— Mais cependant, ajouta vivement Jean, je ne puis m'empêcher de penser que je n'ai aucun titre à la faveur que je sollicite...

— Ne vous ai-je pas déjà dit que vous étiez de droit gentilhomme ? fit le vieux duc la voix ferme. Or, ce n'est ni une faveur ni un privilège que vous réclamez en demandant à servir le roi...

« Et puis, ajouta-t-il avec un sourire plein d'une douce malice, si vous aviez besoin d'autres titres, vous pourriez vous en rapporter absolument à M^me^ la duchesse de Vergennes... Elle aurait fait un excellent diplomate... elle est très fine, très habile et elle saurait bien vous en trouver.

Mais Jean de Lys, depuis un moment ne prêtait plus qu'une attention très distraite aux paroles du vieillard.

Le palais royal venait de surgir, le palais où, dans quelques moments, il allait pour la première fois, se trouver en présence du roi.

Brusquement le carrosse s'arrêta.

Le duc de Vergennes, malgré son grand âge, avait déjà mis lestement pied à terre

— Eh bien ? fit-il en s'apercevant que le jeune gentilhomme ne bougeait pas.

Celui-ci eut alors le tressaillement d'un homme qui se réveille en sursaut.

— Venez ! dit le vieillard.

Jean de Lys le suivit.

Comment ?

Il ne le sut jamais bien clairement, car les premières minutes de son arrivée au château ne lui laissèrent que l'impression d'un songe.

avait gravi lentement, son bras passé sous celui de M. de Vergennes — c'est le duc qui l'avait voulu — un large et superbe escalier de marbre blanc.

Dans cet escalier c'était un va-et-vient presque constant de brillants et élégants gentilshommes et de belles dames...

Puis, soudain, Jean de Lys avait reculé, ébloui.

Il venait d'entrer avec le vieux duc de Vergennes, que tous saluaient très respectueusement au passage, dans le grande Galerie des Fêtes, tout étincelante de dorures,

— Je serai sans pitié, dit le marquis de Morfer.

avec de hautes colonnes de marbre superbes et des glaces immenses qui agrandissaient à l'infini cette galerie déjà si vaste.

Et c'étaient les mille mouvements, les mille chuchotements de tout un peuple de courtisans.

Le jeune homme, d'abord très saisi, avait fini par vaincre sa timidité.

Toujours au bras du duc de Vergennes, il se glissait lentement à travers les groupes ; mais, tout à coup, il se sentit pâlir.

On ne parlait plus, on ne chuchotait plus, ou du moins on parlait beaucoup plus bas encore et on chuchotait d'une voix beaucoup plus sourde.

Et tous les yeux venaient de se fixer sur lui.

M. de Vergennes s'en aperçut.

Il se mit à sourire.

— Oh ! restez calme, dit-il, ne vous troublez pas... C'est toujours ainsi que cela se passe la première fois que l'on entre ici... On veut savoir d'où l'on vient, qui l'on est... Les femmes surtout... Tenez, n'ayez par peur... Regardez-les à votre tour... Vous n'y perdrez rien, d'ailleurs, car il y en a, ma foi, de fort jolies... Eh bien, toutes vous dévisagent, toutes se penchent sous l'éventail pour parler de vous...

Et il ajouta, riant de nouveau :

— Vous pourrez vous flatter, mon cher chevalier, d'avoir eu un très joli succès, et si je ne craignais de passer à vos yeux pour un vieux fat, je vous dirais qu'il me rappelle le mien, le jour de ma première entrée à la cour...

Puis regardant autour de lui, le vieillard reprit :

— Mais je ne vois pas la duchesse... Elle est, sans doute, très occupée de vous...

Et brusquement, comme il venait encore de se retourner et de fouiller du regard les groupes qui les entouraient, il eut un vif sursaut.

— Ah ! tiens, s'écria-t-il, Sombreuse !

— Le comte de Sombreuse ? dit Jean.

— Oui, celui à qui le comte de Villepreux vous avait recommandé et que vous devie voir... Et comme il est précisément en compagnie du duc de Noailles, ça tombe à merville... Venez, venez, chevalier, je vais avoir le plaisir de vous présenter à eux.

En effet le comte de Sombreuse et le duc de Noailles, immobiles au milieu de la la galerie, causaient à quelques pas d'eux.

Le comte avait tout à fait l'air d'un grand seigneur, sans avoir la morgue insolente et hautaine des courtisans, et, comme le comte de Villepreux dont il avait été le compagnon d'armes et l'un des meilleurs amis, le meilleur et le plus intime peut-être, il avait le regard très franc et le visage très sympathique.

Le duc de Noailles était un peu plus âgé que le comte de Sombreuse, mais s'il avait un port de tête plus fier et le regard peut-être plus dur, c'était, au fond, un homme très accueillant et de manières très affables.

Et de même que tout à l'heure le vieux duc s'était écrié : « Tiens, Sombreuse ! » celui-ci en le voyant s'approcher s'écria : « Tiens, de Vergennes ! »

Le vieillard venait de tendre une main à chacun de ses deux amis.

Puis le comte de Sombreuse dit vivement :

— Et bien, duc, quelles nouvelles ?

— Il y a disette de nouvelles aujourd'hui, ajouta le duc de Noailles.

— Comment va le Roi ? demanda M. de Vergennes.

— Il paraît que Sa Majesté est très gaie ce matin, répondit le comte de Sombreuse.

— Cela le change, dit le vieillard. Mais s'il n'y a pas d'autres nouvelles, messieurs, ajouta-t-il, moi j'en sais une...

— Ah ! bah ! s'écrièrent ensemble M. de Sombreuse et M. de Noailles.

Puis celui-ci reprit :

— Bonne ou mauvaise, votre nouvelle, duc ?

— Mauvaise !

— Tant pis !

— Très triste.

— De quoi ou de qui s'agit-il ? dit le comte de Sombreuse.

— Il s'agit de l'un des nôtres, répliqua le vieux duc, il s'agit de ce pauvre de Villepreux...

— Pourquoi dites-vous « ce pauvre » ? fit vivement M. de Noailles.

— Il lui est donc arrivé malheur ? ajouta le comte de Sombreuse.

— Il est mort !

— Mort !

Et les deux gentilshommes eurent à la fois le même tressaillement.

— En êtes-vous sûr? reprit le duc de Noailles. Votre triste nouvelle pourrait peut-être aussi, être heureusement une fausse nouvelle.

— Ce n'est pas une fausse nouvelle. J'en suis très sûr. Il n'y a pas la moindre illusion à se faire, dit le duc de Vergennes.

— Mais par qui avez-vous appris cela ? demande le comte de Sombreuse.

— Par lui.

— Par Villepreux ! s'écria M. de Noailles qui regarda le vieillard avec effarement.

— Oui, messieurs, par lui-même.

Le comte de Sombreuse avait souri.

— Je crois, duc, dit-il, que c'est une lugubre plaisanterie que vous nous faites. Mais je ne vous en veux pas, mordieu !... mon cher Villepreux !... Je vous pardonnerais tout pour qu'il vive...

— Messieurs, je vous répète que le comte n'est plus... J'ai reçu, hier, une lettre qu'il m'a écrite *in extremis*.

— Une lettre ?

— Une lettre que monsieur m'a remise.

Puis, se tournant vers Jean, il le présenta d'un geste.

— Monsieur le chevalier Jean de Lys.

Les deux gentilshommes s'inclinèrent.

— M. le comte de Sombreuse... M. le duc de Noailles, ajouta le vieux duc en désignant cette fois ses deux amis.

Et presque aussitôt :

— Dans cette lettre, Villepreux m'annonçait sa mort qu'il sentait venir, dit M. de Vergennes. De plus, comme il a vécu ses dernières années dans une étroite affection avec le chevalier, il me le recommandait, comme il vous le recommande aussi dans deux autres lettres dont ce jeune gentilhomme est porteur.

— Les voici ! dit Jean de Lys qui, à tout hasard, n'avait pas oublié d'apporter les lettres qu'il devait présenter au comte de Sombreuse et au duc de Noailles.

Chacun des deux gentilshommes parcourut d'un coup d'œil rapide la lettre qui le concernait, puis la main largement ouverte et l'accent très sincère :

— Monsieur le chevalier, dit gravement le comte de Sombreuse, M. de Villepreux a eu raison de vous adresser à moi... et partir de ce jour, je vous prie de me compter au nombre de vos amis...

— Et faites-moi aussi cet honneur, ajouta vivement le duc de Noailles qui venait à son tour de tendre la main à Jean de Lys.

Mais celui-ci était à présent profondément étonné.

Non seulement tous les courtisans continuaient à le dévisager avec la plus extrême curiosité, mais encore ils venaient d'en entendre plusieurs se dire son nom presque à voix haute.

Et comme le duc de Vergennes et lui venaient de quitter le comte de Sombreuse et M. de Noailles, il fit part au vieillard de sa surprise.

— Ces gens-là vous connaissent, fit le duc de Vergennes avec un sourire. Oh! n'en soyez pas aussi étonné... Ici on ne garde guère l'incognito plus de quelques minutes. Tout à l'heure, quand nous causions avec le comte et le duc, quelqu'un nous aura frôlés au moment où je prononçais votre nom... Voilà tout le mystère.

Mais non, ce n'était pas encore pour Jean de Lys tout le mystère.

Autre chose maintenant l'intriguait au plus haut point.

Le vieux duc venait de se séparer de lui et de s'avancer à la rencontre de quelques amis, et comme le jeune homme, qui était demeuré seul au milieu de la galerie, marchait lentement et à petits pas, parmi tous les gens qui le regardaient, un personnage venait brusquement d'attirer son attention.

C'était, adossé contre une colonne et se tenant un peu à l'écart, un jeune seigneur à peu près de l'âge de Jean de Lys.

Quel était cet homme?

Naturellement, le chevalier n'aurait pu le dire.

Mais, chose curieuse, chose étrange, dès le premier regard il avait ressenti pour lui une antipathie instinctive et profonde.

Le teint légèrement bistré, l'œil noir et ardent, le front large, la lèvre un peu railleuse et l'air sombre, cet homme était vêtu d'un riche costume de velours noir relevé de nœuds de satin couleur de feu.

Son regard ne quittait pas Jean de Lys. Il s'attachait même sur lui et le suivait dans tous ses gestes et dans tous ses mouvements avec une persistance singulière, et ce n'était pas seulement une expression de curiosité qu'on y lisait, mais encore quelque chose qui ressemblait à du défi, à de la colère et à de la haine.

Jean de Lys avait le sang vif et déjà plusieurs fois cette attention trop prolongée lui avait fait froncer les sourcils.

— Que me veut donc cet homme? s'était-il dit. On croirait qu'il voit en moi un ennemi...

Et il allait se rapprocher du duc de Vergennes et l'interroger sur ce mystérieux personnage, lorsque, tout à coup, un grand silence se fit dans la galerie.

Une voix claire et vibrante venait d'annoncer:

— Le Roi!...

Et le jeune gentilhomme, qui venait de se sentir pâlir, continuait à demeurer immobile de saisissement, quand soudain une main légère s'appuya sur son épaule.

Il se retourna.

C'était la duchesse de Vergennes, mais elle était encore plus belle que la veille, si belle qu'aucune beauté ne pouvait résister et pâlir devant la sienne.

— J'ai vu les ministres... Sa Majesté est prévenue... Suivez-moi! dit-elle rapidement et à voix très basse.

Pendant ce temps la grande porte de la galerie s'était ouverte à deux battants et Louis XV était apparu.

Le comte de Sombreuse l'avait dit avec raison : Sa Majesté était très gaie ce matin-là, aussi gaie du moins que pouvait l'être une Majesté dont le fond du caractère était l'ennui, la lassitude et le détachement de tout.

C'était donc avec un sourire aux lèvres que très lentement et à petits pas le roi s'avançait.

Tous les fronts s'abaissaient, toutes les échines se courbaient.

Bien que très ému, Jean de Lys avait conservé encore assez de sang-froid pour souffrir de cette platitude des courtisans.

Car ce n'était plus de la déférence, c'était de la servitude et de l'avilissement.

Louis XV saluait doucement à droite et à gauche. Son regard s'arrêtait peu sur les hommes, dont beaucoup cependant faisaient des bassesses pour être remarqués, mais cherchait surtout les femmes, et les plus jeunes, les plus jolies.

Celles qu'il daignait distinguer rougissaient de plaisir. Elles s'inclinaient, si c'était possible, plus profondément encore. Mais si humble que fût leur attitude, leur regard restait provocant. Elles semblaient dire : « Sire, osez !... Sire, je suis votre sujette obéissante et soumise !... »

Rien de cette scène n'échappait à Jean de Lys.

Il voyait des hommes, tous grands seigneurs, tous ducs, comtes ou marquis, et qui pères, maris ou frères de ces grandes dames qui semblaient s'offrir, avaient au front un éclair d'orgueil quand dans le regard du roi s'allumait une flamme de volupté.

Soudain tous les courtisans tressaillirent.

Il se passait quelque chose d'inattendu.

Devant le roi, la duchesse de Vergennes venait de surgir.

Il y eut quelques secondes d'attente ,quelques secondes pendant lesquelles tous se regardèrent.

Louis XV s'était arrêté net.

Il n'eut pas, comme cela lui arrivait souvent, de mouvement d'humeur.

Son sourire, au contraire, parut devenir plus cordial et plus sympathique.

— Pardon, Sire ! dit bravement la duchesse qui lui barrait le chemin.

— Mada mela duchesse de Vergennes?

— Oui, Sire.

— Et toujours jolie?

— Et toujours solliciteuse, Sire.

Le roi avait ri, tous les courtisans rirent. Mais les hommes jetaient à la duchesse des coups d'œil très durs et toutes les femmes, devenues pâles, avaient les lèvres pincées.

— Eh bien, qu'est-ce, duchesse? que désirez-vous? reprit Louis XV dont l'accent semblait un encouragement.

— Sire, il ne s'agit pas de moi.

— C'est dommage ! fit galamment le roi.

— Merci, Sire !.. Je m'en souviendrai à l'occasion, répondit la duchesse avec un sourire.

— Et de qui donc s'agit-il ?

— Sire, il s'agit d'un jeune gentilhomme dont tout l'orgueil et toute la joie seraient de servir Votre Majesté...

— Du chevalier Jean de Lys?

A ce nom, que le roi avait prononcé à voix haute, il y eut une sorte de houle parmi les courtisans qui, de nouveau, se regardèrent.

Le personnage mystérieux lui-même avait tressailli et un sourire étrange crispa ses lèvres.

— Oui, Sire, répondit Mme de Vergennes, il s'agit, en effet, du chevalier Jean de Lys.

Et, brusquement, démasquant Jean qui était resté derrière, elle ajouta :

— Et le voici, Sire!

Très pâle, tout saisi, le jeune gentilhomme demeurait profondément incliné.

Le roi le considéra pendant quelques instants, puis avec un sourire :

— Je crois, en effet, monsieur, que vous serez brillant et brave officier, dit-il

— Sire... balbutia le pauvre garçon le cœur plein de joie.

Mais le roi lui avait déjà coupé la parole.

— Mme la duchesse de Vergennes a chaleureusement plaidé votre cause auprès du ministre de la guerre, reprit-il, et le ministre l'a plaidée à son tour non moins chaleureusement auprès de moi... Mais c'est vous qui l'avez gagnée, monsieur. Quand un jeune gentilhomme fait si courageusement la guerre à nos bandits, nous pouvons espérer qu'il la fera bien à nos ennemis... Vous aurez votre brevet demain, monsieur.

Et le roi passa.

La grande galerie maintenant était presque vide et le duc de Vergennes lui-même avait disparu.

La duchesse se tourna vers Jean :

— Vous avez fait bien des jaloux, dit-elle. Le roi a rarement un accueil aussi charmant...

— Et c'est à vous que je le dois, madame, c'est à vous que je devrai mon avenir, répondit vivement le jeune gentilhomme. Soyez bien convaincue que je ne suis pas un ingrat et que je ne l'oublierai jamais...

Les joues de Mme de Vergennes s'étaient légèrement colorées et un éclair de joie passa dans ses yeux.

— Vous êtes un enfant... vous exagérez, répondit-elle en essayant de sourire, mais avec un accent où l'on sentait une grande émotion.

Elle avait pris son bras, et ils avaient fait quelques pas.

— Mais que regardez-vous donc? que cherchez-vous donc? fit-elle tout à coup et très vivement.

Jean de Lys cherchait le personnage mystérieux.

Mais celui-ci n'était plus là.

— Je cherche, en effet, quelqu'un, répondit le jeune gentilhomme.

— Ah ! fit sourdement la duchesse qui craignait qu'il ne se fût laissé déjà fasciner par une beauté de la cour.

— Je cherche un homme que je voudrais bien revoir...

— Qui?

— Puis-je le nommer?... Il est un inconnu pour moi comme je suis ou plutôt comme j'étais, il n'y a qu'un moment, un inconnu pour lui...

— Et pourquoi le cherchez-vous?

— Parce qu'il m'intrigue.

— Dépeignez-le moi.

— C'est un gentilhomme de vingt-cinq à vingt-six ans, au visage sombre, au regard étrange...

— Son costume?

— De velours noir avec des rubans couleur de feu.

— C'est le marquis de Morfer? s'écria la duchesse.

— Le marquis de Morfer?

— Oui. Un garçon très étrange, en effet. Ah! il vous a frappé aussi?

— Il me regardait avec une persistance dont j'avais envie de lui demander raison.

— Non! non! pas de folie! dit vivement et avec autorité Mme de Vergennes. Je vous défends de provoquer M. de Morfer..

— Pourtant...

— Oui, il a des allures bizarres, des allures singulières, mais il faut le connaître... comme il faudra que vous connaissiez les autres maintenant que vous êtes de la cour.

Puis s'asseyant et faisant asseoir à côté d'elle Jean de Lys, la duchesse ajouta :

— Tenez, je vais vous raconter son histoire, ou plutôt ce que je sais de son histoire.

XIX

L'HISTOIRE DU MARQUIS DE MORFER

Nous avons dit que la Galerie des Fêtes s'étaient rapidement vidée après le départ du roi.

Maintenant elle était complètement déserte.

Seuls, deux gentilhommes de la maison royale placés là en sentinelle, s'y promenaient lentement et sans bruit aux deux extrémités.

La duchesse eut un sourire.

— Je suis bien certaine, dit-elle, que personne ne viendra nous déranger ici maintenant... Nous pouvons donc causer tout à notre aise et je vais vous apprendre ce que que j'ai entendu raconter moi-même sur le compte du marquis de Morfer.

Mais il est bien entendu, ajouta la duchesse, que je ne suis en ce moment qu'un écho...

— Oui, madame, j'ai compris.

— Que je ne fais que répéter ce que l'on se chuchote à voix basse...

— Oui, madame.

— Et qu'il me serait impossible de vous fournir la moindre preuve des faits que je vais vous raconter...

— Mais alors, madame, dit vivement Jean de Lys, ce n'est plus l'histoire du marquis de Morfer que je vais entendre, c'est sa légende...

— Sa légende ou son histoire, voici ce que l'on raconte, dit Mme de Vergennes.

La Galerie des Fêtes était toujours déserte. Pourtant la duchesse parut vouloir s'assurer qu'ils étaient bien seuls et que personne ne pouvait l'entendre. Elle jeta donc un furtif coup d'œil autour d'elle, puis baissant la voix, elle commença ainsi :

« Nous sommes aujourd'hui en 1745, eh bien, le premier chapitre de mon histoire remonte à vingt-six ou vingt-sept ans, c'est-à-dire à 1719 ou 1718.

« A cette époque vivait dans le Grésivaudan, un vieux gentilhomme dauphinois qu'on appelait le marquis de Morfer.

« Non seulement le marquis qui comptait dans sa famille des alliances princières et quasi-royales, portait un des plus anciens et des plus grands noms de la noblesse française, mais encore il possédait, disait-on, une fortune immense, une fortune qu'on évaluait à un chiffre fabuleux.

« Longtemps cet homme avait habité Paris, longtemps il avait vécu à la cour, mais depuis un grand nombre d'années déjà il ne bougeait plus de ses terres et semblait s'être condamné lui-même à un exil perpétuel au fond de sa province.

« Car le marquis de Morfer avait eu dans sa vie un grand malheur, un malheur irréparable.

« Marié à une jeune femme extrêmement belle et qui joignait aux séductions de la beauté toutes les grâces et tous les charmes de l'esprit, il avait eu la poignante douleur de la voir mourir soudain sous ses deux d'une mort horrible et inoubliable.

« C'était à une chasse du roi, et ces chasses, où elle étonnait tout le monde par son adresse et son sang-froid, étaient le plaisir favori de la marquise de Morfer.

« Mais un jour le cheval qu'elle montait s'emporta. On courut à son secours, mais l'animal était saisi d'une telle fureur et d'une telle folie qu'il fut impossible de l'arrêter.

« Quand enfin on retrouva la marquise, elle gisait agonisante, le crâne ouvert.

« Je n'ai pas connu M. de Morfer, mais mon mari, mais le duc de Vergennes qui était très lié avec lui et qui l'a vu dans ce moment-là m'en a souvent parlé. Sa douleur était si profonde, son désespoir si terrible, qu'arrachant brusquement le large couteau qui pendait à sa ceinture il voulut se tuer...

« Il fallut l'entraîner, l'emporter, tandis qu'il jetait des cris furieux, des cris de fou.

« Puis, au bout de quelque temps, deux ou trois fois encore il reparut à la cour.

« Mais il était si changé qu'on avait peine à le reconnaître.

« Ce n'était plus le marquis de Morfer, c'était un spectre.

« Le front livide, les yeux caves, le regard étincelant de fièvre, la démarche lente et automatique, il passait sans jeter un coup d'œil autour de lui, sans adresser jamais un mot à personne.

« Les femmes en avaient peur, les hommes en avaient pitié.

« Quelquefois une main amie se tendait vers lui, cherchait la sienne... Mais il semblait ne pas comprendre, et l'air égaré, le visage plus sombre, brusquement il s'éloignait.

« — Pauvre Morfer ! pensaient les uns, sa raison s'égare !...

Elle tremblait devant cet homme.

« D'autres disaient :

« — Le marquis se tuera !...

« Et pendant quelques jours comme il n'avait plus reparu, on crut qu'en effet il avait mis fin à ses jours.

« Mais non, le marquis avait seulement quitté Paris et dit adieu au monde, et ce fut avec joie — car tous ceux qui le connaissaient l'aimaient — qu'on apprit qu'il avait été chercher un peu de paix et d'oubli dans son château du Grésivaudan.

« Mais le coup qui l'avait frappé avait été trop cruel et la marquise avait tenu une trop grande place dans son cœur et dans sa vie pour que l'oubli fût possible.

« Pourtant il s'apaisait, se calmait un peu.

« Était-ce le temps, qui adoucit les plus grandes douleurs, qui faisait ce miracle?

« Non, mais pour le sauver de chagrin, pour le rattacher à l'existence, le marquis de Morfer avait une autre affection, le marquis de Morfer avait un fils... »

— Celui-là ?... ce jeune gentilhomme que j'ai aperçu tout à l'heure? interrompit Jean de Lys.

— Non, répondit vivement la duchesse, un autre !... Mais laissez-moi continuer.

« Ce fils n'avait que six ou sept ans quand la marquise mourut. C'était au physique comme au moral le vivant portrait de sa mère. M. de Morfer avait reporté toute sa tendresse sur lui. Il ne l'aimait pas, il l'adorait. Toutes ses heures, on pourrait dire toutes ses minutes étaient consacrées à ce fils qui était sa consolation en même temps que son orgueil.

« Pourtant l'enfant avait grandi, était devenu un jeune homme. Brave jusqu'à la témérité, très adroit à tous les exercices du corps, il ne démentait point sa race et comptait certainement parmi les jeunes seigneurs les plus brillants et les plus accomplis de la vaillante et fière noblesse du Dauphiné.

« Tout le monde disait en parlant de lui :

« — Celui-là sera un rude soldat... un hardi capitaine...

« Certes, il en aurait eu le courage, mais il n'en avait ni le tempérament ni le goût.

« Chose étrange, ce jeune homme issu d'une famille qui avait versé son sang sur tous les champs de bataille, ce jeune homme né pour le métier des armes, était un contemplatif, un poète et un rêveur.

« Plusieurs fois déjà le vieux marquis de Morfer avait voulu l'envoyer à Paris et lui faire prendre auprès du roi la place et le rang qu'il devait y occuper.

« — Moi j'ai fini ma carrière et l'on peut m'oublier, avait dit le vieillard, mais vous, mon fils, vous n'avez pas le droit de vivre plus longtemps ici et c'est votre devoir de continuer la tradition de notre famille...

« D'autres jeunes gens fussent partis sur-le-champ, joyeux et contents.

« Paris ! La cour ! quel mirage !

« Mais, au contraire, le front du jeune homme s'assombrissait toutes les fois que son père abordait ce sujet, et il montrait si peu d'enthousiasme que le vieux marquis, de peur de lui faire de la peine, se taisait, n'osait plus insister.

« D'ailleurs, il se sentait si seul et il y avait un tel vide dans sa vie qu'il n'était peut-être pas fâché de garder son enfant.

« Celui-ci, cependant, ne vivait que fort peu au château, et comme un écolier il avait soif de grand air et de soleil.

« Dès que le premier rayon de l'aube frappait sa fenêtre, il sautait à cheval et s'évadait pour ne rentrer souvent qu'à la nuit tombante.

« Très étonné de ces courses fréquentes et si longues, le marquis de Morfer avait cru d'abord à quelque passion secrète, à quelque amourette cachée.

« — C'est l'amour qui le retient ici, s'était-il dit : c'est l'amour qui lui donne cette horreur de Paris et de la cour...

« Et le vieillard chercha qui son fils pouvait aimer.

« Mais il ne trouva pas.

« Bien des jeunes filles du voisinage venaient au château. Toutes ou presque toutes étaient séduisantes et belles. Mais cependant jamais le jeune homme, ni dans son attitude, ni dans ses paroles, ni dans ses regards n'avait paru impressionné par l'une d'elles.

« Alors qui était-ce donc?

« — Il ne peut pourtant pas s'être épris d'une paysanne! pensait le marquis en souriant.

« Non, ni fille noble, ni paysanne.

« Mais c'était dans les bois ou dans les forêts qui s'étendaient très loin autour du château que le jeune homme passait toutes ses heures.

« Là seulement il se sentait heureux, là seulement il se sentait vivre. Un rayon de soleil qui dorait le gazon, des nids qui gazouillaient dans les branches, les parfums qui montaient dans l'air pur, le silence profond qui régnait autour de lui, tout cela le charmait, tout cela lui causait des joies dont il ne pouvait se rassasier

« Et sa vie s'écoulait ainsi douce, tranquille et calme.

« Mais le moment approchait où ce bonheur ne lui suffirait plus.

« Un soir le jeune marquis de Morfer s'était accoudé à sa fenêtre.

« Il était déjà tard.

« Le château dormait.

« La campagne, toute noire, toute mystérieuse, était aussi silencieuse et déserte.

« Aucun bruit.

« Seuls, quelques oiseaux de nuit, jetant leur cri funèbre, passaient de temps à autre avec un vol lourd.

« Et le jeune homme, encore las d'une de ces grandes courses vagabondes, restait là rêveur, le front appuyé sur sa main.

« Tout à coup il tressaillit.

« Au pied même de la tour où sa chambre était située, il venait de voir une clarté luire...

« Cette clarté était si pâle, si faible, qu'il pensa d'abord qu'il s'était trompé.

« — Est-ce que je rêve? se dit-il.

« Mais, brusquement, le doute ne lui fut plus possible.

« La clarté, à peine distincte quelques secondes auparavant, maintenant s'élargissait, rayonnait, jetait non seulement sur le château, mais encore très loin, une immense rougeur d'incendie.

« Le jeune homme eut alors un nouveau mouvement de surprise.

« — Des bohémiens! fit-il tout haut.

« C'étaient en effet, des bohémiens qui étaient venus établir leur campement au pied même du château de Morfer.

« D'abord, le jeune marquis n'avait entrevu que des ombres, des silhouettes étranges et bizarres, quelque chose comme un fourmillement fantastique qui s'agitait au-dessous de lui. A présent il voyait mieux, distinguait mieux, et il restait de plus en plus surpris et plein de saisissement en face de ces singuliers voyageurs.

« Lentement, silencieusement, quelques-uns de ces hommes allaient et venaient, où plutôt tournaient autour du grand foyer qu'ils avaient allumé.

« Les autres, étendus sur le sol, le coude replié et la tête posée sur leur poing fermé, levait le front vers le ciel et semblait regarder fixement les étoiles.

« Tous ces bohèmes, tous ces gueux, tous ces coureurs de grands chemins et d'aventures dont le jeune homme pouvait très nettement distinguer les traits, étaient fort beaux, avaient l'air très fier.

« Ceux qui marchaient se drapaient dans leur manteau troué avec des gestes d'empereur.

« Le jeune marquis ne pouvait détacher ses yeux de l'étrange tableau que le hasard lui montrait.

« Des femmes aussi étaient là, des jeunes, des vieilles. Les jeunes étaient presque encore des enfants, elles avaient les formes grêles et indécises. Elles dormaient. Les vieilles, le teint basané, le nez crochu, mais dont les traits, malgré les rides, restaient superbes encore, assises et les mains nouées autour des genoux, immobiles comme des statues, suivaient, le regard pensif et les lèvres balbutiantes, la danse capricieuse des flammes.

« Et toujours accoudé à sa fenêtre, le jeune marquis de Morfer demeurait, lui aussi aussi immobile que s'il eût été de pierre.

« Soudain il eut un sursaut, puis un cri sourd, non plus seulement un cri de surprise mais un cri d'admiration.

« Et pour la seconde fois il se demanda, tout pâle, s'il ne rêvait pas, s'il n'était pas le jouet d'une hallucination.

« Qu'était-ce donc?

« Qu'avait-il vu?

« Une femme.

« Emergeant de l'ombre, elle venait tout à coup de lui apparaître, s'avançant à pas lents, et si souple et si légère que ses pieds semblait à peine effleurer la terre.

« Elle tenait par la main un enfant de deux ou trois ans, beau comme un demi-dieu.

« Elle vint s'asseoir à son tour dans le rayon lumineux du foyer, puis, tandis que l'enfant, que le sommeil semblait accabler, laissait tomber doucement sa tête sur son épaule, elle leva les yeux et regarda curieusement, presque craintivement le château.

« Éclairée en ce moment par le reflet sanglant des flammes, elle apparut au jeune marquis comme une créature surnaturelle.

« Certes, comme tous les jeunes hommes de son âge, comme tous les jeunes gens de vingt ans, le fils de M. de Morfer s'était bien fait un idéal de beauté, mais combien à cette heure cet idéal lui faisait honte, combien il se trouvait dépassé, non par le rêve, non par l'imagination, mais par la réalité elle-même !..

« Les heures s'écoulaient, le temps passait, et toujours il restait là, ébloui ravi, en extase.

« Puis, tout à coup, il sentit en lui une immense, une infinie tristesse.

« Pourquoi était-il riche et noble, fils du marquis de Morfer et grand seigneur?

« Pourquoi n'était-il pas plutôt un de ces bohémiens sans patrie et sans gîte, un de vagabonds que la misère balance et qui ensanglantent leurs pieds à toutes les pierres des routes, à toutes les ronces des chemins?

« Du moins il aurait pu vivre près d'elle, respirer le même air qu'elle...

« Mais non, les étoiles commençaient à pâlir, le ciel était déjà moins noir, moins sombre, les grandes flammes du foyer s'éteignaient, et dans quelques instants, dans une heure peut-être elle allait partir et il ne la reverrait plus...

« Le jeune marquis aimait donc, il aimait comme un fou, comme un insensé, et avec toute la fougue, tout l'emportement et toute la violence d'un premier amour.

« Mais pour son malheur il devait revoir encore son étrange et belle inconnue .. »

— Pour son malheur? fit Jean de Lys qui interrompit de nouveau.

— Oui, pour son malheur?... Mais écoutez la suite, dit la duchesse.

Et elle allait continuer lorsque, brusquement, elle s'interrompit à son tour.

Un bruit de pas venait de se faire entendre à l'une des extrémités de la Galerie des Fêtes.

— Quelqu'un ! fit rapidement le jeune gentilhomme.

— C'est lui ! répondit sur le même ton la duchesse.

C'était, en effet, celui qui avait regardé avec tant de persistance Jean de Lys, c'était le marquis de Morfer, qui s'avançait appuyé au bras du duc d'Ayen, capitaine des gardes du roi.

Les deux gentilshommes saluèrent la duchesse, puis, le regard du marquis s'étant encore une fois croisé avec celui de Jean de Lys, ses sourcils se contractèrent légèrement et un sourire où il y avait certainement de l'ironie, mais où il y avait encore autre chose, une menace et un défi peut-être, plissa ses lèvres.

Un flot de sang venait de monter au cerveau de Jean, et il allait se lever, s'élancer sans doute sur le marquis, quand Mme de Vergennes le retint d'un coup d'œil et d'un geste.

— Êtes-vous fou, voyons ? fit-elle avec la douce sévérité d'une amie.

— Cet homme me provoque !... cet homme, que je ne connais pas, semble me défier ! s'écria Jean de Lys.

La duchesse n'en doutait pas, mais elle ne voulut pas en convenir.

Elle se contenta de sourire et de hausser les épaules.

— Oh ! je vous croyais plus raisonnable ! dit-elle pendant que le marquis et le duc d'Ayen disparaissaient. Mais où donc en serait-on s'il fallait toujours interpréter mal un regard ou un sourire ?..

Voyons, chevalier, calmez-vous, ajouta-t-elle, et écoutez plutôt jusqu'à la fin mon histoire, c'est-à-dire l'histoire du marquis de Morfer...

— Je vous écoute avec beaucoup d'intérêt, madame, répondit le jeune homme dont le visage restait pâle et dont la voix restait sourde.

— Vous m'écoutez ! fit vivement et gaiement la duchesse. On ne le croirait pas...

— J'attends, madame.

— Alors ne regardez pas toujours cette porte.

— Quelle porte ?

— Celle-ci... celle par laquelle viennent de sortir ces messieurs... C'est moi qu'il faut regarder... Entendez-vous ?

— Oui, madame.

— Eh bien, grâce à vous, je ne sais plus ... Je me suis embrouillée... Rappelez-moi donc où j'en étais restée...

Jean de Lys chercha une seconde, puis très vivement :

— Vous me disiez, madame la duchesse, répondit-il, que le marquis de Morfer, pour son malheur, avait revu son étrange et belle inconnue...

— La bohémienne... Oui, c'est cela, dit Mme de Vergennes. Il la revit, en effet, et le même jour, quelques heures seulement après cette première apparition.

« Le jeune marquis, pensif, la tête baissée, cheminait lentement sous un chemin couvert.

« Tout à coup il l'aperçut devant lui, encore assez loin.

« Elle paraissait rêveuse et pensive aussi. Elle était seule, sans l'enfant, et parfois elle se baissait et cueillait des marguerites qui brillaient comme des étoiles d'argent dans l'herbe.

« En la revoyant, et cette fois de si près, le jeune homme s'était senti affreusement pâlir. Avait-il en ce moment le secret pressentiment de sa destinée ? Une voix intérieure l'avertissait-elle en ce moment de l'horrible danger qu'il courait ? je ne saurais vous le dire.

« Mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il était partagé entre le désir de lui parler et l'envie de fuir, de retourner brusquement en arrière...

« La jeune bohémienne, pourtant, n'était plus maintenant qu'à une très courte distance.

« Elle leva les yeux et son regard rencontra celui du marquis.

« Elle était bien aussi belle que celui-ci l'avait entrevu, belle d'une beauté à la fois touchante et souveraine, belle d'une beauté idéale et qu'on n'aurait pu rêver.

« Et maintenant qu'ils étaient presque en face l'un de l'autre, elle souriait... Mais ce n'était point là le sourire provoquant d'une coquette, d'une femme qui est sûre de plaire et de séduire, mais bien plutôt le doux sourire d'une enfant encore ingénue et naïve.

« A deux pas du jeune marquis, elle s'arrêta, lui barra le passage, et toujours souriante et gracieuse :

« — Seigneur cavalier, dit-elle, voulez-vous que je vous dise la bonne aventure ?

« — La bonne aventure ? fit machinalement le jeune homme qui la dévorait des yeux et qui s'enivrait de sa grâce.

« — Oui, je lis dans le destin et je puis vous dire quel sort vous attend.

« Le jeune marquis de Morfer eut un léger haussement d'épaules puis un sourire.

« — Comment t'appelles tu ? demanda-t-il.

« — Jamnira.

« — Jamnira ?

« — Oui, seigneur.

« — D'où viens-tu ?

« — Oh ! de loin, de là-bas ! fit la jeune fille en montrant l'horizon d'un geste large, tandis qu'une ombre de mélancolie venait soudain de voiler son front. Je viens d'un pays que j'ai quitté bien jeune et que je ne reverrai peut-être plus...

« Et en disant ces mots elle était devenue plus pâle, sa voix tremblait, et elle restait immobile à regarder devant elle, très loin, par delà l'horizon, à l'infini...

« Le jeune homme venait de lui tendre sa main.

« — Eh bien, parle ! dit-il avec un sourire qui disait combien il croyait peu à la prédiction qui allait lui être faite. Oui, dis-moi ma destinée, fais-moi connaître l'avenir qui m'est réservé.

« La belle bohémienne avait pris dans sa main la main du jeune marquis.

« Elle était devenue tout à coup très grave, très sérieuse, et il était évident qu'elle croyait à sa science.

« Puis, comme elle se taisait, les sourcils froncés, le front sombre :

« — Et bien, pourquoi hésites-tu ? Parle donc ! fit vivement le jeune gentilhomme.

« Et il ajouta avec un sourire :

« — J'attends ton oracle.

« Mais la jeune fille ne se décidait pas.

« Elle paraissait même profondément troublée.

« Soudain elle eut un geste brusque, un geste impérieux, — puis, la voix sourde :

« — Passez votre chemin !... Partez ! s'écria-t-elle.

« Et elle avait déjà fait un mouvement pour s'enfuir.

« Mais presque aussitôt le jeune marquis la rattrapa.

« Mais il ne souriait plus.

« Il était, au contraire, pâle de colère.

« — Crois-tu donc que j'ai peur ! s'écria-t-il. Allons parle, sorcière, parle, bohémienne !... Quelles que soient les paroles que tu vas faire entendre, tu ne me verras pas tressaillir... Parle.

« — Soit ! fit brusquement la jeune fille.

« De nouveau elle s'était emparée de la main du jeune gentilhomme, puis après un moment de silence :

« — Vous pouvez rire... vous pouvez même ne pas me croire, dit-elle lentement, mais vos jours sont comptés, vous mourrez bientôt...

« — Bientôt ? fit le jeune marquis, c'est vague...

« — Dans quelques mois..

« — Diable !

« — Un an au plus.

« — Tu m'amuses !

« — Je vous ai dit que vous pouviez rire...

« — Et quel mort ferai-je ? dit gaiement le jeune marquis. Je suis gentilhomme, et je t'avoue qu'il ne me déplairait pas de tomber devant l'ennemi...

« — Non, vous ferez une mort moins glorieuse...

« — Tant pis !... Mais quelle mort ?

« — On vous assassinera ! répondit Jammira la voix sombre.

« Puis elle s'enfuit, tandis que le jeune marquis de Morfer, si peu crédule et si brave qu'il fût, n'avait pu s'empêcher de tressaillir.

« — Étrange prophétie ! murmura-t-il pendant que la jeune bohémienne disparaissait au loin. Qui donc pourrait avoir à se venger de moi ?... Qui donc m'assassinerait ?... Je n'ai pas d'ennemi.

« Mais la sanglante vision qui avait un instant passé devant ses yeux ne le troubla pas

longtemps et bientôt il ne pensa plus qu'au beau et fier visage et qu'aux grands yeux pleins de flamme de la jeune inconnue.

« Il n'avait plus qu'un désir : la retrouver, la revoir encore...

« Mais il en désespérait.

« Ces hommes nomades, ces errantes sont comme des oiseaux de passage.

» Ils ne s'établissent pour longtemps nulle part, campent à peine, et venus le matin ils disparaissent le soir.

« Mais, cette fois, le jeune marquis devait se tromper.

« Les bohémiens ne quittaient pas le pays. On les rencontrait par tous les chemins et par toutes les routes. Plusieurs fois même, le soir, il s'était rapproché d'eux au moment où ils allumaient leurs grands feux qui devaient brûler toute la nuit.

« Mais ce qui surprenait profondément le jeune homme et ce qui lui serrait le cœur c'est qu'il ne retrouvait plus parmi eux sa belle sorcière, la belle Jammira.

« Un moment il avait eu l'idée de s'informer d'elle et d'interroger les bohémiens.

« Mais il ne le fit pas.

« Sembler s'intéresser à la jeune femme, n'était-ce pas la compromettre ?

« Et le jeune gentilhomme devenait maintenant plus sombre, plus rêveur, plus taciturne.

« Ce n'était plus seulement de la mélancolie qui se lisait sur son front, mais une profonde, une incurable tristesse.

« Son père, le vieux marquis de Morfer, qui parfois le regardait à la dérobée, s'étonnait et souffrait de l'air étrange de son fils.

« Et il voulut le faire parler, connaître la cause de son chagrin. Mais le jeune homme se contentait de sourire, et si le vieillard insistait et le pressait plus vivement, alors il prenait un air dégagé et paraissait tout à coup très gai, mais d'une gaieté nerveuse et factice, d'une gaieté qui n'aurait pu tromper personne.

« — Son rire sonne faux ! pensait avec angoisse le vieux marquis de Morfer ; son rire cache des larmes !...

« Et ce n'était que trop vrai.

Depuis une grande semaine, depuis que Jammira semblait s'être enfuie pour toujours, le jeune homme ne vivait plus.

« Quelquefois cependant son visage était moins sombre et il lui revenait un peu d'espoir.

« Les bohémiens restaient dans le pays. Or, l'auraient-ils chassée ? les aurait-elle abandonnés ? Non, cela n'était pas admissible.

« Et il se disait alors, le cœur joyeux :

« — Oui, je la retrouverai... je la reverrai, et je lui dirai que je l'aime...

« Mais à cette pensée le jeune homme tressaillait, devenait plus livide qu'un mort.

« Est-ce que cet amour était possible ? n'était-ce pas un rêve, une chimère, une folie ?

« Lui, l'unique héritier, le dernier descendant de cette grande et fière race des Morfer épris de cette vagabonde, de cette coureuse de grands chemins, de cette femme qui appartenait à une race perdue !...

« Lui, devenant l'époux de cette bohémienne !

C'était une vraie caverne de voleurs.

« Alors épouvanté, terrifié, il voyait déjà se dresser devant lui son père, le vieux marquis de Morfer.

« Il voyait son mépris, son indignation, son immense colère...

« Et ce terrible assaut soutenu, ce premier combat livré et dont il pensait bien sortir vainqueur, trouverait-il enfin la paix, la joie, le bonheur?

« La volonté paternelle vaincue et obligée de se rendre, le jeune marquis n'aurait-il pas en face de lui les siens, les hommes de sa caste, le monde?...

« Le monde!

« Oh! il savait bien aussi ce qu'il devait en attendre.

« Le monde le fuirait, le renierait ; le monde crierait à la mésalliance et à la honte!

« Oui, ces pensées accablaient, faisaient cruellement souffrir le jeune marquis, et pourtant ce n'étaient pas les plus amères.

« Et Jammira?

« Ne fallait-il pas aussi compter avec elle.

« Il était marquis, gentilhomme, très riche ; il avait derrière lui, par sa famille, tout un passé de gloire...

« Mais après?

« Peut-être que son titre la ferait sourire, que sa fortune la laisserait dédaigneuse.

« Car fille d'une race indépendante presque sauvage, elle devait avoir aussi son orgueil et sa fierté, et fierté d'autant plus tenace, orgueil d'autant plus indomptable qu'elle ne pouvait rien connaître de nos petits préjugés et de nos petites ambitions

« — Elle peut en aimer un autre ; elle peut avoir choisi pour son époux, elle aussi, un des siens, un des hommes de sa caste... Et elle aussi elle peut trouver que s'unir au marquis de Morfer serait une mésalliance, se disait douloureusement et la mort dans l'âme le jeune marquis.

« Et toujours il cherchait, toujours il épiait Jammira.

« Enfin il la rencontra.

« C'était le neuvième jour après leur première rencontre.

« Cette fois encore le jeune homme cheminait pensif, et c'était aussi dans un endroit écarté, dans un étroit sentier bordé de saules et qui longeait une rivière.

« Assise et les mains croisées autour des genoux, la jeune bohémienne, rêveuse aussi, très absorbée, regardait la rivière dont les flots calmes et limpides reflétaient tous les nuages du ciel.

« Il avait mis pied à terre, avait attaché son cheval, et lentement s'était dirigé vers elle.

« Mais elle était plongée dans des réflexions si profondes qu'elle ne l'entendit pas s'approcher.

« Alors, avec une voix qui n'était pas seulement faible, mais pleine de tendresse, il l'appela doucement, tendrement, et dans un murmure, presque dans un souffle :

« — Jammira!

« Elle se retourna d'un mouvement brusque où il y avait de l'étonnement et de la frayeur.

« — Jammira, c'est moi, reprit le jeune marquis. Me reconnais-tu?

« Elle avait légèrement froncé les sourcils. Son visage avait pris, subitement une expression sévère. Elle avait à ce moment l'attitude d'une reine à qui l'on parle d'un ton trop familier.

« — Tu viens de me dire mon nom, répondit-elle. Apprends-moi le tien.

« — Je m'appelle le marquis de Morfer ?

« — Le marquis de Morfer ?

« — Et regarde!... Ces grosses tours là-bas, ces tours qui semblent monter jusqu'au ciel et cette masse sombre, c'est notre fief, c'est notre château héréditaire...

« Elle suivit le geste du jeune homme, regarda pendant quelques secondes le noir château, puis demeura silencieuse.

« Enfin, la voix très grave :

« — Eh bien, marquis, dit-elle, maintenant que je sais ton nom, continue. Que me veux-tu ? que désires-tu ?

« — Je t'ai rencontrée l'autre jour, dit le jeune marquis dont l'accent trahissait l'émotion.

« — L'autre jour ?

« — Je chevauchais seul... Tu passais... T'en souviens-tu ?

« — Oui, je m'en souviens.

« — Et tu m'as prédit mon avenir, ma destinée... T'en souviens-tu encore ?

« — Je m'en souviens.

« — Puis tu t'es enfuie...

« — Après ?

« — Après ?.. Je t'ai cherchée partout, et cherché pendant des jours, et je ne t'ai plus retrouvée, et je ne t'ai plus revue.

« — C'est vrai.

« — Et je voulais te revoir pourtant... C'était mon seul désir, mon unique pensée...

« Elle le regarda :

« — Pourquoi ?.. que peux-tu me vouloir ?

« — Jammira ! s'écria le jeune marquis, je veux que tu m'écoutes...

« Cette fois elle sourit, mais ce sourire était plein d'indifférence et d'impassibilité.

« — Parle ! fit-elle froidement.

« Elle avait détourné la tête. Ses yeux se portaient encore sur la rivière que le soleil changeait en un miroir d'or. Elle retombait dans son rêve.

« — Tu viens de me dire : Parle ! et tu ne m'écoutes pas, et tes préoccupations sont ailleurs, dit le jeune marquis.

« — Parle ! répliqua-t-elle plus sèchement et pour toute réponse.

« L'endroit où ils venaient de se rencontrer pour la seconde fois était une solitude charmante.

« Nul indiscret ne pouvait les surprendre. Les oiseaux seuls, qui voletaient de branche en branche, étaient témoins de leur tête-à-tête.

« Le jeune marquis venait de s'asseoir à côté de la jeune bohémienne.

« Mais celle-ci semblait être seule encore. Elle ne le regarda même pas

« Et il y eut un long silence.

« Le jeune gentilhomme oubliait ce qu'il avait à lui dire en contemplant sa beauté, beauté merveilleuse, beauté idéale qui le charmait et le troublait dans tout son être

« Puis enfin, très doucement :

« — Jammira, dit-il, quand je t'ai rencontrée pour la première fois et que tu m'as fait ta sombre prédiction...

« La jeune bohémienne ne put retenir un tressaillement.

« — Qu'as-tu donc ? fit-il.

« — Rien. Je t'écoute.

« — Eh bien, je te connaissais déjà...

« — Toi ?

« — Moi !

« — Tu m'étonnes, dit-elle avec un sourire.

« — Je t'avais déjà vue la veille... quelques heures auparavant.

« Elle réfléchit une minute, puis dit :

« — Après tout, c'est possible... Si tu m'avais déjà vue, ce doit être au pied de ton château... Nous nous sommes, en effet, arrêtés là...

« — Oui, dit vivement le jeune marquis, c'était au pied de mon château, le soir, à la lueur de votre foyer... Et quand je t'aperçus, quand je te vis si belle, je ne pus retenir un cri de surprise et d'admiration...

« Jammira était devenue pâle, mais elle resta muette.

« — As-tu vu quelquefois, reprit le jeune gentilhomme, une nuit profonde et pleine de ténèbres, une nuit noire où tout à coup se lève et resplendit un astre magnifique et splendide, un astre unique ?... Eh bien, c'est ainsi que tu m'es apparue, Jammira !... J'étais très près de toi, accoudé, avant de m'endormir, à l'une des fenêtres de mon château... Les flammes de votre foyer éclairaient en plein ton beau visage, et parfois tu levais les yeux. Que regardais-tu ? que cherchais-tu ? je l'ignore. Mais ce que je sais bien, Jammira, c'est que mon cœur aussi était sombre, c'est que mon cœur aussi était plein de ténèbres et qu'un astre tout à coup s'y leva, un astre radieux, l'amour !

« La jeune bohémienne, à cette déclaration faite avec un accent passionné, n'avait cependant pas bronché.

« Pas un muscle de son visage ne s'était contracté et elle gardait toujours son impassibilité d'être insensible, sa froideur glaciale de statue.

« — Oui, je t'aime ! reprit-il plus vivement, je t'aime assez pour ne plus vivre que par toi, pour ne plus comprendre l'existence sans toi... Je t'aime !... Dis, Jammira, me croiras-tu ? — dis, Jammira, me repousseras-tu ?

« Et il s'était encore rapproché d'elle. Il semblait implorer un regard, une parole.

« La statue parut s'animer. Un peu de rouge monta aux joues de la jeune bohémienne.

« — Tu m'aimes ? fit-elle lentement, très pensive, attristée.

« — Je te le jure !

« — C'est étrange !

« — Pourquoi ?

— Pourquoi ? fit-elle vivement, l'œil étincelant, les lèvres frémissantes.

« Mais, brusquement, elle se tut, et devint très pâle, très sombre. Elle tremblait même d'un léger tremblement qui ressemblait à un frisson.

« Puis, la voix changée, d'une douceur infinie, elle ajouta :

« — Tu m'aimes ?... Tu as tort... Une femme comme moi, pour un homme comme toi, est un danger.

« — Un danger ?

« — Un danger mortel ! s'écria-t-elle avec force. Car veux-tu que je te dise ?...

« Elle venait d'appuyer, dans un geste d'une brusquerie charmante, sa main sur la main du jeune marquis.

« — Tout nous sépare... il y a un abîme entre nous, et tu ne l'ignores pas, tu le sais bien, reprit-elle. Qu'y a-t-il de commun entre ta race et la mienne ? Rien ! Nous n'avons ni la même origine, ni les mêmes dieux, ni les mêmes lois... Quand chez nous, une femme de mon sang aime un homme du tien, malheur à elle ! elle meurt.

« — Elle meurt?

« — On la tue !

« — Qui ?

« — L'un des nôtres... Oh ! elle peut se sauver, se cacher... On l'atteindra bien toujours... Oui, elle meurt !... mais elle ne meurt pas seule... L'homme qu'elle avait choisi, son époux ou son amant, doit mourir aussi... Dis, à ton tour, me comprends-tu ?

« — Je cherche à te comprendre, répondit le jeune marquis.

« — C'est bien simple cependant, répondit avec un pâle sourire la jeune bohémienne La première fois que nous nous sommes rencontrés, moi je ne t'avais jamais vu.. Mais j'ai compris à ton regard, au son de ta voix, que tu m'aimais... Et mon cœur aussi a tremblé d'amour.

« — Jammira !

« Dans ce cri, le jeune gentilhomme avait mis tout son cœur, toute son âme. C'était en même temps que l'explosion d'une joie immense le cri d'une reconnaissance sans bornes.

Il s'était emparé des mains de la jeune bohémienne, et tandis qu'il les portait à ses lèvres et les couvrait de baisers, elle ajouta avec un accent profond :

« — Et voilà pourquoi je te disais tout à l'heure quand tu m'as fait ton aveu, que je trouvais étrange que tu m'aimes... Ces deux sentiments nés en même temps, ces deux cœurs qui se donnent l'un à l'autre presque au même moment, presque à la même minute, n'est-ce pas une coïncidence bien singulière, une coïncidence qui te frappe?... Oh ! j'ai voulu être froide et indifférente avec toi... Je voulais tout à l'heure te défendre cet amour qui nous sera fatal, car tu ne mourras pas seul, car je mourrai aussi...

« — Jammira !

« — Je te le dis !... je le sais !... Oui, nous mourrons tous les deux !... Mais que m'importe !... Je t'aime aussi, et je veux te le crier, et je veux que tu le saches !... Je t'aime, et je ne veux penser, à cette heure, qu'à la joie de t'appartenir et qu'au bonheur d'être à toi !...

« Et toute pâle, toute palpitante de passion, Jammira laissa tomber sa tête sur l'épaule du jeune marquis.

Puis, en deux mots, elle lui conta son histoire.

« — Tu me crois jeune fille, fit-elle avec un charmant sourire, mais je suis femme je suis veuve...

« Et comme le jeune gentilhomme lui parlait de l'enfant qui était avec elle le soir où il l'avait entrevue pour le première fois, son front resplendit soudain d'orgueil :

« — C'est mon fils, dit-elle. Je n'ai plus que lui au monde. Sans lui, ajouta-t-elle en montrant dans un geste gracieux une hirondelle qui fendait l'air d'un grand vol, je serais libre comme elle !... libre comme cet oiseau qui a tout le ciel pour patrie !...

« L'amour du jeune marquis pour cette femme n'était pas de l'amour, c'était du délire, de la folie.

« Il resta quelques instants le regard fixe, la tête penchée, puis, tout à coup :

« — Quand te reverrai-je ? demanda-t-il.

« — Quand tu voudras.

« — Ce soir?

« — Ce soir.

« — Ici ?

« — Ici. Quand la première étoile brillera.

« Et ils se séparèrent, Jammira s'éloignant à pas lents et le jeune homme éperonnant son cheval pour revenir plus vite au château. »

XX

L'HISTOIRE DU MARQUIS DE MORFER

(suite)

La duchesse de Vergennes s'était tue, puis souriant :

— Vous trouvez cette histoire un peu longue? dit-elle.

— Non, madame, répondit vivement Jean de Lys.

— Mais elle est très intéressante.

— Je vous écoute avec beaucoup d'attention, dit sur le même ton le jeune chevalier.

— D'ailleurs puisque cet homme vous a tant intrigué tout à l'heure, il faut bien que vous appreniez à le connaître, reprit la duchesse. Il ne s'agit pas encore de lui, mais nous allons y venir et vous verrez que, jusqu'à présent, je ne vous ai rien dit de trop, rien dit d'inutile... Je continue donc.

Jean de Lys fit un geste d'assentiment :

— Je vous en prie, madame.

« — Donc après avoir quitté Jammira, le jeune marquis de Morfer était revenu bride abattue au château.

« Quand il y arriva et qu'il se présenta devant son père, celui-ci fut frappé de l'expression de sa physionomie.

« Le jeune marquis avait le front radieux, le regard très fier, et dans son attitude et dans ses gestes une assurance qu'il n'avait pas habituellement.

« Le vieillard, qui allait et venait lentement, s'était arrêté court en le voyant, puis vivement, très curieusement :

« — Eh bien, qu'est-ce donc? demanda-t-il.

« — Mon père, j'ai à vous parler, répondit le jeune homme.

« Son accent, quoique respectueux comme toujours, était cependant très ferme, très grave.

« Le vieux marquis de Morfer eut un sourire :

« — Oui, je vois bien, dit-il, qu'il doit se passer quelque chose d'extraordinaire... Et bien, voyons, de quoi s'agit-il?... Parlez, mon fils.

« — Mon père, répondit vivement le jeune homme qui pâlit un peu, je viens vous demander la permission de me marier.

« La chose était, en effet, si extraordinaire et si inattendue que le vieux marquis d'abord recula.

« — La permission de vous marier ! s'écria-t-il en appuyant fortement sur les mots. Ah ! ça, vous êtes fou !

« — Non, mon père.

« — La permission de vous marier à votre âge !... quand vous n'êtes rien encore et que vous n'avez pas même commencé une carrière !...

« — Oui, mon père.

« — Vous moquez-vous de moi ou parlez-vous sérieusement ?

« — Très sérieusement.

« — C'est donc une grande passion? fit le vieux marquis avec un sourire ironique.

« — C'est un grand amour, répondit froidement le jeune homme un peu blessé. J'aime assez cette femme pour ne plus pouvoir vivre sans elle...

« Le vieillard avait brusquement haussé les épaules.

« — Vous dites des bêtises ! fit-il... Mais je vous le pardonne... A votre âge, je disais et je pensais comme vous... La première femme qu'on aime, on veut toujours l'épouser... Et savez-vous comment l'on finit ?

« Le jeune homme le regardait. Le vieux marquis souriait. Puis, doucement :

« — On finit par en faire sa maîtresse...

« Le jeune marquis avait bondi comme s'il venait de recevoir un soufflet.

« — Mon père ! s'écria-t-il.

« Mais le vieillard restait toujours très calme, toujours très maître de lui.

« — Oh ! vous pouvez vous indigner, dit-il lentement, mais quand vous aurez un peu plus d'expérience vous me comprendrez mieux et vous vous indignerez moins.

« Il s'était assis. Il se leva et fit quelques pas de long en large.

« Il y eut un silence.

« Puis, brusquement, il s'arrêta, le dos appuyé à la cheminée, les bras croisés, le visage plus grave, presque sévère.

« — Enfin, causons, puisqu'il le faut, reprit-il. Vous aimez. Vous voulez vous marier. Soit. Faites-moi connaître la jeune fille qui a fixé votre choix.

« Et il demeurait immobile, regardant fixement son fils.

« Celui-ci, qui aurait donné sa vie pour Jammira, n'osait plus dire un mot.

« Le vieillard reprit :

« — Il est vrai que nous en connaissons de très belles, de très charmante, des jeunes filles qui appartiennent aux plus illustres familles et aux plus grandes maisons de France...

« Le jeune marquis avait tressailli.

« — Voyons, nommez-moi donc la future marquise de Morfer, ajouta le vieillard.

« Et il attendit.

« Mais pas de réponse.

« — Vous me paraissez très embarrassé et je m'étonne de votre silence, dit le vieillard avec un accent presque hautain. Mais vous pouvez vous taire et je vais essayer de deviner... Quand j'aurai nommé ma bru vous me répondrez.

« Il y eut encore une nouvelle pause.

« Le vieux marquis se recueillait, réfléchissait.

« Puis, comme s'il ne parlait que pour lui-même :

« — Parmi les jeunes filles qui viennent au château de Morfer ou dont les pères ont gardé avec moi des relations d'amitié, reprit-il, il y a d'abord Berthe de Croix-champ.

« Une enfant. Dix-sept ans. Follement jolie. Très riche. Leur famille est presque aussi ancienne que la nôtre...

« Le vieillard regarda son fils, puis dit :

« — Est-ce Berthe de Croixchamp que vous avez choisie ?

« — Non, mon père, répondit le jeune homme.

« — Il y a Louise d'Espeuilles, dit le vieux marquis. Celle-là n'est pas seulement jolie, mais fort belle. Vingt ans. Grosse fortune. Les d'Espeuilles ont un pied partout. S'agit-il de celle-là ?

« — Non, mon père.

« — Il y a Renée de Mortemart. Belle aussi. Toute jeune aussi. Fortune considérable. Elle apporte en dot l'amitié que le roi à pour son père. S'agit-il de celle-là ?

« — Non, répondit le jeune marquis.

« — Soit. Passons. Il y a Jeanne de Vercors. C'est peut-être elle que je préfèrerais si j'étais à votre place. Elle a le charme, l'attrait, la séduction irrésistible. Et, ce qui ne gâte rien, sa main vaut des millions. S'agit-il de celle-là ?

« — Non, mon père.

« — Peste ! vous êtes difficile ! ricana le vieux marquis. Mais alors je ne vois plus, je ne comprends plus...

« Il réfléchit encore quelques secondes, puis ajouta :

« — S'agit-il de la petite Blanche de Claimor ? Sa noblesse ne vaut pas celle des autres, mais c'est un parti acceptable encore...

« — Non.

« — S'agit-il d'Adrienne d'Abzac ? Un peu coquette, un peu légère, mais, je crois, bonne fille au fond. Et des alliances !.. Bon parti... Que répondez-vous ?

« — Non, mon père.

« Le vieux marquis avait pâli, et les sourcils froncés, les traits légèrement contractés, la voix sourde :

« — Alors, monsieur, dit-il l'accent solennel, j'attends que vous vous expliquiez.

« Le jeune homme avait en ce moment un battement de cœur terrible, et pendant une minute il hésita, prêt à quitter la place et à s'enfuir.

« Mais la pensée de celle qu'il aimait, mais la pensée de Jammira lui revint.

« Serait-il lâche ?

« La renierait-il ?

« Alors la voix douce, mais ferme toujours :

« — Mon père, dit-il, celle que j'aime et que je vous supplie de me donner n'a pas de fortune...

« — Noblesse pauvre ?

« — Elle n'est point noble.

« Le vieux marquis eut un sursaut.

« — Une bourgeoise !

« Et il éclata d'un grand rire, d'un rire énorme et prolongé.

— Le capitaine de minuit ! C'est moi.

« — Eh ! oui, pardieu, je te la donne... Prends-la !... Les bourgeoises ne sont-elles pas faites pour les plaisirs des gentilshommes...

« Et le vieillard continuait de rire. De plus, il avait tutoyé son fils, ce qui était chez lui la marque suprême du dédain.

« Et le jeune marquis devenait très rouge, ses yeux brillaient, et bien qu'il n'eût pas dit encore un mot de la jeune bohémienne, bien qu'il n'eût pas même encore prononcé le nom de Jammira, il lui semblait que c'était elle qui était atteinte par le grand rire méprisant du vieux marquis Morfer.

« Aussi toute son indécision et toute sa timidité brusquement disparurent.

« La tête haute, la voix assurée, il dit tout à son père : comment il avait entrevu, un

soir, Jammira au pied de la tour ; comment ils s'étaient rencontrés une première fois puis une seconde. Il lui dit enfin quel amour profond et invincible il avait éprouvé pour elle dès la première minute, dès la première seconde. et quelle joie folle il avait ressentie quand à son aveu Jammira avait répondu par ces mots : Je vous aime aussi !

« Le jeune homme avait parlé assez longtemps et le vieux marquis de Morfer ne l'avait pas interrompu.

« Il n'avait eu ni une parole, ni un geste de protestation.

« Mais il fallait le voir.

« Sa taille s'était redressée et devenait plus imposante, ses lèvres étaient devenues blanches et tremblaient, ses yeux dardaient sur son fils des éclairs menaçants.

« Il demeura un instant silencieux, car l'immense colère qui grondait en lui l'étouffait.

« Cette proposition de mariage, cette union rêvée par le jeune marquis était la plus grande injure, le plus grand outrage qu'on eût jamais fait à son orgueil.

« D'abord, aux premiers mots du jeune homme, il était demeuré tout saisi, tout stupéfait. Il avait cru mal entendre, mal comprendre.

« Puis, à mesure que le jeune marquis continuait son récit, à mesure qu'il lui parlait avec plus en plus d'enthousiasme de Jammira et de sa merveilleuse et resplendissante beauté, il avait cru avoir la fièvre, faire tout éveillé un rêve impossible, étrange être enfin sous le coup d'une soudaine hallucination.

« Mais non il ne rêvait pas !

« Mais c'était bien son fils... son fils !... l'unique héritier, le dernier descendant de l'antique race des Morfer qui parlait ainsi et qui tenait ce langage inouï, insensé et plein de folie !..

« Oui, c'était bien son fils qui s'était épris de cette bohémienne, de cette chienne errante, et qui voulait l'épouser !..

« C'était un si rude coup pour lui qu'il en resta stupide, hébété.

« Puis brusquement, il éclata.

« Sa voix, un peu faible d'habitude, avait l'éclat de tonnerre, et son geste impérieux, son geste plein de résolution, foudroyait.

« Il n'eut qu'un mot, mais ce fut assez.

« — Allez-vous-en !... Sortez !... Que je ne vous revoie jamais sous mon toit ! s'écria-t-il la face blême, la voix rauque et étranglée.

« Et il tenait la main levée comme s'il jetait à son fils sa malédiction.

« Celui-ci baissa la tête, puis sortit.

« Il n'avait pas fait cette démarche en aveugle et il connaissait bien tout l'implacable orgueil de son père.

« Mais il savait aussi que le vieux marquis l'aimait, l'idolâtrait, et il pensait que grâce à cette grande affection il pourrait le faire faiblir, le vaincre peut-être

« Et maintenant il s'en allait anéanti, le cœur brisé.

« Il sortait du château de ses ancêtres, du domaine héréditaire de sa famille comme un valet qu'on vient de chasser.

« Tout le reste de la journée il erra dans la plaine campagne, marchant au hasard, la tête perdue.

« Mais son père pouvait se montrer inflexible, lui non plus ne céderait pas.

« Il aimait Jammira, il en était aimé, et il était prêt à tout sacrifier pour elle.

« Enfin le soleil s'éteignit.

« Le nuit commençait à descendre.

« C'était l'heure où la première étoile allait briller, l'heure où il devait aller retrouver la jeune bohémienne.

« Il aperçut au loin sa silhouette qui se dressait au bord de la rivière. Elle s'avançait vers lui. Elle lui dit le regard caressant et la voix douce :

«— Te voici, je t'attendais.

« Il l'attira contre son cœur, lui mit un baiser au front, puis, la prenant par la main :

« — Viens ! dit-il.

« Non loin du château de Morfer, à une demi-heure environ, s'élevait dans un endroit pittoresque et charmant une autre demeure seigneuriale.

« Cette demeure appartenait au jeune marquis. C'était son fief maternel, l'héritage qui lui était revenu de la marquise de Morfer.

« Là, les deux amoureux se blottirent comme deux oiseaux dans un nid.

« Tout autour du château s'étendait un parc très vaste, un parc immense sillonné de petits chemins discrets qu'ombrageaient des arbres séculaires.

« C'était dans ces retraites, où nul bruit ne leur parvenait, que les deux amants, toujours aussi épris qu'aux premiers jours, passaient toutes leurs heures.

« Deux seuls domestiques les servaient et suffisaient à tout : c'étaient un vieillard et sa femme qui depuis fort longtemps étaient les gardiens du château.

« Et ils vivaient ainsi depuis des mois, oubliant le monde, quand un matin le jeune marquis crut s'apercevoir que depuis un moment Jammira, qui paraissait plus sérieuse et plus grave que d'habitude, le regardait parfois avec une expression singulière.

« Ils étaient dans une de leurs allées favorites, une petite allée où l'on marchait sur de la mousse et où les arbres, en entrelaçant leurs branches, faisaient une épaisse voûte de verdure.

Puis, comme depuis quelques minutes ils restaient silencieux, la jeune bohémienne eut tout à coup un léger soupir, et s'arrêtant brusquement :

« — Je suis lasse ! fit-elle.

« Ils s'assirent.

« La jeune marquis lui avait pris les mains dans les siennes, et il la regardait ou plutôt la contemplait, toujours ravi, toujours en extase devant sa beauté.

«Puis avec un accent plein de tendresse :

« — Jammira, dit-il, voilà déjà un moment que je te regarde, et je ne sais si je me trompe, mais je ne te reconnais plus et je te trouve toute changée...

« — Moi ! fit-elle avec un sourire.

« — Oui, je t'assure... Ainsi je ne t'avais jamais vue aussi pâle... et tu restes toute pensive, presque sombre... Il ne peut pas y avoir de secret entre nous, n'est-ce pas ?

« — Certes !

« — Et j'ai bien le droit de connaître tout ton cœur comme tu as le droit de connaître tout le mien.

« -- Je ne t'ai jamais rien caché, répondit-elle.

« — Eh bien, à quoi songes-tu?... Je veux que tu me le dises... Je sais que tu es superstitieuse, dit le jeune marquis avec un sourire d'une tendre ironie. As-tu fait encore quelque mauvais rêve?... as-tu encore quelques noirs pressentiments?

« — Non.

« — A la bonne heure !... D'ailleurs, que pourrions-nous craindre et pourquoi nous alarmerions-nous? Mon père m'oublie et ne semble pas plus penser à moi que si je n'existais... Quant aux hommes de ta race, quant aux bohémiens que tu redoutais tant...

« Jammira avait eu un tressaillement :

« — Ils sont bien loin maintenant... Ils t'ont oubliée aussi...

« Mais la jeune femme hochait la tête d'un air de doute et un pâle sourire crispait sa lèvre.

« Elle se rappelait qu'avant de se remettre en route et de quitter le pays, les bohémiens l'avait cherchée partout et que partout ils avaient fait entendre contre elle et contre son ravisseur, dont, d'ailleurs, ils ignoraient le nom, les plus effrayantes menaces.

« — Ces gens-là n'oublient jamais...Il faudrait un miracle pour que nous leur échappions, murmura-t-elle la voix sourde.

« — Alors, c'est à eux que tu penses? dit vivement le jeune marquis. Quelle folie !... Nous sommes heureux, ne gâtons pas notre bonheur...

« Mais elle avait eu un brusque mouvement, tandis que dans son regard étincelait un éclair de fierté.

« — Non, tu te trompes? s'écria-t-elle ; non, je ne suis pas assez lâche pour redouter l'avenir et pour trembler toujours... Mais si parfois j'ai peur, si parfois je m'alarme, ce n'est pas pour moi, je te le jure

« — C'est donc pour moi ?...

« — Ni pour toi...

« Le jeune homme la regarda, ne comprenant plus...

« — Mais alors ? balbutia-t-il.

« — Mais c'est pour lui... pour notre enfant que j'ai peur...

« — Pour Beppo ?

« Beppo, c'était l'enfant de Jammira, celui que le jeune marquis avait aperçu avec elle quand elle s'était assise à son tour autour du grand feu des bohémiens.

« Mais il ne comprenait pas encore. Elle le regarda très émue, toute rougissante.

« Non, il ne s'agissait pas de Beppo. Quoi qu'il pût arriver un jour, celui-là n'avait rien à craindre des hommes de sa race.

« Mais elle lui parlait d'un autre, de l'enfant qu'elle sentait vivre, remuer dans ses entrailles.

« Elle était mère !

« Le jeune marquis, à cette confidence, eut d'abord un cri de joie. Mais bientôt son front se rembrunit et son cœur se serra d'angoisse.

« Un enfant !... Oui, il serait bien le sien, oui, il aurait bien le même sang dans les veines, mais pourrait-il l'avouer ? mais pourrait-il le reconnaître, lui donner son titre et son nom sans déclarer à son père une guerre terrible, sans entrer vis-à-vis de lui,

du chef vénéré de la famille des Morfer, dans une révolte sacrilège, dans une révolte impie qui le faisait trembler.

« Cette fois, le jeune homme n'osa pas aller plaider lui-même sa cause.

« Il écrivit à son père une longue lettre humble et suppliante.

« Mais le vieillard ne répondit pas.

« Dix autres lettres suivirent, mais ce fut toujours de la part du vieux marquis de Morfer le même silence farouche et dédaigneux.

« Quelques mois encore se passèrent. Jammira mit au monde un fils... un fils qui devait être le jeune marquis de Morfer que vous avez vu tout à l'heure, dit Mme de Vergennes. »

Jean de Lys n'avait pu s'empêcher de faire un mouvement de surprise.

— Mais comment cet homme-là... ce fils de la bohémienne Jammira, porte-t-il le nom des Morfer ? s'écria-t-il vivement. Jammira a donc été épousée ?

— Oui, répondit la duchesse. Mais c'est là où l'histoire devient de plus en plus saisissante, de plus en plus dramatique, et si vous voulez bien m'accorder encore quelques minutes...

— Dites, dites, madame la duchesse.

— J'aurai bientôt fini et vous connaîtrez le dernier des Morfer tout aussi bien que moi. Car il faudra aussi que je vous parle de lui... Mais ce ne sera pas long.

— Je vous écoute toujours avec un très grand plaisir, madame la duchesse, répondit Jean que l'histoire que lui racontait celle-ci intéressait, en effet, énormément.

Mme de Vergennes reprit :

— Je vous ai dit que toutes les lettres que le jeune marquis de Morfer avait écrites à son père étaient restées sans réponse.

« Certes, ce n'était pas sans un profond chagrin et une immense douleur que le vieillard s'opiniâtrait dans sa résistance, mais il lui eût été encore plus dur de faire plier son orgueil.

« Et cependant il souffrait cruellement, vous pouvez le croire.

« Vivre ainsi séparé de son fils, vivre ainsi seul dans ce vieux château où il n'entendait que le bruit de ses pas, lui était une torture atroce et de tous les instants.

« Une nuit qu'il songeait précisément à l'enfant qui n'était plus sous son toit, à l'enfant qui vivait loin de lui, il eut quelques minutes de grande joie.

« On venait de frapper discrètement à sa porte.

« C'était son valet de chambre, son plus ancien serviteur qui l'appelait :

« — Monsieur le marquis !... Monsieur le marquis !...

« — Entre ! entre, Gratien ! cria le vieillard.

« Le domestique entra, mais il avait l'air si ému que le vieux marquis comprit sur-le-champ qu'il devait se passer quelque chose de grave.

« — Eh bien, qu'est-ce donc ? fit-il vivement. Pourquoi viens-tu me réveiller ainsi au milieu de la nuit ?...

« — Monsieur le marquis, répondit Gratien la voix un peu sourde, votre fils est là...

« — Mon fils !

« — Et demande à vous voir immédiatement.

Monsieur de Morfer n'avait pas même laissé achever le valet.

« A ces mots : « Votre fils est là ! » il s'était trouvé debout.

« Oui, c'était vrai, le jeune marquis était là, mais si pâle, si blême, si défait, que son père en eut pitié.

« Mais il se raidit contre sa tendresse, et la voix brève :

« — Eh bien, monsieur, dit-il, vous revenez donc ?... Ce grand amour qui vous a fait vous révolter contre la volonté de votre père est donc déjà éteint ?...

« Mais, tristement, le jeune homme hochait la tête.

« — Non, mon père, répondit-il. Cet amour, c'est ma vie ; cet amour ne s'éteindra que lorsque mon cœur aura cessé de battre.

« Le vieillard avait tressailli, puis il devint à son tour très pâle.

« — Alors, dit-il, que signifie votre présence ici ?

« — Il fallait que je vous parle.

« — Qu'avez-vous à me dire ?

« Le visage du jeune marquis, tout à l'heure très sombre, eut pendant quelques secondes comme un reflet de joie.

« Puis, vivement, presque avec orgueil :

« — J'ai un fils ! dit-il.

« Le vieillard avait bondi.

« — Un fils ! s'écria-t-il.

« — Et c'est pour lui que je viens vous implorer, et c'est pour lui que je viens vous demander grâce...

« — Un fils !... un fils ! répétait M. de Morfer, non plus pâle, mais livide.

« Et brusquement il se redressa, le regard flamboyant, l'air terrible :

« — Et vous croyez que je vais l'accepter ! s'écria-t-il, et vous espérez que je vais le compter pour un des miens !...

« — Mon père !

« — Pas un mot de plus !...

« — Puis le doigt tendu et marchant sur son fils, il le chassa devant lui.

« M. de Morfer était trop agité, trop fiévreux pour pouvoir dormir.

« Il se mit à se promener de long en large dans sa chambre, le cœur déchiré, triste à mourir.

« Sans savoir pourquoi, il avait de sinistres pressentiments et il éprouvait une grande angoisse, cette terrible angoisse qui, très souvent, précède les irréparables malheurs...

« Et blanc comme un spectre, le regard fixe, la tête lourdement tombée sur la poitrine, il allait, marchait toujours.

« Le vieux château, qu'une nuit profonde, une nuit sans étoiles, couvrait de son ombre, était plongé dans le plus profond sommeil.

« Lui seul veillait.

« Il avait les mains moites, le front brûlant.

« Il s'approcha de la fenêtre et regarda machinalement au dehors.

« Des ténèbres partout. Et pas un bruit, Un silence de mort.

« Soudain il tressaillit.

« Le château semblait s'animer, et il entendit au-dessous de lui des bruits de pas, puis des portes s'ouvrir.

« Et tout à coup le vieux valet de chambre reparut.

« — Monsieur le marquis, bégaya-t-il, tout effaré, tout tremblant.

« Puis il s'arrêta court, comme s'il n'osait en dire davantage.

« L'angoisse du vieillard venait de redoubler.

« — Parle !... parle donc ! s'écria-t-il ; que viens-tu m'apprendre ?

« — Un affreux malheur ! répondit Gratein, la voix à peine distincte. Mon jeune maître...

« — Mon fils !...

« — Mon jeune maître se meurt !... mon jeune maître vient d'être assassiné !

« Comme un fou le marquis de Morfer s'était élancé au dehors.

« Dans la cour du château, il trouva l'homme qui venait d'apporter la terrible nouvelle.

« C'était le serviteur du jeune marquis, celui qui avait eu jusqu'à présent la garde de son domaine maternel.

« Son cheval, qu'il avait éperonné jusqu'au sang pour accourir plus vite, se cabrait, hennissait, semblait impatient de repartir.

« En moins d'une minute, le vieux marquis, à son tour était en selle.

« — Mon fils !... Mon fils !... Mon enfant ! ne cessait-il de répéter l'air égaré.

« Et il ne put s'empêcher de faire un brusque retour sur le passé.

« Il songea à sa femme, à la mort qu'elle avait faite, si soudaine, si terrible !...

« Et maintenant c'était son fils !... son fils qu'il avait quitté plein de jeunesse et plein de force une heure à peine auparavant et dont peut-être il n'allait plus retrouver que le cadavre !

« — Quelle fatalité pèse donc sur nous ? s'écria-t-il tout haut ; quelle fatalité pèse donc sur notre maison ?...

« Puis, tandis qu'il poussait son cheval dans un galop d'enfer, dévorant l'espace, franchissant d'un bond tous les obstacles, il voulut avoir des détails.

« Son fils avait été assassiné !... Mais par qui ? Quelqu'un lui en voulait donc ?...

« Mais le serviteur du jeune marquis ne savait rien ou presque rien

« — Monsieur, dit-il, voilà tout ce que je puis vous répondre. Je savais que mon maître était sorti qu'il était allé vous voir et j'attendais son retour... Ma femme veillait aussi... Il le fallait bien, d'ailleurs, car notre maîtresse venait de mettre au monde un garçon...

« Même en ce moment-là, même en ce moment de poignante tristesse, le vieux marquis de Morfer ne put s'empêcher de froncer les sourcils.

« — Tout à coup je dus devenir plus livide qu'un mort, continua le serviteur. Dans le profond silence qui nous entourait, je venais d'entendre un grand cri, un cri terrible, désespéré.. « On assassine quelqu'un ?... » m'écriai-je. Et je n'avais pas achevé que j'entendis la voix de mon maître. Il criait : « A moi !... à l'aide !.. au secours ! »

« Je ne suis plus jeune, monsieur le marquis, mais en une seconde je retrouvai mes jambes de vingt ans.

« Rapide comme l'éclair je traversai le parc et courus vers l'endroit d'où semblait être parti ce sinistre appel.

« Malheureusement, je ne m'étais pas trompé.

« Mon maître était bien là, tout sanglant, mais debout encore

« Dès qu'il m'aperçut, il me tendit les bras.

« — Prends-moi !... Je n'y vois plus... Je vais tomber, me dit-il.

« Je le tenais déjà. Il était temps. A peine avais-je fait quelques pas qu'il perdit connaissance... Puis ce fut un moment terrible, un moment que je n'oublierai jamais... Notre jeune maîtresse poussait des cris déchirants, ma femme sanglotait, et moi qui venais de déshabiller monsieur le marquis et de le coucher, je ne pouvais voir sans effroi son horrible blessure : un coup de poignard, là entre les deux épaules.

« Puis, la voix plus basse et secouant tristement la tête.

« J'ai été soldat, monsieur le marquis, et je m'y connais un peu : ces blessures-là ne pardonnent guère !...

« Mais M. de Morfer n'avait pas entendu ces dernières paroles.

« Il songeait au meurtrier de son fils.

« Il se demandait quel était le misérable qui avait pu se rendre coupable de ce crime ?

« Mais il ne pouvait soupçonner personne.

« Qui donc, dans le pays, aurait osé attenter à la vie de l'un de ses seigneurs ? Qui donc aurait eu l'audace de porter la main sur un Morfer !

« Et tandis que le vieux gentilhomme continuait à chercher le mot de cette sombre énigme, le serviteur du jeune marquis murmura, comme s'il avait pu deviner la pensée du malheureux père :

— Oui, il y a là quelque chose de bien étrange, de bien mystérieux !... »

Ici, Jean de Lys interrompit vivement M^me^ de Vergennes.

— C'était la prophétie de Jammira qui se réalisait ? dit-il.

— Oui, c'était les bohémiens qui se vengaient, répondit la duchesse. Certes, tous avaient juré la mort des deux amants, mais il y en avait un surtout dont la vengeance devait être plus impatiente...

— Pourquoi ?

— Celui-là aimait Jammira... celui-là avait été repoussé par elle depuis qu'elle était veuve...

— Oui, je comprends.

— Maintenant comment était-il arrivé à savoir que son rival était le jeune marquis de Morfer ? comment avait-il pu découvrir sa retraite ? Vous pensez bien qu'il est impossible de connaître ces détails. Ce qu'il y a de certain, c'est que c'était lui le meurtrier, lui l'assassin, et que Jammira, qui devait tomber sous ses coups à son tour, n'en avait jamais douté.

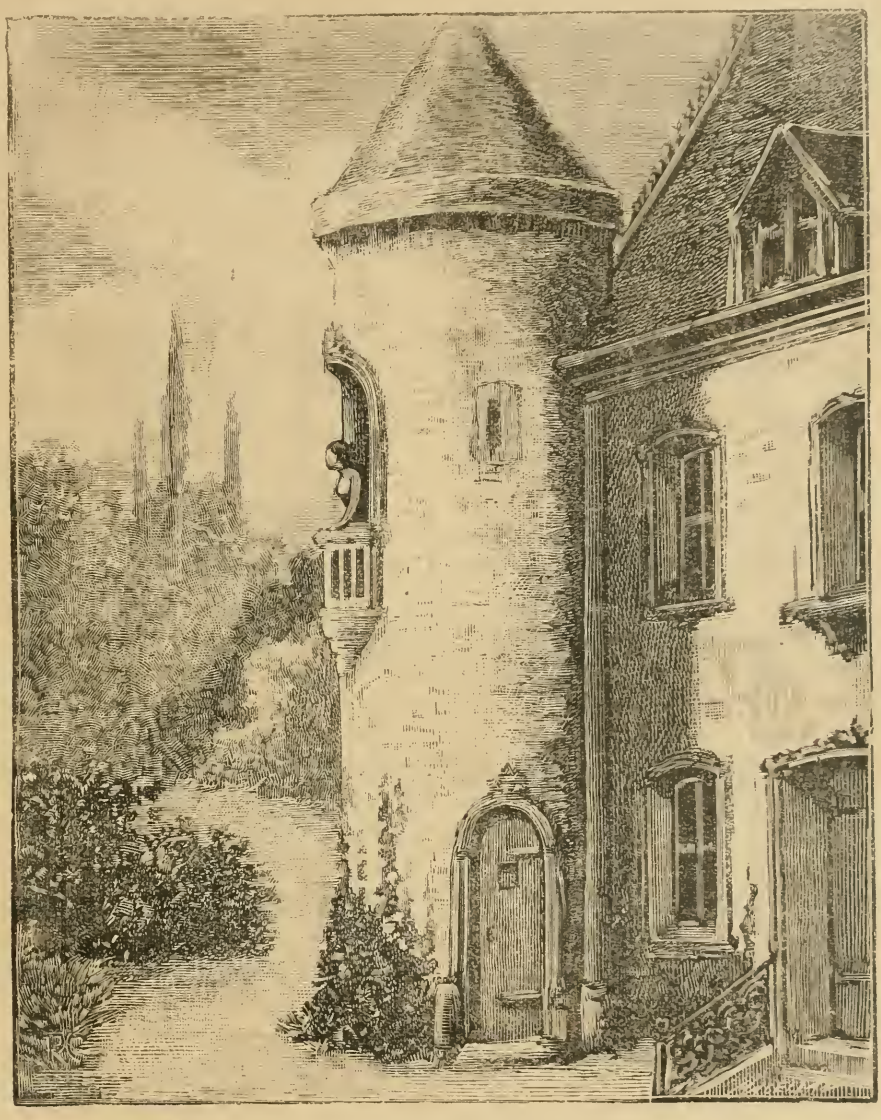
« Quand le vieux marquis se jeta dans les bras de son fils, celui-ci avait déjà dans le regard l'ombre de la mort.

« Mais il eut encore l'héroïsme de sourire.

« Alors tout l'orgueil du père s'évanouit, et il n'eut plus que de la tendresse, plus que de l'amour.

« Il crut à un miracle, à l'impossible ; il crut qu'il arracherait peut-être à la mort ce fils bien-aimé, s'il faisait plier sa volonté devant la sienne

« Il céda donc.



Blanche guettait Jean de Lys

« Il lui cria, les yeux pleins de larmes, et en l'étreignant follement dans ses bras :

« Tu aimes cette femme, je te la donne !... Tu veux que cet enfant porte ton nom, j'y consens... Il sera mon fils aussi...

« Et chose étrange, coïncidence curieuse, pendant quelques jours le jeune marquis sembla se remettre

« On eût dit que la mort avait honte de le prendre maintenant qu'il allait être heureux,

« Mais ce n'était qu'un vain espoir.

« Un matin, un prêtre vint qui mit dans la main de Jammira à peine relevée et défaillante, la main du jeune marquis agonisant et moribond...

« Et le soir... le soir Jammira était veuve pour la seconde fois, et M. de Morfer, fou de douleur, sanglotait sur le cadavre de son fils !... »

— C'est une bien sombre histoire que vous me racontez là, madame la duchesse, dit Jean de Lys profondément impressionné.

— Oui, bien sombre et bien tragique, en effet, répondit Mme de Vergennes. Et je ne vous ai pas tout dit. Ecoutez ! écoutez encore ! Je vais vous parler de lui... du marquis de Morfer que vous connaissez...

La duchesse se recueillit pendant quelques secondes, puis se rapprochant de Jean de Lys :

« Je n'ai pas besoin de vous dire, continua-t-elle, que le vieux marquis avait recueilli, non seulement la veuve et l'enfant de son fils, mais encore le petit Beppo, l'enfant que Jammira avait eu de son premier mariage.

« Après ces deux grandes douleurs, ces deux coups terribles : la mort de sa femme, la perte de son fils, le marquis de Morfer avait reporté toute son affection sur la jeune bohémienne et ses deux enfants.

« Mais Jammira le savait bien et l'avait bien dit : la mort de celui qu'elle avait aimé et qu'elle avait commis le crime de suivre, la mort du jeune marquis ne suffisait pas à l'implacable ressentiment des hommes de sa race.

« Elle aussi était condamnée par eux, elle aussi devait mourir !

« Oh ! certes, après avoir perdu celui qui avait emporté avec lui toutes ses espérances, après avoir été veuve en même temps qu'épouse, la pauvre jeune femme ne tenait plus guère à la vie.

« Mais elle n'était pas seule au monde. N'avait-elle pas son beau-père, ce vieillard si malheureux et à qui elle se sentait de jour en jour plus nécessaire ? N'avait-elle pas aussi ses deux enfants, ses deux fils, qu'elle devait aimer et qui avaient le droit de compter sur elle.

« Aussi, Jammira, pleine d'appréhension et de noirs pressentiments, ne s'absentait-elle que très rarement du château.

« Et pourtant un jour, en plein midi, fut-elle trouvée à quelques pas de là avec un poignard dans le cœur.

« Pour la seconde fois la prophétie de la pauvre bohémienne s'était réalisée ! »

Et Mme de Vergennes demeura pendant quelques minutes silencieuse.

De son côté, Jean de Lys, que cette tragique histoire remplissait d'étonnement et glaçait d'épouvante, réfléchissait, restait pensif.

— Et le vieux marquis ? demanda-t-il enfin. Ce dernier malheur dut le rendre fou ?

— Ce n'était point son dernier malheur ! répliqua vivement la duchesse.

Puis, comme Jean de Lys tressaillait.

— Un autre, et le plus grand, le plus terrible de tous, l'attendait quelques années plus tard.

— Quel malheur pouvait être plus terrible que le meurtre de son fils, que l'assassinat de Jammira ? fit vivement Jean de Lys la voix un peu sourde.

— Attendez !... les deux enfants, les deux orphelins avaient grandi... C'étaient à présent de jeunes hommes... Tous les deux aimaient la même femme...

— Les deux frères!

— Les deux frères devinrent deux rivaux!... De là une haine implacable, une haine terrible... Et le Morfer que vous avez vu tua Beppo!... Mais, du même coup, il tua son grand'père... Le vieillard tomba foudroyé...

Un long silence suivit les derniers mots de la duchesse.

Jean de Lys qui ne pouvait croire à ce qu'il venait d'entendre la regardait avec une surprise de plus en plus grande.

— Et l'on a les preuves de ce crime? demanda-t-il.

— Non, répondit la duchesse avec un sourire, mais il y a des crimes qui se prouvent sans preuves...

Et maintenant, ajouta-t-elle très gracieusement et en se levant, veuillez m'offrir votre bras et m'aider à retrouver M. de Vergennes.

Un quart d'heure après, M. et Mme de Vergennes remontaient dans leur carrosse, et Jean de Lys, sur l'invitation de la duchesse, se disposait à y prendre place à côté d'eux, quand il eut soudain un vif tressaillement.

Monté sur un magnifique cheval et suivi d'un laquais qui portait une très riche livrée, un cavalier passait au galop près de lui.

C'était encore lui, c'était encore le marquis de Morfer!

Son regard tomba sur Jean et ses lèvres pâles se crispèrent encore d'un étrange sourire.

Puis, brusquement, il disparut.

— Que me veut donc cet homme? pensa le jeune chevalier.

Mais souriant à son tour, il ajouta:

— Bah! l'avenir me le dira!

Le soir même le roi tenait sa promesse et Jean de Lys était au comble de la joie.

Un messager venait de lui apporter un grand pli scellé, et ce pli c'était son brevet d'officier.

XXI

LA BREBIS DEVIENT LIONNE.

Le lendemain, Blanche qui avait veillé encore pendant une grande partie de la nuit, sa tante, la marquise des Tournelles, venait enfin de rentrer chez elle, un peu lasse et les paupières un peu lourdes.

Comme d'habitude, la jeune marquise, qui laissait son regard errer distraitement dans la cour de l'hôtel, gardait une attitude mélancolique et pensive.

Assise dans un grand fauteuil, le coude replié et le menton dans sa main, parfois aussi ses yeux se fermaient, mais elle ne dormait pas.

Elle évoquait encore l'image de Jean, de Jean qu'elle aimait et dont elle était aimée, l'image de l'homme qui était son premier amour, qui serait certainement l'unique, et à qui, désormais, son cœur appartenait tout entier.

Et elle le revoyait bien tel qu'elle l'avait vu à ses genoux, avec son regard caressant

et doux, son air martial et plein de franchise,son front intelligent et plein de pensées

Et elle entendait encore les douces paroles qu'il lui avait dites, ces douces paroles d'amour qui avaient fait trembler son cœur de joie et qui, en ce moment aussi, la troublaient et la faisaient trembler encore.

Et elle aurait voulu le revoir sur l'heure, qu'il revînt bien vite vers elle

— Oh ! que je serais heureuse, pensait-elle, si l'on venait me dire : Madame, quelqu'un vous demande... c'est M. le chevalier Jean de Lys...

Et elle n'avait pas encore achevé sa pensée que sa porte, en effet, s'entr'ouvrit.

Une camériste se tenait sur le seuil.

— Madame, dit-elle, quelqu'un vous demande...

Déjà la jeune marquise venait de se dresser radieuse, rayonnante, pâle de bonheur.

— Faites entrer !.. faites entrer! s'écria-t-elle.

Et la camériste sortie, elle eut un long soupir.

Son vœu s'exauçait!

C'était lui !

Et elle s'élança vers la porte, souriante, les bras déjà ouverts.

Mais, tout à coup, elle eut un cri sourd et elle recula, le visage livide, pleine de terreur.

Ce n'était pas celui qu'elle espérait qui se trouvait devant elle, ce n'était pas Jean de Lys, c'était le marquis de Morfer.

Blanche avait reculé jusqu'à l'extrémité de la chambre et le marquis demeurait immobile.

Pendant une minute ils se regardèrent, elle de plus en plus pétrifiée, lui avec un sourire narquois, un sourire ironique sur les lèvres.

Enfin il fit lentement quelques pas, puis toujours railleur :

— Je vois bien, madame, dit-il en tenant toujours la jeune femme clouée sous son regard, que ma présence chez vous vous cause un peu de surprise.,. Mais il fallait que je vous parle, mais il fallait que je vous voie, ajouta-t-il en cessant de sourire et en prenant un accent plus ferme, presque impérieux.

Puis, comme Blanche avait toujours de petits frissons d'épouvante :

— Je vous en prie, ne tremblez pas ainsi, mais causons.

Et comme s'il eût été chez lui, il venait, d'un geste, d'inviter la jeune marquise à s'asseoir.

Sans un mot, celle-ci avait obéi.

Il y eut encore un silence.

L'œil du marquis de Morfer étincelait en ce moment d'un éclair étrange.

— Madame, reprit-il enfin la voix plus douce, mais cependant ferme encore, vous savez que je vous aime...

Blanche eut un lourd soupir comme si un poids énorme, un poids immense l'oppressait, mais elle ne fit pas un geste, pas un mouvement, et resta muette.

— Oui, vous le savez... Combien de fois ne vous l'ai-je pas dit !... Combien de fois ne vous ai-je pas importunée de mes aveux... Mais rien n'a pas vous attendrir ni toucher votre cœur, et vous m'avez toujours éconduit, toujours repoussé... Est-ce vrai?

Il se tut quelques secondes comme s'il attendait une réponse, mais la jeune marquise les yeux baissés et la face très sombre, garda le même silence.

— Eh bien, madame, dit le marquis, avez-vous réfléchi depuis lors ? Vais-je vous quitter en ayant le bonheur d'emporter un meilleur espoir?... En un mot, est-ce « oui » aujourd'hui ou est-ce « non » comme toujours ?

Cette fois, Blanche avait lentement relevé la tête, puis très froidement, très fièrement :

— C'est « non,» comme toujours, répondit-elle.

— Soit ! répondit très froidement à son tour le marquis. Mais s'il faut vous parler franchement, je crois que vous avez tort. Car vous savez qui je suis?

— Oui ! fit la jeune femme avec un singulier sourire.

— Vous savez aussi ce que je peux?

Et c'était lui qui, à présent, souriait d'un sourire étrange, d'un sourire où il y avait de la menace et de l'orgueil.

— Mais ce que vous ne savez peut-être pas assez, reprit-il plus vivement, c'est que je ne suis pas de ceux qui s'arrêtent et cèdent devant les obstacles. Ce que je veux, je le veux bien, et ce que je me suis promis de faire, je le fais. Pour satisfaire mes moindres caprices, mes moindres volontés, je suis prêt à tout, prêt à ne reculer devant rien.

— Je le sais. Oui, vous êtes prêt à tout, prêt à la trahison, prêt au guet-apens, prêt au crime...

— C'est vrai, dit tranquillement le marquis.

Et il ajouta ironiquement.

— Souvenez-vous du carrefour de Buci.

Blanche avait tressailli.

— C'était moi !.. Oh ! vous vous en êtes bien douté, n'est-ce pas?... Sans un miracle, un hasard vraiment providentiel, ce jour-là on vous enlevait, on vous emportait, et de gré ou de force vous auriez été à moi comme vous le serez certainement un jour...

Puis ricanant, il ajouta :

— C'est une partie perdue, une revanche à prendre, mais cette revanche je la prendrai, soyez-en sûre... Car il ne se fait pas des miracles tous les jours... car une jolie femme qui se débat entre les bras de ses ravisseurs ne trouve pas tous les jours un sauveur pour les mettre en fuite... car enfin quand on crie « au secours ! » bien souvent l'écho ne répond pas et l'on n'a pas tous les jours sous la main un chevalier Jean de Lys.

A ces dernières paroles, la jeune femme n'avait pu se défendre d'un nouveau tressaillement.

Non seulement elle était très étonnée que le marquis de Morfer prononçât ce nom, mais encore il lui semblait qu'il avait en le prononçant un accent plein de menace, un accent qui la glaçait.

— Et je le connais, ce brave, ce hardi chevalier, reprit le marquis qui voulait être ironique, mais qui n'y réussissait guère... Non seulement je sais son nom; puisque je viens de vous le dire, mais j'ai eu l'honneur de le voir...

Ces mots-là furent encore une surprise pour Blanche.

— Vous l'avez vu ? s'écria-t-elle.

— Oui, madame... Hier... A la cour.

La jeune femme était bien tentée de ne pas croire le marquis.

Jean de Lys, ce petit gentilhomme de province, ce petit gentilhomme obscur et qui ne connaissait personne à Paris, admis à la cour !

Etait-ce possible ?

Mais la jeune marquise n'était pas au bout de ses étonnements.

— Il a même eu l'honneur de parler quelques instants avec Sa Majesté, reprit sur un ton toujours très tranquille le marquis. Et je dois à la vérité de dire que ce jeune homme paraissait beaucoup lui plaire... ainsi, d'ailleurs, qu'à madame la duchesse de Vergennes qui aussi bien voulu le présenter.

— Madame la duchesse de Vergennes !

— Oui, madame... Oh ! elle était charmante, très empressée avec lui... Madame de Vergennes est une des plus jolies femmes de la cour et si je ne vous avais pas aimée, j'aurais été jaloux.

Et sans en avoir l'air, le marquis avait épié Blanche.

La jeune femme n'était plus seulement très pâle, mais livide et pendant quelques secondes on aurait pu croire qu'elle allait s'évanouir.

Le marquis, qui jusque-là avait semblé demeurer impassible, avait à son tour affreusement pâli.

Il était clair pour lui que madame de Solange aimait cet homme, aimait le chevalier, et il se sentait dans le cœur une immense colère, une rage folle.

— Oui, je le connais, dit-il la voix un peu tremblante, et je le retrouverai !...

— Jean de Lys ?

— Oui, Jean de Lys !... Et le marquis de Morfer et lui auront un compte à régler ensemble....

Mais Blanche très calme, souverainement méprisante :

— Je croyais marquis, que vous ne vous attaquiez qu'aux femmes, fit-elle.

Ces paroles étaient plus outrageantes qu'un soufflet.

Le marquis eut un cri sourd, un cri rauque, puis se levant d'un bond :

— Ah ! vous l'avez donc revu, vous aussi ! s'écria-t-il l'œil chargé d'éclairs. Ah ! vous l'aimez donc !

Blanche n'avait plus peur.

Debout à son tour, elle se dressait en face de lui.

— Et si c'était vrai ?... et si je l'aimais ? s'écria-t-elle avec une énergie qu'il ne lui connaissait pas.

— Vous seriez imprudente ! dit le marquis les dents serrées.

— Imprudente !

— C'est vous qui l'auriez perdu !... c'est vous qui l'auriez condamné !...

La jeune femme venait de le regarder pendant quelques secondes bien en face, puis riant d'un rire sourd :

— Oui, vous avez raison, dit-elle très lentement. Pardonnez-moi... Je savais bien que je parlais au marquis de Morfer, mais j'oubliais que vous ne vous battiez pas, mais que vous assassiniez !...

Le marquis avait croisé ses bras, mais il était visible qu'il faisait un immense effort pour ne pas se jeter sur elle.

D'ailleurs une chose le troublait à son tour et le remplissait de stupéfaction.

Il ne reconnaissait plus la marquise de Solange!

Il ne reconnaissait plus la créature timide et douce toujours si tremblante et si résignée levant lui!

Quoi! c'était elle qui osait lui parler ainsi!

Quoi! c'était elle qui osait jeter des cris de colère et de révolte!

Quoi! cette brebis se changeait tout à coup en lionne

Quel coup de théâtre!

Etait-ce possible?

Il n'en revenait pas.

Et cependant c'était bien vrai. L'amour avait soudain décuplé l'énergie et le courage de Blanche, et en ce moment elle oubliait tout: et l'attaque nocturne du carrefour de Buci, et les nouvelles menaces du marquis de Morfer, et les dangers auxquels elle s'exposait en le bravant, oui, elle oubliait tout pour ne se souvenir que de celui qui l'avait sauvée, que de celui qu'elle aimait.

Et chose inouïe, chose incroyable, c'était elle, maintenant, cette peureuse et frêle jeune femme qui marchait sur l'arrogant et cynique marquis de Morfer, c'était elle qui le menaçait et l'obligeait à reculer devant elle.

— Ah! vous venez de me dire que je serais imprudente si j'aimais Jean de Lys! s'écria-t-elle la voix vibrante. Eh bien, marquis de Morfer, écoutez-moi! écoutez-moi bien!... Oui, je t'aime!... oui je l'aime!... oui je l'aime!...

Est-ce que j'ai peur, marquis? est-ce que je tremble? est-ce que je dissimule?...

Oui, je vous le dis, je vous le répète, je vous le crie : j'aime Jean de Lys!.. et je l'aime autant que je vous hais... autant que je vous méprise... Oui, je l'aime parce qu'il est aussi brave que vous êtes lâche, et aussi loyal que vous êtes fourbe.

La marquis se taisait, se contentant de laisser entendre parfois un petit rire de bravade.

— Oh! vous pouvez rire! reprit la jeune femme avec plus d'autorité encore. Mais vous me faites pitié!... Mais vous qui osez menacer vous devriez trembler avant les autres, trembler le premier!... Mais enfin si ma patience se lassait ou s'il me plaisait demain d'être moins généreuse, qui donc de vous ou de moi, marquis, aurait à avoir peur de l'autre?...

Et Blanche, riant doucement à son tour, ajouta :

— Ah! vous aviez compté sur ma faiblesse... Vous voyez que vous avez eu tort... Oui, j'ai peut-être été trop lâche quand il ne s'agissait que de moi, mais je ne le serais plus aujourd'hui qu'il s'agit de l'homme que j'aime... Qu'un soir ou l'autre il disparaisse, qu'un jour ou l'autre le chevalier Jean de Lys soit frappé, et vous savez ce qui vous attend, marquis!... Je vous jure que ma conscience ne me ferait plus taire, je vous jure que ces scrupules exagérés ne me fermeraient plus la bouche

Puis, riant toujours, mais semblant se parler à elle-même, Blanche de Solange reprit:

— Oh! quelle surprise, quel étonnement dans tout Paris si je disais un mot! Comme

on se regarderait avec stupéfaction en se disant : Vous connaissiez bien le marquis de Morfer, eh bien...

Mais elle n'acheva pas.

La marquis, ivre de fureur, venait de se jeter sur elle et lui broyait les poignets.

— Vous êtes folle, oui, folle ! s'écria-t-il la voix étranglée. Toucher à moi !... toucher au marquis de Morfer !... Je vous répète que vous êtes folle !... Essayez !... Parlez !... dites ce que vous savez !... On ne vous croira pas !...

Blanche venait de se dégager d'un mouvement brusque.

— Qui sait? fit-elle avec un accent de défi :

— Encore une fois parlez !... et puisque vous voulez la guerre...

— Je vous hais ! interrompit la jeune femme avec force.

— Eh bien, soit, vous l'aurez ! Mais vous auriez tort de me ménager, car je vous préviens que je serai sans pitié ! s'écria le marquis de Morfer.

Une réaction s'était faite chez Blanche, et c'était elle maintenant qui tremblait devant cet homme.

Très lentement il venait de remonter vers la porte.

Une fois là il s'arrêta, s'inclina très profondément, puis l'œil dur, la face terriblement pâle :

— Nous nous reverrons, madame la marquise ! dit-il.

Puis, sans se presser, il disparut.

XXII

LE CABARET DU BON LARRON

Non loin du Louvre existait à cette époque un enchevêtrement de petites rues ou plutôt des ruelles si étroites qu'un carrosse avait peine à y passer, et si tristes que le soleil dédaignait de s'y montrer

Dans le jour, ces petites rues avaient un aspect débonnaire. Peu de passants, peu de bruit, quelques gamins seulement qui jouaient sur le seuil des portes

Mais dès que le soir était venu on ne s'y aventurait pas sans méfiance, et si par hasard quelque coup de vent avait éteint les rares lanternes qui les éclairaient, les plus hardis et les plus braves regardaient à deux fois avant de s'y engager.

Elles devenaient alors le quartier général d'une foule de rôdeurs et de rôdeuses de nuit, un véritable coupe-gorge.

C'était là, dans une de ces rues, qu'existait un étrange et curieux cabaret.

On l'appelait le cabaret du *Bon Larron*.

Son nom lui venait de l'immense enseigne qui surmontait sa porte et qui représentait la scène du Calvaire.

Sur un fond violet, le Christ, un affreux squelette, y agonisait entre deux bonshommes peints en jaune. Puis au-dessous cette légende écrite en grosses lettres rouges : AU BON LARRON.

Mais quand nous disons que ce cabaret était curieux et étrange, il faut s'entendre.

C'était un tendre et chaste baiser.

Était-ce par son luxe ou par le pittoresque de son agencement?

Non certes.

Ce cabaret ressemblait à tous les cabarets de ce temps-là.

Un plancher de terre battue, des murs noirs, des solives enfumées, quelques tabourets boiteux, deux ou trois tables qui ne se tenaient pas debout, et c'était tout.

Était-ce par sa clientèle que ce cabaret pouvait piquer la curiosité et se recommander à l'attention?

On n'y voyait jamais personne.

Mais le cabaret du *Bon Larron* était surtout singulier et remarquable par ses deux propriétaires.

Nous disons ses deux propriétaires, car vraiment il eût été dommage que maître

Marcharet et sa digne épouse n'eussent pas été accouplés ensemble tant ils se complétaient.

Maître Marcharet avait la taille d'un géant et les épaules, le cou, les poings d'un colosse. Il pouvait avoir quarante-cinq à quarante-huit ans. Il avait les cheveux roux, le front bas et bombé, le regard faux.

Quant à sa femme, d'une dizaine d'années plus jeune, elle était bien aussi grande que lui et peut-être aussi forte, Elle avait les cheveux d'un blond très pâle, le teint très coloré et la bouche mince, très large. Son regard souriait, ses lèvres souriaient, sa parole était lente et mielleuse, mais elle avait beau vouloir se montrer avenante et aimable, il n'était guère possible de l'approcher sans méfiance et sans sentir un petit frisson dans le dos.

On ne voyait jamais ou presque jamais personne dans le cabaret du *Bon Larron*, nous l'avons dit, et cependant maître Marcharet et sa femme n'avaient point l'air inquiet ni la mine soucieuse des gens qui ne font pas leurs affaires.

Au contraire, les rares passants qui s'y arrêtaient pour y boire un verre — des soldats, des ouvriers, des laquais — étaient tout étonnés, en voyant la maison si vide et d'aspect si triste, de la face réjouie des deux patrons.

Et généralement on pensait :

— Voilà des philosophes, de braves gens qui supportent crânement la misère.

Mais on se trompait, car si le *Bon Larron* avait l'apparence d'un cabaret, ce n'était en réalité qu'une caverne de voleurs, qu'un antre qui servait de refuge aux bandes de l'homme qui avait remplacé Cartouche, aux bandes du fameux Capitaine de Minuit.

La maison de maître Marcharet qui semblait ne se composer, outre le premier étage, que de la seule pièce qui servait de cabaret, en possédait cependant plusieurs autres, très grandes et très vastes, des pièces souterraines dont rien ne trahissait l'existence et qui toutes avaient leurs issues particulières, les unes sur les petites rues avoisinantes et les autres sur la berge même de la Seine.

Le cabaret du *Bon Larron* n'avait donc pas besoin d'être achalandé dans la journée puisque le soir et pendant la nuit, il faisait des affaires d'or.

Dès que les premières ombres envahissaient la rue et que les premières lanternes s'éclairaient, maître Marcharet s'empressait de mettre ses volets et de fermer sa boutique.

Alors devant cette maison, de si bonne heure noire et silencieuse, comment la police — aussi habile en ce temps-là qu'aujourd'hui — se serait-elle doutée de quelque chose ?

Les patrouilles du guet qui se risquaient par hasard dans l'enchevêtrement de ces petites rues sinistres regardaient le cabaret.

La maison semblait morte.

Pas le plus léger bruit. Pas le plus mince filet de lumière.

Et les braves patrouilles riaient. Elles pensaient :

— En voilà un qui aime le lit !

Mais pendant ce temps, maître Marcharet et sa digne moitié, descendaient sous terre, riaient et trinquaient avec leurs vrais clients, les écumeurs de Paris, les assassins et les filous.

Là se passaient des scènes bouffonnes et des scènes terribles.

Le vin coulait à flots sur les tables, mais le sang quelquefois coulait à flots sur le plancher.

On tirait les couteaux aussi volontiers qu on choquait les verres.

On venait de hurler de joie, et tout à coup on hurlait de fureur et de colère.

Mais maître Marcharet ne s'étonnait pas. D'abord il ne s'étonnait de rien. Et quant à sa femme, les malandrins — bien sûrs que la police n'oserait jamais venir les chercher là — pouvaient chanter à pleine gueule ou se tuer, elle gardait son même air tranquille et c'était avec le même sourire sur les lèvres qu'elle assistait à la ripaille ou au massacre.

D'ailleurs, il faut bien le dire, dans cet étrange et horrible milieu, les deux patrons du *Bon Larron* semblaient presque avoir des figures d'honnêtes gens, car rien de plus repoussant et de plus effrayant à voir que ce grouillement de bandits.

Etaient-ce des hommes? étaient-ce des bêtes féroces? Ce qu'il y a de certain c'est que leurs regards faisaient peur et que leurs gestes faisaient trembler.

C'était la lie, la boue de ce que Paris avait de pire. Et c'était aussi le dessus de panier du crime.

Il y avait là des hommes qui étaient presque déjà des vieillards, et il y en avait d'autres qui étaient presque encore des enfants.

Les premiers avaient vingt fois, cent fois mérité la potence. Ce qu'ils avaient laissé derrière eux de larmes et de sang, ils ne pouvaient le savoir. Mais pas une minute de pitié, pas une seconde de remords. Beaucoup d'entre eux avaient couru et *servi* sous Cartouche. Ils vantaient son audace et son habileté, ils exaltaient ses prouesses. Ah! le fier capitaine!... le crâne *daron*. Et ils racontaient leurs exploits avec la même fierté qu'un soldat raconte ses campagnes.

Les seconds étaient les blancs-becs de ces vétérans. Ils se taisaient pour les entendre parler, et ils n'avaient qu'un désir, qu'une ambition : leur ressembler, être aussi de fameux voleurs et avoir un jour les mains aussi rouges que les leurs. D'ailleurs, plus redoutables et plus féroces encore que les vieux.

Parmi ces monstres, on voyait aussi quelques femmes, une vingtaine environ. La plupart vieilles, édentées, toujours ivres d'eau-de-vie, étaient semblables à des ogresses, mais il y en avait aussi de jeunes et de très jolies et qu'on se serait étonné de rencontrer dans ce milieu-là.

Comment elles s'y trouvaient? Comment elles consentaient à y vivre? Nous le dirons bientôt.

Pour le moment, constatons seulement que c'était ce soir-là, quelques heures après la visite du marquis de Morfer à la marquise de Solange — grand tumulte et grand vacarme dans les souterrains du cabaret du *Bon Larron*.

Mais ce n'était pas un bruit de querelle, c'était, au contraire, un vacarme joyeux.

Les bandits s'amusaient et les bandes du capitaine de Minuit étaient en liesse.

Les dernières expéditions avaient été assez fructueuses et comme le capitaine ne gardait rien pour lui, excepté l'argent, tout le monde avait raison d'être content, car il y avait là, sans compter les bijoux des passants dépouillés, un grand nombre d'objets

très précieux et très rares et qui provenaient des maisons qu'on avait pillées et des hôtels qu'on avait hardiment mis à sac.

Tous ces objets : tentures, flambeaux de vermeil, d'argent ou d'or, meubles, tableaux, bibelots, étaient là, dans la plus grande pièce souterraine du cabaret du *Bon Larron*, étalés en tas, en lots qu'on allait tirer et pour chacun desquels, sans parler de maître Marcharet, les hommes du capitaine de Minuit étaient certains d'avance de trouver un acheteur, c'est-à-dire un recéleur.

Toutes les pièces souterraines du cabaret communiquaient d'autant plus facilement entre elles qu'elles n'avaient pas de porte. On allait de l'une dans l'autre, comme on passe d'un couloir dans un autre couloir. Pourtant elles avaient d'habitude chacune leur clan, leur coterie. Ici tel groupe de voleurs, toujours le même, là un autre. On se rassemblait et se réunissait suivant les amitiés et les sympathies.

Mais ce soir-là il n'y avait plus de clan, plus de coterie. Toute la bande fraternisait, et tandis que maître Marcharet et sa femme n'abondaient pas à servir des brocs et qu'on n'abondait pas à vider les verres, on se pressait autour des objets étalés, et l'on admirait, l'on convoitait toutes ces belles choses, chacun devenant pâle et clignant de l'œil en face du lot qu'il aurait désiré.

Puis soudain, dans le grand tumulte un cri s'éleva.

Une femme venait d'être giflée, et giflée avec tant de force qu'elle avait reculé de dix pas et que sa tête avait été frapper contre un mur.

Alors ce furent des rires, puis des jurons, des gestes de menace, des imprécations terribles.

Cette femme, s'approchant d'un des lots, le plus important certainement de tous, avait essayé, par habitude sans doute, de faire glisser dans sa poche un magnifique bracelet enrichi de perles fines.

De là grande colère, grande indignation de la bande. Les autres femmes surtout se montraient très furieuses. Toutes brandirent les poings, toutes crièrent :

— Ah ! voleuse !... Fouettez-la !... Fouettez-la !

Mais d'un bond de panthère la femme souffletée avait déjà saisi un broc vide.

Les yeux flamboyants, terrible, elle l'éleva au-dessus de sa tête.

Puis, la voix frémissante, elle cria à son tour :

— Essayez donc !... Chiennes, la première qui approche, je la tue !...

Et la gaieté des hommes redoubla.

Ils se rangèrent.

Il fallait voir ça, cette petite bataille entre amies, cette petite tuerie de famille.

— Oh ! le Squelette n'a pas froid aux yeux ! ricana un vieux. Elle n'a pas de chair, mais des muscles. Laissez-les faire !... Place vous autres. Moi je parie pour elle... Hardi ! cogne ma fille !...

Et les bras croisés, la pipe aux dents, il attendit.

Plus un bruit, plus un mot ne s'entendit dans le souterrain du *Bon Larron*

Le Squelette, comme avait dit le vieux, c'est-à-dire la femme menacée d'être fouettée, attendait, le dos au mur, le bras toujours levé et le jarret tendu, que ses adversaires fondissent sur elle.

C'était d'ailleurs, malgré sa maigreur extrême, une fort jolie fille, une belle brune

de vingt-trois à vingt-quatre ans avec des lèvres rouges, un teint mat et des yeux superbes.

Les autres femmes non plus n'étaient point lâches.

Félines et l'œil sombre, pâles d'avoir été défiées, elles avançaient, se rapprochaient rétrécissant de seconde en seconde leur cercle autour de Squelette.

Et, brusquement, elles bondirent.

Mais l'une d'elles tomba, le visage ensanglanté, le crâne ouvert.

Le vieux voleur applaudit.

— Cogne, ma fille, cogne !... cria-t-il. Bravo !

Et Marcharet, très calme, cria de son côté :

— Allons, vous autres, qui veut boire?

Puis il se mit à remplir tranquillement les verres pendant que le Squelette dont un coup de couteau venait de déchirer l'épaule, étendait d'un nouveau coup de broc une autre ennemie à ses pieds.

Et le vieux bandit allait encore applaudir lorsque soudain, il tressaillit.

La bataille avait cessé et tout le monde venait de tourner la tête.

Maître Marcharet se pencha vers sa femme :

— Qu'est-ce donc? fit-il.

Est-ce qu'elle savait !

Mais c'étaient encore des cris et des pleurs, des gémissements.

On entendait une voix de femme qui suppliait, implorait...

Puis une voix d'homme se fit entendre, ironique et brutale :

— Avance, la belle !... avance donc !

— Tiens, le vicomte ! s'écrièrent les bandits en éclatant d'un formidable éclat de rire.

Et presque aussitôt un groupe d'une dizaine d'individus fit irruption dans la pièce où se tenait la bande du capitaine de Minuit.

XXIII

A QUI LA FEMME ?

Les nouveaux venus, qui s'étaient mis à rire aussi, entrèrent en poussant devant eux une jeune fille ou plutôt une enfant, car elle n'avait pas ou ne paraissait pas avoir plus de quinze ans, seize ans peut-être.

Grande et mince, les cheveux d'un blond cendré, les yeux d'un bleu sombre, cette jeune fille n'était point seulement jolie, mais belle, admirablement et poétiquement belle.

Ses vêtements, qui s'étaient déchirés sous les étreintes violentes des misérables qui la tenaient, disaient assez qu'elle n'était point née riche, mais fille d'artisan, fille d'un brave ouvrier dont elle devait être toute l'orgueil et l'espoir.

Et toute tremblante, toute frissonnante, elle pleurait à chaudes larmes au milieu de grand cercle gouailleur que formaient autour d'elle tous ces hommes sinistres.

Celui qui l'avait amenée et qu'on appelait le vicomte ne la lâchait pas et ricanait doucement d'un air triomphant et vainqueur.

Ce « Vicomte » que les tristes bandits avaient surnommé ainsi parce qu'il affectait des allures de gentilhomme, cachait sous des apparences parfois assez douces un cœur de tigre.

Il n'avait pas encore vingt-cinq ans, mais parmi les coquins qui avaient blanchi dans le crime, il n'y en avait peut-être pas un seul qui pût se vanter d'être de sa force.

C'était un monstre avec un teint rosé, un regard doux, un visage sympathique. Il n'était pas très grand, mais bien pris, et très leste, très adroit. Les femmes de la bande en raffolaient. Toutes avaient été ses maîtresses. Et les vieilles elles-mêmes n'y pensaient pas sans un soupir et disaient de lui : C'est un joli garçon !...

Pourtant après l'entrée du vicomte et des bandits qui l'accompagnaient il y avait eu un silence.

La jeune fille pleurait, sanglotait toujours.

Elle joignait les mains et suppliait encore la voix sourde :

— Messieurs, que me voulez-vous ? que vous ai-je fait ?... Laissez-moi partir !... On m'attend...

— Qui ça ? ricana le vicomte. Ton amant ?... Eh bien, ma chère, il peut attendre... Désormais, tu n'as plus d'autre seigneur et maître que moi !... N'est-ce pas, vous autres ?

Tous les bandits, y compris même maître Marcharet et son honnête épouse, s'étaient mis à rire, mais il y en avait un pourtant, un seul, qui ne riait pas.

Celui-là, le vicomte ne pouvait pas le voir.

Dès que la jeune fille était apparue, il était resté comme foudroyé par son apparition, foudroyé par sa merveilleuse et touchante beauté.

Celui-là n'était point un joli garçon délicat et coquet comme le vicomte.

C'était, au contraire, un être difforme, une espèce de monstre dont la seule vue faisait peur.

Borgne d'un œil, boiteux d'une jambe, le nez si camard et si écrasé qu'il semblait ne pas en avoir, il avait les cheveux crépus d'un nègre, la lèvre inférieure énorme et pendante et le teint blafard d'un homme qui n'aurait jamais vécu que dans une cave.

Il ne riait jamais et ne parlait presque pas. Même quand ses compagnons étaient en joie et que tous étaient ivres ou bruyants autour de lui, il restait muet et sombre. Il était fait ainsi. Les femmes de la bande en avaient peur et il n'avait qu'à s'approcher d'elles pour les mettre en fuite.

Comme tous les autres bandits, il avait son nom de guerre.

On l'appelait Bonne-Chance.

D'où venait ce sobriquet, ce surnom ? On n'en savait rien. Peut-être était-ce une allusion ironique à sa laideur et à ses difformités ?

Or, assis à l'écart, les deux coudes repliés sur ses genoux et son menton dans sa main, Bonne-Chance qui était très bien placé pour tout voir ne perdait rien de cette scène. Et son regard allait tour à tour de la jeune fille au vicomte.

Quand il s'arrêtait sur la jeune fille, ce regard était à la fois étonné et caressant.

Mais quand il se fixait sur le bandit, sur le vicomte quelle étrange expression il prenait !

C'était alors un regard noir dur, et si menaçant qu'on en eût été effrayé.

Cependant le vicomte venait de se retourner pour jeter un coup d'œil sur la bande, puis montrant la jeune fille qu'on entendait toujours sangloter tout bas :

— Oui, voilà ma prise ! reprit-il ou plutôt ma première prise de ce soir... Celle-là en vaut bien une autre, n'est-il pas vrai ?.... Mais ne pleurniche pas, ajouta-t-il le geste impatient et la voix brutale. Tu vas gâter tes yeux et non seulement ce serait dommage, mais encore tu n'en as pas le droit.... Tes yeux sont à moi... Tu m'appartiens ma belle !...

Puis, ricanant toujours, le joli bandit ajouta :

— Vous savez, je ne la connaissais pas, cette petite... Par conséquent, je ne perdais pas mon temps à la guetter et ce n'est pas un piège que je lui ai tendu... C'est une rencontre, tout simplement, une bonne rencontre...

Marcharet s'était rapproché, puis, se baissant, il avait pendant quelques secondes regardé la jeune fille sous le nez.

— Je ne la connais pas non plus, finit-il par dire. Elle ne doit pas être du quartier. Mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle est très jolie,... très jolie...

Pourtant quand il avait dit ces mots :

« Elle ne doit pas être du quartier » le patron du cabaret du *Bon Larron* n'était peut-être pas aussi sûr de lui qu'il avait voulu avoir l'air de l'être

Aussi se retourna-t-il.

Il cherchait des yeux M^me^ Marcharet.

Enfin il l'aperçut qui causait tout bas dans un coin avec le Squelette que ses adversaires avaient fini par laisser tranquille.

Et il l'appela :

— Angélique !

— Eh bien, quoi ?... Qu'est-ce que tu veux, monsieur Marcharet ?

— Viens donc... Avance un peu...

— Voilà... Est-ce le vicomte qui m'appelle ?

Puis, tout en parlant, M^me^ Marcharet jouait des coudes et se glissait à travers les rangs des voleurs.

Mais le vicomte protestait.

Il montra le cabaretier.

— C'est votre mari qui vous parle, fit-il.

— Oui, ma bonne amie, dit vivement Marcharet. Je regardais cette enfant-là et je disais qu'elle ne devait pas être du quartier...

L'horrible femme, à son tour, se campa devant la jeune fille qui, sous ce regard, parut devenir plus tremblante, plus frissonnante encore...

— Oh ! je l'ai bien déjà vue tout à l'heure, dit lentement M^me^ Marcharet, mais on peut se tromper quelquefois, avoir mal vu... Attendez, je vais vous dire ça...

Et l'échine pliée, les mains sur les genoux, elle examinait attentivement la jeune fille...

Son haleine brûlait, sentait l'alcool, et la jeune fille, prise de dégoût et de peur, ne put s'empêcher de détourner brusquement la tête.

Mais le vicomte venait de la forcer à regarder la cabaretière.

— Voyons, ne cache pas ton museau, et regarde madame...

Puis, comme la jeune inconnue n'obéissait pas assez vite, il lui serra le cou entre ses doigts, et avec tant de force qu'elle ne put retenir un cri.

— C'est sa faute, ricana de nouveau le bandit. Il ne fallait pas te faire tant prier.

Pendant ce temps, Bonne-Chance, toujours assis à la même place ne bougeait pas plus qu'une statue.

Mais il ne quittait pas des yeux le vicomte et parfois il avait d'étranges sourires, tandis que son regard, déjà si sombre, devenait encore plus noir, plus menaçant.

La cabaretière hochait la tête.

— Je n'ai jamais vu cette frimousse, dit-elle enfin... Cette gamine ne doit pas être d'ici.

Et vivement elle ajouta, se redressant et s'adressant au vicomte:

— Où l'avez-vous rencontrée?

— A deux pas d'ici.

— Ah!

— Et tout près de la Seine.

— Vous la suiviez?

— Non, madame Marcharet, mais je passais avec les camarades que voilà

Et le vicomte, se retourna et désigna d'un geste les autres voleurs qui étaient entrés avec lui.

— C'est vrai!... c'est vrai! firent les autres.

— Et cette petite? désigna Marcharet.

— Cette petite filait devant nous, répondit le vicomte. Tout à coup je l'aperçus... Et je regarde avec plus d'attention...

« Jamais je n'avais vu une allure si légère, une démarche si gracieuse...

« Un sylphe, madame Marcharet! »

Mme Marcharet broncha.

Cet enthousiasme du joli bandit, dont elle aussi était éprise, lui déplaisait souverainement.

— Et alors? dit-elle la voix un peu sourde.

— Et alors qu'auriez-vous fait à ma place... ou plutôt qu'aurait fait votre mari, mon digne ami Marcharet qui est aussi un polisson?

— Oh! moi, j'aurais passé mon chemin, dit vivement le cabaretier qui se mit à rire.

— Moi je ne suis pas si vertueux, dit le vicomte qui rit à son tour. Alors je me dis: « Si le minois répond à la tournure, voilà une enfant qui doit être charmante... »

— Et vous vous élancez à sa poursuite.

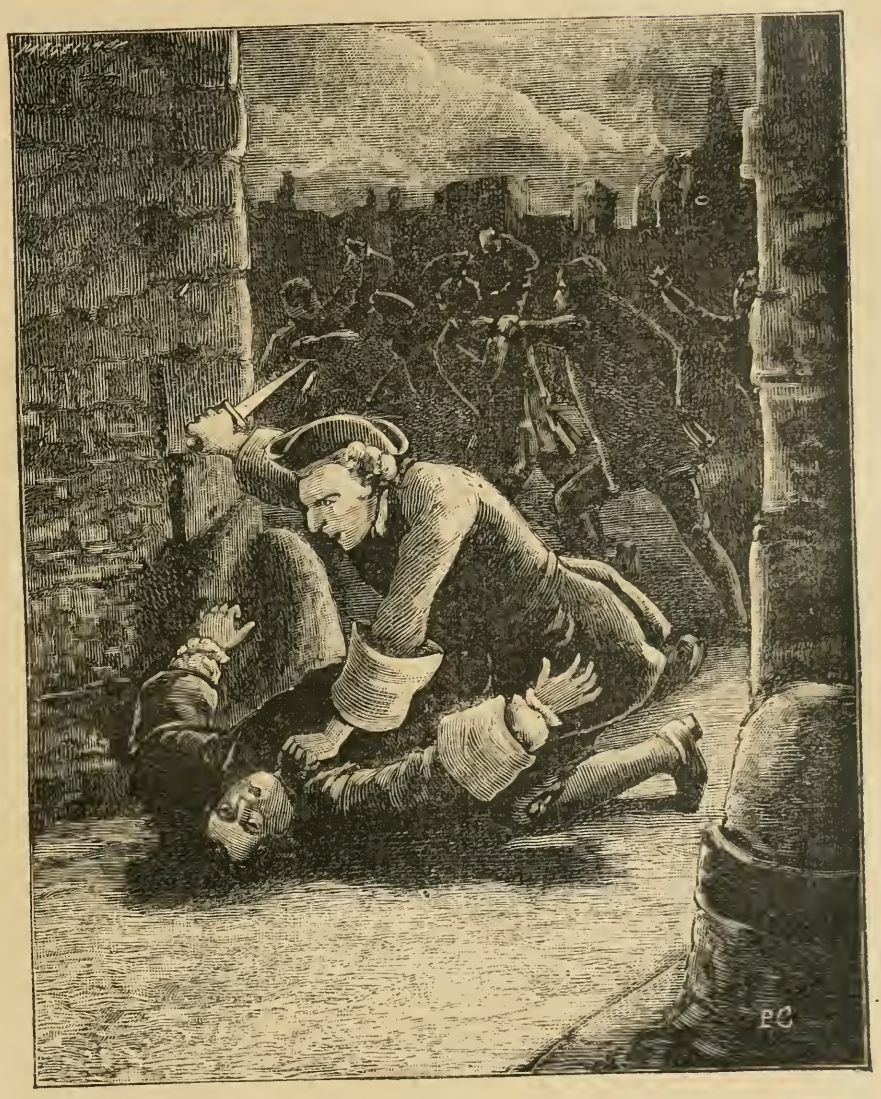
— Enfin, voyons, madame Marcharet, pouvais-je faire autrement?

— Et alors?

— En deux bonds je la rattrape... « Halte-là! » Elle se retourne... Elle n'était pas seulement charmante, mais ravissante, mais adorable!... Vous le voyez...

Il y eut parmi les voleurs un long murmure d'approbation, puis un silence.

La jeune fille, à présent, regardaient les femmes qui l'entouraient.



Les bandes continuaient leurs exploits.

Elle pensait qu'elles auraient le cœur moins dur que les hommes et qu'elles se laisseraient attendrir.

Le visage baigné de larmes, les mains jointes toujours, elle les implora à leur tour.

Mais la pauvre enfant se trompait étrangement.

Ces femmes-là, si toutefois on pouvait encore appeler ces créatures des femmes, avaient un cœur de pierre, un cœur de roche.

Le sang les touchait peu, mais les larmes les touchaient moins encore.

Aussi ne répondirent-elles à ses supplications que par des huées et des insultes grossières.

Mais d'un regard et d'un geste plein d'autorité, le beau vicomte venait de les faire taire.

— Paix, les femmes ! dit-il.

Puis s'adressant à sa captive.

— je suis un bon garçon, dit-il, tu apprendras à me connaître, et ces dames elles-mêmes, qui en ce moment te font peut-être un peu peur, deviendront bientôt tes meilleures amies...

A ces mots, la jeune fille avait eu un tressaillement qui n'échappa point aux femmes de la bande. Les cris, les huées recommencèrent.

Quelques-unes même semblaient prêtes à se ruer sur l'inconnue et à lui faire un mauvais parti.

Mais le vicomte intervint encore.

— Assez, n'est-ce pas? fit-il l'accent sévère. La première que j'entends encore, je lui ferme le bec avec ça...

Et il leur montrait son poing fermé.

Les femmes se turent.

— Seulement je voudrais bien que tu jases un peu, reprit le bandit en s'adressant à l'enfant. Qui es-tu? comment te nommes-tu?

Alors à travers ses larmes :

— Micheline, répondit la jeune fille, mais si faiblement et si bas que sa voix n'était qu'un souffle.

Le vicomte avait même prêté l'oreille.

— Micheline ? fit-il.

— Oui, monsieur.

Marcharet avait haussé les épaules.

— Ça,ce n'est pas un nom, fit-il l'air important et grave.

— C'est son prénom, dit vivement le cabaretière, mais elle va nous dire son nom de famille...

— Oui, dis-nous ton nom de famille, ajouta le vicomte.

— Micheline Dubourg.

— Et tu demeures ?

— Au faubourg Saint-Germain.

— Et où allais-tu ?

La jeune fille fut reprise de nouveaux sanglots.

Elle resta pendant un instant le front caché dans ses mains, puis elle finit par répondre :

— Ma mère se meurt... peut-être ne la retrouverai-je pas vivante...

— Alors, ne sois pas en peine... elle n'aura plus besoin de toi, ricana cyniquement le vicomte.

— Et j'allais chercher... prévenir mon père....

— Tu te moques de moi...

— Oh ! monsieur !

— Et tu mens !

— Non, monsieur, non, je vous jure que je vous dis la vérité...

— Il ne faut jamais faire de faux serment, ricana encore le vicomte. Tu allais à un rendez-vous d'amour...

— Moi !

— Tu allais rejoindre ton amant...

— Oh ! monsieur !

— Ne t'indigne pas, ne fais pas la bête.... Mais écoute-moi, petite... Comment disais-tu tout à l'heure que tu t'appelais ?

— Micheline Dubourg.

— Eh bien, tu te trompes.

Le jeune fille venait brusquement de relever la tête et regardait le bandit, très surprise et ne comprenant pas encore.

— Je me trompe ? balbutia-t-elle l'air un peu hagard.

— Oui, dit vivement et sèchement le misérable.

Puis sa main s'abattant lourdement sur l'épaule de la pauvre enfant :

— Tu pouvais t'appeler Micheline Dubourg hier, tu pouvais t'appeler encore de ce nom-là il y a une heure, moins encore. Mais je t'ai rencontrée et je viens de te dire que tu m'appartenais, que tu allais être à moi...

Et comme la jeune fille venait d'avoir encore un nouveau frisson :

— Oh ! ne fais donc pas la bégueule, ajouta le bandit dans un éclat de rire qui trouva un écho parmi ses compagnons. Mais donne-toi plutôt la peine de me regarder...

Et le jarret tendu, la tête rejetée en arrière et les bras croisés :

— Et bien, qu'en penses-tu ! Suis-je bien planté?... Suis-je ce qu'on appelle un beau mâle, un beau poulet?

Tous les voleurs s'étaient mis à rire de plus belle.

Seul, toujours immobile à l'écart, Bonne-Chance ne riait pas.

Son œil était même devenu plus noir, son front plus sombre et une crispation nerveuse tordait sa lèvre.

— Oui, n'est-ce pas, je dois te plaire? reprit le sinistre bandit. Parbleu, il faudrait que tu ailles loin pour trouver mon pareil, soit dit sans me flatter. Mais de plus, ma chère, je ne suis pas le premier venu, et tel que tu me vois je suis un peu gentilhomme. On m'appelle le Vicomte... Or, j'entends t'épouser, moi, t'épouser à notre manière à nous, bien entendu... C'est-à-dire que notre hôte, que le digne et respectable maître Marcharet que tu as en face de toi, va remplir les verres.

— Avec plaisir ! s'écria le patron du *Bon Larron,* qui courait déjà autour des tables.

— Que tous ces bons garçons, tous ces excellents amis que tu vois là vont trinquer à notre santé...

— Oui ! oui ! à ta santé, vicomte ! — au bonheur des époux ! hurlèrent les voleurs qui, pleins d'une gaieté formidable et sinistre, levèrent leur verres.

— Et que bientôt, cette nuit même, tu partageras ma couche, ô ma torte belle, et que tu seras vicomtesse... comme je suis vicomte...

Et d'un geste brusque le bandit étreignit la jeune fille dans ses bras, cherchant à lui mettre un baiser sur les lèvres.

Mais depuis un moment déjà, Bonne-Chance s'était levé.

D'un bond terrible, d'un bond de tigre, il venait de s'élancer sur le vicomte, puis le forçant à lâcher prise et le faisant pirouetter sur les talons :

— Pardon! fit-il froidement, mais les yeux étincelants et les lèvres frémissantes.

C'était un coup de théâtre inattendu, un coup de foudre.

Dans un silence de mort, tous les bandits regardaient tour à tour Bonne-Chance et le vicomte.

Celui-ci était affreusement pâle, affreusement défait.

Il était si saisi, si suffoqué qu'il resta plusieurs minutes sans pouvoir dire un mot.

Enfin revenant lentement vers Bonne-Chance :

— Eh bien, qu'est-ce donc? fit-il la voix sifflante et l'air menaçant.

Et ils se toisèrent tous les deux avec des yeux terribles.

Personne ne bougeait plus.

On sentait que quelque chose de grave allait se passer.

— Eh bien, reprit le vicomte avec un rire sourd, j'attends ! Que demandes-tu? que réclames-tu?

— Cette femme ne t'appartient pas, dit toujours sur un ton très froid Bonne-Chance.

— Plaît-il?

— Cette femme fait partie du butin...

— Tu veux rire...

— Oui, puisque toute prise est commune...

— Alors, tu veux que nous la partagions? ricana le vicomte.

— Non, mais je veux te la jouer...

— Me la jouer?

— Est-ce dit?

— Tu es fou!

— Tu refuses?

— Pardieu!.. la petite est à moi et je la garde...

Puis faisant un pas en avant il essaya de faire reculer Bonne-Chance.

Mais celui-ci ne bougea pas.

Il eut même un petit ricanement de défi.

— Oh ! c'est inutile, dit-il. Tu veux cette fille et je la veux aussi...

— Toi! dit le vicomte en riant.

Mais son rire ne trouva pas d'écho.

Jamais les voleurs, qui tous regardaient le monstre avec stupeur, ne lui avaient vu cette figure-là.

— Oui, moi ! reprit Bonne-Chance toujours avec un calme effrayant. Et je te la joue à ce jeu-là, vicomte !..

Et d'un geste rapide il tirait un long couteau de sa ceinture.

— Ça c'est parlé ! fit un bandit !

— Bonne Chance a raison, ajoutèrent quelques autres.

— Oui ! oui ! il faut jouer la petite ! finirent par crier tous.

Mais le vicomte haussait les épaules et toisait son adversaire avec un sourire dédaigneux.

— Décidément, dit-il, tu es encore plus fou que je ne le pensais... Me battre avec toi !

— Oui, si tu n'es pas un lâche !..

— Me battre avec cet avorton !

— Cet avorton te fait peur !

— Tu es stupide !

— Oui, tu as peur ! s'écria Bonne-Chance, tu as peur !... tu es un lâche !..

Et se tournant vers les autres :

— Tenez, regardez-le ! ajouta-t-il en montrant le vicomte. Est-ce que je mens? . Est-ce qu'il ne tremble pas dans sa peau?... est-ce qu'il ne claque par des dents?...

— Moi ! rugit le vicomte avec un geste terrible. Eh bien, soit !.. Puisque tu le veux, jouons la petite !

Et il n'avait pas encore achevé qu'il avait, lui aussi, sorti son couteau.

— Place ! place ! hurla-t-il.

— Oui, faites place ! dit Bonne-Chance toujours tranquille.

Les voleurs s'étaient écartés et formaient un large cercle autour des deux rivaux.

Quant à la jeune fille, que les bandits jouaient dans cette partie tragique, l'hôtesse du *Bon Larron* venait de l'emporter dans une autre pièce, évanouie et semblable à une morte.

Maintenant les deux hommes étaient en présence.

Plus un souffle ne s'entendit.

— Tu sais que je vais te tuer ! dit le vicomte.

— C'est moi qui te tuerai ! répondit Bonne-Chance.

Puis, tandis que les deux combattants, qui avaient pris du champ, tournaient autour l'un de l'autre comme deux loups prêts à se dévorer, les voleurs, un peu pâles, se parlaient à voix basse et les paris s'étaient ouverts.

Les uns tenaient pour le vicomte.

Ils rappelaient rapidement ses exploits, ses hauts faits.

— Bonne-Chance n'est pas manchot, disaient-ils, mais c'est égal, il n'a qu'à bien se tenir. A ce jeu-là, le vicomte est un rude joueur !

Mais les autres hochaient la tête.

— C'est possible, répondaient-ils. Mais Bonne-Chance n'est pas maladroit non plus. Laissez-les faire.

Pendant ce temps, le vicomte et Bonne-Chance continuaient à tourner autour l'un de l'autre, s'épiant, se guettant,

Ils avaient les traits contractés, l'haleine courte, le regard flamboyant.

Pas une seconde ils ne se quittaient des yeux et lentement ils tournaient, ils tournaient.

Parfois aussi ils se baissaient, se repliaient sur eux-mêmes, demeuraient immobiles une seconde et le couteau levé ils semblaient prêts à prendre un élan terrible.

Et, brusquement, ce fut le vicomte qui bondit.

Plus prompt que l'éclair Bonne-Chance avait fait un saut de côté.

— Manqué ! fit-il, toujours impassible.

Mais il parlait encore qu'il y eut un grand mouvement parmi les voleurs et que le vicomte fit entendre un cri de triomphe.

Dans un nouveau bond il avait cette fois touché Bonne-Chance.

Mais ce n'était que peu de chose, une légère blessure à l'épaule.

Pourtant le sang coulait.

— Une égratignure! dit le monstre. Moi je touche mieux que ça!...

Et tout en parlant il venait de se jeter sur son ennemi.

Le vicomte eut encore un cri de rage, un cri de douleur.

Le couteau de Bonne-Chance venait de lui ouvrir la poitrine.

Alors sanglants tous les deux, ivres de fureur, ils se ruèrent l'un sur l'autre.

Quelques bandits voulurent intervenir.

— Assez!... C'est assez! crièrent-ils.

Mais des clameurs formidables les firent taire.

— Non, laissez!... laissez !... Hardi, vicomte !... Hardi, Bonne-Chance!

Et les deux hommes, les mains rouges, l'œil en feu, s'étreignait, s'entre-tuaient toujours.

Maître Marchuret, qui ne perdait pas un détail de cette horrible scène, hochait la tête.

— Ils vont bien? murmura-t-il. Mais il faut qu'ils aient la vie joliment dure!....

Et, malgré lui, il cria :

— C'est le cœur!... cherchez le cœur!

— Je l'ai, répondit Bonne-Chance triomphant à son tour.

Puis, au même instant, sans un cri, sans un râle, le Vicomte s'abattit comme une masse.

Le couteau du monstre lui était, en effet, entré jusqu'au manche dans le cœur!

— Tiens, bois un coup ! dit Marcharet. Tu ne l'as pas volé...

— Et à lui la petite! hurlèrent tous les bandits.

Puis, levant encore une fois leurs verres :

— Vive Bonne-Chance! ajoutèrent-ils. Au bonheur des époux!...

Mais, soudain, ils s'arrêtèrent tout saisis, tout interdits.

Ils n'étaient plus seuls dans les souterrains du cabaret du *Bon Larron*.

Un homme venait d'entrer et cet homme les regardait.

Puis, tout à coup, ce fut un immense hourra :

— Vive le capitaine!... Vive le capitaine!

Mais, chose étrange et qu'aucun des bandits ne remarqua, l'homme baissa légèrement les épaules et sourit comme si le titre qu'on lui donnait ne lui revenait pas.

XXIV

UN ÉTRANGE CAPITAINE

L'homme qui venait d'entrer ne devait pas encore avoir plus de trente à trente-cinq ans.

Il avait une grande énergie dans le regard et son front était intelligent.

Il s'assit à l'une des tables, puis fit un signe à Marcharet.

Le cabaretier s'était empressé d'accourir.

— A boire, dit l'homme.

— Oui, capitaine.

Puis, quand celui-ci eut un verre plein dans la main :

— A la vôtre, mes enfants ! dit-il.

Et comme la bande l'acclamait, il eut un geste bref et plein d'autorité

— Ne crions pas, dit-il, Causons.

Tous les bandits étaient debout devant lui.

Ils se rapprochèrent.

Alors l'homme montrant le cadavre du vicomte :

— Encore une tuerie ! fit-il les sourcils froncés...

Il avait bien vu le cadavre, mais il n'avait pas encore reconnu le mort.

Il le regarda plus attentivement, puis avec plus de colère :

— Et c'est le vicomte ! dit-il. Un de mes plus hardis compagnons.

Son regard se posa fixement sur les bandits.

— Et qui a fait le coup, dit-il.

— C'est moi, répondit Bonne Chance qui, les mains toujours rouges et les vêtements teints de sang, s'était de nouveau accroupi dans un coin.

— Et pourquoi cettequerelle ? reprit le capitaine la voix toujours sévère.

— Pour une femme, dit Bonne-Chance.

— Pour une femme ?

Et cette fois, le regard du chef se portait sur les femmes de la bande.

Mais le monstre reprit vivement :

— Pour une femme... une jeune fille que le vicomte avait rencontrée ce soir et voulait garder pour lui.

— Et tu la voulais aussi ?

— Oui, capitaine, dit Bonne-Chance dont l'œil étincela.

— Où est-elle.

— Ici, capitaine ! fit avec empressement M^me^ Marcharet qui montrait d'un geste une pièce contiguë.

— Elle est donc jolie ?

— Oui, très jolie !.. Et toute jeune... une fillette...

— Diable !

— Un vrai morceau de roi...

— Vous me donnez envie de la voir. Allez la chercher, mère Marcharet.

La cabaretière ne se le fit pas dire deux fois.

Elle courut dans la pièce à côté, mais la jeune fille qui venait seulement de sortir de son long évanouissement pouvait à peine se soutenir.

Mais la patronne du *Bon Larron* n'était pas femme à se laisser attendrir facilement.

Son mari, qui pourtant n'était qu'une brute, aurait parfois été moins cruel et moins dur qu'elle.

Accroupie sur ses talons et la tête appuyée contre le mur, la pauvre enfant se plaignait, gémissait, et de ses lèvres tremblantes s'échappaient des mots qu'on ne comprenait pas.

Elle eût peut-être touché un bourreau.

Mais la saisissant violemment par le bras, la mère Marcharet venait déjà de la mettre debout.

— Allons, pas tant de grimaces! fit-elle la voix rude. Il faut marcher, ma petite !... Allez, houp!

Et comme la jeune fille résistait éperdument, follement, la cabaretière, devenue pâle de colère, l'enleva, l'emporta.

Puis la jetant devant le capitaine :

— Tenez, dit-elle dans un ricanement, voilà la conquête de Bonne-Chance !...

L'enfant avait voilé son visage de ses mains.

Ce qui ajoutait encore à sa terreur en ce moment, c'était le cadavre du joli bandit le cadavre du vicomte qui n'était qu'à quelques pas d'elle.

— Regarde-moi, dit le capitaine.

Sa voix n'avait rien de rude, mais elle parut terrible à la jeune fille qui resta toute frémissante.

— Oh ! elle est entêtée ! dit la cabaretière.

Et se jetant comme une furie sur la jeune fille, elle l'obligea à se découvrir la figure.

Le chef des bandits eut un recul de surprise.

— Tudieu ! s'écria-t-il, elle est vraiment belle !...Je comprends qu'on s'égorge pour elle.

Il la contempla encore pendant quelques instants, puis radoucissant de plus en plus sa voix.

— Petite, dit-il, ne crains rien... Je ne suis pas aussi mauvais diable que j'en ai peut-être l'air... Mais réponds-moi plutôt... Qui es-tu ?

— Elle s'appelle Micheline Dubourg, s'empressa de dire la mère Marcharet pleine de zèle. Elle demeure au faubourg Saint-Germain.

— Oui, c'est vrai ! s'écria la jeune fille qui se reprit à sangloter.

Et pensant attendrir le capitaine, elle lui raconta son histoire : sa mère mourante, son père qu'elle allait chercher.

Et elle eut tout à coup un cri de désespoir si poignant et si terrible qu'il fit tressaillir les bandits.

— C'est vous qui êtes le chef... le maître ici ! dit-elle. Oh ! je vous en prie, monsieur, dites qu'on me laisse... dites qu'on me rende la liberté !

Mais quand elle avait dit : « c'est vous qui êtes le chef, le maître ici ! » le capitaine avait eu le même étrange sourire qu'un instant auparavant quand ses hommes l'avait acclamé.

— Oui, sans doute, c'est moi qui commande ici, répondit-il en conservant toujours son singulier sourire. Mais sais-tu que tu ferais une belle maîtresse ?

Et il riait d'un rire très doux, tout en tenant fixé sur elle un regard plein de passion, un regard plein de désir.

Jusqu'à présent, Bonne-Chance n'avait point bougé du coin dans lequel il s'était réfugié depuis la fin du combat et quand la jeune fille avait paru, amenée devant le capitaine par la mère Marcharet, son sombre et dur visage s'était tout à coup illuminé, transfiguré.

On y lisait une joie profonde et de l'orgueil aussi.

Et ce monstre qui peut-être n'avait jamais été aimé, qui peut-être n'avait jamais eu de femme, oubliant ses blessures, d'ailleurs légères, contemplait la radieuse enfant dans une sorte de ravissement et d'extase.

Toutes les prisons étaient pleines.

Mais les dernières paroles du capitaine l'avait rendu plus livide qu'un mort.

Comment?

Avait-il bien entendu.?

Avait-il bien compris.

Est-ce que celui-là, maintenant, ne le menaçait pas de lui voler cette femme, cette femme qui était à lui désormais, cette femme pour laquelle il venait de verser son sang et risquer sa vie?

Et soudain il bondit jusqu'au chef, les yeux flamboyants, les dents serrées, les poings fermés, terrible.

Il voulait parler, on le voyait à ses lèvres frémissantes, mais pas un mot, pas une syllabe ne pouvait sortir de sa bouche.

Et dans sa colère effrayante il restait là devant le chef comme s'il allait tout à coup se jeter sur lui.

Tous les voleurs regardaient haletants.

Le patron du *Bon Larron*, un peu saisi aussi, venait de pousser doucement sa femme du coude.

— Regarde donc Bonne-Chance! fit-il. Il n'avait pas cet air-là quand il a planté son couteau dans le cœur du vicomte.

Et la femme hochant la tête, pâle d'émotion, ce qui était rare, répondit :

— Il me fait peur!... Pourvu qu'il n'aille pas aussi tuer le capitaine!

Mais si la cabaretière tremblait cette fois, si maître Marcharet était étonné et si les bandits étaient stupéfaits, la capitaine, lui, avait gardé sa même physionomie et demeurait fort tranquille, très calme.

Même quand Bonne-Chance sortant comme l'éclair de son immobilité, avait bondi sur lui comme un tigre furieux, il n'avait pas remué, point bougé.

Mais il s'était mis à sourire doucement, dédaigneusement, et il avait regardé bien en face le bandit.

Et il s'était tu comme s'il semblait attendre que Bonne-Chance parlât.

Mais celui-ci qui sentait son cerveau en feu, son cœur éclater, faisait de vains efforts pour dire un mot.

Il finit pourtant par pouvoir faire entendre un son rauque :

— Capitaine...

L'autre souriait toujours, le toisait toujours de son air impassible et dédaigneux.

— Et bien, dit-il tout à coup en cessant de sourire, très dur, le ton très bref... Que veux-tu dire?... Je t'écoute... Parle!

— Cette femme...

Et ne pouvant en dire davantage Bonne-Chance montrait d'un geste la jeune fille.

— Cette femme?... Ensuite?

— Est à moi! balbutia le monstre.

Mais le capitaine, à son tour, s'était levé, puis se dressant en face du bandit :

— Tu te trompes, répondit-il la voix forte et avec un regard plein d'autorité. Cette femme me plaît... cette femme est à moi... à moi seul, entends-tu?... et je la garde!

Et la tête haute, l'œil menaçant et la geste impérieux, il forçait le bandit à reculer devant lui.

Et celui-ci vaincu, dompté, reculait malgré lui, baissait la tête.

Il retourna s'accroupir dans son coin, laissa tomber son front dans ses mains, et ne bougea plus.

Le capitaine le tint encore un moment sous son regard, puis enfin se retournant lentement vers les autres :

— Causons! dit-il.

Puis il s'assit.

Pendant ce temps, un des plus jeunes voleurs de la bande venait de se pencher à l'oreille de son voisin, et ricanant :

Dis donc! fit-il. On l'appelait Bonne-Chance, mais il paraît qu'aujourd'hui il a changé de nom...

— Oui, ricana l'autre à son tour, à présent il s'appelle Pas-de-Chance...

Pourtant tous les bandits immobiles attendaient ce que le chef allait dire.

Celui-ci, silencieux, semblait les passer en revue du regard.

Enfin il appela :

— La Brise!

A ce nom, il y eut un remou dans les rangs serrés des voleurs et un homme parut.

Il pouvait avoir environ vingt-trois à vingt-quatre ans.

Il était long, mince, fluet, mais il avait le regard astucieux, et l'air hardi.

Il se campa résolument devant le capitaine, fit un salut, et dit :

— A vos ordres, capitaine!

— Attends! répondit celui-ci.

Son regard fouillait encore dans les rangs des voleurs.

Puis, de nouveau, sa voix s'éleva.

— Sans-Merci? appela-t-il.

Le second bandit, appelé Sans-Merci, se montra à son tour et vint s'arrêter à deux pas du chef.

Ce Sans-Merci, qui d'ailleurs méritait bien son nom, était un des coquins les plus redoutables et les plus redoutés de la bande. Il était l'antithèse vivante de La Brise.

Autant celui-ci était long, autant celui-ci était court, avec des bras énormes, des jambes comme des piliers, des poings comme des massues et un cou de taureau.

D'ailleurs, il avait une force extraordinaire, incroyable, une force qui, dans ce monde-là, lui valait les plus grands égards et le plus profond respect

A son tour, il salua, puis dit :

— Parlez, capitaine.

Mais le capitaine venait vivement de lui imposer silence.

— Attends! répondit il encore.

Et pour la troisième fois son regard chercha dans la masse compacte des voleurs.

Enfin il appela:

— Le Loup!

A peine le capitaine avait-il parlé qu'un troisième bandit sortit de la bande.

Certes, La Brise était loin d'avoir une figure sympathique et Sans-Merci faisait peur, mais le Loup donnait le frisson.

C'était un misérable qui, ainsi que le vicomte qui venait de si tristement finir, avait des prétentions aux belles manières et à l'élégance.

Mais il était impossible de trouver un visage plus faux, plus hypocrite et plus repoussant. Ses yeux très petits et cachés sous d'épais sourcils ne pouvaient se fixer sur vous sans vous remplir de terreur.

C'était un homme qui était féroce non par calcul, mais par nature.

Il était né avec l'amour du crime et l'appétit du sang.

Quand la bande restait inactive pendant deux jours seulement, quand on restait dans les souterrains du *Bon Larron* et qu'on se reposait, se croisait les bras au lieu d'aller en expéditions, le Loup devenait furieux et ne décolérait pas.

Les autres bandits, qui probablement pensaient qu'il y avait temps pour tout, passaient joyeusement les heures.

Leurs poches pleines de leur part de butin, leurs goussets bien garnis de l'argent enlevé aux passants attardés, ils ne passaient pas leur temps à se plaindre et faisaient bonne chère chez leur excellent ami maître Marcharet.

Et le jour, la nuit, ils riaient, buvaient, chantaient...

C'était toujours autant de gagné en attendant la potence.

Mais, lui, le Loup, ne se grisait pas, ne s'étourdissait pas de paroles et de chansons.

Et au vacarme joyeux de ses compagnons il mêlait son vacarme plein de fureur.

Il jurait, tempêtait et frappait les tables de si formidables coups de poing que la patronne du *Bon Larron* accourait, se fâchait, croyant toujours qu'il allait les casser.

Tel était l'homme.

— Me voici, capitaine, dit-il.

Mais le capitaine lui fit toujours la même réponse :

— Attends !

Son regard cherchait dans la foule un quatrième bandit.

Enfin il l'aperçut.

Il l'appela :

— L'Abbé !

Le voleur était déjà là.

Ce surnom de l'Abbé, donné au coquin qui venait de paraître, avait sa raison d'être.

Le misérable avait réellement été prêtre et de faute en faute, de chute en chute, de sacrilège en sacrilège, il était tombé, il avait roulé jusque-là.

Naturellement c'était l'homme de tête, le savant de la bande.

Il s'amusait parfois à parler latin, ce qui faisait rire ses camarades, qui criaient :

— Voilà l'Abbé qui dit sa messe.

Mais ils avaient pour lui une très grande considération.

On le consultait, on lui demandait des conseils, on le prenait pour arbitre des différends qui pouvaient s'élever entre les hommes de la bande ; et comme le misérable ne manquait ni d'esprit ni de jugement, il s'en tirait toujours avec le plus grand honneur et il était bien rare qu'on ne se soumît pas à la sentence qu'il avait rendue.

D'ailleurs, l'Abbé n'était point aussi doux et aussi pacifique que son surnom aurait pu le faire croire.

On pouvait, au contraire, le compter parmi les scélérats les plus dangereux de la bande.

Mais s'il n'était jamais le dernier quand il y avait quelque mauvais coup à faire, s'il vivait dans le vol et dans l'assassinat comme dans son élément, il faut dire aussi qu'il avait une façon de s'y prendre qui était bien à lui, une manière d'opérer qui lui était toute particulière.

Les autres se jetaient sur les passants et se ruaient sur leurs victimes avec des cris furieux, des cris de bêtes fauves.

Mais lui ne s'emportait jamais, restait toujours très doux.

Il demandait la bourse ou la vie en homme du monde et avec une politesse exquise.

et tout en enfonçant ses mains dans les poches du malheureux qu'il dépouillait, il cherchait à le consoler, il l'exhortait sagement à la patience.

— Voyez-vous, Monsieur, disait-il sur un ton très onctueux, nous ne devons pas nous attacher aux biens de ce monde... C'est pourquoi je vous rends le service de vous alléger de ces bijoux qui sont vraiment fort beaux, de ces quelques objets qui n'auront d'autre valeur que d'être un souvenir de vous...

Et quand il tuait, ce qui ne lui répugnait guère, il se penchait vers sa victime qui râlait, agonisait, et il la suppliait de faire sa prière et de recommander son âme à Dieu.

Comme on le voit, c'était un affreux, un horrible coquin.

Au physique, c'était un homme de taille ordinaire, ni gras, ni maigre, avec un visage pâle et calme, des yeux ronds, le nez fort et des lèvres épaisses et très rouges comme si elles saignaient toujours.

Maintenant les quatre bandits demeuraient donc immobiles en face du capitaine, et si Jean de Lys eût été là, peut-être eût-il retrouvé en eux d'anciennes connaissances, c'est-à-dire les misérables qu'il avait mis en fuite dans le carrefour de Buci.

Le chef, cependant, gardait toujours le silence et les bras croisés semblait se recueillir.

Puis enfin:

— La Brise, dit-il, tu étais de l'expédition de l'autre nuit... de cette expédition pour laquelle j'avais choisi des hommes de confiance?...

— De quelle expédition voulez-vous parler, capitaine? demanda la Brise.

— Je te parle de cette femme... de cette marquise qu'il s'agissait d'enlever...

— Ah ! oui, capitaine, j'en étais...

— Et tu en étais aussi, Sans-Merci?

— Oui, capitaine, j'avais cet honneur.

— Et toi aussi le Loup?

— Oui, capitaine.

— Et si je ne me trompe, l'Abbé devait en être aussi?

— Vous ne vous trompez jamais, capitaine,répondit l'Abbé avec une révérance. J'étais aussi de cette expédition... Mais le Ciel n'a pas béni nos efforts...

— Assez! Tu sais que je n'aime pas tes manières, dit vivement et sévèrement le chef pendant que les voleurs riaient.

Puis se radoucissant presque aussitôt.

— Et bien, mes gaillards, s'écria-t-il, vous pouvez vous flatter d'avoir bien travaillé!

— Comment ça, capitaine! s'écrièrent ensemble les quatre bandits.

— Une femme seule... et elle se sauve... et elle vous échappe! fit avec un air de mépris le chef.

— Pardon, capitaine! dit vivement la Brise.

— Quoi?

— Elle n'était pas seule...

— Oui. Oh! je sais cette histoire... Tout Paris à cette heure ne parle pas d'autre chose... Un homme est arrivé à son secours...

— Oui, capitaine, dit le Loup. Et si vous aviez vu cet homme!

— Eh bien ?

— Il en valait dix, il en valait vingt...

— Le Loup ne ment pas ! dit Sans-Merci.

— Il ne faut jamais mentir ! ajouta vivement l'Abbé.

Mais le capitaine venait de les toiser les uns après les autres, puis haussant doucement les épaules :

— Vous dites des bêtises ! fit-il sèchement, un homme ne vaut jamais qu'un homme.

Mais les quatre bandits venaient de secouer la tête d'un seul mouvement.

— Oh ! pas celui-là, capitaine, pas celui-là ! s'écria la Brise avec enthousiasme.

— Si vous l'aviez vu, capitaine ! dit le Loup. Moi je ne m'effraye pas facilement, mais cet homme-là me faisait peur...

— Moi, ce n'était pas lui qui me faisait peur, dit doucement l'Abbé, mais c'était son épée... Ah ! quelle épée, capitaine... Elle étincelait... elle jetait des éclairs...

— Et quel bras il y avait au bout de cette épée ! dit à son tour Sans-Merci avec le même cri d'enthousiasme que la Brise... je crois m'y connaître un peu... Eh bien, cet homme-là a une rude poigne...

— Il ne m'a paru pourtant pas bien gros, dit La Brise.

— Et ce n'est pas non plus un géant ! ajouta le Loup.

— C'est égal ! Je vous dis que cet homme a une poigne solide, une poigne de fer, répéta l'hercule Sans-Merci avec un accent très convaincu.

— C'est bon !.. c'est assez ! interrompit vivement le capitanee. Mais quoi qu'il en soit, je dois vous prévenir que nous sommes maintenant dans de jolis draps...

Tous les voleurs écoutaient très attentifs.

— Dans de jolis draps ? fit La Brise en souriant.

— Est-ce que, par hasard, nous serions menacés d'être pincés ? demanda vivement l'Abbé !

— Peut-être ! répondit froidement le capitaine.

Tous les bandits avaient fait un mouvement.

— Pincés ! murmura Marcharet.

— Est-ce possible? s'écria sa femme.

— Oui, c'est possible, répondit le capitaine; oui cette expédition manquée, cette expédition avortée a eu deux résultats...

— Deux résultats? fit Sans-Merci.

— Le premier, c'est que la marquise nous a échappé...

— Oh ! ceci n'est pas irréparable, dit l'Abbé. On la rattrapera...

— Oui, peut-être, dit le chef qui eut encore son étrange sourire. On la rattrapera, s'il le faut... Aussi n'est-ce pas encore ce résultat qui m'inquiète le plus, mais c'est l'autre...

Tous les voleurs se rapprochaient, se serraient à présent autour du capitaine.

— Quel autre ? demanda le Loup.

— Il me semble que je n'aurais pas besoin d'en dire davantage pour que vous me compreniez déjà, répondit brusquement, le capitaine. La police bien entendu, avait déjà l'œil sur nous mais elle était faible, molle, hésitante...

Elle aurait bien voulu nous pincer, mais elle n'osait pas...

On avait beau crier, elle faisait la sourde oreille...

Mais aujourd'hui, mes garçons, tout cela va changer..

— Comment? s'écrièrent les bandits.

— Aujourd'hui la police marchera, qu'elle le veuille ou non...

— Elle marchera! ricana l'Abbé

— Ordre du roi! dit le capitaine.

Tous les bandits éclatèrent de rire.

Mais le chef était resté très grave, très sérieux.

Il croisa les bras, puis ayant jeté un regard circulaire dans la salle :

— Oui, je comprends que cela vous fasse rire, dit-il. Ordre du roi! .. ordre du roi de nous saisir... ordre du roi de nous arrêter... ordre du roi de purger Paris et d'en finir une fois pour toutes, avec la bande du Capitaine de Minuit..

— On ne l'entendra pas, cet ordre-là, dit encore l'Abbé.

— Oui, c'est vrai, reprit le chef. Jusqu'à ce jour, on ne l'a guère entendu et l'on n'en a guère tenu compte...

On faisait semblant...

Il y avait des patrouilles qui battaient le pavé et qui n'avaient qu'une peur, c'était de nous rencontrer et de tomber dans une de nos embuscades.

Il y eut encore des rires parmi les voleurs.

— Mais aussi, garçons, continua vivement le capitaine qui riait aussi, il faut être plus modestes et reconnaître que nous n'avions contre nous que la ville...

L'Abbé venait de se tourner vers ses camarades.

— C'est-à-dire que les bourgeois, dit-il. Vous comprenez?

— Oui ! oui !

— Des gens de robe.

— C'est cela!

— Des hommes de la Finance...

— Parfaitement!

— Tandis que dans notre dernière affaire, nous nous adressions à une marquise... à une femme qui porte un grand nom, reprit le capitaine, Et cette fois, la Cour qui nous laissait faire, la Cour s'étonne... la Cour s'émeut...

La Brise se gratta l'oreille.

— Diable! fit-il... Je saisis... Mauvaise affaire!

— Et vous savez si les courtisans... si tous les grands seigneurs sont lâches, continua le chef.

— Oui! oui!

— Poltrons.

— Comme des lièvres, dit Sans-Merci. Quand ils traversent la nuit une rue déserte, ils font fouetter leurs chevaux à les crever.

— Eh bien, il paraît qu'ils se sont fâchés, dit le capitaine. Cette fois, on s'attaquait aux leurs, à la noblesse!... Grand crime... Et le roi, qui jusqu'à ce jour était resté indifférent à tout cela... le roi qui nous aurait livré Paris, la nuit... le roi a été forcé de les écouter... forcé de les entendre...

— Et l'on va nous traquer? dit le Loup avec un air dédaigneux.

— Oui. Et le lieutenant de police, à ce qu'il dit, est sûr de son affaire...

— Sûr de quoi? demande le Loup.

— Sûr de nous arrêter... sûr de nous livrer aux juges, c'est-à-dire...

— Aux bourreaux! acheva l'Abbé.

— Parfaitement.

Les bandits ricanaient, mais, malgré eux, ils étaient devenus pâles.

— Or, mes garçons, reprit le capitaine, voilà pourquoi nous avions à causer... Je ne sais pas quelle est votre opinion...

— La vôtre, capitaine! crièrent d'une seule voix tous les bandits.

— Mais moi je crois que M. le lieutenant de police se vante.

— Il en rabattra! dit La Brise.

— Nous lui donnerons du fil à retordre, dit de son côté Sans-Merci.

— Et non seulement je crois que ce bon lieutenant de police se vante, dit avec un sourire le capitaine, mais encore je crois que nous allons bien l'étonner.

Et secouant la tête il se mit à rire sourdement comme s'il répondait à sa propre pensée.

Et les voleurs, très intrigués, ne le quittaient plus des yeux et attendaient qu'il parlât.

Mais il n'avait pas l'air de s'apercevoir de leur curiosité ni de l'attention dont il était l'objet.

Il se leva, puis les deux mains croisées derrière le dos, fit deux ou trois fois le tour de la salle, tandis que tous les bandits s'écartaient devant lui.

Enfin il s'arrêta et l'air joyeux, le geste rapide :

— Car j'ai mon plan! s'écria-t-il. Ecoutez-moi, garçons!... écoutez-moi et retenez bien ce que je vais vous dire...

La Brise venait de s'incliner profondément.

— Capitaine, dit-il, vous savez que l'on sait vous obéir et que l'on sait vous entendre... Parlez, nous vous écoutons...

Puis se retournant vers ses compagnons, il ajouta :

— N'est-ce pas, vous autres?

Les voleurs n'eurent qu'un seul cri.

— Oui, oui, parlez, capitaine!... parlez!... nous vous écoutons!...

Et de sa voix douce, l'Abbé s'empressa d'ajouter :

— Et très religieusement!

Les sourcils du capitaine s'étaient froncés comme s'il avait eu en face de lui quelqu'un qui le défiât, et son visage, toujours très fier, était subitement devenu plus hautain encore.

— Camarades, dit-il la voix forte, il y a des situations où l'on ne se sauve que par l'audace...

— Bravo! Bravo! crièrent les bandits.

— Eh bien, puisque le lieutenant de police a été assez téméraire et assez fou pour promettre de nous traquer, c'est nous qui le traquerons!...

Les applaudissements de la bande redoublèrent, et plus enthousiastes, plus frénétiques.

Le bourreau savait délier les langues.

Une voix cria :

— Le lieutenant de police!... Je veux lui faire sa montre!

Mais les autres imposèrent silence, et vivement, brutalement :

— Paix!... Paix!

— Oui, nous le traquerons! reprit le capitaine avec un accent de colère. Oui, c'est lui qui veut nous effrayer qui tremblera!... et la Cour aussi!... oui, la Cour!... Je veux qu'elle claque des dents rien qu'en songeant à nous, rien qu'en pensant à la bande du capitaine de Minuit!...

Des applaudissements s'élevèrent encore :

— Bravo! bravo!

— N'applaudissez pas... Il faut être calme, dit le capitaine.

— Moi, je suis très calme, dit l'Abbé, mais je ne vous cacherai pas, Capitaine, que je suis aussi très curieux... Comment, s'il vous plaît, traquerons-nous M. le lieutenant de police.

Le chef venait de le regarder avec son sourire.

— Et c'est toi qui me poses cette question? fit-il avec un accent légèrement ironique.

— Oui, capitaine, c'est moi, si vous me le permettez, répondit le bandit.

— Nous le traquerons en le débordant, poursuivit le capitaine. Et c'est ici qu'il vous faut surtout suivre mon raisonnement.

— Capitaine, je suis tout oreilles, dit le Loup.

— Je ne perds pas une syllabe, dit Sans-Merci.

— Nous sommes suspendus à vos lèvres, dit l'Abbé.

— Jusqu'à présent, reprit le chef, la voix vibrante, nous avons bien fait parler de nous...

— Oui, nous avons fait quelques jolis coups et il n'y a pas à se plaindre, dit La Brise.

— Mais qu'est-ce que c'est que quelques carrosses arrêtés... que quelques passants dépouillés... Cela étonne Paris, cela le surprend peut-être... mais il me faut plus encore et cela ne me suffit plus, entendez-vous, compagnons? — entendez-vous, camarades?

— Parlez! ordonnez, capitaine! criaient les bandits, les yeux brillants, le visage pâle.

— Non. Paris peureux, Paris tremblant, ne me suffit plus, dit le chef avec un accent où il y avait peut-être plus d'énergie encore. Mais je veux l'épouvanter!...

— Nous sommes là, dit Sans-Merci.

— Le terroriser!...

— Voilà de bons sentiments, dit l'Abbé. Quant à moi, je ferai mon possible pour que vous soyez content de moi, capitaine.

— Oh! les gens de rien, les manants et même les bourgeois, je les abandonne, reprit le chef comme s'il ne parlait que pour lui seul. Mais ce que je veux, et retenez bien ceci...

— Oui, oui, capitaine!

— Mais ce que je veux, c'est la guerre aux nobles, la guerre aux courtisans, la guerre à toutes ces grandes dames qui demandent notre tête... Oh! ceux-là!... celles-là!...

— Soyez tranquille, capitaine, nous ne les épargnerons pas, dit le Loup. Et puisque désormais c'est à ce monde-là qu'il faudra s'en prendre...

Et le capitaine reprit :

— Jusqu'à présent qu'avons-nous fait?.. Nous nous en prenions indifféremment à tout le monde... Quiconque nous tombait sous la main était une proie...

— Quelquefois très maigre, capitaine, dit ironiquement l'Abbé.

— Parbleu! on n'a pas toujours la main heureuse et il ne s'agit pas de fouiller les poches d'un passant pour y trouver le Pactole...

— L'argent est si rare! ricana La Brise.

— A qui le dis-tu ? ricana à son tour Sans-Merci.

— Donc, dit le chef, rien n'était plus stupide et plus sot que ces attentes au hasard dans la nuit... Tandis qu'en nous y prenant comme je viens de le dire...

— De belles râfles, capitaine ! s'écria joyeusement le Loup qui supputait déjà la part de butin qui allait pouvoir lui revenir.

— Tu as tort de m'interrompre, dit le capitaine sans se fâcher... Tandis qu'en nous y prenant de la manière que je viens de dire, tandis qu'en faisant la guerre aux gens de cour non seulement nous nous vengeons d'eux, ce qui est déjà quelque chose...

— Moi, je promets de bien me venger, dit l'Abbé.

— Mais encore, garçons, acheva le chef, comme ce monde-là a toujours l'escarcelle bien remplie, nous faisons de bien plus gros profits, de bien plus gros bénéfices...

— Les affaires sont les affaires ! s'écria La Brise. Il est certain qu'à moins d'être un imbécile, on doit toujours tirer le plus qu'on peut de sa petite industrie.

— Bien ! Très bien ! dit Sans-Merci qui venait d'approuver de la tête. Mais, capitaine sans être trop curieux, un petit renseignement, s'il vous plaît ?

— Tu peux parler, mon brave, je t'écoute, dit le chef.

— Votre idée est excellente et je ne vois rien à redire... Tomber à coup sûr sur des gens cousus d'or, sur des gens dont les poches toujours pleines sonnent comme des carillons, voilà ce qui s'appelle travailler sagement...

— Où veux-tu en venir ? demanda le chef. Voilà bien des paroles quand tu pourrais conclure d'un mot.

Mais, très gravement, Sans-Merci venait de l'interrompre d'un geste.

— Attendez ! fit-il. Je veux en venir à ceci... Je veux dire qu'il ne suffit pas toujours d'avoir de très bonnes idees, mais que le plus essentiel, le plus important, c'est surtout de les mettre en pratique... N'êtes-vous pas de mon avis, capitaine ?

— Ensuite ?

— Pardieu, la théorie a du bon...

— Mais la pratique !... Voyez-vous, il n'y a rien que ça !...

— Achève.

— Or, continua Sans-Merci, toujours sans être trop indiscret, bien entendu...

— Va donc !... va donc !

— Quand passons-nous des paroles aux actes ?

— Quand, mon brave ?

— En un mot, quand mettons-nous notre projet à exécution et quand commençons-nous notre nouvelle campagne ?...

— Mais tout de suite, pardieu ! s'écria le Loup, dès ce soir... N'est-ce pas, capitaine ?

— Oui, sur-le-champ !... dès ce soir, répondit celui-ci.

Et il demanda :

— Quelle heure est-il, garçons ?

La Brise avait une vieille montre, un œuf de Nuremberg qui lui était échu en partage dans un coup de main.

Il le consulta, puis, très sérieusement :

— Minuit, dit-il.

— Notre heure ! s'écria le capitaine. Garçons, un dernier mot !...

Et d'un geste le chef montrait le butin.

Tous les yeux de ses compagnons brillèrent, étincelèrent de convoitise.

— Ces dépouilles ne sont pas là pour qu'on les regarde, dit-il, mais pour qu'on se les partage. Marcharet !

— Oui, oui, je sais ce que vous voulez dire, capitaine, répondit vivement le cabaretier.

Il avait déjà disparu et bientôt il revint apportant plusieurs feuilles de papier, une plume et de l'encre.

C'était toujours ainsi qu'on procédait dans la bande du capitaine de Minuit les jours, où il s'agissait de se distribuer les prises.

Chaque bandit écrivait son nom sur une petite feuille de papier qui avait la forme d'un bulletin, et cela fait le jetait dans le chapeau du chef.

Celui-ci inscrivait lui-même les noms de ceux de ses compagnons qui ne savaient pas écrire.

Puis, c'était lui aussi, qui après avoir longuement brassé et remué les papiers les tirait au sort.

Le bandit dont le nom sortait le premier choisissait avant tous les autres l'objet qu'il désirait et le capitaine lui-même, loin de se faire la part du lion, se soumettait de bonne grâce à la loi commune.

Et chose étrange dans ce monde-là, jamais ces partages ne donnaient lieu à la moindre discussion, à la plus légère querelle.

Ceux qui se trouvaient moins favorisés que les autres s'en consolaient en espérant de nouvelles aubaines.

Le tirage au sort fixé, tous les lots distribués, le capitaine groupa ses compagnons autour de lui pour leur donner ses dernières instructions et indiquer à chaque escouade le quartier dans lequel elle devait s'embusquer.

Cinq minutes après tous les bandits étaient partis, prêts à se ruer sur Paris, et il ne restait plus que le capitaine et les femmes dans les souterrains du *Bon Larron*.

— Madame Marcharet, dit-il et montrant la jeune fille qui, accroupie dans un coin, cachait sa tête dans ses mains, vous voyez cette enfant ?

— Oui, capitaine, répondit la terrible mégère dont le regard sinistre se porta sur la jeune fille.

— Vous savez qu'elle m'appartient ?

— Oui, capitaine.

— Donc vous n'oublierez pas que vous lui devez les plus grands soins, les plus grands égards...

— Oh ! soyez tranquille, je la traiterai comme une petite reine.

— Mais n'oubliez pas non plus, reprit le chef avec un accent sévère, que vous m'en répondez et que si elle venait à disparaître...

Mais toutes les femmes des voleurs l'interrompirent à la fois.

— Non non, capitaine, crièrent-elles, c'est nous qui la garderons... c'est nous qui vous en répondons...

— C'est bien ! dit le chef.

Et il sortit à son tour.

Maintenant dans tous les quartiers riches de Paris, dans tous les quartiers qu'habitaient alors la noblesse ou les gens de la finance, tapis et embusqués dans l'ombre, les bandits du capitaine de Minuit épiaient et guettaient.

Jamais pareilles râfles n'avaient été faites, jamais plus gros butin n'avait été pris comme pendant cette nuit-là.

Et il en fut de même les nuits suivantes.

Oui, Paris était épouvanté, torrorisé, comme l'avait voulu le capitaine.

On avait envoyé contre eux le guet, mais ils avaient rossé les patrouilles

On avait mis à leurs trousses les agents les plus courageux et les plus hardis, mais ils avaient été si bien reçus, c'est-à-dire si bien étrillés, que les pauvres diables à leur tour tremblaient et n'osaient plus se remettre en campagne

Le lieutenant de police était fou de colère, fou de rage.

C'était lui qui avait menacé, et c'était lui, maintenant, qui était tenu en échec et qui, chaque jour, pouvait constater son impuissance.

Et l'audace des bandits croissait, ne connaissait plus de bornes.

Ils étaient partout à la fois et, le jour tombé personne n'osait plus sortir et chacun se claquemurait chez soi...

Aussi le nom seul du capitaine faisait-il pâlir les plus braves.

Seul, le marquis de Morfer, quand quelqu'un lui en parlait semblait en sourire.

Un jour quelques jeunes gentilshommes s'égayaient dans un grand festin.

Naturellement la conversation roulait sur le chef de la fameuse bande.

Brusquement le marquis parut

— De quoi parlez-vous donc, messieurs? demanda-t-il.

— Eh pardieu, répondit l'un des convives, de qui pourrait-on parler sinon de lui?

— De lui?... de qui?...

— Du capitaine de Minuit... Avez-vous eu l'honneur de le voir, Morfer?

Un étrange sourire illumina pendant quelques secondes le sombre visage du marquis, puis, très calme.

— Pardieu, oui! répondit-il. Et vous l'avez vu aussi, messieurs.

— Nous! s'écrièrent les jeunes gentilshommes.

— Oui, messieurs, car le capitaine de Minuit... c'est moi!.

Tous éclatèrent de rire.

Seul le marquis de Morfer ne riait pas.

XXV

DOUX EXIL

Depuis quelque temps déjà Blanche avait quitté Paris et n'habitait plus l'hôtel de Solange.

Pourquoi?

La jeune femme avait-elle été, elle aussi, effrayée par les exploits de la fameuse bande?

Non.

Mais depuis le jour où le marquis de Morfer s'était si brusquement présenté à l'hôtel, depuis le jour où, repoussé par elle, il lui avait fait entendre de si terribles menaces, la jeune marquise ne vivait plus et à chaque minute, à chaque seconde elle tremblait de le voir reparaître.

Dès que dans la cour de l'hôtel un bruit s'élevait, elle devenait toute livide, toute frissonnante.

— C'est peut-être lui ! se disait-elle.

Et si dans le jour elle avait des transes qui faisaient de sa vie un enfer, la nuit aussi le souvenir de cet homme la poursuivait encore.

Elle avait des rêves affreux, des cauchemars terribles.

Elle le savait audacieux et capable de tout, et elle croyait qu'elle pouvait tout craindre, tout redouter.

Certes, Blanche à présent n'était plus seule pour se défendre, et elle savait bien qu'elle pouvait compter sur le courage et le dévouement de Jean de Lys.

En effet, le jeune homme qu'elle avait revu très souvent, qu'elle voyait presque tous les jours, l'aimait, l'adorait, elle n'en pouvait douter.

Pour elle de quoi n'eût-il pas été capable?

Mais si Jean avait donné tout son cœur et toute son âme à la jeune marquise, celle-ci l'aimait aussi et d'un amour qui faisait tout son bonheur et toute sa joie.

Vivre sans lui, vivre sans cet amour qui lui faisait oublier le passé et qui lui donnait la force de supporter ses angoisses lui paraissait impossible.

Elle se taisait donc, ne voulant pas que Jean de Lys allât provoquer le marquis de Morfer et risquât sa vie pour elle.

— Le mieux est de fuir... de m'éloigner de Paris pendant quelque temps, s'était-elle dit. Peut-être cet homme m'oubliera-t-il?

Et sa résolution prise, elle avait voulu en faire part à Jean.

Le premier mouvement du jeune homme avait été un mouvement de surprise.

Puis, tout à coup, son visage avait pris l'expression d'une grande tristesse.

— Comment! vous me fuyez? s'était-il écrié. Vous allez me condamner à vivre longtemps sans vous... à rester longtemps sans vous voir...

Mais vivement elle lui avait pris les mains, puis avec ce doux sourire qui n'appartenait qu'à elle.

— Non, ne vous alarmez pas... ne vous attristez pas, lui avait-elle répondu, car loin de vous fuir je me rapproche au contraire de vous...

— En quittant l'hôtel de Solange... en vous exilant de Paris...

— Oui, Jean.

— Je vous assure que je ne comprends pas...

— C'est pourtant bien facile à comprendre.

— Voyons.

— Je suis certainement maîtresse de mes actes et n'ai de compte à rendre à personne...

— Eh bien ?

— Mais une femme qui tient à sa réputation ne doit-elle pas y veiller avec le plus grand soin.

— Sans doute.

— Or, ici, dans l'hôtel de Solange, je ne suis pas seule...

— Voulez-vous parler de votre tante... de Mme la marquise des Tournelles ? Oui, je sais qu'elle est maintenant entrée en convalescence et qu'elle passe de longues heures avec vous...

— Oui, ma tante pourrait s'étonner si elle connaissait vos visites... Mais sans vous parler d'elle, j'ai aussi mes gens qui m'épient et qui m'espionnent...Tandis que là-bas...

— Où cela ?

— Où je veux aller.

— Loin d'ici ?

— A quelques lieues seulement de Paris.

Eh bien, là-bas, nous serons plus seuls, Jean, c'est-à-dire plus libres, c'est-à-dire plus heureux.

— Et quand voulez-vous partir ?

— Le plus tôt possible.

— Dans quelques jours

— Demain.

— Et quel prétexte prendrez-vous ?

— Quel prétexte ?

— Oui.

— Mais n'importe lequel... le prétexte d'un voyage, par exemple.

Et le lendemain, en effet, la jeune marquise était partie.

Au lieu de l'imposant et sévère hôtel de Solange elle habitait maintenant un charmant et coquet petit château qui lui venait de son père.

Perdue dans les arbres, noyée dans la verdure, cette jolie demeure était bien un véritable nid d'amoureux.

D'ailleurs rien de plus poétique et de plus pittoresque que la campagne qui l'environnait. Mais ce que le jeune marquise aimait surtout, c'était le grand parc qui courait autour du château.

Elle aimait ses petits sentiers où les oiseaux gazouillaient, ses arbres séculaires qui lui versaient leur ombrage, ses vieux bancs couverts de mousse où pendant de longs instants, de longues heures, elle demeurait pensive et rêveuse.

La sombre pensée du marquis de Morfer la préoccupait bien quelquefois, mais cela durait peu. Presque aussitôt le souvenir de Jean de Lys lui revenait et tout de suite elle se sentait fortifiée et consolée.

Quand ce n'était pas dans le parc que Blanche passait ses journées, c'était dans la campagne, dans la pleine solitude.

Excellente écuyère, elle y galopait des heures et des heures, s'étourdissant à l'air frais et pur qui lui fouettait le visage.

A plusieurs lieues à la ronde, tous les paysans la connaissaient et la connaître c'était l'aimer.

Ils l'appelaient : « la bonne dame » et de si loin qu'ils l'apercevaient ils s'empressaient de la saluer avec un sourire accueillant.

Mais c'étaient surtout les pauvres gens, c'est-à-dire les vieillards, les veuves et les enfants qui adoraient la jeune marquise.

Non seulement elle leur donnait son or sans compter, mais encore elle leur donnait sa tendresse et son cœur...

Et les poches vides, mais joyeuse du bien qu'elle venait de faire, des infortunes qu'elle venait de secourir, lentement Blanche reprenait le chemin du château, laissant son cheval mordre les jeunes pousses qu'il rencontrait devant lui...

Puis quand le jour s'éteignait, quand la première étoile s'allumait dans le ciel, une forme blanche apparaissait à une tourelle.

C'était la jeune marquise qui interrogeait l'horizon.

Mais si elle était un peu pâle et un peu triste d'habitude, si son front était souvent assombri par un nuage de mélancolie, dans ces moments-là on ne l'eût plus reconnue, elle ne se reconnaissait plus elle-même.

Son regard devenait radieux, son front resplendissait de joie et son cœur battait plein d'un bonheur qu'elle ne pouvait contenir.

Et parfois elle avait de brusques tressaillements, un doux sourire.

Il lui semblait que là-bas, là-bas, bien loin encore, une ombre entrevue, une silhouette à peine distincte, s'approchait, grandissait. Qu'était-ce donc ?

Pourquoi semblait-elle si haletante et si fiévreuse ?

Pourquoi aussi tremblait-elle au moindre bruit qu'elle entendait, au moindre bruit qu'elle percevait ?

Pourquoi le cou tendu, l'oreille au guet et les yeux brillants ne perdait elle pas de vue la grande route qui s'étendait devant elle, la grande route toute blanche et toute lumineuse sous la rayonnante clarté de la lune ?

Pourquoi ?

Blanche guettait celui qui maintenant était sa seule affection au monde, celui pour qui elle eût tout donné, tout quitté, Blanche guettait Jean de Lys.

Et chaque jour, le jeune homme, l'âme remplie de la même joie qu'elle, faisait le chemin de Paris au petit château.

Quelques heures de galop lui suffisaient et il s'arrangeait de façon à n'arriver jamais qu'à la nuit tombante.

Alors après avoir attaché son cheval dans un endroit écarté que longeait le mur du parc, il s'avançait doucement vers la demeure de Blanche.

Dès que celle-ci l'entrevoyait, elle s'élançait vers lui.

— Oh ! c'est vous... oh ! comme je vous attendais... comme les heures marchaient lentement ! disait-elle.

Puis ils tombaient dans les bras l'un de l'autre, ivres de joie, muets de bonheur.

Et elle le prenait par la main, l'entraînait, puis le débarrassait elle-même de son épée et de son manteau.

Et tandis qu'autour d'eux la nuit était silencieuse et tranquille, tandis que pas un souffle, pas un murmure ne s'élevait dans la campagne endormie, il tombait à ses genoux et lui couvrait les mains de baisers.

Bonne-Chance luttait comme un lion

Et le cri de son cœur lui échappait :

— Blanche, je vous aime !

Il disait ce mot-là, ce mot qui résume et contient tout, avec un accent si passionné et une voix si pénétrante, que la jeune femme ne pouvait s'empêcher de frissonner éperdue.

— Oh ! combien les heures qui me séparaient de vous m'ont paru lentes aussi, disait-il. Loin de vous je ne vis plus, et ce Paris si grand, ce Paris si beau, combien il me paraît triste et vide depuis que vous n'y êtes plus, depuis que vous l'avez quitté...

Elle était si heureuse de l'entendre qu'elle se gardait bien de l'interrompre.

Alors il continuait :

— Je compte les minutes, je compte les secondes qui s'écoulent...

Liv. 230. — Fayard Frères, éditeurs.

Je me dis : Mais le moment ne viendra donc pas !... mais cette journée ne finira donc pas !...

Puis quand le moment est venu, quand la journée est finie, quand l'heure a sonné qui doit me ramener vers vous, alors mon sang brûle, j'ai la fièvre...

Et Blanche charmée, Blanche ravie, souriait.

— Mon cheval a des ailes... il dévore l'espace... la terre fuit sous lui... Il vole comme le vent et cependant il me semble qu'il n'avance pas ! ..

Puis enfin j'approche...

C'est là-bas !... là-bas !...

J'aperçois votre château... j'aperçois la cime de vos arbres géants, et je crie : Plus vite !... plus vite ! et je voudrais avoir la rapidité de l'éclair...

Et soudain je suis ébloui, je ne respire plus...

Vous m'attendez !... Je viens de vous voir !... Ah ! dans ces moments-là, Blanche aimée, Blanche adorée, comme je mourrais avec joie pour vous !...

Et il y avait de longs silences, et ces silences plus éloquents que toutes les paroles qu'on pourrait dire.

Puis de sa voix profonde et qui résonnait à l'oreille de Jean de Lys comme une musique délicieuse, Blanche répondait :

— Et moi aussi je ne vis que pour le moment qui nous rassemble, que pour le moment qui vous ramène vers moi...

Oh ! si les minutes d'attente sont des siècles, les minutes où vous êtes près de moi sont si courtes qu'elles ne me laissent plus, quand vous êtes parti, que l'illusion d'un rêve, que le souvenir effacé d'un songe...

Car, Jean, si je vous ai dit que je vous aimais, je n'ai pu cependant trouver des mots pour vous faire comprendre toute la force de cet amour...

J'ai bien souffert, vous le savez... Vous savez quelles tristesses, quelles amertumes, quelles angoisses, quels désespoirs j'ai connus... Eh bien, je me dis que je ne suis pas à plaindre puisque je vous ai rencontré, puisque je puis me confier à un cœur aussi loyal que le vôtre.

Et c'était ainsi toute la nuit, jusqu'au jour naissant.

Alors dès que le premier rayon de l'aube commençait à paraître, dès que les étoiles pâlissaient, Jean s'enfuyait.

Les deux vieux serviteurs, l'homme et la femme qui gardaient le château auraient pu l'apercevoir, quelqu'un aurait pu soupçonner sa présence, et pour rien au monde le jeune homme n'eût voulu compromettre Blanche.

Par un escalier dérobé elle le reconduisait jusqu'à une petite porte du château...

Là, elle épiait, guettait.

Tout autour d'eux était désert, endormi.

C'était encore une paix profonde.

Non, personne, disait-elle à voix basse.

Et ils restaient encore quelques minutes en face l'un de l'autre, très tristes, le cœur oppressé.

— A ce soir ! disait-il enfin.

— A ce soir ! répondait-elle avec des larmes dans les yeux.

Puis, elle se penchait vers lui, inclinait son front qu'il effleurait de ses lèvres dans un tendre et chaste baiser.

Et deux minutes après, un bruit rapide se faisait entendre sur la route.

C'était Jean de Lys qui s'éloignait, Jean de Lys qui retournait à Paris,

Quelquefois le jeune homme cherchait encore à connaître le secret de Blanche.

Il la suppliait de lui nommer le misérable qui avait organisé le guet-apens du carrefour de Buci, le lâche qui la faisait trembler.

Mais toujours la jeune femme restait inébranlable.

— A quoi bon ? répondait-elle. D'ailleurs si j'étais encore menacée ne seriez-vous pas là ?

— Certes ! Mais m'appelleriez-vous pour vous défendre ?

— Je vous le promets.

Depuis lors, Jean de Lys n'avait plus fait allusion à l'ennemi inconnu de Blanche.

Mais un jour il eut une brusque surprise et crut enfin deviner ce secret qui l'intriguait si fort et que la jeune femme lui cachait avec tant de soin.

Cette fois-là, Jean de Lys était arrivé comme d'habitude à la nuit tombante au petit château qu'habitait la marquise de Solange.

Mais ce n'était point une nuit lumineuse et claire, mais au contraire une nuit pleine de ténèbres, une nuit profonde et noire.

Et il pleuvait.

Pourtant Blanche était encore debout sur la tourelle, épiant et guettant toujours.

Dès qu'elle aperçut le jeune gentilhomme elle s'empressa de courir à sa rencontre, comme elle avait coutume de le faire.

Puis le saisissant dans une douce étreinte, elle l'entraîna rapidement dans la chambre où leurs doux tête-à-tête avaient lieu.

Les flambeaux qui brûlaient sur la haute cheminée éclairaient en plein le visage de Jean de Lys.

Elle ne l'eut pas plus tôt regardé qu'elle eut un cri sourd, un geste involontaire d'étonnement.

Elle ne le reconnaissait plus.

Etait-ce bien lui ?

Etait-ce bien celui qu'elle aimait et dont le visage était toujours si doux.

Elle lui voyait un regard très dur, un visage presque méchant.

Puis, toute interdite, elle le regardait encore, pensant :

— Qu'est-ce que cela veut dire ?... Comme il est sombre !... Quel étrange éclair dans son regard !...

Cependant il s'était mis à sourire et il était visible qu'il cherchait à lui donner le change et à dissimuler.

— Jean, dit-elle doucement, vous avez quelque chose... un souci, un chagrin que vous voudriez me cacher...

Le jeune homme joua la surprise, mais il eut pourtant un léger tressaillement.

— Moi ? dit-il.

Et presque aussitôt il ajouta, mais avec trop de force peut-être :

— Blanche, vous vous trompez... Si j'avais un souci ou un chagrin comme vous le

pensez, je vous jure que je vous le ferais connaître... N'êtes-vous pas ma meilleure amie, n'est-ce pas à vous seule que je pourrais me confier?

Mais la jeune marquise n'était point convaincue et doucement, tristement, hochait la tête.

— Jean, pourquoi mentir?... Jean, pourquoi ne pas me dire la vérité?

Le jeune gentilhomme avait un peu rougi.

— Mais que puis-je vous dire de plus? répondit-il.

— Tout ce que je dois savoir... tout ce que j'ai le droit de savoir puisque je vous aime et que vous m'aimez...

— Chère Blanche!

— Voyons, parlez-moi... soyez franc... que vous est-il arrivé depuis que je vous ai vu... c'est-à-dire depuis ce matin.

Jean de Lys la regarda pendant une seconde, puis vivement:

— Je vais vous l'apprendre, dit-il.

— A la bonne heure!

— Mais sachez d'abord que je ne mens pas... que je ne mens jamais...

— Je le sais, Jean... Mais, parlez... Je vous écoute...

— Et sachez aussi que je n'ai nulle inquiétude, nulle tristesse...

— Mais alors?

Le jeune homme sourit.

— Mais alors pourquoi me voyez-vous ainsi?

— Oui.

— Pourquoi suis-je plus pâle?

— Oui.

— Pourquoi ai-je l'air plus sombre?

— Oui.

— Je ne m'en aperce vais pas moi-même, mais c'est bien possible...

— Regardez-vous, Jean, dit la jeune marquise en étendant la main vers ma glace... Votre visage est menaçant... votre regard est plein d'éclairs et semble défier quelqu'un..

— C'est vrai, répondit Jean de Lys dont les sourcils venaient de se froncer, je suis plein de colère.

— Plein de colère?

— Oui.

— Oh! je le vois bien. Mais contre qui?

— Contre un homme dont je suis las de supporter les provocations muettes, répondit vivement Jean de Lys dont la voix un peu sourde tremblait légèrement, contre un homme qui semble me chercher une querelle et qui la trouvera, je vous le jure!...

La jeune marquise n'avait pu s'empêcher de pâlir.

— Je ne vous comprends pas, dit-elle en le regardant avec une curiosité de plus en plus vive.

— Vous ne pouvez pas me comprendre, répondit-il.

— De quel homme voulez-vous donc parler?

— De quel homme?... Oh! c'est toute une histoire qu'il faudrait que je vous raconte...

— Racontez-la-moi...

Et de ses grands yeux fixés sur lui Blanche semblait le supplier.

— Soit ! répondit-il.

Et il garda le silence et réfléchit pendant quelques secondes, tandis que ses sourcils se fronçaient de nouveau et que son visage devenait subitement plus pâle.

Enfin s'efforçant de sourire :

— Je vous avais déjà dit, reprit-il, que moi le gentilhomme provincial, moi le gentilhomme obscur, je suis à présent un parfait courtisan...

— Oui, je sais que vous alliez quelquefois à la cour...

— J'y étais ce matin.

— Ah !

— Il y avait concert chez le roi..... Et je n'ai pas besoin de vous dire qu'il y avait grande affluence et foule nombreuse... Mme la duchesse de Vergennes était là ainsi que le duc...

Au nom de la duchesse de Vergennes, Blanche était devenue très grave, très sérieuse, presque froide.

Elle savait avec quel zèle et avec quel enthousiasme elle s'était employée à pousser et à servir Jean, et cela lui mettait un peu de jalousie au cœur.

— Après le concert, continua le jeune gentilhomme, Mme le duchesse m'avait pris familièrement le bras et m'avait prié de la conduire dans la galerie des Fêtes...

Elle était à la recherche de quelqu'un, du duc de Noailles, je crois.

Tout à coup, et comme elle venait de me quitter, mais pour quelques instants seulement, je ne pus m'empêcher de tressaillir...

— De tressaillir ?

— Oui, de tressaillir de surprise et de colère.

— Pourquoi ?

— Parce que cet homme était lui...

— Cet homme ?

— Un homme que je connaissais déjà... un homme que j'avais déjà vu le jour de ma présentation à la cour... Et ce jour-là cet homme avait persisté à attacher sur moi un regard étrange... regard où il y avait de l'ironie, mais aussi comme du défi et de la menace...

— Parfois on se trompe, dit doucement la jeune marquise.

— Oh ! je ne m'étais pas trompé, répondit vivement Jean de Lys. Mais cet homme, je l'avais oublié et je n'y pensais plus.

Il est vrai que je ne l'avais plus rencontré, plus revu... Mais je l'ai revu ce matin..

— Cet homme ?

— Tout à coup il est sorti de la foule et a surgi devant moi...Pendant quelques minutes il est demeuré immobile et les bras croisés, attachant sur moi le même regard singulier que la première fois...

Je sentis brusquement tout mon sang affluer à mon cerveau...

J'étais fou de colère.

Mais au même instant Mme la duchesse de Vergennes revenait.

« — Chevalier, me dit-elle, reconduisez-moi jusqu'à mon carrosse »

Je devais obéir. Je m'inclinai.

L'homme dont je vous parle à présent n'était plus immobile.

Il marchait derrière nous,nous talonnait.

Mme de Vergennes me sentait frémir.

Elle avait peur d'une esclandre.

Elle essayait de me retenir.

Elle me disait comme vous tout à l'heure que j'avais pu me tromper..

Me tromper!.. Ah !non...J'étais bien sûr que le regard de cet homme était pour moi plein d'insolence.

Mais tout en ayant l'air de me contenir et de me rendre,je pensais:

« Tout à l'heure la duchesse sera partie... tout à l'heure je serai seul et il faudra que je le retrouve!...»

Et sa voiture emportait à peine la duchesse que je me retournais...

« Enfin! pensai-je encore, je vais donc pouvoir aller à lui... »

Mais cet homme n'était plus là, mais cet homme avait disparu.

Pourtant j'espérais bien le rencontrer encore.

Alors je cherchai partout,je fouillai partout.

Mais peine perdue : il était devenu introuvable, invisible...

Et voilà pourquoi, Blanche, a jouta le jeune homme, vous m'avez vu cet air étrange qui vous a tant étonnée,voilà pourquoi j'étais plein de colère.

La jeune marquise venait de pencher la tête et le front posé dans sa main, elle semblait songer.

Il y eut alors un très long moment de silence.

Puis, tout à coup, la voix très basse et très douce :

— Et vous savez le nom de cet homme? demanda-t-elle.

— Oui.

— Comment s'appelle-t-il?

Il porte un des plus grands noms de France.

— Quel nom ?

Et Blanche,en posant cette dernière question avait la voix si tremblante que Jean de Lys en demeura frappé.

— Il s'appelle le marquis de Morfer, répondit-il.

La jeune femme n'avait pu retenir un cri sourd, puis elle était restée pétrifiée comme en face d'une grande épouvante.

Jean de Lys, de son côté, avait eu un cri, mais un cri de surprise et de saisissement.

Il venait de se pencher vers elle et de lui prendre vivement les mains :

— Qu'avez-vous ?... qu'avez-vous? s'écria-t-il. Blanche, je vous en prie, répondez-moi!...

Mais Blanche ne répondit pas, elle était incapable de répondre.

Tout son corps tremblait, frissonnait, et pour cacher son extrême pâleur elle venait de voiler son visage de ses mains.

Pourtant le jeune gentilhomme insistait :

— Blanche !... Blanche ! pourquoi vous vois-je ainsi,?... pourquoi ne voulez-vous pas me parler ? pourquoi ne voulez-vous pas me répondre.

Et s'agenouillant devant elle il la força à lui montrer son visage.

Mais alors il recula, pétrifié à son tour.

Morte, elle n'eût pas été plus défaite, plus livide.

— Quel est donc cet homme? dit-il la voix sourde. Vous le connaissez donc?

— Non.

— Si, Blanche, si, vous devez le connaître, puisqu'il vous épouvante...

— Je le connais comme tout le monde peut le connaître, répondit la jeune marquise, la voix toujours faible, toujours éteinte, et si vous me voyez trembler, et si vous me voyez pâlir, c'est que j'ai peur, en effet... Oh! non pas peur pour moi, mais pour vous.

Un éclair d'orgueil venait d'étinceler dans le regard de Jean de Lys.

— Peur pour moi? fit-il dédaigneux et hautain.

— Oui, peur pour vous!... peur pour vous! répéta Blanche avec plus de force encore.

— Vous avez tort, répondit le jeune gentilhomme avec un froid sourire.

Mais la jeune marquise avait eu un soupir.

Et le regard fixe, la voix très lente:

— Oh! vous êtes brave, hardi et courageux, dit-elle, je le sais, et je le sais mieux que personne. Mais on voit bien que vous êtes étranger à la cour... mais on voit bien que vous ne connaissez pas cet homme que vous vouliez aller provoquer follement.

En l'écoutant Jean de Lys demeurait toujours impassible et continuait à sourire du même sourire de dédain.

— Il est donc bien terrible? fit-il avec un petit ricanement.

— Oui, bien terrible!... oui, bien redoutable! répondit Blanche avec une conviction profonde.

— On me l'avait déjà dit, on m'avait déjà prévenu, répliqua Jean qui souriait toujours.

— Qui?

— M^me^ la duchesse de Vergennes.

Et toujours ironique, Jean de Lys ajouta:

— Cet homme, paraît-il, effraie beaucoup les femmes.

Mais Blanche venait de hocher doucement et lentement la tête, puis la voix très grave et avec un accent plein de tristesse.

— Oh! ne riez pas... ne raillez pas, dit-elle. Mais, Jean, répondez-moi...

Et comme elle le regardait d'un regard fixe, il répondit:

— Je vous écoute.

— M'aimez-vous?

Le jeune homme eut un brusque soubresaut de surprise, presque de colère.

— Si je vous aime! s'écria-t-il. En douteriez-vous?... Me croiriez-vous capable de vous avoir menti?

— Non, Jean, non, je n'ai jamais douté de vous. Mais ce que je veux savoir, mais ce que je vous demande, c'est si vous m'aimez comme je vous aime...

— Blanche, vous le savez bien... vous savez bien que je vous aime assez pour être prêt à tous les sacrifices pour vous...

Alors la jeune marquise insista et devint plus pressante encore.

Ce qu'elle désirait le plus ardemment, ce qu'elle voulait que Jean de Lys lui promît à tout prix, c'est qu'il ne se battrait jamais avec cet homme.

— Vous faire une pareille promesse, cela me serait facile, répondit Jean avec un sourire. Mais pourrai-je la tenir?

— Comment?

— Cet homme... ce marquis de Morfer peut encore se trouver sur mon chemin et il s'y trouvera certainement un jour ou l'autre, demain peut-être... Il peut encore par son regard et par son attitude m'insulter et me provoquer... Voulez-vous donc que je supporte ses outrages?... Mais vous-même, Blanche, que penseriez-vous de moi?... qu'en penseraient tous ceux qui me connaissent? qu'en penserait le marquis lui-même...

Le jeune homme se tut, ses yeux étincelaient d'un éclair, puis le front pâle et la voix tremblante de colère contenue:

— Mais je serais un objet de mépris pour tout le monde, s'écria-t-il; mais le premier venu croirait qu'il a le droit de me cracher au visage; mais on croirait qu'il suffit de me défier pour me faire peur, mais on me montrerait au doigt et l'on dirait partout: « Vous voyez bien ce jeune homme... ce Jean de Lys dont on a tant parlé et qu'on croyait brave... et bien! on se trompait, ce n'est qu'un lâche! »

Les yeux du jeune gentilhomme flamboyaient davantage encore et son front maintenant était livide.

— Dites, avez-vous réfléchi à cela, Blanche, dit-il la voix toujours sourde, dites est-ce ce que vous voulez?

Puis après avoir regardé la jeune marquise pendant quelques secondes, il reprit vivement:

— Oh! oui, je vous aime!... et quand je vous le dis, et quand je vous le jure je ne vous mens pas, je ne vous trompe pas...

Je vous aime d'un amour sans bornes, sans limites, d'un amour qui voudrait faire des miracles pour vous...

Mais vous faire la promesse que vous exigez de moi, Blanche!

Mais m'avilir non seulement aux yeux de tous, mais encore à mes propres yeux!

Mais abdiquer mon honneur!

Blanche, songez-y! réfléchissez-y! Est-ce que cela est possible? Est-ce que cela dépend de moi?...

Et après un nouveau silence:

— Je ne puis vous promettre qu'une chose, dit-il, c'est d'oublier l'étrange attitude que cet homme a eue avec moi, c'est de ne pas provoquer le premier le marquis de Morfer... Mais si demain le hasard nous met encore en face l'un de l'autre et que je voie sur ses lèvres le même sourire sarcastique et dant ses yeux le même regard insultant, je vais à lui et je le châtie!...

La jeune marquise ne répondait pas, mais elle eut un léger frisson, et les yeux clos, la tête renversée en arrière et le front d'une pâleur de marbre, elle semblait près de s'évanouir.

Un homme suivait Jean de Lys.

Le silence se prolongeait.

Blanche restait toujours les yeux fermés, et quand enfin elle les rouvrit, elle les tint fixés devant elle comme si elle eût eu peur de rencontrer le regard du jeune gentilhomme.

Mais une pensée soudaine et plus rapide que l'éclair venait de traverser le cerveau de celui-ci.

L'embarras, le trouble ou pour mieux dire l'espèce d'anéantissement dans lequel était plongée la jeune marquise, depuis qu'il avait prononcé le nom du marquis de Morfer, étaient pour lui comme une révélation.

Un instant, une lueur de joie brilla dans ses yeux.

Il se demanda si le hasard ne venait pas enfin de lui faire découvrir le secret de Blanche.

Il se demanda si ce marquis insolent et hautain, aux allures étranges, n'était pas son persécuteur, l'homme qu'elle craignait et redoutait tant.

Mais presque aussitôt un ressouvenir lui vint qui le rendit très perplexe et finit par le faire sourire de la singulière pensée qu'il venait d'avoir.

— Non, cela n'est pas possible. Non je me trompe, c'est bien certain, se dit-il en se rappelant la conversation qu'il avait eue avec M^me^ de Vergennes. La duchesse ne m'a-t-elle pas dit que Blanche était tombée dans une embuscade du capitaine de Minuit... Or, ce courtisan, ce fier marquis, serait donc un chef de brigands, un chef de voleurs ?

Et Jean de Lys se trouvait si ridicule qu'il ne put s'empêcher de hausser les épaules.

— Allons donc !...Je suis fou ! se dit-il encore.

Et cependant il interrogea la jeune marquise :

— Cet homme vous trouble... son nom seul vous fait pâlir. — N'est-ce pas celui qui vous poursuit ?. — N'est-ce pas celui que je vous demandais de me faire connaître ?

Mais ce fut à peine si la jeune femme le laissa achever.

Comme il se trompait !

Non, non, ce n'était pas du marquis de Morfer qu'elle avait à se plaindre, ce n'était pas lui qui la faisait trembler.

Elle le connaissait, oui, c'était vrai, elle pouvait en parler, mais ne connaissait-elle pas tous les seigneurs, tous les gentilhommes de la cour ?

— Non, acheva-t-elle, celui que je crains, ce n'est pas le marquis de Morfer.

Mais elle avait mis tant de force, tant de feu dans ses paroles que Jean de Lys maintenant était repris par ses premiers soupçons et doutait presque qu'elle lui dit bien la vérité.

Et de ce jour il était resté songeur, tout à cette pensée qui, malgré lui, sans cesse lui revenait.

Blanche à présent l'épiait.

Dès qu'il arrivait le soir, elle l'observait avec une sorte de crainte et comme si elle eût voulu lire sur sa physionomie ce qui se passait en lui.

Jean, qui s'en était bien aperçu, dissimulait.

Il s'efforçait de prendre un air indifférent et ne parlait plus jamais, sous aucun prétexte, du marquis de Morfer.

Mais il pensait, en regardant Blanche :

— Oh ! tu parleras bien un jour... oh ! je finirai bien par savoir la vérité !..

Et c'était ainsi que leur vie s'écoulait : ils s'adoraient avec ce secret entre eux.

XXVI

ORDRE DU ROI !

Cependant dans Paris, vraiment terrifié, on s'entretenait plus que jamais du capitaine de Minuit et les bandes continuaient leurs exploits.

Aussi le lieutenant de police ne savait-il plus à quel saint se rendre.

Les sourcils froncés, furieux et plein de rage, il allait et venait ce jour-là dans son cabinet, arpentant à grands pas la grande pièce d'aspect imposant et sévère.

Il songeait à ce qui s'était passé la veille entre le roi et lui.

Sa Majesté... oui, Sa Majesté Elle-même l'avait fait appeler et lui avait dit d'un ton sévère, d'un ton qui n'admettait pas de réplique :

— Monsieur, est-ce à moi de vous apprendre que Paris est devenu un véritable coupe-gorge ?... est-ce à moi de vous faire savoir que dans ma capitale il ne se passe pas de nuit... pas de nuit, entendez-vous ! qu'on ne vole et ne tue impunément !...Tous les gentilshommes de ma cour crient contre vous ; toute la haute bourgeoisie vous accuse... Je suis las, archi-las de ces plaintes... Si elles se renouvelaient, je vous préviens que c'est à vous que je devrais m'en prendre.

Et le roi avait un tel regard et une telle attitude en prononçant ces dernières paroles, que le lieutenant de police en frissonnait encore.

Puis, tout en marchant, il ne pouvait s'empêcher de jeter parfois de furtifs coups-d'œil sur sa table, une table très large, immense, recouverte d'un tapis vert et qu'un grand nombre de papiers encombrait.

Parmi tous ces papiers, le regard du lieutenant de police s'arrêtait sur les rapports qu'il avait reçus le matin même de ses agents.

Ces rapports le faisaient trembler.

Tous étaient d'accord pour dire que la nuit qui venait de s'écouler avait été encore plus mauvaise que les autres. Non seulement le nombre des passants arrêtés avait plus que doublé, mais encore les voleurs, dont l'audace ne connaissait plus de bornes, s'étaient enhardis, comme au temps de Cartouche, jusqu'à prendre d'assaut des maisons particulières.

Et à tous les bruits qu'il entendait le pauvre magistrat tressaillait.

Il croyait toujours qu'on allait venir le chercher de la part du roi.

— Oh ! c'est bien fini... c'est une disgrâce, se disait-il les poings serrés, blême de colère.

Et comme de plus en plus agité, de plus en plus fiévreux, il continuait de marcher à grands pas, jetant parfois de sourdes exclamations, tout à coup il se retourna

Il n'était plus seul.

Une portière venait discrètement de se soulever et sans bruit Bertaut son bras droit, Bertaut son plus fin limier, venait d'entrer.

— Monsieur le lieutenant de police m'a fait l'honneur de m'appeler ? dit l'agent.

— Oui, répondit vivement et la voix brusque le magistrat. Approchez, Bertaut.

Puis quand celui-ci eut encore fait quelques pas :

— Vous savez ce qui se passe ? reprit le lieutenant de police.

L'agent se contenta de faire avec la tête un signe affirmatif.

— Cette nuit a été encore plus mauvaise que les autres.

— Je le sais.

— Oh ! tant qu'il ne s'agissait que du menu peuple et de la petite bourgeoisie, j'étais tranquille, reprit le lieutenant de police avec un sourire. Ceux-là pouvaient crier... crier tant qu'ils voulaient... Le roi et les ministres étaient trop haut, trop loin pour les entendre...

— Parfaitement ! fit l'agent qui sourit à son tour.

— Mais aujourd'hui les doléances et les plaintes ne viennent plus de la canaille, Bertaut ! continua vivement le magistrat dont le front se rembrunit : aujourd'hui on s'en prend aux hommes les plus influents du royaume, aux hommes qui appartiennent aux premières maisons de France... Et Dieu me damne, je crois que s'ils le pouvaient les brigands du capitaine de Minuit arrêteraient le roi lui-même...

— Je crois aussi qu'ils ne se gêneraient guère, répondit l'agent qui souriait toujours.

D'un mouvement rapide le lieutenant de police s'était rapproché de sa table.

— Ecoutez !... écoutez cela, Bertaut ! dit-il.

Il prit un des rapports, le parcourut du regard, pendant quelques secondes, puis ajouta :

— Cette nuit, les brigands ont arrêté le carrosse de M. le duc de Noailles... Hein ! le duc de Noailles !

— Peste ! c'était une riche proie !...

— Le duc était escorté de quatre laquais qui ont voulu le défendre, mais qui n'en ont pas même eu le temps... En un clin d'œil ils étaient assommés, laissés pour mort sur la place... Quant au duc, on ne s'est pas seulement contenté de lui retourner ses poches : mais on lui a tout pris, jusqu'à son mouchoir...

— Diable !

— Attendez, Bertaut !

Le lieutenant de police avait pris sur la table un second rapport. Il en lut rapidement quelques lignes, puis reprit...

— Vous connaissez sans doute M^me^ la marquise de Brébeuf ?

— Certes !

— Vous connaissez aussi sa fille ?

— Une des plus jolies femmes de la cour, soit dit très respectueusement... Oui, Monsieur le lieutenant de police.

— Eh bien, cette nuit, ces dames rentraient à leur hôtel du faubourg Saint-Germain quand tout à coup quinze ou vingt bandits se sont rués sur elles. Non seulement elles ont été aussi complètement dépouillées que le duc de Noailles, non seulement on leur a enlevé jusqu'à leurs bagues, et jusqu'à leurs pendants d'oreilles, mais encore comme elles criaient, comme elles appelaient au secours, les coquins n'ont rien trouvé de mieux pour les faire taire que de les battre, et de si rude façon, paraît-il, que madame la marquise est fort souffrante et que sa fille est au lit...

Bertaut souriait toujours.

— Le fait est dit-il, que les pauvres femmes ont dû passer un mauvais quart d'heure.

Mais le lieutenant de police venait de s'emparer d'un troisième rapport.

— Vous connaissez M. d'Ayen ? dit-il. Il appartient à la famille de Noailles et il est capitaine des gardes du roi...

— J'ai en effet l'honneur de le connaître, monsieur le lieutenant de police, répondit l'agent.

— Eh bien, ce rapport le concerne.

— Ah!

— Il a été aussi très fort malmené cette nuit...

— Diable! diable! fit vivement Bertaut qui se gratta le tête. Mauvaise affaire pour nous, monsieur le lieutenant?

— Toute une bande s'est jetée à la tête de ses chevaux... Mais M. d'Ayen ne s'intimide pas facilement...

— Oui, c'est un de nos plus braves gentilshommes.

— Il s'est donc empressé de sauter à terre et de mettre l'épée à la main. Mais naturellement les bandits étaient, eux aussi, armés jusqu'aux dents. Si brave qu'il fût, que pouvait-il faire?

— Se rendre.

— C'est ce qu'il fit. Mais je vois d'ici sa colère et son indignation!...

— Moi aussi! dit Bertaut en hochant la tête. Ah ! le roi, ce matin, a dû en entendre de belles!...

Le lieutenant de police eut un petit tressaillement.

Puis prenant sur la table un quatrième papier et le montrant à Bertaut:

— Savez-vous de qui il s'agit là-dedans, dit-il la voix un peu sourde.

— Non, répondit vivement l'agent avec curiosité.

— Il s'agit d'une femme, d'une très grande dame qui fait la pluie et le beau temps à la cour, d'une très grande dame qui n'est pas la maîtresse du roi, mais qui, cependant, a sur lui une influence énorme, une influence toute-puissante. Ai-je besoin de vous la nommer, Bertaut?

— Non, monsieur le lieutenant de police.

— Vous avez déjà deviné de qui je voulais parler.

— Oui.

— De qui?

— Parbleu, c'est clair!... Une grande dame qui fait la pluie et le beau temps à la cour, une grande dame qui a une influence toute-puissante sur le roi, il ne peut s'agir que de M^me^ la duchesse de Vergennes...

— Et c'est d'elle en effet qu'il s'agit.

— Elle a été attaquée aussi?

— Attaquée et je crois même aussi un peu battue...

— Voilà l'affaire la plus grave, monsieur le lieutenant de police, dit vivement Bertaut.

Le magistrat était devenu un peu pâle.

Il jeta sur la table le papier qu'il tenait, et la tête basse, silencieux, il se remit à marcher de long en large.

Puis après un silence.

— Et ce n'est pas tout, reprit-il. Il y a plus fort que cela...

— Plus fort!

— Vous connaissez l'hôtel de Valincourt?

— Un des plus beaux et des plus riches de Paris. Vous voyez que je le connais, monsieur le lieutenant police.

— Et vous savez que cet hôtel est bien gardé?

— Le comte de Valincourt possède une fortune immense, considérable... Il mène un train princier... Il a, pour le moins, trente domestiques, trente gaillards solides, et qui ont la tête de plus que moi...

— Eh bien, cette nuit, l'hôtel de Valincourt a été pris d'assaut, dit le lieutenant de police.

Bertaut avait reculé de surprise.

— Pris d'assaut!

— Et saccagé, pillé de fond en comble

— Est-ce possible?

— Et à cette heure, il n'en reste plus que les murs. Ce que les brigands n'ont pas emporté, ils l'ont détruit, brûlé... C'est incroyable!

A son tour, Bertaut était devenu pâle, et les sourcils froncés, les dents serrées:

— Et pas moyen d'en finir avec ces gueux-là, murmura-t-il; pas moyen d'exterminer ces bandes!..

— Dites cette bande! fit vivement le lieutenant de police.

— Cette bande?

— Oui, oui, car il n'y en a qu'une... Toutes ces attaques, tous ces attentats se produisent bien sur plusieurs points à la fois, mais ce sont toujours les mêmes hommes qu'on rencontre en face de soi, les hommes du capitaine de Minuit...

Et ils nous tiennent en échec, et ils nous rendent ridicules! continua le lieutenant de police avec plus de force. Le peuple des faubourgs, qui n'a rien à craindre des voleurs, fait des gorges chaudes de mes mésaventures... Il chante des chansons contre moi... Oui, voilà où j'en suis, voilà où nous en sommes, Bertaut!... Je désespère, je deviens fou!...

Et fiévreusement il continuait à marcher de long en large.

Tout à coup il s'arrêta, et debout devant la fenêtre, les bras croisés, se mit à réfléchir.

De son côté, l'agent se taisait, puis après un assez long silence:

— Si monsieur le lieutenant de police voulait me le permettre, reprit-il, je lui donnerais bien un conseil...

— Je ne vous ai pas fait appeler pour autre chose, Bertaut, répondit vivement le magistrat.

— Je l'avais deviné.

— Eh bien, parlez!... parlez vite!... qu'avez-vous à me dire?

— Voici, monsieur le lieutenant, répondit l'agent. Un jour ou l'autre nous viendrons peut-être bien à bout de tous ces coquins.

— Que Dieu vous entende ! soupira mélancoliquement le magistrat.

— Mais pour le moment il ne faut pas se dissimuler qu'ils sont beaucoup mieux organisés et beaucoup plus forts que nous ..

— A qui le dites-vous !

— Cependant si l'on ne peut rien faire, je crois qu'il serait très habile de laisser croire qu'on fait quelque chose.

— Comment cela, Bertaut?

— Attendez, monsieur le lieutenant. D'abord le roi se calmerait, s'apaiserait peut-être...

Mais le magistrat venait de hocher vivement la tête.

— Hum ! fit-il. Le roi est bien monté... bien monté, Bertaut !...

— Ensuite nous aurions l'air d'être énergiques, et cela ferait certainement un très-bon effet.

— Enfin, voyons votre moyen? dit le lieutenant de police.

— Il s'agirait de faire une immense razzia.

— Une immense razzia ?

— Il s'agirait d'aller dénicher dans leurs bouges tous les loqueteux, tous les vagabonds de Paris... Car monsieur le lieutenant de police n'ignore pas, ajouta l'agent, que nous avons sur le pavé parisien toute une armée de mendiants et de meurt-de-faim ?

— Eh bien ?

— Eh bien, tous ces gens coffrés et mis à l'ombre, toutes les prisons pleines, on croira peut-être à notre bonne volonté...

— Tiens ! tiens ! fit doucement le magistrat dont le visage s'illumina d'un sourire.

— Monsieur le lieutenant de police comprend mon idée ? dit vivement Bertaut

— Je crois la saisir.

— Et puis, qui sait ? reprit aussitôt l'agent. Dans les rafles que nous ferons, nous pouvons peut-être aussi avoir une bonne chance...

— Quelle bonne chance ?

— Le hasard peut nous faire mettre la main sur la bande du capitaine de Minuit... Car vous savez encore que vagabonds et filous se fréquentent volontiers et s'entendent comme larrons en foire... Or, je suppose le cas...

— Oui, Bertaut.

— Je suppose que nous tenions un de ces coquins...

— J'entends.

— Alors quelle revanche, monsieur le lieutenant, et comme la partie devient belle pour nous !

— Ici, Bertaut, je ne comprends plus, dit le magistrat.

— Comment, monsieur le lieutenant ?

— Et je vais te faire deux objections auxquelles tu n'as pas l'air de songer.

— Soit ! voyons d'abord la première, dit Bertaut.

— La première, c'est celle-ci : Comment reconnaîtrais-tu que dans ton coup de filet tu as emmené un homme qui peut faire partie de la bande du capitaine de Minuit !

L'agent avait un petit souriro.

— Rien de plus facile.

— Explique-toi, ajouta le magistrat, tutoyant son agent

— Tous les brigands, monsieur le lieutenant, dit Bertaut, sont volontiers vantards et fanfarons. Or, celui que je pourrais avoir le bonheur de rencontrer n'aurait pas manqué de se flatter de ses exploits et de faire ses confidences à ceux avec qui je le pincerais... C'est là une vérité qui n'a pas besoin d'être démontrée, c'est clair comme le jour.

— Et après ?

— Après, monsieur le lieutenant, ceux avec qui je l'aurais pincé pour s'attirer votre bonne grâce et la mienne, n'auraient rien de plus pressé que de parler et de le trahir... N'est-ce pas clair aussi ?... n'est-ce pas limpide ?

Le lieutenant de police avait fait un mouvement et regardait Bertaut.

— Tiens ! tiens ! fit-il encore.

Et il ajouta :

— Il me semble que tu raisonnes assez juste.

— Je le crois ! répondit vivement l'agent qui sourit.

— Mais j'ai une seconde objection à te faire.

— Faites, monsieur le lieutenant.

— Je suppose donc que le hasard nous fasse tomber entre les mains un de ces brigands... Mais aurons-nous pour cela toute la bande ?...

— Oui, toute la bande! s'écria Bertaut, toute la bande!... Et le chef aussi... le chef lui-même...

— Le chef!

— Oui, cet être-fantôme, cet être insaisissable qu'on appelle le capitaine de Minuit !...

Et l'agent parlait avec tant de conviction et tant d'enthousiasme que le lieutenant de police n'avait pu s'empêcher de tressaillir.

Ce n'était là qu'une pure supposition, mais il s'oubliait et croyait que c'était la réalité.

Il lui semblait qu'il triomphait enfin des malfaiteurs qui traitaient Paris en ville conquise.

Il lui semblait qu'il les tenait déjà pieds et mains liés et qu'il n'avait qu'un mot à dire et un geste à faire pour les livrer à la justice.

Et il était plein d'une immense joie et son front rayonnait.

Ah! tenir enfin, tenir une bonne fois ce fameux chef de voleurs dont le nom seul était pour tous une épouvante, quel succès pour lui !.. quelle victoire !..

Mais subitement son front, tout à l'heure radieux, s'assombrit.

La réflexion lui était venue, son enthousiasme était tombé et il était obligé de se dire que ce n'était là qu'un rêve qu'il faisait tout éveillé, qu'un rêve qui ne se réaliserait peut-être jamais.

Brusquement il se retourna vers Bertaut.

— Parlons plus froidement, reprit-il. Nous disons donc — toujours en supposant que le hasard nous serve...

— Au large! drôle! cria Jean de Lys, l'épée à la main.

— Bien entendu, monsieur le lieutenant.
— Que tu as cet homme et que tu le tiens...
— Oui, monsieur le lieutenant
— Mais comment, grâce à lui, pourras-tu me livrer le capitaine de Minuit?...
— Est-ce que cet homme pourrait se taire? s'écria Bertaut.
— Pourquoi pas?
— Non! non! fit vivement l'agent.
— Encore une fois, pourquoi pas? Ces coquins ont aussi leur point d'honneur...
— Et les bourreaux?
— Plaît-il?
— Et la torture?

Puis plus pâle encore et l'œil sombre, Bertaut ajouta :

— Oh ! si jamais j'en tiens un... si jamais je trouve dans ma passe un ces brigands-là, je me charge bien de lui délier la langue !

— Va donc ! dit le lieutenant de police. Fais ta razzia !

— Dès ce soir ?

— Dès ce soir !

— J'ai carte blanche ?

— Pardieu !.. ton idée est bonne... Elle me donnera toujours un peu de répit... un peu de temps pour me reconnaître, pour réfléchir... Va, Bertaut, va !.. et bonne chance !

— A demain, monsieur le lieutenant ! s'écria l'agent plein de zèle.

Et il allait sortir lorsque, soudain, il recula, tout saisi, tout surpris.

Un nouveau personnage venait d'entrer dans le cabinet du lieutenant de police C'était un des gardes de Louis XV.

Il tendit au magistrat, devenu livide de crainte, un large pli scellé aux armes royales

— Ordre du roi ! dit-il.

Le magistrat venait d'avancer la main.

Il prit le large pli scellé, et bien qu'il fût très fier, très orgueilleux, il avait en ce moment une figure si défaite qu'il eût fait pitié à ses plus implacables ennemis.

Et se rapprochant de la fenêtre, non point pour lire plus commodément, mais surtout pour cacher son trouble, il brisa le sceau de la missive royale.

C'était, en effet, un ordre du roi, et un ordre formel, un ordre impérieux de se rendre sur-le-champ à Versailles.

— Je pars... je pars immédiatement, dit-il au messager la voix rauque.

Puis quand celui-ci fut sorti :

— Voilà ce que j'avais prévu !... Voilà ce que j'attendais ! dit le pauvre magistrat toujours tout tremblant, toujours blême. Sa Majesté m'ordonne d'aller lui fournir des explications... Elle est plus furieuse que jamais... Ou je me trompe fort, ou ce soir je ne serai plus lieutenant de police...

Et il se laissa tomber sur un siège, anéanti, foudroyé.

Bertaut, qui craignait également pour lui-même, faisait aussi une assez vilaine grimace.

Mais il n'était pas homme à se décourager aussi facilement que son chef.

— Le coup est rude, finit-il par dire, mais on pourrait peut-être le parer...

— Non, non, cette fois c'est impossible, s'écria le lieutenant de police, cette fois j'aurai beau me défendre, on ne m'écoutera plus, on ne me croira plus... cette fois, c'est ma destitution !... Oh ! quelle honte !... quelle honte !...

— Il faudrait tâcher de trouver quelques bonnes raisons, dit doucement l'agent.

Le lieutenant de police haussait les épaules, ricanait.

— Et quelles raisons voulez-vous que je trouve encore ? fit-il avec fièvre. J'en ai déjà tant données !...

— Ou quelques bons prétextes...

— Et quels prétextes, s'il vous plaît ?... Je les ai tous épuisés ! dit le magistrat avec un nouveau ricanement ironique. Cette fois je ne pourrai même pas parler, pas même

dire un mot. On me fermera la bouche en me rappelant les aventures de cette nuit et en me disant : « Pendant ce temps-là, monsieur, que faisiez-vous?... que faisaient vos agents? » Or, comme nous n'avons pas été plus heureux cette nuit que les autres et que je n'ai pas même entre les mains un seul de ces bandits, que pourrai-je répliquer, Bertaut, que pourrai-je répondre?

Le magistrat eut un soupir, puis ajouta :

— Oui, oui, ce qui m'attend à Versailles... ce qui m'attend chez le roi, c'est ma destitution !...

— Peut-être?

— C'est sûr!

— Alors, moi, si j'avais l'honneur d'être à votre place, je m'y prendrais autrement, dit vivement Bertaut.

— Autrement? Comment? quoi? que voulez-vous dire?

— Je jouerais le grand jeu...

— Quel grand jeu?... Allez donc droit au but!... Expliquez-nous-donc tout de suite clairement! dit avec colère le lieutenant de police.

— Eh bien, pour m'expliquer plus clairement, reprit l'agent sans s'émouvoir, je n'attendrais pas que Sa Majesté me fasse des reproches...

— Plaît-il?

— Mais c'est moi le premier qui me fâcherais...

— Vous êtes absurde!

— Et tout rouge!

— Vous êtes fou!

— Oh? que non! fit vivement l'agent en secouant la tête d'un air très convaincu. Le moyen est très bon, excellent, et je parierais beaucoup qu'il vous tirera d'affaire...

— Je vous répète, Bertaut, que vous divaguez...

— Non ! non !... Monsieur le lieutenant de police veut-il se donner la peine de réfléchir?

— Eh bien?

— Quel est le caractère du roi ?

— Le respect me défend de vous répondre, dit vivement le magistrat.

— N'est-il pas très faible, très hésitant, très indécis?... N'a-t-il pas l'habitude de céder dès qu'on ose lui tenir la tête... Eh bien, moi, je lui tiendrais tête !...Eh bien, moi, je crierais plus haut que lui!...

Tenez, monsieur le lieutenant de police, ajouta l'agent avec une plus grande conviction encore, figurez-vous la scène.

Le roi vient de crier, de s'emporter... Le roi vient de me faire les plus amers et les plus durs reproches... Mais, brusquement, je l'arrête... Je deviens pâle de colère. Et je lui dis ceci... M'écoutez-vous, monsieur le lieutenant?

— Oui ! oui !... allez !

— Et je lui dis : « Sire, je suis un très fidèle et un très loyal serviteur et je puis me rendre le témoignage que je n'ai jamais eu d'autre souci que de bien exécuter les ordres de votre Majesté...

« Mais du moment qu'une cabale s'organise contre moi... du moment qu'on mé

soupçonne et qu'on met en doute mon habileté et mon zèle, mon devoir est de résigner immédiatenent entre vos mains la charge que je tenais de votre haute confiance.

« Je vous supplie donc, Sire, de vouloir bien accepter ma démission. »

Mais le lieutenant de police avait bondi.

— Ma démission ! s'écria-t-il.

— Tout simplement.

— Et s'il me prend au mot ?... et s'il l'accepte ?...

— Il ne l'acceptera pas... Il vous suppliera de rester... Et nous gagnerons encore du temps, dit Bertaut.

— Ma démission !... ma démission ! répétait le magistrat. C'est jouer une bien grosse partie...

— Jouez-la, vous la gagnerez ! répondit l'agent.

Puis il s'esquiva pour aller préparer l'expédition qu'il projetait pour le soir.

Le lieutenant de police était demeuré rêveur.

Il se tâtait, il pesait le pour et le contre.

— Après tout, finit-il par se dire, je crois que Bertaut a raison... offrir ma démission est encore la seule chance qui me reste.

Il prit son chapeau, ceignit son épée, puis l'air plus raffermi et plus résolu :

— Allons, au petit bonheur ! dit-il tout haut. A Versailles !...

XXVII

LES RISQUE-TOUT

Bertaut avait son cabinet à quelques pas seulement de celui du lieutenant de police.

Il alla s'y enfermer et se mit à refléchir à son tour.

Car l'expédition dont il avait donné l'idée au lieutenant de police, cette grande razzia de vagabonds et de rôdeurs n'était pas chose aussi aisée qu'on pourrait le croire.

En effet, les gaillards n'étaient pas toujours d'humeur à se laisser prendre et il arrivait plus d'une fois qu'ils se défendaient comme de beaux diables et se mettaient à jouer du couteau.

Le meilleur moyen pour réussir était donc de mener rondement l'affaire, c'est-à-dire de les surprendre et de tomber sur eux comme la foudre.

Mais il fallait pour cela des agents habitués à ces sortes d'expéditions, des agents résolus et courageux.

Mais Bertaut qui, en définitive, était le vrai chef de la police, connaissait sur le bout du doigt tout son personnel.

Il avait sur chacun de ses policiers, sur ses aptitudes et son tempérament, les notes les plus précises, si bien que selon l'entreprise il pouvait faire son choix à coup sûr.

— Je prendrai avec moi vingt hommes, murmura-t-il, et de plus mes quatre Risque-Tout.

Ses quatre Risque-Tout, comme il disait, étaient ses agents les plus intelligents, les plus solides, et ceux qui dans les occasions dangereuses lui inspiraient le plus de confiance.

La fenêtre était ouverte.

Bertaut s'y accouda.

Il y avait là, au rez-de-chaussée de l'hôtel dont elle occupait toute l'aile gauche, une vaste pièce qui servait de poste de police.

Dans cette pièce, nuit et jour, une cinquantaine d'agents au moins se tenaient en permanence.

Car, il faut bien le dire, si le lieutenant de police gardait mal Paris, en revanche, il savait se garder.

Un homme, en ce moment, venait de sortir du poste et traversait la cour.

Vivement Bertaut l'appela :

— Rondoir !

Et il lui fit signe de monter.

Deux minutes après, l'homme se trouvait devant lui.

Assis à sa table, Bertaut écrivait rapidement quelques mots au crayon sur un carré de papier.

Puis tendant le billet à l'homme qui était demeuré devant lui immobile et raide :

— Pour Grand-Gilles ! dit-il... Et de suite !...

— Oui, monsieur Bertaut.

— J'attends !

— Oui, monsieur Bertaut.

L'homme avait déjà disparu.

Il dut courir, car à peine avait-il eu le temps de descendre qu'un bruit de pas se fit entendre à l'extrémité du corridor.

— Ce sont eux ! pensa Bertaut.

Et brusquement quatre nouveaux venus apparurent.

C'était Grand-Gilles et trois autres de ses camarades que Bertaut venait de faire appeler, c'est-à-dire les quatre Risque-Tout, c'est-à-dire les quatre agents les plus habiles et les plus redoutables de Paris.

Certes, parmi les voleurs émérites qui faisaient partie de la bande du capitaine de Minuit, il y avait bien des figures effrayantes et sinistres, mais il faut bien reconnaître que celles-ci n'étaient guère rassurantes non plus.

Grand-Gilles, avant d'appartenir à la police, avait été saltimbanque et on l'avait vu se désarticuler et se désosser sur toutes les places publiques de Paris.

C'était un grand sec, très pâle, très maigre, avec un visage de renard et de petits yeux qui sans cesse clignotaient.

Très gai, grand parleur, diseur de bons mots, il était la joie des autres policiers que parfois il amusait en exécutant des tours de son ancien métier.

Cependant il n'y avait pas d'agent plus sérieux, plus solide, et il faut ajouter aussi plus brave.

On pouvait lui confier les expéditions les plus impossibles, les entreprises les plus folles, jamais on ne le voyait broncher.

Le danger semblait être son élément.

Aussi, avait-il été, au moins vingt fois, laissé pour mort sur le carreau.

Mais il s'en relevait toujours, riait au nez de la mort et disait en parlant d'un coup de couteau :

— Ce n'est rien, c'est une petite saignée.

Avec Grand-Gilles, les quatre autres Risque-Tout de Bertaut s'appelaient le Comtois, Corfer et le Marin.

Le Comtois était plus âgé de quelques années que Grand-Gilles et pouvait avoir environ une quarantaine d'années.

Celui-là, comme on dit, trompait son monde, et ceux qui ne le connaissaient pas n'auraient jamais dit en le rencontrant : « Voilà un mouchard !... » mais bien : « Voilà un brave homme, un bon paysan. »

En effet, jamais figure plus bonasse, jamais sourire plus niais, jamais regard plus naïf et plus étonné.

Mais il n'aurait pas fallu s'y fier.

Sous des allures très lourdes, très épaisses, le Comtois avait une finesse et une pénétration d'esprit prodigieuses. De plus son coup d'œil était infaillible et son expérience du métier consommée.

Toute la journée il allait et venait dans Paris, battant le pavé, flânant dans les rues, sur les ponts, l'air idiot et le nez au vent. Mais il était bien rare qu'il rentrât les mains vides, c'est-à-dire qu'il ne ramenât pas à Bertaut un ou deux filous.

D'ailleurs, très brave, très crâne aussi et faisant, comme Grand-Gilles, bon marché de sa peau.

Bref, un excellent agent et un gaillard sur lequel on pouvait toujours compter.

Corfer, lui, formait un étrenge et saisissant contraste avec ses deux camarades que nous venons d'essayer de dépeindre.

Il n'avait point l'air souriant et gai de Grand-Gilles ni la physionomie bonasse du Comtois.

C'était une espèce de colosse bourru, dont la face restait toujours fermée et l'œil toujours dur.

Il avait le front bas et bombé, les cheveux déjà grisonnants et la bouche qui avançait en museau.

Etait-ce chez lui paresse, était-ce dissimulation, était-ce misanthropie ? le fait est qu'il semblait vivre à part, toujours seul dans un coin, et ne parlant, et ne souriant jamais.

Quand Grand-Gilles mettait en gaieté et faisait rire aux larmes tous les camarades, ou bien quand il excitait leur enthousiasme en exécutant un de ses tours de force ou une de ses cabrioles, lui seul, Corfer, demeurait muet, lui seul ne se déridait pas.

Mais pour se jeter un contre dix dans un bouge réputé dangereux ou dans un repaire mal famé, il n'était jamais le dernier.

Et malheur au filou, malheur à l'escarpe qui lui tombait sous la main !

Sa main était un étau qui broyait les os, un étau dont on ne sortait plus.

Bertaut, qui plus de cent fois l'avait vu à l'œuvre et qui le tenait en très haute estime, disait de lui :

— Corfer est un bon dogue!...

Enfin, le quatrième Risque-Tout, c'était le Marin.

Les autres l'appelaient ainsi par plaisanterie, car ce Marin-là n'avait jamais navigué que sur les galères du roi...

Ancien forçat libéré avant son temps il était devenu mouchard.

Comment avait-il obtenu sa grâce?

Comment avait-il été admis dans la police?

Personne, excepté le lieutenant de police et peut-être aussi Bertaut n'en savait rien et tout le monde ignorait son histoire.

Cependant une légende courait avec persistance sur son compte.

On disait, on prétendait qu'il avait dû faire partie des dernières *cliques* de Cartouche.

Et Grand-Gilles qui avait toutes les audaces et qui était payé pour tout dire, l'interrogeait parfois familièrement là-dessus.

— Voyons, Marin, voyons, sacrebleu, est-ce qu'on se boutonne ainsi avec les amis? lui disait-il. Est-ce vrai que tu es un ancien cartouchien?

Mais l'autre le regardait avec un sourire équivoque.

— Mais oui, puisqu'on le dit, répondait-il.

— Sans rire?

— Eh! tu vois bien que je ne ris pas.

— Tu as connu le fameux Cartouche

— Comme je te connais!

— Tu ricanes... Sois franc...

— Quand je te le dis!... J'étais même l'ami du grand *daron*...

Et le Marin tournait brusquement le dos au trop curieux Grand-Gilles et s'éloignait en ricanant encore.

Mais si ses antécédents ne le desservaient pas trop auprès des camarades, ils le servaient beaucoup auprès de Bertaut.

Son expérience d'ancien filou lui était d'une très grande utilité et pour pincer ses anciens confrères dont naturellement il connaissait à fond les habitudes et les mœurs, il avait dans son sac une foule de ruses, une foule de *trucs* auxquels un simple policier n'eût jamais songé.

Au surplus, très hardi, il poussait parfois l'audace jusqu'à avoir un pied dans les deux camps, et il n'était pas rare qu'il s'attablât dans quelque bouge en compagnie de filous qu'il avait connus jadis et qui croyaient que, lui aussi, continuait le métier.

Alors, comme on ne se gêne pas entre confrères, on lui disait tout. Telle nuit, on ferait tel coup, telle nuit, tel autre. Le Marin écoutait très religieusement, ne perdait pas un seul mot, et parfois même donnait des conseils

Puis, sortant du bouge, il accourait trouver Bertaut :

— Préparez vos filets, lui disait-il, je vous donnerai du poisson...

Tels étaient les quatre hommes qui venaient d'entrer.

XXVIII

DANS LES BOUGES

Immobiles et silencieux ils demeurèrent plantés devant Bertaut.

Tous étaient très intrigués qu'il les eût fait appeler en même temps et brûlaient de savoir ce qu'il pouvait avoir à leur dire, mais il avait su prendre sur eux un tel empire et il leur inspirait une telle crainte que pas un d'eux n'eût osé l'interroger.

Les coudes repliés sur la table et le front caché dans ses mains, Bertaut semblait encore réfléchir.

Enfin, il releva lentement la tête, regarda tour à tour les quatre policiers, puis avec un sourire.

— Mes enfants, fit-il, vous savez bien que je n'ai pas l'habitude de vous déranger pour rien... Or, si je vous ai fait appeler, c'est qu'il y a du nouveau.

Les quatre mouchards tressaillirent et leurs visages rayonnèrent.

— Du nouveau?... Tant mieux, chef! s'écria Grande-Gilles.

— Nous sommes prêts? ajouta tranquillement le Comtois.

Mais tandis que Corfer demeurait impassible, comme toujours, le Marin, très surpris, levait brusquement le nez au plafond et ruminait.

— Du nouveau!... du nouveau! murmura-t-il.

Bertaut venait de le regarder.

— Eh bien, qu'as-tu donc? demanda-t-il.

— Moi?... Je n'ai rien, chef, répondit l'ancien forçat; seulement vous me voyez très étonné...

— Très étonné?

— Oui, car s'il y avait de nouveau, il me semble que je le saurais...

— Comment ça?

— J'ai fait hier mes petites visites...

— Tes petites visites dans les bouges? dit en souriant Bertaut.

— Oui, chef, j'ai été causer un peu avec les anciens amis, avec les anciens camarades...

— Avec les voleurs?... Eh bien?...

— Eh bien, je n'ai rien appris, je n'ai rien su...

— C'est que l'on ne pouvait rien non plus t'apprendre là-dedans de ce que je ais vous dire, répondit Bertaut qui eut un nouveau sourire.

Puis vivement il ajouta:

— Mes enfants, une idée m'est venue et je prépare une expédition...

— Une expédition? dit le Comtois.

— Et pour quand? demanda Grand-Gilles.

— Pour cette nuit.

Là, encore, c'était un monde à part.

— Et de quoi? de qui s'agit-il? fit vivement Corfer qui sortit enfin de son mutisme. S'agit-il encore du capitaine de Minuit?

— Non, répondit Bertaut un peu embarrassé, car il n'aimait pas qu'on lui rappelât le fameux brigand dont les bandes le tenaient en échec; non, il ne s'agit pas cette fois du capitaine de Minuit, mais celui-là, soyez-en bien sûrs, ne perdra rien pour attendre...

Mais Grand-Gilles eut un sourire d'incrédulité.

— Je l'espère! dit-il. Mais, en attendant, il se moque de nous...

— En attendant, il doit bien rire! fit le Comtois dont le visage prit une expression plus sérieuse que d'habitude.

Mais Bertaut avait pris subitement un ton plus grave.

— C'est possible, dit-il. Il peut rire... Mais rira bien qui rira le dernier... Quoi qu'il en soit, je vous répète que ce n'est pas de lui qu'il s'agit à cette heure.

— Nous vous écoutons, chef, dit le Marin.

Bertaut jugea à propos de prendre un air plus grave, plus sérieux encore.

Et la voix lente :

— J'ai eu l'honneur de m'entretenir ce matin très longuement avec M. le lieutenant de police, dit-il, et nous avons été d'accord pour reconnaître que les bandes du capitaine de Minuit n'étaient pas le seul danger qui menaçait Paris...

Les quatre policiers l'avaient regardé, puis s'entre-regardèrent de plus en plus surpris.

Grand-Gilles venait de jeter un furtif coup d'œil aux Comtois dont le coude touchait le sien, et ce coup d'œil signifiait :

— Y comprends-tu quelque chose ?... Moi je n'y comprends rien... De quel autre danger veut donc parler le chef ?...

Corfer, les deux bras collés au corps, droit, immobile et raide, semblait attendre une plus ample explication.

Le Marin songeait à ce qui s'était passé la nuit précédente ; il se rappelait tous les passants arrêtés, tous les carrosses sur lesquels les bandits s'étaient jetés, l'hôtel de Valincourt pris d'assaut et mis au pillage, et il se demandait avec stupéfaction, du moment qu'il ne s'agissait pas du capitaine de Minuit, de quel danger plus grand, de quel danger plus pressant, il pouvait s'agir encore.

Bertaut s'était bien aperçu de la surprise de ses quatre Risque-Tout, mais il ne se hâtait pas.

Il fit au contraire une assez longue pause, puis toujours la voix lente, il reprit :

— M. le lieutenant de police s'est ému du nombre toujours croissant de vagabonds et de mendiants qui encombrent la ville... En effet, on ne peut plus faire un pas dans la rue, on ne peut plus traverser un carrefour sans qu'une nuée de gens suspects se jettent sur vous et vous tendent la main...

— Oui, la charité, s'il vous plaît ! dit en riant Grand-Gilles. Mais, moi, j'ai un principe : je ne donne jamais rien... Il est vrai que je n'ai jamais un sol...

— Et puis, pour beaucoup de ces traîne-guenilles, la mendicité n'est qu'un prétexte, reprit Bertaut. Voilà ce que pense avec raison M. le lieutenant de police.

Or, conclusion : un balayage, un nettoyage de Paris s'impose...

— Nettoyons !... balayons ! fit en riant le Comtois.

Encore une fois Bertaut réfléchissait.

— Mais il s'agira de s'y prendre adroitement, habilement, finit-il par dire. Tous ces vagabonds, qui appartiennent à la petite pègre, jouent très facilement du couteau...

— Il est certain que notre visite ne leur est pas très agréable, dit Grand-Gilles en riant à son tour.

— Mais agréable ou non, on les matera tout de même, fit brusquement le Marin.

Bertaut venait vivement de lever la tête et de le regarder.

— Mais j'y pense, dit-il en souriant. On va te *brûler*, mon pauvre vieux...

— Comment ?

— Tu ne pourras plus aller trinquer avec tes amis les voleurs... Tu ne pourras plus

que moucharder dans les bouges... Mais cependant je crois que tu seras très utile et que nous ne pourrons pas nous passer de toi...

— Voilà qui est flatteur, dit le Marin.

— Car tu connais bien tous ces repaires?

— Comme ma poche.

— Il y passe sa vie! ricana Grand-Gilles.

— Tu en connais toutes les issues secrètes? reprit Bertaut.

— Toutes... Oh! avec moi pas moyen qu'ils filent... Ils seront pris comme dans une souricière.

Puis brusquement:

— Mais dites donc, s'écria-t-il en se tournant vers Bertaut, à mon tour j'y songe!..

— Qu'est-ce?

— Pourquoi me *brûlerai-je* bêtement? Est-ce que les pointes que pousse dans ces cavernes ne vous sont pas d'une grande utilité aussi?

— Je ne dis pas non, répondit Bertaut.

— Est-ce que, grâce à elles, vous n'avez pas fait quelquefois de bonnes rafles qui en valaient la peine?

— Sans doute.

— Eh bien, ne me *brûlez* pas, morbleu!... laissez-moi les moyens de pouvoir encore vous servir ou vous verrez que plus tard vous vous en repentirez.

— a peut-être raison, dit Bertaut.

Puis il ajouta:

— Mais le moyen que tu fasses partie de l'expédition sans qu'on le sache et sans que tu sois vu?

— Oui, le moyen, Marin? dit vivement Grand-Gilles.

— Mais il n'y a rien de plus simple... donnez-vous donc la peine de réfléchir.

— Tu en connais un? fit Bertaut.

— Parbleu!

— Lequel?

— D'abord, répondit le Marin, permettez-moi de vous poser une question...

— Va!

— Nous sommes ici quatre et avec M. Bertaut ça fait cinq.

— Tu sais très bien compter, dit le Comtois.

— Avec nous, combien prendrez-vous d'hommes?

— Combien?

— Pour ces expéditions-là il est prudent d'être en force, dit Grand-Gilles.

— Vingt hommes résolus... vingt hommes déterminés et que je vais choisir moi-même suffiront, dit Bertaut.

— Eh bien, que ferais-je là, moi! s'écria vivement le Marin. Un homme de plus ou de moins, qu'est-ce que cela peut faire? Tandis que si l'on voulait me croire...

— Eh bien?

— Eh bien, monsieur Bertaut, voici ce que l'on ferait... voici comment on s'y prendrait...

Bertaut, d'habitude, n'aimait pas beaucoup qu'on se permît de lui donner des

conseils, mais comme, après tout, l'idée de Marin lui paraissait juste, il l'écoutait tout de même.

— Parle, dit Bertaut.

— Je vous mène jusqu'à la porte des cavernes qu'il s'agit de fouiller... je vous en fais connaître toutes les issues, et je m'esquive ! dit le marin.

— Et tu t'esquives !

— Dame !

— Tu en parles à ton aise...

— Comment ?

— Est-ce que tu t'imagines que je ne vais fouiller qu'un repaire !...

— Mais non, pardieu !... Il est bien certain que ce ne serait pas la peine de se déranger pour si peu...

— Eh bien, alors si tu n'es pas là, si tu t'esquives, comme tu dis, comment ferons-nous pour les autres ?

— Plaît-il ?

— Comment en connaîtrons-nous aussi les issues secrètes ?

— Mais attendez donc ! s'écria le Marin. Je ne vous ai pas tout dit.

— Alors achève, fit Bertaut.

— Je m'esquive, mais j'ai bien soin de vous donner rendez-vous et de vous dire où vous me retrouverez...

— Si je te comprends bien, avant que nous ne jetions notre filet dans le premier repaire, tu nous en indiqueras un second.

— C'est cela !

— Un second où tu nous auras devancés ?

— C'est-à-dire que je vous attendrai devant la porte ou à quelques pas de là...

— Bon ! bon !

— Seulement, reprit vivement le Marin, il ne faut rien oublier... il faut tout prévoir...

— Qu'est-ce encore ?

— Je suis sûr d'avance que votre chasse sera fructueuse...

— Je l'espère bien, mordieu ! fit vivement Bertaut.

— Dans ce cas, il ne faut donc pas que les coquins que vous ramènerez avec vous puissent m'apercevoir.

— Naturellement.

— Car ce ne serait pas la peine que je prenne tant de précautions et je ferais tout aussi bien d'entrer avec vous dans les bouges.

— Mais oui ! mais oui !

— Alors voici donc ce que je vous propose...

— Conclus vite.

— Dès que vous approcherez de l'endroit où vous devrez me retrouver, vous enverrez vers moi l'un des nôtres, Grand-Gilles, ou Corfer, ou le Comtois...

— Après ?

— Après je lui donne toutes les indications et tous les renseignements nécessaires, puis je décampe... je file ailleurs... Et ainsi de suite.

— Compris ! fit Bertaut.

Puis il leva et congédia les quatre Risque-Tout après leur avoir donné rendez-vous pour neuf heures.

— Vous pouvez compter sur notre exactitude, dit le Comtois qui sortit le dernier.

Maintenant il ne s'agissait plus que de choisir les vingt agents qui devaient compléter l'expédition.

Mais Bertaut n'était pas embarrassé.

Il n'eut besoin que de réfléchir une minute pour qu'aussitôt vingt noms se présentassent à sa mémoire.

— Avec ces vingt gaillards-là, ça marchera ! se dit-il, déjà content du résultat qu'il prévoyait.

Et tout bien arrêté, tout bien combiné, il n'eut plus qu'à attendre patiemment neuf heures.

A cette heure-là, il y avait déjà longtemps que les bouges, dans lesquels la police allait, ce soir-là, jeter ses filets regorgeaient de leur clientèle habituelle.

Etrange clientèle et qui, à première vue, ressemblait fort à celle que nous avons entrevue dans les souterrains du *Bon-Larron*.

Les visages horribles, les visages sinistres abondaient là aussi comme chez maître Marcharet.

Mais si tous ces bouges, si tous ces repaires avec leurs solives enfumées, leurs murs poisseux et noirs, leurs tables tachées de vin et de graisse et la triste lumière de leurs lampes fumeuses se ressemblaient ; tous pourtant ne servaient pas de refuge au même monde et n'avaient pas pour clients des gens de même industrie et de même métier.

Ces bouges pouvaient alors se classer en trois catégories :

Les bouges des ambulants ;

Les bouges des mendiants ;

Les bouges de la petite pègre.

Les bouges des ambulants étaient ceux qui se cachaient le moins. On les rencontrait même en assez grand nombre dans les quartiers les plus populeux. Les gens qui les fréquentaient mendiaient bien et volaient bien aussi à l'occasion, mais ils avaient du moins pour eux ce que l'on pourrait appeler l'alibi d'un semblant de profession.

Dès que la nuit était venue, c'est-à-dire dès que les rues devenaient moins fréquentées, on rencontrait là-dedans :

1° Tous les hommes-phénomènes qui faisaient la joie des badauds dans les carrefours de Paris ;

2° Tous les chanteurs qui s'égosillaient du matin au soir aux quatre coins de la ville ;

3° Tous les équilibristes, les clowns et les farceurs qui encombraient alors le Pont-Neuf ;

4° Tous les saltimbanques : hercules, femmes colosses et montreurs de chiens savants qui débitaient leurs boniments et faisaient leurs tours sur les places publiques ;

5° Et enfin tous les virtuoses, tous les *artistes* du pavé parisien : racleurs de violon, pinceurs de harpe, joueurs de mandoline ou de guitare, etc., etc.

Et il y avait là, dans ces bouges qui n'étaient point terrifiants, mais bien plutôt

pittoresques, et que Callot n'eût sans doute pas dédaignés, tout un public étrangement mêlé, tout une clientèle bizarre.

Le petit pifferaro au visage très fin, au teint bronzé, à l'œil intelligent et aux longs cheveux noirs retombant en boucles sur ses épaules, y coudoyait le vieillard à longue barbe de fleuve, le vieux modèle qui gagnait sa maigre pitance à courir les ateliers de peintres où il posait pour le Temps où pour les dieux de l'Olympe.

La vieille sybille, la vieille diseuse de bonne aventure, ridée, édentée et aux yeux chassieux avait près d'elle, jeune, belle, rayonnante, quelque pauvre fille, modèle aussi, qui n'avait pour toute ressource que d'exploiter sa beauté et qui posait aussi pour les vierges, les martyres et les saintes.

côté des hommes géants, des hommes colosses, des hercules aux biceps énormes, s'attablaient les enfants perdus de la misère; les petits ramoneurs au visage barbouillé de suie, les petits savoyards qui montraient des marmottes en vie, etc.

Pour les patrons de ces bouges, la police était facile à faire.

Jamais de querelles, jamais de rixes.

Tout au plus, emporté par le feu de la discussion, y criait-on quelquefois un peu fort.

Les agents, cependant, y faisaient bien de temps à autre une descente, mais très rarement et comme pour l'acquit de leur conscience.

Mais les repaires où les mendiants se réunissaient présentaient une tout autre physionomie.

Ils étaient déjà moins gais, plus inquiétants.

La journée finie, la charité publique mise à contribution, tous les gaillards qui vivaient de leurs difformités se retrouvaient là.

Quelques coups de bâton heurtaient la porte : c'était un aveugle que son chien tout crotté ramenait; un bruit sec, un bruit étrange se faisait entendre sur le pavé : c'était un cul-de-jatte qui revenait en se traînant comme un insecte; un bruit plus vif, mais plus sourd retentissait : c'était un amputé qui accourait en sautillant sur ses bâtons...

Aussitôt rentré, tout ce monde-là s'attablait et chacun tapi dans son coin s'occupait à compter sa recette.

Alors pas une parole ne s'échangeait, pas un bruit ne s'entendait.

Si les affaires avaient bien marché et si l'on était content, les patrons des bouges n'y perdaient rien.

Si, au contraire, les bénéfices étaient trop maigres — ce qui pourtant était rare, car on savait au besoin suppléer adroitement à la largesse des passants — alors c'étaient des cris, des vociférations, un vacarme de tous les diables.

Pâle, furieux, le patron de la caverne qui avait une peur atroce de la police dont il sentait l'œil fixé sur lui, accourait bien pour réclamer le silence, mais c'était toujours lui qui était obligé de se taire et de battre en retraite.

Puis c'étaient très souvent des querelles sanglantes, des rixes qui tournaient au tragique.

Alors si, par impossible, le premier venu, un passant quelconque se fût trouvé là, il eût assisté à un spectacle étrange.

Plus prompts que l'éclair, des culs-de-jatte retrouvaient leurs jambes, des manchots retrouvaient leurs bras, des aveugles recouvraient la lumière.

Et les coups tombaient, pleuvaient. C'étaient d'épouvantables massacres et de véritables tueries.

D'ailleurs, repaires dangereux et où les gens de police ne s'aventuraient qu'en très grand nombre et le moins souvent possible.

Quant aux bouges de la petite pègre, il fallait aller les chercher loin de la ville, aux extrémités de Paris.

Quelquefois ils se cachaient tout au fond d'un faubourg, mais le plus souvent c'était dans la banlieue même et dans quelques coin désert et perdu.

Là, c'était encore un monde à part et peut-être plus mêlé que chez les ambulants.

Il y avait parmi lui des jeunes gens et des vieillards, des vieilles femmes et des jeunes filles et il y avait aussi des enfants.

Les jeunes gens avaient la face pâle et le regard effronté ; les vieux, hommes et femmes, étaient abrutis par l'ivresse, et quant aux jeunes filles et aux enfants, c'étaient des voix rauques, des visages audacieux, des êtres déjà conquis par le mal et irrémissiblement perdus pour le bien.

Les hommes et les enfants volaient, les jeunes filles et les jeunes femmes volaient et se prostituaient.

Enfin, si l'on jouait quelquefois du couteau chez les mendiants, ici l'on s'égorgeait presque tous les jours.

Or, c'était par les bouges de la petite pègre qui, d'ailleurs, étaient de beaucoup les plus importants que Bertaut, après avoir réfléchi une fois de plus à l'expédition qu'il projetait, avait résolu de commencer.

XXIX

LES RAZZIAS

Le dernier coup de neuf heures n'avait pas encore sonné quand Bertaut vit entrer dans son cabinet ses quatre principaux agents, ses quatre Risque Tout.

— Chef, nous voilà ! dit Grand-Gilles.

— Et en route ? ajouta vivement le Marin.

Et déjà, il venait de gagner la porte quand Bertaut le rappela.

— Ton zèle me fait plaisir, dit-il, mais un instant, que diable ?

Le Marin, pendant que les autres agents s'étaient mis à rire, était revenu sur ses pas.

— Vous avez d'autres instructions à nous donner, chef? demanda-t-il.

— Pas précisément, répondit Bertaut, mais depuis ce matin j'ai fait quelques réflexions...

— Ah !

— Et je voudrais m'éclairer, me renseigner encore.

— A vos ordres, chef, dit vivement le Marin. Que désirez-vous savoir encore et de quoi s'agit-il ?

- Voici, dit Bertaut. Quand je vous ai parlé de faire une razzia dans les bouges de Paris, vous avez bien dû comprendre qu'il ne s'agissait pas de les fouiller tous le même jour...

— Cela va de soi, dit Corfer.

— Il faudra au moins trois jours, dit le Courtois.

— Et ne pas flâner... ne pas s'amuser, ajouta Grand-Gilles.

— Or, j'ai donc décidé que nous commencerions ce soir par les plus importants, par ceux où nous pourrons avoir le plus de chance de faire les meilleures captures...

— Par la petite pègre, dit le Marin.

— Oui, par la petite pègre.

— Entendu!

— Seulement, mon garçon, voici où ton expérience m'est déjà nécessaire.

— Dites, chef.

— Quel est celui de ces repaires où l'on peut faire le plus beau coup de filet.

— Le plus beau coup de filet?

— Oui.

Le Marin se recueillit pendant quelques secondes.

— A vous dire la vérité, reprit-il, on peut s'abattre dans le premier venu et l'on est sûr de ne pas revenir bredouille...

— Cependant...

— Attendez, chef!... Cependant j'en connais un qui mériterait peut-être qu'on lui donnât la préférence.

— Nombreuse clientèle là-dedans?

— Oh! oui... j'y étais encore attablé hier avec cinq ou six camarades à moi...

— Et loin d'ici, ce bouge?

— C'est le plus rapproché, au contraire.

— Quelle rue?

— Faubourg Saint-Germain.

Bertaut venait vivement de se lever.

— En route, messieurs! dit-il.

Dans la cour, les vingt agents choisis pour faire partie de l'expédition étaient prêts aussi et attendaient le signal du départ.

Neuf heures du soir, en ce temps-là, c'était déjà tard, même pour Paris dont les rues commençaient à devenir désertes.

Pourtant Bertaut n'avait pas voulu, en marchant à aussi grand nombre, éveiller la curiosité des rares passants qu'il pourrait rencontrer.

Il avait donc partagé ses hommes en plusieurs petites bandes qui devaient se suivre à une faible distance les unes des autres.

Quant à lui il marchait en tête escorté de ses quatre Risque-Tout.

Tout à coup Grand-Gilles partit d'un grand éclat de rire.

Bertaut, très surpris, le regarda.

— Eh bien, qu'as-tu donc? fit-il.

Bertaut voulut interroger le prisonnier.

— Oh ! rien.

— Pourquoi ris-tu ?

— C'est une idée qui vient de me passer par la tête...

— Quelle idée ?

— Je pensais à nos grinches..., à nos gaillards de la petite pègre. .

— Eh bien ?

— Hein ! quel étonnement quand nous allons tomber sur eux ! Quelle drôle de figure ils vont faire !...

Mais le Marin venait brusquement de l'interrompre.

— Oui, mais méfiez-vous ! fit-il à voix basse.

— Est-ce que tu veux nous faire peur? dit le Comtois avec un sourire de dédain.

— Peur?... Tu plaisantes?

— Alors?

— Mais je voulais dire seulement que je connais à fond les oiseaux à qui vous allez avoir affaire, et que si vous ne les surprenez pas du premier coup...

— Ils nous mettront en déroute? ricana Grand-Gilles.

— Non, mais les couteaux sortiront des poches, et il y aura branle-bas... il y aura bataille...

— Eh bien, tant mieux, on se battra! s'écria Corfer dont le sombre regard étincela d'un éclair.

Mais Bertaut venait de faire un signe.

— Moins haut!... parlez moins haut!... Et marchons plus vite! dit-il.

Ils avaient doublé le pas et personne ne parlait plus.

Le Marin dit tout à coup.

— Voici le faubourg?

En effet, ils entraient depuis un instant dans le faubourg Saint-Germain.

Ici, plus qu'ailleurs encore, tout était noir, tout était désert.

Bertaut, qui avait levé la tête, n'aperçut pas une seule clarté aux fenêtres.

— Pas gai, ce quartier-là! fit-il.

Et il venait à peine d'achever lorsque, soudain, il tressaillit.

— Qu'est-ce donc, chef? demanda vivement Grand-Gilles.

Et Corfer, le Comtois et le Marin semblaient aussi l'interroger du regard.

Bertaut venait de s'arrêter et tenait les yeux fixés en face de lui.

— Je regardais cet hôtel-là finit-il par répondre.

— Cet hôtel? dit le Comtois.

— Quel hôtel? ajouta le Marin.

— L'hôtel de Valincourt.

— On dirait une tombe! fit Grand-Gilles.

Puis il eut soudain un vif mouvement de surprise:

— Tiens! tiens! fit-il entre ses dents.

— Qu'est-ce encore? interrogea le Comtois.

— Eh! tu vois bien!... Toutes les vitres sont cassées, tous les volets brisés... C'est sans doute un incendie...

— En effet, dit vivement Bertaut, mais c'est aussi autre chose...

Il avait fait signe à ses quatre Risque-Tout de se rapprocher, puis baissant davantage la voix:

— Ce sont les brigands du Capitaine de Minuit qui ont encore fait un de leurs exploits, dit-il avec un accent de colère.

— Les brigands du capitaine de Minuit! s'écrièrent à la fois les quatre agents devenus pâles, non de crainte, mais de fureur.

— Oui, cette nuit!... Ils ont saccagé et pillé cet hôtel!... Et ils ne se sont pas contentés d'en emporter les richesses, mais ils y ont encore mis le feu!...

— Oh! les gueux! murmura Corfer. Et dire qu'ils nous échappent!... qu'ils nous échappent toujours!...

Mais l'air énergique et résolu Bertaut secouait la tête.

— Patience! dit-il. Cartouche aussi faisait trembler et terrorisait Paris... Cartouche aussi pillait, saccageait, dévastait... Cartouche aussi était imprenable et cependant on l'a pris!... Patience, messieurs !... Un jour ou l'autre nous aurons le plaisir d'entendre le capitaine de Minuit hurler sur la place de Grève!...

Et ils se remirent en route.

Mais ils n'avaient pas fait deux cents pas qu'ils s'arrêtèrent de nouveau.

— Nous approchons... Attention! venait de dire le Marin.

Et d'un geste il leur montrait une rue très étroite, ou plutôt une ruelle qui se trouvait en face d'eux.

Si les hôtels et les maisons qu'on avait rencontrés jusqu'à présent étaient mornes et sombres, du moins les rues étaient-elles éclairées par quelques lanternes

Mais dans cette ruelle que le Marin montrait à Bertaut et à ses camarades, pas une lueur, pas un point lumineux, rien qu'une nuit profonde et que des ténèbres épaisses.

— Et je vous préviens, ajouta l'ancien forçat, qu'il y a des précautions à prendre et que le chemin n'est pas facile...

— Il y a donc des précipices? dit Grand-Gilles avec son ricanement toujours gouailleur.

— Non, mais des trous assez profonds pour qu'on se casse le cou, répondit le Marin.

Et s'avançant le premier, comme pour guider les autres, il allait s'enfoncer dans la ruelle, lorsque Bertaut le retint vivement par le bras.

— Halte!... Une seconde! dit-il.

Le chef voulait rallier les petites bandes qui le suivaient et ne pénétrer dans la ruelle qu'avec tous ses hommes.

Deux minutes après, on était au complet.

Alors à voix basse et rapide, Bertaut donna ses dernières instructions.

Il s'agissait de s'approcher à pas de loup, de tomber dans le bouge comme la foudre et de ne pas laisser aux individus que l'on trouverait là-dedans le temps de se reconnaître.

Tous les agents qui faisaient partie de l'expédition, cela va sans dire, étaient solidement armés, mais encore, pour obéir aux instructions de leur chef, chacun d'eux s'était muni d'une corde.

— Et maintenant, marche ! dit alors Bertaut en faisant signe au Marin de passer devant lui.

Mais l'ancien forçat, le cou tendu, le corps penché en avant et l'oreille au guet pour saisir le moindre bruit, écoutait, épiait

La ruelle était aussi silencieuse et aussi muette qu'elle était noire.

— Je n'entends rien, dit-il enfin. Je crois que nous pouvons nous risquer.

Et toujours écoutant, toujours épiant, il fila le premier dans les ombres épaisses qui s'ouvraient devant eux.

Les autres, tous à présent très rapprochés, filaient derrière lui.

— Pas un mot! avait commandé impérieusement Bertaut.

Et tous se taisaient, personne, pas même Grand-Gilles, qui avait toujours tant de peine à retenir sa langue, n'osait souffler mot.

Et puis, il faut bien le dire, si courageux et si braves que ces hommes fussent, ils avaient un peu l'appréhension du danger qui pouvait les attendre.

Le front du Comtois, chose grave, s'était rembruni.

Corfer, les deux mains dans ses poches, restait les dents serrées.

Le Marin, qui toujours marchait en avant, parfois s'arrêtait court et tressaillait.

Grand-Gilles ne pouvant parler tout haut, se parlait à lui seul et monologuait tout bas :

— Où diable allons-nous ?... sacré chemin ! grommela-t-il.

Et le fait est qu'il n'avait pas tort et que le Marin n'avait pas menti.

C'était un chemin détestable, un chemin à se rompre le cou à chaque pas qu'on faisait.

Tantôt on risquait de tomber dans des trous énormes, tantôt le pied butait contre un subit exhaussement de terrain.

Et c'étaient alors des cris de colère sourds, des jurons étouffés.

Mais à peine distincte, la voix de Bertaut aussitôt s'élevait :

— Paix !... paix !... silence !...

Et courbé en deux pour mieux voir son chemin, on continuait d'avancer.

Brusquement le guide, c'est-à-dire Le Marin, s'arrêta.

Bertaut et les trois autres Risque-Tout n'étaient qu'à quelques pas de lui.

Alors, à son tour, il fit un signe de la main et il ordonna de se taire :

— Paix !... paix !... Silence !...

Tous obéirent, tous demeurèrent immobiles.

L'ancien forçat avait disparu.

— Tiens ! tiens ! fit très bas Grand-Gilles en jetant son exclamation favorite.

Puis se penchant à l'oreille du Comtois, qui était côte à côte avec lui.

— Ah ! cet animal de Marin ! ajouta-t-il. Où diable est-il donc passé ?... Je ne le vois plus ?...

— Pardieu ! répondit le Comtois. Que pourrait-on voir ?... Il fait plus noir ici que dans un four...

Cependant le Marin, devenu invisible pour les autres, n'était pas bien loin, mais à quelques pas seulement.

Arrêté devant une maison que deux grands terrains vagues isolaient des autres habitations clairsemées de la ruelle, il venait de coller son oreille contre les volets.

D'ailleurs, là non plus, pas la moindre lueur, pas la plus faible clarté.

Mais le Marin ne bougeait pas et écoutait toujours.

Il resta bien là cinq minutes.

Enfin, malgré l'ombre, il revint tout à coup vivement sur ses pas.

Bertaut, un peu en avant des autres Risque-Tout, se trouvait devant lui.

Il le prit par le main.

— Venez, chef ! fit-il la voix très sourde.

Bertaut le suivit.

— Faites comme moi, reprit l'ancien forçat.

— Comment ?

— Appuyez votre oreille ici...

— Mon oreille ?

— Et écoutez !

Bertaut avait collé son oreille contre le volet et écoutait.

Il y eut un silence.

— Vous entendez ? reprit le Marin.

— Quoi ?

— Comment ! vous n'entendez pas ?

— Rien.

— Ah ! vous m'étonnez... Ecoutez bien !

Mais Bertaut avait beau écouter, aucun son ne lui arrivait.

— Non, Marin, non, répéta-t-il, je n'entends rien.

Mais brusquement il sursauta.

L'ancien avait eu un sourire.

— Et cette fois ? demanda-t-il.

— Ah ! cette fois, il me semble... je crois que oui.

— A la bonne heure !

— J'entends comme un murmure...

— Comment ! comme un murmure... Mais l'on chante, monsieur Bertaut !

— On chante !

— Pardieu !... Et c'est une chanson de voleurs... une chanson d'argot... Mais les murs sont épais et vous n'êtes pas habitué... Seulement, ajouta vivement le Marin, vous pouvez vous flatter... ou plutôt nous flatter d'avoir de la chance...

— Comment ça ?

— Il y a chambrée complète.

— Bah !

— J'en réponds !... C'est un bon jour et ce n'est pas le gibier qui manquera...

Et maintenant le Marin venait de s'emparer vivement du poignet de Bertaut et le forçait à se pencher.

— Que veux-tu ? dit le chef.

— Regardez !

— Quoi ?

— La porte ?

Et Bertaut qui ne comprenait pas où son agent voulait en venir, le regarda, puis ajouta :

— Eh bien ?

— Voyez comme elle est étroite !... Voyez comme elle est basse !...

— En effet.

— Impossible de sortir de là-dedans sans se baisser, sans se plier en deux...

— Oui, dit Bertaut, mais cette porte ne doit pas être la seule du bouge ?...

— Naturellement non.

— Et il doit y avoir d'autres sorties, d'autres issues ?...

— Une autre issue, une autre sortie seulement, répondit l'ancien forçat. Je vais vous la montrer tout à l'heure... Mais en attendant, ajouta-t-il, je tiens à vous faire remarquer une chose, chef.

— Quoi, mon garçon ?

— C'est que cette porte-là n'est pas bien difficile à garder...

— C'est vrai.

— Deux hommes suffiront.

— Tu crois ?

— C'est clair!... Quand on veut prendre le çlé des champs, il faut se courber comme ça... se casser comme ça...

— Oui.

— Alors, comment l'homme le plus fort, çomment un hercule même pourrait-il se défendre?

— C'est très juste.

— Donç, une fois cette porte gardée, toute fuite par là est impossible, et l'on n a plus qu'une chose à faire si l'on tient à sa peau : ne pas faire de résistance et rentrer au plus tôt si l'on ne veut pas être assommé...

— Très bien ! dit Bertaut.

Il laissa là le Marin et revint sur ses pas pour rejoindre les agents dont la masse noire se perdait dans la profondeur des ténèbres

Puis, deux hommes l'acçompagnant, il revint vers le bouge.

A son tour il leur montra la porte, leur expliqua qu'on ne pouvait sortir de l'intérieur qu'en se traînant pour ainsi dire à quatre pattes puis leur donna ses instructions.

— Rondoir!

— Chef?

— Ici!

— Voilà!

Toutes ces paroles étaient échangées à voix très basse, presque à peine distincte.

Et le chef reprit :

— Guerbin !

— Monsieur Bertaut?

— Approche aussi.

L'agent venait d'obéir

Maintenant les deux côtés de la porte du bouge étaient gardés et bien gardés, car même l'issue en eût-elle été très facile qu'il n'eût pas fait bon se trouver en face de ces deux hommes-là, deux colosses terribles, deux boulédogues redoutables.

De plus, chacun d'eux tenait à la main un énorme gourdin.

Le premier qui veut passer, assommez-le comme un chien! dit Bertaut.

Les deux agents eurent un sourire qui disait assez que la consigne ne leur déplaisait pas et Rondoir, clignant de l'œil, répondit laconiquement :

— Compris!

Pendant ce temps, Bertaut s'était brusquement retourné vers le Marin.

— A présent, dit-il, montre-moi l'autre issue...

— Suivez-moi, chef.

Ils firent environ une cinquantaine de pas en s'enfonçan. dans la ruelle

Puis. soudain, l'ancien forçat s'arrêta.

En face d'eux une autre ruelle s'ouvrait, mais celle-ci si étroite qu'elle ressemblait à un corridor et que c'était à peine si un homme pouvait y passer de front.

— Il faut que nous avancions encore, dit le Marin.

— Avançons! répliqua Bertaut.

Ils s'engagèrent lentement dans ce nouveau chemin, mais ils n'avaient pas encore fait dix pas que Bertaut trébucha.

— Sacré tonnerre! s'écria-t-il malgré lui.

— Chut! chut! fit vivement et doucement le Marin.

— J'ai failli me fendre la tête...

— C'est que vous n'avez pas marché au bon endroit... Il faut suivre le mur et ne pas le quitter... Tenez, chef, donnez-moi la main...

— Non, non, marche donc!.. je m'y habituerai bien, répondit Bertaut

Et pendant deux ou trois minutes ils avancèrent encore.

Mais ils ne disaient plus un mot et ils retenaient leur haleine.

Tout à coup le Marin ne bougea plus.

Il prêtait l'oreille.

— Eh bien, qu'est-ce donc? fit le chef. Qu'as-tu entendu

— Rien.

— Eh bien, alors?

— Mais je cherche à entendre.

— Quoi?

— Si les molosses n'ont pas été remplacés...

— Il y a là des molosses?

— Il y en avait deux autrefois... deux chiens féroces, deux chiens terribles... et qui n'auraient fait qu'une bouchée de nous...

Certes, Bertaut était brave et cependant il ne put s'empêcher de tressaillir un peu.

— Mais quelquefois ils aboyaient à faux, sans raison, et alors c'était dans le bouge une telle panique et un tel sauve-qui-peut que le patron a dû s'en défaire...

— Eh bien?

— Mais qui sait?.. Il aurait pu changer d'avis ou les remplacer par d'autres aujourd'hui même... Moi, je suis toujours prudent, chef, ajouta l'ancien forçat.

Et il écoutait encore.

Quelques secondes s'écoulèrent.

— Non! pas de chiens! finit-il par dire. S'il y en avait là, je les entendrais remuer.., j'entendrais le bruit de leurs chaînes...

— Ils pourraient dormir..

— Ils ne dorment jamais... ou que d'un œil... Avançons encore.

Ils venaient d'atteindre le fond de la petite ruelle.

Une autre maison, un peu plus élevée que celle dont Rondoir et Guerbin gardaient la porte, se dressait devant eux.

Ce n'était pourtant là qu'un seul et même logis.

Le Marin venait de lever la tête.

— Ici, c'est très sourd, dit-il, et vous entendrez encore moins de bruit que de l'autre côté... Mais en revanche on aperçoit de la lumière.

Bertaut venait de regarder à son tour.

Mais il avait beau y mettre toute la bonne volonté dont il était capable, il ne voyait que du noir, que des ténèbres.

— Où diable as-tu vu de la lumière ? dit-il.

Le Marin étendait la main.

— Mais là, répondit-il, au-dessus de la porte.

— Au-dessus de la porte?

— Oh! c'est peu de chose : un filet de clarté... Le voyez-vous ?

— Oui, oui, maintenant je le vois, dit Bertaut, mais il faut avoir de bons yeux

Et il ajouta :

— Ainsi, voilà l'issue?

— Oui, chef.

— Il n'y en a pas d'autre ?

— Pas d'autre, répondit le Marin.

Puis à son tour, il ajouta :

— Si vous entriez par l'autre porte, par celle que gardent nos deux camarades, les clients du bouge détaleraient et s'éclipseraient par celle ci ; si, au contraire, vous les surpreniez par celle-ci, ils décamperaient par l'autre. Vous voyez que c'est très simple.

— On pourrait entrer par les deux portes à la fois.

— Evidemment, dit l'ancien forçat, mais ce ne serait peut-être pas très facile.

— Pourquoi ?

— Parce que ces portes ne ressemblent pas à toutes les portes...

— Je m'en doute bien.

— Non seulement elles sont solides, mais encore elles sont verrouillées,cadenassées, garnies d'énormes barres de fer...

— Alors on pourrait s'y prendre autrement.

— Comment, chef ?

— On pourrait sommer le patron d'ouvrir au nom de la loi... Est-ce que le coquin refuserait ?... est-ce qu'il oserait se mettre en rébellion contre la police ?

— Assurément non.

— Eh bien, alors, que m'importe ses verrous, ses cadenas et ses barres de fer... Je le somme d'ouvrir et il ouvre, voilà tout !

— Oui, vous avez raison, chef...

— Dame !

— Mais vous avez tort...

— Que veux-tu dire ?

— Le patron du bouge obéit, mais l'éveil est donné... mais les filons ont le temps de se mettre sur la défensive... mais quand vous entrez tous les couteaux sont sortis des poches... tous les couteaux sont au clair...

— Diable, c'est vrai ! murmura Bertaut.

— Et alors c'est un massacre, une tuerie...

— Bon ! fit le chef. Mais alors comment allons-nous faire ? comment pourrons-nous entrer ?

— J'attends vos révélations, dit le juge.

— Comment?

— Oui.

— Eh bien, si vous voulez me permettre de vous donner un conseil...

— Parbleu, tu n'es pas ici pour autre chose...

— Il faut entrer comme tout le monde.

— Comme tout le monde?

— Oui, comme les clients y entrent et comme j'y entre moi-même quand j'ai le plaisir de venir y vider quelques bonnes bouteilles de bon vin.

— Et le moyen?

— Oh! très simple.

— Indique-le.

— Il y a un signal.

— Oui, oui... après ?

— Vous frappez d'abord trois coups; avec le poing... trois coups espacés.

— Bon.

— Puis vous tambourinez avec ce roulement prolongé.

— Bien.

— Et vous refrappez encore, mais cette fois cinq coups.

— Cinq coups. Ensuite ?

— C'est tout.

— Et la porte s'ouvre ?

— Comme par enchantement.

— C'est bien ! dit Bertaut. Viens.

Et ils retournèrent sur leurs pas.

Trois ou quatre minutes après ils étaient de retour vers les Risque-Tout et les agents.

Dès que Grand-Gilles aperçut Bertaut il l'interpella :

— Je croyais que vous nous aviez oubliés, dit-il ; je croyais que vous vouliez faire le coup sans nous. N'est-ce pas, Corfer, ajouta-t-il, que tu commençais à t'impatienter.

Et tandis que Grand-Gilles achevait sa phrase dans un petit ricanement sourd, le sombre Corfer ne répondait que par un grognement.

— Non, non, nous y sommes, dit Bertaut.

— A la bonne heure ! fit le Comtois.

— Mais il fallait bien que je me renseigne, que j'étudie le terrain. Et maintenant, mes enfants, c'est le moment... En avant !

— Et moi je file ! dit vivement le Marin.

Il glissa dans l'oreille de Bertaut l'endroit où il le retrouverait et lestement s'esquiva.

Il n'était pas encore très loin que suivant Bertaut, qui marchait à leur tête, les Risque-Tout et les agents disparaissaient dans la petite ruelle.

Pendant ce temps, que se passait-il dans le bouge ?

Certes, on était loin de se douter de la surprise qu'on allait avoir.

On avait fait de belles râfles, on avait eu de bonnes aubaines, et tout le monde était gai.

On riait, on chantait.

Le vin coulait à flots et les têtes commençaient à devenir chaudes.

Et tandis que les verres tintaient, s'entrechoquaient, on entendait aussi, à travers les rires et les cris, des bruits de baisers.

Car il y avait aussi là des femmes, des femmes pour la plupart très jeunes et quelques-unes même très jolies.

C'étaient les maîtresses, les amoureuses de ses filous.

Aussi grises pour le moins que les hommes, elles criaient, elles chantaient aussi.

Seuls, dans cette scène qui tournait presque à l'orgie, deux personnages semblaient avoir conservé leur sang-froid et demeuraient silencieux.

C'était le patron et la patronne du bouge.

Lui était un petit homme de cinquante ans, très court, avec figure très rouge et un ventre énorme.

C'était un ancien filou qui avait fait de bonnes affaires et qui s'était mis dans le commerce.

La patronne était une femme d'environ trente-cinq ans, très brune, très fraîche et presque jolie.

C'était une ancienne prostituée aujourd'hui mariée très légalement et comme on le voit très honorablement.

Tout à coup vingt cris furieux s'élevèrent.

Puis des poings s'abattirent sur les tables dans un roulement terrible, dans un roulement de tonnerre.

— A boire !... à boire !... du vin !

Puis comme on ne servait pas tout de suite, ce ne furent plus des cris, ce furent des hurlements.

— A boire !... à boire !

Le patron était accouru.

— Du vin ?... Bon !

Et il disparut avec la rapidité de l'éclair.

A présent une femme chantait. C'était une chanson célèbre dans tous les bouges, une chanson argotique et obscène, qui faisait rire aux larmes tous les hommes.

Et la fête continuait.

Le vin coulait toujours.

Maintenant tous les regards étincelaient : tous les visages étaient pourpres.

Parfois un filou se levait, tibubait pendant quelques secondes sur ses jambes, puis finissait par s'abattre lourdement sur le sol.

— Un de mort ! criait-on.

Et les rires redoublaient, des applaudissements gouailleurs retentissaient.

Cependant la femme qui chantait venait de se taire au milieu d'un tonnerre de bravos, et pendant un moment il y eut un silence relatif.

A ce moment, la patronne qui se tenait au fond du bouge et non loin de la porte eut un mouvement de surprise.

— Tiens, quelqu'un ? fit-elle pour elle seule.

Et machinalement elle jeta un coup d'œil autour d'elle pour voir si par hasard quelque habitué manquait au rendez-vous.

Puis comme elle n'apercevait pas le Marin, qu'elle connaissait très bien et de très longue date, elle ajouta :

— C'est peut-être l'Ecureuil ?

L'Ecureuil, c'était le sobriquet qu'on avait donné dans les bouges qu'il fréquentait à l'agent de Bertaut. Et alors elle appela son mari.

Celui-ci, très occupé à trinquer avec quelques filles qui lui tapaient sur les joues, ne répondit pas tout d'abord.

— Es-tu sourd ? cria la patronne. Voilà une heure que je t'appelle.

— Ah ! tu m'appelles ? répondit-il très étonné et comme un homme qui n'a pas entendu.

Puis prenant un air empressé et aimable, car la patronne était jalouse comme une tigresse, il finit enfin par venir.

— Ah ! c'est du propre ! s'écria-t-elle blanche de colère. Un homme établi !... un nomme marié !....

— Ces petites plaisantent...

— Assez !... Je te dis qu'on frappe...

— On frappe ?

— C'est au moins la dixième fois.

— Eh bien, qu'est-ce que ça fait ? répondit-il très tranquillement. Je vais aller ouvrir, parbleu !...

Et sans se presser, traînant ses savates, il se dirigea vers la porte.

On frappait, en effet, on cognait dur.

Et c'était bien le signal des habitués du bouge : d'abord trois coups espacés, puis un roulement de tambour, puis enfin cinq autres coups.

— Taisez-vous donc, sacrebleu ! cria le patron. Il n'y a pas besoin de faire un pareil vacarme.

Mais pour ouvrir sa porte, c'était toute une affaire.

Il fallait d'abord enlever les grosses barres de fer qui la consolidaient dans toute sa largeur, puis ensuite choisir dans une trousse de clés celles qui ouvraient les quatre ou cinq énormes cadenas, puis enfin tirer une demi-douzaine de verrous.

La porte venait de s'entrebâiller.

— Entrez ! dit le patron.

Mais il recula blême, saisi, suffoqué.

Vingt hommes venaient de bondir dans le repaire, et tandis que Grand-Gilles, dont la poignée était rude, clouait le patron contre le mur, la voix de Bertaud retentissait :

— Au nom de la loi !... que personne ne bouge !

Ces derniers mots avaient presque l'air d'une ironie.

Comment diable les gaillards qui se trouvaient là auraient-ils pu bouger?

Ils buvaient depuis si longtemps et ils étaient si ivres qu'ils ne s'aperçurent même pas de l'entrée des agents.

Deux ou trois seulement, subitement dégrisés, essayèrent de fuir.

Mais ils trouvèrent devant la porte Grand-Gilles qui, un pistolet au poing, se mit à leur rire au nez.

— On ne passe pas ! cria-t-il.

Et ils reculèrent la tête basse, tout honteux de s'être laissé prendre au moment où ils s'y attendaient le moins et surtout sans avoir eu le temps de se défendre.

Et la voix joyeuse de Bertaut retentit de nouveau.

— Liez !... garrottez solidement !...

Mais il parlait trop tard. C'était déjà fait.

Tous les habitués du bouge, hommes et femmes, avaient les deux mains attachées derrière le dos.

Et sur le conseil de Corfer, on en fit des paquets, c'est-à-dire qu'on les réunit quatre par quatre, ce qui permettrait à un seul homme de les conduire et les mettait dans l'impossibilité de fuir.

Pourtant Grand-Gilles et le Comtois, qui avaient peur d'en oublier un, allaient et venaient, rôdaient encore.

Il n'y avait plus que les ivrognes, que les ivres-morts qui, le nez sur le carreau, dormaient à poings fermés et ronflaient comme des sonneurs.

Grand-Gilles, toujours ricanant, les remuait du pied.

— Hé, vieux, que fais-tu là? leur criait-il. M'entends-tu?

Mais les autres n'entendaient pas, ne bronchaient pas.

Alors, encore une fois, on entendit l'éclat de rire de Grand-Gilles

— On ne peut pourtant pas les emporter sur le dos! s'écria-t-il, tandis que tous les agents se mettaient à rire aussi.

Mais Bertaut fronçait les sourcils.

C'était pour lui comme une déception de ne pas em mener jusqu'au dernier filou du bouge et de laisser derrière lui cinq ou six individus.

Mais Grand-Gilles avait raison.

Que faire?

Le chef alors se dirigea vers le patron la face sévère, l'œil dur.

Celui-ci, anéanti, foudroyé et pris d'une immense peur, claquait des dents, tandis que sa femme, assise dans un coin geignait, se lamentait.

— Tu connais ces hommes? demanda Bertaut la voix brève, le geste brusque.

Le patron faisait l'imbécile.

Il appelait Bertaut : « Monsieur le lieutenant de police. »

Mais celui-ci coupa court.

— Pas de flagornerie, dit-il, réponds-moi!

Et Bertaut le regardait avec un tel regard et sa voix avait un accent si bref, que le cabaretier, qui ne valait guère mieux que ses pratiques, ne put s'empêcher de trembler dans sa peau.

Il s'excusa, jura ses grands dieux qu'il était tout dévoué à la police, et finit par répondre qu'il ne connaissait pas ces gens-là et qu'il ne pouvait fournir sur eux aucun renseignement.

— Il ne se passe pas de jour, acheva-t-il, que je ne reçoive chez moi de nouvelles pratiques... Mais ces gaillards-là doivent être comme les autres, des voleurs, des chevaliers de la pègre...

C'était en se rapprochant de Bertaut et en lui parlant pour ainsi dire dans l'oreille qu'il avait prononcé ces dernières paroles, car s'il eût été entendu il n'aurait pas manqué de se faire une mauvaise affaire.

Le chef se rapprocha des ivrognes, les regarda attentivement, les uns après les autres, comme s'il eût voulu se rendre compte s'il ne trouverait pas là une figure de connaissance.

— Bah! fit-il. Puisqu'on dit qu'il y a un Dieu pour les ivrognes, il ne faut pas faire mentir le proverbe... Laissons-les cuver leur vin...

Et il fit signe à ses agents de se mettre en route.

— Eclaire-nous! dit-il au patron. Et vite!... dépêchons!...

Et l'on filait maintenant par la petite ruelle, tous les malfaiteurs ramassés dans le bouge solidement garrottés et marchant entre une double haie d'agents.

D'ailleurs, ceux-ci ne les perdaient pas de vue une seule seconde et les escortaient le pistolet au poing.

La ruelle franchie, Bertaut rendit sa liberté au patron, puis il pressa le pas pour aller rejoindre le Marin.

Le nouveau repaire, assigné comme lieu de rendez-vous, n'était pas d'ailleurs très loin de là, toujours dans le quartier et à quatre ou cinq cents pas.

De nouveau, Bertaut inspecta d'un coup d'œil rapide les prisonniers.

Beaucoup d'entre eux ne marchaient que parce qu'ils étaient soutenus, et ils étaient tous si bien ligotés, si bien ficelés que cinq ou six hommes suffisaient amplement à les garder.

Alors le chef se frotta les mains et sourit d'aise.

— Beau coup de filet! pensa-t-il. Encore une râfle pareille, et notre nuit n'aura pas été perdue...

XXX

DANS LES PRISONS

Monsieur le lieutenant de police, qui ne s'étonnait pas de grand'chose, était pourtant en ce moment profondément surpris.

Parfois il se retournait brusquement et jetait un coup d'œil sur sa porte.

Mais celle-ci restait close.

Personne,

Alors le magistrat murmurait :

— Je n'y comprends plus rien... Que fait donc Bertaut?... où donc est Bertaut?

Car il y avait trois jours que le lieutenant de police n'avait revu son agent.

Plusieurs fois il l'avait fait demander, mais il avait toujours reçu la même réponse :

— M. Bertaut est en expédition.

Et cette réponse l'avait fait sourire.

En expédition !

En expédition même dans la journée !... même en plein midi !...

Décidément ce diable de Bertaut était un homme précieux, un gaillard qui ne doutait de rien, et la grande razzia dans les bouges avait dû être complète !...

Et le lieutenant de police arpentait son cabinet, regardait l'heure...

— Est-ce qu'il ne viendra pas encore aujourd'hui ? murmura-t-il.

Mais comme il venait de se parler ainsi, il eut tout à coup un sursaut.

Il venait d'entendre un pas rapide, un pas qu'il reconnaissait bien.

— Cette fois, c'est lui ! s'écria-t-il.

En effet la porte s'ouvrit et Bertaut parut.

Mais l'agent était très pâle et avait le bras droit en écharpe.

Le front du lieutenant du police s'était subitement rembruni.

— Ah bah ! s'écria-t-il, blessé !

— Non, non, ce n'est rien, répondit Bertaut avec un sourire ; une égratignure seulement...

Une égratignure !

Le courageux garçon ne disait pas la vérité. Cette égratignure, c'était un furieux coup de couteau qui lui avait percé le bras de part en part.

Car dans le second bouge que leur avait indiqué le Marin, les choses ne s'étaient point aussi facilement passées que dans le premier.

Là, les voleurs, assez nombreux aussi, n'étaient point ivres et, de plus, semblaient se tenir sur leur garde.

Aussi, à peine Bertaut s'était-il élancé dans le repaire, suivi de près par ses trois Risque-Tout, que sous les lampes fumeuses trente couteaux avaient étincelé.

Ecumants de colère, les gens de la pègre s'étaient élancés sur les policiers avec des cris terribles :

— Tuons-les !... saignons-les !... Que pas un ne sorte !...

Les agents avaient fait feu. Huit ou dix bandits avaient roulé sur le carreau. Mais les autres luttaient, combattaient encore. Ceux qui, par hasard, n'avaient pas de couteau, s'armaient de tout ce qui leur tombait sous la main.

C'était une mêlée épouvantable, horrible.

Deux agents étaient tombés, l'un la gorge ouverte, l'autre la poitrine ensanglantée.

Et Bertaut, toujours très calme, criait à ses hommes:

— Hardi, garçons, tenez bon !... Il nous les faut !... il nous les faut tous !...

Grand-Gilles était superbe. Il trouvait encore le moyen de rire.

Corfer, dont les deux poings étaient deux massues, frappait comme un sourd, assommait d'un seul coup tous ceux qui avaient le malheur de se trouver devant lui.

Et le Comtois, avec son air de ne pas y toucher, en avait déjà descendu trois ou quatre, et très tranquillement, très paisiblement, continuait.

Mais si brave qu'il fût, il y avait eu un moment où Grand-Gilles avait dû céder au nombre.

Il avait d'abord, comme toujours, fait bonne contenance et ne rompant, ne reculant que très lentement et pas à pas.

Puis le cercle de ses ennemis se rétrécissant de plus en plus autour de lui, il avait fini par être acculé dans un angle.

Et là, jetant son éclair sinistre, une lame avait soudain brillé au-dessus de sa tête.

Une seconde, moins encore, et le brave garçon était perdu...

Mais Bertaut, pour le moment dégagé, avait bondi, et c'était lui, qui jouant sa vie pour son Risque-Tout, avait reçu ce coup furieux, ce coup terrible qu'il appelait en souriant une égratignure.

— Il y a donc eu bataille ? reprit le lieutenant de police.

— Oui, grande bataille.

— La pègre s'est défendue ?

— Oui, mais pas partout, dans un bouge seulement...

Et Bertaut, s'oubliant lui-même, fit l'éloge le plus chaleureux de tous ses agents.

Il ne regrettait qu'une chose : la mort de deux de ses hommes, la mort de deux braves garçons qu'on avait laissés là-bas.

— Oui, oui, maintenant je comprends, je devine, dit vivement le lieutenant de police. Mais pendant trois jours, tu m'as bien intrigué, mon brave Bertaut.

— Bien intrigué ?

— Sans doute... Je ne te voyais plus... Je me disais : « Est-ce que par hasard il aurait laissé sa peau dans cette aventure ? » Mais à présent tout s'explique et je sais à quoi m'en tenir.... Après des nuits pareilles, tu avais bien besoin d'un peu de repos dans le jour...

— De repos ?... Oui, j'en avais tout de même pris un peu, je ne vous le cache pas, dit doucement l'agent.

— Parbleu !

— Mais je n'en prenais guère, malgré toute mon envie.

— Comment ?

— Est-ce que j'en avais le temps ?... Est-ce qu'il ne fallait pas, une expédition faite, s'occuper de l'expédition suivante ?... Est-ce qu'il ne fallait pas tout combiner, tout peser et tout prévoir ?...

Mais aussi, ajouta vivement et gaiement Bertaut, je vous avouerai sans rougir que je ne suis pas trop mécontent de moi...

— De bonnes râfles ?

— Oh ! je vous en réponds !

— Bravo !

— Paris est bien nettoyé.

— Tant mieux !... Ah ! tu es un brave garçon... un brave garçon, Bertaut !..

Et les bras croisés et hochant la tête, le lieutenant de police regardait son agent avec une sorte d'attendrissement.

Mais Bertaut, un peu gêné, souriait, haussant légèrement les épaules.

— Vous m'êtes beaucoup trop reconnaissant, monsieur le lieutenant de police, dit-il. Je n'ai fait que mon devoir... je n'ai fait que ce que je devais faire.

Mais le magistrat venait brusquement de l'interrompre d'un geste, et l'agent remarqua que sa face était aussi radieuse et aussi rayonnante que trois jours auparavant elle était sombre.

— Oh ! je ne parle plus de tes expéditions, quoique cette campagne-là, si habilement et si courageusement menée, te fasse le plus grand honneur, dit-il. Non... Mais je tiens à te remercier d'un autre service encore... d'un très grand service que tu m'as rendu...

— Moi, monsieur le lieutenant de police !

— Oui, toi, Bertaut !... oui, toi, mon cher !

Le magistrat, ce jour-là, tutoyait son agent, et quand cela lui arrivait c'était toujours chez lui le signe de la plus vive satisfaction.

Bertaut, très surpris, cherchait, réfléchissait.

Il finit par dire :

— Monsieur le lieutenant de police m'excusera, mais je ne comprends pas... je ne devine pas à quel si grand service il veut faire allusion...

— Comment ! Et le conseil que tu m'as donné l'autre jour?

— Quel conseil?

— Quand je te parlais du roi?...

Cette fois, Bertaut se mit à rire.

— Vous êtes un lâche! s'écria Blanche.

Il se souvenait.

— Eh bien, fit-il.

— Eh bien, tu m'avais dit vrai... tu avais touché juste...

— J'en étais sûr! dit l'agent. Sa Majesté s'est calmée, s'est radoucie?

— Oh tout de suite... J'en étais étonné moi-même...

— Parbleu! c'était le meilleur moyen.

— Mais je t'avouerai que je n'étais pas rassuré en arrivant à Marseille, reprit vivement le lieutenant de police qui avait baissé la voix.

— Ah!

— D'abord, toutes les galeries, tous les salons étaient pleins, encombrés de courtisans...

— Comme d'habitude.

— Et si tu avais vu avec quels yeux ils me regardaient !...

Bertaut eut un sourire.

— Oh ! je les vois !... je les vois d'ici ! fit-il.

— Des yeux mauvais... des yeux pleins de colère... Et quand je m'approchais, tous se retournaient, pas une main ne se tendait vers la mienne...

— Bah ! fit dédaigneusement l'agent.

— Quelques-uns aussi chuchotaient...

— Sur notre compte !

— Naturellement.

— Oh ! je les entends !... Toujours les mêmes accusations... Toujours les mêmes reproches !...

— Non, Bertaut, tu n'y es pas !

— Ils avaient changé de thème ?

— Oui, pour cette fois, ils avaient changé d'air, changé de chanson...

— Et que disaient-ils donc ?

— Tu ne le devinerais jamais.

— C'est donc absurde ?

— C'est inouï.

— Dites, monsieur le lieutenant de police.

— Eh bien, ils m'accusaient très carrément, très nettement... Mais tu ne vas pas me nuire...

Et le magistrat venait de s'interrompre pour se mettre à rire.

— Oh ! les courtisans, ricana ironiquement Bertaut, rien de leur part ne m'étonne...

— Ils m'accusaient d'être le complice du Capitaine de Minuit !

— Vous !

— Et ils prétendaient que si une police ne mettait pas la main sur la bande, c'est qu'elle était d'accord avec elle... tout simplement !

— Ainsi c'est nous qui arrêtons les carrosses ?

— Il paraît !

— C'est nous qui nous embusquons au coin des rues pour dépouiller les passants ?

— A ce qu'on dit !

— Et c'est nous aussi qui avons pillé, saccagé et incendié l'autre nuit l'hôtel de Valincourt ?...

— Oui, c'est nous, Bertaut ! ça ne peut être que nous !...

Et les deux hommes partaient en même temps d'un rire formidable. Puis, riant toujours, l'agent reprit :

— Non, c'est trop bête !... Moi, monsieur le lieutenant de police, je n'aurais pas fait à ces gens-là l'honneur de m'arrêter une seconde et je me serais empressé de continuer mon chemin...

— C'est ce que j'ai fait, Bertaut.

— A la bonne heure !

— J'ai traversé leurs groupes de l'air le plus tranquille du monde... Mais le malheur, a jouta le magistrat, c'est que le roi était de conseil... Tu me comprends ?

— Parbleu !

— Ma crainte redoublait.

— C'est clair !

— Je me disais : Le roi avec ses ministres, mauvaise affaire !... Ils doivent encore l'exciter contre moi...

— Ce qui était bien probable.

— Aussi, continua le magistrat, je devais avoir une singulière figure quand un des officiers de service s'avança vers moi et me dit : Monsieur le lieutenant de police, Sa Majesté vous attend.

J'essayai bien de faire bonne contenance, mais j'étais de moins en moins rassuré

Sur mon passage, les courtisans qui me regardaient comme une bête curieuse murmuraient, ricanaient.

Je me sentais devenir pâle et j'étais obligé de me raidir pour ne pas éclater...

— Ils vous échauffaient la bile... ils vous rendaient service, dit Bertaut.

— Peut-être.

— C'est certain.

— Le fait est que je n'étais plus tout à fait le même homme et que j'avais un peu moins peur en posant le pied dans le cabinet du roi.

Je pensais à toi et je me disais :

« Bertaut a raison... S'il me fait une scène trop violente, je démissionne. »

L'officier qui venait de m'annoncer s'était retiré et le roi, debout près d'une fenêtre, regardait ou faisait semblant de regarder au dehors.

Immobile, incliné, j'attendais.

Enfin, brusquement, il se retourna.

Il avait l'air un peu nerveux et ses sourcils légèrement froncés ne présageaient pas un bon accueil.

— Ah ! c'est vous, Monsieur, fit-il.

La voix était brève, dure, cassante.

— Oui, Sire, répondis-je.

Il me toisa pendant quelques secondes, puis debout à quelques pas de moi et toujours avec le même accent :

— Monsieur, dit-il, connaissez-vous M. d'Aye, l'un des capitaines de mes gardes ? — Oui, sire.

— Connaissez-vous le duc de Noailles ?

— Oui, sire.

— Connaissez-vous l'un de mes meilleurs gentilshommes, le comte de Valincourt ?

— Oui, sire.

— Enfin, Monsieur, connaissez-vous M. la duchesse de Vergennes.

— Oui, sire, j'ai cet honneur.

— C'était clair et précis... c'est ce qu'on appelle aller droit au but, dit Bertaut avec un petit sourire.

— En effet, dit le lieutenant de police qui sourit à son tour. Mais ce qu'il fallait voir, c'était la scène, c'était Sa Majesté dont l'attitude n'était plus seulement sévère, mais pleine de colère, mais menaçante.

Eh bien, monsieur, reprit-elle aussitôt, d'Aye, cette nuit, n'a dû son salut qu'à son courage. Des bandits se sont rués sur ses gens et ont fondu sur lui dans une attaque à main armée...

Cette nuit aussi le duc de Noailles a été dévalisé et maltraité par des malfaiteurs à qui vous livrez trop complaisamment le pavé de Paris...

Cette nuit aussi, les bandes qui infestent ma capitale ont fait mieux encore. L'hôtel du comte de Valincourt renfermait des richesses immenses... Toutes ces richesses ont disparu. Des voleurs ont fait main basse sur elles...

Enfin, cette nuit encore, M^me^ la duchesse de Vergennes n'a pas seulement été dépouillée de tout son argent et de tous ses bijoux, mais les brigands l'ont encore insultée et outragée...

Et je vous fais grâce des autres attentats, et je ne veux pas vous parler de toutes les plaintes qui m'arrivent...

Jamais, non jamais je n'avais vu le roi dans un tel paroxysme de fureur, continua le magistrat, sa voix tremblait, son regard était foudroyant.

« Eh bien, monsieur, s'écria-t-il, qu'avez-vous à dire? Qu'avez-vous à répondre? Paris est-il donc devenu un pays abandonné, un pays perdu où l'on ne pourra plus s'aventurer dès que la nuit tombe?... Devons-nous donc nous résigner à le fuir comme on fuirait une immense caverne de voleurs!...

Et la tête haute, le front plus pâle et le regard plus menaçant encore, le roi me regardait

— C'était bien le moment de donner votre démission, fit tranquillement Bertaut.

— Oui, c'était le moment, répondit le lieutenant de police. Je pensai : Il faut jouer le grand jeu...

— Evidemment, dit l'agent.

— Alors très calme, très froid, je me redressai. « Sire, répondis-je, je comprends votre indignation, bien que j'aie fait l'impossible pour ne pas la mériter... Les rues de Paris ne sont pas aussi sûres qu'elles devraient l'être, c'est vrai : des attaques se produisent chaque nuit aux quatre coins de la ville et l'audace des brigands semble ne plus avoir de bornes, c'est vrai encore.

« Mais, sire, ce n'est pas en un jour qu'on a réussi à disperser les bandes du fameux Cartouche. Il faudra donc un peu de temps et surtout beaucoup de patience pour arriver à bout de celles du capitaine de Minuit.

« Quant à moi, Sire, qui ai la conscience d'avoir fait mon devoir, tout mon devoir, quant à moi qui vous ai toujours servi et qui ai toujours exécuté vos ordres avec le dévouement et l'obéissance que je vous dois, je vous le dis très respectueusement, mais je suis las, je suis écœuré de tous les reproches que l'on m'adresse, de toutes les plaintes que je subis...

« On me traite d'incapable et quelquefois on va plus loin, où me traite de traître... on pousse la malveillance et l'absurdité jusqu'à m'accuser de pactiser avec les bandes...

« Eh bien, Sire, c'est trop, c'est beaucoup trop, et je supplie Votre Majesté de trouver un autre lieutenant de police plus habile ou plus heureux que moi...

— Bravo ! s'écria Bertaut enthousiasmé. Mais ce que j'aurais voulu voir, c'est la figure du roi...

Le magistrat eut un sourire.

— Le roi ! fit-il vivement. Oh ! tu avais touché juste, tu avais bien deviné, Bertaut !.. Je ne le reconnaissais plus... toute sa colère était tombée d'un coup.

— Pardieu !

— Il me ragardait boucle close, et son visage exprimait un si profond étonnement que j'avais envie de sourire. Enfin, conclusion : je sortis de cette entrevue que j'avais tant redoutée, tant appréhendée avec tous les honneurs de la guerre...

— Je l'avais prédit ! fit Bertaut.

— Non seulement le roi ne voulut pas accepter ma démission, mais encore il promit de me défendre.

« J'ai confiance en vous... Faites pour le mieux, me dit-il. Quant aux sottises et aux calomnies que l'on pourrait encore débiter sur votre compte, faites la sourde oreille... Si on les criait trop haut, c'est moi qui me chargerais de les faire taire. »

Puis s'emparant vivement des mains de son agent, le lieutenant de police ajouta :

— Et voilà, mon cher Bertaut, le grand service que tu m'as rendu... un service que je n'oublierai pas... Il y a quelques jours mes heures étaient comptées, ma chute était certaine... Et grâce à ton idée, grâce à ton bon conseil je me relève plus solide et plus fort que jamais... Aussi, mon cher, ajouta le magistrat avec un accent de plus en plus sympathique, n'oublie pas que je compte toujours sur toi...

— Monsieur le lieutenant de police sait bien que mon dévouement ne lui fera jamais défaut, répliqua l'agent.

— Bien dit !... Tu es un brave garçon...

— Mais pour le moment, reprit vivement Bertaut avec un sourire, c'est moi qui compte sur vous...

— Et tu as raison, morbleu ! s'écria le magistrat. Parle vite... De quoi s'agit-il ?

— Je voudrais à mon tour vous demander un conseil...

— Un conseil ?

— Oui. J'étais aussi venu dans cette intention.

— Et quel conseil puis-je te donner, Bertaut ?

— Il s'agit des expéditions que nous venons de faire ?

— Eh bien, nos razzias ont été trop complètes, toutes les prisons sont pleines...

— Toutes ?

— Archi-pleines.

— Et bien, Bertaut?

— Et bien, monsieur le lieutenant de police, vous me voyez très embarrassé.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne sais plus ce que je vais faire de mes prisonniers... Nous en avons des tas... ça regorge partout... Oh ! nous avons bien écumé Paris !...

— Diable !

Et le magistrat sembla réfléchir un instant.

— Ah ! pardieu, il ne manquait plus que ça ! dit-il enfin. Trop de prisonniers !

— C'est vrai.

— Tu dois te tromper, Bertaut.

— Malheureusement non.

— Il doit y avoir encore de la place.

— Il n'y en a plus.

— En les serrant un peu ?

— On les a serrés.

— Pas assez.

— Trop.

— Diable ! diable !

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

— Ce n'est pas possible.

— Monsieur le lieutenant de police n'a qu'à me suivre et il s'en rendra compte lui-même, dit l'agent.

— Oh ! c'est inutile et je m'en rapporte bien à toi, pardieu ! dit vivement le magistrat. Mais toutes les prisons pleines !... toutes les prisons prises !...

Et il se mit à sourire, hochant lentement, longuement la tête.

Il était à la fois mécontent et satisfait, mais, il faut bien le dire, c'était encore la satisfaction qui l'emportait.

— Tu as les cachots, Bertaut, reprit-il.

— Bondés !

— Les cellules ?

— J'en cherche.

— Oh ! alors !

Et le lieutenant de police secouait la tête de plus belle et levait les mains au ciel.

— Alors, qu'est-ce que tu veux que je te dise ? fit-il. Il te reste les cours.

— J'y ai pensé.

— Les préaux.

— Oui, monsieur le lieutenant de police.

— Utilise-les.

— C'est déjà fait.

Le magistrat demeura abasoudi.

— Déjà fait !

— Dame ! il fallait bien que je m'en tire...

— Oh ! d'accord... Mais dans ce cas, mon cher, quel conseil veux-tu que me demandes-tu ? Je ne puis pourtant pas loger tes prisonniers ici, ajouta le lieutenant de police en riant.

— Sans doute, mais il m'était venu une idée, répondit Bertaut.

— Tant mieux !

— Une idée sur laquelle je voulais vous consulter.

— Soit, voyons ton idée... Tu m'intéresses toujours.

— Voici. Dans notre pêche dans les bas-fonds de Paris nous avons amené de très belles et très grosses pièces, mais aussi pas mal de menu fretin...

— Qu'appelles-tu menu fretin ?... Les mendiants, les vagabonds ?...

— Oui, monsieur le lieutenant de police.

— Ces gens-là sont parfois très dangereux...

— C'est vrai, mais il y en a beaucoup aussi qui ne le sont pas... ou qui le sont moins que les autres... Or, je pensais que nous pourrions toujours nous débarrasser de ceux-là jusqu'à ce qu'on les repince si l'occasion s'en présentait. C'est à ce sujet que je désirais consulter monsieur le lieutenant de police...

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise? fit vivement le magistrat, s'ils t'encombrent absolument...

— Absolument.

— Eh bien, donne-leur la clé des champs.

— Vous m'y autorisez?

— Pardieu !

Et le lieutenant de police s'installant à son bureau écrivit rapidement quelques lignes sur une feuille de papier.

Puis quand il eut achevé :

— Tiens, lis ! dit-il en tendant le papier à son agent.

C'était un ordre précis, un ordre formel à tous les guichetiers et à tous les geôliers d'obéir à Bertaut comme à lui-même.

— Maintenant tu as carte blanche... Va ! dit le magistrat.

Et poussant doucement son agent vers la porte, il ajouta :

— Mais n'oublie pas que cette grande razzia n'était qu'un prétexte...

— Bien entendu !

— Et songe que ceux qu'ils nous faut ce sont les bandits du capitaine de Minuit...

— Et leur chef ! répondit vivement Bertaut... Oh ! je n'oublie rien... je songe à tout... Et qui sait?.. Grâce aux coquins que j'ai maintenant sous la main, j'ai le pressentiment que je pourrai avant peu vous donner de bonnes nouvelles...

Et sur ces mots il disparut.

Mais il n'avait pas menti, oui, c'était vrai, il avait bien écumé Paris, oui, toutes les prisons étaient pleines, débordaient.

Solidement enchaînés pour rendre impossible toute tentative de révolte, les prisonniers étaient si serrés les uns contre les autres que c'était à peine s'ils pouvaient respirer.

Et c'étaient des cachots hideux et fétides où l'air était si rare qu'on y étouffait.

Pas de lumière ou seulement quelques minces rayons blafards qui n'éclairaient que le haut des étroites fenêtres.

Là, brutalement, sans choix, on avait jeté pêle-mêle les gens ramassés les jours précédents dans les bouges.

Les prisonniers qui n'avaient pas trouvé de place dans les cachots, dans les cellules et dans les cabanons, avaient été parqués dans les préaux et dans les cours.

Ceux-là, du moins, voyaient le ciel, la lumière et pouvaient respirer à pleins poumons. Mais comme il avait plu des heures et des heures, comme par un revirement subit de la température un froid très vif était venu, les malheureux qui, pour la plupart, n'étaient vêtus que de maigres haillons, claquaient des dents et grelottaient mouillés et trempés jusqu'aux os.

Et dans les cachots comme dans les cours, parfois toute cette foule lamentable criait, hurlait.

Les voleurs et les prostituées, plus furieux qu'abattus, jetaient des cris obscènes, des blasphèmes épouvantables.

Les mendiants geignaient et l'on entendait dans l'ombre des cellules ou dans les coins des préaux pleurer et gémir des pauvresses et des enfants.

Alors, comme un ouragan, les geôliers arrivaient, levaient leurs triques au hasard, et pour un moment tout rentrait dans l'ordre, tout se taisait.

Mais ce qu'il aurait fallu voir quand les coups pleuvaient, c'étaient les visages des hommes qui appartenaient à la petite pègre, les visages des filous de profession.

Rien n'était plus saisissant et plus terrifiant que ces masques-là, que ces masques menaçants qui eussent fait reculer des geôliers eux-mêmes s'ils avaient pu les entrevoir.

Les fronts n'étaient plus pâles, mais livides; les yeux flamboyaient; les bouches, qui semblaient vouloir mordre, grimaçaient et écumaient.

Et quand tout était redevenu tranquille, quand les pas lents et lourds des guichetiers s'étaient éteints au fond des longs couloirs, quand les cris de colère ou de douleur s'étaient calmés, dans un souffle, dans un murmure, de sinistres conspirations s'ourdissaient.

— Oh! ils ne nous tiendront pas toujours, se disaient les bandits les dents serrées, et alors...

Et alors, voulaient-ils dire, comme ils se vengeraient!... quelles terribles représailles ils exerceraient!...

Puis ils ricanaient entre eux, très bas, et ce ricanement sourd était peut-être plus menaçant que leur colère.

Mais si Bertaut était intelligent et brave, s'il possédait au plus haut degré cette première qualité du policier, qu'on appelle le flair, il était de plus doué d'une activité prodigieuse, d'une activité dévorante.

Assez grièvement blessé, quoi qu'il en eût dit au lieutenant de police et brûlant d'une fièvre intense il aurait dû penser à lui et se ménager un peu, se ménager au moins pendant quelques jours.

Mais il ne le voulut pas.

Au contraire, il était très pressé de se mettre à l'œuvre, très pressé de faire un choix entre ses prisonniers.

— Mon triage fait, pensait-il, j'y verrai plus clair, et nous pourrons alors tâcher de savoir si nous n'avons pas entre les mains quelques affiliés du Capitaine de Minuit.

Une heure à peine après avoir reçu carte blanche du lieutenant de police il entrait en fonction.

Installé dans le greffe de la Conciergerie, il fit d'abord défiler devant lui la clientèle des groupes ambulants.

Le premier prisonnier que les guichetiers lui amenèrent, en le poussant et en le rudoyant devant eux, était un petit Italien, un petit pifferaro de quinze à seize ans.

L'enfant était d'habitude très gai, très espiègle, mais à ce moment le pauvre petit n'avait pas envie de rire.

Pourtant ce qui le faisait pleurer et ce qui le désolait le plus, ce n'était pas de se sentir entre les quatre murs d'une prison, c'était de ne pas avoir avec lui son violon,

— Je mendie, mais je ne vole pas; je n'ai jamais volé.

cet instrument qui était en même temps son ami et son gagne-pain et qu'il ne retrouverait peut-être plus dans le bouge quand on lui rendrait la liberté.

— Approche!... approche! dit Bertaut.

L'enfant, qui n'avait point encore osé faire un mouvement, s'avança de quelques pas.

Il tremblait de tous ses membres.

Il n'osait lever les yeux.

Bertaut, le coude replié sur la table et le menton dans sa main, le regardait déjà avec une sorte de sympathie.

— Un gamin ! murmura-t-il. Celui-là ne doit pas être bien dangereux.

Pourtant il fit sa grosse voix :

— Quand t'a-t-on arrêté? demanda-t-il.

— Hier, monsieur, répondit l'enfant qui trouvait à l'agent un air terrible.

— Comment t'appelles-tu ?

— Luigi Carpi.

— Depuis combien de temps es-tu à Paris ?

— Depuis cinq ans, monsieur.

— Seul ?

— Non, monsieur.

— Avec qui ?

— Avec des compatriotes... des gens de mon pays.

— Et que fais-tu à Paris ?... Quel est ton métier ? comment gagnes-tu ta vie

— Monsieur, je joue du violon, et les gens qui passent s'arrêtent, me donnent de l'argent...

— Tu mens !... Tu voles ! s'écria Bertaut.

L'enfant était devenu horriblement pâle.

— Je te connais !... Je t'ai déjà rencontré dans les bouges de la petite pègre ! reprit avec force l'agent.

Mais le petit pifferaro le regardait avec des yeux hagards.

La petite pègre ?

Qu'est-ce qu'on voulait lui dire ?

Il ne comprenait pas.

— Oui, les bouges de la petite pègre, ajouta vivement Bertaut, ce sont les bouges des voleurs !...

Cette fois l'enfant recula blême, effaré.

Puis de nouvelles larmes jaillirent de ses yeux.

— Non, monsieur, non jamais ! s'écria-t-il.

— Jamais ?

— Non, jamais !... non, je vous le jure !

Et le cri était si vrai, si sincère que Bertaut en fut touché.

Un sourire éclaira son visage.

Il se tourna vers les geôliers et dit :

— Donnez-lui la clé des champs.

Puis, tandis que l'enfant s'enfuyait, cette fois avec un cri joyeux, on introduisait un autre prisonnier.

Celui-là faisait avec le petit pifferaro le plus étrange contraste.

C'était un hercule forain, et sous l'habit crasseux qui le couvrait mal on apercevait encore son maillot de coton rose pailleté d'or.

Il avait le front bas, le teint basané, les épaules très larges et un cou de taureau

Sans peur, il se campa en face de Bertaut, puis attendit.

Celui-ci, l'air sévère, le regardait, l'examinait.

— L'œil a de la franchise et la physionomie n'est point mauvaise, finit-il par se dire.

Puis il commença son interrogatoire, mais en gardant toujours une attitude plus raide et un air plus menaçant qu'avec le petit pifféraro :

— Ton nom ?

Alors, d'une voix éraillée :

— Bernard Hubertin dit *Va-de-bon cœur,* répondit l'hercule.

— *Va-de-bon-cœur*, c'est ton sobriquet ?

— Oui. C'est le nom que l'on m'a donné dans ma profession.

— Tu sais de quoi l'on t'accuse?

— Non. Et l'on me ferait plaisir si l'on voulait me l'apprendre.

— Eh bien, je vais te le dire, fit lentement Bertaut qui attacha sur lui un regard perçant. On t'accuse d'être un grinche...

— !

— On t'accuse de détrousser les passants...

L'hercule resta suffoqué.

— On se trompe !... C'est une infamie! dit-il enfin la voix plus rauque encore et avec un geste indigné.

Puis sans laisser à Bertaut le temps de lui répliquer, il ajouta vivement;

— Mais on veut donc me perdre?... Cependant je me croyais trop pauvre pour avoir des ennemis... Mais qui donc m'accuse, monsieur, dites-moi qui !... Oh ! celui-là !

Et de ses poings crispés, de ses deux poings énormes, il menaçait le vide.

— Qu'avez-vous à répondre ? dit froidement Bertaut qui toujours l'examinait très attentivement.

— Eh ! que puis-je vous répondre s'écria l'hercule avec un geste de découragement C'est odieux, c'est lâche, voilà tout... Et ce que vous venez de me dire là, monsieur, c'est comme si j'avais reçu un coup de massue sur la tête.

Moi un grinche !... moi un filou !... moi un voleur!

Ah ! le brigand qui a dit ça, si je le tenais !

Mais ne me connaît-on pas, monsieur?... Mais ne sait-on pas que je gagne honnêtement et honorablement ma vie ?... Mais ne me voit-on pas travailler tous les jours.. oui, tous les jours, quelque temps qu'il fasse...qu'il pleuve,qu'il neige...tous lesjours ! ..

Et brusquement changeant de ton :

— Tenez, monsieur, je vais vous raconter la chose, écoutez-moi ! ajouta-t-il.

Tous les matins je m'en vais et je cherche un coin où je pense que je pourrai faire une plus grosse recette, avoir un peu plus de chance.

Tantôt c'est à l'angle d'une rue, sur une place ou dans un carrefour.

Et je vais aussi quelquefois m'installer sur le Pont-Neuf... c'est un bon endroit... mais, malheureusement, il est très encombré, très souvent pris comme vous savez...

« Une fois là, j'ôte ma houppelande... »

Et le malheureux hercule, dont l'accent convaincu ne laissait plus de place au moindre soupçon, ne se contentait plus de parler, mais mimait la scène et faisait le geste d'enlever son habit.

— Puis quand je suis en costume de travail, continua-t-il, j'étale mon tapis et je pose mes poids... de vrais poids, monsieur, des poids de 40 et 50 kilos...

« Autour de moi la foule se rassemble...

« Oh ! ce n'est pas long !

« En moins de cinq minutes il y a là des centaines de badauds, des centaines de curieux qui s'arrêtent et qui attendent...

« Alors, voilà. Je salue la compagnie, puis, toujours avec beaucoup de politesse, je lui fais mon petit boniment, je lui annonce mes exercices et je dis :

« Si la société est satisfaite, si elle trouve que mon travail vaut la peine d'être apprécié, qu'elle le fasse voir, qu'elle m'encourage... »

« M'encourager, monsieur, c'est me jeter des sous, c'est me donner de quoi manger un morceau, de quoi payer mon grabat le soir.

« Et je jongle avec mes poids...Je fais des tours de force et des tours d'adresse...

« La foule applaudit.

« Des sous tombent.

« Quand le dernier tour est fini, je remercie la société et je ramasse la recette, je la compte...»

Ici Bernard Hubertin, dit *Va-de-bon-cœur* s'interrompit, puis s'adressant à Bertaut avec un hochement de tête et un sourire résigné, presque triste :

— Monsieur, dit-il, je ne sais pas ce que vous gagnez, mais, sans mentir, vous devez être plus riche que moi...

« Il y a des jours où ça va encore, où l'on peut payer sa pâtée et sa niche, mais il y en a où l'on ne peut pas même s'offrir un os à ronger.

« Et voilà ma vie, monsieur, voilà toute mon existence... »

— Décampe ! dit Bertaut.

Et celui-là aussi prit la clé des champs.

Les geôliers, maintenant, poussaient devant eux toute une famille.

C'était une femme à peine vêtue de haillons misérables et sordides et escortée de quatre enfants.

Avant tout, Bertaut était policier, ce qui veut dire qu'il n'avait pas l'âme sensible et qu'il ne s'attendrissait pas facilement.

Et cependant il ne put contempler ce tableau sans éprouver un sentiment de pitié.

Quel âge pouvait avoir cette femme ?

Avait-elle trente ans ou en avait-elle soixante ?

Personne, certainement, n'aurait pu le deviner ni le dire.

Au surplus, ce n'était pas une femme, c'était un squelette.

Sa maigreur effrayait, épouvantait, et l'on se demandait par quel miracle de volonté et d'énergie elle pouvait encore marcher et se tenir debout.

Traînant ses pieds nus dans de lourds et gros souliers d'homme, d'horribles souliers affreusement éculés, elle venait d'arriver jusque devant Bertaut, sa marmaille toujours cramponnée à ses jupes.

Et celui-ci, à présent, jetait un coup d'œil sur les enfants : deux garçons et deux filles, dont l'aîné — un garçon — pouvait avoir environ dix ans.

Ils avaient le même teint jaune et la même maigreur affreuse que la mère. Mais moins heureux qu'elle, ils n'avaient pas même de mauvais souliers, et l'on voyait leurs petits pieds nus tout bleuis par le froid, tout meurtris par les pierres.

Bertaut l'interrogea comme il avait interrogé le petit pifferaro et l'hercule, mais il n'eut pas le courage de donner à sa parole un accent brutal.

D'ailleurs, la femme répondit sans émotion et sans trouble, comme quelqu'un qui pouvait depuis longtemps s'attendre à tout ne redoute plus rien.

Elle n'eut pas même, quand elle entendit l'accusation que l'agent portait contre elle, un cri de révolte, un geste d'indignation.

Elle répondit simplement :

— Je mendie, mais je ne vole pas, je n'ai jamais volé... quand j'ai de l'argent dans ma poche, c'est qu'on a eu pitié de moi et que l'on me l'a donné.

Bertaut n'insista même pas.

Il fit un signe aux guichetiers.

— Ils sont libres ! dit-il.

Et ceux-là encore prirent la clé des champs.

Mais tout à coup un grand bruit, un énorme vacarme s'éleva dans les corridors.

On entendait une voix aiguë de femme, puis la voix furieuse des geôliers qui juraient.

— Eh bien, qu'est-ce donc? cria Bertaut qui venait de se soulever sur sa chaise.

Mais il eut à peine le temps d'achever.

Les geôliers, tremblants de colère, venaient de pousser devant eux une grande et belle fille, qui, les cheveux épars sur les épaules et toute pâle, leur jetait encore des regards flamboyants.

— C'est cette donzelle qui se faisait prier pour entrer, ricana l'un des guichetiers.

Les deux poings campés sur les hanches, la tête haute et le regard audacieux, la belle fille eut un sourire de dédain et grommela encore quelques injures entre ses dents.

— Paix ! fit durement Bertaut.

Et comme son regard venait seulement de s'arrêter sur la prisonnière, il eut soudain un très vif tressaillement.

— Tiens ! tiens ! fit-il étonné et gouailleur.

Puis, après un silence pendant lequel il avait eu un lent hochement de tête accompagné d'un sourire :

— Ah ! je te reconnais, ajouta-t-il. C'est donc toi, la Jolie Ecaillère ?

— Oui, c'est moi, monsieur Bertaut, répondit effrontément et cyniquement la belle fille.

— Hein ! comme on se retrouve? fit ironiquement l'agent. Mais, avec toi, nous n'aurons pas à causer longtemps, car, pour sûr, ce n'est pas chez les *ambulants* que tu t'es fait pincer...

— Si, chez les *ambulants*, répondit-elle vivement.

— Allons donc !... Ne sommes-nous pas de vieilles connaissances ?... Est-ce que je ne sais pas que tu es depuis longtemps une des plus adroites voleuses de la petite pègre ?...

— Je ne vole plus ! s'écria la belle fille qui pâlit un peu.

— Tu le jurerais ?

— Oui, devant Dieu !

Et dans un geste solennel,la Jolie Écaillère, qui était en effet une des voleuses les plus habiles de Paris, levait la main.

Bertaut avait éclaté de rire.

— Soit ! fit-il. J'en suis bien aise... Mais en attendant, je te garde... Guichetiers, emmenez-la !...

Et le long défilé des prisonniers continua.

Ce ne fut que le lendemain vers midi, que Bertaut eut enfin fait son choix.

— A présent, je n'ai plus sous la main que des coquins fieffés, que des gredins de bonne marque, pensa-t-il. Il s'agit de savoir si je ne trouverais pas dans le tas quelqu'un qui puisse me mettre sur les traces du Capitaine de Minuit.

Et très content de ce qu'il avait fait déjà,plein d'espoir dans ce que l'avenir pourrait peut-être lui permettre de faire encore, il courut chez le lieutenant de police.

XXXI

OU BERTAUT FAIT PARLER LES MUETS

Dès que Bertaut apparut, le lieutenant de police s'élança vers lui le visage plus radieux encore que la veille et les deux mains largement ouvertes.

— Eh bien ? fit-il vivement.

— Tout va bien.

— Ton choix est fait ?

— Je viens de finir.

— A merveille ! dit le magistrat. Mais si tout va bien de ton côté, mon cher, du mien tout va de mieux en mieux aussi.

Bertaut venait de se reculer.

Il regardait le lieutenant de police.

Puis avec un sourire :

— En effet, dit-il. Je ne vous reconnais plus...

— Bah !

— Vous avez l'air ravi, enchanté...

— Enchanté, oui, Bertaut, c'est le mot !... Car sais-tu ce qui se passe ...

— Non.

— J'ai vu le roi...

— Encore !

— J'arrive de Versailles... J'y étais appelé... appelé d'urgence... appelé sans délai.. Ah ! mon ami, quelle différence avec l'autre jour !... quel accueil chaleureux !... quelle réception enthousiaste !...

— Pourquoi ?

— Comment ! pourquoi ?... Est-ce que tu as besoin que je te le dise ?... Est-ce que tu

n'as pas déjà compris que tes grandes râfles, que tes grandes razzias, que tes expéditions dans tous les bouges de Paris ont produit sur l'esprit de roi et sur l'esprit des courtisans le plus heureuse impression...

– Ah ! ah ! fit vivement l'agent. Eh bien, monsieur le lieutenant de police, que vous avais-je prédit ? que vous avais-je annoncé ?... Aussi rendez-moi justice...

— Oh ! pleine et entière, mon ami !

— Et convenez que j'y voyais clair et que j'ai touché juste...

— Tu es un auxiliaire précieux, Bertaut.

— Je tâche à me rendre utile, voilà tout, répondit celui-ci avec un petit air modeste.

— Mais tout à l'heure tu me trouvais l'air ravi, enchanté... Mais c'est Sa Majesté, mais c'est le roi qu'il fallait voir !...

— A ce point ?

— Oui, à ce point !... Et pour tout te dire en mot, quand je me suis trouvé en face de lui, je suis demeuré stupéfait...

— Il ne se fâchait plus ? il ne menaçait plus ? fit Bertaut avec un petit sourire railleur

— Oh ! non. Et je n'étais plus non plus un incapable qui livrait Paris aux bandes du Capitaine de Minuit... Il louait mon zèle, mon activité... Il m'appelait « cher lieutenant de police. » Et il rayonnait, comme je rayonne en ce moment...Et quant aux courtisans, ajouta le magistrat, ah ! je t'assure que j'ai pris avec eux une belle revanche !...

— Ils ne chuchotaient plus ?

— Non !

— Ils ne vous tournaient plus le dos ?

— Non !... Et ce qu'ils étaient aimables gracieux, et gentils !... C'est encore cela qu'il aurait fallu voir !

Et le lieutenant de police se mit à rire.

Mais Bertaut, lui, était devenu subitement plus grave, presque soucieux.

Le magistrat s'en aperçut.

— Et bien, qu'as-tu donc ? demanda-il vivement et un peu inquiet. Ton front se rembrunit.

— Je faisais une réflexion, répondit-il lentement.

— Quelle réflexion ?

— Je me disais que nous aurions peut-être tort de trop nous réjouir...

— Tort ?

— A mon avis.

— Tu me gâtes ma joie, Bertaut !

— C'est possible, mais il faut bien voir les choses telles qu'elles sont, dit l'agent.

— Oh ! toi, tu vois toujours tout en noir, fit le magistrat avec un peu de dépit.

— Je ne demanderais pas mieux que de voir toujours tout en rose...

— Alors pourquoi t'alarmes-tu ?

— Pourquoi ?

— Tu as une raison ?

— Certes !

— Dis-la !

— Oh ! c'est bien simple. Sa Majesté se montre satisfaite et les courtisans vous ont fait bon accueil... Tant mieux !... J'en suis aussi content que vous... Mais, monsieur le lieutenant de police, qu'est-ce que cela signifie ?...

— Comment ! ce que cela signifie ?

— Cela veut-il dire que tout danger de disgrâce ait disparu ?

Le lieutenant de police avait fait un mouvement.

— Cela veut-il dire que les courtisans qui ont daigné se montrer aimables aujourd'hui avec vous ne vous deviendront pas hostiles d'ici à quelques jours ?

— Après ? fit le magistrat la voix sourde.

— Enfin, continua l'agent, si les bandes du Capitaine de Minuit continuent leurs exploits — et elles les continueront — cela veut-il dire que le roi ne se laissera pas influencer encore une fois par toutes les plaintes, par toutes les criailleries qui s'élèveront autour de lui ?...

— Ensuite, Bertaut ?

— Or, ce n'est donc qu'un répit que les courtisans vous laissent, qu'un délai que le roi vous accorde...

— Nous gagnons du temps, comme tu le disais l'autre jour. N'est-ce pas ce que tu voulais ?

— Sans doute.

— Eh, bien, alors, de quoi te plains-tu ? Pourquoi dis-tu que nous aurions peut-être tort de trop nous réjouir ?...

— Parce que notre responsabilité devient plus lourde, parce que nous sommes forcés de réussir, parce que si nous ne mettons pas, pendant ce délai qui nous est donné, la main sur le Capitaine de Minuit et sur ses bandes, on va crier plus fort que jamais à l'incapacité, si l'on ne crie pas à la trahison...

— Tu n'avais donc pas encore réfléchi à tout cela ?

— Si !

— Alors ton langage m'étonne.

— Monsieur le lieutenant de police va me comprendre.

— Soit.

— Je veux dire seulement que pour nous en tirer, tous les moyens doivent nous être bons dans la partie que nous jouons contre les brigands.

— Pardieu !... Penses-tu que je serais homme à les ménager ?

— Et je n'étais venu que pour soumettre à monsieur le lieutenant de police un de ces moyens...

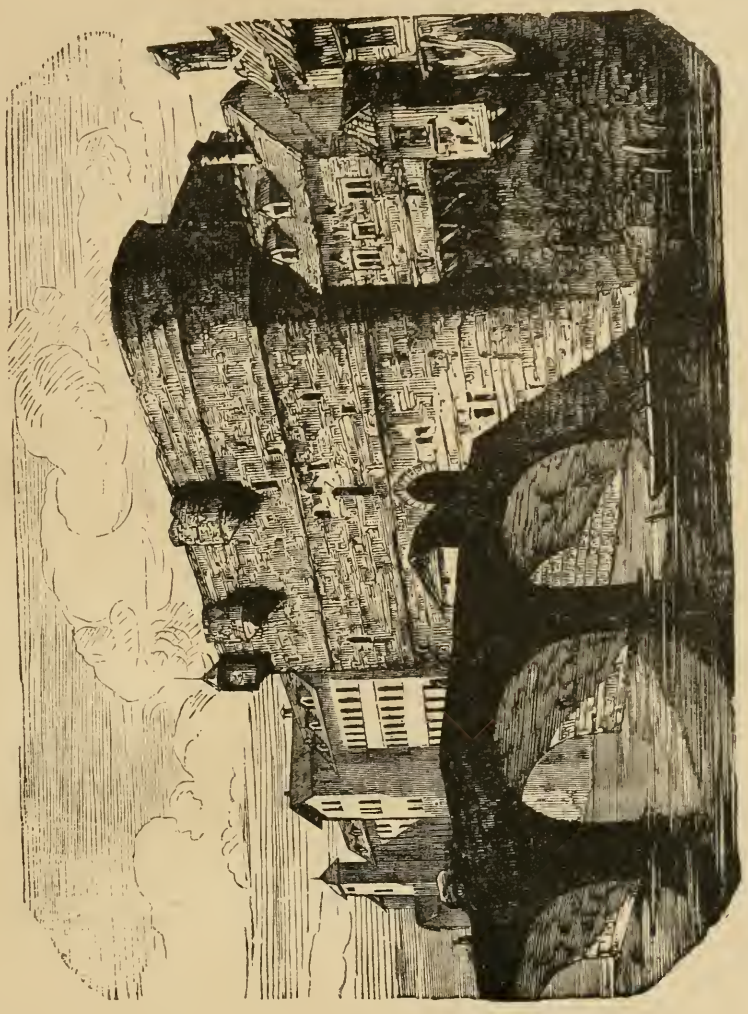
Le magistrat avait dressé l'oreille.

— Parle vite ! s'écria-t-il. Quel que soit ce que tu me proposes, je t'approuve d'avance.

Et il fit un signe à Bertaut, pour l'inviter à s'asseoir en face de lui.

Celui-ci venait de se recueillir un instant, puis enfin :

— J'ai déjà dit à monsieur le lieutenant de police, reprit-il, combien nous avions à nous féliciter de nos coups de filet dans les bouges. Je n'y reviendrai donc pas. Mais il est cependant un détail sur lequel je désire appeler son attention...



Le Petit-Châtelet.

— Quel détail, mon ami?

— Pour ces expéditions j'avais naturellement choisi mes agents les plus sûrs et les mieux éprouvés...

— Vingt hommes, je crois?

— Oui, vingt hommes, et, de plus, j'avais emmenéavec moi mes quatre Risque-Tout...

— Je les connais.

— Le Marin...

Le lieutenant de police eut un sourire.

— Un gaillard qui a ramé sur les galèrees du roi, dit-il.

— Grand-Gilles...

Un ancien saltimbanque... un ancien acrobate.

— Corfer...

— Je le connais.

— Et le Comtois.

— Je le connais aussi. Eh bien ?

— Et bien je ne vous apprendrai rien de nouveau et je ne vous étonnerai pas quand je vous dirai que mes Risque-Tout connaissent, au moins de vue, tous les filous de Paris...

— C'est leur métier, dit le lieutenant de police.

— Or savez-vous ce qu'ils prétendent ?

— Que prétendent-ils ?

— Je ne parle pas du Marin... Le Marin est un *indicateur* précieux et je ne voulais pas le brûler...

— Vraiment ?

— Oh ! très précieux..unique dans son genre...Celui-là fait mieux que de connaître les filous de vue, mais il les fréquente...

Le lieutenant de police s'était mis à rire.

— Il s'attable en leur compagnie, il fraternise avec eux... Ils le prennent pour un des leurs...

Le magistrat riait de plus belle.

— Mais c'est très adroit cela !... très intelligent ! dit-il.

— Donc le Marin n'avait pas d'autre rôle dans nos expéditions que de me faire mieux connaître les bouges dans lesquels il s'agissait d'opérer. Quand il m'en avait montré les issues cachées et les portes secrètes, il prenait ses jambes à son cou et filait vers un autre repaire où, votre razzia faite, nous allions le rejoindre...

Il n'a donc point vu — et pour cause — les gens que nous avons ramassés.

Mais Grand-Gilles, mais Corfer et le Comtois étaient là... ils ont pu tout à leur aise dévisager les drôles, et tous les trois s'accordent à dire que parmi les figures les plus sinistres de la petite pègre beaucoup leur sont inconnues...

— Ce qui signifie ?

— Ce qui signifie que parmi ces coquins il pourrait bien y en avoir qui ne se soient trouvés là que par hasard et qui appartiennent à une autre association qu'à celle de la petite pègre...

— Aux bandes du Capitaine de Minuit ?

— Pourquoi pas ?

— C'est possible. Mais comment le saurons-nous ?

— Nous essayerons de le savoir.

— Ces hommes, si ta supposition se trouvait vraie, n'ignorent pas ce qui les attend.

— Pardieu ! c'est la roue...,c'est la Grève, et je crois que les gueux ne l'auraient pas volé...

— Donc ils ne seront pas assez bêtes pour se trahir...

— C'est probable.

— Alors comment sauras-tu à quoi t'en tenir s'ils ne parlent pas
— Mais ils parleront !
— Ils parleront ?
— Je l'affirme !
— Et le moyen ?
Bertaut eut un petit sourire.
— Nous l'avons dit-il.
— Toi ?
— Non, pas moi... mais un autre.
Le lieutenant de police venait de le regarder.
— Le bourreau ? fit-il doucement.
— Oui !
— La torture ?
— Oui !
— Marche !
— J'ai carte blanche encore ?
— Toujours !... Marche, te dis-je !
Et rapprochant brusquement sa chaise de son bureau, le lieutenant de police, dont le regard était tout à coup devenu très dur, écrivit quelques lignes qu'il allait encore remettre à Bertaut.
Cette fois il ne le recommandait plus seulement aux geôliers, mais aux juges.
Il l'accréditait auprès du bourreau.
— Va, dit-il.
Puis brandissant le papier au-dessus de sa tête, l'agent sortit joyeux, criant :
— Merci, monsieur le lieutenant de police !... Dans quelques jours, je vous donnerai peut-être la tête du Capitaine de Minuit.
Bertaut n'était pas seulement très habile, très courageux et très résolu, mais il avait encore l'habitude, une fois le but entrevu, de l'atteindre à tout prix, de l'atteindre sans hésitation et sans faiblesse.
« Qui veut la fin veut les moyens. »
— C'était sa maxime.
Il pouvait se rendre cette justice qu'il n'avait jamais manqué l'occasion de la mettre en pratique.
Pour faire une bonne capture et pour s'emparer d'un malfaiteur dont il s'était promis d'avoir la tête, rien ne lui répugnait et, comme nous venons de le dire, tous les moyens lui étaient bons.
Ce n'était pas un sentimental et un délicat.
Réussir !
C'était là ce qui le préoccupait surtout et avant tout.
Son papier toujours dans la main, il avait dégringolé quatre à quatre jusque dans la rue.
Là, il s'arrêta, souffla...
Il avait une envie terrible, une envie folle d'aller trouver le tourmenteur et de se mettre immédiatement à l'œuvre.

Mais il fut obligé de se contenir.

D'abord, la nuit tombait.

Ensuite, la blessure de son bras lui donnait une fièvre ardente et le faisait cruellement souffrir.

— Soit !... A demain ! pensa-t-il. Mais ils ne perdront rien pour attendre !...

Et lentement, un peu pâle, il s'achemina vers sa demeure.

Il habitait dans la Cité une étroite et petite rue de province, une rue que jamais le moindre bruit ne troublait et où l'herbe poussait entre les cailloux.

Il nichait tout en haut, sous les toits.

Quand il eut gravi ces cinq ou six étages et que sa porte fut ouverte, il se trouva en présence d'une vieille femme qui semblait l'attendre.

C'était sa gouvernante.

Petite et grosse, le teint très frais, les cheveux très blancs, cette vieille paraissait d'abord une créature assez insignifiante.

Mais si on l'examinait mieux on ne tardait pas à se tenir sur le qui-vive et à se méfier d'elle, car on s'apercevait alors qu'elle avait le regard perçant, curieux et plein de ruse.

Et le fait est qu'il n'y avait pas dans tout le quartier de plus fine commère.

Elle parlait beaucoup et semblait ce que l'on appelle « une grande langue », une évaporée.

Mais combien on la connaissait peu !

Combien on se trompait !

Elle ne parlait que pour faire parler les autres.

Elle ne jasait que pour surprendre tous les secrets.

Elle aussi faisait de la police à sa façon, de la police. par tempérament et par goût.

Une telle gouvernante convenait admirablement à Bertaut qui, d'ailleurs, il faut bien le dire, devait utiliser et reconnaître ses mérites.

— Ah ! vous voilà ?... C'est heureux ! gronda-t-elle quand elle le vit entrer,

Car c'était chez elle un besoin de gronder, de grogner toujours.

Mais, d'un geste, son maître voulut lui imposer silence.

— Ah ! la paix, madame Jeandrier !... la paix, je vous en prie ! fit-il assez sèchement.

Mais la vieille ne le craignait guère.

Elle était habituée à lui dire ce qu'elle pensait et avoir avec lui ses coudées franches.

Aussi se campa-t-elle brusquement en face de lui, les deux poings sur les hanches.

Aussi l'air indigné et le verbe haut lui dit-elle carrément son fait.

Un homme malade, un homme blessé, ne pas prendre plus soin de lui !

Etait-ce sérieux !

Etait-ce raisonnable !

— Oui ! oui ! oh ! vous pouvez hausser les épaules, s'écria-t-elle, vous pouvez rire !.. Tout ça n'empêche pas que vous avez une fichue mine, si vous voulez que je vous le dise !...

— Je me porte très bien.

— Très bien !... Mais vous avez une fièvre de cheval, malheureux que vous êtes !

— Oui, un peu fièvre... Mais ça se passera.

— Tant pis !

— Madame Jeandrier !

— Oui, tant pis !... Moi je voudrais que vous y restiez...

— Vous êtes bonne !

— Oh ! je le dis de grand cœur !... Cela vous apprendrait à courir vos prisons et à courir comme vous le faites..,

— Mon service avait tout, madame Jeandrier.

— Oh ! votre service !...

Et la vieille, à son tour, ricana.

— Ménagez-vous, soignez-vous d'abord, ajouta-t-elle, autrement, je ne donnerais pas deux sous de votre peau.

Bertaut savait par expérience que, dans ces moments-là, le mieux pour lui était de se taire.

Il se contenta donc de dire doucement :

— Vous ne feriez pas mal de me servir à dîner... Je meurs de faim.

Et toujours grognant, toujours grondant, la vieille gouvernante mit le couvert.

Elle bousculait tout, les verres, les assiettes, mais l'agent, le regard fixe et tout songeur, ne s'occupait plus d'elle.

Car il venait soudain d'être pris d'une autre fièvre, de la fièvre du succès, de la fièvre du triomphe.

Oh ! tenir enfin, tenir une bonne fois le Capitaine de Minuit !...

Oh ! débarrasser Paris épouvanté, Paris terrorisé de ce bandit fameux, de ce bandit toujours insaisissable !

Quel coup de fortune !

Quel coup de maître !

Et Bertaut, à cette pensée, oubliait de manger et devenait tout pâle.

Il voyait déjà les grands seigneurs et les grandes dames, les fermiers généraux et les financiers cousus d'or, tout ce beau monde qui pour Paris était devenu un véritable coupe-gorge et qui tremblait, grelottait de peur dans sa peau, l'acclamer comme un sauveur...

Et il voyait aussi le roi... oui, le roi lui-même... oui, sa majesté Louis XV qui le félicitait et se chargeait de son avenir.

— Mangez donc !... buvez donc !... grommelait la vieille. Vous avez l'air d'être dans la lune...

Que disait-elle donc ?

Il n'en savait rien. Il ne l'entendait même pas.

La pensée qui l'absorbait tout entier maintenant c'était celle de ces figures inconnues rencontrées dans les bouges de Paris, c'était celle de ces individus à mine sinistre qui ne devaient pas appartenir à la petite pègre et qui pouvaient bien — du moins il en avait le pressentiment et il le croyait — faire partie des bandes du Capitaine de Minuit.

Et blême, l'œil fixe et menaçant, il hochait vivement la tête :

— Oh ! oui, ils parleront... ils parleront, je le jure ! se disait-il bien résolu à ne reculer devant rien et à employer toutes les rigueurs et tous les supplices pour délier es langues.

La vieille allait et venait, traînant ses savates par la chambre et continuait à grommeler de temps à autre :

— Mais mangez donc !... buvez donc !... voici une bouteille que vous n'avez pas même entamée...

Et elle prit la parti de lui servir elle-même à boire.

— Hardi, avalez-moi ça !... vous réfléchirez demain...

Machinalement il se laisse faire et but quelques gorgées, mais toujours, pensif, toujours le regard fixe.

Puis, tout à coup, il tressaillit, furieux.

— Ah ! sacré tonnerre ! s'écria-t-il en frappant sur la table un violent coup de poing.

La mère Jeandrier eut peur.

Elle recula.

— Ah ! çà, qu'avez-vous donc ? s'écria-t-elle. Etes-vous fou ?

— Non, non, mais je viens de faire un oubli... un oubli très important, répondit vivement l'agent. Mais vous allez le réparer, mère Jeandrier...

— Moi !

— Oui, tout de suite. Vous connaissez l'hôtel de M. le lieutenant de police ?

— Cette bêtise !

— Il y a dans la cour un local qui sert à mes agents...

— Un corps de garde ?

— Si vous voulez.

— Je sais... je sais.

— Et bien vous allez courir là-bas, la mère, et presto !... sans perdre une minute !

— Pourquoi faire ?

— Je vais vous le dire. Vous connaissez Grand-Gilles, n'est-ce pas ? vous l'avez vu quelquefois ici ?...

— Ce grand désossé qui rit toujours ! Parbleu !

— Si Grand-Gilles n'y était pas, vous connaissez Corfer

— Il est aussi venu chez nous.

— Bon ! dit l'agent. Maintenant dans le cas où vous ne trouveriez ni Grand-Gilles ni Corfer...

— Eh bien ?

— Vous vous adresseriez au Comtois qui ne doit pas être non plus un inconnu pour vous...

— Vos Risque-Tout !... Oh ! je les connais tous.

— Et voici ce que vous leur direz, la mère.

— Voyons.

— Vous leur direz que je les attends demain matin...

— Demain matin, répéta la vieille.

— Tous les trois !

— Tous les trois.

— A huit heures !

— A huit heures.

— Très exactement !

— Très exactement.

— A l'hôtel de M. le lieutenant de police !

— A l'hôtel de M. le lieutenant de police.

— C'est tout. Filez !

— Mais pourquoi les attendez-vous ? demanda la vieille.

— Filez ! filez ! s'écria Bertaut :

Et d'un geste inpératif il chassa devant lui la vieille gouvernante.

Puis quand elle fut sortie :

— Oui, il veut mieux qu'ils soient prévenus, dit-il tout haut. De cette façon, je les aurai sous la main et je gagnerai du temps...

Une demi-heure après, la mère Jeandrier revenait de sa course, haletante, essoufflée.

— C'est fait ! dit-elle.

— Vous les avez vus ?

— Tous les trois.

— Eh bien ?

— Demain matin, à huit heures, ils seront au rendez-vous.

— Parfait !

L'agent était un peu las des longues heures qu'il venait de passer dans les prisons. Il jeta sa serviette et dit :

— Je vais me coucher.

Et il n'y avait pas encore dix minutes qu'il avait soufflé sa bougie que, malgré sa fièvre, il ronflait déjà comme un sonneur.

Le lendemain, huit heures du matin sonnaient quand le Comtois poussa la porte du corps de garde.

— Tiens, personne ! fit-il.

Mais il n'avait pas achevé qu'il aperçut derrière lui Corfer.

— Bonjour ! dit celui-ci la voix toujours grave, la mine toujours sombre.

— Bonjour, vieux ! répondit le Comtois.

Et les deux agents se serrèrent la main.

Grand-Gilles, à son tour, venait de paraître.

— Salut, vous autres ! cria gaiement l'ancien saltimbanque qui, ce matin-là, semblait encore plus guilleret que d'habitude. Eh bien, qu'est-ce donc ? que se passe-t-il ? qu'y a-t-il de nouveau ?...

— Il faut attendre le patron pour le savoir, répondit le Comtois.

— Pas encore venu, le patron ?

— Pas encore.

— Étrange !... C'est l'exactitude même.

— Oh ! il ne tardera pas, dit Corfer de sa voix de basse-taille.

— En attendant, il paraît qu'il se mijote encore quelque chose...

— Mais quoi? fit Grand-Gilles.

— C'est ce que je me demande...

— Peut-être une autre expédition ? fit Corfer comme s'il ne parlait que pour lui-même.

Mais l'ancien saltimbanque s'était mis à rire.

— Une autre expédition ! s'écria-t-il. Il est fou, ce Corfer !...

— Pourquoi fou ? dit le Comtois.

— Pourquoi, riposta vivement Grand-Gilles, mais parce que nous avons si bien travaillé qu'à l'heure qu'il est toute la pègre est à l'ombre... Et plus de place dans les prisons ! on s'y étouffe, on s'y écrase... Un nettoyage complet !...

Et quand aux mendiants, aux vagabonds, aux artistes du pavé, Grand-Gilles ne pouvait non plus y penser sans rire.

On n'en voyait plus.

Les carrefours où ils pullulaient, les places publiques qu'ils encombraient, avaient un air tout drôle à présent qu'ils en étaient débarrassés.

Et le Pont-Neuf lui-même, le Pont-Neuf qui était le rendez-vous immémorial de tous les farceurs, de tous les bateleurs, le Pont-Neuf qui jusqu'alors avait retenti de tant de cris, de tant de boniments et de tant de parades était difficile à reconnaître.

C'était un désert et une solitude.

Il restait morne, silencieux et presque désert.

Chose étrange, chose incroyable, depuis les grandes râfles faites dans les bouges des mendiants, on pouvait y circuler comme ailleurs.

— Et, ma foi, mes enfants, je n'en suis pas fâché, ajouta Grand-Gilles, car cela me fait faire des économies.

Tous les Parisiens sont badauds, vous le savez, mes frères.

Et le plus badaud, le plus curieux et le plus musard de tous — je ne veux pas me flatter — mais je crois bien que c'était moi...

Mais il ne faut pas me jeter la pierre.

Il faut être indulgent.

J'étais un enfant de la balle, et quand je voyais un jongleur, un danseur, un acrobate quelconque, tous mes vieux souvenirs se réveillaient et je me rappelais que, moi aussi, j'avais été du métier.

— Tais-toi, bavard ! fit vivement le Comtois, qui venait de jeter un coup d'œil dans la cour.

— Qu'est-ce donc ?

— Le patron.

En effet, c'était Bertaut.

Il arrivait d'un pas rapide, l'air radieux, la figure épanouie, et sans son bras toujours en écharpe on n'eût jamais cru qu'il avait reçu deux ou trois jours auparavant une blessure qui le faisait si cruellement souffrir.

Très amical, il salua de la main ses trois agents préférés, ses trois braves Risque-Tout.

La question des brodequins.

— Bonjour, bonjour, mes enfants! fit-il.

— Monsieur Bertaut, nous attendons vos ordres, dit le Comtois.

— Avec impatience! ajouta Grand-Gilles.

— Où allons-nous? ajouta de son côté Corfer. Dans quels bouges? dans quels repaires?

— Nous allons dans les prisons.

— Dans les prisons?

— Et d'abord à la Conciergerie, dit Bertaut. Car vous savez bien que je n'ai pas l'habitude de m'endormir sur mes lauriers...

— Ça, c'est vrai, dit le Comtois.

— Et vous devez bien savoir aussi que j'ai une mémoire excellente, une mémoire qui ne me trahit jamais...

— C'est encore vrai, fit Grand-Gilles.

— Or, reprit vivement Bertaut, je me souviens très bien ce que vous m'avez dit l'autre soir, ou plutôt l'autre nuit...

— L'autre nuit? dit tout bas Corfer qui cherchait et levait le nez en l'air.

— Oui, l'autre nuit, pendant l'une de nos expéditions...

— Qui? dit Grand-Gilles.

— Tous les trois.

— Tous les trois?

Et la tête penchée, l'ancien saltimbanque réfléchissait, cherchait aussi.

Mais le Comtois eut brusquement un cri.

— Ah! je vois ce que c'est! dit-il. M. Bertaut veut parler de ces individus que nous avons trouvés dans les bouges de la petite pègre et que nous n'avons pas reconnus...

— Et qui me sont suspects... très suspects, dit Bertaut.

— Ah! j'y suis! fit Corfer.

— Moi aussi!... J'y suis maintenant, fit à son tour Grand-Gilles.

— Eh bien, reprit vivement le chef, il s'agit de faire un choix.., c'est-à-dire deux tas de nos prisonniers.

Dans l'un, nous mettrons tous les individus de la petite pègre, et dans l'autre tous ceux qui, selon vous, n'en seraient pas.

Comprenez-vous?

— Parbleu! rien de plus simple, rien de plus clair, dit le Comtois.

— Je les fais défiler devant vous les uns après les autres...

— Une jolie procession! ricana Grand-Gilles.

— Je vous les montre et je vous dis : Connaissez-vous celui-là? Alors, comme il faut aller vite et que nous n'avons pas de temps à perdre, vous me répondez d'un mot...

— Oui!... Non!... Compris! dit Corfer.

— Pas davantage... Le reste me regarde.

— Je le répète, c'est simple comme bonjour, dit le Comtois.

— Alors, en route!

Et Bertaut, escorté de ses trois Risque-Tout, quitta l'hôtel du lieutenant de police pour se rendre à la Conciergerie.

Il commençait par cette prison plutôt que par une autre, parce que c'était dans celle-ci surtout qu'on avait jeté les individus ramassés dans les bouges de la petite pègre.

Bertaut, on s'en souvient, avait reçu du lieutenant de police carte blanche.

Il pouvait donc agir à sa guise et parler en maître.

Mais il n'avait pas besoin de cela pour être promptement et ponctuellement obéi.

Tous les geôliers et les guichetiers le connaissaient depuis longtemps, tous savaient qu'il avait la confiance de son chef et il n'en fallait pas davantage pour qu'ils lui témoignassent aussi la plus haute estime et la plus grande considération.

Aussi, sans même dire un mot de l'écrit de son chef qui lui donnait les pouvoirs les plus étendus, n'eut-il qu'à faire un signe pour que tout le personnel se mît immédiatement à sa disposition.

Et c'était une chose bien curieuse que de voir tous ces hommes, ou plutôt toutes ces

brutes au regard dur et à l'air menaçant, accourir au-devant de lui très empressées et très respectueuses.

— C'est bien !... c'est bien ! dit Bertaut en répondant d'un geste bref à tous les saluts qu'on lui prodiguait. Donnez-moi le greffe.

Le greffe de la Conciergerie ressemblait assez à un cachot.

Rien de plus froid, rien de plus triste que cette vaste pièce qu'une seule fenêtre éclairait, mais éclairait mal, d'un jour terne et sombre, car elle ouvrait sur une cour dont les murs, verts d'humidité, montaient jusqu'aux toits.

Et quant au mobilier, on se le figure aisément : des quatre côtés des bancs de bois scellés aux murs, des rayons chargés de cartons, une grande table recouverte d'un tapis vert, et autour de cette table, qui occupait le milieu de la pièce, cinq ou six chaises de paille, et c'était tout.

Bertaut et ses trois Risque-Tout venaient de s'asseoir autour de la table.

Le chef, le visage tourné du côté de la porte par laquelle les prisonniers allaient entrer, en occupait le milieu.

Il avait à sa droite le Comtois et à sa gauche Grand-Gilles.

Corfer, installé à l'une des extrémités, tournait le dos à la fenêtre.

Les bras croisés et se rengorgeant :

— Voici le tribunal ! dit l'ancien saltimbanque.

Il ricanait bien encore, mais, au fond, il était très flatté, très fier du rôle qu'il allait jouer.

— Nous sommes bien aussi des juges, répliqua gravement le Comtois.

Et il disait vrai, ne croyant peut-être pas si bien dire.

Les mots qu'ils allaient prononcer allaient être une sentence et une sentence terrible.

Les deux coudes appuyés sur la table, Bertaut se frottait lentement les mains.

Le guichetier-chef demeurait immobile et debout en face de lui.

Il attendait.

— Eh bien, vous ne vous plaindrez pas, je pense, dit en souriant l'agent, nous vous avons donné des pensionnaires.

Comment nos gaillards se sont-ils comportés cette nuit ?

— Pas mal, répondit le guichetier.

— Pas de mutinerie ?

— Non.

— Pas de révolte?

— Non. Ils ont été bien sages... D'ailleurs, ajouta le guichetier avec un petit sourire qui était une menace, ils ont bien dû comprendre que c'était ce qu'ils avaient de mieux à faire...

— Bon ! bon ! tant mieux pour eux ! dit Bertaut. Maintenant nous allons commencer...

— Quand vous voudrez.

— Vous nous les amènerez un par un.

— Entendu.

— Pour éviter une perte de temps, ils entreront par cette porte et ils sortiront par celle-ci.

— C'est très facile.

— Allez!

Puis se penchant vers ses Risque-Tout, Bertaut ajouta :

— Et maintenant, mes gaillards, c'est à vous à ouvrir l'œil...

— Et le bon!... Mais vous pouvez être tranquille, chef ! répliqua vivement Grand-Gilles.

— Deux mots suffisent...

— Comptez sur nous, dit à son tour le Comtois.

Et Corfer, qui venait de regarder vers la porte, ajouta brusquement :

— En voici un !

En effet, le premier prisonnier venait d'entrer, suivi de cinq ou six guichetiers qui lui faisaient escorte.

Mais on ne l'apercevait encore que très indistinctement

L'ombre le cachait.

Il fit encore quelques pas, puis Bertaut lui cria :

— Halte!

D'un même mouvement, les trois Risque-Tout avaient fixé leurs regards sur cet homme.

C'était une espèce de gamin de Paris, faubourien chétif et malingre.

Les deux mains dans ses poches, il se dandinait, ricanait au nez des agents.

— Oh! connu, celui-là! dit vivement le Comtois. De la pègre!... Il a dû venir au monde dans un bouge...

Bertaut n'en écouta pas davantage.

Il fit un signe.

Les geôliers empoignèrent le gamin, l'entraînèrent vers la porte de sortie.

— Numéro deux! dit avec un ricanement sourd Grand-Gilles.

Un nouveau prisonnier s'approchait.

Court, petit, trapu, les lèvres pâles, l'œil sinistre, celui-là n'avait pas dû se laisser arrêter facilement, car ses habits avaient été mis en loques dans la lutte et, de plus, il avait au front, depuis l'œil gauche jusqu'au-dessus de la tempe droite, une longue balafre encore toute fraîche.

Corfer le toisait, le regard sombre.

Il finit par dire :

— Ah! le bougre!... Je le connais... De la pègre encore... C'est moi qui l'ai arrangé comme ça...

— Assez ! dit Bertaut.

Et ce prisonnier disparut à son tour.

Un troisième entrait.

Les geôliers avaient beau le pousser, il n'allait pas plus vite qu'il ne voulait.

C'était un grand garçon d'une taille extraordinaire, avec des cheveux roux et une figure bonasse.

Le Comtois lui-même, le Comtois qui s'y connaissait, l'aurait plutôt pris pour un bon campagnard, un bon paysan, que pour un individu de la pègre.

Et les trois Risque-Tout, très attentifs, le regardaient.

Il y eut un assez long silence.

Le grand garçon restait très calme et n'avait pas l'air le moins du monde de s'émouvoir.

— Eh bien? fit brusquement Bertaut en jetant un coup d'œil sur ses agents.

— Moi je ne le connais pas, dit vivement le Comtois.

— Et toi, Corfer ?

— Attendez, chef... une seconde...

Il regarda encore le prisonnier, puis, secouant la tête :

— Non, moi non plus, dit-il enfin.

Mais Grand-Gilles venait soudain d'avoir un cri.

— Eh! que je suis bête ! fit-il. Mais j'y suis, à présent, j'y suis parfaitement! Aussi je me disais : « Tu dois connaître ce grand escogriffe-là... » Parbleu ! si je le connais !

Pendant ce temps, le prisonnier toujours très tranquille, toujours très calme, souriait.

— Qui est-ce? dit Bertaut.

— Le Bourguignon, pardieu !

— Le Bourguignon ?

— Oh! de la pègre !... de la pègre pure !... J'en réponds.

— Emmenez-le? dit Bertaut un peu nerveux.

Et le Bourguignon sortait à peine du greffe qu'un quatrième prisonnier y surgissait.

Celui-là portait un costume, ou plutôt une défroque étrange et qui pouvait être aussi bien une livrée qu'un uniforme militaire.

Cet homme était-il un laquais ?

Etait-il un soldat?

Il eut été, au premier abord, assez difficile de le dire.

C'était non seulement un gaillard bien planté, bien charpenté, mais encore un assez joli garçon.

Il pouvait avoir de vingt-cinq à vingt-six ans, et son front qu'il portait haut, son regard qui ne se baissait pas plus devant le coup d'œil perçant de Bertaut que devant celui plus curieux et plus scrutateur encore des trois Risque-Tout, était très intelligent.

Les bras croisés, il attendait.

— Et celui-là? demanda Bertaut.

Les agents gardèrent le silence, et comme ils mettaient une espèce de point d'honneur à connaître toute la pègre, ils fouillaient dans leurs souvenirs, interrogeaient leur mémoire.

— Tiens, voilà qui est bien curieux, se dit Grand-Gilles, mais cette figure-là ne me rappelle rien...

Quant au Comtois, bien que son regard ne quittât pas le prisonnier, il était obligé de se faire le même aveu, tandis que le front un peu plus sombre et les traits légèrement contractés, Corfer mâchonnait entre ses dents :

— Jamais vu !... D'où diable sort-il, celui-là !

Pourtant Bertaut, qui venait de les regarder tour à tour, commençait à s'impatienter.

Brusquement il frappa la table d'un formidable coup de poing comme pour les réveiller.

— Eh bien, voyons, parlez! concluez! s'écria-t-il. Est-ce oui? est-ce non?

— Qu'en penses-tu, Grand-Gilles? dit le Comtois.

— Pour moi, c'est non, répondit l'ancien saltimbanque.

— Et toi, Corfer?

— Je ne connais pas cet homme, dit celui-ci.

— Eh bien, je ne le connais pas non plus, dit à son tour le Comtois qui se tourna vers Bertaut.

Celui-ci avait eu un mouvement de joie.

Son œil étincela.

Puis s'adressant au prisonnier :

— Ainsi tu n'es pas de la pègre?

— De la pègre?

— Oh! ne fais pas l'imbécile... Tu comprends très bien ce que je veux te dire... Mais si tu n'es pas de la pègre, on t'a cependant arrêté dans l'un de ses bouges... dans l'un des bouges des voleurs...

— Je ne suis pas un voleur, répondit le prisonnier qui ne paraissait pas embarrassé!

— Alors, comment te trouvais-tu là!

— Par hasard.

— Explique-toi.

Mais le prisonnier garda le silence.

Bertaut fronçait les sourcils.

Il reprit :

— Tu as d'ailleurs un costume qui m'étonne... Es-tu laquais?.. Es-tu soldat?

— J'ai été soldat.

— Et tu ne l'es plus?

— Non.

— Tu dois te tromper... Moi je sais que tu l'es encore.

Le prisonnier avait tressailli.

— Mais soldat d'une étrange armée, mais soldat d'un étrange capitaine, ajouta Bertaut, dont la voix s'animait et dont le regard devenait plus menaçant. Oh! tu me comprends bien... Tu sais bien que je veux te parler de la clique, de la bande à laquelle tu appartiens, et de ton chef, de ce brigand dont nous finirons bien par avoir la tête et qu'on appelle le capitaine de Minuit.

— Le capitaine de Minuit? fit vivement le prisonnier.

Et c'était avec une grande surprise qu'il regardait tour à tour les quatre agents.

— Non, je ne comprends pas.. non, non, je ne sais pas ce que vous voulez me dire, ajouta-t-il.

Son attitude ne décelait aucune crainte, aucune faiblesse, mais plutôt une profonde sincérité.

Grand-Gilles, qui pourtant était un gouailleur et un sceptique, ne pouvait se défendre de le regarder avec une profonde sympathie.

Et il pensait :

— Ou cet individu est un gaillard très fort, un très habile comédien, ou décidément il ne comprend pas et ne sait pas un mot de ce qu'on veut lui dire.

Le Comtois, de son côté, hochait doucement la tête.

— Si cet homme n'appartient pas à la pègre et s'il n'est pas non plus un des compagnons du capitaine de Minuit, alors qu'est-il donc ? se demandait-il.

Corfer aussi, Corfer lui-même, si brute qu'il pût être, se sentait cependant un peu embarrassé.

Mais son flair de vieil agent de police le mettait plus près de la vérité que ses deux camarades le Comtois et Grand-Gilles.

Et les lèvres pincées, l'œil toujours cloué sur le prisonnier, il murmurait pour lui seul :

— Il dit peut-être la vérité... Cet homme, peut-être, n'appartient ni à la petite pègre, ni aux cliques du capitaine de Minuit... Mais je mettrais la main au feu qu'il est tout de même de bonne prise et qu'il doit avoir de bonnes raisons pour cacher son identité.

Mais aux dernières paroles du prisonnier :

« Non, je ne comprends pas... non, je ne sais pas ce que vous voulez me dire.

Bertaut, l'œil enflammé, avait bondi.

Puis la voix rauque, la main tendue, il appela le guichetier-chef.

Celui-ci n'était qu'à quelques pas, les bras croisés, immobile, ne quittant pas une seconde des yeux l'homme qui était le bras droit du lieutenant de police.

Il s'était donc empressé d'accourir très humblement.

Bertaut désignait du doigt le prisonnier.

— Vous voyez cet homme ? dit-il le souffle court et l'accent plein de colère.

— Oui, monsieur Bertaut, répondit le chef des guichetiers.

— Vous m'en répondez ?

— Oh ! soyez tranquille... sur ma tête.

— Bien !

Puis l'agent s'adressant encore au prisonnier, mais avec un regard plus dur et un accent plus menaçant :

— Et toi, écoute-moi bien, dit-il, et retiens bien ce que je vais te dire... Il y a dans ton attitude et dans tes réponses quelque chose qui n'est pas clair, mais que nous éclaircirons, tu peux en être sûr... Car, je t'en préviens, j'ai dans les mains quelqu'un qui possède un moyen infaillible de délier la langue et de faire parler les muets...

Ce quelqu'un s'appelle le bourreau, et son moyen s'appelle la torture... Va !

Le prisonnier avait un peu pâli, mais il faisait bonne contenance encore.

Sur un nouveau signe de Bertaut les geôliers l'entraînèrent.

— Et maintenant, continuons ! dit tranquillement celui-ci.

Et le défilé des prisonniers continua.

Il ne se termina que le soir à la nuit tombante.

— Ouf ! ce n'est pas trop tôt ! s'écria Grand-Gilles en bâillant et en s'étirant les bras. Je commençais vraiment par en avoir assez.

— Mais ce n'est pas fini, dit vivement et en souriant Bertaut, et nous recommencerons demain, mon brave...

— C'est juste, dit le Comtois, il nous reste à voir le Grand-Châtelet...

— Et le Petit-Châtelet, dit de son côté Corfer.

— Et ce ne sera pas encore fini, ajouta Bertaut. Nous aurons aussi une petite visite à rendre aux autres prisons...

Et cherchant du regard le guichetier-chef qui se promenait lentement et sans bruit au fond du greffe, que l'ombre envahissait déjà, il lui fit signe d'approcher

— C'est bien tout, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur Bertaut.

— Vous avez bien vidé toutes les cellules?

— Oui, monsieur Bertaut.

— Tous les cachots?

— Oui, monsieur Bertaut.

— Bon ! Maintenant combien avons-nous de suspects ?

— De suspects ?

— Oui, combien d'individus que nous n'avons pas reconnus pour appartenir à la petite pègre?

— Dix ! fit vivement Grand-Gilles.

— Douze ! rectifia le Comtois.

Bertaut venait d'avoir un sourire ironique.

— Il faudrait pourtant bien savoir à quoi s'en tenir dit-il.

— Je vais voir, répondit le guichetier-chef.

Il sortit et revint environ cinq minutes apres.

Alors montrant Grand-Gilles :

— C'est monsieur qui avait raison, dit-il. C'est bien dix..

— J'en étais sûr, fit l'ancien saltimbanque en lançant au coup d'œil de triomphe au Comtois.

— Bien. Qu'en avez-vous fait ? dit Bertaut.

— Je vous les ai mis de côté, répondit le guichetier avec un petit sourire qui faisait froid dans le dos.

— Vous savez que ce sont là de bonnes captures et que vous m'en répondez personnellement?

— Je réponds d'eux comme de tous les autres prisonniers, dit le guichetier, mais je n'ai pas peur et je suis bien sûr qu'ils ne s'évaderont pas.

— Vous les avez enchaînés ? demanda Corfer.

— Parbleu ! fit le guichetier avec un nouveau sourire, est-ce qu'on ne commence pas toujours par là.

Bertaut venait de se lever.

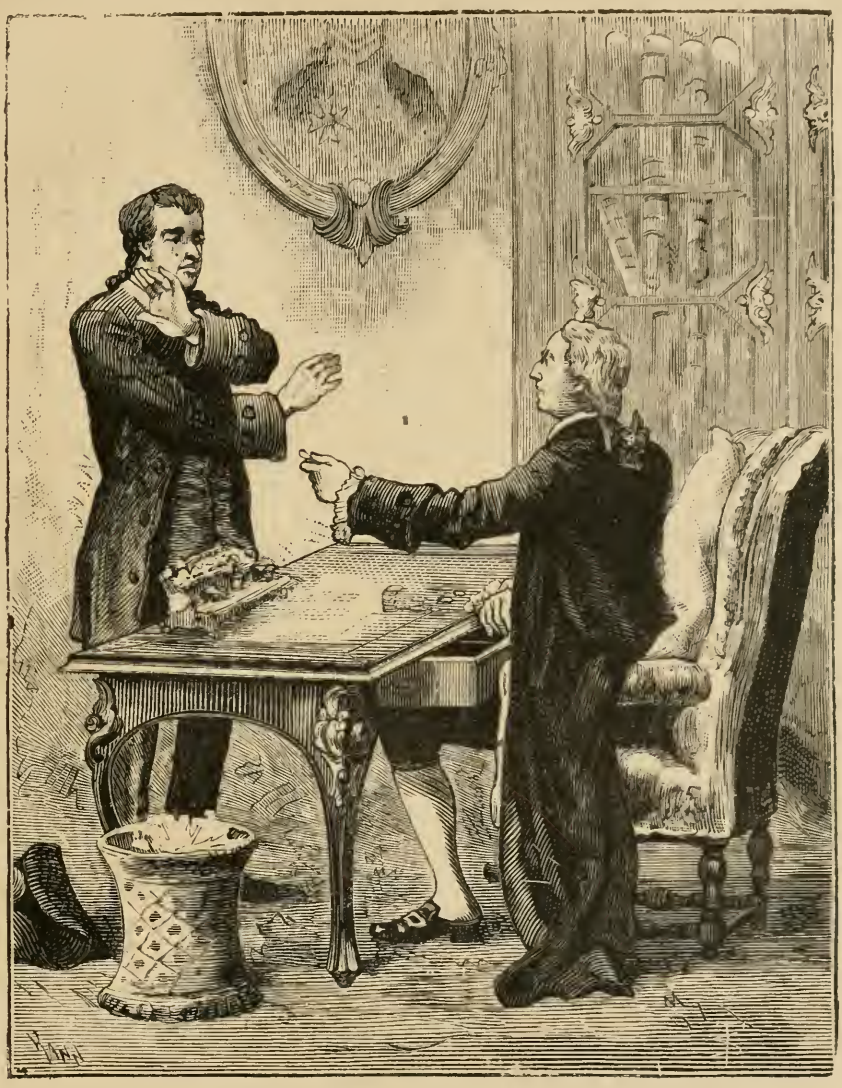
— Bonsoir dit-il. Nous nous reverrons dans quelques jours.

Et il sortit du greffe accompagné de ses trois Risque-Tout.

Dans les étroits corridors de la Conciergerie, que ses lampes de cuivre éclairaient d'une lueur sinistre, des geôliers allaient et venaient, des sentinelles se promenaient l'arme au bras.

Quand ils furent arrivés dans la rue, Bertaut prit vivement congé de ses agents.

— A demain ? dit-il.



— Cette gratification, je la refuse, dit énergiquement Bertaut.

— Oui chef.

— A huit heures.

— Oui, chef.

Il leur donna une poignée de main, puis disparut.

Au fond il n'était pas très content.

Aussi, après avoir pris d'abord une allure assez rapide, finit-il par ralentir insensiblement sa marche.

Il allait maintenant la tête basse, les sourcils froncés, l'air tout songeur.

Le nouveau triage qu'il venait de faire à la Conciergerie ne le satisfaisait pas complètement.

— J'espérais mieux, se disait-il. Mais dix suspects seulement, c'est maigre.

Puis, tout à coup, il se consola.

Car Bertaut n'était pas homme à se laisser aller longtemps au découragement.

Chez lui, ces crises-là étaient non seulement très rares, mais aussi très courtes.

— Oh ! demain je serai plus heureux, se répétait-il avec un éclair dans le regard. N'ai-je pas encore le Grand-Châtelet, le Petit-Châtelet, tous deux bondés de prisonniers? Oui, oui! un pressentiment me dit que je prendrai ma revanche et que j'aurai dans la main assez de suspects pour saisir enfin un des complices du capitaine de Minuit !...

Puis un sourire de triomphe sur les lèvres, il se mit à marcher d'un pas beaucoup plus rapide.

Cette nuit-là, il dormit moins bien que la précédente.

Il se réveillait très souvent, impatient, fiévreux, et regardait sa fenêtre.

Mais le ciel restait noir. Ce n'était point encore le jour.

— Que cette nuit est longue ! grommelait-il.

Et l'œil ouvert il attendait, épiait l'aube.

Dès qu'elle parut, indécise et terne encore, il fut debout d'un bond, et, ce matin, ce ne furent pas ces Risque-Tout qui se trouvèrent les premiers au rendez-vous.

— Arrivez donc, sacrebleu ! leur cria-t-il dès qu'ils apparurent.

Et il se mit à marcher si vite qu'ils avaient peine à le suivre.

— Tonnerre ! de quelle allure il y va, le patron! murmura Grand-Gilles à l'oreille du Comtois.

— Bah! ricana celui-ci, marche toujours !... Ce n'est pas ton ventre qui te gêne !...

XXXII

HISTOIRE DE TROIS PRISONS DE PARIS. — LA CONCIERGERIE.

Mais avant d'aller plus loin et afin de donner tout leur relief aux dramatiques événements que nous allons raconter, il est utile que nous ouvrions une parenthèse et que nous disions quelques mots des trois vieilles prisons dans lesquelles Bertaut avait entassé le plus grand nombre de ses prisonniers.

Ces trois prisons étaient, on s'en souvient, la Conciergerie, le Grand-Châtelet et le Petit-Châtelet.

Commençons d'abord par la Conciergerie.

Cette prison est non seulement la plus ancienne de Paris, mais aussi celle où l'on trouve les plus antiques cachots de France.

« Ses tours, son préau, le corridor obscur par lequel les prisonniers sont introduits, portent dans l'âme la tristesse et l'effroi, » a dit Dulaure.

Toutes les classes, toutes les opinions, toutes les sectes de notre pays ont légué quelque chose de funèbre à cette espèce de nécropole des vivants.

Le Paris et la France de tous les siècles sont là, à demi cachés sous les voûtes du palais et de la Conciergerie.

Paris est encore une ville ouverte, une ville qui ne pourrait se défendre contre une invasion, que déjà il creuse un trou dans son île et y fait une prison.

Les centurions romains jettent dans le cachot de la Cité les fondements d'une forteresse.

Robert le Pieux élève, sur les ruines de la citadelle romaine, un magnifique édifice avec tours et bastions : la féodalité veut avoir sous la main une prison et un château.

Saint-Louis réédifie le palais et construit la Sainte Chapelle: la royauté ajoute une église à la prison et au château.

Au quatorzième siècle, en 1381, les Parisiens méritent le surnom de *Maillotins*, en frappant à coups de maillet de plomb sur les percepteurs de l'impôt...

Vaincus, ils sont jetés, entassés dans les sombres cachots de la Conciergerie, d'où ils ne sortent que pour être noyés dans la Seine...

Lorsque les pauvres gens des villes et des campagnes veulent se soustraire à la tyrannie des seigneurs, des évêques, des chanoines, on les entasse à la Conciergerie.

Là, jetés pêle-mêle sur la paille moisie, sur les immondices du préau, non seulement ils n'ont d'autre nourriture que celle qu'ils obtiennent de la charité publique, non seulement ils sont battus par les féroces gardiens qui les surveillent, mais encore ils tombent, ils meurent décimés par la peste.

Une des tours de la Conciergerie a conservé le souvenir, le nom et jusqu'au collier de fer de Ravaillac, l'assassin fanatique de Henri IV.

« On tremble, on a froid, on a peur, dans cette tour de Ravaillac, dit un historien « à qui nous empruntons beaucoup de ces détails ; les images les plus affreuses se des- « sinent dans la pensée de l'observateur: il s'effraie de toutes les tragédies, de tous les « drames dont le dénouement a dû se jouer dans l'ancienne Conciergerie, entre le « juge, le patient et le bourreau ; l'histoire tout entière de cette prison se personnifie « dans le monde de ces souvenirs, et il doit assister, à travers les siècles, à la funèbre « représentation des mystères les plus terribles...

« Que de plaintes, que de larmes, que de cris, de malédictions, de blasphèmes et « de menaces n'a-t-elle pas entendus, cette implacable doyenne des prisons de Paris!

« Elle a vu, elle a préparé le spectacle de toutes les douleurs, de toutes les misères, « de toutes les corruptions humaines.

« Que de fois elle a ferré aux deux bouts de la même chaîne, en les accouplant avec « un plaisir secret, le vice et la gloire, la crapule et la poésie, la grandeur malheureuse et la prostitution ignoble ! » (*Histoire de Paris. — L'Ancien et le Nouveau.*)

Jusqu'au dix-septième siècle, tous les registres de la Conciergerie sont illisibles ou lacérés. Le document le plus ancien des archives de cette prison comprend l'écrou de Ravaillac et l'arrêt de la cour du Parlement qui le condamne au supplice.

Après Ravaillac, un autre régicide, Damiens, vint à son tour habiter la Conciergerie.

La *Tour de Ravaillac* est également dans le vocabulaire de cette prison, la *Tour de Damiens* ; elle sert aujourd'hui de chauffoir aux prisonniers.

Ce fut aussi des cachots de la Conciergerie que le 8 juillet 1617, Eléonore Galigaï, cette habile et ambitieuse aventurière devenue maréchale d'Ancre et favorite de la reine Marie de Médicis, sortit pour aller entendre, dans la cour du palais, à genoux, aux yeux de la foule, l'arrêt de mort que l'on devait exécuter contre elle le même jour.

« Jusqu'à la fin du règne de Louis XIII, dit l'historien que nous avons déjà cité et à « qui nous empruntons ces intéressants détails, le repaire de la cour des Miracles fut « un des plus actifs pourvoyeurs de la Conciergerie; les voleurs, les filous et les assas- « sins s'élançaient chaque jour du fond de cette immense caverne, pour se ruer sur la « ville et sur les faubourgs...

« Ils communiquaient avec certains prisonniers de la Conciergerie, en donnant du « cor de chasse : c'était de l'argot en musique.

« La Conciergerie d'autrefois pourrait se vanter, au besoin, d'avoir logé, d'avoir « tourmenté peut-être dans le même cachot, un grand seigneur comme d'Entragues « et un grand voleur comme Cartouche, des bandits de la cour des Miracles et des fron- « deurs de la minorité, d'ambitieux gentilhommes de la cour de Louis XIII et de « célèbres empoisonneuses du temps de Louis XIV. »

Car la célèbre prison eut également pour hôtes ces deux femmes que leurs crimes rendront à jamais fameuses: la Brinvilliers et la Voisin.

Le 16 juillet 1676, à six heures du soir, la marquise de Brinvilliers franchissait le seuil de la Conciergerie pour aller mourir en place de Grève, en passant par Notre Dame, et moins de quatre ans plus tard, le 22 février 1680, à cinq heures, la Voisin en sortait à son tour pour monter dans le tombereau qui allait la conduire au supplice.

Puis vint le tour du roi des voleurs, du fameux Cartouche dont nous avons entrepris de raconter l'histoire, puis ce furent les *convulsionnaires* de Saint-Médard qui payèrent leur tribut de liberté à la suzeraineté pénale de la Conciergerie.

En 1775, sous le règne de Louis XVI, M. de Malesherbes, chargé de visiter les prisons de Paris, trouva dans les cachots de la Conciergerie deux malheureux convulsionnaires, un homme et une femme, qui expiaient depuis trente-huit ans la sottise d'avoir cru aux miracles de Saint-Médard.

Ils furent mis en liberté et bien étonnés d'apprendre qu'il n'y avait plus en France de convulsionnaires.

Sous le règne de madame de Pompadour, la marquise-reine, *quatre mille personnes* furent jetées, par l'ordre de la favorite, à la Bastille, à Vincennes et à la Conciergerie

Nous avons parlé de Damiens et nos lecteurs savent déjà que ce nom est attaché à l'histoire de la Conciergerie.

« Le 5 janvier 1757, à six heures du soir, dit l'auteur de l'*histoire de Paris* que nous avons précédemment cite, le roi se disposait à monter dans son carrosse, pour se rendre de Versailles à Trianon.

« Il se sentit frappé tout à coup, sans savoir où ni comment; il passa la main sous sa veste ensanglantée, et il s'écria :

« — Je suis blessé!

« Il regarda instinctivement un homme qui avait gardé son chapeau sur la tête, et reprit, en montrant son assassin :

« — C'est lui qui m'a frappé, qu'on l'arrête, mais qu'on ne le tue pas!

« L'assassin s'était servi, contre le roi, d'un couteau dont la lame était assez semblable à celle d'un canif.

« On trouva sur lui quelques pièces d'or, et un livre intitulé : *Instructions et prières chrétiennes.*

« *Questionné* provisoirement dans une des salles du château de Versailles, Damiens se mit à dire plusieurs fois :

« — Que l'on prenne garde à Monseigneur le Dauphin !

« Torturé horriblement pour qu'il avouât s'il avait des complices, il répondit que ses *complices* étaient bien loin, et qu'on ne les trouverait plus.

« Le 18 février, la Conciergerie ouvrit de nouveau son cachot des régicides, pour y questionner l'assassin de Louis XV.

« L'écrou de Damiens décrit ainsi le costume qu'il portait à Versailles, au moment même de son arrestation :

« Un habit de droguet d'Angleterre, petit-gris, doublé de serge ; une veste rouge de velours de gueux, doublée de serge blanche ; une culotte de panne cramoisie, doublée de peau ; une paire de bas de laine petit-gris, des souliers, et une chemise de toile d'Alençon, garnie en batiste.

« Le 28 mars, Damiens sortit de la Conciergerie pour aller subir, sur la place de Grève, un épouvantable supplice.

Ce fut pendant le dernier acte de cette tragédie judiciaire, que l'on entendit une grande dame de la cour s'écrier, en regardant les quatre chevaux qui *démembraient* le régicide : — Mon Dieu ! que ces pauvres bêtes se donnent de mal !

Mais si la Conciergerie était, comme on le voit, déjà célèbre au moment où Bertaut y avait entassé tous les voleurs de la petite pègre ramassés dans les bouges, son histoire n'était cependant point finie, et elle devait l'être peut-être davantage plus tard, quand elle devint le cachot révolutionnaire par excellence.

« Le 15 octobre 1793, un huissier audiencier au tribunal révolutionnaire fut chargé d'écrouer à la Conciergerie la veuve de Louis XVI.

« Marie-Antoinette fut transférée de la prison du Temple à la maison de justice du département, et l'huissier Monot rédigea ainsi, entre deux guichets, l'écrou de la reine de France :

« La nommée Marie-Antoinette, dite Lorraine d'Autriche, veuve de Louis Capet, prévenue d'avoir conspiré contre la France, et recommandée à la requête du citoyen accusateur public du tribunal révolutionnaire établi au Palais, à Paris, par la loi du 10 mars dernier, qui fait élection de domicile au greffe dudit tribunal, en vertu d'un jugement rendu par ledit tribunal, en date d'aujourd'hui, dûment en forme, pour, par elle, rester en cette maison, comme en celle de justice, jusqu'à ce qu'il en ait été autrement ordonné ;

« Et l'avons laissée à la charge du citoyen Baule, concierge de ladite maison, qui a promis de la représenter quand il en sera requis ;

« Et ayant à ladite veuve Capet, en parlant à sa personne, entre les deux guichets de cette maison, comme en lieu de liberté, laissé copie de l'acte d'accusation dressé contre elle le jour d'hier...

Il était quatre heures du matin quand Marie-Antoinette entra à la Conciergerie. Sa chambre était tout simplement un cachot et elle y fut servie par un nommé Barasin, un galérien que l'on avait dispensé d'aller travailler aux galères.

Deux gendarmes veillaient, nuit et jour, sur l'ex-reine de France ; la pudeur révolutionnaire daigna jeter un paravent entre la prisonnière et les gardiens.

Un mois plus tard, le 2 novembre 1793, le duc d'Orléans, dit Philippe-Egalité, vint attendre, dans un cachot de la Conciergerie, peut-être même dans la chambre de Marie-Antoinette, son tour d'être exécuté.

Le voisinage du tribunal révolutionnaire, qui siégait au Palais de justice, valut à la Conciergerie l'honneur d'accaparer la plupart des prisonniers de la Révolution française.

Trop petite, trop mal distribuée, la Conciergerie prit d'abord le parti de confondre dans un affreux pêle-mêle les criminels politiques et les malfaiteurs, les âges, les positions sociales et les sexes.

Plus tard, elle consentit à classer ses prisonniers.

Elle eut des *pistoliers*, des *pailleux* et des *secrets*.

Les pistoliers achetaient cher le droit de partager un mauvais lit avec un compagnon de captivité.

Les *pailleux* couchaient sur la paille, au risque d'être dévorés par les rats et par la vermine.

Enfin les *secrets*, plus à plaindre encore, séjournaient dans d'ignobles cachots, au-dessous du niveau de la rivière.

« Pendant la période révolutionnaire, dit l'historien que nous citons, presque toutes les prisons de Paris étaient gardées à la fois par des hommes et par des chiens.

« Un des chiens de la Conciergerie démentit un jour la confiance administrative.

« Il se nommait *Ravage*...

« C'était un véritable geôlier.

« *Ravage* se laissa pourtant corrompre.

« Des prisonniers résolurent de s'évader, en dépit du cerbère qui gardait le grand préau. L'évasion eut lieu pendant la nuit, et *Ravage* n'aboya pas à la garde!

« Le lendemain, le concierge s'aperçut que l'on avait attaché à la queue du gardien infidèle un assignat de cinq livres, avec ce billet infamant :

On peut corrompre Ravage moyennant cent sous et un paquet de pieds de mouton. »

D'ailleurs les prisonniers politiques de la Conciergerie étaient loin de se laisser abattre par le désespoir : soir et matin, ils chantaient en chœur des hymnes patriotiques, et durant tout le jour, ils s'amusaient à lire, à fumer, à discourir, à faire l'amour en vers et en prose, à jouer aux charades et à la *guillotine!*

Et dans cet « immense vestibule de l'échafaud » impossible de faire un pas sans se heurter à un homme célèbre :

Ce vieillard de soixante-treize ans, ce conteur abondant et aimable, c'est Cazotte, l'auteur du *Diable amoureux*.

Puis voici Bailly, l'ancien maire de Paris, Bailly qui se frotte les mains et qui murmure : *Petit bonhomme vit encore!*

Puis voici le duc de Lauzun, le dernier les Lauzun, l'amoureux de la reine, l'ami intime du duc d'Orléans ;

Puis le général Beauharnais;

Puis Barnave;

Puis Charlotte Corday;

Puis André Chénier;

Puis deux hommes qui portent deux noms célèbres : le fils de Buffon, le fils de Marivaux...

Puis le grand, l'illustre Lavoisier ;

Puis Vergniaud, l'éloquent orateur de la Gironde ;

Puis l'héroïque et belle M^me^ Roland.

Puis, en attendant Danton, Camille Desmoulins, Robespierre et tant d'autres, toute une pléiade illustre : des poètes, des tribuns, des gentilshommes, des prélats, des hommes de guerre, c'est-à-dire les Girondins !

Ceux-là n'ont plus que quelques heures à vivre et demain leurs têtes rouleront sur l'échafaud...

Ils le savent.

Qu'importe !

Ils sont gais encore !

Mainvielle, Ducos, Gensonné et Boyer-Fonfrède font circuler autour de la table, avec les verres qu'ils emplissent à l'envi, l'esprit, la gaieté, l'insouciance et le courage ;

Viger fredonne des refrains amoureux ;

Duprat roucoule une romance patoise ;

Et Gensonné entonne la *Marseillaise*...

Non, la Conciergerie, d'où l'on ne sort pourtant que pour marcher à la guillotine, n'est point triste, n'est point lugubre.

Elle a ses chansonniers et ses poètes :

Un condamné à mort, en guise d'adieu, rime ce couplet qu'il adresse à ses codétenus :

Mes chers et tristes compagnons,
Ne pleurez point mon infortune ;
C'est, dans le siècle où nous vivons,
Une misère trop commune.
Par vos gaîtés, dans vos ébats.
Buvant, criant, faisant tempête,
Mes amis, ne m'avez-vous pas
Fait quelquefois *perdre la tête* ?

Un autre, déjà installé dans le sinistre tombereau, répond aux clameurs de la foule par ce refrain d'une chanson de la Conciergerie :

Quand je serai guillotiné,
Je n'aurai plus besoin de né !

Telle fut la vieille et sombre prison pendant la tragique période révolutionnaire.

« Aujourd'hui, la Conciergerie est moins une maison de détention qu'une espèce d'hôtellerie criminelle ; on n'y demeure pas : on y loge au jour et à la nuit ; c'est un pied-à-terre pour le crime qui va comparaître devant la cour d'assises, et pour le délit qui va répondre aux juges de la police correctionnelle. »

LE GRAND ET LE PETIT CHATELET

L'île de la Cité a eu l'honneur de renfermer Paris tout entier.

Dans les premières années du douzième siècle, Louis le Gros fit élever deux forteresses pour la défense de la Cité : au nord, le Grand-Châtelet où se rendait en ce moment Bertaut escorté de ses trois Risque-Tout, et le Petit-Châtelet au midi.

La prison du Grand-Châtelet commence avec l'enceinte de Philippe-Auguste ; la juridiction de la vicomté et de la prévôté de Paris s'y établit, en vertu d'une ordonnance qui précisait, en même temps, le nombre des officiers, des auditeurs et des notaires qui devaient en dépendre.

Un ancien historien, Sauval, divise le Grand-Châtelet en huit parties, ou prisons particulières.

Le *berceau* ;
Le *paradis* ;
La *grièche* ;
La *gourdaine* ;
Le *puits* ;
Les *chaînes* ;
La *boucherie* ;
Les *oubliettes* ;

Au quinzième siècle, le Grand-Châtelet reçut un supplément de cachots, sans compter les *chartres* basses que lui avait déjà prêtées la prison supplémentaire du Petit-Châtelet.

Au mois de mai 1425, une ordonnance fut rendue qui réglait de la manière suivante le prix de geôlage que devaient payer les prisonniers, selon l'état de chaque personne :

Un comte ou une comtesse, dix livres ;
Un chevalier banneret ou une dame bannerette, vingt sols ;
Un simple chevalier ou une simple dame, cinq sols.
Un écuyer ou une simple demoiselle noble, douze deniers.
Un juif ou une juive, onze sols ;
Toutes autres personnes, huit deniers.

« Il paraît, dit Dulaure, dans son *Histoire de Paris*, que les prisonniers étaient descendus dans le cachot dit la *fosse*, par une ouverture pratiquée à la voûte du souterrain, comme on descend un seau dans un puits.

« Peut-être que cette fosse du Châtelet était celle qu'on nommait *chausse d'Hypocras*, où les prisonniers avaient les pieds dans l'eau, et ne pouvaient se tenir debout ni couchés ; sa forme devait être celle d'un cône renversé.

« Ordinairement, les prisonniers y mouraient après quinze jours de détention.

« Un autre cachot avait reçu le nom de *fin d'aise* : il était plein d'ordures et de reptiles ; au reste, la plupart des noms de ces prisons, et notamment celle qu'on appelait les *oubliettes*, en donnent une affreuse idée.

Jean de Lys chez le duc de Vergennes.

« Les officiers du Châtelet organisaient chaque année, le lundi après le dimanche de la Trinité, une fête ou cavalcade appelée la *montre*.

« La marche était ouverte par une musique guerrière composée de timbales, trompettes, hautbois, et par les attributs d'une justice militaire, tels que le casque, la cuirasse, les gantelets, le bâton de commandant et la main de justice, emblèmes dont chacun était porté par un individu.

« Puis, suivaient quatre-vingts huissiers ou sergents à cheval, cent quatre-vingts sergents à verge, précédés de leurs trompettes et timbales, portant leurs signes d'honneur.

« Ceux qui figuraient dans cette partie de la cavalcade étaient tous vêtus en habits courts et de diverses couleurs.

« Venaient ensuite cent vingt huissiers priseurs, vingt huissiers audienciers, couverts de leurs robes de palais ; douze commissaires au Châtelet, en robe de soie noire ; un des avocats du roi, un des lieutenants particuliers et le lieutenant civil : ces derniers se faisaient remarquer par leur robe rouge ; puis des greffiers du Châtelet et quelques huissiers fermaient la marche.

« Cette cavalcade se portait successivement chez le chancelier, le premier président, le procureur général, et chez le prévôt de Paris.

« La *montre* du Châtelet n'a cessé qu'à l'époque de la Révolution »

Dans les circonstances extraordinaires la cour du Châtelet marchait après la cour des Monnaies dans l'ordre suivant :

Le chevalier du guet, avec ses sergents et ses archers ;

Le lieutenant criminel de robe courte, avec ses lieutenants, ses exempts et ses archers ;

Le lieutenant de l'île, avec ses lieutenants, ses exempts et ses archers ;

Les sergents à verge, tenant à la main un bâton d'azur, semé de fleurs de lis d'or ;

Les notaires, en bonnet carré et robe de drap ;

Les sergents à la douzaine, en hoqueton de drap blanc tanné ;

Les huissiers audienciers, en robe et bonnet ;

Le greffier en chef, en robe de camelot noir, doublé de velours ;

Le lieutenant civil ;

Le lieutenant criminel ;

Le lieutenant particulier ;

Le lieutenant de police, — tous les quatre en bonnet carré et robe rouge ;

Les conseillers, en robe, comme le greffier ;

Les avocats et procureurs du roi, en robe rouge ;

Les substituts en robe noire ;

Les procureurs du Châtelet, en robe noire ;

Les sergents à cheval, avec un guidon, et le clerc de leur communauté ayant à la main un bâton d'azur, semé de fleurs de lis d'or, vêtu d'une robe à manches blanches. et couvert d'une toque de même étoffe.

Le prévôt de Paris, qui siégeait au Grand-Châtelet, rendait la justice au nom du roi.

Il connaissait de tous les crimes ordinaires, des crimes capitaux et des délits de simple police ; il faisait arrêter et emprisonner, par ses sergents, les malfaiteurs, les vagabonds, tous les perturbateurs de la tranquillité publique.

Le prévôt de Paris représentait donc le roi, en *fait de justice*, et, à cette cause, il avait le droit d'élever un dais au-dessus de son siège.

Il était chef de la noblesse, au ban et à l'arrière-ban, sans jamais dépendre des gouverneurs.

Il était installé au Châtelet par un président à mortier et quatre présidents de la grand'chambre.

L'on y plaidait, le jour de son installation, une cause que l'on vidait par un arrêt.

La garde du parquet était confiée au prévôt de Paris ; quand le roi tenait un lit de justice, il siégait, en pareil cas, au-dessous du grand chambellan.

Il sauvegardait les droits et les privilèges de l'Université.

Il donnait son nom au titre des sentences et des contrats en forme.

Il avait voix délibérative au Châtelet.

Le lieutenant civil, le lieutenant criminel et le lieutenant de police le secondaient sans pouvoir rien dérober à son exorbitante autorité.

Le prévôt de Paris était donc l'homme le plus puissant du royaume, après le roi.

L'exécuteur des arrêts criminels dépendait aussi de la juridiction du Châtelet, et il y avait dans la prison une petite chambre que l'on appelait le *réduit aux gehennes* : l'exécuteur, chaque fois qu'il procédait à une exécution capitale, recevait dans cette chambre la sentence du prévôt et les ordres du lieutenant criminel.

Mais il ne faudrait pas croire que le Grand Châtelet fût la résidence du prévôt de Paris.

Non; il résidait officiellement dans le Petit Châtelet ou, du moins, il y résida jusqu'à la fin du XVI^e^ siècle.

A cette époque, la prévôté de Paris s'installa magnifiquement dans l'*hôtel d'Hercule* sur le quai des Augustins.

Sous le règne de Henri III, si l'on en croit le chroniqueur l'Estoile, le Petit Châtele devint une prison politique; déjà l'avidité des princes avait donné aux fonctions prévôtales le dangereux bénéfice de la vénalité : aussi en achetant le droit de dispenser la justice, plus d'un prévôt s'imagina-t-il qu'il avait acquis le droit de la vendre.

Sous le règne de Philippe le Long, le prévôt Henri Caperel s'en alla proposer à un de ses prisonniers, un misérable fort riche, de se laisser corrompre si bon lui semblait.

La proposition fut acceptée: le coupable redevint libre, et le prévôt de Paris fit pendre un innocent à sa place!

D'ailleurs, le Châtelet pour se protéger n'avait point d'armement considérable.

Dans les circonstances ordinaires, il n'était guère défendu que par les archers de la prévôté, avec de bien faibles moyens de résistance.

Aussi le Grand-Châtelet fut-il souvent envahi par les flots de l'insurrection populaire, et notamment par les *Pastoureaux*, en 1320.

Mais une chose étonnante, stupéfiante, c'est la singulière pensée qu'eut un jour Louis XI : en 1477, le jour de la fête de saint Denis, il fit mettre en liberté tous les prisonniers du Grand et du Petit-Châtelet!...

Mais il faut ajouter bien vite, qu'à cette époque, les deux Châtelets ne renfermaient que des voleurs, des assassins et des vagabonds... Louis XI se gardait bien, même pour honorer la mémoire de saint Denis, de pardonner à ses prisonniers politiques de Vincennes et de la Bastille.

Certes la sombre, sinistre et tragique prison, nous n'avons pas besoin de le dire, était loin d'être populaire.

Mais c'était surtout les sergents du Châtelet que le peuple de Paris poursuivait de ses rancunes et de ses haines.

Une des causes de cette aversion générale envers les sergents, était peut-être la façon dont ils en usaient eux-mêmes envers tout le monde.

En effet, armés de bâtons que l'on appelait *boulayes*, il ne se passait pas de fête ou

de cérémonie publique, sans qu'ils frappassent les spectateurs, sous le prétexte de se frayer un passage ou de faire place à une procession, à un cortège ou à une cavalcade.

Il y a un peu de tout dans l'histoire des prisons de Paris, et même un peu de science dans l'intérêt de l'humanité tout entière.

Au xv[e] siècle, un de ces malheureux sergents du Châtelet, tant de fois maudits par le peuple, servit à réaliser une des plus belles découvertes de la chirurgie : la première opération de la taille de la pierre eut lieu sur un sergent, détenu au Châtelet et condamné à mort.

L'opération réussit à merveille, et le patient reçut... en récompense de l'habileté de l'opérateur, de l'argent et la liberté.

Les deux Châtelets furent, dans tous les temps de trouble, les deux geôles de la proscription politique : ils ne furent point oubliés par les vengeances de la Ligue et de la Fronde.

Dans les jours de calme, de tranquillité publique, c'était le vice, la débauche, le crime, qui avaient affaire aux geôliers de ces deux affreuses prisons.

Le Petit Châtelet fut supprimé en 1780, en vertu d'une ordonnance de Louis XVI, contresignée par le ministre Necker ; on transféra les détenus dans l'ancien hôtel de la Force.

Quant aux bâtiments de ces deux geôles, qui menaçaient ruine, ils furent démolis en 1782.

Les ouvriers trouvèrent dans les décombres du Petit Châtelet des médailles, des armes, des ustensiles, qui nous avaient été légués par la civilisation romaine ; on y découvrit une relique précieuse : l'aigle de la légion l'*Invincible* qui formait la garnison de Lutèce et qui accompagna Julien dans les Gaules.

Le Grand Châtelet fut supprimé en 1792 ; les vastes bâtiments de cette forteresse furent complètement démolis en 1802 et 1804.

Une colonne triomphale a remplacé le donjon du prévôt de Paris, et le Génie de la victoire plane sur ce coin de terre où l'on vit s'abattre plus d'une fois les aigles victorieuses des Romains(1).

XXXIII

OU GRAND-GILLES FAIT PREUVE DE SA SCIENCE

Maintenant Bertaut devait être satisfait, car son choix fait au Grand Châtelet, au Petit Châtelet et dans d'autres prisons encore, ce n'était plus seulement dix suspects mais cinquante au moins qu'il avait sous la main.

— Oh ! si je ne trouve pas parmi tous ces coquins un des bandits du capitaine de Minuit, c'est que je n'aurai pas de chance ! se disait-il à présent rayonnant et radieux,

1. Histoire de Paris. L'ancien et le nouveau.

Et personne ne le voyait plus. Il passait toutes ses journées et toutes ses heures dans les prisons.

Or, ce matin-là, comme toujours d'ailleurs, les quatre Risque-Tout se trouvaient réunis dans leur corps de garde.

Le Comtois et Corfer, installés à une petite table placée près de la porte, jouaient aux cartes, et parfois s'emportaient, s'injuriaient.

Le Marin, qui fumait debout devant eux, et qui semblait suivre la partie avec un véritable intérêt, les calmait, les apaisait.

— Allez-vous vous mordre ! disait-il. C'est Corfer qui a tort... A toi, Comtois !... Et soyez beaux joueurs, que diable !

Assis dans un angle et le dos renversé contre le mur, Grand-Gilles lisait très attentivement un papier crasseux et sale.

Et tout en lisant il ricanait parfois sourdement, ce qui faisait se retourner la Marin.

— Qu'as-tu donc ? demandait l'ancien forçat.

— Je m'amuse ! répondait l'ancien saltimbanque.

Mais tout à coup il partit d'un si violent éclat de rire que non seulement le Marin, mais encore le Comtois et Corfer sursautèrent.

D'ailleurs, la partie était finie, le Comtois avait gagné et tous les trois se rapprochèrent de Grand-Gilles.

— Eh bien, qu'est-ce donc ! dit Corfer.

— Il est fou ! dit le Comtois qui haussa les épaules.

L'ancien saltimbanque riait toujours.

— Non, messieurs, non point fou du tout, finit-il par dire au bout d'une minute. Mais j'ai beaucoup d'imagination, et savez-vous où je suis de ce moment ?... savez-vous ce que je vois ?...

— Et que vois-tu ? dit le Marin qui se retourna vivement pour regarder autour de lui, ce qui non seulement redoubla la grande hilarité de l'ancien saltimbanque, mais ce qui fit rire aussi le Comtois et jusqu'au sombre Corfer.

— Ce que je vois, messieurs ? reprit Grand-Gilles. Eh bien, je vois le patron...

— Bertaut ?

— Où est-il en ce moment ?

— Parbleu ! répliqua vivement le Comtois, où il est toujours maintenant...

— Au Grand-Châtelet... au Petit Châtelet... en train de rouler les prisons, ajouta le Marin

— Et que fait-il dans les prisons, notre cher patron ? demande Grand-Gilles.

— Il s'occupe des drôles qu'il a fait mettre soigneusement de côté... des gens que nous n'avons pas reconnus... des suspects, dit Corfer.

— Oui, il est en train de leur délier la langue... il est en train de faire parler les muets, comme il dit.

Or, mes bons, reprit Grand-Gilles, si je pouffais de rire tout à l'heure, c'est que je voyais d'ici l'affreuse grimace que tous ces pauvres diables doivent faire.

— Brr !... la torture... la question... On ferait la grimace à moins, dit vivement le Comtois.

— N'en dis pas de mal! s'écria l'ancien saltimbanque, car c'est une jolie invention tout de même...

Et montrant le papier crasseux qu'il tenait à la main, il ajouta :

— Et tenez, messieurs, ceci le prouve...

— Qu'est-ce ?

— Ce papier ?

— Oui.

— C'est un règlement judiciaire publié sous le grand roi, sous le règne de sa Majesté Louis XIV...

— Et qui concerne ?

— Et qui concerne précisément la torture... si vous voulez vous instruire écoutez-moi ça...

— On n'est jamais trop savant, dit avec un ricanement le Comtois... Marche, Grand-Gilles... Je t'écoute.

— Nous t'écoutons, dit Corfer.

— Oui, amuse-nous... fais-nous rire aussi, ajouta le Marin.

L'air important, la voix grave, l'ancien saltimbanque venait de commencer sa lecture :

« Il y aura, dans tous les sièges présidiaux et autres sièges royaux ressortissant du parlement, où les juges ont pouvoir de juger en dernier ressort, et dans les justices auxquelles la cour renvoie l'exécution de ses arrêts, une chambre destinée pour la chambre de la question...

— Nous connaissons ça, dit le Comtois.

« Dans la chambre de la question, reprit Grand-Gilles, il y aura une sellette sur laquelle l'accusé sera mis et interrogé par le rapporteur du procès, assisté d'un juge...

— Nous connaissons ça aussi, dit Corfer.

« Il y aura également un bureau pour le greffier, et un petit tableau de l'Evangile, sur lequel il sera fait prêter serment de dire la vérité...

« Si la question est préparatoire...

Grand-Gilles leva la tête, puis vivement :

— Vous écoutez bien ? dit-il.

— Parbleu ! répondirent les autres.

« Si la question est préparatoire, reprit l'ancien saltimbanque, après que l'accusé aura été interrogé et que lecture aura été faite de son interrogatoire, lecture lui sera faite de son jugement de condamnation à la question, après laquelle il sera vu et visité par un médecin et deux chirurgiens, pour savoir si l'accusé n'a point quelque infirmité qui le mette hors d'état de souffrir l'extension.

— Va toujours ! dit le Marin.

« Que si le médecin et les chirurgiens le trouvent ainsi, il en sera fait mention dans le procès-verbal, et sur-le-champ le rapporteur et le conseiller qui assistent en donneront avis aux juges qui auront jugé le procès ; et sera ordonné que la question des brodequins lui sera donnée...

— Les brodequins ?... C'est ça qui vous chausse bien ! dit en riant le Comtois.

Mais déjà Grand-Gilles continuait :

« Si la question est jointe à une condamnation à mort, sera fait lecture à l'accusé, étant à genoux, de sa condamnation à mort et de sa question préalable...

Mais le Marin venait d'interrompre d'un geste.

— Dites donc vous autres, s'écria-t-il, c'est ça qui doit l'intéresser, l'accusé !

Les autres ricanèrent.

« Ensuite sera lié par l'exécuteur, et mis sur la sellette, et interrogé comme dessus, délié pour signer, pareillement visité comme il a été dit, et de tout sera fait mention.

— Passons ! dit le Comtois.

— Mais, messieurs, voilà qui devient beaucoup plus intéressant ! s'écria Grand-Gilles

— Voyons ! fit Corfer.

Et l'ancien saltimbanque reprit la lecture de son papier crasseux :

« Si la question est donnée avec de l'eau, l'accusé sera dépouillé, et sa chemise attachée par le bas entre les jambes...

— Entre les jambes ! dit vivement le Marin. Oh ! voilà qui me serait bien égal... Mais, par exemple, il y a dans ce petit article-là quelque chose qui m'embêterait...

— Quelle chose ? dit le Comtois.

— C'est leur eau !

— Ivrogne !... Tu préférerais du vin...

Et le Comtois, se mettant à rire, frappa un grand coup de poing sur l'épaule de son collègue.

Mais Corfer, très intéressé, venait de froncer les sourcils,

— Taisez-vous donc ! cria-t-il.

Puis, s'adressant à Grand-Gilles :

— Continue, dit-il.

Et Grand-Gilles continua

« Si c'est une femme ou fille...

— Ah ! ah ! fit le Marin qui ne pouvait tenir sa langue.

« ... lui sera laissé une jupe avec sa chemise, et sera la jupe liée aux genoux...

— Pourquoi lui laisse-t-on sa chemise ?... Voilà qui n'est pas compris, ricana sourdement le Comtois.

« Si la question est de brodequins, l'accusé sera déchaussé nu-jambes, ce qui sera fait après l'interrogation et la visite du médecin et des chirurgiens...

« La question de l'eau ordinaire avec extension se donnera avec un petit tréteau de deux pieds de hauteur, et quatre coquemars d'eau de deux pintes et chopine, mesure de Paris...

— Toujours de l'eau, grogna le Marin. Est-ce bête !

Mais personne ne l'avait entendu.

L'ancien saltimbanque poursuivait :

« La question ordinaire et extraordinaire avec extension se donnera avec le même petit traiteau et quatre pareils coquemards d'eau.

« Puis on ôtera le petit tréteau et sera mis en sa place un grand tréteau.

— Pourquoi faire ? dit le Comtois.

« ...Un grand tréteau de trois pieds quatre pouces, et se continuera la question avec

quatre autres coquemars d'eau, pareillement de deux pintes et chopine chacun, lesquels coquemars d'eau...

— Encore ! s'écria le Marin.

« ... lesquels coquemars d'eau seront versés dans le bouche de l'accusé, lentement et de haut.

Corfer hocha gravement la tête.

Le Comtois dit :

— C'est ce qui peut s'appeler un boit-sans-soif !

« A cet effet, reprit Grand-Gilles, sera l'accusé lié par les poignets, et iceux attachés et liés entre deux cordes, à chaque poignet, d'une grosseur raisonnable, à deux anneaux qui seront scellés dans le mur de la chambre, de distance de deux pieds quatre pouces l'un de l'autre, et à trois pieds au moins de hauteur du plancher par en bas de ladite chambre.

— Après ? fit doucement et vivement Corfer qui ne perdait pas un mot.

« Seront pareillement scellés deux autres grands anneaux au bas du plancher, à douze pieds au moins dudit mur, lesdits anneaux l'un à la suite de l'autre d'environ un pied, dans lesquels anneaux seront passés des cordages assez gros, avec lesquels les pieds de l'accusé seront liés, chacun séparément, au-dessus des chevilles...

— Comme ça, on est assez bien ficelé, dit le Comtois...

« ... lesdits cortages tirés à force d'hommes, noués, passés et repassés les uns sur les autres, en sorte que l'accusé soit bandé, le plus fortement qu'il se pourra...

— Le diable ne se sauverait pas, dit le Marin.

« Ceci fait, le questionnaire...

— Ce qui veut dire le bourreau, dit à voix basse Corfer.

«.... Le questionnaire fera glisser le petit tréteau le long des cordages, le plus près des dits anneaux des pieds qu'il le pourra.

« L'accusé sera interpellé de dire la vérité.

— C'est-à-dire qu'on le priera poliment de faire ses petites confidences. Continue, ami Grand-Gilles, dit le Comtois.

« Un homme, qui sera avec le questionnaire, tiendra la tête de l'accusé un peu basse et une corne dans la bouche, afin qu'elle demeure ouverte...

— Quelle jolie grimace ! dit le Marin.

«... Le questionnaire, prenant le nez de l'accusé, le lui serrera...

— Hein ? pourquoi ? dit vivement le Comtois.

— Pour l'empêcher d'éternuer, répondit en riant l'ancien forçat.

«... et le lâchant de temps en temps, pour lui laisser la liberté de la respiration ; et tenant le premier coquemar haut, il versera lentement dans la bouche de l'accusé.

— Régale-toi, mon garçon, fit sérieusement Corfer, qui devenait de plus en plus intéressé.

« Le premier coquemar fait, il les comptera au juge, et ainsi des trois autres, lesquels pareillement finis, il sera, pour l'extraordinaire, mis un grand tréteau de trois pieds de hauteur à la place du petit, et les quatre autres coquemars d'eau donnés ainsi que les quatre premiers, à chacun de tous lesquels le juge interpellera l'accusé de dire la vérité...

La tête du capitaine de Minuit était mise à prix.

— Oui, si le ventre ne lui a pas crevé! dit vivement le Comtois.

« Sera mise une grande chaudière sous l'accusé, pour recevoir l'eau qui tombera.

— Ça, c'est très bien, dit à son tour le Marin, toujours avec son air gouailleur. Il ne faut pas que le bourreau se mouille les pieds...

Et toujours l'air très sérieux, toujours la voix très grave, l'ancien saltimbanque continuait :

« Si, pendant les tourments, l'accusé voulait reconnaître la vérité, et que le juge trouve à propos de le faire soulager, sera mis sous lui le tréteau, et ensuite, sera l'accusé remis au même état qu'il était avant d'avoir été soulagé, la question continuée ainsi que dessus, sans qu'il puisse être délié qu'après la question finie, après laquelle il sera détaché, mis sur un matelas près du feu, et interpellé de nouveau, par le juge, de dire la vérité.

Puis l'ancien saltimbanque souffla bruyamment :

— Ouf!

Et partant de son grand éclat de rire de gamin :

— Oui ! oui ! s'écria-t-il, quand je vous dis que je voudrais bien voir la grimace que nos drôles doivent faire!

Puis, vivement, il ajouta :

— Car, messieurs, la question de l'eau n'est rien et il y a mieux...

— Il y a la question des brodequins, dit le Comtois.

— Voilà qui me chausse! dit le Marin qui rit complaisamment de son affreux jeu de mots. Parle-nous des brodequins, Grand-Gilles !

Celui-ci avait repris sa mine grave.

— Écoutez, dit-il.

Et il lut :

« Pour les brodequins, l'accusé après l'interrogatoire, sur la sellette sera mis nu-jambes, et étant sur la sellette, lui sera mis quatre planches de bois de chêne entre les jambes, depuis les pieds jusqu'au dessous des genoux, deux en dedans et une à chaque jambe en dehors, de deux pieds de hauteur chacune et d'un pied de largeur, qui excèdent le haut du genou de quatre doigts ou environ...

« Lesquelles planches enfermeront les pieds, les jambes et les genoux en dedans et en dehors, et seront percées de quatre trous chacune, dans lesquels seront passées de longues cordes que le questionnaire serrera très fortement, et après, tournera les dites cordes autour des planches pour les tenir plus serrées, et avec un marteau ou maillet, il poussera à force sept coins de bois, l'un après l'autre, entre les deux planches qui seront entre les jambes, à l'endroit des genoux, et le huitième aux chevilles des pieds en dedans.

« Derrière l'accusé, il y aura un homme pour le soutenir ; s'il tombait en défaillance, lui sera donné du vin ; lesdits coins finis, sera délié et mis sur le matelas, ainsi qu'il a été dit ci-dessus.

« Les médecins et les chirurgiens resteront dans la chambre de la question tant que la question durera, et resteront encore dans la dite chambre quelque temps après que l'accusé sera sur le matelas, pour lui donner le soulagement nécessaire, et même le soigner s'ils l'estimaient à propos, ce qui arrive assez souvent.»

Et l'ancien saltimbanque continua sa lecture.

Mais il y avait dans le papier crasseux, dont il lisait lentement chaque ligne, tant d'atrocités et tant d'horreurs, que les quatre Risque-Tout, si durs qu'ils fussent, n'avaient plus le courage de rire.

Et Corfer lui-même, Corfer l'implacable, Corfer dont le cœur n'avait jamais tressailli de pitié, hochait parfois brusquement la tête, tout pâle, tout saisi.

Puis comme cette sinistre et lugubre énumération de tortures ne finissait pas, comme Grand-Gilles continuait toujours de faire succéder les supplices aux supplices le Comtois eut tout à coup un geste de dégoût, puis l'interrompant vivement, presque avec colère :

— Oh! c'est assez ! s'écria-t-il. Hein ! qu'en dites-vous, vous autres?

Les autres Risque-Tout tournaient déjà le dos à l'ancien saltimbanque.

Alors le Comtois frappant sur l'épaule de Corfer :

— Tiens, vieux, ajouta-t-il, parlons d'autre chose... Je te donne ta revanche !

— Je veux en être ! dit vivement le Marin.

Et tous les trois s'attablèrent dans une partie furieuse, puis, tandis que le Comtois battait les cartes et que le Marin et Corfer bourraient lentement leurs pipes, Grand-Gilles qui pensait encore à ce qui devait se passer en ce moment-là dans les prisons, se disait :

— Je ne suis pas plus douillet qu'un autre, mais c'est égal, je ne voudrais pas me trouver dans la peau des suspects !..

XXXIV

LA CHAMBRE DE LA TORTURE

C'était dans le Grand Châtelet, témoin de tant de scènes terribles, un vieux cachot dont le seul aspect frappait d'effroi et donnait l'épouvante.

Ce cachots, d'ailleurs, ne ressemblait pas à tous les autres cachots de l'antique et sombre prison.

Les autres, effrayants et sinistres déjà, donnaient du moins aux prisonniers qui y étaient ensevelis un peu de clarté louche et de lumière sépulcrale.

C'étaient des tombes dans lesquelles entrait un peu d'air et qui laissaient deviner le ciel.

Mais celui dont nous voulons parler et où nous sommes à cette heure était un lieu que l'imagination ne pourrait concevoir.

C'était une assez vaste pièce de forme circulaire et qui, creusée sous terre, ne recevait jamais ni jour, ni lumière, ni air respirable.

Le plafond, très bas et soutenu par quatre énormes piliers où se trouvaient scellés de lourds anneaux de fer, vous écrasait, vous étouffait.

Les murs, très épais, étaient verts d'humidité, verts de moisissure, et quand on marchait le pied s'enlisait et laissait son empreinte dans le plancher dont la terre battue n'était plus que de la boue.

Ce lieu hideux entre tous, ce lieu qui n'avait pas son pareil, même au Grand Châtelet, était ce qu'on appelait le chambre de la torture.

Que d'horribles choses s'étaient passées sous ces voûtes sombres !... Que de cris déchirants elles avaient entendus !... Que de supplices affreux dont elles avaient été les témoins !...

Or, ce cachot, cette fosse plutôt, pleine de ténèbres et de nuit, tout à coup s'éclaira.

C'était à peu près au moment où le Comtois, le Marin et Corfer se groupaient autour de leur ami Grand-Gilles pour écouter sa lecture.

D'abord ce ne fut qu'une lumière très faible, très indécise.

Se glissant en courbant le dos sous l'unique porte très étroite et très basse qui donnait accès dans le cachot, un homme venait d'entrer, une grosse lanterne à la main.

L'homme qui marchait lentement et sans se hâter s'avança jusqu'au milieu de cette espèce de sépulcre.

Puis on entendit un grincement, puis un autre, un autre, un autre encore...

Il venait de faire glisser les chaînes de fer qui suspendaient aux quatre piliers de grosses lampes de cuivre.

Et toujours sans se presser, l'homme alluma ces lampes.

Le cachot, alors, apparut, mais non point vide comme on aurait pu le croire, mais encombré, au contraire, d'une foule d'instruments étranges dont la seule vue inspirait la terreur.

Et l'homme aussi, l'homme qui jusqu'alors était resté à demi-noyé dans les ténèbres, put être entrevu.

Pas très grand, mais les épaules très larges, le cou très fort, les mains énormes il devait avoir une vigueur et une force peu communes.

Il avait le front bas, les yeux petits et durs, les sourcils très noirs et très épais, le teint pâle, les lèvres minces.

Complètement vêtu de rouge, il n'avait pas besoin de décliner sa qualité pour se faire connaître.

Cet homme était l'exécuteur des hautes œuvres... cet homme était le bourreau

Les lampes allumées, il avait posé sa lanterne dans un angle du cachot.

Puis après s'être promené pendant un instant de long en large comme quelqu'un qui attend, il se glissa, se faufila, toujours du même pas tranquille, à travers les instruments de torture.

Et il les regardait, les examinait, semblait vouloir se rendre compte que tout se trouvait en bon état.

D'abord un large tablier de cuir cloué sur une sorte de tréteau se trouva devant lui.

C'était un de ses instruments de supplice favoris.

On prenait un accusé et on le sanglait là, sur ce lit. Puis avec de grosses tenailles rougies au feu on lui arrachait lentement, méthodiquement, des lambeaux de chair fumante.

Le malheureux hurlait, écumait de douleur. Mais comme les murs du cachot, les bourreaux restaient impassibles et sourds. Et la chair fumait... fumait encore... toujours!... Et il était bien rare que le misérable ne demandât pas grâce et ne fît pas l'aveu de son crime... même quand il était innocent!

Le bourreau tâtait, caressait doucement cet instrument précieux.

Quoique ayant déjà beaucoup servi, il était encore en très bon état, presque neuf.

Il y avait bien çà et là quelques taches d'un rouge sombre, qui étaient du sang, et quelques taches brunes, qui étaient de la graisse humaine, de la chair brûlée, mais il ne les vit pas.

Le cuir n'avait pas un accroc, le tréteau était solide sur ses pieds et toutes les courroies tenaient bien.

— Pas un clou ne manque! murmura-t-il avec un rayonnement de plaisir.

Puis son regard s'arrêta avec complaisance sur les autres instruments de torture qui l'entouraient: les grands fouets aux longues lanières garnies de pointes aiguës, les

chevalets qui servaient à donner la question de l'eau, et les coins de fer qui gisaient en un tas hideux dans un coin plus sombre.

Et comme il allait et venait encore, tout à coup il se retourna.

La petite porte basse venait de se rouvrir.

Deux hommes entraient.

Nous disons deux hommes, mais n'étaient-ce pas plutôt deux bêtes fauves?

L'un était petit et trapu, mais avec une carrure solide et des membres robustes.

Il était impossible de se trouver en face de cet homme sans en avoir peur, tant son regard était froid, son masque dur.

L'autre, un peu plus jeune peut-être, était une espèce d'hercule au visage souriant. Mais l'œil était si faux et l'allure si louche qu'instinctivement on s'en méfiait.

C'étaient les deux premiers aides du bourreau.

— Eh bien, Lardenoir, dit celui-ci en s'adressant au plus petit des deux hommes, quoi de nouveau?

— M. Bertaut vient d'arriver, répondit l'aide.

— Ah! ah.

— Il cause dans le greffe avec les deux chirurgiens et le médecin...

— Alors qu'attend-on pour commencer?

— On attend MM. les conseillers.

— Bon.

Le bourreau venait de jeter un nouveau coup d'œil autour de lui.

Puis il dit:

— Il est probable que nous commencerons par la question de l'eau... A tout hasard, remplissez toujours les coquemars.

Et d'un geste il indiquait de grands vases en fer à peine visibles dans l'ombre.

Les deux aides, qui n'avaient pas l'habitude de se faire répéter deux fois la même chose, s'empressèrent d'obéir.

Ils sortirent en emportant chacun deux coquemars, puis ce voyage fait, ils en firent encore un autre, puis un autre...

— Bien! ricana le bourreau. On aura maintenant de quoi se désaltérer.

Et il continuait toujours d'aller et de venir, jetant encore autour de lui le coup d'œil du maître.

Brusquement il avisa un grand réchaud qui se trouvait tout près du lit de cuir.

Alors se tournant vers le plus grand des deux aides:

— Cormas! fit-il.

— Voilà!

— Il ne faut pas se laisser prendre au dépourvu... Un peu de feu aussi...

Et sans mot dire, Cormas se mit à allumer le réchaud, pendant que Lardenoir, dont le visage venait de prendre une expression plus sinistre encore, allait et venait à son tour dans le cachot, examinant, comme son chef, tous les instruments de supplice les uns après les autres.

Puis comme le réchaud commençait à s'allumer, la porte du cachot s'ouvrit encore doucement et trois nouveaux venus parurent.

— Ah! voici ces messieurs, murmura le bourreau.

Et debout au milieu du cachot, il demeura immobile et les bras croisés.

Ces messieurs, c'étaient le médecin accompagné des deux chirurgiens, c'est-à-dire, dans ce cas-là et à leur façon, trois bourreaux aussi.

Ces trois hommes, d'ailleurs, ne semblaient pas venir là pour assister à un aussi terrible spectacle.

Le médecin surtout parlait gaiement, causait très haut, et comme il était habitué à se rencontrer très souvent avec l'exécuteur des hautes-œuvres, il ne dédaignait pas de le traiter presque comme un collègue.

— Ah ! ah ! fit-il en apercevant le réchaud qui flambait. Bonne idée !... Ce petit feu va vous réchauffer un peu...

— Et les coquemars sont pleins, dit un des chirurgiens... Vous savez prendre vos précautions... C'est bien, maître !..,

Et comme le bourreau, toujours immobile à la même place, ne répondait que par un sourire tranquille, le second chirurgien s'empressa d'ajouter :

— Et vous avez d'autant mieux fait que M. Bertaut, à ce qu'il paraît, va vous tailler de la besogne...

— Et à nous aussi, dit vivement le médecin.

— Sont-ils arrivés ? demanda le bourreau.

— MM. les conseillers ?

— Oui.

— Pas encore.

— C'est que nous sommes en avance, dit le premier chirurgien. Mais nous pouvons être sûrs qu'ils ne nous feront pas attendre.

Le bourreau venait de jeter machinalement un coup d'œil sur une petite estrade qui se trouvait à droite du cachot et en face du lit de cuir.

Là, flanquée de trois tabourets et recouverte d'un tapis vert, se dressait une table qui servait de bureau aux deux conseillers et au greffier.

Cette table était encombrée d'un gros paquet de cordes qui servaient à lier le patient quand on lui donnait la question de l'eau.

Le bourreau fit signe à Lardenoir de s'approcher.

Il avait les sourcils froncés, l'air très mécontent.

— Qu'est-ce qui traîne là ? dit-il. Enlevez-moi ça et tâchez d'avoir un peu plus d'ordre.

Et revenant au médecin :

— Combien d'accusés aurons-nous aujourd'hui ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas au juste, mais vous pouvez toujours compter sur dix...

— Sur dix !

— Au moins, dit le second chirurgien.

— Diable !

— Et ce n'est qu'une première fournée, je vous en préviens, dit vivement le médecin qui souriait, car si ce que j'ai entendu dire est vrai, vous aurez environ une centaine de muets à qui il faudra délier la langue...

Le bourreau, à son tour, s'était mis à rire, et ses deux aides riaient aussi.

— Une centaine ! s'écria-t-il, stupéfait.

— A ce que je crois.

— Mais que s'est-il donc passé ?... On a donc fini par mettre la main sur la bande du capitaine de Minuit ?

Puis comme il s'apercevait que le médecin et les deux chirurgiens se regardaient et échangeaient un sourire :

— Non, ce n'est pas cela, n'est-ce pas ? reprit-il.

— Non, maître, ce n'est pas cela, répondit ironiquement le médecin. Si le lieutenant de police ou Bertaut avait pu s'emparer de la clique du capitaine de Minuit, nous n'aurions pas besoin de vous l'apprendre...

— Pourquoi ?

— Pardieu, parce que cela ferait un beau tapage et que vous le sauriez.

— Alors, encore une fois, dit vivement le bourreau, que se passe-t-il donc d'extraordinaire ?... Pourquoi le Grand Châtelet, où nous sommes, est-il plein de prisonniers ?... pourquoi n'y trouve-t-on plus une cellule de vide ?... plus un cachot ?

— Et cela vous étonne, maître ? dit le premier chirurgien.

— Cela me surprend, oui.

— Mais ce que vous dites du Grand Châtelet, vous pourriez le dire aussi du Petit...

— Comment ?

— Il est plein aussi... il regorge...

— Le Petit Châtelet !

— Et toutes les prisons, maître, ajouta le médecin. Oh ! nous avons de la besogne, je vous le répète.

— C'est donc toute la pègre de Paris qui va nous passer par les mains, dit le bourreau avec un petit rire doux.

— A peu près, dit le premier chirurgien.

— Vraiment ?

— Oui, toute la pègre... du moins à ce que l'on raconte...

— C'est-à-dire toute la pègre suspecte, reprit vivement le médecin, tous les individus ramassés dans les bouges et parmi lesquels on pourrait peut-être avoir la chance de trouver une bonne proie.

— Une bonne proie ? fit le bourreau.

— Je veux dire un des coquins qui rançonnent Paris... un des affiliés du capitaine de Minuit, dont vous parliez tout à l'heure.

— Chut ! fit vivement un des chirurgiens.

Quelqu'un venait d'entrer.

— Ah ! c'est vous ! fit-il. Bonjour !

Et il serra la main à un petit homme noir qui avait une figure de singe.

C'était le greffier.

D'un sourire amical il salua le médecin, tendit la main à l'autre chirurgien, puis gravit lentement les deux ou trois degrés de l'estrade sur laquelle était la table qui servait de bureau.

Puis, une fois installé, il s'accouda, jeta un coup d'œil autour de lui, et dit doucement :

— MM. les conseillers viennent d'arriver.

A ces mots le médecin et les deux chirurgiens se regardèrent, et le bourreau lui-

même, ainsi que ses aides, eurent un léger tressaillement et jetèrent un rapide coup d'œil sur les instruments de supplice.

Car cela voulait dire que la scène tragique allait commencer.

En effet, la porte venait encore de se rouvrir, et un groupe lugubre, un groupe sinistre était apparu.

D'abord, c'était Bertaut, mais un Bertaut que l'on n'avait jamais vu, mais un Bertaut que ses quatre Risque-Tout auraient hésité à reconnaître.

Il était d'une extrême pâleur et on aurait pu le croire encore sous le coup de la grande fatigue qu'il avait éprouvée, non seulement pour dénicher la pègre de ses bouges, mais encore pour interroger pendant de longues heures, des journées entières, le grand nombre de prisonniers qu'il avait pris dans ses filets.

Mais il n'en était rien.

Comme on se serait trompé!

Bertaut ne souffrait même plus de sa blessure.

Mais si ses tempes battaient encore la fièvre, c'étaient l'espérance du succès et la joie du triomphe qui la lui donnaient.

Oh! Il n'en doutait pas, il allait tenir enfin un des affiliés du capitaine de Minuit, un des bandits de cette clique fameuse qui depuis si longtemps faisait trembler tout Paris.

Et il avait pour l'aider la torture, les supplices, les tourments les plus atroces.

Oui, il était content.

Aussi souriait-il.

Il ne vit ni le médecin, ni les chirurgiens, il n'aperçut que les bourreaux.

Il s'avançait tout à son idée fixe et comme dans un rêve.

Derrière lui, deux hommes marchaient, saisissants et tragiques, deux hommes vêtus de rouge, non des bourreaux, ceux-là, mais des conseillers au Grand Châtelet, mais des juges.

Ils étaient calmes, froids, impassibles.

Les instruments de torture à travers lesquels ils se glissaient leur étaient familiers; Ils les connaissaient tous.

Et cependant, cela était visible, ils n'osaient y arrêter leurs regards comme s'ils avaient eu honte d'avoir de tels complices dans l'horrible besogne qu'ils allaient faire.

Sur un geste de Bertaut. Lardenoir venait de placer un tabouret au pied même de l'estrade.

Bertaut s'assit.

Les deux conseillers, lentement, venaient de prendre place à côté du greffier.

Et pendant ce temps, sur le seuil de la porte toujours ouverte, deux silhouettes effacées, deux ombres vagues et indécises demeuraient immobiles.

C'étaient encore deux collègues de Lardenoir et de Cormas, deux aides du bourreau de Paris.

Leurs yeux n'avaient pas quitté Bertaut, dont ils semblaient épier un geste, attendre un ordre.

Et il y eut dans le vieux cachot un long moment de lourd silence.

On ne parlait pas d'autre chose dans les bouges.

Lardenoir et Cormas, penchés sur le grand réchaud tout rouge, soufflaient, l'attisaient encore, et le poing gauche sur la hanche et la main droite posée sur le lit de cuir, l'exécuteur des hautes œuvres attendait aussi.

Bertaut venait de se tourner vers la porte.

Il fit un signe bref.

Les deux silhouettes, les deux ombres entrevues, disparurent, s'évanouirent.

Puis, riant doucement, le chef des Risque-Tout dit :

— Bourreau, j'ai compté sur toi, travaille bien!...

XXXV

La proie

Cinq minutes environ s'écoulèrent.

Puis un bruit de pas s'entendit, grandit, et la porte s'étant ouverte avec fracas, avec colère, un homme fut poussé, ou plutôt jeté dans le cachot, par les deux aides du bourreau qui avaient obéi au signe de Bertaut.

Cet homme, nous l'avons vu déjà.

C'était le premier des prisonniers que ni Grand-Gilles, ni le Comtois, ni Corfer, le jour où ils étaient installés dans le greffe de la Conciergerie en compagnie de leur chef, n'avaient reconnu pour faire partie de la petite pègre.

C'était l'homme qui portait des habits qui ressemblaient autant à une livrée qu'à un uniforme, l'homme enfin contre qui Bertaut, plein de fureur, avait proféré — on s'en souvient — de si terribles menaces.

La secousse avait été si rude qu'il chancela, faillit tomber sur le lit de cuir.

Ce fut le bourreau qui le retint.

— Ah! fit-il sourdement.

Il venait d'apercevoir les hommes rouges, le réchaud allumé, les instruments de torture.

Une voix dure, impérative et brutale ,vint soudain ajouter encore à son épouvante.

Cette voix partait de l'estrade.

C'était un des deux conseillers qui l'interpellait:

— Approche!

L'homme s'approcha, mais il devait être brave, très brave, car la première minute de saisissement passée, il ne semblait pas avoir peur.

Bertaut était certainement plus pâle que lui, et les bras croisés, les lèvres crispées, le regardait avec des yeux étincelants.

Le conseiller, qui avait fait un geste brusque pour retirer ses mains de ses longues manches, venait de s'accouder sur la table.

Puis il consulta des papiers qu'il avait étalés devant lui.

Le greffier avait trempé sa plume dans l'encre et se disposait à écrire.

— Ton nom? reprit brusquement et sévèrement le conseiller.

— Jacques Landry.

— Lève la main.

— Jacques Landry leva la main.

— Et jure sur l'Evangile de dire la vérité.

— Je le jure.

Mais en faisant ce serment, Bertaut s'en était bien aperçu, la voix du prisonnier s'était altérée et un grand trouble s'était peint sur son visage.

— Tu sais, reprit le conseiller l'air de plus en plus solennel, qu'un jugement de condamnation à la question a été rendu contre toi...

Le pauvre garçon eut un léger frisson, mais ne répondit pas.

Il ne comprenait pas encore très clairement ce que l'on voulait lui dire.

Tout ce qu'il se rappelait, tout ce qu'il savait, c'est que quelques jours auparavant on l'avait traîné dans une des chambres du Grand Châtelet, et que là il avait été interrogé et pressé de questions par trois ou quatre hommes rouges tout aussi farouches, tout aussi hideux que ceux qui se trouvaient en ce moment en face de lui

Et comme il continuait à demeurer muet, le conseiller dit :

— Je vais te donner lecture de ton interrogatoire.

Il prit un des papiers étalés devant lui et lut d'une voix sourde le long interrogatoire que les conseillers du Châtelet avaient fait subir au prisonnier.

Pendant cette lecture, c'était un silence profond, un silence solennel dans le vieux et sombre cachot.

Le bourreau et ses quatre aides restaient immobiles et pâles, le médecin et les deux chirurgiens demeuraient un peu dans l'ombre, et Bertaut, l'œil toujours étincelant, ne quittait pas des yeux sa proie.

— Persistez-vous dans vos précédentes déclarations ? demanda le conseiller dont le regard très dur semblait menacer le prisonnier.

Celui-ci répondit très simplement et toujours sans laisser paraître le moindre trouble :

— Oui, monsieur.

— Ainsi vous persistez à dire que vous n'êtes à Paris que depuis quelques jours seulement ?

— Oui, monsieur.

— Que vous y étiez laquais ?

— Oui, monsieur.

— Vous persistez aussi à dire que si vous vous trouviez dans le bouge où l'on vous a arrêté, vous ne vous y trouviez que par hasard.

— Oui, que par hasard.

— Et que vous n'avez jamais fait partie d'aucune bande, d'aucune clique de malfaiteurs?

A ces mots, le prisonnier s'était subitement redressé et il avait eu comme un mouvement d'indignation et de révolte.

Et la voix ferme :

— Non, jamais, répondit-il.

— C'est bien.

Les bourreaux demeuraient toujours immobiles et c'était dans le sinistre cachot toujours le même silence solennel.

Le conseiller, maintenant, ne regardait plus le prisonnier.

Son regard s'était fixé tout au fond, dans l'ombre.

Il cherchait le médecin et les deux chirurgiens.

Puis il leur fit signe d'approcher.

— Messieurs, leur dit-il, veuillez examiner cet homme...

Le médecin et les deux chirurgiens s'avancèrent lentement.

Puis tous les trois ils entourèrent le prisonnier qu'ils palpèrent, auscultèrent longtemps.

Enfin après un très long silence, le médecin se tourna du côté de l'estrade, puis dit

— Cet homme peut subir la torture...

En entendant ces paroles terribles, le prisonnier n'avait pu s'empêcher de tressaillir

Son front était devenu livide.

La torture !

Et il voulut bégayer quelques mots, se défendre...

Mais d'un geste brutal, le conseiller lui avait imposé silence.

Ce n'étaient plus à présent, le médecin et les deux chirurgiens qui entouraient le prisonnier, mais c'étaient les aides de l'exécuteur des hautes œuvres.

— Déshabillez cet homme, reprit le conseiller.

Brutalement les aides du bourreau se mirent en devoir d'obéir, et deux minutes après, le prisonnier, dont les habits venaient d'être jetés au loin, apparaissait le torse nu et sa chemise attachée par le bas entre les jambes.

Depuis un instant, le bourreau toujours debout près du tablier de cuir ne perdait pas de vue le conseiller.

Puis, quand le prisonnier fut déshabillé :

— Par quoi commençons-nous ? demanda-t-il.

- Par la question de l'eau.

— La question ordinaire ?

— Oui.

Le prisonnier restait stupide et hagard.

Mais il eut à peine le temps de se reconnaître.

Déjà il était étendu sur le petit chevalet qui servait à ce genre de supplice, et si bien lié, si bien garrotté, qu'il lui eût été impossible de faire le moindre mouvement.

Pendant ce temps, sur l'estrade, les deux hommes rouges, les deux conseillers se causaient bas et le greffier écrivait.

Quant à Bertaut, qui ne bougeait pas plus qu'une statue, son regard restait attaché sur le prisonnier et son front devenait de plus en plus sombre.

La question ordinaire de l'eau avec extension se donnait avec quatre coquemars d'eau de deux pintes et chopine, mesure de Paris.

— Lardenoir ! dit le bourreau.

Puis il fit un signe.

Lardenoir apporta les quatre coquemars près du chevalet sous lequel Cormas avait déjà placé une grande chaudière, et un autre des quatre aides introduisit entre les dents du prisonnier la corne qui devait l'obliger à demeurer la bouche ouverte.

— Lardenoir ! dit encore l'exécuteur des hautes œuvres.

Lardenoir avait compris.

Il s'empara d'un des coquemars et le passa à son maître.

En ce moment, le médecin et les deux chirurgiens entouraient le chevalet.

Et l'affreux supplice commença, l'eau s'engouffrant encore et toujours dans la bouche du patient.

Le conseiller, très calme, ne perdait aucune péripétie de cette scène épouvantable.

Tout à coup il fit un geste et le bourreau s'arrêta.

Alors s'adressant au prisonnier il lui demanda s'il n'avait pas d'autres révélations à faire. Mais, malgré la torture, le prisonnier persista avec énergie dans ses premières déclarations.

Il soutint qu'il avait bien dit la vérité, qu'il arrivait bien de province comme il l'avait dit, et que jamais il n'avait fait partie, ni à Paris, ni ailleurs, d'aucune bande et d'aucune clique de malfaiteurs.

— Continuez ! dit le conseiller.

Et le supplice continua.

Soudain le malheureux eut un soubresaut terrible.

Le bourreau s'arrêta.

— Je crois qu'il veut parler, dit-il.

— Déliez-lui les poignets... soulevez-le, dit le conseiller.

Puis s'adressant au prisonnier, dont le visage était effrayant à voir :

— As-tu des aveux à faire ? demanda-t-il.

— Oui, répondit l'autre d'une voix éteinte.

Le regard de Bertaut venait d'étinceler.

Est-ce qu'il allait enfin voir se réaliser son rêve ?

Est-ce qu'il allait enfin avoir sous la main un des complices du capitaine de Minuit ?

Mais les nouvelles déclarations qu'avait à faire le prisonnier n'étaient pas de nature à satisfaire l'agent.

Tous ses aveux se bornèrent à dire qu'il n'était point laquais, mais déserteur.

S'il avait menti, c'était par crainte du châtiment.

Bertaut, déçu, était plein de colère, plein de fureur.

— Non ! non ! tu mens !... tu mens encore ! s'écria-t-il. Dis la vérité !... Avoue que tu es un des bandits du capitaine de Minuit ?...

Mais le prisonnier s'indigna, se révolta...

Non, il ne mentait pas, non il ne mentait plus, et il venait de dire toute la vérité à la justice.

Et il parlait avec une telle conviction qu'on voyait bien que cet homme était sincère.

Moins durs que les deux conseillers, qui continuaient à demeurer impassibles, le médecin et les deux chirurgiens se sentaient touchés.

Le premier se pencha à l'oreille des deux autres, puis, très bas, dans un souffle :

— Pauvre diable ! fit-il, je crois bien qu'on le torture inutilement...

— C'est clair ! répondirent les chirurgiens.

Mais telle n'était pas, paraît-il, l'opinion de Bertaut.

D'ailleurs, la rage de voir son espoir trompé, l'aveuglait, le rendait fou.

Et cette fois ce fut sur son ordre que la question continua.

Maintenant les quatre coquemars étaient vides, le prisonnier, qu'on avait couché sur un matelas, râlait, agonisait, mais il n'eût pas dit un mot de plus.

Et pendant un moment, Bertaut, toujours ivre de fureur, avait songé à lui faire appliquer la question extraordinaire.

Mais il avait dû s'arrêter devant l'attitude du médecin et des deux chirurgiens qui avaient formellement et très énergiquement déclaré que l'état du prisonnier ne lui permettait pas de supporter ce nouveau supplice.

— On n'irait pas jusqu'au bout... Cet homme mourrait avant avaient ils dit.

Et ce jour-là, l'agent sortit du Grand Châtelet la tête basse.

D'autres prisonniers avaient succédé au premier, d'autres suspects arrêtés dans les bouges avaient été torturés, et il n'était pas plus avancé qu'auparavant.

Pourtant il y en avait encore qui attendaient leur tour dans les cellules et les cachots du Grand Châtelet.

— Nous verrons demain ! se dit-il le visage livide, les dents serrées.

Et le lendemain et pendant plusieurs jours encore, le sombre cachot ne cessa de retentir de cris terribles de douleur et de râles d'agonie.

Plusieurs de ces suspects se trouvaient en effet de bonne prise.

C'étaient des gredins de la pire espèce qui jusqu'alors avaient eu la chance d'échapper à la justice et qui maintenant, torturés et suppliciés, avouaient leurs crimes inconnus.

Mais quand on les avait interrogés sur le capitaine de Minuit, tous s'étaient défendus énergiquement de faire partie de ses bandes, tous avaient nié appartenir à la clique qui faisait trembler Paris.

Et maintenant Bertaut n'était plus reconnaissable.

Il était sombre, taciturne, et ses quatre Risque-Tout eux-mêmes n'osaient plus l'approcher.

XXXVI

UN ÉTRANGE AVEU

Depuis quelque temps déjà Jean de Lys n'habitait plus, à l'une des extrémités de Paris, la petite maison farouche et solitaire où nous l'avons trouvé dans l'un des premiers chapitres de ce récit.

Certes, comme nous l'avons vu, cette maison qui semblait perdue en plein désert n'était point gaie, mais pleine de mélancolie, au contraire, et triste à mourir.

Par le toit, par les murs le vent y soufflait comme dans la rue.

C'était une masure, une ruine qui tenait à peine debout.

Et quant au petit jardin qui la précédait, il était depuis si longtemps abandonné que loin de l'égayer, il l'assombrissait encore.

Et cependant, cette maison, Jean de Lys ne l'avait pas quittée sans regret pour venir s'installer au cœur même de Paris.

Mais il avait suivi en cela les conseils de M^me^ de Vergennes.

Il la voyait très souvent, et la duchesse qui s'intéressait toujours au jeune chevalier, peut-être même un peu trop vivement, n'avait cessé de lui répéter :

— Maintenant, chevalier, vous êtes officier du roi, ne l'oubliez pas... Vous ne

pouvez donc plus vous cacher dans votre solitude et vous devez vivre comme tous les jeunes gentilshommes de votre âge.

Jean de Lys était donc à présent non seulement plus confortablement installé, mais encore son logis, qu'il avait meublé avec beaucoup de goût, avait une certaine richesse et un certain luxe.

De plus, le jeune officier avait pris à son service un laquais que la duchesse de Vergennes lui avait procuré.

— Picard est un brave garçon que je vous recommande, lui avait-elle dit. Il n'est peut-être pas encore bien déniaisé, car il arrive de sa province, mais je vous réponds de son dévouement et de sa fidélité.

Picard était un grand gaillard de vingt-cinq à vingt-six ans, taillé en hercule, avec une large figure rougeaude, des cheveux roux et de gros yeux étonnés.

Or, ce jour-là, comme Jean de Lys revenait de Versailles où il avait été de service auprès de Sa Majesté, il trouva Picard en train de poser sur sa table une lettre qu'on venait d'apporter.

— De qui cette lettre? demanda le jeune homme.

— On ne m'a rien dit, monsieur, répondit le laquais, mais je crois reconnaître les armes de M. le duc de Vergennes.

— Ah!

Jean de Lys regarda le large cachet de cire rouge qui scellait l'enveloppe.

C'étaient bien, en effet, les armes du vieux duc.

Il ouvrit vivement la lettre.

Mais à peine y eut-il jeté les yeux qu'il reconnut l'écriture élégante et aristocratique de la duchesse.

C'était elle-même qui lui écrivait et cette lettre était une invitation à une grande fête qui avait lieu le soir même à l'hôtel de Vergennes.

« — Je compte sur vous, disait la duchesse, comme sur tous mes amis.

« Si vous manquiez à mon rendez-vous, sachez bien, monsieur le chevalier, que je n'admettrais aucun prétexte, aucune excuse, et que je ne vous le pardonnerais pas...

« D'ailleurs, je vous ménage une surprise... »

Jean de Lys releva la tête.

— Une surprise?... Quelle surprise? murmura-t-il avec un sourire.

Il chercha un moment ce que cela pourrait bien être, puis comme il ne devinait pas :

— Bah! nous verrons bien! finit-il par se dire.

Mais cette invitation qui tombait si inopinément dérangeait un projet qu'il avait fait et qu'il caressait avec joie depuis le matin.

Ce projet, c'était de courir retrouver Blanche qu'il lui avait été impossible de voir depuis une semaine.

— Demain je suis libre... demain je courrai vers elle, se dit-il, mais c'est ma joie, c'est un bonheur reculé de tout un jour.

Aussi était-ce le front un peu sombre et l'air presque soucieux que quelques heures plus tard il montait en voiture pour se rendre à l'invitation de la duchesse.

Le vieil hôtel, d'une apparence quasi-royale, rayonnait de mille clartés, étincelait de mille lumières.

Par ses larges portes, toutes grandes ouvertes, de nombreux et magnifiques équipages entraient, ressortaient, et dans la cour, ornée tout autour de gigantesques statues et si vaste qu'on s'en ferait difficilement une idée aujourd'hui, c'étaient des fleurs partout, de la verdure partout, et mille clartés, mille lumières encore.

Dans les salons, où la danse commençait à peine, c'était déjà une véritable cohue, un véritable encombrement.

Tous les courtisans, tous les hommes qui portaient les plus grands noms de la noblesse française étaient là, et là aussi toutes les plus grandes dames, toutes les plus jolies femmes qui brillaient à la cour.

Pourtant à cette fête quelqu'un manquait, quelqu'un que la duchesse de Vergennes avait oublié volontairement à cause de Jean de Lys.

C'était le marquis de Morfer.

Et précisément, tout en fendant la foule, le jeune chevalier pensait à cet étrange gentilhomme qui, sans le connaître, était devenu son ennemi.

Et Jean de Lys, l'œil un peu dur, la face fermée; se disait qu'il ne se laisserait pas provoquer encore sans relever, cette fois, vertement le défi.

Mais soudain il tressaillit.

Devant lui se trouvait la duchesse de Vergennes, et plus rayonnante, plus séduisante, et plus belle que jamais.

Puis toute gracieuse, toute souriante et levant sur lui un regard à rendre fou!

— Vous m'offrez votre bras? dit-elle.

Et lentement ils avançaient, tandis que tous les groupes s'ouvraient respectueusement devant eux.

Les orchestres jouaient des airs délicieux, les couples enlacés tourbillonnaient, les lumières faisaient étinceler comme du satin les épaules nues des femmes...

— Venez, venez ! dit la duchesse presque à voix basse.

Son bras s'appuyait plus familièrement, plus lourdement sur le bras de Jean de Lys, et elle l'entraîna tout à l'extrémité de l'hôtel, dans un petit salon plein de parfums pénétrants.

Là, nulle rumeur, nul bruit.

A peine entendait-on de temps à autre, et très faibles et comme des soupirs, les sons lointains des orchestres.

Point de grande clarté non plus, mais seulement dans des globes de verre dépoli quelques rares lumières qui ne jetaient qu'un jour très doux.

La duchesse venait de se laisser tomber sur un divan et d'un geste elle invitait le jeune gentilhomme à prendre place à côté d'elle.

Jean de Lys, qui trouvait ces façons mystérieuses, était très intrigué.

Il songeait à cette surprise que lui avait promise M^me^ de Vergennes, et il se disait:

— Qu'est-ce donc?... Que peut-elle avoir à me dire?... Quelle confidence va-t-elle me faire?...

Et tout en pensant ainsi, son regard se portait sur la jeune femme.

Alors sa curiosité redoubla.

Le misérable voulait lui faire violence.

Il ne reconnaissait plus la duchesse, il ne reconnaissait plus la jeune femme qui passait tout à l'heure triomphante à son bras.

Un changement soudain, une métamorphose étrange s'était faite en elle.

Rayonnante et fière quelques minutes auparavant, elle était maintenant toute pensive, humble presque.

Immobile et la tête penchée, le regard fixe et le visage un peu pâle, elle demeurait muette, comme si elle eût été sous le coup d'une émotion violente.

Jean de Lys respectait son silence, attendait, mais sa curiosité, maintenant, faisait place à de tristes pressentiments.

— Elle a un air bien singulier! se disait-il. Aurait-elle quelque mauvaise nouvelle à m'apprendre?

Et soudain le jeune homme tressaillit.

Il venait de se rappeler que la duchesse était l'amie de Blanche et il se demandait si elle ne s'était point chargée de lui apprendre un malheur qui aurait frappé la jeune marquise.

Puis doucement il dit :

— A quoi songez-vous donc, madame ?

La duchesse eut un soupir.

— Je continuais mon rêve, répondit-elle le voix lente.

— Quel rêve ?

— Un rêve que je fais depuis quelque temps... un rêve qui me poursuit... un rêve auquel je ne puis me soustraire...

— Et quel rêve, madame ? dit le jeune homme. Un rêve triste ou un rêve joyeux ?

— Joyeux, éblouissant, splendide, s'il devait se réaliser un jour...

— Ah !

— Mais bien triste, et bien amer s'il ne devait jamais être qu'un rêvre...

Et la duchesse levait sur Jean de Lys, troublé, malgré lui, un regard très profond et très doux.

Puis elle reprit :

— Ce que je vais vous dire va certainement vous surprendre et peut-être me condamnerez-vous, peut-être me jugerez-vous sévèrement et cruellement...

— Oh ! madame !

— Mais si je vous ai choisi pour confident, c'est que j'ai la plus entière, la plus absolue confiance en votre loyauté et en votre honneur ; et que je sais que vous ne me trahirez pas...

— Je vous le jure, madame ! dit vivement le jeune gentilhomme, très embarrassé, et qui se demandait où la duchesse voulait en venir.

Et il y eut un nouveau silence.

Dans les salons où une foule encore plus grande se pressait, les danses continuaient et, très doux, à peine perceptible, un chant de violons s'entendait.

M^me^ de Vergennes semblait être devenue encore plus pâle, plus émue.

Elle semblait avoir peur d'en dire davantage.

Enfin elle se décida, et toujours la voix très douce, très lente :

— La première fois que vous êtes venu ici, la première fois que vous m'avez été présenté par mon mari, par M. le duc de Vergennes, quelle impression avez-vous emportée de moi...

— Quelle impression ?

Et Jean demeura tout interdit, tout intimidé.

Il ne savait que répondre.

— Je n'ai emporté, madame, finit-il par dire, qu'un souvenir très reconnaissant de l'excellent accueil que vous aviez bien voulu me faire...

— Ce n'est pas ce que je voulais dire...

— Ah !

— Je voulais savoir si vous n'étiez pas parti avec cette pensée que vous veniez de voir la femme la plus heureuse de la terre...

— Certes !

La duchesse hocha doucement la tête, puis un sourire étrange courut sur ses lèvres.

— J'en étais sure, dit-elle, mais vous vous trompiez.

Jean de Lys ne put retenir un mouvement de stupéfaction.

Quant à Mme de Vergennes elle gardait toujours son énigmatique sourire.

— Oh ! je vous comprends bien, dit-elle, je vous étonne et j'en étonnerais bien d'autres...D'ailleurs, comment ne seriez-vous pas étonné ?

Ne suis-je pas, par ma naissance et par mon mariage, une des plus grandes dames de France?

— C'est vrai ! dit vivement Jean do Lys.

— N'ai-je pas une fortune, une immense fortune dont le chiffre exact m'est inconnu à moi-même...

— Une fortune que des princes envieraient, fit le jeune gentilhomme.

— Ne suis-je pas entourée de l'éclat des fêtes et d'un luxe qui est peut-être sans égal...

— Nous en avons la preuve en ce moment-ci, madame.

— Ne suis-je pas, et sans jamais m'être compromise un seul instant, une seule minute, très influente, toute-puissante sur l'esprit du roi...

— Je dois le savoir autant que personne, Madame, répondit en souriant le jeune chevalier.

— Enfin, ne suis-je pas jeune... je n'ose dire belle.

— Vous pouvez le dire, madame.

La duchesse avait tressailli et son regard se leva encore sur Jean de Lys.

Mais ce ne fut qu'un éclair, et son front qui avait rayonné se couvrit de nouveau d'un nuage.

Et tout à coup :

— Eh bien, oui, c'est vrai, eh bien, oui, je ne mens pas, je ne suis pas heureuse...

— Pas heureuse!

— Non, chevalier, non, vous pouvez me croire.

— Je vous crois, madame, mais je ne puis vous comprendre. Que manque-t-il donc à votre vie pour que vous ayez le bonheur ?...

— Ce qu'il y manque?

— Oui.

— La joie d'être aimée, répondit-elle à voix sourde.

Le jeune homme avait encore fait un mouvement, mais elle ne s'en aperçut pas.

Elle semblait maintenant parler pour elle toute seule, et elle remontait très haut, très loin dans le passé.

Etre aimé, reprit-elle, est un mot qui a pour moi d'autant plus de charmes que je n'ai jamais été entourée d'aucune affection, d'aucune tendresse.

Toute jeune, tout enfant, j'ai vécu et j'ai grandi dans une maison plus froide qu'une tombe.

Mon père et ma mère eux-mêmes ne s'aimaient pas.

Ils avaient fait un de ces mariages si fréquents dans notre monde, un mariage de raison, de convenance...

Ils avaient allié leurs titres, leurs fortunes, mais ils n'avaient pas allié leurs cœurs.

Un jour, ma mère avait été mise en présence d'un homme qu'elle n'avait jamais vu, qu'elle ne connaissait pas, et dont elle n'avait jamais entendu parler.

Et on lui dit : — Voilà ton époux.

Ma mère n'avait que dix-sept ans, c'est-à-dire l'âge de toutes les illusions et de toutes les chimères.

Avait-elle son roman comme toutes les jeunes filles?

Avait-elle un secret, c'est-à-dire un amour qu'on ignorait? je l'ignore.

Mais ce qu'il y a de très certain et ce que j'ai su depuis, c'est que ce n'était pas non plus l'amour qui poussait mon père à rechercher cette union.

Ma mère était très belle, et si vous parliez aux courtisans qui l'ont connue dans toute la splendeur de sa jeunesse, ils vous diraient qu'elle ne pouvait paraître à aucune fête sans traîner derrière elleun cortège d'adorateurs.

Mais ce n'était pas cette grande beauté qui avait séduit mon père.

Homme positif, il ne voyait dans ce mariage qu'un moyen de grossir, d'arrondir encore sa fortune, qui, d'ailleurs, était considérable, immense aussi.

Et ma mère ne dit pas non.

Au surplus, elle était très fière, très orgueilleuse, et ce mariage — bien que mon père eût au moins vingt-cinq ans de plus qu'elle — la flattait, car les Villequier, non seulement étaient d'une très ancienne, d'une très antique noblesse, mais encore approchaient de très près le roi.

Pour être plus près de la cour, c'est-à-dire plus près du maître, c'est-à-dire plus près des faveurs, à peine mariés mes parents avaient quitté Paris.

Ils s'étaient installés à Versailles.

C'est là que je suis née, c'est de là que datent mes premières impressions et mes premiers souvenirs...

La duchesse de Vergennes s'interrompit, puis avec un sourire :

— Versailles! fit-elle. Je m'y plais aujourd'hui, mais quelles heures froides, quelles heures monotones j'y ai passées autrefois!...

Bien souvent j'y resonge, bien souvent je me reporte par la pensée à ce temps-là, et toujours j'ai à ce souvenir comme un tressaillement, comme un frisson...

Vous avez dû certainement rencontrer plus d'une fois dans votre vie une de ces maisons tristes, une de ces demeures sombres que, malgré soi, on ne peut voir sans un serrement de cœur.

On passe, on s'arrête et l'on se dit : Je ne voudrais pas habiter là !

Eh bien, l'hôtel où se [sont écoulées [mes premières années ressemblait à une de ces maisons-là.

C'était, je crois, le plus vieil hôtel de la ville, et il était situé dans la rue la plus reculée, la plus déserte, la plus solitaire.

Il m'effrayait, me terrifiait, et quand je regardais ses murs épais et noirs, ses portes massives et garnies d'énormes clous, je me figurais que j'étais dans une prison...Et cette impression était si forte, si profonde, elle s'imposait tellement à mon esprit que le grand jardin où l'on me laissait m'ébattre toute la journée ne m'égayait pas...

Et cependant il était très beau, ce jardin, plein de soleil, plein de fleurs superbes

Mais peut-être étais-je alors trop jeune pour bien comprendre ce qui se passait en moi ?...

Peut-être ne trouvais-je cette maison triste que parce qu'une trop grande solitude m'entourait?

Car, en effet, j'aurais pu compter les jours où je voyais mon père.

« Honoré, comme je vous l'ai dit, de l'amitié du roi, il était très souvent chargé de missions lointaines, de longues missions qui pendant plusieurs semaines, quelquefois plusieurs mois, le retenaient à l'étranger.

« Lorsqu'il était à Versailles il ne restait point chez lui, mais tout son temps se passait à la cour.

« Quant à ma mère, elle vivait renfermée dans ce vieil hôtel comme dans un cloître.

« Jamais elle ne descendait au jardin.

« Jamais elle ne me faisait appeler.

« Jamais elle n'éprouvait le besoin de me serrer contre son cœur et de me prodiguer ses caresses.

« Et je vécus ainsi un peu sauvage, je ne vous le cache pas, un peu farouche peut-être jusqu'à l'âge de douze ans, jusqu'au jour où je dus quitter notre vieil hôtel de Versailles pour entrer au couvent.

« D'abord j'en fus très effrayée, mais je m'y habituai bien vite.

« Quelle différence, d'ailleurs, pouvait-il y avoir entre la maison où j'entrais et celle que je quittais !

« Elle n'était ni plus triste, ni plus froide, ni plus austère, et quant aux religieuses, elles avaient peut-être le front moins pâle et l'air moins sombre que ma mère.

« Quelques années s'écoulèrent.

« Je n'étais plus une enfant, mais une jeune fille.

« Un jour la supérieure me fit appeler.

— « Votre mère est là, me dit-elle.

« Ma mère!

« Cela me surprit.

« Elle venait si rarement me voir!

« Mais elle était là, en effet, mais toujours aussi froide, toujours aussi indifférente que par le passé.

« Cependant, cette fois, elle m'embrassa, mais quel baiser!... un baiser de glace et qui ne me toucha point.

« — Viens, dit-elle. Je t'emmène.

« Il paraît que j'avais l'âge d'entrer dans le monde, l'âge de paraître à la cour.

« Oh! la cour!

« Je ne puis m'empêcher de sourire quand je songe à la grosse émotion que ce mot-là me faisait éprouver.

« Il me semblait que ce devait être là le pays de tous les enchantements et de toutes les merveilles.

Lacour ! »

« Le roi !

« Je n'y pensais qu'en tremblant et la veille de jour où je devais être présentée à Versailles j'avais la fièvre... une joie si vive et en même temps une appréhension si grande que je ne dormis pas.

« Je voulais me raisonner, fermer les yeux...

« Impossible !

« J'avais des éblouissements et je faisais toute éveillée des rêves splendides.

« Aussi étais-je toute pâle, toute frémissante, quand j'entrai au bras de mon père dans la galerie des fêtes.

« Les grands seigneurs, les beaux gentilshommes venaient tour à tour me saluer.

« Les belles dames aussi s'empressaient, m'entouraient,..

« Oui, ce fut un beau jour, un beau rêve ! »

Et la duchesse de Vergennes, se tut.

Le bras droit replié sur un coussin et la joue appuyée sur sa main, elle semblait s'oublier encore dans la vision qu'elle évoquait.

Et longtemps encore elle parla, tandis que dans ses salons où une foule brillante s'entassait, s'écrasait, les orchestres jouaient, les couples tourbillonnaient.

Elle avait raconté à Jean de Lys ses tristesses d'enfant, ses illusions de jeune fille, et maintenant elle lui parlait, avec un besoin énorme de s'épancher et de tout dire, de ses amertumes et de ses déceptions d'épouse.

Oh ! certes, le duc de Vergennes avait été toujours pour elle plein de sollicitude et de bonté.

Toujours il avait été l'esclave de ses moindres désirs et de ses moindres caprices.

Mais enfin c'était un vieillard...

Comment avait-elle fait ce mariage-là ?

Est-ce qu'elle savait ?

Elle avait obéi aux lois de son monde, voilà tout.

Mais ce qu'elle avouait avec une franchise étrange, c'est que cette union si disproportionnée et qu'elle avait acceptée sans souffrir dans le commencement, maintenant était pour elle un affreux supplice, une véritable torture.

— Oh ! j'ai honte de vous parler ainsi, s'écria-t-elle tout à coup, mais est-on toujours maître de son cœur ?... Mais peut-on se défendre d'aimer ?... Moi je l'avais cru... J'avais passé indifférente et dédaigneuse au milieu de toutes les adorations et de tous les hommages.

Je souriais... Je me croyais bien sure de moi... Je me faisais un jeu de défier l'amour...

Mais j'étais imprudente... bien imprudente... car ce cœur que je croyais pour toujours engourdi se réveille !... car j'aime à mon tour... oui, j'aime malgré ma volonté, malgré mon orgueil... oui, Jean, j'aime assez pour vous le dire.

Et très pâle, souriante, elle regardait le jeune homme.

Celui-ci était au moins aussi pâle qu'elle. Cet aveu était pour lui comme un coup de foudre.

Et il cherchait un mot à dire, un mot à balbutier, quand heureusement il n'en eut pas le temps.

Lentement et sans bruit, le duc de Vergennes venait d'entrer.

Il se campa en face d'eux, croisa les bras, puis hochant la tête en souriant :

— Ah ! prenez garde, jeune homme, prenez garde ! fit-il gaiement en menaçantJean de Lys du doigt. Je crois que je vous surprends à faire la cour à la duchesse.

— Non, duc, vous vous trompez : c'est moi qui faisais la cour au chevalier ! répondit vivement celle-ci, qui disait la vérité en riant.

Mais le vieux duc venait de faire un geste vers la porte.

— Je vous ai cherchée partout, duchesse, dit-il. Je venais vous annoncer votre amie...

— La marquise ? dit vivement Mme de Vergennes.

Puis se tournant vers Jean :

— C'était la surprise dont je vous parlais... la surprise que je voulais vous faire...

— Quelle surprise, madame ?

— J'ai pensé que vous ne seriez pas fâché de rencontrer chez moi celle qui vous doit la vie... la marquise de Solanges...

— Blanche ! s'écria malgré lui Jean de Lys.

Il venait de se trahir.

La duchesse pâlit.

— Est-ce qu'il l'aimerait ?... est-ce qu'elle serait ma rivale ? pensa-t-elle, non plus pâle, mais livide.

Et quand elle se retourna, elle eut un tressaillement.

Sur un signe de M. de Vergennes, qui s'était avancé vers la porte, Blanche était entrée.

La duchesse sourit, mais son regard ne put retenir un éclair.

— Ah ! c'est vous, marquise ? fit-elle avec un accent plus dur qu'elle n'aurait voulu. Que vous êtes aimable d'être venue !... Mais il faut bien que je me montre à nos invités... je vous laisse... Nous nous retrouverons tout à l'heure, chère amie.. En attendant, voici monsieur le chevalier Jean de Lys que je n'ai pas besoin de vous présenter et à qui certainement vous devez avoir quelque chose à dire.

Et toujours souriante, mais pleine d'une immense colère, elle sortit lentement au bras du vieux duc.

XXXVI

L'ATTAQUE NOCTURNE

La jeune marquise était restée tout interdite

Elle regarda pendant quelques secondes la porte par laquelle venaient de disparaître M. et Mme de Vergennes, puis se retournant vers Jean de Lys :

— La duchesse a un air bien singulier, ce soir, pensa-t-elle.

Mais déjà Jean de Lys venait de s'élancer vers elle, puis s'emparant de ses mains qu'il serra dans une longue étreinte :

— Vous ici, Blanche !... vous à Paris ! s'écria-t-il.

— Oui, je comprends votre surprise, répondit-elle avec un sourire, mais la solitude me pesait et je suis revenue dans le désir de vous voir plus souvent...

Mais la jeune marquise dissimulait sa véritable pensée.

Mais elle ne disait pas toute la vérité à Jean de Lys.

Non, ce n'était point la solitude qui lui pesait et qui l'avait fait revenir si brusquement à Paris, car cette solitude, au contraire, lui était très douce et elle s'y plaisait.

Le profond silence de la campagne, les larges horizons qui s'ouvraient devant elle, l'air pur qu'elle respirait à pleins poumons, les beaux soleils qui l'éblouissaient, tout cela était pour elle, nature poétique et mélancolique, un enchantement et une joie.

Mais la jeune marquise avait eu pour revenir un autre motif et une autre raison qu'elle ne voulait pas faire connaître à Jean.

Mais Blanche avait eu peur, et une peur affreuse, et une peur terrible dont le souvenir la rendait encore toute pâle.

Un matin, un beau matin tout radieux et rayonnant, de bonne heure elle avait quitté sa chambre pour faire, comme elle en avait l'habitude, une longue promenade solitaire dans les fraîches allées de son parc.

Il y a des jours où, sans savoir pourquoi, on a de la joie et de l'ivresse plein le cœur.

La jeune femme était dans un de ces jours-là.

Jamais le ciel, qui n'avait pas un nuage, ne lui avait semblé plus pur, jamais la brise qui caressait son front ne lui avait paru plus douce, jamais le soleil, dont on voyait le disque d'or rayonner à travers les arbres, n'avait été plus splendide et plus magnifique.

Et Blanche allait lentement, s'arrêtant parfois pour écouter le chant des oiseaux qui semblait l'accompagner et la poursuivre.

A quoi donc pensait-elle ?

A Paris ?

Aux fêtes brillantes de la cour ?

Oh ! non, certes.

Mais c'était encore, c'était toujours la seule, l'unique pensée de sa vie qui la préoccupait et la rendait toute rêveuse.

Elle pensait à celui qui était tout pour elle, à celui qu'elle aimait, qu'elle adorait de toutes les forces de son être : elle pensait à Jean.

Il était précisément venu la veille à la nuit close, et dans le parc, sous le ciel étoilé, ils avaient passé de longues heures dans un délicieux tête-à-tête.

Et Blanche se rappelait ce moment-là, les longues et chastes étreintes, les douces paroles échangées.

Puis elle caressait aussi un rêve, un rêve qu'elle faisait très souvent et qui aurait été la revanche de sa vie jusqu'alors si malheureuse et si triste, s'il s'était réalisé.

Ce rêve, c'était d'être non plus l'amie, mais la femme, mais l'épouse de Jean de Lys.

Alors quelle existence dorée, et comme toutes ses heures se fussent écoulées rapides et heureuses !...

Et Blanche, l'œil fixé sur le gazon, la tête inclinée sur la poitrine, toute pensive, venait de s'asseoir.

L'audace des bandits n'avait plus de bornes.

L'endroit où elle se trouvait, très désert, très ombreux, se trouvait presque à l'extrémité du parc.

Derrière elle c'étaient des buissons et un petit bois très sombre où le soleil ne pénétrait jamais tant les arbres centenaires qui y croissaient avaient un épais feuillage.

Et, tout à coup, la jeune marquise releva la tête.

Elle croyait avoir entendu tout près d'elle un bruit très léger, presque imperceptible, quelque chose comme un frôlement.

Elle se retourna, regarda autour d'elle.

Elle ne vit rien.

Personne.

Elle était bien seule.

Elle pensa alors que ce bruit léger qui venait de la surprendre pouvait être le glissement d'un lézard sous les feuilles, et n'y songea plus,

Quelques minutes s'écoulèrent.

La jeune femme était plus absorbée que jamais.

Et brusquement elle tressaillit, se mit debout.

Le même bruit venait de se faire entendre, mais moins léger et plus rapproché

Blanche encore regarda, chercha.

Mais rien.

Et cependant elle avait le pressentiment qu'elle n'était point seule et que quelqu'un était là derrière elle, là dans cette ombre, quelqu'un qui l'épiait et la guettait.

Puis, malgré elle, un nom qui rendit son front plus pâle et qui augmenta son effroi, s'échappa de ses lèvres.

— Morfer !

Et sans se retourner, elle s'enfuit.

Une fois chez elle le calme lui revint un peu, et elle réfléchit.

Morfer ! Le marquis de Morfer!

Non, c'était la peur qu'elle avait de cet homme qui l'égarait, c'était la terreur qu'il lui inspirait qui la rendait folle.

Le marquis ignorait sa retraite et ne connaissait pas le petit château où, pour le fuir, elle se cachait en ce moment.

Elle s'était donc trompée... ce n'était donc pas lui...

Et cependant elle avait beau se raisonner, elle avait beau vouloir se persuader à elle-même qu'elle avait éprouvé une frayeur d'enfant, elle restait toujours sous le coup de cette impression qui la terrifiait.

Elle fit appeler Bernard, le vieux serviteur qui gardait le château.

Cet homme avait pour elle un dévouement sans bornes.

Sur un mot, sur un signe il lui eût donné sa vie.

De plus, quoiqu'il eût depuis longtemps des cheveux blancs, Bernard, qui avait eu jadis une force herculéenne, était encore d'une vigueur redoutable et peu commune.

Et quant au courage, le vieux serviteur était un de ces rares hommes qui peuvent se vanter de n'avoir jamais tremblé.

Il s'était empressé d'accourir et son bonnet à la main :

— Madame la marquise m'a fait appeler ? dit-il.

— Oui, Bernard.

— Je suis aux ordres de madame la marquise.

Alors elle lui raconta son aventure, l'étrange bruit qu'elle avait entendu à deux reprises, la peur qu'elle avait eue.

Et le vieux Bernard, dont l'œil en ce moment brillait d'une douce malice, se mit à sourire.

— C'est donc pour cela, dit-il, que je trouvais que madame la marquise avait un air que je ne lui connaissais pas... un air... comment dirai-je ? un air tout chose...

— Oui, Bernard. Car je t'avoue que je suis très inquiète...

—Très inquiète, dit Bernard avec un nouveau sourire. Et pourquoi, madame la marquise ?

— Est-ce que je sais !

— D'abord je puis vous répondre que le parc est bien gardé...

— Je n'en doute pas.

— Que jamais aucun rôdeur, jamais aucun vagabond ne s'est introduit ici...

— Oui, Bernard.

— Et que vous y êtes aussi en sûreté que vous l'êtes dans cette chambre...

— Cependant...

— Ensuite, madame la marquise, reprit vivement le vieux serviteur, pour que vos craintes fussent justifiées, il faudrait donc que vous ayez des ennemis...

Blanche avait tressailli.

— Or, non seulement vous savez bien que vous n'en avez pas dans le pays, mais encore que tout le monde vous y adore et qu'il n'y a pas un homme ici qui ne se ferait tuer pour vous...

— Oui, je le sais, Bernard... oui, je sais que je suis au millieu de très braves gens...

— Oh ! oui, de très braves gens !... oui, c'est le mot, madame la marquise...

— Pourtant je voudrais que tu cherches, que tu fouilles un peu...

— Dans le parc !

— Oui, Bernard.

— Oh ! madame, je veux bien... Je vais faire une battue, dit le vieux serviteur en riant. Mais, sauf votre respect, voilà une singulière idée.

Et comme il allait sortir, la jeune marquise le retint.

Elle lui indiqua l'endroit où elle avait entendu ces deux bruits qui l'avaient si vivement effrayée.

— Bon ! bon ! fit Bernard. J'y vais de ce pas... le temps seulement de prendre ma trique.

Deux minutes après, un énorme bâton dans la main, le vieux serviteur se dirigeait vers l'endroit que la jeune marquise lui avait désigné.

Et tout en marchant d'un pas rapide, il faisait tournoyer son bâton.

— Je suis bien sûr que notre petite marquise a rêvé et que je vais revenir bredouille, se disait-il. Mais si, par hasard, je trouvais là-bas quelque gueux qui rôde, comme avec plaisir je lui caresserais l'échine ! ...

Et tout à coup il s'arrêta.

— Voilà l'endroit, se dit-il, voilà le banc sur lequel M^me^ la marquise était assise.

Puis il regarda par-dessus les buissons.

— Personne ! murmura-t-il. Parbleu ! c'était bien certain.

Cependant une idée lui vint.

Si quelque gredin rôdait dans le parc, il pouvait fort bien se cacher dans le bois.

— Voyons le bois ! se dit Bernard.

Il monta sur le banc, et très lestement, très adroitement pour son âge, franchit d'un bond les buissons.

— Oh ! l'on a encore des jarrets ! fit-il en retombant sur ses pieds.

Mais, brusquement, il recula tout saisi.

Son visage, tout à l'heure souriant, s'était fermé, devenait très grave.

Il hocha lentement la tête, puis murmura

— Tiens ! tiens !... qu'est-ce que je vois là ?... qu'est-ce que cela veut dire ?

Grâce à l'épaisseur du feuillage qui ne laissait jamais filtrer le plus mince rayon de soleil, le sol était en cet endroit assez humide, et ce que le vieux Bernard venait de voir avec un saisissement dont il ne revenait point, c'étaient des empreintes de pas toutes récentes.

Le doute n'était donc plus permis et la jeune marquise avait eu raison d'avoir peur et quelqu'un, se glissant à travers ce bois sombre, s'était approché d'elle furtivement et à pas de loup.

Mais qui ?

Encore une fois, le vieux serviteur ne connaissait dans le pays et même à plusieurs lieues à la ronde, aucun ennemi à sa jeune maîtresse.

Et d'ailleurs comment la jeune femme toujours si bonne, si douce et si accessible à la pitié eût-elle pu faire naître des inimitiés autour d'elle ?

N'était-elle pas — et le mot était vrai, le mot était juste; — n'était-elle pas pour tous ceux qui l'approchaient la bonne fée qui changeait la tristesse en joie et les larmes en sourires ?

N'était-elle pas pour tous ceux qui avaient quelque douleur ou quelque souffrance la Providence qui soulageait, adoucissait tous les maux ?

Ne s'était-elle pas, elle si riche, elle grande dame, assise cent fois, mille fois, sous le toit des plus malheureux et des plus pauvres ?

Et quelqu'un aurait pu lui en vouloir !.. quelqu'un aurait pu former contre elle quelque coupable dessein, quelque sinistre projet !

Le vieux Bernard haussait les épaules.

Non, cela n'était pas possible... non, il n'y avait pas dans le pays un vaurien, un mauvais sujet, un misérable, capable d'avoir eu cette pensée-là.

Pour tous, la jeune marquise était sacrée.

Parmi les paysans, quelques-uns pouvaient haïr les seigneurs du voisinage, pleins d'orgueil, pleins de morgue, pleins d'insolence, et qui, dans leur inhumanité, les traitaient souvent comme des animaux et comme des brutes...

Mais elle !... Allons donc !... Il eût fallu être fou pour le croire.

Un peu remis de sa surprise, le vieux gardien du château s'était baissé, et regardait, examinait plus attentivement ces étranges empreintes.

Ce qu'il y avait de certain, ce qu'il y avait de sûr, c'est que le pied qui avait laissé là sa trace n'était pas le pied large et lourd d'un paysan; mais un pied aristocratique et léger.

Et de plus en plus intrigué, Bernard hocha la tête.

— Oui, ma foi, voilà qui m'étonne, grommela-t-il. Je ne l'aurais jamais cru... Mais voyons... voyons donc !...

Puis il s'enfonça dans le bois suivant les empreintes qui tantôt étaient plus profondes, tantôt moins accusées, selon que le sol était plus ou moins détrempé, plus ou moins humide.

Et parfois, son énorme gourdin fortement serré dans la main, le vieux Bernard se relevait, se redressait.

Il ayait le flair d'un chien de chasse et l'ouïe si fine qu'aucun bruit, qu'aucun souffle ne lui échappait.

Mais le bois restait enveloppé d'un silence profond.

On n'entendait d'autre bruit que le gazouillement des oiseaux où que le frôlement léger, la fuite rapide de quelque insecte sous les feuilles.

Et le vieux serviteur se remettait en chemin.

Les empreintes le conduisirent jusqu'à un mur assez bas et qui donnait sur la pleine campagne.

Une éraflure toute fraîche prouvait l'escalade du rodeur.

Bernard, qui eut fait un excellent agent de police, remarqua qu'elle venait de bas en haut.

— Oui, pour s'introduire dans le parc, le gredin n'a eu qu'à se laisser glisser, pensa-t-il. Mais quand il a voulu déguerpir, il a fallu qu'il mit d'abord son pied ici, puis là ensuite, sur ces deux pierres, et le bout de sa botte a écorché le mur... Donc, il est loin... donc j'aurais beau battre le bois que je ne le retrouverais pas...

Et comme il revenait lentement sur ses pas, le bonhomme s'arrêta net, brusquement.

Les empreintes étaient doubles, c'est-à-dire que les unes se dirigeaient du côté du parc et les autres du côté du mur, si rapprochées les unes des autres que souvent elles se confondaient, se mêlaient.

Rien que cela prouvait, clair comme le jour, que l'individu qui avait effrayé la jeune marquise, n'était pas du pays.

— En effet, se dit Bernard, quelqu'un d'ici n'aurait pas eu besoin de suivre exactement le même chemin pour prendre la clé des champs.., Tandis que l'autre avait si peur de se perdre, si peur de s'égarer, qu'il s'est servi des premières traces que ses pas avaient laissées pour retrouver le mur...

Et le vieux serviteur, tout pensif, secoua la tête.

Étrange ! étrange !

Qu'est-ce que cela voulait dire ?

Quel était donc ce mystérieux personnage qui semblait menacer la marquise ?

Un amoureux éconduit, un soupirant évincé ?

Oui, peut-être ?

Il y a des hommes capables de tout, même capables de se venger par un crime d'une femme qui les repousse.

— Quoi qu'il en soit, nous verrons bien !... je suis là ! se dit le vieux serviteur en relevant fièrement la tête.

Mais à mesure qu'il se rapprochait du château, il devenait plus soucieux et plus sombre.

Sa jeune maîtresse l'attendait.

Qu'allait-il lui répondre ?

Lui dirait-il la vérité ? Lui apprendrait-il la découverte qu'il venait de faire ?

— Non ! non ! s'écria-t-il, il vaut mieux la rassurer, il vaut mieux mentir... Si je lui disais ce que j'ai vu, je lui mettrais la mort dans l'âme... Seulement, je jure bien qu'elle ne pourra plus sortir de chez elle sans que je la suive comme son ombre.

Et l'excellent homme, en effet, sut si bien mentir, si bien rassurer Blanche, que celle-ci oublia son effroi.

Le lendemain, elle redescendit donc dans le parc, puis le jour suivant, puis le surlendemain...

Mais sans qu'elle pût s'en douter elle n'était plus seule à s'égarer dans les allées solitaires.

Comme un bon chien qui veille le vieux Bernard était toujours là, toujours derrière ses talons...

Son gros gourdin à la main, une paire de pistolets dans ses poches, il se glissait derrière les arbres, il se faufilait derrière les haies, toujours l'œil sur elle...

— Quel dommage que le coquin ne revienne pas !... Quelle danse ! murmurait-il les dents serrées et en faisant de grands moulinets avec son bâton.

Mais un jour, c'était le quatrième depuis qu'il avait suivi dans le bois les empreintes suspectes, le vieux serviteur eut une vive surprise.

Depuis une heure environ il s'attachait aux pas de Blanche.

Celle-ci qui cueillait des fleurs, suivait lentement un petit sentier et se trouvait à peu de distance d'une porte à claire-voie qui ouvrait sur la route.

Cette porte, de l'endroit où il se blottissait, Bernard ne pouvait la voir, mais il apercevait très bien sa jeune maîtresse qui tantôt se courbait, tantôt se relevait, cueillant là une rose, là un œillet, plus loin quelque belle fleur encore.

Et tout à coup un cri terrible, un grand cri plein d'effroi et qu'on dut entendre de très loin, fit tressaillir Bernard.

Il avait à peu près une cinquantaine de pas à faire pour rejoindre la jeune marquise.

Il les fit d'un bond, l'air menaçant, tout pâle.

— Madame !... Madame !...

Mais prise d'un grand tremblement nerveux, Blanche, qui venait de laisser tomber son bouquet, et dont le front était livide, ne pouvait répondre.

Ses lèvres remuaient bien, mais on n'entendait pas une parole, pas un son. Et son regard ne quittait pas la route, un regard plein de folie et d'épouvante.

Bernard avait jeté un rapide coup d'œil autour de lui.

Le sentier, aussi loin qu'il pouvait l'apercevoir, était désert.

Il courut regarder sur la route.

Il n'y vit personne, mais il lui sembla qu'il entendait, en prêtant l'oreille, le bruit sourd d'un galop lointain.

Mais tout cela dans l'espace d'une seconde, pendant la durée d'un éclair.

Quand le vieux serviteur revint près de la jeune marquise, celle-ci, qui s'était adossée au tronc d'un arbre, était si frissonnante, si chancelante, qu'il fut obligé de la soutenir.

Doucement il la reconduisit vers le château.

— Appuyez-vous sur mon bras, madame, disait le brave Bernard ; appuyez-vous bien.

Puis, quand elle fut chez elle, toujours pâle, toujours un peu effrayée, la première parole de Blanche fut pour dire :

— Je partirai ce soir !

Ce soir !

Le vieux serviteur n'osa pas interroger sa maîtresse, mais il resta abasourdi.

Qu'était-ce donc ?

Que s'était-il donc passé qu'il n'avait pu voir?

Quelle vision terrifiante, quelle vision sinistre avait donc eue Mme de Solanges ?

Certes, le bonhomme aurait pu chercher longtemps sans trouver la clé de ce mystère, mais la jeune marquise avait eu, en effet, une vision sinistre, une vision qui avait glacé tout son sang dans ses veines.

Elle avait vu soudain derrière elle, sur la route, se dresser l'homme qui était son épouvante de toutes les heures, de toutes les minutes, se dresser l'homme du guet-apens du carrefour de Buci, se dresser le marquis de Morfer !

Son front pâle et sombre appuyé contre les barreaux de la porte, ses lèvres minces crispées par un rictus menaçant et son œil farouche chargé d'éclairs, il l'épiait, la guettait, semblait prêt à fondre sur elle...

Et voilà pourquoi Blanche était revenue à Paris.

Et voilà pourquoi elle avait un secret pour Jean de Lys.

Et voilà pourquoi, pour la première fois de sa vie, elle mentait...

— Le temps me semblait trop long là-bas et je m'ennuyais trop loin de vous, avait-elle dit avec un sourire charmant.

Et Jean ne lui avait pas fait d'autres questions ; il l'avait crue, trop heureux et trop enchanté de la croire.

Et très attendri, le cœur débordant de reconnaissance :

Ah ! chère Blanche, chère âme, murmurait-il en portant les mains de la jeune femme à ses lèvres, que je suis heureux d'être aimé ainsi de vous.

Et ils étaient là aussi seuls que s'ils eussent été à cent lieues de cette foule immense qui encombrait les salons étincelants du duc et de la duchesse de Vergennes, et dont les rumeurs assourdies leur arrivaient par instants confondues avec les échos très doux, très affaiblis des orchestres.

Quelquefois, cependant, le front de la jeune marquise de Solanges s'assombrissait tout à coup, et elle avait de légers tressaillements qui échappaient à Jean de Lys.

C'est qu'alors le souvenir de son aventure lui revenait ; c'est qu'alors elle se demandait — comme elle s'était demandé déjà bien souvent — comment le marquis de Morfer avait pu découvrir le lieu de sa retraite ; c'est qu'alors elle se trouvait imprudente et folle d'être venue à cette fête et qu'elle tremblait de le voir encore surgir devant elle.

Jean de Lys voyait bien ces légers nuages sur le front de celle qu'il aimait, mais il ne s'en étonnait point.

La jeune marquise n'était-elle pas une nature mélancolique et rêveuse, toujours un peu triste, et que l'éclat et le bruit des fêtes effarouchaient ?

N'avait-elle pas eu, jusqu'alors, une vie pleine de chagrins et d'amertumes, et ne la connaissait-il pas assez pour savoir combien elle souffrait encore ?

Mais ce doux tête-à-tête qui valait pour eux tous les plaisirs du monde fut tout à coup interrompu.

C'était le duc de Vergennes qui venait de reparaître et qui sollicitait de la jeune marquise la faveur de lui offrir son bras pour faire un tour dans les salons.

D'ailleurs, pouvait-elle se dérober ainsi et n'avoir répondu à l'invitation du duc et de la duchesse que pour se soustraire à tous les regards.

A peine le vieux duc avait-il exprimé son désir que déjà Blanche était debout, toute gracieuse, toute souriante.

Mais cependant quelle peur elle avait !

Quelle terrible angoisse lui serrait le cœur !

N'était-il pas là, lui, le marquis de Morfer ?

N'allait-elle pas tout à coup le coudoyer et se trouver face à face avec lui...

La pauvre jeune femme souriait, portait la tête haute et paraissait prendre aussi sa part de cette grande joie qui l'entourait...

Mais elle avait la mort dans l'âme.

Mais elle n'avançait qu'en tremblant.

Devant elle et M. de Vergennes tous les groupes s'ouvraient, tous les fronts respectueusement s'inclinaient.

Le vieux duc était radieux.

Il semblait rajeuni de vingt ans.

Il se pencha vers Blanche et lui dit :

— Madame, on s'efface devant ma vieillesse, mais ce qu'on salue et ce qu'on admire, c'est votre beauté...

Et sous les lustres étincelants, parmi les groupes dorés et chamarrés, ils continuaient d'avancer, tandis que les danseurs un peu las se reposaient et que les orchestres ne jouaient plus qu'en sourdine.

Jean de Lys suivait de loin le vieux duc et la jeune marquise, et quand il voyait les plus fiers gentilshommes et les plus grands seigneurs de la cour attacher sur celle-ci des regards éblouis, quand il entendait les femmes elles-mêmes, toutes belles et jeunes pourtant, toutes radieuses, laisser échapper, malgré leur dépit, un long murmure d'admiration, il se sentait pâlir de joie, pâlir d'orgueil.

Il était deux heures du matin quand tout à coup les voix des orchestres s'éteignirent.

Dans une longue et large galerie d'un luxe inouï, d'un luxe royal et qui égalait celui de Versailles lui-même, un splendide souper était servi.

Mais à ce moment-là, heureux de se retrouver seuls pour quelques instants encore, Blanche de Jean disparaissaient.

— Renvoyez votre voiture, avait dit la jeune marquise.

Et il lui avait offert la main pour monter dans son carrosse.

Maintenant à travers Paris désert et silencieux, mais qu'un vif clair de lune éclairait, ils filaient grand train.

Très rapprochés l'un de l'autre et la main dans la main, ils n'échangeaient pas un mot, pas une parole, tous les deux étaient pensifs.

Blanche, un peu effrayée, mais n'osant pas le dire, songeait au Capitaine de Minuit et, chose étrange, ce fameux chef de bandits, que personne n'avait jamais vu, lui apparaissait avec le front sombre et l'œil mauvais du marquis de Morfer.

Jean de Lys songeait à Blanche.

A quoi, d'ailleurs, aurait-il pu songer ?

Le guet venait de découvrir un cadavre.

N'était-elle pas tout pour lui, toute la joie de sa vie, tout le bonheur de sa destinée?

Et toujours le carosse filait, filait...

On venait de traverser un pont, et l'on était maintenant bien loin de l'hôtel de Vergennes, sur la rive gauche.

Là, le silence semblait encore plus grand, la solitude plus profonde qu'ailleurs.

Tout à coup Jean de Lys sentit la main de la jeune marquise tressaillir brusquement dans la sienne.

Qu'avait-elle donc?

Il la regarda.

Mais comme il jetait un coup d'œil par la portière, il comprit pourquoi la jeune femme tremblait ainsi.

— Le carrefour de Buci ! pensa-t-il.

Et bien qu'il ne se sentit nullement troublé par les souvenirs qui lui rappelaient ce lieu sinistre, il regarda plus attentivement, plus fixement encore.

Mais le carrefour n'était point aussi sombre, aussi noir et d'aspect aussi terrifiant que la nuit où il avait volé au secours de Blanche.

Très clair, au contraire, très lumineux, il apparaissait comme en plein jour, dans ses encoignures et dans ses détours, pas une ombre inquiétante, pas la moindre silhouette suspecte.

Et pour rassurer Blanche, qu'il sentait frissonner encore, le jeune homme eut un sourire.

— Voyez comme on exagère, dit-il. Jamais Paris n'a été aussi sûr, aussi tranquille

Mais la jeune marquise ne s'y fiait pas, et elle ne se sentit un peu plus calme que lorsqu'elle s'arrêta devant la porte de son hôtel.

Sa main venait d'étreindre encore une fois longuement et tendrement la main de Jean.

Puis très vivement, très pressante :

— Je vous reverrai bientôt, n'est-ce pas

— Toutes mes heures ne vous appartiennent-elles pas ? répondit le jeune homme. Oui, bientôt... dès que mon service auprès du roi me donnera un moment de liberté.

La porte de l'hôtel, sur un appel du valet de pied, avait roulé lentement et sans bruit sur ses gonds.

Par son ouverture, on apercevait l'immense cour où brillaient quelques lumières.

Jean de Lys venait lestement de mettre pied à terre.

Mais Blanche venait de le retenir.

Pourquoi ne lui prêterait-elle pas sa voiture pour rentrer chez lui ?

Pourquoi ne donnerait-elle pas à ses gens l'ordre de le reconduire ?

Mais le jeune homme se récria en riant :

— Par une si belle nuit !... Quand le ciel est plein d'étoiles !... Mais c'est un plaisir de marcher ! dit-il. Non, non, une petite promenade me vaudra mieux et je vais rentrer chez moi en pensant à vous.

Il lui dit adieu du regard, lui tendit encore une fois la main, puis disparut.

La lourde porte de l'hôtel de Solange venait de se refermer, et l'on n'entendit plus dans la rue que le bruit des pas de Jean de Lys qui lentement s'éloignait.

XXXVIII

L'ATTAQUE NOCTURNE

Mais la rue n'était pas aussi déserte qu'on aurait pu le croire, et dans une sorte de terrain vague un peu plongé dans l'ombre, terrain sur lequel devait s'élever plus tard un couvent que la Révolution a démoli, trois hommes se tenaient cachés et blottis.

A peu près vers deux heures du matin, c'est-à-dire au moment où les invités du duc et de la duchesse de Vergennes s'attablaient et où la jeune marquise disparaissait en compagnie de Jean de Lys, l'un des hommes qui se dissimulaient en ce moment dans l'ombre avait surgi dans la rue.

D'abord il s'arrêta et chercha du regard autour de lui comme s'il s'attendait à rencontrer là quelqu'un.

Puis comme la rue était un désert et qu'il n'y apercevait personne, il eut un mouvement d'impatience:

— Toujours les mêmes ! grommela-t-il. Ils me font toujours faire le pied de grue.

Et toujours jurant, toujours tempêtant, il se mit à faire les cent pas, s'arrêtant parfois brusquement pour jeter de nouveau un coup d'œil autour de lui.

Cet homme semblait ne pas avoir une très grande peur de faire une mauvaise rencontre et se soucier très médiocrement des bandits de capitaine de Minuit.

D'ailleurs, son aspect était peu rassurant, car non seulement il était de très grande taille, mais encore il tenait serré dans son poing un énorme gourdin avec lequel, de temps à autre, grognant toujours, très impatient et très nerveux, il s'amusait à faire de formidables moulinets.

Et parfois il tressaillait.

— Est-ce qu'ils viennent !

Mais non.

Rien.

Toujours le même silence, toujours la même solitude dans la rue.

Soudain, pourtant, un bruit de pas s'entendit, très loin encore, très faible, mais très rapide, le bruit d'un pas pressé.

L'homme s'était brusquement retourné, et attendait, guettait.

— Enfin, fit-il ironiquement, je crois tout de même qu'en voici qui se décident.

Et il venait à peine d'achever qu'une ombre apparut et se dressa à quelques pas de lui.

La figure de l'homme s'illumina d'un sourire de contentement.

— Oui, en voici un ! ricana-t-il.

Et il cria à l'ombre :

— Il ne faut pas vous gêner !... Il faut me laisser là toute la nuit !... Eh ! arrive donc, traînard !...

— Tu es déjà là ! dit en riant le nouveau venu, qui, lui aussi, était armé d'un énorme bâton. Et moi qui croyais être le premier...

— Ne plaisante donc pas... Moi je suis là depuis deux heures...

— Ah !

— Deux heures précises.

— Eh bien, quelle heure est-il donc ?... Il faut toujours que tu grognes, mon pauvre vieux !...

Et le nouveau venu frappa gaiement sur l'épaule de l'homme qui avait attendu.

— C'est bon !... c'est bon ! fit celui-ci toujours aussi maussade. Mais allons-nous passer toute la nuit à battre la semelle dans ce coin-là... Où sont les autres ?

— Les autres ?

— Oui, les amis ?... les camarades ?

— Est-ce que je sais !

— Le rendez-vous était pour deux heures... Ils devraient être là...

— Evidemment. Mais ils ne tarderont pas... Un peu de patience, mon vieux.

Et les deux hommes se mirent à marcher cote à cote, se retournant parfois tout à coup pour saisir les bruits qui pouvaient leur parvenir.

Le nouveau venu était plus petit que son camarade, et son regard, très brillant était successivement effronté et hardi.

Celui-là, non plus, n'avait pas l'air de redouter les voleurs.

Brusquement il tressaillit, puis saisissant le bras de son compagnon :

— Ecoute ! fit-il,

— Quoi ?

— Tu n'entends rien ?

L'autre venait de prêter l'oreille. Il y eut un moment de silence

Puis il finit par dire :

— Rien.

Son compagnon haussa les épaules.

— Tu es donc sourd ! fit-il.

Et il ajouta, étendant vivement la main :

— On vient !... C'est l'un des nôtres.

— Tant mieux !... Mais nous ne serons jamais que trois...

— Bah ! le quatrième doit le suivre.

En effet, un homme, dont la silhouette se dessinait de plus en plus, se rapprochait très vivement des deux hommes.

Et quand il fut en face d'eux, il dit :

— Me voici ?... Suis-je en retard ?

— C'est bien ! dit celui qui était arrivé le premier au rendez-vous. Il n'y a qu'une demi-heure que je pose...

— Attendons, dit le second.

Ils se trouvaient précisément en ce moment dans le terrain vague situé en face de l'hôtel de Solange...

Très rapprochés les uns des autres, ils se parlaient bas, et le passant qui eût rencontré sur son chemin ce trio d'étranges personnages n'eût certainement pas été rassuré.

Le dernier venu, assez gros et assez fort, venait d'allumer sa pipe et comme un homme qui se repose s'appuyait lourdement sur le gros bâton dont il était aussi armé.

Quelques minutes s'écoulèrent.

Deux grandes clartés, deux vives lumières qui se rapprochaient très rapidement, apparurent tout à coup du côté où s'élève aujourd'hui le théâtre de l'Odéon.

— Une voiture ! dit l'un des trois hommes.

C'était, en effet, une voiture, c'était le carrosse de Blanche dont on entendait le roulement sourd sur les pavés et qui filait toujours du même train d'enfer.

Et les trois hommes, très étonnés de la voir s'arrêter en face d'eux qui l'avaient regardée venir, se turent.

Puis, le dernier venu, baissant la voix:

— Vous voyez bien cette maison-là, vous autres ? fit-il vivement.

Les autres regardaient l'hôtel que leur compagnon leur désignait du regard.

Et le premier que nous avons vu, le plus grand, le plus rageur, dit en ricanant :

— Parbleu !... A moins d'être aveugle, il me semble que l'on doit la voir... Mais pas gaie, cette maison-là !... toute triste, toute noire...

— Voudrais-tu qu'elle fût illuminée? reprit le second avec un petit rire sourd.

— Eh bien, messieurs, reprit le troisième, c'est l'hotel de Solange...

Les deux autres eurent un brusque mouvement.

— L'hôtel de Solange! firent-ils d'une seule voix.

— Oui, messieurs... c'est-à-dire, pour vous mettre les points sur les *i*, l'hôtel d'une des plus jolies femmes et des plus grandes dames de la cour...

En ce moment le valet de pied sautait de son siège et venait frapper à la porte de l'hôtel.

Puis celui, des trois qui le dernier avait parlé, reprit:

— Toute jeune... et très riche... immensément riche, cette marquise de Solange... C'est d'elle dont on a tant parlé il y a quelque temps... Vous souvenez-vous ?

— Pardieu ! répondit vivement l'homme qui était arrivé le second et qui avait un regard effronté et hardi... qui donc ne se souviendrait pas de la marquise de Solange?... Qui donc parmi les nôtres, surtout, aurait pu oublier cette histoire... C'est l'héroïne du carrefour de Buci...

— Oui, dit le dernier venu avec un mouvement de tête.

— C'est elle qui a failli être enlevée par les coquins du capitaine de Minuit ?

— Et qui l'aurait été sans le secours inattendu d'un brave gentilhomme qui n'avait pas froid aux yeux... c'est-à-dire sans un miracle.

L'homme grincheux venait de tendre le cou.

Il aperçut Jean de Lys ou plutôt une ombre qui se tenait debout devant le marche-pied.

— Elle n'est pas seule, dit-il avec un petit sourire railleur... Je vois devant sa voiture un homme qui lui parle... C'est, sans doute, son amant...

Mais le dernier venu protesta vivement.

— Son amant?... Oui, c'est possible, ils se parlent de très près, dit-il. Mais quand cela serait, quand cette petite marquise, qui est jolie comme un amour et qui n'a pas vingt ans, aurait un galant, qu'aurait-on à dire?

— Oh ! moi je ne dis rien... je ne suis pas jaloux..

— N'est-elle pas libre ?

— Naturellement...

— Oh ! je m'entends. Je veux dire : n'est-elle pas veuve ?

— Veuve ?

— Oui, veuve.

— A vingt ans!... Tonnerre ! il me semble que cela doit la rendre plus séduisante et plus désirable encore...

— Et veuve d'un sacripant... veuve d'un chenapan... veuve d'un vaurien qu'elle n'a pas dû regretter beaucoup...

— Ah ! le marquis de Solange...

— Le marquis de Solange !

— Oui.

— Un yiveur, un coureur, un débauché, moins que rien.

— Pas flatteur ton éloge !...

— Pas flatteur, c'est possible, mais très juste, très mérité..

Et celui qui parlait et qui prenait si chaleureusement la défense de la jeune marquise tout à coup s'interrompit.

Nos trois personnages n'étaient plus seuls.

Un quatrième venait de surgir.

Et ils n'eurent qu'un cri :

— Grand-Gilles !... Enfin !...

En effet, c'était Grand-Gilles, c'était l'ancien saltimbanque qui arrivait à son tour et qui tombait au milieu de ses trois camarades, des autres Risque-Tout.

Le premier que nous avons vu roder, chercher, fureter, c'était Corfer, Corfer toujours nerveux et de méchante humeur.

Le deuxième, c'était l'ancien forçat, l'homme qui avait fait connaître à Bertaut tous les bouges de Paris,

Et le troisième, celui qui venait de parler de Blanche, c'était ce fin et rusé compère qu'on appelait le Comtois.

Grand-Gilles survenu, les quatre Risque-Tout, les quatre agents préférés de Bertaut étaient donc au complet.

C'était là, après la tournée que chacun d'eux devait faire pour son service, un rendez-vous qu'ils avaient pris.

Il s'agissait encore d'une expédition, mais d'une expédition qu'ils entreprenaient d'eux-mêmes et à l'insu de leur chef, à l'insu de Bertaut.

Ils n'allaient plus, cette fois, explorer les bouges, les cabarets borgnes et les établissements louches de la pègre.

Là-dedans, après le fameux coup de filet qu'ils y avaient jeté, plus rien à faire.

Tous les bouges avaient été nettoyés, toute la pègre ramassée.

Mais ils avaient fait la gageure avec eux-mêmes de mettre enfin la main, sinon sur le Capitaine de Minuit, du moins sur l'un de ses brigands.

— Voulez-vous me suivre ? voulez-vous en être ? avait dit avec enthousiasme Grand-Gilles qui avait eu cette nouvelle idée. Toute la nuit nous battons le pavé... toute la nuit nous courons Paris... Peut-être laisserons-nous notre peau dans une embuscade, mais peut-être aussi aurons-nous le plaisir de réussir...

Et les autres n'avaient point hésité.

Faire une pareille capture !...

Ramener un jour où l'autre à Bertaut, pieds et poings liés, un de ces scélérats par qui on arriverait peut-être à tenir la bande tout entière !

Quel triomphe !

Les trois autres Risque-Tout n'eurent qu'un cri :

— Oui, oui, en avant, Grand-Gilles, en avant !...

Et c'était ce soir-là même qu'on se mettait en campagne, et si l'on avait choisi la

rive gauche de préférence à la rive droite, c'est que c'était la partie des riches, des nobles, des courtisans, le quartier où, le plus souvent, les bandes du Capitaine de Minuit accomplissaient leurs exploits.

L'ancien saltimbanque, qui cependant était venu très vite, ne se donna pas le temps de respirer.

— En route, mes bons ! s'écria-t-il, et tâchons de faire bonne chasse !

Au même instant, le carrosse de Blanche s'engouffrait dans le coin de l'hôtel, et il n'y avait plus dans la rue, avec les quatre Risque-Tout, que Jean de Lys qui, lestement, regagnait son logis.

Devant marchaient côte à côte le Comtois et le Marin, et derrière eux, à quelques pas, venaient bras dessus bras dessous l'ancien saltimbanque et Corfer.

Car celui-ci s'était vraiment pris d'une grande amitié pour Grand-Gilles.

Sa faconde, sa gaieté, son bavardage infatigable le distrayait, l'amusait.

Et comme il ne savait rien, le pauvre Corfer, qu'à peine lire et signer son nom, il était dans une continuelle adoration en face de son collègue qu'il trouvait très fort et très instruit.

Aussi n'avaient-ils pas encore fait vingt pas, que le vieil agent prenant l'air suppliant d'un enfant qui exprime un désir :

— Dis donc, Grand-Gilles ? fit-il.

— Plaît-il ?

— Cela n'empêche pas d'ouvrir l'œil, mais si tu me racontais quelque chose, hein ?

— Quelque chose ?

— Oui, une histoire... quelque chose qui m'intéresse ?

L'ancien saltimbanque prit alors un air très grave, un air très digne

— Oh ! je veux bien, dit-il. Mais attends.

Et tendant la main, il frappa sur l'épaule du Comtois.

Celui-ci se retourna.

— C'est toi, Grand-Gilles ?

— Oui.

— Qu'est-ce ?

— Regarde là-bas !

— Là-bas ?

— Devant nous.

— Eh bien ?

— Nous ne sommes pas seuls... Qu'est-ce que c'est que cet individu-là ?

Le Comtois eut un sourire.

— Tu n'as donc pas vu le carrosse de la marquise de Solange ? dit-il.

— Quel carrosse ?... Que me racontes-tu ?

— Le carrosse qui était à quelques pas de nous quand tu es arrivé ?

— Si, parbleu !

— Et bien, c'était celui de la marquise... et l'homme que tu aperçois là bas... l'homme qui s'en va d'un pas si tranquille était avec elle..

— Avec la marquise ?

— Oui.

— Tiens! tiens!... Mais alors, c'est peut-être le chevalier Jean de Lys...

— Le chevalier Jean de Lys ?

— Son sauveur... l'homme qui l'a arrachée des griffes du Capitaine de Minuit... Ils doivent être au mieux ensemble.

— C'est possible.

— En tous cas, c'est un gentilhomme.

— C'est certain.

— Bonne affaire ! s'écria Grand-Gilles.

— Pourquoi ? fit le Marin qui, tout en continuant de marcher, ainsi que le Comtois, venait de se retourner à son tour.

Mais l'ancien saltimbanque venait de leur jeter un regard de pitié.

— Pourquoi ? fit-il vivement. Mais c'est pourtant très simple, très facile à comprendre...

— Nous ne comprenons pas, dit le Comtois.

— Oui, explique-toi, ajouta le Marin.

— Eh bien, mes bons, répondit vivement Grand-Gilles, je veux dire que ce gentilhomme s'en allant ainsi seul au milieu de la nuit, va nous servir d'appât, nous servir d'amorce... et que je ne donne pas un quart d'heure, qu'alléché par l'argent qu'il doit avoir dans sa bourse, quelque truand ne se jette sur lui...

— Et maintenant comprenez-vous ? ajouta l'ancien saltimbanque avec un air triomphant.

Parbleu, c'était clair.

On comprenait parfaitement.

— Oui, nous n'avons qu'à le suivre, dit le Marin.

— Qu'à le filer, dit le Comtois, et si l'on se jette sur lui...

— Nous sommes là ! fit Grand-Gilles en brandissant l'énorme trique dont il avait eu aussi le soin de se munir.

« — Mais doucement, ne nous pressons pas, ne marchons pas plus vite que lui...

— Emboîtons-lui seulement le pas, dit le Marin. Et Grand-Gilles, qui sait ? peut-être a-t-il raison et devrons-nous à ce brave gentilhomme quelque bonne capture ?...

— J'en ai le pressentiment, dit l'ancien saltimbanque.

Puis revenant à Corfer, qui, tout le temps, avait fait des signes d'assentiment.

— Maintenant, mon vieux, à nous deux ! fit-il en serrant plus étroitement son bras sous le sien. Nous disions donc que tu voulais une histoire.

— Quelque chose qui puisse m'instruire. ... Cela passe le temps...

— Tu as raison, mon bon, mais que te raconterai-je ?

— Ce que tu voudras. Choisis, dit vivement Corfer. Mais si j'en savais aussi long que toi, je te donne ma parole que je n'en serais pas embarrassé.

— Oh ! je ne suis pas embarrassé, répliqua fièrement l'ancien saltimbanque, et pour te le prouver, je te fais un pari...

— Quel pari ?

— Attends un peu, morbleu !... Où allons-nous ?

— Je n'en sais rien.

— Ni moi non plus. Nous allons où nous mènera celui que nous suivons...

Bertaut relisait l'interrogatoire de Bonne-Chance.

— Oui, ce gentilhomme, dit Corfer.

Et jetant un coup d'œil sur Jean de Lys qui marchait toujours du même pas tranquille, il ajouta :

— En voilà un que les filous n'effraient pas... Il est aussi tranquille et aussi calme que si l'on était en plein midi... Eh bien, parle, Grand-Gilles, quel pari me fais-tu?

— Celui-ci : je te gage que je te raconterai l'histoire de toutes les rues que nous traverserons.

Le vieil agent avait eu un soubresaut.

— Tu plaisantes!... tu te moques de moi! s'écria-t-il. Comment pourrais-tu me raconter cette histoire-là?... Où l'as-tu apprise?

— Que t'importe? Mais qu'il te suffise de savoir qu'on n'est pas un imbécile, fit Grand-Gilles avec importance,

— Oh! ça, je le sais... oui, je sais que tu nous vaudrais tous, moi, le Marin, le Contois, et les autres... Tu es un malin... Mais pouvoir me raconter toutes ces histoires...

— Oui, mon vieux, oui, toutes...

— Je voudrais le voir.

— Eh bien, écoute!

Et l'ancien saltimbanque qui venait de s'arrêter tout d'un coup regardait autour de lui.

—Où sommes-nous ici?

— Ici?

—Oui, quelle est cette rue qui paraît encore plus triste et plus solitaire que les autres?

—Le fait est qu'elle n'est pas très gaie... de grands murs... de grands jardins... de grands espaces vides.Mais je crois, Grand-Gilles, que tu veux rire et que tu te moques de moi...

— C'est bien. Je me tais, dit froidement l'ancien saltimbanque.

— Non, non, parle, fit vivement Corfer.

— Alors, réponds.

— Eh bien... c'est la rue de Vaugirard, dit le vieil agent avec un sourire.

— Oui, c'est la rue de Vaugirard, mais ce n'était autrefois que le *chemin de Vaugirard* fit Grand-Gilles qui sourit à son tour, mais d'un sourire d'homme supérieur,

« Et maintenant si tu veux bien t'en donner la peine, regarde autour de toi...

— Oui, mon vieux, dit Corfer qui avait docilement obéi.

— Que vois-tu?

— Mais des maisons, pardieu!

— Oui, mais peu nombreuses, n'est-ce pas?

— Oui, très clairsemées, très rares.

— Oui, très rares, comme tu dis, mais c'était bien autre chose il y a deux cents ans... c'était la pleine campagne, la pleine solitude... un vrai désert. Alors les bandes du Capitaine de Minuit ne s'y seraient jamais aventurées, car elles auraient pu attendre longtemps avant de rencontrer un carrosse à arrêter ou un passant à dévaliser.

Et l'ancien saltimbanque, très fier d'étonner Corfer, continua en précisant des faits, en donnant des détails.

« On n'avait bâti là qu'au XVIe siècle.

« La rue de Vaugirard tirait son nom du village auquel elle conduisait.

« Ce village, nommé Valboiton ou Vaboitron jusque vers le milieu du XIIIe siècle, avait changé de dénomination quand Girard, abbé de Saint-Germain-des-Prés l'avait fait reconstruire. »

Puis ce fut le tour de la rue Féron, devant laquelle ils passaient en ce moment, et dont Grand-Gilles expliqua aussi l'origine.

Cette rue devait son nom à Etienne Féron, procureur au Parlement, et il apprit aussi à Corfer qu'on l'appelait autrefois rue Saint-Pierre.

Puis ce fut le tour du Luxembourg et alors l'ancien saltimbanque fit un véritable cours d'histoire à son vieux collègue qui le regardait l'air de plus en plus respectueux et les yeux largement écarquillés.

« Le Luxembourg n'était d'abord, dans son origine, qu'une maison environnée de jardins que Robert de Harlay de Sancy avait fait bâtir en 1540.

« A sa mort, elle échut à sa veuve, Jacqueline de Marinvilliers, qui la vendit au duc de Piney-Luxembourg, dont cet hôtel a, depuis, conservé le nom.

« Marie de Médicis, veuve de Henri IV, en devint à son tour propriétaire pour la somme de 90.000 livres.

« Elle acquit environ vingt-cinq arpents de terres contiguës, et fit bâtir le palais tout entier en moins de six ans, sur le modèle du palais Pitti, des ducs toscans, à Florence, et sous la direction de Jean des Brosses, le plus fameux architecte du temps.

« Cette princesse le légua à Gaston de France, frère unique de Louis XIII, qui lui donna momentanément le nom de Palais d'Orléans.

Puis, Grand-Gilles ne ressuscitait pas seulement l'histoire, mais encore les petits côtés de l'histoire.

Il citait des anecdotes, des traits plaisants.

La duchesse de Berry était morte au Luxembourg à l'âge de vingt-quatre ans.

Et il ajoutait l'air toujours très grave :

— Une noceuse... une femme comme je n'en aurais pas voulu... ni toi non plus mon vieux Corfer.

Le vieil agent ouvrait l'oreille, se redressait.

— Figure-toi, mon bon, que lorsqu'on venait dire à cette duchesse que la bonne chère, les veillées et les plaisirs dont elle abusait... Tu m'entends ?

— Parbleu !

— Je parle des plaisirs de l'amour.

— Eh ! oui... Va donc !

— Quand on lui disait que tout cela pouvait abréger son existence, sais-tu, mon vieux, ce qu'elle répondait ?

— Eh ? non, je ne sais pas... je ne sais rien... je ne suis qu'un âne...

— Eh bien, la gaillarde répondait : « Qu'elle soit courte, mais qu'elle soit bonne ! »

Et Corfer riait si fort, que le Comtois et le Marin se retournaient.

— Qu'est-ce donc ?... que lui racontes-tu, Grand-Gilles ? demandaient-ils.

Mais l'ancien saltimbanque, d'un geste, les invitait à continuer leur chemin.

— Rien... rien, disait-il. Allez donc ?... marchez donc !... Où est notre jeune gentilhomme ?

— Oh ! je ne le perds pas de vue, répondait le Comtois. Il file toujours devant nous... Tout va bien...

— Vous vous en chargez

— Oui, répliquait le Marin.

— Je m'en rapporte à vous, les amis... Laissez-moi causer avec mon brave Corfer.

Et Grand-Gilles, toujours bras dessus bras dessous avec son vieux collègue, lui parlait à présent dans l'oreille, et à propos du Luxembourg, dont ils n'avaient pas encore dépassé les grilles, continuait ses anecdotes.

Ce qu'il racontait maintenant c'était cette aventure de deux jésuites, le P. Proust et le P. d'Orléans, qui s'y rencontraient souvent à la promenade et s'amusaient à tirer mutuellement de leurs noms des anagrammes satiriques.

Le P. Proust trouva un jour *asne d'or* dans le nom de son confrère, et le défia de lui rendre le change, vu la brièveté de son nom.

En sortant du palais, un des gardes s'était retourné en les voyant passer, et demandant assez haut à un de ses camarades qui étaient ces deux religieux : « C'est, lui dit le P. d'Orléans, un *pur sot* qui ramène *l'asne d'or* au râtelier. »

Puis comme le naïf Corfer, très amusé, venait de partir d'un nouvel éclat de rire, le Comtois fit brusquement volte face.

— Suivez-vous ? dit-il.

— Nous vous marchons sur les talons, répondit tranquillement l'ancien saltimbanque.

— Nous voici dans la rue de l'Ancienne-Comédie, dit le Marin.

Jean de Lys, en effet, venait de s'engager dans cette rue et continuait son chemin toujours de la même allure paisible.

Cependant comme le fameux carrefour de Buci n'était pas loin, le jeune homme à tout hasard, s'assura que son épée jouait bien dans son fourreau.

Puis l'œil fixé très loin devant lui.

— Bon !... Nous sommes en règle, fit-il avec un sourire.

Maintenant Grand-Gilles, en quelques mots, entamait l'histoire de la rue de l'Ancienne-Comédie, célèbre surtout par des souvenirs littéraires.

Mais les souvenirs littéraires laissaient froid le brave Corfer, il préférait les histoires épicées et les drames sombres, les aventures tragiques.

— Ah ! tu veux du drame... tu veux de la tragédie, mon vieux ! s'écria l'ancien saltimbanque. Eh bien, regarde, et écoute !

Et comme il lui montrait de la main la rue Saint-André-des-Arts dans laquelle Jean de Lys venait d'entrer, et qu'il se préparait à lui raconter la trahison de Perrinet-Leclerc, livrant Paris aux Bourguignons, brusquement il s'interrompit.

— Chut !... Attention ! avait dit vivement et à voix basse le Marin.

Et le Comtois avait ajouté :

— Ouvre l'œil, Grand-Gilles !... Et toi, Corfer, y vois-tu clair ?

Et les quatre Risque-Tout demeurèrent immobiles. Tous regardaient là-bas, assez loin déjà, Jean de Lys qui continuait son chemin, mais Jean de Lys n'était plus seul.

Tout à coup, et comme il venait de dépasser une ruelle très étroite et que peut-être il n'avait point aperçue, une ombre s'était dressée derrière lui.

Mais c'était une ombre étrange, une ombre fantastique et qui tenait du rêve.

Les quatre Risque-Tout, toujours immobiles, ne le quittaient pas des yeux.

— Est-ce un homme ? dit à voix sourde le Marin. Regardez donc, vous autres !

— On croirait que c'est plutôt une bête, dit le Comtois.

— Oui, cette ombre danse... sautille... Très étrange ! murmura Corfer.

Quant à Grand-Gilles, il avait en ce moment toute la gravité et toute l'autorité d'un chef.

— Quand je vous disais que ce jeune gentilhomme nous servirait à quelque chose! fit-il. Je ne sais pas ce qui va se passer, mais je crois que nous n'aurons pas à regretter notre petite promenade nocturne... Seulement il ne faut pas se montrer, morbleu! A la file, camarades! Le long des maisons!...

— Moi je me fais tout petit, tout petit! dit le Marin.

Et ils avancèrent.

Aucun bruit ne trahissait leur approche.

— On dirait que nous marchons pieds nus, ricana doucement le Comtois.

Et c'était vrai.

Quant à l'ancien ltimbanque, qui avait pris la tête de cette petite colonne, ses yeux se tenaient obstinement fixés sur l'ombre suspecte et sur Jean de Lys.

Certes, le jeune gentilhomme qui jamais ne se retournait était loin de se douter du danger qui le menaçait.

Il songeait en ce moment à la belle fête donnée par le duc et la duchesse de Vergennes.

Il entendait encore le chant mélodieux des orchestres.

Il voyait encore étinceler les mille clartés et les mille lumières dont il avait été ébloui.

Et, malgré lui, car toutes ses pensées appartenaient à Blanche, il se voyait encore auprès de la duchesse et il se ressouvenait de l'étrange aveu qu'elle avait osé lui faire.

Un autre homme eût peut-être été fier, eût peut-être triomphé.

Être aimé de cette grande dame inflexible et hautaine!

Être aimé de cette femme qui avait lassé tant d'adorateurs et repoussé tant d'hommages?

Mais c'était plutôt de la tristesse qu'éprouvait le jeune gentilhomme, et dans sa loyauté exagérée, il lui semblait qu'il était à présent le complice d'une trahison envers le vieux duc qui l'avait si bien accueilli, envers ce vieillard qui, dès le premier jour et la première heure, était devenu non pas seulement son protecteur, mais encore son ami.

Et parlant tout haut, il d'écria:

— Je ne la reverrai pas, cette femme!,.. je ne la reverrai plus!...

Pourtant il venait de sortir de la rue Saint-André-des-Arts et débouchait près du quai.

L'ombre qui le suivait se rapprochait de plus en plus de lui.

Parfois elle rampait, s'accroupissait; d'autres fois, elle se relevait brusquement comme prête à s'élancer et à bondir; d'autres fois enfin elle se collait, se blottissait le long d'une muraille, ou se perdait, se noyait dans un coin de ténèbres.

Et derrière elle rampaient, se glissaient aussi quatre autres ombres, les quatres Risque-Tout.

Grand-Gilles avait dit:

—Surtout, mes bons, pas de fausse manœuvre... attendons l'attaque... attendons que le gentilhomme ait à se défendre... Une fois la lutte engagée, nous verrons ce que nous aurons à faire...

Et le Comtois, clignant de l'œil, avait répondu:

— Oh? je te comprends mon vieux... si tu comprends parfaitement... Ce brigand n'est peut-être pas seul... il peut en appeler d'autres, et au lieu d'une bonne capture nous en ferons peut-être plusieurs...

— Comme tu dis... Mais ferme ton bec!

Jean de Lys descendait la seine,

Il se dirigeait du côté du Louvre.

Ici Paris n'était pas seulement solitaire, mais mystérieux et farouche.

Et l'ombre servait de plus en plus près le jeune gentilhomme.

Qu'attendait-elle donc pour bondir sur lui?

Peut-être un endroit plus sombre, un angle de carrefour ou de ruelle qui lui parût plus propice.

Soudain, là-bas, assez loin encore, une petite lumière très douce et pâle comme une étoile dans un ciel d'été, se montra.

C'était une veilleuse qui brillait aux pieds d'une Notre-Dame dont la niche était creusée à l'angle d'une étroite et sombre impasse.

Cette impasse, non seulement sombre, mais noire, fétide, hideuse,bordée de petites maisons borgnes qui toutes avaient un aspect farouche, allait précisément aboutir, après plusieurs détours, en face du sinistre cabaret de maître Marcharet, en face du cabaret du *Bon Larron* qui, était, on s'en souvient, l'antre où se réfugiaient les bandits du Capitaine de Minuit.

Jean de Lys n'était plus qu'à quelques pas de cette impasse, et l'ombre qui toujours rampait, qui toujours se glissait, n'était plus qu'à quelques mètres de lui.

L'homme qui avait tout à coup surgi dans la rue Saint-André-des-Arts et qui voulait faire sa proie de Jean, n'avait à présent qu'à étendre la main pour le saisir.

Et brusquement il l'étendait!

Mais trop tard!

D'un bon de côté, le jeune gentilhomme qui, sans doute, au dernier moment, l'avait aperçu, venait de lui échapper.

— Arrière, drôle! cria Jean de Lys la voix vibrante et son épée à la main.

Le bandit qui le suivait était demeuré immobile

La veilleuse de la Notre-Dame, sous laquelle il se trouvait justement placé, l'éclairait en plain.

Et Jean de Lys, incapable de connaître la peur, ne put cependant s'empêcher de tressaillir.

Quel horrible visage!

Quelle terrifiante apparition!

Les jambes cagneuses, la face blême, les lèvres pendantes, le nez écrasé, l'œil idiot et louche, cet homme faisait au jeune chevalier l'effet d'un monstre.

Et c'était bien un monstre en effet.

C'était Bonne-Chance.

C'était ce mystérieux et tragique bandit qui, dans le repaire du *Bon Larron*, avait disputé à l'un des siens, dans un affreux duel à coups de couteaux, la jeune fille que celui-ci venait d'enlever.

Et, tassé sur lui-même, le monstre laissait entendre un ricanement sourd et dardait sur Jean de Lys, sur ce jeune et beau gentilhomme dont il convoitait la bourse, des regards flamboyants.

Et Jean de Lys, très calme, mais l'épée haute, le regardait aussi.

A quelques pas de là, les quatre Risque-Tout, tapis dans coins sombres, épiaient et guettaient.

Puis l'ancien saltimbanque se penchant à l'oreille du Comtois qui se trouvait près de lui, murmura:

— Quoi qu'il en soit, mon vieux, nous ne reviendrons pas les mains vides et notre nuit n'aura pas été perdue...

XXXIX

POURQUOI BONNE-CHANCE OPÉRAIT SEUL.

On a déjà dû s'étonner de voir notre ancienne connaissance, le bandit Bonne-Chance, surgir seul de l'ombre de la rue Saint-André-des-Arts, pour filer, pister le chevalier Jean de Lys.

Ce n'était guère, en effet, l'habitude des misérables qui composaient les cliques redoutables du Capitaine de Minuit d'agir isolément.

Comme ils se méfiaient toujours du hasard et de l'imprévu, comme autant que possible ils ne s'adressaient jamais qu'à des riches ou à des gentilshommes escortés de laquais sérieusement armés, ils s'y prenaient de telle façon qu'ils avaient toujours pour eux la chance du nombre.

Aussi quand ils sortaient de leur caverne du *Bon Larron* pour se répandre dans Paris endormi, ne s'en allaient-ils jamais que par escouades de vingt ou trente hommes et quelquefois même davantage.

Alors pourquoi Bonne-Chance allait-il se ruer seul sur Jean de Lys ?

Pourquoi, en même temps que lui, d'autres bandits du Capitaine de minuit n'étaient-ils pas apparus?

Pourquoi?

Ceci demande une explication de quelques mots.

Bonne-Chance avait été profondément froissé, profondément ulcéré de l'injustice qui lui avait été faite après son sanglant duel dans le cabaret de maître Marcheret.

La jeune fille pour qui il avait joué sa vie et qu'il croyait déjà sa proie lui avait échappé.

Le chef s'était placé entre elle et lui, et lui avait crié :

— Halte-là !... Cette femme est à moi !... Je la garde !...

Et Bonne-Chance, obligé de s'incliner, obligé de se taire, n'était jamais revenu de l'immense colère qu'il avait éprouvée.

Il avait, comme on dit, rongé son frein, car il ne pouvait, sans s'exposer à une perte certaine, se mettre en rébellion ouverte contre le Capitaine, mais ses allures, déjà si étranges, étaient devenues plus étranges, plus singulières encore.

Bonne-Chance, nous le savons, n'était point bavard, point loquace.

C'était, au contraire, un muet obstiné, un être farouche et inquiétant.

Toujours isolé dans un coin, toujours les bras croisés et le tête penchée sur la poitrine, il semblait passer sa vie dans on ne savait quel rêve ténébreux.

Mais, cependant, quelques mots lui échappaient quelquefois, des mots à peine entendus, des lambeaux de phrases sourdes à peine comprises.

Mais, maintenant, plus rien.

Ce n'était plus un homme, plus un être vivant, c'était une statue de pierre.

La foudre aurait pu tomber dans le cabaret du *Bon Larron* sans le faire tressaillir.

Et parfois les bandits, ricanant, le poussaient, le bousculaient :

— Hé, Bonne-Chance !

— Hé, parle donc !

— Remue donc !

— Bouge donc un peu, tonnerre !

— Es-tu mort?

— Hardi !

Mais il ne bougeait pas, il ne remuait pas, et si l'on insistait un peu trop pour l'arracher à lui-même, il avait une façon de lever la tête et de regarder qu'immédiatement les railleurs se taisaient, s'éclipsaient.

Parfois le cabaret du *Bon Larron* s'emplissait de grands bruits joyeux, d'un immense vacarme fait d'éclats de rire sonores et de chansons.

C'étaient les jours de grandes ripailles... les jours où l'on célébrait les bonnes prises... les jours où fraternellement on se partageait le butin.

Oh ! ces jours-là récompensaient de bien des dangers courus.

L'horrible vision de la place de Grève avec le gibet et le bourreau entrevu, l'affreuse appréhension du châtiment qui, à certaines heures, rendaient tout pensifs et tout pâles les plus résolus et les plus braves parmi tous ces coquins, ces jours-là s'oubliaient, s'évanouissaient...

Plus de fronts moroses.

Tous les visages rayonnaient.

Mais toujours impassible, toujours impénétrable, Bonne-Chance conservait son attitude et son air de sphinx.

D'autres fois, dans les souterrains de Marcharet, il y avait aussi d'autres fêtes, mais des fêtes terribles, des fêtes sanglantes.

C'étaient entre les voleurs des rixes furieuses, de véritables batailles où plus d'un parfois mordait la poussière et tombait pour ne plus se relever.

Les yeux brillants d'un plaisir féroce, hommes et femmes applaudissaient aux coups et excitaient encore la rage des combattants.

Seul, Bonne-Chance ne se passionnait pas, seul il restait insensible à ces carnages et l'on pouvait s'égorger autour de lui, le sang pouvait couler à flots sans qu'il se donnât même la peine de relever la tête et d'entr'ouvrir les yeux.

Mais si l'on était habitué aux façons étranges de cet homme, quelque chose cependant avait fini par le rendre suspect même aux yeux de ceux qui s'étaient toujours montrés indulgents pour lui.

L'horrible vision de la place de Grève avec le gibet et le bourreau entrevus.....

Bonne-Chance ne travaillait plus ou presque plus avec les camarades.

C'était tout seul et pour son compte qu'il s'embusquait au coin des rues ou dans l'ombre des carrefours et qu'il se jetait sur les passants attardés, comme il voulait se jeter en ce moment sur Jean de Lys.

Le Capitaine, très étonné de cette manière d'agir, avait d'abord commencé par froncer les sourcils.

— Je n'aime pas les sournois, avait-il grommelé un jour en regardant durement et fixement Bonne-Chance.

Mais celui-ci n'avait-il pas compris ou n'avait-il pas voulu comprendre, toujours est-il qu'il n'avait pas bronché et que loin de changer de conduite, le même soir commandé pour faire partie d'une escouade, on s'était tout à coup aperçu qu'il avait disparu.

Alors, dans le bouge de maître Marchuret, il y avait eu parmi les brigands du Capitaine de Minuit des murmures et des menaces.

Très pâle, la voix vibrante, le chef avait appelé :

— Bonne-Chance !

Mais Bonne-Chance n'avait point répondu.

Mais Bonne Chance n'était point là.

Les principaux de la bande, au nombre d'une dizaine environ, s'étaient alors rassemblés dans une petite salle où ils avaient l'habitude de se concerter et de tenir conseil.

Que fallait-il faire !

Quelles mesures devait-on prendre ?

Bonne-Chance, avec ses allures mystérieuses, se devenait-il pas un danger pour la clique, et n'était-il pas prudent, n'était-il pas nécessaire de s'en débarrasser ?

Le Capitaine, qui n'aurait eu qu'un mot à dire, avait pourtant voulu prendre conseil de ses lieutenants.

— Voyez, réfléchissez, dit-il. Quel parti voulez-vous prendre?

Alors on discuta, on s'échauffa.

Trois ou quatre demandèrent avec énergie la mort de Bonne-Chance.

Et l'argument qu'ils faisaient valoir ne manquait pas de justesse.

— Bonne-Chance, disaient-ils, opère seul. Il ne travaille plus pour le compte de la bande, mais pour son compte personnel. Donc non seulement il n'est plus des nôtres, mais encore il court beaucoup plus de risques de se faire arrêter. Or, qu'il soit pris de main et qu'on le jette au Grand ou au Petit-Châtelet, à la Conciergerie ou à Bicêtre, qui peut nous répondre qu'il ne jasera pas, qu'il ne nous trahira pas?

Mais les autres avaient pris avec beaucoup de force aussi la défense de Bonne-Chance.

Certes, le camarade était un peu loup, un peu sauvage, un peu indiscipliné peut-être — ils n'en disconvenaient pas — mais quand à les trahir et à les vendre, non jamais !

Et pour plaider leur cause, ils ne manquaient pas non plus de bonnes raisons.

Bonne-Chance n'était-il pas un des plus anciens de la clique ?

N'avait-il pas fait preuve du plus grand sang-froid et du plus grand courage dans cent expéditions périlleuses ?

N'avait-il pas rendu des services énormes, des services immenses et dont il était juste de lui tenir compte ?

Et ils ajoutaient à leur tour :

— Souvenez-vous, camarades !... Souvenez-vous que sans Bonne-Chance que vous voudriez condamner aujourd'hui, plusieurs d'entre nous auraient déjà rendu leur comptes en place de Grève...

Puis ils citaient des faits :

Tantôt c'était Bonne-Chance, qui dans une entreprise manquée, protégeait la retraite des autres au péril de sa vie.

Tantôt c'était lui encore qui arrachait des mains du guet un camarade qu'on entraînait.

Bonne-Chance l'échappa belle, mais enfin il l'échappa.

Les partisans de la clémence l'emportèrent.

— Soit. Faisons-lui grâce, mais surveillons-le, dit le chef.

Et Bonne-Chance, qui d'ailleurs n'avait rien su de cette entrevue, avait continué sa vie de trappeur en plein Paris.

Toutes les nuits il allait, il courait...

Avec une patience inouïe, il passait des heures entières en embuscade dans les endroits où il pensait trouver une bonne proie et une bonne aubaine.

Mais c'était sur la rive gauche, depuis la Seine jusqu'au Luxembourg, qu'on pouvait avoir la malchance de le rencontrer le plus souvent.

En effet, c'étaient là, à cette époque, des quartiers déserts, peu habités, mais, en revanche des quartiers riches où sur chaque passant attardé on était à peu près sûr de tomber sur un bourgeois ou sur un gentilhomme.

Et voilà pourquoi, rue Saint-André-des-Arts, Bonne-Chance s'était dressé tout à coup menaçant derrière Jean de Lys.

XXXIX

OU BONNE-CHANCE MENT A SON NOM

Et maintenant le jeune chevalier et le bandit étaient en présence.

Les quatre Risque-Tout, qui retenaient leur souffle, demeuraient toujours immobiles et tapis dans l'ombre.

Quelques minutes s'écoulèrent.

Là-bas, de l'autre côté de la Seine, une horloge lointaine sonna lentement trois coups.

Le Comtois qui les avait comptés à demi-voix, dit :

— Trois heures !

— L'heure du crime ! ricana l'ancien saltimbanque.

Et faisant un geste de la main, il ajouta vivement :

— Attention, vous autres !

— Quoi donc ? demanda le Marin qui venait de se rapprocher en rampant sur les genoux.

— Le gentilhomme continue son chemin, dit Grand-Gilles.

— Mais le bandit ne le quitte pas, ajouta le Comtois.

En effet, toujours l'épée nue à la main et sans perdre des yeux Bonne-Chance, Jean de Lys avait repris sa route.

Il marchait de biais, la tête tournée derrière lui et prêt à repousser une attaque qu'il pouvait prévoir d'une seconde à l'autre.

Et comme l'avait dit le Comtois, Bonne-Chance ne le quittait pas, ne le lâchait pas Mais il ne se dissimulait plus.

Il conservait toujours la même distance et semblait dire à celui qu'il poursuivait :

— C'est ta bourse ou ta vie qu'il me faut... c'est à toi que j'en veux...

Et les quatre Risque-Tout toujours avançaient, ou plutôt toujours se glissaient aussi.

Le ciel était à présent moins clair, moins lumineux que tout à l'heure.

La lune, par moments, se cachait sous de lourds nuages, et tout redevenait sombre, ténébreux, inquiétant.

Cela devait faire l'affaire de Bonne-Chance car, sans en avoir l'air, de plus en plus il allongeait le pas et se rapprochait de Jean de Lys.

Mais Grand-Gilles et ses amis ne restaient pas en arrière non plus et de minute en minute gagnaient du terrain sur le bandit.

Ce n'étaient plus des hommes, c'étaient des ombres.

Des spectres n'eussent pas fait moins de bruit.

Quant à Jean de Lys, il restait toujours aussi calme, toujours aussi maître de lui qu'auparavant.

Cependant une chose l'étonnait.

— Ce gaillard-là me voit prévenu et ne lâche pas prise, se disait-il les yeux toujours fixés sur la silhouette à peine distincte de Bonne-Chance. C'est donc un malfaiteur bien déterminé et bien résolu... Mais alors qu'attend-il donc pour en finir?

Ce que Bonne-Chance attendait, c'était du renfort.

Cette longue épée nue, cette longue épée qui parfois dans l'ombre flamboyait et jetait des éclairs, l'effrayait un peu...

— Une épée contre un couteau, se disait-il pendant qu'une lame brillait dans sa main, les chances ne seraient pas égales...

Et pour égaliser les chances, son regard habitué à y voir clair dans la nuit, fouillait autour de lui les ténèbres.

Mais personne.

Pas de coupeurs de bourses entrevus sous l'auvent d'une boutique.

Pas de voleurs collés le long d'un mur à l'angle d'une rue.

Mais Bonne-Chance cependant ne désespérait pas.

— Ce gentilhomme, car c'est certainement un gentilhomme peut demeurer encore loin d'ici, pensait-il. Alors ce sera bien le diable si d'un moment à l'autre je ne trouve pas quelques amis pour me donner un coup de main.

Et dans Paris endormi, dans la nuit devenue de plus en sombre, la marche de Jean de Lys, du bandit et des quatre Risque-Tout continuait.

Le jeune gentilhomme traversait en ce moment la rue de la Ferronnerie, qui avait été appelée autrefois rue de la Charronnerie, et malgré le danger qui le menaçait il était si calme qu'il oubliait presque Bonne-Chance pour ne plus songer qu'au cimetière des Innocents qu'il apercevait à peu de distance.

Et saisi malgré lui par ce lieu funèbre, par ce lieu lugubre, il s'en rappelait s'en racontrait l'histoire :

Depuis l'année 1186, ce cimetière était environné de hautes murailles ; ce ne fut que deux siècles plus tard que l'on commença à construire la galerie appelée les Charniers; galerie sombre, humide, tapisée de monuments funèbres et pavée de tombeaux, dont les cavités rendaient un son lugubre sous le pied des passants.

Là, s'en retournaient pompeusement à la poussière, au néant d'où ils étaient sortis les riches et joyeux convives du banquet de la vie : dernier honneur rendu à l'opulence

et à la noblesse ; dernier reflet des frivoles splendeurs de ce monde, qui se projetait encore dans le domaine de la mort !

Jean de Lys quand il avait voyagé en Italie avec son bienfaiteur, avec le comte de Villepreux, avait vu le *Campo Sancto* de Pise, et il s'avouait que le Charnier des Innocents ne lui ressemblait en rien, même à présent qu'il avait été embelli par le maréchal de Boucicaut et par le fameux Nicolas Flamel.

Il régnait sous ces voûtes funéraires une disparité étrange des épitophes gravées sur le marbre, des têtes de mort sculptées, des ossements du croix, à côté des attifets d'un magasin de modes ou de lingerie.

Ailleurs des instruments de musique suspendus, en guise de harpes éoliennes, à un squelette de marbre blanc qui était l'œuvre de Germain Pilon.

Plus loin, le tombeau de la dame Flamel, orné de figures d'anges et de saints, servait d'étalage à des jouets d'enfant.

Oubliant pour une seconde, mais pour une seconde seulement, Bonne-Chance qui le talonnait toujours, talonné lui-même par les quatre Risque-Tout, Jean de Lys leva les yeux et aperçut la face du charnier sur laquelle était peinte la *danse macabre*, parodie amèrement philosophique des travers de ce monde, exécutée par la comédie de la mort, pour faire honte à la comédie des vivants.

La justice de la danse macabre plaisait au jeune gentilhomme, car elle était la même pour tous : c'était l'égalité du cimetière.

Les cardinaux, les princes, les évêques, les moines, les avocats, les ménétriers, les reines, les bourgeois, les religieuses, les enfants ; tout le monde passait, bon gré, mal gré, par l'impitoyable satire de la danse macabre.

Et Jean de Lys, qui venait de se retourner encore et continuait à tenir en respect Bonne-Chance, dont l'œil fouillait toujours dans l'ombre, se rappelait aussi que là s'élevait, en 1429, un échafaud que l'on aurait pu croire destiné à l'exécution de quelques hautes œuvres criminelles.

Cependant, du haut de sa plate-forme, on ne faisait justice que du dérèglement des mœurs contemporaines.

C'était la chaire d'un prédicateur nommé le frère Richard, terrible et persévérant antagoniste du luxe et de la galanterie.

Le frère Richard ne cherchait point à convertir les pécheurs par l'onction d'une parole touchante et persuasive...

C'était par d'horribles imprécations qu'il attaquait le vice.

Il le montrait à nu, il détaillait en termes grossiers les scandales du temps.

Il faisait retentir les noms les plus illustres dans le bruit de ces orageuses prédications. Le frère Richard se plaisait à critiquer d'un ton sarcastique la toilette par trop païenne des femmes.

Il effleurait de ses paroles railleuses leur beau sein tout découvert, bondissant, disait-il, du plaisir qu'elles éprouvaient à le laisser voir et à le faire adorer.

Il dénonçait à l'indignation chrétienne jusqu'aux échancrures démesurées de certaines robes, que les pécheresses n'avaient adoptées, suivant lui, que pour mieux inspirer les mauvaises pensées ! Et le fougueux prédicant usait de la parole, comme un homme qui ne croit plus à la chasteté des oreilles de son auditoire.

Cependant le Comtois commençait à trouver cette poursuite un peu longue.

— Ah ! ça, jusqu'où veut-il nous mener ?... pourquoi ne lui saute-il pas dessus tout de suite ? Mais d'un geste l'ancien saltimbanque avait calmé son impatience.

— Attendons ! attendons ! fit-il. Le pêcheur qui veut ramener une belle pièce dans ses filets ne marchande pas le temps qu'il perd... Attendons, mon brave !

Pendant ce temps, Jean de Lys, dont l'épée flamboyait toujours dans les ténèbres, se disait que si le cimetière et le charnier des Innocents n'étaient point comparables au *Campo Sancto* de Pise, il n'était pourtant pas impossible d'y découvrir çà et là, le goût et l'inspiration des artistes.

Indépendamment de quelques tombeaux d'une belle exécution, on y pouvait s'agenouiller au pied d'une croix ornée d'un bas-relief sculpté par Jean Goujon, et qui représentait le triomphe du Saint-Sacrement.

Le citadin attardé, comme Jean de Lys à cette heure qui passait devant le cimetière une fois le couvre-feu sonné, s'arrêtait quelquefois pour regarder en frémissant une mystérieuse flamme qui brillait dans les ténèbres et qu'une main invisible semblait faire rayonner au-dessus de ce champ de repos éternel.

Ce n'était là qu'une lumière bien prosaïque entretenue dans une lanterne en pierre haute de quinze pieds, et qu'un habile ciseau avait ornée d'élégantes sculptures.

En ce moment, Jean de Lys passait tout près de la fontaine des Innocents, c'est-à-dire au coin de la rue Saint-Denis et de la rue aux Fers.

Et toujours sur la défensive, toujours sans perdre de vue une seule seconde Bonne-Chance, il continuait à suivre sa pensée.

Il se rappelait encore qu'en 1559, l'anathème qui tombait de toutes les chaires catholiques était affreux, impitoyable.

Un minime, nommé Jean de Han, se distinguait dans la foule des prédicateurs zélés par son intolérance sanguinaire.

Un jour, tandis que cet énergumène demandait à grands cris des bûchers, des estrapades et des échafauds pour les disciples de Luther et de Calvin, deux assistants se prirent de querelle dans l'église des Innocents, et l'un d'eux jeta le mot de luthérien à la tête de son adversaire.

Ce mot valait un coup de poignard !

Aussitôt l'auditoire, exalté par les vociférations du prêtre, se précipite sur le malheureux que l'on accuse d'être un misérable protestant...

Aux cris de la victime, deux passants, deux chrétiens se jettent dans l'église pour secourir un homme que l'on frappe, que l'on tue...

Ils sont poignardés, et le ministre continue à prêcher dans le sang, la religion d'un Dieu qui est mort sur la croix pour nous racheter.

Jean de Lys filait à présent par la rue aux Fers.

Il n'y avait pas dans tout Paris de rue plus mal famée, plus sinistre.

Ce n'était pas une rue, c'était bien plutôt un véritable coupe-gorge, un antre à assassinats.

Toutes les maisons en étaient noires, basses, farouches, mais ce qui lui valait sa réputation, c'étaient les nombreux bouges, les nombreux repaires de voleurs et d'escarpes dont elle était peuplée.

Le Comtois se glissait comme une couleuvre derrière l'ancien saltimbanque.

Il lui souffla dans l'oreille.

— Dis donc vieux ?

— Hein ?

— Regarde donc ?

— Où ?

— Là-bas.

— Quoi ?

— Cette lanterne.

En effet, une petite lanterne d'un rouge couleur de sang s'apercevait à quelque distance de là.

— Nous sommes déjà venus dans ces parages, reprit le Comtois dont la voix était toujours à peine distincte. T'en souviens-tu ?

Parbleu, si Grand-Gilles s'en souvenait !

C'était là un bouge fameux, un repaire célèbre où Bertaut et ses agents avaient fait un de leurs plus beaux coups de filet, une de leurs meilleures razzias.

Mais l'ancien saltimbanque ne répondait plus.

Il venait même de s'arrêter brusquement et regardait devant lui tout étonné, tout saisi.

— Eh bien, avance donc ?... Que fais-tu là ? dit le Comtois.

— Est-ce qu'il y a du nouveau ? demanda à son tour le Marin.

— Morbleu, bougeons !... Si nous restons là, le coquin va nous échapper ! gronda Corfer.

— Je ne le vois plus, dit vivement et tout bas l'ancien saltimbanque.

Les trois autres Risque-Tout avaient tremblé.

Puis ils avancèrent la tête.

Dans la rue aux Fers on n'apercevait plus, en effet, que la silhouette de Jean de Lys.

— En Dieu, voilà qui est fort ! dit le Comtois. L'homme a disparu... Nous sommes volés... filoutés...

— Il n'a pas pu cependant rentrer sous terre, fit le Marin avec un accent furieux.

Quand à Corfer, il jurait et tempêtait si haut que les autres furent obligés de le faire taire.

Et brusquement Grand-Gilles s'écria :

— Je vois ce que c'est !

— Quoi donc ? fit le Comtois.

— Le gredin à dû aller chercher du renfort...

— Du renfort ?

— Oui, pardieu !... Et précisément dans ce bouge dont tu me parlais tout à l'heure, dans ce repaire dont nous apercevons là-bas la lanterne.

— Possible ! fit le Marin.

— Possible ?... C'est sûr... Vous allez voir.

Et l'ancien saltimbanque n'avait pas encore achevé sa phrase, quand il eut tout à coup un geste et un cri de triomphe.

— Quand je vous le disais !... Suis-je une bête !... Regardez, regardez, mes bons !

Et du doigt il montrait la rue aux Fers où maintenant trois ou quatre ombres couraient.

— Courons aussi !... En avant ! s'écria Corfer.

Mais Grand-Gilles venait de le retenir.

— Oui, courons, dit-il, mais pas trop vite... Il ne faut pas les effaroucher... Il faut leur tomber dessus sans leur laisser le temps de se reconnaître.

Puis, comme les quatre Risque-Tout s'étaient remis à avancer, soudain, dans la nuit sombre, mystérieuse et farouche, un grand bruit s'éleva, de grandes clameurs retentirent.

C'était Bonne-Chance qui, en effet, avait été chercher du renfort, et qui, en compagni de trois ou quatre malfaiteurs qu'il avait racolés dans le bouge, assaillait Jean de Lys.

Le premier choc avait été rude, mais le jeune gentilhomme n'avait point pâli.

D'un bond, il s'était adossé centre le mur d'une maison, et l'épée haute il avait attendu.

Et il ricana au nez de Bonne-Chance.

— Enfin tu te décides ! fit-il. Mais tu as bien tardé...

— Mieux vaut tard que jamais, mon capitaine ! ricana à son tour le bandit.

Et il ajouta :

— As-tu de l'argent ?

— Peut-être.

— Donne ta bourse !

— Viens la prendre !

— Donne-la... C'est dans ton intérêt que je te parle...

Jean de Lys se fouilla.

Bonne-Chance ent un tressaillement de joie.

— J'aime encore mieux ça que d'être obligé de l'éventrer, murmura-t-il à l'oreille des autres.

Et plein de convoitise, ainsi que les trois ou quatre gredins qui lui prêtaient main forte, il regardait la bourse très lourde, très bien garnie, que le jeune gentilhomme élevait maintenant au-dessus de sa tête et s'amusait à faire sonner.

— Et c'est de l'or ! ricana de nouveau Jean de Lys. Mais je te le répète, bandit, viens la prendre !...

— Eh bien, soit ! s'écria Bonne-Chance la face livide, le regard flamboyant.

Puis tirant de sa ceinture un long et large couteau, une arme terrible et qui valait une épée, le premier il se rua sur Jean.

La lutte était engagée.

— Et dépêchons !... dépêchons ! hurla le misérable.

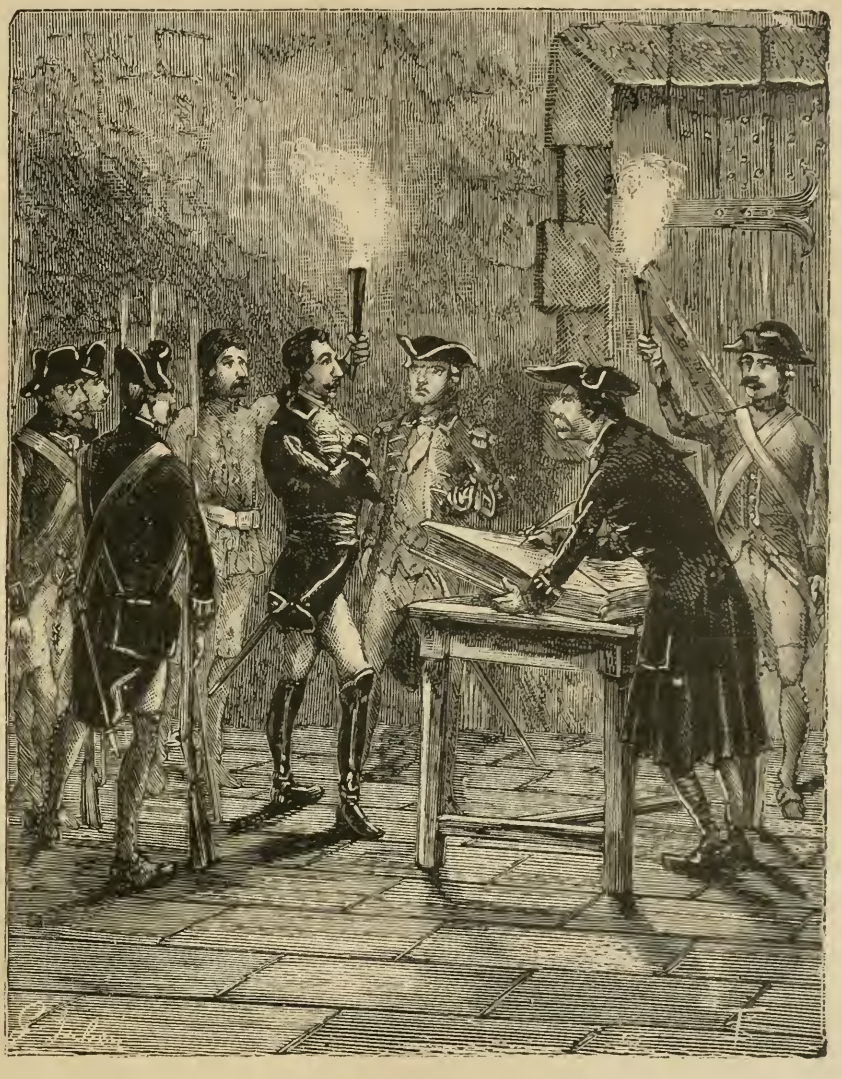
Et comme un fauve, d'un bond, il se retourna.

Sa voix venait de trouver on écho.

— Oui, nous allons nous dépêcher... sois tranquille ! criait Corfer.

Et leurs lourds gourdins, ou plutôt leurs massues levées, les quatre Risque-Tout se jetèrent dans la mêlée.

— Tenez bon, mon gentilhomme ! cria à son tour le Marin.



Le greffier rédigeait l'écrou

— Nous sommes avec vous! ajouta Grand-Gilles dont la trique faisait des moulinets terribles.

Et le Comtois riait :

— Ah! drôles, ah! coquins, disait-il, nous allons voir si vous avez la tête auss dure que mon bâton!

Et les coups pleuvaient, pleuvaient, tombaient comme la grêle.

On entendait les crânes sonner, des cris de douleur et de rage.

Et les bandits reculaient, lâchaient pied.

— Oh! nous vous aurons bien, criait Grand-Gilles dont le bras était infatigable. Hardi, mes bons, cognons dur! cognon ferme!...

Mais, tout à coup son bâton ne rencontra plus que le vide.

Tous les assaillants de Jean de Lys venaient de s'enfuir, excepté un pourtant, excepté Bonne-Chance, qui le front ouvert et le visage en sang luttait comme un lion.

— Rends-toi ! lui cria Corfer.

— Non !

Et sous un dernier coup de trique très rudement asséné le misérable tomba.

— Je crois qu'il est mort ! dit Grand-Gilles qui venait de se pencher.

— Alors, paix à son âme ! ricana le Comtois.

Mais non, Bonne-Chance n'était pas mort.

— Ce n'est rien... une petite syncope, dit le Marin... Ligotons-le... enlevons-le.

C'était déjà fait.

— Merci, messieurs, dit Jean de Lys.

— Oh ! ce n'est pas la peine... c'est notre métier, répondit l'ancien saltimbanque.

— Ah ! vous êtes de la police ?

— Pour vous servir... comme vous voyez, mon gentilhomme.

— Qu'importe !... Vous êtes de braves gens... Merci quand même !

Puis leur ayant glissé à chacun un louis dans la main, Jean de Lys disparut d'un pas rapide.

Quelques heures plus tard, c'est-à-dire sur le coup de huit heures du matin, Bertaut, toujours pâle, toujours soucieux et sombre depuis que les râfles qu'il avait faites ne lui avaient pas donné le résultat qu'il en attendait, Bertaut, disons-nous, faisait son entrée dans le corps de garde.

Les quatre Risque-Tout étaient là, gardant Bonne-Chance toujours garrotté.

— Eh bien, qu'est-ce donc ? fit-il.

Alors l'ancien saltimbanque raconta l'aventure, puis, clignant de l'œil, ajouta :

— Je crois que c'est une bonne proie.

Mais Bertaut avait éprouvé tant de déceptions qu'il n'était plus facile à convaincre.

Il regarda le bandit, dont le regard farouche s'attachait sur le sien, puis haussant doucement les épaules :

— Un de ces malfaiteurs comme il y en a tant ! fit-il avec dédain. Un de ces rôdeurs qui ne valent même pas l'eau qu'ils boivent et la paille qu'on leur donne...

— Cependant, chef... hasarda timidement Grand-Gilles.

— Assez ! fit brusquement et sèchement Bertaut. Pour moi, j'en fais si peu de cas que je ne peux pas même le loger dans l'un des deux Châtelets...

— Oh ! il n'est pas fier, ricana le Marin, il se contentera de la Conciergerie.

— Non ! non !... emmenez cet homme à Bicêtre !...

A Bicêtre !

On va voir par le choix seul que Bertaut venait de faire pour lui de cette prison, que *Bonne-Chance* décidément n'avait pas de *chance*.

XL

BICÊTRE

Partout où il y a des moines, il y a des prisonniers, dit l'histoire à qui nous empruntons ces détails (1).

La robe religieuse cache un gouffre que la justice monastique appelle un *vade in pace*..

Le dernier grain du chapelet effleure les premiers anneaux d'une chaîne ensanglantée par les tortures du patient.

A Bicêtre — comme au Luxembourg — de bienheureux cénobites boivent et chantent — il y a longtemps de cela, dans des cellules qui écrasent des cachots.

Une colonie de Chartreux, sous le règne de saint Louis;

Un évêque anglais, sous le règne Philippe-Auguste, Jean de Winchester, dont le nom étymologique a produit Bicêtre;

Amédée le Rouge, comte de Savoie, sous le règne de Charles VI;

Les Bourguignons et les Armagnacs au xv^e^ siècle;

Les chanoines de Notre-Dame de Paris, sous Louis XI;

Les routiers, les détrousseurs et les bohémiens au xvi^e^ siècle;

Les Invalides, sous le cardinal de Richelieu, et les Enfants-Trouvés de saint Vincent de Paul, ont précédé, à Bicêtre, les vagabonds, les *bons pauvres*, les épileptiques, les vénériens, les galeux, les captifs et les aliénés.

En devenant un hôpital et un hospice, Bicêtre devint aussi une prison horrible.

C'était là, comme on l'a déjà dit, la Bastille de la canaille et de la bourgeoisie.

« La grande quantité de pauvres, rapporte Dulaure, de mendiants valides, et surtout de ceux qui demandaient l'aumône, l'épée au côté, *avec le collet empesé sur la peccadille*, était un des plus grands fléaux de Paris.

« Parmi eux, on comptait *les coupeurs de bourses*, *les tireurs de laine*, *les passe-volants* ou *militaires* sans paye.

« En 1612, on chercha à s'en débarrasser, en les renfermant dans diverses maisons qu'on établit au faubourg Saint-Victor.

« Les hospices, par la faiblesse et les désordres du gouvernement, ne purent se soutenir plus de six années.

« Le parlement rendait continuellement d'inutiles arrêts contre les mendiants et les vagabonds; il ordonna qu'ils seraient renfermés dans une maison construite exprès.

« Les bâtiments furent commencés; on y employa des sommes considérables; mais les arrêts de cette cour, surtout en matière de police, restaient presque toujours sans exécution.

« Le nombre de ces mendiants, de ces vagabonds, les désordres et les embarras que causait cette partie de la population, déterminèrent enfin les magistrats à prendre des mesures nécessaires.

1. *Histoire de Paris. — l'Ancien et le Nouveau.*

« On consulta, comme à l'ordinaire, les anciens registres, pour y trouver des modèles à suivre.

« Mais le mal, quoiqu'il ne fût pas nouveau, était extraordinaire ; il fallait imaginer un remède qui le fût.

« Le premier président du parlement détermina le roi à rendre un édit qui ordonnait l'établissement d'un hôpital général et prescrivait les règles qui devaient y être observées.

« On céda, pour cet objet, le château de *Bicêtre* et la maison de la *Salpêtrière*.

« Dans la Salpêtrière, on plaça les enfants et toutes les femmes, quels que fussent leur âge et leurs infirmités.

« A Bicêtre, on plaça des pauvres, des veufs, des garçons valides ou invalides, des jeunes gens débauchés ou bien atteints de maladies honteuses.

« Les chirurgiens, avant le pansement de ces derniers, étaient en usage de les faire fustiger. »

L'arbitraire ne tarda point à peupler l'hospice de Bicêtre, beaucoup plus que la misère, le vagabondage, la souffrance ou la folie.

Les *ordres du roi*, les *lettres de cachet*, firent concurrence aux ordres des médecins.

L'aliénation mentale servit à cacher bien des fois l'injustice et la vengeance, et les cabanons destinés à des malades reçurent de malheureux prisonniers qui n'avaient souvent que le tort d'avoir raison.

Bicêtre s'exécutait en conscience et de la meilleure grâce du monde : on lui envoyait des hommes..., il en faisait des idiots, des maniaques et des fous furieux !

Les philanthropes et les criminalistes du dix-neuvième siècle n'ont pas eu à faire de grands frais d'imagination pour *inventer* le système de l'emprisonnement cellulaire.

Il ne leur a fallu que prendre la peine de fouiller dans l'histoire des anciens cabanons de Bicêtre.

Bicêtre-prison avait à la fois des cabanons et des cachots, des cellules et des culs de basse-fosse.

Les cabanons réalisaient à merveille les conditions du programme pénitentiaire : l'isolement et le silence.

La vie tout entière du prisonnier se passait dans l'étroite enceinte de son cabanon.

Le captif était un mort qui vivait longtemps en *tête-à-tête avec Dieu et sa conscience*, comme disent aujourd'hui les inventeurs, ou plutôt les restaurateurs du système cellulaire.

Les solitaires des cabanons, s'ils pouvaient entendre quelque chose de la vie humaine, n'entendaient guère que l'écho affaibli, étouffé, des gémissements de quelque compagnon d'infortune.

L'isolement et le silence finissaient par valoir à ces prisonniers un peu d'air, un peu de bruit, un peu de soleil, un peu de liberté : d'ordinaire, ils devenaient bons, et en pareil cas, Bicêtre-prison renvoyait ses victimes à l'hôpital de Bicêtre.

L'emprisonnement solitaire, tant prôné aujourd'hui, nous rappelle ce qu'un homme d'esprit disait à propos de certaines inventions et de certains progrès :

— Il n'y a de nouveau que ce qui est oublié.

Quant aux cachots souterrains de Bicêtre, où l'on allait jeter Bonne-Chance, imaginez un long abîme *tuyauté*, et dans chaque tuyau une chaîne scellée au mur, et au bout de cette chaîne un innocent ou un coupable.

Toutes les souffrances, toutes les privations, toutes les tortures de l'emprisonnement, se trouvaient en même temps dans les affreux cachots de Bicêtre...

Eh bien! les prisonniers condamnés à y souffrir étaient moins à plaindre que les prisonniers des cabanons : ils pouvaient quelquefois soulever la pierre de leur tombeau pour aller ressusciter un instant dans les cours de la prison, à la lumière et à la chaleur du soleil. Et pourtant, jugez un peu, d'après les Mémoires de Latude, de ce qu'était l'agonie d'un homme dans les cachots de Bicêtre :

« Dès que le temps devenait pluvieux, ou en hiver dans les moments de dégel, l'eau découlait de toutes parts dans mon cachot.

« J'étais accablé de rhumatismes.

« Les douleurs qu'ils me causaient étaient si vives, que j'étais quelquefois des semaines entières sans me lever...

« Quand le froid vint, ce fut tant pis! la fenêtre de mon cachot, armée d'une grille de fer, donnait sur le corridor dont la muraille était percée précisément en face, à la hauteur de dix pieds; c'est uniquement par ce trou, qui était pareillement garni de barres de fer, que je recevais un peu d'air et de jour dans mon cachot; mais j'y recevais aussi la neige et la pluie.

« Je n'avais ni feu, ni lumière, et j'étais vêtu du costume misérable de la prison.

« J'étais obligé de casser avec mon sabot la glace de mon seau, et d'en mettre les morceaux dans ma bouche pour me désaltérer.

« Alors je bouchai la fenêtre, et ce fut autre chose!

« L'odeur des égouts et des tuyaux dont j'étais entouré m'étouffa bientot; cet air fixe se condensait et me causait dans les yeux, dans la bouche et les poumons, d'horribles cuissons.

« Depuis trente-huit mois que j'étais dans cet horrible cachot, je souffrais la faim le froid, l'humidité; j'y succombai bientôt.

« L'odeur infecte me venait de ces tuyaux où les infirmeries, situées au-dessus, jetaient les déjections et les saletés des scorbutiques.

« Il était impossible que les parties volatiles de ces excréments n'altérassent pas mes poumons; je finis par être scorbutique moi-même.

« Le scorbut dont j'étais attaqué se déclara par une lassitude dans tous les membres, et des douleurs qui n'empêchaient de m'asseoir et de me lever.

« En dix jours, mes jambes, mes cuisses étaient gonflées du double, depuis les reins jusqu'aux pieds; mon corps était noir; mes dents, ébranlées dans mes gencives, ne pouvaient plus broyer de pain.

« Déjà l'on ne me donnait plus de nourriture depuis trois jours, j'étais à jeun; on me voyait mourir, et personne n'y faisait attention !...

« Mes voisins voulurent me parler, je ne pouvais leur répondre; ils me crurent mort, et appelèrent pour qu'on m'enlevât. On vint, j'expirais. Le chirurgien me fit porter à l'infirmerie. »

XII

BICÊTRE (*suite*)

Une des premières victimes des geôliers de Bicêtre, sous prétexte d'aliénation mentale, fut tout simplement un homme de génie.

Nous avons nommé Salomon de Caus.

Béranger songeait peut-être à cet insensé du dix-septième siècle, quand il s'écriait dans une admirable chanson :

Vils soldats de plomb que nous sommes.
Au cordon nous alignant tous,
Si des rangs sortent quelques hommes.
Tous nous crions : A bas les fous !
On les persécute, on les tue...
Sauf, après un lent examen,
A leur dresser une statue
Pour la gloire du genre humain !

A vingt ans, Salomon de Caus était déjà un architecte habile, un peintre distingué, un grand ingénieur.

Après avoir été au service du prince de Galles et de l'électeur de Bavière, il résolut désormais de vivre et de travailler en France, dans sa patrie et pour sa patrie.

Il se vantait d'avoir deviné une véritable merveille scientifique; il avait eu l'idée singulière d'élever l'eau avec le secours de la force de la vapeur ; en d'autres termes, il avait imaginé d'enployer la vapeur comme moyen de force active, dans les proportions d'une échelle immense.

Il avait rédigé un livre manuscrit intitulé: *Les raisons des forces mouvantes,* et le pauvre rêveur accourut à Paris pour soumettre au cardinal-ministre le plan d'une machine atmosphérique.

Or, cette machine, sauf quelques légers détails de construction, était absolument semblable à celle qui fut inventée plus tard par le savant et illustre Papin.

Un jour, le surintendant des finances, Michel Particelli, un des admirateurs les plu prodigues, les plus magnifiques de Marion Delorme, amena Salomon de Caus au petit lever de la belle Aspasie de la place Royale.

Il daigna le présenter à la maîtresse du logis, c'est-à-dire à la divinité mondaine de cet éden amoureux, et le protecteur parla ainsi à son jeune protégé :

— Monsieur Salomon, vous m'êtes vivement recommandé par mes amis, les gentilshommes de Londres ; vous avez su réaliser des prodiges de magnificence dans les palais de son altesse le prince de Galles.

« Eh bien ! ces merveilles du goût, de la richesse et du génie, je veux et j'entends qu'elles se renouvellent à mes frais dans le palais de M^lle^ Delorme.

« Prodiguez à pleines mains l'or, l'argent, la couleur, le bronze, le marbre, les étoffes précieuses, tout ce qu'il vous plaira ; voyez, cherchez, inventez, imaginez à votre aise et comptez sur moi ! »

Près de sortir, Salomon de Caus s'arrêta tout à coup sur le seuil de la porte, pour saluer de nouveau, pour contempler avec une admiration étrange, dans une véritable extase, Marion Delorme, qui lui souriait le plus malicieusement du monde.

La coquette s'aperçut aisément de son trouble, de son embarras, de son émotion.

Elle le congédia, à la manière des Parthes, en lui perçant le cœur.

Elle lui tendit sa jolie main, qu'il osa effleurer de ses lèvres.

Et Salomon de Caus vécut huit jours avec ce baiser.!

Singulière faiblesse ou singulière audace !

En une minute, en un clin d'œil, comme par enchantement, Salomon devint amoureux de Marion Delorme, amoureux à en perdre la tête.

Aussi, pour plaire à Marion, pour obéir à sa frivole fantaisie, pour contenter son goût difficile, nous vous laissons deviner avec quelle ardeur, avec quelle noble passion, avec quel noble esprit, il se livra tout entier aux soins de cette fastueuse besogne que lui avait commandée Michel Particelli, à la décoration, à l'embellissement, à la splendide métamorphose du palais de M^lle^ Delorme.

Rien n'échappa aux prévisions de son génie et de sa patience : après avoir réédifié la demeure de la célèbre courtisane, il se plut à l'embellir, à la décorer de ses propres mains.

Il se fit architecte, pour lui donner une distribution dont l'élégance et la richesse ne le cédassent en rien à la splendeur des petits appartements du Louvre et de Saint-Germain.

Il se fit peintre, pour couvrir les murailles de cette habitation de tableaux comparables aux plus belles créations des grands maîtres.

Il se fit artisan de Florence, pour répandre çà et là des chefs-d'œuvre de ciselure que n'aurait point désavoués le ciseau de Cellini.

Enfin, sur l'ordre de son protecteur, Michel Particelli, il consentit, bon gré, mal gré, à dessiner et à peindre la figure bien-aimée de Marion Delorme.

Un matin, en tête à tête avec son délicieux modèle, debout devant un chevalet, l'artiste amoureux saisit en tremblant ses pinceaux et sa palette.

Il tourna doucement ses regards vers Marion Delorme.

Il se prit à l'admirer longtemps, bien longtemps, comme pour aller puiser dans ses yeux, sur ses lèvres, sur son front, dans toute sa beauté, la verve, le talent, l'inspiration, le génie !...

Soudain, Salomon de Caus laissa tomber ses pinceaux et sa palette ; puis poussant du pied son chevalet et sa toile, il s'agenouilla et s'écria en pleurant :

— Madame, madame, ayez pitié de moi, de ma faiblesse et de ma douleur ! ne m'obligez plus ainsi à vous regarder, à vous admirer de près !

« Ma vue se trouble, ma main tremble, mon cœur se déchire, ma tête se perd...

« Je deviens fou, je vous aime, et je me meurs !

— Monsieur Salomon, lui répondit la courtisane, j'ai pitié de vous ; je vous pardonne, et je vous condamne à vivre !... Qu'en dis-tu ?

Vraiment, ce *qu'en dis-tu* était adorable !

Le pauvre artiste n'osa point se dérober à la douceur d'une pareille sentence ; il ne mourut pas encore.

Mais, entre nous, le nouvel amant de Marion Delorme aurait mieux fait de l'aimer sans retour, de se résigner et de mourir.

Une fois installé, par droit de conquête, dans le boudoir de Marion, Salomon de Caus essaya d'imposer à sa maîtresse d'étranges et cruels sacrifices.

Pour lui plaire, elle congédia Brissac et Saint-Evremont : elle repoussa les offres galantes de Cinq-Mars ; elle eut le courage d'éconduire le cardinal de Richelieu.

Le bienheureux Salomon était bien malheureux !

A chaque minute il découvrait, en soupirant, une trace, une empreinte, un souvenir des fautes et des plaisirs de la vie galante de Marion.

Les meubles, les bijoux, les étoffes lui rappelaient tour à tour de tendres faiblesses, des présents équivoques, une opulence douteuse et des principes un peu hasardés.

Salomon aurait éprouvé une joie sans pareille à voir Marion Delorme afficher tout à coup de la simplicité dans ses vêtements, de la modestie dans ses goûts, de l'ordre dans ses habitudes, de l'économie dans ses dépenses, de la retenue dans ses désirs, de la sagesse dans toute sa conduite.

Le pauvre diable aurait eu sans doute un orgueil extrême à pouvoir dire aux genoux de sa bien-aimée :

— Salut à Madeleine, pécheresse amoureuse et repentie !

Mais, hélas ! Salomon de Caus n'était guère qu'un homme, et à Madeleine coupable il fallait un dieu.

Au bout de quelques mois d'une jalousie horrible, envenimée chaque jour par l'indifférence naissante, par l'ennui apparent de Marion Delorme, Salomon s'avisa d'une résolution désespérée, mais sublime : il résolut d'épouser sa maîtresse, et Marion lui répondit en souriant :

— Pour qui raffole de la liberté, le seul mariage possible c'est l'amour.

« On se plaît aujourd'hui, et l'on se dit bonjour !

« On se déplaît demain, et l'on se dit adieu !

« Nous nous aimerons, voilà tout.

— M'aimerez-vous toute la vie ? lui demanda naïvement Salomon.

— Le plus longtemps que je pourrai ! répliqua la courtisane.

Le plus longtemps de Marion ne devait durer que quelques jours.

S'il ne vint pas à la cruauté de Marion Delorme l'idée d'abandonner Salomon de Caus et de le chasser comme un misérable, du moins elle trouva le courage de le trahir avec un sang-froid, avec un laisser-aller, avec une perfidie dont nous serons les témoins et les juges. Elle écrivit au cardinal-ministre le billet suivant :

« J'ai hâte de vous revoir, monseigneur, et je vous renvoie la petite clé qui ouvre la petite porte de mon hôtel : à tout péché miséricorde !

« Je ne veux pas qu'il déplaise à Votre Eminence de rencontrer chez moi un jeune homme, un savant, que l'amour de la science et la science de l'amour ont égaré jusqu'à la plus complète folie : daignez, par amitié pour moi et par respect pour vous-même, monseigneur, me débarrasser au plus vite de ce pauvre fou qui m'ennuie.

Aux portes de Paris, trois hommes montaient à cheval.

« Du reste, il a de l'esprit et des idées; il a découvert, me dit-il, des merveilles, des montagnes, des mondes... que sais-je?

« Il possède une foule de talents, entre autres celui de m'attrister de sa belle passion et de sa furieuse jalousie.

« L'insensé que je vous recommande se nomme Salomon de Caus. »

La réponse à ce billet ne se fit pas attendre.

Le lendemain, pas plus tard, Salomon de Caus fut mandé chez Son Eminence le cardinal de Richelieu.

Que dut-il se passer entre ces deux hommes, entre le savant et le ministre, entre le faible et le superbe?

Sans doute l'humble sujet se hâta d'étaler aux regards sévères de son maître, des plans merveilleux, des théories scientifiques, des secrets admirables, qui devaient imprimer une impulsion nouvelle à la science, à l'industrie, à la civilisation.

Sans doute Salomon de Caus se vanta, d'après sa pleine conviction, de pouvoir faire tourner des manèges, marcher des voitures, voguer des navires, enfin de pouvoir opérer des miracles, rien qu'avec la force mouvante de la vapeur.

Sans doute il osa réclamer du cardinal l'autorité de son nom pour avoir le droit de se mettre à l'œuvre, et l'autorité de sa bienveillance royale pour avoir le droit de réussir.

L'audience ministérielle fut longue.

A la fin de cette singulière entrevue, le ministre appela un capitaine des gardes, et lui dit en montrant du doigt l'infortuné Salomon de Caus :

— Emmenez cet homme, qui pense et qui parle comme un insensé...

— Où me faudra-t-il le conduire, monseigneur? demanda le capitaine.

— Où loge-t-on les fous ? répliqua vivement le cardinal.

— A Bicêtre, monseigneur.

— Eh bien, monsieur, qu'il soit logé sur-le-champ dans un cabanon de Bicêtre.

Salomon de Caus fut enchaîné, garrotté, baillonné, enseveli tout vivant dans la tombe de l'hospice ; la tombe se referma sur sa tête, et tout fut dit.

Le soir même, le cardinal daigna se présenter chez Marion Delorme, et lui annonça le départ de son jeune protégé, qui venait de quitter Paris, disait-il, avec une mission scientifique.

Cette fois encore, le ministre joua de malheur au jeu de l'amour et du hasard ; à son retour dans le galant hôtel de la courtisane, il trouva la place déjà prise par un rival préféré, par un beau gentilhomme qui avait nom d'Effiat ou Cinq-Mars.

La haine de Richelieu contre Cinq-Mars commença ce jour-là, dans la maison de Marion Deforme ; cette aversion mortelle ne devait finir et s'éteindre que dans le sang d'un échafaud.

Deux ans plus tard, le 3 février 1641, Marion Delorme adressait à son chef d'Effiat, qui avait suivi la cour à Narbonne, une lettre remplie de grâce, d'esprit et de cruauté, une lettre charmante et affreuse, dont les détails authentiques nous ont appris le triste dénouement de l'histoire de Salomon de Caus.

Chargée, en l'absence de Cinq-Mars, de faire les honneurs de Paris à un noble personnage anglais, le marquis de Worcester, Marion s'avisa de lui proposer une promenade d'observation à l'hospice de Bicêtre.

Comme ils se promenaient en riant dans le quartier des fous, un homme, un maniaque jeune encore, mais horrible à force de souffrance et de misère, leur apparut tout à coup derrière les grilles d'un cabanon, et se mit à crier d'une voix tremblante, d'une voix brisée :

— Marion ! Marion. C'est bien moi !... regarde !... Je te reconnais, et je t'aime !...

« Marion ! Marion ! j'ai fait une découverte qui enrichira mon pays...

« Marion ! Marion ! viens briser les barreaux de ma prison, et délivre-moi... Je m'appelle Salomon de Caus ! »

Marion Delorme se prit à trembler, *plus morte que vive*, comme elle le dit elle-même dans sa lettre à Cinq-Mars.

— Vous connaissez donc ce malheureux ? lui demanda le marquis de Worcester.

— Je reconnais ce *laid visage*, milord, et je tremble rien que de le reconnaître... Sortons !

— Et qu'est-ce que la découverte dont il parle ? continua le marquis, en s'adressant à un gardien.

— Oh ! répondit le gardien en haussant les épaules, quelque chose de bien simple et que l'on ne devinerait jamais... C'est l'emploi de la vapeur de l'eau bouillante ?

Le lendemain, le marquis obtint l'autorisation de voir Salomon de Caus et de l'interroger.

L'interrogatoire dura deux ou trois heures, et en revenant de cette seconde et triste promenade à Bicêtre, le marquis de Worcester s'écria devant toute la petite cour de Marion Delorme.

— Au lieu d'enfermer cet homme, on l'aurait comblé d'honneurs et de richesses dans mon pays.

« Maintenant il est bien fou ; le désespoir et la captivité l'ont perdu à jamais ; oui, vous l'avez rendu fou ! Quand vous avez jeté cet homme dans un cachot, vous avez assassiné le plus grand génie de notre siècle !

Ce qui précède sur la visite de lord Worcester à Salomon de Caus dans un cabanon de Bicêtre nous explique assez tristement l'opinion des Anglais qui attribuent à ce gentilhomme l'invention des machines à vapeur.

Les paroles et les écrits de Salomon de Caus ne furent point perdus pour lord Edward Sommerset, marquis de Woscester.

XLII

BICÊTRE (*suite*).

Dans le Bicêtre d'autrefois, l'hospice n'était pas même la circonstance atténuante de la prison.

Les prisonniers et les malades étaient également des victimes ; on assassinait les uns, on achevait les autres.

Les malheureux qui avaient besoin d'être guéris et les malheureux qui avaient besoin d'être corrigés se disputaient de sales aliments.

Ils couchaient *quatre* sur le même matelas, dans une sentine que l'on avait l'audace d'appeler une infirmerie.

On permettait à des idiots de se vautrer tout le jour dans des ordures, et plus d'une fois les gardiens s'amusèrent à confondre des fous et des prisonniers qui ne tardaient point à se battre, à se déchirer comme des bêtes fauves.

En pareil cas, *l'infirmerie* n'était pas loin pour les mourants ; la fosse commune n'était pas loin pour les morts.

Le nom seul de Bicêtre, le seul nom de cette prison dans laquelle allait croupir Bonne Chance, signifiait quelque chose d'épouvantable.

On tremblait en passant au pied de cette horrible demeure du crime, du libertinage, de la folie, de la misère... et de l'innocence.

Quand on voulait épouvanter un accusé, on lui montrait de loin Bicêtre.

Quand il s'agissait de corriger par la terreur un fils de famille débauché, on le menaçait de Bicêtre.

Quand un gentilhomme rencontrait quelque résistance à des projets de séduction sur une petite bourgeoise, il étouffait les plaintes d'un père et d'une mère en leur parlant de Bicêtre.

Quand un honnête homme ou un homme d'esprit avait le tort d'avoir raison contre quelqu'un qui tenait à quelque chose, on lui volait à la fois sa liberté, son intelligence, sa raison, en le jetant du haut d'une prison d'Etat dans le cloaque de Bicêtre.

Aux yeux du peuple, le Fort-l'Evêque, Vincennes, la Conciergerie, le Châtelet et la Bastille étaient de véritables lits de roses, à côté des cabanons et des cachots de Bicêtre.

Cet hospice et cette prison se dessinaient, se dressaient, dans tous les esprits, dans toutes les imaginations, avec des couleurs si sombres, si horribles, que le préjugé populaire se prit à peupler Bicêtre de mauvais génies, de sorciers et d'animaux qui avaient les apparences les plus dégoûtantes, les plus monstrueuses.

Le peuple voulut faire remonter jusqu'au démon l'origine de cette lugubre résidence ! Dans la croyance vulgaire, le diable en personne avait amené pendant une nuit, sur le plateau de Bicêtre, un *pauvre*, un *fou* et un *prisonnier*, attachés, cloués rivés aux anneaux de la même chaîne.

Ces trois malheureux avaient inauguré l'hospice et la prison, pour les menus plaisirs de l'enfer.

A la fin du règne de Louis XIV, la maison de Bicêtre inspirait une telle horreur à tout le monde, que le préjugé populaire n'osa plus en faire le séjour habituel des sorciers, des mauvais génies et des monstres : l'enfer ne pouvait pas vouloir de ce pied-à-terre épouvantable.

Les rimeurs satiriques exprimaient ainsi la croyance et la terreur du peuple :

Auguste château de Bicestre,
Les lutins et les loups-garoux
Reviennent-ils toujours chez vous
Faire la nuit leurs diableries !
Et les sorciers, de suif graissés,
N'y traînent-ils plus les voiries
Des pendus et des trépassés!
Ils n'ont garde, les pauvres diables,
D'y venir remettre leur nez,
Depuis que vous emprisonnez
Les quaimants et les misérables;
Depuis qu'on vous nomme hôpital,
Il n'en est point d'assez brutal
Pour aller y choisir un gîte!...

Lorsque le double exutoire de la prison et de l'hospice eut inondé le château de Bicêtre de boue, de fange, de bave et de sang, l'administration supérieure finit par se

mettre à la recherche de quelques gouttes d'eau pour laver toutes ces dégoûtantes souillures.

L'eau manquait pour les besoins de Bicêtre.

Arcueil de la Bièvre lui en fournissait à grand'peine et à grands frais.

Il fallut aviser et Boffrand, architecte des hospices, fit creuser, en 1733, un puits gigantesque, un puits dans le roc vif, *cent soixante et onze pieds sur un diamètre de quinze.*

Boffrand dut inventer une machine pour tirer l'eau de ce puits : la force de l'homme était au-dessous d'une pareille besogne.

La machine fonctionna durant quelques années, avec l'aide d'un manège attelé de quatre chevaux, mais on ne tarda pas à s'apitoyer sur le sort de ces pauvres bêtes : on les remplaça par des fous, des prisonniers et des aveugles.

On économisa quatre chevaux pour *utiliser* trente-deux hommes qui n'étaient pourtant condamnés qu'à mourir dans un hospice ou qu'à souffrir dans une prison.

Naguère encore, la machine de Bicêtre était mise en mouvement par des idiots et des épileptiques.

L'ancien Bicêtre eut beau creuser un puits, qui est un prodige du travail et de la patience de l'homme ; il attela vainement à son appareil hydraulique des chevaux, des fous et des prisonniers ; il trouva inutilement une nappe d'eau inépuisable, assez vaste, assez abondante pour alimenter un réservoir immense : l'ancien Bicêtre n'avait pas encore assez d'eau pour laver le sang et la boue de sa prison et de son hospice.

XLIII

BICÊTRE (*fin*).

Mais pourquoi nous arrêter au dix-huitième siècle ?

Pourquoi ne pas raconter jusqu'au bout la sombre histoire de cette horrible prison ?

Pendant tout le dix-huitième siècle, c'est-à-dire jusqu'à la Révolution française, Bicêtre continua de traiter la misère par l'esclavage, la douleur physique par les châtiments, la folie par la violence, l'infortune par l'assassinat.

Jusqu'à la réforme des prisons, opérée ou du moins entreprise pour le gouvernement de Louis XVI, aux premières lueurs du soleil révolutionnaire, Bicêtre continua courageusement, honteusement, à jeter de simples prisonniers dans une véritable fosse aux lions, parmi les fous de la pire espèce.

Il continua de prêter au roi, aux nobles, aux favorites, à la police, au clergé, à toutes les puissances de ce temps-là, les cabanons de la folie, pour y abîmer la raison et la conscience des innocents ou des coupables.

En 1789, il y avait dans Paris trente-deux prisons d'Etat ; quatre ans plus tard, la Terreur elle-même devait se contenter de vingt-huit geôles !

Un des premiers actes de l'Assemblée nationale fut de confier à quatre de ses membres la salutaire mission de visiter les prisons de Paris.

Elle choisit pour commissaires : Fréteau, Barrère, de Castellane et Mirabeau ; Mirabeau ! le gentilhomme qui avait passé par les mains de presque tous les geôliers du royaume, allait visiter les pauvres prisonniers au nom du roi... et surtout au nom du peuple.

Les commissaires de l'Assemblée nationale trouvèrent dans le château de Bicêtre environ trois mille détenus, en comprenant dans ce nombre les pauvres, les enfants, les paralytiques et les fous.

Le personnel de l'administration se composait de trois cent quarante employés.

Mirabeau et ses collègues voulurent visiter, en dépit de l'odieuse résistance du directeur, les divisions, tous les cabanons, tous les abîmes de Bicêtre.

Ils *déterrèrent* des malheureux qui expiaient depuis vingt ans le double tort du courage et de la pauvreté ; des innocents qui n'avaient contre eux que l'arrêt d'une lettre de cachet ; des imprudents qui avaient commis un crime tout aussi grand que celui de Latude ; des enfant accouplés à des scélérats ou à des fous ; des insensés de vertu qui avaient dénoncé, comme Le Prévôt de Beaumont, un complot contre le peuple, contre l'humanité.

Au mois d'avril 1792, le château de Bicêtre reçut la visite d'une nouvelle commission.

Cette fois il s'agissait, non pas de constater, au fond des cabanons et des cachots, les horribles abus de la justice monarchique, mais les tristes avantages d'un nouvel instrument de supplice : on allait procéder au premier essai *officieux* de la guillotine.

Les journaux du temps publièrent alors des couplets de circonstance qui prouvent encore une fois qu'en France tout finit par des chansons.

I

Air : *Paris est au roi.*

Monsieur Guillotin,
Ce grand médecin,
Que l'amour du prochain
Occupe sans fin,
S'avance soudain,
Prend la parole enfin,
Et d'un air bénin
Il propose
Peu de chose
Qu'il expose
En peu de mots ;
Mais l'emphase
De sa phrase
Obtient les bravos
De cinq ou six sots...

Air : *En amour, c'est au visage.*

Messieurs, dans votre sagesse,
Si vous avez décrété
Pour toute humaine faiblesse
La loi de l'égalité ;

Pour peu qu'on daigne m'entendre,
On sera bien convaincu,
Que s'il est cruel de pendre
Il est dur d'être pendu.

AIR : *De la Baronne.*

Comment donc faire ?
Quand un honnête citoyen,
Dans un mouvement de colère,
Assassinera son prochain...
Comment donc faire ?
En rêvant à la sourdine,
Pour vous tirer d'embarras,
J'ai fait faire une machine
Qui met les têtes à bas.

AIR : *Quand la mer Rouge apparut.*

C'est un coup que l'on reçoit
Avant qu'on s'en doute ;
A peine on s'en aperçoit,
Car on n'y voit goutte.
Un certain ressort caché,
Tout à coup étant lâché,
Fait tomber, ber, ber,
Fait sauter, ter, ter
Fait tomber,
Fait sauter,
Fait voler la tête...
C'est bien plus honnête.

II

AIR : *Du Menuet Exaudet.*

Guillotin,
Médecin,
Politique,
Imagine un beau matin
Que pendre est inhumain
Et peu patriotique ;
Aussitôt,
Ils lui font
Un supplice
Qui, sans corde ni poteau,
Supprime du bourreau
L'office.
C'est en vain que l'on publie
Que c'est pure jalousie
D'un suppôt
Du tripot
D'Hippocrate.
Qui d'occire inopinément,
Même exclusivement,
Se flatte.
Le Romain
Guillotin
Qui s'apprête

Consulte gens de métier,
Barnave et Chapelier,
Même le coupe-tête,
Et sa massue
Fait soudain
La machine,
Qui simplement nous tuera,
Et que l'on nommera
Guillotine !

La guillotine fut donc essayée pour la première fois à Bicêtre, le 17 avril 1792 ; triste présage !... Quatre mois plus tard, Bicêtre paya son tribut de sang aux journées de septembre.

Prud'homme, l'auteur du *Journal des révolutions de Paris*, rapporte que « le lundi, vers les trois heures, on se transporta à Bicêtre avec sept pièces de canon, parce que le bruit courait qu'il y avait des armes, ce qui ne se vérifia point.

« On procéda à l'apurement de cette maison de force, avec le même ordre qu'on avait observé dans celles de Paris ; on y trouva une fabrique de faux assignats ; on en tua sans rémission tous les complices.

« Les prisonniers pour dettes ou pour jugement de la police correctionnelle furent élargis et s'en allèrent sains et saufs.

« Le fameux Lamotte, mari de la comtesse de Valois, compromise dans l'affaire du *Collier de la Reine*, se nomma : le peuple le prit sous sa sauvegarde.

« Beaucoup de citoyens, que la misère avait relégués là, ne coururent aucun danger, mais tout le reste tomba sous les coups de sabre, de pique, de massue du peuple hercule, nettoyant les étables du roi Augias.

« Il y eut beaucoup de monde de tué. »

Dans son *Histoire de la Révolution*, M. Thiers s'exprime ainsi :

« A Bicêtre surtout le carnage fut plus long et plus terrible qu'ailleurs.

« Il y avait là quelques mille prisonniers, enfermés, comme on sait, pour toute espèce de vices ; ils furent attaqués, voulurent se défendre, et on employa le canon pour les réduire.

« Un membre du conseil général de la commune osa même venir demander des forces pour réduire les prisonniers qui se défendaient ; il ne fut point écouté.

« Pétion se rendit encore à Bicêtre, mais il n'obtint rien.

« Le besoin du sang animait cette multitude ; la fureur de combattre et de massacrer avait succédé chez elle au fanatisme politique, et elle tuait pour tuer.

« Le massacre dura là jusqu'au mercredi 5 septembre. »

La justice révolutionnaire délivra, sans le savoir peut-être, un prisonnier honteusement célèbre, un malheureux, un véritable fou, qui trouvait encore dans son cabanon le moyen de s'enivrer de vin, de vice, de colère et de luxure : cet homme était le marquis de Sade, condamné à mort par le parlement d'Aix, et qui dut à l'honneur et à la noblesse de sa famille la grâce d'échapper à la main du bourreau qui avait brûlé ses livres infâmes !

A Bicêtre, M. de Sade se livrait parfois à une récréation bien digne de son affreux génie : il faisait acheter des roses, les plus belles roses du monde ; il les prenait une

Ivre d'amour, Jean restait aux pieds de Blanche.

à une, en ayant l'air de les admirer, de les adorer; il les éparpillait ensuite à ses pieds, il se baissait comme pour les sentir de nouveau... et le malheureux se prenait à les jeter, à les plonger, en souriant, dans la boue!

N'était-ce point là une image ignoblement fidèle de tout ce qu'il avait fait de son esprit, de son imagination et de son cœur?

M. de Sade fut reconduit à Bicêtre par l'ordre de Bonaparte, peu de temps après le 18 brumaire; on le transféra plus tard à Charenton, où il mourut en 1814.

Dieu merci! le nom de cet horrible insensé a été lavé dans le sang d'un brave gentilhomme, Louis-Marie de Sade, qui combattait aux premiers rangs de l'armée française à Iéna et à Friedland.

Après les massacres de septembre, la terreur ne pénétra qu'une seule fois dans la prison de Bicêtre.

Trente prisonniers, dont la liste avait été dressée par Fouquier-Tinville, furent transférés à Paris et condamnés par le tribunal révolutionnaire.

Les juges de la Révolution épargnèrent cependant un accusé qui a joué un grand et admirable rôle dans le château de Bicêtre ; nous voulons parler du docteur Pinel.

Le Comité de Salut public accusait le célèbre médecin de faire servir sa généreuse science à la restauration de la monarchie ; on lui reprochait de vouloir soulager ou guérir des aliénés pour avoir un prétexte de sauver des aristocrates.

Pinel dédaigna de se défendre par des moyens oratoires ; il expliqua sa théorie pour le traitement de l'aliénation mentale ; il rappela des faits qui témoignaient noblement en sa faveur, et le tribunal rendit à Bicêtre un bienfaiteur de l'humanité.

Une femme tristement célèbre, que la honte, les regrets, les remords peut-être, avaient précipitée dans une complète folie, Théroigne de Méricourt, passa dix ans à Bicêtre.

Théroigne de Méricourt était née dans un village.

Elle avait de la beauté, de l'intelligence, de l'ardeur, des passions et des vices.

Elle rougissait de n'être qu'une simple paysanne et tous ses désirs, toutes ses aspirations l'entraînaient vers la grande ville.

Un jour, l'ambitieuse villageoise entendit l'écho lointain d'une révolution qui commençait à faire de la terreur ; Théroigne s'imagina que la révolution avait besoin d'une femme ; elle se mit en route pour Paris où elle arriva peut-être le même jour et par la même porte que Charlotte Corday.

Théroigne de Méricourt était jolie.

Elle commença par réussir, et le secret de sa réussite est tout entier dans ce surnom qu'elle avait reçu ou qu'elle avait choisi elle-même : l'*Aspasie du peuple*.

Par malheur, elle ne se contenta pas de plaire et de se faire aimer ; elle daigna vouloir servir la patrie.

Elle voulut jouer un rôle révolutionnaire.

Elle adopta une espèce d'hermaphrodisme qui lui permettait à la fois d'être une femme pour le vice et un homme pour l'audace.

Elle endossa une tunique bleue qui retombait sur une robe de drap rouge ; elle ceignit une écharpe tricolore, elle se coiffa d'un bonnet phrygien ; elle prit une pique et un sabre, elle parcourut chaque jour les rues et places de Paris, criant, jurant, blasphémant au bruit du tambour de Santerre.

Un matin, les femmes du peuple, qui valaient aisément beaucoup mieux que Théroigne de Méricourt, eurent peur de cette compagne qui faisait l'amour dans le sang, et qui embrassait la patrie sur les lèvres de tout le monde.

Elles arrêtèrent cette insensée ; on la déshabilla publiquement, et on la fouetta comme une pécheresse, comme une vile criminelle.

Eh bien ! cette fille qui n'avait rougi de rien jusque-là, eut honte du châtiment public qu'elle avait reçu ; elle devint folle et on la jeta dans un cabanon.

Parfois, quand elle pouvait échapper à la surveillance des gardiens, elle déchirait ses habits, se dénudait complètement, et comme si elle eût voulu continuer le

châtiment qui lui avait été infligé dans les rues de Paris, la folle se prenait à se rendre justice elle-même : elle se fouettait!

Jusqu'en 1836, les prisonniers de Bicêtre reçurent de nombreux visiteurs que leur envoyait la curiosité parisienne, surtout lorsqu'il s'agissait de voir ferrer quelque bandit célèbre à la chaîne des galériens.

Un jour de l'année 1818, toutes les classes de la grande ville étaient représentées dans la cour ou dans les environs de Bicêtre.

Chacun voulait assister au ferrage et au départ d'un criminel dont la vie ressemblait à un véritable roman : Coignard, *comte de Sainte-Hélène*, allait partir pour le bagne.

La singulière odyssée de ce criminel vaut la peine d'être rappelée :

Coignard s'était emparé, par l'entremise d'une femme, en 1805, des papiers de famille, des titres de noblesse, des états de service d'un émigré français, d'un gentilhomme qui venait de mourir en Espagne.

Coignard ne fut plus, dès ce moment, que le comte Pontis de Sainte-Hélène.

Le nouveau comte de Sainte-Hélène quitta la France pour aller combattre dans les rangs de l'armée espagnole, sous les ordres du général Mina : Coignard devint tout simplement, à force de bravoure, chevalier de Saint-Wladimir et d'Alcantara.

En 1808, nous retrouvons le comte de Sainte-Hélène revêtu de l'uniforme de chef de bataillon, au service de la France.

Il n'a plus voulu servir l'Espagne contre sa patrie : il demande à se battre pour l'Empereur, et il se bat à merveille contre les Espagnols jusqu'à la chute de l'Empire.

En 1815, Coignard trouva le moyen de se faire ouvrir les portes du palais des Tuileries.

Les Bourbons s'empressèrent d'accueillir un brave gentilhomme qui demandait à se rallier, et Louis XVIII accorda au comte de Sainte-Hélène le grade de lieutenant-colonel, le titre de chevalier de Saint-Louis et la croix de la Légion d'honneur.

Mais le rêve avait duré trop longtemps.

En 1818, pendant une revue que l'on passait sur la place Vendôme, Coignard fut reconnu par un de ses anciens camarades de chiourme, nommé Darius, et qu'il eut le tort de ne pas vouloir reconnaître.

Darius dénonça le comte de Sainte-Hélène au général Despinois.

Coignard, convaincu de n'être qu'un forçat évadé, réussit à s'échapper, mais il ne tarda point à être repris dans une bande de malfaiteurs, dont il était depuis longtemps le complice. Coignard fut condamné aux travaux forcés à perpétuité.

Le dernier ferrage de Bicêtre eut lieu le 3 octobre 1836, sur cent quatre-vingts condamnés : le bagne disait un dernier adieu à la prison qui avait été si longtemps la première étape sur la route de Brest, de Rochefort et de Toulon.

Ce jour-là, par une sorte de miracle, il y eut quelque chose de consolant dans le départ de la chaîne : la plupart des patients portaient sur leur visage une tristesse qui ressemblait à l'expression du repentir.

Ils ne criaient point, ils n'injuriaient personne, ils obéissaient aux soldats et aux gardiens, ils oubliaient de blasphémer contre les hommes et contre Dieu ; ils pleuraient en écoutant la parole d'un prêtre, la touchante éloquence de l'abbé Montès!

L'opération du ferrage et le départ de la chaîne méritent un peu de notre curiosité, de notre attention, et il nous a paru assez intéressant d'assister à ces deux scènes de la vie de Bicêtre, avec un poète, avec Victor Hugo, dans son *Dernier jour d'un Condamné*:

« J'ai vu ces jours passés une chose hid euse.

« Midi sonna.

« Une grande porte cochère, cachée dans un enfoncement, s'ouvrit brus quement.

« Une charrette, escortée d'espèces de soldats sales et honteux en uniforme bleu, à épaulettes rouges et à bandoulières jaunes, entra lourdement dans la cour avec un bruit de ferraille.

« C'étaient la chiourme et les chaînes.

« Au même instant, les spectateurs des fenêtres, comme si ce bruit réveillait tout le bruit de la prison, les spectateurs des fenêtres, jusqu'alors silencieux et immobiles, éclatèrent en cris de joie, en chansons, en menaces, en imprécations mêlées d'éclats de rire poignants à entendre; on eût cru voir des masques de démons.

« Sur chaque visage parut une grimace; tous les poings sortirent des barreaux, toutes les voix hurlèrent, tous les yeux flamboyèrent, et je fus épouvanté de voir tant d'étincelles reparaître dans cette cendre.

« Cependant, les argousins se mirent tranquillement à leur besogne.

« L'un d'eux monta sur la charrette, et jeta à ses camarades les chaînes, les colliers de voyage et les liasses de pantalons de toile.

« Alors, ils se dépecèrent le travail : les uns allèrent étendre dans un coin de la cour les longues chaînes qu'ils nommaient dans leur argot les *ficelles*.

« Les autres déployèrent sur le pavé les *taffetas*, les chemises et les pantalons, tandis que les plus sagaces examinaient, sous l'œil de leur capitaine, petit vieillard trapu les carcans de fer qu'ils éprouvaient ensuite en les faisant étinceler sur le pavé ; le tout aux acclamations joyeuses des prisonniers, dont la voix n'était dominée que par les rires bruyants des forçats pour qui cela se préparait, et qu'on voyait relégués aux croisées de la vieille prison qui donne sur la petite cour.

« Un moment après, voilà que deux ou trois portes basses vomirent, presqu'en même temps et comme par bouffées, dans la cour, des nuées d'hommes hideux, hurlants et déguenillés.

C'étaient les forçats.

« A leur entrée, redoublement de joie aux fenêtres.

« Quelques-uns d'entre eux, les grands noms du bagne, furent salués d'acclamations et d'applaudissements qu'ils recevaient avec une modestie fière.

« Quand ils eurent les habits de route, on les mena par bandes de vingt ou trente à l'autre coin du préau, où les cordons allongés à terre les attendaient.

« Ces cordons sont de longues et fortes chaînes coupées transversalement, de deux pieds en deux pieds, par d'autres chaînes plus courtes, à l'extrémité desquelles se rattache un carcan, qui s'ouvre au moyen d'une charnière pratiquée à l'un des angles et se ferme à l'angle opposé par un boulon de fer, rivé pour tout le voyage sur le cou des galériens.

« On fit asseoir les forçats dans la boue, sur les pavés ; on leur essaya les colliers ; puis, deux forgerons de la chiourme, armés d'enclumes portatives, les leur rivèrent à froid, à grands coups de masse de fer.

« C'est un moment affreux où les plus hardis pâlissent.

« Chaque coup de marteau, asséné sur l'enclume appuyée à leur dos, fait rebondir le menton du patient.

« Le moindre mouvement d'avant en arrière lui ferait sauter le crâne comme une coquille de noix.

« Après cette opération, ils devinrent sombres.

« On n'entendait plus que le grelottement des chaînes, et, par intervalle, un cri et le bruit sourd du bâton des gardes-chiourmes sur les membres des récalcitrants.

« Il y en eut qui pleurèrent; les vieux frissonnaient et se mordaient les lèvres.

« Je regardais avec terreur tous ces profils sinistres dans leurs cadres de fer.

« ... Un grand bruit me réveilla.

« Il faisait petit jour.

« Ce bruit venait du dehors.

« Mon lit était à côté de la fenêtre; je me levai sur mon séant, pour voir ce que c'était.

« La fenêtre donnait sur la grande cour de Bicêtre.

« Cette cour était pleine de monde.

« Deux haies de vétérans avaient peine à maintenir libre, au milieu de cette foule, un étroit chemin qui traversait la cour.

« Entre ce double rang de soldats, cheminaient lentement, cahotées à chaque pavé, cinq longues charrettes chargées d'hommes.

« C'étaient les forçats qui partaient.

« Les charrettes étaient découvertes; chaque cordon en occupait une.

« Les forçats étaient assis de côté sur chacun des bords, adossés les uns aux autres, séparés par la chaîne commune qui se développait dans la longueur du chariot, et sur l'extrémité de laquelle un argousin debout, fusil chargé, tenait le pied.

« On entendait bruire leurs pas, et à chaque secousse de la voiture, on voyait sauter leurs têtes et ballotter leurs jambes pendantes.

« Il s'était établi, entre la foule et les charrettes, je ne sais quel horrible dialogue : injures d'un côté, bravades de l'autre, imprécations de toutes parts.

« Mais, à un signe du capitaine, je vis les coups de bâton pleuvoir au hasard dans les charrettes, sur les épaules ou sur les têtes, et tout rentra dans cette espèce de calme extérieur que l'on appelle l'ordre.

« Les charrettes, escortées de gendarmes à cheval et d'argousins à pied, disparurent successivement sous le haute porte cintrée de Bicêtre ; on entendit s'affaiblir par degrés dans l'air le bruit lourd des roues et des pieds des chevaux sur la route pavée de Fontainebleau, le claquement des fouets, le cliquetis des chaînes; et les hurlements du peuple, qui souhaitait malheur au voyage des galériens. »

La prison de Bicêtre a été, jusqu'en 1836, l'avant-dernière étape des condamnés à mort, sur le chemin de la guillotine.

La dernière étape était la Conciergerie.

Il nous serait assez difficile de nommer tous les patients qui ont passé par le *pont des soupirs* de Bicêtre; il ne s'agirait de rien moins que de compter les coups de hache que la guillotine a frappés pendant plus de cinquante ans.

Mais disons, en terminant, que si Mercier visitait aujourd'hui la maison de Bicêtre, il aurait le droit de donner un démenti complet à ce passage de son *Tableau de Paris* :

« Bicêtre, ulcère sensible sur le corps politique, ulcère large, profond, sanieux, qu'on ne saurait envisager qu'en détournant les regards.

« Jusqu'à l'air du lieu, que l'on sent à quatre cents toises, tout vous dit que vous approchez d'un lieu de force, d'un asile de misère, de dégradation, d'infortune.

« Le nombre des habitants de Bicêtre n'est point fixe.

« En hiver, il est plus considérable, parce que plusieurs pauvres qui trouvent à travailler en été sont obligés d'aller se réfugier dans cet hôpital en hiver, où l'on compte alors *quatre mille cinq cents personnes environ.*

« Si quelque chose peut inspirer de l'horreur pour la pauvreté et l'amour du travail aux fainéants, c'est Bicêtre.

« Là, le pauvre est bien un être nul.

« On lui fait sentir que c'est la charité qu'on lui donne.

« Parlant à un de ces bons pauvres, je lui dis :

« — Que désirez-vous, mon ami ?

« — Oh ! monsieur, si j'avais seulement un sou à dépenser par jour !

« — Eh bien ?

« — Nous ne coucherions plus que trois dans un lit.

« — Et si vous aviez deux sous ?

« — Oh ! je boirais du vin deux fois la semaine.

« — Et si vous en aviez trois?

« — Oh ! je mangerais un peu de viande tous les trois jours.

« Un Anglais qui m'accompagnait lui donna de quoi boire du vin, manger de la viande et coucher seul pendant dix-huit mois.

« Ce nom de Bicêtre est un mot que personne ne peut prononcer sans je ne sais quel sentiment de répugnance, d'horreur et de mépris.

« Comme il est devenu le réceptacle de tout ce que la société a de plus immonde, l'imagination est blessée dès que l'on prononce ce mot qui rappelle des turpitudes.

« Il était naguère à Bicêtre une salle affreuse où cinq à six cents hommes, mêlés ensemble, s'infectaient mutuellement de leur haleine et de leurs vices, où le désespoir aigrissait sans cesse des caractères furieux ; on n'y pouvait entrer, pour porter des aliments, que la baïonnette au bout de fusil.

« C'était bien le lieu le plus abominable, le plus pervers, le plus corrompu qui existât et qui ait existé peut-être sur toute la surface du globe.

« On est fâché de voir sur le même point, et tout à côté des vagabonds, les épileptiques, les imbéciles, les fous, les vieillards, les gens mutilés ; il semble qu'ils devraient être séparés de cette foule de coquins qui inspirent encore plus d'indignation que de pitié. »

Bicêtre n'a rien conservé des terribles apparences que lui avait infligées la pénalité des crimes.

Il s'est laissé reprendre ses chaînes, ses verroux et ses cachots.

Il a renoncé aux coupables châtiés par la main des hommes : il n'a gardé que les innocents frappés par la main de Dieu.

XLIV

DANS LE CACHOT

Les énormes gourdins des quatre Risque-Tout avaient sonné dur sur le crâne de Bonne-Chance dans la bagarre de la rue aux Fers.

Aussi le visage encore sanglant, le front déchiré et la tête pleine de bosses grosses comme le poing, le bandit hébété, ahuri, abruti, titubait-il comme un homme ivre, en suivant Grand-Gilles et ses compagnons qui l'entraînaient à Bicêtre.

D'ailleurs, les quatre agents de Bertaud n'étaient pas hommes à se laisser prendre au dépourvu.

Le Marin avait tourné autour de Bonne-Chance, l'avait soigneusement examiné, puis avait fini par dire :

— Le gaillard a des muscles !... Un taureau !... Nous ferons bien de choisir de bonnes cordes...

Et le misérable avait été si étroitement et si solidement garrotté, on lui avait lié les bras dans des nœuds si solides et si serrés que, même en admettant qu'il eût pu y songer, toute tentative d'évasion lui était impossible.

Sa force immense, sa force redoutable était complètement paralysée.

A huit heures du matin, Paris, en ce temps-là, avait presque l'aspect d'une ville de province.

Des maisons pour la plupart encore silencieuses et muettes ; pas de passants dans les rues.

Le cortège avait donc pu faire le trajet de l'hôtel du lieutenant de police jusqu'à Bicêtre, sans rassembler autour de lui un trop grand nombre de badauds.

Tout à coup, si impassible qu'il fût, Bonne-Chance tressaillit.

On venait de le pousser violemment, brusquement, et il n'y voyait plus.

Il était dans l'ombre, dans les ténèbres, dans une nuit noire comme celle du sépulcre.

Où donc ?

Dans un des cabanons souterrains de Bicêtre, dans un de ces horribles *in pace* dont la pensée s'épouvante.

Il était tombé accroupi et pendant un moment, un long moment, il demeura immobile, ne sachant plus, ne comprenant rien à ce brusque évanouissement du jour.

Puis, soudain, il eut comme un frisson.

Un froid glacial, un froid mortel venait de le saisir et le glaçait jusqu'aux os.

Et comme on l'avait détaché avant de l'enterrer là tout vivant et qu'il tâtonnait au hasard autour de lui pour se relever, il sentit des murs tout mouillés et sous ses pas d'énormes flaques d'eau, une boue liquide dans laquelle ses pieds s'enlisaient.

Il voulut se tenir debout, mais impossible : il se serait brisé le crâne au plafond.

Alors, courbé en deux il voulut marcher, chercher à reconnaître sa tombe.

Le plafond allait en s'abaissant et il ne put pas faire plus de deux pas.

Alors le misérable tout pâle, tout grelottant, passa ses deux mains sur son front :

— Où suis-je ?... où suis-je donc ? balbutia-t-il avec un accent désespéré.

On avait bien prononcé devant lui le nom de l'horrible prison où il se trouvait.

Bertaut avait bien crié à voix haute le nom sinistre de Bicêtre ; mais encore tout étourdi et tout meurtri par la lutte, Bonne-Chance n'avait pu comprendre.

Et comme il ne pouvait ni marcher ni se tenir debout, il prit le parti de s'accroupir comme une bête.

Les bras pliés autour des genoux et la tête tombée sur la poitrine, il ne bougea plus. Puis il ferma les yeux, et las, harassé, vaincu, le dos au mur, les pieds dans l'eau, il s'endormit.

Quand il se réveilla, après plusieurs heures, il eut encore un mouvement de surprise et il se répéta de nouveau :

— Où suis-je donc ?

Mais son affreux cachot lui parut moins sombre.

Il venait de s'apercevoir que, grâce à une espèce d'étroite meurtrière, un peu de jour, un peu de clarté y filtrait.

Mais ce jour était si terne et si triste, mais cette clarté était si faible et si pâle qu'il fallait d'abord s'habituer à cette épouvantable fosse pour l'entrevoir.

Bonne-Chance rampa jusqu'à la meurtrière, mais elle était si étroite et si profonde qu'il ne distingua rien, ne put se rendre compte de rien.

L'air même qui lui arrivait par là et qui rafraîchissait un peu son front brûlant de fièvre, était un air infect et nauséabond.

Et cependant le bandit avait un tel feu dans les veines qu'il resta là heureux encore de le respirer.

Mais, brusquement, il se retourna, l'oreille dressée, le regard fixe.

Qu'était-ce donc ?

Que se passait-il donc autour de lui ?

Il venait d'entendre des chants étranges, des cris effrayants, des clameurs sauvages.

Puis un grand bruit se fit. On entendit des piétinements et des chocs sourds comme si on assommait quelqu'un. Des hurlements s'élevèrent. Puis, au bout d'un moment tout se tut.

C'étaient à quelques pas de là, à quelques pas du cabanon de Bonne-Chance, des fous à qui des gardiens imposaient silence.

Et cette scène fut pour le bandit comme un éclair.

— Bicêtre !... murmura-t-il.

Et tout tremblant et tout frissonnant, il répéta à plusieurs reprises :

— Bicêtre !... Bicêtre !...

Certes, c'était là un coquin, hardi, déterminé et résolu entre tous.

Il n'avait guère su jusqu'à ce jour ce que c'était que la peur.

Et cependant, maintenant qu'il connaissait le nom de sa tombe, le nom de l'effroyable prison où il se trouvait, il était plein de terreur, plein d'effroi.

Bicêtre !

Bonne-Chance aussi en avait entendu parler.

.. C'étaient les galères du roi au lieu de la place de Grève... c'est-à-dire la vie sauve...

Et il savait que c'était là un lieu plus horrible que l'enfer, un lieu qui ne laissait aucune espérance et d'où l'on ne s'échappait jamais que le jour où l'on vous emportait bien enfermé et bien cloué entre quatre planches de sapin.

Bicêtre!

Dans l'ombre épaisse de son cachot, le bandit voyait ce mot-là luire en lettres de feu.

Il avait des vertiges, des cris sourds, des colères terribles, une envie folle d'en finir tout de suite en se brisant la tête contre les murs.

Bicêtre!.. Bicêtre!

Longtemps il resta la tête cachée dans ses mains et tout le corps secoué par de petits frissons nerveux.

C'était bien fini.

Il se sentait bien perdu.

Il était effrayant à voir, livide comme un spectre, livide comme la mort.

Le bourreau aurait subitement ouvert la porte de son cachot et l'on serait venu le chercher pour le traîner à la place de Grève qu'il eût certainement été moins défait.

D'ailleurs la mort, le supplice, il aurait tout préféré à la lente et terrible agonie qui l'attendait là.

Vivre sous terre !

Vivre sans air, sans lumière, sans espoir !

Vivre oublié, enseveli, rayé du nombre des vivants quand on sent son cœur battre dans sa poitrine, son sang courir dans ses veines !

Oui, c'était là, assurément, le plus horrible et le plus épouvantable des supplices...

Et ce n'était pas seulement de la terreur que Bonne-Chance éprouvait, mais c'était aussi une immense colère, une rage folle qui contractait tout ses traits et lui donnait un masque hideux.

Être pris seul, être seul à expier : cette pensée égoïste ajoutait encore à ses tortures...

Brusquement il releva la tête, l'air menaçant, puis un sourire qui aurait fait trembler courut sur ses lèvres.

Il pensait au Capitaine.

Il se rappelait la scène sanglante, la scène tragique du cabaret de Marchuret, et l'injustice qui lui avait été faite.

Et son ressentiment qu'il n'avait jamais oublié, augmentait encore en ce moment.

Et peu à peu une odieuse pensée lui venait ; une atroce pensée qui l'aurait fait pâlir de honte quelques jours auparavant et à laquelle à présent il s'habituait.

Pourquoi ne se serait-il pas vengé ?

Pourquoi n'aurait-il pas livré ce chef, qui s'était montré avec lui si orgueilleux et si dur ?

Et toujours son terrible sourire sur les lèvres, le monstre se disait :

— Il ne faudrait qu'un mot... oui, un mot seulement suffirait pour qu'on prenne sa tête ?...

Et il était si profondément pensif, si profondément absorbé qu'il ne s'était pas aperçu que depuis un moment il n'était plus seul dans son *in pace*.

En effet, la lourde porte de fer venait de s'ouvrir, et tandis que sur le seuil on entrevoyait, à demi noyé dans l'ombre, un groupe de soldats, devant Bonne-Chance deux hommes se tenaient debout.

L'un de ces hommes portait une grosse lanterne dont la clarté jetait des reflets sanglants sur les murs humides du cachot.

Il avait des yeux petits et ronds, d'épais sourcils en broussaille, le teint blafard, des épaules de colosse et l'air si froid, si dur, nous dirions presque si cruel, qu'il était impossible de le voir sans tressaillir.

C'était un des geôliers, un des porte-clés de Bicêtre.

L'homme qui l'accompagnait, c'était Bertaut.

— Lève ta lanterne ! dit-il au geôlier.

Alors surpris par la lumière, Bonne-Chance sursauta, puis effaré, essaya de se mettre debout.

Mais il retomba bientôt accroupi, car son crâne avait violemment heurté le plafond, ce qui fit sourire le geôlier.

Bertaut, les bras croisés, examinait le bandit.

D'abord le chef des quatre Risque-Tout n'avait pas attaché grande importance à la capture que ceux-ci avaient faite dans la nuit, et il n'avait voulu voir dans Bonne-Chance qu'un de ces rôdeurs, qu'un de ces voleurs comme il y en avait tant alors sur le pavé de Paris.

Puis une réflexion lui était venue.

Pourquoi se laisser abattre et se décourager ainsi ?

Pourquoi, parce qu'il avait essuyé une défaite, renoncerait-il à toute espérance de victoire ?

Et c'est alors que Bertaut, qui avait honte de sa faiblesse, voulut interroger le prisonnier.

— Ton nom ? demanda-t-il brusquement.

Lentement le bandit venait de relever la tête, et son œil sombre, son œil farouche se fixa sur Bertaut.

Mais comme s'il n'avait pas entendu la question, il ne répondit pas.

Alors la voix plus brusque et plus dure encore, Bertaut reprit :

— Et bien, j'attends... je t'ai demandé ton nom.

— J'ai bien compris, ricana le misérable.

— Alors réponds.

Le bandit eut un léger haussement d'épaules, puis doucement :

— Je m'appelle Bonne-Chance, dit-il avec un sourire amer.

— Bonne-Chance?

— Oui. Un nom qui ne m'a pas porté bonheur, comme vous voyez.

— Ce n'est pas un nom cela...

— C'est le mien.

— Tu en as un autre.

— Non.

Et Bonne-Chance, qui avait répondu d'une voix ferme et presque avec brutalité, ne mentait pas.

Comme il ne connaissait rien de lui, rien de son origine, rien de son histoire, rien de sa famille; comme il avait toujours vécu sur le pavé de Paris comme un chien errant, il n'avait jamais eu que des sobriquets qu'il avait tour à tour oubliés pour ne plus garder que celui-là, que le surnom de Bonne-Chance qui était une ironie et une dérision de sa destinée.

Il eut un silence.

Bertaut, toujours les bras croisés, ragardait de plus en plus attentivement le monstre.

Et il se disait :

— Un front fuyant... des yeux égarés... un air idiot... je crois que pour lui délier la langue on n'aura pas besoin de la torture.

Puis tout haut :

— On t'a arrêté cette nuit? reprit il.

— Oui, cette nuit.

— Rue aux Fers.

— Je ne sais pas... c'est possible.

— Depuis très longtemps déjà... depuis la rue Saint-André-des-Arts où sans doute tu t'étais embusqué, tu suivais un passant... un gentilhomme que tu voulais dévaliser.

— Il faut bien vivre, ricana Bonne-Chance.

— Et toi, tu vis de vols, de rapines et d'assassinats!...

— D'assassinats?

— Oui, d'assassinats! Oh! je te connais, reprit avec force Bertaut, je connais ta bande.

— Possible! ricana de nouveau Bonne-Chance.

Quant au chef des Risque-Tout, il venait d'avoir un tressaillement.

— Tiens! tiens! murmura-t-il. Il ne conteste pas... Est-ce que cette fois je toucherais juste?. — Est-ce que cette fois j'en tiendrais un!

Et son regard étincelait et son visage était devenu pâle.

— Et cette bande est celle dont les crimes ne se comptent plus, reprit-il plus vivement et avec beaucoup d'autorité, c'est la bande dont les exploits rappellent ceux de Cartouche... c'est la bande d'un scélérat qui ne nous échappera pas toujours... c'est la bande du Capitaine de Minuit!...

Et les deux hommes se regardaient, Bertaut l'air menaçant, Bonne-Chance le front sombre, un étrange sourire aux lèvres.

Et, brusquement, Bonne-Chance parut prêt à parler.

Ses lèvres tremblèrent.

Un éclair de joie immense, un éclair de triomphe jaillit des yeux de Bertaut.

Mais, brusquement aussi, la figure du bandit changea. Elle s'était d'abord animée, mais elle redevint morne et sombre et ses lèvres demeurèrent muettes.

Une colère folle, une colère que nul mot ne pourrait exprimer fit alors bondir le cœur de Bertaut.

Il eut un geste violent, puis sa bouche s'ouvrit pour une menace.

Mais il se contint.

Il se dit que puisqu'il avait les bourreaux et la torture à sa disposition, il serait toujours temps d'employer la violence; mais que pour le moment le plus habile et le plus sage c'était peut-être de tâcher de gagner le bandit par la persuasion et la douceur.

— Oui, voilà la bande à laquelle tu appartiens, je le sais, j'en suis sûr, reprit-il la voix ferme, mais sans brusquerie. Oui, voilà la clique dont tu es l'un des complices.

Et sans laisser à Bonne-Chance le temps de lui répondre, il ajouta:

— Toutes tes dénégations et tous tes airs d'ignorance ne te serviraient donc à rien, ou plutôt ils ne serviraient qu'à te compromettre davantage, car je t'affirme une fois de plus que je sais à quoi m'en tenir sur ton compte.

Et ce n'est pas tout.

Ecoute-moi bien, car c'est dans ton intérêt que je te parle.

Tu connais les crimes commis par les tiens, par les misérables qui obéissent au Capitaine de Minuit.

Ces crimes, c'est le vol à main armée, c'est le pillage, c'est l'assassinat.

Et tu dois savoir aussi quel est le châtiment dont on les punit.

Pour chacun d'eux, ce n'est pas seulement la mort, car la mort est trop prompte, mais avant la suprême expiation sur la place de Grève, c'est d'abord dans quelque sombre cachot enfoui sous terre la question ordinaire et extraordinaire...

Ah! je crois que tu pâlis!...

En effet, dans le jour cru de la grosse lanterne que le geôlier tenait toujours élevée à la hauteur de son visage, on avait pu voir Bonne-Chance devenir tout à coup livide.

— Et tu as raison! reprit plus vivement et avec plus de force le chef des quatre Risque-Tout. On peut être très brave, très hardi, avoir joué vingt fois sa vie comme tu as dû certainement jouer la tienne, et cependant redouter ces moments terribles, ces supplices affreux dont l'imagination s'épouvante.

Eh bien, m'écoutes-tu toujours!

Ces moments terribles, ces supplices et ces tortures dont la seule pensée vient de te faire pâlir, je veux te les épargner...

Bonne-Chance avait fait un mouvement.

— Oui, il dépend de toi d'échapper aux tortionnaires, continua Bertaut toujours avec une très grande autorité. Et je ne dis pas assez!... Il dépend aussi de toi d'échapper à la potence ou à la roue... il dépend de ta volonté que les galères du roi soient considérées comme un châtiment suffisant des crimes que tu as pu commettre...

Et il y eut un silence pendant lequel le bandit et l'agent se regardèrent encore.

— Eh bien, qu'en dis-tu? reprit Bertaut avec un sourire. Quand je n'aurais qu'un mot à dire pour que tu tombes entre les mains des tourmenteurs, je te fais grâce de la torture!... Quand c'est l'échafaud qui devrait se dresser pour toi, je suis disposé à te faire grâce de la vie!

Suis-je assez bon prince?

Mais cependant, ajouta l'agent, il faut qu'il n'y ait entre nous ni malentendu ni surprise, et je ne veux pas que tu puisses croire un seul instant que si je me montre aussi généreux à ton égard, c'est tout simplement par bonté d'âme.

Non! non! ma générosité entend être payée de retour et si je te laisse ta tête sur les épaules — retiens bien ceci — c'est que j'en veux une autre qui a plus de prix pour moi, c'est que je veux la sienne... Celle de ton chef, celle de ton capitaine!...

Bertaut, tout en achevant de parler, venait de jeter un regard autour de lui.

Certes, nous n'avons pas besoin de dire que le chef des Risque-Tout n'avait pas l'âme trop sensible, mais cependant il ne put examiner plus attentivement l'affreux réduit où il se trouvait sans ressentir un frisson.

Puis, doucement et toujours souriant:

— Il me semble que tu n'es pas trop bien logé ici, dit-il. Bicêtre n'est pas trop luxueux, mais je crois que l'on pourra peut-être trouver mieux... allons, suis-moi.

Et sur un signe qu'il venait de faire, le geôlier poussa devant lui Bonne-Chance que les soldats, qui étaient demeurés sur le seuil de la porte, escortèrent.

Les corridors qu'on traversait étaient si sombres et si humides qu'à chaque pas qu'il faisait le bandit glissait, manquait de tomber.

Le geôlier, qui marchait à côté de lui en éclairant la marche, était obligé de le retenir pour qu'il ne se cassât pas le cou.

On avait gravi un étage, on en monta un autre.

A mesure qu'on montait on avait un peu plus de lumière, un peu plus de jour.

Enfin un autre corridor apparut, percé à la hauteur du plafond de quatre ou cinq baies assez étroites qui laissaient entrer un peu de jour

Deux sentinelles, l'arme au bras, s'y promenaient lentement, l'air mélancolique et sévère.

Un énorme trousseau de grosses clés bruissait à la ceinture du geôlier.

Il en choisit une, puis ayant ouvert, non sans peine, une grosse porte de chêne bardée de fer :

— Voici la meilleure chambre de la maison, fit-il avec un sourire ironique.

C'était encore un lieu lugubre, cela va sans dire, mais enfin ce n'était plus un cul de basse-fosse.

Puis comme à la vieille horloge de la prison douze coups tintaient sourdement et sinistrement, Bertaut se tourna vers le geôlier.

— Rien ne creuse comme l'air de la nuit, dit-il. Le drôle doit avoir faim. Donne-lui à manger.

Et il ajouta tout bas :

— Sers-le bien !... un repas copieux !

Dix minutes après, le repas était servi, et très copieux, en effet.

Alors s'adressant au bandit :

— Maintenant, reprit le chef des Risque-Tout, je te laisse quelques heures de réflexion... Ce soir, un juge viendra t'interroger.

Choisis !... Ta tête ou celle du capitaine !

Et là-dessus Bertaut se retira.

Mais Bonne-Chance ne l'avait pas entendu.

Ventre affamé n'a pas d'oreilles.

Il restait en contemplation devant le festin que le geôlier venait de lui apporter.

Quel menu !

Et quel fumet !

Rien qu'à l'odeur, l'eau lui venait à la bouche.

Jamais, même aux jours de richesse et de ripaille, il n'avait fait pareille bombance chez maître Marchuret.

Et tout de suite il se mit à manger, à dévorer comme un goinfre.

D'ailleurs, Bertaut avait eu raison de le dire : rien ne creuse comme l'air de la nuit, et dans sa longue course sur les talons de Jean de Lys, le misérable avait pris les dents très longues, un appétit de loup.

Le vin était bon, bien meilleur, certes, qu'au cabaret du *Bon-Larron*, et Bonne-Chance se régala.

Puis, comme la joie vient du ventre, il se retrouva moins abattu et moins sombre presque gai

Les juges, les bourreaux, la potence, toutes ces visions sinistres s'évanouissaient presque à ces yeux.

Et il se leva, car là il pouvait se lever, se tenir debout, puis il regarda sa chambre

Elle lui parut très belle, très confortable, et il n'aurait pas désiré mieux.

Très sérieusement il examina le tas de paille qui allait lui servir de grabat, la vieille cruche dans laquelle on venait de lui mettre de l'eau.

Et il ne se plaignit pas.

— Je n'en ai pas toujours eu autant, pensa-t-il.

Puis il s'approcha de la fenêtre.

Elle était bien garnie d'énormes barreaux de fer, mais cela ne l'empêchait pas de voir dans le vaste préau qui se trouvait juste au-dessous de lui.

Et ce que Bonne-Chance y vit en ce moment l'égaya tout à fait et finit par lui faire oublier presque complètement dans quelles griffes il était tombé.

C'étaient d'étranges et curieux personnages dont les gestes, les allures, les attitudes et jusqu'aux costumes mêmes étaient véritablement bizarres.

Il y en avait de vieux, de jeunes, de tous les âges.

Tous, la tête et le visage entièrement rasés, semblaient jouer un rôle dans une comédie dont le sens échappait à Bonne-Chance.

Quelques-uns dansaient, sautaient, cabriolaient.

D'autres riaient, chantaient.

D'autres, la face blanche, le regard étincelant, apostrophaient le ciel dans des gestes tragiques.

D'autres, la tête haute, l'air très fier, marchaient lentement et majestueusement, s'arrêtant parfois pour sourire avec bienveillance, parfois pour froncer les sourcils et semblaient donner des ordres à ceux de leurs compagnons qui les coudoyaient en passant.

Tous ces hommes donnaient l'illusion d'un rêve plein de fièvre, d'un cauchemar plein d'angoisse.

Bonne-Chance, esprit borné, intelligence pleine de ténèbres, souriait, mais tout autre à sa place eût pleuré.

Et ce qui surtout faisait l'étonnement et en même temps la gaieté du bandit, c'étaient les singuliers oripeaux, les très étranges travestissements dont la plupart de ces hommes étaient affublés.

Tous n'étaient vêtus que de loques sordides, que de haillons lamentables, mais ce qui rendait ces misérables défroques plus saisissantes encore, c'étaient les divers ajustements dont ils les avaient accompagnées et relevées.

Ici, c'était un vieillard dont les yeux brillaient comme des braises sous ses épais sourcils blancs, dont le corps était à moitié nu, et qui grave, solennel et hautain, s'avançait avec un diadème de papier jaune sur la tête.

Là, c'était un jeune homme d'une pâleur de fantôme, dont les vêtements troués et boueux disparaissaient sous des flots de dentelles et des nœuds de rubans.

Plus loin, un homme se promenait gravement, la jarret tendu, la tête haute, le front orgueilleux, vêtu de guenilles et jetait parfois un regard plein de complaisance sur le large cordon bleu, semblable à l'ordre du Saint-Esprit, qui lui barrait la poitrine.

Tous ces étranges personnages, dont Bonne-Chance épiait et suivait les moindres mouvements avec une très vive curiosité étaient, on l'a déjà deviné, les pauvres malheureux fous enfermés dans l'hospice-prison de Bicêtre.

Et le bandit qui de plus en plus se divertissait du curieux spectacle qu'il avait sous les yeux, eut tout à coup un recul plein d'effarement.

Les cris et les rires des pauvres insensés, depuis quelques secondes, étaient devenus plus bruyants, probablement trop bruyants, car soudain, une douzaine d'individus qui se tenaient embusqués dans un coin du préau, fondirent sur eux avec la rapidité et la violence d'un ouragan.

Le teint blafard et l'œil dur, ces individus avaient une physionomie qui trahissait la brutalité la plus sauvage.

C'étaient les gardiens de Bicêtre.

Armés de matraques, ils frappèrent au hasard.

Il y eut pendant quelques secondes des cris terribles, le sauve-qui-peut d'un troupeau au milieu duquel la foudre vient de tomber, puis, tout se tut, et le préau de la prison redevint désert.

Un peu saisi par la scène dont il venait d'être le témoin, Bonne-Chance resta pendant quelques instants encore immobile à la même place.

Puis il rentra dans son cabanon.

Alors le souvenir de la visite qu'il avait eue le matin, le souvenir de Bertaut lui revint.

Et il se répéta les paroles de l'agent:

« Maintenant je te laisse quelques heures de réflexion...

« Ce soir, un juge viendra t'interroger.

« Choisis!... Ta tête ou celle du capitaine! »

Et il se ressouvenait aussi de la promesse qui lui avait été faite en échange de sa trahison.

Ce qu'on lui avait offert, c'étaient les galères du roi au lieu de la place de Grève... c'est-à-dire la vie sauve...

Et vivre, garder sa tête sur ses épaules, le bandit trouvait que cela était bon...

Un grand combat se livrait en lui, un combat terrible.

Parlerait-il?

Dénoncerait-il son chef?

Enverrait-il à l'échafaud cet homme à qui il avait si longtemps obéi?

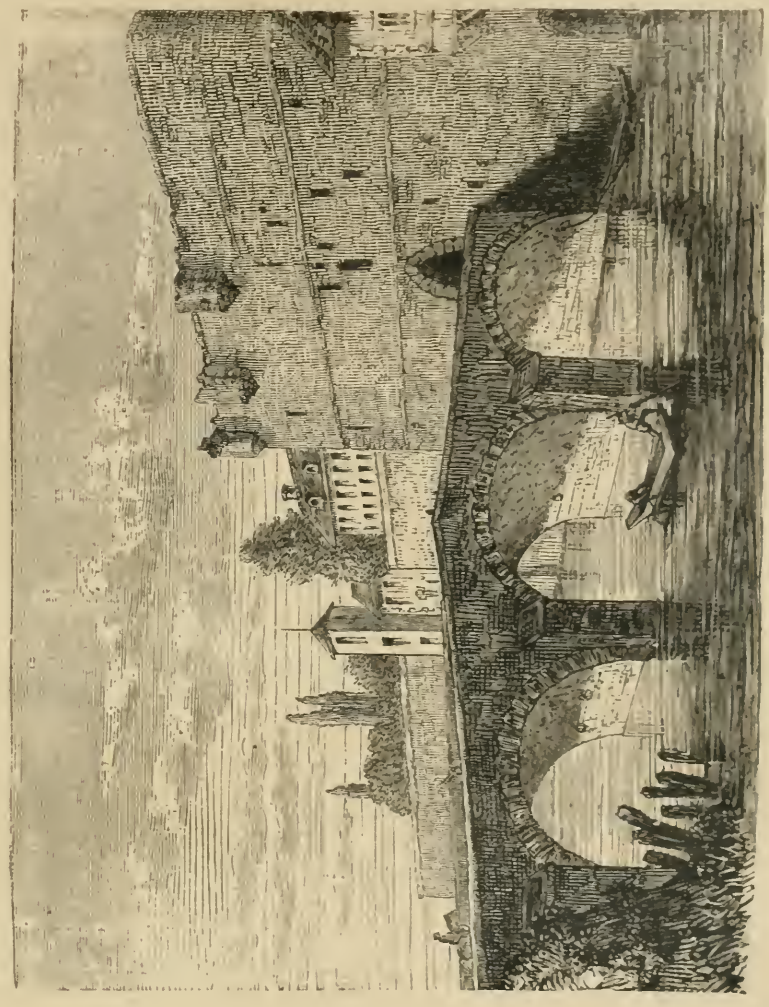
La tête basse et les deux mains croisées derrière le dos, Bonne-Chance songeait, se consultait.

La scène du cabaret du *Bon Larron*, la scène où son capitaine lui avait volé la jeune fille pour laquelle il s'était battu, pour la centième fois au moins lui revenait alors à la mémoire.

Oh! certes, sa colère était encore immense, sa rancune profonde et sa haine implacable.

Mais cette injustice, ce passe-droit dont il se plaignait, pouvait-il l'autoriser à être un traître et un Judas?

Mais pouvait-il se venger ainsi, se venger par un tel crime et une telle lâcheté!



Ce château ressemblait à une forteresse.

— Oh! le combattre comme j'ai combattu l'autre... lui jouer ma vie à coups de couteau et lui disputer l'enfant, oui, s'il le voulait, si cela se pouvait, je n'hésiterais pas une minute, pas une seconde...

Mais le punir sans danger, du tort qu'il a eu envers moi!... Mais me défaire de lui sans qu'il puisse se défendre!... Mais le livrer pieds et poings liés au bourreau... Non, non, non, je ne le veux pas! je ne le veux pas!

Et brave, stoïque, prêt à tout, il attendit le juge que Bertaut lui avait annoncé.

Mais il n'en restait pas moins très agité et très nerveux.

Le moindre bruit qu'il entendait autour de lui, et jusqu'au pas cadencé des sentinelles qui continuaient à se promener lentement dans le corridor, le faisait sursauter et tressaillir.

Quelques heures encore s'écoulèrent.

Puis son cabanon devint plus sombre.

La nuit tomba.

Alors les inquiétudes du bandit redoublèrent.

Et toujours guettant, toujours épiant, il se rapprocha de la fenêtre.

Le ciel était plein d'étoiles et l'air vif qui lui arrivait à travers les épais barreaux de fer rafraîchissait un peu son front brûlant.

Brusquement il se retourna.

Une clé venait de grincer dans la serrure, une vive lumière avait lui, et trois hommes étaient là.

L'un était le juge;

L'autre son greffier;

Le troisième, le geôlier qui le matin avait accompagné Bertaut.

Mais Bonne-Chance ne vit d'abord que le juge.

C'était, d'ailleurs, une sinistre et terrifiante figure, un homme qui avec son nez en forme de bec, ses yeux ronds et mauvais, avait une grande ressemblance avec un oiseau de proie.

Il était vêtu de rouge et tenait un papier à la main.

Il jeta un regard autour de lui, puis, se tournant vers le geôlier, il finit par dire:

— On n'y voit rien ici... Approchez-vous... élevez votre flambeau...

Le geôlier venait de se rapprocher et élevait au-dessus de sa tête une grosse torche de résine.

Le juge venait enfin de regarder le bandit.

Il consulta son papier, puis, brusquement:

— C'est vous qui êtes le nommé Bonne-Chance? fit-il.

— Oui.

— Vous avez déclaré ne pas avoir d'autre nom...

Bonne-Chance fit un signe affirmatif.

— Ce matin après un premier interrogatoire, un interrogatoire sommaire qui, d'ailleurs, ne compte pas, on vous a convaincu de faire partie de la fameuse bande du Capitaine de Minuit...

Cet aveu, le bandit ne l'avait pas fait, et il pouvait encore répondre que l'on avait mal interprété son silence.

Mais il prit peur.

Les menaces de Bertaut le troublaient encore.

Il avait beau n'avoir peur de rien et être brave, ces mots sinistres, ces mots affreux: bourreaux, torture, question, que le chef des Risque-Tout avait fait entendre le glaçaient d'un froid mortel et le remplissaient d'épouvante.

Et il crut très habile de faire une concession qui peut-être lui mériterait de la clémence.

Il avoua.

— Bien. Vous appartenez à la clique du Capitaine de Minuit... Mais après que vous avez eu fait cet aveu, on vous a laissé quelques heures pour réfléchir... pour vous décider à être sincère jusqu'au bout et à livrer votre chef...

Il y eut un court silence, puis vivement :

— J'attends vos révélations, dit le juge.

Et son regard, ainsi que celui du greffier s'attachait sur Bonne-Chance.

Celui-ci, bien que très décidé à ne pas être un traître, eut cependant quelques secondes d'hésitation.

Le juge le tenait toujours cloué sous son regard.

Enfin, la voix un peu sourde :

— Je ne puis pas répondre, dit le bandit.

A ces mots, le juge s'était subitement redressé et sa physionomie, déjà farouche, avait pris une expression plus menaçante encore.

— Pas répondre ? fit-il.

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne le connais pas.., parce que je ne l'ai jamais vu...

— Voilà qui est bien invraisemblable ! ricana le juge.

— C'est la vérité.

— Alors qui vous commandait ?

— Tout le monde.

— Plaît-il?

— Je veux dire que c'était tantôt l'un, tantôt l'autre. On était entre camarades... Quand l'un de nous avait l'idée d'une expédition, il nous faisait signe et on le suivait, on lui obéissait...

— Vous mentez!

— Non, monsieur.

— Vous mentez, vous dis-je ! S'il en eût été ainsi, vous n'auriez pas eu besoin de chef, et le Capitaine de Minuit existe; on ne peut en douter, on en a la preuve...

— Oui, monsieur.

— Eh bien ?

— Mais je ne puis rien dire de plus.

— Dites que vous ne voulez rien dire de plus.

— Je ne sais pas autre chose.

— Et vos camarades ? dit le juge

— Mes camarades ?

— Oui, la bande... Où se réunit-elle ? où s'assemble-t-elle ?

Et le juge guettait la réponse du bandit.

Celui-ci était devenu plus pâle.

Pouvait-il se faire le pourvoyeur du bourreau ? pouvait-il, puisqu'il ménageait le Capitaine, faire bon marché de la vie de ses amis ?

Il s'en tira en disant — ce qui était vrai, d'ailleurs — qu'il les avait abandonnés depuis quelque temps déjà, et en ajoutant — ce qui en revanche était faux — que les lieux de rendez-vous changeaient tous les jours.

— C'est ainsi, ajouta-t-il encore, qu'il me serait impossible, même s'il s'agissait de ma tête, de vous dire où ils se rassemblent ce soir.

Le juge sortit furieux.

Il n'avait pas obtenu tous les aveux sur lesquels il avait compté.

Le soir même, il vit Bertaut.

— Pas tant de ménagements ! s'écria-t-il. Dès demain, faites-moi donner la question à ce drôle-là !

Mais le chef des Risque-Tout fut d'un autre avis.

Il se mit à sourire, puis hochant la tête.

— Non ! non ! pas si vite, dit-il. Laissez-moi faire... Nous venons de remporter déjà un premier succès...

— Un premier succès ?

— Sans doute, puisque le misérable reconnaît faire partie de la bande... Eh bien, un peu d'adresse, un peu de patience... et si je ne suis pas un imbécile, je crois que cette fois, je tiens le Capitaine de Minuit !

XLV

LA COUR DES MIRACLES

Quinze jours environ s'étaient écoulés depuis que les quatre Risque-Tout avaient eu la bonne fortune de mettre par hasard la main sur Bonne-Chance.

Le bandit avait eu à subir depuis plusieurs interrogatoires; mais on n'avait pu obtenir de lui que les mêmes réponses :

— Mon capitaine, je ne le connais pas... Quant à mes amis, ils n'ont pas de rendez-vous fixe, de lieu de rassemblement déterminé... Je dis la vérité, toute la vérité, mais je ne puis rien dire de plus...

Mais si Bonne-Chance, par miracle, eût été remis en liberté; si tout à coup lui ouvrant toutes grandes les portes de Bicêtre, on lui eût dit : « Allez-vous faire pendre ailleurs », il eût certainement éprouvé une très vive et très extrême surprise.

Et il faut bien avouer qu'il n'aurait pas eu tort.

Car les souterrains du cabaret du *Bon-Larron*, car les souterrains où se réfugiait la bande du Capitaine de Minuit maintenant étaient vides.

Toute la clique avait pris son envolée ailleurs.

Mais comment ?

Mais pourquoi ?

L'explication ne demande que deux mots.

Les camarades de Bonne-Chance n'avaient pas été longtemps sans apprendre son arrestation — ils l'avaient apprise le jour même — et ils avaient jugé prudent de changer leur quartier général afin de se mettre à l'abri de toute surprise.

La plupart des bandits pensaient bien que Bonne-Chance, bien qu'un peu boudeur depuis quelque temps, était incapable de *manger le morceau*, mais il fallait compter avec les *moyens de persuasion* que la justice avait à sa disposition.

L'avis général avait donc été que le cabaret de maître Marchuret n'était plus un asile assez sûr.

Et quittant les bords de la Seine, toute la bande était venue se cacher dans le centre

même de Paris, dans l'ancien royaume des truands, dans la cour des Miracles, dont nous sommes obligé, pour l'intelligence des scènes qui vont suivre, de faire en quelques mots l'historique.

D'ailleurs, nos lecteurs y gagneront en intérêt et notre roman y gagnera en clarté.

Supposons donc — pour abréger et ne pas remonter trop haut dans l'histoire — que nous sommes en plein XVI^e^ siècle, que le vaillant roi François I^er^ règne sur la France, et que le lecteur peut embrasser d'un coup d'œil le quartier populeux où doivent s'élever plus tard la rue et les passages du Caire.

Rien n'annonce encore ces maisons blanches ou gris-sale, régulières, alignées au cordeau, que nous voyons aujourd'hui.

Rien ne fait craindre ces longues et tristes galeries vitrées, où végètent maintenant les lithographes et les marchands de jouets d'enfants.

Nous sommes dans le Paris du moyen âge, dans ce Paris si sombre, si tortueux, si boueux, et pourtant si poétique, que la civilisation moderne et la ligne droite effacent tous les jours.

Partout autour de nous se dressent de vieux et noirs édifices, dont le peu de largeur des rues fait paraître encore la masse plus sombre, et dans ces rues crie, s'agite et se coudoie cette population bariolée de bourgeois affairés, d'écoliers, de filles de joie, d'artisans ambulants, de gueux, qui donnaient à la ville ancienne une physionomie si étrange et si caractérisée.

Mais avant d'examiner en lui-même ce coin de Paris qui nous occupe plus particulièrement, jetons rapidement un coup d'œil sur les monuments qui l'avoisinaient.

D'abord, dans la rue Saint-Denis, presque en face de l'endroit où débouche actuellement la rue du Caire, se dressait le vieil hôpital de la Trinité.

Il se composait d'une chapelle gothique, construite au XII^e^ siècle, et d'une sorte de cloître de grande étendue.

Par derrière, était un vaste enclos rempli d'arbres fruitiers.

Dans l'origine, cet édifice, comme l'indique son nom, avait été destiné à recevoir les pauvres malades, et il avait été desservi par des moines d'un ordre particulier, surnommés *Frères Aniers*, à cause des pacifiques bêtes sur lesquelles ils étaient montés lorsqu'ils allaient quêter dans la ville.

Malheureusement, malgré l'apparence toute débonnaire de ces religieux, ils avaient dilapidé les fonds de leur hospice, si bien qu'à l'époque dont nous parlons ils en avaient été chassés depuis longtemps, et les immenses bâtiments de l'hôpital de la Trinité avaient été mis à la disposition des célèbres *confrères de la Passion*, ces premiers disciples de l'art dramatique en France.

Les confrères étaient des marchands, des ecclésiastiques, des magistrats, qui s'associaient pour représenter des *Mystères*, et jouaient la comédie bourgeoise à la plus grande gloire de Dieu.

Leurs séances avaient lieu dans la plus belle salle de la Trinité, et là, les dimanches et fêtes, l'Evangile et la Bible étaient travestis pendant toute la journée, en présence d'une foule bruyante et tumultueuse.

Un peu plus haut dans la rue, se trouvait la fontaine du Ponceau, monument fruste et grossier, mais qui avait l'avantage de fournir, en tout temps, aux habitants du quartier, une eau claire et saine, provenant de l'ancien aquoduc de Saint-Gervais.

C'était à la fontaine du Ponceau que Louis XI, faisant son entrée dans sa bonne ville, fut reçu par des « sauvages combattant, et par trois belles filles faisant personnages de sirènes toutes nues... ce qui était chose bien plaisante, et disant de petits motets et bergerettes, » tandis que la fontaine rendait du vin et du lait, toutes merveilles dont le naïf Jean de Troyes nous a transmis le souvenir.

La porte ou bastille Saint-Denis terminait la rue du côté du Nord, non pas, comme on le pense bien, l'arc de triomphe élevé par Louis XIV, que nous voyons aujourd'hui, mais une véritable porte de place de guerre, composée de deux grosses tours avec herse, pont-levis, fossés et corps de garde extérieur.

A partir de cette porte, la muraille de la ville allait, sans interruption, jusqu'à la porte Montmartre, toute hérissée de créneaux, de guérites de bois et de canons.

Au-dessus de la muraille, on pouvait néanmoins apercevoir encore la butte des Gravois et le petit village de Villeneuve, situé à peu près à l'endroit où se trouve aujourd'hui le boulevard Bonne-Nouvelle.

Puis, au delà, parmi les arbres verts de l'enclos Saint-Lazare, on distinguait les vastes bâtiments de la léproserie, et dans le lointain les piliers lugubres de Montfaucon, avec leurs grappes hideuses de suppliciés.

Quant au quartier même, dont nous n'avons décrit jusqu'ici que les abords, ce n'était, à l'époque où nous nous supposons transportés, qu'un assemblage immonde de maisons de bois écloppées et boiteuses, dont le pignon était tourné vers la rue, et dont les poutres croisées en forme d'X formaient sur les façades de bizarres figures géométriques.

Ces maisons de hauteurs inégales, pressées l'une contre l'autre, croulantes, véritables *tanières à peuple*, formaient un amas discordant et confus qui s'étendait presque jusqu'aux Halles.

Des rues étroites et fangeuses se glissaient à travers ces masures, tournaient, revenaient sur elles-mêmes et aboutissaient souvent à un cloaque repoussant.

Ni l'air, ni le soleil ne pénétraient jamais dans ces venelles infâmes, d'où s'échappaient, en toutes saisons, des odeurs nauséabondes.

Pas un couvent, pas un hôtel, pas un noble édifice ne projetait la pointe élancée de ses tourelles au-dessus de ces toits plébéiens dans tout l'espace compris entre la rue Montorgueil et la rue Saint-Denis d'une part, la rue Mauconseil et l'emplacement de la rue Thévenot, de l'autre.

Seulement, en dehors de ce carré de constructions misérables, d'impasses humides où végétait la population la plus pauvre et la plus méprisable de Paris, entre la rue Saint-Sauveur et le rempart, s'élevait isolément une église surmontée d'un clocher gothique, entourée de cloîtres réguliers et de vastes jardins, qui reposaient un peu le regard des constructions hideuses dont ils étaient voisins.

Cette église et ce couvent appartenaient aux *Filles-Dieu*.

Ces habitations misérables, que nous venons de dépeindre, étaient la *Cour des Miracles*.

Nous allons, pour que notre intrigue et ses péripéties soient bien comprises, donner quelques détails sur ces deux remarquables établissements.

Il est difficile, sinon impossible de parler de la Cour des Miracles après l'illustre

écrivain de *Notre-Dame de Paris* ; mais il nous faut cependant rappeler ici quelques traits du magnifique ouvrage dont Victor Hugo a doté notre époque.

D'abord, nous ferons remarquer que cette dénomination de *Cour des Miracles* ne s'appliquait pas exclusivement à l'impasse qui porte aujourd'hui ce nom et dans laquelle la bande du Capitaine de Minuit s'était réfugiée.

Il y avait dans la ville plusieurs asiles de ce genre.

Dulaure cite parmi les plus célèbres :

La *Cour du Roi François* et la *Cour Sainte-Catherine*, situées toutes les deux rue Saint-Denis ;

La *Cour de la Jussienne ;*

Les *Cours des Miracles* de la rue du Bac et de la rue de Reuilly, etc.

On peut y ajouter les rues de la Grande et Petite-Truanderie, des Mauvais-Garçons et la rue des Francs-Bourgeois.

En général, les lieux qui ont conservé ces dénominations de *Francs* servaient autrefois de refuge aux gueux et aux vagabonds de Paris.

Sous Louis XIV, la Cour des Miracles dont nous parlons s'étendait entre l'impasse de l'Étoile et les rues de Damiette et des Forges ; son entrée était dans la rue Neuve-Saint-Sauveur.

Sauval, dans son livre intitulé *Histoires et Antiquités de Paris*, en a laissé une description détaillée que nous allons rapporter :

« Elle consiste en une place d'une grandeur très considérable et en un très grand cul-de-sac puant, boueux, irrégulier, qui n'est point pavé.

« Autrefois il confinait aux dernières extrémités de Paris.

« A présent il est situé dans l'un des quartiers les plus mal bâtis, les plus sales et les plus reculés de la ville, entre la rue Montorgueil, le couvent des Filles-Dieu et la rue Neuve-Saint-Sauveur, comme dans un autre monde.

« Pour y venir, il se faut souvent égarer dans de petites rues vilaines, puantes, détournées ; pour y entrer, il faut descendre une assez longue pente, tortue, raboteuse, inégale.

« J'y ai vu une maison de boue à demi enterrée, toute chancelante de vieillesse et de pourriture, qui n'a pas quatre toises de carré, et où logent néanmoins plus de cinquante ménages chargés d'une infinité de petits enfants légitimes, naturels ou dérobés.

« On m'a assuré que, dans ce petit logis et dans les autres, habitaient plus de cinq cents grosses familles entassées les unes sur les autres.

« Quelque grande que soit cette cour, elle l'était autrefois bien davantage.

« De toutes parts, elle était environnée de logis bas, enfoncés, obscurs, difformes, faits de terre et de boue, et tous pleins de mauvais pauvres. »

On ne sait pas positivement si le droit d'asile, dont jouissaient ces quartiers, était le résultat de privilèges accordés anciennement à la corporation de l'argot, ou l'effet d'une longue tolérance de la part des prévôts et autres justiciers de Paris.

Toujours est-il que les soldats du guet et les gens de garde redoutaient d'y pénétrer, moins par respect pour ses privilèges, que par crainte de voir cette hideuse population se ruer sur eux à la première alerte.

Soit de jour, soit de nuit, un certain cri qui retentissait de maison en maison, de bouche en bouche, et se répandait en quelques minutes dans toute l'enceinte, annonçait l'invasion des suppôts de police dans ce royaume de la gueuserie.

A ce signal, on s'armait, on courait dans ce dédale sombre de rues, que Victor Hugo compare à « un écheveau de fil brouillé par un chat » et malheur à l'escouade d'archers, aux sergents, aux soldats de *guet-assis* ou *guet-royal*, qui s'étaient engagés dans ce nid de brigands; le moins qu'il pouvait leur arriver était de s'en retourner roués de coups.

Nous nous empressons d'ajouter que ces braves miliciens de nuit, tout habitués qu'ils étaient à être battus, s'exposaient très rarement à la colère des habitants de la Cour des Miracles.

Ils les laissaient aussi tranquilles que possible, et ils se contentaient de molester les inoffensifs bourgeois qui contrevenaient aux règlements de la police d'alors.

Il y avait moins de danger et plus de profit.

Pendant le jour, la Cour des Miracles était silencieuse et solitaire.

Tous ses hideux habitués la quittaient dès le matin, et refluaient sur la ville en bandes de bateleurs, de bohémiens, de *maîtres de sales métiers*, de mendiants, d'estropiés.

Un étranger n'eût donc pas trouvé grande différence entre ce quartier et certains autres quartiers pauvres de l'ancien Paris.

Mais le soir l'aspect changeait.

Les cabarets borgnes, les tavernes repoussantes dont la Cour des Miracles était semée, s'éclairaient alors, et il en sortait des chants infâmes, des cris et des trépignements. On voyait rentrer de toutes parts les gueux qui avaient passé la journée à exploiter le pavé de la ville.

Les aveugles voyaient clair subitement, les boiteux jetaient leurs béquilles, les malingreux effaçaient leurs plaies postiches.

Les femmes qui exerçaient la profession de *pauvres mères*, déposaient les deux ou trois marmots demi-nus qu'elles avaient loués, et les restituaient à leurs véritables propriétaires.

Puis, malingreux, enfants, pauvres mères et estropiés allaient s'enivrer dans leur cabaret d'affection, car une des lois fondamentales de la Cour des Miracles était qu'il ne fallait rien garder pour le lendemain, et les orgies se prolongeaient aussi tard dans la nuit que le permettaient les profits de la journée.

Nous venons de parler des lois de la Cour des Miracles.

Le royaume de l'argot avait, en effet, un code ou formulaire dont on exécutait rigoureusement les dispositions.

Il faut dire que ce code prescrivait le vol, le brigandage et la licence la plus effrénée.

Dans la Cour des Miracles, on ne connaissait ni baptême, ni mariage, ni enterrement, ni aucun sacrement.

Cependant les argotiers n'étaient pas pour cela privés de religion, car, chaque fois qu'on les accusait d'impiété, ils montraient dévotement sur leur place principale dans une grande niche, à l'angle d'une maison, une statue de pierre, représentant le Père Eternel, qu'ils avaient volée dans l'église de Saint-Pierre-aux-Bœufs.

— Maintenant vous savez ce que j'attends de vous, dit Morfer

Les argotiers avaient aussi une organisation politique.

Ils étaient classés en différentes catégories, suivant la spécialité de leurs professions, et ils obéissaient tous à un chef qu'on appelait le roi de Thunes ou Grand Coësre.

Les catégories principales étaient celles des Capons, des Francs-Mitous et des Rifodés, c'est-à-dire celles des voleurs, des mendiants et des vagabonds.

Le chef ou roi était électif. Il était chargé de conserver les lois et de les faire exécuter.

Le signe de sa dignité était un gros martinet ou *boullaye*, avec lequel il pouvait caresser les épaules de ses sujets, lorsqu'il en avait la fantaisie.

Il paraît aussi qu'il avait une certaine part dans le produit des vols et dans les profits de toute nature que faisaient ses inférieurs.

On déposait les offrandes à ses pieds, dans un bassin, et c'est de là, dit-on, qu'est venue l'expression vulgaire de *cracher au bassinet.*

Sa bannière consistait en un chien mort porté au bout d'une fourche.

Dans les processions de la fête des fous, et dans les cérémonies que l'on appelait les *monstres*, le roi de Thunes marchait après le duc d'Egypte, entouré de ses archi-suppôts, et il précédait les hauts dignitaires de l'empire de Galilée.

On comprend quelle horreur devaient inspirer aux dignes bourgeois de Paris cette hideuse république et le cloaque qu'elle habitait.

La plus grande injure que l'on pût faire à un homme a été, pendant plusieurs siècles, de l'appeler *échappé de la Cour des Miracles.*

Aussi il n'y avait pas de marchand timoré, de timide clerc, de passe-volant candide, qui osât regarder le quartier maudit de plus près que la rue Saint-Denis ou la rue Montorgueil.

Les femmes faisaient un grand détour pour l'éviter, et le plus hardi gendarme eût hésité à s'y aventurer de nuit.

Cependant il y avait une classe de la population parisienne, qui entretenait fréquemment des rapports avec les argotiers.

Quelquefois le soir, après l'heure du couvre-feu, au moment où les assassinats et les vols commençaient dans la ville, on voyait des individus vêtus de grandes robes, le visage voilé, se glisser comme des ombres le long des murailles et pénétrer courageusement dans la Cour des Miracles.

Chose étrange! ces personnages si hardis étaient des moines.

Pour s'expliquer ce fait, il faut se souvenir que les moines d'alors vivaient pour la plupart des dons faits à leurs couvents, à leurs églises, ou au saint dont ils conservaient les reliques.

Pour que tel ou tel monastère reçût donc le plus de legs pieux, il fallait qu'il fût en réputation de haute vertu, et que son saint patron manifestât sa supériorité sur tous les autres patrons de tous les autres couvents de la terre.

Il fallait, en un mot, que bon gré, mal gré, le saint patron fît des miracles.

Or voici ce qui arrivait le lendemain ou le surlendemain des visites dont nous venons de parler, dans le quartier des gueux.

Les bons moines faisaient une procession solennelle dans Paris, portant sur leurs épaules la châsse de leur bienheureux patron.

On se prosternait, on se signait dévotement sur leur passage.

Tout à coup, un homme paralysé d'un bras ou boiteux, ou épileptique, fendait la foule et cherchait la châsse qui contenait les reliques.

On le repoussait, on le frappait, il ne se rebutait pas.

Il collait enfin ses lèvres contre le coffre sacré, et tout à coup, ô prodige! le paralytique agitait son bras, le boiteux rejetait sa béquille loin de lui, et marchait droit comme un archer du roi, l'épileptique cessait d'écumer et se déclarait guéri.

Le peuple était émerveillé, car depuis quinze ans le paralytique était notoirement paralytique, le boiteux boiteux, l'épileptique épileptique; on le connaissait, on lui avait donné cent fois l'aumône.

Le fait était patent, les preuves à l'appui étaient incontestables.

Il était reconnu que le saint de tel couvent était le plus grand saint du ciel et de la terre.

Les lampes d'argent et les ex-voto affluaient à sa chapelle, les donations, les legs pieux au trésor de ses desservants, et... voilà pourquoi les moines de Paris avaient souvent affaire aux argotiers, et pourquoi il y avait tant de prodiges au moyen âge.

Telle était la Cour des Miracles à l'époque dont nous parlons.

Réceptacle de toutes sortes de vices, repaire de débauches, asile avoué du vol, du recel, du meurtre, elle a subsisté jusqu'à Louis XIV, sans qu'avant lui aucun souverain ait songé à détruire cette plaie que Paris portait à ses flanc, sans qu'aucun événement, aucun désastre public n'ait beaucoup altéré sa monstrueuse organisation.

Malheureusement pour les gueux, Louis XIV fût plus jaloux de son autorité qu'aucun de ses prédécesseurs.

Il ne voulut pas qu'il y eût dans Paris d'autre roi que lui, et la gloire du roi de Thunes en particulier lui portait ombrage.

Un jour donc, en 1656, je crois, les habitants de la Cour des Miracles virent une foule de soldats, de gens de justice, de commissaires, pénétrer effrontément dans la rue Neuve-Saint-Sauveur, cet antique et dernier refuge de la gueuserie parisienne, ce sanctuaire redouté, dont aucun homme portant hallebarde et vêtu d'une robe noire n'avait osé enfreindre les privilèges.

On voulut résister, mais hélas! on n'était pas en force; une armée presque entière cernait le quartier.

Tous les coquins, vauriens, vagabonds, mendiants, estropiés, les coquillarts et les sabouleux, les narquois et les malingreux, le roi de Thunes lui-même, avec sa cour et ses officiers, tout fut pris, examiné, trié.

On envoya les uns dans les prisons de Paris, on fonda pour les autres l'hospice de la Salpêtrière, et de ce moment la Cour des Miracles n'exista plus ou du moins — car il faut bien s'entendre — n'exista plus telle qu'on l'avait connue depuis le moyen âge, mais ce fût toujours un lieu sinistre et redoutable et qui avait été habilement choisi, comme on le verra par la suite, par la bande du Capitaine de Minuit.

XLVI

APRÈS LES TRUANDS LES NONNES

Mais continuons, et puisque nous avons parlé de l'ancienne Cour des Miracles où se déroulera plus d'une des scènes qui vont suivre, disons aussi, pour plus de clarté dans le drame que nous racontons, quelques mots de l'étrange couvent auquel s'adossait une partie de l'ancien quartier des Truands, c'est-à-dire quelques mots du couvent des Filles-Dieu.

« Dans le courant du XIIIe siècle, rapporte l'auteur de l'*Histoire de Paris* que nous avons déjà cité dans le chapitre précédent, Guillaume III, évêque de Paris, fonda, dans la rue appelée encore aujourd'hui impasse des Filles-Dieu, près de la rue Basse-

Porte-Saint-Denis, une maison religieuse destinée à recevoir les pécheresses *qui, pendant leur vie, avaient abusé de leur corps et à la fin étaient tombées dans la mendicité.*

« Saint Louis accorda à cette institution une rente de quatre cents livres ; mais cette somme était sans doute insuffisante, puisqu'au moyen âge les Filles-Dieu allaient mendier dans Paris avec une infinité d'autre moinesses et moines qui exploitaient alors la charité publique.

« Elles parcouraient les rues du soir au matin en criant : *Du pain pour Jésus notre Sire !* et cette vie errante fut sans doute pour elles une cause de première démoralisation.

D'ailleurs, bien qu'elles eussent échangé la ceinture dorée contre l'habit de bure, les bijoux précieux contre le chapelet de bois, elles se souvenaient toujours d'avoir été les sujettes du *roi des Ribauds*, et, dans le pieux asile qui leur avait été ouvert, elles juraient, ô profanation ! elles s'enivraient et menaient une vie dissolue ; si bien qu'au lieu d'être des exemples d'édification pour les fidèles, elles n'étaient que des objets de scandale.

« Aussi une réforme fut bientôt nécessaire.

« Le nombre des recluses qui était d'abord de deux cents, fut réduit de moitié, la règle devint plus sévère, la surveillance des autorités ecclésiastiques plus rigoureuse et on parvint, ou à peu près, à transformer ces indociles pénitentes en religieuses.

« Mais le couvent des Filles-Dieu avait du malheur...

« A peine les traditions de piété et d'expiation commençaient-elles à s'y établir, que les environs de Paris devinrent la proie de ces bandes indisciplinées, qui les ravagèrent tant de fois à cette époque.

« C'étaient tantôt les *compagnies*, tantôt les Anglais, tantôt ces ramassis de brigands qui n'appartenaient à aucun peuple, à aucun pays.

« On peut juger combien ces invasions de soudards brutaux portèrent de désordres dans le monastère.

« C'étaient tous les jours nouvelles violences, nouveaux pillages.

« La peste et la famine qui sévirent si souvent à Paris et dans les alentours pendant les XIII^e^ et XIV^e^ siècles, ne contribuèrent pas peu au relâchement forcé des mœurs.

« Enfin, sous Charles V, une grande catastrophe termina cette première phase de l'histoire des Filles-Dieu : leur maison fut prise, pillée et brûlée par les Anglais, et elles furent elles-mêmes dispersées pour quelque temps.

« Néanmoins la pensée qui avait présidé à l'établissement du couvent des Filles-Dieu était trop sage en elle-même, et Paris a contenu, en tout temps, trop de folles créatures, susceptibles de chercher un refuge dans une maison de ce genre, pour que celle-ci fût supprimée.

« Aussi ne tarda-t-on pas à construire un nouveau couvent beaucoup plus vaste et plus beau que l'ancien, et cette fois il fut compris dans la nouvelle enceinte de Paris, que venaient de tracer les Etats Généraux, pendant la captivité du roi Jean.

« Il s'élevait précisément à l'endroit occupé aujourd'hui par le passage du Caire, et il était appuyé à la muraille.

« De la sorte, il était parfaitement garanti contre les ennemis du dehors, et il ne devait plus avoir à craindre que les ennemis du dedans.

« Mais, comme nous l'avons dit, cette institution avait du malheur.

« Le désordre se mit donc de nouveau dans le couvent des Filles-Dieu ; sans doute, ce devait être une rude besogne que de convertir des pécheresses comme on en trouve encore aujourd'hui dans Paris !

« Bref, une seconde réforme devint bientôt nécessaire, et, pour arrêter les débordements des recluses, on les assujettit... à la règle de Fontevrault, c'est-à-dire à ordre monastique dans lequel les hommes et les femmes vivent en communauté, sous la surveillance d'une abbesse !

« Nous regrettons de ne pas connaître le nom du sage et pieux personnage qui conseilla à Charles VIII cette étrange mesure, et qui prétendit arrêter par là les débordements des Filles-Dieu : son nom méritait de passer à la postérité.

« Eh bien ! tout cela n'était rien encore.

« Le génie du mal réservait à cette malencontreuse maison un désastre plus terrible que tous les autres.

« C'était en 1648, au commencement des troubles de la Fronde, pendant la minorité de Louis XIV.

« A cette époque, Paris était parcouru chaque nuit par des bandes de vagabonds et de pillards, voire de jeunes gentilshommes, qui faisaient la débauche, rossaient le guet et détroussaient les passants par occasion.

« Une nuit donc de cette année si célèbre à Paris, par la *Journée des Barricades*, une foule d'hommes armés et masqués se dirigea en silence vers le couvent des *Filles-Dieu*.

« En un instant, la maison et les jardins furent investis, on apposa des échelles aux fenêtres et aux murailles, et on donna l'assaut au couvent...

« On ne pilla pas, on n'incendia pas les bâtiments, l'église ne fut point profanée, et cependant ce fut un scandale immense dans Paris, le lendemain matin, lorsque l'on apprit jusqu'où avait été poussé le sacrilège.

« Une pareille aventure eût suffi pour perdre entièrement de réputation une autre maison religieuse.

« Mais, comme nous le savons, le couvent des Filles-Dieu n'avait jamais eu et ne pouvait avoir un bon renom ; aussi le fait avait-il moins de gravité que s'il se fût agi de telle ou telle abbaye aristocratique où les reines venaient faire leurs dévotions.

« A la cour, on trouva la chose fort plaisante et on en rit tout haut.

« Du reste, lorsque Louis XIV travailla à épurer les mœurs en France, tout en se livrant, sans contrainte, à ses propres passions, le couvent des Filles-Dieu ressentit l'influence de la réforme universelle : les recluses s'amendèrent tant bien que mal et l'anecdote de 1648 fut oubliée. »

Enfin, avant de clore ce chapitre, parlons en quelques mots d'un singulier privilège qu'avait autrefois le couvent des Filles-Dieu.

« Lorsqu'un criminel devait être pendu au gibet de Montfaucon, et lorsqu'on le conduisait au supplice, le cortège sinistre s'arrêtait devant la grande porte du monastère.

« On faisait descendre le condamné du tombereau, et toutes les religieuses, la supérieure en tête, venaient, un cierge allumé à la main, le recevoir processionnellement.

« Puis, on le conduisait, toujours en procession, devant un christ qui était suspendu extérieurement au chevet de l'église, et on le lui faisait baiser.

« Alors le condamné recevait solennellement des mains de la supérieure, *trois morceaux de pain et un verre de vin*, et on se remettait en marche pour le conduire au supplice.

« N'y avait-il pas, dans cet usage d'offrir du pain et du vin à un malheureux qui allait mourir, quelque chose de naïf qui peint parfaitement nos bons aïeux ?

« Un pauvre diable qui, je ne sais pour quel méfait, avait été condamné à être pendu à Montfaucon, et qui venait de recevoir de la supérieure des Filles-Dieu l'offrande ordinaire, avala tranquillement le vin et mit le pain dans sa poche.

« Puis il remonta dans la fatale charrette.

« Son confesseur, qui n'était pas tellement occupé de sa mission charitable qu'il n'eût remarqué cet acte de singulière prévoyance, lui demanda à quel usage il pouvait destiner le pain qu'il avait mis en réserve.

« — J'imagine, mon père, répondit le malheureux, que les bonnes sœurs m'ont donné ce pain-là pour qu'il me serve en paradis, car en ce monde-ci, je n'en aurais plus que faire ».

« Le couvent des Filles-Dieu s'étendait depuis la rue Saint-Denis jusqu'à la rue de Bourbon, anciennement appelée rue *Saint-Côme-du-Milieu-des-Fossés*, et depuis la rue actuelle des Filles-Dieu, jusqu'à la moderne Cour des Miracles.

« De beaux jardins, qui plus tard furent bordés de maisons, en étaient des dépendances.

« Le couvent, en lui-même, consistait en un vaste carré, dont l'église de forme rectangulaire, couverte en plomb et surmontée d'un petit clocher en pierre d'un travail élégant, formait une des faces vers la rue des Filles-Dieu.

« Les trois autres côtés contenaient les cloîtres et les bâtiments d'habitation.

« Au centre, était un parterre toujours bien entretenu par les recluses et un petit bassin d'eau vive.

« L'ensemble de l'édifice était noble, régulier, mais n'avait rien qui doit frapper particulièrement l'attention. »

Et bien ! c'était là, voisine du couvent et de la Cour des Miracles, que se dressait la « Maison du Juif » sombre et sinistre logis où nous allons retrouver le persécuteur de Blanche de Solange, l'énigmatique et mystérieux marquis de Morfer.

XLVII

LA MAISON DU JUIF

La « Maison du Juif » dont nous venons de parler, était donc située, comme nous l'avons dit, dans les parages de la Cour des Miracles.

Cette maison, qui n'a disparu que quelques années seulement avant la Révolution, lourde, basse, massive, mais d'une allure aristocratique cependant, était une des curiosités de Paris.

D'abord elle était très vieille, très ancienne, remontait, prétendait-on, à des siècles

et des siècles, et, de plus, il courait sur son compte une foule d'histoires toutes plus étranges et plus romanesques les unes que les autres.

Dans le jour, les lourds piliers qui formaient au-devant d'elle comme une sorte de péristyle, sa façade noire et son intérieur toujours aussi silencieux qu'une tombe causaient aux moins superstitieux un saisissement dont ils ne pouvaient se défendre

Mais la nuit, quand tout se taisait aux alentours de la Cour des Miracles, quand plus une lumière, plus une clarté ne brillait aux fenêtres des maisons voisines, ce que sa silhouette farouche tout à coupentrevue dans les ténèbres vous faisait éprouver ressemblait non plus à du saisissement, mais à de la terreur et de l'effroi.

Les truands eux-mêmes dont le plus court chemin pour regagner leur antre eût été de passer devant elle, faisaient, à ces heures-là, un détour pour l'éviter.

Quant aux bons bourgeois, toujours faciles à s'effrayer, c'était bien autre chose.

D'aussi loin qu'ils l'apercevaient, ils se sentaient devenir tout pâles et pressaient le pas comme s'ils eussent eu le diable à leurs trousses.

D'ailleurs, cette étrange et sombre maison avait un nom parmi le populaire qui est, comme on sait, grand donneur de sobriquets.

Ce nom, naturellement, faisait allusion à l'une de ces histoires ou de ces légendes dont nous avons parlé.

On l'appelait la *Maison de la Pendue du Roi* aussi fréquemment et aussi couramment que la *Maison du Juif*.

Pourquoi?

C'est ce que Grand-Gilles qui, en sa qualité de policier, était très curieux, avait voulu savoir un jour.

Or, comme il flânait dans les environs de la Cour des Miracles, les deux mains dans ses poches et le nez au vent, l'idée lui était venue un beau matin d'interroger là-dessus un habitant du quartier, un petit boutiquier de sa connaissance.

Il s'était donc arrêté devant une petite et noire boutique de mercier dont l'enseigne détrempée par les pluies se dressait précisément en face du couvent des Filles-Dieu. u is, après avoir tourné le bouton de cuivre de la porte,il s'était trouvé en face de son ami, c'est-à-dire en face d'un petit vieux tout ridé, tout ratatiné, mais dont le regard très vif était très expressif et très intelligent.

— Tiens, monsieur Grand-Gilles ! s'écria-t-il.

Et il se montra tout de suite très empressé, car il avait toujours eu un profond respect pour la police.

Et il se hâta d'ajouter :

— Vous êtes bien gentil d'être venu me dire bonjour... Mais quel hasard de vous voir?

— C'est un hasard et ce n'est pas un hasard, répondit le jeune agent. Toute la journée, je bats le pavé.

— Oui, je sais, je sais... Mais il faut tout de même que vous ayez les jambes plus solides que moi... Je ne puis pas aller jusqu'au bout de la rue que je n'en puis plus que je me traîne.

— Oui, les jambes sont solides Dieu merci, et les bras aussi, dit fièrement Grand-Gilles. Mais voici l'histoire, papa Durozel...

— Quelle histoire ? cher monsieur Grand-Gilles.

— Je désirerais obtenir de vous un petit renseignement.

A ces mots, le mercier avait brusquement dressé l'oreille.

Il avait peur de se compromettre.

Il se demandait :

— Un renseignement ?... quel renseignement ?... Est-ce qu'un crime aurait été commis dans notre quartier?

Mais cependant il ne voulait pas paraître contrarié, et se mettant à sourire, il reprit :

— Vous savez bien, monsieur Grand-Gilles, que je suis toujours très heureux de me mettre à votre service...

— Vous êtes bien aimable, monsieur Durozel.

— Alors veuillez m'apprendre en quoi je puis avoir l'honneur de vous être utile...

— Voici, cher monsieur Durozel.

— Je vous écoute... Mais donnez-vous donc la peine de vous asseoir.

— Ce n'est pas de refus.

Le mercier venait d'avancer une chaise à l'ancien saltimbanque.

Celui-ci s'assit, croisa les jambes, se renversa pour être mieux à son aise, puis reprit :

— Tout à l'heure je passais devant la *Maison du Juif*.

— Bon.

— Et je la regardais...

— Une vilaine maison !

— Mais non ! mais un peu noire, un peu sombre, un peu mystérieuse...

— Eh bien ?

— Et tout à coup, comme j'étais là le nez en l'air à la contempler, je me suis rappelé qu'elle devait avoir un autre nom...

— C'est parfaitement vrai.

— Je me suis rappelé qu'on l'appelait quelquefois la *Maison de la Pendue du Ro*

— C'est exact, monsieur Grand-Gilles...

— C'est exact, n'est-ce pas ?... Mais pourquoi ?

— Pourquoi ?

— Oui, monsieur Durozel.

— Voilà ce que vous voudriez savoir ?

— Oui, mon digne ami, j'ai compté sur vous pour m'instruire.

Le petit mercier était rassuré.

Il ne s'agissait plus d'un renseignement de police et il ne se trouverait point mêlé à une affaire criminelle.

Aussi, se renversant à son tour contre le dossier de sa chaise, se rengorgea-t-il en prenant tout à coup un air très important et très grave.

— Vous ne pouviez mieux tomber, fit-il. D'abord, je suis un des plus anciens habitants du quartier.

— Je le savais.

— Et de plus, non seulement je me suis amusé à connaître son histoire, mais encore

Jean de Lys lui demanda son chemin.

par mon père et par mon aïeul, j'ai pu connaître des détails qui certainement vous intéresseront.

— Vous m'intéressez déjà, dit le jeune policier. Voyons, ajouta-t-il, racontez-moi s'il vous plaît cette légende, racontez-moi pourquoi cette maison a deux noms pour un, pourquoi, en même temps qu'elle s'appelle la « Maison du Juif », elle s'appelle aussi la « *Maison de la pendue du Roi* ».

Le bon monsieur Durozel se recueillait.

Puis tirant de la poche de son gilet une belle tabatière d'argent, qui était un cadeau de sa défunte, il y puisa une longue prise qu'il savoura lentement, voluptueusement.

Enfin, la voix lente et très grave toujours.

— Monsieur Grand-Gilles, reprit-il, il faut d'abord vous dire que ce n'est pas d'aujourd'hui que cette maison excite la curiosité publique.

Elle l'excitait déjà il y a deux siècles et plus, c'est-à-dire vers 1515 ou 1516, à peu près vers l'époque où notre grand roi François Ier remporta sur les Suisses la victoire de Marignan.

Grand-Gilles venait de l'interrompre d'un geste.

— Je connais mon histoire, monsieur Durozel, dit-il. Passez.

— Or, en ce temps-là, continua le mercier, la « Maison du Juif » ou la « *Maison de la pendue du Roi* » comme vous voudrez...

— Ça m'est égal.

— Cette maison, qui semblait ne pas avoir de maître, était abandonnée depuis longtemps, c'est-à-dire depuis des années et des années...

— Abandonnée ?

— Positivement. Elle était pour les habitants du quartier et pour les passants qui s'arrêtaient à la regarder, comme une mystérieuse énigme dont les mots leur échappaient.

A ce sujet tout le monde racontait bien son histoire, mais il est probable que personne ne savait rien.

Ce qu'il y a de certain, c'est que toujours sa lourde porte restait close et ses hautes et sombres fenêtres hermétiquement fermées.

Jamais un frisson de vie derrière ses murs épais et noirs.

C'était comme un étrange monument d'un autre âge que le temps semblait avoir oublié là; c'était comme un immense tombeau qui se fût dressé au cœur de Paris.

— Elle devait pas être gaie, en effet, cette maison-là, fit Grand-Gilles avec un sourire.

— Vous pouvez le croire ! répondit M. Durozel. Mais un jour ses voisins les plus proches eurent une vive surprise...

— Ah ! ah !

— La maison n'était plus déserte, la maison n'était plus abandonnée !... D'abord ils furent si saisis qu'ils se refusèrent à croire à un pareil prodige et à un pareil miracle... Mais enfin il fallait bien se rendre à l'évidence, n'est il pas rai, M. Grand-Givlles?

— Sans doute.

— Oui, la maison solitaire, la maison farouche, la maison mystérieuse était habitée, avait un maître...

— Qui?

— Attendez donc !... Nous y arriverons tout à l'heure...

— Allez, allez, mousiour. Durozel !

— Par un beau matin, reprit le vieux bonhomme, une de ses hautes fenêtres s'était ouverte et une femme était apparue...

— Une femme?

— Oui, M. Grand-Gilles.

— Vous m'intéressez de plus en plus.

— Quand je dis une femme, je ferais peut-être mieux de dire une jeune fille, presque une enfant...

— Ah ! elle était jeune ?

— Toute jeune. Seize à dix-sept ans...

— Et très jolie, je gage ?

— Plus que cela, monsieur Grand-Gilles !

— Vraiment, monsieur Durozel ?

— Belle ! très belle ! incroyablement et divinement belle !

— Peste !

— Une brune...

— J'adore les brunes...

— Avec des yeux noirs longs comme ça... un regard ravissant... un teint de lis et de roses.

— Taisez-vous ! s'écria gaiement le jeune policier. Si vous continuez, vous allez finir par m'en rendre amoureux...

— Naturellement, dit le mercier, on ne l'eut pas plutôt aperçue que l'on voulut savoir qui elle était...

— Oui, naturellement.

— D'où elle venait...

— Et alors ?

— Et alors on s'informa de son père, c'est-à-dire d'un vieillard qu'on avait entrevu à côté d'elle, et qui était de très haute taille, avec une longue barbe blanche comme un patriarche, des yeux perçants et un nez d'aigle...

— Et qu'était-ce que ce bonhomme ?

— C'était un juif.

— Un juif ?

— Un juif très riche... un nabab, un crésus, un archi-millionnaire...

—J'aurais bien voulu être à sa place ! soupira Grand-Gilles qui, machinalement, venait de tâter ses goussets vides.

— Quant à son nom, on n'était sûr de rien et les opinions se trouvaient partagées...

— Comment disait-on qu'il s'appelait ?

— Les uns prétendaient qu'il se nommait Moïse Blumann ; les autres Isaac Cahen... Mais je vous répète que l'on ne pouvait rien affirmer...

— Et d'où venait-il, ce fils de chien ? demanda Grand-Gilles.

— Là-dessus encore les avis différaient et les gens qui avaient la prétention d'être les mieux informés étaient divisés en deux camps...

— Les uns disaient ?

— Les uns disaient qu'il venait de Lucques ou de Modène, en Italie...

— Et les autres ?

— Et les autres répondaient que c'était une erreur et qu'il arrivait en droite ligne de Francfort ou de Hambourg, en Allemagne.

Le jeune policier venait de se mettre à rire.

— C'est-à-dire que l'on ne savait rien, fit-il.

— Absolument rien.

— Continuez.

— Mais ce que l'on savait bien, par exemple, continua M. Durozel, c'est que

le vieux juif en question, qu'il s'appelât Moïse Blumann ou Isaac Cahen, qu'il fût de Lucques ou de Modène, de Francfort ou de Hambourg, ne devait pas être d'un commerce très facile...

— Pourquoi cela, s'il-vous plaît?

— D'abord parce qu'il avait des allures si sauvages et un regard si méfiant qu'il vous faisait peur... Ensuite parce qu'il avait l'air de fuir ses semblables et qu'il ne sortait jamais...

— Jamais?

— Ou si rarement que ce n'était pas la peine d'en parler... Et jamais pendant le jour...

— Tiens! tiens!

— Toujours le soir... toujours quand la nuit était tombée... Alors il s'en allait la tête basse, frôlant les murs et l'esprit perdu dans une rêverie profonde.

— Etrange bonhomme!... Il songeait peut-être à ses écus?

— Je n'en sais rien.

— Et la fille, quel était son petit nom?

— Rachel.

— Vivait-elle aussi en recluse?

— Elle menait à peu près la même existence que son père.

— Elle devait s'amuser, la pauvre enfant!

— Sa grande distraction, et peut-être la seule, était de s'accouder assez souvent à sa fenêtre et de regarder le mouvement de la rue. Mais cette distraction-là même, elle ne pouvait pas la prendre toujours.

— Le père s'y opposait?

— Non, ce n'était pas le père, mais au bout de quelques temps le bruit de sa merveilleuse beauté s'était répandu. Alors c'étaient des bandes d'écoliers, des bandes de jeunes gentilshommes qui venaient exprès dans le quartier pour la voir... Et les truands eux-mêmes, monsieur Grand-Gilles, oui, les truands et les gueux de la Cour des Miracles s'en mêlaient aussi...

De nouveau le jeune policier s'était mis à rire.

— Eh! pourquoi les blâmer! s'écria-t-il. Moi j'aurais bien fait comme eux.

— La jeune fille qui était ordinairement toujours très absorbée, très pensive, ne remarquait pas tout de suite la curiosité et l'admiration dont elle était l'objet.

— Ça prouve qu'elle n'était pas coquette.

— Mais dès qu'elle s'en apercevait, dès qu'elle voyait tous les yeux braqués sur elle, elle devenait plus rouge qu'une cerise et elle disparaissait aussitôt...

— Oui, elle était ingénue.

— Mais voici où notre histoire se corse, monsieur Grand-Gilles...

— Je vous écoute de mes deux oreilles, monsieur Durozel.

— Un beau jour, écoliers, gentilshommes et truands en furent pour leurs frais : la belle Rachel ne reparut plus à sa fenêtre.

— Elle était partie?

— Oui, mais partie sans son père, car le vieux juif se montrait encore de temps à autre...

— On l'avait donc enlevée ?

— Non, monsieur Grand-Gilles, mais soit que la jeune fille fût lasse d'être tant admirée, soit qu'on la vit dépérir et s'étioler dans cette demeure si sombre et si triste, soit que son père fût jaloux d'elle et voulût la cacher, toujours est-il qu'il acheta pour elle une petite maisonnette à Saint-Germain, et qu'il l'y installa en lui donnant pour toute compagnie une vieille femme qui était une de leurs coreligionnaires...

— Saint-Germain !... Joli pays ! fit Grand-Gilles.

— Autant la jeune fille devait se sentir le cœur serré et l'âme triste dans ce quartier boueux et noir, autant là-bas elle devait se sentir renaître et vivre...

Accompagnée de la vieille femme que son père lui avait donnée, et qui était autant sa gardienne que sa servante, elle faisait parfois d'assez longues promenades dans la campagne.

Saint-Germain était, vous le savez, un rendez-vous de chasse royale...

— Je savais cela, monsieur Durozel.

— Or, un jour que la jolie Rachel, toujours suivie de la vieille juive comme de son ombre, était assez éloignée de sa demeure, tout à coup elle tressaillit...

— Pourquoi ça ?

— Un bruit joyeux... un grand bruit de fanfares venait brusquement d'éclater derrière elle...

— C'était la chasse du roi ?

— Comme vous dites, monsieur Grand-Gilles, c'était la chasse du roi... C'était Sa Majesté François Ier qui entraînait à sa suite tous les gentilshommes et tous les seigneurs de sa cour...

Ce ne dut être pour la jeune fille que l'éblouissement d'un instant, que la vision d'une seconde.

Le brillant cortège était déjà loin et le bruit des fanfares se perdait.

Le lendemain, Rachel fit encore la même rencontre.

Puis, à quelques temps de là, deux ou trois fois encore.

Enfin, Saint-Germain redevint désert.

Rachel continua ses promenades solitaires.

Mais deux semaines ne s'étaient pas encore écoulées qu'elle eût une nouvelle surprise.

— Une nouvelle rencontre ?

— Vous allez voir !

— Oui, monsieur Durozel.

— Bien entendu, reprit vivement le mercier, je ne suis qu'un écho et en vous racontant cette histoire je ne fais que vous répéter ce que j'ai entendu dire.

— Pardieu ! je sais bien que vous ne l'avez pas vu ! dit en riant l'ancien saltimbanque.

— Or, j'ai entendu dire que si la maison où le vieux avait relégué sa fille était assez modeste, elle était, en revanche, entourée d'un fort beau jardin.

C'était dans ce jardin que Rachel, lorsqu'elle ne faisait pas d'excursions dans la campagne, passait toutes ses journées, toutes ses heures.

Elle y était donc une après-midi, en admiration et en extase devant ses fleurs, quand, soudain il ,lui sembla que quelqu'un se tenait debout derrière elle.

C'était sur la route, et tout orès de la grille, un homme qui la regardait, la contemplait.

La jeune fille fut si saisie qu'elle ne songea pas à fuir.

Et à son tour elle laissa ses beaux yeux se fixer sur cet inconnu qui la regardait avec un si doux sourire et un regard si profond que jusqu'au fond du cœur elle s'en sentit troublée.

C'était un homme jeune encore, presqu'un jeune homme, au visage ouvert et à la physionomie très franche.

Il portait un costume très modeste et n'avait point d'épée.

Etait-ce un écolier, un bourgeois ou un gentilhomme, il eût été difficile de le dire.

Pourtant Rachel remarqua ou crut remarquer qu'il ne devait pas être le premier venu, et qu'il y avait en lui une aisance d'allures extraordinaire, une très grande distinction.

Et subitement, toute rouge, toute tremblante, elle détourna les yeux, baissa la tête...

Dailleurs, la vieille juive, qui semblait la chercher, venait à elle.

L'étrange passant avait déjà disparu.

Mais Rachel, ce jour-là, fut encore plus songeuse et plus pensive que d'habitude.

Elle avait beau vouloir chasser la pensée de l'inconnu, toujours cette pensée lui revenait, l'obsédait.

Et le lendemain elle le revit encore, mais de très loin, car elle n'osait plus s'approcher de la grille.

Pendant un instant il la chercha, puis, comme il ne pouvait l'apercevoir, il disparut.

Et durant toute une semaine, il revint aussi, presque toujours à la même heure, puis, brusquement, elle ne le revit plus.

— Qu'était-ce donc que cet homme? demanda Grand-Gilles.

Monsieur Durozel eut un étrange sourire.

— Je vous le dirai tout à l'heure, répondit-il. Mais si vous tenez à connaître jusqu'au bout l'histoire qui vous intéresse, laissez-moi continuer.

— Avec grand plaisir, cher monsieur Durozel, répliqua vivement l'ancien saltimbanque. Mais je ne vois pas encore dans tout ceci pourquoi cette maison s'appelle la « Maison de la pendue du Roi ».

— Êtes-vous impatient!... Laissez-moi continuer, vous dis-je! fit vivement à son tour le mercier qui tenait encore plus à raconter son histoire que Grand-Gilles à l'entendre.

— Ne vous fâchez pas, et continuez, dit doucement le policier.

— Donc, poursuivit monsieur Durozel, le passant mystérieux avait disparu, et vous avez assez d'expérience pour comprendre ce que je vais vous dire...

— Quoi?

— C'est qu'à force d'y penser, c'était, à présent, la belle Rachel qui l'attendait et qui l'espérait.

Mais elle avait beau le guetter, il continuait à demeurer invisible.

Une fois pourtant elle crut l'apercevoir.

Elle était dans le jardin, et lentement elle marchait, toujours sous l'impression du souvenir de cet homme.

Tout à coup des bruits de fanfares se firent entendre.

C'était encore la chasse royale qui allait passer.

Rachel venait de se rapprocher de la grille et regardait.

Brusquement le sol trembla et un étincelant cortège apparut.

Et toute pâle, avec un cri de surprise et d'effroi, la jeune fille recula.

Parmi tous ces beaux et fiers gentilshommes, parmi tous ces nobles et hautains seigneurs, elle venait d'en entrevoir un, et le plus élégant, le plus séduisant, le plus brillant de tous.

Et il lui avait semblé reconnaître en lui cet inconnu dont l'image sans cesse était devant ses yeux.

Naïve, ignorante et candide comme elle l'était, il est bien certain qu'elle avait dû être effrayée de sentir peser sur elle l'amour de cet homme qui n'était pas des siens, l'amour de cet homme que son imagination très ardente, trop ardente peut-être, lui montrait comme trop au-dessus d'elle.

La belle juive dormit mal cette nuit-là.

Toujours elle entendait bruire les fanfares qui l'avaient fait se précipiter à la grille du jardin, toujours elle voyait passer, dans une vision éblouissante, la cavalcade de la chasse royale.

Et cependant tout à coup elle se rassura, s'apaisa.

Il lui semblait que le beau seigneur qui la terrorisait avait un air plus vainqueur, un front plus triomphant que le modeste inconnu qui, sans qu'elle s'en doutât, la pauvre fille avait déjà, non seulement toutes ses pensées, mais encore tout son cœur.

Bref, elle finit par croire qu'elle avait mal vu, qu'elle s'était trompée et avait été le jouet d'une hallucination.

Quelque temps encore s'écoula.

Le passant mystérieux ne donnait pas davantage signe de vie, et Rachel pouvait bien croire qu'elle ne le reverrait jamais...

Mais enfin un jour... Savez-vous ce qu'il arriva, monsieur Grand-Gilles?

L'ancien saltimbanque venait de hausser doucement les épaules, puis avec un petit sourire plein de fatuité :

— Voyons, cher monsieur Durozel, dit-il, voulez-vous vous donner la peine de me regarder ?

— Oui, je vous regarde.

— Pour qui me prenez-vous donc?

— Vous devinez la chose ?... vous avez déjà compris ce qu'il se passa?

— Je vous dis et je vous répète que vous me prenez pour plus bête que je ne suis ...

— Oh! monsieur Grand-Gilles!

— Parbleu! la suite se devine aisément

— Dites.

— Rachel revit son inconnu.

— Oui.

— Mais elle le revit étant seule, je veux dire n'ayant plus derrière ses talons la vieille juive qui l'espionnait... Est-ce que je touche juste? N'est-ce pas ainsi que les choses ont dû se passer?

— Parfaitement.

— J'en étais sûr!

— Oui, Rachel revit son inconnu, et elle le revit très probablement au moment où elle s'y attendait le moins.

Il y avait, tout près de sa demeure, un petit bois qu'elle affectionnait.

Elle en aimait le silence, la solitude, la fraîcheur.

Il y avait même là un endroit qu'elle aimait et où elle s'arrêtait toujours de préférence.

C'était une espèce de petit carrefour très étroit où il y avait un vieux banc couvert de mousse qu'un chêne énorme ombrageait.

C'était un endroit si désert, si solitaire qu'elle ne se souvenait pas d'y avoir jamais rencontré personne...

— Allez! continuez! interrompit vivement l'ancien saltimbanque. Je vous vois venir.. Elle s'était assise là...

— Oui, monsieur Grand-Gilles.

— Et tout à coup elle vit surgir devant elle le héros de ses rêves r

— Précisément.

— J'écoute la suite.

— Un rideau de feuillage s'était soudainement écarté et il était apparu. Rachel n'eut pas même le temps de se reconnaître...Il alla droit à elle et mit un genou en terre...

Le jeune policier ricanait:

— Étiez-vous là, monsieur Durozel? dit-il.

— Farceur!... Vous savez bien, puisque je vous l'ai déjà dit, que je ne fais que vous raconter cette histoire telle que je la connais...

— Marchez toujours!

— Il avait donc un genou en terre et s'empara de la main de la jeune fille..

— On commence toujours par là, ricana de nouveau Grand-Gilles.

— Et il fit alors ce que vous auriez fait à sa place...

— Que fit-il?

— Il lui dit qu'il l'aimait, qu'il l'adorait, et follement, éperdument..

— Et Rachel?

— Rachel l'écoutait bien, mais elle le regardait bien aussi.

— Elle le comparait à l'autre?

— Oui.

— A ce grand seigneur entrevu?

— Oui.

— Et qu'en pensa-t-elle?

— Il y avait une ressemblance si frappante, si extraordinaire entre ces deux hommes qu'elle en demeura d'abord toute interdite, toute saisie...

Ils marchaient au supplice.

Elle laissa même échapper ce mot-là : « Monseigneur! »

L'inconnu parut très surpris et se mit à rire.

Mais, comme la suite de mon histoire vous le fera comprendre, il dut sans doute avoir un tressaillement dont elle ne s'aperçut pas.

Ce n'est, ce jour-là, qu'une rencontre fortuite de la part de Rachel.

Mais il y eut dès lors la promesse de se revoir, des rendez-vous, et, bref, comme elle aimait, comme tout son cœur, toute son âme, tout son être la jetait dans les bras de cet homme, la pauvre fille se donna.

C'était dans la demeure de Rachel, dans la maisonnette achetée par le vieux juif que les deux amants se voyaient.

Enveloppé dans un manteau, un chapeau rabattu sur les yeux, l'inconnu escala-

dait le petit mur du jardin et se glissait comme un voleur dans la chambre de sa jeune maîtresse.

Le vieux Moïse ou le vieil Isaac — donnons-lui ces deux noms puisque nous ne savons pas à quoi nous en tenir — non seulement inspirait à sa fille un grand respect et une vénération profonde, mais encore une crainte véritable.

Voyez par là s'il fallait que Rachel fût éprise, s'il fallait qu'elle aimât pour qu'elle fût imprudente à ce point !

L'homme qu'elle avait aimé, maintenant elle l'adorait. elle l'adorait jusqu'à être aveugle et à ne s'apercevoir de rien.

Pourtant une chose aurait dû l'étonner, la faire réfléchir.

La vieille femme qui la gardait, la surveillait, son espionne plutôt que sa gouvernante c'était toujours montrée envers elle d'une sévérité extrême, d'une rigueur excessive.

Il était très rare que Rachel pût s'absenter quelques minutes, quelques instants, sans entendre le pas de cette femme résonner dernier le sien.

Et cependant une fois, un soir dans le jardin, par un clair de lune rayonnant et superbe, elle avait surpris les deux amants en tête-à-tête.

A son approche, la jeune fille était devenue livide comme une morte et ne s'était plus sentie une goutte de sang dans les veines.

Mais, la vieille juive, dont le regard furieux venait de se fixer sur l'inconnu, avait eu tout à coup un sourd, un brusque reculement.

Elle s'était approchée pleine de colère, et elle s'en allait toute tremblante et toute peureuse. Rachel ne vit rien, ne se rendit compte de rien. Elle passa tout la nuit dans les appréhensions les plus terribles, et, dès que le jour parut, elle courut se jeter aux genoux de la vieille, pleurant, sanglotant, la suppliant à mains jointes de se taire.

— Mon père me tuerait ! s'écriait-elle.

Et la vieille juive, jusqu'alors si vigilante et si farouche, se montra d'une bienveillance étrange, d'une indulgence singulière.

Grand-Gilles venait d'interrompre le vieux mercier par un violent soubresaut :

— Ah ! prenez garde, père Durozel ! s'écria-t-il.

— A quoi ?

— Vous saurez que j'ai du flair !

— Je n'en doute pas, monsieur Grand-Gilles.

— Mais, malheureusement, je n'ai que ça, c'est-à-dire que si j'avais la bourse un peu mieux garnie, je vous parierais dix écus contre un que je pourrais vous nommer déjà l'amoureux de votre petite juive...

— Peut-être !

— Sûrement, papa Durozel !

— Bon ! Mais voulez-vous que j'achève ?

— C'est ce que j'attends, dit le jeune policier.

— Quelques jours s'écoulèrent, reprit le vieux mercier, et la vieille qui avait paru si saisie et si troublée quand elle s'était trouvée en face de l'inconnu, semblait maintenant guetter sa venue.

Une fois, et comme il venait à peine de pénétrer dans le jardin, elle se trouva, comme par hasard, tout à coup devant lui.

L'inconnu eut un sourire, puis lui jeta une bourse, une bourse bien lourde pour un homme d'une condition modeste :

— Tiens, la vieille ! fit-il.

Et comme celle-ci, l'échine cassée en deux et très humble, très respectueuse, allait bredouiller un remerciement, il la fit taire d'un regard et d'un mot:

— Paix, duègne !

Puis il passa.

Les mains toujours tendues et toujours pleines, cette femme maintenant trahissait le vieux juif et veillait comme un chien de garde sur les amours de cet homme.

Et très rapace, tous les jours elle l'attendait, l'épiait.

Il paraît qu'elle comptait sur cette aventure pour faire sa fortune.

Mais elle se faisait des illusions.

Un beau jour, l'amoureux de Rachel ne reparut plus.

Sa passion était-elle déjà éteinte ?

Etait-ce une autre cause qui le tenait éloigné de sa maîtresse ?

Toujours est-il que la jeune juive tomba dans la tristesse la plus noire, dans le désespoir le plus profond.

Déjà délaissée !

Déjà trahie !

Et prise de honte de s'être ainsi donnée, de s'être ainsi livrée, affolée à la pensée que sa vie était désormais brisée et perdue, bien convaincue que ni le temps ni le mépris qu'aurait dû lui inspirer son séducteur ne la guériraient de son fatal amour, la jeune fille résolut de ne pas survivre à son déshonneur.

— Et elle se tua ? dit Grand-Gilles.

— Non, car la vieille qui avait conçu des soupçons l'épiait et la surveillait de près, mais elle se serait tuée si celle-ci n'était arrivée à temps.

Le vieux juif accourut.

Il trouva sa fille râlante, agonisante.

Il ne la reconnaissait plus.

Il croyait avoir en face de lui un spectre.

Et comme il pressentait là-dessous quelque malheur qu'on lui laissait ignorer, il essaya d'interroger l'enfant.

A chaque question qu'il lui posait, le pauvre petite devenait plus pâle encore, toute tremblante, mais, naturellement, ne répondait que par des paroles qui déguisaient la vérité.

Alors ce fut la vieille femme que le père interrogea.

Mais celle-ci, bien entendu, resta bouche close aussi. Elle ne savait rien. Elle n'y comprenait rien. Rachel était tombée subitement très malade, c'était tout ce qu'elle pouvait dire.

A partir de ce moment, le visage du vieux juif qui était toujours très sombre devint plus sombre encore.

Il s'installa dans la petite maisonnette et soigna lui-même sa fille.

La mort qui guettait déjà la pauvre Rachel et qui allait bientôt venir hideuse, épouvantable, ne voulût pas la prendre encore.

Cette guérison était un miracle.

Le père aurait dû rayonner de joie, et cependant il restait le front toujours sombre, le regard toujours sévère.

Il semblait même fuir sa fille et s'isolait des heures entières dans les allées les plus désertes du jardin où il demeurait la tête basse et l'œil fixe.

A quoi donc songeait-il ?

Rachel devait s'en douter, car elle ne pouvait le voir ainsi sans frissonner.

Elle le connaissait, elle savait qu'il était intraitable et inflexible sur son honneur, et elle se disait avec effroi que si jamais il apprenait son secret, ce serait pour elle un châtiment terrible, ce serait pour elle la mort !

Cinq ou six semaines se passèrent et Rachel était maintenant assez forte pour faire le tour du jardin sans avoir besoin de l'aide de la vieille juive.

Quelques jours après le bruit se répandit à Saint-Germain qu'il devait y avoir bientôt une grande fête, un brillant tournoi à Versailles.

Le roi, disait-on, devait y assister, ainsi que toute la cour.

Le vieux juif voulut y conduire sa fille.

— Cela te distraira, t'égayera un peu, lui dit-il.

Et ils partirent tous les deux.

La fête, en effet, allait être magnifique.

Dans la ville, où se dressaient partout des arcs de triomphe, il y avait une foule énorme, immense.

Brusquement une fanfare sonna.

Alors, de toutes parts, un grand cri s'éleva :

— Le roi !... c'est le roi !...

C'était, en effet, le roi ; c'était, en effet, François Ier qui s'avançait suivi de l'élite de ses gentilshommes.

La tête haute, un sourire aux lèvres, jamais le vainqueur de Marignan n'avait eu l'air plus triomphant.

Tout à coup, le vieux juif se pencha vers sa fille :

— Sa Majesté ! fit-il. Regarde !

Rachel leva les yeux.

Mais à peine son regard avait-il, par hasard, rencontré celui du roi qu'elle eût un cri effrayant, un cri terrible.

L'homme qui l'avait trompée, l'homme qui l'avait séduite, c'était lui !

Et comme une masse la jeune fille s'abattit la face contre terre.

Son père la ramena à Paris.

Le même soir, prise de délire, elle dit tout son chagrin, tout son désespoir, tout son secret.

Les bras croisés, les yeux étincelants et plus pâle que la mort, le vieux juif l'écoutait.

Le lendemain, dès l'aube, il courut comme un fou à Saint-Germain.

La vieille femme, prise de terreur, n'osa plus se taire.

Le père de Rachel ne lui fit pas de reproches, ne lui dit pas un mot.

Il sortit l'air sinistre, et quelques jours après on trouva dans la « Maison du juif » deux cadavres : le cadavre de Rachel que son père avait pendue, et le cadavre du meurtrier qui s'était fait justice à lui-même.

Et voilà, monsieur Grand-Gilles, ajouta le mercier, pourquoi cette maison s'appelle aussi « La Maison de la pendue du roi ».

XLVIII

OU IL S'AGIT DU MARQUIS DE MORFER.

— Entre nous, monsieur Durozel, dit vivement l'ancien saltimbanque, j'avais déjà deviné la moitié de votre histoire...

— Deviné quoi ?

— Deviné que ce mystérieux amoureux de la belle Rachel devait être le roi... Mais il faut avouer, ajouta Grand-Gilles, que Sa Majesté François Ier était un affreux gaillard...

— A ce que l'on dit.

— Il courait les tavernes et les filles comme un vrai truand de la Cour des Miracles...

— A ce qu'il paraît.

— Mais un mot encore, monsieur Durozel.

— Dites, monsieur Grand-Gilles.

Et le vieux mercier se bourra le nez d'une nouvelle prise de tabac.

— Cette maison doit avoir un locataire, reprit le jeune agent. Qui donc habite là-dedans ?

M. Durozel venait d'avoir un sourire, puis hochant la tête :

— Oh ! je vais bien vous étonner, dit le mercier. La Maison du juif a maintenant pour locataire ou pour propriétaire un gentilhomme...

— Un gentilhomme ? fit en effet avec surprise l'ancien saltimbanque.

— Et un gentilhomme que vous devez certainement connaître au moins de nom...

— C'est possible. Comment l'appelez-vous ?

— Il s'appelle le marquis de Morfer.

— Le marquis de Morfer !... Pardieu ! si je le connais, s'écria Grand-Gilles.

Mais pourquoi diable, ajouta-t-il, le marquis qu'on dit être un jeune seigneur très élégant et très raffiné, est-il venu choisir sa demeure dans ce vilain quartier ?

— Voilà une question que bien des gens se sont posée comme vous, répondit le mercier, car, en effet, la noblesse n'a guère l'habitude de venir se loger dans le voisinage de la Cour des Miracles.

Mais il paraît que le marquis de Morfer, que je n'ai pas d'ailleurs l'honneur de connaître, n'est pas un homme comme tous les autres.

C'est un esprit assez singulier, un caractère assez étrange.

On le dit riche, possesseur même d'une immense fortune et, de plus, très bien en cour et tout à fait dans les bonnes grâces du roi...

Enfin, on le dit jeune et beau.

Il semblerait donc qu'avec tout cela le marquis de Morfer devraitêtre heureux...

— Oh ! moi je n en demanderais pas tant ! s'écria vivement et gaiement le jeune policier. Quelques petites rentes seulement, de quoi vivre à ma guise, et je serais le plus heureux des hommes.

— Vous planteriez-là le métier ?

— Oh ! je vous en réponds !... J'aurais vite fait de tirer ma révérence à M. le lieutenant de police.

— Et bien, le marquis de Morfer reste toujours sombre, toujours froid, presque méfiant... Les uns disent : C'est un original ! Les autres pensent : Cet homme-là doit avoir dans sa vie quelque secret, quelque mystère.

Et le fait est qu'il a des allures qui ne sont pas celles de tout le monde.

— Quelles allures, monsieur Durozel ?

— Ainsi, par exemple, la maison qu'il habite reste aussi muette, aussi noire et aussi sinistre qu'elle l'était du temps du juif.

— Et puis ?

— Et puis, chose assez étrange et qui donne beaucoup à réfléchir, le marquis de Morfer ne reçoit jamais d'autre visite que celle d'un homme qui paraît aussi mystérieux que lui.

— Qu'est-ce que c'est que cet homme-là ?

— Ah ! je ne l'ai pas vu et vous m'en demandez trop ! s'écria M. Durozel.

— Dans tous les cas on vous en a parlé ?...

— Sans doute.

— Eh bien, vous pouvez me répondre. Est-ce un homme du peuple, un bourgeois, un gentilhomme... Est-il jeune ? est-il vieux ?

— Ho ! ho ! comme vous y allez ! fit en riant le mercier. D'abord, il serait très difficile de dire son âge, car parmi ceux qui l'ont aperçu quelquefois frapper à la porte de la sombre maison — et frapper d'une façon mystérieuse, s'il vous plaît ! — personne ne peut se vanter d'avoir vu son visage...

— Ah !

— Il a toujours son chapeau rabattu sur les yeux et le collet de son manteau relevé jusqu'aux oreilles... De plus, comme il ne vient jamais que très tard, sur le coup de onze heures à minuit, et qu'à cette heure-là dans notre quartier on n'y voit goutte, allez donc vous rendre compte de l'âge du personnage...

— Tiens ! tiens !

— Mais il est presque certain, cependant, que ce doit être un homme jeune encore, car sa démarche est vive, dégagée, élégante même. Quant à sa condition sociale, ce n'est assurément ni un homme du peuple ni un bourgeois. Il porte une longue épée et de lourds éperons d'or sonnent à ses talons.

— Et le marquis de Morfer reçoit souvent cette visite ?

— Assez souvent, une fois au moins par semaine, dit M. Durozel. Mais elles ne sont jamais bien longues... une demi-heure, une heure au plus... Puis la porte

se rouvre comme elle s'était ouverte, c'est-à-dire vivement et sans bruit, l'homme file d'un pas rapide, et tout est dit.

— Oui, tout cela est en effet assez étrange, assez romanesque.

— Et ce n'est pas tout, monsieur Grand-Gilles ?

— Apprenez-moi le reste.

— Bien que la Cour des Miracles ne soit plus aujourd'hui ce qu'elle était autrefois, je n'ai pas besoin de vous dire que c'est encore un des endroits les plus dangereux et les plus mal famés de Paris.

Dès que les boutiques sont fermées et que les maisons sont closes — c'est-à-dire aussitôt que la nuit tombe — des bandes de malfaiteurs vingt fois plus dangereux que les anciens truands sortent de leurs cavernes et prennent possession du quartier.

— Ce n'est pas la faute de M. le lieutenant de police ni la nôtre, dit vivement Grand-Gilles.

— Oh ! je le sais bien.

— Mais pour un de ces gueux-là dont on peut s'emparer, il y en a cinquante, il y en a cent qui vous échappent. Mais poursuivez, monsieur Durozel...

— Alors, continua le mercier, malheur au passant attardé!... malheur au pauvre diable assez imprudent pour se risquer à ces heures-là dans ces parages !...

— Oui, c'est la bourse ou la vie !

— Et bien, savez-vous ce que l'on raconte ?

— Quoi ?

— Écoutez !

M. Durozel fit une pause, comme pour donner plus d'importance à ce qu'il allait dire, puis, lentement :

— On raconte ceci : Le marquis de Morfer rentrait une fois à une heure très avancée de la nuit.

C'était en hiver, par un temps de brouillards, et sur le coup de 2 ou 3 heures du matin.

Soudain, à l'angle d'une ruelle, cinq ou six individus qui attendaient là une proie, bondissent et s'élancent sur lui...

Puis, d'autres gredins surviennent.

Vingt couteaux se lèvent, vingt lames brillent.

Une voix gouailleuse crie :

— Mon gentilhomme, il nous faut ta peau ou ton argent... Choisis !

Et le cercle que les bandits forment autour du marquis se resserre de plus en plus.

Mais le marquis, les bras croisés, demeure très calme, avec un sourire dédaigneux sur les lèvres.

Et brusquement il ôte son chapeau, toise bien en face ses assaillants et fait un pas en avant.

Alors, surprise, changement à vue.

Tous les brigands qui viennent d'apercevoir les traits de l'homme qu'ils ont arrêté, reculent comme par enchantement, tous se découvre, et le marquis, toujours son sourire de dédain sur les lèvres, passe et s'éloigne rapidement.

— Quelle histoire! ricana Grand-Gilles.

— Vous n'y croyez pas?

— Je vous avoue que cela me paraît bien invraisemblable... Mais allez, mon cher monsieur Durozel, allez toujours, car vous m'intéressez quand même...

— Une autre fois, reprit-le mercier, c'était précisément à quelques pas seulement de la maison dont nous venons de parler, à quelques pas seulement de la « Maison du juif » que la scène se passait.

C'était encore le milieu de la nuit.

Tout à coup, dans le grand silence et la paix profonde de cette heure indue de grands cris éclatent, des cris de détresse et d'épouvante.

Les voisins entendent bien ces appels désespérés...

C'est quelqu'un qu'on égorge.. c'est quelqu'un qu'on tue...

Mais la terreur les paralysent.

Les plus hardis entr'ouvent leurs fenêtres, mais personne n'ose descendre dans la rue, personne n'ose bouger.

Brusquement, un homme accourt.

C'est encore lui, comme vous l'avez déjà deviné, c'est encore le marquis de Morfer.

Et il n'a qu'un mot à dire et qu'un geste à faire pour que la bande de malandrins, au milieu de laquelle il vient de se jeter, rendent la liberté aux deux bourgeois qu'elle était en train d'assommer...

Puis, croisant les bras et secouant la tête, le mercier ajouta :

— Et maintenant, monsieur Grand-Gilles, que pensez-vous de cela?

Grand-Gilles haussa les épaules :

— Des contes à dormir debout, dit-il. Mais il y a longtemps que nous bavardons... Au plaisir de vous revoir, monsieur Durozel!... Bonsoir!

Et il sortit.

Mais si, vue du dehors, la « Maison du juif » ou la « Maison de la pendue du roi » était une demeure sinistre, elle ne perdait rien de son caractère si l'on pénétrait à l'intérieur.

Tout en elle était tragique et sombre, tout en elle glaçait.

Ce n'étaient que corridors immenses et froids où le pas résonnait comme sur les dalles d'un cloître, que vastes chambres lugubres et tristes dont le seul aspect serrait le cœur.

Ces chambres, d'ailleurs, avaient une physionomie toute particulière, depuis que le marquis de Morfer habitait cette étrange maison.

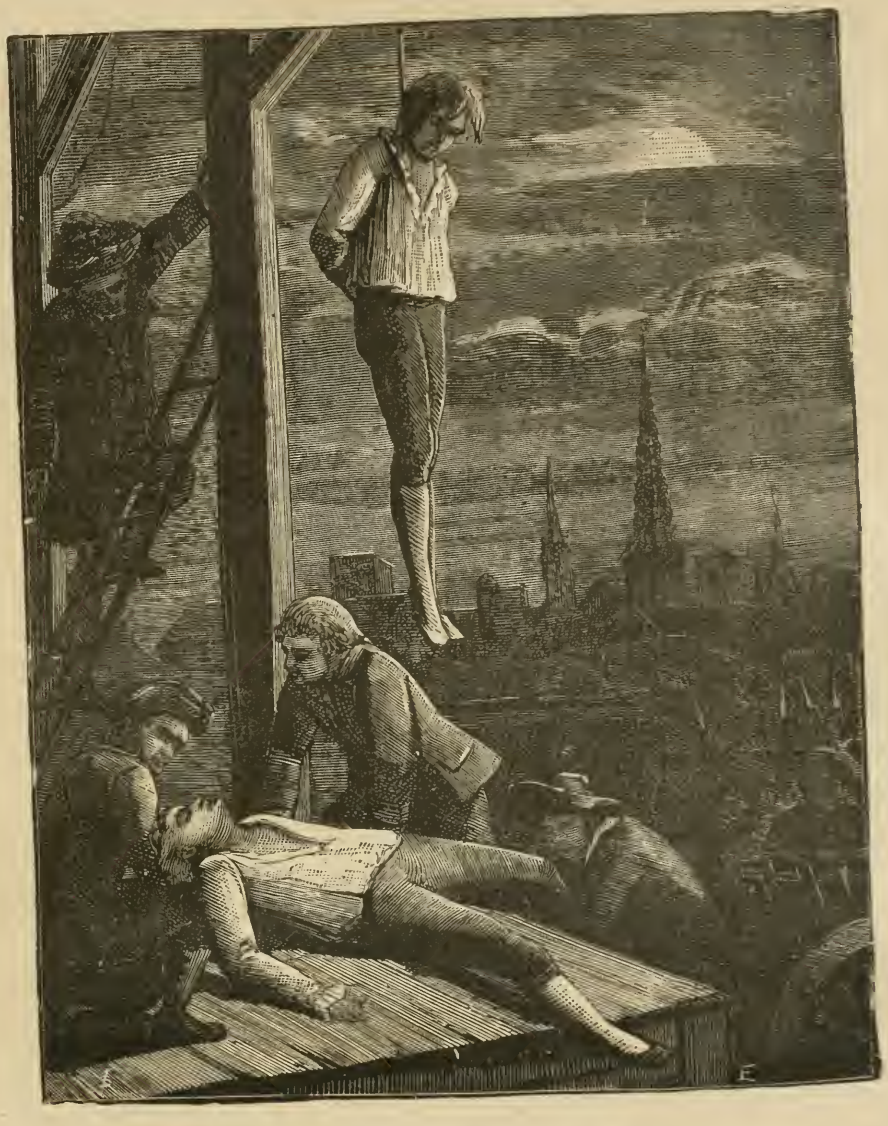
Chacune d'elles était un véritable arsenal : des armes suspendues aux murs, des armes entassées sur le plancher, des armes partout.

Seule, la pièce où logeait le marquis était d'un grand luxe et d'une grande richesse, et cependant restait triste encore.

C'était dans cette pièce, qui lui servait à la fois de salon, de chambre à coucher et de cabinet de travail, que le marquis de Morfer se tenait quelques heures après que Grand-Gilles eût pris congé de M. Durozel.

C'était déjà le soir.

Pas un bruit au dehors.



Les bourreaux enlevèrent les cadavres.

Le quartier semblait désert.

Quelquefois seulement on entendait des clameurs lointaines, des cris sourds d'ivrognes qui semblaient venir de la Cour des Miracles.

Un seul flambeau éclairait la pièce dont la moitié restait noyée dans l'ombre.

Assis devant un petit guéridon sur lequel il s'était accoudé, le marquis songeait, le regard fixe, immobile comme s'il eût été de pierre.

Jamais il n'avait eu un front plus ténébreux et un visage plus sombre.

Si Blanche de Solange, qui croyait cependant bien connaître l'étrange marquis, eût pu l'entrevoir en ce moment, l'immense effroi qu'il lui inspirait eût certainement grandi, et elle eût été obligée de s'avouer qu'elle ne le connaissait pas encore.

Ses lèvres pâles et crispées, ses sourcils froncés, ses traits contractés, la fixité de son regard, son immobilité même, tout cela, à cette heure, lui composait en effet un masque repoussant, un masque hideux que personne ne lui avait jamais vu.

A quoi donc songeait si profondément le marquis de Morfer?

A elle, précisément, à la jeune marquise qui était pour lui une obsession de toutes les heures et de tous les instants.

Car c'était vrai, le marquis aimait Blanche, mais d'un amour violent et brutal qui pour se satisfaire était prêt à ne reculer devant rien.

La première fois que le hasard les avait mis en présence l'un de l'autre et il y avait déjà quelque temps de cela il avait été foudroyé, ébloui.

Oh! cette première rencontre, le marquis, qui cependant se croyait un homme fort, avait eu beau faire, il n'avait pu l'oublier.

C'était un soir d'été et par une nuit très douce et très claire.

D'où revenait à cette heure le marquis?

Peut-être d'un joyeux festin?

Peut-être de quelque rendez-vous d'amour?

Il n'aurait pu répondre au juste.

Mais ce qu'il se rappelait très bien, ce qu'il se rappelait toujours, c'était son aventure de cette nuit-là.

Lentement il marchait, regardant le ciel où brillaient des milliers et des milliers d'étoiles et respirant à pleins poumons l'air frais et pur qui caressait son front.

Tout à coup et comme il passait dans l'ombre du Grand-Châtelet, il entendit deux cris perçants, deux cris terribles qui le firent tressaillir.

C'était une voix de femme, une voix désespérée qui appelait au secours.

L'épée nue, le marquis s'élança vers l'endroit d'où partaient ces cris de terreur.

C'était en effet une femme qui se débattait avec folie entre les mains d'une douzaine de misérables.

Sa voiture était là, les lanternes brisées, et ses gens se défendaient comme on se défend quand on veut sauver sa vie.

Mais que pouvaient faire deux hommes contre douze? deux hommes contre toute une bande armée?

Et déjà ils succombaient sous le nombre, déjà les bandits qui venaient pas se ruer sur eux poussaient des cris de victoire et de triomphe, quand prompt comme l'éclair le marquis de Morfer tomba au milieu de la mêlée.

Mais le jeune gentilhomme n'eut pas besoin de faire preuve d'un bien grand courage.

A peine les bandits l'eurent-ils aperçu que brusquement, ils reculèrent, puis s'enfuirent...

La jeune femme, c'est-à-dire Blanche, demeurait encore toute tremblante, toute glacée d'effroi.

Elle regardait le marquis avec des yeux pleins de reconnaissance, mais son émotion était si violente qu'il lui était impossible de dire un mot, d'articuler une seule parole.

Et le marquis la regardait, ou plutôt la contemplait, ébloui, croyant faire un rêve.

Certes, il avait connu bien des femmes belles, bien des femmes dont le regard ou le

sourire vous enchantait, mais jamais il n'avait vu beauté aussi rayonnante, aussi radieuse, aussi parfaite.

— Elle ferait croire au ciel ! pensa le jeune marquis subitement intimidé comme un enfant.

Et ce fut pour lui la minute décisive, la minute suprême.

Jusqu'à ce jour, le marquis de Morfer n'avait traité l'amour qu'avec ironie et dédain, mais à partir de ce moment l'amour se vengea de son indifférence passée, l'amour le prit tout entier, et il ne put plus chasser de son cœur l'éblouissante image de Blanche.

Un mot, un sourire avaient été le remerciement de la jeune marquise.

Puis, brusquement, sa voiture avait disparu, tandis que lui, pourtant si entreprenant et si hardi, n'osait pas même la suivre et demeurait là, immobile, encore tout étonné et tout ravi.

Et quand enfin le bruit de la voiture se fut éloigné et qu'il revint à lui, son premier mouvement fut un mouvement de dépit et de colère contre lui-même.

— Stupide que je suis ! s'écria-t-il. Pourquoi l'ai-je laissé partir ainsi ?... Pourquoi n'ai-je pas cherché à la connaître ?... Maintenant quand la retrouverai-je ?... Quand la reverrai-je ?... Peut-être jamais !

Et cette seule pensée lui causait un chagrin qu'il n'avait jamais connu, une émotion qu'il n'avait jamais ressentie.

Mais le jeune marquis s'était trompé.

Il devait revoir Blanche, et ce fut à la cour qu'il la rencontra pour la seconde fois.

Dès qu'il l'aperçut il se sentit pâlir et, malgré lui, il fit un pas vers elle...

Mais Blanche était si choyée, si entourée, que pour lui parler il dut attendre.

Quand enfin il put l'aborder, il était encore plus pâle, presque tremblant.

Le premier mot de la jeune femme fut pour lui exprimer encore toute sa reconnaissance, mais il ne la laissa pas achever.

Non, ce n'était pas elle qui devait le remercier, mais c'était lui.

Et comme elle le regardait toute surprise, il ajouta, mais la voix plus sourde.

— Car je dois tout vous dire... car je dois vous faire un aveu qui, je l'espère, ne vous offensera pas.

« Depuis que je vous ai vue, depuis que je vous ai rencontrée, il s'est fait en moi une étrange métamorphose.

« Je suis jeune, mais je n'avais aucune des illusions, aucun des enthousiasmes de la jeunesse ; je pouvais croire mon cœur mort, et je sens maintenant que mon cœur ressuscite, que mon cœur bat ; je n'ambitionnais rien, je n'aspirais à rien, et maintenant que ne donnerais-je pas pour être digne d'être aimé de vous !...

Blanche l'avait écouté en silence, très troublée par cet aveu qu'elle ne prévoyait pas.

Mais que pouvait-elle répondre ?

N'avait-elle pas trop souffert, n'était-elle pas trop triste et trop profondément ulcérée pour ne pas croire, elle aussi, que son cœur était mort, que son cœur ne ressusciterait plus?

Et puis, il faut bien l'avouer, tout en gardant une vive reconnaissance au marquis de

Morfer, la jeune femme n'avait pu se défendre, en le voyant mieux, d'un instinctif mouvement de répulsion.

Le jeune marquis était beau, élégant, distingué, et c'était certainement l'un des gentilshommes les plus accomplis de la cour.

Alors pourquoi Blanche le jugeait-elle avec cette défaveur ?

Elle n'aurait su le dire, mais il y avait dans le regard de cet homme, dans son sourire, dans le son de sa voix et jusque dans son attitude, cependant très respectueuse, quelque chose qui la glaçait, qui l'éloignait invinciblement de lui.

La jeune marquise était trop belle et elle avait aussi le cœur trop droit pour éprouver le besoin d'être coquette.

Elle répondit donc de façon à ne laisser aucun espoir au marquis, mais à peine l'eut-il quittée qu'elle prit peur.

Cet homme n'allait-il pas la poursuivre de ses hommages et de son amour ?

Cet homme n'allait-il pas peut-être devenir un danger pour elle ?

Et ces noirs pressentiments dont Blanche ne pouvait se défendre n'avaient pas tardé à se réaliser.

Elle n'avait plus pu paraître nulle part sans rencontrer aussitôt devant elle le marquis de Morfer.

Dans les fêtes de la cour, le premier gentilhomme qui venait la saluer, c'était lui !

Dans le monde, chez le duc de Vergennes ou ailleurs le premier invité qui venait à sa rencontre, c'était encore lui !

Et bien qu'il fut très fier, très orgueilleux, il n'avait pu réussir à se vaincre.

Il avait toujours le même mot sur les lèvres :

— Je vous aime !...

Mais la jeune marquise se bornait à sourire — tout en réprimant un frisson — car son aversion, qui n'avait été d'abord qu'irraisonnée et instinctive, avait à présent une cause que nous connaîtrons plus tard.

Plutôt que d'appartenir à cet homme, plutôt que de céder à cet amour qui ne la laissait pas seulement indifférente, mais qui lui inspirait encore la plus insurmontable horreur, Blanche eût préféré le cloître dont elle avait gardé des souvenirs si terribles. Blanche eût préféré la mort qui l'épouvantait.

Le marquis de Morfer s'était fait raconter l'histoire de la jeune femme par les dames de la cour et par les gentilshommes qui la connaissaient depuis longtemps.

Il avait appris qu'elle était veuve, sans famille, sans parents, c'est-à-dire sans personne pour la protéger et la défendre.

Car il n'avait pas même été question de sa tante, de la marquise des Tournelles, dont on connaissait tous les torts et qu'on n'estimait guère.

Alors, quoique incapable de reculer et de fuir devant un homme, le marquis de Morfer s'était cru tout permis.

Ce n'était plus seulement à la cour, ce n'était plus seulement dans le monde que Blanche l'avait retrouvé, mais sa passion s'exaspérant de jour en jour et devenant de la frénésie et de la folie, il avait poussé l'audace jusqu'à franchir sa porte, jusqu'à la poursuivre chez elle !

Et toujours repoussé, toujours rebuté, malgré ses prières ou ses menaces, il ne s'était point encore déclaré vaincu.

— Oh ! tu seras à moi !... je jure que tu seras à moi ! s'était-il écrié un jour que, pour la dixième fois au moins, la jeune marquise indignée et hors d'elle venait de le chasser encore.

Et alors comme la persuasion lui réussissait si peu, il avait songé — car pour en arriver à ses fins tous les moyens lui semblaient bons — il avait songé, lui, marquis de Morfer, lui, gentilhomme, à employer la violence et la ruse !

Et c'est alors qu'il avait tendu à Blanche l'horrible piège du carrefour de Buci.

Mais Jean de Lys était là ! mais ce guet-apens avait aussi avorté !...

Le marquis, qui se croyait bien sûr de la victoire et qui voyait déjà la rebelle subir sa loi, avait d'abord éprouvé de cette défaite qui n'avait tenu qu'à un hasard providentiel une colère terrible.

Sa première pensée avait été de provoquer Jean de Lys et de le tuer...

Mais Jean de Lys était le protégé de M. et M^me^ de Vergennes, et se faire un ennemi du vieux duc qui était un des familiers du roi, mais s'attirer la colère de la duchesse dont l'influence était toute-puissante, était chose qui méritait réflexion et qui demandait qu'on y regardât à deux fois.

S'il réussissait à se débarrasser ou plutôt à se venger de Jean de Lys, le duc et la duchesse de Vergennes pouvaient très bien le faire jeter à la Bastille, et alors en aurait-il été beaucoup plus avancé?

— Non, non, du calme, du sang-froid, s'était-il dit. J'aurai sans doute l'occasion de prendre une belle revanche...

Et cette belle revanche qu'il avait épiée et guettée avec fièvre, par deux fois il avait bien cru qu'il allait la prendre enfin...

C'était quelques jours après sa dernière entrevue avec la jeune marquise... quelques jours après sa dernière apparition à l'hôtel de Solange.

Blanche s'était enfuie de Paris pour échapper à ses poursuites et s'était réfugiée dans le petit château où nous l'avons vue.

Il avait découvert sa retraite et déjà triomphant il s'était dit, riant d'un rire ironique :

— Cette pauvre petite marquise, l'excellente idée qu'elle a eue là ! Je suis bien sûr maintenant qu'elle ne m'échappera plus !...

Et Blanche, qui pouvait se croire à l'abri de ses recherches, avait eu encore l'épouvante de son approche.

Une fois, comme nous le savons, il s'était glissé jusque derrière elle après avoir franchi le mur du parc ; une autre fois, elle avait eu un cri plein d'effroi en le voyant tout à coup surgir devant la grille du jardin.

Et c'était à ces choses que le marquis de Morfer songeait.

Cette revanche qu'il avait espéré prendre, il ne l'avait pas eue encore...

Cette femme qu'il avait cru si souvent tenir à sa merci, venait de lui échapper encore, lui échappait toujours!...

Maintenant il ne pouvait plus rester en place.

Brusquement il se leva et se mit à marcher, la tête basse, de plus en plus absorbé, de plus en plus pensif.

Au dehors, c'était toujours le même silence, un silence profond qu'aucun bruit, pas même le pas d'un passant, ne troublait.

Un quart d'heure s'écoula, puis un autre.

Le marquis, dont le pas sonnait lourdement sur le plancher, allait et venait toujours.

Soudain il tressaillit, puis se redressa.

On venait de frapper deux coups à sa porte, et doucement, timidement, elle s'était entre-bâillée.

— Qui va là ? fit-il la voix rude.

Une voix humble répondit :

— C'est moi, monsieur le marquis.

— Entre !

Alors un homme apparut.

XLIX

LA NUIT DE LA MORT.

Cet homme ne semblait pas appartenir au monde réel.

Ce n'est que dans la fièvre d'un cauchemar ou que dans le délire d'un rêve qu'on peut entrevoir ces figures qui remplissent d'effroi.

Certes, il était laid, horriblement laid, hideux, et cependant ce n'était pas sa laideur qui vous frappait et vous saisissait le plus.

Mais c'était l'expression de sa physionomie qui malgré vous vous faisait reculer et vous donnait un frisson.

Mais c'était son regard qui vous glaçait jusqu'aux moelles et vous faisait reculer d'épouvante.

Il avait l'iris rouge et les cheveux blancs d'un albinos. Très petit de taille, si petit qu'il ressemblait à un nain, il n'y avait qu'à voir son cou de taureau, ses mains énormes et sa démarche féline pour deviner qu'il devait être doué d'une force énorme, d'une force prodigieuse.

Sous les sourcils, assez épais et blancs comme les cheveux, les yeux très petits, très enfoncés, jetaient comme des reflets métalliques. Le teint était jaune, les joues creuses, et la bouche si mince qu'elle semblait ne pas avoir de lèvres. Deux rides profondes, deux rides qui ressemblaient à des cicatrices coupaient le front fuyant et bas.

Il portait, avec des bottes de cuir jaune qui lui montaient jusqu'aux genoux, une espèce de tunique d'un rouge très vif qu'une corde serrait à la taille.

Sur l'ordre du marquis, cet homme, ou plutôt ce monstre, s'était avancé.

Puis, comme il demeurait immobile, semblant attendre que le jeune gentilhomme l'interrogeât :

— Eh bien, qu'est-ce donc ? fit celui-ci, toujours avec la même dureté dans l'accent.

— Quelqu'un est là, répondit-il en montrant d'un geste la porte qui était demeurée entr'ouverte derrière lui.

Et comme le marquis le regardait avec étonnement, il ajouta

— Quelqu'un qui vous demande...

— Qui?

Le monstre fit un geste qui voulait dire :

« Je ne sais pas... je ne le connais pas. »

Alors brusquement:

— C'est bien !... Fais entrer ! dit le marquis de Morfer.

Et les bras croisés, le visage tourné vers la porte toujours ouverte, il attendit.

Mais il n'attendit pas longtemps.

En effet, quelques secondes s'étaient à peine écoulées qu'un autre homme apparaissait.

Grand et mince, le teint frais et le visage entièrement rasé, celui-là, malgré son regard souriant, avait une face de Judas et de traître.

Un grand manteau,qui l'enveloppait jusqu'aux pieds, ne permettait pas de distinguer son costume.

A sa vue, le marquis de Morfer n'avait pu retenir un mouvement de joie, et, chose plus étrange encore, son visage plus livide tout à l'heure que celui d'un mort, s'était subitement coloré.

— Ah ! c'est toi ! s'écria-t-il à voix basse.

— Oui, monsieur le marquis... Je vous avais bien dit que vous pouviez compter sur moi, répondit l'autre sur le même ton.

— Il y a du nouveau?

— Oui, monsieur le marquis.

— Parle !

Ce que ces deux hommes se dirent alors, personne n'aurait pu l'entendre.

Mais à mesure que le nouveau venu parlait, la figure du marquis rayonnait de plus en plus.

Tout à coup il sortit une bourse de sa poche et la glissa dans la main de son interlocuteur.

— Tu as tenu ta promesse, je tiens la mienne... Va ! dit-il.

Et sur un signe, l'homme se retira.

La lourde porte de la « Maison du juif » n'était pas encore retombée sur lui, que le marquis de Morfer, l'œil illuminé par un éclair de joie sinistre, s'emparait comme un fou de son marteau et de son épée...

. . . . . .

Maintenant il est déjà tard, onze heures, minuit peut-être.

Le ciel, qui était tout à l'heure encore d'une splendeur superbe, maintenant n'a plus de clartés, plus de rayonnements, plus d'étoiles...

De gros nuages noirs l'obscurcissent.

Le vent s'est élevé, un vent furieux qui semble annoncer une tempête...

Sur une route bordée de chaque côté de grands arbres qui ressemblent à des fantômes, un cavalier passe avec une rapidité vertigineuse.

Le sol fuit, le cheval, bête superbe, dévore l'espace et cependant le cavalier, nerveux, impatient et fébrile, trouve encore qu'il n'avance pas.

De ses longs éperons d'argent il excite sans cesse le noble animal dont les flancs saignent.

Quel est donc ce cavalier qui paraît si pressé?

C'est le marquis de Morfer.

Où court-il donc ainsi?

Il court retrouver Blanche, essayer de la surprendre encore.

L'homme dont il a reçu la visite dans la soirée, l'homme à visage de traître qui lui a parlé bas est un des laquais de la jeune marquise acheté et soudoyé par lui.

Et cet homme est venu dire à M. de Morfer:

— Ma maîtresse a quitté Paris ce matin... Elle est retournée pour quelques heures seulement, là-bas, dans le petit château que vous connaissez.

Et le jeune marquis, déjà triomphant, s'est mis en route sans perdre une minute, sans perdre une seconde.

Oh! cette fois, Blanche ne lui échappera pas!... cette fois Blanche sera bien à lui!...

Et il court, il vole, plein de fièvre et de désirs fous.

D'ailleurs, le misérable valet qui s'était laissé corrompre et qui vendait sa maîtresse pour quelques pièces d'or, ne s'était point trompé.

Le matin de ce même jour, la jeune marquise de Solange venait à peine de se lever, quand une de ses camérístes était entrée dans sa chambre.

Cette femme venait annoncer qu'un homme était là qui demandait instamment à parler à M^me^ la marquise.

La première pensée de celle-ci fut pour Jean de Lys.

— Peut-être lui est-il arrivé un malheur! se dit-elle toute tremblante, toute frissonnante; peut-être me fait-il appeler près de lui?

Et quand elle passa dans le salon où cet homme attendait, son front avait la pâleur du marbre.

Mais elle n'eut pas plutôt jeté les yeux sur lui que son effroi se changea en surprise.

Celui qui se trouvait devant elle était un de ses vassaux, un des paysans qui vivaient sur ses terres.

Il lui tendit une lettre.

— De la part de Bernard, Madame la marquise.

La lettre ouverte, Blanche ne put retenir un tressaillement

Elle ne contenait que ces mots :

« Madame la marquise,

« Ma pauvre femme se meurt; elle voudrait vous dire le dernier adieu.

« BERNARD »

La jeune marquise, toute grande dame qu'elle fût, n'avait, nous l'avons peut-être déjà dit, ni la morgue hautaine ni le dédain glacial des autres femmes de sa caste.

Non loin de là, habitait un autre praticien qui jouissait d'une réputation de grande habileté.

Avoir été malheureux et avoir souffert est une bonne école qui rend meilleur quand on a une nature généreuse.

Pour les grandes dames de la cour, et même pour la duchesse de Vergennes qui avait cependant beaucoup plus d'esprit que la plupart d'entre elles, un vilain, un vassal, un roturier était à peine un homme.

Mais Blanche ne croyait pas déchoir en étant compatissante, de la part qu'elle prenait toujours aux malheurs de ses gens, et la sympathie qu'elle leur accordait était une sympathie toute naturelle, toute spontanée et qui n'avait rien d'insultant.

Le vieux Bernard lui avait toujours été dévoué jusqu'à la mort.

Sur un mot ou sur un geste d'elle, pour éviter le moindre souci ou pour épargner le plus léger chagrin à sa jeune maîtresse, il se fût jeté dans le feu.

Il l'avait prouvé vingt fois et Blanche lui en avait conservé une reconnaissance profonde.

Aussi n'eut-elle pas une minute, pas une seconde d'hésitation.

— Je vous suis ! dit-elle au messager du vieux serviteur.

Et quelques heures après, elle faisait son entrée dans la petite maison de Bernard.

Dès que celui-ci l'aperçut, il eut un cri de joie, un cri d'espérance.

Il lui semblait que maintenant qu'elle était là, aucun malheur ne pouvait plus l'atteindre.

C'était la suprême illusion qui vous berce, le dernier mensonge qu'on se fait au chevet des agonisants qui vous sont chers.

Mais la jeune marquise n'eut pas plutôt jeté les yeux sur la moribonde qu'elle comprit que tout espoir était perdu et que c'était bien la mort qui était entrée là.

Pourtant elle fit un immense effort pour triompher de son émotion et ce fut presque avec un visage souriant qu'elle s'approcha du lit où la pauvre malade râlait.

Dans le regard de celle-ci, déjà blanche comme un linceul, un éclair de joie étincela.

— Eh bien, c'est donc vrai, ma bonne Catherine, dit Blanche en serrant dans sa petite main la main rude et sèche de la vieille femme, vous êtes donc souffrante ?

L'agonisante hocha la tête, puis eut un pâle sourire.

— Oui, madame la marquise, répondit-elle, mais je ne souffrirai pas longtemps.

Alors Blanche s'empressa de la gronder de sa voix la plus tendre.

Pourquoi avoir des idées pareilles ?

Pourquoi s'alarmer si vite ?

Pourquoi désespérer ?

Mais la vieille, qui ne pouvait se laisser prendre à ce pieux mensonge, pour la seconde fois secoua la tête.

— Oh ! je vous comprends, Madame, et je vous remercie, dit-elle. Vous êtes bonne... Vous voulez adoucir les derniers instants qui me restent... Mais je me sens bien, allez!... je sens bien que je m'éteins, que je m'en vais, et que d'ici avant la nuit, peut-être même dans une heure, mon pauvre Bernard restera tout seul au monde.

Le vieux garde était demeuré dans un coin de la chambre, les bras croisés et la tête tombée sur la poitrine.

Certes, celui-là était un homme, un homme énergique et fort, et cependant plus faible en ce moment qu'un enfant, il se mordait les lèvres jusqu'au sang pour ne pas éclater en sanglots.

— Et c'est pour vous parler de lui, Madame, reprit la moribonde en jetant un coup d'œil plein de tendresse du côté de son mari, que je voulais surtout vous voir...

— Pour me parler de Bernard ?

— Oui, Madame... Il est vieux et nous ne sommes pas riches... Nous n'avons rien, pas même ce toit qui nous a abrités si longtemps...

— Catherine ! fit vivement et avec un doux reproche la jeune marquise.

— Non, Madame, puisqu'il est à vous... puisque cette maison est la vôtre, répliqua à son tour vivement Catherine. Eh bien, Madame, il me semble que je mourrais avec moins de regrets, que je m'en irais de ce monde plus contente, si vous vouliez bien me faire une promesse.

— Une promesse?

— Oui, Madame la marquise.

— Et quelle promesse voulez-vous que je vous fasse, Catherine?

— Ce château est le château de vos pères... une antique demeure de votre famille, et il est bien probable que vous ne consentirez jamais à ce qu'il passe en des mains étrangères...

— Non, jamais! s'écria Blanche.

— Mais il arrive dans la vie bien des choses qu'on ne pouvait prévoir... bien des événements inattendus... Qui peut répondre de l'avenir, Madame? — Qui peut être sûr de ce que lui réserve le lendemain?

— Eh bien, Catherine?

— Eh bien, Madame la marquise, promettez-moi que, quoi qu'il arrive, vous conserverez toujours à Bernard cet asile où nous avons vécu, cet asile où je vais mourir...

Et les doigts crispés, ses yeux déjà vitreux, remplis de larmes, la mourante serrait de toutes les forces qui lui restaient encore la main de la jeune marquise.

Celle-ci demeura un moment silencieuse, près de pleurer aussi, tant son émotion était profonde, tant cette humble prière qui lui était adressée la remuait et la touchait.

Toute tremblante et toute pâle, elle se pencha vers la vieille femme et lui mit un baiser au front.

Que lui répondit-elle?

Quelle promesse lui fit-elle en ce moment suprême, en cet instant solennel?

Personne n'aurait pu le dire, pas même Bernard qui, toujours plongé dans sa douleur, semblait ne rien voir de ce qui se passait autour de lui.

Mais ce qu'il y a de certain, c'est que celle qui allait mourir, c'est que celle qui dans quelques minutes peut-être allait rendre son âme à Dieu, avait à présent l'air moins abattu et le front moins livide.

Tout à l'heure, sa physionomie exprimait l'angoisse, et maintenant elle paraissait rayonner d'une joie immense, d'un grand bonheur triomphant.

La marquise de Solange, cette élégante et belle patricienne qui faisait l'admiration de toute la cour, n'était plus en ce moment marquise.

Elle riche, elle noble, elle dans tout le rayonnement de la beauté et dans tout l'éclat de la jeunesse, elle devenait humble et se faisait, chose admirable, chose sublime, la servante de sa servante!

Tout secours était superflu, tout espoir de sauver la malade devait être abandonné, avait-on dit à Bernard.

Et cependant Blanche voulut espérer encore.

— Dieu peut faire un miracle! se dit-elle.

Le médecin qui avait donné ses soins à la femme de Bernard, était le vieux médecin du village.

C'était certainement un très digne homme et très consciencieux, que l'on bénissait dans toutes les chaumières pour son zèle et sa charité, mais sa science, pensait la jeune marquise, pouvait peut-être laisser à désirer.

Non loin de là, à quelques kilomètres seulement du château, habitait un autre praticien qui jouissait d'une réputation de grande habileté

On citait les miracles qu'il avait faits, les cures merveilleuses qu'il avait obtenues.

— Qui sait si celui-là ne réussirait pas à sauver cette pauvre femme? se dit encore Blanche.

Alors elle s'approcha de Bernard qui toujours immobile, toujours semblable à une statue, continuait à pleurer silencieusement.

Doucement elle lui toucha le bras.

Il releva la tête et tressaillit.

Il croyait que tout était fini et que la jeune marquise allait lui apprendre la fatale nouvelle.

— Du courage! dit Blanche de plus en plus émue elle-même et qui avait beaucoup de peine à raffermir sa voix, du courage!

— Oui, madame la marquise, balbutia le pauvre homme qui était anéanti.

— C'est un coup bien terrible, mais il faut être fort... Ecoutez-moi, mon ami... Suivez mon conseil... Mais il faut se hâter, car chaque minute, chaque seconde est peut-être la dernière...

Et alors en quelques paroles rapides, elle lui expliqua sa pensée.

Nous l'avons dit, la marquise de Solange était une excellente écuyère et il y avait toujours pour son usage plusieurs chevaux de très grand prix dans les écuries du château.

Moins de cinq minutes après, le vieux Bernard à qui un peu d'espoir revenait aussi et qui avait retrouvé toute son énergie et toute sa volonté, avait sellé un de ces chevaux, celui qu'il connaissait pour être le meilleur coureur, et le pressant, l'excitant non seulement de la voix et du geste, mais encore de l'éperon, filait comme un trait chercher l'habile médecin dont venait de lui parler la marquise.

Le docteur rentrait d'une assez longue tournée, mais au nom seul de Blanche il se mit avec empressement à la disposition du vieux Bernard.

—Je suis à vous dans une seconde, dit-il. Le temps seulement de donner l'ordre qu'on selle ma jument.

Et en effet il reparaissait bientôt monté sur une petite jument noire dont le galop était très rapide et dont il se servait toutes les fois qu'il s'agissait d'aller un peu loin pour des cas urgents.

— En route, mon brave! cria-t-il.

Ils filaient dans une course si vertigineuse et le sol fuyait derrière eux avec une telle rapidité qu'on aurait pu croire que quelqu'un était à leur poursuite.

Aussi, quand ils entrèrent dans la maison de Bernard, semblait-il à Blanche que celui-ci venait seulement de partir.

A ce moment la malade, les yeux clos, semblait sommeiller.

Mais, comme le médecin s'approchait d'elle, elle rouvrit les yeux.

— Ne craignez rien, ma bonne femme, fit-il vivement et presque gaiement. Je suis venu pour vous guérir.

La moribonde ne répondit pas, mais elle eut un sourire qui prouvait bien qu'elle ne se faisait plus d'illusions sur son état et qu'elle se sentait bien perdue.

D'ailleurs, le médecin ne l'interrogeait pas, ne lui posait aucune question.

Mais penché sur elle, il la regarda longuement, attentivement.

Bernard et la jeune marquise épiaient anxieusement sa physionomie, mais comme il avait appris à se faire un masque impénétrable, ils ne purent rien y lire.

Et cela rassurait Blanche et la raffermissait dans sa croyance que le danger pouvait encore être conjuré.

Car, dans le cas contraire, comment admettre, comment supposer que cet homme pût conserver un visage impassible?

Enfin, lentement il se releva.

— Ne nous effrayons pas, fit-il, ce ne sera rien...

Le teint du vieux Bernard s'était coloré et le regard de Blanche avait eu un éclair de joie.

Elle lui prit vivement les mains, les serra avec force dans les siennes, puis la voix pleine de larmes, mais très heureuse et souriante :

— Ah! docteur!.. docteur! s'écria-t-elle dans un élan plein de reconnaissance, quelle affreuse angoisse vous m'ôtez ! quel bonheur vous venez de me donner avec ces quelques mots!...

Le docteur, dont elle tenait toujours les mains, venait à son tour de l'étreindre avec énergie, puis la voix très rapide et très bas aussi, si bas que ses paroles n'étaient qu'un souffle :

— J'ai menti!... Elle est perdue! répondit-il.

Et il sortit.

Blanche souffrait à présent deux tortures pour une. Elle souffrait de ce grand malheur inévitable et elle souffrait aussi — et si cruellement que rien ne pourrait l'exprimer — de la joie du vieux Bernard.

Car celui-ci n'avait rien deviné, rien compris.

Car maintenant il était fou d'espérance.

Il prit la malade dans ses bras et l'embrassa à plusieurs reprises avec un sourire qui aurait fait sangloter la jeune marquise.

— Ah! ma pauvre femme!... ma bonne Catherine! s'écria-t-il, quelle peur tu m'as faite!... Mais ce bon docteur vient de me rassurer... Oh! il s'y connaît, va!... C'est un savant!... Il en a sauvé d'autres qui étaient bien plus bas que toi... Oui, tu vivras, ma Catherine, tu ne me quitteras pas encore...

Puis, tout en parlant, il essuyait du revers de sa main les larmes qui sillonnaient ses joues.

Blanche, dont l'émotion était immense, s'était un peu dissimulée dans l'ombre.

Et le bonhomme reprit :

— Car Dieu sait bien que nous nous aimons, n'est-ce pas et Dieu est juste.

Que serais-je devenu?... Quelle existence aurait été la mienne si je ne t'avais plus sentie à mes côtés?...

Il y a si longtemps, ma chère femme adorée, que nous vivons de la même vie et que nous marchons dans la même ombre!...

Il y a si longtemps que nous n'avons que la même pensée et que le même cœur!...

Tiens, regarde-moi, Catherine, regarde-moi!...

Tout à l'heure je me désolais, tout à l'heure je me désespérais, tout à l'heure je pleurais et je me disais: Oh! tout est bien fini... elle s'en va... elle me laisse...

Et maintenant... maintenant, regarde-moi, te dis-je!... Je dois avoir du bonheur plein les yeux, n'est-il pas vrai?

Embrasse-moi, ma Catherine!... A ton tour, donne-moi un baiser!... Ah! si tu savais comme il t'aime, ton vieux Bernard?...

Il souriait, radieux.

Il pencha son front vers les lèvres de sa femme.

Mais, brusquement, il se redressa et jeta un cri terrible, un cri qui fit frissonner Blanche et qui dut s'entendre jusque dans les profondeurs du parc :

— Ah! morte!... ah! morte!... ah! morte!...

Et c'était vrai.

La vieille Catherine venait de passer.

Dans le dernier baiser qu'elle avait donné à son mari, elle avait exhalé son dernier souffle, elle avait rendu son dernier soupir.

Et la jeune marquise, qui regardait Bernard, était prise de peur.

Comme en une seconde il avait changé!

Elle ne le reconnaissait plus.

C'était un fantôme, un spectre!

Il s'arrachait les cheveux, se meurtrissait le front, et rendu fou, hors de lui, il avait à travers ses sanglots, des paroles que Blanche ne comprenait pas, mais qui ressemblaient à des malédictions et à des anathèmes.

La marquise de Solange se taisait.

Qu'aurait-elle pu dire?

Quelles paroles aurait-elle pu trouver pour adoucir une pareille douleur?

Très lentement, très doucement et comme si elle n'osait pas marcher, elle se rapprocha du lit.

Le visage très calme, la vieille Catherine semblait dormir.

Blanche l'embrassa, puis lui ferma les yeux.

Et comme une chaise se trouvait là, elle s'assit tout près d'elle, priante et recueillie.

C'était grand jour encore et il faisait au dehors un splendide soleil.

Dans le parc, qui avait un air de fête, tous les nids chantaient, et des parfums très doux arrivaient jusque dans la chambre mortuaire.

Le vieux Bernard s'était un peu calmé.

Assis à l'écart, il ne quittait pas des yeux sa femme, et de temps à autre il frissonnait comme s'il eût éprouvé tout à coup un grand froid.

La marquise et lui gardaient le plus profond, le plus religieux silence.

La nuit tomba.

Blanche alluma une petite lampe de cuivre dont la lueur, qui se mêlait à la clarté des bougies qui brûlaient à la tête du lit, n'éclaira l'humble maisonnette que d'une lumière triste, presque funèbre.

Puis elle vint se rasseoir à la place qu'elle avait choisie...

Et dans ce silence morne le temps passait, les heures s'écoulaient...

Soudain à la vieille horloge de Bernard dix coups sonnèrent, lentement et presque lugubrement aussi, dix coups lents et graves.

Alors celui-ci tressaillit, puis regarda sa jeune maîtresse comme s'il sortait d'un rêve.

— Madame la marquise, murmura-t-il, vous êtes trop bonne et jamais je ne vous témoignerai assez de gratitude...

Mais je ne veux pas abuser de votre bon cœur... Vous avez besoin de repos... Laissez-moi seul avec elle... Retirez-vous.

Mais Blanche insista pour ne pas s'en aller encore.

Ce ne fut qu'une heure plus tard qu'elle dut enfin se rendre aux prières de son vieux serviteur.

— Vous avez tort, Bernard, dit-elle, car il est bien certain que je ne dormirai guère cette nuit. Mais enfin je cède puisque vous le désirez.

Pour rentrer chez elle, la marquise n'avait pas besoin de sortir dehors, car la petite maison de Bernard communiquait à l'escalier qui conduisait à ses appartements.

Bernard venait d'ouvrir une armoire et d'allumer à son tour un flambeau.

— Je vais accompagner Madame la marquise jusque chez elle, dit-il.

Blanche refusait.

Pouvait-il s'absenter en un pareil moment?

N'était-ce pas presque une impiété que cette chambre demeurât vide?

Non, non, il fallait qu'il restât: elle s'en irait bien toute seule.

Mais Bernard ne voulut rien entendre, et jetant un coup d'œil sur le cadavre de sa femme:

— Oh! elle ne me blâmerait pas, dit-il, elle ne m'en voudrait pas de faire mon devoir... Venez, Madame la marquise.

Depuis quelques instants un vent assez violent s'était élevé, et s'engouffrant par les ogives de l'escalier faisait vaciller le flambeau que portait Bernard.

Il n'y avait qu'un étage à monter pour arriver à la chambre de Blanche.

Le vieux serviteur posa le flambeau sur un guéridon, jeta un rapide coup d'œil autour de lui pour s'assurer que tout était en ordre, puis dit

— Bonne nuit, Madame la marquise.

— Et soyez fort! répondit celle-ci en lui tendant la main.

Maintenant elle était seule.

Elle alluma un second flambeau, car les terribles émotions de cette inoubliable journée lui avaient donné une fièvre qui, elle le sentait bien, la tiendrait éveillée toute la nuit.

Le vent se déchaînait de plus en plus et maintenant d'aveuglants éclairs déchiraient le ciel à intervalles assez rapprochés.

Blanche était prompte à s'effrayer, et nous savons qu'elle n'avait pas tous les torts.

En toute autre circonstance, elle eût été saisie de peur en évoquant le souvenir du marquis de Morfer et en se rappelant les deux aventures qui l'avaient tant frappée et qui lui étaient arrivées ici même quelque temps auparavant.

Mais, chose étrange, elle n'y songea pas.

Le seul tableau qui passait toujours devant ses yeux, c'était la vieille Catherine agonisante, et elle n'avait pas d'autre souci que l'immense malheur qui venait d'atteindre Bernard.

Elle s'était débarrassée de son costume de voyage pour revêtir une élégante toilette de nuit.

— Comme d'ici au jour le temps va me sembler long ! murmura-t-elle.

Puis, comme elle ne pouvait dormir, elle chercha à tuer les heures.

Il y avait dans sa chambre une magnifique bibliothèque en bois de rose dans laquelle elle avait réuni les chefs-d'œuvre des auteurs les plus célèbres.

Elle fit choix d'un de ses volumes et voulut lire.

Mais elle avait beau vouloir s'intéresser, sa pensée lui échappait, ne se fixait pas.

Alors, attirée par le bruit de l'orage qui de seconde en seconde se déchaînait avec plus de violence, elle s'approcha d'une fenêtre et resta appuyée contre la vitre.

C'est une tempête ! fit-elle à voix haute et comme si elle parlait à quelqu'un.

Et c'était bien aussi une véritable tempête, un véritable ouragan.

Quel étrange et saisissant contraste entre cette nuit-là et la journée magnifique et radieuse qui venait de s'écouler.

Pas une étoile.

Le ciel était d'un noir d'encre ou bien tout à coup s'embrasait d'un bout à l'autre de l'horizon avec des flamboiements d'incendie.

Le vent tordait les arbres du parc, cassait les branches, et c'étaient dans la profondeur des allées et dans les lointains pleins de ténèbres des bruits qui ressemblaient à des plaintes, à des gémissements, à des râles.

Et tout à coup le sol trembla.

C'était le tonnerre qui éclatait menaçant, formidable et terrible.

Les éclairs, qui maintenant ne cessaient plus, éblouissaient la jeune marquise, mais elle persistait à rester là dans la contemplation de cette nuit sinistre et pleine d'une tragique grandeur.

C'était l'heure où le sombre marquis de Morfer, éperonnant son cheval jusqu'au sang, dévorait l'espace ; c'était l'heure où souriant déjà d'un sourire infernal et triomphant il accourait bride abattue vers le château.

L

LA NUIT DE LA MORT *(Suite)*

Blanche, pourtant venait d'avoir tout à coup une idée qui la fit tressaillir de joie.

S'il lui était impossible de lire, elle pouvait essayer d'écrire.

Et pourquoi n'écrirait-elle pas à Jean ?

Pourquoi, pour que cette horrible nuit lui parût moins longue, ne s'arrangerait-elle pas de façon à croire qu'elle n'était plus seule, qu'elle était encore en tête à tête avec lui.

— Oui, oui, je vais lui écrire, s'écria-t-elle, je vais lui dire encore une fois que je l'aime!

Cette idée-là la rendait toute joyeuse et faisait resplendir son front de bonheur.

Elle s'installa au guéridon, et très émue, oubliant l'orage, le fracas du tonnerre, l'horreur de cette nuit affreuse, oubliant tout pour ne plus penser qu'à l'homme qu'elle aimait, elle laissa sa plume courir sur le papier.

Les quatre Risque-Tout.

« Mon cher Jean,

« Vous allez être bien surpris, j'en suis sûr, d'apprendre que je suis encore une fois si loin de vous, si loin de Paris.

« Mais c'est un devoir qui m'imposait de revenir ici, mon ami, d'y revenir au moins pour quelques jours.

« Ce matin, un messager m'a rapporté une nouvelle qui m'a remplie de tristesse.

« Vous vous souvenez bien, n'est-ce pas, de Catherine, de la femme de mon vieux garde, du vieux Bernard?

» Vous ne les avez jamais vus ni l'un ni l'autre, mais je vous en ai très souvent parlé car ce sont d'excellentes gens qui m'aimaient beaucoup et pour qui j'avais, de mon côté, une affection sincère.

« Eh bien, ce que le messager dont j'ai reçu la visite ce matin venait m'apprendre, c'est que ma bonne Catherine était à l'agonie et demandait à me voir et à me dire le dernier adieu.

« Que devais-je faire ?

« Pouvais-je rester sourde au suprême appel de cette brave femme dont plus d'une fois l'admirable dévouement et la profonde amitié m'avaient touchée ?

« Si j'avais été capable d'agir ainsi, si seulement j'avais pu avoir une hésitation d'une seconde, je me le serais reproché toute ma vie, non seulement comme une noire ingratitude, non seulement comme une action méprisable et mauvaise, mais encore comme un crime.

« Je suis donc partie sur-le-champ en prenant à peine le temps de prévenir ma tante, Madame la marquise des Tournelles.

« Vous savez que tous, tant que nous sommes, nous aimons à nous leurrer jusqu'au bout des plus chimériques espoirs.

« Tout en venant ici avec la plus grande rapidité, je me disais donc qu'on avait pu peut-être exagérer et que sans doute Catherine n'en était point encore à sa dernière heure.

« Aussi comment vous exprimer et vous faire comprendre ce que je ressentis en la voyant ?

« Hélas ! non, on n'avait point exagéré !

« Hélas ! oui, Catherine avait déjà sur le visage l'ombre de la mort !

« Je voulus faire bonne contenance pour tromper la mourante et ne point trop effrayer mon pauvre Bernard, mais je vous jure que j'avais le cœur bien gros !

« Pourtant je voulus me leurrer encore, me bercer encore d'une dernière espérance.

« Le médecin qui avait été appelé auprès de Catherine et qui l'avait condamnée, est un vieillard très bon, très doux, très charitable, mais dont la science est peut-être un peu courte.

« Je fis alors appeler un autre docteur qui habite à quelque distance d'ici et qui jouit dans nos contrées d'un très grand renom.

« Cet homme accourut et confirma la sentence.

« — Elle est perdue ! me dit-il.

« Cette fois, je sentis mon cœur se fondre. Le miracle que j'avais compté, était impossible !

« Mais ce secret terrible, le docteur ne l'avait révélé qu'à moi.

« Pour rassurer la malade, il avait dit :

« — Ne nous effrayons pas, ça ne sera rien. »

« Aussi comment vous dépeindre le désespoir et la douleur de mon pauvre Bernard lorsque quelques instants plus tard sa femme, à qui il venait de prodiguer les paroles les plus affectueuses et les plus touchantes, s'éteignit doucement dans ses bras ?

« Jean, vous savez que j'ai eu dans ma vie des heures bien tristes, bien amères et bien sombres ..

« Eh bien, malgré tout, le souvenir de cette heure-là me restera, le souvenir de cette heure-là ne s'effacera jamais de ma mémoire...

« J'ai eu peur. J'ai cru que Bernard devenait fou.

« Je n'aurais jamais pu croire qu'il était possible d'éprouver une pareille douleur sans mourir.

« A cette heure, le pauvre homme veille seul le cadavre de sa chère morte.

« Je voulais demeurer près de lui ; je pensais apporter peut-être par ma présence quelque adoucissement à son chagrin.

« Mais j'ai dû céder, j'ai dû me rendre devant son désir formellement exprimé que je me retire, et me voilà maintenant rentrée chez moi, et comme après cette grande et terrible secousse le sommeil me fuyait, j'ai voulu, pour moins sentir l'ennui des heures trop lentes, me donner le plaisir et la joie de causer quelques instants avec vous.

« Il fait en ce moment un temps horrible, une nuit épouvantable.

« Sous les longs éclairs qui ne cessent de sillonner le ciel, le parc est tout en feu.

« Le tonnerre gronde avec une violence inouïe, la pluie bat mes vitres et le vent jette dans cette solitude des hurlements lugubres.

« Une nuit semblable, après la scène à laquelle je viens d'assister, devrait me remplir de terreur ; mais je pense à vous, j'évoque votre image, je m'oublie dans votre souvenir et je me sens rassurée, je me sens très brave. »

Et la jeune marquise continuait à écrire.

Mais si rassurée et si brave qu'elle disait être, peut-être eût-elle tout à coup frissonné si la grande voix du tonnerre lui eût permis de distinguer un bruit qui venait de s'élever sur la route.

C'était le marquis de Morfer dont le cheval venait de s'arrêter à quelques pas seulement de la grille du château.

Le marquis s'était dressé sur ses étriers.

Il regardait fixement les fenêtres de Blanche.

Une vive clarté y brillait.

— On ne m'a pas trompé... Elle est bien là ! pensa-t-il tandis que le même sourire de triomphe courait encore sur ses lèvres.

Il fut à terre d'un bond, puis s'orienta, chercha autour de lui où il pourrait attacher son cheval.

Il aperçut la grille du château, la grille à travers laquelle, alors qu'elle cueillait un bouquet, la jeune marquise, protégée et suivie sans le savoir par le vieux Bernard, l'avait tout à coup entrevu avec effroi.

— Pardieu, ces barreaux sont très commodes ! se dit le marquis de Morfer.

Et sous la pluie qui tombait toujours à flots, sous le tonnerre qui grondait, sans se presser il lia solidement son cheval à l'un des gros barreaux de fer de la grille.

Et cela fait, le marquis s'orienta de nouveau.

Ce qu'il regardait à présent, ce qu'il examinait, c'était le mur.

Il n'était point très élevé, et, pour un homme de son agilité et de son âge, très facile à escalader.

Aussi ne mit-il que quelques secondes pour le franchir et se laisser retomber dans le parc.

Là, il demeura un instant immobile.

Le parc était tout rouge.

On y voyait comme en plein jour.

Et les éclairs ne cessaient pas !... c'était une averse de feu !

Le regard toujours fixé sur les fenêtres de Blanche, le marquis était très intrigué.

Il se demandait pourquoi cette vive lumière à une heure aussi avancée de la nuit.

Il se demandait pourquoi la jeune marquise veillait.

Son front s'était assombri, sa joie s'était éteinte et il sentait maintenant une violente colère gronder en lui.

— Est-ce qu'elle m'échapperait encore !... Est-ce que je vais trouver devant moi quelqu'un pour me la disputer et pour la défendre !

Et cette pensée-là, la pensée qu'il pourrait échouer encore, rendait son visage déjà si sinistre plus sinistre et plus menaçant encore.

Cependant, les éclairs incendiaient plus rarement le ciel.

Profitant de la nuit qui se refaisait autour de lui, le marquis de Morfer avançait.

C'était la lumière de Blanche qui le guidait:

Parfois il s'arrêtait brusquement, tressaillant de surprise. Un obstacle, que les ténèbres lui avaient empêché de distinguer, venait de se dresser devant lui : un arbre, un banc, une haie...

Mais il avançait encore... toujours.

Le château qu'il regardait toujours obstinément se rapprochait, sortait de l'ombre...

Brusquement il surgit.

Le marquis se trouvait en ce moment sous les fenêtres de Blanche.

— Tu ne te doutes pas que je suis si près de toi ! ricana-t-il.

Mais, soudain, il eut un cri sourd de saisissement, un violent et brusque recul.

Que venait-il donc d'apercevoir ?

Qu'était-ce donc que cette autre lumière, mais plus triste et plus pâle, qui brillait à quelques pas de lui ?

— La maison du garde ! Cet homme veille aussi !...Qu'est-ce que cela signifie ? murmura le marquis dont tous les traits s'étaient contractés.

Et il restait là, indécis, hésitant.

Non, certes, par lâcheté, car cet homme — cela était reconnu de tous — était hardi et brave.

Mais par prudence, par précaution.

Il voulait bien pour assouvir l'ardente passion qui le dévorait se jeter dans une aventure qui pouvait être périlleuse ; il consentait bien, pour triompher de Blanche et la tenir enfin à sa merci, à ne reculer devant rien, pas même devant la violence, pas même devant un crime, mais il voulait aussi savoir quelles chances il avait à courir et ne pas se jeter aveuglément et inutilement dans le danger.

Alors il oublia pour un instant le château pour ne plus songer qu'à la petite maison de Bernard.

Le tonnerre n'aurait pas continué à éclater avec un fracas formidable, que la pluie seule, qui avait détrempé le sol, aurait suffi à amortir le bruit de ses pas.

Mais il n'en marcha pas moins avec autant de prudence que s'il pouvait être entendu.

Il n'aurait eu, pour arriver jusqu'à la maison de Bernard, que quelques enjambées faire, et il mit plusieurs minutes.

Tout à coup il se redressa.

C'était là !

Mais il écoutait si quelque bruit intérieur n'allait pas lui annoncer que sa présence avait été découverte.

Mais non, rien !

Le marquis alors se baissa, car c'était dans la pièce du rez-de-chaussée que la vieille Catherine était morte, et la fenêtre, assez haute et très large, n'était pas à plus d'un mètre du sol.

— Que vais-je voir?... Pourquoi cet homme passe-t-il la nuit ? se dit le marquis toujours très intrigué.

Et il avança la tête... il regarda.

Puis tout à coup il devint tout pâle, tout blême.

Il avait sous les yeux une scène saisissante et lugubre.

Devant la morte, dont le visage amaigri avait maintenant la blancheur de la cire, et dont les mains raidies semblaient serrer sur sa poitrine un petit crucifix de cuivre, agenouillé, prosterné, le vieux Bernard, le front caché dans ses mains, priait ou pleurait.

Ah ! la pluie pouvait fouetter ses vitres, les éclairs pouvaient changer le ciel en une mer de sang,le tonnerre pouvait faire trembler la terre,qu'il était loin de là, loin de ce qui se passait autour de lui, loin de l'heure présente !

C'étaient ses jours écoulés qu'il revivait, c'étaient les longues années qu'il avait derrière lui, tout son passé que, le cœur brisé, l'âme meurtrie, il évoquait.

Son sang courait encore dans ses veines, son cœur battait encore dans sa poitrine, et cependant il sentait bien que désormais lui aussi, n'était plus qu'un cadavre, que lui aussi était mort.

Oui, maintenant c'était bien fini ; maintenant il n'avait plus rien à espérer ni plus rien à craindre.

Il avait eu tous les bonheurs qu'il devait avoir, toutes les joies qu'il devait connaître, tous les plaisirs qu'il devait goûter.

Sa chère femme morte, sa chère compagne à tout jamais partie, c'était sa vie brusquement fermée.

Le marquis de Morfer, à présent, comprenait, se rassurait.

— En vérité, je joue de chance et je ne pouvais mieux tomber ! ricana-t-il avec son mauvais sourire. Le bonhomme est trop occupé de lui pour s'inquiéter de la marquise.

Et plus vivement il retourna sur ses pas et revint en face du château.

Il demeura un moment la tête levée, puis faisant allusion à la fenêtre qui était éclairée :

— Entrer par là, se dit-il, serait une maladresse insigne.

Elle pourrait apercevoir mon ombre... être prévenue.

Je ferai donc mieux de choisir celle-ci, ajouta-t-il en portant cette fois son regard sur la fenêtre qui était à côté et qui demeurait toute noire...

Et il réfléchissait encore.

La fenêtre éclairée, c'était certainement la chambre de la jeune marquise; l'autre, la fenêtre qui demeurait sombre, devait être évidemment une pièce qui devait y aboutir.

Toutes les fenêtres du petit château ouvraient sur un large balcon.

Il ne s'agissait donc que de grimper, de faire sauter sans bruit un des carreaux de la fenêtre — et le marquis avait à son doigt un diamant qui suffirait à cette opération — puis, ce résultat obtenu, il ne resterait plus qu'à faire jouer l'espagnolette pour entrer.

Certes — répétons-le une fois de plus — le marquis avait pour Blanche, pour cette femme dont les refus et les dédains ne faisaient qu'exciter ses désirs, une passion ardente, aveugle et folle, mais cette passion autorisait-elle, excusait-elle l'acte qu'il allait commettre?

Ce gentilhomme, ce grand seigneur, ce marquis, ne ressentait-il donc aucune honte, n'éprouvait-il donc aucun scrupule au moment où il était sur le point de se conduire comme un voleur?

Non, aucune honte, aucun scrupule, aucun remords.

Un autre, à cet instant décisif, se fût enfui peut-être, eût reculé devant cette lâcheté.

Mais le marquis de Morfer n'était pas un homme comme tous les autres.

Nature impérieuse et entière, il ne voulait point d'obstacle à ses désirs et à ses volontés, même quand cet obstacle était son honneur.

Il étudiait maintenant le moyen d'arriver jusqu'au balcon.

Il hocha la tête.

— Jeu d'enfant! murmura-t-il.

Puis, comme son manteau pouvait le gêner dans ses mouvements, il le dégrafa et l'enroula autour de ses reins.

— Vite!... vite! fit-il. Le temps presse!...

Et il escalada.

Au même moment il y eut un coup de tonnerre si formidable que le cheval, resté là-bas sous l'averse qui le cinglait, se mit à hennir de frayeur.

Le marquis arrivait au balcon.

Il s'y hissa.

Tout rouge sous les éclairs qui maintenant encore ne cessaient plus, il était vraiment sinistre à voir.

Et pendant ce temps, pendant que le danger s'approchait d'elle à chaque seconde, Blanche continuait sa longue lettre à Jean de Lys.

Maintenant elle avait oublié la mort de Catherine, le terrible désespoir du vieux Bernard, et elle ne voyait plus passer devant ses yeux que la rayonnante et douce image de l'homme aimé.

« Et vous, mon cher Jean, lui écrivait-elle, que faites-vous à cette heure?

« Avez-vous des rêves heureux, des rêves de bonheur ?

« Pensez-vous à moi comme je pense à vous?

« Oui, sans doute, car je sais que vous êtes loyal et bon, car je sais que je puis vous croire, mais cependant je vous défie bien de m'aimer plus que je vous aime!

« Qui m'aurait dit qu'un jour mes pensées ne m'appartiendraient plus!

« Qui m'aurait dit qu'un jour je ne serais plus maîtresse de moi-même!

« Et c'est ainsi, pourtant, mon ami, oui, c'est ainsi, je vous le jure!

« Tout la vie, tout l'avenir, pour moi, c'est vous.

« Mais vous allez sourire. Ne vous ai-je pas dit ces choses cent fois, mille fois?... Mon excuse, c'est que je ne puis me lasser de vous les répéter... »

Et la jeune marquise venait à peine d'écrire le dernier mot lorsque, tout à coup, elle dressa la tête.

Légèrement inquiète, elle regardait autour d'elle, fouillait la chambre, écoutait.

— Ah çà, suis-je folle! fit-elle avec un sourire. Est-ce que mes terreurs vont encore me reprendre?

Pourtant elle croyait bien avoir entendu un bruit suspect non loin d'elle.

— Le bruit du vent, sans doute... le craquement d'une boiserie... Je suis folle! répéta-t-elle.

Puis, comme elle écoutait toujours, un grand silence tomba.

Oui, décidément, elle était folle d'avoir de ces peurs-là.

Elle se leva et fit quelques pas dans la chambre.

Il y avait dans les angles de larges pans d'ombre qui, malgré tout, l'inquiétaient.

Son regard les sonda.

Rien.

Et elle se mit à rire, disant tout haut:

— Que je suis ridicule!.. Un enfant serait plus brave que moi...

Et, revenue sur ses pas, elle allait se rasseoir et continuer sa lettre quand brusquement elle pâlit, le cœur serré, tout le sang arrêté dans les veines.

Un nouveau bruit venait de se faire entendre et, cette fois, plus distinct encore.

Le vent soufflait toujours avec rage. On entendait la chute des branches qu'il brisait sur son passage. Mais, sûrement, ce n'était plus maintenant le bruit de la rafale ou le sourd craquement d'une boiserie qu'elle avait entendu.

C'était comme si un être invisible et menaçant, lentement, furtivement, se glissait dans l'ombre et se rapprochait d'elle.

Elle aurait pu s'enfuir, elle aurait pu courir, se réfugier dans la petite maisonnette de Bernard, mais elle n'y songea même pas, tant elle était déjà paralysée par l'effroi.

— Qui donc est ici?... Qui donc va là?...

Elle avait cru crier, mais sa voix était restée sourde, voilée, très faible.

Elle attendit quelques secondes, frissonnante, la tête perdue

Et elle ajouta, mais au hasard et sans conviction:

— Est-ce vous, Bernard?

Mais un coup de tonnerre lui coupa la parole.

La foudre venait de tomber dans le parc. Cinq ou six éclairs suivirent. La pluie redoublait.

Puis il y eut quelques minutes d'un silence plus effrayant que le fracas de la tempête.

Blanche, toujours immobile, n'osait plus ni parler, ni remuer.

Il lui semblait que sa chambre venait tout à coup de s'agrandir, de s'emplir d'ombre, et elle frémissait comme si elle allait se trouver tout à coup en face d'un inconnu terrible.

Et comme, le front livide et les yeux dilatés par la peur, elle épiait et guettait toujours autour d'elle, comme balbutiant, elle venait de répéter :

— Bernard, est-ce vous ?

Soudain, elle jeta un cri sourd et recula les deux mains en avant, comme si elle venait de voir surgir devant elle une apparition terrifiante.

Car une porte venait de s'ouvrir, une tapisserie s'était soulevée, et une voix qui venait de glacer tout son sang dans ses veines, avait répondu :

— Non, madame, c'est moi.

Et sur le seuil, le marquis de Morfer était apparu.

Tous les traits contractés, les lèvres blanches, éperdue, la jeune marquise le regardait, ne comprenant pas encore et croyant être le jouet d'un rêve horrible.

Chose étrange, le marquis n'avait plus sur les lèvres son sourire infernal et son front avait perdu son air triomphant.

Immobile et silencieux, le regard fixé sur Blanche, il n'était plus en ce moment l'homme qu'elle connaissait, insolent et hautain, mais, au contraire, un homme très doux, très humble, presque timide.

Pourquoi ?

Quelle étrange et singulière métamorphose !

C'est qu'avant d'apparaître aux yeux de Blanche, le marquis avait fait une réflexion.

Il s'était dit : « Jusqu'à présent, j'ai peut-être été avec elle trop brutal, trop violent...

« Jusqu'à présent je n'ai peut-être pas su lui cacher assez toute la fougue de mes désirs, toute l'impétuosité de ma passion.

« De là, sans doute, le grand effroi que je lui cause. Il faudrait être plus doux.

« Il faudrait la rassurer en l'implorant, en mendiant presque son amour que jusqu'alors j'ai eu l'air d'exiger.

« En un mot, ne brusquons rien et ne soyons violent que si la violence est nécessaire. »

Le marquis de Morfer, au besoin, savait aussi prendre le masque de l'hypocrisie, et c'était en ce moment ce masque-là qui cachait son visage.

L'attitude, le regard et jusqu'au son de sa voix, tout en lui était changé.

Aussi, bien décidé à ne sortir de son rôle qu'à la dernière extrémité, ne regardait-il plus Blanche avec hauteur, mais presque avec crainte.

Dans leur entrevue à l'hôtel de Solange, il avait osé la menacer et faire entendre des paroles de colère; mais ici il demeurait suppliant.

Il fit un pas en avant, lentement, puis la voix très douce :

— Oui, Madame, c'est moi, dit-il. Mais ne vous effrayez pas... Sur mon honneur de gentilhomme, je vous jure que vous n'avez rien à craindre...

Et tandis qu'il avançait encore, Blanche reculait, reculait toujours.

Une pensée l'obsédait et crispait sa lèvre d'un sourire de mépris :

— Cet homme ici !... cet homme au château !... Il s'est introduit chez moi comme un voleur !...

Mais le marquis, qui ne la quittait pas des yeux, dut comprendre cette pensée, car il s'empressa d'ajouter, toujours l'accent très doux :

— Pardonnez-moi... Oui, je suis bien coupable d'avoir osé pénétrer jusqu'à vous

Les bandits saluaient jusqu'à terre.

Oui, je comprends que cette audace vous indigne et vous révolte... Mais j'ai une excuse : je vous aime tant!

Puis, plus vivement, il ajouta :

— Réfléchissez un peu et ne me condamnez pas sans m'entendre... Soyez indulgente et bonne...

« Est-ce ma faute si cet amour qui me possède tout entier, si cet amour, qui devrait être la joie de ma vie, en est la torture et la souffrance?

« Est-ce ma faute si je vous aime d'un amour qui m'effraie, d'un amour qui est plus fort que ma volonté?

« Oh! je vous assure que vos dédains m'ont fait passer des heures bien terribles... Je vous assure que j'ai tout fait pour chasser votre souvenir, tout fait pour vous oublier..

« Que de fois je me suis trouvé faible, et lâche, et méprisable !

« Que de fois je me suis fait le serment de vous fuir et de ne plus vous revoir !

« Mais j'étais fou !

« Ce serment-là, je n'avais pas le courage, je n'avais pas la force de le tenir.

« Et voici que je reviens... que je m'expose à votre courroux et que je vous supplie encore de ne pas me désespérer ! »

De plus en plus, Blanche croyait rêver.

Était-ce bien là le marquis de Morfer ?

Était-ce bien lui qu'elle entendait ?

Il eut un sourire triste, puis il reprit :

— Et cependant je me croyais bien fort... je me croyais bien sûr de moi avant de vous connaître... L'amour !... Ce mot qui maintenant me fait trembler, me faisait sourire... Ce n'était pour moi que le plaisir d'un instant, que le caprice d'une heure... Mais qu'il pût être éternel, mais qu'on pût en souffrir, en mourir peut-être, je ne le croyais pas, je me refusais à le croire.

« Et maintenant je suis puni pour l'avoir méconnu, et maintenant j'abdique toute ma fierté devant vous.,. et maintenant je tombe à vos pieds et je vous demande grâce !...

Et très pâle, les mains tendues vers Blanche, il venait de s'agenouiller.

Et toujours, le tonnerre grondait, toujours l'affreuse tempête faisait entendre ses mugissements terribles.

— Blanche !.. Blanche ! s'écria-t-il, par pitié ne me repoussez pas ! dites-moi un mot d'espoir ! »

Et comme elle demeurait muette, il ajouta :

— Blanche, je ne vous trompe pas... je ne vous mens pas... Blanche, je vous aime !.. Parlez ! ordonnez !... Comment puis-je vous convaincre ?... Quel sacrifice exigez-vous de moi ? Que dois-je faire ?...

— Partir ? répondit la jeune marquise.

Et du doigt elle lui montrait la porte par laquelle il était entré.

— Partir ? fit le marquis la voix sourde.

Un éclair avait brillé dans son regard et son front s'était soudainement assombri...

— Oui, partir ! reprit-elle avec plus de force, et ne plus me revoir !... ne plus me revoir jamais !

— Ne plus vous revoir !

Et les lèvres du marquis se crispaient, tous ses traits se contractaient.

— Je vous le demande en grâce ! dit Blanche. Il y a d'autres femmes jeunes et belles... plus belles que moi et qui pourront vous aimer sans vous apporter un cœur parjure... Moi je ne suis plus libre... mon cœur s'est donné, et j'en aime un autre...

— Un autre ?

— Et cet amour-là c'est ma joie, c'est mon orgueil, c'est ma vie !... On m'arracherait plutôt le cœur que de me le faire oublier !

— Jean de Lys ?

— Oui, répondit la jeune marquise la voix ferme, le chevalier Jean de Lys.

Le visage du marquis de Morfer venait de se couvrir d'une pâleur mortelle.

Lentement, il se releva, déroula son manteau qu'il jeta sur un meuble, puis se débarrassa de son épée.

Blanche avait suivi son mouvement avec un geste de terreur :

— Que faites-vous donc ? s'écria-t-elle

— Rien ! répondit-il froidement.

Mais son masque était tombé et il reparaissait tel qu'il était, effrayant et sinistre.

Maintenant la tête haute, il s'avançait résolument vers la jeune marquise.

Puis, se campant insolemment devant elle :

— Seulement, je veux vous donner encore un conseil, reprit-il, le dernier. Tout à l'heure, j'implorais, je suppliais... Tout à l'heure j'étais assez stupide pour m'humilier et me prosterner devant vous... J'avais tort, je le reconnais, puisque toutes mes prières et toutes mes supplications ont été vaines, puisque vous n'avez rien compris ou que vous n'avez rien voulu comprendre...

« Eh bien, écoutez-moi... croyez-moi... Ne me poussez pas à bout... Ne m'obligez pas à user avec vous de contrainte... Je vous aime, je vous désire et je vous veux... Vous comprenez bien, n'est ce pas, ce que cela veut dire ?... Cédez ! C'est un bon conseil que je vous donne... Car, que vous y consentiez ou non, je vous aurai !... Car aussi vrai que je m'appelle le marquis de Morfer je ne sortirai d'ici que lorsque vous aurez été à moi !...

Un frisson d'épouvante courut dans les veines de la jeune marquise.

— Est-ce vrai ? balbutia-t-elle. Vous m'effrayez !

Il hocha la tête, puis eut un sourire cynique.

— Oui, c'est vrai, répondit-il ; oui, je ne mens pas ; oui, quand je partirai de chez vous, quand je quitterai votre château je pourrai dire que la belle marquise de Solange qui m'a toujours été rebelle, que la belle marquise de Solange qui m'a toujours souffleté de ses dédains a été ma maîtresse !

Et il ajouta, les dents serrées, le front plus pâle, l'air menaçant :

— Vous entendez bien !... Je m'exprime clairement !... Ma maîtresse !... Vous allez être !...

Et les lèvres frémissantes, l'œil flamboyant, tout secoué de longs frissons de désir il regardait Blanche avec un regard plein d'une convoitise ardente.

La vieille Catherine, pour qui Bernard priait et sanglotait toujours, n'était certainement pas aussi pâle ni aussi défaite que la jeune marquise en ce moment.

Les bras ouverts, les lèvres avancées comme pour un baiser, le marquis de Morfer avait fait encore quelques pas...

Affolée, le front inondé d'une sueur froide, Blanche venait de se précipiter à l'autre extrémité de la chambre.

Et sans se presser, triomphant et hautain, il avançait encore, toujours.

— Oh ! tu peux fuir ! fit-il... Je te dis que tu ne m'échapperas pas... que tu ne m'échapperas plus !...

Encore un pas et il allait l'atteindre, encore un pas et elle allait avoir à se défendre.

A son tour, elle tendit les mains vers lui.

C'était elle, à présent, qui se faisait humble, c'était elle, à présent, qui se faisait suppliante.

— Allez-vous-en !... Partez ! s'écria-t-elle.

— Non !

— Grâce !

— Non !

— Je vous en supplie !... au nom de votre honneur !

— Non !

Puis immobile en face d'elle et les bras croisés :

— Que tu es belle ! s'écria-t-il dans un emportement d'admiration sincère. Tout en toi m'enchante, m'enivre, m'éblouit !... Ta possession doit donner des voluptés inconnues ! Viens !

Il venait de se rapprocher encore et sa main avait effleuré les mains glacées de la jeune femme.

Alors elle se redressa brusquement, l'œil en feu, fière, méprisante et superbe dans la révolte de son orgueil.

Et elle n'avait plus peur, et c'était elle maintenant qui marchait sur lui.

— Arrière, misérable ! cria-t-elle, arrière, bandit !...

Et elle le repoussa.

Il reculait.

— Va-t'en !... va-t'en !...

Et toujours avançant, toujours le forçant à reculer, elle lui montrait la porte dans un geste de reine outragée.

Mais tout à coup elle eut un cri de douleur.

Dans un soubresaut violent, dans un soubresaut plein de folie, il venait de lui saisir les deux poignets.

Puis, hideux, sinistre, effrayant, il lui cria :

— Ah ! tu luttes... tu résistes... tu veux te défendre ! Ah ! tu crois que tu n'auras qu'à payer d'audace pour que je fuie devant toi !... Ah ! stupide, insensée, tu ne me connais pas, mais tu vas apprendre à me connaître...

Et brusquement, brutalement, la voix rauque, il ajouta :

— Qui donc pourrait t'arracher de mes mains ?... Dis, qui donc attends-tu ?... Quel miracle espères-tu ?... Et regarde !... regarde !... écoute !...

Il venait de l'entraîner vers la fenêtre.

Il écarta les rideaux.

Le tonnerre grondait et c'était une pluie d'éclairs.

— Oh ! tu peux crier, appeler ! reprit-il. Comptes-tu sur le vieillard qui te garde ?... Comptes-tu sur cet homme qui veille là-bas sa femme morte ?... Il n'entendra que le bruit du vent, que le bruit de la foudre, il ne viendra pas !...

Et d'un bond il se ruait sur elle, l'enlaçait dans ses bras, l'enlevait de terre.

Le désespoir décuplait les forces de la jeune marquise.

Elle put le repousser encore, lui échapper.

Mais il venait déjà de la ressaisir. Et ce fut une lutte atroce, affreuse. Les cheveux en désordre, le front meurtri, les épaules à nu, les poignets déchirés, la jeune femme hurlait. Le tonnerre éclatait.

— Appelle !... appelle !... ricana l'infâme.

Et soudain il eut à son tour un cri de douleur.

Elle venait de lui enfoncer ses ongles dans la chair.

— Monstre !... monstre, laisse-moi ! cria-t-elle.

— Ce monstre t'aime !... ce monstre te veut ! répliqua-t-il.

Mais, encore une fois, elle avait pu se soustraire à son étreinte. Son pied glissa, elle tomba assise. Des yeux, elle cherchait une arme pour se défendre. Et rien !... Elle se sentait perdue.

Le marquis ricanait, les bras croisés.

Elle lui cria :

— Vous êtes un lâche !

— Peut-être !

Et de nouveau il se jeta sur elle.

Pendant ce temps, le vieux Bernard continuait à demeurer agenouillé devant le lit de Catherine.

Parfois il relevait le front et la regardait, la contemplait longuement.

La morte était froide déjà, et ses lèvres blanches tout à l'heure était devenues violettes.

Et le pauvre homme, le cœur serré, l'âme pleine d'angoisse, malgré lui ressuscitait sa vie et remontait dans le passé.

Comme les années, que nous trouvons parfois si longues, étaient peu de chose !

Comme elles s'enfuyaient rapidement, ne nous laissant que le regret de nos joies et le remords de nos fautes !

Quarante ans s'étaient écoulés depuis son mariage, et cependant il se souvenait encore de ce jour-là comme il se souvenait d'hier.

Cette vieille femme maintenant glacée, cette vieille femme que la fosse demain allait prendre, ce fantôme avait eu aussi son aurore, son aube radieuse.

Catherine avait été dans son temps une des plus jolies filles de la contrée.

Bernard s'en souvenait en pleurant.

Il se rappelait le jour où ils s'étaient trouvés face à face pour la première fois.

A cette époque Bernard n'avait jamais aimé, et nulle fille n'aurait pu se vanter sans mentir de l'avoir vu se retourner sur son passage.

Car Bernard n'était alors qu'un grand garçon de vingt-cinq à vingt-huit ans, un peu sauvage et dont toute l'existence se passait à l'affût au fond des bois.

Mais un jour qu'il y pensait le moins il avait eu un soudain éblouissement.

C'était en mai, au temps où la terre est en joie, où les haies sont en fleur.

Son fusil sur l'épaule, et sifflant une chanson entre ses dents, Bernard suivait, à la tombée du jour, un petit sentier.

Le soleil qui déclinait jetait à travers les branches épaisses des arbres des rayons de pourpre et d'or.

Tout à coup une jeune fille, qui poussait devant elle une petite chèvre blanche, avait surgi.

C'était elle, c'était Catherine.

Bernard la connaissait bien, mais jusqu'alors il ne lui avait guère accordé plus d'attention qu'aux autres.

Cette fois — chose singulière — il remarqua qu'elle avait une taille très fine, de grands yeux noirs superbes, un teint de lis et de rose.

Et comme elle venait de lui sourire gracieusement en passant, il s'était senti pâlir et il s'était retourné pour la voir encore et la suivre des yeux jusqu'à l'extrémité du sentier...

Toute cette soirée-là et toute la nuit, il avait été songeur et préoccupé.

Il voyait toujours devant ses yeux la belle fille aux regards de flamme, au sourire si doux.

Et ils s'étaient rencontrés encore... puis encore... Elle souriait... Il passait... C'était tout.

Mais il ne pouvait plus vivre un jour sans la voir... Il s'embusquait dans les endroits où il pensait qu'elle devait passer... Puis enfin, par un beau matin, il osa lui barrer le passage et lui dire en tremblant ce qu'il pensait depuis si longtemps :

— Catherine, je t'aime !

— Je ne te déteste pas non plus, avait-elle répondu avec un sourire confiant et radieux.

Et le vieillard, les yeux brûlés par les larmes, songeait aux jours qui avaient suivi.

Ils étaient fiancés. Tout le village savait à présent que la belle Catherine appartenait à Bernard. Et c'étaient de longues promenades à travers la campagne solitaire, de longs tête-à-tête qui duraient des heures et qui finissaient toujours trop tôt.

Puis, un jour, tout le village s'était empli d'un grand carillon joyeux.

Tout le monde était en fête.

Ce jour-là, Catherine n'était plus la fiancée, elle devenait l'épouse.

Et le vieux Bernard, malgré son immense douleur, souriait encore à ce souvenir-là.

Il revoyait la petite et vieille église toute pleine d'une foule sympathique, il revoyait l'humble autel avec tous ses cierges allumés, il revoyait le vieux prêtre au sourire paternel et aux pas chancelants.

Mais c'était elle surtout dont l'image se dressait devant ses yeux.

Comme elle était plus belle encore dans sa longue robe blanche !... Comme son front d'enfant, où pas un nuage n'avait passé encore, étincelait de bonheur et de joie !...

— O Catherine!... Catherine! s'écria le vieillard brisé, anéanti.

Et les yeux voilés de larmes il la regardait encore, il la contemplait toujours.

Puis comparant le passé au présent, il sentait un plus grand désespoir l'envahir.

— Demain, Catherine, disait-il en parlant à la morte avec des sanglots, demain tu remettras encore ta robe blanche, mais cette robe sera ton linceul !... Demain, Catherine, les cloches encore sonneront... les cloches encore empliront le village... mais ce ne sera plus un carillon joyeux, ce sera le glas de tes funérailles !...

Il venait de se relever, la tête lourde, les jambes si faibles qu'elles pouvaient à peine le porter.

Les bras croisés, les lèvres tremblantes, il continuait à tenir son regard fixé sur la morte.

Et il dit tout haut la douleur qui le tuait, le chagrin dont il ne devait jamais guérir :

— Tu es encore là, et il me semble que tu me restes, murmurait-il ; tu es encore là, et il me semble que je ne suis pas encore seul.... Mais encore quelques heures et l'on viendra t'arracher de mes bras... encore quelques heures et je ne te verrai plus !... non plus jamais !... jamais !...

Et comme une masse il se laissa tomber sur le lit, le visage encore caché dans ses mains et tout le corps secoué par d'énormes sanglots.

La tempête, avec ses fracas horribles et ses hurlements sinistres, tenait éveillé tout le village. Mais lui, elle le laissait impassible. La foudre aurait pu tomber sur son toit sans lui faire relever la tête.

Pourtant tout à coup il tressaillit.

Il demeura un instant immobile, puis vivement il s'approcha de la fenêtre et regarda dans le parc.

Le cou tendu, il paraissait écouter.

Plusieurs minutes s'écoulèrent.

Il mit la main sur son front. Son front était brûlant, sa main glacée.

Il dit tout haut:

— Qu'est-ce donc ?... Ai-je la fièvre ?

Et les sourcils froncés, très attentif, il restait l'oreille au guet.

Brusquement il quitta la fenêtre pour courir vers la porte.

Il l'ouvrit toute grande et resta sur le seuil.

La pluie, poussée par le vent, l'inondait, l'orage venait d'éteindre un des flambeaux qui brûlaient au chevet de la morte, mais il ne bougeait pas.

— C'est étrange... Il me semblait bien avoir entendu un cri ? murmura-t-il.

Et il persistait à écouter.

Mais il n'entendait que le tonnerre.

— Oui, je m'étais trompé, dit-il.

Puis il allait refermer sa porte lorsque, soudain, il eut un bond terrible.

Un cri déchirant, un cri qui le fit trembler et le rendit tout blême venait de lui arriver.

Cette fois il ne pouvait plus douter ; cette fois il avait bien entendu.

C'était la marquise, c'était sa maîtresse qui appelait.

— A moi !... Au secours !.... à moi !...

Le vieux Bernard venait déjà de sauter sur son fusil.

Il sortit comme un fou, gravit l'escalier en une seconde, et cria :

— Je suis là, madame la marquise !... ne craignez rien !...

Mais Blanche avait fermé sa porte. Il fallut que Bernard l'enfonçât. Mais ce ne fut pas long. Le vieillard était encore robuste et d'un coup d'épaule il la fit voler en éclats.

Alors ce qu'il vit lui fit peur.

Le visage ensanglanté, les vêtements en lambeaux, Blanche était étendue à terre, tandis que les chaises, les fauteuils, le guéridon même, renversés, tout annonçait une lutte acharnée, une lutte terrible.

— Ah! Bernard!... par là!... par là!... murmura la jeune femme la voix éteinte.

Et se soulevant avec peine elle montrait du doigt la porte qui était en face d'elle, la porte par laquelle le misérable marquis de Morfer était entré et par laquelle il venait de s'enfuir.

Le vieux Bernard était déjà dans l'autre pièce.

Il s'élança sur le balcon.

Il regarda dans le parc...

Alors à la lueur des éclairs il entrevit un homme qui escaladait le mur.

Bernard fit feu.

La balle siffla à l'oreille du marquis, mais ne l'atteignit pas.

Un second coup de feu retentit.

Le marquis venait de sauter en selle.

Très pâle, non de peur, mais de rage, car cette fois encore sa proie lui avait échappé, il montra le poing au château.

— Allons, fit-il, c'est encore une revanche à prendre!... Marquise, je la prendrai!

Et son galop rapide se perdit dans l'effroyable déchaînement de la tempête.

LI

UN COQ EN PATE

Depuis quelque temps Corfer, le Comtois et le Marin, les trois Risque-Tout, les trois amis de Grand-Gilles étaient profondément intrigués.

Et disons tout de suite qu'ils n'avaient peut-être pas tort.

En effet, l'ancien saltimbanque n'était plus reconnaissable.

Lui qu'ils avaient toujours connu rieur et gai, lui qui était un boute-en-train dont la verve n'était jamais lasse, on le voyait maintenant rêveur, mélancolique, presque sombre.

Et chose plus grave, chose plus étonnante encore, il devenait grincheux et se plaignait très souvent du métier.

Et les trois Risque-Tout n'y comprenaient rien, s'interrogeaient:

— Le diable m'emporte si je sais ce que cela veut dire! s'écriait le Marin.

— Je n'en sais rien non plus, mais il y a certainement quelque chose là-dessous, disait le Comtois.

— On peut tout supposer, ajoutait Corfer.

— Supposer quoi?

— Moi, voici ce que je pense.

— Voyons.

— Je puis peut-être me tromper, mais enfin on a bien le droit de dire son idée, n'est-ce pas?

— Vas-y!

— Eh bien, Grand-Gilles, bien qu'il soit un des plus malins d'entre nous...

C'était la conversation de la Cour.

– Ça, c'est vrai ! dit le Comtois.

— Il faut lui rendre cette justice, fit à son tour le Marin.

— Grand-Gilles est encore un blanc-bec, un jeune homme...

— Passe !

— Il est encore dans l'âge où l'on se fait des illusions sur la vie...

— Continue.

— Pourquoi le brave garçon ne serait-il pas amoureux ?

– Peut-être ! dit le Comtois Mais alors pour qu'il ait cette mine-là, il faudrait qu'il ne fût pas payé de retour

— Et pourquoi ? dit vivement Corfer. Les femmes sont si gueuses !...

Les deux autres hochèrent la tête en signe d'approbation.

Puis le Marin dit:

— Cela se pourrait... C'est une maladie qui n'est pas rare... Mais si vous voulez que je vous dise à mon tour ce que je pense...

— Que penses-tu?

— C'est si triste que je n'ose pas vous le dire...

— Dis toujours!

— Pauvre Grand-Gilles!... Un si bon camarade!

— Le fait est qu'il a le cœur sur la main, dit le Comtois.

— C'est une qualité qu'il faut lui reconnaître, ajouta vivement Corfer.

— Eh bien, je crois qu'il devient fou.

Les deux autres s'exclamèrent :

— Fou!

— Grand-Gilles!

— Allons donc!

— Fou toi-même!

Le Marin avait eu le sourire d'un homme sûr de son fait

— Oh! si vous voulez! fit-il. Je ne dis plus rien...

— Non, non, parle! dit le Comtois.

— Achève! dit Corfer!

— Ce n'est peut-être pas la peine...

— Si! si!... Que veux-tu dire?

— As-tu vu Grand-Gilles faire des extravagances?...

— Non.

— Eh bien?

— Mais il y a extravagance et extravagance...

— Entendu!

— Grand-Gilles en est à la manie... à l'idée fixe... Et si vous voulez en avoir la preuve, faites comme moi...

— Comment?

— Quand vous le verrez seul dans un coin, en train de rêvasser comme il en a pris l'habitude, approchez-vous de lui sans bruit et écoutez-le...

— Il parle donc tout seul?

— S'il parle!... il ne fait que ça!

— Et que dit-il? demanda Corfer.

— Des mots drôles... les mots d'un insensé, pardieu!

— Quels mots?... Tu n'as pas besoin de te faire tant prier...

— Ceux-ci, par exemple : Ah! le coquin, la belle cuisse de poulet!... Ah! le misérable, le joli flacon de vin vieux!... Ah! le scélérat, les beaux fruits appétissants! »

— Qu'est-ce que cela signifie? dit le Comtois.

— Cela ne signifie rien... Il radote... Et c'est toujours le même refrain... toujours la même chanson... Écoutez-le... vous l'entendrez...

— J'en aurai le cœur net, dit le Comtois.

Et le même jour, sans plus tarder, il aborda l'ancien saltimbanque.

— Dis donc, vieux? fit-il en lui posant doucement la main sur l'épaule.

— Quoi ?

— J'ai à te parler.

— Parle.

— Mais pas ici... allons un peu plus loin...

— Allons !

Puis quand ils furent à l'écart :

— Sais-tu que tu as depuis quelque temps d'étranges allures? reprit le Comtois.

— Moi ?

— Sais-tu que tu as des airs tout drôles... des airs qui étonnent tous les camarades, tous les amis...

— Je ne sais pas.

— Et sais-tu ce que l'on prétend ?

— Non.

— On prétend que tu dois être amoureux.

— Qui ?

— Corfer.

Grand-Gilles haussa les épaules.

— Laisse-le dire, fit-il.

— Et l'on prétend encore autre chose.

— Voyons.

— Mais ceci est plus grave...

— Je t'écoute.

— On prétend que tu es fou !

— Moi !

— Oui, mon vieux.

— Qui dit cela ?

— Le Marin.

— Tiens ! tiens !... Et pourquoi serais-je fou ?

— Est-ce que je sais ?... On te voit toujours l'air très sombre, on entend toujours les mêmes mots sortir de ta bouche...

— Quels mots, Comtois?

— « Ah la belle cuisse de poulet !... ah ! le joli flacon de vin vieux !... Ah ! les beaux fruits appétissants ! »

Mais le Comtois n'avait pas encore achevé qu'il reculait de surprise, car l'ancien saltimbanque venait d'éclater d'un formidable éclat de rire.

— Ah ! mon cher, tu m'amuses ! Ah ! je t'en prie, laisse-moi rire ! s'écria-t-il.

Et il riait en effet, il riait d'un grand rire qui n'en finissait plus.

Corfer et le Marin assistaient de loin à cette scène.

— Qu'est-ce qui lui prend? dit le premier. On dirait qu'il a l'air de se moquer de nous..

— C'est une crise... sa folie devient une folie furieuse, répondit gravement le second.

Pendant ce temps, Grand-Gilles avait obligé le Comtois à s'asseoir à côté de lui.

— Non, mon vieux, lui dit-il, grâce à Dieu je ne suis pas amoureux, et grâce à Dieu je ne suis pas fou... Mais je suis exaspéré !

— Exaspéré ?

— Mais je suis plein de colère.

— Pourquoi ?

— Mais j'enrage... je suis jaloux... je crève d'envie !...

— Si je comprends un traître mot de ce que tu veux me dire...

— Naturellement tu ne peux pas me comprendre encore, mais je vais m'expliquer...

— Oui, Grand-Gilles.

— Te souviens-tu de Bonne-Chance

— De Bonne-Chance ?

Et le Comtois se grattait l'oreille, cherchait

— De quel individu veux-tu donc me parler ? finit-il par dire.

— Je veux te parler de ce bandit que nous avons vu l'autre nuit surgir tout à coup devant nous dans la rue Saint-André-des-Arts...

— L'autre nuit ?

— Et que nous avons arrêté au moment même où en compagnie de trois ou quatre autres gredins il allait se jeter sur un gentilhomme que nous suivions, sur le chevalier Jean de Lys qu'il se disposait à dépouiller...

— Parbleu !... Et je me rappelle même que nous avons joliment joué de la trique, dit en riant le Comtois.

— Précisément.

— Eh bien, Grand-Gilles ?

— Eh bien, ce coquin de Bonne-Chance a bien mérité son nom.

— Pas cette nuit-là... Je l'ai cru assommé...

— Il ne l'était qu'à moitié...

— Oui, ces gaillards-là ont la vie dure... Mais il est à Bicêtre...

— Nous l'y avons mené...

— Bien du plaisir !... La plus mauvaise prison de Paris !... un enfer !... Il doit y faire une vilaine grimace...

— Et bien, c'est ce qui te trompe, dit vivement l'ancien saltimbanque.

— Plaît-il ?

— Je suis sûr que le coquin ne voudrait jamais en sortir.

Le Comtois était tout ahuri.

— De Bicêtre ! s'écria-t-il.

— Oui, mon vieux, de Bicêtre !... Ah ! tu me regardes... cela t'étonne...

— Il y a de quoi !

— C'est vrai.

— Mais je crois que tu veux rire.

— Non, ma parole !... Je n'ai jamais parlé plus sérieusement, dit Grand-Gilles. Et voilà pourquoi je suis fou, ajouta-t-il en souriant, mais fou de colère... Ecoute !

Et l'ancien saltimbanque, frappant sur le genou de son collègue, venait encore de se rapprocher de lui.

— Tiens ! je vais te faire une comparaison, dit-il. Figure-toi que tu es un riche bourgeois de Paris, obligé pour une raison ou pour une autre de rester entre tes quatre murs et de garder la chambre...

— Un bourgeois impotent?

— Oui, mais qui a bon estomac et bon appétit.

— Après?

— Comme tes moyens te permettent de satisfaire tous tes caprices et toutes tes fantaisies, et comme de plus tu es un archigourmand, bien entendu tu ne te prives de rien et tu ne regardes pas à la dépense...

— Avoue que je serais bien bête de faire autrement ! dit le policier.

— Donc, mon vieux, à toi les meilleurs morceaux !

— Dame !

— A toi les meilleurs vins !

— Comme tu dis !

— A toi la table la plus copieuse, la plus délicate et la plus abondante que l'on puisse rêver !

— Oui, Grand-Gilles, oui, mon ami... Mais où diable veux-tu en venir?

— A ceci, mon cher Comtois, répondit l'ancien saltimbanque : c'est que si tu étais l'heureux bourgeois dont je te parle, ce riche bourgeois qui aurait le droit de ne rien se refuser...

— Eh bien?

— Eh bien, tu pourrais encore envier le sort de ce coquin de Bonne-Chance !...

A ces dernières paroles, le Comtois venait de se mettre à rire de bon cœur.

— Ah ! cet animal de Grand-Gilles, toujours le même ! s'écria-t-il en frappant sur l'épaule de son ami. Toujours drôle, toujours gai, toujours amusant ! A la bonne heure, morbleu ! je t'aime mieux ainsi...

Mais l'ancien saltimbanque venait d'avoir un mouvement d'impatience.

— Ah ! je te fais rire? répliqua-t-il vivement et avec un accent très sérieux. Soit, mon cher. Mais cependant si tu veux m'entendre...

— Oui, continue.

— Eh bien, tu sauras que je ne mens pas, que je n'invente rien... J'ai revu Bonne-Chance depuis son arrestation, et je ne l'ai plus reconnu tant il a l'air radieux et tant il a engraissé !...

— Là-bas?

— Oui, là-bas :

— Dans cette prison dont la pensée seule fait frémir !

— Oui, dans cette prison ! répondit vivement Grand-Gilles. Oh ! je sais bien que c'est incroyable et que j'en étonnerais bien d'autres que toi s'ils m'entendaient, mais pourtant c'est ainsi ; mais pourtant jamais ce gueux de Bonne-Chance n'a été plus heureux que depuis qu'il est Bicêtre... On le gâte, on le choie, on l'entoure de prévenances et de soins. En un mot, c'est un vrai coq en pâte !...

— Tu m'ahuris, Grand-Gilles !

— Parbleu !

— Mais enfin, reprit vivement le Comtois, pourquoi ce brigand-là n'est-il pas soumis

au même régime que les autres prisonniers?... Pourquoi a-t-on tous ces égards et toutes ces attentions pour lui?... Pourquoi le traite-t-on comme un prince?...

— Je n'en sais rien, répondit l'ancien saltimbanque, mais tout ce que je puis te dire c'est que c'est une idée du patron..

— De Bertaut?

— Oui.

— Voilà une étrange idée !

— Une idée qui m'enrage... une idée qui me donne cet air fou que vous m'avez vu. Car enfin, Comtois, regarde-toi, ou plutôt regarde-moi...

— Oui, Grand-Gilles.

— Suis-je assez pâle et assez maigre!

— Je ne suis pas bien gras non plus, répondit en souriant le Comtois.

— N'ai-je pas une mine à faire pitié?

— Comme moi, parbleu!... comme nous tous.

— Et regarde mes habits. Comtois, regarde ma défroque!

— Regarde la mienne, Grand-Gilles.

— Tout ça est râpé... tout ça montre la corde...

— Eh oui!... Nous sommes tous logés à la même enseigne... Mais il faut être philosophe, mon bon!

— Philosophe?

— C'est le plus sage.

— Peut-être? Mais c'est plus fort que moi, j'ai beau me raisonner, je ne décolère plus et je suis furieux quand je compare notre sort à celui de ce coquin de Bonne-Chance...

— Pourtant tu ne voudrais pas être à sa place, n'est-ce pas?

— Je ne voudrais pas être pendu ou roué vif, c'est bien certain...

— Eh bien, alors?

— Mais il me semble qu'au lieu de faire de si grosses dépenses pour un misérable de cette espèce-là, on aurait bien pu nous donner quelques douceurs... Nous trimons assez, n'est-il pas vrai?

— A qui le dis-tu? soupira le Comtois.

— Je sais bien que c'est le métier qui veut ça...

— C'est ce que j'allais ajouter.

— Mais je prétends qu'on aurait pu mieux employer cet argent et que si quelques écus étaient tombés dans notre poche, cela ne nous aurait pas découragés.

Mais le Comtois venait d'avoir un brusque soubresaut.

— Chut! chut! fit-il en poussant du coude l'ancien saltimbanque.

— Quoi donc?

— C'est lui!

— Bertaut?

— Oui, tais ta langue!

En effet, le chef des Risque-Tout traversait la cour. Il jeta un coup d'œil sur le corps de garde, mais n'y entra point. Quelques secondes après, il avait disparu.

Il a l'air bien pressé... Où va-t-il donc? demanda le Comtois

Grand-Gilles eut un sourire ironique.

— Mais où il va tous les jours, pardieu ! à Bicêtre, voir son ami Bonne-Chance répondit-il.

Et l'ancien saltimbanque ne se trompait pas : c'était bien à Bicêtre que Bertaut se rendait d'un pas si rapide.

LII

IN VINO VERITAS

Midi sonna à la vieille horloge de Bicêtre

Puis un grand coup de cloche retentit

C'était l'heure du déjeuner.

Bonne-Chance, qui regardait dans la cour, lâcha les barreaux de sa fenêtre et se retourna vivement vers la porte, comme s'il attendait quelque chose.

Mais l'ancien saltimbanque n'avait point menti.

L'œil plus vif, le teint plus frais, les joues plus pleines, le bandit engraissait, rajeunissait.

Et comme son regard restait toujours attaché sur la porte, il eut tout à coup un sourire de satisfaction.

Celle-ci venait de s'ouvrir, et portant une grande table recouverte d'une nappe bien blanche et chargée de flacons et de victuailles, deux geôliers étaient entrés

— Doucement !... attention à la casse ! dit l'un d'eux en riant.

Le visage épanoui, les narines dilatées, les yeux pleins de convoitise, Bonne-Chance venait déjà de s'installer.

Le menu se composait ce jour-là, avec les hors-d'œuvre, d'un joli poisson doré, d'un beau poulet rôti et d'une appétissante salade. Mais ce qui réjouissait surtout Bonne-Chance c'était la vue des flacons.

— Tiens ! murmura-t-il, plusieurs bouteilles !...

Et il souriait de plaisir, sa gourmandise s'excitait.

Mais il avait un étonnement.

C'était donc un déjeuner de gala, un repas encore plus fin et plus copieux que ceux qu'on lui faisait faire ?

En quel honneur ?

Qu'est-ce que cela voulait dire ?

Et sa surprise redoubla quand il s'aperçut que l'un des geôliers dressait un second couvert et posait un autre tabouret en face de lui.

Et il ne put s'empêcher de dire tout haut sa pensé :

— Pourquoi mettez-vous donc cette assiette en face de moi ?... pourquoi ce siège-là ?...

— Parce que vous ne déjeunez pas seul aujourd'hui, répondit celui des porte-clés qui avait déjà parlé.

— Pas seul ?

— Vous avez un invité... un convive...

Bonne-Chance restait absourdi.

— Un convive ? répéta-t-il.

— Oui, monsieur Bertaut, dit le porte-clé.

Et le nom de l'agent venait à peine d'être prononcé que celui-ci parut.

Chose rare et qui n'eût pas manqué d'étonner beaucoup ses Risque-Tout, il avait, ce matin-là l'air très content de lui, l'air très gai.

Du premier coup d'œil il avait aperçu le couvert mis, la table resplendissante.

Ah! nous y sommes? s'écria-t-il. Alors, à table!.. à table!

Et d'un geste il balaya les deux geôliers.

— Ouf! fit-il en s'asseyant lourdement en face de Bonne-Chance, j'ai une faim de loup!

Puis il prit une bouteille, emplit les verres et dit:

— Commençons d'abord par boire un coup. A votre santé, mon brave!

Le bandit était si saisi, si surpris qu'il ne pensait plus à manger.

— Eh bien, qu'avez-vous donc? dit vivement et gaiement Bertaut. Pourquoi me regardez-vous avec ces yeux-là ?... Est-ce que je vous gêne?

Bonne-Chance grimaça un sourire.

— Non, n'est-ce pas?... Vous savez bien que je ne suis pas un mauvais diable, reprit l'agent. Allons, attaquons!... attaquons!... Permettez que je vous serve. Une tranche de ce jambon-là... Il doit être exquis, délicieux...

Et le nez sur son assiette, il dévorait à belles dents.

Mais, tout en mangeant, il ruminait, réfléchissait.

Décidément il avait eu une bonne inspiration de ne pas traiter Bonne-Chance avec trop de rigueur.

Sans doute, la torture n'était pas à dédaigner et pouvait rendre des services. Mais avec cette nature-là, avec cette nature sauvage et brute, peut-être ne fût-il pas aussi bien arrivé à ses fins que par les bons procédés et la douceur.

— A travers ses hurlements il aurait fait quelques aveux, se dit Bertaut. Oui, c'est clair... On avoue toujours. Mais aurait-il tout dit?.. Mais aurait-il fait sa confession tout entière? Tandis que le traitant de cette façon-là, je l'amène doucement, insensiblement à délier sa langue... Il m'en a déjà bien dit, mais il ne m'en a pas encore dit assez... Reste le capitaine à connaître... Reste le capitaine à saisir... Il faut qu'aujourd'hui je sache tout!

Il glissa un coup d'œil vers les bouteilles, puis ricana tout bas, pensant :

— *In vino veritas!*... Nous allons voir si le proverbe est faux!

Puis il emplit le verre de Bonne-Chance.

— Buvons, mordieu! dit-il. A la vôtre!

— A la vôtre! répondit le bandit en choquant son verre contre celui de l'agent.

Et il dévorait aussi, l'estomac creux, les dents très longues.

— Ce poisson me dit quelque chose, reprit Bertaut. Votre assiette, mon brave!

Puis après s'être servi à son tour très copieusement, il ajouta, riant doucement.

— Savez-vous à quoi je pense?

— Non, monsieur l'agent.

— Voilà qui est bien singulier! dit à demi-voix Jean de Lys.

— Je pense que cette prison-là passe pour la plus horrible, la plus affreuse de toutes. Je pense qu'il suffit de prononcer seulement le nom de Bicêtre pour faire pâlir les coquins les plus hardis... Et cependant voyez comme on la calomnie cette pauvre prison... Est-ce vrai?

Bonne-Chance, qui avait la bouche pleine, ne répondit que par une grimace qui voulait être un sourire.

— Car je suis bien sûr que vous n'avez pas fait souvent aussi bonne chère...

— Oh! non.

— Tandis que maintenant non seulement vous avez une table excellente, mais encore un très bon lit...

Et Bertaut jetait un coup d'œil sur un petit lit de fer qu'on avait, d'après ses ordres, dressé dans un angle du cachot.

— Je ne m'en plains pas, répondit Bonne-Chance.

— De plus, dit Bertaut, j'ai obtenu qu'on vous laissât le matin et le soir vous promener pendant une heure dans la grande cour de la prison. Parbleu ! ajouta-t-il, je sais bien que l'air n'y est pas très pur et que ce n'est pas très gai, mais enfin c'est encore une faveur et il faut savoir se contenter de ce que l'on a.

— Je m'en contente, répondit Bonne-Chance.

— D'ailleurs peut-être pourrai-je obtenir plus tard quelque chose de plus pour vous...

— Quoi donc ?

— Ce que vous devez désirer le plus ardemment, la liberté, la clé des champs.

Le bandit avait soudain pâli de joie, son regard avait brillé.

— Vrai ? s'écria-t-il.

— Oh! je ne vous promets rien... je ne m'engage à rien, dit vivement Bertaut, car vous comprenez bien qu'il ne dépend pas exclusivement de moi que cette idée qui m'est venue puisse réussir...

— Ah !

— Mais cela dépend de vous d'abord, de vous surtout.

— De moi !

— Sans doute.

— Et comment ?

— Oh! ce n'est pas bien difficile... Faites encore preuve de bonne volonté et soyez franc... mais franc jusqu'au bout, voilà tout.

— Ne vous ai-je pas dit tout ce que je savais, tout ce que je pouvais vous dire ? répondit vivement le bandit.

— Non.

— Je vous jure...

Mais Bertaut venait de hausser les épaules.

Puis il s'empara vivement d'un autre flacon et versa une nouvelle rasade à Bonne-Chance.

— A la vôtre! fit-il. Mais écoutez-moi bien... Je veux vous donner un bon conseil... un conseil d'ami...

— Oui, monsieur l'agent.

— Vous avez déjà reconnu que vous faisiez partie de la bande du capitaine de Minuit.

— Oui, c'est vrai.

— Eh bien, si j'étais à votre place, moi, je n'aurais qu'une pensée : me tirer des griffes de la justice et je n'hésiterais pas, pour sauver ma peau, à livrer mon capitaine.

Et tout en parlant, l'agent venait encore de trinquer afin de forcer le bandit à vider son verre.

Celui-ci, d'ailleurs, ne se faisait guère prier. Il buvait sec. Son cerveau s'échauffait. Et Bertaut qui l'examinait du coin de l'œil, se répétait :

Puis il y eut un silence.

Les coudes repliés sur la table et les yeux fixés devant lui, Bonne-Chance réfléchissait.

Brusquement il devint fort pâle et tous ses traits se contractèrent. Le souvenir de l'injustice qui lui avait été faite lui revenait une fois de plus. Une fois de plus il revoyait le capitaine, orgueilleux et hautain, se jeter entre lui et la jeune fille pour laquelle il s'était battu.

Bertaut, qui devinait ce qui se passait en lui, devenait pâle aussi, mais pâle de joie, et ne cessait de remplir les verres.

— Bois donc, morbleu !... A quoi rêves-tu ? disait-il.

Et lui-même ne se ménageait guère et buvait comme un trou pour entraîner Bonne-Chance.

Soudain, celui-ci se redressa, puis avec un petit ricanement sourd et les deux poings appuyés sur la table :

— Mon capitaine ?... Oh ! vous pouvez bien le prendre... Ecoutez ! dit-il.

— Oui, oui, je t'écoute !... mais parle !... parle vite ! s'écria Bertaut triomphant. Son nom ?... son nom d'abord ?

— Son nom ?

— Eh bien ?

— Je ne le connais pas... nous l'appelions le capitaine, voilà tout.

— Et jamais autrement ?

— Non, jamais !... Oh ! vous pouvez me croire, je ne vous mentirais pas.

— Soit ! fit fièvreusement le chef des Risque-Tout. Mais tu peux me le dépeindre ?. me donner son signalement ?

— Oh ! oui.

— Attends !

Et Bertaut, qui venait de sortir un portefeuille de sa poche, écrivit le signalement du capitaine de Minuit sous la dictée du bandit.

Le policier et le voleur restèrent encore environ une heure ensemble.

Qu'avait pu dire Bonne-Chance ?

Que pouvait espérer Bertaut ?

Nous le saurons plus tard, mais ce qu'il y a de certain, c'est que celui-ci, lorsqu'il sortit brusquement du cachot, avait un air si étrange que les geôliers qu'il coudoyait dans les corridors ne le reconnaissaient plus.

Tous le suivaient d'un long regard où se peignaient la plus vive surprise et la stupéfaction la plus profonde.

— Monsieur Bertaut a une drôle de figure ! disait l'un.

— Il est plus pâle qu'un mort, mais son visage rayonne, disait un autre.

— Et regardez-le donc ! s'écriait un troisième. Il ne marche pas, il vole !... Où diable peut-il courir ainsi ?

Bertaut courait ainsi chez son chef, chez le lieutenant de police.

Très tranquillement, le magistrat était en train de dépouiller sa correspondance et de prendre connaissance des rapports de sa police lorsque, tout à coup, il dressa vivement la tête, très étonné.

On avait frappé deux ou trois coups rapides et sans attendre qu'il répondît, sa porte s'était ouverte avec fracas.

Le lieutenant de police avait eu un éclair de colère dans le regard et ses sourcils s'étaient froncés.

Mais quand il aperçut Bertaut il se calma comme par enchantement.

— Ah! c'est vous ? fit-il. Vous entrez comme un ouragan... Qu'est-ce donc?... Une bonne nouvelle ?

— Une grande nouvelle! s'écria l'agent.

Mais il ne put en dire davantage. Il avait couru si vite qu'il n'en pouvait plus, que le souffle lui manquait.

— Asseyez-vous!... asseyez-vous! dit le lieutenant de police de plus en plus intrigué. Dans quel état vous êtes!... Qu'allez-vous m'apprendre?

Bertaut voulut dire quelques mots encore, mais il fut obligé de se taire.

Il se laissa tomber comme une masse sur une chaise, et, pendant quelques minutes, il respira bruyamment.

Enfin la parole lui revint :

— Monsieur le lieutenant, s'écria-t-il, cette fois il est à nous!... cette fois nous le tenons!...

— Nous le tenons?

— Oui, avant vingt-quatre heures nous l'aurons... avant vingt-quatre heures je vous le livrerai pieds et poings liés!

— Mais de qui me parlez-vous? demanda le magistrat, qui ne comprenant pas encore, regardait Bertaut d'un air tout ahuri.

— Mais de lui!... du capitaine de Minuit!...

Pour le coup, le lieutenant de police fut debout d'un bond.

Et comme il croyait avoir mal entendu, il se fit répéter la phrase

— Vous parlez bien du capitaine de Minuit?

— Oui, monsieur le lieutenant de police.

— Et vous le tenez?

— Je le tiens !

— En êtes-vous sûr, Bertaut?

— Sûr!... Oh! cette fois il ne nous échappera pas!...

Et toujours fiévreux l'agent se mit à raconter l'entretien qu'il venait d'avoir avec Bonne-Chance.

Et il parlait avec tant d'assurance et tant de certitude, il paraissait si sûr de son fait que le lieutenant de police, quoique plus froid et moins prompt à l'enthousiasme, finit par se laisser persuader.

Alors il eut un bon mouvement, un grand élan de générosité.

Ouvrant vivement un des tiroirs de son bureau, il jeta devant lui une poignée de pièces d'or.

— Pour vous, Bertaut ! dit-il. Ceci n'est que la juste récompense de vos services.....

— Une gratification?

— Oui.

Mais l'agent ne fut pas même tenté. Réussir était toute son ambition. Il jeta donc sur les louis qui étincelaient un regard dédaigneux, puis, énergiquement :

— Je la refuse ! dit-il.

Et sans en dire davantage, il disparut aussi vivement qu'il était entré.

Le lieutenant de police resta tout interdit un moment, mais il se remit assez vite.

— Toutes les qualités, ce garçon ! pensa-t-il.

Puis, sans plus s'émouvoir, il serra son argent.

Cela fait, il sonna.

Un des huissiers en faction dans l'antichambre s'empressa d'accourir.

— Mon carrosse !... vite ! dit le lieutenant de police.

Et moins d'un quart d'heure après il y montait, l'air radieux et criant au cocher :

— A Versailles !

Quelques heures plus tard, c'étaient parmi les grands seigneurs et les grandes dames qui se pressaient dans les salons du roi de longs murmures et de longs chuchotements.

Tout le monde s'interrogeait, tout le monde se parlait à voix basse :

— Avez-vous vu ?

— Oui.

— Le lieutenant de police vient d'arriver, il s'est approché du roi, et le roi a tressailli...

— Et ils viennent de s'enfermer ensemble.

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

— C'est ce que je cherche.

— Il doit y avoir quelque grande nouvelle.

— C'est probable.

— Mais laquelle ?... De quoi s'agit-il ?

Et, bien entendu, personne ne savait rien, personne ne pouvait répondre.

Toujours belle, toujours fière, toujours rayonnante dans sa beauté souveraine, la duchesse de Vergennes était là aussi.

Comme on savait qu'elle recevait très souvent les confidences de Sa Majesté, un cercle nombreux l'entourait.

— Duchesse, vous devez savoir quelque chose... Que se passe-t-il donc ?

Mais M^me^ de Vergennes, comme les autres, aurait été bien embarrassée pour répondre.

Et tout en restant nonchalamment assise, tout en s'éventant lentement, elle répondait :

— Est-ce que je sais !... Allez le demander au roi...

Car la duchesse, toujours si aimable et si gracieuse d'habitude, était ce jour-là maussade, inquiète et nerveuse..

D'un mot bref, d'un ton sec elle coupait court aux interrogatoires.

Elle semblait d'ailleurs se préoccuper de tout autre chose que de la présence du lieutenant de police à la cour, car sans cesse son regard fouillait, furetait autour d'elle.

Elle cherchait quelqu'un, c'était évident, et celui qu'elle cherchait, avons-nous

besoin de le nommer, c'était Jean de Lys qu'elle n'avait pas revu depuis l'aveu à peine déguisé qu'elle lui avait fait...

Et comme elle cherchait encore, très pâle, et les sourcils légèrement froncés, elle eut tout à coup un imperceptible tressaillement.

C'était lui!

Le jeune chevalier s'avançait fendant doucement les groupes des courtisans.

Soudain leurs regards se rencontrèrent.

Alors le jeune homme fut près d'elle d'un bond.

— Ah! madame la duchesse! s'écria-t-il.

Et très respectueusement il baisa la main qu'elle lui tendait.

Elle n'était plus pâle, mais très rouge, et tout en souriant elle lui montrait un siège à ses côtés.

— Asseyez-vous, dit-elle, et causons.

Alors d'une voix très douce, presque caressante, elle le gronda.

Pourquoi ne l'avait-elle plus revu depuis la dernière fête que le duc et elle avaient donnée?

Pourquoi n'avait-il plus remis les pieds à l'hôtel de Vergennes?

— Tous les jours je vous attendais, ajouta-t-elle, tous les jours je vous espérais, tous les jours je me disais : « Je vais peut-être le voir aujourd'hui. » Mais non... Vous sembliez me fuir... Vous êtes un ingrat!

— Oh! madame la duchesse!

— Oui, un ingrat, car vous oubliez vos meilleurs amis... car vous semblez perdre le souvenir de ceux qui pensent le plus à vous...

Quelques courtisans la regardaient, quelques jeunes femmes, les yeux fixés sur elle, chuchotaient et ricanaient, mais dédaigneuse de ce que l'on pouvait penser et dire, elle semblait ne rien voir et continuait à se pencher vers Jean de Lys.

Mais, brusquement, elle s'interrompit.

Un grand mouvement venait de se faire dans la foule et le marquis de Morfer, superbe d'élégance et le front plus hautain et le regard plus orgueilleux que jamais, s'avançait au-devant du lieutenant de police qui venait de sortir enfin du cabinet du roi.

— Eh bien, monsieur, demanda hardiment le jeune marquis à voix haute, quelle nouvelle apportez-vous?

— Bonne nouvelle, monsieur le marquis, répondit le magistrat qui promenait sur tous les courtisans un regard vainqueur. Nous tenons enfin le capitaine de Minuit!

— Ah, bah! s'écria le marquis de Morfer qui eut un étrange ricanement.

— Oui, nous le tenons!

— En êtes-vous bien sûr?... Si vous alliez me donner une fausse joie!

— Oui, messieurs, très sûr...

— Ah, le coquin, ricana de nouveau le marquis, que j'aurai de plaisir à le voir pendre!...

Il fit une pirouette sur ses talons, puis s'éloigna.

Le lieutenant de police avait disparu.

— Voilà qui est bien singulier! dit à demi-voix Jean de Lys.

— Quoi donc? demanda vivement la duchesse.

— Ce que je viens de voir.

— Et qu'avez-vous vu?'

— Le marquis de Morfer a pâli...

— Le marquis de Morfer ?

— Oui, quand le lieutenant de police lui a parlé du capitaine de Minuit..

Mais Mme de Vergennes l'avait à peine laissé achever.

— Taisez-vous!... taisez-vous! s'écria-t-elle. Si l'on vous entendait, vous vous tueriez de ridicule... Il faut vous guérir de ces idées-là!...

Et déployant son éventail elle étouffa un immense éclat de rire.

LIII

UNE BONNE REVANCHE.

Le lecteur doit se souvenir qu'après l'arrestation de Bonne-Chance, la bande du capitaine de Minuit, en prévision des révélations que le monstre pourrait faire, s'était empressée de décamper du cabaret du *Bon-Larron*.

Il doit se souvenir également qu'elle était venue établir son quartier général dans l'ancienne Cour des Miracles, c'est-à-dire au centre même de Paris.

Environnée de petites rues étroites et tortueuses,de petites ruelles qui étaient de véritables labyrinthes, la vieille Cour des Miracles devait en effet donner aux bandits une sécurité qu'ils n'auraient pu trouver dans les souterrains de maître Marchuret.

Un des leurs, dont la femme tenait dans ces parages une espèce d'hôtel borgne, si toutefois on peut appeler du nom d'hôtel cette infecte et sombre maison, leur avait donné cette idée que tout le monde, y compris le capitaine,avait acceptée avec le plus grand enthousiasme.

— Ma maison n'est pas cossue, avait dit le brigand, mais elle vaut bien les souterrains de Marchuret.

La vérité, c'est qu'elle valait beaucoup mieux, car en cas d'attaque et de surprise de la part des gens du guet ou de la police, on avait de plus grandes chances de pouvoir s'y maintenir et s'y défendre.

En effet, elle était entourée et pour ainsi dire protégée par une vaste cour fermée par de grands murs où il allait suffire de pratiquer quelques meurtrières pour la changer en véritable forteresse.

Bien entendu, la femme du brigand avait commencé par faire déguerpir ses locataires, et la maison tout entière n'appartenait plus maintenant qu'aux bandits.

Mais la pièce où ils se tenaient de préférence était la pièce du rez-de-chaussée.

Très vaste, immense, cette salle où il n'y avait pour tout mobilier que quelques longues tables et des bancs de bois, avait ses murs et son plafond si noirs, qu'elle restait toujours plongée dans une demi-obscurité, même en plein midi.

Or, le soir même du jour où Bertaut avait déjeuné à Bicêtre en tête à tête avec Bonne-Chance, et où le lieutenant de police s'était rendu en toute hâte à Versailles pour porter au roi la bonne nouvelle qu'on allait bientôt mettre la main sur le fameux

capitaine de Minuit, cette salle présentait le coup d'œil le plus étrange et le plus pittoresque.

Il était dix heures, dix heures et demie tout au plus, et cependant tous les bandits étaient déjà au grand complet.

Les hommes, les femmes, les vieux chevronnés du crime et les nouvelles recrues, tous étaient là pêle-mêle.

Les uns fumaient, les bras croisés et le dos appuyé contre le mur ; d'autres formaient ça et là des groupes bruyants d'où s'élevaient parfois de longs éclats de rire ; d'autres, enfin, installés aux tables, buvaient en jouant aux cartes ou aux dés.

Les femmes, les maîtresses des bandits parlaient haut et riaient fort, la voix rauque, le teint pâle et les yeux brûlés par les longues insomnies.

Quelques-unes plus jolies et plus jeunes que les autres, et par conséquent plus coquettes aussi, se miraient et se pavanaient dans de riches costumes de velours ou de soie qui avaient été leur part de butin dans les derniers pillages.

Deux de ces coquins que nous connaissons déjà, Sans-Merci et l'Abbé, trinquaient gaiement entourés d'une compagnie nombreuse.

Sans-Merci, qui avait la figure d'un dogue, avait cette fois l'air moins dur et moins sauvage que d'habitude, et de temps à autre son poing énorme, son gros poing de colosse, s'abattait lourdement et joyeusement sur l'épaule de l'Abbé.

Celui-ci courbait l'échine, et riait, se tordait aussi.

C'était lui, d'ailleurs, qui racontait des histoires.

— Et tu étais curé en ce temps-là? s'écria tout à coup Sans-Merci.

— Mais oui !

— Alors tu étais déjà un fameux sacripant !

— Que veux-tu, mon cher, il faut être indulgent, la chair est faible... ma chair surtout...

Et comme on venait d'éclater de rire une fois de plus, l'Abbé reprit vivement.

Il y a une chose, par exemple, à laquelle je n'ai jamais pu m'habituer...

— Quoi ? demanda Sans-Merci.

— Je n'ai jamais pu confesser une jolie fille sans qu'il me vint aussitôt des idées coupables...

— Vieux paillard !

— Dès qu'elle s'agenouillait au pied du confessionnal, dès que je la voyais les mains jointes et le front baissé, il me venait des idées toutes drôles.

— Quelle canaille ! ricana Sans-Merci.

— Elle me parlait doucement, très doucement, très humblement ; elle me racontait à voix basse et avec une espèce de honte ses petits péchés et ses petites fautes, mais aussi vrai que je ne suis aujourd'hui qu'un fieffé gredin comme vous autres, aussi vrai que nous serons tous pendus un jour ou l'autre...

Les bandits se récrièrent.

— Oui, pendus, mes bons, pendus ou roués vifs en place de Grève ! dit vivement l'Abbé. En bien, aussi vrai que c'est ce dénouement-là qui nous attend, je vous jure que je n'entendais pas un traître mot de ce qu'elle me disait...

— Tu la dévorais des yeux, tu la convoitais, hein, vieux scélérat.

Ils se jetèrent l'un sur l'autre avec furie.

— Oui, je la regardais et je me disais : « Oh ? les beaux yeux, le joli front, la bouche adorable... quelle charmante enfant !... » Et quand elle avait fini, je la retenais encore : « Ecoutez encore quelques sages conseils... » Et je l'engageais à revenir à revenir très souvent : » Purifiez votre âme, ma chère enfant, tenez-vous toujours en état de grâce. » Mais, le diable, c'est qu'elle ne revenait jamais...

— Jamais?

— Non, jamais !... Hein, pas de chance !

— Parbleu, elle t avait compris, vieux drille !

Et tous les bandits soulignèrent les dernier mots de Sans-Merci par un nouvel éclat de rire.

Mais, brusquement, toutes les conversations cessèrent et un grand silence se fit.

Le capitaine venait d'apparaître.

— Salut, compagnons !

Et comme tous allaient accourir vers lui, probablement dans l'impatience de savoir quels ordres il allait leur donner et quelle nouvelle expédition on allait faire, d'un geste impérieux et bref il leur ordonna de rester à l'écart.

La femme de l'hôte s'était vivement et très respectueusement avancée vers lui :

— Un verre de vin, capitaine ?

— Non.

— Autre chose ?

— Merci !

Et dans le vide qui s'était fait autour de lui, il se mit à se promener lentement les bras croisés, l'air profondément absorbé.

Tous les bandits demeuraient les yeux fixés sur lui.

Sans-Merci posa sa main sur la main de l'Abbé, puis se penchant à son oreille :

— Dis donc, camarade ? fit-il.

— Quoi ?

— Qu'a-t-il donc ce soir ?

— Le capitaine ?

— Oui.

— Est-ce que je sais !

— Il doit y avoir du nouveau.

— Je crois.

— J'en répondrais... Jamais je ne lui ai vu un air aussi soucieux, dit Sans-Merci.

Mais il avait à peine achevé qu'il eut un vif mouvement de surprise.

Le capitaine, qui continuait toujours à se promener de long en large, venait de sourire et son regard, qui avait une expression de triomphe, étincelait.

Cette fois, ce fut l'Abbé qui se pencha vers Sans-Merci.

— Le diable m'emporte, si j'y comprends quelque chose ! dit-il.

— C'est étrange, n'est-ce pas ?

— Très étrange !... Maintenant le voilà joyeux.

— Et il sourit encore... Il a l'air radieux... Il parle tout seul... Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire ?...

— On pourrait peut-être le savoir, répondit l'Abbé.

A chaque tour qu'il faisait le capitaine passait si près de lui qu'il le frôlait.

L'air très indifférent, il s'arrangea de façon à surprendre quelques paroles.

Puis au bout d'un instant :

— Eh bien ! demanda vivement et curieusement Sans-Merci, qu'est-ce ? de quoi s'agit-il ? qu'as-tu entendu ?

— Oh ! peu de chose.

— Mais encore.

— Des mots comme ceux-ci : « Oui, voilà une belle expédition à faire... — Je le couvrirai de ridicule... — Et quel coup d'audace !... quel coup de maître !... — Oui, il me le faut cette nuit...

— Et de qui parle-t-il ?

— Ah ! je n'en sais rien, mais nous allons le savoir, répondit l'Abbé. Le voilà qui s'arrête... Il va parler...

— Chut ! fit brusquement Sans-Merci.

En effet, le capitaine venait d'élever la voix.

— Camarades, dit-il, je cherchais une idée... j'avais besoin de réfléchir, mais maintenant causons...

— Avez-vous des nouvelles à nous apprendre, capitaine ? demanda l'Abbé.

— Je n'en ai qu'une, mais celle-ci en vaut dix, en vaut vingt...

Et le capitaine souriait d'un petit sourire ironique.

Tous les bandits étaient maintenant rassemblés autour de lui et guettaient ses paroles.

— J'ai vu ce soir quelqu'un, reprit le capitaine, un ami qui a ses petites et ses grandes entrées à la cour...

— Peste ! ricana Sans-Merci.

— Or, savez-vous ce qui s'est passé aujourd'hui à Versailles ?...

— Quoi donc, capitaine ?

— Il s'est passé ceci, l'Abbé... Mais non, c'est trop comique et je ne puis m'empêcher de rire.

Le capitaine se mit à rire en effet, puis il ajouta vivement :

— Eh bien, il s'est passé que le lieutenant de police a brusquement quitté Paris pour aller trouver le roi...

— A propos de quoi ? dit Sans-Merci.

— A propos de nous ? ajouta l'Abbé.

— Un instant, que diable !... La cour, comme vous le savez, est toujours encombrée de courtisans...

— C'est-à-dire de mendiants ! ricana un bandit.

— Mais il paraît que la foule y était aujourd'hui plus considérable que d'habitude... On marchait sur les grands seigneurs, on marchait sur les grandes dames... Et toute cette foule était là épiant et guettant un regard ou un sourire du roi qui causait à l'extrémité d'une galerie avec le duc de Vergennes que vous devez connaître...

— Parbleu ! dit Sans-Merci.

— Et le duc d'Ayen dont vous avez dû entendre parler aussi...

— Et alors, capitaine ?

— Et alors, l'Abbé, tout à coup dans cette foule, je devrais dire dans cette cohue, un grand mouvement de surprise se produisit. Le lieutenant de police venait d'apparaître...

— Le lieutenant de police ?

— Et il avait l'air si rayonnant et si radieux, si superbe et si fier, que tout le monde se regardait et ne le reconnaissait plus... « Tiens ! qu'est-ce donc ?... Que se passe-t-il ? se demandait-on de toutes parts. Est-ce que par hasard ce bon lieutenant aurait mis enfin la main sur la bande du capitaine de Minuit ? »

Un éclat de rire formidable et prolongé accueillit les dernières paroles du capitaine

— Quelques grandes dames plus hardies et plus curieuses que les autres lui barrèrent bien le passage et cherchèrent bien à le faire parler, mais l'air mystérieux et solennel il les écartait d'un geste.

Enfin il arriva devant le roi, et comme Sa Majesté, qui venait de l'apercevoir, lui faisait signe de s'approcher, il lui glissa, toujours avec le même air mystérieux, quelques mots rapides dans l'oreille...

Soudain le roi tressaillit...

— Le roi ! s'écria l'Abbé.

— Le roi eut un éclair de joie dans le regard.

— Le roi ! s'écria à son tour Sans-Merci. Une nature froide, apathique, indifférente à tout !... Je ne croirai jamais ça, capitaine, ou il fallait alors que la nouvelle qu'apportait ce brave homme de lieutenant de police fût d'une rare importance.

— Et elle était aussi très importante, comme vous allez en juger, répliqua tranquillement le capitaine. Mais malheureusement, ou plutôt heureusement, elle était fausse !...

Les bandits eurent un nouvel éclat de rire.

— Car savez-vous, camarades, reprit plus vivement le capitaine, pourquoi le lieutenant de police avait brûlé le pavé pour se rendre à Versailles ?... car savez-vous ce qu'il accourait annoncer au roi ?...

Et les bras croisés, un sourire ironique sur les lèvres, il ajouta :

— Je vous le donne en cent !... je vous le donne en mille !...

— Devines-tu, toi, l'Abbé ?

— Et toi, Sans-Merci ?

— Pas plus que toi.

Le capitaine souriait toujours.

— Oui, cherchez !... cherchez !... fit-il.

Puis comme tout le monde se taisait, comme tout le monde attendait :

— Eh bien, camarades, s'écria-t-il, il venait dire qu'il me tenait, le vantard !... il venait dire que dans quelques heures je serais dans ses griffes, l'imbécile !... il venait se flatter qu'il allait enfin en finir avec moi, avec nous !...

Mais la dernière phrase du capitaine avait à peine été entendue.

Cent cris de colère, cent cris d'indignation venaient de s'élever, mêlés à des rires ironiques et gouailleurs.

Très calme toujours, très froid, le capitaine souriait.

Il fit un geste, un seul, et tous se turent, tous écoutèrent.

— Oui, vous êtes exaspérés et furieux, reprit-il ; oui, tant d'outrecuidance vous fait rire et vous met en même temps la rage au cœur...

Eh pardieu, je vous comprends bien, compagnons, je vous comprends d'autant mieux qu'à cette nouvelle j'ai partagé les mêmes sentiments que vous...

« Comment ! me disais-je, c'est le lieutenant de police qui ose tenir ce langage !... Comment ! c'est lui dont les agents prennent la fuite rien qu'en apercevant notre ombre qui ose devenir menaçant ! »

« Et si cela m'étonnait, si cet aplomb me surprenait, je crois, camarades, que je n'ai pas besoin de vous le dire.

« Pardieu, je sais bien qu'il n'y a parmi vous ni Judas ni traîtres, et je suis bien sûr aussi, que tous autant que vous êtes, vous vous feriez tuer pour moi, comme je me ferais tuer pour vous...

— Oui, oui, capitaine, s'écrièrent d'une seule voix les bandits, oui, tous, jusqu'au dernier !...

— Et cependant, continua le chef, il fallait bien pour que le lieutenant de police eût un tel aplomb et parût si certain de son fait qu'il eût sur moi, sur nous, des indications et des renseignements que j'ignore...

« Voilà ce que je cherchais, voilà ce que je me demandais, et pendant des heures j'ai eu cette idée fixe : « D'où part le coup ?.. qui donc a pu me vendre ?... Quel est donc le lâche, le misérable qui a voulu me livrer ? »

Le capitaine eut un petit sourire, puis lentement :

— Eh bien, ce misérable, ce lâche, ajouta-t-il, maintenant je le connais.

Un frémissement avait couru dans les rangs des bandits qui tous regardèrent leur chef, pâles et le regard menaçant.

— C'est Bonne-Chance ! dit le capitaine.

— Bonne-Chance ! s'écria-t-on.

— Oui, c'est lui, j'en réponds, qui pour sauver sa tête, n'a pas hésité à livrer la mienne...

De longs murmures et un sourd cri de colère venaient de s'élever.

Mais sans laisser paraître la moindre émotion, le chef avait calmé, d'un geste, sa petite armée.

— Mais le drôle s'est trompé, reprit-il avec un ricanement de dédain, et ma tête est encore pour longtemps solide sur mes épaules.

Seulement, compagnons, ajouta-t-il plus vivement et avec plus de force, ne pensez-vous pas comme moi que cette félonie de Bonne-Chance et que cette fanfaronnade du lieutenant de police demandent une revanche... une belle revanche ?

Tous les yeux des bandits jetaient des éclairs, et Sans-Merci, traduisant la pensée de tous ses camarades, s'écria :

— Oui, oui, capitaine, une revanche dont on garde le souvenir ... Parlez !... donnez vos ordres !... Voici bientôt minuit...

— C'est minuit ! s'écrièrent les bandits.

En effet, dans la Cour des Miracles où nul bruit ne s'entendait, où toutes les lumières étaient éteintes, lentement douze coups sonnaient.

— Sur qui allons-nous nous jeter ? reprit vivement Sans-Merci. Quelle nouvelle expédition allons-nous faire ?... quel nouveau et riche butin allons-nous rapporter ?...

Mais il faut que demain Paris tremble !... mais il faut que demain à son réveil, Paris soit plus effrayé, plus épouvanté, plus terrorisé qu'il ne l'a jamais été !...

Tous les brigands, la face plus pâle et les yeux plus luisants, battirent des mains, criant avec enthousiasme :

— Oui, oui, parlez !... parlez, capitaine !

— Et que votre volonté soit faite ! ajouta l'Abbé avec un accent si drôle que tout le monde éclata de rire.

Mais brusquement, on se tut.

Le capitaine venait de nouveau de faire un signe pour réclamer le silence.

— Une nouvelle expédition ? fit-il. Oui, c'est en effet ce que j'allais vous proposer... J'en ai trouvé une... et si tout à l'heure, quand je suis venu vous rejoindre, vous m'avez

vu méditer et réfléchir longuement, c'est que je la cherchais... c'est que je la combinais...

Et je l'ai trouvée, camarades ! s'écria-t-il avec un éclair de triomphe dans le regard et celle-là, Sans-Merci, tu m'en diras des nouvelles !...

— Nous fera-t-elle honneur ? dit le bandit.

— Je le crois !

— C'est tout ce que je demande.

— Jamais on n'aura vu la pareille; mon brave, jamais Paris n'aura été frappé d'une telle stupeur. . jamais on n'aura vu les vaillants compagnons du capitaine de Minuit jeter un plus insolent défi à la police et faire preuve d'autant d'audace !...

« Mais il ne s'agit plus de parler, il faut agir ! reprit vivement le chef. Approchez-vous, camarades, approchez-vous tous et écoutez-moi !...

— Il est rayonnant !., que va-t-il nous dire ? pensa l'Abbé.

Un cercle immense maintenant entourait le capitaine.

Celui-ci parlait bas et à mesure qu'il parlait tous les bandits prenaient un visage radieux.

Quand il eut achevé, ce fut un tonnerre d'éclats de rire, un formidable hourra :

— Vive le capitaine !.. Vive le capitaine !.. En avant !.. en avant !

Tous les brigands s'étaient précipités sur leurs armes, tous les brandissaient joyeusement, criant encore :

— Vive le capitaine !... En route !... En route !..

Et quelques minutes après, leurs armes s'entrechoquant et jetant dans l'ombre de rapides éclairs, les compagnons du capitaine de Minuit, qui allaient à leur nouvelle expédition, traversaient lentement la sombre Cour des Miracles, semblables à un long défilé de fantômes...

LIV

UN VILAIN RÉVEIL

Minuit avait sonné à toutes les horloges publiques, puis une heure du matin.

Paris, depuis longtemps désert, avait à présent l'aspect inquiétant et farouche de cette heure indue.

Personne, pas un passant, excepté, blotti dans quelque recoin sombre, quelque filou qui, le cou tendu, l'œil fixe et l'oreille au guet, s'entêtait à épier une proie...

Pas un bruit non plus, excepté de temps à autre quelque coup de sifflet strident qui faisait tressaillir sous leurs couvertures les bons bourgeois mal endormis.

Jamais le lieutenant de police n'avait eu un sommeil plus tranquille et plus paisible que cette nuit-là...

Jamais il n'avait eu des rêves plus doux, des songes plus beaux...

Ce qu'il voyait repasser maintenant devant ses yeux, c'était d'abord Bertaut son fidèle agent, Bertaut accourant, tout essoufflé et tout ému, lui apporter la bonne nouvelle : « Cette fois, nous le tenons !... cette fois, le capitaine de Minuit ne nous échappera plus ! »

Puis, c'était Versailles qui l'éblouissait, Versailles avec ses galeries pleines de courtisans qui ne faisaient plus maintenant les fiers avec lui...

Puis, c'était le roi dont l'accueil flatteur le remplissait d'orgueil.

Comme Sa Majesté, qui s'était parfois montrée si sévère et si dure pour lui, avait été, cette fois affectueuse et cordiale !...

Comme elle l'avait félicité chaudement de la bonne capture qu'il allait faire !

Et comme les courtisans, qui jadis avaient conspiré contre lui et l'avaient traité d'incapable, presque de traître, enchantés et surpris en même temps de son prochain triomphe, s'étaient montrés affables et respectueux avec lui !...

Ah ! oui, c'était là une belle et grande journée, une journée qui compterait dans son existence. .

Et le rêve du lieutenant de police continuait, s'élargissait...

Il ne voyait plus à présent Versailles, il ne voyait plus ni le roi, ni les courtisans, mais lui !...le capitaine de Minuit !...mais cet homme à qui il avait dû de si profonds soucis et de si grandes humiliations, mais ce bandit qui pendant si longtemps l'avait battu et tenu en échec.

Et toujours continuant ce rêve qui lui mettait sur les lèvres un sourire radieux, il se voyait déjà. traînant derrière lui par la ville, au milieu des acclamations et des applaudissements de tout un peuple délivré et enthousiaste, son ennemi garrotté, son ennemi suppliant et demandant grâce.

Soudain, la figure jusqu'alors si calme du lieutenant de police se contracta, ses poings se fermèrent comme s'il menaçait quelqu'un, des mots inintelligibles, des cris inarticulés s'échappèrent de ses lèvres.

C'est qu'en ce moment il assistait à la capture du bandit.

Au lieu des galeries de Versailles, si somptueuses et si riches, il ne voyait plus qu'un repaire ignoble, qu'un bouge infect.

La bande du capitaine de Minuit était là...

On la cernait...

Comme les brigands ne voulaient pas se rendre, on était obligé de donner l'assaut.

Et, brusquement, le lieutenant de police eut un grand cri qui le réveilla.

Ses agents venaient de faire sauter les fenêtres et d'enfoncer la porte du bouge...

Et tous, se ruant avec fureur sur le capitaine de Minuit, tous voulant avoir l'honneur de s'en emparer le premier, criaient :

— Nous le tenons !... Nous le tenons !

Mais à peine avait-il entr'ouvert les yeux que le lieutenant de police se dressa d'un bond, pâle, défait, les yeux hagards...

Une porte venait bien d'être enfoncée, des fenêtres venaient bien de sauter, mais ce n'étaient pas celles du repaire, c'étaient les siennes !...

Et si des hommes étaient là pleins de fureur, si des hommes criaient: Nous le tenons !... nous le tenons !... ce n'étaient point ses agents qui poussaient ces cris, et si l'on allait se ruer sur quelqu'un, ce n'était point sur le capitaine de Minuit, mais sur lui !...

Le lieutenant de police, affolé, croyait continuer son rêve.

— Des bandits ici ! chez moi ! hurla-t-il.

Et il regardait avec épouvante et avec colère tous ces hommes étranges, tous ces

hommes à mines sinistres dont sa chambre était pleine et qui, à la lueur sanglante des torches que quelques-uns d'entre eux portaient, prenaient un aspect encore plus hideux et plus saisissant.

Et il y en avait là combien ? Cinquante peut-être, peut-être aussi davantage. Et de la cour de l'hôtel montaient des rumeurs confuses. Des armes étincelaient. Le pauvre lieutenant de police était plein d'effarement.

Quel réveil !...

Quelle menaçante réalité se dressait en face de lui après ses songes dorés !...

Puis, tout à coup, fendant vivement les groupes pour se frayer un chemin jusque vers le magistrat, un homme s'avança.

Un masque de velours noir cachait son visage et il avait dans la main une épée nue.

Le lieutenant de police, bien qu'il essayât de se raidir par amour-propre, ne put cependant retenir un geste d'effroi.

Un cri lui échappa :

— Le capitaine de Minuit !

Un éclat de rire lui avait répondu :

— Oui, le capitaine de Minuit ! dit l'homme masqué. Ah ! tu t'en doutes donc !... tu me reconnais donc !... Pardieu, je te félicite, car tu es perspicace...

« Mais que dis-tu de cette aventure, fanfaron !... Mais que penses-tu de ce coup de théâtre, vantard !...

« Oui, c'est moi qui suis le capitaine de Minuit, et ces hommes que tu vois là, et ceux que tu ne vois pas, mais dont tu peux entendre les longues clameurs et les grands cris joyeux, tous ces hommes sont mes compagnons, mes amis, mes soldats !...

— Des soldats !... Des voleurs ! des bandits ! des assassins ! s'écria fièrement et courageusement le lieutenant de police.

Les hommes du capitaine de Minuit ricanèrent, tandis que leur chef, qui n'avait pas même sourcillé, se contentait de répondre à la rude apostrophe du magistrat par un sourire de dédain.

— Oui, des voleurs ! fit-il ; oui c'est nous qui dépouillons tes amis les gentilshommes, tes amis les courtisans que tu n'as jamais su ni protéger ni défendre...

« Oui, nous sommes des voleurs, mais ces voleurs te font peur, te font trembler...

« Oui, nous sommes des voleurs, mais quand par hasard l'un de vous prononce tout haut mon nom, quand l'un de vous parle du capitaine de Minuit, vous ne pouvez vous empêcher de pâlir et de frissonner...

« Mais toutes mes minutes sont comptées, ajouta-t-il la voix plus brève et le ton plus menaçant. C'est donc te dire assez clairement que je n'ai pas de temps à perdre. Or, parlons peu, mais parlons bien :

« Que prétendais-tu donc hier ?

« Que promettais-tu donc au roi et à toute la cour

« Ne disais-tu pas que je ne pouvais plus t'échapper ?

« Ne jurais-tu pas que tu me ramènerais aujourd'hui pieds et poings liés ?

« N'étais-tu pas enfin assez téméraire et assez insensé pour faire croire à tous et pour croire toi-même que les bourreaux n'avaient plus qu'à dresser leur potence ?

Maintenant il allait devenir la risée de tous.

« Eh bien, encore une fois, mon cher, qu'en dis-tu?... que penses-tu de cette petite surprise-là?

« Qui donc, de nous deux, met en ce moment la main sur l'autre?

« Qui donc de nous deux est le prisonnier de l'autre? »

Vivement, le capitaine croisa les bras, puis éclatant de rire :

— Ah! pauvre fou! pauvre niais! s'écria-t-il, moitié sérieux, moitié ironique. Quel ne sera pas demain, c'est-à-dire dans quelques heures l'étonnement des Parisiens quand on leur dira que le lieutenant de police a disparu!... Non, plus de lieutenant de police! Envolé! Évanoui!... Et quelle ne sera pas aussi la stupéfaction du roi et la stupeur de la cour quand on leur apprendra que, loin que je sois en ton pouvoir, c'est toi, au contraire, qui est mon otage!...

Puis, riant toujours :

— Oui, on sera d'abord saisi, étonné, foudroyé par cette incroyable nouvelle, mais plus tard, quel éclat de rire immense partout ! quelle hilarité d'un bout de la ville à l'autre !... Personne n'osera plus te défendre... Le ridicule t'aura tué... Dis, mon cher, comprends-tu ?

Et tout en achevant ces mots, le capitaine de Minuit, dont on voyait les yeux étinceler sous le masque, laissait tomber lourdement sa main sur l'épaule du lieutenant de police.

Puis, brusquement et avec une très grande autorité :

— Maintenant, lève-toi !... debout ! reprit-il. Nous allons te laisser seul un instant pour ne pas effaroucher ta pudeur... Mais écoute bien et retiens bien ce que je vais te dire. C'est sérieux... Cette porte-là sera gardée... cette fenêtre aussi... Donc, au moindre mouvement que tu ferais pour t'enfuir, quelqu'un serait là pour te brûler la cervelle. C'est compris, n'est-ce pas ?

Et sur un signe de leur chef tous les bandits venaient de sortir de la chambre, quand celui-ci revint sur ses pas.

— Ah ! un mot encore ! fit-il toujours avec son sourire railleur. Tu as le temps... Ne te presse pas trop.. Pendant que tu procéderas à ta toilette, mes amis et moi nous allons prendre la liberté de jeter un coup d'œil dans les pièces voisines, et si nous y trouvons — comme je n'en doute pas — quelques objets qui nous conviennent, je te prierai de nous les offrir...

Et c'était maintenant un vrai pillage dans l'hôtel du malheureux lieutenant de police.

Le capitaine menait une bande ; Sans-Merci et l'Abbé, qui n'étaient jamais les derniers quand il s'agissait de se remplir les poches, en conduisaient une autre.

Si les portes étaient fermées, on ne se donnait même pas la peine de chercher à les ouvrir. Quelque bandit taillé en hercule, et ils n'étaient point rares parmi les compagnons du capitaine de Minuit, les faisait prestement sauter d'un coup d'épaule.

On éventrait les armoires, on défonçait les tiroirs, on se jetait sur l'argent que l'on trouvait, sur les objets précieux, et quand on ne pouvait rien emporter, quand par hasard on tombait dans une pièce où l'on ne trouvait rien à prendre, on brisait, on cassait, on détruisait tout.

— Eh bien, Sans-Merci, criait l'Abbé, tout joyeux, ça marche-t-il ?

Et Sans-Merci, faisant sonner ses poches pleines de louis, répondait :

— J'ai ma part !

Parfois un grand bruit se faisait. C'étaient les lustres, qu'avec de grands éclats de rire, on abattait à coups de crosse de fusil, ou bien c'étaient des tableaux de grand prix, des toiles de maîtres qu'on décrochait à coups de piques, à coups de sabres, et qui tombaient lacérés, éventrés, perdus...

L'Abbé, toujours en tête, toujours en avant, venait de se précipiter, bientôt suivi de Sans-Merci et d'une vingtaine d'autres, dans le cabinet du lieutenant de police.

— D'abord, les tiroirs ! cria-t-il.

— Oui, l'argent d'abord ! appuya Sans-Merci !

Et tous les deux se ruèrent sur le bureau du magistrat.

Mais il n'y avait là que peu d'argent, que les quelques louis seulement que le lieutenant de police, dans sa reconnaissance, avait offerts la veille à Bertaut et que Bertaut avait fièrement refusés.

— Ah ! volés ! s'écria l'Abbé avec une mine piteuse.

— Filoutés ! ajouta Sans-Merci avec colère.

Avec un autre, chacun d'eux se serait battu pour tout garder, tout empocher, mais comme les deux coquins se craignaient mutuellement, ils prirent le parti de partager.

— Chacun son compte, n'est-il pas vrai, mon vieux ? dit vivement l'Abbé.

— Pardieu ! arrangeons-nous en frères, répondit l'autre.

Et le partage fait, les louis tombés dans leurs poches, ils jetèrent un coup d'œil autour d'eux pour voir s'ils ne trouveraient pas quelque objet qui valût la peine d'être emporté.

Mais rien !

Le cabinet de travail du lieutenant de police était la pièce la plus modeste de l'hôtel.

— Est-ce tout ? Allons voir ailleurs ! s'écria Sans-Merci.

Et déjà il se disposait à disparaître, quand l'Abbé le rappela.

— Un instant ! s'écria-t-il. Et ça !

D'un geste il lui montrait sur le bureau un tas énorme de dossiers.

— Qu'est-ce ? fit Sans-Merci.

— Regarde !

— Est-ce que je sais ?... des paperasses !... des grimoires !...

— Oui, des rapports de police... des rapports de mouchards... Brûlons-les !

— Oui, au feu !... au feu !... Attends, l'Abbé !

Et deux secondes après, tous les dossiers, tous les papiers qui étaient tombés sous la main des deux bandits, entassés au milieu du cabinet, flambaient, jetant dans la cour de l'hôtel une grande lueur d'incendie.

Pendant ce temps, le lieutenant de police, à présent debout, à présent vêtu, allait et venait dans sa chambre.

Il n'était point encore remis de sa stupeur, et il était si blême, si défait, si décomposé que si Bertaut l'eût vu en ce moment il eût eu peine à le reconnaître.

Quelle aventure incroyable !... quel coup de foudre venait de l'atteindre !...

Etait-ce vrai?... était-ce possible?... N'avait-il pas été tout à coup pris de vertige et de folie?...

Mais non, mais non !...

Il entendait, là-bas, les trépignements de joie et les éclats de rire bruyants des bandits...

A son tour, ils le tenaient !.., à son tour, il devenait leur proie !...

Ah ! Versailles, le roi, les courtisans, il y pensait encore, mais à présent c'était avec effroi, avec terreur, avec épouvante !...

Qu'avait-il donc dit la veille ?

Il avait annoncé son succès, il avait donné la certitude de son triomphe.

Et maintenant !... maintenant il était déshonoré et perdu, maintenant il allait devenir la risée de tous, maintenant un abîme s'ouvrait sous ses pas et il allait à tout jamais disparaître dans une chute honteuse et profonde.

Il s'était assis, la tête bourdonnante, le front brûlante.

Brusquement il se releva. Il ne pouvait tenir en place. Une glace lui renvoya son image et il recula. Il croyait apercevoir un spectre.

Et toujours les bandits, en train de piller, jetaient leurs clameurs joyeuses, toujours il entendait leurs grands rires insultants.

Non plus pâle, mais livide, les lèvres blanches, le front en sueur, le regard stupide, les jambes chancelantes, la tête perdue, le lieutenant de police allait et venait encore, avec de brusques cris sourds, de brusques exclamations comme un insensé...

— Ah! quelle honte! quelle honte !... quelle honte! répétait-il sans cesse.

Ses yeux alors flamboyaient et son visage prenait soudain une expression terrible.

Et tout à coup sa taille qui s'était affaissée se redressa, et il demeura pendant quelques secondes immobile, les bras croisés, le regard obstinément fixé devant lui, et la tête haute, comme s'il venait, dans le désespoir dont il était accablé, de prendre brusquement une résolution suprême.

En effet, une idée lui était venue, une idée qu'il eût été incapable d'avoir en toute autre circonstance.

Il se ressouvenait des paroles du capitaine de Minuit, du chef des brigands...

Celui-ci ne lui avait-il pas dit:

« Cette porte-là sera gardée... cette fenêtre aussi... au moindre mouvement que tu ferais pour t'enfuir, quelqu'un sera là pour te brûler la cervelle...

Et ce n'était pas là une vaine menace, ce n'étaient pas là seulement des paroles dites pour lui faire peur...

Oui, c'était sérieux, il le devinait, il le sentait

Donc il n'avait qu'à s'approcher de la fenêtre et à simuler une évasion pour mourir.

Et le lieutenant de police se demandait si ce n'était pas là ce qu'il avait de mieux à faire.

Il se demandait si cette fin-là, foudroyante et prompte, ne valait pas mieux que celle qui l'attendait.

Il se demandait s'il ne valait pas mieux pour lui mourir d'un coup que de mourir tous les jours sous les outrages et la honte dont on l'accablerait.

Car il ne pouvait pas se faire d'illusion, d'immenses clameurs allaient s'élever de toutes parts contre lui, les courtisans, toujours implacables et sans pitié le montreraient au doigt,et le roi,indigné et furieux,le roi qui ne manquerait pas de croire avoir été joué, le chasserait sans vouloir rien entendre et l'abandonnerait à ses ennemis.

Et l'esprit de plus en plus perdu, le cerveau de plus en plus plein de fièvre, le lieutenant de police, avant de faire le pas fatal, hésitait, se tâtait encore.

Et soudain il n'eut plus même le choix de sa destinée.

Violemment, brutalement, la porte de sa chambre s'était rouverte et le capitaine de Minuit, le visage toujours masqué, venait de reparaître.

Mais il n'était plus escorté comme tout à l'heure par la moitié de la bande.

Sans-Merci, l'Abbé et quelques hommes seulement l'accompagnaient.

— Ah ! tu es prêt ? dit le chef. C'est bien... Suis-nous !

Puis tirant un mouchoir de sa poche et le passant à Sans-Merci :

— Tu lui banderas les yeux, ajouta-t-il.

— Bien, capitaine.

— Mais pas encore...

— Quand il vous plaira, capitaine.

— Quand nous aurons franchi la grille de la cour... En route!

Et le capitaine passa le premier, tandis que Sans-Merci et l'Abbé, qui venaient chacun de saisir le lieutenant de police par un bras, l'entraînaient au dehors.

Déjà, dans la cour, les bandits étaient rangés en bataille, attendant le signal de départ.

Le butin qu'ils venaient de faire avait encore réchauffé leur enthousiasme.

Aussi à peine avaient-ils vu s'avancer leur chef qu'ils le saluèrent d'une immense acclamation :

— Vive le capitaine!... Vive le capitaine!...

Mais celui-ci, qui passait très vite, semblait ne pas même les entendre.

Son regard cherchait le corps de garde, que les torches toujours allumées des bandits éclairaient de reflets sinistres, puis se retournant alors vers le lieutenant de police que Sans-Merci et l'Abbé traînaient derrière lui, il tendit la main et dit :

— Regarde!... Tes mouchards!

Il y avait là, en effet, bâillonnés, ligottés, attachés les uns aux autres et mis dans l'impossibilité de s'enfuir par des chaînes passées dans des anneaux de fer scellés dans le mur, une cinquantaine d'agents.

Grand-Gilles, le Comtois, Corfer et le Marin, les quatre braves Risque-Tout qui, ce jour-là comme tous les autres jours, avaient continué leur chasse hardie aux filous à travers le Paris nocturne, avaient échappé ainsi à ce supplice et à cette humiliation.

Le capitaine, immobile devant le corps de garde, ricanait, et s'adressant toujours à sa victime, c'est-à-dire au lieutenant de police :

— Oh! ce n'a pas été long! dit-il. En un tour de main ton hôtel était pris et tes alguazils ficelés comme tu les vois là...

Puis, il ajouta :

— Pardieu, je pourrais leur casser la tête, mais je suis bon prince...

— Vous avez tort, capitaine! interrompit vivement Sans-Merci.

— Ce serait toujours autant d'ennemis de moins, ajouta l'Abbé sur le même ton.

— Mais je me contente de toi et ta capture me suffit, continua le capitaine, qui s'adressant toujours à son prisonnier, ne daigna pas relever les deux interruptions.

Et comme on arrivait près de la grille :

— Eteignez les torches! cria-t-il.

Il parlait encore qu'il était déjà obéi.

— Sans-Merci! reprit-il

— Capitaine?

— Ton mouchoir!

— Voilà!

— Et fais un nœud savant

— Oh! soyez tranquille... je m'en charge..

Il n'y avait pas à lutter, pas à résister.

Le lieutenant de police se laissa faire.

— Hein ! tu n'y vois goutte, mon pauvre vieux ! ricana l'Abbé. Mais je suis là... je te crierai casse-cou...

Et toute la bande, nous allions dire toute l'armée, s'ébranla...

Il allait être bientôt trois heures du matin.

Beaucoup de lanternes s'étaient éteintes, Paris était encore plus morne et plus triste que lorsqu'on avait quitté la Cour des Miracles.

Le capitaine avait recommandé le silence le plus complet et personne n'osait parler dans les rangs.

Seuls, Sans-Merci et l'Abbé, qui continuaient à guider le lieutenant de police, lui parlaient de temps à autre à demi-voix :

— Lève le pied !... Descends !... Allonge la jambe !... C'est bien !

Et c'était tout.

Quant au prisonnier, tout en marchant machinalement et très docilement, il ne pouvait parfois s'empêcher de tressaillir.

Il savait qu'il était nuit noire, que tout Paris à cette heure était plongé dans un sommeil profond, que toute rencontre était impossible, et cependant il lui semblait qu'on devait le voir.

— Marche !... Marche ! disait l'Abbé.

— Ne te fais pas traîner ! ajoutait Sans-Merci.

Mais il avait beau se raidir, il avait beau appeler à son aide tout ce qui pouvait lui rester d'orgueil et vouloir avancer d'un pas ferme, ses jambes fléchissaient, des vertiges le prenaient.

— Oh ! demain !... demain ! murmurait-il.

Et cette pensée-là, cette pensée qu'il essayait de chasser, mais qui lui revenait sans cesse, qui lui revenait toujours, était pour lui la plus cruelle des tortures, la plus affreuse des agonies.

Et tout à coup il se trouva si las et il eut l'esprit si faible qu'il oublia.

Les pas des bandits qui talonnaient et pressaient le sien, l'exaspéraient ; les brusques détours qu'on lui faisait faire le grisaient.

On marchait à peu près depuis un quart d'heure, mais il lui semblait qu'une heure au moins s'était écoulée.

Et il se demandait, anxieux et plein d'angoisse :

— Où me mènent-ils donc ?... où allons-nous donc ?...

Mais comment savoir ? comment deviner ?

Et toujours les deux bandits dont il sentait les mains d'acier lui broyer les poignets, l'entraînaient, le tiraient :

— Marche !... marche donc !

Et puisqu'il fallait marcher, il marchait, mais c'était en titubant et comme un homme ivre.

Un siècle s'écoula, c'est-à-dire encore environ une demi-heure.

Le lieutenant de police comprit que le chemin se rétrécissait, car le bruit de pas qui s'élevait derrière lui devenait plus sonore.

Et il ne se trompait pas.

On venait de s'engager enfin dans une des petites ruelles qui aboutissaient à la Cour des Miracles.

— Peut-être approchons-nous ? se dit-il.

Et cette fois encore il avait raison.

On arrivait devant le repaire, et l'hôtesse, embusquée et l'oreille au guet, s'était empressée d'ouvrir la porte.

Elle eut un éclat de rire qui ressemblait à un cri de colère quand elle aperçut le lieutenant de police.

— Ah ! c'est lui !... Vous le tenez !... Amenez-le !... Amenez-le ! cria-t-elle.

Mais il y avait deux marches assez hautes à monter, et comme Sans-Merci et l'Abbé, qui cependant le tenaient toujours, avaient oublié de l'en prévenir, le pauvre lieutenant de police trébucha.

Le rire de la mégère redoubla.

— Ah ! s'il avait pu se casser le cou !... quelle chance ! cria-t-elle.

Mais la voix du capitaine la fit aussitôt rentrer sous terre.

— Paix, la vieille ! dit-il.

Et au milieu du cliquetis des armes et de la bousculade des bandits, le lieutenant de police fut poussé dans le bouge.

— Otez-lui son bandeau ! commanda le chef.

C'était Sans-Merci qui l'avait noué, ce fut lui aussi qui l'enleva.

Le lieutenant de police ouvrit les yeux, puis, brusquement, les referma.

Le bouge était loin d'avoir trop de lumières, et cependant il fut ébloui.

Il chancela.

Ce fut le capitaine lui-même qui le retint.

— Mordieu, tiens-toi donc ! fit-il. Et assieds-toi là... en face de moi..

Pendant ce temps, tous ceux des bandits qui lors de l'invasion de l'hôtel avaient dû rester dans la cour, s'étaient vivement rapprochés et regardaient curieusement le prisonnier sous le nez.

Puis tous chuchotèrent.

— Ah ! c'est là le lieutenant de police ?

— Oui, c'est lui.

— Il n'a pas l'air de rire...

— Parbleu ! il tremble dans sa peau...

— Et que va-t-on en faire ?

— Ça dépend du capitaine, mais si c'était moi qui commande ici, je sais bien ce que j'en ferais...

— Un coup de fusil !

— Pas si bête !... Il faut être économe de la poudre...

— C'est mon avis

— Mais donnez-vous la peine de regarder là-haut...

— Là-haut ?

— Voyez-vous ce clou ?

— Oui.

— Et jetez un coup d'œil là-bas, dans ce coin...

— Qu'est-ce ?

— Une corde..

— Tu le pendrais ?

— Haut et court, tout simplement.

Et les femmes, à leur tour, s'étaient avancées, furieuses, menaçantes.

Les plus ivres d'entre elles, car elles buvaient plus que les hommes, l'œil en feu, échevelées, véritables furies, faisaient entendre déjà des cris de mort :

— Finissons-en !

— Tuons-le !

— Oui, tuons-le !... tuons-le !...

— Capitaine, il est à nous !

Et se grisant encore de leur folle colère, quelques-unes d'entre elles, les plus sauvages et les plus hardies, brandissaient déjà leurs couteaux.

Certes, le lieutenant de police n'était pas lâche et en ce moment-là il aurait fait volontiers bon marché de sa vie...

Cependant il eut peur et il sentit un frisson lui courir dans les veines.

Il fallut que le capitaine se fâchât.

Debout d'un bond, le geste plein d'autorité et le voix tonnante, il cria :

— Femelles, taisez-vous !... La première qui bouge, je la fouette !...

La tête basse, le front sombre, l'œil noir et dur, les femmes reculèrent.

Mais semblables à des tigresses à qui l'on vient d'arracher leur proie, pendant quelques secondes encore, leur œil toujours ardent fixé sur le lieutenant de police, elles firent entendre de sourds grognements.

Toujours debout, le capitaine continuait à les dompter du regard et du geste.

— Va-t-on se taire ?... Est-ce fini ? fit-il brusquement.

Et cette fois, comme par enchantement, il se fit dans le repaire le plus profond, le plus religieux silence.

Les bandits se regardaient de coin du l'œil, mais pas un n'osait intervenir, pas un n'osait murmurer un mot.

Alors redevenu plus calme, presque souriant, le capitaine frappa sur la table.

— Hé, la vieille ! cria-t-il.

Il n'eut pas besoin d'appeler deux fois.

L'hôtesse accourut, toute peureuse, toute tremblante.

— Du vin aux camarades ! dit-il.

— Oui, capitaine.

— Et du meilleur !

— Oui, capitaine.

— C'est notre ami qui régale, ajouta le chef en frappant sur l'épaule du lieutenant de police.

— Oui, capitaine.

— Puis un broc et deux verres ici... Tu connais mes goûts... Va !

L'hôtesse, enchantée de l'aubaine, disparut comme un éclair.

Elle revint bientôt portant un énorme panier plein de bouteilles, puis ayant posé devant le chef le broc et les deux verres que celui-ci lui avait demandés :

— Et voilà pour vous, ivrognes ! dit-elle en s'adressant aux bandits et en mettant des bouteilles sur chaque table.

L'évasion.

La face pâle de l'Abbé s'était colorée de plaisir, et quant à Sans-Merci, qui eût bu à lui seul toute la cave, il avait fait claquer joyeusement sa langue et déjà s'était mis à faire sauter les bouchons.

Le Capitaine venait déjà de remplir le verre de son prisonnier et le sien.

— Tu dois avoir soif, dit-il, rien n'altère comme l'émotion.

Et il avança son verre pour trinquer.

— Allons, à la tienne!... Goûte-moi ça... C'est du velours sur la langue...

Mais le lientenant de police ne répondit même pas.

La tête tombée sur la poitrine, le regard fixé devant lui, il était si loin de là et si profondément absorbé qu'il était plus que probable qu'il n'avait pas entendu.

La voix du Capitaine était devenue plus rude.

— Eh bien, qu'est-ce donc ? fit-il les sourcils légèrement froncés. Es-tu sourd ou muet ?... Pourquoi ne réponds-tu pas quand je te parle ?... Allons, réveille-toi... secoue-toi, morbleu !... Et à la tienne.

Machinalement le lieutenant de police prit son verre et trinqua.

— A la bonne heure ! s'écria le chef des bandits. Mais tu as tort de bouder. Mieux vaut boire un coup...

Et lui-même, prêchant d'exemple, avala une longue rasade, puis posant les coudes sur la table :

— Maintenant, reprit-il, écoute-moi... et causons comme de bons camarades... J'ai une petite proposition à te faire.

Le lieutenant de police venait brusquement de le regarder.

Le Capitaine se mit à rire.

— Ah ! tu dresses l'oreille !... tu te réveilles ! dit-il.

— Quelle proposition ? demanda le magistrat.

— Oh ! une proposition très honnête, je m'empresse de te le dire...

— Laquelle ?

— Et qui t'aggréera très certainement, j'en suis sûr.

— De quoi s'agit-il ?

Mais pendant un moment le Capitaine ne put répondre.

A l'immense panier de vin que l'hôtesse avait apporté tout à l'heure d'autres paniers avaient succédé, toute une armée de bouteilles déjà vides encombraient les tables, tous les bandits commençaient à être gris, et Sans-Merci lui-même, un vrai sac-à-vin cependant, Sans-Merci se sentait déjà la tête chaude.

Il venait de se lever d'un bond, puis frappant sur la table un formidable coup de poing qui renversa plusieurs flacons, il cria :

— Attention, vous autres !... Je vais entonner quelque chose !...

Et maintenant dans un cœur terrible tous chantaient, ou plutôt tous hurlaient.

Glissant un œil en dessous, le lieutenant de police regarda avec stupéfaction cette scène étrange.

Les femmes, les pommettes rouges, les yeux luisants, attablées pêle-mêle avec les hommes, buvaient et chantaient aussi.

— Tas de braillards ! cria le Capitaine.

Mais le chœur des bandits éclatait plus violent, plus formidable, et sa voix se perdit au milieu de ce vacarme infernal.

Alors il prit le parti de sourire, puis faisant un signe à son prisonnier :

— Rapproche-toi... penche-toi, dit-il, nous pourrons peut-être nous entendre tout de même.

Le lieutenant de police s'empressa d'obéir, très intrigué, presque joyeux, car il venait de se dire :

— Il va sans doute fixer ma rançon ?.... Dans un moment peut-être je serai libre !

Et comme, à tout hasard, il avait pris une assez grosse somme sur lui, machinalement il tâta ses poches.

— J'écoute, fit-il.

— Voici la chose, reprit le Capitaine dont le visage s'était légèrement assombri. Tes agents, il y a quelque temps, ont arrêté un des nôtres...

— Un des vôtres ?

— Ou plutôt qui avait été des nôtres, mais qui n'en est plus...

— Peut-être !

— Le coquin s'appelle Bonne-Chance...

— Bonne-Chance ?

— Est-ce que ce nom-là ne te dit rien.

— Non, répondit le lieutenant de police qui, tout abasourdi encore, en effet ne se rappelait pas.

Et brusquement il eut un geste, un cri :

— Si ! si ! s'écria-t-il.

— Ah ! la mémoire te revient ?

— Après ?

— Et bien, si je suis bien renseigné, et je le suis toujours, ce Bonne-Chance doit être à Bicêtre...

— A Bicêtre ?... oui, peut-être, répondit le magistrat.

— Eh bien, donne-toi la peine de te retourner et regarde mes compagnons, mes amis, dit le Capitaine.

Le lieutenant de police se demandait où son interlocuteur voulait en venir, mais il ne lui fit aucune question et se retourna.

Les bandits, ivres non seulement du grand nombre de bouteilles qu'ils venaient de vider, mais encore de l'enthousiasme que leur causait la dernière expédition qu'ils venaient de faire, continuaient à chanter à tue-tête.

Toutes ces figures étranges, tous ces profils sinistres et que le magistrat n'avait peut-être pas encore aussi bien vus, lui firent courir un petit frisson dans le dos.

— Eh bien ? reprit-il à voix basse et en se retournant vers le chef.

— Eh bien, dit celui-ci, laisse-moi te les présenter, c'est-à-dire te dire quelques mots d'eux, et tu me comprendras après.

Il n'y en a pas un, non, pas un, tu saisis bien, qui ne soit un vaurien, un gredin, en chenapan de la pire espèce...

Il n'y en a pas un qui n'ait mérité vingt fois les galères, vingt fois la corde ou la roue, à ton choix.

Prenons des exemples : regarde celui-ci...

— Celui-ci ? balbutia le lieutenant de police.

— Oui, ce colosse dont la figure est écarlate, dont le verre est toujours vide et qui hurle à lui seul plus fort que tous les autres... C'est lui qui t'a bandé les yeux... Il se nomme Sans-Merci, et je te donne ma parole qu'il ne vole pas son nom — c'est peut-être la seule chose qu'il n'ait pas volée, ajouta le Capitaine en riant.

Celui-là, pour moi, en vaut dix. Je ne veux pas parler de son courage et de sa bravoure ; tous mes compagnons sont braves, tous sont courageux. Mais pour lui, une mêlée où le sang coule est une fête, une joie. De plus, il a le coup d'œil prompt, la décision rapide, et nulle entreprise, si impossible et si dangereuse qu'elle puisse

paraître, ne le rebute ni ne l'effraie... J'ai pour lui une estime toute particulière et j'y tiens beaucoup...

Maintenant jette une seconde un coup d'œil sur cet autre...

— Sur cet autre?

— Sur celui qui s'appuie sur son épaule et qui rit en lui parlant..

— Oui, je le vois, dit le lieutenant de police.

— Celui-là, reprit le capitaine, c'est l'Abbé. Il a dit la messe, Il a confessé les filles. C'était presque un saint avant d'être un brigand...

Pâle, malingre, chétif, il fait avec Sans-Merci un étrange contraste, n'est-il pas vrai?... Eh bien, ne t'y fie pas !... Il est très redoutable aussi, non par la force, mais par la ruse, par l'habileté, par l'adresse... Personne ne s'entend à combiner un guet-apens comme lui... Je n'ai donc pas besoin de te dire qu'il m'a rendu plus d'un service et que c'est avec beaucoup de peine que je le verrais pendre au bout d'une corde sur la place de Grève...

Pendant ce temps le lieutenant de police, oubliant presque sa situation, regardait très attentivement, très curieusement l'étrange bandit que l'on appelait l'Abbé, et il était très frappé en effet de voir sur son masque blême tant d'hypocrisie et d'astuce.

— A présent, continua le Capitaine, daigne remarquer celui-ci... là-bas, tout au fond... Le vois-tu?

Et comme le magistrat, qui n'avait pas répondu, cherchait du regard l'homme que le chef venait de lui désigner, celui-ci dit vivement:

— C'est ce grand sec qui n'a que la peau sur les os,... ce grand rouge qui fume les bras croisés et le dos appuyé contre le mur... Tu le vois, n'est-ce pas?

— Oui.

— Il est encore très jeune...

— Il a l'air d'un enfant.

— Il est à peine un homme. Il a vingt ans. Et comme tu peux t'en rendre compte, il a le regard très doux...

— En effet.

— Et si tu l'entendais parler, tu trouverais sa voix encore plus douce que son regard...

— Ah!

— Mais il a un travers...

— Lequel?

— Dans notre métier, ce n'est point le butin qui le tente...

— Comment?

— C'est le sang !... Il n'est content que lorsqu'il a les mains rouges!

Le lieutenant de police avait frémi.

— Avec ce tempérament-là, reprit le Capitaine toujours très calme, c'est assez te dire que j'ai pu l'utiliser plus d'une fois aussi... Eh bien, cependant...

Le chef venait de baisser la voix et de jeter sur les bandits, qui toujours chantaient un rapide coup d'œil.

Puis il fit un signe bref, et s'accoudant de plus en plus sur la table :

— Mais rapproche-toi, ajouta-t-il. Je ne parle pas pour d'autres oreilles que les tiennes...

Le lieutenant de police avait obéi.

— Eh bien, cependant, dit le Capitaine, ces trois hommes dont je te parle : Sans-Merci, l'Abbé et lui... et cinq ou six autres encore qui les valent, je les donnerais tous pour celui que tu m'as pris... pour celui que tu gardes dans les cachots de Bicêtre... je les donnerais tous pour Bonne-Chance.

En prononçant ces dernières paroles, le Capitaine avait eu un sombre éclair dans le regard et sur les lèvres un singulier sourire qui ressemblait à une menace.

Et, brusquement, frappant de son poing fermé la table qui trembla, il s'écria :

— Rends-le-moi, et tu es libre !... rends-le-moi, et je ne mets pas d'autre prix à ta rançon !...

Son regard devenu plus terrible et son front devenu plus pâle trahissaient clairement sa pensée.

Tenir Bonne-Chance, pouvoir se venger du traître, eût été pour lui une joie qu'il eût payée bien cher.

Le lieutenant de police avait compris.

Vivement il releva la tête.

— Et je serai libre ? dit-il.

— Je te le répète.

— Sans autres conditions ?

Sans autres conditions.

— C'est bien. Tu l'auras demain.

— Soit.

Et le Capitaine se levant, cria gaiement

— Hé, la vieille !... ici !

L'hôtesse était déjà en face de lui :

— Capitaine ?

— Ta plus belle chambre et ton meilleur lit...

— Pour vous, Capitaine ?

— Non, pour mon ami... pour M. le lieutenant de police.

Mais celui-ci venait de se récrier.

— Je suis bien là... Inutile ! fit-il vivement.

— Tu as donc peur d'un piège ?... tu crois donc que je veux te faire égorger là-haut ? dit sévèrement le Capitaine. Tu es fou !... Si je voulais ta vie, je la prendrais sans avoir besoin de recourir à la ruse... Allons, va, ajouta-t-il en faisant un geste plein d'autorité, et si je puis compter sur toi, tu verras que tu peux à ton tour compter sur moi...

Et toujours la main tendue, il chassa devant lui le lieutenant de police que l'hôtesse entraînait...

« Tu l'auras demain », avait dit le magistrat au Capitaine de Minuit, en lui parlant de Bonne-Chance.

Mais il s'était trompé.

Le lendemain s'écoula, puis le surlendemain, puis d'autres jours encore, et Bonne-Chance, qu'il avait fait réclamer, restait toujours à Bicêtre.

Les gens de justice, qui tenaient à leur prisonnier, se faisaient tirer l'oreille, et le

roi, que quelques-uns avaient essayé d'attendrir sur le sort du malheureux lieutenant de police, s'était contenté de hausser les épaules :

— Nous verrons !... nous verrons !... Il ne fallait pas qu'il se laissât prendre ! avait-il répondu, furieux de cette aventure qui couvrait de ridicule sa police.

Mais si le lieutenant de police avait contre lui toute la ville et toute la cour, en revanche, Bertaut lui était demeuré fidèle.

C'était donc le moment de profiter sans retard des aveux qu'il avait, le bon vin aidant, arrachés à Bonne-Chance.

Or, qu'avait dit le bandit !

D'abord que les siens, que les hommes du Capitaine de Minuit se réunissaient dans les souterrains de Marchuret.

Et quoi encore ?

Que si le Capitaine — dont il avait donné le signalement très exact — n'était point trouvé là, on pouvait le surprendre dans un des trois ou quatre domiciles qu'il avait sur la rive gauche.

Mais ces domiciles, malgré toute sa bonne volonté, Bonne-Chance n'avait pu les faire connaître d'une façon plus précise.

Tout ce qu'il savait, tout ce qu'il pouvait dire, c'est que ces domiciles étaient situés dans les parages de l'île Saint-Louis, du quartier Mouffetard et du vieux quartier de la Sorbonne.

Escorté de ses quatre intrépides Risque-Tout, et d'une cinquantaine de ses meilleurs agents, Bertaut, sans perdre une minute, avait fait, le jour même de l'enlèvement du lieutenant de police et à l'heure que Bonne-Chance lui avait indiquée, irruption dans le cabaret du *Bon-Larron*.

Mais il avait trouvé portes closes.

Maintenant qu'ils n'avaient plus la clientèle de la bande, maintenant qu'ils savaient aussi que Bonne-Chance était arrêté, maître Marchuret et sa digne épouse avaient jugé prudent de disparaître.

Les quatre Risque-Tout avaient eu un cri de colère, et Grand-Gilles s'était écrié :

— Trop tard !... Les gueux nous avaient flairés de loin !

Mais Bertaut les avait calmés d'un geste.

N'avaient-ils pas la ressource d'explorer le vieux Paris ?

N'avaient-ils pas cent chances pour une de mettre bientôt la main sur le Capitaine de Minuit ?

Et après avoir divisé ses agents en plusieurs petites escouades qui devaient se suivre à peu de distance les unes des autres, sur-le-champ il avait voulu franchir la Seine et se porter sur la rive gauche.

LV

QUELQUES MOTS D'HISTOIRE

Mais avant d'aller plus loin et pour l'intelligence des scènes qui se dérouleront plus tard, nous devons ici faire leur historique et reconstituer les vieux quartiers que Bertaut

et ses agents allaient fouiller, non seulement cette nuit-là, mais encore pendant des des jours, pendant des semaines.

Ces vieux quartiers étaient, on s'en souvient, l'île Saint-Louis, la Sorbonne et Mouffetard.

Nous emprunterons ces détails très instructifs et très intéressants à l'*Histoire de Paris : l'Ancien et le Nouveau* :

« Les anciens chroniqueurs nous apprennent que dans la partie méridionale de Paris, sous la domination romaine, plusieurs voies traversaient Lutetia.

L'une de ces voies naissait à l'endroit où la rue Galande débouche dans celle Saint-Jacques, et suivait la direction de la Montagne-Sainte-Geneviève, puis elle traversait, dans toute sa longueur, un champ de sépulture, avoisinant un lieu appelé *Mont-Cetardus*, mont qui, de nos jours, à quelques altérations près, a conservé la dénomination antique de *Mont-Cetardus* : on en a fait Mont-Cetard, et enfin Mouffetard.

C'est sur cette éminence que fut enterré, en 435, le digne saint Marcel.

Son tombeau, illustré par des miracles, donna naissance au bourg qui, dans la suite, porta son nom.

Dans ces derniers siècles, Paris a subi bien des transformations.

Il est facile de distinguer et de dater, en quelque sorte, la physionomie que les diverses époques lui ont successivement imprimée.

Depuis longtemps déjà, le Paris antique a complètement disparu, et chaque jour une nouvelle couche efface le Paris du moyen âge. Et, à moins de s'aventurer aux alentours de Notre-Dame, ou dans les ruelles du quartier Saint-Marcel, impossible aujourd'hui de retrouver ailleurs le moindre vestige de la cité des vieux âges.

Il en est de certains quartiers comme de certaines races, on les voit se perpétuer en se traînant toujours dans la même ornière ou jouir héréditairement des mêmes avantages.

Remontez, en effet, jusqu'au xv^e^ siècle, et vous voyez déjà Paris se diviser en trois villes tout à fait distinctes : la Cité, l'Université, la Ville ; la Cité occupe l'île, la Ville s'étend sur la rive droite de la Seine ; l'Université couvre la rive gauche.

Enfin, chacune de ces trois grandes divisions de Paris était une ville à part, et avait son aspect particulier : la Cité était la plus riche en églises ; la Ville en palais, et l'Université en collèges.

A l'une, l'évêque ; à l'autre, le prévôt des marchands ; à la troisième, le recteur.

Aujourd'hui, la Ville a encore pour elle ses hôtels séculaires consacrés par les deux noblesses ; dans la Cité trônent toujours les gens d'église ; enfin, le quartier Saint-Jacques demeure encore le séjour des écoliers.

Cependant, si dans ces trois quartiers le dessin du tableau est resté le même, que de modifications a subies le coloris ! que de nuances a fait disparaître la moderne civilisation !

Seul, au milieu de cette rénovation incessante, le quartier Mouffetard a semblé longtemps pétrifié dans sa rouille gothique.

Dès l'origine, ce sont de pauvres travailleurs qui viennent s'abriter à l'ombre du clocher de Saint-Marcel ou se grouper en prières autour de son tombeau.

Puis, peu à peu, vous les voyez élever de chétives masures au bord des sentiers capricieux qui serpentent sur le versant du mont.

Bientôt la petite bourgade s'agrandit, sa population se multiplie, elle réclamera sous peu une juridiction et des privilèges.

Où étaient les huttes, vont s'élever des monastères ; où jaunissaient des épis, vont se répandre des masures ; où se déroulait un sentier, vous avez une ruelle ; l'épiderme du sol n'est plus reconnaissable : seulement, au moyen âge, comme en 436, comme, hélas ! il n'y a pas longtemps encore, c'est toujours une peuplade en guenilles qui grouille et souffre dans cette stérile région.

Du VIIIe au XIIe siècle, peu d'événements se passèrent dans ce quartier.

Les années qui s'écoulèrent entre le jour où le palatin Roland posa la première pierre de l'église qu'il éleva en l'honneur de saint Marcel, et le jour où Philippe-Auguste couronna la porte Bordet, celle qui s'ouvrait précisément sur la rue Mouffetard, furent des années de crue pour le bourg, et rien de plus.

Cependant, vers le XVe siècle, Saint-Marcel commençait à compter pour une bourgade assez importante.

Vue extérieurement, elle présentait surtout un aspect des plus attrayants : en se plaçant au milieu des prairies qui avoisinaient la Tournelle, on apercevait d'abord se dessinant sur le ruisseau de la Bièvre, le pont rustique du bourg Saint-Victor, puis en laissant à gauche le moulin des Gobelins, et oubliant au loin le faubourg Saint-Jacques, juste entre ces deux points, on avait devant soi les couvents et les trois églises de la bourgade, et le regard se promenait curieusement sur l'ondulation pétrifiée et pittoresque du dédale de ses ruelles.

Mais se poser à distance pour juger des choses, c'est s'exposer à se tromper souvent : il faut savoir sacrifier les illusions de la perspective pour pénétrer jusqu'à la vérité.

La nature embellit tout : l'air bleu du ciel interposé entre notre regard et les objets, jette comme un voile d'azur sur les terrains les plus livides, et un rayon de soleil colore en pourpre des haillons.

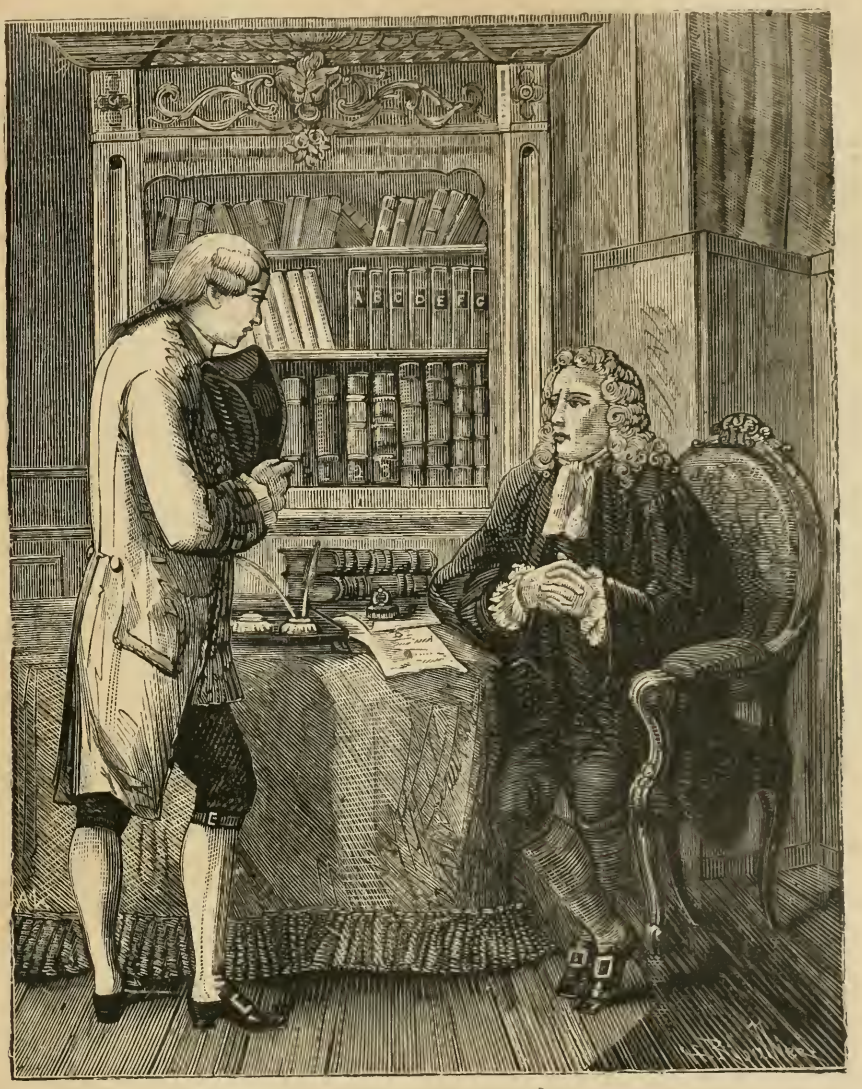
Il faut s'approcher pour connaître ; or, en s'avançant vers le bourg, on était d'abord frappé de la physionomie particulièrement barbare de ce quartier.

C'était un réseau inextricable de ruelles étroites, tortueuses, sombres et puantes ; ruelles toutes ouvertes sans logique, glissantes à défier un équilibriste et percées de distance en distance d'immondes culs-de-sac et de hideux carrefours.

Enfin, sur ce sol ainsi coupé, on voyait s'élever des ravins de maisons à façades vermoulues, ratatinées et rabougries, des mesures dont les lucarnes donnaient asile à tous les vents ; des abris, en un mot, dont pour la plupart la pluie avait pourri le bois, gauchi les planches et rongé la toiture.

Ajoutons encore à ce tableau deux ou trois carcans et une ou deux poternes ; groupons autour de ces lieux de supplice un populaire souffreteux, jaunâtre, déguenillé et bruyant, et vous aurez, lecteur, une idée de ce que voyait, en 1400, 1500 et 1600, le voyageur aventureux qui se hasardait dans ces parages infects.

Cependant, si ce voyageur, pour ramener son âme à de plus dou ces idées, allait se recueillir un instant sous la coupole byzantine de Saint-Médard, et qu'il vînt ensuite, le couvre-feu une fois sonné, parcourir de nouveau et solidairement ces tristes ruelles, peut-être leur aspect ne lui paraissait-il point alors dépourvu d'une certaine grâce et même revêtu d'un mystérieux attrait.



Le lieutenant de police resta confondu.

Si donc, la nuit venue, notre voyageur eût remonté la rue Mouffetard, en se dirigeant vers les abords de la place Maubert, bientôt, au travers des lézardes capricieuses de la porte Bordet, il eût aperçu la pointe des tourelles dévotes du grand couvent des Carmes et la cime des grands arbres de son jardin.

L'ombre lui aurait caché, en passant près des enclos des monastères, les huttes hideuses qui en salissaient le pied, et il n'aurait entrevu à leur faîte que les capricieux festons des créneaux gothiques, se découpant en silhouettes noires sur le ciel bruni.

Puis, s'avançant toujours, il eût infailliblement entendu les chants du Job du moyen âge; car pendant trente ans, dit la tradition, un pauvre reclus chanta les

sept psaumes de la Pénitence sur un fumier au fond d'une citerne, recommençant quand il avait fini, psalmodiant plus haut la nuit.

Aussi, de nos jours encore, l'antiquaire va-t-il demander un souvenir de ces chants aux échos de la rue du *Puits-qui-parle*.

Mais soufflons, pour la dissiper, sur l'ombre gothique que nous avons un instant évoquée.

Ce sera d'autant plus à propos que sur la place où nous venons de l'abandonner, rien au monde, au xv^e^ siècle, n'était plus dangereux que de s'y hasarder trop tardivement dans une nuit d'hiver.

A cette époque surtout, ce coin de Paris était redoutable à tout honnête bourgeois s'avisant de le parcourir à la belle étoile.

Les officiers du Châtelet et les sergents de la Prévôté ne s'y aventuraient même qu'avec de grandes précautions, car les tortueuses ruelles qui s'infiltraient sur le sol boueux de la place Maubert, ainsi que des rigoles dans une mare, recélaient une effroyable quantité de filles d'amour, de bandits qui valaient au moins ceux du Capitaine de Minuit, de coupe-bourse et autres variétés de cette espèce.

C'est aussi dans les ruelles qui se perdaient dans la rue Mouffetard, que gîtaient les sorciers, les magiciens, les faiseurs de maléfices et les dénoueurs d'aiguillettes, dont le nombre s'élevait à plus de trente mille.

Ce quartier, dans une partie notable de sa population, n'était en quelque sorte qu'une annexe de la Cour des Miracles.

De ces ruelles sortaient tous les matins et revenaient gîter chaque nuit, ce tas de vagabonds et de mendiants, de filles d'amour et de sorcières, de voleurs et de débauchés, gueusant le jour et tuant la nuit, qui obstruaient, infestaient et pillaient tous les recoins du Paris de nos pères.

A toutes les époques, et cela se conçoit, ces pauvres quartiers ont fourni de nombreux contingents à la perturbation.

A part les pittoresques bandits que nous venons d'énumérer, ce qui restait de place dans ce coin perdu de l'Université était occupé par une population ignorante, misérable et presque constamment en lutte avec les besoins les plus criants.

Or, il était facile de la soulever, soit en abusant de sa crédulité, soit par l'appât de quelque convoitise, en lui laissant entrevoir une trêve à ses souffrances.

Mais, outre les scènes accidentelles de désordre, dont jamais les occasions ne se faisaient longtemps attendre, il y avait encore des causes permanentes d'agitation, et qui ramenaient pour ainsi dire, à périodes fixes, des tumultes sans fin et des scandales sans nom.

De temps immémorial, certains quartiers se léguaient leurs haines héréditaires.

Ainsi, les habitants du faubourg Saint-Marcel étaient dans un état d'hostilité permanent avec ceux des faubourgs Saint-Jacques et de Notre-Dame-des-Champs.

Ils se battaient, se mutilaient et se dévastaient à qui mieux mieux.

La guerre allait même si bon train que le Parlement se vit obligé, pour intimider les batailleurs, de faire planter quatre potences sur les principales arènes du combat.

La rue Mouffetard vit l'une d'elles se dresser fièrement sur son pavé.

Enfin, brochant sur le tout, les pages, les laquais, les écoliers perdus, les moines défroqués, les ouvriers de goguette et les clercs du Palais venaient là nouer et dénouer leurs éphémères liaisons et faire retentir l'air de leurs bachiques refrains.

Un beau jour de décembre de l'an 1561, les habitants du quartier Mouffetard entendirent tout à coup retentir le bruyant carillon de toutes les cloches de Saint-Médard.

Or, ce branle inusité n'avait pour cause ni une révolte dans la ville, ni une pendaison à la Justice, ni une entrée de Monseigneur le Roi : il n'avait d'autre but que de contrarier dans leur temple les réformés qui assistaient au prêche.

En un instant, la rue Mouffetard, encombrée de peuple, offrit aux curieux l'aspect d'un fleuve agité, dans lequel de profondes ruelles, comme autant de torrents impétueux, se gorgeaient à chaque minute de nouveaux flots de populace.

Les ondes de ce peuple, sans cesse grossies de tous les curieux qui affluaient aux abords de la rue, s'avancèrent bientôt vers la façade du temple, et, en dépit de la digue que lui opposaient les efforts de quelques archers, elles commençaient à s'épandre en larges vagues sur les escaliers qui exhaussaient le portail de la façade.

Cependant les protestants, effrayés de cette marée montante, et craignant qu'elle n'arrivât bientôt à les engloutir, se hâtèrent de fermer et de barricader leur portes, puis ils menacèrent les religieux, si la foule ne se retirait, si la sonnerie ne cessait, de mettre un jour le feu au clocher de Saint-Médard.

A cette menace, que rendait effrayante l'énergie du désespoir, la foule se retira, la sonnerie cessa, et les protestants, glorieux de leur succès, firent une marche triomphale dans toute la longueur de la rue.

Ces démêlés religieux se prolongèrent de longues années : soixante ans après la scène que nous venons de raconter, la rue des Postes et le bâtiment des Gobelins devinrent le théâtre d'un sanglant combat.

Les protestants, sous l'escorte de quelques archers, se rendaient à leur chapelle pour y prier ; tout à coup, une nuée d'assaillants débouche de tous les carrefours voisins, et les cris : « Les huguenots à la corde ! sont » vociférés avec un bruit soudain et furieux.

Les archers qui fermaient la marche du cortège firent volte-face.

— Taillez les hérétiques ! s'écrie la cohue pour s'exciter.

— Prévôté ! Prévôté ! répondent les archers en se ralliant.

Et la lutte commença.

La mêlée fut affreuse.

La taille reprenait ce qui échappait à l'estoc, et l'arquebusade achevait ce qu'avait entamé la pique.

La victoire, sur toute la ligne, resta aux gens du roi.

Puis, le lendemain de cette équipée, le Parlement, fidèle à ses traditions, se hâta de faire planter une potence pour les survivants.

Cette potence, à ce que l'on croit, était adossée à des murs avoisinant l'enclos où s'éleva depuis le couvent des *Hospitaliers de la Miséricorde de Jésus*.

Mais poursuivons

Nous voici sous le règne du bien-aimé Louis XV et à peu près vers le même temps où Bertaut et ses quatre Risque-Tout allaient à la découverte du Capitaine de Minuit,

L'abbé Pâris vient de mourir et d'être inhumé dans le petit cimetière de Saint-Médard.

C'était un saint homme, au dire de ses contemporains, que le diacre Pâris.

On ne lui connaissait d'autre défaut qu'une trop grande opiniâtreté religieuse.

Pour se soustraire aux vanités du monde, il avait pris le parti de se confiner dans une maison du faubourg Saint-Marcel.

Là, il se livrait sans réserve à la prière, aux pratiques les plus rigoureuses de la pénitence et aux travaux manuels.

Il regardait les pauvres comme ses frères et faisait des bas au métier pour eux.

Jusqu'ici tout est religieusement évangélique, et si le digne abbé s'en fût tenu là, l'histoire n'aurait pas eu à enregistrer toutes les absurdités et tout le scandale dont il fut cesle prête.

Malheureusement il n'en fut point ainsi : le diacre Pâris publia quelques écrits, et dans ces écrits, ses antagonistes crurent voir des hérésies, et ses partisans la trace de l'esprit divin.

On lui prêta des sentiments qu'il n'avait pas eus, et on le constitua, quoique défunt, chef d'une secte ridicule.

On prêta à son tombeau de surprenants miracles, et la foule vint y faire des prières.

Bientôt les dévotes stations tournèrent à la momerie et les momeries menèrent rapidement à la convulsion.

Parmi les convulsionnaires, les jeunes filles dominaient par leur nombre et par leur ferveur.

Leur esprit exalté imprimait à leur système nerveux de violentes secousses, et elles tombaient dans une extase voisine du délire le plus effrayant.

Ces jeunes filles sollicitaient la douleur, comme les voluptueux les plus effrénés pourraient solliciter le plaisir ; et, si on les en croit, en demandant la convulsion, elles sollicitaient le plaisir lui-même.

Le nombre des convulsionnaires devint en peu de temps effrayant, et leur affluence dans les cimetières était incalculable.

On s'informait des habitudes du bienheureux Pâris et on les imitait avec un soin scrupuleux.

On feignait de boire et de manger comme lui.

Pendant quelque temps, les convulsionnaires furent de bonne foi et crurent à l'efficacité de leurs extravagances.

Nous ne voulons pas entrer ici dans l'histoire circonstanciée des différentes sectes de convulsionnaires. Cependant, pour donner un exemple des extrêmes dans lesquels peut tomber l'esprit humain, nous allons retracer quelques-unes des pratiques de ces illuminés.

Les Secouristes, entre autres, frappaient à grands coups de poing les jeunes filles, et ces pauvres patientes, par les plus vives demandes, excitaient leurs bourreaux à les frapper plus cruellement encore.

Ces énergumènes montaient sur leurs corps étendus, et foulaient aux pieds leurs seins et trépignaient sur elles jusqu'à lassitude.

A ces malheureuses en délire, de pareils traitements parurent encore trop doux.

Insatiables de souffrances, elles se faisaient frapper avec des bûches, et pendant qu'elles étaient ainsi cruellement meurtries, elles s'écriaient :

— *Ah ! que cela est bon ! ah ! que cela me fait de bien, mon frère ! Je vous en supplie, redoublez, si vous le pouvez.*

Enfin, leur délire ne connut plus de bornes, elles avalèrent des charbons ardents et elles se frappèrent à grands coups de marteau !

Cependant, le roi apprenant cet esprit de fanatisme, crut pouvoir l'arrêter en faisant garder le cimetière de Saint-Médard ; mais dans toutes les sectes, la persécution engendre les prosélytes.

C'est l'histoire de tous les temps.

Les convulsionnaires n'avaient qu'une réunion, ils en formèrent vingt.

Les remontrances, les arrêts, les châtiments et les incarcérations ne firent qu'enflammer la fureur des sectaires.

Ils publiaient des caricatures où le pape, l'archevêque et les Jésuites étaient tournés en ridicule.

Ils publiaient même une feuille périodique portant pour titre : *Nouvelles ecclésiastiques.*

Mais, comme dans les choses les plus affreuses, les Français savent toujours trouver le côté ridicule, un poète (sans doute convulsionnaire) inscrivit sur la porte de Saint-Médard le distique suivant :

De par le roi, défense à Dieu,
De faire miracle en ce lieu.

Mais poursuivons encore, et puisque nous faisons de l'histoire, pourquoi ne dirions-nous pas, pour que cette courte idée soit plus complète, ce que ce curieux coin de Paris a été de nos jours ?

Étrange bizarrerie ! le quartier Mouffetard, le point le plus ignorant et le plus misérable de Paris, se trouve justement enserré entre la science et l'industrie, ces deux sources de toute richesse et de toute lumière.

Au nord, la manufacture des Gobelins ; au midi l'École polytechnique, la bibliothèque Sainte-Geneviève et le collège Henri IV déterminaient, pour ainsi dire, la frontière de ce quartier.

Les écoles et la manufacture, ces glorieux foyers de la prospérité nationale, répandent à la fois, sur toute la France, les lumières qui la guident et les rayons qui la fertilisent.

Mais de ces rayons, pas un seul ne colore les ruelles de Mouffetard.

Le peuple qui habite là, naît, végète et meurt dans sa livrée de misère.

Ce peuple est vêtu grossièrement, et cependant il use sa vie à tisser les plus merveilleuses étoffes.

Allez aux Gobelins, et vous le voyez imiter, avec la plus grande vérité, les plus difficiles chefs-d'œuvre de la peinture.

Par des procédés ingénieux, vous le verrez reproduire, avec un art admirable, non seulement toute l'illusion de la perspective et toute la correction de dessin, mais

encore des tons si fins, si brillants et si chaleureux, qu'ils rappellent parfois au connaisseur les tableaux les plus éclatants des maîtres de Venise.

Puis, entre les écoles et les Gobelins, entre le luxe et la science, vous avez, hélas! les véritables monuments du peuple : la prison et l'hôpital.

D'un côté, c'est l'hospice de *la Pitié*, d'abord créé pour les indigents qui faisaient les guerres civiles du temps de la régence de Marie de Médicis ; de l'autre, c'est *la Bourbe*, où vont accoucher les pauvres malheureuses que la prostitution ou le besoin force à y chercher un abri (1).

Enfin, comme pour engager cette population à la pratique des vertus sociales, voyez se dresser, au fond de cette étroite ruelle, les portes menaçantes et les murs épais de Sainte-Pélagie!

C'est là que Joséphine et la princesse de Lamballe éprouvèrent leur désespoir et versèrent leurs larmes ;

C'est dans ces sombres couloirs que la Restauration jeta l'illustre Béranger et l'éloquent Manuel ;

C'est là que le pouvoir de Juillet relégua Carrel ;

C'est là, enfin, que le sublime Lamennais a promené ses poétiques rêveries.

Entre le bourg obscur où naît l'enfant de ces quartiers, et le triste hôpital, où la plupart du temps il meurt, entre ces deux points extrêmes de sa vie, la majorité du peuple de ces ruelles a pour domaine le pavé de Paris, et sous le nom de *chiffonniers*, s'administre le monopole exclusif de toutes les bornes, de tous les égouts et de tous les recoins où les saletés se rejettent.

Le chiffonnier est le philosophe pratique des rues de Paris.

Dans son abdication absolue de toute vanité sociale, dans ses flâneries incessantes et nocturnes, dans cette profession qui s'accomplit à la belle étoile, il y a je ne sais quel mélange d'indépendance fantasque et d'insouciance, je ne sais quoi d'intermédiaire entre la dignité de l'homme libre et l'humilité de l'homme déchu ; il y a dans ce contraste, enfin, quelque chose qui intéresse, captive et fait penser.

Rien de plus particulièrement exceptionnel que cette profession.

Au gré de son caprice, le chiffonnier va de rue en ruelle et de place en carrefour, fouillant, furetant, remuant, à l'aide du fer de son crochet et à la clarté de sa lanterne, ce tas de vieilleries, ces débris de salle à manger, ces derniers lambeaux de vêtements caducs, que la consommation parisienne sème tous les jours sur le pavé de la ville.

La position du chiffonnier, dans les démarcations sociales, tient essentiellement une place unique.

Il touche le bout de tous les extrêmes.

Il est éternellement suspendu entre le haut et le bas, entre les étoiles et le pavé, entre l'égout et le pavé.

L'industrie nocturne des chiffonniers développe parfois chez eux, à un assez haut degré, leurs facultés naturelles.

La solitude des nuits est propice à son commerce comme à ses méditations.

1. L'*histoire* que nous citons a été écrite en 1843.

Qui, par exemple, n'a connu de réputation au moins le philosophe Liard, ce chiffonnier à la fois érudit, artiste, phrénologue et orateur ; ce philosophe antique à qui Béranger a donné ses œuvres, et que Traviès, le spirituel et profond dessinateur, a si pittoresquement crayonné ?

Le spectateur qui examine en artiste la rue Mouffetard, s'aperçoit dès l'abord de la variété pittoresque des constructions qu'elle présente.

C'est un papillotement de maisons, grandes, petites, vieilles, neuves, construites d'hier ou bâties il y a trois siècles, blanchies à la chaux ou peintes en ocre, bistrées par le temps ou enluminées à leur base.

Le regard se perd dans cette diversité, dans cette profusion de détails, et ce n'est qu'après quelques instants d'examen que l'on arrive à pouvoir embrasser l'ensemble.

Là, tout ne se nivelle pas sous un modèle à peu près uniforme ; là chaque maison a sa date, son cachet, son pittoresque, depuis le bouge à façade vermoulue et à porte écrasée, où pullulent des chiffonniers, jusqu'au bâtiment coquet et commode où se prélassent de petits bourgeois.

Et si vous pénétrez dans l'une des ruelles qui se dégorgent dans ce grand réservoir, dans celle de Saint-Médard, par exemple, vous apercevez, dès votre entrée, un tas de masures déchiquetées et puantes, des masures à contrevents pourris et à vitres de papier graisseux, des croisées d'où sortent de longues perches de bois surplombant sur la rue, et desquelles pendent en loques de vieilles guenilles et de sales haillons.

Dans les lézardes des murs sont fichés des crampons qui supportent des groupes de vieilles bottes et des couronnes de vieux chapeaux.

Puis, brochant sur le tout, des hottes indicatrices se pavanent à leur aise au-devant des portes, ou jonchent en désordre le sol.

Enfin, si votre regard veut pénétrer dans l'intérieur de ces habitations, alors, au travers des mille débris et des cinquantes ferrailles qui en tapissent l'entrée, vous pourrez découvrir, se mouvant entre des amas de dégoutantes vieilleries, un ou plusieurs de ces industriels nocturnes connus sous le nom de *chiffonniers*. »

LVI

L'ILE SAINT-LOUIS

Continuons, avait de reprendre notre récit, à jeter un coup d'œil rapide sur les quartiers du vieux Paris qu'allait explorer Bertaut :

« En 1614, l'île Saint-Louis n'existait pas encore.

Il y avait à sa place deux îlots, l'un à peu près vague, l'autre presque inhabité, et qui ne portaient pas encore le nom qui a prévalu.

La première et la plus considérable forme aujourd'hui (1) le terrain compris entre les quais de Béthune, de Bourbon, d'Orléans, d'Anjou, jusqu'à la rue Bretonvilliers au midi, et jusqu'au-delà de la rue Poultier au nord ; l'île aux Vaches se composait du reste.

C'était un beau séjour alors que ces deux îles !

Si on en excepte quelques rares cabanes, dont la concession avait été faite, dans

1. Ecrit en 1843.

l'une d'elles, aux favoris du chapitre, elles étaient tout entières semées de gazon toujours frais, plantées de vergers bien ombreux, de jardins bien fleuris, où se promenait la rêverie studieuse des chanoines.

Pas de bruit, pas de boue, pas d'odeur nauséabonde.

Le domaine épiscopal les avait protégées, rien ne ressemblait moins à la Cité, cette ville sombre, marécageuse, bruyante, que ses tranquilles et vertes voisines, sorties tout exprès de l'eau pour offrir un de ces contrastes saisissants que l'on ne rencontre qu'à Paris.

Le 19 avril 1614, Christophe Marie, entrepreneur général des ponts de France, signait un contrat par lequel il s'obligeait à réunir les deux îles, en comblant le canal qui les séparait, à les environner, dans le délai de dix ans, de quais revêtus de pierres de taille, à y construire des maisons, des rues larges de quatre toises et un pont de communication avec la ville.

En revanche, il obtenait la faculté d'établir, dans l'été, un jeu de paume et une maison de bains, qui n'auraient donné peut-être que du vent et de l'eau claire si les commissaires du roi n'avaient libellé un dernier article qui lui conférait le droit de lever sur chaque maison, et pendant soixante ans, une contribution annuelle de douze deniers.

Désormais en règle à l'égard de toutes les chambres du Parlement, maître et seigneur pour plus d'un demi-siècle d'un vaste et beau quartier qu'il allait construire, Marie s'avisa de rêver à la gloire.

Il se rappela que par l'une des clauses de son traité il devait un pont pour relier le nouveau quartier à la ville, et il résolut de baptiser ce pont, pour l'honneur de son orgueilleuse truelle.

L'entrepreneur Christophe Marie avait donc l'extrême bonté de se soucier de la gloire : mais jusqu'à cette époque les saints du calendrier avaient eu seuls le privilège de patroniser les rues de Paris, les places de Paris, les quais et les ponts de Paris.

Quelque prévôt, quelque échevin, quelque dignitaire municipal s'était glissé parmi eux, çà et là, dans les endroits les plus écartés, les plus sombres de la ville : les maîtres maçons ne l'avaient point osé encore...

Eh bien ! Christophe, qui avait du crédit à la cour, se fit promettre par la reine mère de venir, avec le roi son fils, poser la première pierre du *pont Marie*.

La cérémonie eut lieu avec une grande pompe, le 11 octobre 1614, en présence d'une assemblée auguste, d'une foule d'élite, dans laquelle figuraient le président Miron, prévôt des marchands, les échevins, le procureur de la ville et bien d'autres notables.

La reine dont nous avons parlé était Marie de Médicis.

Le vent emporta tout ce bruit d'une foule brillante, toute cette poussière soulevée par un manteau royal.

Le souvenir du 11 octobre resta enseveli sous les arches du pont,

Bientôt les tailleurs de pierres ne connurent que leur entrepreneur, et le nom de l'heureux Marie devait survivre, grâce au mortier hydraulique, à toutes les révolutions, à tous les orages, à toutes les crues d'eau de la Seine.

Neuf ans plus tard, l'île Notre-Dame, comme on l'appelait encore, commençait à

Le cardinal de Richelieu résolut de reconstruire les bâtiments sur un plan plus vaste et plus magnifique.

prendre l'aspect que nous lui voyons aujourd'hui, quoiqu'il lui restât beaucoup à faire pour compléter sa métamorphose.

On vit les rues de l'île se couvrir d'édifices et les édifices se peupler d'habitants; on vit une ville nouvelle s'élancer du fleuve, comme par enchantement, l'influence de Christophe Marie grandir et le modeste entrepreneur de maçonnerie devenir une puissance du jour, un homme véritablement à la mode.

Ponrtant, à tort ou à raison, le chapitre de Notre-Dame s'était prétendu lésé par le contrat de Christophe Marie, et les chanoines s'étaient opposés très énergiquement à l'exécution des travaux.

Mais il eut beau faire, beau menacer et se plaindre, beau épuiser toutes les juridictions, y compris le conseil du roi, le malheureux chapitre en fut pour ses frais.

En perdant ses chanoines pour prendre des procureurs, l'île Notre-Dame a quitté son nom pour prendre celui de Saint-Louis.

De ce moment, l'île Saint-Louis aura des rues bien alignées, des maisons bien aérées, des hôtels riches et sévères, des terrasses plantées d'arbres, des bassins et des eaux jaillissantes ; et tout cela pour une population grave, silencieuse, triste et presque toute vêtue de noir !

Molière, qui avait beaucoup ri sans doute en regardant les hôtes habituels de l'île Saint-Louis, habilla de noir tous ses personnages ridicules.

L'apparition du nouveau quartier eut un succès immense dans l'opinion parisienne.

D'abord il était vraiment tout neuf, de la cave au grenier ; ensuite il était à coup sûr plus beau, plus élégant, mieux divisé que tous les autres quartiers de la ville de Paris : l'admiration des Parisiens n'était-elle pas bien légitime ?

Depuis, l'île Saint-Louis, l'ancien pays des chanoines et des gens de robe est resté ce qu'il était à l'époque où le Capitaine de Minuit remplissait Paris du bruit de ses exploits, c'est-à-dire grave comme le chapitre de Notre-Dame, immobile comme la balance de la Justice, inamovible comme la magistrature de France.

L'île Saint-Louis, c'est la province à Paris ; c'est une petite ville qui a des rentiers dans les maisons, de l'herbe dans les rues et de petits bateaux sur l'eau.

L'île Saint-Louis a eu trois existences bien distinctes : la vie du cloître, la vie du palais, la vie de bourgeois : un rochet, une robe, un bonnet de coton !

LVII

LA SORBONNE

Enfin, et pour compléter le décor où se dérouleront les chapitres qui vont suivre, ressuscitons non seulement au point de vue historique, mais encore au point de vue anecdotique, le vieux quartier de la Sorbonne, qui était certainement le plus curieux, le plus pittoresque et le plus intéressant de tous.

D'ailleurs, nous n'en doutons pas, nos lecteurs nous sauront gré d'avoir mis sous leurs yeux ces belles pages de l'*Histoire de Paris* :

« Il y a des noms qui sont doués, comme certaines formules de la démonologie antique, du mystérieux pouvoir d'ouvrir les tombeaux, d'évoquer les ombres et de reconstituer, pierre à pierre et homme à homme, les sociétés et les monuments couchés dans la poussière des siècles.

« Ces noms sont autant de légendes.

« Ils résument de la manière la plus pittoresque, la plus énergique, les mœurs, les opinions, les événements du passé ; ils se sont pour ainsi dire identifiés avec les hommes et les choses qu'ils rappellent ; ils sont devenus hommes et choses eux-mêmes.

« Pour nous borner à un exemple, ne suffit-il pas de prononcer le nom de la Sorbonne pour que mille souvenirs, comme éveillés par un appel magique, surgissent aussitôt dans notre esprit ?

« Ce sont des souvenirs bruyants, tumultueux, pleins d'animation et de vie ; des souvenirs qui font se presser, se heurter en foule sous nos yeux, ces représentants d'un autre âge, cette population innombrable de clercs, de bacheliers, de docteurs, de casuistes pédant. de toute espèces, de tout âge, de toute nation, cohue bariolée de

mille couleurs, débraillée et fourrée d'hermine, grave et tapageuse, tachée d'encre et de vin, avide de science, et la leçon finie, se ruant au cabaret pêle-mêle avec les truands et les filles de joie.

« N'entendez-vous pas les cris de l'école ?

« N'assistez-vous pas à l'exhumation complète d'une époque passée sans retour, et cela naturellement, sans effort, presque malgré vous ?

« Vous est-il possible de séparer le mot de la chose, l'idée du fait ?

« Tant que vous verrez, gravé à l'angle d'une rue, un nom aussi significatif que celui de la Sorbonne, ne craignez pas de voir périr le souvenir des événements qui se rattachent à ce nom.

« En vain les habitudes, les mœurs, les industries modernes, tenteront l'invasion de cette rue ; en vain vous la sillonnerez d'omnibus, vous la criblerez de cafés, vous la constellerez de becs de gaz, vous ne parviendrez jamais à lui ôter son caractère original, car le nom qu'elle porte est sa sauvegarde, car le passé est le bouclier du présent.

« Oui, jusqu'à ce que vous ayez remplacé son nom historique par le nom banal de quelque préfet ou de quelque agent de la grande voierie, la rue de la Sorbonne restera ce qu'elle a été, le quartier général, le saint des saints des écoles.

« Cette rue, ou plutôt ce quartier, n'a d'autre histoire que celle de la Sorbonne elle-même ; et la Sorbonne, étant comme nous l'avons dit, le noyau, le cœur, la capitale, d'un empire qui avait ses mœurs, ses lois, sa milice, ses tribunaux particuliers, il suit que cet empire doit être exploré par nous dans toute son étendue. »

Pour les besoins de notre roman, notre cadre embrassera donc tout l'espace compris entre la rue des Mathurins, la rue de la Harpe, la rue des Prés et la rue Saint-Jacques.

Il n'est pas nécessaire d'avoir creusé et étudié à fond l'histoire du vieux Paris, pour savoir que la plupart des collèges, écoles et asiles de l'ancienne Université étaient renfermés dans cet étroit espace.

Beaucoup de ces monuments ont disparu, mais il en reste encore assez pour donner à l'ensemble du quartier une physionomie singulièrement originale.

Ces maisons hautes, étroites, pignonnées, trouées de petites fenêtres, qui se heurtent, se coudoient et grimpent les unes sur les autres, sans ordre, sans symétrie sont les collèges de Seez, de Narbonne, de Bayeux, de Justice.

Quel est cet hôtel garni qui empiète audacieusement sur la voie publique pour mieux faire admirer ses persiennes feuille morte et son fringant badigeon jaune ?

C'est le collège de Dainville, fondé avec les deniers prélevés sur les halles et marchés de la ville de Rouen.

Voyez-vous cette fenêtre toute couverte de liserons et de capucines qu'arrose en riant une jolie grisette ?

C'est de là que fut précipité, sur le pavé, le corps sanglant de Pierre Ramus.

Regardez cette maison noire et crevassée qui bourdonne comme une ruche d'abeilles et d'où s'échappent, par instant, de folles clameurs et d'épaisses colonnes de fumée de tabac : c'est le gothique collège des Cholets où Buridan, sauvé des eaux comme Moïse, soutint, un jour durant, qu'il est licite de tuer une reine de France.

Vous le voyez, pas une pierre, pas une ruine de ce vieux quartier qui ne soit une relique précieuse de l'Université de Paris, la fille aînée des rois de France

Mais nous nous trompons, cependant : on y trouve encore, outre l'abbaye de Cluny, les restes d'un monument étranger à l'Université : c'est le couvent des Pères de la Merci.

Les philosophes du siècle dernier ont éloquemment attaqué l'institution des ordres monastiques, et ils ont sagement fait, car toute institution qui tend à isoler les hommes, est un abus et un principe de ruine.

Mais, s'il eût été possible d'établir des distinctions entre les communautés de toute espèce, de toute règle, de toute couleur, qui pullulaient alors sur le sol de la France, assurément les Frères de la Merci méritaient d'être exceptés de la proscription générale.

N'était-ce pas en effet un touchant spectacle que de voir ces pauvres frères s'en allant prêchant par le monde et sollicitant l'aumône de tous, humbles ou puissants, pauvres ou riches, non pour acheter le champ du voisin, ou pour dorer la chapelle du couvent, comme les autres ordres mendiants, mais pour rendre un époux et un père à la famille du soldat, du matelot pris sur les galères du roi par les corsaires barbaresques !

Puis, quand la récolte avait été abondante, quand le tribut levé par la charité sur la pitié de tous les peuples chrétiens avait atteint le chiffre exigé pour la rançon, que d'acclamations, que de vœux ardents devaient saluer le départ du navire qui allait porter aux malheureux enchaînés sur une terre inhospitalière l'espoir de la patrie et toutes les joies de la liberté !

Les voyez-vous ces pauvres esclaves de Tunis et de Tanger s'élancer en foule de leurs bagnes infects à la vue du vaisseau rédempteur, tomber à genoux sur le rivage, et, sans pouvoir prononcer une parole, arroser de leurs larmes les pieds des saints missionnaires qui touchent leurs fers et les font tomber !

Et cependant ces religieux qui opéraient tant de merveilles étaient les plus simples et les plus modestes des hommes.

Ils ne se recommandaient ni par les brillants dehors du clergé séculier du moyen âge, ni par l'éclat de l'éloquence, ni même par la supériorité de l'instruction.

Pauvres et ignorants pour la plupart, ils n'avaient pour combattre l'indifférence, ou même l'avarice des heureux dont ils venaient solliciter la compassion, d'autres armes qu'une foi ardente et un dévouement infatigable.

Leur humilité même était passée en proverbe, et ils avaient reçu un de ces surnoms significatifs qui ont presque la valeur d'une définition.

Comme ces religieux entreprenaient de longs voyages, et que leurs forces ne répondaient pas toujours à leur zèle, le Pape leur avait permis de se servir d'ânes pour montures.

Il arriva donc que le peuple, chez qui la familiarité n'exclut pas toujours l'admiration et le respect, les appelait communément les *frères aux ânes*.

Ils se glorifiaient eux-mêmes de leur simplicité, et se faisaient honneur des travaux les plus serviles, comme le prouve cette épitaphe curieuse d'un de ces bons pères nommé Mathurin Duportail :

Cy gist le léal Mathurin,
Sans reproche bon serviteur,
Qui céans garda pain et vin
Et fut des portes gouverneur.

Pannier ou hotte par honneur
Au marché volontiers portait ;
Très vigilant et bon sonneur
Dieu pardon à l'ami lui soit.

Quant à la Sorbonne, qui nous intéresse plus particulièrement, car elle devait donner son nom au quartier, ce collège fut fondé vers l'an 1250, par Robert de Sorbon, chapelain du roi saint Louis, originaire d'un village du Rethelois, dont il prit le nom, suivant l'usage de temps.

Saint Louis de son côté agrandit cet établissement de trois maisons situées rue Coupe-Gueule, et donna à chacun des écoliers qui l'habitaient un ou deux sous par semaine pour les aider à vivre.

Cependant les bâtiments menaçaient ruine depuis longtemps, lorsque le cardinal de Richelieu résolut de les reconstruire sur un plan plus vaste et plus magnifique.

Le nouveau collège fut commencé le 4 juin 1629, en présence de l'archevêque de Rouen, et le 15 mai 1635 le cardinal posa lui-même la première pierre de l'église, qui fut construite sur les dessins de Jacques Lemercier, un des plus habiles architectes de l'époque.

C'est dans cette église que fut érigé le tombeau du cardinal de Richelieu, exécuté par le fameux sculpteur Girardon. A soixante ans de là, le czar Pierre, à genoux devant ce tombeau, s'écriait : « O grand homme ! je t'aurais donné la moitié de mes États pour apprendre de toi à gouverner l'autre!...»

La maison de Sorbonne, qui devint par la suite le siège de la faculté de Théologie, n'était dans l'origine qu'un collège fondé comme les autres pour servir d'hospice à de pauvres écoliers qui suivaient les leçons des écoles publiques de l'Université.

Une opinion assez accréditée de nos jours fait honneur à Charlemagne de la fondation de l'Université de Paris.

C'est une erreur.

Charlemagne, il est vrai, s'efforça pendant toute la durée de son glorieux règne de faire fleurir dans ses Etats les sciences et les lettres.

Il couvrit de sa protection éclairée les écoles naissantes d'Aix-la-Chapelle, de Tours, de Châlons.

Mais il n'y avait pas alors une seule école publique à Paris.

Les premiers professeurs qui vinrent y enseignor furent deux moines de Saint-Germain d'Auxerre, nommés Rémi et Hocbald de Saint-Amand, qui ouvrirent en l'année 908, près d'un siècle après la mort de Charlemagne, un cours de dialectique et de théologie.

Ces deux maîtres ayant réuni autour d'eux un certain nombre de disciples, d'autres professeurs vinrent se fixer à Paris et y obtinrent un succès immense.

Les noms de Guillaume de Champeaux, d'Abailard, de Robert de Melun, de Joscelin, de Pierre Lombard, devinrent européens, et la gloire de ces savants maîtres attira dans la ville une telle affluence d'étudiants de toutes les nations, que leur nombre dépassait quelquefois celui des habitants, et qu'ils étaient obligés de bivouaquer dans la campagne, faute de maison pour se loger.

Les maîtres eux-mêmes faisaient souvent leurs leçons en plein air.

Abailard, qui était toujours suivi de trois à quatre mille disciples, établissait son camp, comme il le disait lui-même, sur le sommet de la montagne Sainte-Geneviève ou au milieu du Pré-aux-Clercs.

On comprend de quelle puissance était armée, dans une ville du moyen âge à peu près dépourvue de lois et de règlements de police, une population de cent mille jeunes gens ne formant qu'un seul corps, ayant les mêmes occupations, les mêmes goûts, les mêmes habitudes, indépendants par caractère et par position, ardents, passionnés, impatients de toute autorité et naturellement ennemis des bourgeois qui avaient bon feu, bon lit, bonne table, bon pourpoint de surcot de laine, tandis qu'eux les clercs, les lettrés, réduits pour la plupart aux deux sous par semaine du roi saint-Louis, s'en allaient mendiant par les rues, en compagnie des francs-mitous, des cagous et des bohèmes, buvaient du vin frelaté quand le tavernier faisait crédit et se chauffaient en hiver quand luisait le soleil.

C'était, en vérité une singulière institution que l'Université de Paris au moyen âge !

N'est-il pas bizarre de voir ce vaste corps d'où sortirent tant de personnages recommandables tout ensemble par leurs services, leurs vertus, leur piété, ce corps qui donna à la France ses ministres les plus capables, à l'Eglise ses prélats les plus illustres, composé d'une cohue inouïe de pauvres diables sans chausses le plus souvent et le ventre creux, mais portant fièrement la dague malgré les ordonnances, bons compagnons, mais toujours prêts à dégaîner, disputant à l'école sur les propriétés hygiéniques de vin de Brie, mais en revanche ergotant au cabaret sur la philosophie d'Aristote ?

Quant au reste, il n'en faut point parler ; les petites fredaines des étudiants de notre époque ne sauraient être comparées aux bruyantes orgies du Pré-aux-Clercs, orgies de toutes les heures, orgies de jour et de nuit, accessibles seulement aux clercs, et où n'aurait osé se risquer quiconque n'eût pu se faire reconnaître par quelque mystérieux *shiboleth*.

Qu'on s'étonne à présent que, lorsque les écoles venaient à vaquer, lorsque la rue de la Harpe et la rue Saint-Jacques, comme d'inépuisables vomitoires, jetaient tout à coup sur les quais des nuées d'écoliers, affamés, armés jusqu'aux dents, et désœuvrés, qui pis est, les bourgeois rentrassent chez eux et fermassent leurs boutiques comme dans une calamité publique.

Et ce n'était pas là un événement rare.

Toutes les fois qu'un clerc se passait la fantaisie de rosser un sergent du Châtelet et que celui-ci avait l'audace de rendre, d'après la jurisprudence du talion, horion pour horion, œil pour œil, dent pour dent, l'écolier, qui connaissait ses classiques et qui savait quelle émotion populaire avait excitée ce débiteur romain étalant les plaies de son dos au milieu du Forum, se mettait à parcourir les écoles depuis la rue du Fouarre jusqu'au sommet de la montagne Sainte-Geneviève, faisant montre de sa souquenille délabrée, poussant le cri de guerre et recrutant en moins d'une heure une armée de dix mille hommes.

Malheur alors aux cochers qui se trouvaient sur le passage de l'émeute !

En un clin d'œil, si nombreux, si braves, qu'ils fussent, ils étaient entourés,

démontés, foulés aux pieds et jetés à la rivière, le tout pour la plus grande gloire de l'Université.

Ces excès se renouvelaient chaque jour, en plein soleil, au cœur de Paris.

Si par hasard il se trouvait un prévôt moins patient que ses devanciers, qui fit conduire au Châtelet quelques-uns des perturbateurs, oh ! alors ce n'était plus une émeute, mais une insurrection générale, une guerre sainte, avec son manifeste, son drapeau et ses chefs.

L'Université tout entière, clers et docteurs, disciples et maîtres, s'ébranlait comme un seul homme.

Les cours étaient suspendus, les écoles fermées, et le recteur, suivi d'une respectable escorte, allait humblement signifier au roi que, si dans les vingt-quatre heures on ne faisait pas droit à ses justes griefs, « la fille aînée du trône, persécutée dans son honneur, abandonnerait Paris, cette ville d'iniquité, et s'en irait comme une brebis errante chercher ailleurs un asile ».

Le roi, qui savait que sa fille aînée, toute brebis qu'elle était, ne se faisait pas faute d'exciter des troubles dans tout le royaume, s'empressait toujours de désapprouver son prévôt, et le courageux magistrat, coupable d'avoir trop bien fait son devoir, était condamné d'ordinaire à l'amende honorable, au bannissement perpétuel et à la confiscation de ses biens.

De pareils faits demandent à être appuyés par des preuves : nous choisissons un exemple entre mille.

C'était au mois d'octobre de l'année 1407, sous le règne de Charles IV.

Dans la salle basse et enfumée d'une taverne qui s'ouvrait à l'angle formé par la rencontre des rues des Mathurins et de la Sorbonne, était réunie une foule inaccoutumée composée des élèves et de bacheliers.

Mais, contre l'usage du lieu, le silence le plus profond régnait dans l'assemblée.

Les pots de vin et de cervoise restaient remplis sur les tables, et les écoliers se regardaient avec inquiétude comme si tous avaient quelque chose à dire et que personne n'osât commencer.

Tout à coup une voix éclatante s'écria du coin le plus obscur de la salle :

— Los et honneur à l'Université !... Mort au sire de Tignouville ! A sac le Châtelet et la Prévôté !...

Ces quelques paroles produisirent dans la taverne l'effet d'une commotion électrique.

Une sourde et vaste rumeur s'éleva dans l'assemblée, et un grondement lugubre courut le long des voûtes surbaissées de la salle.

Alors on vit s'élancer au milieu des tables un personnage de haute taille et d'une carrure puissante.

Une moustache fièrement retroussée ajoutait encore à la sévérité de son visage, et longue rapière, dont le baudrier se croisait sur son pourpoint de camelot noir avec le cordon plus pacifique d'un encrier de corne, dénotait suffisamment un étudiant armé en guerre.

— Par la mort-dieu ! s'écria-t-il, que signifie cet air abattu, ces visages consternés ? Est-ce que les Bourguignons sont entrés dans Paris ?

Est-ce que le roi notre sire est mort ?

Non pas, que je sache. De quoi s'agit-il donc ? d'arracher deux écoliers aux griffes du prévôt.

Et pour cela que faut-il faire? rosser quelques archers et renverser quelques potences.

Est-ce la première fois que nous rappelons au sire de Tignouville le respect qu'il doit à nos privilèges ?

Que ceux qui ont peur se retirent : quant à moi, je déclare que, si dix d'entre vous veulent me suivre, je me charge d'aller chercher nos camarades jusqu'à Montfaucon, et de vous les ramener en triomphe.

— Ignorez-vous, Eustache Beautreillis, dit une voix, qu'à la requête du prévôt le roi a mandé des troupes de toutes les villes des environs?

Philippe Bruant, que voici, a vu entrer ce matin par la porte Saint-Honoré six compagnies d'arbalétriers venant de Chartres, et Senlis nous a envoyé toute la cavalerie du comte de Brissac.

— Eh bien, si la victoire est plus disputée, s'écria Eustache Beautreillis, est-ce une raison pour laisser pendre comme des truands deux écoliers comme nous, et cela parce que, sentant leur bourse et leur ventre à sec, ils ont emprunté dans le bois de Vincennes quelques misérables écus à un riche bourgeois du faubourg Saint-Antoine?

— Non, non, s'écrièrent quelques voix dans la salle, à bas le prévôt ! à bas le Châtelet !...

— Oui, à bas le Châtelet ! reprit Eustache Beautreillis ; nous sommes clercs, et devons être jugés en cour d'Eglise. La condamnation de Bourgeois et de Dumoussel est une insulte à l'Université... Aux armes donc, camarades !

— Oui, oui, aux armes ! cria-t-on de toutes parts.

— Un moment, dit Eustache Beautreillis, écoutez-moi camarades... Lorsque vous entendrez Dumoussel crier : « A nous, clergie ! » vous vous jetterez sur les gardes !... Malheur à qui fera quartier !

— L'exécution a lieu une heure, s'écria Philippe Bruant.

— Et il est midi, répondit Eustache Beautreillis ; nous n'avons pas de temps à perdre. Camarades à Montfaucon !

— A Montfaucon ! s'écrièrent tous les écoliers en se précipitant hors de la taverne.

Chemin faisant, cette troupe indisciplinée se grossit d'une armée entière de clercs qui, à la nouvelle du soulèvement, sortaient en foule des collèges innombrables des quartiers Saint-Benoît et Saint-André-des-Arts.

Toutefois ce ne fut pas sans peine que les écoliers purent pénétrer jusqu'au lieu du supplice.

Dès le matin les archers de la prévôté, les sergents du Châtelet et les troupes royales s'étaient emparés de toutes les issues, et plus d'un horion fut donné et reçu avant que les soldats, refoulés de toutes parts vers l'éminence sur laquelle se dressait le gibet, se fussent décidés à abandonner leur position et à se replier en cordon serré autour des fourches patibulaires.

Blanche s'approcha . Jean de Lys entr'ouvrait les yeux

Après ce premier succès, un hourra formidable s'élança du milieu des assaillants; mais, cette démonstration accomplie, il s'établit partout un silence de mort mille fois plus menaçant que le tumulte : l'émeute attendait.

Tout à coup, un son lugubre vibra dans les airs.

Des tintements sourds et monotones se succédaient lentement.

C'était le glas des agonisants qui annonçait l'heure du supplice.

Un immense frisson parcourut la foule, et toutes les mains se dérobèrent à la fois sous les capes et les manteaux pour serrer la garde d'une épée ou la poignée d'un lourd maillet de fer.

Bientôt un murmure mêlé de cris se fit entendre du côte du faubourg Saint-Martin,

et un appareil de formidable cavalerie et d'arbalétriers déboucha sur le plateau de Montfaucon.

Eustache Beautreillis, qui n'avait pas cessé de parcourir les groupes en excitant le courage des uns et en calmant la fougue des autres, s'élança sur une pierre et fixa ardemment les yeux sur une charrette entourée d'un triple rang de soldats.

Tout à coup il pâlit.

— Malédiction ! s'écria-t-il, tout est perdu !

Tous les regards suivirent la direction des siens : Dumoussel et Bourgeois étaient bâillonnés.

Cet incident pouvait avoir les suites les plus funestes.

En effet, qui donnerait le signal ?

Quelle voix imprimerait une impulsion universelle et instantanée à cette foule, dont l'ensemble seul pouvait faire la puissance ?

Déjà l'on se regardait avec inquiétude.

Les plus timides ne se voyaient pas sans une certaine certaine terreur en face de cette lourde cavalerie de Brissac, qui avait pris part à tant de combats dans la guerre des Anglais.

Beautreillis seul, le premier moment de surprise passé, ne laissait voir sur ses traits ni crainte, ni découragement.

Immobile sur le bloc de pierre qui lui servait d'observatoire, il ne perdait pas un détail de la scène qui se passait sous ses yeux, et son attention paraissait surtout concentrée sur un vieux moine assis entre les condamnés, et qui leur parlait avec une vivacité peu ordinaire en pareil cas.

Tout à coup Beautreillis se retourna vers l'écolier qui était le plus près de lui :

— Lyonnel Pernotte, lui dit-il, vous qui mangez à la gamelle de tous les couvents de la ville, connaissez-vous ce vieux moine barbu qui tient le bon Dieu comme une rapière ?

— Je ne l'ai jamais vu, répondit Lyonnel.

— C'est singulier, reprit Beautreillis en fixant de nouveau les yeux sur la charrette.

En ce moment le regard du religieux rencontra celui de l'écolier.

Beautreillis tressaillit, et, montrant du doigt la charrette qui n'était plus qu'à vingt pas du gibet :

— Attention ! s'écria-t-il en tirant vivement son épée.

Alors on vit le moine s'approcher de Dumoussel comme pour l'embrasser, puis d'un coup de main il lui enleva son bâillon, et Dumoussel avec fierté, s'écria d'une voix éclatante :

— A nous, clergie !

A ce signal, une clameur effroyable ébranla les airs.

Les soldats stupéfaits se replièrent en désordre autour de la charrette, tandis qu'Eustache Beautreillis, s'élançant du haut de sa tribune improvisée, courait sus aux archers en criant de toutes ses forces :

— En avant l'Université !... A sac ! à sac !

— Bayeux, en avant !

— Par ici la Sorbonne !

— A moi les Grassins !

Et cent autres cris répondirent.

Le choc fut terrible.

Beautreillis, suivi de toute sa troupe, fit une trouée au milieu des soldats ; mais le flot se referma et l'engloutit avec ses compagnons.

Pendant cette lutte, les condamnés avaient atteint l'échafaud, et bientôt ils parurent sur la plate-forme, escortés d'huissiers du Châtelet et du bourreau.

A cette vue, les assaillants, qui n'étaient plus animés par les cris et par l'exemple d'Eustache Beautreillis, commencèrent à reculer.

Une vigoureuse charge de cavalerie acheva la déroute, et lorsque toujours courant ils furent arrivés au bas de la colline, les écoliers purent voir les corps de Léger Bourgeois et d'Olivier Dumoussel se balancer entre les funèbres poteaux du gibet de Montfaucon!

Toutefois l'Université ne se tint pas pour battue.

La mort de deux clerc condamnés et exécutés par la justice civile criait vengeance ; la montagne Sainte-Geneviève s'émut jusque dans ses fondements; le recteur et tous les maîtres s'assemblèrent en séance solennelle dans le cloître des Mathurins.

On approuva la conduite des écoliers, on ordonna un service funèbre en l'honneur d'Eustache Beautreillis et de tous ceux qui avaient péri dans le combat, et l'on décida que les cours seraient suspendus et les écoles fermées.

La lendemain l'Université en corps se transporta au palais du Louvre.

Elle obtint audience et demanda énergiquement au roi Charles VI la punition du sire de Tignouville, le prévôt de Paris, qui avait fait arrêter Léger Bourgeois et Olivier Dumoussel.

Le roi, qui n'osait reconnaître que le prévôt avait agi par ses ordres, répondit en termes vagues qu'il examinerait cette affaire ; mais quelques mois après, l'Université ayant déclaré que, si satisfaction ne lui était pas donnée dans un délai déterminé, elle en référerait au Pape et se disperserait dans tout le royaume,le roi,qui avait alors bien d'autres affaires sur les bras, eut la faiblesse de désavouer le premier magistrat de la cité.

Le 16 mai 1408, un arrêt du conseil condamna le sire de Tignouville à aller en personne détacher les cadavres du gibet,à les baiser sur la bouche et à payer les frais de leur convoi, que devait conduire le bourreau revêtu d'un surplis et portant à la main un cierge de cire jaune.

Le prévôt fut en outre destitué de sa charge, et privé à toujours de l'exercice de ses droits civils.

Après cette cérémonie, les deux écoliers furent enterrés en grande pompe dans le cloître des Mathurins,et, pour perpétuer le souvenir de la satisfaction qu'elle avait obtenue, l'Université fit graver cette épitaphe sur leur tombe :

« Cy dessous gisent Léger Bourgeois et Olivier Dumoussel, jadis clercs, écoliers, étudiants en l'Université de Paris, exécutés à la justice du roy notre sire, par le prévost de Paris,l'an 1407,le vingt-sixième jour d'octobre,pour certains cas à eux imposés.

« Lesquels, à la poursuite de l'Université, furent restitués et amenés au parvis de

Notre-Dame, et rendus à l'évêque de Paris comme clercs, et au recteur et aux députés de l'Université, comme suppôts d'icelle, à très grande solennité, et de là en ce lieu en furent amenés, pour être mis en sépulture, l'an 1408, le seizième jour de may.

« Et furent les dits prévôts et son lieutenant démis de leurs offices à ladite poursuite comme plus à plein appert par lettres patentes et instruments sur ce cas.

« Priez Dieu qu'il leur pardonne leurs péchés.

« Amen. »

L'Université, enhardie par ce succès, put se considérer dès lors comme une puissance redoutable.

On la vit se mêler activement à toutes les guerres civiles qui, jusqu'au règne de Henri IV, ensanglantèrent la France.

La Sorbonne surtout, qui était devenue, comme nous l'avons dit, le siège de la faculté de Théologie, s'était de sa propre autorité établie juge de toutes les controverses politiques et religieuses qui agitaient l'Etat, et si quelques-uns de ses actes témoignent honorablement de son indépendance et de sa fermeté à défendre, même contre le Pape, les droits de la royauté et les libertés de l'Eglise, il en est d'autres qu'on ne peut rappeler sans un pénible sentiment de honte et de douleur.

Ainsi, pendant l'occupation de Paris par les Anglais, on vit la faculté de Théologie assemblée aux Bernardins, pour examiner les pièces du procès de Jeanne d'Arc, déclarer cette héroïque jeune fille hérétique et schismatique, et demander sa mort aux ennemis de la France.

Plus tard, elle approuva, par une déclaration solennelle, les massacres de la Saint-Barthélemy.

C'est dans la chambre de Jean Boucher, docteur de Sorbonne, que s'organisa le conseil des Seize, et que tous les Français furent déliés du serment d'obéissance à Henri III.

Henri III mort, la Sorbonne déclara Henri IV indigne du trône, et ne le reconnut qu'après son abjuration.

Les autres facultés avaient pris une part plus ou moins directe à ces actes ; aussi Henri IV, dont la rancune s'étendait à toute l'Université, entreprit-il de reconstituer ce corps sur des bases toutes nouvelles.

En 1600 parut une ordonnance de réforme, rendue au nom du roi, et sans l'intervention du Pape ni de l'autorité ecclésiastique.

L'Université murmura, la Sorbonne surtout ; mais la satire Ménippée aidant, ses plaintes n'excitèrent que la risée du public, et l'ordonnance s'exécuta.

A partir de ce moment, les écoles furent assujetties à une discipline plus sévère.

Le bon ordre, la tranquillité reparurent, et le goût des hautes études, si longtemps négligées pour le vain bruit de la dispute, se répandit de plus en plus dans les collèges.

L'ordonnance de Henri IV enleva à l'Université tout caractère politique ; pour la première fois, elle ne fut pas admise comme corps aux états généraux qui se tinrent à Paris en 1614.

Toutefois, au milieu de ce silence des autres facultés, la Sorbonne conserva encore une certaine influence en vertu du caractère spirituel dont elle était revêtue.

L'activité de ce corps remuant ne s'appliqua plus qu'aux questions purement religieuses ; mais c'était encore assez pour troubler, à cette époque, la tranquillité publique.

Tout le monde sait quelle agitation causèrent dans le clergé de France la publication du livre de Quesnel sur la grâce, et les mandements fulminés de part et d'autre par les évêques soumis et appelants.

Il y avait, en effet, matière à faire égorger tous les théologiens de l'Europe, tant les propositions condamnées par le Pape étaient obscures.

La Sorbonne se jeta à corps perdu dans la mêlée ; et tour à tour moliniste ou janséniste, selon que l'exil ou le rappel de ses membres les plus fougueux modifiait sa majorité, un siècle durant elle ne cessa d'ergoter et de disputer sur des propositions que n'avaient comprises ni Quesnel qui les avait émises, ni le pape Clément XI, qui les avait censurées.

Ces discordes avaient un fâcheux retentissement.

Du fond de la Sorbonne le goût de la dispute s'était répandu au dehors, la société tout entière était envahie par ce fléau.

Il y avait des salons molinistes et des salons jansénistes.

Dans les cafés, dans les promenades, dans tous les lieux publics, on ne parlait que de la grâce, de la bulle, de l'appel au futur concile.

Les armes spirituelles ne suffisant pas pour apaiser la querelle, l'autorité royale crut devoir intervenir.

La confiscation, l'exil, frappaient les appelants, comme on nommait alors les jansénistes.

Ceux-ci, de leur côté, se défendaient par les lois judiciaires, et, chose incroyable ! on vit alors des curés qui refusaient les derniers sacrements de l'Eglise à des malades, et des malades qui sommaient par huissier les curés de les administrer.

Ces sommations se terminaient ordinairement par cette singulière formule :

« Et à défaut par ledit curé de donner ledit bon Dieu, le présent acte devant tenir au malade lieu et place de viatique, etc. »

C'est sans doute un descendant de quelqu'un de ces praticiens qui, en l'an de grâce 1842, signifiant un acte à une personne morte la veille, rédigeait ainsi le *parlant à* :

« Nous sommes transporté au domicile du sieur Léveillé, musicien en cette ville de Langres, rue Neuve, n° 3, où étant et parlant à sa personne, ainsi déclarée, que nous avons trouvée en bière sur sa porte. »

En 1729, la Sorbonne, qui avait vu cent de ses docteurs exilés par le cardinal Fleury, s'était définitivement rangée du côté des Jésuites.

A partir de cette époque, elle se déconsidéra tellement par les censures ridicules dont elle frappa presque tous les livres de physique, de jurisprudence et de philosophie, entre autres ceux de Montesquieu, de Buffon et de Marmontel, qu'elle perdit toute influence sur l'esprit public.

La Révolution qui, au milieu des embarras de toute espèce que lui suscitaient ses ennemis au dedans et au dehors, ne cessa pas de se préoccuper des besoins intellectuels et moraux de la nation, comprit la nécessité de réorganiser l'instruction.

Dès le 21 avril 1792 Condorcet présenta à l'Assemblée législative un nouveau système d'enseignement public dont les terribles événements qui suivirent paralysèrent l'application.

Plus tard, divers rapports furent présentés à la Convention au nom du Comité d'instruction publique par les députés Lakanal, Chénier et Lepelletier.

Enfin, le 9 brumaire an III, parut la loi établissant l'Ecole normale, qui, dès sa fondation, comptait au nombre de ses professeurs Lagrange, Berthollet, Laplace, Garat, Bernardin de Saint-Pierre, Monge, Daubenton, Haüy, Volney, Sicard et Laharpe.

Le 17 novembre 1808, l'Université, décrétée deux ans auparavant, fut définitivement organisée comme elle l'est de nos jours.

M. de Fontane en devint le premier grand maître.

Depuis cette époquel, la faculté des lettres et la faculté de théologie, réinstallées côte à côte à la Sorbonne nous ont donné les leçons de philosophie de MM. Royer-Collard, Cousin et Jeffroy ; les leçons d'histoire des Lacretelle, des Guizot, des Michelet et des Quinet, magnifique pléïade que nous avons pu admirer et qui a dû rassurer les amis de la philosophie sur les destinées du pays, en dépit de ces hommes noirs.

Qui de toute lumière, obstinés détracteurs.
Au char de la Raison s'attelant par derrière,
Veulent à reculons l'enfoncer dans l'ornière.

Oui, malgré tous les cris des ennemis du Progrès et de la Raison, l'Université continuera sa carrière, et si on l'insulte et on l'outrage encore dans des libelles, elle saura bien encore se défendre et répondre avec l'encre de Pascal.

Mais s'il est vrai que dans les derniers siècles la Sorbonne ait justifié l'accusation d'intolérance portée contre elle, il est juste de reconnaître qu'elle a puissamment contribué à répandre en France les lumières et la liberté de discussion en protégeant contre d'aveugles préjugés les premiers essais de l'imprimerie.

L'an 1469, Jean de la Pierre, prieur de Sorbonne, fit venir d'Allemagne Martin Crantz, Ulring Gering et Michel Friburger.

Ces trois imprimeurs se fixèrent par la suite rue Saint-Jacques, près des charniers de Saint-Benoît et prirent pour enseigne le *Soleil d'or*.

A quelques pas de là, dans la rue Saint-Jean-de-Beauvais, les Estienne établirent le siège de leur imprimerie : nombreuse et belle famille de savants qui ont poussé l'art de la typographie à un tel degré de perfection que le luxe de nos éditions modernes reste bien au-dessous de la netteté et de la correction des leurs.

De pareils hommes comprenaient toute la grandeur de l'art auquel ils s'étaient voués, et la considération qui s'attachait à leur personne rejaillissait sur leurs travaux.

On raconte qu'un jour François Ier vint visiter les ateliers du premier Henri Estienne; l'imprimeur était occupé à corriger une épreuve ; le roi ne voulut pas l'interrompre, et attendit, avec toute sa suite, qu'il eût fini sa tâche.

Qu'aimez-vous mieux, de François Ier faisant antichambre chez un savant ou de Charles-Quint ramassant le pinceau du Titien ?

Le second Henri Estienne ne fut pas aussi heureux que son devancier.

Proscrit sous le règne de Henri II, à cause de son apologie d'Hérodote, il fut brûlé en effigie pendant qu'il était caché dans les montagnes d'Auvergne, ce qui lui fit dire

plaisamment qu'il n'avait jamais eu si grand froid que lorsqu'il avait été brûlé à Paris.

Il mourut fou et misérable à l'hôpital de Lyon, en 1598.

Peu d'arts ont obtenu, en si peu de temps, des résultats aussi compets que l'imprimerie.

On peut dire que, grâce à ses progrès, il s'opéra, en moins de vingt ans, une révolution dans l'enseignement des écoles.

Les livres, qui auparavant étaient rares et hors de prix, se trouvèrent bientôt dans toutes les mains, comme on en peut juger par ces vers d'un poète contemporain :

J'ai vu grand'multitude
De livres imprimés
Pour tirer en estude
Povres mal argentés.
Par ces novelles modes,
Aura maint escholier
Decrets, bibles et codes
Sans grand argent bailler.

Toutefois, les encouragements accordés à l'imprimerie firent bientôt place à des persécutions.

Henri II, pour arrêter les progrès de calvinisme, au profit duquel fonctionnaient presque toutes les presses de France, ordonna qu'aucun livre ne pourrait paraître sans l'autorisation des censeurs royaux.

Cette ordonnance, dont les rigueurs furent souvent aggravées, fut en vigueur jusqu'à la Révolution de 1789

Mais que de faits encore à énumérer, s'il nous fallait compléter l'histoire de ce vieux quartier de la Sorbonne dont nous avons plus haut déterminé les limites.

Nous voudrions pouvoir vous peindre l'étonnement de la cour et de la ville en apprenant l'impolitique audace du jeune abbé de Gondi, depuis Cardinal de Retz, passant sa sorbonique et l'emportant sur l'abbé de Lamothe-Houdancourt, candidat avoué de Richelieu, qui lui faisait l'honneur de le reconnaître pour son parent.

N'est-ce pas à la Sorbonne aussi que se révéla la mâle indépendance de génie de Bossuet, lorsque, âgé de vingt ans à peine, et aux risques de compromettre les résultats de sa thèse, il défendit contre le recteur un point de dogme avec une opiniâtreté telle qu'il lui fallut se retirer aux Bernardins, en s'écriant comme Sertorias :

Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis.

Enfin, si en achevant cette étude, nous arrivons jusqu'à nos jours, c'est sur la place de la Sorbonne, dans le grand salon d'une guinguette, que les saints-simoniens avaient établi une de leurs succursales.

A dix pas plus loin, nous trouvons la rue des Cordiers, devenue célèbre par le séjour qu'y fit l'auteur d'*Emile*.

Dans la même rue, dans la même mansarde, peut-être, Hégésippe Moreau méditait, en 1833, une ode infernale à la faim !

Mais la vieille Sorbonne n'a plus sa clergie débraillée et tumultueuse, et ce n'est plus au Pré-aux-Clercs, ce n'est plus à Montfaucon que ses écoliers vont discuter, boire et batailler.

Le Pré-aux-Clercs des étudiants d'aujourd'hui, c'est le Luxembourg, et leur champ de bataille, c'est le parterre de l'Odéon.

LVII

EN CHASSE

Bertaut, après sa visite inutile au cabaret du *Bon Larron,* s'était donc empressé de passer sur la rive gauche de la Seine, flanqué de ses quatre Risque-Tout et escorté de ses cinquante agents.

Nous connaissons assez le bras droit du lieutenant de police, pour savoir qu'il n'était pas homme à tenir compte des difficultés d'une entreprise.

Tandis que d'autres policiers, avant de se mettre en campagne, étudiaient longtemps leurs projets et supputaient longuement leurs chances, lui, plus impatient, avait pour habitude d'exécuter promptement sa pensée, comptant un peu sur son habileté sans doute, mais comptant beaucoup aussi sur le hasard et sur sa bonne étoile pour réussir.

Mais, cette fois, Bertaut, qui se serait bien gardé de dire toute sa pensée à ses quatre Risque-Tout, se sentait moins sûr de lui.

Aussi marchait-il très réfléchi et la tête basse, tout dépité de n'avoir obtenu de Bonne-Chance qui, d'ailleurs, lui avait dit tout ce qu'il savait, que des indications si vagues et si peu précises.

Une chose pourtant le consolait un peu, lui donnait un peu d'espoir.

Dans le vieux quartier Mouffetard, comme dans le quartier de la Sorbonne, comme dans le quartier de l'île Saint-Louis, comme dans tous les quartiers de Paris, du reste, Bertaut, quand il avait besoin d'un renseignement, connaissait des portes où frapper, des gens à qui s'adresser.

Ces gens, sans être à proprement parler de la police, s'en faisaient dans beaucoup de cas les auxiliaires.

Et cela pour différentes raisons.

Les uns n'étaient point fâchés de toucher les quelques écus que Bertaut leur glissait dans la main quand ils consentaient à se rendre utiles ; les autres, moins positifs et plus vaniteux, étaient flattés de pouvoir de temps à autre rendre quelques petits services à la police du roi; d'autres encore qui avaient à leur actif plus d'un mauvais coup s'imaginaient se faire oublier, presque pardonner, en se mettant avec empressement et avec zèle à la disposition de Bertaut.

Dans le quartier Mouffetard, où l'on entrait en ce moment et qui à cette heure avancée était déjà désert, parmi les gens dévoués à qui le policier pouvait se fier pour le mettre sur une piste, il y avait une vieille femme qui s'était déjà fait remarquer très souvent par de très réels services.

Elle l'interrogeait sur sa tristesse.

C'était une créature assez étrange, toute ridée, toute ratatinée, avec des cheveux d'un gris sale, le teint jaune comme un vieux parchemin, un sourire très faux et un regard encore plus faux que son sourire.

On l'appelait la mère Mathurin et elle était veuve d'un chiffonnier qui avait été longtemps célèbre par son ivrognerie.

Elle avait bien l'air de continuer la profession de son mari, mais en réalité elle vivait d'un autre métier, ou plutôt de deux autres métiers.

On la rencontrait bien de temps à autre, au milieu de la nuit, sa hotte sur le dos et sa lanterne à la main, fouillant du bout de son crochet les tas d'ordures qui s'amoncelaient dans les quartiers de la rive gauche, mais dans la journée, on la voyait aussi accroupie sous le porche des églises, demandant l'aumône d'une voix pleurarde.

Enfin, elle faisait, de plus, le métier de courtière en amour, et les vieux débauchés et les vieux libertins, pourvu qu'ils puissent y mettre le prix, n'avaient qu'à s'adresser à elle pour satisfaire leurs désirs.

Comme cette immonde créature avait risqué vingt fois d'être jetée au Châtelet ou à Bicêtre, elle était pour Bertaut, qui l'avait protégée pour s'en servir, d'un dévouement sans bornes.

— Oui, la vieille ne demandera pas mieux que de parler, pas mieux que de jaser, se disait le chef des Risque-Tout. Je n'ai donc qu'à aller la trouver et à m'adresser à elle pour avoir peut-être des renseignements précieux.

Mais, nous le répétons, il était déjà tard et Bertaut pouvait craindre que la mère Mathurin ne se fût déjà mise en route pour sa ronde nocturne.

Il se retourna donc vers ses hommes, disant :

— Mais il me semble que nous ne marchons pas... Si nous dégourdissions un peu nos jambes, mes enfants...

— Comme vous voudrez, patron, répondit Grand-Gilles.

Mais, à part lui, l'ancien saltimbanque trouvait que ce n'était pas la peine de se donner tant de mal.

Il se pencha vers le Comtois et lui glissa dans l'oreille :

— Ah ! si nous étions sûrs de mettre la main sur ce satané Capitaine... si nous étions certains de trouver l'oiseau au nid, je comprendrais que nous courions ainsi comme des fous... Mais où allons-nous, mon vieux... nous faisons un voyage à l'aventure...

— Il faut croire que Bertaut a son idée, répondit le Comtois.

— Parbleu ! on a toujours une idée, dit vivement Grand-Gilles.

— Il espère peut-être réussir...

— A cette heure !

— Pourquoi pas ?

— Et du premier coup !

— Qui sait ?

— Oh ! je le souhaite, pardieu, fit l'ancien saltimbanque, et si c'était vrai, si nous pouvions une bonne fois pincer cet insaisissable gredin, je te donne ma parole que je ne regretterais pas ma peine...

— Dame !

— Mais nous allons battre le pavé et patauger bien inutilement, mon pauvre vieux...

— A quoi sert de se plaindre ?

— Je ne me plains pas.

— Alors ?

— Mais, je dis que nous aurions mieux fait de remettre à demain notre entrée en campagne...

— Tu n'as rien à dire, mon cher, fit en riant le Comtois, tu n'as pas à protester... Marche !

Et il ajouta presque aussitôt :

— Tiens, regarde !... Le patron marche si vite qu'il est au moins à cinquante pas en avant de nous...

Et c'était vrai.

Bertaut dévorait l'espace

— J'aime mieux les promenades que nous faisons à nous quatre, on se fatigue moins dit Grand-Gilles.

Et il parlait encore quand le Comtois dit vivement :

— Le patron s'arrête.

— Qu'a-t-il vu ?

— Je n'en sais rien... La rue est toute noire, il n'y a pas un chat... Mais le voilà qui s'approche de cette vieille maison.

— Une masure qui ne tient pas debout, dit l'ancien saltimbanque.

— Oui, une ruine, dit le Comtois.

Et Grand-Gilles avait eu un sourire.

— Je parierais ma tête, reprit-il, que ce ne doit pas être là le gîte du Capitaine de Minuit..

— Je suis de ton avis, répondit l'autre agent, et il est plus que probable que le drôle doit être beaucoup mieux logé, car ce ne serait vraiment pas la peine de se faire voleur si l'on se contentait de vivre comme un gueux...

— Alors, qu'est-ce que Bertaut regarde donc là-dedans ?

— Nous allons le savoir... Avançons-nous.

Mais comme il se rapprochaient de leur chef, ainsi que Corfer et le Marin, celui-ci d'un geste impérieux et rapide leur fit signe de s'arrêter.

— Halte !... Et ne bougez plus ! dit-il tout bas.

La maison devant laquelle venait de s'arrêter Bertaut, était, en effet, une vieille masure, une vieille bicoque vermoulue qui semblait ne se tenir en équilibre que par miracle.

A cette heure et entrevue dans les ténèbres, son aspect était rien moins que rassurant.

Dans le jour, elle était moins farouche, moins sinistre, mais on ne pouvait la voir quand même sans un certain saisissement.

Presque toutes ses tuiles avaient été enlevées par les bourrasques, le temps et la pluie avaient écaillé ses murs criblés de lézardes, et ses volets, qui ne tenaient plus à leurs gonds, menaçaient à chaque coup de vent de tomber sur la tête des passants.

Très étroite, d'ailleurs, et très basse, elle n'avait qu'un rez-de-chaussée et un premier étage.

Pas de porte d'allée, et pour arriver à l'étage supérieur force était de passer d'abord par une boutique qui occupait tout le bas de la maison.

Sous la porte de cette boutique un peu de lumière filtrait.

Bertaut, qui avait écouté pendant quelques minutes, frappa.

Mais rien.

Personne ne répondit.

Une ombre de dépit passa sur le front du chef des Risque-Tout.

— Est-ce que j'arriverais trop tard ? pensait-il ; est-ce que la vieille sorcière serait déjà partie ?... Mais non, ce n'est pas possible. Si elle n'était pas encore chez elle, je n'apercevrais pas cette lumière.

Puis il frappa de nouveau, plus vivement, plus rudement.

Et soudain il tressaillit.

Un bruit s'était fait à l'intérieur.

Un pas sourd et tout tremblant se rapprocha de la porte et une voix demanda :

— Qu'est-ce que c'est ?... qui est là ?

— Ouvrez ! se contenta de répondre l'agent de police.

Et comme après quelques secondes d'hésitation, la porte venait enfin de s'entrebâiller, il la poussa vigoureusement et la referma brusquement derrière lui.

A la vue de cet homme qu'elle n'avait pas reconnu tout d'abord, la vieille chiffonnière s'était reculée d'un bond avec un geste de terreur.

Et déjà elle ouvrait la bouche, sans doute pour appeler à l'aide, quand Bertaut la fit taire d'un mot :

— Ne crions pas, la vieille ! dit-il ; n'ayons pas peur... c'est moi !...

Puis, tout en parlant, il relevait d'un geste rapide son chapeau qu'il avait rabattu sur ses yeux.

La vieille eut un mouvement de surprise :

— Ah ! c'est vous... monsieur Bertaut ! fit-elle.

Et très pâle, le regard effrayé comme si elle avait eu en face d'elle un rôdeur de la place Maubert qui serait venu pour la voler ou l'assassiner, elle ne quittait pas des yeux l'agent de police.

Celui-ci avait croisé les bras et regardant la vieille bien en face, affectait de prendre un air sévère.

— Oui, c'est moi, reprit celui-ci au bout d'un court silence. Il paraît que ma visite t'étonne...

— En effet, monsieur Bertaut...

— Eh bien, tu as tort... Ne devais-tu pas l'attendre d'un jour à l'autre ?

— Moi !

— Oui, toi, la vieille...

— Mais pourquoi ?... Qu'est-ce que j'ai fait ?.., qu'est-ce qu'on peut me reprocher ?...

— Tu le sauras plus tard, répondit vivement Bertaut qui la regardait toujours dans les yeux et qui gardait un ton très dur. Pour le moment, tu vas me suivre...

— Vous suivre ! s'écria la mère Mathurin qui, cette fois, devint livide...

— Oui, me suivre !... Je viens t'arrêter... Cette nuit tu coucheras à Bicêtre..

— A Bicêtre !

— Allons, dépêchons-nous !... Pas de phrases !... En route !

Alors, la vieille chiffonnière, dont les dents claquaient d'effroi, joignit les mains, se fit suppliante.

Mon Dieu, qu'est-ce que cela pouvait bien vouloir dire ?

Qu'est-ce qu'on lui voulait ?

N'était-elle pas une brave femme qui ne faisait de mal à personne

Ne vivait-elle pas honnêtement de son métier ?

Et montrant sa hotte, son crochet et sa petite lanterne allumée qu'elle avait disposés sur sa table un moment avant l'arrivée de Bertaut, elle ajouta vivement :

— Vous savez bien que je ne vous attendais pas... Eh bien, regardez !... regardez

monsieur Bertaut... Voici mes outils... J'allais me mettre en route aujourd'hui comme toutes les nuits... Vous voyez bien que je ne suis pas une gueuse et que je vis de mon travail... rien que de mon travail...

Mais Bertaut la dévisageait très froidement avec un petit hochement de tête ironique.

— Oui, la vieille, fit-il. Vous vivez de votre travail et d'autre chose aussi...

— Oh ! si l'on peut dire !

— Vous vivez aussi de mendicité...

— Est-ce possible !... Moi, je vivrais du pain de l'aumône !... Oh ! sur le bon Dieu qui m'écoute...

— Ne blasphémez pas, mère Mathurin

— Sur le salut de mon âme, je vous jure...

— Ne jurez rien... Vous vous donneriez trop de peine, dit avec un petit rire l'agent de police. Mais vous savez bien qu'il ne faut pas ruser avec moi...

— Mais, monsieur Bertaut...

— Que j'ai eu dans ma vie affaire à de plus malins que vous...

— Oh ! bien sûr !

— A des coquins autrement habiles et que je ne me laisse pas prendre aux airs d'innocence...

— Je ne dis pas, mon bon monsieur.

— Enfin, vous savez bien, la vieille, que j'ai des yeux partout... oui, partout, dit rudement Bertaut.

Et comme la vieille chiffonnière faisait encore un geste de protestation.

— Or, moi je vous dis, ajouta l'agent de police en appuyant sur les mots, que non seulement vous êtes une mendiante incorrigible — ce qui est puni par les lois — mais encore — ce qui est plus répréhensible et plus grave — que vous exercez un très vilain et très répugnant métier...

La mère Mathurin devenait de plus en plus pâle.

Elle se frappa la poitrine.

Elle leva solennellement la main au ciel.

— Ecoutez-moi... écoutez-moi, monsieur Bertaut ! s'écria-t-elle, sur la mémoire de mon pauvre homme, sur la mémoire de mon pauvre enfant...

— C'était un ivrogne ! interrompit en riant le chef des Risque-Tout.

— Oui, il buvait quelquefois un peu plus qu'il n'aurait dû... il laissait quelquefois sa raison au fond de son verre... Mais c'était là son seul défaut... Eh bien, je vous atteste...

Mais elle s'arrêta, bouche béante.

Cette fois encore, Bertaut venait de l'interrompre.

— Et moi je vous atteste que vous mentez, la vieille ! s'écria-t-il la voix tonnante Et moi je vous atteste que vous êtes une misérable ...

— Moi ! moi !

— Je vous atteste que je vous connais, que je n'ignore rien de votre vie et que je sais très bien... très bien ! vous m'entendez ? vous me comprenez ?... que vous faites le plus vil et le plus odieux des métiers...

Il fallait voir la vieille...

Le chef des Risque-Tout qui parlait avec une extrême sévérité et qui avait l'air d'être sous le coup d'une profonde indignation, mais qui, au fond, très calme et très froid ne faisait que jouer la comédie, avait par instants une folle envie d'éclater de rire.

Elle roulait des yeux tout blancs, levait avec désespoir les bras au ciel, et pleurait, geignait, gémissait.

Et d'une voix hypocrite elle appelait à son aide tous les saints du calendrier, tous les saints du paradis.

Et pour la troisième fois, Bertaut qui ne voulait que l'effrayer, coupa court à ses jérémiades.

— Vous vous êtes faite la pourvoyeuse d'hommes immondes, lui dit-il, des jeunes filles, presque des enfants...

— Oh ! monsieur !

— Vous protestez !... C'est que vous m'avez déjà compris.

— Ce n'est pas vrai !... c'est une calomnie... Mensonge ! mensonge ! cria la vieille.

Mais Bertaut trouva sans doute qu'elle criait trop fort, car il la fit taire en frappant un formidable coup de poing sur la table.

— Assez !... Paix !... Silence ! fit-il, qu'il me suffise de vous dire que j'ai reçu de nombreuses plaintes contre vous... qu'il me suffise de vous dire que je possède les preuves de ce que j'avance...

La mère Mathurin avait baissé la tête.

Elle ne se défendait plus que très mollement.

— Les preuves ? balbutia-t-elle.

— Oui, les preuves !

Et l'agent de police, comme s'il allait les mettre sous les yeux de la vieille, fit le geste d'entr'ouvrir son manteau.

Mais il mentait effronté ment, audacieusement.

En fait de preuves il n'avait que ses soupçons.

Pourtant la mère Mathurin se laissa prendre au piège.

Elle pleura de plus belle et demanda grâce.

Oui, ce que Bertaut lui reprochait lui était bien arrivé une fois... peut-être deux fois... mais c'était tout et elle promettait bien de ne plus recommencer.

— A la bonne heure ! ricana lentement l'agent de police. Pour une fois, je vois avec plaisir que vous êtes franche.

Puis, plus doucement, il ajouta :

— Ecoutez moi, mère Mathurin.

— Oui, monsieur Bertaut, oui, je vous obéis, dit la vieille toute heureuse et toute surprise de voir le farouche agent se radoucir.

— Asseyez-vous.

— Oui, monsieur Bertaut.

Le chef des Risque-Tout s'empara d'un tabouret, puis après avoir pris place en face d'elle :

— Je viens de vous en dire assez, reprit-il, pour vous prouver qu'il ne tiendrait qu'à moi de mettre à exécution la menace que je vous faisais tout à l'heure... c'est-à-dire

qu'il ne tiendrait qu'à moi de vous arracher d'ici pour vous jeter sur-le-champ dans un cabanon de Bicêtre...

La vieille chiffonnière, au nom de l'horrible prison, eut malgré elle un petit frissonnement.

— Et je n'ai pas besoin d'ajouter, continua Bertaut, qu'une fois là vous pourriez bien de ne plus revoir la rue Mouffetard... Un cabanon de Bicêtre, mère Mathurin, est une tombe où l'on vous enterre tout vivant. Il est très facile d'y entrer, mais il est presque impossible d'en sortir... Et moi-même, moi qui pourrais vous y jeter, je ne serais pas assez puissant pour vous en rouvrir la porte...

— Monsieur Bertaut ! murmura la vieille femme qu'une horrible peur faisait trembler.

— Je ne vous parle ainsi que pour que vous me compreniez...

— Oh ! oui !

— Que pour que vous puissiez bien apprécier l'immense service que je vous rends en faisant la sourde oreille aux dénonciations qui m'arrivent contre vous...

— C'est fini, monsieur Bertaut, bien fini.., je ne recommencerai plus...

— Seulement quand j'oblige, je n'oblige pas pour rien, et j'aime assez qu'on me rende quelque chose en échange de ce que je donne.

— Oui, monsieur Bertaut.

— Vous dites oui, mais rappelez-vous, mère Mathurin ! dit vivement l'agent de police. Vous m'aviez fait des promesses, vous vous étiez engagée à me fournir sur ce qui se passe, ici, dans ce quartier, dans le quartier Mouffetard, tous les renseignements qui pourraient m'être utiles...

— Oui, monsieur Bertaut.

— Vous vous souvenez de notre pacte, n'est-il pas vrai ?.., vous vous rappelez de la proposition que je vous avais faite, que vous aviez acceptée avec joie, et qui, d'ailleurs, était beaucoup plus avantageuse encore pour vous que pour moi ?

La vieille chiffonnière venait de faire avec la tête un signe affirmatif.

— Car si l'un de nous deux est à la merci de l'autre, dit le chef des Risque-Tout ; si l'un de nous deux doit ménager l'autre, je crois que ce n'est pas moi, mère Mathurin...

— Oui, monsieur, bégaya la vieille, les yeux baissés, très humble.

Mais l'agent de police venait d'avoir un brusque mouvement d'impatience.

— Et ! ne baissez donc pas ainsi la tête ! s'écria-t-il. Regardez-moi donc en face !.. Oui, comme cela... Vous devez bien savoir que je n'aime pas ces airs de sainte-n'y-touche...

La vieille eut un sourire.

— Je vous écoutais tout de même, monsieur Bertaut, répondit-elle.

— Eh bien, comment se fait-il que je ne vous aie plus revue ? dit vivement l'agent de police.

— Plus revue ?

— Oui, comment se fait-il que j'aie pu vous croire morte ?

— Oh !

— Mais certainement. Il y a des semaines et des semaines... que dis-je ! il y a des

mois et des mois que je n'ai plus entendu parler de vous et que vous ne m'avez plus donné signe de vie...

— Ce n'est pas ma faute, monsieur Bertaut...

— Ah ! ce n'est pas votre faute !

— Oh ! non bien sûr... Mais je n'avais rien à vous apprendre, rien à vous dire...

— Rien ?

— C'est la vérité.

— C'est bien extraordinaire !... Quoi ! depuis que je vous ai vue, il ne s'est rien passé par ici, il ne s'est rien passé dans votre quartier qui fût pour moi intéressant à connaître !

— Absolument rien, monsieur Bertaut, répondit la vieille, ou plutôt il ne s'est passé que ce que vous savez, sans que je vous l'apprenne, que ce qu'il se passe tous les jours ou plutôt toutes les nuits...

— Des rixes ? des batailles ?

— Oui, monsieur Bertaut, ou bien encore quelquefois quelques attaques nocturnes, quelques cris au secours poussés par des passants que des rôdeurs de la place Maubert dévalisaient...

— Et rien de plus important ?... rien qui ait pu éveiller plus parculièrement votre attention ?

— Non, monsieur Bertaut.

L'agent de police eut un léger haussement d'épaules, puis un sourire.

— En êtes-vous bien certaine ? fit-il. Avez-vous bien réfléchi avant de me répondre ?

— Oh ! oui, bien certaine... oui, j'ai bien réfléchi...

— Il me semble que non.

— Si ! si ! dit vivement et avec force la vieille chiffonnière. Car vous savez bien, monsieur Bertaut, que je ne moisis guère dans mon trou... Je vais, je viens, je rôde...

— La nuit ?

— La nuit, le jour, à toute heure... Il faut que j'aille, que j'aille encore, que j'aille toujours, c'est plus fort que moi... Car, comme je vis pour ainsi dire dans la rue et que je connais tout le monde dans mon quartier, comment s'il s'y passait un fait extraordinaire ne le saurais-je pas, et pourquoi, si le savais, me m'empresserais-je pas de vous l'apprendre ?

— Ce serait votre intérêt, mère Mathurin.

— Bien entendu, monsieur Bertaut.

— Mais vous n'êtes pas aussi fine mouche que vous vouliez me le laisser entendre et que je le croyais.

— Pourquoi me dites-vous ça ?

— Parce que j'ai mes raisons.

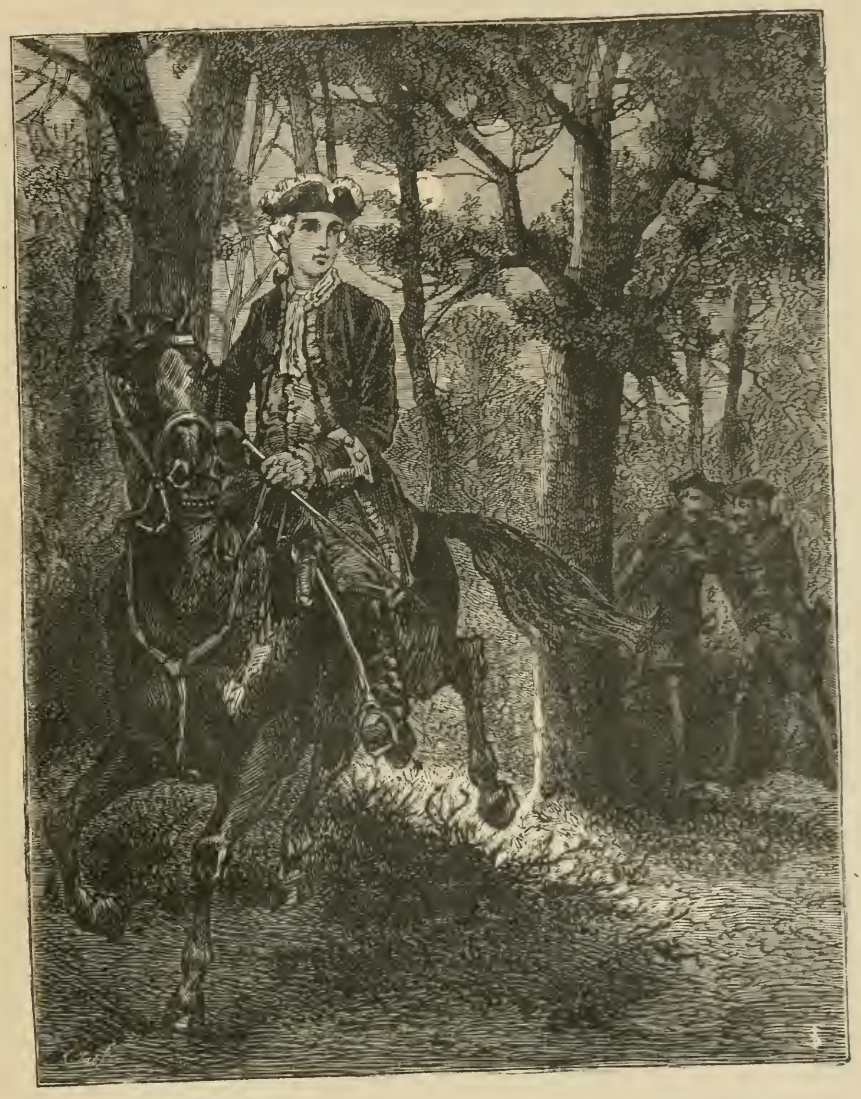
Alors la vieille cligna de l'œil.

— Soyez tranquille ! fit-elle fièrement. J'y vois clair.

— Pas toujours, ou alors vous me trahissez.

— Moi !

— Attendez !.... Je vais vous prouver que j'en sais plus long que vous... je vais vous prouver que je sais mieux que vous ce qui se passe ici...



Elle galopait pour s'étourdir

— Dans le quartier Mouffetard !

— Dans le quartier Mouffetard !

La vieille femme, un peu piquée, s'était mise à rire.

— Ah ! vrai, vous m'étonnez, monsieur Bertaut ! s'écria-t-elle.

— C'est possible. Mais écoutez ce que je vais vous dire...

Très intriguée, très curieuse, la vieille chiffonnière avait vivement rapproché son tabouret.

— Oui, oui, je vous écoute, dit-elle. Parlez, monsieur Bertaut.

— Je sais, dit l'agent de police, qu'un homme, dont les allures étranges, dont les allures suspectes auraient dû vous frapper, a habité et peut-être même habite encore ce

quartier et que vous ne m'en avez rien dit...

— De quel homme voulez-vous me parler ?

— Peu importe. Ce que je tiens à savoir, c'est si vous n'avez jamais rencontré un individu dont les façons vous paraissaient singulières. Mais vous n'avez pas l'air de me comprendre...

— Pas encore.

— Cet homme, pour m'expliquer mieux, ne devait ressembler ni à un ouvrier, ni à un gentilhomme. Il pouvait peut-être prendre tous ces costumes, mais il devait avoir un type bien à part.

La vieille chiffonnière, le menton dans sa main, songeait, réfléchissait.

Et brusquement elle tressaillit.

— Attendez donc ! s'écria-t-elle.

— Vous l'avez vu !... vous le connaissez ? s'écrie de son côté l'agent de police.

— Peut-être !... Pouvez-vous me le dépeindre ?

Alors Bertaut répéta le signalement que Bonne-Chance lui avait donné du Capitaine de Minuit.

— C'est un homme jeune encore, dit-il, ou plutôt un jeune homme...

— Quel âge ? demanda la vieille.

— Pas encore trente ans.

— Grand ? petit ?

— Grand.

— Mince?

— Mince.

— Avec une moustache blonde ?

— Oui.

— Et des yeux hardis ?

— Oui.

— Je le connais ! s'écria la mère Mathurin

Cette fois ce fut le chef des Risque-Tout qui tressaillit.

— Oui, vous me rafraîchissez la mémoire, reprit la vieille chiffonnière, mais je ne croyais pas que cet homme pût vous intéresser.

— Il m'intéresse beaucoup, dit l'agent de police, la voix un peu sourde.

— La première fois que je l'ai vu, il y a de cela longtemps, mais je me le rappelle très bien. c'était un matin et j'étais sur le seuil, en train de trier le tas d'os, de vieux papiers et de chiffons que j'avais rapporté dans ma hotte.

Tout à coup j'entendis retentir tout près de moi le bruit d'un pas rapide

Je levai le nez.

Un homme passait.

Ce devait être celui-là, car certainement il n'avait pas encore trente ans, et il était grand, mince et blond.

Il était enveloppé dans un grand manteau noir et portait une longue épée.

Quand il passa près de moi, il tourna la tête de mon côté, et son regard me parut si énergique et si audacieux que j'en demeurai toute saisie.

Et vous ne l'avez vu que cette fois ?

— Attendez !... attendez donc, monsieur Bertaut !

Bertaut attendait bien, mais c'était avec impatience.

— Je l'avais pris pour un passant et je n'y pensais plus, continua la vieille femme, lorsqu'à quelque temps de là je le revis encore...

— Ici ?

— Non, non.

— Où donc ?... Toujours dans le quartier ?

— Oui, sur la place Maubert. Cette fois il était près de minuit, et ma lanterne dans une main, mon crochet dans l'autre, j'allais la tête baissée, fouillant, furetant, cherchant ma vie...

— Passez, mère Mathurin ! dit brusquement le chef des Risque-Tout.

— Vous savez aussi bien que moi et même mieux que moi, monsieur Bertaut, reprit la vieille sans plus se presser, qu'il n'y a pas dans tout Paris un coin plus dangereux que la place Maubert à cette heure-là... Il n'y a pas une encoignure, un angle, un coin qui ne recèle des larrons.

C'est un véritable coupe-gorge.

Mais une pauvresse comme moi n'a pas grand'chose à craindre des voleurs

Tout à coup, pourtant, je tressaillis.

Des cris de détresse venaient de retentir. Des voix appelaient au secours.

Une voiture dont les lanternes étincelaient, et qui me parut très belle, très riche, venait de passer au galop au fond de la place, et brusquement, un tas d'hommes que je n'avais pas vus venaient de se ruer sur elle.

Et comme toute tremblante, toute pâle, je venais de relever la tête, j'entrevis en face de moi, dans l'ombre d'une porte cochère, un homme qui se tenait immobile et les bras croisés.

— C'était encore lui ? dit Bertaut.

— C'était encore lui, répondit la mère Mathurin. Oh ! je le reconnus très bien, je le reconnus du premier coup d'œil. Sa présence même me rassura... Et savez-vous cependant ce que je pensais, monsieur Bertaut ?

— Non.

— Je me disais que s'il demeurait là, caché et immobile, c'est que malgré sa longue épée, il devait probablement avoir aussi peur que moi.

— Un homme !

— Oh ! j'aurais bien voulu vous y voir ?... Et qu'aurait-il fait là-bas au milieu de tous ces bandits dont j'entendais les cris terribles ?... Aurait-il pu défendre les pauvres gens qu'on attaquait ? n'aurait-il pas joué inutilement sa vie ?

— Et après, mère Mathurin ?

— Après, monsieur Bertaut ?

— Oui. L'avez-vous encore rencontré ?

Et de plus en plus impatient, de plus en plus fébrile, l'agent de police continuait à presser de questions la vieille femme.

Celle-ci avait, en effet, avait revu très souvent l'homme dont on lui parlait.

Tantôt elle l'avait croisé près du cloître des Carmes.

Tantôt elle s'était trouvée face à face avec lui, dans les environs de l'église Saint-Médard

Tantôt, enfin, elle avait cru l'apercevoir de loin dans le faubourg Saint-Marcel.

Mais ce qui faisait que la mère Mathurin avait trouvé à cet homme des allures singulières, c'est qu'elle ne l'avait jamais aperçu que de très bonne heure le matin et quelquefois aussi, mais plus rarement, qu'à une heure très avancée de la nuit.

Mais ce n'était pas tout et la vieille femme avait eu encore une autre raison d'être surprise.

Cet homme, elle s'en était aperçu, changeait très fréquemment de costumes et d'aspects.

— Ce n'était pas un homme, dit la vieille chiffonnière, mais dix hommes, dix personnages différents, et il savait si bien se grimer, si bien se composer un visage que je crois que personne que moi n'aurait pu le reconnaître.

La mère Mathurin cligna de l'œil d'un air malin et ajouta vivement :

— Mais vous le savez, monsieur Bertaut, j'y vois je et ne suis pas tout à fait une bête...

Aussi il avait beau se déguiser et se travestir, c'était avec moi peine perdue.

D'abord, comme je vous le disais tout à l'heure quand vous avez commencé à m'interroger sur ce personnage, il m'est apparu la première et la deuxième fois, ici devant chez moi et là-bas sur la place Maubert, vêtu comme un gentilhomme et comme un cavalier, avec un grand manteau et une longue épée...

Puis je l'ai rencontré dans les habits de l'homme du peuple, de l'ouvrier ; puis sous la défroque du truand ; puis sous les habits d'un jeune bourgeois paisible et cossu.

Et toutes les fois je m'extasiais, j'admirais, tant la métamorphose était réussie et tant cet homme excellait à changer de peau et à jouer tous ces rôles.

Mais je n'ai pas besoin de vous dire, monsieur Bertaut, poursuivit la vieille chiffonnière, que je n'avais pas l'air du tout de le reconnaître.

Et ce qu'il me donnait à réfléchir !... ce qu'il me donnait à penser avec ses allures mystérieuses, vous pouvez vous l'imaginer aisément aussi.

Mais la première impression avait été si bonne et je lui avais trouvé tout de suite un air si sympathique et si franc qu'il ne m'avait inspiré, malgré tout, aucune méfiance.

— Et voilà pourquoi vous ne m'avez pas prévenu, interrompit vivement l'agent de police.

— Oui, monsieur Bertaut. Je ne pensais pas que cet homme pût avoir quelque chose à démêler avec vous...

— Comment ! un homme qui se cachait, qui se dissimulait, qui changeait de masques !... comment, cela vous paraissait naturel et ne vous donnait aucun soupçon !...

— Je vous répète que sa figure me revenait et qu'il ne me faisait pas du tout l'effet d'un mauvais garçon...

Le chef des Risque-Tout haussa violemment les épaules.

—Vous n'êtes qu'une vieille bête ! s'écria-t-il avec colère.

Et comme la mère Mathurin, loin de se fâcher, courbait très humblement la tête et ne soufflait pas le mot, il ajouta, toujours l'accent impérieux et brutal :

— Allez ! allez !... Je vous écoute...

— Je croyais que pour jouer cette comédie il devait avoir des raisons intimes...

des motifs qui ne regardaient que lui et dont la police ne devait pas avoir à lui demander compte.

— Vous vous trompiez, la vieille ! fit vivement et sèchement Bertaut.

— Je le vois bien, mais pouvais-je deviner ? pouvais-je savoir ?

— Il ne fallait pas vous en rapporter à vous... Il fallait venir me trouver et me dire : « Voilà ce que j'ai vu, monsieur Bertaut, voilà ce qui se passe. »

— Oui, j'ai eu tort, dit timidement la mère Mathurin, mais il ne me serait jamais venu à l'idée que cet homme, tout étrange qu'il me parût, pouvait être une canaille... Enfin, monsieur Bertaut, pour tout vous dire, je n'y ai pas vu tant de malice.

— Et vous vous êtes contentée de le rencontrer ?... Vous n'avez pas cherché à mieux le connaître ?

— Oh ! si !

— Racontez-moi ça.

— J'avais depuis longtemps la pensée de le suivre dans l'espérance que j'apprendrais sur son compte des choses qui m'intéresseraient, dit la mère Mathurin, mais ce qui va peut-être vous faire sourire, monsieur Bertaut, et ce que vous aurez peine à croire, c'était plus fort que moi, je n'osais pas...

— Oui, vous m'étonnez, en effet, fit le chef des Risque-Tout avec un petit sourire ironique. pourquoi n'osiez-vous pas ?... Il vous faisait donc peur ?...

— Oui et non.

— Comment ?

— L'originalité de ses allures et le mystère dont il semblait s'entourer me gênaient un peu.

— Enfin ?

— Enfin un jour je fus un peu plus brave. C'était de très bonne heure encore, l'aube se levait à peine...

Cette nuit-là j'avais eu beau me donner un mal de chien, et chercher, fouiller partout, je n'avais pas fait de fameuse récolte et je vous assure que ma hotte, qui était à peu près vide, n'était pas bien lourde à mes épaules.

Mais moins on ramasse plus on marche, plus on rôde, plus on fait un long chemin...

Car vous comprenez bien que l'on ne veut pas perdre sa journée et que l'on s'entête.

On n'a rien trouvé dans cette rue, rien dans ce carrefour, rien dans ce coin, on espère qu'on sera plus heureux ailleurs.

Et l'on pousse plus loin, et l'on marche toujours droit devant soi.

C'est ainsi que l'on fait quelquefois sans s'en douter un joli bout de chemin

C'était précisément ce qui m'était arrivé cette nuit-là.

Aussi, bien que je sois dure comme un cheval, mes jambes refusaient de me porter et je ne mettais plus un pied devant l'autre sans traîner mes savates...

— Après ? fit vivement Bertaut.

— Vous connaissez le marché Saint-Médard ?

— Oui.

Vous savez qu'il y a là, adossés contre les piliers, de longs bancs de pierre.

— Et je sais aussi qu'il y a non loin de là une potence à laquelle on te pendra quelque jour, vieille sorcière !... Continue.

— Je m'assis donc sur un de ces bancs pendant qu'autour de moi le marché déjà se réveillait, s'animait.

Les maraîchers arrivaient au grand trot de leurs voitures, les paysannes déballaient leurs marchandises, et, plus heureux que moi, des chiffonniers et des chiffonnières revenaient, leurs lanternes déjà éteintes et leurs hottes pleines.

Quand je m'étais assise là, il était encore nuit noire, nuit profonde, et maintenant le jour venait, mais lentement, et très pâle, très indécis encore.

Tout à coup, je tressaillis.

Je venais de le voir passer devant moi.

— L'homme en question ?

— Oui, monsieur Bertaut.

— Après ? après ?

— Alors, brusquement, mon envie de le suivre me reprit plus forte, plus violente que jamais...

D'ailleurs l'heure me paraissait très favorable et peut-être n'aurais-je jamais retrouvé une meilleure occasion.

D'un bond je fus debout, d'un bond je courus derrière lui.

Tout à l'heure j'avais bien les jambes molles et les pieds lourds, mais à présent je n'étais plus lasse et je ne sentais plus ma fatigue.

— Ensuite ?

— L'homme, son chapeau rabattu sur ses yeux et le pan de son manteau rejeté sur son épaule, marchait très vite, si vite que j'étais obligée de courir pour qu'il ne m'échappât pas.

— Et se retournait-il ?

— Jamais.

— Ensuite, mère Mathurin.

— Mais vous comprenez que j'avais toujours peur qu'il se retourne, reprit la vieille chiffonnière, toujours peur qu'il surprenne le bruit de mes pas.

Aussi tout en me faisant aussi légère que je le pouvais, me glissais-je le plus près possible des maisons.

— Ensuite?

— Ensuite marchant toujours de la même allure l'homme allait, allait...

Mais je commençais à être furieuse.

Je me disais : Vieille bête, de quoi diable vas-tu te mêler!... Occupe-toi donc de tes affaires... Ça t'apprendra à être trop curieuse.

Mais cependant après avoir fait déjà un si long chemin, je ne voulais pas qu'il soit dit que je battais en retraite.

Et je courais, je courais, toute essoufflée et ma hotte dansant sur mon dos.

Tout à coup les maisons devinrent plus rares et un long mur blanc se dressa devant nous.

Au-dessus de ce mur des croix, des saules, des cyprès émergeaient.

Nous étions arrivés devant le cimetière Saint-Médard.

En ce moment j'eus presque peur et pendant quelques secondes je me demandai si je ne serais pas plus prudente en m'empressant de rebrousser chemin.

Car, en effet il n'y avait plus là de maisons contre lesquelles je me pouvais glisser, et si l'homme finissait enfin par se retourner il ne pouvait manquer de m'apercevoir.

Alors n'aurait-il pas le soupçon que je m'attachais à ses pas et ne me demanderait-il pas compte de mon espionnage?

Et puis autre chose aussi me faisait hésiter et me donnait à réfléchir :

Jusqu'où cet homme allait-il ?

Jusqu'où devrais-je m'aventurer si je ne voulais pas le perdre de vue?

Et j'allais toujours cependant, autant excitée maintenant par l'amour-propre de ne pas céder que poussée par le violent désir de satisfaire ma curiosité

Puis pour m'encourager je me promettais déjà une récompense.

Cet homme ne devait pas habiter dans une avenue, dans un antre.

Il ne devait pas non plus se loger à la belle étoile

Il devait donc avoir des raisons et quand je connaîtrais sa demeure ne serais-je pas assez adroite, assez habile pour le faire parler, pour le faire jaser, c'est-à-dire pour arriver peut-être à mieux le connaître.

Ici la vieille chiffonnière secoua la tête, puis avec un sourire

— Mais je fus bien attrapée, monsieur Bertaut! dit-elle.

L'agent de police qui n'avait pas perdu une seule parole de la vieille dressa subitement l'oreille.

— Que voulez-vous dire? s'écria-t-il.

— Vous allez voir!

— Cet homme devait bien, en effet, habiter quelque part...

— Oui, mais il habitait une étrange maison...

— Une étrange maison! fit vivement Bertaut.

Et il ajouta pour lui seul :

— Parbleu ! un repaire... un bouge... Et la vieille aura pris peur

— Une maison plus petite que la mienne.

— Ah!

— Et plus vieille, plus noire, plus délabrée..

— Ah!

— Et pas de voisins...

— Ah!

— Pas d'autres locataires que lui... Il devait vivre là-dedans comme un hibou.

— Parbleu ! se dit encore le chef des Risque-Tout.

— Et ce qui rendait cette maison encore plus triste, plus sombre, et je dirais presque plus sinistre, c'est qu'elle était là isolée et abandonnée comme une maison maudite.

— Comment?

— Tout autour, et très loin, très loin, c'est la solitude la plus complète, la plus absolue. Le seul voisinage qu'elle ait — et ce voisinage-là n'est pas fait pour la rendre plus gaie — c'est, je vous le répète, le cimetière de Saint-Médard.

— Ce n'est donc pas très loin de là? dit vivement l'agent de police.

— Du cimetière?

— Oui.

— A soixante pas, cent pas au plus. Et dans un creux, dans un trou, répondit la vieille chiffonnière. Mais aujourd'hui vous ne la verriez plus et ce n'est plus qu'un amas de pierres, qu'un amas de cendres...

A ces mots, Bertaut avait brusquement sursauté.

Jusque-là il avait pu se bercer du fol espoir de mettre enfin la main sur le Capitaine de Minuit, mais aux dernières paroles de la vieille cet espoir s'était évanoui.

— Comment! s'écria-t-il pâle de déception, la maison dont vous venez de me parler... la maison où vous avez vu entrer cet homme n'existe plus !

— Non, monsieur Bertaut.

— Vous devez radoter, ma pauvre vieille.

— Je ne radote pas... Je vous dis ce que je sais...

— Et depuis combien de temps n'existe-t-elle plus ?

— Depuis trois mois... quatre mois au plus... Mais l'homme dont nous parlons... cet étrange inconnu qui semble vous préoccuper beaucoup, à ce que je vois...

— Oui, beaucoup.

— Il était déjà parti depuis plusieurs semaines...

— Comment l'avez-vous su ?

— Je ne le voyais plus, je ne le rencontrais plus, et j'ai appris plus tard par d'autres personnes, par des gens qui l'avaient aussi remarqué comme moi, qu'environ vers cette époque-là il avait décampé du quartier Mouffetard.

— Et pourquoi cette maison a-t-elle été démolie? demanda le chef des Risque-Tout.

— Elle n'a pas été démolie...

— Ah çà...

— Non, monsieur Bertaut.

— Alors elle s'est donc écroulée toute seule ?... Après tout, ajouta l'agent avec un sourire railleur, puisqu'elle était, dites-vous, encore plus vieille et plus délabrée que la vôtre, il n'y aurait à cela rien de bien surprenant.

— Elle ne s'est pas non plus écroulée toute seule...

— Vous moquez-vous de moi, la vieille ?

— Moi ! non ! Mais écoutez-moi, monsieur Bertaut...

Et la vieille chiffonnière raconta alors l'histoire suivante :

Bertaut ne devait pas ignorer que depuis très longtemps, depuis des siècles, le quartier Mouffetard était le théâtre sanglant, le théâtre tragique de luttes terribles entre les habitants du faubourg Saint-Marcel et ceux des faubourg Saint-Jacques et de Notre-Dame-des-Champs.

— Il ne se passe pas de mois, dit la vieille, que nous n'ayons le spectacle de quelque tuerie et de quelque massacre.

Or, la dernière bataille eut lieu, il y a trois ou quatre mois, dans les environs du cimetière de Saint-Médard.

Il paraît que ce fut quelque chose d'atroce, d'épouvantable, d'inouï

La plupart de ceux du faubourg Saint-Marcel qui, d'ailleurs, à ce que j'ai entendu dire, étaient beaucoup moins nombreux que leurs ennemis, restèrent sur le carreau...

Quand la déroute arriva, la retraite, la défaite, une trentaine d'eux environ pour

Pendant que les gentilshommes menaient joyeuse vie..

suivis par leurs vainqueurs, se réfugièrent et se barricadèrent dans cette maison que les hommes dont nous avons parlé avaient déjà abandonnée.

Savez-vous ce que firent alors ceux du faubourg Saint-Jacques et du faubourg de Notre-Dame-des-Champs?

— Que firent-ils, madame Mathurin?

— Ils cernèrent la maison et y mirent le feu!

— Diable!

— Et quand les malheureux qui avaient cherché là un refuge, affolés et terrifiés, voulurent échapper à cette horrible mort et tentèrent de sortir, les autres, poussant des cris sauvages, se ruèrent sur eux et les rejetèrent dans la fournaise.

— Oui, oui, je me souviens, dit tranquillement Bertaut. Il me semble que jai entendu parler vaguement de cette histoire-là.

— Eh bien, dit la mère Mathurin, voilà comment il se fait que sans avoir été démolie et sans s'être écroulée toute seule, cette maison n'est plus aujourd'hui qu'un amas de cendres.

L'agent de police venait de se lever.

Il n'avait plus rien à apprendre.

— Adieu, la vieille ! dit-il. Mais dans votre intérêt n'oubliez pas ce que je vous disais tout à l'heure... Je veux bien rendre des services, mais en retour j'exige que l'on m'en rende.

— Comptez sur moi, monsieur Bertaut.

— A la moindre négligence ou à la plus petite trahison, ce qui, pour moi, est la même chose, je te préviens que je ne pardonnerais plus...

— Oui, monsieur Bertaut.

— Ce serait Bicêtre !... A revoir, la vieille !

Et l'agent de police sortit.

Quand ils l'aperçurent, les quatre Risque-Tout qui se morfondaient ne purent s'empêcher de pousser ensemble un gros soupir de satisfaction.

— Enfin ! s'écria Le Comtois.

— Pas trop tôt ! grommela Corfer.

— Pour une pause, c'est une belle pause ! dit le Marin.

Et quant à Grand-Gilles, qui avait glissé un regard indiscret dans la masure de la vieille chiffonnière, il ricana, criant :

— Patron ! tous mes compliments !... Bon Dieu ! le délicieux tête-à-tête !

Bertaut se mit à rire, puis les faisant tous taire d'un geste :

— Garçons, j'ai bon espoir ! dit-il. Bonne-Chance n'avait pas menti et ce coquin de Capitaine avait bien planté sa tente par là... Mais évanoui !... disparu !... Bah ! qu'importe !... Que nous le pincions ici ou qu'il tombe dans nos griffes dans l'île Saint-Louis ou dans le quartier de la Sorbonne, l'essentiel c'est qu'il ne nous échappe pas toujours... Mais il se fait tard... Nous verrons demain... Camarades, faites une bonne nuit !

Et il s'en alla à pas rapides après avoir congédié les trois ou quatre petites escouades d'agents qui lui faisaient escorte.

Les quatre Risque-Tout étaient restés seuls.

— Ma foi, s'écria Grand-Gilles, je suis éreinté... Que Paris fasse comme moi, qu'il dorme tranquille, au revoir !

Puis à son tour il a de son côté, tandis que le Comtois, le Marin et Corfer filaient du leur.

LIX

LE RÉMOULEUR

A la pointe orientale de l'île Notre-Dame, c'est-à-dire précisément à l'endroit où s'appuie le pont de Damiette, on voyait encore à la fin de dix-huitième siècle un hôtel

somptueux et magnifique, bâti par de Cerceau pour M. de Bretonvilliers, et dans lequel les fermiers généraux transportèrent quelques années avant l'époque où se passe notre récit, c'est-à-dire vers 1719, le bureau des aides et du papier timbré.

En 1790, il servait encore à la régie de la ville.

C'était là une belle porte de Paris, sur la route de la Seine.

Un terre-plein en parterre, entièrement découvert sur le quai, et rafraîchi par un jet d'eau, attirait sans cesse les rêveurs de quartier.

L'hôtel de Bretonvilliers faisait concurrence à l'hôtel Lambert.

Mais cet hôtel Lambert était bien, ou pour mieux dire est bien le monument le plus singulier de l'île, celui qui témoigne le mieux de sa splendeur passée; le seul qui raconte aux générations contemporaines la vie tout entière d'une société éteinte et disparue dans un orage révolutionnaire ; qui porte lisiblement écrite sur son front son illustre origine, et conserve encore assez de grandeur pour commander les regards, l'attention et les respects de la foule.

Peu d'édifices particuliers ont abrité autant de gloires, et gardé autant de souvenirs que l'hôtel Lambert.

Dans les deux siècles de sa vie publique et privée, il a vu s'asseoir dans ses salons, défiler dans ses splendides galeries tous les grands noms qui ont honoré les lettres, les arts et la magistrature.

Et, comme si tant d'éclat et d'honneur ne suffisait pas encore à l'hôtel Lambert, l'abandon et la solitude ont jeté sur lui la poétique majesté des ruines et du silence.

L'hôtel Lambert est le contemporain des plus vieilles maisons de l'île Saint-Louis.

Il est né dans l'ombre, bien loin du soleil parisien, entre l'hôtel de Pimodan et l'hôtel de Bretonvilliers.

Il est sorti des mains un peu louches de l'architecte Levau, qui devait écraser un peu plus tard, sous le poids des pavillons de Flore et de Marsan, une des plus charmantes et des plus délicates création de la Renaissance.

Une réflexion, trop souvent applicable aux édifices bâtis depuis cette époque, s'applique singulièrement à l'œuvre de l'architecte Levau.

En comparant les styles qui ont décoré tour à tour l'extérieur et l'intérieur de l'édifice, on croirait qu'il s'agit de la collaboration de deux hommes bien différents l'un de l'autre.

Le premier n'est qu'un bourgeois, un misérable tailleur de pierres, un simple artisan qui ne sait pas réaliser dans l'air une pensée de Vignolle, de Palladio ou de Michel-Ange.

Le second est un artiste audacieux, original, élève de son propre génie bien plus que du génie de ses maîtres, et qui ne se souvient de l'école que pour chercher le beau dans une voie nouvelle.

L'hôtel Lambert, d'une apparence imparfaite au dehors, avait reçu au dedans toutes les merveilles d'une admirable fantaisie.

L'on eût dit que Levau avait douté de ses juges... en plein vent.

Soyons juste, l'hôtel Lambert avait une porte cochère assez remarquable.

Elle était surmontée d'une guirlande en feuilles de chêne d'un travail et d'un goût tout à fait charmants.

L'hôtel Lambert a perdu presque tous les tableaux que lui avait donnés l'admirable munificence de Lesueur.

Il garde encore, avec un juste orgueil, le plafond de sa galerie, peint tout entier par le pinceau de Lebrun.

L'artiste favori du grand roi se surpassa lui-même dans cette magnifique peinture.

A vrai dire, il s'agissait pour lui de lutter avec un rival redoutable, qui se nommait Eustache Lesueur, peintre de la reine-mère.

A cette époque, Lebrun n'était pas encore le premier peintre de Louis XIV.

Il lui fallait conquérir un pareil titre à force de travail, à force de talent.

Son œuvre de l'hôtel Lambert a trahi la secrète pensée de son ambition.

De la science, des efforts, du bonheur, du goût, mais pas de chaleur, point de cœur, aucune véritable inspiration, digne d'un aussi grand artiste que Lebrun.

Tout cela n'a pas empêché le peintre de Louis XIV d'avoir laissé tomber de sa palette, sous les lambris de l'hôtel Lambert, des fleurs qui ont l'air de se balancer sur leurs tiges, des jeunes filles qui ont l'air de s'envoler avec les amours, des riens charmants, de poétiques allégories qui feraient adorer la plus vieille et la plus ennuyeuse mythologie de ce monde.

Il y a là, dans cette brillante peinture, une Cybèle qui ressemble à une délicieuse marquise de Versailles ; une Cérès qui ressemble à une vicomtesse adorable, et une Flore qui ressemble à une petite baronne sans pareille.

Les grandes dames de la cour empêchaient Lebrun de peindre exactement les déesses de la mythologie.

L'hôtel Lambert est tout rempli de héros fabuleux, d'animaux fantastiques, de génies ailés, de festons et de corbeilles de fleurs.

Dans un des premiers salons qui avoisinent la grande galerie, les mutilations qui ont bouleversé l'hôtel Lambert commencent à s'étaler bien tristement.

Les glaces et les lambris ont été remplacés par une espèce de papier en chinoiserie, dont l'aspect a quelque chose de désolant.

Voilà une belle occasion de gémir et de lever les yeux au ciel, afin de perdre de vue les lambris et de trouver sur un plafond une belle peinture sans nom d'auteur, un zéphire soulevant un corps aussi léger que le sien, le corps divinisé de la Psyché grecque.

Page ravissante, petit chef-d'œuvre de goût, d'expression et de grâce, qui aurait honoré même le pinceau de Lesueur.

C'est en admirant cette Psyché que le souvenir d'une petite anecdote nous est revenue, parce qu'elle a dû se passer tout près de la galerie Lebrun.

Peu de temps après l'entière exécution des travaux de l'hôtel, un nonce du Saint-Siège, ami des arts, en sa double qualité d'Italien et de prince de l'Eglise romaine, désira les visiter et les juger.

Ce fut Lebrun lui-même qui le reçut dans l'hôtel et qui voulut avoir la faveur de le conduire.

La nonce, qui ne connaissait pas encore le nom de son officieux cicérone, se prit à louer de son mieux les tableaux du peintre de Louis XIV, sans deviner tout ce que valaient de pareils éloges aux yeux du complaisant anonyme qui lui faisait les honneurs de la

galerie d'Hercule, dans tous ses détails, dans toutes ses petites merveilles ; si bien qu'en entrant dans les salles peintes par Lesueur, Lebrun s'avisa de presser le pas, sans doute pour en finir au plus vite avec les chefs-d'œuvre d'un rival.

— Tout beau, *caro mio* !... s'écria le nonce, ce plafond est de la peinture italienne, de la peinture d'un grand maître.

« Regardons-le, s'il vous plaît, avec le soin, avec l'attention qu'il mérite.

« Quant à ce que vous m'avez fait voir jusqu'ici, entre nous, ce n'est qu'une *coglioneria* ! »

Pauvre Lebrun !

Le troisième salon n'a rien aujourd'hui de ce qui faisait autrefois sa splendeur.

Le *Phaéton* de Lesueur n'y est plus.

Les belles Muses ont cédé la place à de petites dames énamourées.

Les voussures de François Dérier sont à peine visibles, grâce à une couche de poussière qui commence à se faire carton-boue.

Saluons encore dans cette salle quelques gracieuses figurines sur fond d'or, et n'oublions pas d'aller admirer dans l'antichambre les grisailles de Lesueur que Picard n'a point jugées dignes des honneurs de la gravure.

L'hôtel Lambert possède une salle précieuse qu'on appelle la chambre de Voltaire.

Ce cabinet a dû commencer par être une salle de bains.

Les peintures qui ornent son plafond convenaient à ravir au ciel d'une baignoire.

Elles sont toutes de Lesueur et partant admirables.

L'artiste a peint en camaïeux entourés d'ornements Actéon, Neptune et Amphitrite.

La marquise du Châtelet s'est peut-être baignée dans cette salle, les yeux fixés sur Actéon.

Le jardin de l'hôtel Lambert a subi la loi du temps et celle des hommes, quelquefois plus cruelle encore.

Le pauvre président Nicolas Lambert ne reconnaîtrait guère ce beau jardin qu'il aimait tant, et qui n'a plus aujourd'hui ni bosquets, ni amours, ni fleurs, ni mystères, ni rêveries !

Eh bien, comme dans la vie tout est fait d'oppositions et de contrastes, comme à chaque pas ou le grotesque ou le laid coudoie le beau, comme la misère s'étale bien souvent à côté de l'opulence, c'était là, à deux pas seulement et toute voisine du magnifique et somptueux hôtel Lambert, que s'élevait à cette époque une échoppe de la plus misérable et plus chétive apparence.

Faite en planches vermoulues, cette échoppe n'était pas même un abri.

Il devait y pleuvoir comme dans la rue.

Pourtant quelqu'un habitait cette mauvaise cabane, ou plutôt cette niche.

Qui ?

Un homme, un vieillard tout hâve, tout pâle, tout déguenillé, que des voisins fuyaient comme la peste et que les habitants de l'île Saint-Louis, quand ils le rencontraient sur leur chemin, s'empressaient d'éviter avec une sorte de crainte superstitieuse.

Assez grand, Jean David avait les pommettes saillantes, les yeux noirs, petits et très brillants, le front bombé et sillonné de rides profondes, les cheveux rares, les

sourcils roux et en broussailles, et une longue barbe blanche de patriarche qui lui tombait jusqu'au milieu de la poitrine.

Ses habits, qui tombaient en loques, montraient sa chair par cent déchirures, et il n'avait pour toutes chaussures que de mauvaises savates qui ne l'empêchaient pas de marcher pieds nus.

Etait-ce parce qu'on le fuyait et qu'on avait l'air de le redouter, ou bien était-ce l'effet de la noire misère dans laquelle il croupissait? toujours est-il que Jean David était excessivement farouche et sauvage.

Cet étrange personnage exerçait pour vivre le petit métier de rémouleur.

Mais il avait encore, pour se procurer les quelques sous nécessaires à son existence, une corde à son violon.

Ancien forçat évadé des galères du roi — ce dont les habitants de l'île Saint-Louis se doutaient peut-être, puisqu'ils le fuyaient avec tant d'empressement — il avait eu l'occasion de connaître Bertaut et l'adresse de s'attirer ses bonnes grâces et de devenir une de ses *mouches*.

Ce fut donc vers cet homme, que seul et sans aucune escorte, le chef des Risque-Tout se rendit dès le lendemain matin.

L'ancien forçat avait bien en effet remarqué dans l'île Saint-Louis, comme la vieille chiffonnière dans le quartier Mouffetard, un individu qui répondait au signalement qu'on lui donnait du Capitaine de Minuit, mais cet individu aux allures assez singulière n'avait plus reparu depuis assez longtemps dans l'île.

Bertaut, plein d'espérance la veille, redevint inquiet.

— Sa trace, c'est bien, se disait-il ; mais c'est lui... c'est ce satané Capitaine qu'il me faut !...

Il lui restait encore une chance : le quartier de la Sorbonne.

Plein de colère, il y courut sur-le-champ, et pendant toute la matinée on ne rencontra que lui à travers les petites ruelles sombres et les vieilles rues noires de vieux quartier.

Il vit toutes les mouches qu'il avait là, tous les individus qui pouvaient le renseigner et il n'en apprit pas davantage.

— Ah ! c'est trop fort ! s'écria en revenant furieux et pâle. Il m'échappera donc toujours !... je ne pourrai donc jamais le tenir !...

Mais si nombreuses qu'eussent été ses déceptions, elles ne l'accablaient pas encore.

Se déclarer vaincu, lui Bertaut !... lui qui passait pour un fin renard et un adroit limier... non, jamais ! jamais !...

Il ne voulait pas avoir cette humiliation, il ne voulait pas admettre un instant cette honte.

Et il passa tout le reste de la journée à chercher une nouvelle idée.

— Puisque je n'ai pas eu de meilleur résultat avec ce coquin de Bonne-Chance, il faut trouver autre chose, se disait-il.

Puis comme il réfléchissait, tout à coup il tressaillit.

Il venait d'avoir une idée qui lui paraissait excellente, une idée qui relevait son courage et lui rendait son espoir...

— Le véritable lieutenant de police maintenant, se dit-il, c'est moi... Demain je verrai Sa Majesté... demain je verrai le roi !... et si le roi consent et veut m'entendre, rien n'est perdu encore !...

LX

LE TRIOMPHE DE BERTAUT

Trois jours s'étaient écoulés lorsqu'un beau matin Paris eut une surprise.

Sa Majesté le roi Louis XV, qui se sentait à la fin très humilié de voir sa police tenue en échec par une poignée de bandits, avait accepté presque avec enthousiasme l'idée que Bertaut était venu lui soumettre.

Et c'était cette idée qui, ce matin-là, était mise à exécution.

Dans tous les quartiers de Paris, de grands roulements de tambours se faisaient entendre, et escortés de forts piquets de soldats, des huissiers du Châtelet montés sur des chevaux que des agents tenaient en main, lisaient un ordre royal en vertu duquel la tête du Capitaine de Minuit était mise à prix.

La somme était assez importante et pouvait tenter les traîtres.

De plus, si le fameux chef des bandits était livré par un de ses complices, grâce entière et pardon étaient promis à celui-ci.

— On aurait dû commencer par là, pensait Bertaut qui ne doutait pas du succès. Ces brigands qui s'exposent pour quelques louis ou pour un butin quelquefois assez maigre, ne demanderont certainement pas mieux que d'empocher vingt fois plus en ne courant aucun risque.

Mais une fois de plus le malheureux chef des Risque-Tout se trompait, une fois de plus il allait pouvoir constater son impuissance.

Certes, la proclamation faite par les huissiers du Châtelet avait eu un grand retentissement non seulement à la Cour des Miracles, mais encore dans tous les bouges de Paris où l'on ne parlait pas d'autre chose. Mais ces brigands avaient aussi leur honneur à eux et parmi ceux qui auraient pu jeter au bourreau la tête du Capitaine de Minuit, il n'y en eut pas un seul qui fut tenté d'accepter l'argent de la trahison

Et le Capitaine, loin de s'émouvoir, riait.

— Voilà qui est bien maladroit, mon cher, dit-il au lieutenant de police plus mort que vif. On veut ma tête... On crie dans tout Paris qu'elle vaut son pesant d'or... Mais si je prenais la tienne, ne serait-ce pas de bonne guerre ?

Et comme il voyait le pauvre magistrat devenir pâle et trembler, cela l'égayait, le divertissait.

Mais faire cette peur atroce à son ôtage ne suffisait pas au Capitaine. Il lui fallait une autre vengeance et il voulut répondre à la proclamation royale par un redoublement d'audace.

— Garçons ! cria-t-il à ses compagnons, est-ce que nous allons avoir l'air d'avoir peur ? Est-ce que nous allons avoir l'air de trembler ?... Ce ne serait pas le moment, morbleu !...

— Ce n'est jamais le moment, Capitaine ! répondirent en même temps Sans-Merci et l'Abbé.

— Alors, en avant, garçons !... et donnons l'assaut à Paris !...

Et maintenant l'audace des bandits ne connaissait plus de bornes.

Tout ce que l'on avait vu jusqu'à ce jour était dépassé. Ce n'étaient pas dix, ce n'étaient pas quinze attaques nocturnes par nuit, c'était cent.

On ne comptait plus non plus les maisons mises à sac et au pillage. Les hôtels les mieux défendus, les hôtels des plus grands seigneurs et des plus riches courtisans étaient dévastés de fond en comble, saccagés, ruinés...

Et parfois même en plein jour, en plein midi, on assistait à des spectacles étranges.

On apercevait à l'angle d'une rue ou d'un carrefour une foule immense et effrayée; on s'approchait, et l'on voyait que c'était le guet qui venait de découvrir un cadavre une nouvelle victime des bandes de l'insaisissable Capitaine de Minuit.

Et ce que Bertaut rageait, il serait impossible de le dire.

Il ne décolérait pas.

Il maigrissait de fureur, et ses quatre Risque-Tout n'osaient même plus l'approcher.

Et il ne passait pas un jour sans relire l'interrogatoire de Bonne-Chance, ou plutôt les notes qu'il avait prises après ses entrevues avec le bandit.

Il y cherchait un indice, un éclair, une idée qui auraient pu lui échapper.

Et rien, rien !

Pourtant en cas de besoin, il avait voulu avoir toujours à présent ses quatre Risque-Tout sous la main.

— Qui sait, leur avait-il dit en refusant encore de se rendre, si un de ces jours nous ne serons pas plus heureux ? Il faut donc qu'à tout moment et à toute heure je sache où vous prendre.

Et Bertaut avait eu raison de ne pas désespérer, et cette précaution qu'il avait prise, comme on va le voir, était bonne.

Un matin — l'aube blanchissait à peine sa fenêtre,— comme il était déjà debout, occupé à relire pour la centième fois au moins les notes qui contenaient les révélations de Bonne-Chance, il entendit tout à coup frapper à sa porte.

Sans savoir pourquoi, l'agent de police eut un heureux pressentiment.

D'un bond il courut ouvrir et se trouva en présence de la vieille chiffonnière.

Celle-ci était venue si vite, elle avait un tel essoufflement, qu'elle resta d'abord plusieurs minutes sans pouvoir parler.

Enfin, la voix encore sourde

— Venez ! venez ! dit-elle.

— Vous l'avez revu ? s'écria l'agent pâle de joie.

— Je le tiens !... venez vite !

Bertaut aurait embrassé la vieille. Il la poussa devant lui et s'élança au dehors.

Une heure après ce n'était qu'un cri dans Paris. A tous les coins de rue, des rassemblements se formaient. Et c'était la même nouvelle qu'on se répétait partout : Enfin, on le tenait donc, ce fameux Capitaine de Minuit !... On venait de le prendre au lit et en ce moment le greffier du Petit-Châtelet rédigeait l'écrou.

Cette victoire allait assurer l'avenir de Bertaut et, par contrecoup, assurer aussi l'avenir de ses quatre Risque-Tout.

— La vieille quitte ta masure !... quitte ta bicoque !... quitte ton crochet !... Mainte-

C'était une demeure princière.

nant tu peux être sûre que tu ne crèveras pas sur un grabat, dit avec enthousiasme l'agent à la vieille chiffonnière que la joie rendait folle. A toi l'argent!... à toi la récompense promise par le roi!...

LXI

L'ENLÈVEMENT

Cependant Blanche qui pensait d'abord ne rester auprès de Bernard que jusqu'aux funérailles de la vieille Catherine avait été obligée de prolonger encore son séjour dans le petit château.

Le vieillard, brisé par l'émotion et la douleur, à son tour était tombé assez gravement malade et la jeune marquise ne s'était pas senti le courage de retourner à Paris et de le laisser seul.

Jean de Lys, d'ailleurs, était venu la rejoindre, et la jeune femme se sentait encore plus libre et surtout plus heureuse dans cette solitude que dans l'hôtel de Solanges.

Ivre d'amour, Jean demeurait des heures entières aux pieds de Blanche.

Leur amour, qui depuis longtemps semblait ne plus devoir grandir, augmentait cependant chaque jour.

Un seul nuage assombrissait parfois leur radieux horizon. Blanche avait enfin osé dire tout haut ce que depuis très longtemps elle pensait tout bas, Blanche avait un jour parlé de mariage.

Mais Jean de Lys alors avait eu un sourire triste, un sourire douloureux. Oh ! certes, ce qu'elle lui offrait là, c'était un bonheur que rien n'égalait, mais pouvait-il prétendre à elle ? mais pouvait-il accepter qu'elle descendit jusqu'à lui ?

— Vous me connaissez, Blanche, lui avait-il répondu, et vous savez qui je suis... Je n'ai ni titre, ni nom, ni fortune... Ne serais-je pas un misérable et n'aurais-je pas à rougir à mes propres yeux si je vous condamnais à une pareille mésalliance ?

Mais la jeune marquise ne s'attristait pas de ces refus, et elle comptait sur sa tendresse pour triompher un jour ou l'autre des résistances de celui qu'elle aimait...

Le jeune homme venait tous les jours au château, et lui aussi aimait à tenir compagnie au vieux Bernard.

Mais un jour, comme Blanche l'attendait, impatiente et comptant les minutes, il ne parut pas, et ce fut un valet qui vint apporter à la jeune marquise un billet ainsi conçu :

« Chère Blanche aimée,

« Un ordre de service auquel je ne m'attendais pas, me retiendra auprès de Sa Majesté pendant quarante-huit heures.

« Dès que je serai libre, je volerai vers vous.

« Aimez-moi. Pensez à moi.

« JEAN. »

Et la pauvre jeune marquise se sentit toute triste, toute sombre.

Quand le soir vint, jamais les heures ne lui avaient paru si longues.

Elle passa encore quelques instants auprès de son vieux serviteur, s'assura avec beaucoup de sollicitude, nous dirions presque de tendresse, qu'il n'avait besoin de rien, puis remonta dans sa chambre.

C'était là que la jeune marquise avait vu se dresser devant elle le marquis de Morfer.

C'était là qu'elle avait eu à soutenir cette lutte terrible dont elle était sortie toute meurtrie et presque folle de terreur.

Ce nouvel attentat de l'infâme marquis, Jean de Lys ne l'avait jamais vu, et elle se promettait bien qu'il ne le saurait jamais.

D'ailleurs, elle n'avait plus peur, et elle avait maintenant au château, puisque Bernard ne comptait plus, quelqu'un pour la protéger et la défendre.

C'était un des valets de l'hôtel de Solanges, le plus ancien de tous, un homme dont elle avait pu déjà éprouver le dévouement et la fidélité.

Elle n'avait donc aucune préoccupation du marquis de Morfer, et ce fut très calme, très tranquille et avec le nom de Jean sur les lèvres et sa pensée dans le cœur qu'elle ferma les yeux et s'endormit...

. . . . . .

Les quarante-huit heures que Jean de Lys devait passer près du roi étaient écoulées.

Ces heures aussi avaient semblé des siècles au jeune homme.

Aussi à peine fut-il libre, à peine eut-il quitté le palais de Versailles qu'il sauta à cheval et s'empressa de courir vers celle qui l'attendait.

Jamais course plus rapide, plus folle, plus vertigineuse.

Morfer lui-même, quittant la « Maison du Juif », malgré toute sa passion et tout son désir, ne s'était pas élancé vers Blanche dans un pareil train d'enfer.

Quand il s'arrêta devant la grille du château, son cheval était blanc d'écume, le jeune homme n'avait jamais eu le visage plus radieux et plus épanoui.

Il allait donc la revoir!

Il allait donc se retrouver auprès d'elle!

Et il courut d'abord dans la petite maisonnette de Bernard où il croyait trouver la jeune marquise.

Mais il n'eut pas plutôt paru sur le seuil que le vieux serviteur, plus pâle et plus livide que jamais, eut un geste fou, un geste désespéré.

Blanche n'était plus au château, l'infâme Morfer avait pris sa revanche, l'infâme Morfer s'était rué sur elle et l'avait enlevée la nuit précédente.

Et le vieillard, en racontant ce crime qu'il n'avait pu empêcher, pleurait, sanglotait comme un enfant.

— Oui, trois hommes, trois cavaliers... trois misérables auxquels commandait le marquis de Morfer sont venus cette nuit... Oh! ma pauvre maîtresse!... J'entends encore ses appels déchirants, j'entends encore ses cris!... Et ils l'ont entraînée... emportée!...

Il ne put en dire davantage.

Les sanglots l'étouffaient.

Quant à Jean de Lys, il demeurait foudroyé.

Avait-il bien entendu?

Avait-il bien compris ce que venait de lui dire Bernard?

Blanche entre les mains de Morfer!... Blanche entre les mains de cet homme!...

Et il était envahi par une telle colère qu'il en devenait effrayant.

— Mais où retrouver ce bandit?.. où retrouver ce misérable? s'écria le jeune homme les poings crispés.

Mais, soudain, il eut un cri de joie.

Bien qu'il pût à peine se tenir debout et qu'il fût dans un état de faiblesse extrême, Bernard était accouru aux premiers cris de Blanche.

Il avait essayé de la défendre, il avait lutté comme un lion, mais ils n'étaient que deux, lui et le domestique que la jeune marquise avait appelé auprès d'elle.

Deux hommes à peine armés contre le marquis de Morfer et trois gredins déterminés et résolus, la partie n'était pas égale...

Ils avaient été vaincus, terrassés, mais le vieux Bernard, pendant que les ravisseurs prenaient la fuite, avait cru saisir ce mot jeté à voix basse par le marquis de Morfer à ses complices :

— A Vincennes !... Ventre à terre !

Jean de Lys n'entendit pas un mot de plu

— Adieu ! cria-t-il à Bernard.

Une minute après il sautait à cheval et disparaissait comme un éclair.

LXII

LE CHATIMENT

En effet, le marquis de Morfer, qui depuis quelque temps préméditait son coup, avait loué là-bas, dans un des coins les plus reculés de Vincennes — alors très désert — un vieux château depuis longtemps inhabité.

Grâce à ses tours énormes et à ses murs épais et crénelés, ce château, bien que ses fossés eussent été comblés, ressemblait à une forteresse.

C'était là que le marquis et ses complices avaient transporté la jeune marquise à demi morte de terreur et de désespoir.

Seule dans une grande pièce dont l'aspect sinistre ajoutait encore à ses frayeurs, Blanche brisée, Blanche toute meurtrie, Blanche que les misérables avaient bâillonnée pour l'empêcher de crier à l'aide, pleurait, sanglotait, folle, éperdue.

— Oh ! plutôt que d'appartenir à cet homme... plutôt que de subir les caresses de ce monstre, oh ! oui, plutôt la mort ! s'était-elle écriée.

Et au moindre bruit qu'elle entendait, au plus faible écho qui pouvait lui parvenir, elle tressaillait, le cœur serré par une horrible angoisse et tout son sang figé dans ses veines

Elle s'était assise, plus défaite qu'une morte et le front tombé dans ses mains.

Brusquement elle fut debout, le front menaçant, l'œil étincelant.

Dans un angle obscur une petite porte s'était ouverte lentement et sans bruit, et le marquis de Morfer était apparu.

L'infâme souriait et la joie du triomphe rendait son visage peut-être plus hideux encore.

Il fit quelques pas, puis ricanant doucement :

— Je vous avais bien dit que je prendrais ma revanche, fit-il. Je vous avais bien dit qu'un jour ou l'autre vous seriez à moi...

Et comme la jeune femme ne pouvait retenir un geste d'horreur :

— Oh ! ne vous effrayez pas... ne vous alarmez pas, reprit vivement le misérable. Je n'entends pas vous faire violence, mais c'est de bonne volonté que je veux que vous tombiez dans mes bras...

Blanche le souffleta d'un mot :

— Lâche !

Alors, sans même tressaillir, sans même bondir sous l'outrage, il partit d'un grand éclat de rire.

— Oui, je comprends votre colère... je comprends votre courroux, dit-il. Mais cette grande indignation vous passera et vous deviendrez raisonnable... Et c'est, je crois, le parti le plus sage que vous ayez à prendre...

— Bandit!

— Oui, insultez-moi, mais écoutez-moi... Personne ne connaît votre retraite, j'en suis sûr, mais la connaîtrait-on que maintenant que je vous tiens, que maintenant que vous êtes en mon pouvoir, je défie bien qu'on vous arrache de mes mains!... Donc réfléchissez et méditez ce quo je viens de vous dire.

Puis après l'avoir tenue encore sous son regard pendant quelques secondes, lentement il sortit.

La jeune marquise frissonna.

Oui, elle était bien perdue!

Oui, elle était bien au pouvoir de ce misérable sans scrupule, de ce gentilhomme sans honneur!..

En effet, qui donc la découvrirait jamais là, dans ce château ignoré?

Et si Jean, qui devait être fou de désespoir, si Jean, qui allait remuer ciel et terre pour la découvrir, y parvenait, ne jouerait-il pas inutilement et follement sa vie?...

Et cependant quelques heures plus lard, Jean de Lys accourait.

Il entrait à Vincennes...

On lui avait fait connaître le château.

— Là-bas... là-bas, mon gentilhomme, lui avait-on dit.

Et comme Blanche, immobile comme une statue, continuait à demeurer accablée sous le poids de son désespoir, soudain elle se redressa, toute saisie, toute frémissante.

Un grand bruit venait de se faire tout à coup au dehors, un grand bruit qui montait du pied du château.

Ouvrir une fenêtre et regarder ne fut, pour la jeune marquise. que l'affaire d'une seconde.

Et, brusquement, elle recula, jetant un cri où il y avait de la joie et de l'épouvante.

C'était lui!.. c'était lui qu'elle voyait!...

C'était Jean de Lys qui se battait pour elle!... Jean de Lys qui venait la sauver!...

Trois hommes, les trois bandits qui l'avaient enlevée, se ruaient avec le marquis de Morfer sur le jeune chevalier.

Celui-ci avait été désarçonné, mais il s'était relevé plus prompt que l'éclair.

Son épée étincelait, jetait des éclairs.

Blanche ne pouvait détacher ses yeux de cette scène terrible.

— Mon Dieu... mon Dieu, protégez-le! murmurait-elle, haletante et les mains jointes

Et tout à coup elle eut encore un cri, mais cette fois un cri de joie.

Deux des adversaires de Jean de Lys venaient de tomber pour ne plus se relever, le troisième fuyait, et le jeune homme n'avait plus en face de lui que le marquis de Morfer.

Ils s'étaient jetés l'un sur l'autre avec rage, avec furie.

— Oh ! je te tuerai !... je te tuerai, tourmenteur de femmes ! criait Jean.

Et livide de colère, non de peur, car il était brave aussi, le marquis de Morfer ricanait.

Mais brusquement, son ricanement s'éteignit, et la gorge traversée d'un furieux coup d'épée, il tomba comme une masse, battant l'air de ses deux bras étendus.

Et Jean de Lys alors aperçut Blanche.

Il lui sourit, puis, plein encore de la fièvre de cette lutte terrible, il lui cria :

— Il n'y a plus de marquis de Morfer !...

Deux heures après, Jean de Lys et la jeune marquise traversaient Paris, se rendant à l'hôtel de Solanges

Tout à coup, et comme ils approchaient de la Grève, une foule énorme, immense, leur barra la route.

Jean interrogea un homme du peuple qui se trouvait près de lui.

— Qu'est-ce donc ?... Que se passe-t-il donc ? demanda-t-il.

— Ce sont les bandits qu'on mène au supplice, répondit cet homme.

Et montrant la Grève, il ajouta :

— Regardez, mon gentilhomme... vous devez voir les échafauds...

— De quels bandits me parlez-vous donc ?

— Des bandits de Capitaine de Minuit.

Puis cet homme raconta que Bertaut, ayant découvert la refraite de la bande, s'était jeté dans la Cour des Miracles, à la tête d'un grand nombre de soldats et d'agents.

L'affaire avait été chaude, car les brigands, surpris, s'étaient défendus en désespérés.

Mais enfin ils avaient été vaincus et la justice ne s'était pas amusée à perdre son temps avec eux.

A peine pris, ils avaient été condamnés et maintenant on les conduisait au gibet.

— Quelqu'un qui n'a pas dû être fâché de l'aventure, c'est le lieutenant de police, ajouta l'homme. Les brigands l'avaient enlevé et il a eu de la chance de se tirer sain et sauf de leurs griffes...

Et comme il parlait encore, un grand cri lui coupa la parole.

— Les voilà !... voilà le cortège ! criait la foule.

En effet, en chemise, une corde au cou et un cierge dans la main, tous les bandits qui avaient survécu à la terrible bataille que leur avait livrée Bertaut, tous les brigands qui avaient fait trembler Paris marchaient au supplice.

A côté des bourreaux, Sans-Merci et l'Abbé venaient en tête.

Sans-Merci était sombre, farouche, peu résigné.

Mais l'Abbé restait très calme, presque souriant :

— Je l'avais bien dit que nous finirions un jour ou l'autre par être pendus ! murmurait-il.

Et pendant que le cortège passait lentement, salué par les clameurs furieuses et les huées de la foule, l'homme du peuple que Jean de Lys avait tout à l'heure interpellé, ajouta :

— Le Capitaine de Minuit, qui avait été pris le premier, était parvenu à s'évader mais on l'a repris... Tenez, je crois que ce doit être celui-là...

En effet, l'homme ne se trompait pas, et celui qu'il montrait était bien le chef de la bande.

La tête haute, le regard assuré, le pas ferme, un sourire dédaigneux sur les lèvres, il allait à la mort sans sourciller.

Et comme Jean de Lys le regardait, étonné de trouver chez un vulgaire bandit un si vrai courage, il entendit que Blanche, qui venait de se pencher à son oreille, lui parlait tout bas :

— Cet homme n'est pas le Capitaine de Minuit, dit-elle vivement.

— Comment ?

— Le Capitaine de Minuit n'est plus... le vrai Capitaine de Minuit, vous l'avez tué.

Jean de Lys eut un cri :

— Morfer !

— Oui, c'était lui !... Cet homme que vous voyez, n'était que son lieutenant... Lui seul connaissait le marquis..., lui seul savait qu'il existait. Il commandait la bande, mais les ordres qu'il donnait ne venaient pas de lui...

— C'était Morfer qui l'inspirait ?

— Dans presque tous les cas.

— Est-ce possible ?... Un gentilhomme !

— Oui.

— Un marquis !

— Oui.

— Un chef de bande !... un chef de voleurs !... Est-ce que vous ne vous trompez pas, Blanche.

— Non, j'en suis sûre !... non, je vous l'affirme ? répondit énergiquement la jeune femme. Le marquis de Morfer s'était ruiné, et il n'avait reculé devant rien pour refaire sa fortune... Cet homme qu'on cherchait partout... ce bandit redoutable sur lequel on ne pouvait mettre la main, on le coudoyait tous les jours dans les salons les plus aristocratiques de Paris, on le coudoyait tous les jours à Versailles !...

Oh ! je connaissais son secret depuis longtemps, ajouta-t-elle, mais il m'avait défendue un jour, mais il m'avait peut-être sauvé le vie, et je n'ai jamais eu, malgré toutes les terreurs qu'il m'inspirait, le courage de le trahir...

— Vous avez été trop généreuse Blanche, répondit vivement Jean de Lys, car cet homme n'était pas seulement votre ennemi, mais un ennemi public.

Pourtant le sinistre cortège avait passé.

Il arrivait maintenant au pied des échafauds.

Une trouée se fit dans la foule et Jean de Lys et la jeune marquise purent continuer leur chemin.

Quand ils arrivèrent à l'hôtel de Solanges, ils étaient encore tout pâles de l'immense émotion qu'ils avaient eue le matin et du saisissant spectacle qu'ils venaient de voir.

LX

LA CONFESSION

— Maintenant, Blanche, vous voici chez vous, dit doucement Jean de Lys. Je vais me retirer, car après de si terribles secousses, vous devez certainement avoir besoin de repos.

Et lui-même se sentait un peu las après de si violentes émotions.

Mais la jeune marquise n'avait pas eu encore le temps de répondre quand une camériste entra.

Cette femme, plus particulièrement attachée un service de la tante de Blanche, de la marquise des Tournelles, avait l'air toute consternée, la figure toute bouleversée.

Elle venait annoncer que la vieille marquise, qu'on avait pu croire sauvée, s'était sentie la veille beaucoup plus mal, que ses forces l'abandonnaient rapidement, et que ne pouvant plus se faire d'illusion sur son état elle considérait sa fin comme très prochaine.

Le premier mouvement de Blanche avait été pour courir rejoindre sa tante.

Mais la camériste se plaçant vivement devant elle l'en empêcha.

— Non, non, madame, dit-elle vivement. Mais M^me^ la marquise des Tournelles vient d'apprendre que M. le chevalier Jean de Lys était ici, et c'est lui... c'est lui surtout qu'elle voudrait voir...

— Moi ! s'écria le jeune homme stupéfait.

— Oui, c'est vous monsieur le chevalier... Madame la marquise vous supplie de m'accompagner... madame la marquise vous supplie de vous rendre à sa prière...

Et comme Jean semblait interroger Blanche du regard :

— C'est le vœu d'une mourante... d'une agonisante, monsieur, ajouta vivement la camériste.

Et Blanche, la voix très rapide et très basse :

— Oui, je me souviens qu'autrefois, quand je lui ai parlé de vous, elle semblait vous connaître, dit-elle, Allez, mon ami, rendez-vous au désir de M^me^ la marquise des Tournelles.

Jean de Lys avait suivi la camériste.

Ils traversèrent la cour de l'hôtel, franchirent une porte autour de laquelle s'enroulait une épaisse guirlande de lierre, et se trouvèrent dans un jardin qui dépendait également de l'hôtel de Solanges.

— Cette femme semblait me connaître, a dit Blanche, pensait le jeune chevalier. Mais comment me connaît-elle ?... Quel est ce mystère?...

Et il marchait tout absorbé, tout pensif, tandis que le jardin, très vaste et très beau, étincelait sous les chauds rayons du soleil et que mille parfums embaumaient l'air.

Soudain la voix de la camériste le réveilla.

Elle venait de dire :

— Voici M^me^ la marquise.

Puis sans attendre que sa maîtresse la congédiât elle prit un petit sentier et disparut

Ils s'adoraient comme au premier jour

La vieille marquise des Tournelles, qu'on avait installée sur une chaise longue à l'ombre de deux grands arbres, avait fait un immense effort de volonté pour se mettre debout

Mais ce n'était plus une femme, mais un spectre, un fantôme

Elle n'avait plus de vivant que le regard.

Il y eut entre eux un très grand, un très profond silence.

La vieille marquise surtout, dont les lèvres décolorées tremblaient convulsivement, dévisageait avec une sorte d'effroi Jean de Lys.

Enfin, elle lui fit un geste pour l'inviter à s'asseoir sur un petit banc de pierre qui se

trouvait tout près d'elle, puis, quand elle se fut assise à son tour, ou plutôt étendue sur sa chaise longue :

— Monsieur le chevalier, dit-elle d'une voix où l'on sentait une très grade émotion, ne soyez point étonné que je vous aie fait appeler, car si vous ne me connaissez pas, moi je vous connais depuis longtemps...

Malgré lui, Jean de Lys eut un mouvement de surprise.

— Depuis longtemps ?

— Oh ! oui... depuis longtemps... depuis très longtemps ! fit la vieille marquise la voix lente et le regard fixe. Et je tenais beaucoup à vous revoir... j'y tenais beaucoup surtout depuis que je sais que mes minutes sont comptées et que je vais mourir...

Jean de Lys voulut protester, la rassurer, mais elle l'interrompit vivement d'un geste.

— Oh ! ne me mentez pas, dit-elle ; ne cherchez pas à me donner des illusions que je ne partagerais pas.

D'ailleurs, mourir, ajouta-t-elle avec un accent où l'on sentait une résignation sincère, si cela pouvait m'effrayer autrefois, aujourd'hui cela ne m'effraie plus, ou plutôt ne me causera nulle épouvante, si vous le voulez... si vous me pardonnez...

Que voulait-elle dire ?

Que signifiait ces paroles ?

Le jeune homme la regardait sans la comprendre.

— Vous pardonner ? balbutia-t-il.

— Oui ! fit-elle d'un léger signe de tête.

Et elle ajouta.

— J'ai un aveu à vous faire...

— Un aveu !

— Mieux que cela : une confession...

— A moi, madame la marquise !

Et Jean de Lys la regardait avec une stupéfaction de plus en plus profonde.

De son côté, la marquise des Tournelles, qui demeurait silencieuse, semblait se cueillir.

Puis au bout d'un instant :

— Oui, c'est une confession que je vais vous faire, reprit-elle la voix plus faible et plus sourde, comme si ce qu'elle allait dire lui était pénible.

Je n'ai pas toujours été la vieille femme que vous voyez à cette heure... la vieille femme qui agonise et qui se meurt...

J'ai été jeune aussi, et sans avoir été aussi belle que ma nièce que vous avez si vaillamment défendue, sans avoir eu une beauté aussi rayonnante que la marquise de Solange, j'ai été cependant assez séduisante pour plaire...

Un jour, dans une fête, je fis la rencontre d'un homme dont vous êtes, monsieur le chevalier, toute la vivante image...

Jean de Lys n'avait pu s'empêcher de tressaillir.

Il venait de se rappeler l'étrange portrait que le duc de Vergennes lui avait montré un jour et avec lequel il avait aussi une ressemblance frappante, si saisissante

— Cet homme me fit la cour, continua la marquise dont la voix s'assourdissait de

plus en plus, et j'eus la faiblesse de ne pas repousser ses hommages, j'eus la faiblesse de lui céder.

Quand je dis la faiblesse, monsieur, je me trompe, je devrais dire la honte..

Mme des Tournelles, à mesure qu'elle parlait, devenait plus pâle, plus livide, et l'on sentait que le souffle lui manquait.

Elle reprit haleine, puis, plus vivement :

— Oui, la honte, et vous allez me comprendre, dit-elle.

Cet homme m'avait trompée, cet homme se faisait appeler dans le monde où je l'avais rencontré, d'un nom qui ne lui appartenait pas et se parait d'un titre qui n'était pas le sien.

Plusieurs mois s'écoulèrent et je risquais chaque jour ma vie pour le voir.

Puis, enfin, je dus lui faire un aveu... J'étais mère... et à partir de ce moment-là, l'homme à qui j'avais tout sacrifié : mon honneur, mon repos, la tranquillité et la paix de ma conscience, cet homme-là disparut...

Qu'était-il devenu ?

Je n'aurais pu le dire.

Mon mari lui-même, le marquis des Tournelles — car j'étais alors mariée, monsieur, vous l'avez déjà compris sans doute — s'étonnait de ne plus le rencontrer.

En ce temps-là, on parlait beaucoup du fameux Cartouche qu'on appelait le Roi des voleurs, ajouta la vieille marquise qui sembla avoir un frisson.

On en parlait comme on parlait naguère du Capitaine de Minuit, mais les exploits de Cartouche étaient autrement audacieux, autrement hardis...

Cent fois, mille fois on avait cru le saisir, mais toujours il avait pu s'échapper.

On avait fini par se dire : « On ne prendra pas Cartouche, on ne le prendra jamais.... »

Pourtant on finit par le capturer, on instruisit son procès, et un beau jour la nouvelle qu'il allait subir son supplice se répandit dans Paris.

Tout le monde courait à la place de Grève et je voulus faire comme tout le monde.

Oh ! je n'oublierai jamais ce jour-là, et je vois encore la foule immense, je vois encore l'échafaud.

Soudain de grands cris, d'immenses clameurs s'élevèrent.

Le cortège était signalé.

Cartouche arrivait.

A la place que nous occupions, le marquis des Tournelles et moi, nous ne pouvions manquer de le voir.

Tout à coup, et comme le cortège défilait lentement devant nous, je jetai un grand cri, un cri terrible.

Je l'avais vu !

Cartouche, c'était cet homme qui m'avait fui !... Cartouche, c'était mon amant !...

Et reprise de honte, la veille marquise des Tournelles venait de laisser tomber sa tête dans ses mains.

Le cœur oppressé, le souffle court, une sueur froide au front, Jean de Lys, agité par un secret et sinistre pressentiment, la regardait avec une expression que rien ne saurait rendre.

— Oui, c'était lui ! reprit enfin la vieille femme. Dès lors, je n'eus plus qu'une pensée: me débarrasser de cet enfant que je venais de mettre au monde, m'en débarrasser à tout prix...

Oh ! c'était un crime... l'enfant était une victime... mais le souvenir du père m'était si odieux que je croyais avoir une excuse...

D'abord, je lui avais trouvé une retraite aux environs de Paris, mais bientôt je le trouvai trop près de moi...

J'avais alors à mon service une femme dont la fidélité m'était depuis longtemps connue et qui serait fait tuer plutôt que de me trahir.

Je lui donnai de l'argent et je lui dis: Emmène cet enfant... emmène-le où tu voudras... mais que je ne le revoie pas... que je ne le revoie jamais... et qu'il ne puisse jamais me dire en face que je suis sa mère...

J'ai fini ma confession, monsieur, j'ai fini ce que je voulais vous dire, ajouta la vieille marquise en levant sur le jeune homme un regard suppliant et qui le fit tressaillir.

Cette femme emmena l'enfant en Bretagne...

— En Bretagne ! s'écria le jeune chevalier debout d'un bond.

— Et elle lui donna ce nom : Jean de Lys !

Et pâle, frémissant, les poings levés comme pour la maudire, Jean regardait sa mère qui venait de tomber à genoux devant lui...

— Epargne-moi !... épargne-moi ! s'écria-t-elle.

Ce furent les dernières paroles de la marquise des Tournelles.

— Oui, je te pardonne, murmura Jean de Lys aussi livide que la morte, mais Dieu te pardonnera-t-il aussi !

Et de ce jour commença pour Blanche un cruel martyre.

Elle ne reconnaissait plus Jean.

Il était en proie à une immense tristesse et il semblait la fuir.

Un jour, pourtant, vaincu par l'ardente tendresse de la jeune marquise, Jean ne sut plus se taire et son secret lui échappa:

— Oui, Blanche, s'écria-t-il, voilà l'homme que je suis... voilà l'homme que vous aimez !.. Je suis le fils de ce bandit !... Je suis le fils de Cartouche !

Mais elle ne le laissa pas achever, elle le fit taire sous ses baisers :

— Tais-toi !... tais-toi ! s'écria-t-elle plus belle et plus radieuse que jamais. Je t'aime !.. je t'aime !...

Et ce jour-là aussi il dut se rendre ; ce jour-là aussi il dut enfin promettre à la jeune femme de devenir son époux.

Fou d'orgueil, fou de bonheur et de joie, il se laissa tomber à ses pieds

— A toi toute mon âme !... à toi toute ma vie... s'écria-t-il!

Le mariage de la marquise Blanche de Solange avec le chevalier Jean de Lys fut pendant quinze jours la grande nouvelle de la cour.

Quant à la duchesse de Vergennes, dont l'amour pour Jean était sincère et profond, brusquement elle quitta Paris.

Elle alla chercher l'oubli dans une de ses terres où, debout dès l'aube, elle montait son cheval le plus fougueux et galopait pour s'étourdir.

Mais l'oubli !

Ah! qu'il était lent à venir.

Ni ses longues courses folles à travers les forêts et les bois, ni les nombreuses œuvres de charité qu'elle s'imposait, allant de chaumière en chaumière, de pauvre cabane en pauvre cabane, toujours les mains pleines, toujours de douces et bonnes paroles aux lèvres, non, rien ne pouvait vaincre ce souvenir qui la hantait, rien ne pouvait réussir à la distraire.

Alors, pour se ressaisir, pour s'étourdir, pour faire enfin s'évanouir ce rêve qui toujours l'obsédait et la faisait si cruellement souffrir, il lui vint une autre idée.

Le château qu'elle habitait eût été digne d'un roi.

C'était un de ces merveilleux châteaux historiques qui deviennent de plus en plus rares en France et qui était, jusque dans ses moindres détails, d'une élégance superbe et d'un art inouï.

Un vaste horizon et de magnifiques paysages l'entouraient.

Pourquoi ne reprendrait-elle pas là, dans ce décor féerique, les fêtes somptueuses qu'elle donnait à Paris?

Pourquoi ne peuplerait-elle pas sa solitude et ne s'entourerait-elle pas de vie, de mouvement et de joie?

Elle n'avait pour cela, elle qui comptait tant d'amis, elle une des plus grandes dames de la cour, elle si influente et si puissante, qu'à dire un mot, qu'à faire un signe.

Elle l'essaya.

Tout ce que la cour et la noblesse comptaient d'illustrations accourut à son appel. Son château donna l'illusion de l'encombrement de Versailles. Jeunes gentilshommes élégants et raffinés, jeunes comtesses et marquises, deux fois nobles par le blason et par la beauté, s'y pressèrent, s'y coudoyèrent.

Dans la journée c'étaient de grandes chasses à courre. Les cors sonnaient joyeusement le hallali à travers les bois. Tous les fronts rayonnaient, tous les visages resplendissaient.

Mais elle avait beau faire, la pauvre duchesse, elle avait beau appeler à son aide et tout son orgueil et toute sa volonté, elle seule restait sombre, le regard triste et le front morne.

Des jeunes femmes de ses amies, la comtesse de Croizac, la baronne d'Artigues, la marquise de Breteuil s'en étaient étonnées et doucement l'avaient interrogée:

— Qu'avez-vous donc, chère duchesse? comme vous êtes pâle et soucieuse!... Quel chagrin, quelle tristesse avez-vous?

Alors, grâce à sa fierté, elle avait eu, pour un instant, le courage de se vaincre... le courage de sourire.

On se trompait; elle n'avait nul chagrin, nulle tristesse. Elle était la plus heureuse des femmes.

Puis, le soir, dans les immenses prairies qui s'étendaient devant le château, et qu'on éclairait avec des milliers de lanternes vénitiennes qui faisaient le plus merveilleux effet, c'étaient, quelquefois fort avant dans la nuit, des bals gigantesques, des bals monstres.

Dans un ciel criblé d'étoiles la lune s'épanouissait radieuse et charmante. L'air était doux et embaumé. Les orchestres, qu'on ne voyait pas, jouaient leurs valses entraînantes,

Et la duchesse, jamais lasse, cherchait à s'étourdir dans les tourbillons de la danse. Elle seule était infatigable, elle seule résistait toute la nuit.

Et le matin, quand l'aube paraissait et que, pâle de lassitude, elle restait seule en face elle-même, soudain elle tressaillait, sentant une cruelle angoisse lui étreindre le cœur.

Le souvenir de Jean n'était point encore vaincu!

Son amour résistait encore, triomphait encore, la tenait toujours par toutes les pensées de son âme et par toutes les fibres de son être.

Et le vieux duc de Vergennes aussi s'attristait.

Quel changement s'était opéré en la duchesse! Comme elle devenait étrange et fantasque !...

D'abord il avait refusé de croire à cette découverte qu'il venait de faire.

— Oh! de folles idées! s'était-il dit. Je suis vieux et je radote.

Mais comme à partir de ce jour il avait observé plus attentivement Mme de Vergennes, il avait bien été obligé de se rendre à l'évidence.

Mais pouvait-elle lui faire connaître le secret qu'elle cachait au fond de son cœur?... mais pouvait-elle lui avouer le motif de sa souffrance?

Elle ne lui avait donc répondu, lorsqu'à son tour il avait voulu l'interroger avec la plus délicate et la plus extrême tendresse, que par des phrases évasives et des prétextes dont il n'avait pas été, dont il ne pouvait pas être la dupe.

Et la tristesse du vieillard avait fini par se changer en une douleur plus amère, presque en désespoir.

Mille craintes, mille peurs, mille appréhensions maintenant l'assaillaient.

Allait-il donc rester seul au monde quand il touchait à ses derniers jours?

Allait-il donc, lorsqu'il se sentait si près de sa fin, si près de la tombe, n'avoir plus une affection, plus une amitié, plus une tendresse à son foyer désert?

Et comme toujours quand on redoute un malheur, il s'exagérait ses craintes.

Certes, la duchesse de Vergennes était plus pâle, plus sérieuse, c'est vrai, mais pourtant sa santé, si l'on n'en jugeait que par sa physionomie, n'était point aussi compromise que le vieillard se l'imaginait.

Mais le vieux duc était à présent sous le coup de cette espèce de maladie mentale qu'on appelle une idée fixe.

Une idée fixe peut avoir des conséquences d'autant plus terribles qu'elle est rebelle à tout raisonnement et qu'on n'en guérit pas...

Donc, c'était lui, maintenant, M. de Vergennes, qui s'affaiblissait de plus en plus, qui s'affaiblissait tous les jours.

Encore très vert et très fort quand il avait assisté au mariage de Jean de Lys et de la marquise de Solange, en quelques mois, ou plutôt en quelques semaines, il était devenu méconnaissable.

Sa haute taille si imposante s'était courbée, affaissée, son regard, morne et terne, semblait mort, ses jambes fléchissaient, son esprit même, jusqu'alors si pénétrant et si lucide, peu à peu s'obscurcissait.

Et quand il errait lentement, péniblement à travers les immenses salles du château ou dans les silencieuses et sombres allées de son parc, on l'eût pris pour un spectre ou pour une ombre.

Et pourquoi ne pas l'avouer, pourquoi ne pas le dire ?

La duchesse n'eut point pour son vieux mari autant de sollicitude que celui-ci lui en avait montré.

Était-ce froideur, indifférence, mauvais cœur ?

Était-elle, au fond, lasse de cette alliance que la différence des âges rendait disproportionnée, et voyait-elle peut-être avec plaisir venir bientôt l'heure de sa délivrance et de sa liberté ?

Non, certes, non la duchesse de Vergennes était incapable d'avoir cette atroce pensée et de faire cet infâme calcul.

Mais elle était trop absorbée par ses pensées pour s'apercevoir nettement et se rendre un compte exact de ce qui se passait autour d'elle.

Le vieux duc était un peu plus pâle, un peu plus faible, oui, peut-être avait-elle entrevu cela.

Mais pourquoi se serait elle étonnée?

Le grand âge de M. de Vergennes n'était-il pas une explication suffisante de ces symptômes, et cela pouvait-il faire prévoir nécessairement une fin prochaine, un dénouement fatal et à bref délai?

Donc, de ce côté-là, la duchesse n'avait point de trop vives inquiétudes et de trop vives alarmes.

Et elle continuait son existence pleine de fièvre, courant toujours les bois, les forêts, et s'égarant parfois si loin qu'elle ne pouvait plus rentrer au château qu'à la nuit tombante.

Mais un jour elle eut une douloureuse surprise.

Elle était montée à cheval de bonne heure et s'était mise en route par une matinée radieuse et splendide.

Le printemps naissait, c'était avril, et toute la nature rajeunie semblait en fête.

Jamais le ciel n'avait été plus pur, jamais l'air n'avait eu plus de parfums, jamais les nids n'avaient eu plus de chansons.

Ce jour-là la duchesse ne s'était point trop éloignée, et comme midi sonnait, comme l'Angélus tintait tout au fond de l'horizon au clocher d'une église lointaine, elle avait tourné bride et était revenue vers le château au petit pas de sa monture.

Elle suivait donc très lentement, toujours distraite et pensive, un petit sentier très sombre.

Un rossignol, perché très haut, égrenait là ses notes ailées, ses vocalises mélodieuses...

Mais elle ne l'entendait pas ; elle n'entendait que les secrètes pensées qui parlaient en elle.

Tout à coup pourtant, et comme elle venait pour une seconde de relever machinalement la tête, elle eut un mouvement de surprise.

Là-bas, tout au fond du sentier, un cavalier accourait dans un galop rapide.

D'abord Mme de Vergennes ne put distinguer ses traits, mais quand elle l'eut mieux vu, son étonnement redoubla.

Ce cavalier, qui paraissait si pressé, n'était autre qu'un des domestiques du château que le plus ancien et le plus fidèle serviteur du duc de Vergennes.

Et il était si pâle, il avait un air si étrange lorsqu'enfin il s'arrêta en face de la duchesse que celle-ci pressentit un malheur.

— Eh bien, qu'est-ce donc, André? s'écria-t-elle.

Alors d'une voix rapide le domestique raconta ce qui venait de se passer.

Il y avait quatre ou cinq heures environ, c'est-à-dire peu de temps après le départ de Mme la duchesse du château, M. le duc, qui depuis quelques jours se sentait plus faible que jamais, avait tout à coup été pris d'une longue syncope.

Il avait eu, avant de s'évanouir, le temps d'appeler.

On était accouru et on l'avait trouvé comme mort, les bras en croix, la face contre terre

Grâce à des soins empressés et énergiques, on avait pu enfin le rappeler à lui, mais il venait d'avoir une rechute et il était maintenant comme un cadavre.

— Alors, madame la duchesse, ajouta vivement le domestique, je me suis mis sur-le-champ à votre recherche... D'ailleurs, M. le duc, qui semblait avoir peur de mourir sans vous avoir revue, vous avait déjà demandée et appelée plusieurs fois...

Il faut rendre justice à Mme de Vergennes : cette triste et grave nouvelle lui causa un chagrin profond.

Elle enleva son cheval et disparut comme un trait dans la direction du château.

Quand elle y arriva toute blanche encore de poussière, toute rouge encore de la course rapide qu'elle venait de faire, le vieux duc agonisait.

Comme il avait refusé de s'aliter, on avait roulé son fauteuil dans l'embrasure d'une fenêtre d'où l'on découvrait non seulement tout le parc, mais encore tous les villages voisins, mais encore un horizon immense, infini.

Il avait déjà l'œil vitreux, le front livide, les mains glacées...

Pourtant il eut encore la force de sourire quand il aperçut la duchesse.

Puis comme sa voix n'était plus qu'un souffle, plus qu'un murmure, il lui fit signe d'approcher.

Elle mit sa main dans la sienne, elle essaya de le tromper, de le rassurer.

— Cela ne sera rien, dit-elle. Il faut seulement du repos, du ménagement...

Mais le vieillard hocha la tête.

Non, non, c'était fini, c'était sa dernière journée, peut-être sa dernière heure, il le sentait bien.

Et comme les domestiques avaient été congédiés, comme elle était demeurée seule avec lui, il lui parla assez longuement à voix basse.

Elle s'était assise tout près de lui, elle le tenait dans ses bras, et elle était obligée de se pencher jusqu'à ses lèvres pour l'entendre.

Il lui avait apporté une fortune immense, colossale, donné l'éclat d'un grand nom avec toute la puissance, toute l'énorme influence dont elle disposait.

Grâce à lui, grâce à son extrême bonté, elle avait pu satisfaire tous ses caprices et toutes ses fantaisies de femme, et connaître toutes les joies de la vanité et tous les triomphes de l'orgueil.

Grâce à lui, elle avait eu une vie qui tenait de l'enchantement et du rêve, une vie dont toutes les heures avaient été heureuses.

Et c'était lui qui, avec un profond attendrissement et une très vive, une très sincère reconnaissance, la remerciait.

J'étais à la cérémonie de son mariage.

Il la remerciait de ne l'avoir point repoussé, d'avoir consenti à embellir ses dernières années et d'avoir égayé son cœur de sa jeunesse et de sa beauté.

— Bientôt vous allez être veuve, vous allez être libre, ajouta-t-il. Je ne veux point vous condamner, parce que je serai mort, à fermer votre destinée... Vous êtes jeune encore, et toujours belle, toujours radieuse... Peut-être vous remarierez-vous un jour...

Et comme elle voulait l'arrêter d'un geste :

— Non ! non ! fit-il vivement et doucement, ne m'interrompez pas et laissez-moi finir... Il me semble, d'ailleurs, à chaque parole que je prononce, que mon dernier souffle va expirer sur mes lèvres...

Oui, peut-être vous remarierez-vous un jour... Eh bien, n'ayez point de remords, n'ayez point de regret, et que votre conscience soit tranquille...

Seulement je ne vous demande qu'une promesse : c'est que vous ne m'oublierez pas, c'est que je vivrai toujours dans votre pensée et que vous garderez tout au fond de votre cœur une petite place à mon souvenir...

Certes, la duchesse n'avait jamais eu et ne pouvait avoir de l'amour pour ce vieillard.

Mais elle avait toujours éprouvé pour lui une estime respectueuse et une sympathie profonde.

Ce noble langage du mourant la toucha jusqu'au fond de l'âme.

Et comme elle se rappelait en ce moment tout ce qu'elle lui devait, tout ce qu'il avait été pour elle ; comme elle ne pouvait s'empêcher de faire le compte de tous les bonheurs et de toutes les joies qu'elle avait tenus de lui, brusquement son cœur se fondit et elle éclata en sanglots...

Mais la mort, comme si elle eût encore hésité à prendre le vieux duc, était lente à venir...

Son agonie fut longue.

Elle dura des heures.

Quand le soir vint, il respirait encore, et si son sang courait moins rapidement dans ses veines, si son cœur, qui semblait parfois s'arrêter, battait moins fort, son esprit gardait encore toute sa connaissance.

Il ne pouvait plus parler et avait abandonné à la duchesse ses mains inertes.

Il regardait le jour plein de silence, le jour que la clarté du ciel éclairait d'une lumière poétique et charmante.

Tout à coup il ferma les yeux et parut s'endormir.

Il était mort.

De ce jour la tristesse de Mme de Vergennes augmenta et son accablement aussi.

Le château si gai, si riant, lui faisait à présent l'effet d'une tombe, et jamais elle n'avait senti une plus lourde solitude autour d'elle et dans son cœur de plus noires pensées.

Elle eut tout à coup une révolte, un cri d'orgueil contre sa faiblesse.

« Ce souvenir me tue ! se dit-elle en évoquant encore malgré elle l'image de Jean de Lys. Oh ! je suis folle ! — je suis folle !... n'ai-je donc point de volonté? — Suis-je donc plus faible qu'un enfant ? »

Et elle se fit à elle-même le serment de se vaincre et le serment d'oublier.

N'était-elle pas lâche de fuir ainsi? — Était-ce digne d'elle d'aller se cacher au fond de cette retraite ?

Puis, le même jour, elle fit appeler André.

— Préparez tout, lui dit-elle, nous partons demain.

Et le lendemain, en effet, apaisée, sinon complètement guérie de son amour désormais sans espoir, la duchesse de Vergennes retournait à Paris.

LXIV

LES ÉPOUX

Plusieurs années s'étaient écoulées depuis que la bande du Capitaine de Minuit avait expié ses crimes sur la place de Grève.

Or, cette nuit-là, c'était grand bal, grande fête chez le roi, et jamais le palais de Versailles, dont les jardins et les galeries étincelaient de mille lumières, n'avait vu peut-être une pareille cohue, un pareil encombrement de courtisans.

Dans l'embrasure d'une fenêtre, cinq ou six jeunes gentilhommes causaient, et c'étaient précisément Jean de Lys et Blanche qui étaient le sujet de leur entretien.

— En voilà un qui peut se vanter d'être né sous une heureuse étoile, dit un petit vicomte qui était capitaine dans les gardes de Sa Majesté. L'avez-vous connu dans les premiers temps qu'il était à Paris ?... L'avez-vous connu à l'époque où la duchesse de Vergennes l'a présenté à la cour?

— Pardieu, répondit vivement un autre, il arrivait du fond de sa province et il n'avait alors que la cape et l'épée... Tandis qu'aujourd'hui...

— Aujourd'hui, interrompit le petit vicomte, le chevalier est non seulement possesseur d'une immense fortune, mais encore l'heureux époux d'une des plus belles et des plus charmantes femmes de la cour...

Mais, pardieu, ajouta-t-il, je ne le jalouse pas... Je m'étais lié avec lui peu de temps après qu'il eut obtenu son brevet d'officier, et je n'ai jamais connu de plus loyal et de plus brave garçon...

— C'est vrai !... c'est vrai ! appuyèrent tous les autres d'une seule voix.

Mais un jeune marquis venait en souriant de poser sa main sur l'épaule du petit vicomte.

— Eh bien, moi, Navailles, fit-il, je ne pourrais pas en dire autant que toi...

— Comment?

— Oui, tel que tu me vois, je déclare et j'avoue que j'ai été jaloux de Jean de Lys.

— Je ne te croyais pas l'âme si noire! dit en riant le petit vicomte..

— Oh ! mais entendez-nous... précisons...

— Oui, précisons, mon cher.

— J'étais à la cérémonie de son mariage...

— Nous y étions tous, dit le petit vicomte.

— La cathédrale... la vieille Notre-Dame était ce jour-là archipleine, archibondée...

— Comme ce soir Versailles, dit quelqu'un en riant.

— Ce n'était qu'avec une peine inouïe qu'on parvenait à se faufiler et à se faire une place...

— Eh bien ? dit le petit vicomte.

— Eh bien, messieurs, pendant que vous étiez tous très occupés à contempler la blancheur des épaules de nos belles comtesses et de nos jolies marquises, moi je n'avais des yeux que pour la jeune épouse... Oh ! charmante, délicieuse, idéale!...

— Un peu pâle, dit le petit vicomte.

— Sa pâleur même était un charme de plus, riposta avec chaleur le jeune marquis. Mais, comme son regard brillait, comme son front rayonnait, comme on la sentait heureuse!... Et ce fut alors que je me sentis jaloux... jaloux pendant une heure, de Jean de Lys.

— A propos, dit vivement un autre, est-ce vrai ce que j'ai entendu raconter?

— Qu'est-ce que tu as entendu raconter? dit le petit vicomte.

— On prétend que la marquise a vendu l'hôtel de Solange.

Tous partirent d'un éclat de rire.

— Mais ta nouvelle, mon cher, est vieille comme le monde! s'écria le jeune marquis.

— Ah! bah!

— La marquise a vendu l'hôtel deux mois à peine après son mariage...

— Elle a peut-être eu tort... Une demeure superbe, presque princière...

— Il faut croire qu'elle avait probablement ses raisons pour cela, dit le petit vicomte, et je crois même qu'il ne serait peut-être pas très difficile de les deviner...

— Quelles raisons?...

— C'était là, dans cet hôtel, qu'elle avait vécu avec son premier mari, avec ce marquis de Solange que vous avez tous connu...

— Un brutal!

— Un coquin!

— Un drôle qui était indigne de se dire gentilhomme!...

— Et de plus, ajouta le petit vicomte, une fois veuve, une fois débarrassée de ce mari qui avait dû être pour elle une rude affliction, c'est encore là qu'elle avait continué à vivre avec un autre de ses bourreaux, avec sa tante, avec la vieille marquise des Tournelles...

— Oh! tout le monde connaît cette histoire, dit le jeune marquis.

— Or, cet hôtel ne devait rappeler à la jeune femme que des souvenirs pénibles, que des souvenirs douloureux. Elle ne devait plus pouvoir y faire un pas sans voir se dresser en face d'elle un passé qu'elle exécrait, un passé qu'elle abhorrait. Elle était fière et elle n'a fait à personne ses confidences, mais on peut aisément s'imaginer les chagrins, les tristesses, les douleurs et les angoisses qu'elle a dû connaître...

Alors, comme en épousant Jean de Lys elle redevenait une autre femme, comme elle allait commencer une existence nouvelle, elle n'aura rien voulu laisser derrière elle de ce passé si sombre, et je crois qu'elle a bien fait.

Mais une chose étonnait beaucoup le jeune marquis, comme elle étonnait, d'ailleurs, tous les courtisans.

L'hôtel de Solange à peine vendu, Jean de Lys et sa femme avaient brusquement disparu de Paris, et depuis lors on n'avait plus entendu parler d'eux.

— Eh bien, que sont-ils devenus? Dis, le sais-tu, toi, Navailles? demanda-t-il.

— Non, répondit le petit vicomte. Et tu me fais là, mon cher, une question à laquelle personne ne pourrait répondre.

Or, ce que tout le monde ignorait, nous allons le dire, ou plutôt c'est Jean de Lys lui-même qui va nous le dire, car voici la lettre que bien longtemps après son départ, il écrivait au duc de Vergennes, lettre qui ne fut connue que de sa veuve, le duc étant mort depuis quelques mois déjà.

« Monsieur le duc,

« Vous avez pu croire, après un aussi long silence, que j'étais un ingrat et que je vous avais oublié, mais je tiens à vous prouver que ni la distance ni le temps n'ont affaibli le profond sentiment de reconnaissance que je vous avais voué.

« C'est de ma chère Bretagne, c'est de cet humble petit coin de terre que je considère comme ma patrie que je vous écris.

« Vous dirai-je quel désir impatient j'avais de m'y retrouver et de la revoir?

« Pourrai-je trouver des mots pour vous faire comprendre tout le bonheur et toute la joie que j'éprouvai quand je mis enfin le pied sur son sol et que je pus contempler une fois de plus la mer aux immenses horizons?

« J'avais, je crois, des larmes dans les yeux, et ma Blanche aimée, ma chère Blanche adorée était toute pâle aussi d'émotion.

« Ah! qu'il est doux, même après un court exil, de revenir au pays qui fut son berceau, au pays où l'on a vécu ses premiers jours et ses premières années!...

« Dès que j'aperçus ma pauvre cabane, la pauvre chaumière où j'ai grandi, où j'ai fait mes premiers rêves, mon cœur battit avec tant de force, que je fus obligé de m'arrêter, incapable de faire un pas de plus.

« Et cependant elle était bien loin... bien loin encore... et cependant c'était bien elle... oui, c'était bien son toit de chaume que j'entrevoyais là-bas...

« Et déjà des gens que j'avais connus, de pauvres pêcheurs qui avaient été autrefois mes compagnons de misère, me saluaient, me souriaient au passage...

« Et à mesure que la distance diminuait, à mesure que j'approchais, c'était plus fort que moi, plus fort que ma volonté, mais je me sentais devenir tout tremblant et tout lâche.

« Soudain, je m'arrêtai tout saisi.

« Ma demeure était là... là devant moi... et devant moi aussi la mère Yvonne... et là aussi ma mère!...

« Je vous ai souvent parlé d'elle, monsieur le duc, et je crois vous avoir dit toute l'affection et toute la tendresse que je lui gardais.

« Aussi je n'osais plus bouger, et, de plus en plus ému, je la contemplais.

« Elle était assise sur le même banc où nous avions l'habitude de nous asseoir ensemble autrefois.

« Les deux mains croisées sur ses genoux, l'œil fixe, elle regardait la mer.

« Il me sembla qu'elle avait des rides plus profondes et que ses cheveux avaient encore blanchi.

« Avait-elle aperçu notre amore?

« Avait-elle le pressentiment que j'étais là?...

« Ce qu'il y a de certain, c'est que tout à coup elle se retourna brusquement de mon côté, puis se redressa, toute pâle, les yeux brillants.

« Mais elle n'eut pas le temps de s'étonner, pas même le temps de jeter un cri.

« J'étais déjà dans ses bras et je couvrais déjà son front de baisers.

« — Ah! c'est toi!... c'est toi! fit-elle.

« Et elle me regardait encore... toujours...

« Blanche s'était approchée et venait de l'embrasser à son tour :

« — Nous serons deux maintenant à vous aimer, lui dit-elle.

« Et la pauvre vieille pleurait, mais c'était de bonheur, c'était de joie... »

Puis, Jean de Lys, dans cette lettre où l'on sentait toute l'ardente sympathie qu'il éprouvait pour le vieux duc, s'étendait longuement sur le genre de vie que Blanche et lui menaient dans ce petit pays désert.

Tantôt c'étaient, quand le soleil levant dorait les flots, de longues promenades en mer.

La brise enflait leur voile, les vagues les berçaient, et loin de la terre, n'ayant d'autre témoin de leur amour que le ciel, souvent ils s'oubliaient de longs instants les yeux dans les yeux et les mains dans les mains.

Tantôt c'étaient de longues excursions dans les campagnes environnantes.

Là, les souvenirs historiques, les ruines poétiques abondaient. On trouvait dans ces parages déserts le silence, le recueillement, une paix profonde que seul troublait par instants le chant joyeux de quelque oiseau.

Et là aussi les deux jeunes époux s'oubliaient de longues heures.

Blanche avait-elle souffert, Blanche avait-elle eu autrefois dans sa vie des jours terribles et sombres ?

Elle n'en savait rien.

Elle avait tout oublié

L'infâme conduite du marquis et de la marquise des Tournelles, sa séquestration dans cet affreux couvent où elle avait versé tant de larmes, les brutalités du marquis de Solange et les angoisses et les tortures que lui avait fait éprouver le marquis de Morfer, tous ces souvenirs poignants et sinistres avaient disparu de sa mémoire, tous ces souvenirs s'étaient désormais effacés, évanouis.

Et maintenant qu'elle était complètement heureuse, maintenant que l'avenir ne pouvait plus avoir pour elle que des joies, il semblait que sa grande beauté prenait chaque jour plus d'éclat, plus de rayonnement

— Je t'aime ! disait-elle parfois à Jean de sa voix harmonieuse et douce, je t'aime comme je n'aurais jamais cru qu'on pût aimer... Et parfois je tremble... et parfois j'ai peur...

— Peur ? s'écria-t-il

— Oui, j'ai peur quand je me demande ce que je serais devenue sans ton amour, ce que je serais devenue sans toi...

Mais alors Jean la forçait à se taire sous ses baisers.

N'était-ce pas lui qui lui devait tout, tout le bonheur qui remplissait son cœur, toutes les joies qui inondaient son âme ?

N'était-ce pas elle qui, dans son sublime dévouement, lui avait rendu l'espoir et l'avait réhabilité à ses propres yeux

— Fils d'un bandit... fils de Cartouche, disait-il la voix tremblante et l'œil sombre, pourrais-je encore oser lever les yeux sur toi ?

« Oh ! non, nul mot ne pourrait rendre ce que j'ai souffert lorsque cette femme, cette mère indigne... cette mère dénaturée, m'a fait cette révélation terrible..

« Oh ! je consentais bien à être un enfant perdu, un enfant abandonné ; je

consentais bien à n'avoir point de nom, point de famille, mais entendre cela !... mais m'entendre dire que le sang qui coulait dans mes veines était le sang d'un assassin et d'un voleur !...

A son tour Blanche voulait l'interrompre, mais il ne lui en laissait pas le temps.

— Un voile avait passé devant mes yeux, ajoutait-il, mon cœur avait cessé de battre, une sueur froide inondait mon front et pendant quelques minutes je pus croire que j'allais mourir...

« Et je t'ai tout dit, et tu ne m'as pas repoussé, chère âme !... Et je t'ai fait l'épouvantable aveu, et tu ne t'es pas retirée de moi avec horreur, et tu ne m'as pas renié !

Mais elle ne voulait pas entendre davantage. Elle lui imposait silence.

— Tais-toi !... tois-toi !... Ne gâte pas notre bonheur !...

Et ce bonheur, malgré le temps, malgré les années, restait toujours pur, toujours sans nuage

Un seul chagrin venait les attrister : la mort de la mère Yvonne.

La vieille Bretonne qui jusqu'à la dernière heure, jusqu'à la dernière minute, s'était montrée ce qu'elle avait toujours été, c'est-à-dire vaillante et forte, s'était éteinte sans souffrance et presque sans agonie.

Un soir que Blanche et Jean étaient à ses côtés, elle leur avait fait signe de se rapprocher plus près d'elle, puis leur saisissant les mains :

— Embrassez-moi, mes enfants, avait-elle dit, car je sens que la vieille Yvonne s'en va... car je sens que demain nous ne nous reverrons plus.

Mais Jean avait d'abord refusé de la croire.

Elle avait toujours son même visage tranquille et calme, aucun des signes précurseurs de la mort

Mais elle hocha la tête souriante, résignée

— J'ai fait mon temps, dit-elle ; il ne faut pas me plaindre.

Et moins d'une heure après, en effet, son dernier souffle s'éteignit.

Ce fut là pour Jean de Lys un nouveau coup de foudre, et malgré tout son ardent et profond amour pour Blanche, il sentit brusquement un vide immense dans sa vie.

Car si la mère Yvonne ne l'avait pas porté dans ses flancs et s'il n'était pas issu de ses entrailles, il n'en était pas moins son fils et elle n'en était pas moins sa mère.

Deux jours et deux nuits le jeune chevalier resta au chevet de la morte.

Elle était là, à la pâle lueur des cierges, froide, rigide, les yeux fermés pour toujours.

Mais elle revivait encore, elle ressuscitait pour lui.

Il la revoyait telle qu'il l'avait toujours connue dans son enfance : vive, courageuse et bonne.

Il la revoyait se condamnant gaiement aux plus dures besognes pour le nourrir, lui que sa vraie mère rejetait, abandonnait...

Il la revoyait s'imposant les plus rigoureuses privations pour qu'il ne manquât de rien, pour qu'il eût toujours des vêtements chauds en hiver et du pain à son appétit

L'enterrement eut lieu un matin par un temps clair, un beau soleil.

Quand la mère Yvonne fut couchée pour le sommeil éternel dans le petit cimetière du village, lorsque la dernière pelletée de terre fut tombée sur sa bière, Jean de Lys,

le cœur serré, n'eut pas le courage de rester une heure de plus dans la pauvre cabane.

— Je laisse là la moitié de ma vie, dit-il à Blanche aussi attristée que lui... Mais partons !... partons !...

Pendant plusieurs mois les deux jeunes époux voyagèrent.

Ils visitèrent l'Espagne, l'Italie, d'autres pays encore, puis, enfin, pris du désir de se fixer, ils s'arrêtèrent dans le midi de la France.

Ils choisirent un château sur les bords de la mer. Blanche qui, malgré son immense fortune et malgré sa naissance, avait des goûts modestes, le trouvait trop riche, trop beau, car c'était vraiment une demeure princière.

Mais Jean résista. Il entendait qu'elle eût désormais l'existence qu'une femme de sa condition devait avoir.

— Tu étais enterrée toute vivante à l'hôtel de Solange, lui dit-il. Mais je veux que ta jeunesse s'épanouisse... mais je veux que tu vives enfin !...

Et bien qu'à présent ils vécussent moins isolés, bien qu'ils donnassent souvent des bals et des fêtes, ils n'en continuaient pas moins à s'adorer comme aux premiers jours...

Puis quelques années s'écoulèrent encore.

Ils n'avaient plus reparu à la cour, mais on avait fini par avoir de leurs nouvelles, par savoir ce qu'ils étaient devenus.

Ils avaient maintenant un enfant, un fils qui était leur orgueil et leur joie, et Jean, qui en avait fait son compagnon, n'avait pas de plus grand bonheur que de passer avec lui de longues heures au bord de la mer.

Et calmes, apaisés, heureux, Blanche et son mari laissaient s'écouler les jours, oublieux du passé et confiants dans l'avenir.

FIN

Pour paraître à la suite en LIVRAISONS A **5** CENTIMES

L'HISTOIRE DES TUILERIES

DRAMES POLITIQUES — VIE PRIVÉE DES SOUVERAINS
DÉBAUCHES SECRÈTES — CRIMES MYSTÉRIEUX — RÉVÉLATIONS

L'Ouvrage sera complet en **100** LIVRAISONS A **5** CENTIMES

Il paraîtra quatre livraisons par semaine.

Les lecteurs de CARTOUCHE recevront gratuitement les deux premières livraisons de ce nouvel ouvrage.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

MORTE OU VIVANTE

	Pages.
Ce qui se passa le 3 mai 1718 au Grand-Châtelet, chez le lieutenant de police, M. le comte René Voyer d'Argenson.	3
Le docteur Ratiboule	5
L'auberge du *Pistolet*	8
Bourguignon	12
A l'hôtel de Fulda	16
Retour au Châtelet	21
L'exempt Postel	28
Suite de l'évasion	31
Jeanneton-Vénus	36
Vivante	43
Les pieds dans le plat	47
Cartouche au travail	51
Pillage et bataille	54
Un tête-à-tête original	61
Le troc	64
Le lendemain de la bataille	68
La revanche de Cartouche	75
Où l'on crie au vinaigre	80
Comment Cartouche et Balagny franchirent la barrière	84
Le torchon brûle	87
La pauvre tiote sœur	90
Un revenant	92
Le chevalier des Courtils est présenté à Emmeline de Fulda	94
Choses et autres	99
L'amour du bandit	102
Cartouche est pris	107
Situation critique d'Emmeline	114
Ce que devient Cartouche	117
Chant-d'Oiseau	120
L'homme-mystère	124
Le vieux d'Espignac	129
Le père et le fils	133
Le testament	139

DEUXIÈME PARTIE

LE MARIAGE DE CHANT-D'OISEAU

	Pages.
Une journée du Régent	148
L'apparition d'Emmeline	155
Chez d'Argenson	158
Les mystères du sérail	162
Les restes mortels du comte de Fuelda.	166
Le docteur au Châtelet	174
Rapport du chevalier de Lerme	176
Chez le Suisse du Luxembourg	181
La colère de d'Argenson	187
Préparatifs de guerre	190
Dominique retrouve Jeanneton-Vénus. — Les Tanton	197
Ce que d'Entragues fit de la blonde	206
Entre Emmeline et Fanchette. — Une découverte importante	209
Un auxiliaire. — Péril à l'*Épée Royale*	215
La bataille Saint-Antoine	219
Après la bataille	222
Ce qu'était devenue Fanchette	224
Le mariage de Chant-d'Oiseau	229
La promenade interrompue	234

TROISIÈME PARTIE

CARTOUCHE EN FAMILLE

	Pages.
En convalescence	237
Cartouche reconnaît l'utilité de la maréchaussée	239
Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille?	245
Les dévotions de Jean Bourguignon et de Balagny	250
Voyages et aventures de Jean Bourguignon sur terre et sous l'eau	253
Heureuse méprise de Mlle Clotilde	256
Malheur au jeu	270
Bonheur au jeu	276
L'exempt Postel	282
Au château	286

Pages.

La retraite 292
Retour à Paris. — La peste. 295

QUATRIÈME PARTIE

LES HÉRITIERS DE LA PESTE

Rozy le Craqueur 304
Nouvelles de Paris. 308
Où l'on revoit d'anciennes connaissances. 311
La boîte mystérieuse 315
Le travail de Ratiboule 317
Les remords d'un bavard 349
Gruthus. 351
En riolle 357
A trompeur trompeur et demi 359
Les haines mortelles 370
Cartouche passe la police en revue. . . . 375
Rue Galande 379
Le collier de la veuve 387
M. Ventadour. 391
Vénus de marbre et de chair 394
Le pacte 398
La nuit porte conseil 405
Nouvelle aventure du Gruthus 413
La tentation de Jeanneton-Vénus. 416
Le galbe. 420
La Roussotte 423
Les bons amis de la Roussotte 428
Ruben et Salomon. 433
Perquisition. 443
Tracasseries de la police 450
Les Jésuites 454
La religion de M. Ventadour 461
Projets de plaisirs 464
Projets d'affaires. — L'orgie 468
Reprise des affaires sérieuses. 474
Branle-bas de combat. 477
Un rendez-vous sanglant. 479
Le salut de Ruben. 486
Le testament 490
La maison de Samuel le Riche. 494
Retirés des affaires 503
Une bonne fortune. 509
Une paire d'amis. 516
Le coadjuteur 520
Le chirurgien des voleurs. 524
L'homme des ruines. 528
Madame de Ferjolle. 534
Les amours de Mme de Ferjolle 538
Suite du précédent. 541
Etiennette 542
Le comte de Leuven-Balagny 545
Au Châtelet 552

CINQUIÈME PARTIE

LE DUEL A MORT

Tout la monde sur le pont 560
Les éclaireurs de Cartouche. 564
Le transfert de Balagny. 570
Voiture du lieutenant de police 572

Pages.

Le Bel-Air et d'Entragues 579
Le procès de Balagny. 582
Ce que devenait la grande Jeanneton . . 588
Grandeur et décadence de Jeanneton-Vénus. 594
Rue de la Licorne 597
Un alibi. 600
La seconde villa. 610
Puvibert 614
Jacques Soubiron. 615
Tribunal de famille 621
Ou le déshonneur ou la ruine 624
Coralie 628
Antony 630
Singulière rencontre. 635
Le dernier jour d'un condamné 636
Lettres testamentaires. 638
L'arrêt de la cour 638
En retraite 640
Chez le fripier 645
Maison à louer. 649
La maison Tolmer 659
Retour à Auteuil 663
La guigne 668
Chez Ferrand-Patapon 672
Deux rencontres pour une 680
Le fauteuil Louis XIII. 688
L'appartement de M. de Raucourt 695
Rapport des commisaires au Grand-Châtelet. 699
Nouvelle campagne de Postel 702
A la Salpêtrière. 707
Le pot au lait de Postel 716
Détails rétrospectifs 718
La pousse. 728
Autre surprise. 734
Bonne nuit 743
Cartouche songe à se faire une situation honorable 747
La trinité périgourdine. 752
L'intrigue. 756
Cartouche fait la conquête de Mlle Castelet. 762
Le souper et ce qui suivit 765
Minuit, l'heure du crime. 779
La vengeance 778
En tout cas 782
Mlle Castelet 787
Beau trait de désintéressement 789
Ce que devenaient Cartouche, Labranche et leurs infidèles serviteurs 796
Eustache et Pothin 799
La souricière. 804
Au Châtelet 818
La bataille. 821
Après la bataille 827
La maladie de Cartouche 834
Au tas 838
La police aux abois 842
Disgrâce de Postel. 845

Pages.

Dernier sacrifice de Postel 847
Falempier 852
Les deux bateleurs 854
La succession de Falempier 859
Nouvelle campagne 862
Prêt sur gages 866
La Petite-Poulaillère 877
Les plans de Gruthus 885
Funeste rencontre 893
Le guet-apens 895
L'arrestation de Cartouche 898

SIXIÈME PARTIE

LES DERNIERS JOURS DE CARTOUCHE

Cartouche songe à s'évader 902
La réception de Cartouche 906
Suite de l'évasion 911
L'instruction 915
Le flacon de Ratiboule 921
Première impression causée par l'évasion de Cartouche et de la Petite-Poulaillère. 924
Suite de l'enquête 928
Duo d'amoureux 936
La maison de la rue Saint-Victor 943
Le piège tendu à Gruthus 948
La bataille 952
La rivière morte 963
Le mendiant de Montrouge 965
Le mendiant chez lui 975
Le dernier morceau 984
De l'utilité du vol. — Nouveau stratagème de Cartouche 987
Suite du précédent 997
Le banquet 1002
La maison des carrières 1005
Un lendemain de riolle 1007
Enfumés 1011
Sauvetage 1013
La tentation 1016
Au Châtelet 1020
Retour à la Conciergerie 1023
La famille Samson 1029
Avant l'exécution 1030
Le plan de Labranche 1036
Ce que devenait Cartouche 1040
Les complices inconnus de Cartouche . . 1050
Exécutions des complices connus de Cartouche 1052
La grande Jeannetou 1055
Le suite de l'interrogatoire 1062
Confrontation 1066
Emotion de M. du Vigan 1067
Suite des amoureux de Jeannette 1069
Deux moyens de salut 1074
Derniers jours de la grande Jeanneton. 1082
Nouvelles rigueurs 1087
Les Jésuites 1093
Dernières négociations 1103

Pages.

Louison 1108
Montfaucon 1111
Triste fin du petit Louison 1115
L'évasion 1116
Les premiers éléments d'un mystère . . . 1125
Le secret de l'*in-pace* 1128
Suite du précédent 1134
Tout s'explique 1140
La résolution suprême de l'abé Armand. 1143
Ce que devint Jeanne de X. 1148
Comment Jeanne devient impie 1153
Paris 1149
Comment fut pris Pélissier 1162
La ferme des Brothier 1165
La tentation 1168
Les bandits 1178
Dévouement fraternel 1194
Pélissier et sa clique 1203
La fin de Pélissier 1208

L'HÉRITAGE DU CRIME

PREMIÈRE PARTIE

Les dames de Chenevières 1227
Les fiançailles 1230
Un fâcheux 1235
Le déjeuner et la satisfaction de don Ramire 1240
Suite de la satisfaction de don Ramire . . 1245
Il est toujours à table le roi ! 1248
Nouvelles prétentions de don Ramire . . 1252
Toilette de don Ramire 1254
Chantez, chantez, ma vieille ! 1256
Norbert 1260
Le dernier mot de don Ramire 1270
Le tabellion 1275
Guet-apens 1279
L'enterrement et ce qui suivi 1283
Révélations 1286
Jeanne abandonnée 1293
Consolatrice 1296
Un que l'on oublie ! 1302
Nicloux 1307
On ne s'embarque pas sans biscuit . . . 1310
L'alarme 1314
Jeanne au couvent 1318
Ce qui se passait à Hautvilly 1325
Où Jeanne reçoit une visite inattendue. 1329
Le chantage 1334
Nicloux 1383
Les jours de répit 1341
Sous la verte tente 1346
Nouvelle ruse de don Ramire 1354
Entre don Ramire et M. de Beauval . . . 1358
Conséquence prévue par don Ramire . . . 1365
Le rendez-vous 1367
Propos de table 1373
Les idées de M. de Beauval 1379

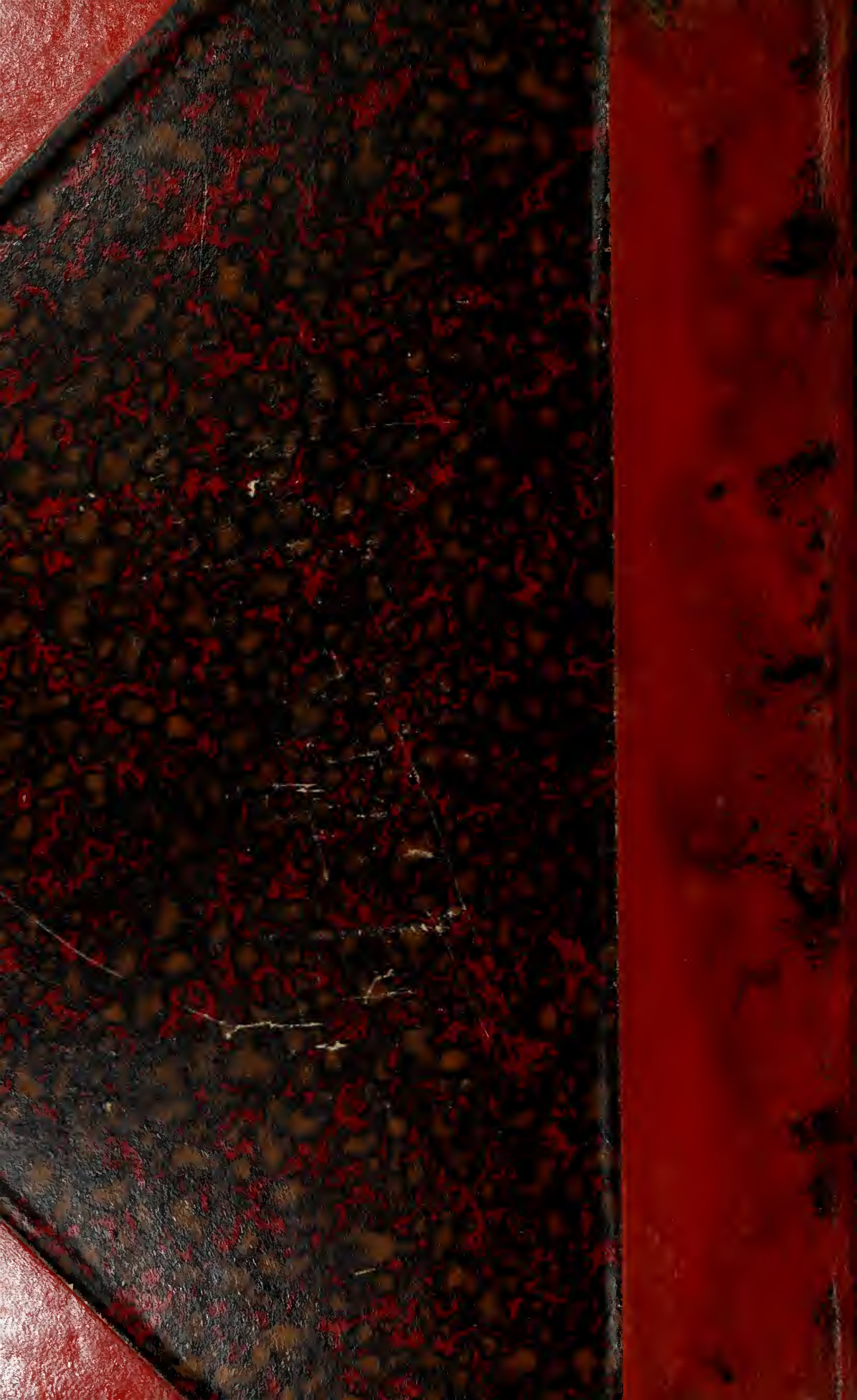
Pages.

DEUXIÈME PARTIE

Les bons villageois 1383
Choquart 1387
La jeunesse de Célestin 1390
Suites 1396
L'attente 1399
Don Ramire 1402
Attaque de la villa 1409
Ce qu'était devenu Choquart 1412
Choquart s'élève à la hauteur d'un brigand. 1419
Les papillons noirs du baron 1422
La ligue 1426
L'expédition 1431
Nouveaux exploits de don Ramire 1437
Quand les maîtres n'y sont pas 1442
Médieu 1445
M. de Beauval 1448
Nouveau repaire 1453
L'espion 1455
L'ôtage 1458
Nouvelle alarme 1462
La rançon 1466
Retour d'Octavie de Beauval 1468
Buisson creux 1470
Les fiancés 1474
Encore lui ! 1477
Le mariage 1482
Les ancêtres 1490
La chambre nuptiale 1493
Choquart traqué 1497
Terrible nuit de noces 1503
Entre la vie et la mort 1507
Troquart introuvable 1516
Où l'on revoit don Ramire 1522
Don Ramire rumine 1531
Une rencontre 1533
A la recherche d'une armée 1537
Le rendez-vous de minuit 1548
Hautvilly dort 1552
Seigneurs et fanandels 1560
Les prisonniers 1567
Les tortionnaires 1580
L'heure de mourir 1586
Supplice 1597

LE FILS DE CARTOUCHE

L'embuscade 1605
Dix couteaux contre une épée 1609
Blanche de Solange 1613
Les deux marquises 1616
Le passé de Mme des Tournelles 1621
Où il est question de Cartouche 1628
Le lieutenant de police 1639
Jean de Lys 1646
Jean continue son rêve 1656
Blanche et Jean 1666
Souvenirs 1677

Pages.

Avant le mariage 1688
Le couvent des Saints-Anges 1699
Le mari 1714
Les aveux 1720
Les réflexions de Jean de Lys 1727
Le portrait 1731
La duchesse de Vergennes 1742
A la cour 1758
L'histoire du marquis de Morfer 1767
L'histoire du marquis de Morfer (*suite*). 1782
La brebis devient lionne 1745
Le cabaret du *Bon-Larron* 1800
A qui la femme ? 1809
Un étrange capitaine 1814
Doux exil 1829
Ordre du Roi 1843
Les Risque-Tout 1852
Dans les bouges 1856
Les razzias 1863
Dans les prisons 1878
Où Bertaut fait parler les muets 1894
Histoire de trois prisons de Paris. — La Conciergerie 1924
Le Grand et le Petit Châtelet 1920
Où Grand-Gilles fait preuve de sa science 1924
La chambre de la torture 1931
La proie 1838
Un étrange aveu 1942
L'attaque nocturne 1951
L'attaque nocturne (*suite*) 1962
Pourquoi Bonne-Chance opérait seul . . . 1975
Où Bonne-Chance ment à son nom . . . 1979
Bicêtre 1987
Bicêtre (*suite*) 1990
Bicêtre (*suite*) 1995
Bicêtre (*fin*) 1997
Dans le cachot 2007
La Cour des Miracles 2020
Après les truands, les nonnes 2027
La maison du Juif 2030
Où il s'agit du marquis de Morfer 2045
La nuit de la mort 2054
La nuit de la mort (*suite*) 2064
Un coq en pâte 2080
In vino veritas 2087
Une bonne revanche 2095
Un vilain réveil 2102
Quelques mots d'histoire 2118
L'île Saint-Louis 2127
La Sorbonne 2130
En chasse 2144
Le rémouleur 2162
Le triomphe de Bertaut 2167
L'enlèvement 2169
Le châtiment 2172
La confession 2176
Les époux 2187